

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

L'Artiste, 2e année, Bruxelles, 7 janvier 1877 – 30 décembre 1877
(n°1-52).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir\(at\)ulb.ac.be](mailto:bibdir(at)ulb.ac.be))

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>



COURRIER HEBDOMADAIRE
ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

2^e année. — N^o 1.

7 janvier 1877.

ADMINISTRATION : RUE DE L'INDUSTRIE, 26
 BRUXELLES

RÉDACTION : 18, RUE SANS-SOUCI, 18
 BRUXELLES

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 »
 Etranger : id. 12 50
 Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Londres, chez SAMPSON, Low and Co, 188, Fleet street,
 E. C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez MUQUARDT, rue de la Régence ;
 Chez ROZEZ, DEQ et à l'Office de Publicité, rue de la
 Madeleine ;
 Au Bureau de la *Chronique* et chez SARDOU, Galeries-
 Saint-Hubert ;
 Rue de l'Écuyer et chez ARMES, rue de Namur.

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

SOMMAIRE :

Notre programme. — *La Modernité*. — Nos ateliers : Charles Vanderstappen. — 1876...1877! —
Courrier d'Italie : A Rome. — *Courrier de Londres*. — Adolf Dillens. — *Gazette littéraire* : l'Art et
 les Artistes. — *Gazette théâtrale*.

NOTRE PROGRAMME

La Peinture, les Lettres, la Musique, obéissent fatalement aujourd'hui à une merveilleuse poussée en avant. Nous assistons à leur rationnelle transfiguration, face neuve mieux en rapport avec les larges idées qui nous hantent, idées de progrès et de liberté dans les Arts.

L'Artiste veut être l'écho de ces tendances, et le reporter loyal du mouvement littéraire, musical, artistique, — contemporain. Pleins d'ardeur et de foi, nous marcherons bravement par la grande voie moderne : la seule qui puisse mener au Vrai, au Beau !

NATURALISME, MODERNITÉ ! voilà les mots de ralliement des Peintres, des Musiciens et des Poètes...

Ces deux mots, nous les gravons au front de notre journal. C'est leur principe qui nous guidera, c'est leur cause que nous défendrons. En communion parfaite avec nos usages, nos aspirations, nos besoins et nos mœurs, ne renferment-ils pas la somme de nos intérêts actuels et de nos rapports avec la postérité ?

Le NATURALISME prend sa force dans l'observation constante, dans le culte ému, dans la mystérieuse intuition de la Nature, cette sûre Maitresse qui sans répit ouvre aux créateurs ses bras toujours beaux, robustes et jeunes, éternellement !

C'est autour de ses franches et saines doctrines que nous nous groupons : les partisans de la liberté individuelle en matière d'Art, seront avec nous. Plus de bandeau sur les yeux, plus de chaînes à l'esprit ni au cœur ! La convention et la routine s'en sont allées : comblons leurs ornières avec les formes démodées, les méthodes rancies, les préjugés d'antan.

Comme d'une coque grossière, l'éclatant papillon s'envole, comme la fleur suave s'épanouit de l'informe bouton, l'Art, ainsi affranchi, jaillira plus beau, plus grand, plus fort !...

L'Artiste entre dans sa deuxième année. L'âge importe peu : l'on vit double par ce temps de fièvres et de luttes ! Ses bégaiements premiers ont cessé, il sait aujourd'hui ce qu'il veut.

Le front haut, la plume crâne, *L'Artiste* inscrit sur son drapeau ces mots qui sont l'expression exacte de l'Art contemporain : NATURALISME, MODERNITÉ !

LA RÉDACTION.

LA MODERNITÉ

L'Opinion, d'Anvers, vient de lancer à M. Victor Lagye une sorte de pavé d'ours qui est venu s'épater en plein dans nos plates-bandes modernes.

« *Étrange aberration que ce parti pris de moderniser l'art (s'écrie l'Opinion). Sommes-nous donc si beaux, si attrayants, si charmants ? Le Follet, courrier des salons, et la Mode illustrée sont-ils donc les sources pures où doit s'abreuver l'inspiration des artistes ? — J'enrage, je l'avoue, quand je vois des hommes intelligents, soutenir de pareilles absurdités, et applaudir à toutes les inepties brutales dont on encombre nos salons sous prétexte de réalisme.* »

Nous tenons cette phrase pour la plus gigantesque des « inepties brutales » écloses de nos jours.

Et *l'Opinion*, qui ne voit dans la modernité qu'une question de costume, félicite vivement M. V. Lagye de s'être « affranchi de ces sottises idées. »

Bravo ! Faisons refluer le fleuve vers sa source ; remontons le courant des âges écoulés : nous ne sommes ni beaux, ni attrayants, ni charmants ! La ehlamyde, le pourpoint, la cotte de mailles sont bien plus beaux à peindre que « l'habit noir, la vareusé, le veston, la robe frou-frou. »

Faisons de l'art rétrospectif pour plaire à *l'Opinion* — que doit charmer la verroterie.

Nous dirons, nous : *Modernisons* l'art !

Peindre la vie de son temps c'est en peindre l'histoire.

La modernité fut de toutes les époques : elle est vieille comme l'art lui-même. Les anciens n'ont-ils point représenté l'époque à laquelle ils vivaient, suivant ses modes, narrant ses usages ? Ainsi faisant, ils étaient modernes. Les peintres primitifs essayaient-ils de rendre le siècle qui les avait précédé, siècle par eux non vu, non vécu ? Leurs panneaux reproduisent simplement, naïvement ce que ces maîtres avaient sous les yeux, ce qui les frappait ; et voilà pourquoi cet art est si vrai, voilà pourquoi leur œuvre nous intéresse, nous instruit, nous émeut.

Que nous importent aujourd'hui ces âges évoqués dans l'ombre de l'atelier, ces friperies ressuscitées ? L'art consiste-t-il à draper un mannequin, — qui devient César s'il a la pourpre, Louis XI s'il porte surcot et poulaines, Jacqueline de Bavière s'il se coiffe du henin ou de l'escoffion à cornes ?

Arrière le pâle troupeau des imitateurs, ignobile pecus ! L'originalité est fleur de force et de valeur, l'imitation est marque d'impuissance :

« L'imitateur de l'imitateur trouve ses imitateurs et chacun poursuit ainsi son rêve de grandeur, bouchant

de mieux en mieux son âme... (écrit le trouveur des *Curiosités esthétiques*).

« Malheur à celui qui étudie dans l'antique autre chose que l'Art pur, la logique, la méthode générale ! Pour s'y plonger, il perd la mémoire du présent ; il abdique la valeur et les privilèges fournis par la circonstance ; car, presque toute notre originalité vient de l'estampille que *le temps* imprime à nos sensations. »

Eh ! Comment rendre d'un pinceau vibrant des scènes dont on ne fut point acteur ni même spectateur ; des mœurs qu'on ne sent, ni ne comprend ; des besoins qui nous semblent aujourd'hui ridicules ?

Quel est cet Art basé sur l'érudition et sur d'arides et laborieuses recherches ?

Brisez vos pinceaux, vers à livres, rats de bibliothèque ! Faites des dictionnaires mais ne cherchez pas à nous faire rire ou pleurer par des scènes froides, conques froidement, froidement rendues... Que devient l'inspiration, cette fleur céleste, que devient l'émotion en peinture ? La science et l'imagination seules ne suffisent point.

Ecoutez Arthur Stevens, un pur moderne :

« Quelle idée vous faites-vous d'un artiste, d'une intelligence vivant du passé et dans le passé, en se désintéressant de ce qui nous touche et nous émeut ? Voilà un esprit condamné à fermer les yeux sur ce qui l'entoure et à n'éprouver que des émotions de somnambule ! Et ce passé n'est-il pas mieux caractérisé qu'il ne pourrait le faire dans un portrait du temps, dans la seule expression des yeux de ce portrait ? Les peintres dits d'*histoire*, sont incapables de représenter l'être qu'ils aiment le plus au monde sans l'affubler d'un costume ancien, sans lui donner un geste de pantin, afin de lui imprimer ce qu'ils appellent le *caractère*. De vie, de sentiment vrai, de naïveté, de religion devant le modèle, d'émotion, il ne peut en être question : ils en sont *incapables*. »

Refaire l'art ancien, peindre les âges envolés, narrer des épisodes perdus... c'est le funèbre portrait après décès, c'est vouloir faire un vivant d'après le cadavre, c'est peindre d'après le bocal à alcool ou d'après l'empaillé !

Pouah ! peignons la vie : le sang rouge est si beau ! Soyons de notre époque, montrons nos contemporains, nos coutumes et nos costumes. Que notre pinceau chante nos joies ou pleure nos tristesses !

Quoiqu'en dise l'*Opinion*, notre siècle a sa beauté, son attrait et son charme...

Être moderne : voilà la seule vie pour l'Art !

MARC VÉRY.

NOS ATELIERS

Charles Vanderstappen.

Il vous poigne dès l'entrée, le *Jeune homme à l'épée* ; ce bel éphèbe nu vous attire à lui irrésistiblement.

Il vous attire, vous charme et vous retient.

« Rôle divin de la sculpture ! s'écriait Baudelaire, fussiez-vous le plus insouciant des hommes, le plus malheureux ou le plus vil, mendiant ou banquier, le fantôme de pierre s'empare de vous pendant quelques minutes, et vous commande, au nom du passé, de penser aux choses qui ne sont pas de la terre. »

Emotion que l'on éprouve en face de ce rêve sculptural merveilleusement réalisé : le *Jeune homme à l'épée*.

La jambe infléchie en avant, l'épaule un peu inclinée, le torse en arrière légèrement, les reins cambrés et forts, le fier adolescent, dans une pose gracieuse et pleine d'aisance, essaie la souplesse de son épée. Fine et longue, la lame ploie dans ses doigts nerveux, la coquille emprisonne de son arabesque bizarre le poignet bien attaché.

Cette statue est l'idéalisation trouvée dans la nature elle-même : elle est la pure expression de la beauté plastique, jeune, épanouie, sûre de son charme et de sa force. Les bras, en action, ont une exquise pondération de lignes, tout le corps est irréprochable dans ses équilibres de pose, dans ses gracieux balancements de contours.

C'est la vérité et c'est la vie ! Le plâtre a les rayonnements et les palpitations de la chair, cette fleur d'épiderme, dont parle Gautier ; il possède ces indicibles attirances de l'œuvre une, belle et vraie.

Les marbres antiques ont ce grand calme de lignes, cette austère sobriété dans le détail, ce style qui puise sa grandeur dans son absolue simplicité, — mais Vanderstappen est un *moderne* qui sent et vit, jouit et souffre en moderne ; il a ajouté à son œuvre les muscles, le sang, les nerfs : la vie et l'action. Aussi sa statue est-elle idéale à la fois et réaliste : ce jeune homme peut être un dieu, un héros ou le premier adolescent — bien fait — venu !

Car Vanderstappen est de l'école de Paul Dubois : il en a le charme et la grâce, il en possède l'élégance florentine. Il joint au grandiose souvenir des carrares anciens, l'intuition et l'interprétation *naturalistes* modernes de la vie et du mouvement.

Il anime superbement le marbre, échauffe idéalement le bronze en y mariant, charme aux étranges saveurs ! l'immuable grandeur, l'impassibilité, le serein orgueil de l'antique, à nos joies, à nos souffrances, à nos dédains à nous.

EDGAR MEY.

1876... 1877

*An décrépît et tout voûté,
Signe sans tarder ton poème,
Tu poses un pied déjà blême
Sur le seuil de l'Eternité!*

*La pâle mort, ô pauvre année,
Vers toi court à pas de géant.
Tu retombes dans le néant
Comme toute chose fanée.*

*Vaste fosse où tout s'engloutit,
Tu vas où s'en va ce qui sombre,
Abîme sans fond, gouffre sombre,
Gueule sans cesse en appétit!*

*Tu vas où tombe toute chose,
Espoir, souci, joie ou douleur,
Où va la flamme, où va la fleur,
Et la pensée en l'âme éclore.*

*Où va le son de voix qui meurt,
Où vont le souffle et le beau rêve,
Bulle que l'on enfle, et qui crève
Soudainement au moindre heurt!*

*Où vont nos plaintes éperdues,
Nos tendres soupirs et nos pleurs,
Nos songes aux mille couleurs
Et nos illusions perdues!...*

*Encore un chapitre au roman
Qui toujours resserre sa trame,
Encore une scène à ce drame
Dont chacun craint le dénouement.*

*Une page tournée au livre
De vie, une brèche au trésor,
Une gorgée en moins encor
A la coupe où chacun s'enivre.*

*Une étape faite au chemin
Où l'on glisse et souvent l'on tombe,
Et que termine cette tombe
Où l'on dort du sommeil sans fin.*

*Minuit!... Voilà ton glas qui tinte!
Tu roules au gouffre inconnu
D'où rien jamais n'est revenu...
Adieu, fleur morte, lampe éteinte!*

T. H.

CORRESPONDANCE D'ITALIE

A Rome.

Peu d'étrangers et beaucoup moins d'artistes que les années précédentes. La colonie espagnole, si nombreuse auparavant, est décimée par de fréquents départs. Pas mal d'Anglais et d'Américains ne sont pas revenus.

C'est cependant toujours le même mouvement artistique et l'on peut facilement s'en rendre compte en visitant les nombreux ateliers où peintres et sculpteurs de toutes les nations se préparent aux expositions prochaines.

Naples ouvrira le 2 avril la première grande exposition italienne.

A cette occasion, le gouvernement a institué de nombreux prix, auxquels le ministre de l'intérieur vient d'en ajouter un nouveau, de cinq mille francs.

La présente année ne paraissant pas devoir être très-favorable aux artistes, soit à cause des dispositions belliqueuses de l'Europe, soit pour tout autre motif, la Commission directrice a eu une idée. Cette idée, à notre avis très-ingénieuse, a pour but de faciliter la vente des œuvres qui seront envoyées à l'exposition, et consiste à créer une grande loterie à 20 francs le billet.

Le ministre de l'intérieur a autorisé le placement de ces billets dans toutes les communes du royaume, par l'intermédiaire des préfetures.

En supposant que chaque commune n'en prit que deux, cela ferait déjà une somme considérable. Mais il faut particulièrement compter sur les grands centres.

Les artistes profiteront certes de cette mesure, mais elle a surtout ceci de bon, qu'elle permettra de répandre un grand nombre d'œuvres de sculpture et de peinture parmi les populations des provinces et des campagnes. C'est principalement à ce point de vue que l'innovation nous paraît heureuse.

A Rome, nous aurons le 18 février prochain, l'exposition de la *Société des Amateurs pour l'encouragement des Beaux-Arts*. Cette exposition sera installée au local ordinaire de la Société, Place du peuple.

En attendant, le *Cercle international des Artistes* a ouvert, Via Condotti, une exhibition d'œuvres des artistes sociétaires.

Il serait très-hasardeux de se former là une opinion sur la valeur artistique des exposants.

On n'y trouve guère, en effet, que des choses du genre mercantile, échappées des vitrines des agioteurs d'art.

Ce sont, pour la plupart, des études plus ou moins photographiquement justes, accolées les unes aux autres. L'art d'atelier et l'art de plein air y sont maladroitement mariés sans aucune espèce d'impression d'ensemble.

L'œuvre de Fortuny paraît surtout préoccuper nos artistes d'une façon désastreuse.

Il y a cependant au milieu de toutes ces petites taches de couleur, quelques bonnes choses : *La Vue de Ferentino* de Simoni et *L'étude de San Germano*, de Cipriani, par exemple.

Citons encore Carlandi avec ses aquarelles et ses études peintes ; l'Espagnol Tusquets, avec sa mordante *Cuisine des*

Ciocciari; Joris avec sa *Récréation*, d'une exécution pleine de sentiment et très-fine de tons, et Cabianca dont les petites toiles sont très-lumineuses.

Enfin, il faut signaler les œuvres de Coleman, Cipolla, Guerra, Vannutelli, Jaccovacci, etc... On pourrait certainement exiger mieux encore de la part de ces artistes, mais les études qu'ils exposent sont très-bonnes et très-spirituellement peintes.

Quant aux autres, ils rentrent dans la catégorie des miniaturistes pasticheurs, et chez eux, le siccatif est le grand feseur.

Il y a cependant un effort et la tendance, pour fâcheuse qu'elle soit, vaut mieux que l'ancienne. Cela ne l'empêche pas de produire un art souvent faux.

Combien sont plus artistiques, chez vous, les exhibitions du *Cerchi* au Waux-Hall, et celle de la *Chrysalide*!

Et la sculpture? — Elle est tout à fait drôle et l'on n'imagine pas une collection semblable à celle-ci.

Quelles singulières choses MM. Ferrari, Rosetti, Bottinelli, Ramazzotti, Kissiling ont-ils donc exposées?

Et presque tout ceci est en marbre blanc! — Pauvre marbre!

Il y a un Harzé italien, M. Costa; deux Lambeaux: MM. Allegro et Ceneviti. C'est mieux, mais le comique en sculpture, — pas trop n'en faut.

Tout cela se ressent de la vieille école de Canova et de Thorwaldsen. L'art grec paraît ignoré par ces Messieurs. C'est de la fabrique, des sculptures pour l'exportation.

Allons maintenant visiter les rares artistes belges, en ce moment à Rome. Vous nous annoncez l'arrivée de Vanderstappen, — tant mieux.

En attendant, nous voici chez M. Léon Philippet. Nous trouvons là une *Grande bataille dans un cabaret*. Malheureusement, cette toile, que l'auteur espère avoir terminée pour l'exposition de Paris, n'est pas assez avancée pour que nous puissions nous risquer à formuler un avis quelconque. Marc Véry se chargera de la besogne dans son prochain complément.

M. Cuypers, prix de Rome, a, dans son atelier, son premier envoi à peu près terminé: *Un valet de chasse sonnait l'hallali et terrassant un chevreuil blessé*. C'est très-poussé et très-consciencieusement étudié. On y remarque une grande recherche de la nature, en même temps qu'une grande préoccupation de la composition et de la ligne.

Chez M. Detombay, pensionnaire de la fondation d'Archis, nous voyons le bronze de sa figure: *Le jeune improvisateur*. Cette figure prouve que l'artiste est en grand progrès. Le sujet est parfaitement interprété et traité avec beaucoup d'esprit. La tête est très-expressive et très-vivante. M. Detombay a su saisir avec un rare bonheur le caractère encore indécis de l'adolescence, et, dans l'ensemble, certains modelés sont exécutés supérieurement.

Il nous reste à parler de M. Lambert Herman. Nous avons vu dans son atelier, indépendamment de deux bustes exécutés avec beaucoup de brio et d'un bas-relief représentant *Diane tendant son arc*, une grande figure qu'il vient de terminer.

Pleine d'élégance, d'un mouvement souple et bien senti, sa *Nuit* a grande allure. Le modelé, rempli de morbidesse, en est large et puissant.

C'est du bel art et d'un excellent style.

Nous ne doutons nullement, quant à nous, du succès des envois de ces trois jeunes artistes aux expositions prochaines.

Les sculpteurs surtout sont en progrès et cela, grâce à l'influence et aux conseils bienveillants des pensionnaires de l'Académie de France.

Nous pouvons l'affirmer, après avoir vu les œuvres que nous venons de mentionner, nous allons sortir enfin des vieux poncifs de notre école.

MM. Paul de Vigne et le regretté Gaston Marchand l'ont déjà supérieurement prouvé.

Nous nous arrêtons.

Lors de l'exposition des envois des pensionnaires de la Villa Médicis, nous vous donnerons notre appréciation sur les œuvres exposées.

Ces œuvres s'annoncent brillamment, mais comme beaucoup d'entre elles doivent encore subir des modifications, nous ne pousserons pas l'indiscrétion plus loin et nous attendrons qu'elles soient soumises au jugement du public pour en parler.

A. L.

COURRIER DE LONDRES

5 Janvier.

La *Royal Academy of Arts* est une académie comme toutes les académies du monde; les hommes qui la composent ont grand soin de déposer au vestiaire obligatoire, non-seulement leur canne ou leur parapluie, mais encore et surtout leur bagage d'idées neuves, d'aspirations fraîches, en un mot, quoique ce soit qui puisse porter ombrage à la déesse Routine. La routine est l'ennemie de l'art: ainsi parle La Palisse, et tout homme de sens doit se trouver d'accord avec lui. Mais la *Royal Academy*, a sur d'autres un grand avantage, c'est qu'elle est princièrement installée dans un palais moderne où les œuvres d'art — ou plus souvent hélas! les œuvres de routine sont exposées sans écrasement d'aucune sorte, — écrasement d'un petit chef-d'œuvre par une grande enseigne, écrasement d'un joli peton par une grosse botte de paysagiste. Un bon point donc à Burlington-House; la cage vaut mieux que l'oiseau.

C'est là que s'est ouverte samedi dernier l'exhibition d'hiver de l'Académie. En femme prévoyante, l'*Alma Mater* de l'art britannique a voulu chauffer son public. Pour atteindre ce but, elle n'a trouvé rien de mieux à lui mettre sous la dent que les « maîtres anciens et les artistes anglais défunts ». Cette attention part d'un bon cœur; sépulcre pour sépulcre, j'aime mieux les reliques des peintres d'antan que le cercueil multicolore où les rapins de Londres cachent leur talent sous le linceul d'un conventionnalisme de mauvais aloi.

Les Académiciens ont fait appel aux maîtres du *xv^e* et du *xvii^e* siècle; ou plutôt à l'aristocratie anglaise qui détient les chefs-d'œuvre desdits. L'appel a été entendu, et plusieurs douzaines de toiles plus ou moins illustres sont rangées aux murs gris des galeries. Il y a là des Rubens, comme tous les Rubens, des Van Dyck comme tous les Van Dyck, des Van Ostade, des Cuyp, des Murillo, des Titien, des Teniers, que sais-je? Mais ce n'est point notre province; l'*Artiste* a trop à faire avec les modernes pour décrire des toiles que l'on trouve inventoriées dans tous les catalogues. Mettons que tout cela est admirable, s'il vous plaît, et passons aux artistes anglais défunts.

La plupart des toiles exposées sont des portraits. Je ne sais s'il faut en tirer des conséquences favorables à l'esprit pratique des peintres, ou si c'est là simplement un effet du hasard, ce grand *maigre*, comme a dit un homme illustre. L'idée de maigreur me vient naturellement à l'esprit après ma visite; de fait les grands portraitistes d'ici semblent avoir négligé considérablement la plastique. S'il est vrai, comme on l'a répété souvent que l'école anglaise du siècle dernier procède en droite ligne de l'école flamande, il faut reconnaître que celle-là s'est bornée à emprunter à celle-ci le dessin des têtes, la puissance de l'expression, certains coloris, mais qu'elle a négligé l'étude des robustes formes que l'on sait. Les modèles ne devaient point manquer cependant dans l'Eden des blondes miss, mais le peintre eut sans doute cru se ravalier en sacrifiant au paganisme de la chair. Cela frappe surtout dans les œuvres de Joshua Reynolds; on sent que l'artiste a travaillé à idéaliser son modèle. L'expression est cherchée, souvent trouvée du reste, mais le reste paraît accessoire. Voyez le portrait de Nelly O'Brien, une beauté fameuse; on admire la figure, mais on croit entendre le bon Bricolage : où donc est la *forme* ?

L'observation est générale et s'étend à presque toutes ses œuvres. Il y a cependant des femmes fortes parmi ses modèles, et il n'a point voulu les amoindrir; mais les vêtements semblent collés sur un mannequin bourré de son. Sir Thomas Laurence pêche dans le même sens; que de charme cependant dans ses figures! Quant à Gainsborough, je reconnais d'abord que c'est un maître. Il *doit* être un maître, puisqu'un de ses portraits s'est vendu 250,000 francs l'an dernier! Ses têtes sont parfaites; on voit l'œil scintiller, la bouche s'entr'ouvrir. Chacune de ses toiles est un harmonieux morceau de couleur agréable aux yeux quand on ne regarde pas de trop près. Mais pour le regard scrutateur, que de fausseté dans cette harmonie! Gainsborough a trop sacrifié à l'idée d'une couleur dominante; le bleu surtout a pour lui d'inénarrables charmes. Aussi il en met partout et jusque dans les arbres qui forment à ses tableaux un fond trop souvent dépourvu de perspective. Aimez-vous la muscade, on en a mis partout, comme dit le bon Boileau. Et moi de fredonner avec l'époux de Geneviève que « l'excès en tout est un défaut, » musique d'Offenbach, s'il vous plaît! Quel scandale *au sein* d'une Académie!

Les portraits de sir Henry Raeburn ont pour moi bien du mérite. Ce Monsieur là, moins fameux que les précédents, a mieux étudié son Franz Hals; ses toiles font impression, on les revoit avec plaisir, elles ont un air — parfois un faux air — de vieilles connaissances.

Il y a trois ou quatre toiles de Turner, à Burlington-House. A ce grand homme, je consacrerai quelque jour une étude spéciale; il n'est pas de ceux dont on peut parler en trois lignes. Tout le monde est d'accord que c'est un génie; d'aucuns comme H. Taine, disent un génie fourvoyé. Il y avait, dit-on, du brouillard dans sa cervelle; il y en a toujours dans ses toiles, mais quel *fou* harmonieux? Que de poésie dans l'exécution!

Sir David Wilkie est un de ces peintres qui eussent fait de charmants écrivains; chacun de ses tableaux est une historiette. Le « Gentil Berger, » le « Lapin sur la muraille, » témoignent d'un faire habile et consciencieux, mais il manque la largeur de touche, l'ampleur de coloris qui font la vraie peinture.

Il y a encore bien d'autres noms marqués sur mon carnet, mais je deviens ennuyeux, n'est-il pas vrai? Je reviendrai peut-être sur cette exhibition d'hiver qui attire en foule le public de Londres, et qui contient quelques-unes des meilleures toiles que j'ai vues en Angleterre.

Paulo minora. Au fait pourquoi *minora*; il s'agit d'une chose importante, de notre littérature nationale. MM. Em. de Lave-

leye et Paul Frédéricq consacrent dans l'*Athenaeum* du 30 décembre une étude intéressante aux lettres belges pendant l'année 1876; et le lecteur anglais pourra, en parcourant les sept colonnes de leur travail, se persuader que la Belgique n'est pas aussi dépourvue de prosateurs et de poètes que le disent certains Aristarques. Je me propose d'envoyer à l'*Artiste*, une traduction résumée et critique de l'article de l'*Athenaeum*. Ce sera pour le prochain numéro, si vous le voulez.

c.

ADOLF DILLENS.

L'année 1877 s'inaugura par un coup de faux dans le monde artiste.

Adolf Dillens que depuis de longs jours torturait un mal terrible, y succomba le premier janvier: Avec lui disparaît cette spécialité dans le genre: le costume zélandais.

Dillens a joui dans son temps d'une grande renommée, mais son temps commençait à ne plus être. Évoquons par un moment ces beaux jours du peintre: ouvrons le livre de Victor Joly, *Les Beaux-Arts en Belgique de 1848 à 1857*. Voici ce que nous y lisons à propos d'Adolf Dillens:

« C'est une heureuse et rare fortune pour un artiste que de découvrir dans le monde de l'art, un filon vierge, une terre inexplorée où il puisse planter son drapeau, comme Colomb sur la terre d'Hispaniola, et en prendre possession sans suivre les rites accoutumés des conquérants. Ce bonheur est advenu à M. Adolf Dillens qui a trouvé dans les mœurs et les costumes des Zélandais une mine riche que personne n'avait fouillée avant lui. Costumes pittoresques, physionomies fraîches, ouvertes et riantes, beauté physique, mœurs originales et naïves, tout cela s'est ouvert à M. Dillens, et, ma foi! nous devons déclarer qu'il en a tiré bon parti.

« Les types reproduits par M. Dillens sont empreints d'une exubérance de force, de vie et de jeunesse; cela est joyeux, bruyant et heureux comme la vie à vingt ans. Heureux les heureux qui peuvent se rafraîchir l'esprit en contemplant les fraîches et poétiques idylles zélandaises de M. A. Dillens!...

Que M. Dillens se montre jaloux de sa Zélande, elle lui appartient par le droit du talent. »

L'artiste a peut-être trop bien écouté la critique et s'est montré par trop jaloux « de sa Zélande. »

Sans être coloriste, Dillens savait flatter l'œil *ordinaire* par une harmonie de tons, tranquille et chatoyante; il possédait certaines qualités de composition, un dessin habile et correct, un choix aimable de sujets... En fallait-il davantage pour plaire aux marchands et au public non encore initié, à cette facile époque où trônaient le paysage *de touche* et l'anecdote à l'huile de lin?

La lithographie monochrome et la polychrome ont popularisé ses patineurs et ses patineuses: gars amoureux aux yeux noirs, aux chairs rouges, laitières en jupon écarlate, aux rutilantes amphores, filant prestes sur la glace, l'œil en coulisse, les roses du froid à la joue, le poing sur la hanche.

Adolf Dillens était décoré et possède deux toiles au Musée de l'État.

MARC VÉRY.

GAZETTE LITTÉRAIRE

L'Art et les Artistes, par EMILE LECLERCQ.

Ce serait faire injure à nos lecteurs que de leur présenter M. Emile Leclercq.

Tous le connaissent.

Tous savent qu'il tient un rang distingué dans notre littérature qui le compte à la fois parmi ses meilleurs romanciers, ses plus vaillants journalistes et ses critiques d'art les plus autorisés.

Nous publierons un jour dans l'Artiste une étude complète sur les œuvres de cet écrivain, remarquable à tant de titres. Aujourd'hui nous devons nous borner à dire en quelques mots ce que nous pensons de son dernier ouvrage.

L'Art et les Artistes, — tel est le titre du volume qui nous occupe. Ce n'est point, à proprement parler, un livre nouveau. Presque tous les articles qui le composent ont paru d'abord soit dans la *Revue trimestrielle*, soit dans l'*Art libre*, soit dans d'autres publications.

Mais ils sont rares ceux qui collectionnent les articles des revues même les plus appréciées, et M. Leclercq a eu parfaitement raison de rassembler en un tout compact, les nombreuses études qu'il avait éparpillées un peu partout.

Ce travail, dit l'auteur dans sa préface, *embrasse une période de quinze années. Le plus ancien des articles qui y sont reproduits remonte à 1861; le plus récent, inédit, a été écrit en 1876.*

Nous avons lu avec un vif intérêt la presque totalité de ces articles à l'époque même de leur publication. — Nous les avons relus avec un intérêt plus vif encore depuis que l'auteur nous les a présentés, habilement groupés, et se faisant valoir l'un l'autre.

Il y a parfois quelque danger à réunir en un seul volume des études diverses, alors même que chacune a obtenu du succès au moment de son apparition.

On est choqué par des contradictions, ennuyé par des redites; bref, l'impression générale n'est pas équivalente à la somme des impressions particulières que l'on avait ressenties à la lecture de chaque morceau.

Mais ici, hâtons-nous de le dire, ce n'est pas le cas.

Le volume est bien ordonné. Il est divisé en trois parties qui seraient parfaitement distinctes sans les titres particuliers que M. Leclercq a cru devoir leur donner.

Dans les *Etudes au Musée de Bruxelles*, nous voyons successivement défiler devant nous Rubens, Jordaens, Snyders, Van Dyck et Rembrandt.

Un peu de biographie, juste ce qu'il en faut pour donner une idée du caractère du peintre et redresser quelques erreurs populaires, puis l'examen des œuvres principales, examen fait avec une entière indépendance et un jugement très-sain.

Deux études seulement pour les *peintres modernes*: Wiertz et De Groux! Mais combien intéressantes et combien différentes surtout des panégyriques officiels!

L'éloge n'y est certes pas épargné, mais il ne s'applique qu'aux œuvres méritantes et la critique, une critique sincère et virile, n'y perd jamais ses droits.

Enfin, la troisième partie s'occupe de l'*Esthétique*: non pas cette esthétique banale que les grands-prêtres des *éternels principes* et des *règles immuables du beau*, ont fini par nous faire prendre en horreur, mais une esthétique réelle et positive, vivant de notre vie à nous, et ne s'égarant jamais à la poursuite d'un idéal impossible à saisir.

Cette partie se termine triomphalement par une sortie vigou-

reuse intitulée: *l'Immoralité dans les arts*. Elle est dédiée — nous vous le donnons en cent, — à..... l'illustre Verspeyen!...

Tout le volume est écrit dans une langue simple, nette et correcte.

M. Leclercq dit ce qu'il veut dire et le dit bien. — Quelques-uns regretteront l'absence de ces ornements de style qui font d'une page de Théophile Gautier ou de Paul de Saint-Victor, un chef-d'œuvre d'orfèvrerie littéraire devant lequel s'extasiaient les fins connaisseurs.

Pour nous, nous ne le regrettons pas.

Ce livre s'adresse à tous: il faut qu'il soit compris par tous.

Une ode de De Banville, si admirable qu'elle soit, n'est pas à la portée du commun des lecteurs.

Admirons De Banville; — mais ne refusons pas notre approbation aux écrivains modestes qui se dévouent à la tâche ardue de faire pénétrer dans les masses, les connaissances artistiques qui leur font complètement défaut.

D'ailleurs, nous sommes dans une époque de luttes et ce ne sont pas les armes les mieux damasquinées qui décident de la victoire.

L'arme de M. Leclercq est bien trempée, cela suffit.

Que les artistes se procurent son volume. Ils y liront des discussions sérieuses sur toutes les questions qui les intéressent: Expositions nombreuses, intervention du gouvernement, nomination du jury, etc., etc.

Que le public amateur, savant ou ignorant, le lise, il y trouvera des renseignements nombreux sur les grands maîtres qui sont la gloire de notre pays. Il sera, de plus, initié aux différents principes qui dirigent nos écoles modernes.

Académiciens, réalistes, n'ont été jusqu'à présent que des mots vides de sens pour la plupart de ceux qui visitent nos expositions.

Le livre de M. Leclercq sera un sûr guide pour eux; et quand ils l'auront lu, ils comprendront enfin ce qui, jusqu'à ce jour, ne leur a jamais semblé être autre chose qu'une querelle de boutique.

Sommes-nous au bout? — Non.

Après nos éloges, nous devons faire nos réserves.

Nous regrettons vivement, dans ce volume, l'absence de plusieurs articles qui l'eussent admirablement complété.

M. Leclercq a-t-il oublié une étude sur la sincérité dans les arts? — Elle a paru dans la *Revue trimestrielle*. — La même revue a inséré un article intéressant sur les cartons allemands!

Granville, publié dans l'*Art universel*, avait sa place indiquée dans la partie concernant les artistes modernes.

Enfin, le résumé de l'histoire de la peinture en Belgique, dans *Patria Belgica*, était, selon nous, une introduction nécessaire aux *Etudes sur le Musée de Bruxelles*.

Néanmoins, M. Leclercq a donné un bon exemple, qui, nous l'espérons, sera suivi — et nous conseillons vivement à Jacques de l'imiter.

Jacques est l'auteur d'un grand nombre de *Salons* très-remarqués. Ne les rassemblera-t-il jamais en volume?

Peut-être considère-t-il ces articles, en quelque sorte improvisés, comme indignes d'une publicité sérieuse.

« Ce sont là, doit-il se dire, des esquisses, des pochades, bonnes tout au plus pour le journal! »

— Il a tort.

Il y a dans les esquisses et les pochades un sentiment de personnalité, de sincérité, qui disparaît parfois dans les œuvres plus mûries, plus étudiées.

Or, nous mettons au dessus de toutes les qualités de facture, ce qui nous révèle particulièrement le caractère intime de l'artiste.

Que Jacques ne l'oublie pas. — William Burger, qu'il consi-

dère comme un maître, n'a pas hésité à nous donner les *Salons de Thoré* — et ce n'a pas été son moindre succès.

Les *Salons de Jacques* en auraient un semblable — même et surtout — s'ils se terminaient par son compte-rendu de l'exposition des Chrysalidiens!

FREEMAN.

CONFÉRENCES

Voici la liste des conférences qui seront prochainement données au *Cercle artistique et littéraire* :

Vendredi 12 janvier. *Grandeur et Décadence de l'opérette*, par M. Francisque Sarcey, rédacteur du *XIX^e Siècle*.

Samedi 20 janvier. *Impressions de voyage aux Etats-Unis*, par M. de Molinari, rédacteur du *Journal des Débats*.

Mardi 30 janvier. *Causerie sur le théâtre*, par M. Louis De-
lisse de Namur.

Lundi 5 février. *Les droits des artistes et des écrivains*, par M. Louis Hymans, rédacteur en chef de l'*Echo du Parlement*.

Dans le courant du mois de février, M. Félix Hémet parlera des *effets de la pile électrique*.

Les dames sont invitées à assister à ces conférences.

GAZETTE THÉÂTRALE

..... Nos théâtres viennent de traverser une phase en apparence très-brillante, mais en réalité très-calme. Ce n'est pas que nous nous en plaignions, nous rendons compte seulement. Il fallait bien cela pour reposer le spectateur après les représentations bruyantes de Rossi et de Sarah Bernhardt, avant les succès de demain — *Aïda* et *l'Ami Fritz*.

M^{me} Fursch-Madier, de l'Opéra, n'a fait que paraître — affaire de connaître son public et de se faire connaître par lui. C'est demain seulement, dans l'opéra de Verdi, qu'elle apparaîtra réellement à la critique.

Jeanne, Jeannette et Jeanneton feront revivre, dit-on, aux Fantaisies-Parisiennes le succès de *Madame Angot* et de *Giroflé-Girofla*. Nous ne le pensons pas, quoique la gentille musique de Lacôme et l'adorable trio des femmes vaillent bien cela. Mais le public est un grand juge incompris qui a ses heures d'engouements singuliers et d'incroyables indifférences.....

Les deux *premières* du Parc et des Galeries n'ont pas fait grand bruit.

Les cinq francs d'un bourgeois de Paris sont enlevés très-crânement par la troupe de Madame Micheau, mais la pièce — un vaudeville vieux comme le monde — n'a pas, par elle-même bien grande valeur. Moins vaut encore le *Prince*, de Meilhac et Halévy; ce qui fait défaut à cette pièce pourtant originale c'est l'esprit primesautier, l'improvisation. Rien n'est plus difficile que d'être spirituel « hors de ses heures », et les écrivains les plus fantaisistes deviennent monotones lorsqu'ils veulent faire de l'esprit *quand même*.

Le *Prince*, dont l'interprétation du Palais-Royal doit atténuer les faiblesses, a été joué très-médiocrement par la troupe des Galeries.

Néanmoins, ces deux nouvelles pièces que n'a pas goûtées la critique, ont plu au public qu'elles ont amusé et fait rire. C'est plus qu'il ne faut pour attendre gaîment la pièce de MM. Erckmann-Chatrian aux Galeries, et M^{lle} Delaporte sur la scène de la rue de la Loi.

Nous allons oublier Coquelin, qui n'a fait que passer.... Le sociétaire du Théâtre-Français a joué avec ce talent qu'on lui connaît — c'est-à-dire son intarissable verve — le *Mariage de Figaro*, cette mordante comédie d'intrigue où l'esprit pétille d'un bout à l'autre comme une fusillade impétueuse ou un feu d'artifice étincelant.

V. R.

Imp. Félix Callewaert père, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS

FABRIQUE
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS

Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAINE

COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE-EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,
Meubles d'atelier anciens et modernes,
Panneaux, chevalets d'atelier, de campagne
et de luxe, Boîtes à couleurs, parasols,
chaises, etc.

PLANCHES A DESSIN

Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

Vient de Paraître, à la Librairie MUQUARDT, rue de la Régence, à Bruxelles :

L'ART ET LES ARTISTES, par Emile LECLERCQ.

CAFÉ RESTAURANT DU PATINAGE

Skating-Rink du Rond-Point de l'Avenue Louise

Entrée libre.

On paie pour les patins, 25 et 50 centimes.

Consommations de choix.

Patins du système Bennett, recommandés pour la sécurité qu'ils donnent dès le principe.

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris



COURRIER HEBDOMADAIRE
ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

2^e année. — N^o 2.

14 janvier 1877.

ADMINISTRATION : RUE DE L'INDUSTRIE, 26
 BRUXELLES

RÉDACTION : 18, RUE SANS-SOUCI, 18
 BRUXELLES

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 »
 Etranger : id. 12 50
 Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux
 libraires.
 A Londres, chez SAMPSON, Low and C^o, 188, Fleet street, E.C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez MUQUARDT, rue de la Régence ;
 Chez ROZEZ, DECQ et à l'Office de Publicité, rue de la
 Madeleine ;
 Au Bureau de la *Chronique* et chez SARDOU, Galeries-
 Saint-Hubert ;
 Rue de l'Écuyer et chez ARMES, rue de Namur.

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

SOMMAIRE :

Exposition du Cercle d'élèves et anciens élèves des Académies des Beaux-Arts, au Lucas-Huys. — L'addition : *Écho du dernier concours de composition musicale.* — *Shakespeare et Rossi (suite).* — *La Muse de la Jeune Belgique.* — *Gazette littéraire : L'Amour et le serment de l'Amour, par Jules Declève.* — *Petite Revue des Beaux-Arts.* — *Gazette Musicale.* — *Gazette Artistique.* — *Variétés.*

**EXPOSITION DU CERCLE D'ÉLÈVES ET ANCIENS ÉLÈVES DES
ACADÉMIES DES BEAUX-ARTS.**

Rien ne te manque, ô mon Dieu, rien...
Que de jeunesse !

J. SOULARY.

C'est en plein XVI^e siècle, au Lucas-Huys, que nos académiciens chevelus ont exposé leurs œuvres.

Le salon offre le plus bizarre aspect dans ses vagues allures de boudoir de brie-à-brac. Des meubles fantasmagoriques s'allongent, les fenêtres quadrillées dressent, comme des damiers, leurs minuscules carreaux, la haute cheminée flamande à plaque de fonte, à bavolet festonné, se couronne de vaisselle flamande où les lustres flamands mettent des prunelles. Au plafond sculpté des sentences flamandes. Dans un coin un vieux coffre flamand historié de ferrures... N'y pourrait-on ensevelir tout le bagage académique — peu flamand, celui-là !

Tel est le décor. Passons à l'œuvre.

« Ce ne sont pas les académiciens d'aujourd'hui, qui sont surtout ceux d'hier, que je redoute, mais ceux de demain », disait Théodore Pelloquet.

Au Lucas-Huys, nous sommes peut-être en présence des académiciens de demain. Il règne là un vague relent de commandes officielles, de récompenses académiques, de chemins de la croix gouvernementaux, de palmes, de rubans, de médailles...

L'œuvre est froide et compassée, aucunement naïve et sans émotion. Quelle est la grande qualité dans l'Art ! La *sensibilité*. Or, l'on sait que l'École, en développant beaucoup plus les doigts que le cœur, la remplace par une feinte science et par l'habileté.

Et de fait, la plupart des exposants du Lucas-Huys, sont d'une ronerie de patte et d'une dextérité surprenantes. Mais leurs productions vous étonnent — sans vous émouvoir.

Le plus adroit parmi ces adroits est assurément M. Léon Herbo. On admire le faire de ses tableaux, la facilité et la correction de son crayon, mais le sentiment presque toujours fait défaut. Ses femmes sont des belles poupées qui ne vous disent rien, l'œil est grand ouvert, mais sans expression. M. Herbo dans la sève de ses vingt ans peint comme un académicien de la cinquantaine. Il « blaircaute avec une aristocratique mignardise, » soit ! mais c'est tout... Et la vie ? Et la poésie ? Et l'émotion ? Sa peinture assurément pourra plaire aux marchands, heur fatal ! Mais est-ce là l'idéal de l'Art, cet aigle des hauts sommets !

M. Herbo nous pardonnera notre franchise : intelligent, il nous comprendra ; travailleur, il mettra en pratique nos conseils. Sa palette nous semble déjà

s'être purgée en partie de ses tons de tabac et de cirage... Encore une pincée de plein air !...

Un exposant réellement fort, c'est M. Emile Hoeterickx. Chez lui l'académisme n'a rien à voir : ses aquarelles hurlent et jurent parmi leurs consœurs de la couleur moite. Il ne procède que de lui-même, se basant sur l'observation et sur la nature. Son *Jeune flûtiste* est sans contredit la perle de l'Exposition, — perle fine aux gris les plus doux et les plus nacrés... Retiens ce nom, ami lecteur, certes il sera celui d'un *genriste* célèbre.

Julien Dillens a renié le dogme académique. C'est ce qui fait sa force. Il est réaliste en sculpture dans la grande acception du mot et possède à un haut point l'instinct du mouvement, de la ligne et de la vérité.

Auguste Navez et Louis Cambier procèdent des mêmes saines techniques.

Quelques chrysalidiens ont tenté une sortie et voulu papillonner un brin par le parterre académique... Mais l'atmosphère classique ne leur vaut guère : qu'ils se hâtent de réintégrer la *Chrysalide*, sans cela gare à leurs ailes !

La Marchande de légumes, de Frans Séghers est un des bons morceaux de peinture de l'Exposition. La pâte en est saine, colorée et vibrante. Frans Seghers, nous l'en félicitons, peint sans souci d'école, sans cure des conventions.

Après avoir cité les aquarelles de Drains, les fusains de Hamesse, le *Turco* de Reinheimer, les intérieurs « mignons » d'Ernest Van den Broeck, les fleurs de Bellis, les paysages à l'eau et à l'huile d'Auguste Navez et surtout les marines dextrement grisailées, pleines d'air et de lumière d'Amédée Lynen, nous aurons écremé l'exhibition du Cercle d'Élèves et d'anciens Élèves des académies des Beaux-Arts.

Comme fin à cette rapide revue, nous dirons aux élèves nouveaux : Puisqu'il faut un professeur d'écriture pour apprendre à écrire, usez du professeur d'écriture, n'en abusez pas ; et surtout que ce ne soit pas lui qui vous enseigne à voir, qui vous apprenne à penser. Lâchez au plus tôt le biberon stérile des académies : la nature est là qui vous tend sa mamelle libre, féconde, puissante !

Aux élèves anciens nous dirons : Allez en face de cette nature, au sommet des plateaux, aux creux des vallons, au fond des bois, — bien loin de l'École, vous défaire de ses doctes enseignements, enfouir ses principes faux et ses routines : oubliez, oubliez !

MARC VÉRY.

L'ADDITION!

ÉCHO DU DERNIER CONCOURS DE COMPOSITION MUSICALE.

Jusqu'à ce jour, le lauréat du concours de Rome recevait du Gouvernement, pour payer les frais d'exécution de sa cantate, une somme dont nous ignorons le montant exact, mais qui n'a certainement jamais dépassé trois mille francs.

L'exécution ayant toujours lieu à Bruxelles, dans la séance annuelle de l'Académie des Beaux-Arts, l'auteur de la cantate couronnée avait habituellement recours au concours de l'orchestre de notre Conservatoire.

Cette année, au grand étonnement de tous, ce fut l'orchestre du Conservatoire de Gand qui vint, au mois de septembre dernier, exécuter au Palais des Académies l'œuvre de M. Devos.

Quelques protestations se firent bien entendre. Mais que pouvaient contre des décisions supérieures de timides réclamations d'artistes?.....

L'on n'aurait plus songé, sans doute, à cette injuste dérogation aux usages, si le fait que nous signalons n'avait eu, en ces derniers temps, un dénouement qui paraît devoir *coûter cher* au gouvernement coupable de l'avoir permise.

L'Académie a fait à M. Samuel l'honneur de lui demander l'addition. Et simplement, le directeur gantois a répondu par la présentation d'une carte à payer de six mille francs (!!!) carte sur laquelle certains musiciens-solistes sont cotés la bagatelle de trois cents francs (!!!)

Voilà ce que nous tenons de source officielle.

Que se passera-t-il?... On l'ignore encore...

Mais ce qui est certain, à l'heure qu'il est, c'est que le Gouvernement refuse carrément de solder.

Nous espérons pouvoir tenir nos lecteurs au courant de cette curieuse affaire.

V. R.

SHAKESPEARE ET ROSSI

SUITE (1)

Rossi nous a montré dans ce rôle du roi Lear des qualités de premier ordre, qualités sans lesquelles, d'ailleurs, il n'est pas possible d'aborder cette tragédie. Lorsque la lâche indifférence et la froide cruauté de Gonerille et de Regane arrachent au vieux roi des cris de colère et de désespoir, Rossi s'identifie tellement avec le personnage, que la pitié la plus sincère pour les infortunes du vieillard gagne les plus rebelles. — Et l'on ne peut s'imaginer le nombre de gens qui, par dignité, résistent à l'attendrissement. — Nous nous rappelons même l'aburissement de certain spectateur qui, après avoir raillé, dès le début, la folie du roi, se laissa doucement influencer par la passion communicative de Rossi et devint, avant la fin de la représentation, un admirateur convaincu.

Quel don merveilleux que celui de pouvoir faire éprouver au spectateur des émotions si grandes et si vraies! Et quelle science ne faut-il pas au tragédien qui ose entreprendre pareille tâche pour ne point tomber dans l'exagération, écueil à éviter maintes fois dans l'interprétation de ce rôle du roi Lear. Les pensées les plus bizarres, les plus tendres, l'indignation,

(1) Voir les n^{os} 50, 51 et 52, année 1876.

les accès de démence, la joie, la colère, tout se heurte pêle-mêle dans le cerveau malade du vieux Lear. Rossi traduit fidèlement toutes ces impressions, sans jamais perdre de vue le caractère général du personnage.

Les admirateurs du beau idéal se sont déclarés satisfaits — je dirai plus, enchantés — des concessions faites par Rossi au grand art classique (scène de la forêt). On ne saurait, en effet, rêver plus de grandeur dans la démarche, plus d'ampleur dans le geste, plus d'habileté, de goût et de science dans la façon de se draper.

Nous mentionnerons également la scène admirable dans laquelle le vieux Roi reconnaît sa fille Cordelia. Comme ces alternatives d'espoir et de doute, de bonheur traversé par la crainte d'être encore trahi ont été supérieurement rendues par le tragédien italien! Comme Rossi a su faire passer dans nos cœurs le sentiment de l'ineffable joie du vieillard qui semble revivre sous les caresses de sa fille!

Grâce à la demi-obscurité qui régnait dans la salle de l'Alhambra, plusieurs spectatrices ont pu dérober aux jumelles curieuses de belles et bonnes larmes exprimant, mieux que ne sauraient le faire toutes les paroles, la vive émotion ressentie.

La mort de Cordelia vient raviver la douleur du vieillard; mais Lear, à bout de forces, étonné de vivre encore après que cette créature merveilleuse et nécessaire n'est plus, expire sur le cadavre de son enfant. C'est par trois hoquets successifs que la vie s'échappe du cœur de Lear: la voix, qu'étrangle la douleur, est à peine entendue, et le corps brisé du vieux père ne peut plus supporter ce coup suprême: tout se déchire et le souffle s'en va par soubresauts. Ceux qui ont vu mourir se sont souvenus, tant Rossi met de vérité poignante dans cette mort. Il n'est pas possible de se défendre: un frisson vous parcourt le corps à la vue de ce vieillard que la mort étreint convulsivement. Certes, cela est brutal — comme la mort — mais véritablement beau, car cela est vrai avant tout.

L'interprétation générale du *Roi Lear* ne nous a point satisfait. A part M^{lle} Cattaneo (Cordelia), charmante de grâce et de douceur dans la scène dernière; Gloster (Buffi) et Kent (Perruchetti), qui ont eu quelques beaux élans, les autres interprètes nous ont paru ne pas comprendre les rôles qui leur sont confiés. Il faut dire, à leur décharge, que cette tragédie du Roi Lear est, au point de vue scénique, assez monotone, et ne fournit pas aux acteurs l'occasion de faire valoir leurs qualités.

Les touristes qui parcourent l'Italie ne songent pas, pour la plupart, à faire halte à Vérone. Cependant, cette ville a une histoire. Elle a vu naître Catulle, Cornélius Nepos, Vitruve, Pliny l'ancien, et dans les arts, Véronèse et Canova. Vérone possède un musée célèbre encore; les tombeaux des Scaliger, l'Arène et trois châteaux-forts. Mais il existe à Vérone un endroit que les artistes et les érudits à peu près seuls visitent. C'est une vieille auberge construite, disent les gens du pays, sur l'emplacement où s'élevait jadis l'hôtel des Capulet. On montre même au fond de la cour de cette auberge une plaque en marbre rouge qui recouvre, d'après la tradition, le tombeau de Roméo et Juliette.

Roméo et Juliette: la plus haute et la plus pure expression de l'amour, personnifié dans Juliette, cette enfant de quatorze ans, fraîche et frêle comme un bouton de rose quand Roméo lui vole le premier baiser et qui devient une âme de fer quand on touche à son amour. Mais *Roméo et Juliette* donne aussi cette leçon: la haine punie par l'amour. C'est l'amour de Roméo et de Juliette contrariant la haine des Montagu et des Capulet; c'est le père de Roméo et le père de Juliette abjurant et maudissant leur haine sur les cadavres des deux enfants.

N'a-t-on pas lieu de s'étonner que cette œuvre, si pleine de

poésie, de parfums de jeunesse et d'amour, ait été conçue par Shakespeare, un Anglais. Mais Shakespeare était un poète sublime, et son vaste génie devait comprendre et traduire tous les sentiments humains. Il serait fastidieux de rechercher et de montrer ici que cette conception de Shakespeare est tout aussi naturelle, aussi logique que ses autres œuvres.

«D'ailleurs, comme le dit Aug. Vacquerie, Shakespeare n'est pas plus Anglais que Molière n'est Français; ni l'Angleterre, ni la France ne contiendraient leur énormité; ils débordent des nations et emplissent le monde. Compatriotes de tous les peuples, ils sont leurs conciliateurs naturels. . . . »

Shakespeare a emprunté l'action de *Roméo et Juliette* à la légende dont Girolamo de la Carte affirme l'authenticité dans son histoire de Vérone. Mais, assurément, Shakespeare s'est inspiré de l'*Antigone* de Sophocle. Hémon et Antigone, c'est Roméo et Juliette; Tirésias essaie d'apaiser Créon, père d'Hémon, comme frère Laurence tente la réconciliation entre les deux familles ennemies de Vérone; Hémon et Antigone sont fiancés; Roméo et Juliette sont mariés; Antigone est enterrée vivante comme Juliette; Roméo se tue dans le caveau où Juliette vient d'expirer, comme Hémon se tue sur le cadavre d'Antigone, et le repentir du père de Roméo termine le drame de Shakespeare, comme le repentir de Créon termine la tragédie de Sophocle. Même idée, mêmes faits. Et pourtant, ni le fond, ni la forme ne se ressemblent dans ces deux chefs-d'œuvre.

Dans Sophocle, les actions se suivent sans se mêler: le châtement atteint le mal et couronne l'œuvre, mais dans tout le drame, le père d'Hémon seul, Créon, est le pivot autour duquel se déroulent les scènes successivement isolées. En un mot, dans la tragédie de Sophocle, le dévouement d'Antigone et le châtement de Créon viennent l'un après l'autre.

Shakespeare, au contraire, dans la tragédie de *Roméo et Juliette*, met l'amour des deux enfants et la haine des familles, l'un dans l'autre. Les personnages et les événements se mêlent et s'entrecroquent. A peine le Montagu Benvolio et le Capulet Tybalt, frère de Juliette, se sont-ils battus, que l'amour de Roméo et de Juliette s'éveille. Mais il faut que bientôt Roméo se batte avec Tybalt et le tue. De tant d'inimitiés, de tant de haines, l'amour triomphe: la mort des deux jeunes époux châtie la haine aveugle des familles rivales.

Dans la tragédie de Sophocle, Hémon se tait quand son père lui reproche de «défendre une femme.» Hémon est fiancé, mais n'est point amoureux; Antigone seule se dévoue. Il semble que Shakespeare dans son drame, en faisant mourir Roméo pour Juliette, ait voulu venger l'amour de l'indifférence de Sophocle. Car Roméo ne rougit pas comme Hémon, d'aimer Juliette. Il le dit et le crie: «Il y a plus de péril pour moi dans un de tes regards, dit-il à Juliette, que dans vingt de leurs épées; si tu ne m'aimes pas, qu'ils me trouvent ici (dans le jardin); j'aime mieux ma vie finie par leur haine que ma mort prolongée sans ton amour.» Et Juliette lui répond: «Je t'ai donné mon cœur avant que tu me l'aies demandé, et je voudrais pouvoir te le reprendre, pour avoir encore à te le donner.» Ces aveux, ces serments ne se démentent point et les amants séparés par la haine de leurs familles, se retrouvent et s'unissent dans la mort.

Dans le rôle de Roméo, Rossi ne nous a point paru parfait: tel n'est pas l'avis de bon nombre de spectateurs qui ont préféré Roméo à Othello et au roi Lear. Il nous a semblé que Rossi n'était point parvenu à s'incarner complètement dans Roméo: cela tient surtout à la jeunesse du personnage et au sentiment unique qui le guide, sentiment que viennent contrarier seulement les événements extérieurs. Comme nous l'avons dit plus haut, c'est surtout dans les contrastes, dans les

oppositions les plus heurtées, dans le conflit des passions humaines et de la pensée que Rossi se montre vraiment supérieur. En outre, l'illusion trahit le tragédien: Rossi n'est plus Roméo.

Cependant, dans la cellule du frère Laurence, lorsqu'il laisse éclater son désespoir du bannissement prononcé contre lui, le tragédien a pu donner sa mesure et nous l'avons retrouvé véritablement grand. La scène dernière, la mort dans le caveau a été rendue également avec une expression poignante et vraie, et nous avons pu apprécier une fois de plus les incomparables ressources de Rossi au point de vue plastique.

M^{lle} Cattaneo semble faite pour interpréter ce beau rôle de Juliette. Sa voix, si souple et si bien timbrée, fait ressortir merveilleusement les amoureuses paroles qu'elle jette à Roméo du haut du balcon. Il n'est point possible d'entendre un gazouillement plus suave, une musique plus pénétrante et plus entraînante. Roméo ne peut échapper à l'enivrement, tant il y a dans les aveux de Juliette de persuasion et de charme. C'est avec une émotion bien grande que M^{lle} Cattaneo a traduit la scène déchirante des adieux; et elle a dominé le rôle lorsque, après avoir bu le contenu de la fiole apportée par frère Laurence, elle voit passer devant ses yeux les images les plus fantastiques et que sa pauvre cervelle est frappée d'épouvante. Toute cette partie du drame a trouvé dans cette artiste encore jeune, une interprète de grande valeur. C'est assurément le meilleur rôle de M^{lle} Cattaneo, le meilleur du moins de tous ceux dans lesquels nous l'avons vue; et, sauf quelques inexpériences de geste, quelques accentuations trop exagérées, M^{lle} Cattaneo serait une Juliette idéale.

Le rôle de la nourrice (M^{me} Da Re) gagnerait à être joué plus sobrement et plus finement. Frère Laurence (Perruchetti) et Tybalt (Cristini), ont donné à leur personnage l'allure voulue et ont bien compris les caractères du bon frère et du bouillant Tybalt.

Rossi a donné, après *Roméo et Juliette*, une représentation de *Kean*, d'Alexandre Dumas père.

Nous reportons le compte-rendu de cette représentation à la fin de notre étude, et nous parlerons en même temps de *Ruy Blas* et de *Louis XI*.

Nous arrivons à *Macbeth* et à *Shylock*.

(A continuer).

D. G. NOEL.



LA MUSE DE LA JEUNE BELGIQUE !

AUX JEUNES !

*Mon allure franche et guerrière
Point ne va par quatre chemins,
Et mon humeur aventurière
Tenant le présent en fourrière
Sait escompter les lendemains !*

*Je n'ai jamais souffert un pleutre
Qui vient au monde à cinquante ans,
Et qui, pelé comme un vieux feutre,
Impuissant dans son genre neutre
Ne sait pas féconder son temps.*

*Laissons le très-pauvre Héraclite
Pleurer sur notre humanité :
C'était une âme décrépite ;
Puis, nous savons qu'une gastrite
L'a par un beau jour emporté.*

*L'Histoire est une nécropole
Où l'on sommeille pour toujours :
Aux petits pédants de parole
D'aller prêcher, en parabole,
Ces tristes morts poudreux et sourds.*

*Un Romain est fort respectable
Mais, nous tous, les derniers venus,
Poussant un hurra formidable,
Allons nous asseoir à la table
Où ces vieux ne mangeront plus !*

*Titan de la plaisanterie,
Grand dériseur, ô Rabelais !
Tenant cette pédanterie
Sous le fouet de ta raillerie,
Comme tu la flagellerais !*

*Dans les plaines de la pensée
Marchons en hardis pionniers,
Serrés en cohorte pressée :
Près d'une belle fiancée
Il faut arriver les premiers.*

*Qu'on soit Scalde, Rapsode ou Barde,
On peut nous chanter ses amours
Mais que le Sain esprit nous garde
De la Muse flasque et bâtarde
Des vieux classiques troubadours.*

*Devant toi, nation adulte,
Je secoue un brillant flambeau.
De l'Art défends le noble culte ;
Elève plus haut que l'insulte,
Elève ton vaillant drapeau !*

COURRIER D'ITALIE

Bologne, le 27 décembre 1876.

Dans mon dernier courrier, je vous disais que l'Italie était l'humble vassale de la France, sous le rapport de l'art dramatique. Aujourd'hui il n'en est plus tout à fait de même.

Cette suzeraineté que l'on avait acceptée, payée et si longtemps subie, n'est plus maintenant qu'impatiemment supportée.

D'immenses clameurs grondent dans le camp des artistes italiens.

Un souffle de révolution a passé sur nos théâtres et chaque impressario se dispose à résister vaillamment à l'invasion dramatique française.

Une parole d'insolent mépris, échappée à Sardou, dans une polémique récente, a causé toute cette tempête.

Telle est la surexcitation des esprits qu'en ce moment il se prépare une véritable croisade contre les productions étrangères. Un appel énergique a été fait aux disciples de Thalie et de Melpomène et de tous les coins de la Péninsule, une foule de hardis lutteurs arrive chaque jour grossir les rangs des insurgés.

Aussitôt que les engagements pris avec les auteurs français seront épuisés, on entrera en campagne.

Je puis, dès aujourd'hui, vous faire connaître la base de nos futures opérations.

1° Engager les impressarii à repousser toute production étrangère, dont le mérite n'aura pas été unanimement reconnu et leur faire accepter les œuvres des auteurs italiens ;

2° La ligue des revues périodiques, afin d'établir la conspiration du silence contre les compagnies qui préféreront les œuvres étrangères aux nationales ;

3° L'abstention du public des salles où seront représentés les ouvrages condamnés.

Tels sont les moyens proposés, soutenus avec ardeur et éloquence et finalement adoptés par nos dramaturges et directeurs réunis.

L'issue de cette lutte, si elle est victorieuse, assurera à l'Italie un théâtre vraiment national, riche et indépendant.

Puisse donc la Fortune seconder nos efforts !

Personne plus que nous n'a rendu aussi souvent justice à l'incontestable supériorité de la France en fait d'art dramatique.

Mais toute autorité, si légitime qu'elle soit, sitôt qu'elle s'exerce par l'injure et le mépris, devient tyrannie et doit être secouée.

Voilà pourquoi nous avons couru aux armes, certains de l'approbation de tous les amis de la liberté en général, et de nos frères de l'Artiste en particulier.

AMO RIDERE.

GAZETTE LITTÉRAIRE

L'Amour et le Serment de l'Amour, par JULES DECLÈVE. — Bruxelles, librairie européenne de C. MUQUARDT.

« Classique ou romantique, ancien ou moderne, l'écrivain, dit l'auteur dans sa préface, trouve ou a trouvé dans l'amour le plus puissant mobile du fait théâtral. Et voulût-il conduire son action dans d'autres voies, les exigences du public le ramènent à l'amour, à ce thème éternel où se retrouvent toujours et naturellement, le trait du caractère avec toutes les données de la vie sociale, et, avant le dénouement prévu ou inopiné, les péripéties les plus diverses... »

Cette donnée est vraie ailleurs qu'au théâtre et l'auteur a pensé qu'il serait intéressant de faire un choix judicieux dans l'amas de pensées et de maximes que le sentiment de l'amour a inspirées aux écrivains et aux poètes. Il a puisé largement aux

sources les plus diverses ; sa plume à lui s'est bornée à apporter quelque cohésion entre des lambeaux épars.

Il a divisé ce travail en deux grandes parties.

Dans la première, il définit l'amour, s'occupe de son essence et de son développement ; il établit, pour en faire ressortir le contraste des parallèles entre les femmes honnêtes et les courtisanes et termine en peignant les tristes tableaux que cause la lutte des sens et des principes de morale.

Dans la seconde, il envisage l'amour au point de vue des serments et des déclarations qu'il provoque, il étudie ces manifestations chez les différents peuples et il finit par l'enseignement de l'art d'aimer et une étude moderne de la femme — qu'il aurait pu approfondir davantage.

Certaines pages du livre de M. Declève, qui font songer aux amours *chastes* de Platon et de Werther, paraissent bien démodées et font sourire à notre époque de *sensualisme*.

Mais à côté de ces souvenirs du passé, chantés par les troubadours, M. Declève place ses considérations personnelles. Il apprécie cette lutte constante qui, dans les quartiers du peuple comme dans les salons du monde, se livre entre les appétits des sens et les lois saintes de la morale. Mais cette partie est à peine effleurée, et il le faut regretter, car les quelques idées que s'est permis de noter la plume de l'auteur, nous disent assez qu'il aurait pu l'approfondir.

M. Declève relève notamment avec raison les paradoxes étranges que le monde commet dans ses appréciations de l'honneur des femmes, et nous avons remarqué avec plaisir aussi, qu'imbu de larges idées progressives, l'auteur demandait aux philanthropes de lutter contre la misère, l'ignorance et l'immoralité du peuple, en répandant dans ses rangs les bienfaits de l'instruction.

Quoique M. Jules Declève ait publié déjà différents ouvrages qui lui ont ouvert les portes de la *Société des arts et des lettres du Hainaut*, c'est la première fois qu'il nous est donné de le lire et de le juger.

Sa plume se montre malheureusement trop peu dans sa dernière publication pour que nous puissions apprécier l'écrivain.

Nous pouvons affirmer cependant que Jules Declève, sans appartenir au groupe moderne des *coloristes*, possède un style correct et non dépourvu de certain charme. Et après ce que nous avons dit de son livre : *l'Amour et le Serment de l'Amour*, nous n'hésitons pas à en recommander l'achat aux bibliophiles et au sexe aimable. Pour ceux-là, il sera une encyclopédie assez complète des opinions exprimées par des écrivains de tous les siècles sur le principal sentiment du cœur humain, et les dames y puiseront de salutaires conseils en y trouvant de saines idées.

V. R.

PETITE REVUE DES BEAUX-ARTS

Sous cette rubrique ont paru dans l'un des grands journaux de Paris, les lignes suivantes que nous publions avec un vif plaisir. Car il est toujours agréable de lire l'éloge que l'étranger fait de nos artistes, surtout lorsque l'artiste possède autant d'intérêt et de sympathie que M^{lle} Venneman.

Comme notre confrère parisien, nous sommes persuadés qu'aux prochaines Expositions françaises s'imposera, rayonnant, le nom de Rosa Venneman, dont la réputation n'est plus à faire en Belgique.

« La foule qui a envahi les boulevards et les places pendant toute la journée d'hier s'agglomérait parfois devant quelques magasins spéciaux qui avaient le privilège d'attirer tous les regards ; il s'agissait de voir là, ce beau absolu, qui, selon Diderot, consiste dans *l'uniformité, dans la variété*.

« Dans la devanture d'un marchand de tableaux était exposé un beau paysage, aux tons argentés, au ciel lumineux. Un massif d'arbres, aux tons suavement nuancés, voilant une chaumière, est placé d'un côté de la toile, tandis que, du côté opposé, s'avance, à pas tardifs et lents, un chariot tiré par deux bœufs ayant tous les deux la tête tournée vers le spectateur ; une ligne turquine s'allonge à l'horizon et forme le dernier plan ; des poules picorent dans l'herbe vers ces parages.

« Tout l'intérêt de ce tableau consiste dans l'attelage, dont les deux bœufs sont les héros de cette églogue virgilienne. L'un d'eux, blanc, taché de noir, est le plus en vue ; l'autre de couleur cuivrée, ressort de son partenaire au joug par une large encolure ; tout cela se passe ou passe, à pas comptés, au beau milieu d'un chemin vicinal.

« Au premier coup d'œil que vous jetez sur cette toile, vous vous sentez empoigné par l'intérêt et l'admiration ; cela vous plaît avant que le raisonnement vous explique pourquoi vous ressentez cette impression agréable. C'est d'abord la couleur perlée, qui est charmante et vous rappelle les douces matinées du printemps à la campagne, à l'heure où la rosée baigne encore les fleurs et le sol ; ensuite, c'est la composition, qui est vraie comme les animaux qui sont le sujet principal, venant animer, par leur rustique présence, le paysage. Cette toile est signée Rosa Venneman. Ce nom nouveau excita ma curiosité ; je sus que l'auteur de ce charmant tableau est une femme, jeune encore, nouvelle arrivée à Paris, venant directement de cette Flandre, patrie des Paul Potter, des Guyp, des Van Marek, dont elle procède directement, ayant étudié, comme eux, ces belles contrées d'après nature.

« Un autre tableau, de la même artiste, représente un pays de montagnes, ayant au beau milieu une seule grosse vache, brossée largement, d'un aspect fier et vrai. Dans cette toile, outre la vache blanche tachée de noir, dont la belle robe, aux longs poils hérissés, est crânement peinte, on distingue surtout les herbages du premier plan, qui sont drus, dentelés, étudiés par massés, et fibre à fibre, ayant les qualités d'une recherche attentive, avec la facilité et la largeur de la vérité vraie.

« Dans cette toile aussi, les tons d'argent, très-harmonieux, triomphent sur toute la gamme.

« Je ne connais pas du tout M^{lle} Rosa Venneman, que j'avais pris tout d'abord pour Rosa Bonheur, au faire vigoureux et viril, et dont l'homonymie lui portera bonheur sans doute. Mais je crois utile de signaler au public ce nom nouveau, qui s'imposera avec une grande autorité dans nos prochaines Expositions et pèsera d'un grand poids dans l'opinion comme peintre d'animaux et paysagiste. »

N. OLIVETTI.

GAZETTE MUSICALE

M^{me} Fursch-Madier a paru sur notre scène, dans le rôle d'Alice en attendant qu'elle crée celui d'Aïda.

Son début a été satisfaisant. Sa voix est claire et limpide ; elle dit bien et phrase correctement. Il ne lui manque pour avoir un succès bien accentué, que l'animation et la chaleur. Sa froideur provient sans doute de ce qu'elle ne connaît pas encore son public. Mais les encouragements doivent aujourd'hui avoir rompu la glace.

Si M. Tournié continue à gagner chaque jour de nouveaux partisans, c'est parce qu'il possède la qualité qui manque jusqu'ici à sa partenaire.

Qu'elle suive donc son exemple, qu'elle ose, et les applaudissements la récompenseront de sa hardiesse.

x.

Jeanne, Jeannette et Jeanneton, le nouvel opéra-comique dont M. Humbert nous donne la primeur, a trouvé auprès du public un excellent accueil.

Le sujet en est gai. C'est un enchevêtrement de scènes lestement troussées et de situations piquantes. Il tient le milieu entre l'opéra-bouffe proprement dit et l'opéra-comique.

La musique de M. Lacôme est bien adaptée au canevas de MM. Clairville et Delacour. Vive, spirituelle, facile, elle est l'œuvre d'un homme qui connaît bien son métier et qui a tout le talent nécessaire pour mettre en valeur les joyeux couplets du *libretto*.

La ronde de *Jeanne, Jeannette et Jeanneton*, deviendra bientôt populaire. Elle a été redemandée. Il en a été de même du duo « Et comment avez-vous pu croire » et des couplets « Je suis femme et cabaretière. »

L'ensemble de l'interprétation est bon.

M^{me} Morlet possède une voix et un talent que l'on rencontre rarement à l'opéra-bouffe — et pour cause. C'est elle qui a eu les honneurs de la soirée.

M^{lle} Jeanne May doit surtout son succès à son fin minois et à ses coquetteries ; ses toilettes sont brillantes, elle les porte à ravir.

M^{lle} Claudia complète fort agréablement le charmant trio féminin.

Le succès obtenu par M. Geraiser peut presque marcher de pair avec celui de M^{me} Morlet. A plusieurs reprises, ses morceaux ont été bissés.

Jolly, bien que fort enroué, a fait comme toujours, d'un rôle insignifiant une désopilante création, et Courcelles a éveillé les rires sous les traits du gros Lagrenade.

N'oublions pas Fraissant qui nous présente un Soubise très-peu princier, mais un bon type de l'amant trompé et confiant.

Les chœurs répareront aux prochaines exécutions leurs incertitudes du premier soir.

M. Humbert s'est mis en frais pour la mise en scène, mais il n'aura pas à le regretter, car il tient un succès de longue haleine.

DICK.

MM. F. Pardon et Rucquoy donneront prochainement, dans les salons du *Cercle Français*, trois séances, consacrées à l'audition des sonates pour piano et flûte de Bach, Haendel et Kublan. La première séance est fixée au 31 courant.

MM. Franz Rummel, pianiste, et Jokisch, violoniste, donneront deux séances de musique classique, avec le concours de MM. Jacobs, violoncelliste, et Van Hamme, alto. La pre-

mière des séances aura lieu à la salle de la Grande-Harmonie, le 18 courant.

Nous avons assisté récemment au concert donné par le *Cercle symphonique et littéraire*. L'orchestre, dirigé par M. Barwolff, est composé exclusivement d'amateurs, dont plusieurs ont exécuté des solis avec un talent remarquable. Nous ne pouvons assez encourager de pareils essais. Ils sont dignes d'éloges, ceux qui consacrent ainsi leurs loisirs à la culture de l'art.

x.

Le *Courrier des Etats-Unis* continue à relater les succès que remporte en Amérique le violoniste Vivien :

« M. Vivien nous a fait entendre le concerto n° 8 de Rode, qu'il est impossible d'entendre mieux exécuter. M. Vivien est surtout remarquable, et nous dirons presque sans rival, dans ce genre de musique *musicale* qui ne consiste pas en une série de tours de force à étonner l'auditeur, mais en mélodies ravissantes faites pour le charmer..... »

« Il nous a charmé encore par son exquise interprétation d'une étude de Vieuxtemps. Justesse du trait, sûreté incomparable d'archet, expression mélodique poussée à un tel point que ce n'est plus une figure de dire que sous ses doigts le violon chante, telles sont les qualités solides que possède M. Vivien, dont le nom restera inscrit dans le livre d'or où Vieuxtemps, Sarasate, Wieniawski, Sauret, White ont gravé les leurs. »

Peut-on décerner à un artiste un plus bel éloge de son talent ?

GAZETTE ARTISTIQUE.

Les *Documents parlementaires* contiennent la note suivante :

« Un arrêté royal du 31 décembre 1875 a autorisé le ministre de l'intérieur à faire exécuter par M. Gallait deux portraits historiques destinés à la galerie moderne du Musée de peinture et de sculpture de l'Etat.

« Par contrat intervenu à cette occasion, sous la date du 28 juillet 1876, l'artiste *intéressé*, s'est engagé à exécuter ces œuvres moyennant le paiement d'une somme de 100,000 francs à solder comme suit : 1° 25,000 francs sur le budget de 1876 ; 2° 37,500 francs sur le budget de 1877 ; 3° 37,500 francs sur le budget de 1878.

« Ces engagements *grevant le budget des beaux-arts*, il y a lieu, conformément aux engagements intervenus avec la Cour des comptes, d'en donner connaissance à la législature. »

Et que fera la législature ? Le prévoyant ministère a commencé par couper la pilule en trois pour la faire avaler sans danger au pauvre contribuable... C'est égal voilà 100,000 francs qui auraient cent mille fois plus joyeusement sonné dans la Caisse centrale des artistes !

Nous avons reçu cette semaine des nouvelles d'une de nos compatriotes, M^{lle} Alice Vandenberghe.

La jeune artiste, après un heureux début à La Haye, a joué, on se le rappelle, à Bruxelles, pendant la première année de la direction Stoumon-Calabrési.

Malgré son talent et sa nature sympathique, elle n'a pas trouvé grâce devant le public difficile et souvent injuste de la Monnaie.

Aujourd'hui elle remporte de véritables triomphes au grand théâtre du Capitole à Toulouse, et elle a signé, paraît-il, avec la direction du grand théâtre de Lyon, un brillant engagement pour la campagne prochaine.

Le *Musikalisches Wochenblatt de Leipzig*, annonce le succès « colossal » obtenu à Cologne et à Leipzig, par Brassin, Il a joué une barcarole de sa composition, la 6^e *Rhapsodie* de Liszt, un extrait de la *Walküre* et l'ouverture des *Maîtres chanteurs*. Voilà certes un virtuose qui fait de la *musique*, et non des tours d'acrobate.

— Nous lisons dans le même journal, que Wagner est revenu de son voyage en Italie charmé de l'accueil enthousiaste qu'il y a rencontré.

Le Maître met actuellement la dernière main à sa nouvelle partition « *Parcival* ».

Presque tous les théâtres d'Italie, font actuellement salle comble avec *Rienzi*. *Lohengrin* a réussi admirablement à Bologne, et l'on étudie dans plusieurs villes le *Vaisseau fantôme*.

A Berlin, l'on donne une très-belle exécution des *Maîtres chanteurs*, le chef d'œuvre de Wagner.

Quand donc aurons-nous la bonne fortune de l'entendre à Bruxelles ?

— La *Neue Berliner Musikzeitung*, publie le relevé des représentations données depuis le 1^{er} mai à l'Opéra de Vienne. Cette énumération ne manque pas d'intérêt. En voici un extrait : On y a joué 7 fois *Aida*, *Lohengrin*, *La Croix d'Or de Brüll*. — 6 fois les *Huguenots* et *Robert*, 4 fois l'*Africaine*, les *Fol-kunger* de Kretschmer, la *Reine de Saba*, *Faust*, *Mignon*, la *Muette*, *Tannhaeuser*, *Guillaume Tell*, la *Flûte enchantée*, l'*Elisir d'Amore*. — 3 fois *Carmen*, *Don Juan*, la *Juive*, le *Prophète*, *Rienzi*, le *Barbier*, la *Dame Blanche*, la *Nuit de Walpurgis*, de Mendelssohn. — 2 fois, la *Part du Diable*, le

Pardon de Ploërmel, *Freyschütz*, *Hamlet*, *Hernani*, le *Vaisseau fantôme*, l'*Etoile du Nord*, *Roméo*, *Lucrèce*, *Norma*. — 1 fois *Fidelio*, *Rigoletto*, la *Favorite*, *Lucie*, le *Requiem*, de Verdi. En outre plusieurs ballets, etc., etc.

VARIÉTÉS

— Il s'est ouvert avec l'an 1877, au boulevard d'Anvers, une nouvelle *Académie* de ris et de jeux.

Les directeurs, MM. Meyer et Sanglier, ont inauguré leur entreprise par un banquet « offert à la Presse et aux Arts ».

Depuis, les plaisirs s'y succèdent sans se ressembler.

Varietas delectat, a dit un classique latin, il n'y a pas d'endroit, que nous sachions, où cet adage ait inspiré dans la succession de différents plaisirs pareille variété.

Un orchestre de trente musiciens accompagne tantôt les *roulades* des artistes-chanteurs ou les *entrechats* de ces dames du ballet ; tantôt, il emporte sur ses rythmes cadencés *skatineurs* et *skatineuses* du patin à roulettes, valseurs et valseuses du « bal paré, masqué et travesti. »

Le nouveau Casino-Théâtre a pris nom *Skating-Palais*, empruntant ainsi l'étiquette du vaste établissement où se trouvent mêlées, depuis quelque temps, tous les soirs, les diverses couches de la société parisienne.

Nous souhaitons au *Skating-Palais* du boulevard d'Anvers, la vogue acquise si rapidement par le *Skating-Palais* de l'avenue du Bois de Boulogne.

V. R.

Imp. Félix Callewaert père, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

Echange, Réparation, Accordage.

PIANOS

de
J. Blüthner et C. Bechstein

SEUL DÉPÔT

Chez A. PALVEN

43, RUE DE LA RÉGENCE,
en face du Conservatoire.

RÉFÉRENCES :

MM. Brassin, Liszt, Rubinstein, H. von Bulow, etc.

Photographie

Les ateliers de EUGÈNE GUERIN, photographe, 32, rue de Louvain, sont transférés, 142, rue Royale, en face de l'*Hôtel Mengelle*.

GUNTHER

PHOTOGRAPHE

23, rue Neuve
BRUXELLES

FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES Rue de l'Industrie, 26 BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

Leçons d'orgue, d'harmonium et d'accompagnement,

KEYSERS

10, rue de la Putterie, Bruxelles.

Vient de Paraître, à la Librairie MUQUARDT, rue de la Régence, à Bruxelles :

L'ART ET LES ARTISTES, par Emile LECLERQ.

CAFÉ RESTAURANT DU PATINAGE

Skating-Rink du Rond-Point de l'Avenue Louise

Entrée libre.

On paie pour les patins, 25 et 50 centimes.

Consommations de choix.

Patins du système Bennett, recommandés pour la sécurité qu'ils donnent dès le principe.

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs en poudre et Couleurs broyées, Couleurs fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis, Chevalets de Campagne et d'Atelier. Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs et à compas. — Pastels, Crayons, Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris



COURRIER HEBDOMADAIRE
ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26
 BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
 BRUXELLES

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique: un an fr. 10 »
 Etranger: id. 12 50
 Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux libraires.
 A Londres, chez SAMPSON Low and C^o, 188, Fleet street, E.C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez MUQUARDT, rue de la Régence;
 Chez ROZEZ, DECQ et à l'Office de Publicité, r. de la Madeleine;
 Au Bureau de la *Chronique* et chez SARDOU, Galeries-Saint-Hubert;
 Chez LESCUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce, et chez ARMES, rue de Namur.

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

SOMMAIRE :

Alfred Sensier. — Sonnet : *Fiat voluntas tua!* — *La Littérature belge en 1876.* — *Gazette musicale : Aïda; le Concert populaire.* — *Conférence de M. Francisque Sarcey, au Cercle artistique.* — *Gazette théâtrale.* — *Gazette artistique.*

ALFRED SENSIER

Le dimanche 7 janvier est mort à Paris ce critique d'art plein de vaillance et de personnalité, Alfred Sensier, ce précieux ami des grands peintres : Rousseau, Troyon, Jules Dupré, Corot, Diaz, Alfred Stevens, Daubigny... Constamment il les encouragea de son approbation, les éclaira de ses conseils, les instruisit de ses critiques.

Nature simple et franche, ancien chef de bureau au Ministère de l'Intérieur, ennemi des réclames et de l'intrigue, il sut se passer des grands et se trouve être vraiment le fils de ses œuvres.

De compagnie avec E. Feydeau il dirigea la *Revue internationale de l'Art et de la curiosité*. A *l'Art universel* il envoya, signées X. X., les *Correspondances sur le mouvement parisien*. Le savant critique publia une étude sur le peintre Michel, un ouvrage très-estimé sur Th. Rousseau et sa mort laisse inachevé un livre sur Millet.

Perte immense pour l'histoire de l'Art, car ces pages auraient sans nul doute été une éclatante révélation de l'un des génies du XIX^e siècle.

C'est près de Millet, ce glorieux ami de vingt-cinq années, que fut enterré le pauvre cher critique, près de Millet, de Rousseau, de Diaz, à Barbizon, pays qu'il affectionnait, pays aimé des peintres qu'il aimait.

Il est regrettable profondément, qu'on ait laissé mourir dans un abandon aussi absolu et aussi cruel l'homme qui a tant fait pour les grands artistes français de ce siècle, qui a si bien produit au grand jour, soutenu et défendu leurs théories.

Nous considérons ces humbles lignes comme un juste mais bien faible témoignage de sympathie et d'admiration pour un critique qui a si puissamment aimé et compris les Hollandais et nos Flamands. Nous ne pouvons mieux terminer ce trop rapide aperçu qu'en reproduisant la seconde partie de la *Conférence sur le Paysage* qu'il prononça le 27 juin 1870, dans les Galeries de Durand-Ruel, à Paris :

Vers 1820, surgit enfin une petite cohorte de hardis novateurs, tous enfants de leurs œuvres ou transfuges des ateliers classiques.

Ces nouveaux insurgés étaient presque tous fils d'artisans ; élevés la plupart dans l'industrie de la céramique, encouragés par la grande tentative de Delacroix dans son Dante, soutenus par l'art neuf et original de Constable le peintre anglais, ils agissaient à l'écart les uns des autres comme pour se fortifier à la veillée des armes. C'était Paul Huet plus pète élégiaque que robuste peintre. C'était Jules Dupré, Jules André, Decamps, Delaberge, Cabat, Diaz, Flers, Jadin, Roqueplan.

Jules Dupré avec sa tête bretonne, se disait : il n'est pas possible d'admirer des soleils couchants de papier peint, des

arbres qu'un souffle jetterait à terre et des montagnes que la pluie ferait fondre.

Et il se prit comme un vaillant novice à se placer devant un pommier ou un chêne et à en peindre scrupuleusement l'ensemble avec l'idée fixe de reproduire le caractère distinctif de sa race et de signaler le ciel sous lequel il végétait. Il ne le peignit pas sur le ciel en silhouette maigre et noire, mais il voulut le peindre *dans le ciel*, sous les nuages, avec les racines fortement accrochées au sol.

Quant aux harmonies, il les voulut plus résistantes, plus solides de réalité, plus vibrantes des échos et des intensités de la nature. Il voulut des terrains qui pussent supporter des arbres, et des haies qui pussent fleurir au soleil. Il cherchait enfin l'ensemble, le tout naturel qu'il voyait sous ses yeux, sans se préoccuper encore de la science des lignes, de la so-disant distinction des sites et de toute cette pédanterie classique qui constituait le bagage des paysagistes de haut style.

C'est alors que Jules Dupré se montra novateur par l'expression, peintre par la fermeté de son pinceau, et poète par la simplicité des choses qu'il sut admirablement traiter.

Decamps, lui, fut plus agressif ; il leur montra ce qu'il entendait par le style, la grande tenue des compositions, l'élégance et la pondération des plans terrestres. Il créa cet art sérieux et composite, plein d'harmonies originales et nettement colorées comme par les vieux maîtres, puis il l'anima de sujets tantôt pris à la vie moderne, tantôt à celle des Orientaux, tantôt encore à celle de l'antiquité, comme pour nous dire que si l'homme change de vêtement, il est partout le même, qu'il n'est ni moins agile ni moins vivant de notre temps qu'il n'était à celui de Périclès. Il fit de l'antiquité forte en muscles, en couleurs, en mouvement, en passion ; il reconstitua une antiquité parlante sur les momies de l'Académie, et, comme un défi, il composa ces grandes pages épiques : les Cimbres et les soldats de Marius se heurtant, comme des masses brutales, dans des pays sinistres, au milieu des vastes nudités de la nature, se détruisant comme des éléments furieux qui se précipitent dans une affreuse tuerie. Et, pour intermède à ces scènes étranges et montées en couleurs intenses, il nous montrait dans sa nonchalance ou sa fatalité, la vie asiatique moderne, qui était comme la traduction des *Orientales* de Victor Hugo.

Quant à Rousseau, c'est un génie qui déborde ; une intelligence plantureuse jusqu'à la confusion. Il veut tout aimer, tout reproduire, parce qu'il admire tout, depuis la mousse, qui souffre sous la neige, jusqu'aux oies sauvages qui frisent les têtes graves des chênes.

Il y aurait de quoi faire dix tableaux dans ce monde forestier que nous a laissé Rousseau, dans ces belles harmonies fauves et vertes comme on en voit dans le fond des forêts séculaires qui se rejuvenissent sans cesse par le mouvement incessant de la destruction et de la vie.

Où Rousseau est grand, c'est dans la loyauté de son art ; les coups heurtés de son pinceau vous font voir qu'il peint avec la fièvre, mais sa composition multiple vous décele que son but est de relever les humbles de leur modeste condition.

Un trait distinctif du talent de Rousseau : il nous transporte d'un bond au plein cœur de la nature, et, comme un magicien, il fait passer à l'instant devant nos yeux les sites les plus sauvages, les plus dramatiques, comme les scènes douces et mélancoliques de la vie des champs.

Il a vu dans la corne d'un bois, dans la rive d'un pré, des richesses infinies de couleurs ; des écrins de lapidaire dans les cailloux qui s'éclairent au soleil, dans les ronces qui se tordent sous les bois. Il a exagéré les intensités des maîtres en donnant à son dessin, à sa touche, une nerveuse, une éclatante accentuation ; c'est l'art d'un homme qui pousse l'expression, l'analyse, la passion, depuis la brindille de bois jusqu'aux crêtes des Alpes. Je ne crois pas que, comme paysagiste, il en soit de plus universel.

A côté de lui est Diaz, celui qui a compris, avec Dupré, le génie de Rousseau, sans jamais le suivre, et qui l'a égalé souvent en pittoresque et en fraîcheur ; il a donné à l'art du

paysage une splendeur de coloris, un détail spécial de beauté translucide dans les végétations les plus inaperçues ; c'est lui qui a si bien jeté la note résonnante du soleil apparaissant à travers les arbres, et qui s'enfuit aussitôt pour visiter des contrées qui attirent sa chaleur ; c'est lui qui a égayé par les prismes d'une palette incomparable, par une science de manier les couleurs qui est son génie propre, les endroits les plus familiers, les plus vulgaires de nos bois : un tronc d'arbre, une roche moussue, une vieille mare croupissante, un sentier de lapins ou un réduit de vipères : Diaz a tout égayé, tout illuminé.

Corot est encore un grand poète, un Virgilien qui, dans la docilité de sa jeunesse, a profité de l'enseignement académique ; mais après en avoir souffert pendant vingt ans, il s'en est délivré à la vue de nos pays.

Sous cette charmante buée matinale que Corot sait évoquer dans ses tableaux, n'y voyez pas l'indécision, le vague, l'embarras, comme il y a vingt ans on osait le lui reprocher. C'est un art éminemment ingénu, et attirant comme le regard d'un enfant, mais qui cache la science, la pratique de l'homme peut-être le plus fort de notre temps. Corot a médité sur le proverbe antique : *Connais-toi toi-même*, et jamais il ne dépasse la proportion de son tempérament. Tout, dans ces charmantes peintures qu'on pourrait croire des essais, est calculé, approfondi, et chaque touche est le résultat d'une délibération du peintre. N'analysez pas Corot en disséquant sa peinture : aimez-le comme on aime un arbre bienfaisant.

Il a produit quelque chose de plus encore, un artiste digne de lui. J'ai nommé Daubigny, le peintre sympathique des villages, des bourgades de notre banlieue de Paris, se mirant dans les eaux de la Seine, de l'Oise ou de la Marne.

Daubigny, dans un art plein de délicatesse et qui préfère les fines transparences de la palette aux rudesses des sauvages harmonies, a trouvé le procédé si vainement cherché avant lui, d'unir les dispositions, et jusqu'à la pratique délibérée des grands artistes de l'art décoratif, avec les ingéniosités et le dilettantisme des plus habiles aquarellistes. Il a voulu qu'on retrouvât dans le procédé de son art facile et charmant, les attrait et les étonnements que nous donnent les maîtres de *Watercolours*.

Je n'oublie pas Troyon, qu'on semble trop oublier aujourd'hui. Troyon fut le produit de Jules Dupré, qui l'initia aux grandes perspectives campagnardes, qui le sortit de l'ornière de la manufacture de Sèvres et des pastiches de Bonington et de Cabat. Troyon eut la vue grande, les appétits prodigieux ; il faisait grand, massif, quelquefois plantureux, comme un enfant de Paris qui veut tout absorber, dans ses joies et ses emportements. Ses éléments d'art furent ceux de Jules Dupré : les pacages, les coupes de bois, les chemins forestiers ; on y sent la bonne verdure arborescente, sous la main d'un homme qui se hâte, sous le coup passionné de son pinceau ; son exécution est habile et emportée tout à la fois.

Il est surtout un grand peintre dont je voudrais vous entretenir, parce que le paysage est le véritable élément de son art et qu'il y prend une importance égale à ses scènes rustiques ; c'est François Millet, dont je voudrais vous parler, artiste campagnard, qui est en butte depuis si longtemps à la critique, mais qui, grâce à Dieu, a maintenant ses adeptes et ses amis. Il me faudrait plus que votre patience, il me faudrait votre bonté, et surtout votre confiance, et je sens que je suis peut-être trop intéressé dans la vie d'un homme dont j'ai été l'admirateur depuis vingt-cinq ans.

Nous sommes à une époque où il faut aborder les grandes vérités, où la poésie doit se doubler de la logique, où la peinture doit être un art qui soit plus qu'un amusement et une dissipation, où rien ne doit se cacher quand il s'agit d'ausculter nos souffrances.

Millet nous a montré non pas un art embelli des décorateurs de Trianon ; mais un art robuste, franc, sincère, où il a déroulé avec un courage de Gaulois l'épopée de la vie rustique.

Son génie propre a été de nous caractériser l'homme des

champs dans l'habitude de sa vie, dans le mécanisme de sa profession, dans la vraie loi de cette fatalité humaine où l'homme tire au sort sa condition.

Millet connaît tout aussi bien qu'un autre la beauté spéciale des Grecs, les lignes qui constituent les figures des olympiens, que nous devons répudier, aujourd'hui que nous sommes des hommes ; il aurait pu, comme tant d'autres, faire des Adonis et des Phrynés. Mais, paysan lui-même, il a voulu célébrer la race de ses ancêtres et de sa famille ; il aurait pu trouver des modèles capables de devenir des citoyens, mais il a voulu créer des types, des visages et des corps qui fussent à jamais l'effigie de la race vouée à la terre, et qui y prend sa force, sa joie et ses peines. Voilà pourquoi Th. Gautier l'a nommé le *Tellurique*, le peintre des grandes âpretés, et qui n'a rien à cacher des saveurs de la vérité.

Aussi, sa vérité est inexorable ; il a l'audace des vastes conceptions ; il subordonne tout à l'idée universelle et solidaire ce peintre qu'on nomme réaliste, pour dire qu'il abhorre la matérialité sans doute.

Dans ses paysages, il donne une voix aux longs sillons de l'agriculture, il poétise une terre fraîchement labourée, un buisson d'épines que broutent les ruminants, un coin de jardin de paysan où une femme étend son linge, un berger qui ramène ses moutons, une mère qui allaite son enfant, une jeune fille qui fait paître ses vaches et pense à tant de choses. Tout cela vit dans ses habitudes, dans son instinct naturel, qui est la première loi de la plastique. Millet veut avant tout faire vrai et logique. Embellir est pour lui amoindrir un type, civiliser un agreste est pour lui une flatterie et peut-être une absurdité.

Eh bien, si jamais vous avez savouré ce long silence des plaines ou des bois qui semble parfois se transformer en musique harmonieuse et qui arrive jusqu'aux fibres de nos organes, si votre constitution physiologique porte en elle cette maladie ou cette consolation ; eh bien, regardez attentivement les paysages de Millet, reposez-vous devant ces longues plaines ou devant ses scènes agrestes. Déficiez-vous de votre premier mouvement, qui veut une surprise ou un épanouissement, et vous vous sentirez peu à peu envahi par cette atmosphère vivifiante des campagnes, par cet air salubre et pénétrant qui ouvre nos sens à toutes les bonnes aspirations qui sommeillent en nous ; vous entendrez les bruits des plaines, cette musique inexplicable, la grande voix de la nature, et vous direz : Celui qui a fait cela est un homme, un créateur et un grand poète.

Tel est l'avenir du paysage moderne. Il doit être à la fois un miroir de la nature et celui de notre âme, pour qui la nature a été faite. Et, en résumé, nous devons bénir cette rénovation du paysage et saluer les grands artistes qui nous ont ramenés aux sources du grand art créateur.

ALFRED SENSIER.

FIAT VOLUNTAS TUA!

*Dans quel farouche hiver tes yeux m'ont-ils jeté !
Et pourtant sous mon sein grondent à voix tétue
La sève des printemps et les feux de l'été...
Amour fatal ! Amour vainqueur ! Amour qui tue !*

*Car d'un baiser, ce fer rouge de ton amour,
Tu me marquas au front : Je suis ton bien, ta chose.
Ta chair a les clartés et les blancheurs du jour,
Mais sous l'aile des nuits ta fièvre âme repose.*

*Je suis tien depuis l'heure où ta volonté dit :
« D'un spasme sera bu son souffle, (ô soir maudit !)
« Et je clouera son cœur au mur de mon alcôve. »*

*Que ta volonté soit ! Mais, nocturnes rêvés,
Ouvre-moi tes bras forts, — bras gordiens, — Eve fauve,
Je t'apporte la clef des Edens retrouvés !*

T. H.

LA LITTÉRATURE BELGE EN 1876.

Nous nous bornons à donner en résumé l'étude que MM. de Laveleye et Frédéricq, publient dans l'*Athenæum* de Londres. Il serait difficile de trouver une revue plus complète des ouvrages publiés en Belgique, et comme ces messieurs sont sobres d'appréciations, la critique n'a rien à démêler avec eux. Du reste, la plupart des œuvres citées n'appartiennent pas à la littérature pure et simple; elles ne rentrent donc pas dans notre domaine.

C'est à un journal étranger que nous empruntons cette étude; la plupart des publications belges refusent de croire à l'existence de gens de lettres dans notre pays! Mais n'insistons pas aujourd'hui, et résumons tout bonnement l'*Athenæum*.

MM. de Laveleye et Frédéricq constatent d'abord « que la littérature française a été abondante en Belgique pendant 1876, surtout en « œuvres d'imagination. » Ils mentionnent d'abord George Vautier, Caroline Gravière, Violette, Eugène Gens; puis les *Heures de philosophie* d'O. Pirmez, le *Docteur martyr*, de Thil-Lorrain, qui fait pendant au *Chapuis*, de Bauvin, enfin Du Bosch et V. Lefèvre, auteurs *dramatiques*.

En première ligne des œuvres poétiques de l'année 1876, l'*Athenæum* place *Les Vingt-quatre coups de sonnet*, ce dont la Rédaction de l'*Artiste* a le droit de se montrer fière. Viennent ensuite le livre d'Ad. Muny, et *Stamboul* d'Ed. de Linge.

M. Scheler est, paraît-il, le porte-drapeau de la *philosophie française*. e. grâce à *La mort de Gormond*, *chanson de geste*, et *Les ruyères belges du XII^e au XIV^e siècles*.

Dans la littérature artistique, Alfred Michiels arrive en première ligne avec son *Histoire de la peinture flamande*, Neefs, historiographe de *La peinture et la sculpture à Malines* n'est pas oublié, non plus que Schoy, et que l'archéologue anglais James Weale, auteur français des *Église du Doyenné de Dixmude*.

Le discours de M. Gevaert sur les *Conservatoires* méritait une mention, ainsi que les *Documents* publiés par E. G. J. Gregoir, et la notice consacrée par Lyon au musicien wallon Castileti.

L'histoire nationale est toujours en honneur, et le *Rapport* de M. Alph. Le Roy en fait foi.

Prenons note de l'édition nouvelle du livre de Nothomb, et de la réimpression des *Essais* du baron de Gerlache, sur les grandes époques de notre histoire. Parmi les ouvrages nouveaux, il faut remarquer *Marie de Médicis dans les Pays-Bas* par le major Henrard, le *Pays de Liège* de Henaux, et les *Constitutions belges en 1794*, de E. Pouillet. Ch. Paillard, E. de Coussemaker, J.-L.-A. Diegerick, et H. Helbig, se sont occupés spécialement de notre grand seizième siècle.

Parmi les monographies il convient de citer l'étude d'Alph. Diegerick jeune, sur la *Bibliographie Yproise*, celle de Nève sur Érasme, le *Jeton historique* de J.-F. Dugniolle, et surtout les *Régiments nationaux sous la Maison d'Autriche*, du lieutenant-général Guillaume. Divers ouvrages sur l'art militaire ont été publiés pas des officiers belges.

Th. Juste continue ses *Notices biographiques sur quelques fondateurs de la monarchie belge*, et Odilon Périer a publié une intéressante étude sur *Dirk Donker Curtius*, le ministrenéerlandais en 1830.

Parmi les ouvrages historiques d'intérêt local, citons ceux de MM. Feys et Van de Castele, Alph. Wauters, Verschelde (Bruges), et le Dr Megane (Littoral des Flandres).

L'*Histoire de Belgique* de M^{lle} Gatti de Gamond, malgré certaines inexactitudes, mérite d'être citée.

M. Juste a publié un *Précis d'histoire au moyen-âge*, le P. de Smedt une *Introductio generalis ad historiam ecclesiasticam*. Il ne faut pas oublier les ouvrages populaires de L. Lamborrelle.

Les narrations de voyages abondent. Ici nous rencontrons

les noms de Jules Leclercq (Pyrennées), J. de Man (Iles Philippines), Ch. Steur (Russie), G. Danglar (Egypte), Paridant-Van der Cammen (Chypre), Meulemans (Chili), F. Crousse (Péninsule Gréco-Slave), et Sive (Patria Chilena!). L'ouvrage de M. Banning, sur la *Civilisation de l'Afrique*, et la *Géographie générale* de M. Sotiau méritent d'être distingués.

M. Cambrelin s'est occupé des *Ports belges*; M. de Maere-Limmander. de *Heyst*; M. Bortier, du Littoral de la Flandre. Dans l'ordre industriel, citons le livre de M. Houtain, et l'étude de A. Habets sur la *Métallurgie à l'exposition de Vienne*.

Molinari, le savant économiste belge, a publié des lettres intéressantes sur les États-Unis. Les *Notes et souvenirs* de Louis Hymans sont déjà populaires.

L'*Étude de la Nature, etc.*, du savant Houzeau, vient en première ligne des ouvrages scientifiques. Dupont a réédité l'ouvrage du regretté Le Hon, et publié une notice sur d'Omalus d'Halloy.

SCIENCES SOCIALES : La *Coopération ouvrière en Belgique* de d'Andrimont, le *Manuel du libéralisme belge*, de Voituren, puis les ouvrages de Ch. Verstraete, de Wyncn, de Bernimolin, de A.-J. Germain.

Laurent continue la publication de son savant ouvrage; trois volumes ont paru cette année. Thonissen s'est occupé du *Droit pénal de la République athénienne*.

En philosophie, le professeur Delbœuf, Merten et R. De Block ont donné, comme on dit en style militaire.

Le centenaire de la Pacification de Gand, a fourni matière à une étude médiocre de Juste, et à un *Album*.

La littérature flamingante manque un peu de variété. Quelques bons articles dans l'annuaire du *Willems-Fond*, et des compilations historiques viennent en première ligne; puis les œuvres dramatiques de J. Van Hoodre, et E. Van Goethem; — les poésies de Bogard, de Coopman, et de M^{me} Van Aekere, — une nouvelle édition de Jan Van Beers, — un roman historique de Conscience (*La Justice du Duc Charles*), et les *Nieuwe Nouvelles* des sœurs Loveling, voilà le bagage littéraire flamand pour 1876.

Ici s'arrête l'*Athenæum*.

Lorsque nous aurons ajouté le dernier livre d'Emile Leclercq, l'*Art et les Artistes*, la liste belge nous semblera fort imposante.

Qu'en pensent les *désespérés* de la littérature indigène?

c.

GAZETTE MUSICALE

Théâtre Royal de la Monnaie.

AÏDA

Nous l'avons enfin entendue, cette *Aïda*, qui remplit depuis quatre ans de son nom le monde musical tout entier.

Ce nouvel opéra de l'auteur du *Trouvère* et de *Rigoletto* a provoqué — à son apparition sur la scène du Caire — une véritable révolution qui s'est étendue bien vite au public des grandes villes d'Europe, où il fut joué par la suite.

« Verdi n'est plus Verdi, s'écriait-on; Verdi, le vieux Verdi, est mort, vive le Verdi nouveau, transformé, qui ne se contente plus d'être un grand mélodiste, mais qui est devenu un « savant harmoniste.

« Il est parvenu à réunir, dans sa nouvelle œuvre, l'imagination, l'inspiration, la puissance dramatique, la science orchestrale. Verdi est un génie. »

Cette étrange et subite transformation du maître était bien faite pour passionner les esprits, elle fit éclater les admirateurs de l'auteur de *Rigoletto* en transports enthousiastes, elle fit grincer des dents à ses détracteurs. Mais le public vraiment

musicien, qui juge sans passion, sans parti-pris, s'est bien gardé de tomber dans ces deux excès contraires, il n'a vu dans *Aïda* qu'un grand effort, une réponse écrasante à ceux qui accusaient d'ignorance le maître italien.

L'effort a été grand sans doute, car il y a loin du Verdi de la *Traviata* au Verdi d'*Aïda*.

Dans cet effort, Verdi n'a rien perdu de ses qualités : l'inspiration mélodique, la couleur, la chaleur de la composition et une admirable force dramatique, qui, seules, suffiraient à lui assurer une des premières places parmi les musiciens de cette époque.

Mais il a compris, par l'étude approfondie et sincère des symphonistes modernes, quelles puissantes, quelles fécondes ressources l'orchestre pouvait offrir.

Il s'est préoccupé davantage de l'originalité du rythme, des combinaisons orchestrales, de la variété des timbres et des sonorités, de la recherche du détail, et il est arrivé ainsi à égaler les plus grands.

D'un bout à l'autre on sent dans *Aïda* la préoccupation constante, le désir ardent d'éviter les sentiers battus et de s'affranchir des vieilles formules, des vieux procédés.

Ce n'est pas que Verdi ait réussi à se dépouiller tout à fait de ces formes usées, que l'on retrouve encore dans quelques pages de la partition.

Mais l'effort a quelque chose de si merveilleux qu'on ne peut s'empêcher d'admirer ce fécond musicien, qui se complète et se perfectionne — à l'âge où d'autres, restent dans l'ornière et n'ont ni la force, ni l'énergie d'en sortir.

C'est là, la marque du vrai génie.

Aïda, opéra en 4 actes et 7 tableaux, livret de M. Ghilanzoni, a été représenté pour la première fois sur le théâtre du Khédive le 24 décembre 1871. M. Vassali, conservateur du musée de Boulak, a fourni la donnée du poème et l'a écrit en prose. M. Camille du Locle l'a mis en vers, et enfin M. Ghilanzoni l'a traduit en vers italiens.

En voici le sujet : Le roi d'Égypte — on ne dit pas lequel — est en guerre avec Amonasro, roi d'Éthiopie. La fille de ce roi a été faite prisonnière et est devenue l'esclave d'Amneris, fille de Pharaon. Toutes deux brûlent de la même flamme pour Radamès, capitaine des gardes.

Lorsque le grand prêtre Ramfis annonce que les Éthiopiens s'avancent sur Thèbes, Radamès est désigné par le roi pour marcher contre eux. Il aime Aïda, et il ignore que c'est le père de son amante qu'il va combattre. Les prêtresses de Phtâ chantent des hymnes religieux et on exécute des danses sacrées pour le succès de la guerre sainte. Amneris reçoit la confidence de l'amour d'Aïda et conçoit contre elle une haine que la pauvre esclave est impuissante à conjurer.

Radamès revient vainqueur. Le roi d'Éthiopie, fait partie des prisonniers. Pharaon récompense la valeur de Radamès en lui accordant la main de sa fille. Amonasro conjure Aïda d'obtenir de son amant le secret des opérations militaires qui se préparent encore contre leurs compatriotes. Radamès se laisse séduire et révèle ce secret. Mais Amneris qui veille, surprend Radamès et le fait arrêter ainsi que le roi Éthiopien et Aïda.

Pendant le jugement des coupables, Amneris qui s'est efforcée de sauver Radamès, s'abandonne au plus grand désespoir. Mais rien ne peut sauver le coupable, condamné à mourir dans le souterrain du temple de Vulcain, où il trouve Aïda qui l'a devancée.

Ils meurent ensemble, pendant que les hymnes retentissent dans le temple.

Voyons rapidement quels sont les morceaux saillants de cette vaste composition.

Le prélude fugué est très-remarquable comme expression.

La romance de Radamès :

« Céleste Aïda. »

n'est pas fort originale, la mélodie en est belle cependant. Le chant de guerre est d'une facture grandiose. L'air d'Aïda — qui vient ensuite est une des plus belles choses de la partition, l'esclave est désespérée à la pensée que celui qu'elle aime va combattre Amonasro. Cette situation a été rendue d'une façon admirable par le musicien, rien n'est plus pathétique, plus profondément senti que cet air d'Aïda.

Le second tableau du 1^{er} acte représente le temple de Vulcain à Memphis.

Ce tableau est d'une originalité incontestable, d'une saveur spéciale. Les chants des prêtresses, les danses sacrées. ont beaucoup de couleur locales ; on assure d'ailleurs que Verdi a reproduit dans les motifs de ces danses des mélodies indigènes.

Le second acte s'ouvre par un chœur des suivantes d'Amneris dont l'accompagnement d'harpes produit un excellent effet ; une phrase d'Amneris sert de rentrée au motif principal de ce chœur.

Le duo qui suit — entre Aïda et Amneris est peut-être la partie la plus dramatique de l'opéra.

Amneris veut arracher à sa rivale le secret de son amour, elle y réussit.

Aussitôt sa jalousie, sa haine éclatent tandis que la pauvre esclave tremble, et implore la pitié d'Amneris.

L'effet dramatique est profond, les caractères des deux femmes ont été tracés de main de maître, dans ce magnifique duo où les sentiments les plus vivaces, l'amour, le désespoir, la crainte, la jalousie, la haine se révèlent tour à tour.

La marche du triomphe qui termine ce second acte est une conception grandiose. — Le chœur triomphal est magistral, la fanfare de la troupe égyptienne offre une modulation d'un brillant effet de *la* bémol en *si* naturel.

Le finale tout entier est de grand effet. Le troisième acte — le meilleur à mon avis — contient deux morceaux capitaux ! le duo d'Aïda et d'Amonasro et le duo entre Aïda et Radamès.

La description du carnage de ses sujets que Amonasro fait à sa fille, l'évocation de l'ombre de la mère d'Aïda sont rendues avec des procédés de rythmes et d'harmonie remarquables, la malédiction est une des belles parties de ce duo.

Le duo suivant est fort remarquable également. — Dans le premier tableau du quatrième acte se trouve un duo entre Amneris et Radamès. Si nous en parlons l'*andante* qui est d'une expression juste et profonde.

La scène du jugement est émouvante, rendue plus émouvante encore par les plaintes, les cris de désespoir et le jeu de scène d'Amneris.

Enfin, pour terminer cette trop brève analyse sur laquelle nous reviendrons, disons un mot du duo final entre Radamès et Aïda.

Les deux amants — tout à leur amour pur, aux enivnements de leur passion commune, semblent voir s'entr'ouvrir pour eux le ciel, séjour d'éternelles félicités.

Leur amour se purifie davantage, leurs âmes se détachent des choses terrestres et ils meurent tous deux dans une extase délicieuse.

C'est ce que Verdi a rendu avec une grande vérité d'expression et de sentiment.

Ce duo termine admirablement cet opéra en laissant à l'auditeur une profonde impression.

L'interprétation a été excellente.

M^{me} Fursch-Madier chante avec correction et style ce rôle difficile d'Aïda qu'elle a compris avec beaucoup d'art.

M^{me} Bernardi est excellente.

MM. Tournié, Devoyod, et Dauphin s'acquittent bien de leurs rôles.

Les chœurs, l'orchestre, ont bien marché le premier soir.

Quant à la mise en scène, elle est d'une richesse et d'un goût incomparables.

L'opéra de Verdi monté comme il l'est ici, aura une longue suite de représentations. Ce sera pour messieurs les directeurs la récompense des sacrifices qu'ils ont fait pour donner au grand compositeur italien une interprétation digne de lui.

L.

..

Le 4^e Concert populaire commençait par l'ouverture solennelle de Lassen, suffisamment connue pour que je me dispense d'en parler.

J'ai entendu avec beaucoup d'intérêt *Sadko*, tableau symphonique de Rimski Korsakoff. Cette légende musicale est l'œuvre d'un musicien habile. Son orchestration colorée renferme de curieuses sonorités. Si quelquefois on y retrouve la manière de faire de Berlioz, ce n'est pas sans plaisir. L'auteur a dépeint d'une manière très-pittoresque le calme de la mer. Il nous fait percevoir les clapotements de moins en moins marqués des flots qui viennent impuissants expirer autour du navire. L'ensemble est d'un caractère sauvage bien approprié au sujet.

En fait de virtuosité, nous avons cette fois M. Ch. de Beriot, jouant comme morceau principal le concerto de Mendelssohn. Si je n'examinais le jeune artiste qu'au point de vue de la correction et du mécanisme, certes je n'aurais que des éloges à lui adresser. Malheureusement il a rendu cette œuvre, qui prête tant au charme et à l'expression, avec beaucoup de sécheresse et de monotonie. Au dire cependant de ceux qui l'ont entendu dans l'intimité, cette absence de coloration et de sentiment ne lui est pas habituelle.

Les amateurs de musique attendaient avec impatience l'exécution des *Erimyes*, suite d'orchestre de Jules Massenet, d'après la tragédie de Leconte de Lisle.

Le bruit qui s'est fait autour de cette œuvre à Paris, rendait notre public désireux d'en juger par lui-même. Disons de suite que l'impression a été très-favorable. Le prélude, il est vrai, malgré la charmante mélodie du début, avait laissé la plupart des auditeurs indécis. On n'osait encore se prononcer. La scène religieuse a décidé de la victoire.

Des applaudissements unanimes et enthousiastes l'ont accueillie, et l'orchestre a dû la redire. Nous avons admiré le jeu magistral de M. Jacobs dans le chant de violoncelle. Ce jeune artiste se montre le digne élève de M. Servais. Je ne crois pas qu'il soit possible de rendre avec plus d'émotion et de délicatesse cette ravissante et poétique mélodie. Et quelle pureté de son malgré l'emploi de la sourdine ! M. Jacobs peut dès maintenant être classé au nombre des *maîtres*.

L'entr'acte des *Erimyes* est aussi l'une des plus belles pages de la partition. Ici encore l'auteur a trouvé une phrase émue : le chant des violons. J'aurais voulu toutefois, plus d'enthousiasme ; je dirai même plus de rudesse dans l'expression de l'idée, afin de rester plus en rapport avec le sujet.

La danse grecque qui lui succède a-t-elle bien le caractère d'une danse grecque ? Ne ressemble-t-elle pas plutôt aux airs de *Carmen* ? Dans tous les cas l'orchestration a dans plusieurs passages beaucoup d'analogie et de ressemblance avec celle de Bizet. Je reprocherai en outre à Massenet d'abuser un peu de la flûte et du hautbois.

La *Troyenne regrettant sa patrie*, me semble prêter aux mêmes critiques. On eut pu l'intituler aussi bien : *la Bretonne regrettant sa patrie*. La mélodie en est gracieuse bien qu'elle manque un peu de distinction. Le public l'a bissée.

Quant au finale de la danse, il est très-bien écrit, mais il m'a rappelé un peu trop le rythme et l'idée des classiques de la fin du siècle dernier.

Malgré ces critiques des détails, l'œuvre m'a semblé remarquable. S'il y manque un peu de majesté et de grandeur, la grâce par contre et le sentiment s'y donnent pleine carrière.

L'orchestre a été admirable et nous devons savoir gré à M. Dupont de nous avoir fait entendre cette charmante nouveauté et de l'avoir dirigée avec autant de talent.

Le concert s'est terminé par une ouverture manuscrite que Meyerbeer avait dit-on, écrite pour le *Prophète*.

Il eut mieux valu pour la gloire du grand compositeur ne pas exhumer cet *interminable* pot-pourri que l'auteur avait eu le bon goût de supprimer. Espérons qu'il rentrera dans la poussière d'où il n'aurait jamais du sortir.

RÉAL.

CONFÉRENCE DU CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Grandeur et Décadence de l'opérette

par Francisque Sarcey.

Francisque Sarcey a fait son « Tour de Belgique » comme autrefois on faisait son « Tour de France », avec cette différence cependant, qu'on le faisait pour s'instruire, tandis que Francisque Sarcey l'a fait pour instruire !

Le vaillant rédacteur du *XIX^e Siècle* a été enchanté de son voyage en Belgique, chacun en a lu l'aimable narration... Et de fait, si le conférencier a été accueilli à Liège, à Anvers, à Gand, à Marchiennes, d'aussi triomphante façon qu'à Bruxelles, nous comprenons sa sympathie pour les Belges et l'éclatante preuve de satisfaction donnée par lui dès son retour à Paris.

Son succès a été vif, très-vif au *Cercle artistique et littéraire* : « Il y avait entre l'orateur et la foule je ne sais quel cordial et rapide échange de sentiments. La salle était toute pleine d'une électricité qui faisait tressaillir ensemble et le conférencier et les auditeurs. »

Sarcey nous a fait passer en revue toutes les phases successives et les transformations de l'opérette ou plutôt de tous les genres au théâtre, depuis le vaudeville à couplets et la comédie à ariettes, — presque oubliés, — jusqu'à l'*Amant d'Amanda*, — produit d'hier !

Francisque Sarcey — dont les reproductions de nos feuilles locales ont rendu le style populaire chez nous, — est un très-sympathique conférencier. Son abord séduit par sa douceur et sa bonhomie. L'aimable causeur a le geste rond, la phrase claire et concise, le débit facile et correct. Son esprit jette çà et là des humoristiques paillettes, soulignant, sous-entendant avec tact, avec adresse toujours. Il est de ceux qui instruisent en amusant : car sous cette parole simple, ce dire sobre, transparaissent une science et une érudition profondes, sous ce dehors bonhomme et modeste, se cachent à la fois le penseur et le philosophe.

EDGARD MEY.

GAZETTE THÉÂTRALE

Galli-Marié a joué *Carmen* — un rôle qu'elle a créé — avec la finesse et le naturel qui distinguent son spirituel talent. Elle a rendu admirablement cette physionomie hardie tracée par Mérimée et dessinée par Bizet. Cela est compris et vécu.

Gracieux et intelligent talent aussi, celui de M^{lle} Delaporte, que le Parc a eu la bonne fortune de posséder cette semaine. Galli-Marié et Delaporte ont cela de commun toutes deux, l'esprit, le naturel et la distinction. M^{lle} Delaporte a joué *Nos Alliées* et les *Révoltées* — le plus charmant lever de rideau que nous connaissions.

Le Molière a donné, lui aussi, sa « première » — et devant une salle bien garnie. *L'Affaire Fauconnier* n'élèvera pas de beaucoup le niveau de l'art théâtral; le public néanmoins a semblé goûter certaines scènes d'agiotage qui empruntent quelque intérêt aux récents désastres de la finance. L'interprétation a lutté vaillamment contre les faiblesses de la pièce. Aussi peut-on dire que les acteurs se sont convenablement acquittés de leur tâche.

Les portes de la salle Marugg — si longtemps fermées au public — se sont rouvertes cette semaine pour une séance de déclamation. M^{me} Amélie Ernst y a lu et déclamé devant un public nombreux, quelques pages choisies et bien différentes de la littérature française. Elle lit et dit bien, avec un organe parfois un peu rude. Son succès a été très-grand.

Et voilà le bilan de la semaine!

V. R.

..... Nous apprenons avec plaisir le réengagement au théâtre de la Monnaie, de M^{me} Bernardi, qui vient de créer avec tant de talent le rôle d'Amneris dans *Aïda*.

..... *Grande-Harmonie*. — Samedi 27 janvier, à 8 heures, troisième grand concert de l'Association des Artistes-Musiciens.

Mardi 30, à 7 heures, représentation au Théâtre royal de la Monnaie.

..... *Cercle d'hiver de la Société royale de Zoologie*. —
Dimanche 28 janvier, soirée musicale et dramatique;
Dimanche 4 février, soirée intime de tombola;
Dimanche 11 février, soirée dansante, parée et travestie;
Dimanche 18 février, grande soirée dansante, parée, masquée et travestie;

Dimanche 25 février, représentation de: *Les potins de l'année*, revue inédite de l'année 1876, en trois tableaux.

*
**

Nous ne nous trompions pas en disant, dans un précédent compte-rendu, que la troupe d'Anvers faisait heureusement augurer de l'avenir; en effet, sauf quelques défaillances, les succès se soutiennent et les représentations sont relativement bonnes.

Dans *Faust*, nous avons pu applaudir de nouveau M^{mes} Cordier et Justin Née, la première dans le rôle de *Marguerite*, et la seconde dans celui de *Siebel*.

Du côté des hommes nous avons revu avec plaisir MM. Boyer (*Mephistophélès*), Cabel (*Faust*), et Arsандаux (*Valentin*).

La *Muette de Portici* a trouvé une interprétation assez faible: exceptons cependant M. Monnier (*Pietro*), bon chanteur et excellent comédien, et M. Doria (*Mazaniello*) qui ont été chaleureusement applaudis dans le duo « *Amour sacré*. »

Une grande part de l'insuccès de cette œuvre revient aussi à l'orchestre! il y a eu des vides regrettables et parfois des attaques douteuses.

Heureusement l'affiche tenait en même temps un charmant ballet comique « *Les Marins en Chine* ». Joli spectacle pour les yeux et qui a obtenu un grand succès.

Les ballerines, M^{lle} Jacquetti en tête, M. Alessandri, les marins, tous les artistes du corps de ballet ont su mériter de longs applaudissements.

Nous avons eu le *Pompon* de Lecocq. Bien monté, costumes élégants et riches. M^{me} Justin Née a été charmante d'un bout à l'autre et le rôle du médecin *Piccolo* lui convient à merveille.

Le rôle de Fioretta était confié à M^{lle} Cordier; elle l'a interprété d'une manière distinguée et nous a gratifié de charmantes vocalises dans l'air du *Bouquet*.

Citons aussi M^{mes} Leonti et Forest.

Grand triomphe pour M. Mengal (*Don Melchior*), le vice-roi imposant et désopilant; le public n'a pas ménagé à cet artiste les applaudissements qu'il sait du reste toujours si bien mériter. M. Gerpré, comme toujours, a le talent de faire dériver tous les visages. M. Marcel fait un très-amusant « *Ministre de la police* ».

Le *Pompon*, à vrai dire, a plu au public et les artistes de M. Jahn ont eu plusieurs rappels.

Il nous reste à parler de l'*Ami Fritz*, la comédie qui fait le succès du jour à Paris en ce moment.

M. le Directeur nous a donné la bonne fortune de voir des acteurs d'un ordre supérieur.

Cette représentation, donnée dans un but très-humanitaire, c'est-à-dire, au bénéfice de l'*École gardienne et Crèche* avait attiré un public nombreux.

Nous n'exagérons pas en disant que tous les artistes de cette *Compagnie Française*, ont montré beaucoup de talent.

M. Dalbert, dans le rôle de *Fritz*, a des qualités trop remarquables pour ne pas dire qu'il est comédien consommé. M. Libert, n'est pas moins bon et sait imprimer à son rôle le caractère d'un vrai *Rabbin*. MM. Courtis et Richer, ont mis le public en belle humeur; il serait difficile, du reste, de résister à la tentation de rire en voyant ces deux artistes: le premier surtout est bien le type amusant par excellence. M^{lle} Marie Laure, a interprété le rôle de *Susel*, d'une manière fort remarquable, tour à tour naïve et joviale elle a eu des moments pleins d'attendrissements; c'est une charmante actrice M^{me} Maes a tenu le rôle de Catherine en excellente comédiennes; elle joue avec conviction. M^{lle} Marie Godin, dans l'*Ami Fritz*, n'avait qu'un bout de rôle, mais nous l'avons vue dans « *la Cigale chez les fourmis*, » qui nous a permis de constater un jeu extrêmement souple et sentimental. N'oublions pas de citer MM. Lacroix et Gontran.

En résumé, ces artistes ont obtenu un vrai succès; le public les a applaudis et rappelés et nous croyons inutile de dire que le but artistique ainsi que le but charitable de cette représentation auront été largement atteints.

DÉSIRÉ V. D. P.

GAZETTE LITTÉRAIRE

L'abondance des matières nous oblige à remettre à huitaine, notre compte rendu du roman nouveau: *En Hollande*, de notre sympathique et vaillant écrivain, Emile Greyson.

**

ERRATUM. — L'épigraphe du Salon du *Lucas-Huy's* doit être rectifiée dans notre n^o 2 :

Rien ne te manque, ô mon Dieu, rien...
Que ta jeunesse.

J. SOULARY.

GAZETTE ARTISTIQUE.

Voici la liste des tableaux vendus à l'exposition du Lucas-Huys.

Deux *Marines* de Lynen, deux *Paysages* de Baldauf, deux *Paysages* de Hamesse, une *Marine* de Bellis, *Révant* et *l'Éveillé* de Herbo.

S. M. le Roi a visité l'exposition et a fait l'acquisition de cinq œuvres de MM. Vandebroek, Seghers, Hoeterickx, Hamesse et Dieudonné.

La tombola compte neuf lots : la terre-cuite de J. Dillens : *les Trois amis*, *Emma*, autre terre-cuite de E. Namur. Un *Bon pour un portrait*, par L. Herbo. Une *Tête de jeune fille*, par Seghers, *La tentation*, de Pieters, une *Marine* de Lynen, deux fusains de Hamesse, *Tête d'enfant*, par Maes et deux aquarelles de Hoeterickx.

L'exposition fermera le 30 janvier, on tirera la tombola le lendemain soir.

Le manque d'espace nous oblige à remettre à huitaine l'analyse de l'*Album du Journal des Beaux Arts*.

Il paraît que les deux tableaux siamois de la Cour de casation vont être opérés au Musée moderne. Il est question,

paraît-il, de *séparer* ces deux toiles que l'on était habitué à voir *ensemble*.. Par quels puissants et mystérieux décrets se produirait cette scission? On le dit bien tout bas.. mais nous refusons d'y croire... Ces deux toiles appartiennent à notre histoire artistique et ne peuvent aller l'une sans l'autre, aussi demandons nous à voir, comme par le passé, pendus à la même muraille, bras-dessus, bras-dessous, Gallait et De Bieffe : *L'Abdication de Charles Quint* et le *Compromis des Nobles*.

Une quarantaine de tableaux devront être remisés aux greniers du Musée pour céder la place à nos deux toiles siamoises...

Nous sommes *curieux* de voir quels sont les invalides de l'huile qu'on va mettre au rancart... Hélas! il en restera toujours trop!

Une exposition des Beaux-Arts s'ouvrira à Nice, le 15 février prochain.

Les artistes qui désireraient y prendre part pourront se procurer tous les renseignements nécessaires en s'adressant au comité d'organisation, dont le siège est à l'Hôtel de Ville de Nice.

Wieniawski est de nouveau malade à Prague. A peine guéri, il avait abusé de ses forces en se rendant à Vienne et Prague. Atteint d'une paralysie rhumatismale du bras droit, il a dû successivement remettre deux concerts et garde encore actuellement le lit. (Neue Berliner Musikzeitung)

Imp. Félix Callewaert père, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS

FABRIQUE
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS
Emballage, nettoyage et rebussage de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAINE

COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,
Tissus, Gobelines de toutes dimensions,
Meubles d'atelier anciens et modernes,
Panneaux, chevalets d'atelier, de campagne
et de luxe, Boîtes à couleurs, parasols,
chaises, etc.

PLANCHES A DESSIN

Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^{ie}

Campo Frères, Neveux et Successeurs, r. Royale, 78

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld,
Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^{ie} a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Evrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES Rue de l'Industrie, 26 BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

COUVERTURES POUR CAHIERS D'ÉCOLIERS

CAFÉ RESTAURANT DU PATINAGE

Skating-Rink du Rond-Point de l'Avenue Louise

Entrée libre.

On paie pour les patins, 25 et 50 centimes.

Consommations de choix.

Patins du système Bennett, recommandés pour la sécurité qu'ils donnent dès le principe.

MAISON ADÈLE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris



COURRIER HEBDOMADAIRE
ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26
 BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS - SOUCI, 18
 BRUXELLES

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 »
 Etranger : id. 12 50
 Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux libraires.
 A Londres, chez SAMPSON Low and Co, 188, Fleet street, E.C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez MUQUARDT, rue de la Régence ;
 Chez ROZEZ, DECQ et à l'Office de Publicité, r. de la Madeleine ;
 Au Bureau de la Chronique et chez SARDOU, Galeries-Saint-Hubert ;
 Chez LESCUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce, et chez ARMES, rue de Namur.

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

SOMMAIRE :

A propos de l'Exposition universelle de 1878. — Shakespeare et Rossi (suite). — La Chrysalide. — Un curieux rapprochement. — L'album du journal des Beaux-Arts. — Gazette théâtrale. — Gazette littéraire. — Gazette musicale.

A PROPOS

DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878

En l'an 1875, la France, à peine sortie de ses malheurs, étonne le monde, qui la croyait ruinée, en décrétant une Exposition universelle ! Cette vieille idée, cette machine surannée, remue l'Europe entière.

Exposition universelle à Paris en 1878 ! Cette seule idée, partie d'un pays vaincu, ruiné, décimé, réveille l'Europe intellectuelle, c'est un coup de fouet donné aux esprits, aux travailleurs. Paris sera éternellement le vaste champ-clos de toutes les luttes humanitaires. Toujours chacun briguera l'honneur d'être digne d'obtenir un succès en France, à Paris.

Puisque c'est là le terrain sacré et consacré des grandes, des nobles joutes, tâchons, nous, de nous y rencontrer et d'en tirer la plus grande gloire en ce qui concerne la chose artistique.

Passons nos forces en revue, comptons nos hommes ! Notre gouvernement vient de publier en son *Moniteur officiel* une liste de noms formant — si nous avons bien lu — la Commission administrative commise à la défense de nos intérêts artistiques, en 1878, à Paris.

A chaque nouvelle liste officielle, les réflexions sont désespérément les mêmes : — singulières et tristes !

Demandez la franche opinion des artistes du pays entier à l'endroit des membres composant d'ordinaire nos Commissions officielles : incapacité, égoïsme, ignorance... Accuser le gouvernement, lui dire qu'il a tort ? — Nous ne l'oserions, car son choix porte constamment sur des gens représentant l'idée de la majorité — ce mode de procéder est rationnel — si l'on considère la majorité comme partie saine de l'opinion, mais on compte un intelligent pour cent imbéciles.

Cette Exposition universelle de 1878 est, pour nous, une question de vie ou de mort. Ne nous laissons pas éblouir par nos antiques parchemins, depuis longtemps ils sont usés : l'officiel en a tellement fait usage qu'ils s'en sont allés en poussière. — Voilà la part de la bêtise. — D'un autre côté, le mercantilisme nous a réduit à néant : nous ne sommes plus confiants en nos propres forces, nous ne voulons plus d'œuvre — même bonne — émanant de notre pays, aussi rendons-nous à nos intelligents la vie insoutenable, impossible...

Tenez ! De Groux a fait œuvre de grand artiste. S'il n'eût pas eu la ressource du vitrail, il lui aurait été difficile, pour ne pas dire impossible, de subvenir à sa subsistance.

Si Willems avait été soutenu quelque peu dans le pays, il y serait resté. De Jonghe eut tenu une place brillante parmi nous. La mort seule consacra le talent de Boulanger. Le peintre d'*André Vésale* s'expatria ; l'étranger le reçut à bras ouverts. Le gouvernement n'a pas plus acquis son œuvre que la *Vente de tableaux* de Willems. De la Charlerie donnait les plus grandes espérances, mais nul ne le soutint, et il fut obligé de chercher au dehors ce qu'on lui refusait chez lui. Ainsi de beaucoup d'autres dont les noms nous échappent.

Voilà, certes, tous artistes d'un incontestable et réel mérite, des plus noblement doués, et qu'il eût été très-facile d'attacher au sol de la patrie : une administration simplement maternelle eut suffi pour cela. Mais hélas ! l'officiel tue et tuera toujours ceux qui possèdent soit intelligence, soit savoir, soit cœur, soit indépendance...

Donc, ne nous leurrions plus, si nous voulons prendre part à la lutte qui se prépare chez nos voisins. Et puisque le gouvernement tient absolument à nous diriger dans le bon combat, qu'il le fasse d'opportune façon — s'il en est temps encore ! Je dis s'il en est temps encore, car les noms des artistes et des amateurs choisis par lui ne représentent aucunement la somme des sympathies, ni des tendances de notre monde artistique. Nos financiers modernes donnent à eux seuls déjà une assez pitoyable renommée à notre pays !... Que le gouvernement annule ce choix néfaste, qu'il consulte les artistes, que ceux-ci exigent le plein droit d'élection : que les seuls artistes *belges* de naissance soient admis au vote. Nous sommes trop larges sur ce point, l'étranger nous déborde ; nous lui accordons le droit de voter chez nous, droit qui ne nous est accordé nulle part, que nous sachions ! Et ces messieurs souvent abusent de notre générosité.

Les Belges habitant l'étranger exposent d'ordinaire dans le compartiment belge. Il est juste que les étrangers habitant la Belgique exposent avec leurs nationaux respectifs.

Notre pays possède — et nous pouvons le dire avec fierté — les éléments nécessaires pour figurer digne-

ment à l'Exposition universelle de 1878. N'avons-nous point Louis Du Bois, Hermans, Agneessens, Bouvier, Artan, Meunier, Speeckaert, Heymans, Dewinne, Bouré, Lambrichs, Alfred et Louis Verwée, Vanderstappen, Paul De Vigne, Eugène Smits, Van Camp, Coosemans, Asselberghs, T'scharner, Baron, Jan Stobbaerts, Henri De Braeckeeler, I. Verheyden... et bien d'autres? Cela suffit, nous semble-t-il, pour représenter à l'étranger notre Art, à nous.

Que le Ministère choisisse parmi son personnel un employé apte à visiter *intelligemment* les ateliers, à même de soutenir le mouvement de *modernité* auquel notre art obéit aujourd'hui. Qu'il fasse vibrer nos cordes et sache mettre en œuvre les ressources dont nous pouvons disposer. Organisons enfin une Exposition où se montre sous sa vraie face l'état de la peinture en Belgique, cela sans fraude et sans fard, loyalement, consciencieusement : que l'on puisse apprécier qui nous sommes et ce que nous valons.

Ainsi sagement dirigés, vaillamment soutenus, marchons le front haut à la lutte. Faisons valoir nos droits de chercheurs consciencieux et d'obstinés travailleurs ne se contentant plus de leur gloire passée, cherchant à élargir la pensée et l'intelligence de la nation.

Mais, pour Dieu! que cette nation nous seconde! Qu'elle redise avec Diderot — et mette en pratique — ce mot que le philosophe répétait aux artistes pour les stimuler, ce mot, éternelle gloire pour eux :

« Un peu d'argent, quelques éloges... »

SHAKESPEARE ET ROSSI

SUITE (1)

« J'ai la courbature d'avoir lu Shakespeare, » disait Auger. Le *bon goût* et le *bon sens* de cet académicien, avaient été dérangés par cet *enragé Shakespeare*, esprit plein d'*extravagance*, de *mauvais goût* et d'*enfantillage*. Celui que Voltaire appelait le « Saint Christophe des tragiques » « ce huron » « ce niais » devait logiquement déconcerter et abattre un aristarque de la trempe d'Auger, un de ces lettrés asthmatiques, — suivant l'heureuse expression de Vacquerie — soumis à l'hygiène académique et préférant le lait d'ânesse à l'écume de Pégase.

Quelle est la tragédie de Shakespeare qui arracha à l'académicien bien pensant ce cri de douleur, cet aveu d'impuissance?

(1) Voir les n^{os} 50, 51, 52, année 1876, et n^o 2, année 1877.

La chose serait au moins curieuse à connaître. Volontiers nous croirions que c'est après une lecture de *Macbeth*, que ce rhétoricien essoufflé ferma le livre en essayant de se redresser. Ce drame grandiose est fait d'ailleurs pour épouvanter les timides cervelles. La vue de cet homme, Macbeth, qui marche vers le trône, appuyé sur la convoitise et la ruse, au dessus desquelles plane le crime, laisse dans l'esprit l'impression produite par l'avalanche descendant des monts et ravageant, détruisant tout sur son passage.

Le drame de Shakespeare a les proportions épiques. « Macbeth, dit Victor Hugo, représente cet effrayant affamé qui rôde dans toute l'histoire, appelé brigand dans la forêt et conquérant sur le trône. »

Et pourtant, Macbeth était tendre et brave. L'envie et l'orgueil le perdirent. Macbeth était ambitieux, mais il ignorait les ressources de la ruse et de la méchanceté; la puissance royale le fascinait, il avait soif de toutes les grandeurs, mais il rougissait de trahir. En un mot, Macbeth voulait, mais n'osait pas. C'est la femme-furie, l'Eve maudite, Lady Macbeth qui, profitant de l'indécision et du trouble jeté dans l'esprit de son époux par les prédictions des sorcières, combat toutes les hésitations, apaise tous les doutes, vainct toutes les résistances et impose à Macbeth le meurtre du roi Duncan. Elle rit de sa faiblesse, elle raille son courage: perfide dans ses paroles et ses caresses, elle triomphe des derniers scrupules de Macbeth qui accepte sans effroi la pensée de tuer son roi, son hôte. « C'est fini, dit Victor Hugo, Macbeth n'est plus un homme. Il n'est plus qu'une énergie inconsciente se ruant farouche vers le mal... Macbeth commence par ce parricide, tuer Duncan, tuer son hôte, forfait si horrible que du contre coup, dans la nuit où leur maître est égorgé, les chevaux de Duncan redeviennent sauvages. Le premier pas est fait, l'écrasement commence. »

Macbeth ne s'arrêtera plus : il tue Banco dont la postérité le rend jaloux — les sorcières n'avaient-elles point dit à Banco qu'il serait la tige d'une race de rois! — Il poursuit à travers l'Ecosse les Thanés et les décime, traînant après lui le massacre et le pillage. Il tue tous les Macduff, hormis un seul, celui qui le tuera, et cette bête de proie ne s'arrête que devant la forêt de Birnam, qui s'avance vers la haute montagne de Dunsinane et marche contre lui.

Quelle grandeur dans cette scène de la vision! « L'assassin, au teint hâve et flétri, s'éveille aux hurlements du loup, sentinelle dont il reçoit le signal. Comme autrefois le ravisseur Tarquin, marchant à pas allongés, en silence, il s'avance vers son crime comme un fantôme dans les ténèbres. » Quels accents sinistres Shakespeare a mis dans le récit que fait Macbeth de son meurtre. Une horreur sanglante est répandue sur toute cette scène.

L'assassin ne peut supporter la vue du sang qui rougit ses mains. « L'Océan entier, crie Macbeth, pourra-t-il laver ce sang et blanchir mes mains. Non, elles souilleraient l'Océan en rougissant ses ondes. » Comme deux bêtes fauves après le carnage, ces deux monstres humains se cherchent dans la nuit et déjà sont prêts à s'accuser, à se haïr, à se déchirer. Le crime à peine commis, le remords commence pour Macbeth : il n'ose pas reporter les poignards ; il n'ose plus regarder la chambre où le meurtre s'est accompli. C'est lady Macbeth, l'être *unsex*, comme l'appelle Victor Hugo, qui franchit le seuil et vient rougir du sang du roi Duncan la face des deux chambellans endormis.

Maintenant que le crime est consommé, il faut faire disparaître ces traces de sang, laver ces mains accusatrices..... Mais on frappe à la porte du château! L'épouvante et la terreur s'emparent du meurtrier et de sa complice; la frayeur para-

lyse les membres de Macbeth, et, sans la sauvage énergie de lady Macbeth qui l'entraîne, il n'aurait pas la force de fuir. Un instant il retrouve l'audace et proteste de son amour pour Duncan, plus hautement que Banco, que Macduff, que tous ces chevaliers accourant empressés au sinistre appel de la cloche d'alarme ; il a tué, dans sa légitime colère, les chambellans engourdis dans un lâche sommeil et, prenant les cieux à témoins, il jure de venger le roi.

Dans sa fièvre du meurtre, l'esprit obsédé par de sanglantes visions, Macbeth fait assassiner Banco, un rival qui demain pourrait tout révéler.

Duncan, Banco sont morts : Macbeth est roi ! Mais à peine ses épaules sont-elles couvertes du manteau royal, à peine a-t-il touché du doigt la puissance, que le remords incessant le torture. Le châtement commence avant même qu'il ait pu jouir une heure de la grandeur. Le spectre de Banco le poursuit jusque dans la salle du festin, le fantôme vient s'asseoir sur le fauteuil royal et secoue « sa chevelure sanglante ».

La folie envahit l'esprit de l'assassin ; le secret du crime qui l'a fait roi va lui échapper et le perdre ; mais lady Macbeth veille et cache sous un masque impassible les tortures et les craintes qui bouleversent leurs consciences criminelles.

C'est le point culminant du drame. Cette scène est terrible. Shakespeare, en ne faisant pas succomber Macbeth sous le poids de ses remords, au milieu même de la fête de son avènement, a voulu montrer que dans cette voie fatale, le criminel ne peut ni s'arrêter ni retourner en arrière. « Le sang appelle le sang. » Macbeth doit tout détruire, tout ensanglanter sous ses pas : « Nulle atrocité, nulle terreur ne pourrait alarmer son âme familiarisée avec ses idées sanguinaires... »

Pendant que Macbeth qui tue tout, « jusqu'au sommeil. » traîne après lui, par toute l'Ecosse, ses Kernes aux jambes nues, la raison de lady Macbeth a succombé : plus rapide est venue pour elle la justice qui la charge de remords si cuisants qu'ils lui donnent la mort.

La nuit, elle s'éveille pour laver « l'exécration » tache de sang qui ne veut pas disparaître et qui souille « cette petite main que tous les parfums de l'Arabie ne sauraient blanchir. »

Elle expire et Macbeth n'a pas le loisir de recevoir cette nouvelle. « Elle aurait dû, dit-il, mourir plus tard. » Pas l'ombre d'un sentiment, pas un regret ; l'idée même du crime dont elle est complice n'est pas évoquée.

Un seule pensée obsède encore Macbeth. Il doute que l'oracle infernal ait dit la vérité. Sa confiance est ébranlée, car il vient d'apprendre que *la forêt de Birnam s'avance vers Dunsinane*. Il se prépare à la lutte dernière ; las de vivre, il ne peut pourtant se résoudre à jouer le rôle d'un héros romain. Tant qu'il verra des hommes vivants, il frappera. Nul mortel, né d'une femme, n'a le pouvoir d'entamer sa vie ; mais Macduff « arraché violemment par le fer du sein maternel, avant le terme de la nature, » lui ravit le seul et dernier espoir et étouffe le courage dans son âme consternée.

Toutefois, malgré tant de crimes, le sentiment de la bravoure — cette qualité maîtresse de Macbeth, le guerrier — n'est point entièrement effacé. Macbeth ne se rend pas et meurt de la main de Macduff, le vengeur.

(A continuer).

D. G. NOEL.



La *Chrysalide*, comme toutes les vivaces institutions, vient d'avoir son banquet, — pourquoi pas ? Entre deux coupes, au dessert, M. G., l'un de nos plus intéressants Chrysalidiens, fit,

d'une voix émue et vibrante, retentir les lambris dorés du chant suivant :

LA CHRYSALIDE

AUX GRINCHEUX !

I

*L'Ecole gît aux sarcophages.
Sur cuivre Rops nous l'a gravé :
On nous traita d'anthropophages
Pour l'avoir bien haut approuvé.
Au Ballon révolutionnaire
Hurlent nos tableaux pétrolins...
Quelle tempête dans un verre !
Amis, emplissons-le de vins :*

*Eh ! buvons à la Chrysalide !
Buvons dans des coupes sans fonds,
Tant que nous aurons le gosier valide,
A la Chrysalide buvons !*

II

*Ces bons Vieux, un pied dans la bière,
Nous appellent « les peintres gris. »
Soyons donc gris... de jeune bière,
Pauvres Vieux, leurs vins sont aigris !
« Ces artistes de la farine... »
Voilà leur suprême refrain.
Je prétends que c'est leur cuisine
Qui mettra l'Art dans le pétrin.*

III

*A nous les bois, les prés, la sève,
La mer immense qui rugit,
Et les filles blondes comme Eve
Ou brunes comme l'âpre nuit !
L'atelier glacial et sombre
Aux académistes chenus
Chauffant leur mannequin dans l'ombre.
O Pygmalions inconnus !*

IV

*Nous sortirons de Chrysalide,
Et, papillons audacieux,
Nous prendrons d'une aile solide
Notre vol brillant vers les cieux.
Sur les sommets que le dieu moire,
Mes frères, nous butinerons
Les roses du Jardin de Gloire,
Sans nul souci des moucherons !

Eh ! buvons à la Chrysalide,
Buvons dans des coupes sans fonds !
Tant que nous aurons le gosier valide,
A la Chrysalide buvons !*

z.

UN CURIEUX RAPPROCHEMENT

Berlioz, dans une intéressante brochure, rend compte de l'impression produite en France, vers 1830 à 1835, par l'audition des œuvres de Beethoven. Voici dans quels termes il s'exprime :

« Il y a trente-six ou trente-sept ans, qu'on fit aux concerts « spirituels de l'opéra, l'essai des œuvres de Beethoven, alors « parfaitement inconnues en France. On ne croirait pas aujourd'hui de quelle réprobation fut frappée immédiatement cette « admirable musique par la *plupart des artistes*. C'était bizarre, « incohérent, diffus, hérissé de modulations dures, d'harmonies sauvages, DÉPOURVU DE MÉLODIE, d'une expression outrée, « TROP BRUYANT, et d'une difficulté horrible, etc. »

..... « Le public véritable, celui qui n'appartient à aucune « coterie, fut frappé par quelques-unes des brillantes qualités « de Beethoven. Il ne demanda pas si telle modulation était « relative de telle autre, si certaines harmonies étaient admises « par les *MAGISTERS*, ni s'il était permis d'employer certains « rythmes qu'on ne connaissait pas encore ; il s'aperçut seulement que ces rythmes, ces harmonies et ces modulations, « ornés d'une mélodie noble et passionnée, et revêtus d'une « instrumentation puissante, l'impressionnaient fortement et « d'une façon toute nouvelle, » etc., etc. Plus loin parlant de *Fidelio*, l'opéra de Beethoven, il ajoute : « Il faut tout « entendre pour pouvoir comprendre. Les parties de l'orchestre, « les principales dans certains cas, les plus obscures dans « d'autres, contiennent quelquefois l'accent expressif, le cri « de passion, l'idée enfin que l'auteur n'a pas pu donner à la « partie vocale. Ce qui ne veut pas dire que cette partie ne « soit pas restée prédominante, ainsi que le prétendent les éternels *rabâcheurs* du reproche adressé par Grétry à Mozart : « Il a mis le piédestal sur la scène, et la statue dans l'orchestre, « reproche fait auparavant à *Gluck*, plus tard à *Weber*, à *Spon-tini*, à *Beethoven*, et qui sera toujours fait à quiconque s'abstient d'écrire des platitudes pour la voix et donnera à « l'orchestre un rôle intéressant, quelle que soit sa savante « réserve. Il est vrai que les gens si prompts à blâmer chez les « vrais maîtres la prétendue prédominance des instruments sur « la voix ne font pas grand cas de cette réserve ; et nous voyons « tous les jours, depuis dix ans surtout, l'orchestre transformé « en bande militaire, en atelier de forgeron, en boutique de « chaudronnier sans que la critique s'indigne, sans qu'elle « fasse même à ces énormités la moindre attention. De sorte « qu'à tout prendre, si l'orchestre est bruyant, violent, brutal « plat, révoltant, exterminateur des voix et de la mélodie, la « critique ne dit rien ; s'il reste dans le rôle que les exigences « dramatiques et musicales lui assignent, il est censuré. »

Ce que Berlioz écrivait de Beethoven, pourrait s'appliquer littéralement à Wagner.

Comme je l'ai dit dans mon étude sur Bayreuth, Wagner adapte au drame lyrique, les principes sur lesquels Beethoven s'était basé pour réformer la symphonie.

Il a fallu près d'un siècle à Beethoven pour être apprécié de l'élite des musiciens. Rien d'étonnant dès lors que son succès ne soit pas immédiatement compris de tous.

Les *magisters* de 1830 ont trouvé Beethoven bizarre, incohérent, diffus, dur, sauvage, outré, bruyant. Ceux d'aujourd'hui l'admirent sans réserve, mais, en revanche, ils endossent

au nouveau venu les défauts que les *sages d'alors* attribuaient bénévolement au génie qu'ils ne pouvaient comprendre.

Ce qui semble incroyable au delà de toute expression, c'est que les savants professeurs d'il y a quarante ans, n'avaient su découvrir aucune mélodie dans les œuvres du grand symphoniste. Que dira-t-on plus tard de la perspicacité de nos savants contemporains ?

Eux aussi reprochent à Wagner de manquer d'inspiration, de mettre « le piédestal sur la scène et la statue dans l'orchestre » Il est vrai que Wagner doit être fier d'avoir, en partage avec l'auteur de *Fidelio*, une manière de faire qui, traitée d'inapte alors, fait sa gloire aujourd'hui.

Enfin, la prétendue prédominance de l'orchestre sur la voix faisait jeter les hauts cris aux contemporains du plus grand des génies musicaux. On le trouvait bruyant ! Pourquoi ? Parce que son orchestration était riche. Wagner lui aussi est riche dans son orchestration et c'est pour cela qu'on trouve ses œuvres bruyantes.

L'on confond malheureusement trop le bruit avec la richesse musicale résultant de la polyphonie

Le bruit, c'est la pauvreté mélodique ou harmonique dans une production soi-disant musicale. Un air bruyant dans la vraie acception du mot, c'est un de ces airs plats et vulgaires comme il en foisonne dans certains opéras italiens munis d'un accompagnement banal coulé dans un certain nombre de moules déterminés, et exécuté en accords plaqués à grand renfort de cuivre et de grosse caisse. Certes, si l'on tient compte des temps, des circonstances et des ressources orchestrales des deux époques dont je parle, Beethoven était bruyant à la manière de Wagner ; car si l'on considère combien le travail des diverses parties formait un ensemble bien nourri dans les compositions de Beethoven, eu égard au nombre restreint et au degré d'imperfection des instruments d'alors, on trouve un écart aussi frappant entre ses œuvres et celles de quelques-unes de ses contemporains qu'entre les opéras de Wagner et les pauvretés harmoniques dont un si grand nombre figurent au répertoire de nos théâtres.

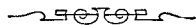
Mais il est encore un élément dont on ne tient pas compte et cependant il est d'une grande importance. Beethoven, en écrivant ses bruyantes (!!!!) symphonies, était en avance sur son siècle, il se mettait au niveau des perfectionnements que son noble exemple devait amener dans l'art. Wagner, de son côté, s'est dit : Les conditions de l'orchestre actuel sont irrationnelles ; malgré la pauvreté des accompagnements italiens, ceux-ci font tant de bruit (et du bruit dans le vrai sens du mot) qu'ils étouffent complètement les voix. (Quiconque a été au théâtre a pu s'en convaincre). Comment éviter cet inconvénient ? En dissimulant l'orchestre dans une cavité placée sous le niveau de la scène. J'éviterai ainsi de couvrir et d'écraser les chanteurs, j'aurai en outre l'avantage de fondre les sons en un ensemble parfait et je pourrai augmenter les ressources orchestrales que je désire employer.

La splendide réussite à Bayreuth de son orchestre invisible est assez connue. Elle ne fait plus de doute pour personne et les plus grands ennemis du novateur reconnaissent que c'est une disposition excellente. Les cent vingt à cent trente musiciens de Bayreuth ne parvenaient pas dans les plus grands *forti*, à empêcher le chant d'être perçu très-distinctement. Nul doute, dès lors, que cette nouvelle disposition ne finisse par être adoptée partout. Déjà le théâtre de Dresde et quelques autres scènes allemandes ont pris l'initiative et il ne faut pas être prophète pour prédire, qu'avant cinquante ans, l'orchestre visible sera partout relégué au nombre des souvenirs d'un temps d'inexpérience et de barbarie.

Wagner, prévoyant cette transformation inévitable, avait com-

posé ses opéras en conséquence. Il en résulte que, joués dans une salle ordinaire, ils font ressortir les imperfections de celle-ci. Mais j'en appelle à tous ceux qui ont été à Bayreuth, ont-ils trouvé que la musique de Wagner y était bruyante ? Le dire serait marcher à l'encontre de l'évidence. Quant à ceux qui n'ont pas eu la chance d'assister à ces expériences, qu'ils se rendent cette année à la deuxième fête Wagnérienne, ils acquerront la preuve de l'exactitude de mes assertions et ils pourront dire : *Je suis venu, j'ai vu, je suis convaincu.*

REAL.



L'ALBUM DU JOURNAL DES BEAUX-ARTS.

En instituant son concours annuel d'eaux-fortes, M. Adolphe Siret a eu une excellente idée. Malheureusement pour le résultat obtenu, les eaux-fortiers que tentent les prix ne sont pas toujours des aqua-fortistes de maîtresse pointe.

L'Album de 1877 est là devant nous et nous ne savons encore si nous avons affaire au travail lent et pénible du burin ou à la mystérieuse morsure de l'acide bleu.

« Ah ! la belle eau-forte *des peintres* ! libre, brillante, spirituelle et toute de jet, où est-elle ? Où s'en va-t-elle ? Un peintre-graveur ne doit avoir chez lui *ni rouleau, ni burin* ! Qu'il emploie tous les mordants qu'il veut, mais que son travail soit fier et libre. »

C'est Rops, le maître, qui l'a écrit.

Cherchons ensemble cette eau-forte libre et fière.

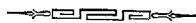
Voici d'abord le premier prix de genre : *Le Chat s'amuse*, de M. Eugène Van den Bosch. La planche rend bien l'aspect du tableau, mais c'est plutôt un dessin à la plume, habile et correct qu'une eau-forte véritable. — J'en dirai autant — et plus — du cliché de M. Numans : son *Quai de Bercy* a plutôt l'air de sortir de la chambre noire d'un photographe que du bain d'acide. Un premier prix de paysage cependant, en partage avec l'*Etang de Groenendael*, de M. Lionel Baes, un travailleur patient et convaincu, mais à qui manque le rayon fécondant de cette flamme que Prométhée voulait ravir aux cieux. —

La Promenade, de Geets, dont nous aimons surtout le joli fond gris des pignons en escaliers, est une gravure agréable où l'eau-forte n'a rien à voir. — Nous passerons rapidement, si vous le permettez, sur la fantaisie posthume de M. J. Van den Kerkhove. Les frères De Vriendt ont envoyé des fragments de tableaux : *Les derniers jours de Charles-Quint* et *La justice de Baudouin à la Hache*. Ces deux « peintres d'histoire » ne nous semblent en aucun point taillés pour manier la pointe alerte et tripoter l'acide fantasque... et le bras tendu en poteau du manant accusateur (*Justice de Baudouin*) ne nous semble guère indiquer la route de l'avenir. — Nous avons vu de bonnes planches de Le Mayeur, nous ne le reconnaissons point dans *La Lys aux environs de Gand*. — Ce n'est pas à coup sûr l'*Arrestation difficile*, de M. Dierckx, qui nous rendra l'eau-forte des peintres !

Serait-ce le *Paysage d'Hiver*, de M. Hannon ?

Peut-être...

I. M.



GAZETTE THÉÂTRALE

Aïda poursuit au Théâtre de la Monnaie le cours de son triomphe. Jamais on n'a vu chez le public bruxellois pareil empressement, mais jamais aussi, il faut bien le dire, pièce ne fut plus digne de sa faveur.

MM. Stoumon et Calabresi ont fait de larges brèches dans la caisse de la Monnaie pour entourer l'œuvre de Verdi d'une mise en scène aussi artistique et aussi riche, et il n'est que juste que l'or, roulé par les flots du Pactole, aille bientôt combler ces vides.

A pareil succès, il fallait de dignes lendemains. La Direction l'a compris, c'est pourquoi elle a engagé Galli-Marié.

Nous avons dit en deux mots ce que la charmante artiste avait été dans *Carmen*, jeudi elle a joué *Piccolino* avec le même talent. Voyez Galli-Marié dans *Carmen*, dans *Piccolino*, dans *Mignon*, dans tous ses rôles enfin, c'est toujours la même sincérité d'interprétation et le même naturel. Elle prend le personnage tel qu'il est et elle le rend tel que l'auteur l'a compris. Aussi, si dans *Carmen* certains lui ont trouvé trop d'audace, c'est à l'écrivain qu'ils doivent s'en prendre, car la *Carmen* de Galli-Marié est bien celle de Mérimée, et nous ne sommes — mais là pas du tout — de l'avis d'un confrère qui a osé écrire qu'elle n'avait pas fait oublier l'interprétation de M^{lle} Dérivis, — tout en reconnaissant toutefois, que celle-ci a trouvé dans l'opéra de Bizet un de ses meilleurs rôles.

Nous aurons le plaisir de voir Galli-Marié dans *Mignon* avant son départ. On dit même que M^{lle} Hamaekers étudie en ce moment le rôle de Philine dans lequel elle paraîtrait à côté de la gracieuse actrice parisienne.

Au Parc, Sarah Bernhardt a donné deux nouvelles représentations de l'*Etrangère*. Plus on entend la grande artiste et plus on l'applaudit. Notre public n'est pas suffisamment familiarisé encore — et il en est de même en peinture et en musique — avec cet art beau et grand qui consiste à reproduire la nature et la vie dans leur éloquente vérité, et il lui faut quelque temps avant de se retrouver, quand il se voit en présence d'artistes comme Sarah Bernhardt ou Rossi qui s'éloignent des sentiers battus et osent rompre avec la tradition et toutes les conventions.

En ce moment — grâce à Brasseur et à ses joyeux compères du Palais-Royal — la salle de la rue de la Loi retentit de francs et joyeux éclats de rire. On jouait jeudi la *Mariée du Mardi-Gras*, cette bouffonnerie toujours désopilante, et le *Misanthrope* et l'*Auvergnat*, un vaudeville comme on n'en fait plus.

Les Galeries sont tout aux expéditions de l'*Ami Fritz*, qui passera irrévocablement jeudi prochain. En attendant, Coquelin viendra nous donner au commencement de la semaine ses dernières représentations de la saison.

Enfin, et pour compléter l'invasion des artistes parisiens dans notre bonne ville de Bruxelles — une bonne nouvelle et une primeur — Sarah Bernhardt et Adeline Dudley viendront, vers la mi-février, avec quatre autres artistes du Théâtre Français, nous jouer les principales scènes de *Rome vaincue*.

Prenez vos places !

V. R.

* *

Un de nos amis, passant par Tournai, a eu l'heur d'assister à une *première* au théâtre de cette ville.

Comme nous sommes toujours heureux de signaler les succès nouveaux, nous ouvrons nos colonnes à la note que nous communiquons notre correspondant.

Il s'agit d'un opéra-bouffe, en un acte : *Une fausse alerte*, de MM. Mestdag et Blot, de Tournai.

Chapuinais, capitaine des pompiers, possède une fille — Risette — qui est aimée de Joli-Cœur... payé de retour. Mais son père l'a promise au lieutenant Bel-Oeillet.

Joli-Cœur cherche le moyen de supplanter son rival, mais où le trouver?... — La fête du capitaine Chapuinais vient heureusement à son aide. Pendant que les pompiers présentent leurs hommages à leur supérieur, Joli-Cœur qui a rencontré Brise-Timpan, le nouveau sonneur, lui a fait accroire que par ordre du capitaine, il doit sonner le tocsin peu de temps après l'entrée des pompiers.

Vous voyez d'ici la scène...

A peine les pompiers sont-ils à table, que les cloches d'alarme se font entendre; ils doivent abandonner le repas qu'ils avaient si bien commencé, laissant seuls Risette et Joli-Cœur. Mais ils reviennent bientôt, traînant après eux le malheureux Brise-Timpan.

Bel-Oeillet entre le premier et, le vin aidant, oublie toute retenue vis-à-vis de Risette, lorsque Joli-Cœur indigné laisse tomber lourdement sa main sur l'épaule du lieutenant. A ce moment apparaît le capitaine!

Le sonneur, acheté par Joli-Cœur, dit qu'il n'a fait qu'obéir aux ordres de Bel-Oeillet. Celui-ci, malgré toutes ses dénégations, est dégradé, et Joli-Cœur, nommé lieutenant, épouse Risette!...

Le libretto de M. Auguste Mestdag contient des scènes très-amusantes, un peu chargées parfois, mais enfin, pas méchantes du tout.

M. Henri Blot a brodé sur ce livret une musique d'une réelle élégance et qui renferme des choses charmantes.

Un très-joli duo, une valse entraînante, deux agréables romances et la ronde du sonneur ont obtenu, à juste titre, de nombreux et bruyants applaudissements.

Les jeunes auteurs de ce gentil opéra ont été l'objet d'une ovation pleine d'enthousiasme; ils ont été acclamés après la chute du rideau et le souvenir de ce succès comptera dans les annales du théâtre de Tournai.

N. N.

Voici la liste des représentations données à Berlin du 1^{er} septembre au 31 décembre 1876.

6 fois *Lohengrin*, — 5 fois *la Croix d'or*, *Tannhauser*, *Widerspänstigen Zahmung* de von Gotz, — 4 fois *Faust*, *Trouvère*, *Joyeuses commères de Windsor*, *Noces de Figaro*, *Fille du Régiment*, — 3 fois *Machabée*, *Prophète*, *Fidelio*, *Iphigénie en Tauride*, *Hamlet*, *Domino noir*, *Folkunger* de Kretschmer, — 2 fois *Freischütz*, *Guillaume Tell*, *la Muette de Portici*, *Porteurs d'eau*, *Euryanthe*, *Aïda*, *Flûte enchantée*, *Cesario*, *Tristan et Isolde*, *Maîtres Chanteurs*, — 1 fois *Joseph*, *Jessonde*, *Fra Diavolo*, *Mignon*, *Obéron*, *Don Juan*, *Vaisseau Fantôme*, *Africaine*, *Armida*, *Juive*, *Huguenots*.

GAZETTE LITTÉRAIRE

Lucien Solvay vient de se révéler comme poète en publiant chez Jouaust — à Paris — *la Fanfare du cœur*, fraîche symphonie des vingt ans, qui fait éclater sa note douce et tendre au milieu de nos proses, de nos brumes, de nos désespérances quotidiennes!

Nous reparlerons longuement de cette œuvre poétique belge.

Un nouveau confrère nous est né à Madrid : LA ACADEMIA, *revista de la cultura hispano-portuguesa, latino-americana*.

C'est une revue hebdomadaire du mouvement artistique - littéraire-musical espagnol.

Fort belle publication, illustrée, et comptant dix-huit pages par numéro.

Nous souhaitons longue et prospère vie à notre confrère des Espagnes.

Mardi 30 janvier, à 8 heures et demie, *Salle Kevers*, rue du Parchemin, soirée littéraire et musicale donnée par M. Viriot, poète improvisateur, avec le concours de M. Tournié et de M^{lle} Bernhardt, du théâtre de la Monnaie.

GAZETTE MUSICALE

Le concert du Cercle artistique a confirmé l'impression que nous avons ressentie au concert populaire en entendant M. de Bériot. Mécanisme extraordinaire, peu de sentiment. Le virtuose vous étonne, mais vous ne retrouvez pas là le grand artiste.

Le jeu de M. de Bériot est remarquable de clarté, de rythme et de précision mathématique. Il se joue des difficultés les plus ardues. Les contretemps les plus scabreux, les casse-cou les plus effrayants ne lui coûtent aucun effort.

Ajoutons pour être juste que cette fois, il a su mettre dans l'exécution de plusieurs de ses morceaux l'expression qui lui manquait totalement dans la salle de l'Alhambra. Mais de là au sentiment vrai, au grand style, quelle distance! Hélas! Il faut le dire, chez M. de Bériot l'artiste est absorbé par le virtuose. Il étonne toujours, il charme par moments, il ne saurait jamais émouvoir. Les petits morceaux lui conviennent particulièrement. Il s'y sent plus à l'aise. Dans le Mendelssohn; il trouve moyen de briller, par la légèreté des traits, mais il est généralement trop froid. Il songe à sa partie, mais il oublie Mendelssohn; il oublie les beautés de cette ravissante sonate en ré, il oublie même par moment qu'il a un partenaire.

Le Carnaval de Pesth, de Listz, lui a valu des applaudissements enthousiastes. Il en a exécuté les difficultés avec une virtuosité, une sûreté extraordinaires.

Ah! s'il pouvait joindre à ses brillantes qualités, cette abnégation si rare malheureusement qui pousse le virtuose à s'oublier complètement pour s'incarner dans les grands maîtres qu'il interprète! Quel artiste il pourrait devenir!

Le rôle de la critique sincère est un rôle bien amer! Ne pouvoir louer sans réserve des talents remarquables, être obligé de constater des déficiences là où l'on voudrait approuver. Tel est le sort du pauvre critique.

Je voudrais faire un pompeux éloge de M. Em. de Munck. Mais je ne le puis. L'on m'assure que notre compatriote a été, il y a quelques années, atteint d'une paralysie rhumatismale au bras, et que c'est à cet accident qu'il faut attribuer la sonorité quelque peu criarde et certaine lourdeur dans le jeu de M. de Munck. Il est certain que la cause en est profondément regrettable et digne d'égards, mais nous ne pouvons que constater les faits en faisant taire les sympathies.

Peut-être sommes-nous gâtés à Bruxelles. Nous avons Brassins et Servais, deux artistes dans toute l'acception du terme, deux musiciens de grand style.

C'est peut-être ce qui nous rend difficiles. Mais il est impossible de ne point se souvenir, de ne point comparer et par conséquent de ne point critiquer.

Nous ne terminerons pas ce compte-rendu sans dire quelques mots de M^{lle} Ida Servais. Rassurez-vous, Mademoiselle, le beau

sexe à des droits à nos égards, et du reste notre plume critique est émoussée à présent.

La gracieuse cantatrice a mis beaucoup d'expression dans une cavatine d'*Echo et Narcisse*, de Gluck. Abordant un genre différent elle nous a prouvé, dans l'air de *Judas Macchabée*, de Haendel, que les vocalises ne l'effraient pas, elle a su fort bien allier la légèreté qu'elles comportent, au style qu'exige le caractère du morceau.

Enfin, les qualités de la *Légende Valaque* et de la *Sérénade*, de M. Alex. Cornélis, ont été mises en relief par l'interprétation excellente qu'elle en a donnée.

— Nous avons assisté samedi au concert de la *Société d'Emulation*, à Liège. Nous y avons eu une nouvelle preuve de la bienveillance que l'on témoigne aux jeunes compositeurs *L'Artiste*, dans son numéro du 24 décembre, a rendu compte de la distribution des prix du Conservatoire.

M. Radoux avait inscrit au programme de cette solennité quatre œuvres des lauréats du concours. M. Eugène Hutoy, qui dirige avec tant de talent l'orchestre de la *Société d'Emulation*, a suivi ce noble exemple en faisant exécuter samedi la meilleure de ces quatre compositions: le *Scherzo* pour orchestre, de M. Léon Soubre.

Nous ne trouvons nullement exagéré l'éloge que notre correspondant a fait de cette charmante page symphonique, où la science est rehaussée par l'inspiration, et dont la grâce est jointe à un sentiment vrai et distingué. Espérons que M. Dupont, qui lui aussi vient en aide aux jeunes talents, voudra bien nous faire entendre à Bruxelles, le *Scherzo* de M. Soubre.

M. Hutoy a également fait exécuter la cantate avec chœurs, de M. Antoine, autre lauréat. Nous avons, malheureusement, regretté d'y trouver à côté de qualités sérieuses, des tendances fausses.

L'*Eve* de Massenet tenait la deuxième partie du programme; c'est une œuvre pleine d'inspiration, de fougue et de vérité. L'orchestration en est riche et colorée. Nous en parlerons avec plus de détails, lorsque la *Société de Musique* nous la fera entendre à Bruxelles. Quant à l'exécution, elle a été fort bonne, et nous félicitons M. Eug. Hutoy des résultats qu'il a su obtenir avec le peu de ressources et de temps dont il disposait. RÉAL.

— La *Société Chorale* d'Etterbeek a donné, Dimanche dernier, un concert qui a pleinement réussi.

Cette société, née d'hier, forme déjà une excellente phalange chorale.

Sous l'habile et intelligente direction de M. Charles Neyts, elle a chanté avec beaucoup d'ensemble et avec une vraie perfection la *Valse pyrrique*.

M. Neyts s'est montré véritable artiste dans l'exécution du morceau pour piano *Villanella*, de Raff, et dans la valse de Chopin.

Le succès de la soirée a été pour lui et M. Gorin, premier prix de flûte du Conservatoire royal de Bruxelles, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler.

MM. Boucher et Meurice se sont fait aussi applaudir dans le duo de la *Reine Chypre*, et M. D. G. dans la romance *Nidja la Juive*.

Enfin M. Vermeylen a amusé — comme toujours — son auditoire, en disant avec beaucoup de finesse deux charmantes chansonnettes.

N. N.

— On nous écrit de Verviers :

Nous avons eu cette semaine un grand concert à la *Société d'Harmonie*. Nous y avons entendu un jeune violoniste de Bruxelles, M. A. Steveniers, qui, à peine âgé de 15 ans, a exécuté avec un talent remarquable un magnifique *concerto* de Mendelssohn, et une page admirable de notre illustre compatriote Vieuxtemps, intitulée *Fantasia Appassionata*. Quand on manie l'archet avec cette assurance et cette délicatesse, quand on joue avec autant de correction et de pureté, quand on arrive à vaincre de telles difficultés, quand enfin l'on met autant de sentiment dans l'interprétation des œuvres de grands maîtres, et que l'on n'a que quinze ans, on peut aller très-loin. Une telle précocité assurée à M. Steveniers une brillante renommée.

— Le *Neue Berliner Musikzeitung* rend compte du succès énorme qu'ont obtenu Brassin et Wieniawski dans leur concert au Bösendorfer saal, à Vienne. Pendant la Teufels-sonate de Partini, une des cordes du violon de Wieniawski s'étant brisée, il continua son morceau comme si de rien n'était.

Imp. Félix Callewaert père, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS
FABRIQUE
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES
VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS
Emballage, nettoyage et remisage de tableaux
PEINTURE SUR PORCELAINE
COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,
Meubles d'atelier anciens et modernes,
Panneaux, chevalets d'atelier, de campagne
et de luxe, Boîtes à couleurs, parasols,
chaises, etc.

PLANCHES A DESSIN

Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^{ie}

Campo Frères, Neveux et Successeurs, r. Royale, 78

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld,
Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^{ie} a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Evrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES

Rue de l'Industrie, 26

BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

COUVERTURES POUR CAHIERS D'ÉCOLIERS

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris



COURRIER HEBDOMADAIRE

ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26
BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS - SOUCI, 18
BRUXELLES

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 »
Etranger : id. 12 50
Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux libraires.
A Londres, chez SAMPSON Low and C^o, 188, Fleet street, E.C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez MUQUARDT, rue de la Régence ;
Chez ROZEZ, DECQ et à l'Office de Publicité, r. de la Madeleine ;
Au Bureau de la Chronique et chez SARDOU, Galeries-Saint-Hubert ;
Chez LESCUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce, et chez ARMES, rue de Namur.

RÉDACTEUR EN CHEF : Théodore HANNON.

SOMMAIRE :

La Vérité aux artistes. — Menuet. — A la Chambre. — Chronique des livres : En Hollande ; la Fanfare du cœur. — Les Pensées d'une jolie femme. — Gazette théâtrale : L'Ami Fritz. — Gazette littéraire.

LA VÉRITÉ AUX ARTISTES

On a répété souvent : « Les Dieux s'en vont ! »
Je trouve qu'ils ne sont pas assez partis.

LÉON DOMMARTIN.

Voilà, — les serpents de Sthéno, d'Euryale et de Méduse nous pardonnent ! — un titre rouge de colères, jaune de bile, noir de tempêtes... La vérité aux artistes, *irritable genus* ! qui osera la dire ! Qui osera la leur montrer nue — et laide?...

« Les haines littéraires, écrit Théophile Gautier, sont encore plus féroces que les haines politiques, car elles font vibrer les fibres les plus chatouilleuses de l'amour-propre, et le triomphe de l'adversaire vous proclame imbécile... »

Les haines du pinceau valent les haines de la plume; et l'on peut continuer la phrase de Gautier en l'appropriant aux peintres : « Aussi n'est-il pas de petites infamies et même de grandes que ne se permettent en pareil cas, sans le moindre scrupule de conscience, les plus honnêtes gens du monde. »

Tel est le cas de M. Van Luppen, peintre anversois, du reste peu connu de nos lecteurs, et pour qui Tristan Corbière a rimé :

..... Nature !
On est essayeur, pédicure.
Ou quelqu'autre chose dans l'art.

M. Van Luppen, atteint où le bât le blesse par la plume de M. Gustave Lagye (chez qui nous avons été étonné de rencontrer cette naïveté : croire à la gratitude des artistes !) — a rué.

« Il y a apporté, écrit le directeur de la *Fédération Artistique*, la profondeur majestueuse de sa vaste intelligence et les ressources d'une plastique connue, on le sait, dans tout l'univers et dans mille autres lieux.

« Le savant paysagiste, croyant avoir à se plaindre de la *Fédération Artistique*, coupable de n'avoir pas dit de lui tout le bien qu'il en pense lui-même, a étoffé un petit paysage (panaché de pluie et de soleil), de deux sangliers domestiques, tenant dans la gueule un numéro de mon journal. Et, pour rendre la chose plus écrasante encore pour la malheureuse publication, ainsi désignée au mépris public, il a bravement affiché sur les murs d'un cabaret de village, placé à la droite du tableau, l'annonce de la vente au rabais de son action, accompagnée de cette action elle-même, portant en toutes lettres le nom de son ancien directeur, *M. Joseph Isenbaert*. »

Vrai, c'est d'un esprit par trop... Van Luppen ! Quoi ! un critique fera son devoir ; devant l'œuvre il dira ce qu'il pense, loyalement, il parlera comme il

sent, et l'auteur de l'œuvre, mécontent, pourra se venger de l'homme probe d'une façon aussi malpropre ? — Non pas !

Que M. Lagye se rappelle ce que nous lui avons reproché lors de l'Exposition de la *Chrysalide* : trop de *bienveillance* toujours dans vos salons ! — Ecoutez Baudelaire : il n'y va point par quatre chemins, lui, pour dire la vérité aux artistes ! « Ce n'est pas imprudent d'être brutal et d'aller droit au fait, quand à chaque phrase le je couvre un nous, nous immense, nous silencieux et invisible, — nous, toute une génération nouvelle, une génération pleine de santé, parce qu'elle est jeune, et qui pousse déjà à la queue, coudoie et fait ses trous, — sérieuse, railleuse et menaçante ! » (1)

Or, l'on ne sera jamais assez *brutal* pour l'art vieillot et démodé du chatouilleux anversois, car ces sortes d'artisans de la brosse, faussant et le goût et l'œil du public, sont nos vrais, nos seuls ennemis.

« Pour être juste, dit encore Baudelaire, c'est-à-dire, pour avoir sa raison d'être, la critique doit être partielle, passionnée, politique, c'est-à-dire faite à un point de vue exclusif, mais au point de vue qui offre le plus d'horizons... »

« Le critique doit accomplir son devoir avec passion, car pour être critique, on n'en est pas moins homme, et la passion rapproche les tempéraments analogues et soulève la raison à des hauteurs nouvelles. »

Permettez-nous de vous le dire, mon cher critique, si vous aviez été *plus homme* en face des toiles de M. Van Luppen, vous n'auriez jamais écrit de ce maître saucier :

« *M. Van Luppen est l'un de nos plus féconds paysagistes, il pourrait en être un des plus sérieux. Homme d'imagination, de verve et d'instinct, il possède une pratique habile, imprimant l'apparence d'un fini méticuleux aux toiles les plus négligemment brossées.* »

C'est dire que le cirage est blanc ! Puis encore :

« *Certes, M. Van Luppen est mû par un sentiment poétique en adoucissant les masses rocailleuses de ses rochers de prédilection...* »

Voilà donc le blaireau, cet *avachisseur*, passé maître ès-poésie !

Vous n'auriez jamais parlé de « *la manière brillante qui lui est ordinaire (!), de son incroyable furia (!!), de son instinct des grands aspects (!!!), de sa poésie réelle (?), de son exécution à la fois habile et spontanée qui défie la critique elle-même par son laisser-aller plein de bonhomie (!!!?)*. »

(1) Ainsi, l'on peut chanter devant tous les tableaux de M. Van Luppen :

Vous n'avez qu'un temps à vivre,
Ami, passez-le gaiement.

Gaité essentiellement moderne.

Vous auriez laissé dans l'ombre les termes: « *trés-lumineux, fin de ton, grande distinction, excellent de facture, grande solidité, aspect magistral*, en parlant des toiles de ce « *producteur toujours sur la brèche, auquel sourient la réputation et la fortune.* » Ce sont vos mots eux-mêmes!

Certes, le critique qui casse avec une aussi crâne désinvolture l'encensoir sur le nez d'un peintre et qui l'écrase d'autant de pavés d'ours méritait plus que de voir son journal dévoré en effigie par quelque gai compagnon de St-Antoine: c'est le critique lui-même qui aurait dû être croqué vif!

Nous en appelons aux gens de goût.

Et ce n'est pas au sein de la Commission de placement du *Cercle artistique* d'Anvers que nous les irons chercher. Petite Commission qui ne rougit pas d'accueillir, narines et bras ouverts, la bitumineuse incongruité de M. Van Luppen, alors qu'elle vient de refuser les *Moines*, de M. Neuckens!

M. Lagye aurait dû laisser son *zaakiste* mal appris le nez dans sa sauce, car lorsqu'un artiste dit d'un journal qui ne lui prodigue pas l'encens (comme M. Van Luppen l'a fait pour l'*Opinion* d'Anvers): « *Laissez donc, si je passais demain par le bureau, avec un billet de 100 francs, je deviendrais le premier paysagiste du pays.* » Cet artiste est jugé!

Cependant, pour finir, nous demanderons au maître qui fait si agréablement englober la *Fédération* par ses bons amis à la queue en trompette, de leur présenter une de ses *propres* toiles à Lui...

Nous parions un Van Luppen, grandeur nature, contre un tube simple de *Terre pourrie*, de *Tête-morte* ou de *Momie*, que même à jeun, — ses « sangliers domestiques » n'en voudront pas. Et pourtant, les vieux savent si ses bruns, ses jus et ses sauces aident à l'illusion!

PAUL BIZARD.

MENUET

*Marquise, l'air est plein d'ivresse;
Les petits cupidons moqueurs
Tendent leurs embûches traîtresses,
Où se laissent prendre les cœurs.*

*Le printemps à toutes les branches
Fait pousser, caprice jaloux,
Comme des myriades blanches
De rubans et de billets doux.*

*Le feuillage bruit plus tendre
Et la mousse a des chatolements
Qui semblent, inquiets, attendre
Les baisers roses des amants.*

*Si vous n'étiez d'antique souche,
Marquise, je me pencherais
Langoureusement sur ta bouche,
Et nous irions dans les forêts;*

*Nous irions dans le taillis sombre
Ecouter les merles siffler,
Et nous conter l'histoire, à l'ombre,
Que l'on se dit sans se parler!*

*Mais vous êtes, jeune douairière,
De trop excellente maison,
Pour que ma flamme roturière
Ose brûler votre blason.*

*Pourtant, quelque rang que réclame
Votre orgueil qui fait tout plier,
A certains moments, chère dame,
Il est permis de s'oublier...*

*C'est l'heure où de partout s'élève
L'hymne des esprits triomphants,
Où tu fais bouillonner ta sève,
Nature, au cœur de tes enfants!*

*C'est l'heure aimée où vos ancêtres,
Peu soucieux de déroger,
Dans leurs joyeuses nuits champêtres
Faisaient des rêves de berger!*

*Vous souvient-il, nymphes de marbre,
Des idylles de Trianon?
L'amour babillait sous chaque arbre
Et Pompadour était Toinon.*

*O fille d'aïeux qu'on admire,
Dites-moi, pourquoi mépriser
Le bois, confident du sourire,
Et l'oiseau, frère du baiser?*

*Toute la gloire et les faits d'armes
De ceux dont vous êtes le sang
Ne valent pas une des larmes
Que sème Vesper en passant.*

*Que m'importent ce faste immense
Et tous ces titres sans valeur,
Lorsque j'écoute la romance
Que l'abeille dit à la fleur?*

*Laissons la science inféconde
Aux Turenne, aux Napoléon;
Le plus grand tacticien du monde,
C'est le général Cupidon!*

*Allons, par de plus doux carnages,
Sous l'abri des chênes touffus,
Réveillant les Faunes sauvages
Du bruit de nos soupirs confus,*

*Ivres de boucherie exquise,
Sans fanfares et sans soldats,
Recommencer, belle marquise,
La bataille des Quatre-Bras!*

LUCIEN SOLVAY.

A LA CHAMBRE

En sa séance du 30 janvier, la Chambre a causé Beaux-Arts. Mon Dieu, oui, nos représentants ont daigné s'occuper un brin de notre éducation artistique... une fois n'est pas coutume.

Nous reviendrons en temps et lieu sur cette « causerie » car aujourd'hui les résultats n'en sont guère certains encore.

Nous nous contentons pour le moment d'enfiler au bout de notre plume la perle de cette académique sortie.

C'est une période enflée par M. Kervyn de Lettenhove, « ce pavot en cravate blanche » comme a dit un jour, une femme d'esprit ennemie du sommeil diurne!

« J'ai été profondément navré, dit l'orateur, de voir les artistes choisir des sujets qui ne plaisent qu'à la partie dépravée du public. Tel artiste ayant exposé un de ces tableaux, qu'on appelle une étude de nu, reçut du gouvernement la distinction la plus enviée des exposants. Ce sont des choses affligeantes, et j'approuve entièrement la conduite du jury de l'Exposition d'Anvers... »

Voilà, d'une phrase de plomb, renversée toute l'antiquité payenne, nue et superbe; voilà renversé tout le moyen-âge chrétien, nu et symbolique; voilà renversée toute la Renaissance, nue et sacrée! D'un coup de sa noble langue, M. Kervyn jette à bas et les plantureuses femmes de Rubens et les gaillardes commères de Jordaens...

C'est égal, si l'on devait, en matière d'art, écouter les bouches ouvertes par les majorités — partie inintelligente de nos populations, — que deviendrait le sens du Grand, du Pittoresque, du Beau?

Au diable l'homme, au diable la femme! s'écrie M. Kervyn, de la brique et des moëllons; créons une génération de boîtes à compas, de fils-à-plomb, d'équerres et de tire-lignes! Plus de toiles indécentes, mais de chastes épures! Evohé les archi-tectes!

Et ne criez point à la charge, voici la fin de la période:

« L'orateur demande à M. le Ministre de l'intérieur de faire reproduire par les élèves étudiant le dessin les principaux monuments de l'Europe. »

Et puis l'orateur se moucha — dans le mouchoir de Tartufe!

MARC VÉRY.

CHRONIQUE DES LIVRES

I

ÉMILE GREYSON. **En Hollande.**

M. Emile Greyson, l'un de nos lutteurs de la plume qui ont la foi et qui possèdent le courage de braver quand même l'indifférence et l'apathie du public belge, vient de faire éditer chez Maquardt son nouveau livre. Sous le titre: « *En Hollande* », il contient un roman: *La Maison Ouwewaeter et Huysman*, plus une nouvelle: *Le Capitaine Aerson*.

Ce roman est arrivé aujourd'hui à sa seconde édition, après avoir paru déjà en feuilleton dans la *Revue de Belgique*. Cet heureux résultat n'étonnera personne. *En Hollande* doit plaire à chacun. C'est l'œuvre d'un écrivain de bon sens et de cœur, et qui met dans ses lignes ce bon sens et ce bon cœur, imprégnant ses pages de cette saveur intime et candide qui se dégage des récits de Charles Dickens, des nouvelles d'Eckmann-Chatrion, des contes d'Auerbach. Car M. Emile Greyson jamais n'a recours aux énervantes péripéties des drames parisiens qui trônent, hélas! aux bas-reliefs des forts journaux, ni aux ficelles multiples des romans de cape et d'épée, charme des collégiens, émoi des portières!

Ses histoires sont simples, prises dans la vie familière, ses héros, nous les connaissons, ils nous entourent — un peu chargés cependant par la plume homoristique du conteur belge. Il nous narre les incidents ordinaires de la vie des intelligents qui travaillent, des humbles qui souffrent, des inconnus qui aspirent, il nous fait voir leurs rêves et leurs réalités, car jamais il ne sacrifie au roman.

M. Greyson, en effet, compte parmi la bonne école, celle basée sur l'observation et sur la nature. Ses types vivent et parlent comme vous et moi; ses descriptions sont sincères, bien vues, par un œil qui retient l'ensemble et le détail.

Sa note vibre, tendre, émue et discrète. Le romancier, veut nous intéresser et nous charmer par sa façon intime de conter, par l'emploi du trait sensible, par le détail généreux. Car M. Emile Greyson écrit plutôt avec son cœur qu'avec son imagination. Il ne laisse jamais la bride à sa verve: de là parfois une légère monotonie dans le récit. C'est une douce liqueur qui réconforte sans monter à la tête, qui réchauffe sans spasme.

Souvent une larme vient sourdre au bord de notre paupière, mais elle est bientôt refoulée par un grand éclat de rire de l'auteur — gaité de croque-mort qui s'enterre lui-même! — car il semble regretter presque cet élan ingénu qui passe pour faiblesse en ce temps de scepticisme et d'égoïste froideur!

En Hollande est conçu dans ces données franches, naïves et saines. Le livre commencé par un sourire se voile peu à peu et finit par une larme, pur diamant tombé des yeux d'un ange; *Roosje*, la douce enfant faite de candeur, de patience et d'abnégation, touchante héroïne par laquelle on se sent attiré — et retenu. *Mynheer Krelis Ouwewaeter et mevrouw Berta*, sa sœur, la femme de Huysman, son associé, jettent la note gaie dans cette histoire mélancolique de deux amours mécon- nues. Ils sont peints avec cette plume fantasque dont s'est

souvent servi Hoffmann pour les héros de ses contes bizarres. Albrecht Huysman fils, a un côté nerveux et fier bien arrêté: c'est l'amoureux fatal qui se tue, alors que rien ne l'empêchait plus d'être heureux...

Les autres types, Sancke le pharmacien, le juif Schlessinger et sa fille Bertha, sont esquissés de main de maître et en tout semblables à eux-mêmes jusqu'à la dernière page du roman.

Le style est naïf, bonhomme, calme comme les mœurs et le caractère hollandais qu'il dépeint. Car un des charmes de M. Greyson, c'est de savoir plier son style aux divers sujets qu'il traite: ici l'on jurerait presque d'une traduction néerlandaise.

Les descriptions sont pittoresques et sincères, les détails sont vus et portents. Des mots hollandais jetés çà-et-là donnent au texte une certaine couleur locale et un parfum de terroir bien amusants. Le récit est semé de bonnes et réconfortantes pensées.

Ce sont de ces livres qui font bien au cœur et qui laissent dans l'esprit un souvenir aimable et bon.

Nous remercions bien sincèrement M. Emile Greyson de nous avoir procuré cette joie et de nous avoir ému si tendrement par les larmes sereines de *juffer Roosje*, la douce enfant!

II

La Fanfare du cœur, par LUCIEN SOLVAY.

« O divine jeunesse! — s'écrie Arsène Houssaye, *le poète de la jeunesse et des roses*, — vous ne vous donnez, comme toutes les femmes, qu'à ceux qui savent monter jusqu'à vous. Il y en a quelques-uns qui s'imaginent vous connaître, parcequ'en allant à d'autres vous répandez les parfums de votre poésie en passant auprès d'eux. Les aveugles! ils vous dépassent sans vous voir. Ils aiment mieux toucher la main fiévreuse de la fortune, que de dénouer sous les fraîches ramées votre ceinture de roses, ô divine jeunesse! »

Or, M. Lucien Solvay, lançant la *Fanfare du cœur*, a dénoué sous les fraîches ramées la ceinture de roses de la divine jeunesse...

Et ces roses, il les a effeuillées dans du lait: telle est sa poésie!

Car sa plume ne rappelle ni le style d'acier du poète nerveux, ni le burin damasquiné du poète ciseleur, — c'est une plume ravie à quelque aile de colibri, mignonement taillée, et qui béquète d'un rostre discret, timide parfois, le blanc vélin.

Son cœur jeune, doux et bon, connaît la strophe qui aime, la strophe qui chante.... que ceux qui ont aimé et chanté lisent ces vers! Leur poète — avec ce touchant instinct des âmes émues que charme encore la poésie, — en les créant, n'avaient point la *préméditation* du livre ni le *mal* du volume; ils sont nés aux tendres hasards des circonstances, de la fantaisie ou de l'inspiration. En les publiant il n'a voulu ni éblouir, ni tintamarer, non! ce qu'il veut, c'est faire partager à ceux qui rêvent, ses rêves, à ceux qui rient, ses rires, ses amours à ceux qui aiment... Ce qu'il cherche, c'est initier les buveurs de soleil et les dénicheurs de roses, aux rayons et

aux fleurs de ses jeunes bosquets où roucoulent les tourterelles...

M. Solvay est de ceux à qui Philoxène Boyer s'adresse quand il dit: « Gloire et bonne fortune à ceux qui ont guidé à travers nos songes ces nymphes dansantes de la poésie et de l'amour! Merci à eux! Car la muse qui égaie à vingt ans devient la muse qui console à quarante! »

Notre jeune poète est au fait de la technique du vers, sa prosodie est délicate, discrète, naturelle. Il phrase élégamment. C'est la poésie des salons, mais, pure et printanière, c'est aussi celle des bois. Il se dégage de cette symphonie des vingt ans un parfum de fraîcheur, de bonté, de candeur qui charme davantage et réconforte doublement par cette époque néfaste de prosaïsme et de tourmentes: siècle d'argent, siècle de boue!

EDGAR MEY.

LES PENSÉES

d'une jolie femme

... *Ce qu'on a trouvé de mieux jusqu'à présent pour guérir les peines d'amour, — et bien longtemps avant l'homœopathie, — c'est l'amour lui-même. Il y a bien encore la poésie, mais alors le remède est pis que le mal, car c'est le mal lui-même devenu chronique, passé dans le sang, passé dans l'âme, — on meurt avec!*

... *Les illusions!... Collier dont les perles s'égrènent une à une, et qui finit par ne vous laisser que la corde... au cou.*

... *Ce poète avait le lyrisme féroce. Il appelait un ange sa maîtresse dans les vers qu'il faisait, mais dans la prose de la vie intime, il lui cassa un jour une aile. Il faut, en général, se défier de ces natures phthisiques: la jalousie leur donne des nerfs d'acier.*

... *L'écriture a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée.*

... *La timidité souvent fait faire des bêtises.*

... *Cœur d'artiste: cœur d'artichaut! A tous les vents les feuilles s'en jettent, toutes!... Hélas! qu'en demeure-t-il — à la fin?...*

M. R. N.

L'AMI FRITZ

Au Théâtre Royal des Galeries St-Hubert.

L'Ami Fritz a remporté à Bruxelles un très-grand succès. La pièce de MM. Erckmann-Chatrian, débarrassée des quelques longueurs inutiles qu'avait signalées la critique française lors de sa représentation à Paris et se déroulant maintenant dans une atmosphère purgée un peu des odeurs par trop fortes de la cuisine Alsacienne a reçu du public un excellent accueil. Seuls les « gommeux » *dégommés* n'ont pas été satisfaits.

Ils trouvent la pièce bête, sans aucune action, bonne tout au

plus pour une distribution de prix. Mais passons, leurs jugements ne pèsent pas dans la balance!

Ceux qui sont allés voir l'*Ami Fritz*, croyant assister à des situations violentes et éprouver des émotions fortes, auront été certainement désappointés. Aucune pièce que nous connaissions ne s'éloigne plus du théâtre moderne, aucune autre ne se déroule aussi simplement sans trucs, sans ressorts, sans aucun escamotage scénique. C'est une idylle, une pastorale, c'est le roman de la nature tel qu'avant MM. Erckmann-Chatrion nous l'ont raconté Virgile, le Tasse, Shakespeare, Goethe et George Sand.

Il est bon que de temps en temps pareille œuvre vienne repolir l'esprit et assainir la littérature.

Fritz Kobus est un riche paysan de l'Alsace, dont l'existence se passe à bien manger, à bien boire et à bien dormir, à toucher régulièrement ses fermages et à refuser des mariages. Tout cela cependant ne l'a pas rendu égoïste, et certes la moitié de son temps est consacrée à faire le bien. MM. Erckmann-Chatrion nous représentent ce jovial compère dans son intérieur de garçon, attendant quelques amis pour célébrer le jour de sa fête. La salle à manger est riante dans son pittoresque arrangement, la table est dressée avec la vaisselle des grands jours et nous voyons le maître aligner les flacons « vêtus d'un foin respectable » qu'il a cherché derrière les fagots et que l'on garde pour les vieux amis.

Ces vieux amis se comptent dans la vie et Fritz n'a pas à se plaindre sous ce rapport; il a quatre camarades intimes qui partagent son existence, le vieux Rêbe David Sichel, le plus grand arrangeur de mariages du monde entier, le gros percepteur Hanézo l'arpenteur Frédéric et le bohémien Joseph, un violoniste - vagabond qu'il a trouvé un jour sur le pavé de la rue et à qui il a tendu la main. Tous ces joyeux convives prennent place au banquet d'Epicure en compagnie de la petite Suzel, la fille du fermier Christel qui a apporté à M. Kobus les premières violettes du printemps.

Le repas est copieux et animé. On mange de la vraie soupe, de la soupe alsacienne, que l'on voit fumer dans la grande soupière.

Le poisson, par exemple, n'est pas aussi vrai que la soupe, au moins aurait-on dû en soigner l'illusion. Cette boîte à bonbons d'où Kobus extrait des biscuits fait mauvais effet au milieu du réalisme qui l'entoure. On mange et l'on boit ainsi pendant des heures et quand « on s'en est fourré jusque là », Catherine, la vieille servante de Kobus, sert le café et les liqueurs. La petite Suzel prend congé de la compagnie et l'on allume les grandes pipes.

Le vin a délié les langues et l'on cause de choses et autres, on rit à gorge déployée du vieux Rêbe, qui encore une fois, a entamé son éternelle question du mariage. Mais le vieux Rêbe se fâche tout rouge et, déployant son éloquence la plus sublime, il défend avec chaleur et conviction ses thèses matrimoniales. « Le premier des devoirs, dit-il, en terminant son « sermon », est de se créer une famille, d'avoir une femme et des enfants, d'élever d'honnêtes gens et de transmettre à d'autres le dépôt de la vie qui nous a été confié. »

— Que penses-tu de cela, demande Fritz à Joseph?

— Je pense que le Rêbe a raison.

— Pourquoi ne te maries-tu pas?

— Je suis marié, mais ma femme n'aimait pas le violon et elle est partie avec un trombone.

Le mot a eu du succès. Ils ne sont pas nombreux dans la pièce, mais la qualité vaut mieux que la quantité.

— Oh! tu finiras bien aussi par te marier, dit David Sichel à son ami Fritz.

— Jamais, répond celui-ci.

Mais le cœur a des virements subits.

Fritz Kobus est allé voir son fermier Christel et, presque sans s'en apercevoir, il est resté trois semaines à la ferme. Suzel a pour lui des attentions constantes, elle lui prépare des œufs frais, de bons beignets et elle va lui cueillir dans le verger les premières cerises de la saison qu'il croque au pied des arbres, tandis qu'elle, dans les branches, le regarde et lui sourit. On se brûle vite à ces jeux-là et bientôt Fritz ne peut plus s'arracher à cette vie champêtre si calme et si heureuse.

Aux heures de raisonnement il attribue bien à la reconnaissance de l'estomac le lien du cœur qui le retient auprès de Suzel, mais bientôt l'amour reparle plus fort et quand il s'aperçoit qu'il est bel et bien amoureux, il s'enfuit comme un fou à travers champs sans dire adieu à personne. Il rentre au logis, mais piqué par la flèche de l'amour. Adieu tranquillité, adieu sommeil, adieu appétit, adieu douce quiétude. Une lutte terrible s'engage entre son affection pour Suzel et son amour-propre et il souffre. Il souffre parce qu'il a honte de renier ses principes et qu'il ne peut oublier celle qu'il aime. Le vieux Rêbe profite de cette situation, il vient annoncer à Fritz le mariage de sa bien-aimée.

Pour le coup, c'est trop fort. L'heure décisive sonne. L'amour l'emporte au cœur du célibataire et Suzel devient sa femme.

« Si tous les Français faisaient comme toi, dit le vieux Rêbe, la patrie serait vite refaite ».

Et voilà comment finit la pièce, — simplement! par un mariage!

Ah! nous sommes loin, nous l'avouons, des épouses qui trompent leurs maris et des dénouements où le mari tue sa femme, l'amant de sa femme ou bien se tue lui-même, mais quel charme dans cette naïve histoire, quel naturel dans cette vie champêtre, quel bonheur dans ces amours innocentes et pures. Ah! nous le disons la main sur le cœur: nous sommes indifférents aux sanglots bruyants et au pathos du mélodrame; mais l'*Ami Fritz* nous a ému profondément et parfois une larme a mouillé notre paupière. Et cela parce que tout est vrai dans l'*Ami Fritz*, et que tout ce qui est vrai est réellement beau! Quel plaidoyer éloquent en faveur du *naturalisme* pour lequel nous combattons! Et l'on viendra dire qu'il n'y a dans cette pièce aucune action, qu'il n'y a *rien* dans cette lutte constante entre les efforts incessants du vieux Rêbe et l'entêtement persistant de Kobus, qu'il n'y a *rien* enfin quand on voit ce cœur de l'ami Fritz torturé ainsi à la fois par son amour et sa faiblesse.

Allez voir, cher lecteur, s'il n'y a *rien* dans cette simple histoire d'Erckmann-Chatrion et si *ce rien* ne vous *empoigne* pas plus que la fantasmagorie des romans de Ponson du Terrail, ou les immoralités du théâtre de Dumas.

L'interprétation de l'*Ami Fritz* a été très-bonne. M. Garnier a fait ressortir habilement les contrastes de son rôle, M. Harville est un vieux Rêbe excellent. MM. Gourdon, Chamoin, Pontus et Paggi ont droit à tous nos éloges.

M^{lle} Despretz devait remplir le rôle de Suzel, mais ne sachant pas chanter, elle a dû céder ses droits à M^{me} Hadamard qui a créé là une petite Suzel bien naïve, bien innocente qui ne nous fait pas trop regretter de n'avoir pas ici l'adorable Suzel du Théâtre Français, M^{lle} Reichemberg. Nous ne pouvons pas oublier non plus M^{mes} Perreymond et Gourdon.

La direction des Galeries a donné à tout ce tableau un cadre très-riche: la mise en scène est belle, vraie, artistique. Le décor du second acte est particulièrement admirable.

Tout est bien réglé, y compris le charmant chœur des faucheurs et des faneuses dont M^{me} Hadamard dit d'une façon très-touchante les jolis couplets écrits sur une chanson populaire de l'Alsace.

Les applaudissements et les rappels ont témoigné de la satisfaction générale. L'auteur a été demandé, mais M. Chatrian, qui a assisté à la représentation, est un homme trop modeste. Ici comme à la Comédie-Française, les auteurs se sont dérobés à l'ovation du public.

Il ne nous reste plus qu'à engager tout le monde à aller voir *l'Ami Fritz*. Nous prouverons ainsi, qu'en Belgique il y a des gens encore que sait captiver le spectacle de l'amour pur et de l'art moral.

v. r.

..... Ancienne salle du Concert Noble, 22, rue Ducale, mardi 6 Février, à huit heures, deuxième séance de musique de chambre organisée par MM. Ed. Samuel, pianiste-compositeur, Al. Cornélis, violoniste, et M. E. Jacobs, violoncelliste, avec le concours de M. J. Cornélis, professeur de chant au Conservatoire Royal de Bruxelles et de M^{lles} Ida Servais et S. Cornélis, cantatrices.

Programme : Trio en *ré mineur*, op. 49 pour piano, violon et violoncelle de F. Mendelssohn-Bartholdy; duo du *Capitaine Henriot*, de Gevaert; cavatine de J. Raff; *Légende valaque* et *Sérénade*, de Al. Cornélis; Fragments de *Cendrillon* et *La danse fantastique*, de Ed. Samuel; trio religieux de Cursman; Polonaise en *ut* maj. op. 3, pour violoncelle et piano de Chopin.

..... Richard Wagner écrit aux journaux allemands pour leur exprimer le vœu de voir se reformer les Sociétés Wagner destinées à reproduire périodiquement les représentations modèles de Bayreuth. Une carte patronale de 125 francs (100 marks) donnerait droit à trois séries de représentations. Il demande en outre, au Parlement allemand, une subvention de 100,000 marks; demande équitable, puisque des entreprises beaucoup moins importantes reçoivent des libéralités budgétaires.

GAZETTE LITTÉRAIRE

Conférence de M. Delisse, au Cercle artistique et littéraire

M. Delisse est Belge. Voici qui explique le peu d'empressement mis par le public à venir l'écouter : la salle était aux trois quarts vide. Et l'on s'étonne, en présence de ces indifférences que dans un pays intelligent et éclairé il n'y ait pas plus d'orateurs et d'écrivains qui élèvent la voix et manient la plume. Nous publions des livres, on ne les achète pas; nous donnons des conférences et on ne vient pas nous écouter.

Il est naturel que les voix se taisent et que les plumes se rouillent.

La conférence de M. Delisse comptera parmi les meilleures et les plus intéressantes qui aient été données au Cercle. Le conférencier est plus qu'un causeur, il est orateur. Son langage est imagé, fleuri, ses appréciations sont vraies et ses idées raisonnables.

M. Delisse a rendu grand hommage au talent de M. Francisque Sarecy qui l'avait précédé de quelques jours à la tribune du Cercle. « Je devrais avoir peur de paraître après lui, a-t-il dit en commençant, mais je ne suis pas précédé d'une réputation qui, en vertu du principe « noblesse oblige » m'expose à réaliser ce que dans ce cas l'on serait en droit

d'attendre de moi, et puis je suis un compatriote, ce qui me vaudra, j'espère, votre indulgence.

Le théâtre est la représentation fidèle des mœurs d'une époque, telle était la thèse du conférencier qui n'admet pas que le théâtre soit institué pour les corriger.

Partant de ce principe, il nous a montré ses applications chez les différents peuples et à différentes époques.

En Grèce, l'art théâtral s'est élevé à la hauteur d'un culte et les hauts faits des héros grecs ont trouvé leur représentation dans les tragédies du temps.

A Rome, la corruption a laissé des traces indéniables dans les comédies dépravées de Catulle, Propertius, etc.

Une interruption se fait ensuite dans les productions théâtrales. Avec le christianisme naît la célébration des mystères, des scènes religieuses qui portent toujours le cachet de leur époque et nous conduisent jusqu'au moyen-âge.

La résurrection de la tragédie s'opère en Angleterre où Shakespeare paraît avec ses immortelles productions. C'est lui qui introduit dans la tragédie le sentiment de la terreur, l'idée du surnaturel et d'une autre vie.

En Espagne, le théâtre se ressent de l'influence de cette chevalerie ridicule qui se glorifie d'exploits imaginaires.

En France, avec Corneille, renaît la tragédie grecque, mais lui et Racine ne caractérisent pas la vraie littérature dramatique française. C'est Molière qui représente son époque en en fustigeant les travers et les abus.

Sous l'Empire, la littérature de nouveau asservie, retombe dans un marasme dont on ne voit pas toute la gravité, grâce au génie d'interprétation de Talma.

Le théâtre allemand est personnifié par Goethe et Schiller.

Puis vint en France un homme qui retraça les effets de la Révolution sur le peuple et chercha à relever les *petits* aux dépens de la noblesse. Il se montra l'un des plus grands littérateurs jusqu'au moment où la politique s'empara de lui et atrophia son génie. Mais les étincelles qui rarement encore en jaillissent ont néanmoins plus de valeur que les autres productions du temps. Cet homme, c'est Victor Hugo!

Emile Augier représente la Restauration, la noblesse cherchant à redorer son blason, le parvenu enrichi cherchant à acheter par le mariage des particules et des titres.

Alexandre Dumas fils a utilisé pour ses comédies l'adultère, la plus triste plaie de la société actuelle. Comme le Christ, il dit à l'humanité en montrant l'épouse coupable « que celui qui soit sans péché lui jette la première pierre » et il promet à la femme adultère la réhabilitation par le repentir.

Sous l'Empire triomphe l'opérette et le peuple n'a pas conscience de son abaissement.

Dans sa péroraison, le conférencier a fait remarquer à juste titre que les mœurs populaires n'avaient pas encore inspirées nos écrivains dramatiques. « Ce serait peut-être, dit-il, le moyen de prouver qu'il y a réellement une question sociale... »

Tout cela et bien d'autres choses encore ont été dites par M. Delisse dans un langage éloquent accompagné de nombreuses réflexions. L'orateur modifiait sans cesse son style, le mettant en rapport avec le caractère des époques littéraires dont il entretenait son public.

Ce rapide aperçu prouvera aux absents qu'ils ont eu un tort immense, et si j'étais membre de la Commission du Cercle,

je voudrais leur permettre de racheter cette indifférence, en priant M. Delisse de donner dans peu de temps une nouvelle conférence.

V. R.

Voici la liste des conférences de février qui seront données au *Cercle artistique et littéraire* :

Lundi 5. *Les droits des artistes et des écrivains*, par M. Louis Hymans.

Vendredi 16. *Les effets de la pile électrique*, par M. Félix Hément.

Vendredi 23. *L'amour et la haine dans le roman contemporain*, par M. de Sireuille.

Les Dames sont invitées à assister à ces Conférences.

Nous parlerons prochainement des *Contes et Rhythmes*, poésies de M. Hector de Backer, avec frontispice à l'eau-forte de M. A. De Witte

L'Indépendance s'est enfin décidée à reconnaître qu'il existe, en dehors de la *Revue des Deux-Mondes*, des romanciers qui ne manquent pas de talent... Après avoir publié deux petites nouvelles de M. X. de Reul, le sympathique auteur du *Roman d'un géologue*, voici qu'elle nous donne *Cécile*, une œuvre inédite de M. Emile Leclercq.

Bravo! pour *L'Indépendance belge*, et bravo pour M. Emile Leclercq dont le nouveau récit s'annonce parfaitement.

Imp. Félix Callewaert père, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

F. Henderick-Roos, éditeur de musique, à Mons.

LE TRÉSOR MUSICAL

JOURNAL DE MUSIQUE MODERNE

Imprimé sur beau papier, format in-4°, illustré de jolies vignettes, paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

On s'abonne à partir du 1^{er} janvier et du 1^{er} juillet.

Sixième année d'existence. — Tous les ans nous offrons une prime à nos abonnés, d'une valeur de 2 à 4 francs.

Lettre A. Abonnement aux 24 morceaux de piano seul, grand format in-4°.

Lettre B. Abonnement aux 24 morceaux par an, 12 morceaux de piano seul et 12 morceaux de chant avec accompt de piano.

Prix : 7 francs par an.

Prix : 7 francs par an.

On peut se procurer au bureau du journal la collection complète des années précédentes au prix de 7 francs l'année.

P. S. Toutes les demandes d'abonnement doivent être adressées au bureau du journal, rue de la Chaussée, 80, à Mons, et accompagnées du montant en un mandat sur la poste.

CAFÉ RESTAURANT DU PATINAGE

Skating-Rink du Rond Point de l'Avenue Louise

Entrée libre.

On paie pour les patins, 25 et 50 centimes.

Consommations de choix.

Patins du système Bennett, recommandés pour la sécurité qu'ils donnent dès le principe.

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS

FABRIQUE
DE COULEURS À L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS
Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAINE

COULEURS POUR AQUAELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,
Tissus, Gobetins de toutes dimensions,
Meubles d'atelier anciens et modernes,
Panneaux, chevalets d'atelier, de campagne
et de luxe, Boîtes à couleurs, parasols,
chaises, etc.

PLANCHES À DESSIN

Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^{ie}

Campo Frères, Neveux et Successeurs, r. Royale, 78

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld,
Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires La Maison Berden et C^{ie} a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Evrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES

Rue de l'Industrie, 26

BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

COUVERTURES POUR CAHIERS D'ÉCOLIERS

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris



COURRIER HEBDOMADAIRE

ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26
BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
BRUXELLES

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 »
Etranger : id. 12 50
Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux
libraires.
A Londres, chez SAMPSON Low and Co, 188, Fleet street, E.C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez MUQUARDT, rue de la Régence ;
Chez ROZEZ, DECQ et à l'Office de Publicité, r. de la Madeleine ;
Au Bureau de la *Chronique* et chez SARDOU, Galeries-
Saint-Hubert ;
Chez LESCOUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce,
et chez ARMÉS, rue de Namur.

RÉDACTEUR EN CHEF : Théodore HANNON.

SOMMAIRE :

La Propriété Artistique et Littéraire. — Littérature Anglaise. — Par la Forêt, poésie. — Marche
funèbre de Siegfried par Wagner. — Les Pensées d'une jolie femme. — Gazette musicale. —
Gazette théâtrale. — Gazette artistique.

LA PROPRIÉTÉ ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

M. Louis Hymans, rédacteur en chef de l'*Echo du Parlement*, a exposé lundi au *Cercle* les *Droits des artistes et des écrivains*.

Un public trié et nombreux se pressait dans le salon des conférences. Têtes mignonnes, crânes vénérables, çà et là se hérissaient quelques chefs d'artistes — rares toutefois, car il est à remarquer que ces grands enfants, ces *mineurs*, comme les appela Louis Hymans au cours de sa conférence, sont assez peu soucieux de leurs intérêts... sans doute est-ce par désintéressement — comme à la dernière élection du *Cercle artistique*...

Les droits des peintres et des écrivains! Question palpitante pour les artistes de plume et de brosse, question d'actualité pour chacun. Car il est étrange que la loi qui a prévu le cas de faux à l'encre, n'ait point prévu le cas de faux à l'huile, condamnant les faussaires de la plume alors qu'elle donne pleine satisfaction aux faussaires du pinceau.

Je ne sais qui nomma le premier les artistes: *dupes sublimes*. (En tant qu'une dupe puisse être sublime!) Au lieu de s'attendrir, qu'on punisse les exploiters qu'encourage l'impunité, et plus ne seront d'exploités.

Assimilant l'œuvre créée, livre ou tableau, aux meubles, notre bien, notre propriété, M. Hymans s'est élevé contre la loi qui laisse en paix celui qui vous vole votre idée, votre livre, votre tableau, alors qu'elle le poursuit de ses rigueurs s'il vous vole votre montre ou votre porte-monnaie.

L'orateur démontra l'illogisme et l'iniquité d'un semblable état de choses; il le fit avec feu, avec bon sens, parsemant sa causerie de traits d'esprit qui tous portaient, pleins de piquant et d'actualité. Il examina la question sous ses faces multiples, longuement, sans nulle fatigue pour l'auditeur, car sa manière est claire, facile, familière.

Il fit voir le ridicule de la législation actuelle concernant les œuvres dramatiques, qui veut qu'à l'exécution d'un grand opéra, les auteurs reçoivent 20 francs à Bruxelles, 12 francs à Anvers, 6 francs à Louvain — tandis que les interprètes de l'œuvre sont payés au poids d'or!

M. Hymans attribue en partie à ce bizarre état de choses la disette d'auteurs dramatiques dans notre pays.

Parlant aux artistes, il montra les tribunaux condamnant les contre facteurs de brillantine et de tripoli et donnant gain de cause aux copistes de tableaux, aux voleurs de signatures — comme dans l'affaire Robbe et dans celle plus récente de Carolus.

Le *Cercle artistique*, l'Académie, et hier à la Chambre, M. Orts, ont demandé à la législature de nouvelles lois pour empêcher ces abus en sauvegardant les droits du peintre et de l'écrivain, en protégeant leur œuvre contre les pillards et les faussaires qu'invite et soutient une sûre impunité.

Les artistes de leur côté doivent s'engager, continue le conférencier, à ne plus refaire le tableau vendu, comme cela se voit fréquemment; que l'œuvre ne soit plus reproduite une fois sortie de l'atelier, et qu'elle en reste à sa seule première édition.

Toutefois les Chambres écouteront-elles les plaintes légitimes des artistes volés, des écrivains pillés?

L'orateur en doute. Que les artistes, s'écrie-t-il, forment entre eux une association puissante, unie, et dans l'esprit de la Société des gens de lettres, de Paris, instituée pour défendre les intérêts des écrivains de France; que les peintres forment la Société des gens de brosse et qu'ils prennent eux-mêmes la défense de leur cause!

Nous espérons pour l'habile conférencier que ce n'est point là sa dernière illusion, car il nous ferait peine de la lui enlever... Les artistes former entre eux une association!... Autant demander à M. Kervyn de Lettenhove de peindre le nu! Interrogez à ce sujet les artistes, tous ils vous répondront: « *Il n'y a pas d'avance!* »

Car c'est là le mot avec lequel — en Belgique — on détruit tout germe d'idée, on annihile toute action, on fait avorter tout projet.

« *Il n'y a pas d'avance!* » Mot impuissant et bête, écho de la néfaste apathie, de la mortelle indifférence qui font que celui qui se sent du nerf et du cœur émigre vers Paris, l'éternel foyer.

« *Il n'y a pas d'avance!* » Voilà notre assommoir national.

MARC VÉRY.

LITTÉRATURE ANGLAISE

Harold, drame par Alf. TENNYSON. H. S. King and Co.,
éditeurs à Londres.

Le nom de Tennyson, le poète-lauréat de Sa Majesté Britannique, est bien connu de tous ceux qui s'intéressent au mouvement littéraire anglais. Les idylles du Roi, ces jolies légendes tirées de la *Morte d'Arthur*, ont été traduites dans notre langue et assez goûtées du public français. Aussi, croyons-nous que quelques lignes sur l'œuvre nouvelle du poète ne paraîtront pas oiseuses aux lecteurs de l'*Artiste*.

Certes, nous ne sommes pas de ceux qui aiment voir les poètes limiter leurs efforts à un genre unique, et nous ne dirons pas à M. Tennyson, comme nos confrères anglais, qu'il ferait bien de retourner à la poésie lyrique. Son essai drama-

tique n'est point parfait, tant s'en faut, mais il témoigne d'une grande entente du faire Shakespearien — si nous osons nous exprimer ainsi, — et d'un souffle vigoureux. La couleur locale est généralement bien observée ; et la superstition enfantine, dont témoigne l'histoire du XI^e siècle, forme en quelque sorte le *deus ex machina* du poème.

On connaît l'histoire d'Harold, le successeur choisi d'Édouard-le-Confesseur, — son serment au Bâtard de Normandie, et sa mort à la bataille de Hastings.

La conquête d'Angleterre qui a fourni matière à tant de bons livres, y compris l'ouvrage de M. Augustin Thierry, était bien digne d'être le sujet d'un drame poétique. Shakespeare avait laissé ce champ inexploité dans la série de ses pièces historiques, et M. Tennyson a bien fait de s'en emparer.

Il nous a dépeint Harold d'une manière digne d'éloges. C'est bien là ce Saxon, aimant sa patrie par dessus tout, mais dévoré de la crainte des Saints de Normandie, sur les reliques desquels il a juré de faire Guillaume roi d'Angleterre. Les critiques anglais ne le trouvent pas assez héroïque, — comme si nous étions encore au temps où l'on sacrifiait et la vérité historique et l'intérêt du drame, pour présenter au public un héros sans peur et sans reproche.

Si M. Tennyson avait donné des sous-titres aux divers actes de son drame, comme le fait généralement M. Victor Hugo, il eut pu intituler le premier : *Édouard-le-Confesseur*. C'est à la cour de ce monarque saint, mais craignant les comètes et fort radoteur que se déroule l'exposition. *Guillaume-de-Normandie* domine le second acte ; il retient à sa cour Harold, conseiller et successeur probable d'Édouard, jusqu'à ce que celui-ci ait consenti à jurer qu'il lui donnerait — à lui Guillaume — la couronne d'Angleterre.

Au troisième acte, mort d'Édouard ; ici se détermine le personnage d'*Edith* qu'Édouard mourant voulait envoyer au couvent, mais qui n'en flirte pas moins agréablement avec Harold.

Il y a ici une jolie chanson d'amour que je voudrais pouvoir vous traduire. Au quatrième acte, mariage politique d'Harold avec *Aldwith* ; intrigues de cette jeune personne, et victoire de l'armée anglaise sur les Danois. Dénoûment : mort d'*Harold* et écrasement de son armée par les Normands. *Edith* fidèle dans la mort recherche son corps et meurt en le retrouvant.

Entretemps, Guillaume vient donner au monarque défunt le coup de pied de l'âne.

Tout cela est suffisamment farci de nobles pensées et d'excellents vers. En somme, le livre de M. Tennyson fournira le sujet d'une étude intéressante à quiconque s'intéresse à la poésie dramatique. Ce serait abuser de la patience de nos lecteurs que d'étudier plus en détail une œuvre anglaise, — et d'établir entre certaines scènes d'Harold et la *Fille de Roland* de M. de Bornier, certains parallèles qui se suggèrent d'eux-mêmes. Tennyson l'emporte évidemment comme poète, mais le chantre de Durandal a plus de génie scénique.

Songs of many seasons, poésies par Jemmett Brown. Simpkin, Marshall and Co, éditeurs à Londres.

Les éditeurs anglais s'entendent à merveille à présenter une œuvre au public ; le moindre volume de poésies devient dans leurs mains habiles un livre de luxe, et ceux qui ne se

soucient pas d'enrichir leur mémoire ou leur bibliothèque achètent le livre pour orner la table de leur salon. Les *Chants des diverses saisons*, que nous avons en ce moment sous les yeux, nous inspirent naturellement ces réflexions. C'est un in-8^o carré, bien imprimé sur beau papier ; sa reliure est fort élégante et M. J. Owen a donné le dessin de quatre jolis sujets, frappés en or sur le plat de la couverture. Mais les illustrations sont surtout intéressantes ; *Du Maurier*, *Crane*, *C. W. Morgan* ont fourni de jolis dessins. Une des perles du recueil est signée H. B. ; la planche représente un jeune *éphèbe*, gracieusement modelé, étendu sur les « bords fleuris » d'une rivière. L'auteur du dessin, dont le nom est, nous dit-on, H. Bennett, est presque un débutant dans la carrière, mais il promet de se distinguer noblement dans les expositions anglaises de Noir et Blanc.

L'extérieur est si absorbant que j'allais oublier de noter l'âme même du volume, les poésies de M. Jemmett Brown. Ce sont des vers élégants et faciles, d'un rythme un peu monotome, mais agréables à lire. Somme toute, le volume nouveau, édité par MM. Simpkin, Marshall and Co, est digne d'être remarqué.

c.

L'abondance des matières nous oblige à ajourner encore la suite de notre étude sur *Shakespeare et Rossi*.

PAR LA FORÊT

*Par la forêt ardue où l'ouragan se cabre,
J'ai promené mon pas ivre et désespéré.
La rafale faisait bondir chaque fourré,
L'ombre nous conviait à la valse macabre.*

*Noire, bien noire, ô nuit, descendez : le jour blanc
Je le hais... Vents, sifflez, déchirez les broussailles ..
De son amour mon âme a fait les funérailles,
Aux serres de l'ennui mon cœur pend tout sanglant !*

*Crions à l'unisson, ô bises, nos alarmes !
Secouez le bois mort et mon être plus mort.
Brumes du soir, pleurez : mes yeux où le pleur dort
Feront voir ce qu'un cœur peut contenir de larmes...*

*Sous le morne regard de la lune ma sœur,
Je veux conter au bois attristé mes souffrances :
La forêt a pour moi d'étranges attirances
Par ce soir hasardeux et froid comme mon cœur.*

*Rien ne rayonne en mes ténèbres insondables :
L'espoir que j'allumais à l'amour s'est éteint !
La forêt qui m'enserme et l'ombre qui m'étreint
Devraient bien m'étouffer dans leurs bras formidables. .*

*Je veux courir tout droit par le vent qui gémit
Et qui mettra son rouge à mon œil déjà rouge,
A mon front pâle... Autour de moi plus rien ne bouge...
Hurlez, hurlez en chœur, Vents noirs, Oiseaux de nuit !*

T. H.

Marche Funèbre de Siegfried par Richard Wagner

pp motif du destin ou de la fatalité *pp* motif de la mort *espressif* motif de la

race des Walsungen *pp* m. de la mort *espressif pp* motif des Walsungen *mp*

rit *cresc* *rit* *solennel* motif de la mort

cresc motif de l'héroïsme des Walsungen *molto cresc* *ff* m. de la mort

tim motif de la mort *cresc* motif de la connaissance

pp *très expressif* motif de la compassion ou sympathie *très rit* motif de l'amour

motif Wael sungen

mp m. de l'amour *espressif* motif des Walsungen *poco cresc* *poco cresc.*

mp *sempre più* motif de l'épée *molto cresc* motif de la mort

motif de la mort *marcato* motif de Siegfried *rit* m. de la mort

motif de la *tim* mort *marcato* motif de Siegfried

Handwritten musical score for the 'Marche funèbre de Siegfried'. The score is written on four staves. The first staff begins with a fortissimo (ff) dynamic marking. The music is annotated with several motifs in French: 'motif de l'héroïsme de Siegfried', 'motif de la mort', and 'motif de l'héroïsme de Siegfried'. The second staff includes 'l'héroïsme de Siegfried', 'motif de la mort', and 'motif de Brünnhilde'. The third staff features 'm. de Brünnhilde', 'motif de la mort', and 'motif de Brünnhilde'. The fourth staff contains 'motif de la domination d'Alberich' and 'Héroïsme de Siegfried'. The score includes various musical notations such as notes, rests, and dynamic markings.

Dans un grand nombre de villes allemandes se sont formés des cercles Wagnériens. Ils ont pour but l'étude des œuvres du grand compositeur. Deux moyens sont mis en œuvre pour y atteindre: les conférences et les concerts.

Si Bruxelles n'a pas encore de cercle Wagnérien, on y fait néanmoins quelques efforts pour mettre les amateurs à même de juger la musique de Wagner. Récemment un jeune critique, M. H. L... a donné au *Cercle des Conférences*, deux séances en faveur de l'œuvre, et prochainement nous entendrons aux *Concerts populaires* quelques extraits de *l'Anneau des Nibelungen*.

Afin de faciliter la compréhension de ces extraits, je compte en faire une étude qui, sans prétentions littéraires, sera, je l'espère, utile à ceux qui voudront pénétrer l'idée du compositeur. Le texte musical que je joins à mon travail, en augmentera la clarté.

La *Marche funèbre de Siegfried*, fera l'objet de mon premier article. Comme je l'ai dit antérieurement, Wagner, laissant au chant le soin de développer les actes extérieurs et visibles du drame, confie à l'orchestre la mission de dévoiler les sentiments qui se font jour dans l'âme des personnages. Il se sert dans ce but, de *motifs* ou de *symboles* qui une fois connus ramènent dans l'esprit de l'auditeur, à chacune de leurs apparitions, les idées qui doivent leur rendre facile l'intelligence de l'action.

Je commencerai donc par l'énumération des personnages dont les motifs paraissent dans la *Marche funèbre de Siegfried*, puis je montrerai l'enchaînement de ces motifs.

Siegfried est le fils de Siegmund et Sieglinde. Leur race est désignée sous le nom de Waelsingen, provenant de Waelse (le père de Siegmund et Sieglinde). Siegfried a épousé la Walkure Brünnhilde. Grâce à l'influence d'Alberic, le chef des Nibelungen, il a été assassiné par Hagen.

Ceci donné, voyons comment l'on pourrait interpréter la présence des divers motifs dans la *Marche funèbre*.

Siegfried vient d'expirer. Les assistants sont plongés dans la stupeur. La nuit commence à répandre ses voiles sur la lugubre scène. Sur un signe de leur chef, les guerriers témoins du tragique événement, soulèvent le corps sur un bouclier, puis ils se mettent en mouvement aux accents cadencés du *motif de la mort*, pour ramener le cadavre au château où, en proie à de vagues pressentiments, Brünnhilde attend son époux. Aucune voix n'interrompt la solennité de la cérémonie, mais l'orchestre exprime les sentiments qui débordent de tous les cœurs.

Ces sentiments se font successivement jour en rompant la monotonie lugubre du *motif de la mort*. Nous ne retrouvons plus ici dans leur expression, ce caractère tragique et dramatique qui avait donné tant de relief à la scène précédente. Non, le crime est accompli, il est irréparable, il a subitement abattu toutes ces passions qui fermentaient dans les cœurs, et la scène prend un aspect de solennité mystique atteignant des proportions sublimes.

Le premier sentiment qui se manifeste est indiqué par le *motif du destin ou de la fatalité*. Hélas! c'était là que devaient aboutir les fautes des dieux. C'est en vain que Wotan, le plus puissant d'entre eux, avait sous le nom de Waelse, créé la race héroïque des Waelsingen. La malédiction lancée par Albéric le Nibelung, a produit son effet. La race des Waelsingen est victime de la *fatalité*.

Siegfried est mort.

Bientôt la pensée des assistants suit un autre cours, elle se reporte sur cette race des Waelsingen (*motif des Waelsingen*) sur Siegmund et Sieglinde dont les amours ont eu de si tristes conséquences pour eux et pour leur fils. Tout leur héroïsme (*motif de l'héroïsme des Waelsingen*), toute leur grandeur d'âme n'a servi qu'à rendre leur fin plus tragique. Pourquoi, hélas! se sont-ils connus (*motif de la connaissance*)? Pourquoi Sieglinde a-t-elle éprouvé à la vue de Siegmund blessé, une si vive sympathie, une compassion si tendre (*motif de la compassion*)? Pourquoi surtout un amour passionné, irrésistible, (*motif de l'amour*) a-t-il enflammé ces âmes?

(Ici, les motifs de la compassion et de l'amour, joués par les parties hautes, sont unis intimement au motif des Waelsingen qu'interprètent les basses. Ils semblent marquer l'influence exercée par ces sentiments sur la destinée des Waelsingen.)

Bientôt le brillant *motif de l'épée* annonce que les guerriers ont présents à l'esprit les hauts faits que Siegmund et Siegfried accomplirent avec cette épée divine dont eux seuls étaient dignes.

Siegfried surtout (*motif de Siegfried*) est parvenu, grâce à elle, à vaincre le dragon possesseur du trésor et à se montrer le type le plus parfait de l'héroïsme.

(C'est ici que le motif de Siegfried, après avoir plané majestueusement au dessus du motif de la mort, s'élève successivement par une superbe gradation jusqu'au moment où éclate en brillants accords le *motif de l'héroïsme de Siegfried*, ce héros d'entre les héros.)

Le funèbre cortège a peu à peu poursuivi sa route au milieu des ténèbres croissantes. Il a disparu à tous les yeux. Seul l'orchestre exhale encore en sublimes harmonies tous ces souvenirs qui renaissent dans les cœurs. C'est alors qu'une habile transition ramène la scène aux bords du Rhin.

L'obscurité fait graduellement place au jour et bientôt l'on atteindra le château des Gibichungen ou Brünnhilde attend, pleine d'inquiétude (*motif de Brünnhilde*), le retour de son époux. Ce motif répété deux fois, jette aux échos d'alentour les plaintes de la Walkure, de l'épouse. Mais ces plaintes sont bientôt étouffées par un motif plus puissant : celui de la *domination d'Alberich* dont la fatale cupidité et la haine implacable sont causes de la mort de Siegfried. Une dernière apothéose de celui-ci (*motif de l'héroïsme de Siegfried*) termine la marche.

Wagner, par cette splendide conception n'a pas seulement introduit un élément nouveau en faisant comprendre aux auditeurs les impressions muettes et intimes des personnages du drame. Il ne s'est pas borné à composer un morceau très-savant, bien ordonné, d'un caractère grandiose.

Il a joint à toutes ces qualités, la plus importante de toutes ; l'inspiration vraie jointe au vrai sentiment. Aussi peut-on affirmer que son œuvre est marquée au coin du génie. Le public ne comprendra peut-être pas à première audition toutes les beautés accumulées dans cette marche. La musique de Wagner n'est pas de celles qui, jetées dans un moule vulgaire et banal se devinent et se saisissent dès l'abord. Mais plus on l'entendra, plus on en sera impressionné. Le texte musical explicatif que je joins à ce travail, permettra d'en comprendre plus aisément la portée.

Il serait utile néanmoins d'étudier à l'avance la réduction pour piano afin de n'avoir plus qu'à se familiariser avec les richesses orchestrales dont est parée cette œuvre colossale.

Si les réflexions qui précèdent ont facilité l'intelligence du sujet, si elles contribuent à faire rendre au plus grand génie des temps modernes la justice qui lui est due, je serai satisfait. Quant au résultat final, il ne fait pas l'ombre d'un doute. En dépit des hostilités jalouses de quelques esprits étroits, Wagner finira par triompher.

L'acharnement même qu'un peuple voisin met à le honnir, produira une réaction et l'on pourra dire comme autrefois Lefranc en parlant de Rousseau :

Cris impuissants, fureurs bizarres !
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

RÉAL.

N. B. J'ai mis en petits caractères le motif de la mort et supprimé les traits accessoires afin de rendre l'étude des motifs plus simple.

LES PENSÉES

d'une jolie femme

~ La femme a toujours besoin d'entendre le mot : Je vous aime ! et, quel qu'il soit, elle sait gré à celui qui le lui dit.

~ Scepticisme. *Qualité chez la femme, défaut chez l'homme.*

~ Il y a des femmes qui sont hommes et des hommes qui sont femmes, ne jamais faire des premières un ami : si les hommes ont plus de raison, les femmes ont plus d'instinct... pervers.

~ Monde. *Le vrai théâtre à sensations, mécanique et parlant.*

~ Monnaie. *Courtisane qui ne sent rien, mais qui se pâme entre vos bras.*

~ La sensibilité n'est jamais sans faiblesse d'organisation ; une larme tombant des yeux d'un homme nous touche plus que tous les pleurs d'une femme.

~ Avec certains hommes il faut mettre les points sur les i et sur les hanches.

M. R. N.

GAZETTE MUSICALE

~ L'Opéra de Berlin a mis à l'étude *Fernand Cortez* de Spontini.

~ Brahms vient de faire exécuter au Gewandhaus, à Leipzig, une symphonie qui semble destinée à prendre rang à côté des symphonies de Schumann.

~ Le *Daily Times*, de St-Louis, et *the Press*, de Philadelphie parlent avec enthousiasme de l'effet produit par M^{me} Essipoff et M. Vivien dans leurs concerts. La pianiste, disent-ils, étonne par sa virtuosité extraordinaire. M. Vivien, de son côté, met beaucoup de chaleur et de sentiment dans son jeu. Tout en ne redoutant aucune des difficultés qui se présentent, il s'applique plus à émouvoir qu'à étonner, ce qui devrait être le but de tous les artistes.

~ Patti et Nilsson ont refusé de jouer à l'Opéra de Berlin. Il paraîtrait qu'elles n'osent y donner de représentations parce que leur présence sur la scène de Berlin rendrait impossible leur réapparition à Paris !!!

Ces derniers jours une artiste connue par son admiration pour Wagner devait se faire entendre à Paris. A peine eût-elle paru, que les sifflets et les huées l'accueillirent de toutes parts.

De plus en plus fort. Saint-Saëns était considéré à Paris comme un compositeur distingué avant de s'être prononcé sur Wagner.

Depuis qu'il a exprimé son admiration pour le grand maître, il paraît que son talent a disparu.

Dernièrement on donnait *la Jeunesse d'Hercule* au Châtelet. Avant que le chef d'orchestre eût donné le signal d'attaque, le public fit un tel « chahut, » une telle démonstration contre l'auteur, que l'orchestre eût beaucoup de peine à se faire entendre.

Où irons-nous, grands dieux ! si le peuple le plus spirituel se met à « faire la bête, » si le peuple le plus courtois rompt en visière avec cette vieille urbanité française ?

... Ce soir, dimanche au *Skating-Rink* du Jardin Zoologique, grand concert donné par la société *la Fraternité*, sous la présidence d'honneur de M. Lacomblé et sous la direction de M. Deby, sous-chef de musique du régiment des Carabiniers.

Ce cercle qui compte 45 exécutants constitue, paraît-il, un excellent corps de musique. Nous sommes certains qu'il se fera applaudir par le public d'élite qui fréquente le *Rink* si intelligemment dirigé par M. Kitson, et nous engageons beaucoup les sociétés musicales de la capitale à suivre l'exemple de la *Fraternité*.

... Le concert de MM. Ed. Samuel, Al. Cornélis et E. Jacobs a été fort intéressant. Ces jeunes artistes ont exécuté avec laplomb de vieux musiciens le trio sn *ré mineur* de Mendelssohn. Leur intelligente interprétation a prouvé qu'ils sentent vivement ce qu'ils exécutent et ils ont fait preuve de très-belles qualités de sonorité et de style. L'*Andante* surtout et le *Scherzo* ont obtenu un grand succès.

M. Cornélis, dans la *Cavatine* de Raff, M. Samuel, dans divers morceaux de sa composition. M. Jacobs, dans la *Pola-naise* de Chopin, ont fait vivement ressortir toutes les phases de leur talent.

MM^{les} I. Servais et Cornélis ont chanté le duo du *Capitaine Henriot* avec une perfection rare. Chacun était étonné de la délicatesse, du style et de la finesse des nuances qu'elles ont su mettre dans ce morceau. Le trio religieux de Cursman, dans lequel elles ont été secondées par M. Cornélis père, leur a valu aussi un succès marqué.

Enfin, M^{lle} I. Servais nous a fait réentendre les deux jolis morceaux de M. Al. Cornélis qu'elle avait déjà chantés avec tant de succès au Cercle.

En somme, soirée de jeunes, et bonne soirée.

X.

... **Mons.** — L'association du *Denier des Écoles* avait organisé pour le samedi 3 courant, un concert qui a eu lieu au théâtre et a été couronné d'un succès sans précédent en notre ville. La direction de cette fête musicale avait été confiée à votre capellmeister Huberti, qui a offert aux nombreux adhérents de l'œuvre si sympathique de l'instruction libérale, un programme très-artistiquement composé.

Les solistes étaient M^{me} Fursch-Madier, M^{me} Blauwaert-Staps et M. Blauwaert, qui ont reçu de l'auditoire des marques plus qu'enthousiastes de satisfaction. Ce sont, du reste, des artistes d'école et habitués à voir leurs talents sérieusement appréciés.

Quant à l'orchestre, il a été remarquable de précision et d'entrain. Nous constatons des progrès de plus en plus marqués chez notre phalange musicale et la transformation que lui a fait subir M. Huberti, est vraiment étonnante.

Nous applaudissons donc sans réserve, regrettant de ne pouvoir donner une analyse détaillée de cette belle soirée, et nous

bornant à en offrir le programme aux lecteurs de *l'Artiste*, qui le liront sans doute avec intérêt :

1^{re} PARTIE.

1. Ouverture d'*Obéron* Weber.
2. Air de *Faust* (M. Blauwaert) Schumann.
3. Concerto pour piano et orchestre (M^{me} Blauwaert) Liszt.
4. Air d'*Alceste* (M^{me} Fursch-Madier) . . . Glück.
5. Valse extraite du drame *Charlotte Corday* . . . Benoît.

2^e PARTIE.

1. Ouverture du *Carnaval romain* Berlioz.
2. Air du *Vaisseau fantôme* (M. Blauwaert) . . . Wagner.
3. *Rhapsodie hongroise* (M^{me} Blauwaert) . . . Liszt.
4. Air du *Freyschütz* (M^{me} Fursch-Madier) . . . Weber.
5. Marche de Schubert, orchestrée par . . . Liszt.



GAZETTE ARTISTIQUE

Nous avons la naïveté de croire la Société anversoise pour l'encouragement des Beaux-Arts morte (de honte) et enterrée.

Point ! C'est elle-même qui organise les fêtes, les expositions et les concours par lesquels se célébrera le troisième centenaire de Rubens.

Nous protestons contre ces audaces !

Et nous ne comprenons aucunement la ville d'Anvers, qui s'étant élevée contre les scandales inouïs de cette triste Commission, lui confie aujourd'hui l'organisation de fêtes en l'honneur de Rubens, le maître-peintre du nu !

Si c'est pour nous faire voir jusqu'où peut aller la platitude des sacristains-placeurs, c'est inutile : ce qui vient en sacristie est très-plat...

Quoiqu'il en soit, Anvers, en chargeant Tartufe de l'organisation du centenaire de Rubens, ne montre guère de dignité, et la Société royale pour l'encouragement des Beaux-Arts, en l'acceptant, n'en montre pas du tout.

... *Bochum.* — Il y a quelques jours, un Parisien et deux Chinois se sont rencontrés à Bochum en Westphalie et, quoique le premier ignore complètement l'allemand et que les deux *Enfants de l'Empire du Milieu*, en fait de langues européennes, ne connaissent qu'un peu de l'idiôme tudesque, tous trois ont pu converser, mais à la manière des lettrés chinois, le pinceau en main et ce, au grand ébahissement des indigènes.

Le Français, élève de M. Stanislas Julien, est M. *Adolphe Boittier*, membre de la Société Asiatique de Paris et les Chinois, les mandarins *Wan-Tei-Sen* et *Zou-Jaou-Tsei*. Le premier est en outre officier.

Tous les deux sont envoyés en Europe pour étudier les arts et les langues du pays et doivent bientôt se rendre en France.

Ils ont échangé des visites cérémonieuses avec M. *Adolphe Boittier*, lequel, lui ont-ils dit, est le premier européen

sachant écrire le chinois qu'ils aient rencontré depuis leur départ de Péking.

Ils ont séjourné quelque temps à Spandau, près Berlin.

GAZETTE THÉÂTRALE

Théâtre Royal de la Monnaie.

Engagements et réengagements pour 1877-78 :

MM. Tournié (1^{er} ténor de grand opéra).

Sylva (id.), en représentations.

Pellin (2^e ténor d'opéra-comique).

M^{mes} Hamaekers (chanteuse légère de grand-opéra).
Isaac (1^{re} chanteuse légère d'opéra comique).
Blum (1^{re} d'égazon).
Viale (1^{re} danseuse demi-caractère).

On parle de l'engagement de M^{lle} Salla comme falcon, de M. Max Faivre, actuellement au théâtre de la Renaissance comme baryton d'opéra-comique et de M^{me} Lamy comme première danseuse.

... Le Théâtre de Christiania est réduit en cendres.

Imp. Félix Callewaert père, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

F. Henderick-Roos, éditeur de musique, à Mons.

LE TRÉSOR MUSICAL

JOURNAL DE MUSIQUE MODERNE

Imprimé sur beau papier, format in-4°, illustré de jolies vignettes, paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

On s'abonne à partir du 1^{er} janvier et du 1^{er} juillet.

Sixième année d'existence. — Tous les ans nous offrons une prime à nos abonnés, d'une valeur de 2 à 4 francs.

Letre **A.** Abonnement aux 24 morceaux de piano seul, grand format in-4°.

Prix : 7 francs par an.

Lettre **B.** Abonnement aux 24 morceaux par an, 12 morceaux de piano seul et 12 morceaux de chant avec accompt de piano.

Prix : 7 francs par an.

On peut se procurer au bureau du journal la collection complète des années précédentes au prix de 7 francs l'année.

P. S. Toutes les demandes d'abonnement doivent être adressées au bureau du journal, rue de la Chaussée, 80, à Mons, et accompagnées du montant en un mandat sur la poste.

CAFÉ RESTAURANT DU PATINAGE

Skating-Rink du Rond-Point de l'Avenue Louise

Entrée libre.

On paie pour les patins, 25 et 50 centimes.

Consommations de choix.

Patins du système Bennett, recommandés pour la sécurité qu'ils donnent dès le principe.

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE TISSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS

FABRIQUE
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS

Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAINES

COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,
Meubles d'atelier anciens et modernes,
Panneaux, chevalets d'atelier, de campagne
et de luxe, Boîtes à couleurs, parasols,
chaises, etc.

PLANCHES A DESSIN

Tés, Équerres, Courbes, Bronzes
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^{ie}

Campo Frères, Neveux et Successeurs, r. Royale, 78

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld,
Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires La Maison Berden et C^{ie} a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Erard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES

Rue de l'Industrie, 26

BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

COUVERTURES POUR CAHIERS D'ÉCOLIERS

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

89
BELGIQUE

89
BELGIQUE

2^e ANNÉE. — N^o 7.

18 FÉVRIER 1877.



COURRIER HEBDOMADAIRE

ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26
BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
BRUXELLES

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 »
Etranger : id. 12 50
Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux libraires.
A Londres, chez SAMPSON Low and C^o, 188, Fleet street, E.C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez MUQUARDT, rue de la Régence ;
Chez ROZEZ, DECQ et à l'Office de Publicité, r. de la Madeleine ;
Au Bureau de la Chronique et chez SARDOU, Galeries-Saint-Hubert ;
Chez LESCUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce, et chez ARMES, rue de Namur.

RÉDACTEUR EN CHEF : Théodore HANNON.

SOMMAIRE :

L'Enseignement officiel. — Courrier de Londres. — Les pensées d'une jolie femme. — Shakespeare et Rossi (Suite). — Gazette musicale. — Uno Baccio! poésie. — Gazette artistique.

L'ENSEIGNEMENT OFFICIEL ⁽¹⁾

L'organisation des beaux-arts sous Louis XIV présente le caractère d'une armée. Le surintendant des bâtiments du roi commande à tout un personnel d'officiers : des intendants, des contrôleurs, relevant du maître, et faisant obéir des légions de travailleurs.

L'art n'est plus l'expression d'un sentiment national et spontané, mais l'expression du goût particulier de la cour. Aussi le pays cesse de s'intéresser aux productions de l'art, qui ne sont plus goûtées que par quelques hommes spéciaux, qu'on désigne par le nom d'amateurs ou de curieux.

Quand le système centralisateur remplaça la vie communale, l'État, personnifié dans le roi ou dans son ministre, devint forcément protecteur de l'art qui, auparavant, était lié à l'industrie. Il ouvrit donc des écoles publiques, et l'enseignement dogmatique d'un grand établissement se substitua à l'enseignement pratique de l'apprentissage chez un particulier.

Du moment qu'il n'y avait pas, entre le maître et l'élève, ce rapport immédiat et de tous les instants qui se trouve dans l'apprentissage, il était tout simple qu'on cherchât à y suppléer par des formules que l'élève apprendrait par cœur. Lebrun dessina des modèles de tête d'expression que les élèves s'empressèrent de reproduire partout. Nos vieux imagiers croyaient que, pour exprimer une grande douleur, il fallait l'avoir observée dans sa nature ; mais l'enseignement officiel donna des règles pour toutes choses, et rendit ainsi l'observation paresseuse. On constitua, pour la peinture, un enseignement méthodique où tout se déduit par principe dans l'exécution comme dans la composition. Chaque touche, chaque teinte fut commentée et expliquée ; les élèves purent apprendre au juste quel degré de pâleur doit avoir une *Mater dolorosa*, comment les plis doivent être disposés pour donner de l'ampleur à une draperie, comment les lignes doivent se combiner pour produire la grâce ou la force ; comment les tons doivent s'associer pour produire l'éclat ou l'harmonie.

On fit sur la peinture une multitude de petits traités où les commençants espèrent toujours trouver des recettes. L'inconvénient de ces sortes de livres est que, quand ils sont mal faits, ils sont nuisibles, et quand ils sont bien faits, ils ne servent à rien. D'ailleurs, ils se ressemblent tous. On y trouve tous les renseignements désirables, la manière de faire un ton

(1) Fragment d'une conférence sur *l'Art français depuis la Renaissance*, donnée en juin 1870, par René Ménard au Cercle des Beaux-Arts, à Paris.

de chair, les couleurs qu'il faut employer pour faire des yeux bleus, des cheveux blonds cendrés. Il y a toujours un chapitre consacré au paysage. Vous y verrez que les eaux doivent se peindre avec une brosse plate et en allant de gauche à droite, excepté les reflets qui se peignent de haut en bas. Pour le feuillé, il se fait de deux manières : le feuillé du chêne, par exemple, se fera avec une brosse ronde et légèrement écarquillée, tandis que le saule et le laurier, dont le feuillage est plus délicat, plus effilé, se feront de préférence avec un pinceau de martre. Pour les rochers et les précipices, vous pouvez quelquefois vous servir.... du couteau à palette !

Ce qu'il y a de curieux, c'est que pour tout cela on ne manque pas d'invoquer une soi-disant tradition des grands-maîtres. Pour le paysage, par exemple, on s'appuie invariablement sur l'autorité de Nicolas Poussin qui n'y peut mais, et n'a jamais rien dit de semblable. Mais c'est là le résultat inévitable d'un enseignement qui se fait dogmatique au lieu d'être pratique.

Un fait remarquable de l'enseignement officiel, c'est qu'il amène toujours une réaction qui va trop loin.

Voyez, par exemple, l'éducation académique du dix-huitième siècle. A cette époque, l'enseignement officiel parlait sans cesse du mouvement, du frémissement de la vie, de l'expression. Quand on envoyait à Rome des élèves faire des copies d'après l'antique, on leur recommandait d'animer ces statues, de leur donner un aspect vivant que l'antiquité n'avait pas connu. Cet enseignement qui a commencé après Lebrun a duré près de cent ans et a produit des résultats d'une déplorable stérilité. A la fin pourtant il est surgi un élève. C'était un homme d'acier ; celui-là, une volonté terrible, un artiste qu'on peut ne pas aimer, mais une figure puissante devant qui nous devons nous incliner, Louis David !

Quand il part pour Rome, il est tout rempli de l'enseignement qu'il a reçu, il ne doute pas de son excellence, et le voilà qui se met avec acharnement à dessiner toutes les statues et, suivant la méthode régnante, à leur donner de l'expression. Il savait par cœur toutes ces têtes de Lebrun que vous connaissez et, pour se rendre mieux compte de l'expression qu'il devait donner, il faisait sur la même feuille deux dessins d'une même statue. L'un représentait son modèle exactement tel qu'il le voyait : c'est ce qu'il appelait de *l'antique tout cru*. L'autre était la même figure, mais il fronçait tant soit peu le sourcil, il relevait les pommettes, il ouvrait légèrement la bouche, c'est ce qu'il appelait de l'antique à expression ! Il avait cinq volumes in-folio remplis de dessins faits de la sorte ; c'était le résultat d'un travail de plusieurs années.

Un jour pourtant, un de ces jours de fièvre où un grand artiste subit comme une révélation, où il se sent

tout à coup grandir de cent coudées, David était seul dans son atelier, occupé à feuilleter ses dessins; il s'avisa de trouver que l'antique tout cru valait mieux que l'antique à expression. Il fut alors comme frappé de stupeur, et c'est à partir de ce moment-là, il l'a souvent raconté à ses élèves, que date la réforme de son talent. Dès lors, il plonge à travers son passé, il rumine à part lui ces leçons qu'il a reçues et qu'il juge maintenant fatales, il évoque dans son souvenir cette académie où il a été élevé, il la contemple de loin, mais c'est avec l'œil d'un lion qui va se jeter sur sa proie. Il redouble ses efforts et le succès arrive, immense, prodigieux, inespéré. L'Académie croit retrouver son enfant, lui ouvre ses portes, le nomme professeur, lui fait mille caresses. Mais quand elle l'invite à venir prendre sa place, il répond fièrement : « Je fus de l'Académie. » Il ouvre une école et défend à ses élèves de mettre les pieds dans l'école officielle, lieu de perdition. Et quand un élève transfuge de l'enseignement académique se présentait dans son atelier, il le reconnaissait bien vite à son dessin, et s'écriait : « En voilà encore un qui est infecté du virus académique. »

Ce ne sont pas là les paroles d'un citoyen élevé par la liberté, ce sont les paroles d'un Spartacus, indigné d'un ordre de choses qu'il veut détruire à tout prix. David, messieurs, n'est pas un libéral, c'est un révolutionnaire. Ne confondez pas ces deux termes, car l'un est l'antipode de l'autre. S'il a été tour à tour l'ami de Robespierre et l'ami de Napoléon, c'est qu'entre ces deux hommes, il y a plus d'affinité qu'on ne pense. Si David avait été un libéral, il aurait cherché à réformer l'enseignement par l'autorité de son talent. C'était un autoritaire; il ne transforme rien, mais il prétend anéantir jusqu'à la trace du passé, pour substituer à tout sa puissante personnalité. Conventionnel, il fait abolir l'ancienne Académie par un décret Ami de l'empereur, il organise un nouvel enseignement réglementaire, et d'un bout de la France à l'autre, les jeunes artistes apprennent à dessiner de l'antique tout cru. Ils l'apprennent si bien, que les figures de leurs tableaux sont des statues coloriées, et vous pouvez voir à Versailles des batailles de l'Empire, où les grognards d'Austerlitz ont des profils d'Apollon, et pour tuer les Autrichiens se cambrent comme l'Antinoüs!

RENÉ MÉNARD.

COURRIER DE LONDRES

Vendredi.

On sait depuis longtemps que l'aquarelle anglaise diffère en tout point de l'aquarelle proprement dite. C'est un genre

lêché, fini, qui témoigne de patientes et continuelles retouches; n'était le talent fort évident et généralement reconnu des *Watercolouristes* anglais, leur mode de procéder nous ramènerait directement aux enluminures du XV^me siècle.

Notez que ces Messieurs se croient tellement dans le vrai, que si quelqu'un des nôtres s'avisait d'envoyer à leurs expositions une belle et bonne étude, lavée artistiquement, il se verrait fort probablement blackboulé, sous prétexte qu'on n'accepte pas des « esquisses. » Hâtons-nous d'ajouter que les *Watercolours* anglais, quels qu'ils soient, semblent convenir mieux au génie britannique et dénotent une plus grande moyenne de talent que la peinture à l'huile. La quinzième exposition d'hiver de la *Society of painters in Watercolours* renferme 443 toiles, toutes au-dessus de la moyenne. J'ai noté au catalogue des Vues italiennes de *Richardson* et de *Goodall*, une « Vue de Reigate » de *Davidson*, des sujets de genre de *Watson* et de *B. Barnes*, un paysage de *Duncan*, des chevaux de *Taylor*, deux sujets romains d'*Alma Tadema* : *Balneator* et *Balneatrix*, bien travaillés dans le genre bien connu de ce peintre spécialiste. Je n'ai pas cité les noms les plus réputés en Angleterre, et je m'abstiens de discuter des œuvres que la plupart de mes lecteurs n'ont point vues.

Autre exposition de *Watercolours* à la Galerie Dudley. Mais ici c'est le menu fretin; à part quelques exceptions, l'ensemble n'est pas brillant. Tous les forts sont membres de la *Société* ou de la *Nouvelle Société* des peintres en *Watercolours*; du reste, point de trace d'une école jeune que puissent exclure ces deux académies à la gouache. A la Galerie Dudley, nous admirons d'abord un portrait d'enfant de *J. C. Moore*, l'exécution est habile et semble témoigner d'une certaine force. Mais nous retrouvons plus loin d'autres portraits signés du même nom et qui semblent calqués sur le premier. Nous ne pouvons croire à tant de ressemblance, même entre enfants, et nous barrons la mention honorable que nous voulions décerner à *M. Moore*. MM. *H. M. Marshall*, *Lidderdale*, *A. Stocks*, *Severn*, *Dollman*, *Macquoid*, *M^{mes} Westbrook*, *Martineau*, *H. Thornycroft*, etc., ont exposé des œuvres dignes d'être remarquées.

Au n° 28 de Old-Bond Street se trouve une exposition qui accapare, je ne sais trop pourquoi, le nom de *Belgian Gallery*. Le berlinois *Gussow* y a cinq tableaux, peints avec le relief et la puissance d'exécution que l'on connaît. Le coloris semble parfois brutal et l'on se prend à regretter que le professeur *Gussow* ne soit pas un peu grisiste. Mais quelle expression dans sa « Veuve, » que d'habileté dans le traitement de sa « Liscuse »! Il est vrai que cette habileté se complait trop à lustrer des étoffes et à inventer pour ainsi dire des accessoires. Le tableau intitulé « Fleurs de ville » et le « Trésor du vieillard » étonnent plus qu'ils ne charment. Remarquons pour finir que le professeur *Gussow*, comme on ne manque pas de l'appeler ici, se plaît peut-être trop aux tons orange; pourquoi recourir à cette couleur mandarine dans l'interprétation d'une figure de jeune fille?

A côté des cadres allemands s'étalent une trentaine d'œuvres belges panachées, de Bouvier à Clays, de Wauters à Herbo. La plupart sont d'anciennes connaissances et il y a là plusieurs transfuges de la dernière exposition du Cercle. Mais rien de saillant.

La critique anglaise s'est occupée d'un portrait du Pape

Pie IX peint par M. *Compotosto de Belgique (sic)*. Cette toile est exposée au public au fond d'un couloir sombre; il y a des draperies qu'on soulève, des lampes dont on dirige savamment la clarté, etc.

Le public doit se tenir à quinze pas, et il admire de confiance. Nous n'examinerons pas jusqu'à quel point cette confiance est bien placée.

c.

LES PENSÉES

d'une jolie femme.

..... Bal masqué *Guignol dans la vie réelle, Guignol aux grandes lumières* — où l'on peut savoir le cours de la bourse.

..... Femmes, nous sommes le grand mystère dont le désir et la possession donnent également la mort.

..... Il en est des hommes comme des champignons : les plus beaux sont les plus vénéreux.

..... Trop de qualités nuisent au bonheur intime.

..... Femmes poudrées jettent toujours poudre aux yeux ..
Les embrasser c'est, à la rigueur, essuyer les plâtres.

..... Hommes, ce qui vous ramène aux pâtes délaissées, c'est une force particulière, faite de souvenance et d'instinct, une nécessité de vivre encore une heure de la vie de jadis, un effet de cet âpre désir que l'homme a de revenir sans cesse sur ses pas...

M. R. N.

SHAKESPEARE ET ROSSI (*)

(Suite)

Un ami, que nous eûmes le plaisir de rencontrer à chacune des représentations de Rossi, nous demandait quelle était, de toutes les tragédies de Shakespeare jouées à l'Alhambra par le grand artiste, celle qu'il avait interprétée avec le plus d'autorité; quel était enfin le rôle dans lequel il nous avait le plus complètement satisfait. « C'est *Macbeth*, lui répondîmes-nous ». La seconde représentation de cette tragédie donnée au théâtre royal de la Monnaie n'a fait que confirmer notre appréciation première.

Nous ne craignons pas d'affirmer que dans ce rôle Rossi n'a pas de rival. *Si comprendre est évaluer*, disions-nous avec Théodore de Banville, au début de cette étude, Rossi, dans *Macbeth*, est parvenu à évaluer Shakespeare, car il est impossible de saisir les nuances avec plus de sûreté, de traduire avec plus de puissance et de vérité les sentiments divers qui agitent Macbeth.

Assurément il serait difficile à l'esprit le plus partial de retrouver dans le thalé de Glamis et de Cawdor, le Rossi de *Roméo* ou du roi *Lear*. L'incarnation est parfaite. Pas une défaillance; pas un instant où le tragédien cesse d'être Macbeth. Pas d'excentricité dans le geste, nulle attitude forcée; les intonations de voix, les jeux de physionomie, l'allure sont étudiés

avec une rare conscience et témoignent non-seulement d'une parfaite connaissance du cœur humain, mais aussi d'une profonde intuition. Ce rôle de Macbeth ne peut être joué par un tragédien ordinaire. Il faut une intelligence très-vaste pour le comprendre et un talent hors ligne pour l'interpréter. En écoutant Rossi, nous nous reportions par la pensée à l'époque où la Ristori jouait encore et nous nous plaisions à mettre en présence ces deux artistes incomparables dans cette tragédie de *Macbeth*. La dernière expression du beau, la plus complète manifestation de la vérité dans l'art auraient été dépassées!

Physiquement, Rossi semble taillé tout exprès pour représenter Macbeth. Taillé, avons-nous dit. Le mot est exact: le torse puissant du tragédien italien supporte aisément l'armure; ses bras musclés et nerveux doivent se plier aux fatigues incessantes du soldat; la force et la vigueur sont en lui; c'est bien la solide charpente des anciens guerriers d'Ecosse.

Il faut avoir vu Rossi dans la scène du festin, poursuivi par le spectre de Banco, pour bien comprendre les tortures morales de Macbeth et ressentir toute la terreur concentrée dans cette scène, l'une des plus tragiques qui soient au théâtre. L'effet produit ne peut être décrit: en même temps que Macbeth, le spectateur est effrayé, secoué, suffoqué. Violentement la pensée est rejetée en arrière, dans cette cour du château d'Inverness, à l'heure où Duncan a crié sous le fer de l'assassin. On revoit Macbeth épouvanté, saisi d'horreur à l'idée de son crime; lady Macbeth le poussant à continuer son œuvre; on croit entendre les plaintes de Banco, les cris de désespoir de son jeune fils qui s'enfuit! Telle est la puissance du jeu de Rossi que tout ce passé sanglant repasse en un instant sous les yeux du spectateur, qui frémit avec Macbeth sous l'étreinte de la peur! C'est admirable et d'un saisissant effet.

Dans les derniers actes, Rossi nous montre la fureur aveugle de la bête fauve: nul sentiment humain ne peut trouver place dans ce cœur égaré par la folie sanguinaire. La nuit est dans l'esprit et dans l'âme de Macbeth, nuit dont l'éternel silence n'est troublé que par les cris de vengeance des victimes qu'il a faites.

Quand le lion a mangé, il est en paix avec la nature, disait Geoffroy-Saint-Hilaire à Victor Hugo. Macbeth ne s'apaisera que lorsque la nature elle-même, perdant patience, entrera en lutte contre lui. Rossi montre une sauvage énergie dans cette dernière partie du rôle: c'est bien là l'homme de force qui enfreint tout, qui viole tout, qui brise tout. Aveugle dans ses colères, il ne s'arrête, surpris et terrifié, que devant Macduff.

Rossi fait du duel avec Macduff, une des choses les plus étonnantes qu'il soit donné de voir. C'est avec une ardeur fébrile qu'il poursuit son adversaire; comme le lion il se précipite, revenant toujours à la charge, d'autant plus acharné dans la lutte que la résistance de Macduff est plus grande: dernière expression de la fureur humaine! Mais par degrés les forces de Macbeth s'affaiblissent, ses bras ont peine à supporter l'épée; ses jambes fléchissent et sa respiration devient hale-tante. Tout cela est rendu par Rossi d'une façon tellement supérieure, qu'on se sent pour ainsi dire brisé soi-même par cette lutte: on éprouve un soulagement réel, lorsque Macbeth, vaincu par l'épuisement complet, expire sous les coups de Macduff.

M^{me} E. Glech-Pareti joue lady Macbeth, non sans talent, mais elle nous montre une lady Macbeth italienne, caressante, passionnée, et non la femme astucieuse et rampante comme la vipère et dont la parole empoisonnée pénètre au cœur de Macbeth comme le froid acier. Telle l'avait comprise M^{me} Ristori qui a été la véritable lady Macbeth de Shakespeare. Cependant M^{me} Glech-Pareti a parfaitement rendu la scène du somnambulisme.

*) Voir les nos 50, 51, 52, année 1876; nos 2, 4, année 1877.

Le rôle de Banco est fort consciencieusement interprété par M. E. Buffi.

Dans une représentation donnée à son bénéfice (23 décembre 1876), Rossi a joué, dans la même soirée, un acte de *Roméo et Juliette* (le 2^me); le cinquième acte d'*Othello*; le cinquième acte de *Ruy Blas*, et deux actes (1^{er} et 4^e) de *Shylock* ou *Le marchand de Venise*.

Cette soirée est une des plus belles auxquelles nous ayons assisté. Le triomphe et les ovations dont le grand tragédien fut l'objet, engagèrent les directeurs du Théâtre royal de la Monnaie à traiter avec Rossi pour trois représentations *Hamlet*, *Macbeth*, *Louis XI*. Nous compléterons par quelques notes sur *Shylock*, cette étude que les exigences d'une publication hebdomadaire nous ont contraint de trop morceler; et nous terminerons par *Kean*, *Ruy Blas* et enfin *Louis XI*, tragédie dans laquelle nous venons d'applaudir Rossi pour la dernière fois.

Puisse ce mot d'adieu être mensonger et qu'il nous soit donné de revoir encore le grand artiste!

C'est en 1598, que Shakespeare fit *Shylock* ou le *Marchand de Venise*. Cette date est-elle certaine? On ne peut l'affirmer, car c'est sur une simple note de Meres, auteur du *Trésor de l'esprit*, qu'on attribue à cette année de 1598, la création de six pièces parmi lesquelles figure le *Marchand de Venise*. Shylock est l'usurier sans entrailles. La haine implacable et sourde fermentée en lui, sans cesse augmentée par les mépris subis en silence, par des rancunes inassouvies, par de cuisants souvenirs et enfin par une amère soif de vengeance. Shylock est le juif toujours poursuivi, méprisé, traité comme un chien par les chrétiens. Souffrir, dit-il, n'est-il pas la loi de toute notre race!

Shylock est ce paria rejeté par la société depuis des siècles; pas de sarcasmes, pas de dédains, pas d'insultes qui lui aient été épargnés; jamais rebuté, le juif étouffe la haine en son cœur blessé; il essuie sans apparente colère les crachats dont les chrétiens ont souillé sa barbe et sa casaque; mais il est consolé de tant d'amertumes par la pensée de la vengeance, vengeance tardive peut-être, mais certaine.

C'est avec l'or qu'il se vengera! Shylock connaît la faiblesse humaine: il sait que ces beaux seigneurs qui le traitent de mécréant auront un jour besoin de lui, de ses écus; il aura le droit alors de se redresser et de railler à son tour! Et cet or avec lequel il peut satisfaire sa haine contre les chrétiens, il l'aime au dessus de tout et lui sacrifierait tous les sentiments humains. Un seul excepté, peut-être, par lequel Shylock est encore un homme: l'amour de sa fille. Hormis ce sentiment, il n'y a dans l'âme du marchand de Venise que la rapacité et la haine.

Voilà Shylock!

Il y aurait certes une très-curieuse comparaison à faire entre le type créé par Shakespeare et le juif du XIX^e siècle. Les différences seraient adoucies — effet de la civilisation — mais le fonds a-t-il beaucoup varié?

C'est dans ce drame de Shakespeare que le grand acteur anglais Kean a trouvé l'un de ses plus éclatants triomphes. Henri Heine, dans une des lettres qu'il adressa en 1838, à M. Aug. Lewald, directeur de la *Revue dramatique* à Stuttgart, parle de l'impression profonde que lui fit Kean dans l'interprétation de Shylock.

« Le Juif de Venise était le premier de ces rôles héroïques que je lui vis jouer. Je dis héroïque, car il ne le concevait pas comme un vieil homme cassé, comme une sorte de Shewa de la haine, ainsi que le faisait notre Devrient, mais comme un vrai héros.... Quand il raconte la parabole du patriarche Jacob et des brebis de Laban, il se sent comme embrouillé dans

ses propres paroles, et s'écrie tout à coup: *Ay, he was the thirst*. Et pendant que, dans une longue pause, il semble réfléchir sur ce qu'il veut dire, on voit comment l'histoire s'ordonne peu à peu dans sa tête; puis, alors qu'il continue soudain comme ayant trouvé le fil de son récit. *Not take interest...* on croit entendre, non pas un rôle appris par cœur, mais un discours péniblement improvisé. A la fin de sa narration, il sourit ainsi qu'un auteur content de son invention. Il commence lentement: *Signor Antonio, many a time and oft* jusqu'à ce qu'il arrive au mot *dog*, qu'il jette déjà avec plus de force. Le courroux s'accroît aux mots: *and spit upon my jewish gabardine... own*. — Puis il s'approche droit et orgueilleux, et dit avec une ironie amère: *Well then... ducats*. — Mais soudain son dos se plie, il tire son chapeau et ajoute avec des gestes serviles aussi à cet instant; on n'y distingue qu'une légère fêlure de colère concentrée: autour de ses lèvres complaisantes se tordent vivement de petits serpents; ses yeux seuls ne peuvent se contraindre et lancent continuellement leurs traits empoisonnés. Ce combat d'humilité extérieure et de dépit secret éclate au dernier mot *monies* par un rire effrayant, qui se brise subitement, pendant que la figure, convulsivement contractée pour l'humilité, garde encore quelques instants une immobilité de masque, et que l'œil seul, l'œil méchant, brille d'un éclat homicide.

« Mais ce sont là paroles inutiles. La meilleure description ne peut donner une idée de Kean. Sa déclamation, son débit saccadé ont été imités avec bonheur par beaucoup de comédiens; car le perroquet peut contrefaire à s'y méprendre le cri de l'aigle, roi des airs: mais le regard de l'aigle, ce feu hardi qui peut se confondre dans la lumière homogène du soleil, l'œil de Kean, cet éclair magique, cette flamme enchantée, nul vulgaire oiseau de théâtre n'a pu se l'approprier. Ce n'est que dans l'œil de Frédéric Lemaître et pendant qu'il représentait le personnage de Kean, que j'ai découvert quelque chose qui offrait la plus grande similitude avec le regard du véritable Edmond Kean de Drurylane. »

Rossi ne nous a donné que deux actes de *Shylock* (1^{er} et 4^e), dans lesquels il s'est montré comédien consommé. Son jeu fut même pour beaucoup de spectateurs une révélation complète, tant il met de finesse à détailler l'ironie qui vient du cœur aux lèvres du vieux juif; tant ses gestes expriment, sans effort aucun, l'humilité feinte de ce mécréant souffre-douleur. La sourde colère qui grandit dans ce corps courbé par l'âge, colore qui se trahit par des mouvements convulsifs et un rire infernal.

Henri Heine n'eut pas trouvé dans l'œil de Rossi l'éclair magique du regard d'Edmond Kean, mais il l'eût assurément placé tout près de cet admirable modèle, car il est douteux que pour la déclamation et le geste, il soit possible d'approcher davantage de la perfection.

D. G. NOEL.

GAZETTE MUSICALE

L'orchestre du Conservatoire a donné une exécution parfaite de la deuxième symphonie (en ré; de Beethoven). C'est un plaisir de gourmet que d'assister à de pareilles interprétations du grand génie musical.

Les danses célèbres de Gluck ont aussi excité un grand enthousiasme. En particulier la *Gavotte d'Armide* et la grande

chaconne d'*Orphée*. On ne se lasse pas d'entendre cette musique ravissante rendue comme elle l'est sous la direction de M. Gevaert.

Par suite d'une innovation, c'était à M. Dupont que revenait la direction de la partie lyrique du concert; et certes, elle était bien confiée. L'ouverture de la *Flûte enchantée* nous est apparue dans tous ses charmes.

Si la musique de genre italien n'avait jamais produit que de telles œuvres, nous n'aurions pas à la critiquer.

Le trio des fées ne nous a pas produit une impression aussi favorable, malgré l'ensemble et le talent qu'ont su y mettre M^{mes} Hamaekers, Wouters et Bernardi. En revanche, peut-on rêver un morceau plus grandiose que le chœur des prêtres, admirablement chanté.

M^{lle} Hamaekers a étonné les auditeurs par sa virtuosité et la fraîcheur de sa voix dans l'air de la *Reine de la nuit*. C'est, à notre avis, au point de la composition s'entend, le passage le moins réellement beau du concert. L'influence italienne prédomine trop ici. Nous ne saurons jamais nous habituer à ces roulades qui n'ont aucune raison d'être.

Enfin, nous avons été vivement impressionnés par l'air de la cantate de *St Jean-Baptiste* de Bach. Sous une apparente simplicité, que de science et surtout que de grandeur et de majesté. M^{lle} Bernardi a mis tout son talent de chanteuse au service de cet air admirable. Si l'ampleur de la voix laisse quelquefois à désirer chez elle, elle y supplée par la grandeur du style.

— Le *Cercle Artistique* a donné deux concerts intéressants: celui du jeune Dengremont et celui de Henschel.

Ce n'était pas sans appréhension, nous l'avouons, que nous nous rendions au concert du petit prodige.

Tant de fois il nous a fallu entendre des artistes précoces qui jouaient sans intelligence un air longtemps seriné.

Ici nous avons été agréablement surpris. Dengremont, malgré son jeune âge (9 ans 1/2) est un musicien. Il comprend ce qu'il exécute, et non-seulement il fait preuve d'une sonorité et d'une virtuosité remarquable, mais on s'aperçoit qu'il a le sentiment et que son archet obéit aux impulsions de son cerveau plutôt qu'à la routine et à la mémoire. Il doit en outre, autant à son instinct qu'aux excellentes leçons qu'il a reçues, un style magistral, une crânerie étonnante qui feraient croire à l'auditeur placé dans une chambre voisine, que l'exécutant est un homme fait. L'on dit que Dengremont est le violoniste favori de l'Empereur du Brésil, et qu'il jouit d'une pension de 3,600 francs sur la cassette de ce souverain. Il y a environ trois ans qu'il a commencé le violon et après treize mois d'étude il donnait des concerts. C'est certainement une nature exceptionnellement douée; une intelligence prématurée se reflète sur son visage. Il est malheureusement à craindre que le travail précoce imposé à ce jeune cerveau ne l'épuise avant l'âge de virilité.

Nous avons pu établir une curieuse comparaison entre Dengremont et un autre jeune violoniste que son père, M. Steveniers, produisait mercredi au *Cercle*.

Auguste Steveniers, plus âgé de beaucoup que Dengremont, possède aussi certaines qualités remarquables chez un jeune homme. Sa main gauche est excellente. Je n'en dirai pas autant de sa main droite, qui laisse à désirer dans sa façon de tenir l'archet, ce qui nuit à la qualité du son.

Il possède aussi du style, mais emphatique, mêlé de mièvrerie et de cette expression ampoulée qui rend la musique petite et presque ridicule. Il est vrai qu'il jouait le 1^{er} concerto en *mi* de Vieuxtemps, morceau dont l'absence de goût musical peut passer plus ou moins inaperçue lorsque la perfection de l'exécution absorbe l'attention, mais qui devient insupportable quand il est rendu médiocrement. Un farceur demandait mer-

credi, pourquoi ce concerto est une musique de mercredi des Cendres. On répondit: parce qu'on ferait bien de faire une croix dessus. Cette plaisanterie a son côté de sagesse. On ne devrait plus mettre au programme musique pareille. Pour en revenir à Auguste Steveniers, nous lui conseillons vivement de prendre des conseils de Wieniawski et de viser au grand style. Il a trop de dispositions pour ne pas chercher à acquérir les notions de l'art véritable.

Nous avons parlé de Dengremont, disons un mot de *sa troupe*. Il y a d'abord son accompagnateur qui accompagne excessivement mal et nuit beaucoup à l'effet des morceaux. Nous avons ensuite le pianiste Lambert dont la virtuosité un peu sauvage ne manque pas de mérite et surtout d'originalité. Madame Tonedî qui avait d'abord produit sur les amateurs de musique italienne une très-bonne impression, a moins bien chanté son second morceau, le brindisi de *Lucrece Borgia*. Même remarque pour le chanteur M. Léonce Valdec dont la jolie voix et la méthode pleine de goût ont charmé surtout dans la truite de Schubert, mais qui a chanté trop bas *L'Alleluia d'amour* et le premier couplet du *Vallon*, de Gounod.

On annonce pour samedi un deuxième concert de Dengremont, au Cercle.

A tout seigneur tout honneur. Henschel a montré dans huit morceaux de genres divers tout ce que peut un chanteur hors ligne doué d'une voix magnifique et dont le bon goût et le grand style ne se démentent jamais. Ajouter combien de sentiment, de délicatesse, de puissance il a su mettre dans les charmantes mélodies qu'il dit si bien serait se faire l'écho de ce qui s'est répété chaque fois qu'il a chanté en Belgique. En dépit des désavantages que lui présentaient l'emploi de la langue allemande et les imperfections de son accompagnateur, il a obtenu un grand succès, mais il a surtout produit une sensation profonde dans *l'Aria de Rinaldo* de Haendel, qu'il a chanté et stylé avec une perfection incomparable.

N'oublions pas l'exécution remarquable de MM. Rummel et Jacobs dans la sonate en *sol majeur* de Rubinstein, œuvre diffuse et trop cherchée, mais parsemée de beaux passages. Peut-être M. Rummel aurait-il pu ménager davantage son excellent partenaire. Néanmoins il s'est montré pianiste de la bonne école et virtuose de grand talent. Il s'est surtout signalé par une interprétation excellente de *La Polonaise en la bémol* de Chopin.

x.

— Le *Cercle Bizet* a donné, le 10 février, son 4^e concert.

Les principaux solistes de la section symphonique prêtaient leur concours à cette fête: MM. J. Rademackers, violoniste, Gustave Kefer, pianiste; G. Schmidt, flûtiste; Pierkot, cornetiste et Van Dam, hautboïste.

Disons de suite que cette séance musicale a été fort remarquable. Ajoutons, en outre, que le succès a été d'autant plus méritoire que cette phalange instrumentale, est, comme on le sait, de création récente et qu'elle marche de progrès en progrès.

Nous avons plusieurs fois loué le talent et le zèle de son intelligent chef, M. Eugène Brassiné. Nous nous plaisons, cette fois encore, à lui réitérer nos félicitations.

Le programme était intéressant. Nous voudrions nous arrêter à l'analyse de chacun des morceaux dont il était composé, n'était le défaut d'espace.

Signalons spécialement la bonne interprétation par l'orchestre de l'ouverture de *l'Italienne à Alger*, de Rossini; de la *Marche nuptiale*, de Mendelssohn; de l'ouverture de *Guillaume Tell*; d'une *marche militaire* et d'une *valse*, de Brassiné; d'un *fragment symphonique*, de R. Ebingre et d'une *ouverture de concert*, de Léon Dubois.

Ces deux dernières œuvres étaient, croyons-nous, exécutées pour la première fois : elles renferment certaines qualités fort estimables, et le public leur a réservé un accueil gracieux et bienveillant.

Chacun des instrumentistes-solistes a recueilli une part très-légitime des applaudissements de l'auditoire. Nous avons cité leurs noms plus haut ; rappelons les ici, pour leur adresser nos éloges très-sincères.

Le monde était nombreux dans la salle Quinet (ancienne salle Marugg).

C'était la façon la plus courtoise de manifester l'intérêt qu'il attache à la carrière de cette institution symphonique, digne à tous égards, de l'attention artistique.

.... Un de nos compatriotes, M. Emile Dujardin, pianiste d'un fort bel avenir, vient de terminer une tournée artistique, en Prusse et en Autriche. Nous sommes heureux d'apprendre que ce jeune artiste a recueilli partout sur son passage, des marques réelles de la sympathie du public et de la presse.

A Cologne et à Vienne notamment, son succès a été des plus flatteurs et des plus mérités ; dans la première de ces deux villes, M. Dujardin a joué avec une grande sûreté de mécanisme et une diction juste la première partie du *Concerto* de Heuselt. Sur le même programme figurait une *Polonaise*, de Liszt et un *Nocturne*, de Brassin.

Dans la ville autrichienne, l'interprétation de la paraphrase de concert de Liszt, sur *Rigoletto*, a valu à l'exécutant les applaudissements unanimes d'un auditoire nombreux, choisi, de plus, dans un monde distingué.

Nous constatons avec plaisir les progrès remarquables ainsi que les heureux débuts à l'étranger obtenus par M. Dujardin : nous avons pu déjà, il y a quelque temps, apprécier ses sérieuses aptitudes, lors d'une séance artistique dans laquelle s'était produite également la sœur de ce musicien, M^{lle} Victorine Dujardin, qui, elle aussi, annonce une carrière des plus estimables.

Tout fait donc espérer que nos deux compatriotes ne tarderont point à remporter des succès nouveaux, — que nous leur souhaitons bien brillants.

A. T.

.... Au prochain concert du Conservatoire qui aura lieu le dimanche des Rameaux sera exécuté le *Désert* de Félicien David, exécution à laquelle contribuera une masse chorale de cent chanteurs.

Mardi 20 février, à 8 heures du soir, au Conservatoire, audition de la classe de piano de M. Aug. Dupont. M^{les} Moriamé, Delhalle, Lardinois, Vanderhaegen et Laenen. Mélodies nouvelles par des lauréats du Conservatoire ; choral du xvi^e siècle, exécuté par 80 élèves.

Prochainement audition de la classe de chant italien de M. Chiaramonte, M^{les} Augusta Gilbert et Jaquet.

.... La Reine a accepté la dédicace d'une fantaisie pour harpe, intitulée : *Fleurs Saxonnes*, et composée par M^{lle} Mélanie Lemaire, harpiste de Sa Majesté, sur des thèmes choisis dans les principales œuvres musicales de LL. AA. RR. Ernest, duc de Sax-Cobourg et Albert, prince consort d'Angleterre. La Reine, voulant donner à la jeune virtuose un témoignage de sa satisfaction, lui a adressé une lettre des plus flatteuses accompagnée d'une magnifique parure enrichie de diamants et de saphirs. Cet acte de bienveillance fait d'autant plus d'honneur à M^{lle} Mélanie Lemaire, que chacun sait que la Reine est musicienne et qu'elle joue de la harpe avec beaucoup de talent.

.... Conformément au vœu exprimé par Richard Wagner, le comité Wagnérien de Bruxelles s'est réuni à l'effet de fonder

une association pour la continuation et le développement des fêtes théâtrales de Bayreuth. Les demandes d'admission doivent être adressées, par écrit, rue de l'Esplanade, 6, à Ixelles.

.... L'Administration des *Concerts populaires de Musique Classique* annonce pour le dimanche 25 courant son 5^e concert d'abonnement, avec le concours de MM. O. Jokisch et E. Blauwaert, professeur au Conservatoire de Mons.

Ce concert sera consacré exclusivement à l'audition d'œuvres de Richard Wagner.

La première partie comprendra les ouvertures de *Tannhäuser*, *Lohengrin* et les *Maîtres Chanteurs* ; une romance pour violon, exécutée par M. O. Jokisch, et un air du *Vaisseau fantôme*, chanté par M. Blauwaert.

La seconde partie sera composée d'œuvres nouvelles de l'illustre compositeur : 1^o des fragments de la célèbre trilogie *les Niebelungen*, exécutée à Bayreuth au mois d'août dernier (A. *La Chevauchée des Walkyries*, B. *Marche funèbre* pour la mort de *Siegfried*, C. Scène finale de l'opéra *les Walkyries*) ; 2^o la *Marche solennelle* composée pour les fêtes du centenaire de l'indépendance des États-Unis.

L'exécution de la seconde partie du programme exigeant, d'après les indications de l'auteur, un orchestre de plus de cent instrumentistes, la répétition générale aura lieu pour ce concert à la *Salle de l'Alhambra National*.

UNO BACCIO !

A un petit loup...

*Au bal de l'Opéra, durant la nuit d'orgies
Où Mardi-gras fantasque, agitant ses grelots,
De son esprit railleur lance les javelots,
Tu parus à mon bras sous le feu des bougies.*

*Tu vis s'étaler là, — tristes apologies ! —
De l'amour ordurier les indécents complots !
Tu vis la chair aussi bondir sous les maillots
Et du vice éhonté d'infâmes effigies !*

*Sans m'oser dire un mot tu détournas les yeux,
Et ton cœur indigné souleva ton corsage,
Puis un point de carmin colora ton visage !*

*Mais, retournant bien vite à nos jeux amoureux,
J'effaçai de ta bouche un vilain pli morose,
En y cueillant, heureux, un petit baiser, rose !*

V. R.

GAZETTE ARTISTIQUE

On nous écrit de Louvain :

Ernesto Rossi a donné une représentation en notre ville. Parler de l'Othello farouche que cet artiste nous a montré, après l'étude complète que *l'Artiste* fait de *Shakespeare et de Rossi*, nous conduirait à des redites.

Bornons-nous à dire qu'Ernesto Rossi a remporté, devant un public malheureusement trop restreint, un succès aussi enthousiaste qu'à Bruxelles.

La troupe d'Anvers nous continue ses représentations hebdomadaires. M. Jahn nous a donné en dernier lieu *Fra Diavolo*, *la Traviata* et *Rigoletto*. Dans ce dernier opéra nous avons entendu M^{lle} Mézéray (Gilda) qui, à peine remise d'une grave maladie, ne jouissait pas encore de tous ses moyens. Constatons néanmoins que la voix est puissante et bien travaillée. Nous espérons pouvoir ratifier bientôt la bonne réputation qui a précédé cette artiste chez nous. M^{lle} Riff (Madeleine), est un contratlo qui, lui aussi, donne les meilleures espérances.

L'orchestre est trop peu nombreux, pour l'exécution surtout de certaines œuvres. C'est là toujours le défaut des théâtres de province.

Parmi les Concerts d'hiver, mentionnons celui de la *Société Royale de l'Académie de musique* et celui de la Société chorale *la Mélodie*.

Au premier, nous avons applaudi M^{lle} Battu, MM. Demunck, et Charles de Bériot, le fils de notre éminent compatriote que la ville de Louvain est fière d'avoir compté parmi ses enfants. Le talent de M. Charles de Bériot est incontestable, aussi le public l'a-t-il acclamé chaleureusement. Virtuose hors ligne, il se joue de toutes les difficultés; toujours correct, il provoque le charme, l'étonnement, mais il ne parvient pas à émouvoir. C'est un artiste qui a le défaut de ses qualités.

M. Demunck ne nous a pas donné ce que l'on attendait de lui. Son jeu est faible, défaut que l'on attribue à une paralysie du bras. Il a néanmoins été très-applaudi dans la *Tarentelle* de Piatti.

M^{lle} Battu a été fêtée comme elle le méritait.

Parmi les œuvres orchestrales, nous avons remarqué la belle *Fest-Marsch* de notre excellent compositeur namurois Balthasar-Florence.

Au concert de *la Mélodie* se sont fait entendre M^{lle} Heuse, MM. Castado, Arnould, Fontana et Tienpont. Mais les honneurs de la soirée ont été pour M^{lle} Ida Milton, cantatrice et M. Jacobs, violoncelliste de Liège.

M^{lle} Milton chante avec goût; le timbre de la voix est agréable, limpide et les traits en découlent en cascades perlées.

M. Jacobs joue avec sentiment et ne craint pas les difficultés. Le son est beau et pénétrant.

Ces deux artistes de grand avenir ont été l'objet d'oyations chaleureuses et méritées. DÉSIRÉ V. D. P.

Les bureaux de la Commission belge de l'Exposition universelle de Paris en 1878, sont installés Boulevard du Nord, 118, à Bruxelles.

Les personnes qui désirent des renseignements concernant l'Exposition, peuvent s'y adresser chaque jour de 11 à 2 heures, dimanches et fêtes exceptés.

Voici les fêtes qui auront lieu cette semaine au *Cercle Artistique*:

Lundi 19 février, à 8 heures, audition du *Quatuor Florentin*, sous la direction de M. Jean Becker.

1. *Konigs Quartett en ré majeur* Mozart.
2. *Grosses Quartett en ut dièze mineur*, op. 131 Beethoven.
3. *Erstes Quartett en mi mineur* Verdi.

Vendredi 23 février, conférence de M. de Sireuille, sur *l'Amour et la haine dans le roman contemporain*.

CAFÉ RESTAURANT DU PATINAGE

Skating-Rink du Rond Point de l'Avenue Louise

Entrée libre.

On paie pour les patins, 25 et 50 centimes.

Consommations de choix.

Patins du système Bennett, recommandés pour la sécurité qu'ils donnent dès le principe.

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS

FABRIQUE
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS
Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAINE

COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE. EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs, Tissus, Gobelets de toutes dimensions, Meubles d'atelier anciens et modernes, Panneaux, chevalets d'atelier, de campagne et de luxe, Boîtes à couleurs, parasols, chaises, etc.

PLANCHES A DESSIN

Tés, Équerres, Courbes, Broses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^{ie}

Campo Frères, Neveux et Successeurs, r. Royale, 78

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld, Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^{ie} a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Evrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES

Rue de l'Industrie, 26

BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

COUVERTURES POUR CAHIERS D'ÉCOLIERS

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Broses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris



COURRIER HEBDOMADAIRE

ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26
BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
BRUXELLES

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 »
Etranger : id 12 50
Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux libraires.
A Londres, chez SAMPSON Low and C., 188, Fleet street, E.C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez MUQUARDT, rue de la Régence ;
Chez ROZEZ, DECQ et à l'Office de Publicité, r. de la Madeleine ;
Au Bureau de la *Chronique* et chez SARDOU, Galeries-Saint-Hubert ;
Chez LESCUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce, et chez ARMES, rue de Namur.

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

SOMMAIRE :

La vérité aux artistes. — *La Walkure, de Wagner.* — *L'Assommoir, poésie.* — *Shakespeare et Rossi.* — *Les Pensées d'une jolie femme.* — *Contes et Rhythmes, de Hector De Backer.* — *Le Turf, poésie.* — *Gazette musicale.*

LA VÉRITÉ AUX ARTISTES

L'Actualité de dimanche dernier ne la leur ménage pas. — Qui aime bien chatie bien! — Répétons aux artistes les vérités de l'Actualité.

LES RATEURS DE TRAIN

Qu'ils sont nombreux ces malheureux!

C'est la grande phalange des *incompris*; c'est la bohème noire, sinistre, sans jeunesse, en cheveux gris. C'est la race des aboyeurs au soleil, à tout ce qui brille, à tout ce qui réussit!

Ils se réunissent quelquefois en troupeau pour essayer de mordre, mais ils rentrent bientôt dans leur tanière et leur impuissance. Ils n'arrivent à démontrer que leur guenille morale!

Il faut les plaindre et non les condamner, Ils souffrent! I's souffrent énormément, et nul ne peut apporter un soulagement à leurs souffrances: peut-on faire vivre un fœtus?

On les appelle *rateurs de train*, parce qu'ils ont raté celui qui donne le droit à la vie.

Ils ont passé l'adolescence, la jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse souvent, à courir chaque jour à la gare, dans l'espoir de monter dans ce bienheureux train qui, chaque jour, leur passait sous le nez. Aussi, à ce triste métier, les meilleures natures deviennent elles féroces. Le caractère s'aigrit et la bile se change en venin; le cœur se fait haineux et l'esprit envieux; l'homme devient hargneux et pardessus tout malheureux. Il perd le sentiment du juste et de l'injuste, du vrai et du faux. La passion s'allume et consume la raison.

Ces *rateurs de train* s'incorporent alors dans le groupe des ennemis de la société; ils deviennent les comparses inactifs et sans force des *démolisseurs*, quelle que soit la secte de ceux-ci et quels que soient leurs procédés. Ils nient Dieu, trouvant qu'il n'existe pas, puisqu'il n'a rien fait pour eux!

Ils acclament l'apôtre des théories les plus sauvages, d'où qu'il sorte. C'est un martyr — comme eux!

Ils crachent sur leurs dieux et se rient, en grimaçant, du savoir éternel. N'est-ce pas ceux-ci qui leur barrent le passage à la gloire? Ils méprisent les succès, les honneurs rendus aux vaillants. Ils font bon marché de distinctions qui leur échappent toujours.

Ces malheureux accusent le sort lorsqu'ils ne devraient accuser que leur paresse, leur ignorance, leur faux orgueil, leur vanité de cabotin! Ils oublient qu'il est une loi divine et une loi de nature qui dit aux hommes: Rien sans efforts. Et l'effort seul est noble, respectable — qu'il aboutisse ou qu'il n'aboutisse pas. — car là le sort joue son rôle.

Non, à peine partis — le plus souvent sur un faux départ, — ils voudraient être arrivés; ils voudraient ériger en principes, en dogme, leur non-savoir, leur fainéantise, leur impuissance à produire quoi que ce soit de raisonnable.

A quoi sert d'apprendre? — Le travail ne peut doubler les facultés instinctives. — Il n'y a pas de facultés apprises. — Nous sommes des novateurs.

Quand on ne sait rien, on se croit facilement des idées neuves.

Ils savent cependant toutes choses, excepté les choses les plus élémentaires, l'a b c de leur métier.

A quoi bon faire œuvre d'artiste en passant de l'idée à l'expression? Ils n'ont point à exprimer ce qu'ils n'ont pas.

La *Vie de Bohème* de ce pauvre Mürrger et l'outrecuidance de Courbet ont gangrené ces malheureux. Du livre du premier

ils ont pris les erreurs de jeunesse d'hommes de valeur pour la vie même. Des œuvres du second, ils n'ont vu que les impuissances et les grossièretés du personnage pour s'en faire un code. La vraie et grande valeur du peintre, son utilité pratique, leur a échappé.

Ces *rateurs de train* sont spécialement des peintres.

Le musicien trouve une place dans un orchestre qui lui donne le pain quotidien.

Le sculpteur, quand il a un grain de bon sens, se fait ornementaliste.

L'écrivain devient reporter.

L'architecte se fait maître maçon.

Mais le peintre?

Ses aspirations mal définies, son faux orgueil, son ignorance du métier l'empêchent le plus souvent d'aborder la profession de peintre-décorateur.

Ces peintres rencontrent quelquefois sur leur route un cœur naïf, au gousset bien garni. Alors ils se l'accaparent. Ils se disent les *incompris*, les jeunes, puisqu'ils attendent toujours les succès et les récompenses; ils se font la courte échelle; ils ont l'admiration mutuelle. Delacroix, Decamps, Rousseau, Millet, Corot, tous les maîtres glorieux ont eu — comme eux — des commencements pénibles. Aujourd'hui on couvre d'or leurs œuvres, comme on couvrira bientôt les leurs...

Lorsque tous les camarades ont placé un tableau à cet amateur candide, lors que la récolte est faite, ils le lachent pour courir à la recherche d'un autre naïf, qu'ils griseront à son tour en faisant vibrer toutes les cordes sensibles: bonté d'âme, intérêt, vanité, flatterie. Ils ressemblent alors à une fourmière d'insectes qui se précipitent sur un fruit tombé de l'arbre.

Le hasard des expositions, la loterie, des recommandations quémandées, leur font, de temps en temps, vendre un tableau. Ils ont encore la ressource du budget des Beaux-Arts qui, en pratique, est un budget de bienfaisance. Ces subsides du gouvernement leur permettent de *vivoter*, je ne dis pas de vivre.

Plus heureux sont les graveurs! Nous avons le bonheur d'en posséder huit qui ont coûté, en chiffres ronds, douze cent mille francs à l'Etat, soit cent cinquante mille francs par graveur. C'est pour rien.

Les *rateurs de train* prennent à la longue l'habitude de cette triste vie, sans dignité, sans consolations d'aucune sorte. Et cependant ils n'abandonnent jamais cet art qui n'a eu pour eux ni un sourire, ni une larme!

Quelques-uns se croient inspirés parce qu'ils ont tout simplement compris. Ils s'intitulent alors des *buveurs de rosée*, tout en absorbant force petits verres d'alcool.

Et ils se croient — ou feignent de se croire *incompris*, comme les grands *incompris* d'un moment. Ils ne savent pas, suivant la belle parole de Chateaubriand, que seul « le Génie est un Christ; méconnu, persécuté, battu de verges, couronné d'épines, mis en croix pour et par les hommes; il meurt en leur laissant la lumière et ressuscite adoré. »

Ces *incompris-là* ont toujours été entourés d'apôtres, avant, pendant et après la résurrection.

Eux, les *rateurs de train*, perdent à la longue jusqu'à la faculté de l'admiration et de l'enthousiasme. Leur cœur, leur esprit n'a plus qu'une issue: la haine, la haine implacable, passionnée, déraisonnable, de ceux qui souffrent sans remède. Ils s'admirent entre eux, par commande, en attendant, hélas! celles qui n'arrivent pas. Aussi, au moindre succès personnel de l'un des leurs, se réunissent-ils pour déchirer à belles dents cet heureux d'un jour.

Quelques-uns cependant, plus sages, moins atteints de cette folie noire qui ne ressemble en rien à la folie de la jeunesse ou à la folie de l'art, font un effort suprême.

Comprenant enfin qu'il faut vivre, que le tailleur qui ne sait ni couper, ni coudre un habit, est malaisé à se plaindre, et des hommes et de la destinée, quelques-uns, dis-je, se font professeur de dessin.

D'autres encore retournent dans leur ville de province, où ils deviennent facilement le premier et, le plus souvent, le seul peintre de l'endroit. Les expositions annuelles, la Société pour l'encouragement (?) des Beaux-Arts, les subsides de la ville, la protection de hauts personnages, leur valent chaque année l'achat de quelques tableaux.

Ceux-là, au moins, ne meurent pas de l'art.

Ces bienfaits, distribués sous le masque d'encouragements artistiques, sans tromper celui qui donne ni celui qui reçoit, sont de véritables primes accordées au vagabondage artistique. A quoi bon faire des avances sur une échéance qui restera éternellement protestée?

Le mieux est de les abandonner au triste sort qu'ils ont choisi et dont toutes les déceptions ne peuvent les faire déborder.

C'est un crime, pour ceux qui ont le culte de la religion de l'art, de les encourager à persévérer dans cette voie sans issue; c'est faire œuvre inutile de les attaquer. Ces attaques-là ressemblent presque à un manque de cœur, de générosité, d'humanité.

Toutefois, c'est faire œuvre sage et utile de montrer à des jeunes gens tentés d'entrer dans cette carrière artistique, qui paraît si facile et si agréable, les déboires, les désillusions et, disons le mot, les misères de toutes natures qui attendent ceux qui ne sont pas *nés sublimes*.

C'est le seul but de cet article.

« Mes haines artistiques, a dit quelqu'un, viennent de ma raison, de mon esprit; jamais de mon cœur. »

Qu'ils se pénètrent bien — ces jeunes gens — de ces vérités éternelles :

Un grand peintre n'a jamais fait mauvais, même dans ses commencements.

Un grand artiste, du premier coup, donne sa marque de fabrique pour ceux qui savent les choses de l'art.

Il n'y a de progrès possibles que chez les natures admirablement douées et doublées d'énergie.

On ne fait œuvre d'artiste qu'à la condition de savoir passer de l'idée à l'expression.

L'artiste se compose d'un ouvrier, d'un savant et d'un esprit.

Tous les maîtres ont été des travailleurs infatigables.

Encore une fois, ce qui précède est sans valeur pour ceux qui font le sujet de cet article.

Il est trop tard !

Bornons-nous donc à les plaindre; consentons à supporter les cris douloureux qui partent de leur enfer et arrivent, par instants, à la surface de la terre jusqu'à ceux qui travaillent, qui luttent utilement et qui entrevoient la terre promise de l'art.

Pauvres *rateurs de train*!

Pauvres *pétroleurs de l'art*!

Le seul éloge auquel ils peuvent s'attendre ne sera prononcé qu'après leur mort:

Les journaux rééditeront pour la millième fois ce vieux cliché d'imprimerie :

« Les arts viennent de faire une perte sensible en la personne de Tartampion ! »

C—E L—R.

Bien rugé, lion! Que ceux qui se sentent emmiellés se lèchent! Trop nombreux sont et resteront ces hurleurs de l'art, ces génies de la treizième heure, ces incompris, logoglyphes à l'huile, qui ne se compren-

nent pas eux-mêmes et qui endossent insolemment au bourgeois, au *philistin*, la tunique d'impuissance et d'incapacité: leur veste.

Ils peignent! Pardonnez-leur, Zeuxis, Apelles, car ils ne savent ce qu'ils font! La faute première en est au malheureux prix de dessin qu'ils *remportèrent* sur les banes lustrés du collège: ils ont vu là l'indice de merveilleuses dispositions, ils sont *nés sublimes* et, — avant même, souvent, de savoir écrire ni lire correctement — jettent aux orties leur blouse d'écolier, ils s'enrégimentent dans vos bataillons de soldats de plomb, ô Académies! Puis fatalement ils marchent à la conquête de ce brevet d'incapacité: le Prix de Rome.

Les uns parviennent à décrocher cette timbale gouvernementale et prennent leur vol pesant vers l'Italie, qui achève de leur tuer cette originalité naturelle que chacun porte en soi — et déjà déflorée chez eux par le maître officiel.

Ceux qui ont *raté le train* d'Italie, mais possèdent des protections en haut lieu, s'en viennent échouer sur le banc d'or des chemins de la croix, des pages d'histoire, des pancartes religieuses. Mais cela rentre dans le domaine glacé du commerce.

Quant aux autres, ils rompent parfois avec les principes de l'Académie et, reniant cette marâtre, ils volent au sein de la Nature, cette riche et bonne mère.

Alors, quand livrés à eux-mêmes, devrait commencer pour ces fiers renégats le vrai travail, le saint labeur de la tête et du cœur, quand il faudrait développer le sens du beau et du grand, ils laissent s'éteindre l'étincelle, les sensations s'émousser, la poésie s'envoler et s'atrophier leur cœur.

Hors l'argot d'atelier, hors l'atelier, — où ils ne savent guère, — que savent-ils? Rien: de la « fenêtre au nord » viennent toutes leurs lumières.

Ils se reposent, ils attendent, ils cherchent. Mais railleurs et sceptiques, sans la foi ni la religion du modèle, ils ne s'échauffent jamais et leur vie se passe à attendre, à chercher.

Jusqu'au jour suprême Tartampion fume des pipes d'après nature.

PAUL BIZARD.

ADIEUX DE WOTAN A BRUNNHILDE

dans la *Walkure* de RICHARD WAGNER

(Concert populaire de ce jour).

Avant de commencer l'analyse musicale de cette scène, il convient de dire un mot des événements qui la précèdent.

La Walkure Brunnhilde, fille de prédilection du dieu Wotan et l'exécutrice habituelle de ses volontés vient d'agir à l'encontre de ses ordres. Il lui annonce que, pour la punir, il la déclare déchue de sa condition divine et que reléguée sur terre, elle

sera plongée dans un sommeil léthargique et abandonnée sur un rocher, où, nouvelle Andromède, elle deviendra la proie du premier venu.

Brünnhilde implore vainement son pardon. Elle tente de se justifier. En enfreignant les ordres de Wotan, elle savait qu'il n'agissait que forcé par sa promesse, mais contrairement à ses désirs secrets.

C'est là précisément ce qui l'oblige à la punir. En l'absolvant il deviendrait son complice, il l'approuverait de lui avoir donné le moyen de manquer à sa parole.

Au moins, supplie-t-elle, si je dois être livrée à un être humain, que ce soit à un héros sans peur et sans reproche.

Wotan, incapable de résister, accède à cette dernière demande, lui adresse un éternel adieu, et, la plongeant dans un sommeil surnaturel, invoque le dieu du feu, pour qu'il entoure le rocher sur lequel il l'a déposée de flammes infranchissables pour tout autre qu'un héros digne d'elle.

Prenons maintenant la scène au moment où la Walkure adresse sa dernière supplication à Wotan : « qu'à son ordre un feu s'allume, etc. » Aussitôt l'orchestre fait entendre le motif du *pouvoir surnaturel du feu*, dont les accords joués par les hautbois et les flûtes résonnent d'une façon mystérieuse au milieu des étincellements chromatiques des violons.

L'orchestre nous indique ensuite l'ébranlement graduel qui se produit dans la volonté du dieu et son acquiescement à la demande de sa fille, de la préserver d'une indigne souillure.

Du sein du motif du feu, les fanfares des trompettes de l'héroïque *motif de la Walkure*, s'exhalent en un puissant crescendo, comme une haute revendication de son honneur et se résolvent dans le *motif du sommeil* dans lequel il la plongera néanmoins, la réservant à une meilleure destinée. (C'est à cet endroit que commence l'audition au *Concert populaire*).

La colère de Wotan s'est apaisée devant le sublime courage de Brünnhilde. Les vifs et touchants sentiments d'amour et de pardon qui se font jour en son âme, les regrets qu'il éprouve de devoir exercer une juste sévérité envers elle, lui inspirent la plus poignante des mélodies : le *Chant de la séparation* dont l'accompagnement orchestral présente un curieux agencement de reminiscences des motifs du *sommeil et de la Walkure*.

Wotan annonce à Brünnhilde qu'un feu surnaturel la protégera. De nouveau les pétilllements du feu scintillent dans l'orchestre aux accords du *pouvoir surnaturel du feu*. Le dieu ajoute : « celui-là seul sera ton fiancé, qui est plus libre que moi, le dieu lié par ses engagements. » Aussitôt le *motif de Siegfried* éclate au milieu du symbole du feu dévoilant ainsi la pensée secrète de Wotan, qui, dans sa prescience omnipotente, songe à Siegfried comme libérateur de Brünnhilde.

La Walkure, dans sa reconnaissance, se jette au cou de son père et le *motif de la justification*, qui avait antérieurement accompagné son plaidoyer, se reproduisant en magnifiques élans de la symphonie, nous fait comprendre le triomphe que ses arguments ont remporté sur la résolution de Wotan et le bonheur qu'elle en ressent. Cette page sublime de vérité et de grandeur est l'un des points saillants de cette superbe scène.

Brünnhilde redresse la tête et son regard se plonge dans celui de Wotan. Dans cette muette et suprême conversation se fait déjà sentir l'effet du sommeil surnaturel dont le motif se glisse lentement dans l'accompagnement symphonique. A mesure qu'il s'appesantit davantage sur la Walkure, le mouvement du motif s'accélère et se transforme en un doux murmure se voilant graduellement.

Bientôt s'élèvent les regrets plaintifs du dieu, à l'idée que ces beaux yeux, se fixent pour la dernière fois sur lui et le *motif de la séparation* entre-coupe de nouveau le berceement de l'air du sommeil. Puis vient le *motif de l'abnégation ou de la*

renonciation qui indique la violence que Wotan doit faire à ses sentiments pour accomplir sa promesse.

C'est alors qu'il dépose la Walkure insensible sur le rocher et les harpes l'enveloppent dans les sublimes accords arpégés du *motif du crépuscule ou de l'engourdissement*. Enfin le moment est venu pour Wotan de s'arracher à la vue de sa fille.

Le *motif de la fatalité ou du destin* nous annonce qu'il se soumet aux arrêts inflexibles de ce qui *doit être*. Tout est fini. Il réfléchit à la fatale convention (*motif du pacte ou de la convention*) en vertu de laquelle il doit se faire violence et dont le rappel sert ici de transition à l'invocation au dieu du feu. Alors, au milieu des bruissements de l'esprit du feu, se précipite en une course désordonnée, le premier rayon de flamme qui bientôt se roule, s'élance en tourbillons éclatants et pleins de pétilllements dominés par le thème fantastique du *pouvoir surnaturel du feu*. Cette symphonie imitative se déroule en sons de plus en plus puissants et plus riches, sur lesquels se développe comme un arc en ciel de paix, la douce figure du sommeil. Enfin aux mots : « Qui craint le fer de ma lance, ne traverse jamais ce feu » s'élève majestueusement et domine, aux sons de tous les cuivres, le *motif de Siegfried* le libérateur. Encore une fois retentit le *motif de la séparation* noyé dans la mélodie du sommeil et tout disparaît à la perception des sens.

Le dernier acte de la Walkure est une des plus belles choses qui existent au théâtre. Malheureusement il n'est pas possible de le donner en entier et naturellement, le public ignorant ce qui précède et non encore familiarisé avec les mélodies et les symboles n'appréciera peut-être pas à sa juste valeur le final qu'on lui fera entendre.

Néanmoins, nous ne croyons pas nous tromper en disant que ce morceau produira une impression profonde qui s'accroîtra de plus en plus, à mesure qu'on le réentendra. RÉAL.

L'ASSOMMOIR

A EMILE ZOLA.

*La critique en gants-paille, en fard, au patchouli,
Et que l'acre parfum de la rue indispose
Te crache au front la bave et t'engueule — par pose!
Mais ton œuvre, Zola, s'en élève anobli.*

*Ton crime, c'est d'avoir été vrai. Ton volume
Parle au peuple en sa langue et, sans châtrer les mots,
Conte ses appétits, ses grands vices, ses maux.
Langue forte, piment où le verbe s'allume!*

*Penseur, la Vérité t'ouvre sa rude main :
Marche droit sans faiblir par l'austère chemin
Que ton génie ouvrit loin des routes vulgaires...*

*Ta clameur fauve abat ces clameurs de boudoir.
Les contempteurs musqués ne s'en reviendront guères
Car tu laissas sur eux tomber ton Assommoir!*

THÉODORE HANNON.

SHAKESPEARE ET ROSSI.

(Suite)

Dans la scène avec Antonio, le généreux et loyal seigneur, Rossi nous a ravi par le naturel de son jeu, la mordante ironie dont certaines phrases sont empreintes en tombant de ses lèvres, les intonations doucereusement haineuses de sa voix ; mais nous n'entendîmes jamais apostrophe plus virulente traduite avec plus de véhémence contenue :

« Signor Antonio, ce n'est pas une fois, mais mille, que, dans les groupes du Rialto, vous avez pris à partie et ma richesse et mes façons de spéculer. J'ai courbé l'épaule patiemment sous ces railleries ; souffrir n'est-il pas le lot de toute notre race ? Vous m'appeliez mécréant, loup-cervier, coupe-gorge, et crachiez avec mépris sur ma casaque de Juif, le tout parce que je me sers à mon gré de tout ce qui est mien. A merveille ! Maintenant vous avez, paraît-il, besoin de mon aide. Allons, très bien ! Vous venez vers moi : Shylock, j'ai affaire de vos écus, me dites-vous. Oui, vous dites ainsi ; vous dont la salive a souillé ma barbe, vous qui m'avez repoussé du pied comme le chien étranger que vous écartiez de votre seuil, vous implorez mes écus ! Que vous répondrai je ? Ne devrais je pas vous demander à mon tour : Un chien a-t-il de l'argent ? Un vil roquet peut-il prêter trois mille ducats ! Ou bien faut-il m'incliner, et, plié en deux, avec l'humble accent du serf docile, retenant mon souffle parlant à peine d'une voix craintive, dirai-je ce qui suit : Mon beau seigneur, vous avez, mercredi passé, craché sur ma personne ; tel autre jour, vous m'avez toisé dédaigneusement ; en mainte autre occasion traité de chie », et, pour tant de courtoisies, mes écus sont bien à votre service ? »

Devant le tribunal, Rossi s'est montré tour à tour humble, vindicatif et rapace ; c'est avec une satisfaction fielleuse qu'il approche du sein d'Antonio la lame qu'il a patiemment aiguisée, pour enlever la « livre de chair », mais sa haine disparaît devant la peur. S'il allait, en assouvissant sa vengeance, couper un lambeau de trop. Au milieu de tous les sentiments qui envahissent le cœur de Shylock, cupidité, envie, démonialité, une seule pensée surnage : sa fille.

Cette pensée attendrit Shylock et lui arrache quelques larmes. Quels mots pourraient exprimer ce que Rossi met de tendresse et d'amour dans ce souvenir, dans ces regrets ?

Rossi a été fêté, acclamé, couronné dans cette représentation. Employer les phrases pompeuses pour retracer les ovations faites au tragédien serait banal. D'ailleurs le grand artiste ne compte plus les triomphes et le spectateur reste toujours le débiteur d'une telle personnalité artistique. D'autres avant nous, plus autorisés, l'on dit, et nous gardons pour notre part une sincère reconnaissance à Rossi des joies profondes qu'il nous a procurées en nous initiant, par la puissance révélatrice de son talent, à la conception des beautés du drame Shakespearien.

ALEXANDRE DUMAS, VICTOR HUGO, CASIMIR DELAVIGNE,
INTERPRÉTÉS PAR ROSSI.

Kean, ou *Désordre et génie*, comédie en cinq actes d'Alexandre Dumas père, fut représentée à Paris, au Théâtre des Variétés, le 31 août 1836. « Cette pièce, dit Henri Heine, est conçue et exécutée avec une vivacité que je n'avais pas encore vue. Il y a là un jet, une nouveauté dans les moyens qui s'offrent d'eux-mêmes, une fable dont les complications naissent naturellement les unes des autres, un sentiment qui part du cœur et qui parle au cœur, une création enfin. Dumas a bien à se reprocher quelques petites fautes contre des accessoires extérieurs de costume et de localité ; ce qui n'empêche pas que dans tout le tableau ne règne une vérité frappante. Il m'a reporté complètement en esprit dans la vieille Angleterre ; et j'ai cru voir devant mes yeux feu Edmond Kean que j'y ai vu tant de fois. »

Nous n'avons point à analyser le drame d'Alexandre Dumas : il est connu de nos lecteurs et la réputation universelle de cette œuvre dramatique nous dispense de critiques maintes fois répétées et d'éloges qui seraient fastidieux. Mais il ne sera pas sans intérêt, croyons-nous, de relire quelques lignes

extraites du feuilleton que publia Jules Janin sur la représentation de *Richard III*, donnée à Paris, le 11 mai 1828, à la salle Favart par Kean. La duchesse de Berry était venue une des premières à cette représentation que *tout Paris* voulut voir. Kean la fit *insolemment* attendre, dit Jules Janin, et se remplissait de vin de champagne et d'eau-de-vie dans un salon du Café Anglais. Il fallut le supplier de venir jouer, et la toile enfin se leva après *deux heures* d'attente « Deux machinistes, écrivait-il, furent obligés d'amener de sa loge jusqu'à la coulisse le comédien tout à fait ivre... Figurez-vous un petit homme assez gros, cinq pieds à peine, la figure triviale, l'œil hébété, la lèvre avinée comme sa démarche, le geste commun, la parole triviale, et, quand il vint à parler, une voix rauque, un souffle rare, un éreintement général ; c'était quelque chose de hideux à voir »

Ce jour-là, Kean n'était pas assez plongé dans le vin, pour ne pas comprendre qu'il était vu avec peu de faveur par un parterre français peu habitué en ce temps-là à se voir manquer de respect ; aussi, après les premières scènes où il fut pitoyable, il s'éleva bientôt par instinct à une grande hauteur. Notez bien que si je dis : c'était là un homme crapuleux, ivrogne, sans pudeur, sans frein, sans raison, sans respect pour lui-même, ni pour les autres, un homme gâté et corrompu par le succès, *cette chose qui corrompt et qui gâte toutes les mauvaises natures, comme elle élève et agrandit toutes les belles natures*, je suis loin de nier toute la puissance qu'il y avait encore dans ce talent. Autant que j'ai pu en juger et autant que le lui a permis l'ivresse, c'était un homme énergique, passionné, rude à toucher et à entendre, aussi habile à pleurer qu'à sourire, passant facilement de l'ironie à la colère, allant à son but par tous les chemins, tantôt d'un seul bond comme le tigre, tantôt à pas comptés comme le chat. Il possédait au plus haut degré ce ricanement anglais si dramatique, dont il est l'inventeur et qu'il a transplanté parmi nous, à notre grand préjudice, vous le savez.

Il en montra donc assez ce soir-là, malgré son ivresse, pour qu'on pût juger que c'était là un grand et puissant comédien. Assurément toute l'Angleterre, qui l'a proclamé tel, ne pouvait pas se tromper à ce point, de prendre toute cette ivrognerie pour du génie. Je pense encore que lorsque l'Angleterre nous l'envoya, Messer Kean n'était plus que l'ombre de lui-même ; c'était déjà une intelligence obscurcie par l'ivresse, une âme abruti par les joies du cabaret, un tragédien qui était redevenu un paillasse, un pauvre reste d'âme que soutenait encore Shakespeare par la toute-puissance de son génie, les cendres usées d'un flambeau qui avait jeté tout son éclat, moins que rien. Tel est pourtant l'homme que M. Alexandre Dumas a entrepris de *diviniser* dans son drame »

Edmond Kean mourut le 15 mai 1833. « Kean, dit H. Heine, était un de ces hommes dont le caractère défie tous les frottements de la civilisation et qui sont, je ne dirai pas d'une substance meilleure que nous autres, mais tout à fait différente ; originaux anguleux, qui n'ont qu'une faculté, mais dans cette faculté unique, extraordinaire, dominant tout ce qui les entoure, pleins d'une puissance illimitée, indéfinissable, ignorée d'eux-mêmes, infernalement divine, que nous appellerons *das dämonische*. »

Le grand acteur français, Frédérick-Lemaître, créateur du rôle de Kean dans le drame d'Alexandre Dumas, avait avec l'acteur anglais de nombreux points de ressemblance : la personnalité, le jeu, le regard, l'action.

Alexandre Dumas, en écrivant Kean pour le théâtre, n'a pas eu, à notre sens, la pensée de *diviniser* l'acteur anglais comme

le dit Jules Janin. Dumas a voulu nous *faire connaître et aimer* Kean : nous ne saurions invoquer en faveur de la réussite complète de sa tentative un témoignage plus autorisé que celui de Henri Heine.

Alexandre Dumas pouvait-il trouver pour cette création un comédien plus capable de la comprendre et de la rendre palpable que Frédérick-Lemaître ? Il n'est pas permis de le croire. « Frédérick n'était pas seulement, dit Auguste Vacquerie, un acteur d'un incroyable instinct, l'homme du mot, de la spontanéité, de l'originalité, de l'imprévu ; c'était en même temps, le comédien de la réflexion, de l'arrangement général et profond, de la pensée une et active circulant dans toutes les scènes du drame comme le sang dans toutes les veines. » Dans ce drame Frédérick-Lemaître était partout admirable.

Nous allons donner sincèrement notre avis sur l'interprétation de ce rôle par Rossi.

D. G. NOEL.

(A continuer).

ERRATUM : Dans notre dernier article, page 53, col. 1, ligne 30, il faut lire : Souffrir n'est-il pas le lot de toute notre race, et non la loi.

LES PENSÉES

d'une jolie femme.

~ La femme pêche souvent sans malice : elle est imprudente et légère — en même temps que droite et sincère.

~ Le rêve est toujours charmant, mais la réalité a des exigences grossières, faites pour blesser les âmes délicates, que la même situation pensée n'effrayerait pas.

~ Alcool. Esprit de rencontre qui s'évapore vite dans le cerveau d'un imbécile.

~ Faut-il en désespérer une autre ? La femme trouve des grâces inconnues, des attraits inédits, des beautés neuves — et qui ne servent que pour ces jours-là.

~ Amourette. Menue monnaie de l'amour et que l'on jette à tous les vents pour n'être pas obligé de changer.

~ Pour l'amant les sept péchés capitaux sont des qualités chez la femme adorée, pour le mari ce sont les plus tristes défauts !

M.-R.-N.

GAZETTE LITTÉRAIRE

Hector De Backer. Contes et Rhythmes.

Ce n'est jamais sans une certaine appréhension que nous recevons un volume de vers.

Hâtons-nous de le dire, celui-ci se présente à nous sous un aspect séduisant et notre œil est tout d'abord flatté par le titre où le rouge et le noir alternent agréablement.

Puis nous apprenons qu'une eau-forte due à la pointe spirituelle de De Witte, orne ce petit livre qui sort des presses bien connues de M. J. De Thier.

Un bout de préface nous donne ensuite le nom de l'auteur, M. Hector De Backer, un nom bien su des lecteurs de l'ancien *Journal des Étudiants* et de la *Voix des Écoles*.

Cette fois nous sommes complètement rassurés.

D'ailleurs l'exécution du livre est soignée.

Or, nous le demandons, qu'est-ce qu'un volume de vers imprimé sur papier à chandelles avec les caractères usés d'un journal quotidien ?

Une jolie fille mal coiffée et vêtue de haillons.

La beauté ne va pas sans un brin de toilette et la poésie a droit à toutes les recherches du luxe typographique.

M. H. De Backer l'a compris et, servi par un imprimeur artiste, il a su donner à son œuvre toute l'élégance souhaitée.

Exemplaires sur papier de Hollande ou sur papier chamois, impression générale en italique, titres en elzévier, tout concourt à faire de ce volume un petit bijou qui fera la joie des rares bibliophiles qui le posséderont.

Mais la corbeille n'est rien sans la mariée. — La muse de M. De Backer, quelle est-elle ?

Est-ce une muse grande dame, orgueilleuse et hautaine ?

Eh ! non. — L'eau-forte de De Witte nous la montre avec son minois piquant et son frais costume de grisette.

C'est la muse des vingt ans. Elle se nomme Juliette ou Suzon, Flore ou Lisette, ou plutôt, elle n'a qu'un nom : C'est l'*Étudiante*.

C'est celle qui boit du champagne dans nos jours de richesse et de l'eau claire dans nos mois de débine ; qui se pare aujourd'hui de bijoux qu'elle portera demain au Mont-de-piété et qui nous lâche ou que nous lâchons généralement le jour où nous passons nos examens.

Toute la première partie des *Contes et rythmes* lui est consacrée et au milieu des différents récits où nous la voyons figurer, tantôt folle et rieuse, tantôt triste et délaissée, nous nous plaisons à signaler le *bébé rose*, comme l'œuvre la plus parfaite du recueil.

La rime y est plus sonore et plus recherchée, la strophe d'un dessin plus pur.

Dans la seconde partie de son volume, M. De Backer s'est attaché à reproduire quelques-uns des rythmes anciens et nouveaux de la poésie française.

Terza-rima, Sonnets, Rondeau, Ballade, Rondel, Villanelle, Triolets, Kyrielle et Pantoum, il y a de tout là-dedans ainsi que dans les odes funambulesques de Th. de Banville.

Comme forme, c'est la partie la plus soignée du livre, quoique l'auteur y conserve parfois encore les allures un peu sans façon qui sont la marque particulière de son talent.

Il n'a pas le vers plein et fortement trempé des Baudelaire et des Lecomte de Lisle. Il n'a pas non plus les recherches, fatigantes à la longue, des parnassiens. Mais il a le charme et la vie et sous son laisser-aller, plus apparent que réel, il a souvent des trouvailles heureuses.

Nous détachons de son volume une Ballade qui le fera mieux connaître que toutes nos appréciations.

FREEMAN.

LE TURF.

Ballade.

Nobles, manants, ont envahi la plaine :
Les uns par genre et fort peu par plaisir,
Carte au chapeau, les seigneurs de l'arène,
De cent Lais éveillent le désir :
Leurs millions ont le droit de choisir.
La femme honnête, avec .. son antipode,
Vient au turf, concourir pour la mode.
On voit Charybde à côté de Scylla :
De ce duel, la vertu s'accommode,
Les bons chevaux se perfectionnent là.

Un vieux jockey, que toute une semaine,
Grâce à Banting, on a fait dégrossir,
Paraît, montant un pur-sang qu'il entraîne,
Vieux ? la vieillesse a dû le raccourcir ;
Tant de gagné ! -- Des paris à loisir,

*Minces ou gros, s'ouvre la période.
Les pièces d'or, du jeu, font sonner l'ode.
Un Grec, au turf, que le gain appela,
Prime un blanc-bec à la barbe du code.
Les bons chevaux se perfectionnent là.*

*On somme, on part ! Soliman a la veine !
C'est un entier né chez quelque visir.
Honneur à lui !... Le jockey se démène,
Comme un beau diable, ardent à réussir.
De la lorgnette, on cherche à tout saisir ;
Mais patatras !... le cruel épisode !
Homme et cheval roulent... culbute chaude :
La bête en meurt. — C'est fort peu que cela.
L'homme en ces cas parfois se raccommode.
Les bons chevaux se perfectionnent là.*

*Prince ! trouver un coursier est commode :
S'il vous plaisait en voir un au synode,
Comme au Sénat voulut Caligula :
Cherchez au turf : c'est la seule méthode !
Les bons chevaux se perfectionnent là.*

HECTOR DE BACKER.

GAZETTE MUSICALE

— Au Conservatoire, audition de la classe de M. Aug. Dupont. *Concerto*, de Chopin, et *Rhapsodie n° 4*, de Liszt, exécutés avec beaucoup de légèreté et d'assurance, par M^{lle} Moriamé, une pianiste déjà formée. M^{lle} Lardinois, elle aussi, a joué avec netteté et grâce une *barcarolle*, de Rubinstein, une *valse*, de Liszt et les ravissantes variations en *mi bémol*, pour deux pianos, de Schumann, dans lesquelles M^{lle} Vanderhaeghen lui a donné la réplique avec beaucoup d'expression et de sentiment.

Enfin, une toute jeune élève, M^{lle} Laenen a détaillé avec beaucoup de délicatesse, le *rondo en la mineur*, de Mozart, en dépit de l'émotion qu'elle ressentait.

M^{lle} Ida Servais et M^{me} Wouters ont chanté avec le talent qu'on leur connaît, quatre morceaux composés par des élèves.

La Jeune fille, de J.-B. de Pains, est une jolie mélodie pleine de distinction. *Charmante Rose* et *l'Angelus*, de Edg. Tinel, annoncent du sentiment et du tempérament.

Nous sommes convaincus que cette innovation de M. Gevaert, portera des fruits. L'audition de mardi est pleine de promesses qui ne peuvent manquer de se réaliser grâce à l'impulsion et au stimulant des exercices publics.

— L'infatigable direction du *Cercle artistique* avait traité avec le quatuor Florentin.

Perfection de mécanisme, de sonorité, de style et d'expression dans chacun des quatre artistes ; intelligence musicale, finesse de nuances poussée à un degré inconnu dans l'ensemble, et par dessus tout cette admirable abnégation de chacun des exécutants, s'effaçant quand l'effet général le réclame ; voilà une faible idée de ce qu'est l'exécution des florentins, le meilleur quatuor qu'il soit possible d'entendre.

— Le succès du jeune Dengremont s'est maintenu et accentué au second concert donné au *Cercle artistique*. C'est un artiste d'un avenir hors ligne.

M. Lucien Lambert, l'accompagnateur, est un pianiste d'un mécanisme remarquable mais chez lequel la fibre du sentiment ne vibre pas assez.

Nous avons fait connaissance avec l'originale chanson du *Tigre*, dans *Paul et Virginie*, de M. Victor Massé. M^{me} Tarnedi y a fait preuve de bonnes qualités de chanteuse.

— Le théâtre de la Monnaie, nous a donné une excellente reprise de *Mignon*. Galli-Marié y montre dans tout leur éclat, les qualités solides qui ont fait de ce rôle sa plus belle création. Inutile de dire le succès de jour en jour plus marqué de la charmante cantatrice. Le public comprend enfin toute la finesse et la distinction de ce talent délicat. Aussi rappels et bouquets ne lui ont pas manqué.

M^{lle} Hamaekers est tout à fait dans son élément dans la partie musicale du rôle de Philine. Elle partage les applaudissements prodigués à sa partenaire. Le dialogue parlé la dérouta par contre, mais elle s'y sera bientôt habituée.

Dauphin, Morlet et Bertin contribuent par leur talent, à faire de *Mignon* une des meilleures reprises de l'année. x.

— Nous avons sous les yeux un nouveau *Solfège théorique et pratique*, que notre compatriote M. C.-H. Watelle, vient de faire publier par la maison Beethoven.

L'examen attentif que nous avons fait de cet ouvrage, nous permet de lui prédire un succès légitime à tous égards.

Il est le fruit de plus de vingt-cinq années d'observations constantes puisées dans l'enseignement. L'expérience a démontré à son auteur qu'une méthode élémentaire de ce genre doit, avant tout, se mettre à la portée des intelligences les moins douées et doit conséquemment être présentée de la manière la plus concise et la plus simple.

Nous félicitons sincèrement M. Watelle, d'avoir aussi complètement réussi dans cette recherche difficile et laborieuse. Nous sommes convaincus, en outre, que l'œuvre artistique de ce musicien de talent, sera adoptée par les principaux établissements qui s'occupent de vulgariser la musique. A. T.

— Une nouvelle publication musicale vient de paraître. *L'Album musical* publiera les compositions inédites des jeunes compositeurs belges. Il suffit que nous citions les noms de quelques collaborateurs de cette œuvre nationale pour en montrer l'importance :

MM. Antheunis, Barwölff, Eugène Brassine, J.-B. Coppens, François De Mol, Joseph Demol, P. Gevaert, Ch. Miry, H. Natif, M^{lle} Lefèvre, J. Van Huffel, W. Van Perck, Vaster-savendts, Ad. Wouters.

Nous souhaitons grand succès à cette publication dont le prix d'abonnement annuel est de fr. 15. Administration : rue des Marcottes, 11, à Mons.

— L'année dernière, nous avons relaté le grand succès du concert donné par la Société des Chœurs d'Ypres. Cette année ce succès a été plus grand encore, et nous regrettons que notre format ne nous permette pas de reproduire entièrement le compte-rendu de notre confrère Yprois, le *Progrès* ; nous sommes forcés de le résumer.

Les chœurs dirigés par M. De Vos, ont fait des prodiges de précision, de vigueur, de coloris et de délicatesse dans l'interprétation du *Tyrol* de Gevaert. Le chœur de *Quentin Durward*, avec accompagnement d'orchestre, a été enlevé avec verve, ensemble et un sentiment vraiment dramatique. M. Fivé a chanté admirablement le solo de cette jolie composition.

Deux splendides ouvertures : *Le Poète et le Paysan* de J. Suppé, et *Obéron*, de Carl Von Weber, ont été rendues avec perfection par la vaillante phalange instrumentale si bien disciplinée par M. Beyer. Dans *le Poète et le Paysan*, M. Arthur Gaimant, un violoniste distingué, a obtenu un grand succès.

Les deux sections réunies sous l'intelligente direction de M. Mathieu ont exécuté avec une sûreté remarquable *l'Introduction et Chœur de Lara*, de Maillard. M. Mathieu qui chantait le solo, s'est fait applaudir vivement, ainsi que dans l'interprétation du *Franc archer*, de Jouret.

M^{me} Van Santen a chanté avec les accents d'une émotion

touchante *Stella*, valse-légende de Faure ; avec grande expression le grand air de la *Reine de Saba* de Gounod, et avec beaucoup de passion la *Chanson de Magali*, duo dans lequel la secondait admirablement le chanteur Vergracht.

L'éloge de MM. Beyer et Ligy n'est plus à faire. L'éminent professeur du Conservatoire de Gand a donné de nouvelles preuves de son éblouissant mécanisme, de son exécution élégante, de la beauté de son style et de la légèreté de son archet. Il a été acclamé surtout dans une fantaisie de Léonard sur des thèmes de Donizetti.

M. Ligy possède une intelligence musicale rare. Il a magistralement interprété avec M. Beyer une symphonie très-difficile d'Ailard, pour deux violons.

Citons enfin les noms de MM. Dumon et Valcke, et regrettons de ne pouvoir dire plus du talent de tous ces vaillants artistes.

Le concert donné jeudi soir dans la salle de la Grande Harmonie au profit de la Société de Bienfaisance anglaise, avait attiré comme tous les ans un public d'élite. Au programme figuraient les noms de lady Lamb, M^{me} Stanley, MM. Herrmann, premier violon solo du Théâtre royal de la Monnaie, Arthur Stengers, pianiste, Stengers, violoncelliste, Goossens et d'autres artistes distingués.

Le quintette de Schumann — une œuvre difficile — qui ouvrait le concert a été habilement nuancé.

M. Arthur Stengers, dans des compositions de Chopin et de Bach, a fait preuve de très-grandes connaissances. Sa valse en *ut dièse mineur* de Chopin, a notamment été splendide de déli-

catesse et de fini, mais dans le nocturne en *ut mineur* du même compositeur, nous eussions préféré un usage plus modéré de la pédale.

Un fragment du premier trio de C. de Bériot, a été enlevé avec beaucoup d'ensemble par M^{me} Stanley, MM. Herrmann et Stengers.

Enfin, nous avons admiré la brillante exécution par le quintette de l'invitation à la valse de Weber.

Quand nous aurons noté le succès de beauté obtenu par lady Lamb et les applaudissements sympathiques recueillis particulièrement par MM Stengers fils et notre excellent violoniste Th. Herrmann, nous aurons constaté, je crois suffisamment, a réussite complète du concert anglais.

V. R.

— **Mons.** — La première séance annuelle de musique de chambre, donnée par MM. Batta, Dongrie, Gœbel et Cockx, a été très-intéressante. Le programme se composait : de la *Sérénade*, de Beethoven, pour violon, alto et violoncelle ; d'une suite de Goldmarck, pour piano et violon, et du magnifique quatuor de Schumann, pour piano, violon, alto et violoncelle. Ces différentes œuvres ont été rendues très-correctement et l'auditoire a fait aux exécutants un accueil chaleureux. Ces estimables artistes sont du reste en bonne voie de progrès, et les séances qu'ils avaient si heureusement commencées l'hiver dernier, vont se continuer pendant la présente saison, à la grande satisfaction de notre public dilettante. La musique de chambre avait été vraiment trop négligée jusqu'à présent en notre ville, et nous ne pouvons qu'encourager l'entreprise intelligente et artistique de MM. Batta, Dongrie, Gœbel et Cockx.

CAFÉ RESTAURANT DU PATINAGE

Skating-Rink du Rond-Point de l'Avenue Louise

Entrée libre.

On paie pour les patins, 25 et 50 centimes.

Consommations de choix.

Patins du système Bennett, recommandés pour la sécurité qu'ils donnent dès le principe.

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS

FABRIQUE
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES
VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS

Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAINE
COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Méniseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE-EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE
de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,
Meubles d'atelier anciens et modernes,
Panneaux, chevalets d'atelier, de campagne
et de luxe, Boîtes à couleurs, parasols,
chaises, etc.

PLANCHES A DESSIN

Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^{ie}

Campo Frères, Neveux et Successeurs, r. Royale, 78

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld,
Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires La Maison Berden et C^{ie} a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Evrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES

Rue de l'Industrie, 26

BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

COUVERTURES POUR CAHIERS D'ÉCOLIERS

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. Félix Callewaert père, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.



COURRIER HEBDOMADAIRE
ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26
 BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS - SOUCI, 18
 BRUXELLES

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 »
 Etranger : id. 12 50
 Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux libraires.
 A Londres, chez SAMPSON Low and C^o, 188, Fleet street, E.C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez MUQUARDT, rue de la Régence;
 Chez ROZEZ, DECQ et à l'*Office de Publicité*, r. de la Madeleine;
 Au Bureau de la *Chronique* et chez SARDOU, Galeries-Saint-Hubert;
 Chez LESCUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce, et chez ARMES, rue de Namur.

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

SOMMAIRE :

Cinquième Exposition annuelle du Cercle Artistique et Littéraire. — *L'Assommoir d'Emile Zola.* — *Neige, poésie.* — *Le concert Wagner.* — *Hiver bruxellois.* — *Pensées d'un Rapin.* — *Gazette musicale.* — *Gazette artistique.* — *Gazette théâtrale.*

V^{me} EXPOSITION ANNUELLE

DU CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE.

Elle s'ouvrira le 8 mai prochain.

Ce salon qui s'annonce comme devant être exceptionnellement intéressant, promet plus d'un précieux enseignement : on y pourra voir aux prises *jeunes* et *vieux* (*).

Car ces derniers sont aujourd'hui maîtres — ou à peu près — de la place. Grâce à l'inconcevable légèreté et à l'inqualifiable insouciance des *jeunes*, ces libéraux de la peinture, *l'Observatoire* va dicter ses lois au *Cercle artistique*.

C'est bien fait. Puisse cette leçon les préserver de nouvelles défaites !

Mais quelles seront les plaintes du public habituel — intelligent — de ces expositions si vivantes et si originales, lorsqu'il verra relégués au second rang les tableaux qui faisaient ses délices, et se pavaner à la rampe attristée la flore en *zinc*, la faune en bois peint, les paysages de Nuremberg — ordinaire écoeurément de nos exhibitions triennales ? — L'on parle même tout bas de quelques portraits officiels...

Abracadabrant !

Quoi qu'il en soit, ce spectacle sera du plus haut intérêt et bien édifiant. L'on pourra voir côte à côte les lutteurs du gris et les champions du brun, les libres-peintres et les pasticheurs, les athlètes du plein air et de la pleine lumière, et les paysagiers en chambre, faiseurs à la loupe, apôtres du grandissement photographique.

Le public pourra ainsi juger des deux écoles qui se disputent en Belgique le gâteau artistique : il comparera les appétits et les mâchoires.

Et nous crierons aux *jeunes* de ne pas faire la petite bouche.

Que chacun soit du festin, la fève est bonne à tirer ! Sachez mettre les pieds dans le plat — s'il le faut !

Ces escarmouches peuvent être précieuses pour le naturalisme, pour la modernité que nous défendons.

Rompons une brosse nouvelle, crevons des tubes en leur honneur.

Le printemps demain s'épanouira. La nature va quitter ses quartiers d'hiver : l'oiseau s'éveille, la fleur s'étoile et la sève de nouveau vibrera. Volez aux bois, aux plaines, sacrifier sur les autels pimpants de la nature rajeunie, palette au poing, rayons au front !

(*) Pardonne-moi, lecteur, l'emploi de ces termes surannés et vagues, il ne m'en vient pas d'autres sous la plume.

Revenez à l'atelier avec de belles toiles scintillant au fond de vos boîtes, avec de bonnes toiles que nous admirerons en mai au *Cercle artistique* et qui deviendront les Danaës de quelque Jupin financier...

Nous répéterons enfin avec la circulaire du *Cercle* : « Il est hautement désirable que tous les artistes du Cercle s'unissent dans un commun effort pour maintenir et rehausser encore le renom que le Cercle s'est acquis. »

Allez-y, bons peintres de Belgique, et que le 8 mai personne ne rate le train !

MARC VÉRY.

L'ASSOMMOIR, PAR ÉMILE ZOLA

Cré nom d'un chien ! Un rude livre que *l'Assommoir*, et un fier homme que son auteur. En voilà un qui se fiche des potineries de la presse. Allez-y, mes enfants, dit-il aux Figaristes qui l'attrapent ; j'ai mon plan, et vous ne m'empêcherez pas de taper dans le nœud, si j'ai le bonheur de rouler ma bosse pendant dix ans encore.

L'Assommoir n'est que mon septième môme, et comme mes moelles ne sont pas plithisiques, je pousserai jusqu'à vingt, toute une série à la noire où les vicieux et les feignants recevront leur suif.

Et là-dessus, il a mis au monde *l'Assommoir*, c'est-à-dire, le poivre, le vitriol, l'alcool et, par extension, la *distillerie* où l'on consomme le poison dont finissent exclusivement par se nourrir les mauvais ouvriers, ceux qui sont presque toujours travaillés par la flemme, faisant des deux jours par semaine à l'usine, et qui finissent comme Coupeau, le triste héros du livre, par crever du *delirium tremens* dans un lit d'hôpital.

Voici la donnée du remarquable ouvrage de M. Zola : Un ouvrier zingueur, Coupeau, fait la rencontre d'une femme, Gervaise. Son amant, un joli monsieur celui-là, vient de la lâcher, après avoir emporté la suprême pièce de cent sous du ménage, pièce prêtée par le *clou* sur la dernière robe de l'abandonnée et sur laquelle celle-ci comptait pour donner la becquée à ses deux erapoussins que le joli monsieur, leur père, a eu bien soin de ne pas mettre dans sa malle.

Après des préliminaires trop longs à raconter, Coupeau finit par épouser Gervaise et, pendant plusieurs années, tout marche à souhait. Le ménage prospère, s'agrandit par la naissance d'une fille ; on a livret à la Caisse d'épargne, on est dans ses meubles et tout aurait été pour le mieux dans le meilleur des ménages sans une malheureuse chute du zingueur, qui en est pour une cuisse cassée. En dépit des conseils de la famille, Gervaise ne veut pas entendre parler d'hôpital et fait transporter son mari chez lui. Ses économies ne lui appartiennent pas à elle seule, et s'il faut les manger, eh bien ! on les mangera. Après tout, elle est jeune, forte, vaillante à l'ouvrage, Coupeau guérira et l'argent n'est pas rare dans Paris, pour ceux qui n'ont pas la chair molle. Naturellement tout le livret y passe, feuillet par feuillet. Grâce à l'obligeance de bons voisins, les Gouget, Gervaise loue une boutique et s'établit de son métier de blanchisseuse de fin.

Coupeau est recollé. Gervaise exige qu'il ne reprenne son travail que lorsqu'il sera bien d'aplomb. Coupeau que ça amuse d'aller prendre des bains de soleil sur les boulevards extérieurs, fait trainer sa convalescence.

Malheureusement il rencontre d'anciens compagnons d'atelier, des gouapeurs finis, des étouffeurs de tout ce qui se boit et de tout ce qui se mange à n'importe quelle heure, dans les endroits borgnes. D'abord c'est chez le mastroquet qu'on va prendre un litre pour fêter le rétablissement du camarade, car Coupeau qui trouve que le vin est nécessaire à l'ouvrier, a l'horreur des alcools. Mais comme la convalescence se prolonge indéfiniment, un beau jour Coupeau se laisse entraîner dans les *Assommoirs* et devient, à son tour, un lieueur de la force de son ami Mes-Bottes.

Vous voyez d'ici comment cela va tourner. Gervaise, sans éducation, sans instruction, vivant dans un monde de comérages, ayant toujours tenu la bride à sa gourmandise, heureuse de voir ses affaires s'élargissant chaque jour et désireuse d'humilier des parents de son mari qui ont vu de mauvais œil son mariage et qui envient sa prospérité, se laisse aller à son péché mignon, doublé par la vanité d'esbrouffer ses débineurs.

On festine, on rigole, on godaille, on invite des quinze personnes à la fois à des repas homériques, puis on achète à crédit chez les fournisseurs, on porte au clou le ménage pièce par pièce, on emprunte avec certitude de ne rendre jamais, en un mot la dégringolade.

Un vilain jour, le premier amant de Gervaise reparait : Le beau Lantier, qui, ne sachant plus à quel chignon s'adresser, se lie avec Coupeau. Celui-ci, totalement abruti, dans un de ces moments d'épanchement, comme en ont tous les ivrognes aux trois quarts de leur plumet, l'introduit chez lui et finit par obliger sa femme à le prendre en pension.

De là, au bout d'un certain temps, ménage à trois, amené par une rentrée du zingueur, ivre-mort et qui *déshonore* la chambre conjugale d'une façon telle, que sa femme, prise d'un beau dégoût, se laisse aller à accepter l'hospitalité que lui offre Lantier.

Le dénouement est facile à prévoir : la ruine arrive. Du rez-de-chaussée où l'on occupait une boutique qui faisait l'envie du quartier, on grimpe au sixième étage, dans un logement de quatre sous, trop cher encore. Le Coupeau, plus paresseux et plus abruti que jamais, trouve que sa femme, bien qu'ayant la quarantaine, n'est pas encore trop déchirée et pourrait bien exercer certaine industrie.... il y en a d'autres qu'elle, du reste, et puis, il n'y a pas de sots métiers.... Pouah ! il finit par crever à l'hôpital et, un peu plus tard, on trouve Gervaise morte dans un trou occupé précédemment par un mendiant, et que le propriétaire lui avait concédé par charité.

L'action est traversée par des personnages jouant, comme le ménage Lorilleux, les Boche, les Poisson, M^{me} Gouget et son fils, les deux types d'ouvriers honnêtes, et d'autres encore, un certain rôle dans ce drame populaire.

Il me faudrait un supplément pour vous donner des extraits de ce livre étonnant, que j'ai lu tout d'une haleine. Je dois me borner à quelques fragments qui vous permettront d'apprécier la manière de l'auteur.

Ceux qui ont vécu à Paris, qui ont fréquenté le peuple,

dîné dans les gargots ouvriers où l'on mange en semaine la soupe et le bœuf et, le Dimanche, festiné dans les restaurants de barrière où l'on se paie des plats plus relevés, seront émerveillés de la façon vraie et forte de l'auteur, qui fait parler à ses personnages leur langue propre, sans souci des cruautés. M. Emile Zola est un réaliste à la façon de Millet et de notre regretté De Groux, et, de plus, un coloriste qui sait donner le ton juste. Aussi recommandons-nous son livre à tous les artistes ennemis du poncif et de la convention.

Mais laissons parler l'auteur :

Coupeau va épouser Gervaise.

« Quand il eut mis de côté les dix francs du pique-nique, il « lui resta tout juste six francs, le prix d'une messe à l'autel des « pauvres. Certes, il n'aimait pas les corbeaux, ça lui crevait le « cœur de porter ses six francs à ces galfâtres-là, qui n'en « avaient pas besoin pour se tenir le gosier frais. Mais un « mariage sans messe, on avait beau dire, ce n'était pas un « mariage. Il alla lui-même à l'église marchander ; et, pendant « une heure, il s'attrapa avec un vieux petit prêtre, en soutane « sale, voleur comme une fruitière. Il avait envie de lui ficher « des calottes. Puis, par blague, il lui demanda si, dans sa bou- « tique, il ne trouverait pas une messe d'occasion, pas trop « détériorée et dont un couple bon enfant ferait encore son « beurre. Le vieux petit prêtre, tout en grognant que Dieu « n'aurait aucun plaisir à bénir son union, finit par lui laisser « sa messe à cinq francs. »

Un tableau de Paris qui s'éveille :

« Les boutiques s'étaient ouvertes. Le flot de blouses descen- « dant des hauteurs avait cessé ; et seuls quelques retardataires « franchissaient la barrière à grandes enjambées. Chez les mar- « chands de vin, les mêmes hommes, debout, continuaient à « boire, à tousser et à cracher. Aux ouvriers avaient succédé « les ouvrières, les brunisseuses, les modistes, les fleuristes, se « serrant dans leurs minces vêtements trottant le long des bou- « levards extérieurs ; elles allaient par bandes de trois ou « quatre, causaient vivement, avec de légers rires et des « regards luisants jetés autour d'elle ; de loin en loin, une, « toute seule, maigre, l'air pâle et sérieux, suivait le mur de « l'octroi en évitant les coulées d'ordures.

« Puis les employés étaient passés, soufflant dans leurs « doigts, mangeant leur pain d'un sou en marchant ; des jeunes « gens efflanqués, aux habits trop courts, aux yeux battus, tout « brouillés de sommeil ; de petits vieux qui roulaient sur leurs « pieds, la face blême, usée par les longues heures du bureau « regardant leur montre pour régler leur marche à quelques « secondes près. Et les boulevards avaient pris leur paix du « matin ; les rentiers du voisinage se promenaient au soleil ; « les mères, en jupes sales, berçaient dans leurs « bras des enfants au maillot, qu'elles changeaient sur les « bancs ; toute une marmaille mal mouchée, débraillée, se « bousculait, se traînait par terre au milieu de pialements de « rires et de pleurs. »

Bien curieux le récit de la noce, avec la visite au Louvre, ainsi que le fameux dîner de Gervaise où l'on servit une oie gigantesque et où tout le monde chanta la sienne au dessert.

Voulez-vous un échantillon de dialogue ?

Écoutez : Coupeau s'est décidé à retravailler. Il est parti le matin de bonne heure, son sac d'outils sur le dos, avec son ami Lantier :

« Comme ils arrivaient au bas de la rue, ils aperçurent en « effet Mes-Bottes, chez le père Colombe. Malgré l'heure ma-

« tinale, l'assommoir flambait, les volets enlevés, le gaz allumé.

« Lantier resta sur la porte, en recommandant à Coupeau de se dépêcher parce qu'ils avaient tout juste dix minutes.

« — Comment tu vas chez ce roussin de Bourguignon, cria Mes-Bottes, quand le zingueur lui eut parlé. Plus souvent qu'on me pince dans cette boîte ! Non, j'aimerais mieux tirer la langue jusqu'à l'année prochaine..... Mais, mon vieux, tu ne resteras pas là trois jours, c'est moi qui te le dis.

« — Vrai, une sale boîte ? demanda Coupeau inquiet.

« — Oh ! tout ce qu'il y a de plus sale..... On n'en peut pas bouger. Le singe est sans cesse sur votre dos. Et avec ça des manières, une bourgeoise qui vous traite de soulard, une boutique où il est défendu de cracher.....

« Je les ai envoyés dinguer le premier soir, tu comprends.

« — Bon, me voilà prévenu. Je ne mangerai pas chez eux un boisseau de sel..... J'en vais tâter ce matin ; mais si le patron m'embête, je te le ramasse et je te l'asseois sur sa bourgeoise, tu sais, collés comme une paire de soles. »

Un portrait d'ivrogne (Coupeau).

« Avec ça il oubliait d'embellir ; un revenant à regarder. Le poison le travaillait rudement. Son corps imbibé d'alcool se ratatinait comme les fœtus qui sont dans des bocaux, chez des pharmaciens. Quand il se mettait devant une fenêtre, on apercevait le jour au travers de ses côtes, tant il était maigre.

« Les joues creuses, les yeux dégoûtants, pleurant assez de cire pour fournir une cathédrale, il ne gardait que sa truffe fleurie, belle et rouge, pareille à un œillet au milieu de sa trogne dévastée. Ceux qui savaient son âge, quarante ans sonnés, avaient un petit frisson, lorsqu'il passait, courbé, vacillant, vieux comme les rues. Et le tremblement de ses mains redoublait, sa main droite surtout battait telle-ment la breloque, que certains jours, il devait prendre son verre dans ses deux poings, pour le porter à ses lèvres.

« Oh ! ce nom de Dieu de tremblement ! c'était la seule chose qui le taquinât encore, au milieu de sa vacherie générale ! On l'entendait grogner des injures féroces contre ses mains.

« D'autres fois on le voyait, pendant des heures, en contemplation devant ses mains qui dansaient, les regardant sauter comme des grenouilles, sans rien dire, ne se fâchant plus, ayant l'air de chercher quelle mécanique intérieure pouvait leur faire joujou de la sorte ; et, un soir, Gervaise l'avait trouvé ainsi, avec deux grosses larmes qui coulaient sur ses joues cuites de pocharde. »

L'auteur, dans une courte préface, nous annonce qu'il a voulu peindre la déchéance fatale d'une famille ouvrière, dans le milieu empesté des faubourgs parisiens. Il ajoute que son œuvre de vérité est le premier roman sur le peuple qui ne mente pas et qui ait l'odeur du peuple. Bien qu'il le dise lui-même, sans fausse modestie, sachant ce que son talent pèse, comme s'expriment les Américains, je crois qu'il a atteint son but. Il était grand temps que l'on en finisse avec cette vieille rengaine du cœur qui bat sous la blouse et que l'on démontrât que ce n'est pas seulement sous la gâteuse du gommeux que se pelotonnent chaudement tous les vices et toutes les ignominies. La seule circonstance atténuante chez l'ouvrier, c'est son manque d'instruction qui lui fait forcément préférer le cabaret à la bibliothèque populaire, en France plus que partout ailleurs ; et surtout cette promiscuité forcée dans laquelle vivent des familles entières, resserrées dans d'étroits logements, où parents et enfants couchent dans le même lit,

les parents à la tête et les enfants au pied. Tant que nous n'aurons pas l'instruction obligatoire, une bonne réglementation du travail des enfants, une plus équitable répartition du salaire, des sociétés coopératives pour diminuer le prix de la vie animale, cela ira toujours de mal en pis. Si toutes ces réformes existaient demain, nous ne verrions certes pas le peuple se transformer tout d'un coup ; mais j'ai la certitude que le bien-être relatif, doublé d'une instruction sommaire, amènerait un changement notable chez la génération qui suivrait.

Il serait à désirer vivement que les éditeurs de M. Zola, fissent au plus vite une édition populaire de *l'Assommoir*, édition qui ne nuirait en rien à la vente du volume dans le format Charpentier. Grâce aux livraisons à 40 centimes, beaucoup d'ouvriers ont pu lire Ereckmann-Chatrion, et *l'Assommoir*, dans ces prix-là, ferait un peu baisser la vente des platitudes de ces bandes de littérateurs malsains dont le chef est Monsieur Xavier de Montépin !

X. A.

NEIGE

*A travers les fleurs que le givre
Sur le carreau mat burina,
Ton regard où mon œil s'enivre
Frileusement se promena.*

*Puis ton ongle, ô ma bien-aimée,
Tout tremblant, découpa d'un cœur
La flore dont l'hiver moqueur
Ramageait ma vitre étamée...*

*Après ton pénible départ,
O mon ange diabolique,
C'est par ce pertuis symbolique
Que glissa mon pâle regard :*

*La neige au loin, partout la neige !
La plaine à l'horizon voilé,
Blanche sous son brillant barège,
Etale son grand front gelé ;*

*Des champs la scintillante hermine
S'étend monotone à mes yeux,
Un coteau frais poudré termine
Là-bas l'ouate blanche des cieux.*

*Oh ! sous l'inflexible avalanche
Rien qu'une teinte et qu'un rayon !
A l'implacable gamme blanche
Qui donc heurtera son crayon ?...*

*Mais soudain de ce ciel de plâtre,
Un corbeau dont le pied branchu
Semait des étoiles d'albâtre,
Comme une goutte d'encre — chut !*

*— Et je crus voir ainsi qu'en rêve
Point d'ébène en ce flot lacté !
Ta gorge neigeuse où sans trêve
Etincelle un grain de beauté.*

T. H.

LE CONCERT WAGNER

Le concert Wagner était attendu avec impatience. L'on avait annoncé une manifestation. Cette manifestation s'est produite. Mais au lieu de la bordée de sifflets qu'une dépêche télégraphique (?) annonce à l'aimable *Gaulois*, c'est par des salves d'applaudissements, des rappels, des bis que le public bruxellois a accueilli les productions du maître. Le diapason de l'enthousiasme était monté à un degré inconnu aux concerts populaires et, chose remarquable, ce sont les extraits des *Nibelungen* qui ont le plus empoigné l'auditoire qui encomrait les moindres recoins de l'immense salle de l'Alhambra. Ce résultat, auquel nous étions loin de nous attendre, nous prouve une fois de plus que notre public possède un vrai tempérament musical et que chaque jour son jugement se forme davantage. Certes, les amateurs de plaisirs faciles, de grivoiseries musicales sont encore nombreux; les vulgarités populaires, les formes conventionnelles de l'ancien opéra, ont encore leurs adhérents; mais Bruxelles possède en revanche un nombre considérable d'amateurs sérieux, qui se vouent à l'étude de la grande musique; chaque jour ils recueillent de nouveaux partisans et, entraînée par leur exemple, la foule écoute, d'abord avec curiosité; bientôt avec étonnement et stupeur jusqu'au moment où, remuée profondément, elle se laisse aller aux impressions qui se sont glissées inconsciemment dans les âmes et témoigne par ses cris enthousiastes du plaisir qu'elle en éprouve.

En résumé, les ouvertures déjà connues à Bruxelles, et plus particulièrement les morceaux encore inconnus ici tels que la chevauchée des Walkures, la marche funèbre de Siegfried et la touchante scène des adieux de Wotan ont produit une sensation profonde.

L'orchestre a été admirable. On sentait que lui aussi se laissait empoigner. On s'apercevait que M. Dupont avait su lui communiquer les vives et intelligentes impressions qui le transportent.

L'on ne se rend pas compte des immenses difficultés matérielles que présente l'étude d'un concert comme celui-ci. Nous ne parlerons pas des dépenses qu'il nécessite. Mais l'interprétation des *Nibelungen* exigeait l'adjonction d'une quarantaine de musiciens supplémentaires et là gisait la difficulté. L'orchestre ordinaire des concerts populaires, habitué à son chef, lisant dans son moindre mouvement, dans un coup d'œil imperceptible, l'expression de sa pensée en est arrivé à un tel degré d'habileté, qu'il peut aborder sans trop sourcilier une étude aussi compliquée que celle des nouvelles œuvres de Wagner. L'adjonction d'éléments nouveaux exigeait des soins tout particuliers. Il fallait les former à subir promptement les impulsions de la direction, il était nécessaire de leur apprendre à équilibrer les diverses parties, à se *fondre* dans l'ensemble. Et, pour arriver au résultat final, l'on ne disposait que d'un petit nombre de répétitions.

Grâce au dévouement de chacun, grâce à l'abnégation et au talent hors ligne de M. Dupont, le résultat obtenu dépasse toute attente. L'exécution a été admirable à tous égards et nous ne croyons pas nous tromper en disant que peu de capitales en feraient autant.

L'ouverture de *Tannhauser* et l'introduction de *Lohengrin*, ont produit une sensation profonde. Déjà connues, exécutées avec une perfection rare, elles ont été comprises parfaitement. L'ouverture des *Maîtres Chanteurs*, admirablement rendue, n'est pas encore assez familière à la plupart des auditeurs pour leur permettre de suivre aisément les divers et splendides des- sins mélodiques qui s'y entremêlent. L'impression a donc été moins générale, mais elle n'en a été que plus grande sur les

amateurs à même de l'apprécier. Les adieux de Wotan ont impressionné par leur grandeur, étonné par les imitations curieuses du feu et charmé par la douce mélodie du sommeil.

La Chevauchée des Walkures et la Marche funèbre de Siegfried ont soulevé des tonnerres d'applaudissements.

M. Blauwaert a fait preuve de talent dans l'air du Hollandais, du *Vaisseau Fantôme*, mais surtout dans les adieux de Wotan. Le public lui a témoigné sa satisfaction par plusieurs rappels.

M. Jokisch a également obtenu beaucoup de succès dans *l'Albumblatt* pour piano, arrangé pour violon et orchestre par Wilhelmy. M. Jokisch est un violoniste habile doublé d'un profond musicien.

Payons aussi une dette de reconnaissance à M. V. Mahillon qui, avec un désintéressement rare dans le monde industriel, a fait fabriquer à grands frais huit instruments nouveaux et les a mis gratuitement à la disposition de l'orchestre. M. Mahillon est le meilleur fabricant d'instruments. Ses produits sont d'une justesse irréprochable, se jouent avec facilité et joignent la plénitude au moelleux du son. Espérons qu'il recueillera les fruits de sa bienveillante coopération.

L'Administration des Concerts populaires, cédant aux nombreuses demandes qui affluent de tous côtés, s'est décidée à donner samedi 17 et dimanche 18 mars deux nouvelles exécutions du concert Wagner légèrement modifié. Dimanche on a dû refuser plus de 500 entrées. Il en sera probablement de même aux prochains concerts.

Nous apprenons avec plaisir que MM. Stoumon et Calabresi se proposent de remonter *Lohengrin* l'année prochaine avec un luxe et un soin exceptionnels. Peut-être même donneront-ils le splendide drame des Walkures!

REAL.



HIVER BRUXELLOIS

Stances blanches.

Tout est blancheur en bas, tout est noirceur là-haut: le ciel bombe son front encrepé, à l'égal d'un couvercle d'ébène ou de laque.

La ville, plâtrant ses plaies d'une couche de lis inviolés, a pris la houppe féérique des hivers et ses pâleurs de chlorose ont fait place aux saines clartés de la poudre diamantée.

Sous un impassible loup de velours blanc, Bruxelles, ô mascarade! dissimule son rictus: le vieux faune flamand a laissé son lierre et son houblon, insolement, pour l'éblouissante tunique des vierges, pour la couronne d'oranger — qu'au premier rais de soleil il lancera, gaillard, par de-là les moulins qui, là-bas, à l'horizon plaqué d'ouate, disent tic, tac! tic, tac!

Bruxelles porte en blanc le deuil de ses renouveaux anémiques, de ses fleurs étioilées, des turquoises affadies de son ciel citadin.

..

Les omnibus bruyants et lourds ne font plus leur navette. Par les rues mélancoliques errent les poussiéreuses vigilantes.

Nul bruit. Ni le cri tintamarrant des roues; ni le choc sonore des sabots: seul le cristal monotone des clochettes, joujou du cheval efflanqué. Etonnant les grès immaculés de leurs silhouettes baies, jaunes, bistres ou noires, dévalent les harelles, renâclant, soufflant, haletant, tête basse, encapuchonnée dans le couil à raies multicolores, buée violâtre aux naseaux, — piteuses et tintinnabulantes.

Sur les places publiques où l'hiver a jeté ses Smyrnes les plus rayonnants, l'on voit les files pittoresques des vigilantes au repos. Les cochers loqueteux, médusés sur leur siège, ce piédestal, poudrés à frimas, immobiles et roides dans leur triple manteau blanchi, semblent de grotesques statues au nez d'améthyste... cible rutilante de vos boulets glacés, ô turbulentes volées des gamins rubiconds.

Au Parc, les Vénus de marbre ont des boas autour du col, et des manchons, — galanterie du Nord!

Dans les taillis en filigrane d'argent comme la flore des îles enchantées, se poursuivent frileux et criards, les oisillons; leurs pas étoilés burinent des points de dentelle au front des gazons ivoirins.

Sous les arbres que le lichen soutache et vertdegrise, sous les ramures enchevêtrées où le givre coud ses arabesques et suspend ses franges miroitantes, au long des grandes allées fourrées d'hermine, passent les belles!

L'œil par le froid allumé, les roses de l'hiver sur la joue, elles vont: leurs minuscules brodequins abandonnent des semelles d'argent, traçant ainsi, à chaque pas, leur paraphe mignard, — ô piste mirifique!

Elles vont par la bise aigre, se grisant aux accords cadencés des robes lourdes, des massives fourrures qui laissent derrière elles un sillage de fauves senteurs, — ô piste plus mirifique encore!

Inconsciemment je t'avais suivie, ô fauve charmeresse, ayant deviné dans la neige l'imperceptible morsure de ton pied, ayant reconnu dans l'air froid ta chaude senteur...

Et je t'ai suivie au cœur de ton antre capitoné. Dans la rue tout est blanc. Le firmament plombé qui s'émiette en flocons étoilés, épanouit tes vitres de fleurettes polaires. A ta porte bien close le vent jaloux râle et sanglote. Ton feu orange et vert, danse, crépite et flambe, égayant l'âtre de son poème ardent.

Au dehors tout est blanc... Mais blanche, plus blanche ta couche brille, béante et sourde.

Que ton beau corps la jonche comme un lis idéal!

Ta chair est une neige que veut fondre le soleil de mes rouges baisers.

Viens, ô fauve charmeresse! et dans l'alcôve réveillée se fera, ô merveille, l'assomption des murmures et des rayons d'Avril, l'assomption des fièvres et des troublants parfums de Mai!

EDGAR MEY.

PENSÉES D'UN RAPIN

— Le latin et le grec sont des langues fumées.

— Ceux qui se brûlent la cervelle sont assurément des cerveaux brûlés.

— Un chant, grec cependant, qui doit plaire aux créanciers c'est le péan.

— Les peintres, les chevaux et les femmes aiment également leur atelier.

— Un peintre d'animaux ne fait pas toujours la bête.

— Les maris inquiets ne peuvent avoir que des idées biscornues!

GAZETTE MUSICALE

— Voici la liste des fêtes qui seront données d'ici à la fin du mois, par la *Grande-Harmonie*: Jeudi 8, deuxième séance de musique instrumentale, organisée par M. Rummel. — Dimanche 11, grand bal paré masqué et travesti. — Samedi 17, répétition générale des Concerts populaires. — Mardi 20, représentation au théâtre de la Monnaie. — Vendredi 26 avril, représentation au théâtre des Galeries.

— D'après des renseignements dignes de foi, il n'y aura pas cette année de fêtes musicales à Bayreuth pour des raisons techniques et politiques, mais nullement par suite du mauvais état de la santé de Wagner comme on l'a prétendu; car depuis son retour d'Italie, le maître est aussi bien portant qu'il l'a jamais été, et travaille énergiquement à achever *Parcival*.

Ce dernier drame sera écrit dans la forme de *Lohengrin*, dont il forme le complément et contiendra des chœurs et morceaux d'ensemble. Vers mi-avril, Wagner, conformément au conseil de Wilhelmy, fera un voyage en Angleterre, où le grand violoniste lui a préparé les voies. Wagner dirigera plusieurs morceaux dans ces concerts dans lesquels Wilhelmy l'aidera.

Le produit de ces représentations est destiné à couvrir le déficit de Bayreuth. Par contre l'année prochaine on reprendra les fêtes de Bayreuth avec beaucoup d'améliorations scéniques. (*Berliner Musikzeitung*).

— Les échos embaumés du Midi nous apportent avec le parfum des violettes et des roses le bruit du succès que recueille dans les salons de Nice, le sympathique ténor, M. Reubsaet. Les dilettantes se le disputent et se l'arrachent avec une ardeur toute méridionale qui n'a d'égale que l'engouement de Paris pour Capoul.

Un journal local dit de lui, en parlant d'une matinée donnée à la Villa des Palmiers, avec le concours du spirituel Nadaud:

« M. Reubsaet a fait entendre une délicieuse mélodie de sa composition, puis l'*Episode du Printemps des Walkyries*, de Wagner. Magistralement chanté, ce morceau a porté l'enthousiasme de l'auditoire à son comble. La voix de cet artiste, aussi souple qu'énergique, aussi tendre que passionnée, est bien la voix des grandes inspirations. Elle prête un charme étrange et nouveau aux fantastiques rêveries du maître de Bayreuth, que son talent sait comprendre et faire admirer. Certes, si Wagner est jamais proclamé Dieu, M. Reubsaet aura été son prophète. »

— La *Société de Musique* annonce une audition d'*Eve*, de Massenet, pour le lundi 5 mars, à 8 heures du soir, à l'ancienne salle Marugg.

— Un de nos confrères quotidiens, la *Gazette*, publiait il y a deux jours, les quelques lignes suivantes:

« L'Académie a été saisie, dans sa séance d'hier, d'une proposition destinée à mettre fin, une fois pour toutes, aux récriminations dont les jurys de concours n'ont jamais cessé d'être l'objet, depuis qu'il existe des jurys de concours.

« L'auteur de cette proposition, qui est — pensons-nous, — M. Gevaert, demande que, pour le concours musical du prix de Rome, la formation du jury soit laissée au choix des concurrents eux-mêmes. Le Gouvernement et l'Académie n'auraient à intervenir que dans le cas où les concurrents ne parviendraient pas à s'entendre sur la liste à former.

« L'Académie a remis à une prochaine séance la discussion de cette proposition, qui a paru rallier beaucoup de sympathies parmi la grave assemblée. »

Lorsqu'il s'est agi de signaler le défectueux système d'orga-

nisation des concours de Rome et d'en relever les abus, on nous a trouvés au premier rang, osant dire franchement ce que nous pensions et ne ménageant pas les individualités coupables les plus haut placées. Cette nouvelle nous intéresse donc particulièrement. Aussi dans notre prochain numéro l'examinerons-nous précieusement. La réforme que l'on veut introduire paraît assez curieuse.

V. R.

MM. Pardon et Rucquoy ont donné lundi, à la Philharmonie, leur 2^e concert. Le programme était fort attrayant : Sonate en *la* (piano et flûte) de Bach ; grande sonate en *sol mineur* pour les mêmes instruments par Kulhau ; variations symphoniques de Schumann ; nocturne de Brassin ; rondo capriccioso de Mendelssohn, pour piano ; chanson d'amour de Doppler, pour flûte.

M. Pardon est un très-bon pianiste et un excellent accompagnateur, cette dernière qualité, si rare, lui vaut sa nomination comme accompagnateur de Roger, le célèbre ténor. Son jeu est brillant, il possède une belle sonorité et n'étant arrêté par aucune difficulté, il interprète fort bien la musique dans le sens voulu par l'auteur.

M. Rucquoy, lui aussi joint aux qualités du virtuose, la pureté du son et le phrasé élégant et bien rythmé qui en font un musicien de valeur.

Tous deux ont obtenu un succès de bon aloi.

M.

GAZETTE ARTISTIQUE

— L'Exposition du *Cercle artistique et littéraire* de Bruxelles, s'ouvrira le 8 mai 1877. Sa durée sera d'un mois ; elle pourra être prolongée, si les circonstances le permettent.

Chaque Artiste aura le droit d'exposer deux de ses œuvres.

Les Artistes sont priés d'envoyer leurs œuvres au local de la Société avant le 30 avril, délai de rigueur.

Aucun objet d'art ayant figuré à une exposition de Bruxelles ou à la vitrine d'un marchand ne pourra être admis.

Si l'Exposition se prolonge au delà d'un mois, il sera procédé à un remaniement ; les Artistes pourront retirer leurs œuvres et les remplacer par d'autres.

La Commission du *Cercle* mettra tous ses soins à la bonne conservation des œuvres qui lui seront envoyées, sans toutefois assumer la responsabilité des accidents qui pourraient se produire.

— La troisième Exposition internationale et triennale des Beaux-Arts, organisée par le *Cercle artistique et littéraire de Namur*, sous les auspices de l'État, de la province et de la ville de Namur, s'ouvrira le 1^{er} juillet 1877.

Tous les artistes belges et étrangers sont invités à y prendre part.

Les frais de transport sur le territoire belge, *aller et retour*, seront supportés par le *Cercle*.

La circulaire contenant les dispositions réglementaires de l'Exposition sera adressée très-prochainement.

Les mesures spéciales seront prises par la commission-directrice, pour que tous les ouvrages aient figuré au Salon de Namur et qui seraient destinés, soit à l'Exposition de Gand, soit à toute autre exposition s'ouvrant immédiatement après la clôture de celle de Namur, parviennent à leur destination en temps utile.

— Nous apprenons qu'à la suite des démarches faites récemment à Paris par M. de Caraman-Chimay, président de la commission belge de l'Exposition universelle de Paris en 1878,

et par le secrétaire-général, l'emplacement attribué à la Belgique a été notablement augmenté, principalement pour la partie réservée aux beaux-arts, dont les locaux seront beaucoup plus spacieux qu'à aucune autre exposition internationale antérieure.

On nous prie de rappeler que les demandes d'admission pour la section industrielle et pour les beaux-arts, doivent être remises avant le 15 mars prochain, au bureau de la commission belge, boulevard du Nord, 118, à Bruxelles, où l'on peut se procurer des bulletins de demandes d'admission, et tous autres renseignements concernant l'Exposition, chaque jour de 11 à 2 heures, les dimanches et fêtes exceptés.

— L'*Étoile* annonce que le ministre de l'intérieur cédant à une haute influence, est revenu sur sa décision : l'Exposition triennale des Beaux-Arts de 1878, aura lieu dans les bâtiments que la Compagnie immobilière fait construire sur l'emplacement de l'ancienne gare du Midi.

GAZETTE THÉÂTRALE

— Nous n'étions pas à Bruxelles quand y fut représentée au Théâtre Royal des Galeries St-Hubert la *Caisse d'Épargne*, comédie en vers de Victor Lefèvre, mais comme le nom de tout écrivain belge a sa place marquée dans nos colonnes, nous n'attendions pour en parler qu'une nouvelle occasion qui s'est présentée récemment.

La *Caisse d'Épargne* a été représentée avec beaucoup de succès à Mons et nous ne croyons mieux faire que de reproduire les quelques lignes que nous lui avons consacrées cette semaine dans le *Journal de Mons*.

Ce petit acte populaire, disions-nous, appartient à cette littérature sans prétention que tout le monde comprend sans grands efforts et dont les enseignements sont utiles parce qu'ils sont mis à la portée des masses dans lesquelles ils doivent produire leurs salutaires effets.

M. Delisse, de Namur, dans une récente conférence sur le théâtre, donnée au *Cercle Artistique* de Bruxelles, se plaignait de ce que les mœurs populaires n'aient pas inspiré encore nos auteurs dramatiques. Il n'avait pas en ce moment présente à la mémoire la petite pièce de M. Lefèvre, sinon il aurait certainement rendu hommage au louable effort tenté par l'auteur pour étaler aux yeux de l'ouvrier l'avantage du livret de la caisse d'épargne, un des points de solution, à coup sûr, les plus pratiques de la question ouvrière et du paupérisme.

La donnée de la pièce de M. Lefèvre, que nous croyons inutile de reproduire ici, est ce que l'on peut rêver de moins compliqué, c'est le tableau tentant des bienfaits de l'épargne peint simplement, sans recherches, mais avec grande vérité.

Comme se comprend bien le bonheur de cet ouvrier qui s'écrie :

- « Me voilà devenu capitaliste aussi !
- « Un nouvel avenir à mes yeux se déroule,
- « Les plus riants projets se présentent en foule...
- « Je possède, entends-tu, moi qui n'eus jamais rien...
- « Je possède ! et je veux encore grossir mon bien.
- « Je possède ! ah ! ce mot est tout plein de magie.

- « Dès aujourd'hui pour moi s'ouvre une ère nouvelle :
- « On ne me verra plus hanter le cabaret,
- « Où souvent le plus clair de mon gain s'en allait. »

On le voit, cela n'est pas coloré comme une page de Zola ou une description de Paul de St-Victor ; mais ne l'oublions pas, M. Lefèvre s'adresse à l'ouvrier qui ne saurait apprécier le prix de ces bijoux précieux que nous admirons tant dans les écrins

littéraires de de Banville ou de Théophile Gauthier. « Le beau est ce qui convient », aussi le vers de M. Lefèvre nous satisfait-il entièrement.

Le *Cercle d'Hiver* de la Société royale de Zoologie, nous avait conviés dimanche à la *première* d'une revue en 3 tableaux intitulée les *Potins de l'année* et écrite par M. Jules Levis, un des membres du Cercle.

La nouvelle pièce digne en tous points d'être représentée sur une scène plus en renom, a été accueillie par des applaudissements et des rappels nombreux.

L'action générale fait fatalement défaut à ce genre de pièces dont le défilé de personnages épisodiques célèbres, les allusions plus ou moins transparentes et les couplets sur des airs connus, font tout le succès. Dans les *Potins de l'année*, se rencontre tout ce qui constitue une bonne revue et les couplets y sont particulièrement bien troussés.

Ce que nous avons moins aimé, c'est le défilé des différents théâtres. Conçue de cette façon, cette scène exige des interprètes hors ligne que l'on ne trouve pas en aussi grand nombre parmi des amateurs. Si l'auteur donne une seconde représentation de sa revue, nous lui conseillons de *charger* son dernier tableau, l'esprit dont il s'est montré prodigue dans les deux premiers, nous est un garant sûr de réussite.

L'interprétation a mis en relief le talent consommé de M. Carles, qui, sous des rôles d'agent de police et de pompier, a imité le langage marollien avec un naturel dont serait jaloux Vankoppennolle lui-même. M^{lle} B... (l'Expérience) a elle aussi, par sa jolie voix, largement contribué au succès de la pièce.

La *Veuve aux Camélias*, parfaitement jouée par M. Carles, M^{lles} B. et D., servait de lever de rideau à cette charmante soirée.

V. R.

F. Henderick-Roos, éditeur de musique, à Mons.

LE TRÉSOR MUSICAL

JOURNAL DE MUSIQUE MODERNE

Imprimé sur beau papier, format in-4^o, illustré de jolies vignettes, paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

On s'abonne à partir du 1^{er} janvier et du 1^{er} juillet.

Sixième année d'existence. — *Tous les ans nous offrons une prime à nos abonnés, d'une valeur de 2 à 4 francs.*

Lettre **A.** Abonnement aux 24 morceaux de piano seul, grand format in-4^o.

Prix : 7 francs par an.

Lettre **B.** Abonnement aux 24 morceaux par an, 12 morceaux de piano seul et 12 morceaux de chant avec accom^t de piano.

Prix : 7 francs par an.

On peut se procurer au bureau du journal la collection complète des années précédentes au prix de 7 francs l'année.

P. S. Toutes les demandes d'abonnement doivent être adressées au bureau du journal, rue de la Chaussée, 80, à Mons, et accompagnées du montant en un mandat sur la poste.

CAFÉ RESTAURANT DU PATINAGE

Skating-Rink du Rond-Point de l'Avenue Louise

Entrée libre.

On paie pour les patins, 25 et 50 centimes.

Consommations de choix.

Patins du système Bennett, recommandés pour la sécurité qu'ils donnent dès le principe.

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE DESAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS

FABRIQUE
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS
Emballage, nettoyage et remisage de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAINE

COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE-EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,
Meubles d'atelier anciens et modernes,
Panneaux, chevalets d'atelier, de campagne
et de luxe, Boîtes à couleurs, parasols,
chaises, etc.

PLANCHES A DESSIN

Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^{ie}

Campo Frères, Neveux et Successeurs, r. Royale, 78

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld,
Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires La Maison Berden et C^{ie} a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Evrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES

Rue de l'Industrie, 26

BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

COUVERTURES POUR CAHIERS D'ÉCOLIERS

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. Félix Callewaert père, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.



COURRIER HEBDOMADAIRE
ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26
 BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE. SANS - SOUCI, 18
 BRUXELLES

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 »
 Etranger : id 12 50
 Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux libraires.
 A Londres, chez SAMPSON Low and C^o, 188, Fleet street, E.C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez MUQUARDT, rue de la Régence;
 Chez ROZEZ, DECQ et à l'Office de Publicité, r. de la Madeleine;
 Au Bureau de la *Chronique* et chez SARDOU, Galeries-Saint-Hubert;
 Chez LESCUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce, et chez ARMES, rue de Namur.

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

SOMMAIRE :

Le Prix de Rome. — Rossi dans Kean. — L'Intermezzo, traduction de MM. C. Tabaraud et E. Vaughan. — Etude des œuvres de Richard Wagner. — Gazette littéraire. — Gazette musicale.

LE PRIX DE ROME

Voilà donc encore cette *question Romaine* revenue sur le tapis!

On se rappelle le bruit qu'elle a fait déjà dans le monde musical, bruit dont *l'Artiste* s'est fait l'écho fidèle. Naguère pour elle notre plume eut de belles colères, mais aujourd'hui, que l'on se rassure, elle n'aura que des éclats de rire.

« Après les irrégularités qui se sont produites depuis quelque temps, dans les concours de composition musicale, plusieurs concurrents, dit la *Fédération Artistique*, et des plus sérieux, auraient résolu d'envoyer une protestation au Gouvernement, dans laquelle protestation ils déclareraient dénier complètement au dernier jury la compétence et l'impartialité nécessaires pour être arbitre de leurs destinées. Ils y déclareraient en outre, que si ce jury fonctionnait à nouveau sous la présidence de M. Gevaert, ils étaient décidés à s'abstenir. »

O sympathique présidence !!

« Aussi M. Gevaert a tout simplement pris les devants pour s'épargner un..... moment désagréable. »

Il a proposé à l'Académie de laisser dorénavant aux concurrents la faculté de choisir eux-mêmes leurs juges et « l'Académie a remis à une prochaine séance la discussion de cette question qui, paraît-il, rallie beaucoup de sympathies parmi la grave assemblée. »

Il est évident que si, comme l'annonce notre confrère, il est parvenu au Gouvernement une protestation unanime des concurrents contre la présence de M. Gevaert dans le jury de composition musicale, M. Gevaert s'est montré renard en formulant devant l'Académie la proposition dont on lui attribue la paternité; si, au contraire, il l'a faite sans subir aucune provocation, il reconnaît par là des déficiences à l'ancien système et donne raison à nos critiques et à nos incessantes réclamations.

On nous jetait la pierre quand nous contestions au jury du prix de Rome l'impartialité nécessaire pour remplir sa grave mission, et aujourd'hui on daigne reconnaître la justesse de nos protestations; on propose pour la nomination du jury une réforme radicale. Ce n'est pas malheureux!

Reste à savoir maintenant si le nouveau système vaut mieux que l'ancien, si la nomination des juges par les concurrents eux-mêmes est réellement un progrès. L'Académie..... progressiste?.. Vous allez voir! Autant l'ancien système était inique, autant celui-ci est ridicule!

Les *Nouvelles du Jour* le font remarquer très-spirituellement :

« Moi, dirait un concurrent wallon, je ne veux être jugé que par Radoux et Dupont.

« Moi, je veux Benoît ou Vangheluwe, dirait le musicien flamand.

« Les cosmopolites, qui puisent leur musique un peu partout, demanderont Gevaert et Samuel.

« C'est, comme vous le voyez, bien simple : il faut espérer qu'à la longue, le système passera des Conservatoires à la Cour d'assises.

« T'Kint pourrait, par exemple, demander à former son jury et proposera comme chef Langrand-Dumonceau. »

Comme c'est bien vrai cependant! Le nouveau système de M. Gevaert ouvre le champ à tous les abus.

Quel est le concurrent qui n'a pas un ami quelque peu musicien qu'il se choisira pour juge. Ainsi moi, qui ne suis cependant pas versé plus qu'il ne faut, je l'avoue humblement, dans l'étude du contre-point et de l'harmonie, je suis certain dès à présent, si le système Gevaert est admis, d'avoir la voix de l'un des concurrents en reconnaissance de laquelle je me suis empressé de l'assurer de la mienne pour son premier prix.

C'est insensé..... mais académique!

Il n'y a qu'une réforme à apporter au concours de Rome, et celle-là seule sera efficace, c'est sa suppression!

Comment voulez-vous juger du talent d'un homme par une seule œuvre, quand il y a des artistes dont on ne saurait encore apprécier la véritable valeur après des années de travaux incessants? Et comment voulez-vous qu'une œuvre soit sérieuse, élaborée péniblement dans une cellule étroite où sont resserrés également le corps et l'esprit? De quelles idées vraiment larges et belles voulez-vous que soit capable une imagination d'artiste ainsi emprisonnée?

Quant au jury, un seul jury aussi est possible, c'est le jury complètement étranger, qui ne connaît pas les concurrents, qui juge leurs œuvres sans subir aucune pression, aucune influence. Appelez à vous les Wagner, les Camille Saint-Saëns, les Ambroise Thomas, les Massenet, les Guiraud..... et vous aurez des juges savants et impartiaux.

Mais, je le répète, le mieux encore est de supprimer tout à fait le concours de Rome.

Le Gouvernement y gagnera et l'art musical aussi!

V. R.

ROSSI dans KEAN

(SUITE*)

Nous passerons rapidement sur le premier acte. Kean, après avoir informé par lettre le comte de Koefeld qu'il ne pourra accepter l'invitation qui lui avait été faite, arrive au moment même où les convives entamaient, le plus aristocratiquement du monde, la réputation de miss Anna « la petite bourgeoise. » — Tout Londres parlait déjà de la déconfiture de lord Mewill et de l'enlèvement de miss Anna par Kean. — Kean, en apportant la justification de miss Anna, trouve l'occasion de demander un rendez-vous à Élénia, comtesse de Koefeld.

* N° 50, 51, 52 (1^{re} année); 2, 4, 7, 8, 10 (2^e année).

Rossi n'est point à l'aise dans cet habit noir — vêtement obligé des fêtes officielles — et ces airs cérémonieux semblent lui causer un ennui que la majeure partie du public paraît partager. Simple critique de détail, d'ailleurs, mais en outre la traduction italienne ne rend pas l'esprit de ces premières scènes écrites par Dumas avec une finesse pleine de charme.

Arrivons vite au deuxième acte. Nous sommes dans un salon chez Kean. Partout les traces de l'orgie. Kean est endormi, ivre-mort, tenant encore dans ses mains une bouteille de rhum. Des cabotins, des bateleurs, ses amis, ont roulé à terre, comme lui : des bouteilles vides sont sur la table. Le vieux Salomon, le fidèle serviteur de Kean, paraît à la porte du salon, accompagné de Pistol, le saltimbanque. Salomon fait déguerpir au plus vite tous les compagnons d'orgie : Kean se réveille à grand-peine, et c'est en chancelant qu'il se relève. Rossi a bien rendu cette situation de l'homme échappant à l'ivresse pour tomber dans le sommeil ; peut-être pourrait-on désirer plus d'hébétement, plus d'abandon trivial dans le geste, une voix plus éraillée ; car Rossi nous parut être un fils de famille s'étant enivré par hasard dans un joyeux souper : ce n'était pas l'ancien histrion, coutumier du fait d'ivresse, par goût et par habitude. C'est à ce propos que nous avons entendu la réflexion suivante dont le sens a quelque justesse : Rossi ne manque pas assez de distinction !

Par contre, c'est avec un sentiment très-exact, avec une parfaite justesse de gestes et d'intonations que Rossi a détaillé la scène avec Pistol qui vient lui demander d'être le parrain du *treizième* de la respectable madame Bob, sa mère. Kean se souvient de ses débuts dans la vie et de ses succès de saltimbanque : il accepte avec enthousiasme d'être le parrain de la sœur de Pistol. « Non, par l'âme de Shakespeare ! qui a commencé par être un bateleur et un saltimbanque comme nous, je ne te refuserai pas, mon enfant... » Rendez-vous est pris pour le soir : la fête aura lieu au *Trou du Charbon*. Pistol est à peine parti que miss Anna se présente devant Kean. Ici se place une des scènes les plus émouvantes du drame, une de celles que Frédéric-Lemaître jouait avec son incontestable autorité : il mettait dans cet entretien avec la jeune fille qui, se destinant au théâtre, — issue par laquelle elle veut échapper au malheur — vient demander au grand acteur, des avis et des conseils, une sensibilité communicative étonnante ; il se montrait grand et généreux devant cette jeune fille abandonnée, ne lui cachant rien de la triste vérité sur cette carrière nouvelle, pleine de déboires et de pièges ; mais gardant devant la femme une délicate réserve pour lui montrer le revers de cette « médaille brillante qui porte deux couronnes, une de fleurs, une d'épines. » Rossi nous a prouvé dans cette scène, qu'il était aussi parfait comédien que grand tragédien. Cet entretien, dans lequel Dumas a mis tant de cœur, tant de force, tant de vérité, a été parfaitement compris par Rossi et nous sommes bien certain que le grand Frédéric aurait applaudi sincèrement l'artiste italien s'il l'avait entendu répondre à miss Anna qui lui parle de quitter le théâtre :

« Moi ! moi ! quitter le théâtre... moi ! Oh ! vous ne savez donc pas ce que c'est que cette robe de Nessus qu'on ne peut arracher de dessus ses épaules qu'en déchirant sa propre chair ? Moi, quitter le théâtre, renoncer à ses émotions, à ses éblouissements, à ses douleurs ! Moi, céder la place à Kemble et à Mercady, pour qu'on m'oublie au bout d'un an, au bout de six mois peut-être ! Mais rappelez-vous donc que l'acteur ne laisse rien après lui, qu'il ne vit que pendant sa vie, que sa mémoire s'en va avec la génération à laquelle il appartient, et qu'il tombe du jour dans la nuit... du trône dans le néant... Non ! non ! lorsqu'on a mis le pied une fois dans cette fatale carrière, il faut la parcourir jusqu'au bout... épuiser ses jours et ses dou-

leurs, vider sa coupe et son calice, boire son miel et sa lie... Il faut finir comme on a commencé, mourir comme on a vécu... Mourir comme est mort Molière, au bruit des applaudissements, des sifflets et des bravos ! Mais lorsqu'il est encore temps de ne pas prendre cette route, lorsqu'on n'a pas franchi la barrière... il n'y faut pas entrer... Croyez-moi, miss, sur mon honneur, croyez-moi. »

Le troisième et le quatrième acte de *Kean* étaient pour Frédéric-Lemaître l'occasion de triomphes sans cesse renouvelés. C'est là également que Rossi trouve le succès, succès d'autant plus honorable qu'il fallait supporter la comparaison redoutable avec le plus grand acteur français de ce siècle. Nous ne casserons pas l'encensoir sur la tête de Rossi en lui disant qu'il a égalé Frédéric-Lemaître : il ne nous croirait point d'ailleurs. La tentative de Rossi, en s'attaquant à ce rôle, était hardie et périlleuse ; l'effort était grand, très-grand. N'est-il pas glorieux d'avoir réussi, malgré les préventions, malgré cette comparaison avec l'admirable créateur du rôle de Kean ; et enfin, malgré les difficultés inhérentes à une traduction qui place toujours l'acteur dans une situation défavorable !

C'est dans la taverne du *Trou du Charbon*, là où doit se célébrer le baptême de la petite Pistol, que Kean apprend la trahison de lord Mewill. Miss Anna, sur la foi d'une lettre faussement signée du nom de Kean, vient à la *Taverne* ; là, lord Mewill va la retrouver et ce lord ruiné, se couvrant du manteau de Kean, essaiera d'enlever la jeune fille ou la perdra ! Dans cette taverne, Kean reçoit les tendres aveux de miss Anna ; c'est en lui voyant jouer successivement *Roméo*, *Othello*, *Hamlet* qu'elle comprit que seulement de ce jour elle commençait à respirer, à sentir, à vivre : elle aime et n'ose le dire. Mais l'unique préoccupation de Kean, à cette heure, est de châtier le lord insolent et lâche. Le constable répond de miss Anna, et Kean attend dans un coin de la salle, protégé par l'obscurité. Lord Mewill arrive bientôt et veut pénétrer dans la chambre où se cache la jeune fille ; mais Kean lui barre le passage, lui arrache son masque et, appelant à lui tous les habitués de la *Taverne* qui accourent avec des lumières, le bateleur, l'histrion Kean lance à la tête du pair d'Angleterre, cette violente apostrophe que nous regrettons de ne pouvoir reproduire en entier et que Rossi a dite avec d'irrésistibles accents de fierté blessée, de dédain et de colère. Frédéric était plus cynique dans ses provocations et ses outrages : on ne sent peut-être pas assez le saltimbanque chez Rossi ; mais quelle puissance dans la parole ! Quelle aisance ! Quelle autorité dans le geste !

Nous sommes au quatrième acte dans la loge de Kean. La comtesse Elena a consenti à venir trouver Kean : elle a voulu lui dire qu'elle l'aime et, pour le lui prouver, elle a fait faire pour lui son portrait. Nous n'avons point oublié quel charme pénétrant Rossi met dans cet amoureux tête-à-tête, avec quelle grâce pleine d'abandon il tombe aux genoux de la comtesse : avec quelle douleur il avoue qu'il est jaloux du prince de Galles. Kean oublie tout dans son bonheur, quand tout à coup, on frappe à la porte. Elena disparaît, oubliant, dans sa précipitation, son éventail ; et le prince de Galles, suivi du comte de Koefeld, entre dans la loge. Nous passons sur les susceptibilités de M. le comte et nous écouterons la conversation du prince de Galles et de Kean.

Le prince, après la confidence amoureuse de Kean, veut lui faire avouer qu'il est l'amant d'Elena : Kean proteste, mais demande au prince, au nom de l'amitié, de ne plus aller au théâtre dans la loge de la comtesse. Sans avoir rien promis, le prince se retire.

Nous assistons au remue-ménage qui précède dans un théâtre le moment de la représentation. Sous l'empire des

sentiments divers qui le bouleversent, Kean envoie tout le monde au diable, malmène le pauvre Salomon, le régisseur qui lui parle de l'impatience du public qui veut casser les banquettes si le retard se prolonge. Rossi est dans son élément : cette agitation, ces cris semblent, par leur contraste avec la profonde tristesse qu'il ressent, grandir ses facultés : sa voix trahit l'abattement le plus profond, ses mouvements pleins d'impatience et de brusquerie sont vrais. Lorsque, tout affolé, il entend trépigner et crier le public, Rossi laisse déborder toute sa douleur dans ces quelques phrases auxquelles il donne un accent si pénétrant et si juste :

« Qu'est-ce que ça me fait à moi?... Oh ! métier maudit, ... où aucune sensation ne nous appartient, où nous ne sommes maîtres ni de notre joie, ni de notre douleur, ... où, le cœur brisé, il faut jouer Falstaff ; où, le cœur joyeux, il faut jouer Hamlet ! Toujours un masque. jamais un visage .. Oui, oui le public s'impatiente, ... car il m'attend pour s'amuser, et il ne sait pas qu'à cette heure, mes larmes m'étouffent. Oh ! quel supplice ! et puis, si j'entre en scène avec toutes les tortures de l'enfer dans le cœur, si je ne souris pas là où il me faudra sourire, si ma pensée débordante change un mot de place, le public sifflera, le public, qui ne sent rien, qui ne comprend rien, qui ne devine rien de ce qui se passe derrière la toile, ... qui nous prend pour des automates, ... n'ayant d'autres passions que celles de nos rôles... Je ne jouerai pas. »

Salomon, Pistol et le régisseur le supplient de revenir sur sa détermination et le décident enfin. « Allons, cheval de char-rue. s'écrie-t-il, maintenant que te voilà harnaché, va-t-en labourer ton Shakespeare. »

(A continuer).

D. G. NOEL.

L'INTERMEZZO

poème par Henri HEINE

M. C. Tabaraud et M. E. Vaughan, l'auteur de *Du neuf et du Vieux* et des *Joyeusetés de Frère Jean*, deux livres qu'il n'est pas besoin de signaler aux gourmets littéraires, ont bien voulu nous donner la primeur d'une œuvre nouvelle faite par eux en collaboration.

C'est la traduction en vers français de l'*Intermezzo* de Henri Heine, dont nous commençons aujourd'hui la publication.

Parmi les nombreux poèmes de Henri Heine, l'*Intermezzo* est certainement celui qui a le plus souvent séduit nos poètes. Plusieurs ont tenté de le reproduire, mais aucun n'est parvenu à doter sa copie des perfections de l'original, cette élégie douloureuse où, comme dit Gérard de Nerval, chaque strophe est une goutte de sang pourpré qu'exprime la main convulsive du poète en pressant son noble cœur, en exposant sa blessure mortelle aux regards de la foule indifférente.

Gérard de Nerval en a fait une traduction en prose et cette traduction fut tellement estimée par Henri Heine qu'il la publia dans ses *Poèmes et légendes*. Or, on sait que l'auteur des *Reisebilder* écrivait aussi bien en français qu'en allemand et traduisait ses œuvres lui-même.

D'ailleurs, Gérard de Nerval, par la tournure un peu germanique de son esprit, était l'écrivain le plus capable de faire

passer dans notre langue, en leur conservant leur saveur particulière, les productions des poètes d'Outre-Rhin.

Il l'avait déjà prouvé en traduisant les deux *Faust*, de manière à satisfaire le grand Goethe lui-même, si difficile cependant.

Il semblerait donc que l'*Intermezzo* eut trouvé sa version définitive en français.

Mais la traduction de Gérard, malgré sa perfection, laisse encore quelque chose à désirer.

Elle est en prose. Et nous ne savons si nous nous trompons, mais nous croyons que le vers seul peut rendre le charme du vers.

Nous avons quelque peine à nous représenter ce que peuvent devenir dans une prose étrangère, pour harmonieuse qu'elle soit, les Contes de Musset, les Orientales de Hugo ou les Odelettes de Banville.

De même, les Sonnets de Pétrarque, les *Lieder* de Goethe ou de Heine ne nous paraissent pas pouvoir se passer de mètre et de rythme, et les nombreuses tentatives de nos poètes sont là pour affirmer que notre avis est assez généralement partagé.

L'*Intermezzo*, plus que tout autre, nous en fournit la preuve.

Ratisbonne, en France, E. Wacken, en Belgique, en ont traduit plus ou moins heureusement divers fragments.

De plus, nous en connaissons deux traductions complètes en vers.

La première, celle de M. Ristelhuber, parut en 1858, chez Poulet-Malassis. C'est l'intelligent éditeur Lemerre qui, en 1868, publia celle de MM. Mérat et Valade.

La traduction de M. Ristelhuber est peut-être la plus littéraire, mais la forme en est vraiment déplorable. Les expressions les plus communes, les termes les plus impropres, les constructions les plus vulgaires viennent à chaque instant détonner au milieu des exquis mélodies de Henri Heine.

Et, dans les endroits où l'auteur parle en français à peu près convenable, ses vers se suivent d'une façon monotone, n'ayant de rime que ce qu'il en faudrait pour des vers de mirilton.

La version de MM. Mérat et Valade n'a aucun de ces défauts. Elle renferme quantité de pièces charmantes, façonnées par les mains d'artistes à qui l'on doit *Avril, Mai, Juin*, les *Chimères*, et tant d'autres recueils de vers polis et ciselés avec amour.

La forme est élégante, le rythme varié, la rime riche mais, il faut bien l'avouer, les deux poètes français ont parfois substitué leur manière de dire à celle de l'auteur allemand et la fidélité du texte n'est pas toujours respectée.

MM. Vaughan et Tabaraud, dans la traduction que nous présentons à nos lecteurs, nous paraissent avoir évité ces deux écueils.

D'abord ils manient très-habilement le vers français.

A ce mérite ils en joignent un second d'une importance capitale : ils ont constamment respecté le texte du poète et l'ont serré d'aussi près qu'il était possible de le faire.

Un mot encore. Henri Heine a écrit deux préludes pour son *Intermezzo*. M. Ristelhuber n'a traduit que le premier. MM. Mérat et Valade ont au contraire choisi le second.

MM. Vaughan et Tabaraud nous les donnent tous les deux,

de sorte que leur traduction possède une qualité de plus — celle d'être la seule complète.

La présentation faite, nous laissons la parole aux poètes.

FREEMAN.

PRÉLUDES

I

*C'est l'antique forêt pleine d'enchantements !
On y respire, au bord de leurs frêles calices,
Le doux parfum des fleurs. — Les clairs rayonnements
De la lune en mon cœur versent mille délices.*

*J'allais parmi la mousse embaumée, et tandis
Que sous mes pas errants craquait la morte branche,
Il se fit quelque bruit dans les airs : — j'entendis
La voix du rossignol vibrer, sonore et franche !*

*Il chante ses amours, le jeune rossignol !
Il chante leurs gaietés et leurs douleurs sans trêves !
Et si tristement pleure, hélas ! que mes vieux rêves
Se raniment soudain et reprennent leur vol.*

*— Je poursuis ma route à travers la nature,
Dans les herbes, rêvant et le cœur en émoi. —
Comme j'allais, je vis s'élever devant moi
Un grand château gothique à la haute toiture.*

*Je jetai sur ses murs désolés un coup d'œil :
— Sa porte était fermée et sa fenêtre close,
Et partout la tristesse accablante et le deuil ;
La mort paraissait vivre en ce château morose.*

*Sur le seuil se tenait, sous les cieux souverains,
Un sphinx, — à la fois doux et cruel logogriphe.
Il avait d'un lion la poitrine et la griffe ;
D'une femme le front souriant et les reins.*

*O femme ! son regard appelait de sauvages
Voluptés ! et sa lèvre au sourire puissant,
Qui du temps n'avait point subi les durs ravages,
S'offrait p'eine d'ardeurs, de désirs et de sang.*

*Le rossignol chantait si doucement dans l'arbre ! —
Saisi soudainement d'un charme inapaisé,
Ne pouvant résister à la lèvre de marbre,
J'y vins mettre un joyeux et violent baiser.*

*La figure impassible, alors, prit une vie ;
La pierre soupira ; le frisson courut dans
Sa veine ; — elle vivait ! — et sa bouche ravie
But avec soif le flot de mes baisers ardents.*

*Elle aspira mon souffle entier, la charmeresse !
Sa poitrine gonflait en sa rébellion.
Elle étreignit mon corps dans une chaude ivresse,
Le déchirant avec ses griffes de lion.*

*O souffrance et plaisirs infinis ! Doux martyr !
Pendant que son baiser m'enivrait en vainqueur,
Philtre, poison divin qui tue et vous attire...
— Ses griffes me faisaient des blessures au cœur !*

*Le rossignol chanta, des frissons plein son aile :
— Beau sphinx amour ! Pourquoi mêler jusqu'à la mort
A tes félicités la douleur éternelle ?
Pourquoi mettre un baiser sur la bouche qui mord ?*

*O toi, beau sphinx ! Amour mystérieux ! Révèle
A nos cœurs, tout remplis de tes désirs brûlants,
Cette énigme fatale et sans cesse nouvelle.
— Moi, j'y songe déjà depuis plus de mille ans.*

II

*C'était un chevalier toujours silencieux,
Au front blême, à l'air sombre, à la joue amaigrie,
Qui semblait en marchant se traîner sous les cieux,
Plongé dans une longue et triste rêverie.*

*Sa lèvre se crispait sous d'amères douleurs ;
Le sourire jamais n'y mit sa douce ébauche.
Il sanglotait parfois, et le voyant si gauche,
Elles riaient de lui, les femmes et les fleurs !*

*Des jeunes filles font sur la harpe qui ploie
En flots harmonieux résonner de doux chants.
Le chevalier s'enivre ; il vit, et, plein de joie,
Etreint son amoureuse en des transports touchants.*

*Mais tout à coup le bruit cesse. — Mensonge ! Leurre !
Tel un oiseau qui bat des ailes hors du nid,
Les chants sont envolés, et le rêve est fini...
Le pauvre chevalier se brise ; il tremble il ; pleure.*

*Il demeure aussi froid qu'un mort dans son tombeau.
Plus de palais et plus d'éclat ! Plus de lumière !
Comme avant, le poète, assis sur l'escabeau,
Se retrouve tout seul en sa triste chaumière.*

*Il souffrait en son cœur ; — errant comme un fantôme,
On eût cru qu'il avait égaré sa raison ;
Et, souvent, loin des bruits du monde, loin de l'homme,
Il s'asseyait au coin obscur de sa maison.*

*Heureux ces doux instants, où le sommeil emporte
Notre pensée au ciel ! — Or, fuyant son ennui,
Un beau soir, il songeait. — Mais, quand sonna minuit,
Il entendit soudain qu'on heurtait à sa porte.*

*Mystère ! Dans sa robe ondulante à longs plis,
Remplissant de clarté la demeure morose,
Auprès de lui s'en vient l'amoureuse au front rose,
Aux yeux étincelants de passion remplis.*

*Le chevalier la serre en ses bras avec force ;
Il sent courir en lui de chauds frissons d'amour,
Comme l'arbre qui sent monter sous son écorce
La forte sève ; — il aime ainsi qu'au premier jour.*

*Sa pâleur disparaît, il rougit. O merveille !
Il n'a plus son air gauche ! Il se fait gracieux.
Lui qu'un songe berçait en lui fermant les yeux,
Il sort de sa torpeur enfin, il se réveille !*

*La bien-aimée alors, telle qu'au temps ancien,
L'attire doucement sur sa poitrine, et presse
Le cœur du chevalier ému contre le sien ;
Elle met sur son front une lente caresse.*

*Et, par enchantement, transportés tous les deux
Dans un riche palais qu'inonde la lumière,
Ils voient les voluptés se rouler autour d'eux ;
Leurs bras ont l'amoureux enlacement du lierre.*

*Les voilà fiancés l'un à l'autre, leurs corps
Et leurs âmes vont être unis ; c'est une fête !...
Alors, pour célébrer cette union parfaite,
Résonne une musique aux célestes accords.*

C. TABARAUD - E. VAUGHAN.

ÉTUDE DES ŒUVRES DE WAGNER

(3^e article).

Nous avons, dans notre numéro du 11 février, publié une étude sur la « marche de Siegfried, » et dans celui du 25, nous décrivions les « adieux de Wotan à Brunnhilde. » Nous donnerons aujourd'hui une courte explication des autres morceaux exécutés au concert populaire.

Commençons par la « Chevauchée des Walkures. » Les Walkures, filles du dieu Wotan, sont préposées par lui aux destinées des combats. Elles recueillent les corps des héros qui périssent sur les champs de bataille et les transportent au Walhalla, le temple de la gloire.

Montées sur leurs cheveux aériens, elles traversent les nuées orageuses en faisant résonner l'espace du bruit de leur course échevelée. L'une après l'autre, elles arrivent au lieu du rendez-vous. De tous côtés retentissent leurs appels sauvages, leurs éclats de rire stridents, qui dominent les bruissements de l'orage et les sifflements de la foudre. — A la scène, l'effet est plus grand encore. Ces appels énergiques des neuf Walkures et leurs éclats de rire lancés en traits chromatiques se dessinent plus nettement par le contraste des voix sur les sonorités voilées de l'orchestre invisible. Néanmoins, telle que nous l'avons entendue dimanche, cette scène colossale revêt un caractère sauvage et fantastique, qui laisse loin derrière lui tout ce que l'imagination des autres musiciens a pu créer jusqu'ici de plus gigantesque. C'est une merveille d'invention et d'orchestration. A chacune des exécutions de ce morceau d'une conception si ingénieuse, d'une sonorité si réaliste, d'une puissance harmonique si étonnante, le public est empoigné, et malgré lui il se laisse entraîner à manifester sa profonde surprise, la séduction irrésistible que cette scène surhumaine exerce sur lui.

Remarquons en passant l'effet curieux que produit le motif de la « Chevauchée, » lorsque vers la fin, il est repris par les contrebasses à l'unisson avec les cuivres.

Bien que les ouvertures de *Tannhäuser* et de *Lohengrin* aient souvent été entendues à Bruxelles, peu de personnes en connaissent le sens, l'idée philosophique. Je vais l'indiquer en peu de mots.

Le drame de *Tannhäuser* représente la lutte entre le bien et le mal, entre l'influence céleste et les séductions sataniques. L'ouverture résume admirablement cette idée. Un chant solennel et majestueux, le « Chant des pèlerins » se fait entendre doucement dans le lointain. Il devient de plus en plus marqué à mesure que le pieux cortège se rapproche et que les sentiments de foi et d'espérance des pèlerins se manifestent plus clairement et finit par revêtir une force, une grandeur incomparables. Les derniers accords de l'hymne religieux se sont à peine évanouis, que soudain retentissent des sons d'une volupté séductrice ; de tous côtés s'élèvent des cris d'enivrement langoureux, de désirs tendres. On se sent transporté dans d'autres régions. L'atmosphère se charge d'effluves excitantes. Le cœur se trouble, les sens se révoltent. C'est ici le séjour de Vénus, non de la Vénus des amours vulgaires, mais de la reine enchanteresse, de la séduisante déesse des voluptés surhumaines. Au milieu de ce tourbillon désordonné des bacchantes et des nymphes, s'élève en opposition au thème religieux, l'énergique chant des amours coupables, dont la nerveuse puissance, dont la délirante passion exprime avec vérité l'entraînement des sens, la victoire de la chair sur l'esprit, de l'enfer sur le ciel. La fièvre des sens est à son apogée. Elle semble devoir durer toujours. Cependant la lassitude des

satisfactions énervantes, l'essence inassouvable des désirs qui trouvent un nouvel élément dans leur accomplissement, se font jour au milieu de ce débordement de toutes les séductions. La volupté ne satisfera jamais complètement les aspirations de l'homme. Il possède une âme et cette âme ne saurait trouver de paix que sous l'égide des rafraîchissantes influences de l'amour pur, de la vertu. C'est alors que, répondant à cet appel secret, le thème religieux reparaît dans le lointain, se rapproche insensiblement, étouffe les dernières palpitations des passions terrestres et rétablit dans l'âme de Lohengrin le calme et la sérénité. Le pécheur rentre dans le port du salut. Le bien a triomphé du mal. L'âme a repris son indépendance.

Les impressions que nous venons d'esquisser sont exprimées par la musique de Wagner avec une poésie réaliste, dont seul il trouve le secret.

Que dirons-nous de l'introduction de *Lohengrin*, l'œuvre idéale et poétique par excellence !

Le drame de *Lohengrin* est fondé sur le « jugement de Dieu. »

L'être juste et vertueux quelque faible qu'il soit, trouve en Dieu son défenseur et triomphe du fort qui cherche à l'opprimer. Le Saint-Graal est l'auguste et mystérieux agent de la volonté divine. Il confère à ses chevaliers la force nécessaire pour triompher de leurs ennemis.

Dès les premières notes de l'introduction, l'on se sent transporté dans les sphères éthérées, l'on plane dans une atmosphère céleste d'une pureté et d'une transparence infinies. Bientôt, comme une apparition vague, se dessine doucement le motif du Saint-Graal, plein d'un mysticisme ineffable. Graduellement il se dessine d'une manière plus définie. La lumière augmente d'intensité, les sons des divins concerts des anges prennent une forme plus marquée. L'on approche de plus en plus de l'édifice lumineux où, caché aux regards des humains repose, sur un tabernacle étincelant la coupe sainte environnée des cohortes célestes. Enfin la sublime apparition se manifeste dans toute son inénarrable majesté. L'âme ébahie par les voluptés célestes, et éblouie par la vision divine, est plongée dans une adoration extatique qui lui enlève le sentiment de son individualité terrestre. Lohengrin, prosterné au pied de l'autel, reçoit la consécration de sa mission sainte. Puis, emporté à travers l'espace, il perd peu à peu la perception des célestes accords. La sublime lumière perd de son intensité. Le chevalier s'approche des lieux où doit s'exercer son ministère.

La transparence de l'atmosphère se trouble de plus en plus, en raison de la proximité des régions terrestres. Les derniers sons de l'harmonie divine effleurent à peine son oreille. Il est arrivé au but de son voyage. Tout se tait, tout s'évanouit.

Il nous semble impossible de mieux faire éprouver le sentiment de l'infini que Wagner n'y réussit en cette admirable page, et quiconque peut l'écouter sans émotion, ne possède guère le sens poétique ni musical.

L'ouverture des *Maîtres chanteurs*, n'a pas cette limpide simplicité. Il faut l'entendre plusieurs fois pour en pénétrer toutes les beautés. L'entrecroisement des dessins mélodiques ne permet pas de les suivre lors d'une première audition. Mais plus on les étudie, plus on se persuade que c'est une des plus belles ouvertures qui ait jamais été écrite.

L'opéra-comédie des *Maîtres chanteurs* personnifie la lutte entre les idées systématiques et routinières incarnées dans les maîtres chanteurs de Nuremberg, et l'inspiration vraie, féconde et poétique, dont Walter est le représentant. D'un côté l'école, de l'autre, l'art libre. — Ici le crétinisme, là le progrès. Si vous appelez ceux-ci des *magisters*, nommez celui-là le *poète-musicien*.

Les maîtres chanteurs ont eu leur beau temps. Ils ont, eux

aussi, compté dans leurs rangs des musiciens d'un certain mérite. Leur pompeuse marche en style fugué, souvenir de leur grandeur passée, semble en porter le témoignage. La corporation s'est perpétuée, mais ses membres ne comptent plus dans leurs rangs que des savants sans génie, sans inspiration, qui poursuivent un but proportionné à leur taille. Ils ont inventé des règles invariables auxquelles toute phrase musicale doit se plier. Le rythme, la mélodie qui sortirait des orniers tracés, serait impitoyablement condamnée. Pour être admis à la maîtrise, il faut avoir composé un morceau qui se conforme aux lois de la tabulature et aux autres règlements minutieux de l'école. — Nuremberg décerne annuellement une couronne à celui qui obtient le prix dans le concours des maîtres chanteurs.

Cette fois, le président de la corporation, (un riche orfèvre), offre en outre, la main de la belle Eva, sa fille, au vainqueur de ce tournoi pacifique. Le chevalier Walter, dont la jeunesse s'est passée dans les forêts, dont l'âme et l'imagination se sont développées par la contemplation de la nature et la lecture des anciens poètes, vient d'arriver à Nuremberg. Il a vu Eva et son cœur la lui désigne comme l'objet de ses aspirations secrètes. Son premier regard a transpercé son âme. Il apprend les conditions du concours et se présente à l'épreuve préparatoire. Mais comment les hiboux comprendraient-ils la majesté de l'aigle? Son chant fougueux et passionné n'est pas à la portée du pédantisme scolastique. Il a violé toutes les règles, s'est insurgé contre toutes les formules consacrées. C'est de la musique incohérente. Elle ne contient ni pause, ni fioriture, ni mélodie *cadencée*. Ils cherchent à étouffer sous leurs cris la libre et exubérante improvisation du jeune homme. Mais celui-ci, s'animant de plus en plus, domine le tumulte des maîtres de toute la hauteur dont l'inspiration domine la science impuissante. Après bien des péripéties pleines de verve et d'humour, Hans Sachs parvient à faire entendre au peuple son protégé Walter. Cet auditoire naïf et désintéressé, d'abord dérouté, puis étonné et charmé, enfin empoigné par la sublimité inusitée du chant du jeune enthousiaste, éclate en applaudissements et le proclame vainqueur.

Tout cela se trouve dans l'ouverture. A la marche savante des Maîtres chanteurs, succède le chant de Walter, introduit doucement d'abord, presque timidement, mais qui s'élève bientôt plein de jeunesse, de flamme et d'inspiration. Interrompu par les maîtres dont le symbole, rendu par les instruments en bois, a perdu sa grandeur, il reprend plus énergiquement sa mélodie pleine d'élan et, s'irritant de leurs clameurs sauvages et jalouses, il les écrase sous les éclairs de son génie, les éblouit et finit par les subjuguier.

Les maîtres vaincus l'admettent dans leurs rangs, s'assimilant ainsi un sang plus jeune qui doit les régénérer et célèbrent son triomphe en reprenant une dernière fois leur marche triomphale dans toute sa majesté et son éclat primitifs.

Passons à l'air du Hollandais du *Vaisseau fantôme*, air dramatique s'il en fut jamais. Le Hollandais présente avec certaines modifications le type du Juif-Errant. Dans un récitatif superbe, plein de rage et de désespoir, il exhale ses plaintes au bruit des derniers déchainements de la tempête. Il confie aux ténèbres le secret terrible de la condamnation fatale qui pèse sur lui pour avoir blasphémé et défié l'Éternel. Jusqu'à la consummation des siècles, il errera sur les flots, objet d'exécration et de terreur pour les humains, poursuivi par la malédiction divine.

Tout son caractère se trace en traits titanesques dans ce récit colossal. La douleur inconsolable du maudit, sa fureur sauvage qui réclame l'anéantissement du monde sont dépeints avec une énergie surhumaine. Une lueur d'espoir lui reste :

tous les sept ans, il peut jeter l'ancre au port, et s'il réussit à inspirer un amour fidèle jusqu'à la mort, ses maux trouveront leur terme.

Un apaisement momentané de l'ouragan ramène quelques instants de calme. Une vision céleste lui apparaît. Que de mélancolie, de poignante passion dans cette mélodie touchante où il entrevoit celle qui pourrait terminer ses souffrances. Mais non. Ce rayon n'a brillé qu'un instant et déjà il disparaît. De nouveau le fatalisme reprend le dessus, plus véhément encore après cette courte accalmie. Le tumulte des éléments se joint au bouleversement de son être. Il invoque le jour terrible du jugement et fait appel au néant seul port de salut pour l'éternel navigateur. Une lugubre résonance répond à ses invocations. Ce chant grandiose s'élève jusqu'au sublime.

On y sent les étreintes du malheur sans bornes. On y passe par toutes les alternatives dévorantes qui ravagent son âme. On frissonne en présence de la majesté redoutable et terrible du jour du jugement. Il faut un génie comme celui de Wagner, pour trouver ces accents vrais et énergiques qui remuent si profondément. Il n'y a que le récit du voyage de Tannhauser à Rome qui puisse lui être comparé comme grandeur tragique.

RÉAL.

GAZETTE LITTÉRAIRE

Le Roman d'un Prince russe, par P.-N. FORTUNIO. Paris, E. Dentu, éditeur.

Il pleut, il pleut, bergère ! Les jours sont gris, les soirs sont longs et froids. Qu'il fait bon garder le feu, chez soi, et promener le couteau à papier par les pages satinées de quelque livre sympathique, de quelque volume alléchant !

Ce plaisir nous venons de l'éprouver en lisant le *Roman d'un Prince russe*, par Fortunio.

Nous ne narrerons point le roman : page contée, page déflorée ! Nous préférons en laisser la surprise au lecteur, aux lectrices surtout. Car les femmes assurément aimeront ce volume pour Elim, une héroïne à l'amour fleuri de jeunesse et de radieuse foi ; pour sa mère, le modèle des mères.

Elles aimeront ce volume pour le parfum de candeur et d'honnêteté — sans pose — qui s'en dégage et vient mettre au cœur son baume bienfaisant, rarissime aujourd'hui.

Le nom de Fortunio n'est plus à répandre chez nous, c'est presque un des nôtres : il connaît — la *Dame de Spa* en fait foi, — il aime la Belgique, la Belgique le connaît et le paie de retour.

Fortunio est grand voyageur et, grâce à son titre de fonctionnaire, il a pu voir de près et étudier sur le vif les différentes civilisations. Son œil retient, son esprit observe, juge sainement et s'assimile. Son roman de *l'Américaine* n'était-il pas un tableau ému, verveux et fidèle de la jeune et vaillante Amérique ?

Aujourd'hui c'est en Russie que se promènent — fort à l'aise, ma foi ! — sa plume aimable et sa fantaisie.

Cœur droit et bon, âme probe et loyale, esprit plein de tact et de délicatesse !... toutes ces qualités se retrouvent dans son volume : le livre reflète l'homme, c'est le plus bel éloge qu'on en puisse faire.

EDGAR MEY.

GAZETTE MUSICALE

Louvain, le 28 février 1877.

L'abondance des matières, lors de notre dernier compte-rendu, ne nous a pas permis de parler de la représentation dramatique flamande, donnée par la Société « *Vlamingen Voruit* » de notre ville.

Ce cercle dramatique ayant voulu donner une interprétation remarquable du drame « *Lucie Didier* » avait engagé M^{lle} Beersmans, d'Anvers, l'étoile de la scène flamande, qu'avec raison on a comparée à Marie Laurent et à Desclée.

Cette grande artiste, dont le nom est aussi populaire en Hollande qu'en Belgique, a produit parmi nous une impression profonde.

M. De Bie a joué son rôle d'une manière distinguée; il y a chez lui l'étoffe d'un vrai acteur. M. Emmanuel Louis, un autre amateur, mérite aussi d'être cité.

Le succès du Cercle « *les Vlamingen Voruit* » n'a du reste rien qui doive nous étonner; il est composé de bons éléments, on y étudie sérieusement et il a pour président un homme aussi dévoué que savant, M. Frédéric Lints, auteur de plusieurs ouvrages, qui aime à consacrer au progrès de l'art ses loisirs et sa fortune.

Les artistes du Théâtre Royal d'Anvers se sont fait applaudir dans le *Trouwère* et la *Périchole*: nous comptons sur M. Jahn pour nous donner encore quelques soirées intéressantes avant la clôture des représentations à Louvain.

DÉSIRÉ V. D. .P

La troisième séance de musique de chambre, organisée par MM. Samuel, Cornélis et Jacobs aura lieu le vendredi 16 mars prochain, à l'ancienne salle Marugg.

Grande affluence, comme toujours, au concert de l'Association des Artistes et grand succès pour M. Dauphin et M^{lle} Hamaekers. Cette dernière surtout est l'enfant gâtée du public. M. Dauphin, lui, est un artiste qu'on remplacera difficilement à Bruxelles.

M. Rummel s'est surpassé samedi. Impossible de rendre avec plus de sonorité, d'expression, de charme et de légèreté les divers passages de la suite de Raff dont plusieurs phrases, notamment le *Minuetto*, la *Gavotte* et la *Musette* ont excité l'enthousiasme du public.

Le succès de M. Rummel a été encore plus vif, si possible, dans la *Fantaisie hongroise* de Liszt qu'il a joué en artiste de premier ordre. M. Rummel peut, dès ce jour, être mis au rang des maîtres dont s'honore la Belgique.

L'orchestre a été ce qu'il est toujours sous la direction de M. Jos. Dupont.

Nous avons assisté à la répétition de l'*Ève* de Massenet à la Société de musique. Cette œuvre charmante a fort bien marché sous la direction de M. Warnots. Nous n'entrerons pas dans le détail, nous réservant de le faire lors de l'exécution publique avec orchestre. Mais nous pouvons dès aujourd'hui prédire un grand et légitime succès à cette jolie partition. x.

Nous remettons à huitaine notre Gazette théâtrale: *Dora et le Père*.

CAFÉ RESTAURANT DU PATINAGE

Skating-Rink du Rond-Point de l'Avenue Louise

Entrée libre.

On paie pour les patins, 25 et 50 centimes.

Consommations de choix.

Patins du système Bennett, recommandés pour la sécurité qu'ils donnent dès le principe.

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS

FABRIQUE
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS
Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAINE

COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE. EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,
Meubles d'atelier anciens et modernes,
Panneaux, chevalets d'atelier, de campagne
et de luxe, Boîtes à couleurs, parasols,
chaises, etc.

PLANCHES A DESSIN

Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^{ie}

Campo Frères, Neveux et Successeurs, r. Royale, 78

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld,
Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^{ie} a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Evrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

THE BELGIAN NEWS

and Continental Advertiser

Seul journal anglais publié en Belgique

PARAÎT TOUS LES SAMEDIS

Bureaux: 48, rue Bréderode, à Bruxelles.

20 cent. le numéro, chez tous les marchands de journaux.

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Pinceaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. Félix Callewaert père, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.



COURRIER HEBDOMADAIRE
ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26
 BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
 BRUXELLES

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 »
 Etranger : id 12 50
 Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux
 libraires.
 A Londres, chez SAMPSON Low and C^o, 188, Fleet street, E. C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez MUQUARDT, rue de la Régence ;
 Chez ROZEZ, DECQ et à l'Office de Publicité, r. de la Madeleine ;
 Au Bureau de la *Chronique* et chez SARDOU, Galeries-
 Saint-Hubert ;
 Chez LESCUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce,
 et chez ARMES, rue de Namur.

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

SOMMAIRE :

Touchons-nous les coudes! — Emile Zola. — *Egoïsme*, sonnet. — *Le monument de Wiertz*. —
La Fille Élixa, par Ed. de Goncourt. — *Auguste Navez*. — *Les pensées d'une jolie femme*.
Gazette théâtrale. — *Gazette artistique*. — *Gazette musicale*.

TOUCHONS-NOUS LES COUDES!

Sous peu, probablement, les artistes seront appelés à nommer une commission d'admission et de placement pour l'Exposition de 1878, à Paris.

Si, selon leur habitude, les *intelligents* veulent se laisser battre pas les *imbéciles*, qu'ils continuent à agir comme par le passé : compter sur leur force, laisser faire et ne se point remuer... Puis viennent d'interminables lamentations : c'est la faute de ceci, de cela... Durant trois jours on en parle, et tout rentre dans le calme plat habituel.

Ainsi d'ordinaire se passent, dans le pays, les affaires artistiques.

Or, si nous ne nous y prenons à temps, nous serons victimes une fois encore de la fourberie, de la déloyauté de nos adversaires (on pense cela tout bas : pourquoi n'oserions-nous l'écrire tout haut?). Ceux qui d'habitude composent les commissions défendent leurs intérêts personnels, mollement ceux de leur parti, bien moins encore ceux de leurs adversaires; ils s'occupent du placement de leurs tableaux à eux, de leurs récompenses à eux, de leur vente à eux. Ils promettent beaucoup à leurs partisans, mais ne tiennent guères et profitent le plus largement possible de la liberté qu'on leur laisse. Je ne veux entrer ni dans les détails, ni faire de personnalité : les agissements de nos adversaires sont assez connus de tous.

Si, comme nous l'écrivions dernièrement, l'Exposition de 1878 doit être notre mort ou notre vie à nous artistes, faisons tout ce qui nous est possible pour qu'elle soit notre vie. L'incapacité ministérielle a déjà quelque peu compromis la chose en nommant une commission directrice déplorable.

Tous les cercles artistiques du pays, Anvers en tête, auraient dû signifier au ministère qu'il avait à annuler cette commission qui compromet les intérêts artistiques du pays, ou à se passer de leurs œuvres.

Cette mise en demeure aurait donné à réfléchir en haut lieu. Et, la menace exécutée, le spectacle serait devenu édifiant!

Le jour où nous voudrions fermement faire nous-mêmes nos affaires, nous les ferons : point n'est besoin pour cela de commission, de ministère, de section des beaux-arts et de toute la suite paperassière...! Mettons-nous dans la nécessité de faire nous-mêmes nos affaires et je ne doute en aucun point que nous ne puissions les mener à bonne fin. Déblayons une sérieuse fois le terrain artistique de tout ce favoritisme énevant, de toutes ces intrigues écœurantes. Osons com-

battre l'administration jusque dans ses suprêmes retranchements : ôtons-lui tout pouvoir, toute gérance.

De quel droit, après tout, peut-on *administrativement* refuser ou admettre l'œuvre d'art que nous créons librement, à nos risques et périls, en toute conscience et bonne foi? Une administration viendra vous dire : « Je ne veux pas que cela soit exposé; je ne comprends pas votre œuvre. » Eh! dites-moi, je vous prie, cela ne se doit-il point vider entre l'artiste et le public? Si l'artiste s'est trompé, le bon sens du public est là pour le lui faire sentir.

Done, préparons-nous en vue des élections prochaines. Comptons-nous et soyons persuadés que ceux qui ne sont pas avec nous sont contre nous : abandonnons toute indifférence, elle est coupable, tous soyons de la lutte.

Nombre d'artistes ne partagent point nos idées en matière d'art et s'imaginent que parce qu'ils ont une autre manière de voir, nous sommes leurs ennemis. Aucunement : on peut fort bien ne pas aimer les œuvres d'un artiste et avoir pour sa personne la plus sincère estime.

Faisons donc cesser cette indolence, cette apathie mortelles, l'art ne pourra qu'y gagner. Suivons franchement nos convictions : qu'elles seules nous guident et président au choix de nos mandataires. Artistes, ne vous laissez plus leurrer par de trompeuses promesses, ne laissez plus surprendre votre religion. — Un premier but alors sera atteint, but d'une excessive importance : les élections seront faites par des gens sachant ce qu'ils veulent, sachant ce qu'ils sentent.

Que les cercles artistiques du pays entier entrent en campagne, provoquent l'agitation et forcent, au moyen de pétitions, nos représentants à s'occuper de nous, et dans le sens que nous voulons.

Bref, faisons hautement valoir nos droits et débarrassons-nous une fois pour toutes d'une tutelle autocrate, embarrassante et incapable. Dans une commission qui doit s'occuper d'art, les artistes seuls sont compétents; les banquiers, les avocats, les entrepreneurs de chemins de fer, les sénateurs, etc., etc., en pareil cas, sont déplacés. Un bon secrétaire et des artistes connaissant leur affaire, voilà les éléments simples et logiques qu'il faut, me semble-t-il, pour constituer un jury à même d'atteindre plus facilement et plus sûrement le but pour lequel il est nommé...

L'art est grand « de son essence », il idolâtre la libre allure : la moindre entrave l'étiôle. — Par les mesquineries, les petitesesses, les intrigues de toute espèce que fait naître autour de lui l'Administration, celle-ci finira par le tuer complètement.

Et la grande gloire artistique flamande, la seule, la vraie, la plus robuste et la moins coûteuse de toutes

nos gloires, disparaîtra du pays comme en sont disparus tous les arts industriels par lesquels depuis longtemps déjà nous sommes les humbles tributaires de l'étranger.

Et voilà pourquoi, confiant en nos forces, mais craignant l'indifférence et les défections, je crierais aux lutteurs de la bonne cause, aux artistes dignes de ce nom : « De l'ordre dans les rangs, de l'entente, et touchons-nous les coudes ! »

EMILE ZOLA

Les honneurs du moment sont au chantre de *l'Assommoir*. Ce n'est pas nous qui nous en plaindrons car M. Zola combat, avec sa rude bravoure à lui, pour la saine cause que nous défendons : la vérité dans l'Art.

Nous avons fait connaître *l'œuvre* à nos lecteurs, il est rationnel que nous leur présentions *l'homme*.

Tant de légendes absurdes ou écœurantes, grotesques ou méchantes, ont couru, par les feuilles folâtres, sur cet étonnant romancier, que nous saisissons avec joie l'occasion de le montrer aujourd'hui sous sa vraie face d'homme laborieux et probe.

C'est à *l'Actualité* que nous empruntons ce chapitre de présentation, dernières lignes d'un article *peint* par J.-K. Huysmans.

Et qui pouvait mieux prendre la défense du père de *Gertrude* que l'auteur de *Marthe*, cette pauvre fille jetée au Saint-Lazare de la censure française.

Ami et admirateur du maître, styliste étourdissant, défenseur ardent et convaincu de la même cause... Emile Zola ne pouvait trouver d'avocat plus verveux, plus chaud, plus entendu.

Cela dit, nous laisserons le verbe à maître Huysmans.

Si la tourbe des bohèmes de la plume est nombreuse en France, les naturalistes n'ont rien à démêler avec elle ; un écrivain peut être chaste et traiter des sujets scabreux et la réciproque est plus vraie encore ; l'armée des cuistres qui demandent la propagation de la vigne pour étouffer sous l'amas de ses feuilles, les hardies tentatives de l'école moderne n'est, la plupart du temps, remarquable que par le dépoitraillage de sa vie. L'hypocrisie a beau jeu en France ; quatre lignes sur le débordement des mœurs et sur le patriotisme ; quatre lignes sur la morale dont on trousse les jupes, et l'on a droit au prix Monthyon et au fauteuil vermoulu des Académies.

Qu'on cesse donc de nous jeter tout le débrillé de ces hommes à la tête ! et que les gens qui se représentent Emile Zola costumé comme Mes-Bottes et faisant saillir sous un feutre qui bat de l'aile une barbe parfumée d'absinthe et un nez fleuri de roses, perdent cette illusion. L'auteur de *l'Assommoir* ne porte ni tape-à-l'œil bossué, ni blouse bleue, ni culottes qui

perdent leurs fonds, il est mis comme tout homme de goût, sans excentricité comme sans négligence. Son portrait le voici : grand, gros, le cou puissant, le front haut, la figure bouffie et un peu pâle, la barbe rude et drue, les cheveux ne frisant guère et coupés courts, l'œil gris avec des réveils qui le foncent, le nez vigoureux, fureteur, fendu au bout, les narines larges et ouvertes, la bouche d'un rose pâle. Le rire est sonore et franc, la face un peu empâtée a une singulière expression de finesse et de force.

Emile Zola est marié et demeure actuellement aux confins des Batignolles, dans une petite rue peu fréquentée et habitée en partie par des rentiers. Il occupe à lui seul un petit hôtel avec jardin. Sonnez-vous ? la bonne vous introduit dans une antichambre meublée d'un grand porte-manteau, d'une glace au cadre de chêne et tapissée de fleurs et de plantes vertes. En face, un escalier et deux portes, celle du salon et de la salle à manger. Le salon prend vue sur le jardin ; entre les deux fenêtres se dresse, sur un socle de pourpre, le buste de l'écrivain ; à gauche, la cheminée fourmille de bibelots japonais, monstres à queues torsées et à yeux rouges, magots bedonnants, fillettes aux yeux retroussés et moqueurs, toute l'absurde et délicate fantaisie de ce peuple étrange ; à droite, un piano également encombré de petits meubles en laque, de figurines à parasols, de cache-pots garnis de fleurs ; au-dessus une grande glace taillée à biseaux au cadre enroulé de volutes et de festons d'or ; une table, un canapé, des rideaux cramoisis aux fenêtres, le portrait du maître par Manet, des chinoiseries, des esquisses, et c'est tout.

Je ne vois pas jusqu'ici que ce salon ressemble à ces chambres honteuses qui semblent désignées, par le public, comme le repaire des hommes de lettres, je ne vois pas non plus que les murs soient tendus d'étoffes noires à larmes d'argent et agrémentés de têtes de mort et de tibias en sautoir. Nous sommes loin, comme vous voyez, de 1830 et des farces lugubres inventées par les romantiques ! Le cabinet de travail, situé à l'étage au-dessus, contient, comme objets d'art, un paysage de Claude Monnet, l'impressionniste, des chinoiseries et des jardinières en vieux cuivre rouge. Ici encore, je ne trouve rien qui dénote chez Zola l'intention d'esbrouffer son monde ; le logis de ce romancier féroce est tout simplement la demeure confortable d'un bourgeois à l'aise, qui vit chez lui, tranquille, travaille pendant toute la journée et paie sans doute ses termes puisque aucune affiche n'annonce la saisie et la vente de son mobilier.

Un soir, par semaine, « ce ventre cérébral » (l'expression est de M. Barbey d'Aurévilly) reçoit quelques amis ou quelques élèves. Plusieurs jeunes romanciers : Marius Roux, Paul Alexis, Henry Céard, Hennique, Guy de Valmont, qui professent pour l'homme une sincère sympathie et pour l'écrivain un fervent enthousiasme, se réunissent, à la nuitée, dans son « petit salon. » Ils forment cette bande des « porcs, ces réalistes à quatre pattes », ainsi qu'a bien voulu les qualifier une feuille folâtre, ou bien les tueurs d'âme. Les gens qui se préparent à faire leur petit Assommoir, comme les ont nommés des journaux graves.

Mme Zola, grande, brune, distinguée, l'œil noir, de ce noir étonnant et profond qu'ont les yeux de certaines infantes de Vélasquez, prépare le thé. L'accueil est franc, nulle contrainte, nulle gêne, faites comme bon vous semblera, causez, buvez, riez, à bouche débridée et à cœur ouvert. Le samovar chantonne, le thé bout, tout le monde passe dans la salle à manger, et là, dans le laisser-aller des bonnes causeries, sous l'œil narquois du polichinelle de Manet, l'on entame les discussions sur les lettres et les arts. Zola qui, depuis neuf heures du matin, trime et bûche d'arrache-pied, s'est mis à cheval sur une chaise, il cause, parle posément, dit quels sont ses plans, s'émerveille d'être si mal compris par la critique, mais son langage

ne décèle ni découragement, ni aigreur. Ainsi qu'il l'a écrit, dans la préface de l'*Assommoir*, il a un but auquel il va, rien ne le fera déranger de la ligne qu'il s'est tracée, là est sa force.

J'en ai assez dit, je pense, pour prouver aux personnes qui ont lu les œuvres de ce puissant artiste, que tous les racontars débités sur lui sont insanes et bêtes. Le buveur de sang, le pornographe, est tout simplement le plus exquis des hommes et le plus bienveillant des maîtres.

J.-K. HUYSMANS.

EGOÏSME

*Ce soir je suis allé du côté des barrières,
Les mastroquets criards regorgeaient d'hommes soûls,
Les blouses bavardaient avec les canezouts,
Des ouvriers passaient au bras des ouvrières.*

*Des enfants débraillés qui sortaient des carrières,
Jouaient à pile ou face en jetant des gros sous,
Le bréviaire en main, le regard en dessous,
Un vieux prêtre cassé marmonnait des prières.*

*Et me voyant aller triste et les bras ballants,
Prêtre, enfants, buveurs, tous, sauf les couples galants,
Ont voulu consoler ma peine et mon déboire.*

*Et le prêtre m'a dit : « Viens te mettre à genoux, »
Les enfants : « Viens jouer, » les ivrognes : « Viens boire, »
Les amants n'ont pas dit : « Viens aimer avec nous. »*

HENRY CÉARD.

LE MONUMENT D'ANTOINE WIERTZ

Il est peu d'étrangers arrivant à Bruxelles qui n'aillent voir le musée Wiertz : ce musée est renseigné par les Guides à côté des musées de peinture anciens et modernes, et généralement il est un sujet d'étonnement pour le visiteur. On y voit d'immenses toiles recouvertes d'une peinture violente et les unes représentent les drames de la légende catholique, des chutes de damnés, d'effroyables boucheries, les autres des sujets familiers, presque toujours terribles, dont la bizarrerie agace le cerveau, comme une vision malsaine. Ménagés dans les coins de la salle, des trompe-l'œil montrent, à travers leurs lucarnes rondes, un monde de choses ténébreuses et sinistres, mères coupant leurs enfants en morceaux, léthargiques se réveillant dans leurs cercueils, grenouilles informes se transformant en femmes par des caprices d'optique, vrai capharnaüm de l'horrible et du grotesque.

Ailleurs, un cadre d'un bois jaunâtre et rugueux, semblable au tronçon d'une bière pourrie, renferme l'exécution d'un condamné à mort : la tête vient de rouler dans le panier et

les carotides étalent leurs tranchées pourpres ; l'échafaud est plein de sang, et derrière, en manière d'apothéose, sont les juges, les carabins, la foule. Une autre toile représente les sensations du guillotiné : la tête pivote sur elle-même à travers un épouvantable péle-mêle de viscères, de vapeurs sulfureuses, de points de feu et d'éclairs, tournoyant dans quelque chose de livide, de chaotique et d'inénarrable.

Dans un même ordre de sujets philosophiques, — c'était la chimère du peintre, — on voit Napoléon descendu aux enfers, en capote grise et en petit chapeau ; des femmes, des mères, des épouses, des sœurs, l'entourent, tendant vers lui des morceaux de chair sanglants. Plus loin, un jeune homme, le torse nu, se fait sauter la cervelle, et derrière lui, le mur s'éclabousse d'une bouillie rouge. Non loin de là, une femme en chemise et portant un enfant dans ses bras (*Vengeance d'une dame belge*) fait voler en éclats d'un coup de revolver la tête d'un soldat français. Brochant sur le tout, un ogre de dimensions colossales et qui, debout (il est replié sur lui-même), atteindrait la hauteur d'un second étage, engouffre entre ses mâchoires armées de crocs toute une fournée de petites gens, manants et bourgeois (*Un grand de la terre*).

Au milieu de ces macabres, quatre toiles empreintes d'un certain héroïsme d'imitation, sont comme des moments lucides dans la confusion d'un cerveau troublé ; ceux qui ont visité le musée Wiertz se rappelleront, en lisant ces lignes, le *Phare du Golgotha*, le *Triomphe du Christ*, la *Chute des anges* et le *Patrocle*.

Wiertz a eu peut-être un idéal, mais il n'a jamais pu le définir. Nous le considérons comme un monstrueux rêveur et comme le type d'un cerveau faussé par le rêve d'une grandeur inquiétante. Homme de lettres par les curiosités de son esprit, il s'est imaginé laisser un sillon dans l'art en faisant de la *peinture d'idées* ; il a peint des abstractions, il a tenté de donner une forme aux choses amorphes ; il n'a créé ni une figure vraie, ni un geste nouveau.

Il n'a pas fait davantage œuvre de peintre ; c'est qu'il n'en avait pas le tempérament. Sa peinture paraît aujourd'hui archaïque et démodée : ses noirs sont opaques et durs ; ses tons tendres, ses rosés de chairs, ses pourpres de sang, où il s'imaginait rivaliser avec Rubens, manquent de fraîcheur et de transparence ; il n'a eu ni le sens des harmonies ni la poésie des vigueurs, et ses œuvres semblent avoir été brossées à la force des poignets.

Wiertz était dans son art comme un gymnasiarque sur ses trapèzes. Ajoutons que cet art était théâtral ; rien de simple ni de déterminé dans le geste, ce verbe de l'action ; les personnages de ses toiles ont toujours la bouche béante, les yeux écarquillés, les bras tendus et les mains ouvertes ou crispées, comme des comparses d'opéra ; aucun ne raconte une émotion ; aucun ne donne la note du sujet ; chacun d'eux semble exercer une évolution de virtuose dans un milieu qui ne l'intéresse pas. C'est un art d'apparence et d'apparat, — un art de mannequins et d'imagination troublée, prenant le rêve de la grandeur pour la grandeur elle-même.

La *Barricade*, de Meissonnier, est bien autrement terrible que ces étalages de peinture.

Wiertz a eu pourtant son heure d'originalité, mais il l'a eue comme sculpteur ; trois groupes dont il avait rêvé de faire une trilogie, sont là pour l'attester. Il a su caractériser

dans le marbre un idéal de grâce et de force où son esprit semble s'être révélé pour la première fois ; *il a peint en sculptant*. Mais cet homme singulier avait jugé, sans doute, la gloire du peintre préférable à celle du sculpteur, — la seule peut-être qui l'eût fait vivre, — et cette contradiction mélancolique ajoute encore aux incertitudes de son existence.

Pour nous, nous considérons comme une bonne action la consécration qu'il est question de donner à l'œuvre sculptée d'Antoine Wiertz, en choisissant un de ses groupes (*le triomphe de la lumière*) et en l'érigéant sur une des places publiques de Bruxelles. Si nous osions, nous dirions que c'est venger l'homme par lui-même, et dans tous les cas, c'est affirmer le côté personnel de celui qui s'est trompé et qui a trompé les autres avec tant d'orgueil et de bonne foi.

CAMILLE LEMONNIER.

LA FILLE ELISA

Par Edmond de Goncourt.

Nous offrons à nos lecteurs une vraie primeur parisienne.

C'est un fragment du nouveau roman — qui demain révolutionnera Paris, — de ce brave ciseleur Edmond de Goncourt : *La Fille Elisa*. Fragment inédit, s'il en fut, Charpentier, l'aimable éditeur, ne devant mettre le volume en vente que mardi prochain.

Savourez, ami lecteur, et dégustez : c'est le nanan d'un fier naturaliste !

Elisa était fille d'une sage femme de la Chapelle. Son enfance avait grandi dans l'exhibition intime et les entrailles secrètes du métier. Pendant de longues maladies, couchée dans un cabinet noir attenant à la chambre aux *speculum*, — le cabinet de visite de sa mère, — elle entendit les confessions de l'endroit. Tout ce qui se murmure dans des larmes, tout ce qui parle haut dans un aveu cynique, arriva à ses jeunes oreilles. La révélation des mystères et des hontes du commerce de l'homme et de la femme de Paris, vint la trouver dans sa couchette, presque dans son berceau. La croyance naïve de la petite fille au nouveau-né trouvé sous le buisson de roses de l'enseigne maternelle fut emportée par des paroles cochonnes, instruisant son ignorance avec érotiques détails, des matérialités de la procréation. Du milieu de la nuit de son cabinet, l'enfant alitée, l'enfant à la pensée inoccupée, rêvassante, assista aux aventures du déshonneur, aux drames des liaisons cachées, aux histoires des passions hors nature, aux consultations pour les maladies vénériennes, à la divulgation quotidienne de toutes les impuretés salissantes, de tous les secrets dégoûtants de l'amour coupable et de la prostitution

Dans l'espace de moins de six années, de sept à treize ans, Elisa avait eu deux fois la fièvre typhoïde. Un miracle qu'elle fût encore en vie ! Longtemps dans le quartier, sur sa petite tête penchée, descendit l'apitoiement qui plane au dessus des jeunes filles destinées à ne pas faire de vieux os. Elle se rétabliss-

sait cependant tout à fait. Mais de cette insidieuse et traîtresse maladie, que les médecins ne semblent pas chasser tout entière d'un corps guéri, et qui, après la convalescence, emporte à celui-ci les dents, à celui-là les cheveux, laisse dans le cerveau de ce dernier l'hébètement, Elisa garda quelque chose. Ses facultés n'éprouvèrent pas une diminution ; seulement tous les mouvements passionnés de son âme prirent une opiniâtreté violente, une irraison emportée, un affolement, qui faisaient dire à la mère de sa fille, qu'elle était une *bernoque*. « Bernoque » était le nom dont la sage-femme baptisait les lubies fantasques, étonnant le droit bon sens de sa parfaite santé, les colères blanches dont l'enragement lui faisait parfois peur. Toute enfant, les mains qui la fouettaient, Elisa les mordait avec des dents qu'on avait autant de peine à desserrer que les dents d'un jeune boule dogue entrées dans de la chair. Plus tard, la violence que se faisait la grande fille pour ne pas rendre coup pour coup à sa mère, la mettait dans un tel état de furie intérieure, qu'elle battait les murs comme si elle voulait s'y fracasser le crâne. Mais ces colères n'étaient rien auprès des entêtements, des concentrations silencieuses, des obstinations ironiques, dont sa mère ne pouvait jamais tirer une parole ayant l'apparence de la soumission. Sa fille, la sage-femme, la sachant une coureuse de barrières, une effrénée de danse, une *baladeuse*, donnant rendez-vous à tous les jeunes garçons de la rue, qui passaient à tour de rôle, les uns après les autres pour ses amants, — la sage-femme lui répétait qu'elle ne s'avisât pas de faire un enfant. « Savoir ! » lui répondait la jeune fille, avec un air de défi, à donner à la mère envie de la tuer.

Un caractère intraitable, un être désordonné dont on ne pouvait rien obtenir, sur lequel rien n'avait prise. En même temps une nature capricieuse et mutable, où la répulsion d'Elisa pour sa mère se transformait, certains jours, en une affection amoureuse, en un culte adorateur de sa beauté restée grande encore, en une tendresse filiale, se témoignant avec ces caresses de petites filles, qui se promènent sur le décolletage de leur mère parée pour un bal. Aussi, brusquement se changeaient en antipathies les préférences de ce cœur, ainsi que le témoignaient les paroles échappant à l'habituee de bals publics, montrant ses entrevues avec ses danseurs comme des rencontres le plus souvent taquines et batailleuses, des amours pleines de disputes et de coups de griffes. Les hauts et les bas des humeurs d'Elisa semblaient se retrouver dans le jeu des forces de son corps, et les fluctuations de son activité. Un jour c'étaient une rage de travail, un lavage à grandes eaux, un balayage fougueux de tout l'appartement, retentissant de coups de balai ; puis les jours d'après, les semaines suivantes, un engourdissement, une torpeur, un cassement de bras et de jambes, une paresse qu'aucune puissance humaine n'avait le pouvoir de secouer.

Entre la sage-femme et Elisa, parmi les nombreux sujets de conversation propres à les mettre aux mains, un sujet plus particulièrement amenait des scènes quotidiennes dans lesquelles la rébellion mutuellement gouailleuse de la fille, trouvait, au dire de la mère, le moyen de faire sortir « un saint de ses gonds. » Malgré les duretés, les aïarnes continuelles du métier, la sage-femme avait l'orgueil de sa profession. Elle se sentait fière du rôle qu'elle jouait à la mairie dans les déclarations de naissance. Elle se gonflait de cette place d'honneur, donnée à ses pareilles par les femmes du peuple, dans les repas de baptême. Elle goûtait encore la popularité de la rue, où les marchandes qu'elle avait délivrées, où les filles de ces marchandes qu'elle avait mises au monde et accouchées, où les enfants, les mères, les grand-mères : trois générations sur le pas des portes, lui criaient bonjour, avec un « maman Alexandre » familièrement respectueux. Son rêve était de voir sa fille lui

succéder, la remplacer, la perpétuer. La fille quand elle se donnait la peine de répondre, disait qu'elle n'avait pas la *caboché* faite pour y faire entrer des livres embêtants. Elle ne trouvait pas non plus *rigolo* de voir à tout moment comme ça, des oreillers retournés par les doigts crispés de l'Eclampsie.

Elle montrait enfin la résolution arrêtée de se faire assommer, plutôt que de prendre l'état de sa mère.

EDMOND DE GONCOURT.

ERRATUM

Une erreur de mise en page a occasionné une transposition de stances dans le Prélude II de *l'Intermezzo* : les stances 3, 4 et 5 doivent terminer ce Prélude. (Voir notre dernier numéro).

AUGUSTE NAVEZ

La mort vient de l'enlever à sa famille, à son art, à ses amis, à l'âge où la vie s'ouvrait pour lui riche en illusions, riche en espérances : Auguste Navez comptait à peine 22 ans.

La mort n'est-elle point surtout aveugle et cruelle lorsqu'elle frappe les adolescents, car sait-on quels trésors peuvent renfermer ces jeunes têtes, ces jeunes cœurs ?

Un brillant avenir s'ouvrait à Navez, nul doute qu'il n'y eut marché avec gloire ; ne possédait-il pas un réel tempérament de peintre et de statuaire ? Car, chercheur et laborieux, il se complaisait à cultiver les différentes branches de l'art, la sculpture et la peinture étaient traitées par lui avec un égal amour, un égal bonheur.

Loyal, sincère et ferme dans son art, autant que doux et bon, presque timide, dans ses relations, il était aimé, estimé par tous ceux qui le connaissaient.

La mort l'emporta alors que les premiers succès allaient briller pour lui. Chacun se souvient encore de ses toiles si mordantes et si personnelles, de ses sculptures si saines et si voulues, qu'il exposait hier au *Lucas-Huys* et à la *Chrysalide*.

Artiste, amant de la nature, son mot suprême fut pour elle : « *Qu'il fait beau aujourd'hui, et que la nature est belle !* » dit-il avec un soupir — et il expira.

C'était dimanche dernier, jour de la Mi-Carême, ô dérision, alors que le ciel bleu rayonnait si plein de vie !

EDGAR MEY.

LES PENSÉES

d'une jolie femme.

« *Les calines inflexions de voix, les caressantes promesses du regard et des lèvres, voilà les jolies herbes de la St.-Jean d'amour.* »

« *Écrire et mentir ne font qu'un : amants et poètes..... aimables mensonges littéraires !* »

« *Les glandes lacrymales sont les chutes d'eau du cerveau : filet avare chez les hommes, elles deviennent, chez les femmes, de bruyantes inondations.* »

« *Le plus sûr moyen d'éteindre l'amour, c'est de blesser l'amour-propre.* »

« *La femme aimée est la plus douce des flammes, le plus précieux de tous les biens, mais, par ces jours pratiques, ce trésor ni cette flamme ne peut faire bouillir la marmite.* »

« *On ne saura jamais à quelle apogée de candide bêtise parfois peut atteindre un roué — et même un homme d'esprit, face-à-face avec la femme à qui il a suffi d'un rayon de ses yeux pour en faire son prisonnier, sans coup férir...* »

M.-R.-N.

GAZETTE THÉÂTRALE

Théâtre des Galeries : DORA

Je me trouve fort embarrassé au moment de confier aux lecteurs de *l'Artiste* mes impressions sur l'œuvre nouvelle de M. Sardou. Leur dirai-je que les cinq actes de *Dora* sont échafaudés de manière à intéresser suffisamment le public, qu'ils sont d'une actualité plus fantastique que vraie, et qu'on y admire entr'autres choses le personnage amusant d'une veuve espagnole, et un mot — pas bien neuf — sur l'inviolabilité parlementaire ? Ou bien faut-il crier haro sur le Scribe contemporain, et sur les ficelles dont il noue ses intrigues, jusqu'à étrangler le pauvre art dramatique qui n'en peut mais ? Mais M. Sardou a le cœur léger : ne lui parlez pas de l'art pour l'art. « A qui lui reproche son ingéniosité, dit M. Zola dans son feuilleton, il sourit, il étale sa popularité, il cite les deux ou trois cents représentations de chacune de ses œuvres. » C'est un sage, selon le monde, et qui pourrait le chasser du Temple ?

Je me bornerai donc à vous donner un court aperçu de la pièce, en faisant toutes mes réserves sur le choix d'une *espionne* comme *Dea ex machina*. Il y avait d'ailleurs, ce me semble, un champ d'observations bien plus fécond et plus vaste à exploiter, au centre de la colonie étrangère d'aventuriers et d'intrigants. *Dora* eut pu être un digne pendant au *Demi-Monde* de Dumas ; M. Sardou en a fait un « article Viennois, » ingénieux et élégant, et qui sort de la même fabrique que défunte *Andréa*.

Mlle Dora de Rio-Zarès est une fille sans fortune à laquelle sa mère — marquise aux allures équivoques — cherche un mari. Au premier acte, ces dames sont à Nice, dans un milieu quelque peu interlope, ma foi ! Le député Favrolle, futur dénoueur de trames, s'en amuse fort, tandis qu'un assez vilain Monsieur, secrétaire de je ne sais quel Metternich, cherche à enrôler des espionnes. On n'est pas éloigné de croire que la marquise de Rio-Zarès ne réponde à ses avances... Mais passons au troisième acte, où Dora épouse le chevalier de ses rêves, un jeune diplomate qui répond au nom d'André. Bien que Dora ne soit pas riche, André ne la soupçonne point en-

core d'être au service de l'Autriche, quand, à peine le mariage conclu, il reçoit la visite d'un sien ami, Teekli. Ignorant ce qui vient de se passer, celui-ci raconte que Dora l'a dénoncé et fait arrêter à Trieste. Son embarras, quand il apprend le mariage, ses réticences, le désespoir d'André, tout cela est fort bien dépeint, et la scène est d'un puissant effet dramatique.

Bientôt André s'aperçoit de la disparition d'une pièce diplomatique importante, et dès lors il ne doute pas : Dora est une espionne et des plus malfaisantes.

Au quatrième acte, grande scène entre les deux époux. Dora, blessée dans sa dignité, dédaigne de se disculper. puis tombe évanouie pendant que son mari part se suicider. On se croirait en plein drame, n'est-il pas vrai? Mais l'illusion n'est pas longue, et dès les premières scènes de l'acte final, le dénouement s'apprête assez gaîment. L'histoire de l'éventail perdu et des gants parfumés est en passe de devenir légendaire. Favrolle, rusé comme un Peau-rouge sur la piste, et imbu des traditions de Fouché, conclut bien vite que la comtesse Zicka — une hongroise qui se trouve mêlée à toute l'action — est la véritable espionne. Grâce à un truc ingénieux, il la force à s'avouer coupable devant André, revenu de ses projets funèbres. J'oubliais de vous dire qu'elle avait péché par amour d'André, et en haine de Dora, son heureuse rivale, qu'elle voulait perdre. On lui pardonne, du reste, fort galamment, et rien ne manque que le couplet final.

Parmi les personnages épisodiques, citons une princesse Russe, qu'on dit assez nature, et qui n'aime rien tant qu'à jouer politique. Il y a encore un député invalidé — offrande supplémentaire de M. Sardou à la déesse Actualité. Quant à la marquise de Rio-Zarès, elle amuse le public; ses appels à Don Alvaré, son défunt, nous reportent à la veuve du colonel et aux jours de la *Vie parisienne*.

La pièce est fort convenablement interprétée par les pensionnaires de M. Candéilh. Rien de saillant, mais tous méritent une mention honorable.

c.

— Nous remettons à Dimanche notre compte-rendu de la *Marjolaine*. Nous nous contentons aujourd'hui, d'enregistrer une victoire de plus en la campagne si glorieuse déjà de M. Humbert, l'intelligent directeur des Fantaisies-Parisiennes.

GAZETTE ARTISTIQUE

La Commission belge de l'Exposition universelle de Paris en 1878, reçoit chaque jour de nombreuses adhésions, tant de la part des industriels que des artistes. Tout porte à espérer que la Belgique participera largement à ce nouveau et grand concours du travail et de l'intelligence.

Satisfaisant au désir qui lui a été exprimé par plusieurs des comités locaux belges, le bureau exécutif a décidé de reculer, jusqu'au 31 mars courant, la date pour la remise à Bruxelles des demandes d'admission pour exposer dans les sections de l'Industrie et des Beaux-Arts. Un avis ultérieur déterminera

l'époque jusqu'à laquelle les demandes relatives à l'agriculture et à l'horticulture pourront être reçues.

Les personnes qui désirent des renseignements concernant l'Exposition sont priées de s'adresser boulevard du Nord, n° 118, à Bruxelles. Les bureaux sont ouverts au public chaque jour, de 11 à 2 heures, dimanches et fêtes exceptés.

(Communiqué.)

— Le *Guide musical*, dans un article non signé, annonce l'insuccès au Théâtre de Gand, de notre compatriote, M^{lle} Dujardin, qui sous le nom de M^{lle} Daverne, vient de débiter dans le rôle de Michaëla de *Carmen*. Mais d'un autre côté, Bertram, un confrère autorisé du *Journal de Gand*, écrit dans son feuilleton : « M^{lle} Daverne a du sentiment, de la grâce et un jeu très-juste et très-touchant. »

Entre les deux avis, nous ne balançons pas. C'est Bertram qui doit avoir raison, aussi félicitons-nous sincèrement M^{lle} Dujardin.

— On construit à Tiflis un nouveau théâtre sur le plan du théâtre de Bayreuth. Nilsson vient de chanter à Vienne le rôle d'Elsa de Lohengrin. Materna jouait le rôle d'Ortende. Leur succès a été très-grand.

— La *Commission des Beaux-Arts* de Berlin fait savoir aux artistes que la grande exposition académique annuelle s'ouvrira le dimanche 2 septembre, dans le local provisoire de la Caution-Platz. Elle restera ouverte jusqu'au 28 octobre.

Voilà pour notre artistique gouvernement l'occasion de prendre sa revanche sur l'exposition de 1876 à Paris! *Caveant pictores!*

GAZETTE MUSICALE

— Le *Cercle artistique* fait part à ses membres, des fêtes suivantes pour la seconde quinzaine de mars :

Le lundi 19, séance de musique, par M. F. Planté.

Le vendredi 23 et le samedi 24, MM. Coquelin et Delaunay joueront — en costume — différentes scènes de Molière et de Regnard.

Le lundi 26, M. Foucher de Careil donnera une conférence sur *l'Afrique devant la civilisation*.

— Le *Cercle Bizet*, dont souvent déjà nous avons entretenu nos lecteurs, vient de recevoir de diverses grandes villes de la Hollande des invitations à s'y faire entendre dans le courant de l'été prochain.

Les propositions de nos voisins d'Outre-Moerdyck sont fort belles, aussi ont-elles été acceptées par la Commission du *Cercle Bizet*. Celui-ci avec ses 85 exécutants et accompagné de tous ses solistes se mettra en route vers la fin de mai prochain.

Nous lui souhaitons bon voyage et grand succès.

— Le *Journal de Bruges* parle en ces termes flatteurs de M^{lle} Elly Warnots, qui a chanté dans cette ville au concert donné au bénéfice de l'Association des Artistes musiciens :

« M^{lle} Warnots est une jeune et aimable personne, de dix-huit ans à peine, et qui n'en est pas moins déjà une brillante cantatrice. Douée d'une belle et franche voix de soprano,

très-étendue et très-sympathique, elle sait poser les sons, détailler les *staccati*, dérouler les vocalises, franchir les intervalles périlleux, avec une sûreté d'attaque et d'exécution à faire envie aux plus habiles. Et ces mérites purement techniques ne sont pas les seuls qui la distinguent. Avec quel sentiment dramatique elle a dit le récitatif passionné de l'air de *la Reine de la Nuit*, de Mozart ! Avec quelle grâce exquise elle a chanté la naïve et adorable mélodie d'Antonio Lotti : *Pur dicesti*, écrite il y a près de deux siècles, au temps où la basse continue régnait encore en souveraine dans les accompagnements ! Avec quelle virtuosité, extraordinaire pour son âge, elle s'est jouée des difficultés accumulées à plaisir dans les *Variations* de Rode ! Est-il nécessaire d'ajouter que M^{lle} Warnots a été applaudie, acclamée, rappelée, après chaque morceau, avec un enthousiasme indescriptible ? »

— *Musikalisches Wochenblatt*, n^{os} 8, 9, 10. etc. Die motive in Wagner's Goetterdaemmerung, von Hans von Wolzogen. C'est une étude très-intéressante, complément de son Thematischen Leitfaden.

— Le deuxième concert de MM. Rummel et Jokisch a eu lieu mardi. M. Rummel est décidément un artiste remarquable.

Interprète intelligent et habile de la pensée du maître dans le quatuor en *mi bémol* de Beethoven, il s'est montré virtuose de première force dans l'*Invitation à la valse* de Weber-Taussig. Enfin, il a obtenu un grand succès dans le quintour de

Brahms, dont il est parvenu à faire ressortir les beautés. Il a du reste été fort bien secondé par MM. Jokisch, Jehin, Arnouts et Van Hamme. M. Jokisch, de son côté, avait affronté avec succès les difficultés de la *Ballade* et *Polonaise* de Vieuxtemps. Nous avons admiré la belle voix de M^{me} Fursch-Madier dans deux airs d'*Alceste* et de *Freyschütz*.

Judi, c'était le tour de la classe de Brassin au Conservatoire. L'exercice a été brillant. MM. Degreef et Declercq ont interprété avec beaucoup d'ensemble, de précision et de netteté le charmant *alleg. o.* de concert en *mi bémol* de Mozart. M. Van Ruysvelt a joué avec beaucoup d'expression une romance sans paroles de Mendelssohn. Il a emporté avec vigueur et clarté le prélude et fugue de Rubinstein.

Deux rivaux, M. Kéfer et M. Streeter, se disputaient la palme artistique de cette classe remarquable. M. Streeter a plus de virtuosité. Il a détaillé avec beaucoup de délicatesse et de mollesse la première partie du concerto en *ré mineur* de Bach et les variations en *ut mineur* de Beethoven. En revanche, la fougue et l'entrain sont l'apanage de M. Kéfer, un musicien d'avenir. Sans aucun doute ces deux jeunes artistes feront honneur à l'enseignement du maître.

MM. Heimendahl et Jacobs se sont fait vivement applaudir par leur science du chant instrumental, le premier dans l'*Albumblatt* de Wagner, arrangé par Wilhelmy pour le violon, le second dans une romance bien écrite pour violoncelle par M. A. Cornéris.

X.

CAFÉ RESTAURANT DU PATINAGE

Skating-Rink du Rond-Point de l'Avenue Louise

Entrée libre. Patins du système Bennett à grandes roulettes. Consommations de choix.
recommandées pour la célérité. la facilité des mouvements et la sécurité qu'ils donnent dès le principe.
Location des patins : 0.50 cent. et 1 fr. d'après la dimension des roulettes.

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CHAYONS

FABRIQUE
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS

Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAINE

COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE-EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,
Meubles d'atelier anciens et modernes,
Panneaux, chevalets d'atelier, de campagne
et de luxe, Boîtes à couleurs, parasols,
chaises, etc.

PLANCHES A DESSIN

Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^{ie}

Campo Frères. Neveux et Successeurs, r. Royale, 78

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld,
Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^{ie} a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Evrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

THE BELGIAN NEWS

and Continental Advertiser

Seul journal anglais publié en Belgique

PARAIT TOUS LES SAMEDIS

Bureaux : 48, rue Bréderode, à Bruxelles.

20 cent. le numéro, chez tous les marchands de journaux.

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. Félix Callewaert père, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.



COURRIER HEBDOMADAIRE
ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26.
BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, à la rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 »
Etranger : id. 12 50
Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux
libraires.
A Londres, chez **SAMPSON Low and Co**, 188, Fleet street, E.C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez **MUQUARDT**, rue de la Régence ;
Chez **ROZEZ, DECQ** et à l'*Office de Publicité*, r. de la Madeleine ;
Au Bureau de la *Chronique* et chez **SARDOU**, Galeries-
Saint-Hubert ;
Chez **LESCUYER**, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce,
et chez **ARMES**, rue de Namur.

SOMMAIRE :

Emile Zola et l'Assommoir. — *A la Revue de la Musique.* — *L'Intermezzo*, traduction de **MM. C. Tabaraud et Ed. Vaughan. — *A la Société royale de Zoologie.* — *Deuxième concert Wagner.* — *Gazette théâtrale.* — *Gazette artistique.* — *Gazette musicale.* — *Nécrologie.***

ÉMILE ZOLA ET L'ASSOMMOIR

Nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs, la péroraison de la brillante défense de *l'Assommoir*, faite à la barre de *l'Actualité*, par maître J.-K. Huysmans. Les tendances naturalistes s'y trouvent développées de sérieuse plume, et l'on verra que le *Naturalisme* ne consiste en aucun point à étaler cyniquement au beau soleil, nos plaies, nos laideurs et nos vices.

Le roman moderne ne date pas des *Misérables*. Certes, j'admire Hugo comme un homme de génie et je considère les *Misérables* comme un beau livre, mais, disons-le donc une bonne fois, l'idole justement vénérée des poètes n'a eu qu'une influence très-détournée sur le roman tel que nous le comprenons.

Le chef véritable de notre école, celui devant lequel il faudrait s'agenouiller, c'est l'analyste profond, l'observateur merveilleux qui, le premier, a créé, dans le roman moderne, cette qualité maîtresse en art, la vie, c'est Balzac. D'aucuns accolent à son nom un autre, Stendhal. A mon sens, c'est aller trop loin. Je ne parle pas ici de la sécheresse et de la pauvreté vraiment infamantes de son style, les finesses diplomatiques, les quelques observations aiguës qu'il a semées, çà et là, dans son œuvre, ne me suffiront jamais pour que l'égalant à Balzac, je le salue comme un maître. Ses partisans acharnés disent, je le sais, que le style n'est en art qu'une qualité secondaire; je le nie. Je n'ai point l'habitude de farder ma pensée, et bien que je sache me heurter ici à l'opinion de l'un de mes coreligionnaires et amis, je le déclare en toute franchise : — si un livre qui n'a pour lui que le style, est un livre mort-né, un roman mal écrit n'existe pas ! — Non, la forme n'est pas une qualité secondaire en art, elle est aussi nécessaire, aussi précieuse que l'observation et que l'analyse. Réunies entre elles, elles donnent ces chefs-d'œuvre qui ne seraient point chefs-d'œuvre si la langue fuyait à la vanvole, *M^{me} Bovary*, *Manette Salomon* et *Germinie Lacerteux*, *le Ventre de Paris* et *la Curée*.

Mais avant que d'émettre des théories qui me sont toutes personnelles et qui n'engagent en rien, je me hâte de le dire, le journal qui les accueille, peut-être ne serait-il pas inutile de définir ces mots interprétés de façons si diverses : le *réalisme* ou le *naturalisme*. Selon les uns et, il faut bien l'avouer, selon l'opinion la plus accréditée, le réalisme consisterait à choisir les sujets les plus abjects et les plus triviaux, les descriptions les plus repoussantes et les plus lascives, ce serait, en un mot, la mise au grand jour des pustules de la société. Après avoir débarrassé les plus horribles plaies du cérat et de la charpie qui les couvrent, le naturaliste n'aurait qu'un but, en faire sonder au public l'épouvantable profondeur.

Pustules vertes ou chairs roses, peu nous importe; nous touchons aux unes et aux autres, parce que les unes et les autres existent, parce que le goujat mérite d'être étudié aussi bien que le plus parfait des hommes, parce que les filles perdues foisonnent dans nos villes et y ont droit de cité aussi bien que les filles honnêtes. La société a deux faces : nous montrons ces deux faces, nous nous servons de toutes les

couleurs de la palette, du noir comme du bleu, nous admirons indistinctement Ribeira et Watteau, parce que tous les deux ont eu du style, parce que tous les deux ont fait vivant ! Nous ne préférons pas, quoi qu'on en dise, le vice à la vertu, la corruption à la pudeur, nous applaudissons également au roman rude et poivré et au roman sucré et tendre, si tous les deux sont observés, sont écrits, sont vécus !

Non, nous ne sommes pas des sectaires, nous sommes des hommes qui croyons qu'un écrivain aussi bien qu'un peintre doit être de son temps, nous sommes des artistes assoiffés de modernité, nous voulons l'enterrement des romans de cape et d'épée, nous voulons l'envoi au décrochez-moi çà de toute la défroque des temps passés, de tous les rigaudons grecs et hindous; nous ne renversons pas les prétendus chefs-d'œuvre dont on nous rassasie jusqu'à la nausée, nous ne brisons pas les torsos réputés célèbres, nous passons simplement à côté d'eux, nous allons à la rue, à la rue vivante et grouillante, aux chambres d'hôtel aussi bien qu'aux palais, aux terrains vagues aussi bien qu'aux forêts vantées, nous voulons essayer de ne pas faire comme les romantiques des fantoches plus beaux que nature, remontés; toutes les quatre pages, brouillés et grandis par une illusion d'optique, nous voulons essayer de camper sur leurs pieds des êtres en chair et en os, des êtres qui parlent la langue qui leur fut apprise, des êtres enfin qui palpitent et qui vivent, nous voulons tenter d'expliquer les passions qui les mènent, dès qu'elles sourdent et percent, les montrer, croissant peu à peu, s'éteignant à la longue, ou crevant quand elles bouent avec le cri qui jaillit des lèvres ! Étant donné comme sujets à étudier, un homme et une femme, nous voulons les faire agir, dans un milieu observé et rendu avec un soin minutieux de détails, nous voulons démonter, si faire se peut, le mécanisme de leurs vertus et de leurs vices, disséquer l'amour, l'indifférence, ou la haine qui résulteront du frottement passager ou continu de ces deux êtres; nous sommes les montreurs, tristes ou gais, des bêtes !

Nos romans ne se dénouent pas toujours, d'après les données habituelles, par le mariage ou par la mort, c'est vrai, nos romans ne soutiennent aucune thèse et, la plupart du temps, ne concluent pas, c'est encore vrai. Mais l'art n'a que faire des théories politiques et des utopies sociales, un roman n'est pas une tribune, un roman n'est pas un prêche et je crois qu'un artiste doit se garer comme d'une peste de tout le fatras de ces verbiages !

Je serai plus explicite encore au sujet des formules convenues. Selon moi, la littérature a eu le tort jusqu'ici de ne s'occuper que des exceptions. L'amour, tel que nous le représentent les romanciers et les poètes, l'amour qui tue, mène au suicide ou à la folie n'est, au demeurant, qu'un cas curieux. Que ce cas curieux soit noté, soit observé, soit rendu, je n'y trouve rien à dire puisqu'il existe, mais que la vie réelle, que la vie que nous menons presque tous, ne soit pas étudiée, ne fasse pas le sujet d'une œuvre, sous prétexte qu'elle ne regorge point de passions furieuses, qu'elle ne contient aucune situation tendue, égayée, ici et là, de coups de coutcaux et de bouteilles de laudanum, de jérémiades sur la destinée ou de grandeurs d'âme admirables dans un livre, mais invraisemblables dans la réalité, je trouve cela absurde. Tel qui a sangloté pour une femme et s'est marié avec une autre, n'éprouve aucun regret et prend du ventre. Cet homme, je le déclare,

me semble tout aussi grand, tout aussi intéressant à mettre en scène que Werther, cet imbécile qui mâchonne des vers d'Ossian quand il est gai et se tue pour Lolotte quand il est triste!

Et, croyez-moi, le public vient à ces romans où l'imagination cède le pas à l'analyse, à ces romans dont la trame est si peu compliquée que le lecteur effaré s'écrie : Mais il ne se passe rien ! C'est que, Dieu merci ! le temps est loin où la foule idolâtre de Dumas père et de Sue, méprisait Balzac ! elle est lasse aujourd'hui des héroïnes en biscuit qui se jettent, elle et leur cheval, dans un gouffre, elle est lasse de toutes les litanies mouluées par les Legouvé, Sandeau et autres, elle est lasse jusqu'au dégoût de toutes les mièvreries chantées au lutrin des chapelles Sixtine !

Oui, le public vient aux œuvres viriles. Le succès de *l'Assommoir* en est la preuve. Oh ! je le sais, la bégueulerie et la sottise aux abois crient désespérément : nous voulons des œuvres chastes et qui nous consolent ; la vie est déjà bien assez triste, pourquoi nous la montrer telle qu'elle est ? faites comme Dickens, des romans observés et pudiques, des romans qui amusent et où la vertu triomphe dans l'apothéose des dernières pages.

Ah ! je le dis, car à la fin, tout cela m'indigne ! l'art ne peut se restreindre à célébrer les épousailles de bons jeunes gens et d'aimables demoiselles qui baissent timidement les yeux et se mordent le bout du doigt ; l'art ne peut se borner à répéter ce rôle joué par Dickens : attendrir les familles réunies, le soir, et égayer les longueurs des convalescences : l'art n'a rien à faire, je le dis haut et ferme, avec la pudeur et l'impudeur. Un roman qui est ordurier est un roman mal fait et voilà tout. J'admire *M^{lle} de Maupin* parce qu'elle a été sculptée par un artiste et je sens le dégoût me monter aux lèvres quand je lis cette lourde ignominie *M^{lle} Giraud, ma femme !*

J'ajouterai encore aux réflexions qui précèdent qu'il est difficile, en faisant une œuvre vivante et vraie, de ne pas la faire morale. Le vice engendre son châtement lui-même, le dévergondage est plus puni par les suites qui en découlent que par les lois édictées contre lui : — faire vrai, c'est faire moral. — Pour me résumer, en quelques lignes, le naturalisme c'est l'étude des êtres créés, l'étude des conséquences résultant du contact ou du choc de ces êtres réunis entre eux ; le naturalisme c'est, suivant l'expression même de M. Zola, l'étude patiente de la réalité, l'ensemble obtenu par l'observation des détails.

J.-K. HUYSMANS.

Au journal hebdomadaire parisien

LA REVUE DE LA MUSIQUE

Notre harmonieux confrère s'est trouvé vexé par l'une de nos dernières *Gazettes musicales* (voir notre n° 6), où nous montrions le parti-pris avec lequel sont traités, en la Grand'ville, les admirateurs du *Tannhauser* et de *Lohengrin*.

« En ce qui concerne M. Wagner, nous ne voyons pas trop pourquoi des étrangers qui ne peuvent, après tout, éprouver ni

analyser nos sentiments, voudraient obliger les Parisiens à lui élever des statues. M. Wagner a traité les Français de singes, d'imbéciles et d'énergumènes ; cela nous touche peu, et nous passons facilement condamnation sur ces injures d'un artiste assurément bien doué, mais qui n'est, au point de vue moral, qu'un cuistre vaniteux. Mais outre cela, le correcteur de Beethoven, l'éreinteur de Mendelssohn et l'insulteur de Meyerbeer s'est distingué, entre tous ses compatriotes, par son acharnement sauvage et son aveugle fureur contre Paris, lorsque Paris écartelé mourait de faim, de misère et de douleur. »

Si nous lisons bien ces lignes de la *Revue de la Musique*, c'est par beau patriotisme, c'est par pure haine nationale que Paris, pour Wagner, se met la ouate aux oreilles et le sifflet aux dents.

Certes, l'amour de la patrie est le plus noble, le plus louable des sentiments... *Sed hic non locus*. Lorsqu'on présente *Tannhauser*, *Lohengrin*, etc., est-ce *l'homme* ou bien *l'œuvre* qui doit occuper les revues de musique et les dilettanti ? Il est absurde, il est déplacé de discuter au théâtre « l'acharnement de Wagner contre Paris en 1870 ».

Si c'est seulement par zèle de patriote que Paris siffle aujourd'hui le maître bavarois, il est au moins bizarre qu'en février 1860, lors de la première audition de *Tannhauser*, à Paris, les mêmes scandales déjà se soient produits.

Lisez ce que Baudelaire en écrivait le 18 mars 1861, *neuf ans avant la guerre*, seule cause avouée des haines que Lutèce nourrit pour Wagner :

« Aussitôt que les affiches annoncèrent que Richard Wagner ferait entendre dans la salle des Italiens, des fragments de ses compositions, un fait amusant se produisit, que nous avions déjà vu, et qui prouve le besoin instinctif, précipité, des Français, de prendre sur toute chose leur parti *avant d'avoir délibéré ou examiné*. Les uns annoncèrent des merveilles et les autres se mirent à dénigrer à outrance des œuvres *qu'ils n'avaient pas encore entendues*. Encore aujourd'hui dure cette situation bouffonne... »

Plus loin il nous dépeint un critique « influent » qui pourrait bien aujourd'hui appartenir à *l'Art musical*... serait-ce point celui à qui la *Fédération artistique* vient de mettre le nez dans son vilain mensonge, et qui riposte par cette joyeuseté : « *Nous demandons la permission de nous en rapporter au dire des journaux français, généralement aussi bien informés que les journaux belges. C'est donc comme si nous n'avions pas lu la FÉDÉRATION.* »

Oui, ce doit être le héros dont parle Baudelaire :

« Je me souviens d'avoir vu, à la fin d'une des répétitions générales, un des critiques parisiens accrédités, planté prétentieusement devant le bureau de contrôle, faisant face à la foule au point d'en gêner l'issue, et s'exerçant à rire comme un maniaque, comme un de ces infortunés qui, dans les maisons de santé, sont appelés des *agités* : Ce pauvre homme, croyant son visage connu de toute la foule, avait l'air de dire : « Voyez comme je ris, moi, le célèbre S... ! Ainsi ayez soin de conformer votre jugement au mien. »

Berlioz, dans son feuilleton du 9 février 1860, écrit de même :

« Le foyer du Théâtre Italien était curieux à observer le soir du premier concert. C'étaient des fureurs, des cris, des discussions qui semblaient toujours sur le point de dégénérer en voies de fait... »

Et plus loin :

« Ce qui se débite alors de non-sens, d'absurdités et même de mensonges est vraiment prodigieux, et prouve avec évidence que, chez nous au moins, lorsqu'il s'agit d'apprécier une musique différente de celle qui court les rues, la passion, le parti-pris, prennent seuls la parole et empêchent le bon sens et le bon goût de parler. »

Cela dura longtemps, Baudelaire nous l'a transmis :

« Les plaisanteries françaises allaient toujours leur train, et le journalisme vulgaire opérait sans trêve ses gamineries professionnelles... Mais, à Paris, plus qu'ailleurs, il est impossible d'arrêter une plume qui se croit amusante, »

Malheureusement cela fut poussé plus loin que la gaminerie et Baudelaire nous affirme que « *M^{me} Wagner elle-même a été insultée pendant une des représentations.* »

Et cet acharnement alla si loin que l'administration des Italiens dut baisser la tête et rendre l'argent déjà déposé pour les représentations suivantes.

« *Le TANNHAUSER n'avait pas même été entendu.* »

Ne croirait-on point ces lignes écrites d'hier? — Et cependant Wagner n'avait point encore agacé votre fibre patriotique, ô *Revue de la musique*.

Comme finale, notre confrère s'écrie: « *L'Artiste* aurait-il la prétention de nous empêcher de siffler ce qui nous déplaît, ou d'applaudir ce qui nous plaît? Et Bruxelles est-elle une ville où l'on applaudit et ne siffle jamais? »

Que la *Revue* demande à ses amis de Paris, qui ont assisté à notre dernier Concert Wagner, si Bruxelles est une ville où l'on n'applaudit pas.

Quant à notre prétention de « lui couper le sifflet », que la *Revue* se rassure! Mais aurait-elle la prétention de nous empêcher de trouver déraisonnable le parti-pris de certains parisiens qui s'acharnent à siffler une musique, quelque belle qu'elle soit, parce que c'est l'œuvre d'un « ennemi de la France » ou d'un admirateur de la *musique* de cet ennemi, (comme il en est advenu à Saint-Saëns)? Pour peu qu'on étende ce système folâtre à la peinture et à la littérature, où en arriverait-on, grands dieux!

La musique de Wagner compte des partisans en France, nous en connaissons, — et beaucoup, n'en déplaît à la *Revue* à qui nous redirons le mot de Baudelaire: « l'Allemagne aurait tort de croire que Paris n'est peuplé que de polissons qui se mouchent avec les doigts, à cette fin de les essuyer sur le dos d'un grand homme qui passe. »

Mais jusqu'ici, c'est en vain que ces partisans ont voulu entendre l'œuvre du maître: les adversaires, ces braves de la clef forcée, ont soin d'en rendre impossible toute audition, les sifflets faisant déjà vacarme avant même la levée du rideau!

Mais que la *Revue* n'aille point penser que ces haines de trois douzaines de hurleurs aveugles et sourds, empêcheront Wagner de réussir: « Aujourd'hui la réaction est commencée, écrivait Baudelaire en 1864, elle a pris naissance le jour même où la malveillance, la sottise, la routine et l'envie coalisées ont essayé d'enterrer l'ouvrage. L'immensité de l'injustice a engendré mille sympathies, qui maintenant se montrent de tous côtés. »

Que la *Revue* daigne ouvrir les yeux: de même que l'opposition de Napoléon III à l'Unité allemande a créé celle-ci, de même les excès enfantins des Wagnerophobes parisiens lui créeront ses plus ardents, ses plus dévoués partisans.

X.

L'INTERMEZZO

poème par Henri HEINE (Suite)*.

I

*Au mois de Mai splendide et souriant,
Quand les bourgeons rompaient la rude écorce,
L'amour joyeux plein d'ardeur et de force
S'épanouit dans mon cœur confiant.*

*Au mois de Mai souriant et splendide,
Quand les oiseaux chantaient sous le ciel bleu,
De mes désirs secrets j'ai fait l'aveu
A mon amante au visage candide.*

II

*Mes larmes fécondant le sol
Le couvrent de fleurs embaumées,
Et mes plaintes sont transformées
En un doux chant de rossignol.*

*A toi ces fleurs que tu fis naître!
Petite, si tu veux m'aimer,
Les rossignols, pour te charmer,
Chanteront devant ta fenêtre.*

III

*Les colombes, les lys, les roses, le soleil,
Tout cela, je l'aimais jadis avec ivresse.
J'ai bien toujours dans l'âme un sentiment pareil,
Mais c'est toi qui l'inspire, ô jeune charmeresse,
Ma colombe, mon lys, ma rose, mon soleil!*

IV

*Lorsque je vois tes yeux, mes dévorantes fièvres
Passent presque aussitôt, mon mal est apaisé;
Et je me sens guéri tout à fait, quand tes lèvres
M'effleurent dans un long baiser.*

*Si je presse ton sein d'une étreinte suprême,
Une céleste joie envahit ton amant!...
Et pourtant .. et pourtant si tu me dis: « Je t'aime! »
Soudain, je pleure amèrement.*

V

*Ton cher visage, dans un songe,
Je l'ai vu — radieux mensonge!
Mais il a perdu ses couleurs.
Qu'il est pâle ton doux visage!
Oh! qu'il exprime de douleurs!
Que de tristesses il présage!*

*Ta lèvre seule est rouge; mais
La mort bientôt, et pour jamais,
Blémira ta lèvre écarlate;
Son froid baiser boira ton sang,
Et tes yeux où l'amour éclate
Eteindront leur rayon puissant.*

VI

*Pour l'amour saint que je te voue,
Mets ta joue auprès de ma joue:
Nos pleurs alors se mêleront.*

(*) Voir n° 11, année 1877.

*Tous deux pleins d'une ardente ivresse,
Que ton cœur sur le mien se presse
Des mêmes feux il brûleront.*

*Maintenant que dans cette flamme
Dont le foyer est en notre âme
Le torrent de nos larmes court,*

*T'étreignant, à demi pâmée,
Je veux, ma chère bien-aimée,
Mourir dans un transport d'amour!*

VII

*Je voudrais plonger — ô délice! —
Mon âme dans le pur calice
Neigeux et pâle du lys blanc.
Le lys, d'une voix parfumée,
Alors, doit soupirer, tremblant,
Un doux chant pour ma bien-aimée.*

*Ce doux chant doit, en s'élevant,
Trembler et frissonner au vent,
Et puis se faire à peine entendre,
Comme ce long baiser d'amour
Qu'en une heure mystique et tendre,
M'ont donné ses lèvres, un jour.*

VIII

*Depuis bien des milliers d'années,
Immobiles au fond des cieux,
Les étoiles passionnées
S'aiment d'un amour anxieux.*

*Leur langue est fort riche et fort belle:
Aucun philologue pourtant
— La science est parfois rebelle! —
Ne la parle ni ne l'entend.*

*Je sais cette langue inconnue
Qui parle au cœur plus qu'à l'esprit:
Ton visage fut — bien-aimée —
La grammaire qui me l'apprit.*

C. TABARAUD - E. VAUGHAN.

N. B. L'abondance des matières nous force à remettre à huitaine la suite de l'intéressante étude de D. G. NOEL sur *Rossi*.

Un nouveau journal anglais : *The Brussels Gazette and Antwerp advertiser*, paraît à Bruxelles. Outre les nouvelles d'Angleterre et des États-Unis d'Amérique, notre « english-spoken » confrère s'occupe de la chronique locale. Nous en recommandons la lecture aux personnes désireuses de s'habituer à la prose courante anglaise.

À LA SOCIÉTÉ ROYALE DE ZOOLOGIE

Chambrée complète samedi passé, soir de *première*. Un aimable public, bien docile et pas méchant, attendait non sans quelque impatiente curiosité la comédie inédite de M. Victor Reding : *Amour et préjugés*.

Pan, pan, pan ! et M^{lle} Gilbert, lauréate du Conservatoire, apparut, pimpante et svelte, dans sa robe blanche. Elle récita fort galamment le Prologue de circonstance, délicate ciselure de M. Reding. Nous en avons retenu les vers suivants :

Amour et préjugés est une œuvre modeste :
Vous n'y trouverez point l'esprit vif d'un Dumas,
L'habile art d'un Sardou, mais l'auteur, je l'atteste,
S'il est moins comédien est beaucoup plus moral.
Vous n'entendez ce soir aucun sermon ni thèse,
Mais un roman d'amour, plus vrai que théâtral,
Que la mère et la fille écouteront à l'aise...

« Bravo ! » me dis-je, — espérant trouver en M. Victor Reding un digne continuateur des grandes et morales traditions des Berquin et des Bouilly...

Mais cruelle, mais complète fut ma désillusion. La comédie — et j'ai pour moi l'avis sacré des mères ! — est IMMORALE. Adieu noble prix Monthyon !

Immoral, le peintre Morin qui attire une jeune « patri-cienne » dans son atelier ; immorale, M^{lle} de Verdeuil qui s'y rend sous prétexte de toiles à acheter ; immorale, la soubrette qui l'y conduit et va se promener pendant que sa jeune maîtresse y *flirte* avec son « beau rêveur » ; immoral, ce laquais de grande maison qui se laisse corrompre par vingt misérables billets de mille ; immorale, cette mère qui veut vendre sa fille pour un titre... Les deux lys qui brillent parmi ces fleurs du mal sont le D^r Brémont et le marquis de Lostanges...

Mais l'on m'objectera les gants féminins craqués aux applaudissements... A cela je répondrai : la forme sauvait le fond, car l'auteur — et en cela il s'est montré habile — avait caché son serpent sous les fleurs pour mieux faire croquer la pomme aux spectateurs — qui y ont mordu à bouche que veux tu ?

Comme ouverture, l'orchestre exécuta un *andante* composé par M. Alfred Tilman, *andante* plein de saveur et d'originalité.

L'interprétation de la comédie fut trouvée parfaite : M^{lle} Lucie Van Hamme est une délicieuse soubrette, seule M^{lle} R. P. m'a paru bien ingénue pour une coureuse d'ateliers : elle n'a pas su avoir l'immoralité de son rôle !

Amour et préjugés est le début dramatique de M. Reding, début plein de bonheur et dignement *couronné*, car l'auteur s'était mis à la portée de son public et avait su l'intéresser — ce qui est une vertu grande au théâtre.

Le lecteur comprendra les motifs délicats qui m'empêchent d'ouvrir comme je le voudrais, la cassolette à encens ..

A l'*Artiste* l'on ne doit se passer ni la casse, ni le sené.

EDGAR MEY.

Jamais plus belle fête n'a été donnée dans les salons de la Société royale de Zoologie que celle du samedi 17 mars ! Public et programme choisis ! Organisation irréprochable, confiée à des jeunes gens du monde, qui se sont acquittés avec tact et zèle des délicates fonctions de commissaires !

Edgar Mey, le moraliste, vous a dit ce qu'était la comédie inédite, d'un de nos meilleurs amis, qui figurait au programme. A nous de retracer le cadre charmant qui entourait ce modeste début dramatique et en dérobaient les faiblesses.

Augusta Gilbert a déclamé avec cet art pur qui fait deviner l'enseignement précieux de Jeanne Tordeus, avec cette expression naturelle et son cœur sensible, la *Fiancée du Tambalier* de Victor Hugo, et un des fragments les plus dramatiques de *Zaire*. Comédienne intelligente à ses heures, elle a joué d'une façon remarquable aussi, le rôle de la comtesse de Candale, dans quelques scènes du *Mariage sous Louis XV*, de Dumas père.

Lucie Van Hamme, la plus adorable des ingénues, jouait le

rôle de Marton avec tout l'esprit et toute la malice des sou-brettes de Molière. Elle a dit aussi avec une diction bien correcte quelque jolis vers de Van Hasselt: la *Légende du Myosotis*.

M. et M^{me} Guyard ont joué en artistes consommés une scène très-belle de *Charles VII*.

Un orchestre peu nombreux mais bien aguerri, dirigé par le bâton de Barwolf, éparpillait dans cette soirée littéraire les notes enjouées des ouvertures du *Panier fleuri* et de la *Dame Blanche*.

N'oublions pas de mentionner le talent sérieux de M. Van Hamme, qui, dans une composition de Wallner, a montré ce qu'un virtuose peut faire d'un solo d'alto, et la belle voix de basse de Galesloot, un artiste aussi consciencieux que modeste.

V. R.



DEUXIÈME CONCERT WAGNER

Le premier Concert Wagner avait été un succès, le second a été un triomphe. — Triomphe aussi pour l'orchestre et pour M. Dupont, l'organisateur du concert.

Bruxelles toujours sut apprécier Wagner, les salves frénétiques qui saluèrent le *Tannhauser*, *Lohengrin*, le *Vaisseau-fantôme* n'ont donc pas lieu de nous étonner, mais elles ne sont rien auprès des tonnerres d'applaudissements qui éclatèrent aux fragments des *Nibelungen*.

L'immense salle de l'Alhambra était bondée.

Une chose digne de remarque c'est que la musique de Wagner ne transporte pas seulement les dilettanti qui l'étudient sans parti-pris, elle impressionne et remue profondément les masses populaires. Ceux-là seuls s'arrachent à son influence, qui la condamnent par système, par routine ou par préjugé ou qui en raisonnent sans l'avoir entendue; mais leur nombre diminue chaque jour.

A l'Alhambra, dès les premiers morceaux, le public fut empoigné. L'on sentait dans tous les recoins de la vaste salle ce frémissement sympathique qui se manifeste après l'exécution par des acclamations et des rappels. L'orchestre faisait vaillamment son devoir. Lui aussi était électrisé. Il mettait tous ses soins à rendre la pensée de Wagner et certes le maître eut été charmé de ses interprètes. Il est peu d'orchestres capables de jouer cette musique grandiose comme la joue la vaillante phalange des Concerts populaires. Il est peu de chefs capables de la diriger comme le fait M. Dupont.

Après l'exécution de la « marche funèbre de Siegfried, » deux admirateurs de Wagner, s'approchant de M. Dupont, lui ont offert, au nom de deux groupes nombreux de Wagnériens, l'un, les partitions d'orchestre des *Nibelungen*, l'autre, une superbe couronne.

L'enthousiasme qui régnait dans la salle devint alors indescriptible et les acclamations succédèrent aux acclamations, prouvant au sympathique M. Dupont combien le public lui sait gré de lui avoir fait entendre cette œuvre colossale et combien il apprécie le talent et le dévouement qu'il a mis à la faire bien interpréter. M. Dupont, se retournant vers son

orchestre et le désignant au public avec sa modestie habituelle, l'associa galement à l'ovation qui lui était décernée. M. Dauphin, l'un des chanteurs les plus remarquables de notre opéra, s'essayait pour la première fois dans la musique de Wagner. Son essai, les « adieux de Wotan, » a été un coup de maître. Nous qui avons entendu Betz à Bayreuth, nous pouvons dire hardiment que M. Dauphin n'a rien à lui envier sous aucun rapport.

M. Dauphin chantait la remarquable traduction que M. Henri Lafontaine, un jeune musicien-littérateur, a faite des quatre partitions des *Nibelungen*.

M^{lle} Ida Servais a eu sa part du succès dans l'air d'introduction du deuxième acte de *Tannhauser* et M. Jokisch n'a pas été au dessous de sa brillante exécution de l'*Album-blatt*, du dernier concert.

Tous, en un mot, ont fait leur devoir — vaillamment!

RÉAL.



GAZETTE THÉÂTRALE

Théâtre des Fantaisies-Parisiennes.

Il est un peu tard pour parler longuement de la nouvelle opérette que l'Alcazar vient de donner. *La Marjolaine* a vu la rampe du théâtre bruxellois il y a quinze jours; un compte-rendu trop étendu viendrait fort mal à propos.

La Marjolaine est dûe à la collaboration de MM. Leterrier, Van Loo et Charles Lecocq, les auteurs de *Giroflé-Girofla*, et de la *Petite Mariée*.

Cette fois, cette trinité qui a obtenu depuis quelques années de longs et bruyants succès, s'est montrée bien inférieure à elle-même.

Le livret manque de gaieté. Il y a quelques scènes comiques, mais en général, l'intrigue qui n'en est pas une, se traîne lourdement.

On comprend qu'un libretto de ce genre, qui semble avoir été écrit au pied levé, n'ait pas inspiré la muse de Ch. Lecocq — habituée aux données intéressantes, vives, alertes, spirituelles.

Sa verve s'est refroidie au contact glacé d'un livret sans valeur. Sa musique s'est trouvée toute dépaysée, aussi est-elle loin de valoir celle de *Giroflé-Girofla*, de la *Fille de Mme Angot* et de la *Petite Mariée*.

La partition contient cependant de jolis morceaux, il serait injuste de ne pas le reconnaître: Au premier acte, les *couplets d'Aréline* qui sont assez gracieux, et le *Duo des Adieux*, qui est touchant.

Au deuxième acte, la *Chanson de Maguelonne*, originale dans sa naïveté, et le *Trio du Déshabillé*, une vraie perle, la meilleure chose de toute la *Marjolaine*.

Au troisième acte enfin, les *Couplets du signalement* qui sont excessivement drôles, et les *Couplets des Commères*, fort bien troussés.

L'interprétation de la *Marjolaine* a été excellente.

M^{lle} Luce-Couturier, engagée spécialement pour jouer le

rôle principal que Jeanne Granier a créé à Paris, est une très-agréable Marjolaine, elle est douée d'une jolie voix, joue avec brio et entrain, et possède ces allures de luronne qui conviennent à la prima-donna d'opérette.

Au troisième acte, elle porte un ravissant costume qui est tout un poème.

M^{me} J. May, MM. Geraizer et Pagès remplissent fort convenablement leurs rôles.

Quant à Jolly, il est désopilant dans le rôle de Palamède Van der Boom.

L'Alcazar a mis tous ses soins à la mise en scène, les décors sont très-réussis, entre autres celui du premier acte, qui représente la Grand'Place de Bruxelles.

Les costumes sont jolis. — Les ensembles ont été travaillés et l'orchestre est discipliné. Il n'en faut pas davantage pour assurer le succès d'une pièce, — fût-elle médiocre !

L.

— Le Théâtre Molière donnera, le samedi 31, la première représentation d'une pièce d'un jeune auteur belge qui a fait, avec succès, en avril dernier, ses premières armes sur la scène du Théâtre du Parc. Titre : *Un Gendre en rupture de ban*.

Nous souhaitons, cette fois encore, pleine réussite à notre compatriote, dont nous nous réservons d'apprécier la nouvelle œuvre dès sa première représentation.

GAZETTE ARTISTIQUE

Bien rares sont les artistes qui ont reçu du gouvernement les bienheureuses circulaires concernant l'Exposition universelle de Paris en 1878.

Ce sont, en général, les invalides du prix de Rome, les manchots du ruban et de la croix, les médaillés cacochymes, les *pinxit* antédiluviens, les moribonds officiels, qui ont été les appelés...

D'aucuns crient à l'injustice. Dame! nous comprenons que lorsque le gouvernement choisit ainsi ses artistes, il ait raison de *les trier*...

C'est égal, voir son tableau refusé *administrativement* est déjà plaisant, mais se voir exclure, en personne, voilà ce qui dépasse la bouffonnerie!

— Il en est des commandes comme des abîmes : la commande appelle la commande. M. Gallait en est un plantureux exemple : après sa récente timbale de 100,000 francs, voilà qu'il en décroche une autre de 90,000 francs, pour livraison de douze *portraits historiques*...

M. Gallait est un beau lys — *qui a porté*. Nombre de violettes attendent la vivifiante pluie d'or pour s'épanouir et nous donner leur parfum.

Pourquoi n'ouvrir que pour un seul peintre nos caisses avarès? N'aurait-on pu partager cette commande entre une douzaine d'artistes à qui elle aurait apporté du pain? L'heure est venue de songer un peu aux humbles qui végètent misérablement par ce temps de « crises monétaires ». Il fut jadis question d'un *Musée de copies*. Ce projet pratique s'en est-il

allé où vont, dans notre fortuné pays, toutes les idées saines et raisonnables?

Nous espérons que le gouvernement lui donnera sous peu une heureuse solution et viendra ainsi en aide aux sublimes nécessiteux de la brosse.

GAZETTE MUSICALE

— Nous sommes heureux d'apprendre que MM. Stoumon et Calabrézi agitent très-sérieusement la question de donner à Bruxelles, *Les Maîtres Chanteurs* et la *Walkure*, deux des opéras de Wagner qui n'ont pas encore été représentés à Bruxelles. L'un des deux passera certainement l'année prochaine après *Lohengrin*.

La reprise de *Lara* a eu lieu jeudi au bénéfice de M. Jean Cloetens devant une salle comble. Chacun avait voulu témoigner au bénéficiaire sa satisfaction pour la manière dont il remplit ses fonctions. Quant à l'opéra lui-même, nous n'en parlerons pas.

L'interprétation a été très-satisfaisante. MM. Morlet, Bertin et Dauphin, se sont donné beaucoup de peine et ont recueilli de nombreux applaudissements. MM^{les} Renaux et Blum sont fort gentilles. MM. Pellin et Chapuis ne déparent nullement l'ensemble. M^{me} Galli-Marié a joué en actrice consommée ce rôle qui, par ses analogies avec ceux de Piccolino et de Mignon, rentre tout à fait dans son genre. x.

— M. Alfred Vivien continue en triomphateur ses promenades artistiques à travers les États-Unis.

Les *Yankees* sortent pour lui de leur réserve habituelle, et le *Courrier des États-Unis* nous apprend que la plupart de ses morceaux sont non-seulement bissés, mais *trissés*. D'ailleurs la presse américaine tout entière s'unit pour faire fête à celui qu'elle appelle le « grand virtuose » et va jusqu'à le comparer au célèbre Ole Bull. Nous avons sous les yeux des journaux de Cincinnati, de Louisville, de Saint-Louis, de Philadelphie, de Détroit (Michigan) et de Boston. Tous sont unanimes à apprécier le talent si délicat de Vivien; nous traduisons quelques lignes empruntées à la *Boston Gazette*, du 16 décembre : « L'intonation de M. Vivien est très-pure, « ses sons pleins et ronds, son coup d'archet remarquablement « beau, et l'exécution technique d'un achevé exquis. Nous « n'avons jamais entendu des octaves et des dixièmes don- « nées avec une telle justesse. Son style est mâle, vigoureux « et large; son expression dénote l'artiste hors ligne. Il y a « dans son jeu une fraîcheur et un esprit qui lui assureront « toujours un succès certain. »

Nous avons pris au hasard. *Ab uno disce omnes*.

Nos félicitations cordiales à Vivien.

— La Chapelle de St-Boniface, à Ixelles, exécutera pour la première fois, le dimanche de Pâques, la messe solennelle de Van der Heijken, ancien organiste du grand orgue de Haarlem.

— LE DERNIER MOT DE LA WAGNEROPHOBIE PARISIENNE. Les adversaires des *Nibelungen*, ont remplacé le sifflet par... le tuba-contrebasse!

L'un des meilleurs compositeurs parisiens nous informe, en effet, que récemment l'on donnait à Paris la *Marche de Siegfried*. L'orchestre était en place, on allait commencer, quand arrive un tambour-major gigantesque, flanqué de son tuba-contrebasse.

Hilarité dans la salle. On commence. Le stentor entonne sa partie à pleins poumons, s'efforçant de prouver qu'à lui seul il peut étouffer l'orchestre. L'hilarité redouble. Les grondements du cuivre deviennent de plus en plus formidables et la *Marche de Siegfried* se perd dans les éclats de rire de toute la salle...

O Gloire, à quoi tiens-tu cependant!

— Le concert de musique de chambre donné par MM. Cornelis, Samuel et Jacobs, à la salle Marugg, a obtenu beaucoup de succès. M. Jacobs surtout a joué avec un talent remarquable l'air des *Erynnies*, de Massenet, qui avait été tant applaudi aux Concerts populaires.

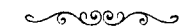
M^{lles} Ida Servais, Cornelis et M. Cornelis père, ont rendu avec beaucoup de finesse trois trios qui ont été aussi appréciés par le public que les quatuors de Haydn et de Beethoven, figurant au programme.

— *Cercle Artistique*. — En fait de virtuosité on ne peut

rien rêver de plus parfait ni de plus charmant que le jeu de M. Francis Planté.

M. Planté n'est pas un pianiste au style large et majestueux, mais il vous séduit, vous transporte par la grâce, l'esprit, le moelleux et l'entrain qu'il sait communiquer aux morceaux qu'il exécute. Les notes succèdent aux notes avec une rapidité vertigineuse et une netteté, un perlé sans égal. Jamais la mesure n'est sacrifiée et le chant ressort nettement. M. Planté est certainement le premier des pianistes français. Il a été rappelé chaleureusement après chaque morceau. C'est un enchanteur.

X.



NÉCROLOGIE

Un de nos confrères, Bertall, (lisez comte de la Noue), vient d'être frappé dans ses plus chères affections. M^{me} Bertall, est morte à la suite d'une phthisie pulmonaire. Sa mort la fera regretter du monde des arts et des lettres; car elle ne brillait pas seulement comme amateur distinguée, elle était encore charitable et bienveillante envers les artistes et les écrivains. Elle protégeait surtout les jeunes talents qui ont du mal à se faire connaître à cette époque, où l'on ne peut guère parvenir que par coterie ou camaraderie.

WEINO.

CAFÉ RESTAURANT DU PATINAGE

Skating-Rink du Rond-Point de l'Avenue Louise

Entrée libre.

Patins du système Bennett à grandes roulettes, *Consommations de choix.*
recommandées pour la célérité, la facilité des mouvements et la sécurité qu'ils donnent dès le principe.

Location des patins : 0.50 cent. et 1 fr. d'après la dimension des roulettes.

Tous les jours, de 2 à 5 heures, valse et quadrilles exécutées sur un piano-mécanique de facture excellente.

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS

FABRIQUE
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS
Emballage, nettoyage et remisage de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAINE

COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE. EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,
Meubles d'atelier anciens et modernes,
Panneaux, chevalets d'atelier, de campagne
et de luxe, Boîtes à couleurs, parasols,
chaises, etc.

PLANCHES A DESSIN

Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^{ie}

Campo Frères, Neveux et Successeurs, r. Royale, 78

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld,
Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^{ie} a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Evrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

THE BELGIAN NEWS

and Continental Advertiser

Seul journal anglais publié en Belgique

PARAIT TOUS LES SAMEDIS

Bureaux : 48, rue Bréderode, à Bruxelles.

20 cent. le numéro, chez tous les marchands de journaux.

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. Félix Callewaert père, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.



COURRIER HEBDOMADAIRE

ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26
BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, à la rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 »
Etranger : id. 12 50
Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux
libraires.
A Londres, chez SAMPSON Low and C^o, 188, Fleet street, E.C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez MUQUARDT, rue de la Régence ;
Chez ROZEZ, DECO et à l'Office de Publicité, r. de la Madeleine ;
Au Bureau de la *Chronique* et chez SARDOU, Galeries-
Saint-Hubert ;
Chez LESCUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce,
et chez ARMES, rue de Namur.

SOMMAIRE :

Nostra Culpa. — *Rossi dans Kean.* — *Vœu, poésie.* — *La Damnation de Faust, de Berlioz.* — *Une œuvre de Louis Dubois.* — *Le Troisième Concert du Conservatoire.* — *Gazette théâtrale.* — *Gazette musicale.*
— *Gazette artistique.*

NOSTRA CULPA

S'il est une chose triste et cruelle au monde, c'est de s'apercevoir, un laid jour, que l'on s'est trompé et que la route où l'on marchait d'un pas heureux et confiant n'est point la vraie voie, la bonne route.

Nous endurons aujourd'hui cette chose cruelle et triste... Avoir prôné, soutenu, choyé une idée, voué à sa défense et son corps et son âme, et sa plume et son encre; n'avoir vécu que pour elle; puis reconnaître sa vanité, sa fausseté; assister ainsi à l'écroulement de ses rêves, de ses illusions... Voilà où l'Artiste en est aujourd'hui. *Nostra culpa!*

Nous venons faire amende honorable à nos lecteurs, à nos abonnés, nous venons, pieds nus et chanvre au col, leur avouer que nous les avons leurrés... en parfaite bonne foi, en complète loyauté, il est vrai : telle est notre excuse.

Oui, lecteur sans tache, nous t'avons trompé en peinture, trompé en musique, trompé en littérature! Nous servîmes à tes candeurs le poison des principes malsains et faux d'un art qui nous rend pourpres aujourd'hui.

O honte! nous avons berné l'Académie, cette bonne mère; bafoué les officiels, *Dii ex machina* de l'art belge; filé des rires immodestes pour les classiques institutions; lardé d'épingles nos grands hommes du grand art; envoyé au décrochez-moi ça les routines sacrées, les vivifiants préjugés, les rythmes anciens et les estimables modes d'antan...

Cynisme affligeant! en littérature nous défendîmes des plumes arrachées à l'aile de Satan : Zola le libidineux; de Goncourt, ce bouc; Huysmans, un faune; Henry Céard, l'immodeste... Nous avons cité leurs vers, nous avons cité leur prose. Notre papier en rougit, notre plume en rugit! *Nostra culpa!*

Nous proclamons génies Octave Feuillet, Barbey d'Aurévilly, Ponson, Belot...

Nombre d'abonnés vertueusement s'élevèrent contre l'insertion des poésies signées T. H., poésies « souvent d'un goût très-douteux... » Ce légitime bélement d'indignation nous indiquait un goût élevé, nous montrait un esprit fin et délicat, aussi avons-nous jeté au feu l'incestueuse hasse qui se tordit dans la flamme en épandant de sulfureuses émanations... Chastes lecteurs, rassurez-vous, nous remplacerons ces cantharides par des bêtes à bon Dieu, bien douces.

Jusqu'ici, en effet, nous avons eu l'irrévérence grande de faire fi de l'approbation des « demoiselles bien » nous nous contentions par-ci, par-là, de l'encouragement d'un homme d'esprit, de la louange d'un intelligent. Car, oserions-nous l'avouer, inconsciemment nous méprisions ce noble alexandrin des familles :

La mère en permettra la lecture à sa fille.

Nostra culpa! Nostra maxima culpa!

En musique, — soyons forts jusques au bout! — en musique, horreur! nous nous sommes faits apôtres de Wagner, ce cuisinier vaniteux, comme a dit délicieusement certaine feuille musicale et parisienne, notre encens le plus raffiné fumait pour son orchestre invisible, nos armes les mieux trempées étaient pour la défense de ses tintamarrantes légendes...

Mais aujourd'hui plus de bandeau sur les yeux, et nos oreilles se sont ouvertes!

Notre château de cartes du *Naturalisme* et de la *Modernité* vient de s'écrouler. Nous allons renvoyer à Rops son frontispice plein de fiel pour les vénérables institutions de nos pères. Que son brunissoir, endurci dans l'inconvenance, enlève à jamais ces mots qu'on ne doit prononcer que tout bas et dans l'ombre, ces mots épouvantables *Naturalisme*, *Modernité*. Que sa pointe, qui n'a jamais rougi, s'amende en les remplaçant par ces verbes magiques et régénérateurs : *Ars prehistorica* — *Pictura academica*.

Nostra maxima culpa! Amen.

LA RÉDACTION.

ROSSI dans KEAN

(SUITE*.)

La toile se lève enfin!

Nous voici, nous spectateurs belges, devenus pour un court instant le public anglais devant lequel l'acteur Kean va paraître. Pendant quelques minutes, le drame sera dans la salle et non plus sur la scène. Isolons-nous donc un moment et retraçons en peu de mots ce qui va se passer sous nos yeux.

La salle est comble; les loges regorgent de femmes aux riches toilettes; les galeries supérieures et les places inférieures sont occupées par les admirateurs passionnés de Kean, ardents tout à l'heure à l'appeler en trépignant et maintenant calmes et attentifs. Dans une avant-scène de droite, le prince de Galles, le comte et la comtesse de Koefeld; au balcon, lord Mewill.

— Le rideau se lève, dans le drame de Dumas, sur la scène des adieux de *Roméo et de Juliette*. Rossi a remplacé cette scène par une scène d'*Hamlet*, celle où le prince de Danemark conseille à Ophélie d'entrer au couvent. Pourquoi cette substitution? Fantaisie d'artiste qui se sent mieux à l'aise pour feindre la folie sous la figure rêveuse et railleuse d'*Hamlet*!

Kean paraît, mystérieux et sombre, roulant dans sa tête le projet de rendre palpable la culpabilité du roi. Le drame qu'il fera jouer par les comédiens devant la cour est le filet dans lequel il prendra l'âme du fratricide. Ophélie vient à la rencontre d'*Hamlet* pour lui rendre les dons qu'elle a reçus de lui. « Je ne vous ai rien donné, lui dit-il, je ne vous ai jamais aimée..... Entre dans un couvent, va te faire religieuse. Pourquoi voudrais-tu devenir mère de pécheurs?... Nous sommes tous des brigands, ne crois à aucun de nous... Si tu te maries, serais-tu chaste comme la glace, pure comme la neige, n'importe, tu n'échapperas pas à la calomnie... S'il faut absolument que tu te maries, marie-toi à un fou, car les hommes sages savent trop bien quelle destinée vous leur réservez..... Va donc au couvent!!

Tout en parlant à Ophélie, Kean vient d'apercevoir dans l'avant-scène la comtesse de Koefeld et le prince de Galles. Il se trouble, mais son émotion, étouffée sous l'effort de la volonté, échappe aux spectateurs. Il continue cependant à jouer, mais ne peut détacher ses yeux de l'avant-scène; à plusieurs reprises il s'approche de la rampe pour bien se convaincre que ses yeux ne l'ont pas trompé. Il recule, comme pris d'épouvante sou-

(*) Voir les n^{os} 50, 51, 52, année 1876, et n^{os} 2, 4, 7, 8, 10, année 1877.

daine ; il revient encore sur le devant de la scène, en proie à une agitation fébrile. Sa figure se contracte sous l'empire d'une douleur extrême, il oublie qu'il est Hamlet, n'entend plus Ophélie ni le régisseur qui le rappellent à la situation. Les yeux fixés sur la loge, les bras croisés, Kean est là, debout, rigide et comme paralysé. Le vieux Salomon et Ophélie appellent Hamlet.

« Hamlet ! Hamlet ! leur répond-il. Qui est-ce qui m'appelle Hamlet ? Qui est-ce qui croit que je joue ici le rôle d'Hamlet ?

« Je ne suis pas Hamlet... Je suis Falstaff, le compagnon de débauches du prince royal d'Angleterre... A moi, mes braves camarades !... à moi, Pons !.. à moi, Peto !.. à moi, Bardolphe !.. à moi, Quickly l'hôtelière !... et versez, versez à pleins bords, que je boive à la santé du prince de Galles, le plus débauché, le plus indiscret, le plus vaniteux de nous tous ! A la santé du prince de Galles, à qui tout est bon, depuis la fille de taverne qui sert les matelots du port, jusqu'à la fille d'honneur qui jette le manteau royal aux épaules de sa mère ! au prince de Galles, qui ne peut regarder une femme, vertueuse ou non, sans la perdre avec son regard ! au prince de Galles, dont j'ai cru être l'ami, et dont je ne suis que le jouet et le bouffon !... Ah ! prince royal, bien t'en prend d'être inviolable et sacré, je te le jure !... car, sans cela, tu aurais affaire à Falstaff.

Lord Mewill, debout au balcon, crie : A bas Kean ! à bas l'acteur !

« Falstaff?... continua Kean, Eh ! je ne suis pas plus Falstaff que je n'étais Hamlet ; je suis Polichinelle, le Falstaff des carrefours... Un bâton à Polichinelle, un bâton pour lord Mewill, un bâton pour le misérable enleveur de jeunes filles, qui porte une épée au côté, et qui refuse de se battre avec ceux dont il a volé le nom, et cela, sous prétexte qu'il est noble, qu'il est lord, qu'il est pair... Ah ! oui ! un bâton pour lord Mewill... et nous rirons... Ah ! ah ! ah ! que je souffre !... A moi ! mon Dieu ! à moi ! »

Il faut renoncer à dépeindre l'effet de cette admirable scène que l'on peut considérer à bon droit comme une des plus saisissantes qui soient au théâtre. La fièvre gagne la salle entière et il n'est pas rare d'entendre des spectateurs — comme cela s'est produit à l'Alhambra — réclamer le silence en demandant l'expulsion des perturbateurs.

C'est surtout dans cette scène que Rossi rivalise glorieusement avec Frédéric-Lemaître. La façon avec laquelle il se détache de son rôle d'Hamlet, quand il aperçoit la comtesse de Koefeld à côté du prince de Galles est un véritable prodige d'invention : les gestes, les inflexions de voix sont gradués merveilleusement ; tout s'enchaîne admirablement : par degrés, la colère augmente jusqu'à la folie. Hamlet devient Polichinelle et Rossi, dans cette scène où la grandeur de la tragédie se mêle intimement au grotesque, a justifié pleinement, lui aussi, l'heureuse expression appliquée par Henri Heine à Frédéric-Lemaître : « Sublime farceur dont les terribles bouffonneries font pâlir de frayeur Thalie et sourire de bonheur Melpomène. »

(A continuer).

D. G. NOEL.

Nous ne pouvons, cette fois encore, publier qu'une minime partie de l'étude sur Rossi, mais afin d'éviter à l'avenir les coupures et les interruptions, nous publierons dans le n° 14 un supplément qui nous permettra de donner la fin de cette étude : *Ruy-Blas* et *Louis XI*.

VŒU

*A ta coupe j'ai bu, m'amour,
Le vin des voluptés immenses,*

*Sur ton corps plus blanc que le jour
J'ai cueilli la fleur des démenes,*

*Sur ta bouche aux pourpres désirs,
J'ai butiné les sucres étranges*

*Des tourments doux et des plaisirs ;
A tes longs cils, vivantes franges,*

*Ma lèvre, de tes pamoisons
Goûta les larmes charmeresses ;*

*Ton cœur riche en subtils poisons
Me versa de neuves ivresses.*

*De tes yeux, prismes et soleils,
Descendent ma gaité, ma joie...*

*Demain mon cœur, infime proie,
Peut pendre à tes ongles vermeils...*

*Mais, pour ne point mourir en lâche,
Je veux, avant d'être écorché,*

*Mordre à ton espalier sans tache
Les pommes de chair du Péché !*

THÉODORE HANNON.

COURRIER DE PARIS

La Damnation de Faust.

Pendant que Bruxelles acclame Richard Wagner, un fait d'une importance égale, cause l'émotion des *dilettanti* parisiens.

En dépit des succès imposés et des engouements bourgeois, l'unique événement musical de la saison est l'exécution de la *Damnatio de Faust* de Berlioz, aux concerts de l'Association artistique, sous la direction de M. Colonne.

L'étonnement a été grand après chacune des six auditions que le concert du Châtelet a dû donner successivement à l'enthousiasme du public : on s'émerveillait qu'on ait pu si longtemps ignorer cette partition si puissamment touffue, et laisser aller le succès à cette pauvre petite chose mièvre, à ce pâle *Faust* de Gounod, si imprudemment placé parmi les chefs-d'œuvre de la musique moderne et qui est à peine celui de son auteur.

Le chef-d'œuvre, le vrai, le voici : c'est la *Damnatio de Faust*.

Berlioz a assez notablement dérangé le poème de Goethe. De parti pris il en a retranché tout ce qui pouvait prêter à la banalité et au développement facile. Donc, point de rencontre de Faust et de Marguerite, point de Valentin, de duel fatal et de scène de l'Eglise. De parti pris aussi il en a exagéré les grandes lignes. Les points sur lesquels il insiste surtout sont l'ennui éternel de Faust, changeant de place sans jamais trouver la satisfaction de son idéal variant sans cesse, la fatalité magique qui, lui et Marguerite, les pousse l'un vers l'autre. Comme la philosophie, comme la science, comme la joie, comme la gloire, l'amour lasse Faust et le dégoûte. Surpris par les voisins, il quitte Marguerite sans l'avoir possédée et s'en va avec le regret et la sourde colère d'une chose qui ne réussit pas.

Marguerite l'attend les jours suivants encore, elle endort tous les soirs sa mère avec du laudanum, tant et si bien que, Faust ne revenant plus, la vieille Oppenheim meurt d'intoxication. Marguerite est condamnée au parricide. Méphistophélès prévient Faust, qui, s'arrachant à la contemplation consolante de la nature, veut, à tout prix, sauver son rêve de maîtresse. Il vend son âme, et Méphistophélès, — un diable farceur qui paraît s'amuser beaucoup des niaiseries du philosophe en proie à la fatalité de la vie, — l'emmène en enfer.

Telle est, en aperçu, la trame dramatique du poème. Mais quelque admiration que nous ayons pour le brocart instrumental auquel elle sert de dessous, nous ne saurions passer sur le défaut capital de l'œuvre : le manque d'ordonnance, d'arrangement général. Cet art, Berlioz ne l'eut guère, et peut-être jamais moins que dans l'occasion présente. Nerveux, sensible, exalté même : d'une nature primesautière, d'un tempérament « journalier », pour employer cette expression heureuse des femmes expliquant leurs intermittences de bonne ou de mauvaise humeur, de bon ou de mauvais teint ; il voyait avec vivacité et profondeur, et s'ingéniait à rendre jusqu'au bout la violence et l'intensité de ses sensations. Souvent ainsi, il arrive que chaque morceau bien équilibré en soi s'harmonise mal avec l'ensemble. Il construit parfaitement chaque scène sans que cependant la réunion des scènes fournisse un drame serré et compacte. Et comment aurait-il pu en être autrement ? lui-même dans ses mémoires nous raconte de quelle façon décousue il composa la plus grande partie de la *Damnation*.

« A Pesth, à la lueur du bec de gaz d'une boutique, un soir que je m'étais égaré dans la ville, j'ai écrit le refrain en chœur de la *Ronde des paysans*.

« A Prague, je me levai au milieu de la nuit pour écrire un chant que je tremblais d'oublier, le chœur d'anges de l'apothéose de Marguerite.

« A Breslau j'ai fait les paroles et la musique de la chanson latine des étudiants.

« De retour en France, étant allé passer quelques jours près de Rouen, je composai le grand trio :

Ange adoré, etc.

« Le reste a été écrit à Paris, mais toujours à l'improviste, chez moi, au café, au jardin des Tuileries, et jusque sur une borne du boulevard du Temple. Je ne cherchais pas les idées, je les laissais venir, et elles se présentaient dans l'ordre le plus imprévu. Quand, enfin, l'esquisse entière de la partition fut tracée, je me mis à travailler le tout, à en polir les diverses parties, à les unir, à les fondre ensemble, avec tout l'acharnement et toute la patience dont je suis capable. » (*Mémoires*, pages 398 et 399).

Eh bien, l'unité ne s'est pas toujours faite autant qu'il le voulait : souvent, le milieu absorbe le personnage : l'accessoire est devenu le principal ; Faust, où est-il ? On l'a perdu de vue, il ne revient au premier plan qu'à l'aide de longs récitatifs froids et sans nouveauté.

Mais, à côté de ce défaut général, Berlioz a cette qualité suprême : il fait voir. S'il n'a pas su nous exprimer suffisamment les détresses philosophiques de Faust, cela tient à l'inanité de la musique quand il s'agit de représenter des idées. C'est l'art plus que l'artiste qu'il faut accuser. La partie objective, il l'a merveilleusement mise en scène. Son instrumentation vit et se meut. On n'entend pas seulement sa *Marche hongroise* sur le thème de Rakocsy, on voit défiler l'armée, on la voit se battre, on assiste à son triomphe. On boit et l'on chante avec les étudiants attablés tout à l'aise dans la cave d'Auerbach, et puis voici que, par un changement subit de procédé, avec quelques trilles de flûte et quelques égrèvements de notes de harpe, les contours s'effacent, la précision s'atténue, un calme profond succède au bruit de la joie ivre, et sur les bords de l'Elbe, nous rêvons avec Faust son rêve de beauté infinie, tandis qu'autour de nous les gnomes et les sylphes chantent en valsant leur valse transparente. Devant la maison de Marguerite, l'oreille perçoit des accords, mais, en

même temps, l'esprit à la notion de quelque chose qui sautille et scintille : c'est le *menuet des Follets*, esprit des flammes inconstantes et, à ma connaissance, il n'y a dans aucune partition, d'aucune école, une page où se trouve une plus prodigieuse réunion de ces deux choses jugées inconciliables : le son et la couleur. Hop ! hop ! hop ! Méphistophélès excite le galop du cheval qui va conduire Faust à l'abîme. D'abord l'élan est modéré. Un hautbois mélancolique comme un remords poursuit l'affolement du cavalier. Une troupe de femmes est en prière auprès d'une croix ; la diabolique cavalcade la bouscule et la disperse en passant au travers. La course augmente de vitesse. Faust s'effraye. Halte ! crie Méphisto. Soudain le glas de Marguerite retentit. En route. Plus rapide d'un tiers le galop reprend. En avant ! en avant ! hop ! hop ! Tu as peur, Faust, mais écoute, ton amante t'appelle. Plus vite, plus vite encore, va, va, sombre chevauteur, hop ! hop ! Un trou. C'est l'enfer.

L'arrangement est admirable. Il n'y a pas de *crescendo* continu. Berlioz a compris la tension d'esprit que causerait inévitablement à l'auditeur un *rinforzando* de deux cents mesures. L'exécution d'ailleurs en eût été presque impossible. Alors il a simplement fait se succéder trois mouvements chacun plus rapide d'un tiers que le précédent, et correspondant à trois états violents de l'âme de Faust. L'effet est foudroyant. L'arrêt brusque de la course, la chute du formidable allegro dans la mesure de silence brusquement ouverte devant lui, donne l'impression exacte d'une culbute inopinée dans un trou. Le sabbat qui vient ensuite, malgré son effrayante sonorité, me semble moins original que le sabbat de la *symphonie fantastique*. Du reste, aux violences d'enfer et à la mise en œuvre de toutes les brutalités du cuivre et de la batterie, aux sifflements furieux de la petite flûte, je préfère cette suave partie qui a nom l'*apothéose de Marguerite*. Elle a beaucoup aimé, le ciel lui pardonne. Le chœur d'anges qui l'accueille n'a pas l'air de tenir à la terre. Les choristes sont là sur les banquettes. Ce qu'ils chantent semble flotter dans les brises du théâtre. La partition consultée, on est stupéfait du procédé presque enfantin qui produit cette incroyable illusion d'acoustique.

Tout à l'heure, dans la *Valse des Sylphes*, l'impression de murmure et de vague venait des simples violoncelles frottant continuellement et sans accent leur archet sur un *ré* à vide ; ici, tandis que les hautbois, les clarinettes et les flûtes soutiennent le chant soulevé par instants par un trait rapide de violons à l'aigu, la basse est uniquement faite par la main gauche des harpes. Ainsi, au premier temps de chaque mesure, le plus lourd d'ordinaire, la grosse corde mise en vibration relève le chant et l'empêche de toucher terre, pendant qu'une batterie, exécutée par la main droite, le maintient dans le vol qu'il vient de reprendre. C'est une espèce de tremplin musical excessivement neuf, simple et curieux.

Mais, en même temps qu'il sait donner l'impression de foule et de couleur, Berlioz donne également l'impression d'intimité et de passion. J'avoue que le duo instrumental de la *Nuit d'amour* de *Roméo et Juliette*, cet admirable adagio où, parmi la chaude atmosphère de passion que développe le gros de l'orchestre, dialoguent si tendrement une flûte et un hautbois, j'avoue, dis-je, que ce duo symphonique me paraît fort supérieur au duo vocal de Marguerite et de Faust. Ce que je place au premier rang après les puissants passages d'ensemble, comme le *Chœur de la Fête de Pâques*, le double *Chœur d'Étudiants* et de *Soldats*, le *trio* avec *Chœur des Voisins* appelant la mère Oppenheim, ce sont les couplets du *Roi de Thulé* et la *Sérénade de Méphistophélès*. Marguerite chante sa ballade. Il passe dans son chant toute la mélancolie de ses amours sans amant et de ses rêves sans réalisation. La mélodie est perdue, lointaine. On sent que la chanteuse prononce des mots, sans savoir lesquels, que le hasard seul lui a mis cette musique aux lèvres ; intimement, elle pense à tout autre chose. Puis elle a vaguement l'idée de ce qu'elle dit : maintenant, les phrases ne sont plus machinales, elles ont un sens pour elle, un sens qui s'impose, et, la chanson finie, elle

répète les deux premiers vers du premier couplet :

Autrefois... un roi... de Thulé
Jusqu'à la tombe fut fidèle.

Et elle demeure triste. Cet amour fidèle, un seul semble l'avoir donné, jusqu'à la tombe, et c'était autrefois : *Autrefois — un roi — et à Thulé*. Cela n'est arrivé que dans un pays imaginaire.

Au début, la ballade paraît extraordinaire; elle est d'un dessin si peu compliqué qu'elle semble insignifiante. Mais à mesure que les couplets sont chantés, à mesure que l'alto-solo persiste dans son accompagnement mélancolique et savamment monotone, il se dégage je ne sais quoi d'une langueur infinie : on sent, on pénètre en Marguerite l'anxiété douce d'une chose qu'elle désire avec violence, mais que, confusément, elle craint d'obtenir.

Une merveille encore, la *Sérénade*, de Méphistophélès. Après s'être moqué de Faust et du néant de sa philosophie, il se moque de Marguerite à laquelle il prédit en riant le néant de sa passion. Avec quel déhanchement gouailleur et quelle ironie sanglante il raille le sentiment. Il sait bien qu'il la tient, la pauvre, qu'il l'a ensorcelée, et méchamment il joue avec elle comme le chat avec la souris. Et tout cela, mépris mordant, pitié brutale, passe dans cette sérénade monstrueusement calme, qui parodie la tendresse et fait la charge de l'amour.

J'aurais bien voulu encore indiquer les finesses, les intentions sans nombre de l'instrumentation. Cet examen de détail serait certes curieux, mais la place manque à cette admiration de petit coin, si chère aux artistes.

Qu'il me suffise de constater en terminant, l'importance commençante du mouvement naturaliste : le succès définitif ne doit pas être loin, puisque les applaudissements d'aujourd'hui viennent de ceux-là même qui sifflaient encore il y a six mois.

HENRY CÉARD.

UNE ŒUVRE DE LOUIS DU BOIS.

Nous avons vu à l'atelier du maître coloriste l'étonnante page destinée au Salon de mai, à Paris. — Une marine.

Mais n'allez point croire à la marine de convention : agrémentée de bateaux pêcheurs se dodelinant et secouant aux brises, comme de mauves haillons, les filets qui sèchent, appendus aux mâts; émaillée de navires élancés se balançant sous leurs toiles grises, rouges, blanches, et s'envolant par les flots comme de grands albatross; enrichie du traditionnel steam-boat crachant sa suie, filant à l'horizon bleuté et qui développe son interminable plume de fumée roussâtre, salissant la nue claire.

Ce n'est point la marine classique : hurlante, en furie, bombant ses flots comme des seins de bacchante... ni la mer fashionable et frisée dans ses jolies vagues ourlées d'écume. Non, Louis Du Bois qui, brusquement et depuis longtemps, a poussé sa porte sur le nez de la convention, sut faire de sa marine une œuvre, du sable au ciel, originale.

C'est la pleine mer s'étalant sous le plein soleil avec cette majesté sereine de belle femme, sûre de ses charmes... La nappe d'écaille blonde s'étend loin, bien loin, irisée çà et là aux feux de l'astre incandescent qui la baise et la mord. La mer s'ouvre placide, sans un mât qui la hérissé; sans une voile, blanc triangle, sans une bouée; l'aile des mouettes ou du goéland n'osent égratigner son front impassible : on reste

face à face avec l'Océan songeur, sa muette immensité, son mélancolique orgueil. Dans ce majestueux silence, seule, parfois une vague s'égrène avec des murmures alanguis.

A l'avant-plan, où l'écume fauve met des points de dentelle, sur une langue d'estacade ensablée, rouillée de mollusques et de varechs morts, émeraudinée d'algues fraîches, deux jeunes femmes en toilette claire, après le bain, sèchent leurs cheveux qui flottent gaiement aux souffles marins et vibrent sur les blancheurs des essuie-mains noués aux nuques.

Un ciel, éblouissement bleu, bombe par dessus, éparpillant ses flocons ambrés et rosés par ses turquoises en fusion...

Une douce quiétude, un sentiment de fraîcheur tiède, de grand air sain, de pure lumière vous prennent délicieusement en face de cette toile et vous transportent loin, bien loin par delà les flots miroitants qui susurrent, par delà les profondeurs du ciel qui rayonne et vous sourit, plein de radieuses promesses.

Cette superbe page, broyée avec une étourdissante crânerie dans des pâtes souples et grasses, pétries de soleil et d'azur, sans ficelles académiques, sans recettes d'école, est fatalement destinée, croyons-nous, à revenir bientôt de Paris avec un R en craie rouge au flanc!

Cesera la consécration — renouvelée — du talent si robuste, si sain, si personnel de l'un de nos plus franes, de nos plus fiers continuateurs de l'école flamande.

EDGAR MEY.

TROISIÈME CONCERT DU CONSERVATOIRE

Le troisième concert du Conservatoire était entièrement consacré à la musique descriptive. La *symphonie pastorale* de Beethoven a été rendue d'une manière admirable.

Le *Désert*, qui occupait la seconde partie, était une nouveauté pour la plus grande partie du public. Nous nous en occuperons donc spécialement.

Cette ode-symphonie est l'œuvre la plus remarquable de Félicien David. Il la composa vers 1842 à son retour d'un voyage en Orient. Avant l'exécution du *Désert* au Conservatoire de Paris, en 1844, David était complètement inconnu au public. Il fut classé au nombre des musiciens les plus distingués de l'époque à la suite du succès étourdissant qu'elle obtint. Jusqu'à cette époque, la symphonie ne s'était jamais écartée du cadre tracé par Haydn, Mozart, etc., elle comprenait un allegro, un andante, un menuet ou un scherzo et un final au rythme animé. Beethoven lui-même, tout en réformant la symphonie par des effets et des développements nouveaux, s'était conformé à la structure adoptée. Félicien David, le premier, rompit en visière avec la tradition et adoptant un sujet bien caractérisé, le traita sans s'astreindre à aucune forme spéciale, y introduisit des chœurs et des récits parlés sur des tenues d'orchestre, étendant ainsi les limites de la symphonie. C'était une entreprise hardie, mais elle fut couronnée par le succès.

On lui trouva le charme de la nouveauté, et comme elle révélait chez cet inconnu une science réelle dissimulée dans

une apparente simplicité, une couleur sincère et vraie, de la noblesse dans l'expression, on lui tint compte de l'initiative qu'il avait prise.

Mais aussi David, en écrivant le *Désert*, ne se bornait pas comme d'autres compositeurs à puiser dans les descriptions des voyageurs les éléments de son travail, il avait parcouru l'Orient il avait vu ce qu'il dépeint et se bornait à décrire les impressions qu'il avait ressenties.

Enthousiasmé par les doctrines des Saint-Simoniens, il s'était joint à eux pour voyager dans ces contrées lointaines et y propager leurs doctrines. Les grands spectacles de cette nature chaude et riche, avaient surexcité son imagination. Il avait rêvé dans ces plaines sans fin et son ami A. Colin, lui avait fourni l'élément poétique de son travail. David n'avait eu qu'à recueillir ses souvenirs pour animer ces vers et les parer des couleurs que la palette musicale mettait à sa disposition. Il avait aussi noté quelques rythmes originaux et certains fragments bien caractérisés des chants de l'Orient et en les adaptant aux scènes qu'il décrit il avait imprégné sa symphonie de cette couleur pittoresque et sincère qui retrace si bien l'existence dans la tente.

La symphonie débute par une longue et vague tenue des instruments à cordes dans un mouvement dont la lenteur est telle que l'on ne perçoit aucun rythme ; quelques notes des basses, d'une harmonie indéterminée, s'y insinuent doucement ; ce ne sont pas des sons proprement dits, c'est un bruissement vague qui donne une idée de la solitude absolue du désert, de ces perceptions que produit à la longue sur le cerveau un silence non interrompu. Nul doute que l'auteur sous les effets de la chaude et électrique atmosphère des immenses plaines de sable n'ait entendu ces vibrations. C'est alors que sur une note tenue de l'orchestre commence le récit parlé. Ici j'eusse voulu une voix mystérieuse et vague comme le sujet, traçant dans un pianissimo imposant les grandes lignes du tableau. En personifiant ensuite le désert et le mettant en communication avec Allah, l'auteur a eu une noble idée. Allah est l'image de l'immensité de la création et ces profondes solitudes sont remplies de sa majesté. L'hymne qui du désert s'élève vers son créateur est pleine d'harmonies vigoureuses et d'une sonorité retentissante dont la puissance est augmentée considérablement par la simultanéité du mouvement rythmique des voix et de l'orchestre. La monotonie voulue des aspirations du désert vers Allah à la fin du chœur est en harmonie parfaite avec la majesté de ces vastes et arides plaines. Il y a beaucoup de noblesse dans la simplicité des moyens qu'emploie le musicien pour rendre sa pensée.

Le silence se fait de nouveau et le sentiment de l'immensité, du calme infini renaît avec la tenue de l'orchestre. La voix récitante signale à l'horizon un point indéterminé qui s'allonge et serpente en prenant des proportions gigantesques. C'est une caravane qui s'approche et dont l'orchestre dépeint l'arrivée par une marche jouée d'abord à la sourdine, puis de plus en plus distinctement. Ici l'on trouve des traces du développement classique des diverses parties de l'orchestre, mais ce moyen est employé avec modération. Après une explosion de tout l'orchestre annonçant la proximité de la caravane, celle-ci entonne en chœur le motif de la marche repris en majeur sur de nouvelles successions harmoniques. On perçoit dans toute cette scène le mouvement ondulatoire de la cara-

vane, les cris des chameaux et des voyageurs, les mille bruissements d'une foule pleine de vie et d'animation. Tout à coup, sans préparation, un travail orchestral d'une grande beauté nous dépeint en quelques mesures l'inquiétude et la terreur qui s'abattent sur cette troupe affolée.

Le terrible simoun, le vent du désert, fond sur elle avec une rapidité vertigineuse.

Le simoun lui-même est dépeint avec moins de grandeur. Après l'orage de la *Symphonie pastorale*, cela ne produit pas l'effet que l'on voudrait. Il y a cependant un effet inattendu, sur un sol bémol d'un accent effrayant. La tempête poursuit son œuvre renversant tout sur son passage. Les malheureux voyageurs mêlant leur voix à l'orchestre implorent prosternés dans le sable, la pitié d'Allah le tout puissant. Il y a là une succession de sixtes d'un grand effet et le chœur jette des cris déchirants : l'ensemble est d'une belle sonorité.

Le simoun disparaît brusquement comme il est venu. Le calme renaît et les voyageurs, avec une indolence toute orientale, rétablissent l'ordre dans la caravane et reprennent le chœur interrompu par la bourrasque.

La deuxième partie commence aussi par une tenue de l'orchestre donnant l'occasion à la voix récitante de dire quelques vers en l'honneur de la nuit. Un cor fait entendre une suave mélodie servant d'introduction au chant d'un arabe que la douce fraîcheur de l'atmosphère attire hors de sa tente. Ce chant ravissant et caractéristique, plein de distinction et empreint d'une certaine monotonie, est en parfaite harmonie avec la situation. Il n'a plus la sécheresse de la première partie, une voluptueuse langueur y règne. Son orchestration simple et douce berce mollement. C'est une charmante inspiration. Ici sont introduits deux épisodes qui sont en quelque sorte des anachronismes : la fantasia et la danse des Almées. La fantasia, espèce de tournoi guerrier dans lequel piétons et cavaliers font assaut de force et d'adresse, ne trouve guères sa place au milieu de la nuit. Néanmoins, considérées en elles-mêmes, ces scènes sont assez bien décrites. L'orchestration en est ingénieuse et pittoresque.

Dans la danse des Almées surtout, la flûte, le hautbois et la clarinette, entremêlant leurs traits, dépeignent avec beaucoup de réalité les jeux des danseuses qui s'enlacent, se rapprochent et s'éloignent tour à tour. Ces deux morceaux sont du reste, d'une mélodie peu marquée, mais empruntant à certains airs du pays une couleur locale.

Le chœur de la liberté au désert a plus de sonorité que d'à-propos et de raison d'être. Il fait place de nouveau au chant du ténor : la rêverie du soir dont la tendresse langoureuse charme et pénètre. La mélodie en est très-gracieuse et se balance mollement sur un rythme persistant et une pédale basse d'un bel effet. A la dernière strophe, le chœur reprend doucement la mélodie ; c'est une vraie trouvaille.

A la troisième partie, l'orchestre dépeint le lever du soleil. David a eu l'honneur d'être le vulgarisateur de cet effet que tous les compositeurs ont employé depuis avec succès. Sur une tenue suraiguë en tierce des violons, entrent successivement tous les instruments débutant par un *pianissimo* indiquant le crépuscule, puis *crescendo* jusqu'au moment où un *fortissimo* de tout l'orchestre annonce que le jour brille dans tout son éclat. C'est une partie fort bien traitée.

Vient ensuite un air purement arabe, le chant du Muezzin

ou du prêtre appelant du haut de la mosquée les croyants à la prière. Ce morceau est une des perles de la partition. Ici recommencent la marche et le chœur de la caravane dont les chants s'éloignent graduellement et finissent par se perdre dans le lointain.

La voix seule du désert fait encore résonner ses vastes solitudes des accords de son chœur primitif et tout rentre dans le silence et l'abandon.

La partition, comme nous l'avons dit plus haut, est écrite avec une élégante et savante simplicité. Poétique et distinguée, elle a de plus la couleur locale, la vérité. C'est une inspiration sincère et originale. David y renonce à la forme usitée, il s'abstient presque complètement des développements classiques que le sujet ne comportait, du reste, que fort peu.

En somme, c'est un œuvre intéressante, que nous avons été charmés de connaître.

M. Bertin a obtenu un très-grand succès dans les *solis*; sa voix douce et fraîche s'y est montrée sous son meilleur jour. L'orchestre a été presque irréprochable et les chœurs ont fait vaillamment leur devoir. MM. Gevaert et Dupont ont dirigé d'une manière digne de la première institution musicale du pays.

Nous apprenons que faute de temps pour les répétitions, il est question de supprimer le quatrième concert du Conservatoire. Si l'on ne peut nous donner cette année la 9^e symphonie de Beethoven, M. Gevaert pourrait bien, ce nous semble, faire exécuter de nouveau les deux nouveautés musicales de la saison, *le Désert* de Félicien David et *la Vestale* de Sponcini.

Nous sommes persuadés que le public les apprécierait davantage encore s'il pouvait les réentendre. RÉAL.

GAZETTE THÉÂTRALE

— L'état maladif de Sarah Bernhardt, nécessitant pour la vaillante artiste un repos absolu, c'est notre compatriote Adeline Dudley qui jouera dans *Amphitryon*, le rôle d'Alcmène.

M^{lle} Jeanne Tordeus est partie pour Paris, dans le but d'assister aux répétitions de cet ouvrage.

— Salle comble jeudi soir au théâtre royal de la Monnaie, et grand succès pour les artistes de la Comédie-Française. Le public a fêté particulièrement Talbot et la charmante M^{lle} Reichemberg.

— Notre charmante compatriote, M^{lle} Louise Singelée, remporte en ce moment au grand théâtre de Marseille, des succès enthousiastes : succès de beauté et de talent. La presse locale tout entière a relaté la réussite complète de ses débuts dans les termes les plus flatteurs.

« La partition des *Diamants de la Couronne*, dit l'un de nos confrères marseillais, a servi d'introduction à M^{lle} Singelée, qui, d'emblée et sans crier gare, a présenté une très-belle personne, blonde comme les blés, de beaux yeux bleus éclairant un visage piquant de malice et de douceur, un soprano aigu rompu à tous les exercices du chant, un talent de comédienne exquis, enfin du goût, de l'esprit et de la jeunesse. Elle a fait merveille aussi dans le *Songe d'une nuit d'été*, où sa

voix avait des accents inimitables de tendresse, d'affection, pour réveiller cet immortel génie de Schakspeare qui cherchait dans l'orgie et la débauche, l'oubli des décevantes réalités de la vie. Chacun était troublé, ému jusqu'aux larmes par ces accents de vérité, de passion, de générosité. Depuis bien longtemps il ne nous avait pas été donné de subir un charme aussi complet. Dans le plain-chant, sa voix était chaude, pénétrante, convaincante, si nous pouvons nous exprimer ainsi; dans les vocalises elle était douce, gracieuse, caressante. »

Et pas une note discordante ne vient dans la presse marseillaise troubler ce concert d'éloges ! C'est donc un succès complet que vient de remporter M^{lle} Louise Singelée; nous en sommes fiers pour notre pays, et nous prions la sympathique artiste d'agréer toutes nos félicitations.

GAZETTE MUSICALE

Nous lisons dans le *Journal de Bruges* :

« Le programme de la troisième séance de musique classique donnée au foyer du Théâtre était, comme les précédents, fort bien composé, et surtout bien disposé. Les organisateurs avaient fait preuve de tact en plaçant en premier lieu le trio de Niels Gade, et en réservant pour la fin celui de Beethoven. Le talent d'abord, le génie ensuite. Ainsi le veut la loi de la gradation, que l'on ne doit jamais perdre de vue dans les questions d'art.

Ce n'est pas que nous niions les mérites de Niels Gade. Cet habile compositeur possède à un degré éminent tous les secrets de l'harmonie, du contrepoint et de l'orchestration. L'imagination ne lui fait pas défaut. L'inspiration même se révèle dans maint passage de ses œuvres. Mais on n'y rencontre guère cette persistance de souffle, cette cohésion dans l'enchaînement des idées, cette unité puissante et souveraine qui caractérisent Beethoven et l'élèvent si haut dans le domaine musical que nul ne peut lui disputer la suprématie. Le grand trio en si bémol de cet admirable maître a eu les honneurs de la soirée, et ce morceau seul valait la peine de braver la pluie, comme l'ont fait les nombreux auditeurs qui avaient répondu à l'appel de MM. De Brauwere, Accolaj et Rappé.

M^{lle} Henriette Croquet, a su se maintenir au niveau de sa réputation dans la *Scena e Aria* : *Ah! perfido!* de Beethoven. L'air du *Freyschütz*, de Weber, et la *Sérénade*, de Gounod, sur des paroles empruntées au beau drame de *Marie Tudor*, de Victor Hugo. L'air du *Freyschütz* surtout a bien mis en relief les qualités qui distinguent la jeune cantatrice bruxelloise, et elle a été, comme de coutume, fort applaudie.

Quant à la *Réverie champêtre* pour violon, de M. ... c'est une pièce dont la simplicité répond bien à son titre et qui n'a d'autre prétention que de faire valoir la délicatesse de jeu de l'instrumentiste. M. Accolaj a compris ainsi qu'il le fallait l'intention de l'auteur, et s'est acquitté de sa tâche en vrai virtuose. Les passages en doubles notes ont été exécutés avec toute la justesse possible, et l'ensemble n'a rien laissé à désirer au point de vue de la précision et du sentiment.

A quand la quatrième séance ? Il y a péril en la demeure. » Nos renseignements particuliers nous permettent de dire — bien bas — (car la modestie de l'auteur ne nous le pardonnerait jamais), que l'auteur de la *Réverie champêtre*, si artistement interprétée par M. Accolaj, n'est autre que M. Accolaj lui-même.

— Un de nos confrères niçois, parle avec beaucoup d'enthousiasme d'une fête musicale donnée au commencement de ce mois, dans les salons de l'hôtel Chauvain, par M. Reubsaet et à laquelle assistait le *high-life* de la colonie étrangère et de la société niçoise. Nous lui empruntons ces quelques lignes qui relatent le succès remporté par le charmant ténor :

« Musicien consommé, poète à ses heures, doué d'une voix de ténor bien timbrée, douce ou puissante, guidée par la méthode des grands maîtres, il a su donner un caractère différent à chacune des trente et une strophes qu'il a chantées dans l'espace d'une heure et demie, sans éprouver la moindre fatigue. — Pénétré du sentiment religieux dans l'*Ave Maria*, dramatique dans *J'ai pardonné des amours du péché*, poétique dans *Mignonne*, et magistral dans le *Printemps*, il a recueilli des bravos répétés, mêlés aux applaudissements de tous. Le sexe aimable lui a offert d'immenses bouquets qui ont dû lui donner une douce satisfaction. »

— M. Labory, le savant chef de musique des Carabiniers, s'occupe de l'arrangement pour harmonie de la *Chevauchée des Walkures*, de Wagner. Ce morceau sera prochainement mis à l'étude par le régiment des Guides et l'*Harmonie* de Sainte-Marie d'Oignies.

— M. Guillaume, secrétaire du Conservatoire, met la dernière

main à la traduction des *Maîtres Chanteurs de Nuremberg*. Ce travail sera complètement terminé au mois de juin. La maison Schott publiera alors la partition française de cet admirable opéra qui sera exécuté l'année prochaine au théâtre de la Monnaie.

GAZETTE ARTISTIQUE

— C'est notre confrère de la *Fédération Artistique*, M. Gustave Lagye, qui a été chargé du compte-rendu officiel des fêtes organisées à l'occasion du centenaire de Rubens.

— La 48^e Exposition annuelle de la *Société royale Belge des Aquarellistes* s'est ouverte hier à 4 1/2 heures. L'*Artiste* étant sous presse à ce moment, nous sommes forcés de remettre à dimanche notre premier article sur les 198 aquarelles du Salon à l'eau.

F. Henderick-Roos, éditeur de musique, à Mons.

LE TRÉSOR MUSICAL

JOURNAL DE MUSIQUE MODERNE

Imprimé sur beau papier, format in-4°, illustré de jolies vignettes, paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

On s'abonne à partir du 1^{er} janvier et du 1^{er} juillet.

Sixième année d'existence. — Tous les ans nous offrons une prime à nos abonnés, d'une valeur de 2 à 4 francs.

Lettre A. Abonnement aux 24 morceaux de piano seul, grand format in-4°.

Lettre B. Abonnement aux 24 morceaux par an, 12 morceaux de piano seul et 12 morceaux de chant avec accomp^t de piano.

Prix : 7 francs par an.

Prix : 7 francs par an.

On peut se procurer au bureau du journal la collection complète des années précédentes au prix de 7 francs l'année.

P. S. Toutes les demandes d'abonnement doivent être adressées au bureau du journal, rue de la Chaussée, 80, à Mons, et accompagnées du montant en un mandat sur la poste.

CAFÉ RESTAURANT DU PATINAGE

Skating-Rink du Rond-Point de l'Avenue Louise

Entrée libre.

Patins du système Bennet à grandes roulettes.

Consommations de choix.

recommandées pour la célérité, la facilité des mouvements et la sécurité qu'ils donnent dès le principe.

Location des patins : 0.50 cent. et 1 fr. d'après la dimension des roulettes.

Tous les jours, de 2 à 5 heures, valse et quadrilles exécutées sur un piano-mécanique de facture excellente.

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSAINS ET TOUS GENRES DE CRAYONS

FABRIQUE
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS
Emballage, nettoyage et nettoyage de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAINE

COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE - EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs, Tissus, Gobelins de toutes dimensions, Meubles d'atelier anciens et modernes, Panneaux, chevalets d'atelier, de campagne et de luxe, Boîtes à couleurs, parasols, chaises, etc.

PLANCHES A DESSIN

Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^{ie}

Campo Frères, Neveux et Successeurs, r. Royale, 78

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld, Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^{ie} a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Evrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

THE BELGIAN NEWS

and Continental Advertiser

Seul journal anglais publié en Belgique

PARAIT TOUS LES SAMEDIS

Bureaux : 48, rue Bréderode, à Bruxelles.

20 cent. le numéro, chez tous les marchands de journaux.

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. Félix Callewaert père, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.



COURRIER HEBDOMADAIRE

ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26
BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS - SOUCI, 18
BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, à la rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 »
Etranger : id. 12 50
Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux libraires.
A Londres, chez **SAMPSON Low and C^o**, 188, Fleet street, E.C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez **MUQUARDT**, rue de la Régence ;
Chez **ROZÉZ** et à l'*Office de Publicité*, rue de la Madeleine ;
Au Bureau de la *Chronique* et chez **SARDOU**, Galeries-Saint-Hubert ;
Chez **LESCUYER**, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce, et chez **ARMES**, rue de Namur.

SOMMAIRE :

Le Salon des Aquarelles. — *L'Intermezzo*, traduction de **MM. Tabaraud et E. Vaughan.** — *Rossi dans Kean (suite), dans Ruy-Blas et dans Louis XI (fin).* — *Gazette dramatique.* — *Nécrologie.* — *Gazette artistique.* — *Gazette musicale.* — *Gazette littéraire.*

LE SALON DES AQUARELLES

Préludes.

La dix-huitième exposition annuelle de la Société royale belge des Aquarellistes demeurera surtout célèbre douloureusement, par la triste fin du Président de la Société, Jean-Baptiste Madou, mort sur la brèche comme les vrais braves.

Car aucune œuvre ne brille au premier rang, aucune page ne se distingue par des qualités hors ligne qui, l'isolant, forcent l'attention et commandent l'admiration. Le Salon de 1877 a la même douce physionomie que celui de l'année passée ou de l'an précédent... Ce sont, rééditées, les mêmes aquarelles, en bien ou en mal : les mêmes sites, les mêmes scènes, les mêmes aspects. Mais il faudrait s'en prendre aux statuts et transformer complètement la Société, « le nombre des membres effectifs étant limité à quarante. »

La majorité s'y fait vieillotte, il serait temps de lui infuser quelque sang nouveau. L'on vient, par bonheur, de lui en administrer deux triomphantes *palettes* : Henry Stacquet et Heurteloup, deux maîtres aquarellistes, jeunes, verveux et sains.

Le niveau général est élevé, chaque exposant, parmi les quarante de la couleur moite, arrive à un très-honnête résultat, — il n'y a plus que M. Francia qui fasse absolument mal.

Mais pour nous ces *exhibitions* se divisent fatalement en deux classes en tout point bien distinctes : les *enlumineurs* et les *artistes*.

Le public bienveillant préférera « par essence » les premiers qui sont plus à sa portée et mieux intelligibles pour sa lente pénétration, comme il préfère le laborieux et pesant travail du graveur à la libre, à la la fière eau-forte des peintres.

Ces imagiers chargés du bourgeois ont pour péché capital *l'habileté*. Ils lissent patiemment des aquarelles bien sages, propres, mignonnes, miroitantes, coquettement débarbouillées, sans une éraillure, sans une éraflure, sans une bavochure... avec des pétarades, de jolis jaunes, de jolis bleus, de jolis roses. Mais que vous disent ces images alourdies de gouache et que volontiers l'on daterait d'Epinal tant elles sont flamboyantes et honnêtes? Rien. — L'aquarelle ainsi comprise devient de la calligraphie : le secret est d'avoir « une belle main. » Ce mode de peinture à l'eau peut s'apprendre en vingt leçons au moyen des brochures jaunes et roses *ad hoc*. Les comptoirs d'Adèle Deswarte, rue de la Violette, en sont encombrés ! Mais nous abandon-

nons à ces enlumineurs l'album mondain ou le boudoir de quelque dame, grande ou petite, pour dernière demeure. Les habiles jamais n'ont ému ; ils ne nous disent rien : nous n'avons pas à nous en inquiéter.

Notre instinct — pervers, ajouteront les myopes ! — nous pousse droit aux aquarelles lavées haut la main, sabrées par grandes lèches, frappées à larges blaireaux, fortes et vibrantes taches, poèmes pleins d'émotion. Troublante symphonie de la palette de faïence, symphonie incomprise du grand public que charment les airs vieillots et qui court à tout ce qui reluit. . Nous ne nous occuperons que de ces œuvres où la nature seule, où le cœur ont parlé. Car, encore un coup, nous ne voyons, nous ne voulons voir que l'aquarelle artiste, la page originale, où se devinent la foi et la volonté, où ne se sent point le souci de flatter le goût à la mode.

Un peu de maladresse, voire de sauvagerie, ne messied point, pourvu qu'on trouve la sincérité et la loyauté. Nous aimons ces artistes qui n'obéissent qu'à leur sens intime, qui n'écoutent que leur conscience. Ce ne sont pas eux qui endimancheront leur palette, pour plaire aux *amateurs*. Dans leurs manifestations éclate le feu sacré, se devinent les recherches inquiètes, les tourments de la gestation, l'audace émue, le mépris des faciles succès.

Ceux-là seuls sont dignes d'intérêt, d'estime et d'encouragement ; car en ce siècle vénal il faut une certaine dose de philosophie et quelque force de caractère pour ne point faire de concessions au goût bizarre des majorités dorées, pour ne faire nul compromis avec son art. Il faut être bellement trempé pour ne point finir par s'arrondir les angles, rester fruste et soi, et marcher sans dévier dans la voie qu'on s'est tracée au départ, sans cure des quolibets, des insultes et des calomnies.

MARC VÉRY.



L'INTERMEZZO

poème par Henri HEINE (*Suite*).

IX

*Sur l'aile de mes chants je te transporterai
Bien loin de ce monde morose,
Jusqu'aux bords que le Gange arrose :
Là, je sais un endroit des hommes ignoré.*

*Un jardin y fleurit que, du haut de la nue,
La lune éclaire avec douceur ;
De leur chère petite sœur,
Là, les fleurs du lotus attendent la venue.*

(*) Voir n° 10, 12, année 1877.

*Les hyacinthes font, jasant et folâtrant,
Signe du regard aux étoiles;
De la nuit parfumant les voiles,
La rose dit tout bas son cantique odorant.*

*Vive, effleurant le sol, la timide gazelle
Approche d'un pas incertain;
Elle écoute, dans le lointain,
L'eau du fleuve sacré bruire, solemnelle.*

*Là, nous nous étendrons sous les palmiers, afin
D'y boire, dans la solitude,
Repos, amour, béatitude,
L'un et l'autre bercés par un rêve sans fin.*

X

*Le lotus, ne pouvant supporter du soleil
L'incandescent éclat, se penche vers la terre.
Plongé dans un demi-sommeil
Il attend la nuit salutaire.*

*La lune est son amante et, la voyant qui dort,
Vient amoureuxment pour réveiller la plante,
Et dévoiler d'un rayon d'or
Son visage de fleur tremblante.*

*Et le lotus rougit et brille tour à tour;
Il se dresse dans l'air; un doux frisson l'effleure;
D'amour et d'angoisse d'amour,
Il tressaille, il soupire, il pleure.*

XI

*Dans les claires eaux du Rhin, le saint fleuve,
Dans les eaux du Rhin on voit, se jouant,
Baignant sa beauté toujours grande et neuve,
La sainte Cologne au dôme géant.*

*Et sous ce grand dôme est une figure,
Visage divin peint sur cuir doré,
Qui, dans le désert de ma vie obscure,
Jeta bien souvent un rayon pourpré.*

*De l'encens des fleurs, sans cesse embaumée,
Notre-Dame attire un essaim joyeux
Des anges du ciel. Elle a tes doux yeux,
Tes lèvres, ta joue, ô ma bien-aimée!*

XII

*Tu ne m'aimes pas! tu ne m'aimes pas!
Ce n'est point de quoi hâter mon trépas;
Ce n'est point de quoi m'arracher la vie.*

*Et pourtant je suis heureux comme un roi
Quand je vois tes yeux; mon âme est ravie,
Mon cœur en mon sein se trouve à l'étroit.*

*Tu vas me haïr; tu me haïs. Morose,
Ta bouche le dit. — Tends à mon baiser,
Pour me consoler, tends ta bouche rose :*

Mon chagrin sera bien vite apaisé!

XIII

*Un baiser seulement! — Pas de serments infâmes!
Je ne crois pas, ma chère, aux vains serments des femmes.
Si ta parole est douce, ineffable et sans prix,
Plus doux est le baiser qu'à ta bouche j'ai pris,
Comme un miel odorant au bord d'une corolle.
Car ton baiser me reste au moins, et ta parole
N'est qu'un souffle... Mais non : jure, jure toujours,
Bien-aimée! oh! fais-moi mille serments d'amours!
Je te crois sur un mot, sur un seul. Je me laisse
Sur ton sein palpitant tomber avec mollesse;
Et je crois que je suis bien heureux; et je crois
Que mon bonheur pourrait rendre jaloux les rois,
Et je crois que ton cœur pour l'éternité m'aime,
Ma chère bien-aimée, — et pour plus longtemps même!*

XIV

*Ma bien-aimée a de doux yeux
Et j'ai sur eux chanté mon plus charmant canzone.
J'ai rimé sur sa bouche où le rire résonne
Mes tercets les plus gracieux.
Sur ses regards remplis de folles inconstances,
J'ai fait plus d'une fois de magnifiques stances.
Mais pourquoi faut-il qu'elle n'ait,
Qu'elle n'ait pas de cœur? Cela me déconcerte.
— Si mon aimée avait un cœur, j'aurais fait, certe,
Sur son cœur mon meilleur sonnet.*

XV

*Le monde est stupide, aveugle, méchant!
Sa raison de plus en plus s'oblitére :
Tel s'en va le jour au soleil couchant.
« Tu n'as pas — dit-il — un bon caractère! »*

*Le monde est stupide, aveugle, insolent!
Tu peux mépriser ses arrêts, sans crainte,
Car sait-il combien douce est ton étreinte?
Ton baiser, sait-il comme il est brûlant?*

XVI

*Bien-aimée, il faut me le dire :
Es-tu la vision qui sort
Du front du poète en délire
Et qui, brillante, prend l'essor?*

*Mais non : cette bouche rebelle,
Ces yeux où l'amour ruissela,
Une enfant si douce et si belle,
Quel poète eut créé cela?*

*Des basilic et des vampires,
Et des dragons d'un conte ancien,
De tous ces monstres, et des pires,
— Un poète en invente bien.*

*Mais toi, — tes charmes, ta malice,
Et ton regard qui me brûla,
Si traître et si plein de délice,
— Quel poète créerait cela?*

XVII

*Comme Vénus sortant des ondes,
Ma bien-aimée aux tresses blondes
Est dans l'éclat de sa beauté :
C'est aujourd'hui son jour de noces.
Hélas! de souffrances atroces
Mon pauvre cœur est tourmenté.*

*Sois patient dans l'infortune
Et ne lui garde pas rancune,
Mon cœur, pour cette trahison.
Il n'est pas de femme parfaite;
Et quelque chose qu'elle ait faite,
La chère folle avait raison.*

C. TABARAUD.- E. VAUGHAN.

ROSSI dans KEAN

(SUITE*.)

Mais le calme s'est rétabli. On emporte Kean dans sa loge : la salle se vide peu à peu, après que le vieux Salomon est venu annoncer à la foule émue que l'illustre Kean vient d'être atteint d'un accès de folie.

Au cinquième acte, nous sommes chez Kean. L'acteur, bouleversé, inquiet, consulte à chaque instant la liste des visiteurs qui sont venus s'inscrire, empressés à prendre des nouvelles de sa santé.

Fièvreusement il cherche le nom de la comtesse de Koefeld, qui a pu croire à la réalité de cette folie et qui va venir... Il l'attend .. mais c'est miss Anna qui se présente. La pauvre enfant a appris la triste nouvelle, et elle vient, *sans crainte de la médisance*, parce qu'elle sait que Kean est seul et n'a personne auprès de lui... Miss Anna apprend à Kean qu'elle a signé un engagement pour le théâtre de New-York, et qu'elle part dans deux heures.

C'est à ce moment qu'Elena arrive, tout effrayée des conséquences que peut avoir pour Kean, *mais surtout pour elle*, l'insulte faite au prince de Galles. Elle avoue toutes ses craintes et conseille la fuite à Kean, après lui avoir appris que le comte de Koefeld a trouvé l'éventail oublié par elle. Il se prend à espérer, le malheureux, que la comtesse l'accompagnera dans son exil; mais Elena *ne peut se compromettre* : il faut oublier un instant d'égarement... un amour condamné à être éphémère... Elle redemande même son portrait.

Kean comprend alors l'erreur de son affection : la douleur fait bientôt place en son cœur à la raillerie, lorsque la comtesse lui parle des sacrifices qu'elle a faits pour lui.

« Et que m'avez-vous tant sacrifié, madame, si ce n'est votre orgueil, vous? C'est vrai, madame la comtesse de Koefeld est

descendue jusqu'à aimer un comédien; vous avez raison, cet amour était un moment d'erreur, d'égarement, de folie; mais tranquillisez-vous, madame. l'erreur fut pour moi seul; moi seul fus égaré, moi seul ai été fou; oh! oui, fou, et bien fou de croire au dévouement d'une femme! fou de risquer pour elle mon avenir, ma liberté, ma vie, et cela sur un soupçon de jalousie, tandis que j'étais si ardemment aimé! Oh! j'avais tort, sang-Dieu! j'avais tort! Et voilà donc pourquoi! c'était pour entendre ces choses sortir de votre bouche que je vous attendais depuis hier avec tant de mortelles impatiences! voilà pourquoi mon cœur battait à me briser la poitrine, à chaque coup que l'on frappait à cette porte! Oh! je les connaissais pourtant bien, ces sortes d'amour; je savais de quelle profondeur et de quelle durée elles sont, et, vaniteux que je suis, je m'y suis laissé prendre!... Voilà votre portrait, madame. »

Dans cet entretien si pénible, qui détruit à jamais les illusions de Kean et efface pour toujours le souvenir même d'une passion déçue, Rossi se montre tour à tour craintif, passionné, dédaigneux et fier. C'est avec un inoubliable accent de tristesse et de pitié qu'il dit à la comtesse : je suis guéri! N'a-t-il pas d'ailleurs, l'ingrat, l'amour de miss Anna qui consolera son cœur.

Mais le drame touche à sa fin : le comte de Koefeld vient demander raison à Kean. — Elena se cache dans une chambre contiguë à celle dans laquelle tout-à-l'heure est entrée miss Anna qui a pu tout entendre. — Grâce à une amicale prévenance du prince de Galles, la comtesse peut rentrer chez elle avant le retour de son mari; et Kean reçoit une lettre — qu'il montre en souriant au comte — dans laquelle le prince lui demande de chercher dans sa loge l'éventail de la comtesse de Koefeld qu'il croit y avoir oublié : il désire en faire faire un pareil pour la duchesse de Northumberland. Le comte reste atterré : mais là ne doivent pas se borner les preuves d'amitié du prince de Galles. Il a obtenu du roi la commutation des six mois de prison infligés à Kean, en une année d'exil. Kean partira donc et c'est avec miss Anna qu'il s'embarque pour l'Amérique sur le paquebot le *Washington*.

Ces dernières scènes ont permis à Rossi de mettre en lumière les qualités qui distinguent le parfait comédien : sobriété dans le geste, justesse d'intonations, sensibilité communicative. Nous tenons à dire que si dans ce drame Rossi n'a pas réalisé complètement le type de Kean, cela tient aux raisons que nous avons indiquées, raisons de nature surtout, mais l'interprétation de ce rôle lui fournit l'occasion de présenter au spectateur sous un jour merveilleux certains côtés de son tempérament d'artiste qui ne peuvent être appréciés dans l'interprétation des œuvres de Shakespeare. Au point de vue de la science et du seul talent, c'est parfait.

Mlle Cattaneo donne à miss Anna une physionomie très-sympathique et un cachet parfait de distinction.

Nous nous sommes quelque peu étendu sur ce drame, parce qu'à notre avis *Kean* est une des œuvres de Dumas qui résume le mieux les qualités incomparables et les faiblesses quelquefois précieuses de ce grand auteur dramatique. En assistant à cette sorte de résurrection de *Kean*, nous nous rappelions l'appréciation si curieuse du talent d'Alexandre Dumas par l'auteur de *l'Intermezzo* :

« Alexandre Dumas, écrivait-il, dispose de cette expression immédiate de la passion que les Français appellent verve, et sous beaucoup de rapports il est plus *français* que Victor Hugo. Il sympathise avec toutes les vertus, avec tous les vices, avec tous les besoins, avec toutes les inquiétudes quotidiennes de ses compatriotes. Il est enthousiaste, fougueux, comédien, généreux, léger, hâbleur, véritable fils de la France, cette Gas-

(1) Voir les nos 50, 51, 52, année 1876, et nos 2, 4, 7, 8, 10 et 13, année 1877.

cogne de l'Europe. Il parle au cœur avec le cœur, se fait comprendre et applaudir. Sa tête est une auberge que fréquentent souvent de bonnes pensées, qui d'ailleurs n'y passent jamais qu'une nuit; très-souvent aussi elle est vide. Personne n'a comme Dumas l'intelligence de la scène. Le théâtre est sa véritable vocation. Il est né poète dramatique et tous les matériaux du drame lui appartiennent de droit, qu'il les trouve dans la nature ou dans Schiller, dans Shakespeare, dans Calderon. Il en tire des nouveaux effets et fond les vieilles monnaies pour leur donner un titre agréable au cours actuel. On doit certainement le remercier de voler le passé puisqu'il en enrichit le présent.... »

Nous dirons ce que Henri Heine pensait de Victor Hugo, comme poète tragique et cette citation nous servira de transition pour apprécier en quelques mots l'interprétation par Rossi du cinquième acte de *Ruy-Blas*.

ROSSI dans RUY-BLAS

Dans ses *Lettres confidentielles* adressées à M. Aug. Lewald, en 1838, Henri Heine, parlant de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas comme des meilleurs poètes tragiques français, place Victor Hugo au second rang, « son activité, dit-il, n'étant ni aussi grande, ni aussi heureuse que celle de son rival. » Viennent ensuite quelques réflexions fort précises et très-fines sur l'œuvre de Victor Hugo comme poète, réflexions souvent répétées depuis par tous ceux qui, sans avoir l'esprit de Henri Heine, se croient autorisés à refaire une virginité à ces critiques, ne s'apercevant point qu'en passant par leur plume ou par leur bouche, elles ne sont plus que d'étroites et injustes attaques.

« Victor Hugo, dit Henri Heine, a de l'imagination, le pouvoir créateur, l'intuition, et de plus, un certain défaut de tact qu'on ne trouve jamais chez les Français, mais seulement chez nous. Son esprit manque d'harmonie; il abonde en exubérances de mauvais goût comme Grabbe et Jean-Paul. Il n'a pas la belle mesure que nous admirons chez les écrivains classiques. Sa muse, en dépit de sa magnificence, est empêchée par une certaine maladresse allemande. Je pourrais dire de sa muse ce qu'on dit des belles Anglaises : elle a deux mains gauches. »

Cela est infiniment spirituel, mais il faut prendre garde à ces ingénieux et subtils aperçus. Quoique pensât Henri Heine, Victor Hugo n'est pas seulement l'imagination, le pouvoir créateur, l'intuition; il est aussi le profond penseur, le ciseleur par excellence, l'incomparable ouvrier de la forme. N'a-t-il pas dit, d'ailleurs, dans la préface de *Littérature et philosophie mêlées* :

« C'est le style qui fait la durée de l'œuvre et l'immortalité du poète. La belle expression embellit la belle pensée et la conserve; c'est tout à la fois une parure et une armure. Le style sur l'idée, c'est l'émail sur la dent.... Le style est la clef de l'avenir; sans le style et sans le dessin, vous pourrez avoir le succès du moment, l'applaudissement, le bruit, la fanfare, les couronnes, l'acclamation enivrée des multitudes; vous n'aurez pas le vrai triomphe, la vraie gloire, la vraie conquête, le vrai laurier, comme dit Cicéron, *insignia victoriae, non victoriam*. Sévérité donc et grandeur dans la forme; et, pour que l'œuvre soit complète, grandeur et sévérité dans le fond. Telle est la loi actuelle de l'art; sinon il aura peut-être le présent, mais il n'aura pas l'avenir. »

Chez Victor Hugo, le poète dramatique est constamment doublé du penseur toujours préoccupé « de ne développer jamais sur la scène que des choses pleines de leçons et de conseils. »

« Le théâtre, dit Victor Hugo, est une chose qui enseigne et qui civilise. Dans nos temps de doute et de curiosité, le théâtre est devenu, pour les multitudes, ce qu'était l'église au moyen-âge, le lieu attrayant et central. Tant que ceci durera, la fonction du poète dramatique sera plus qu'une magistrature et presque un sacerdoce. Il pourra faillir comme homme; comme poète, il devra être pur, digne et sérieux. » Ce ne sont point là les préceptes suivis par les auteurs dramatiques de nos jours : aussi que devient le théâtre contemporain? Quel enseignement porte-t-il? Quelle influence exerce-t-il? Tout est prosaïque, maniéré, laid, épileptique, sentimental ou sceptique.

Quels doivent être la loi et le but du drame largement et sainement compris? Nous trouvons la réponse dans la préface même de *Ruy-Blas* :

« Au delà de cette barrière de feu, qu'on appelle la rampe du théâtre et qui sépare le monde réel du monde idéal, créer et faire vivre, dans les conditions combinées de l'art et de la nature, des caractères, c'est-à-dire, et nous le répétons, des hommes; dans ces hommes, dans ces caractères, jeter des passions qui développent ceux-ci et modifient ceux-là; et enfin du choc de ces caractères et de ces passions avec les grandes lois providentielles, faire sortir la vie humaine, c'est-à-dire des événements grands, petits, doux, loueurs, comiques, terribles, qui contiennent pour le cœur ce plaisir qu'on appelle l'intérêt et pour l'esprit cette leçon qu'on appelle la morale : tel est le but du drame. On le voit; le drame tient de la tragédie par la peinture des passions, et de la comédie par la peinture des caractères. Le drame est la troisième grande forme de l'art, comprenant, enserrant et fécondant les deux premières. Corneille et Molière existent indépendamment l'un de l'autre, si Shakespeare n'était entre eux, donnant à Corneille la main gauche, à Molière la main droite. De cette façon les deux électricités opposées de la comédie et de la tragédie se rencontrent, et l'étincelle qui en jaillit, c'est le drame. »

Dans *Ruy-Blas*, Victor Hugo a voulu peindre la situation de la monarchie espagnole, à la fin du XVII^e siècle. L'état désespéré du royaume pousse la noblesse à se diviser : d'un côté, le courtisan orgueilleux, égoïste, personnifié dans Don Salluste de Bazan; de l'autre, le noble tombé n'ayant plus du gentilhomme que « son honneur qu'il garde, son nom qu'il cache et son épée qu'il montre, » personnifié dans Don César.

Au dessous de la noblesse ainsi partagée, le peuple « qui a l'avenir et qui n'a pas le présent; le peuple orphelin, pauvre, intelligent et fort, placé très-bas et aspirant très-haut.... le peuple, valet des grands seigneurs, et amoureux, dans sa misère et dans son abjection, de la seule figure qui, au milieu de cette société écroulée, représente pour lui, dans un divin rayonnement, l'autorité, la charité et la fécondité. Le peuple, c'est Ruy-Blas. »

Enfin, au-dessus, la femme, la reine, « malheureuse comme femme, car elle est comme si elle n'avait pas de mari; malheureuse comme reine, car elle est comme si elle n'avait pas de roi; penchée vers ceux qui sont au dessous d'elle, par pitié royale et par instinct de femme aussi peut-être, et regardant en bas pendant que Ruy-Blas, le peuple, regarde en haut. »

Telles sont les quatre grandes figures de cet admirable drame si profond par la pensée, si grand par les sentiments, si parfait dans la forme.

Frédéric-Lemaître créa ce beau rôle de Ruy-Blas, dans lequel tant de comédiens de valeur se sont essayés depuis. Ce que Frédéric avait fait de Ruy-Blas, nous le savons par les journaux du temps, qui assignent à cette création superbe le premier rang dans les triomphes du grand acteur, mais il ne

sera pas sans intérêt pour nos lecteurs de rappeler ce qu'écrivait Victor Hugo, au lendemain de la représentation de son drame :

« Quant à M. Frédérick-Lemaître, qu'en dire? Les acclamations enthousiastes de la foule le saisissent à son entrée en scène et le suivent jusqu'après le dénouement. Rêveur et profond au premier acte, mélancolique au deuxième, grand, passionné et sublime au troisième, il s'élève au cinquième acte à l'un de ces prodigieux effets tragiques, du haut desquels l'acteur rayonnant domine tous les souvenirs de son art. Pour les vieillards, c'est Lekain et Garrick mêlés dans un seul homme; pour nous, contemporains, c'est l'action de Kean, combinée avec l'émotion de Talma.... Dans *Ruy-Blas*, M. Frédérick réalise pour nous l'idéal du grand acteur. Il est certain que toute sa vie de théâtre, le passé comme l'avenir, sera illuminée par cette création radieuse. Pour M. Frédérick, la soirée du 8 novembre 1838 n'a pas été une représentation, mais une transfiguration. »

Rossi n'a interprété que le cinquième acte de *Ruy-Blas*. Il est incontestable que les spectateurs peu familiarisés avec le drame de Victor Hugo, n'auront pu apprécier comme elle le mérite, l'interprétation de Rossi. Le cinquième acte de *Ruy-Blas* en français, dans cette langue que le vers riche et coloré de Victor Hugo fait si bien valoir, le cinquième acte, disons-nous, est beau, non point par l'intérêt dramatique, presque nul, mais par la grandeur des pensées exprimées avec noblesse et vigueur. La traduction du français en italien enlève l'attrait principal au public en général. Ceux-là seuls qui connaissent à fond le drame de Victor Hugo ont pu reconstituer ce cinquième acte dans sa réelle beauté et reconnaître dans le tragédien italien un interprète fidèle des pensées de l'auteur et un acteur dramatique de premier ordre.

Lorsque Rossi est entré en scène, nous avons cru dès l'abord retrouver sous le manteau de Ruy-Blas l'acteur Lafontaine, que nous eûmes la bonne fortune d'applaudir l'an dernier au Théâtre du Parc, et qui peut à juste titre revendiquer l'honneur d'être, en ce moment, le meilleur interprète de ce rôle superbe. Même façon de se draper, même prestance — bien que Lafontaine soit moins puissant de torse que le tragédien Rossi — même allure sombre et ressemblance physique assez bien caractérisée. Mais dès les premiers mots, le rapprochement n'est plus possible. Lafontaine conserve avec un soin scrupuleux le respect de la tradition, il fait ressortir la pompe du vers de Victor Hugo dont il enfile avec intention la sonorité : débit souvent emphatique, périodes arrondies avec art, exagération très souvent heureuse de l'effet; en un mot, reproduction toujours fidèle des procédés du romantisme. Rossi semble, au contraire, soucieux de se débarrasser de cette enflure de commande; son débit est plus simple, il met plus de rapidité dans le monologue, plus de réalisme dans l'expression, sans que pour cela le caractère général du personnage soit en rien modifié. Les grandes lignes sont respectées, mais c'est surtout par le détail que la différence est sensible.

Quand après avoir arraché l'épée de Don Salluste qui ose railler une femme, sa reine, fixant sur elle des yeux pleins de haine et de triomphe; quand après avoir insulté face à face l'homme qui a détruit à jamais son bonheur, Rossi se jette furieux et terrible, l'épée à la main, sur ce marquis qui ose réclamer encore une épée pour se défendre, nous avons trouvé dans l'expression des sentiments qui conduisent Ruy-Blas par degré de la colère à la rage et de la rage à la folie meurtrière, une grande vérité d'expression, exempte de toute recherche. Moins théâtral, mais plus fougueux est son emportement; moins correct, mais plus sincère et plus vrai est l'as-

souissement de sa haine dans le sang de Don Salluste. C'est fait en un tour de main : on sent l'homme pressé d'en finir d'un coup avec « ce chien de monseigneur. » L'effet produit est saisissant et la vraisemblance n'est point heurtée.

Qu'on nous permette encore quelques réflexions au sujet de la mort de Ruy-Blas, rendue supérieurement par Rossi.

Lorsque Ruy-Blas, l'esprit troublé par le refus de la Reine qui ne veut point lui pardonner, prend la fiole contenant le poison et la vide d'un trait, le drame est fini. La plupart des acteurs qui interprètent le drame de Victor Hugo, d'après les exactes traditions du romantisme, se plaisent à allonger démesurément cette mort et régaler le spectateur d'une pantomime convulsive plus ou moins intéressante selon les mérites de l'interprète, mais toujours invraisemblable. Étant donné le poison que Ruy-Blas s'est procuré pour se débarrasser du fardeau d'une vie désormais insupportable, l'effet en a dû être calculé par le malheureux de telle façon que la mort vienne vite, sans que les douleurs d'une lente agonie puissent s'ajouter aux tortures morales.

Rossi, fidèle au respect de la vérité dans l'art, ne donne point au spectateur le vain spectacle d'un homme empoisonné, devant lequel la mort semble faire des façons pour lui mieux permettre de démontrer à la reine les effets du poison. Ferme et décidé à en finir, Rossi meurt sans phrases, sans toutes ces longueurs interminables qui n'ajoutent rien à l'effet dramatique voulu par le poète. Nous avons trouvé cette interprétation tout aussi saisissante et plus vraie.

Le triomphe de Rossi dans le cinquième acte de *Ruy-Blas* a été complet, et nous avons regretté que le grand artiste ne nous ait donné qu'un seul acte de ce drame dont les situations heurtées mettraient en pleine lumière son jeu si parfait et la prodigieuse facilité avec laquelle il passe des effets puissants et passionnés à l'expression de la douceur.

ROSSI dans LOUIS XI

Il nous reste à parler de *Louis XI*, cette tragédie quelque peu surannée de Casimir Delavigne dans laquelle Rossi fit par deux fois ses adieux au public de Bruxelles.

C'est avec une certaine curiosité, non exempte d'appréhension, que nous attendions Rossi dans ce rôle de Louis XI, dont Ligier avait fait une création si belle qu'il paraissait impossible non pas de le faire oublier mais de l'égaliser. La nature semblait avoir créé tout exprès Ligier pour personnifier Louis XI : visage blême, corps long et maigre, organe tantôt violent, tantôt doux-cereux : c'était l'image exacte du « cruel bonhomme de Plessis-lès-Tours. Ligier avait fait d'ailleurs une étude très-fouillée du personnage et ceux qui ont eu le bonheur de le voir et de l'entendre ne peuvent perdre le souvenir de cette interprétation hors ligne.

Eh bien! Rossi a dissipé toutes nos craintes : bien plus, il nous a ravi, enthousiasmé et nous pouvons dire qu'il donne à cette sombre figure de Louis XI un relief tout aussi éclatant qu'aux grandes et immortelles créations d'Hamlet, d'Othello, de Macbeth.

Les applaudissements du public ont donné à notre appréciation une éclatante consécration et Rossi peut considérer ce rôle de Louis XI comme un de ses rôles les plus complets sous tous les rapports.

L'interprétation par le tragédien italien, nous a paru prendre le pas, en maints endroits, sur celle de Ligier en ce sens que l'on sent mieux l'homme sous le roi : c'est là, certes, un des côtés les plus merveilleux du talent de Rossi.

La tragédie de Casimir Delavigne — une des meilleures

qu'il ait écrites — bien que figurant au répertoire du Théâtre Français, manque de la qualité essentielle aux choses du théâtre : l'intérêt. Quelques scènes sont fort belles ; mais, en général, l'œuvre est monotone et l'action se traîne péniblement. La figure de Louis XI est assez heureusement dessinée et ressort sur l'ensemble dépourvu de relief. Autour du roi, se tiennent, fort discrètement, le Dauphin, le duc de Nemours, Comines, Coittier. François de Paule, Olivier le Daim, Tristan et la fille de Comines.

Les amours de Marie et de Nemours contrariés par l'aveugle vengeance de Louis XI, ne passionnent pas le spectateur qui voit passer successivement sous ses yeux toutes ces figures historiques, connues pour la plupart, sans but bien arrêté ; l'action est nulle ou presque nulle dans cette tragédie qui pourtant se distingue par le mérite littéraire, — qualité inappréciable dans la traduction italienne donnée par la troupe de l'Alhambra. — A ce titre, sa place est marquée dans le répertoire français. Le quatrième acte est fort beau : l'entretien de Louis XI et de François de Paule, notamment, respire une véritable grandeur. Très-dramatique aussi la scène entre le roi et le duc de Nemours dans l'avant-dernière scène.

Mais la place nous manque pour analyser l'œuvre de Casimir Delavigne et nous devons nous en tenir au seul personnage de Louis XI, figure étrange et unique dans l'histoire de France, homme de talents remarquables et non moins remarquable par ses vices, personnage d'une poésie « sombre et terrible, génie monstrueux et plein de contrastes, méchant homme et grand politique, tyran justement détesté de son vivant, mais le seul roi vraiment remarquable de la dynastie des Valois. » (Th. Lavallée. — *Histoire des Français.*)

Dans la tragédie de Casimir Delavigne, Louis XI n'a plus que quelques années à vivre. « Il y a plaisir de lire dans les « histoires, nous dit l'historiographe François de Mezeray, tout « ce que la crainte de la mort et celle de perdre son autorité « faisoient faire au Roy Louis durant les dernières années de « son règne ; les danses de jeunes filles à l'entour de son « logis, et les bandes de joueurs de flûtes qu'on amassoit de « toutes parts pour le divertir, les processions qu'il vouloit « qu'on ordonnât par tout le Royaume pour la santé de son « corps ; les prières publiques qu'il faisoit faire pour empêcher « le vent de bise qui l'incommodoit, un grand amaz de reliques « qu'on lui apportoit de tous côtes, même la Sainte-Ampoule, « et dont il sembloit se vouloir armer contre la mort ; l'empire « qu'avoit sur lui son medecin Jacques Coctier qui le gour- « mandoit comme un valet et qui tira de lui 60000 écus et « beaucoup d'autres graces en cinq mois de tems..... Toutes « ces choses monstroient bien qu'on peut être extrêmement mal- « heureux dans une condition que le commun des hommes « estime le souverain bonheur, et que souvent tel qui com- « mande à des millions d'ames, s'il est gourmandé lui-même « par ses vices ou par ses fantaisies, est bien moins libre que « ses sujets. »

Singulière, inexplicable est l'influence que ce Coittier exerça sur l'esprit du roi. J. Janin, parlant du château de St.-Germain dans le curieux volume *Les Environs de Paris*, nous a laissé à ce sujet quelques lignes bien curieuses que nous ne pouvons résister au plaisir de reproduire.

« Que lui importent ces beaux arbres, ces vastes jardins, ces « belles eaux limpides, ces oiseaux qui chantent et le prin- « temps aux mélodies faciles qui semble avoir posé son « empire sur ces magiques hauteurs. La vie de cet homme, la « voilà tout entière : triompher, prendre et mourir. Il n'a pas « d'autres moments de joie que de regarder, à travers les « grilles de son château de Plessis-lès-Tours, les paysans qui

« dansent. A cinquante-sept ans, c'était déjà un vieillard ; il « était tout pâle et tout courbé, et il prenait des bains de sang. « Sa chasse à lui, c'était la prise des états, des duchés, des « royaumes : Bretagne, Anjou, Provence, Bourbonnais, « Perche, Maine, Flandre et Bourgogne, à la bonne heure ; « mais des daims et des cerfs, et les hasards de la forêt de « Saint-Germain, y pensez-vous ? Il y pensait si peu, qu'il « donna, lui qui ne donnait guère, le château même de Saint- « Germain à son médecin Jacques Coittier..... Il fallait que « cet homme eût pris une grande autorité sur l'esprit de son « malade. Quoi ! ce roi tout-puissant, absolu, inquiet, avare, « qui ne donne rien à personne, qui se méfie de chacun et de « tous, le voilà qui donne à son médecin un domaine royal ! « Tout le secret de Coittier consistait à rudoyer Louis XI ; il « parlait au maître de tant de gens comme il n'eut pas parlé au « dernier goujat de l'armée. Inflexible dans sa mauvaise « humeur, d'une avidité égale à son audace, le médecin Coittier « disoit à Louis XI : « Je sais bien qu'un beau jour vous m'en- « verrez où déjà vous avez envoyé tant de vos serviteurs, « mais, par la mort Dieu, huit jours après moi, vous serez « mort. » Et il faisoit trembler le roi, et ce roi-là, à qui les « princes ne parlaient qu'à genoux, il flattait ce Coittier, ce « malotru, ce manant, ce bourgeois de la ville de Poligny en « Franche-Comté, et il avait porté ses gages jusqu'au prix « énorme de dix mille écus par mois, et il lui avait donné les « seigneuries de Rouvrai et de Saint-Jean de Brassy, et enfin, « la seigneurie de Saint-Germain en Laye et de Triel ; et Coit- « tier se fit nommer président de la Cour des comptes ! Tant la « peur d'un roi malade sait opérer de miracles »

Comines nous dépeint Louis XI fort sage dans l'adversité, très-habile à pénétrer les intérêts et les pensées des hommes, pour les attirer et les tourner à ses fins, furieusement soupçonneux et jaloux de sa puissance, très-absolu dans ses volontés, ne pardonnant jamais, très-libéral à récompenser amplement les services qu'on lui rendait lorsqu'ils étaient à sa fantaisie.

Défiant à l'extrême, il se croyait sans cesse entouré d'ennemis et la pitié lui paraissait une faute. Il ne vouloit que des sujets. Il faisoit à son gré les ministres qui s'imprégnaient de son esprit. Toujours familier avec les petits, il fit rarement tomber sur eux ses vengeances, mais s'ils éveillaient ses soupçons, il les sacrifiait sans pitié à sa haine.

Parmi les grands, seul, le sire de Beaujeu l'approcha. Son fils même était l'objet de ses défiances : il le tenait éloigné de lui, le faisoit étroitement garder au château d'Amboise ; et nul ne le voyoit ni parloit à lui, dit Comines, sans le commandement du roi. »

Quant à sa femme, ce n'était que la mère de ses enfants. Autour de lui, rien que des astrologues, des médecins, des prêtres devant lesquels il se livrait à toutes ses superstitions. Sa religion allait jusqu'à l'idolâtrie, il marchandait avec Dieu et cherchait à corrompre avec de l'or les anges et les saints.

Et pourtant la médaille a un brillant revers.

Grands sont les titres de Louis XI à la reconnaissance de la postérité. « Lui qui avait eu en lettres, dit Comines, une autre nourriture que les rois n'ont accoutumé d'en avoir », ce roi, tant décrié pour ses crimes, a essayé ou rêvé toutes les innovations modernes et son nom est inséparable de la découverte qui a renouvelé l'humanité : l'imprimerie. C'est sous sa puissante protection que la première imprimerie française fut fondée, en 1470, dans la Sorbonne.

Il a détruit la féodalité, fondé l'unité de pouvoir et de nation, la justice civile, la diplomatie avec ses formules, ses conventions, ses protocoles — la diplomatie qui fut dans ses mains un instrument de mensonge et d'immoralité ; — créé les

postes, protégé le commerce et les métiers et agrandi la France.

Malgré tout, la nation le haïssait : elle ne voyait en Louis XI qu'un tyran priant la Vierge, sa *petite maîtresse*, de lui pardonner ses crimes, assisté de son compère Tristan, qui remplissait auprès de lui les fonctions de juge, de témoin, d'exécuteur des supplices qui formaient les seuls divertissements du roi.

Rossi n'a pas craint de s'attaquer à un rôle aussi complexe. Pour bien représenter Louis XI, il faut avant tout se plier aux exigences de la vérité historique ; il est indispensable de connaître à fond le personnage dont nous venons de donner succinctement le portrait ; il faut bien se pénétrer des travers et des vices du modèle, étudier, interroger cet esprit dans lequel la grandeur le dispute à la bassesse. Cette étude, Rossi l'a faite consciencieusement ; aussi l'interprétation est-elle en tous points remarquable. Les détails sont observés et rendus merveilleusement.

Cruel et dévotement perfide dans l'entretien avec Tristan, lorsqu'il lui conseille d'arrêter le comte de Rethel (duc de Nemours) ; haineux dans la scène avec son fils, qu'il envoie réfléchir sous les créneaux d'Amboise à l'éclat trompeur de la louange et des acclamations populaires ; insinuant et doucereux auprès de la fille de Comines à laquelle il arrache le secret de son amour pour le duc de Nemours : tel est Rossi.

Mais c'est surtout dans les deux derniers actes que le tragédien italien a atteint jusqu'au sublime. La maladie fait de rapides progrès ; la goutte envahit par degrés ce corps usé. La paralysie va glacer ces membres épuisés. Ce délabrement physique est rendu par Rossi avec un réalisme véritablement effrayant. Louis XI a fait appeler François de Paule, il veut se confesser à lui, réchauffer au souffle du *saint homme* sa chair insensible, guérir ! Il lui demande de prolonger sa vie : le mourant, s'accroche, désespéré, à la robe du moine et ce roi devant lequel tout plie, se fait humble et suppliant. Il avoue tous ses crimes. François de Paule l'exhorte à pardonner, à délivrer les captifs gémissant au fond des oubliettes ; mais Louis résiste dans l'intérêt de l'État et de sa couronne : rien ne peut le fléchir. Cette lutte intérieure entre la peur de la mort et l'intérêt, est traduite par Rossi avec une saisissante vérité. Nulle expression ne saurait rendre la très-vive impression produite. Non moins grand est l'effet de la scène avec le duc de Nemours qui, caché derrière les rideaux, a entendu la confession complète du roi et vient lui demander compte du meurtre de son père. Mais Nemours laisse vivre le meurtrier, pour

Qu'à ses tristes jours chaque jour ajouté
Soit un avant-coureur de son éternité.

Épouvanté, fou de terreur, Louis XI appelle au secours. Partout il croit voir l'assassin ! Ces épouvantables terreurs sont interprétées par Rossi avec une autorité remarquable et l'émotion ressentie par le spectateur est profonde et pénible. Au cinquième acte, le roi n'est plus déjà ; c'est un fantôme, mais qui veut en imposer encore. Lorsque le Dauphin prend la couronne royale et fait grâce — grâce vaine : Tristan avait obéi ! — au duc de Nemours, Louis XI se soulève dans la raideur de la mort et arrache cette couronne que lui seul a le droit de porter, semblant dire à son fils : Pas encore !

Rossi s'écarte un peu dans cette scène des données de l'auteur, mais l'effet scénique est plus grand.

Ici se termine cette étude sur laquelle nous reviendrons, si l'excellent tragédien donne des représentations à Paris, lors de l'exposition de 1878, ainsi que plusieurs journaux l'ont annoncé.

Rossi a fait ses adieux au public bruxellois, mais l'accueil qu'il a reçu nous permet d'espérer cependant qu'il reviendra se faire applaudir par nous. Puisse-t-on avoir encore la joie de tresser des couronnes pour les triomphes de ce grand artiste !

D. G. NOËL.

GAZETTE DRAMATIQUE

BÉBÉ

Alfred Hennequin s'est fait rapidement un nom dans la littérature dramatique. Nous nous rappelons le jour peu éloigné où, avec les *Trois Chapeaux*, il livrait sa première bataille et remportait sa première victoire ; ce succès l'appelaient tout naturellement sur un théâtre plus vaste, il partit pour Paris, se lia avec Delacour et ces deux plumes originales — taillées de même façon — nous donnèrent cette série féconde d'œuvres amusantes et spirituelles dont le *Procès Veauradieux* et les *Dominos Roses*, resteront les plus bruyants éclats de rire. Aujourd'hui notre compatriote, avec le concours de M. de Najac, a produit *Bébé*, dont nous allons vous faire le portrait.

Hennequin a sa *manière*, son *procédé* si vous voulez, si *procédé* il y a à écrire toujours avec le même naturel et la même bonhomie. Ses pièces ne sont jamais qu'une suite de scènes turbulentes, de quiproquos impossibles ; c'est fou, c'est insensé, c'est tout ce que vous voulez, mais comme on reconnaît là l'homme de théâtre qui possède son diable au corps et connaît les ficelles les plus tenues du métier ! Quelle flamme, quelle verve intarissable ! Les situations les plus corsées, les plus inextricables se dénouent d'un coup de sa baguette magique !

Est-ce à dire que Hennequin ne pourrait pas au besoin, nous écrire une bonne comédie sérieuse toute d'observation. Évidemment non ! Hennequin exploite un genre qui plaît aujourd'hui au public, et si demain celui-ci venait à s'en fatiguer, son imagination féconde et active trouverait certainement autre chose pour le distraire et l'intéresser.

Bébé va tantôt nous en donner la preuve.

Peut-on raconter l'histoire de ce grand dadais de vingt-deux ans, élevé dans du coton sous l'œil vigilant mais aveugle de son « papa » et de sa « maman » qui le croient encore l'être le plus naïf et le plus innocent de l'univers alors qu'en réalité, il est le libertin le plus dévergondé ?

Non, ces quiproquos continuels ne peuvent se raconter, celui qui les voit se dérouler sous ses yeux a peine à comprendre ; celui qui en lirait la description n'y comprendrait rien du tout.

Ce sont de ces choses qu'il faut voir.

Mais au moins tout cela est-il échafaudé sur quelque donnée plus ou moins raisonnable ? Évidemment, et le canevas dans *Bébé* doit être pris en plus sérieuse considération qu'il n'a été pris généralement. D'après l'auteur, un jeune homme, avant de se marier, doit passer par trois différentes « phases » de l'amour. Il faut qu'il ait séduit la soubrette, courtisé la cocotte et trompé un mari, sinon une fois marié, Bébé, lacérant le contrat, parcourrait les trois « phases » mais cette fois en sens inverse.

Et nous voyons Bébé, observant de point en point ce programme : aimer Toinette, recevoir chez lui Aurélie et Rosita, et prendre rendez-vous avec sa cousine Diane, la femme du cousin Kernanigous. Ces choses là se voient encore ! Hennequin les a observées et nous les fait voir dans un long éclat de rire pour ne pas nous forcer d'en pleurer.

On a crié à l'immoralité ! La mère ne peut y conduire sa fille ! Mais que diable, comprenez donc une bonne fois que nous n'écrivons pas pour les demoiselles ou pour les maisons d'éducation, nous nous adressons à un public sérieux, intelli-

gent et raisonnable. Que ceux à qui ces choses-là « font venir de coupables pensées », restent chez eux et n'aillent pas au théâtre !

D'ailleurs *Bébé* est-il donc si immoral ?

Oui, s'il y avait dans l'intérieur du baron et de la baronne une ombre de vraisemblance, mais où trouvez-vous dans la réalité des parents comme ceux-là ? On se sent bien dans un domaine fantaisiste et dès lors où est le danger ?

Nous disions plus haut que *Bébé* avait des allures de vraie comédie. En effet, le naturel, l'effervescence de *Bébé* lui-même et plus encore l'apparition au milieu de ces folies du répétiteur de droit Pétillon, un type vrai, croqué sur le vif, une physiologie originale et vivante constituent dans la dernière œuvre de Hennequin la part d'observation, et n'y eût-il que la figure de Pétillon, cette part serait encore très-large.

Ce que nous comprenons moins, par exemple, ce sont les titres de noblesse des parents de *Bébé*. Quel baron et quelle baronne !

M. Hennequin est décidément un auteur dramatique de talent, qui ira loin dans cette voie de succès. Ils sont rares les Belges qui font ainsi leur chemin dans les lettres, et ils sont rares surtout ceux dont les essais sont de tels coups de maître !

Tout Bruxelles, nous en sommes sûrs, ira voir et revoir *Bébé*. Nous devons bien cela à l'œuvre d'un compatriote, œuvre qui est presque chef-d'œuvre. Nous devons cela à M^{me} Micheau qui n'a rien épargné pour donner à la pièce un cadre et des interprètes dignes de *Bébé*. V. R.

— On nous écrit de Paris :

Adeline Dudlay a joué *Alemène d'Amphitryon*.

On connaît le sujet de la comédie : Alectryon, roi de Mycènes, avait promis sa couronne et la main de sa fille Alemène à celui qui le vengerait des Thébains, peuple qui avait tué son fils et enlevé ses troupeaux. Amphitryon s'offrit, mais pendant qu'il faisait cette expédition, Jupiter, sous les traits et le costume d'Amphitryon, se présenta à Alemène et la séduisit. Il la rendit mère d'Hercule. Amphitryon à son retour fut assez mécontent, on le pense bien, mais il en prit philosophiquement son parti et adopta l'enfant.

C'est cette fable dont le sujet est assez risqué qui a fourni le canevas de la comédie assez amusante dans laquelle nous avons vu votre compatriote, mais le rôle d'Alemène est fort peu important, il ne renferme à vrai dire qu'une scène. Adeline Dudlay, au talent de qui ce rôle ne convient nullement, en a tiré le meilleur parti possible. Elle y met beaucoup de charme et d'intelligence, mais on lui reproche de faire sentir trop la cadence du vers. Il lui faudrait aussi plus d'audace et plus d'expérience de la scène. Mais, nous le répétons, ce rôle n'est pas dans sa nature : Adeline Dudlay est appelée à briller dans le grand répertoire tragique.

ALIQUIS.

NÉCROLOGIE

— Mardi dernier 3 avril, s'est éteint un des vétérans de l'art national, Jean-Baptiste Madou, le peintre spirituel et fécond, le président et pour ainsi dire le fondateur de la Société royale des Aquarellistes. Il est mort en brave, sur la brèche : c'est au champ d'honneur des aquarelles, qu'il est tombé en pleine cérémonie d'ouverture.

La carrière de Madou avait été longue et laborieuse ; né vers la fin du siècle dernier, c'est comme dessinateur qu'il remporta ses premiers succès. Son crayon spirituel et léger réussissait à merveille les types goguenards de cabaret ou de corps de garde. Il eut l'honneur d'inventer un genre qui devait nécessairement plaire au public, et, vrai sage, il ne s'en écartera jamais. Les *Madou* de 1836, sont les *Madou* de 1877. Nous avons dit que Madou débuta comme dessinateur ; nous pou-

vons dire qu'il fut dessinateur toute sa vie, car il faut bien reconnaître que ses toiles les plus réussies ne sont que des dessins finement, mais bien sèchement colorés. Madou n'avait pas le rire large des vieux maîtres flamands ; sa plaisanterie était plus cherchée : il riait d'un rire étudié comme il faut faire aujourd'hui.

Ses aquarelles?... Il était président, depuis la fondation de la Société royale belge des Aquarellistes.

— Le peintre Marchal vient de se donner la mort, dans son atelier, à côté de ses tableaux, de ses objets d'art et de tout ce qu'il avait de plus cher, après avoir dit adieu à ses amis, après avoir mis ordre à ses affaires... N'est-ce pas terrible de voir un artiste de talent comme l'était Marchal, se suicider ? Pourquoi ? Pour quel motif ? Parce qu'il était à bout de ressources ; et qu'il ne voulait pas s'adresser à quelque ami : hélas ! on les connaît, les amis d'aujourd'hui ! Il avait peur d'essayer un refus. Bien des penseurs ont rêvé, d'aucuns de créer des banques artistiques, d'autres, plus matériels et plus pratiques, d'établir des monts-de-piété artistiques. Ils sont dans le vrai : combien d'artistes iraient demander des services, à ces institutions, combien celles-ci de leur côté soulageraient de misères et relèveraient de courages !

Dans les affaires, combien ne voit-on pas de commerçants s'adresser à ces sortes d'institutions, qui leur sauvent souvent l'honneur et quelquefois la vie.

Aujourd'hui, il faudrait mûrir sérieusement cette idée, qui empêcherait tant d'artistes de mourir les uns à l'hôpital, les autres par le suicide.

WÉNIO.

GAZETTE ARTISTIQUE

— L'ouverture des nouveaux salons destinés à servir d'écrin aux joyaux (?) de l'art pictural moderne, a eu lieu lundi dernier avec la solennité d'usage en ces circonstances. LL. MM. le Roi et la Reine se sont proménées à travers les salles sous la conduite de M. Gallait, — naturellement —. Les inaugurateurs ont admiré l'aménagement et la décoration de l'annexe moderne. Ce n'est que justice et l'on ne peut s'empêcher de rendre hommage au bon goût des artistes qui ont concouru à l'ornementation.

On a eu grandement raison d'installer le musée moderne près des maîtres anciens ; c'est donner au public l'occasion d'apprécier les progrès et la décadence de l'art. Mais n'anticipons pas. *L'Artiste* se réserve d'apprécier plus longuement les toiles, objet de l'admiration gouvernementale, et l'idée qui a présidé à leur placement.

Un mot cependant, pour constater la création d'un salon royal trop richement décoré, tendu de velours rouge. Les portraits du Roi et de la Reine, par Gallait, sont placés moralement dans l'ombre par le beau *Léopold I^{er}* de De Winne. Par compensation, sans doute, on leur a donné bien meilleure place. Le De Winne, placé en face d'une fenêtre, est entièrement effacé ; les Gallait resplendissent... c'est une façon de parler.

— La Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut vient de publier le programme du Concours de 1877.

Voici les travaux exigés pour la classe des arts et des lettres :

Littérature. — I. Une pièce de vers sur un sujet puisé dans l'histoire de Belgique. — II. Une pièce de vers dont le sujet est au choix de l'auteur. — III. Une nouvelle en prose.

Biographie. — Biographie d'un homme remarquable par ses talents ou par les services qu'il a rendus et appartenant au Hainaut.

Beaux-Arts, architecture. — Étudier l'architecture dans les monuments et les maisons particulières de la ville de Mons jusqu'à la fin du xviii^e siècle.

Le prix pour chacun de ces sujets est une médaille d'or.
Les mémoires devront être remis franco, avant le 31 décembre 1877, chez M. le Président de la Société, rue des Compagnons, n° 21, à Mons.

Le *Cercle Artistique* de Namur annonce pour le 1^{er} juillet l'ouverture de son Exposition annuelle.

M. Jan Van Beers expose dix-neuf toiles à la Galerie Ghémar. *L'Artiste* les ira voir.



GAZETTE MUSICALE

M. Louis Bärwolf donnera le dimanche 22 courant, à 4 1/2 heures de l'après-midi, dans la salle de la Grande Harmonie, un concert dans lequel il fera exécuter diverses œuvres de son regretté et illustre maître Hanssens et notamment un grand concerto pour violon et clarinette, pour ainsi dire inconnu à Bruxelles et dont l'interprétation sera confiée à MM. Théo. Herrmann, premier violon solo au théâtre de la Monnaie, et Poncelet, professeur au Conservatoire.

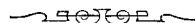
M. Louis Bärwolf fera exécuter également une symphonie de sa composition.

Un public nombreux se rendra certainement à cette intéressante séance musicale.

Nous recommandons particulièrement aux familles la publication musicale éditée à Mons (80, rue de la Chaussée), par

les soins de M. F. Henderickx-Roos. Elle renferme des morceaux de piano et des morceaux de chant, en grande partie inédits, toujours choisis parmi les plus mélodieux et les plus attrayants.

Cette publication a sur ses rivales cet avantage précieux, qu'elle est d'un prix excessivement minime.



GAZETTE LITTÉRAIRE

La Section de Littérature française du Cercle Artistique d'Anvers, à l'occasion du 25^e anniversaire de sa fondation, a décidé d'inviter tous les littérateurs belges à se réunir en un Congrès, vers l'époque où auront lieu les *Fêtes du centenaire de Rubens* et les *Fêtes communales*, au mois d'août prochain.

Les travaux du Congrès auront surtout pour but l'examen de la situation de la littérature nationale.

Dès à présent la *Section de la Littérature française* du Cercle artistique d'Anvers soumet aux études des membres du Congrès les deux questions suivantes :

1^o *Quels sont les meilleurs moyens à employer pour favoriser la littérature nationale.*

2^o *N'y a-t-il pas lieu de favoriser le développement de Conférences par une Association fédérative de toutes les sociétés littéraires du pays ?*

Voilà enfin trouvée l'occasion de créer en Belgique une *Société de gens de lettres*. Ne la laissons pas échapper.

CAFÉ RESTAURANT DU PATINAGE

Skating-Rink du Rond-Point de l'Avenue Louise

Entrée libre. Patins du système Bennett à grandes roulettes. *Consommations de choix.*

recommandées pour la célérité, la facilité des mouvements et la sécurité qu'ils donnent dès le principe.

Location des patins : 0.50 cent. et 1 fr. d'après la dimension des roulettes.

Tous les jours, de 2 à 5 heures, valse et quadrilles exécutées sur un piano-mécanique de facture excellente.

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSAINS ET TOUS GENRES DE CRAYONS

FABRIQUE
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS

Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAINE

COULEURS POUR AQUARILLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE-EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE
de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,
Meubles d'atelier anciens et modernes,
Panneaux, chevalets d'atelier, de campagne
et de luxe, Boîtes à couleurs, parasols,
chaises, etc.

PLANCHES A DESSIN
Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^{ie}

Campo Frères, Neveux et Successeurs, r. Royale, 78

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld,
Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^{ie} a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Evrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES Rue de l'Industrie, 26 BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

COUVERTURES POUR CAHIERS D'ÉCOLIERS

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine
Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris



COURRIER HEBDOMADAIRE

ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26
BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, à la rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 »
Etranger : id. 12 50
Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux
libraires.
A Londres, chez SAMPSON Low and Co, 188, Fleet street, E.C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez MUQUARDT, rue de la Régence ;
Chez ROZEZ et à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine ;
Au Bureau de la *Chronique* et chez SARDOU, Galeries-
Saint-Hubert ;
Chez LESCUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce,
et chez ARMES, rue de Namur.

SOMMAIRE :

Le Salon des Aquarelles. — *Courtisane*, poésie. — *Courrier de Paris.* — *Ex-voto*, sonnet. — *La
Musique bruyante.* — *Ballade.* — *Le Hareng-saur.* — *Chez Ghémar.* — *Pensées d'un
rapin.* — *Gazette artistique.* — *Gazette musicale.* — *Gazette théâtrale.*

LE SALON DES AQUARELLES

II

Comme nous le disions dimanche dans nos *Préludes*, les *exhibitors* du Palais des Académies se doivent diviser en deux classes : les *enlumineurs* et les *artistes*. Nous laisserons aux premiers les succès bourgeois et l'aimable poussière de l'album mondain : notre plume n'est taillée que pour les derniers, les *artistes*.

Cela dit, faisons notre tour des salles et commençons par nos maîtres à nous.

C'est avec une volupté d'artiste sans cesse grandissante que l'on voit, à chaque exposition, les aquarelles de ce sympathique ensorceleur qui a nom Huberti! Décidément c'est de l'eau de Jouvence dont trempe ses godets ce peintre toujours jeune, toujours ému. Son pinceau parfume et chante. Que de poésie douce renferment ses six aquarelles rassemblées sous le même verre (acquises par le Roi). Quel sentiment tendre et discret dans cette gamme de blonds nacrés! Quel dessin délicieux : flolé et arrêté! Où trouver des verts plus vibrants et en plus belle santé, des bleus plus délicats, plus aériens que dans son *Chemin de village?* des oeres plus corsées et plus solides que dans sa *Campine*, véritable étude d'artiste?...

Un nouveau venu — parmi les quarante — qui marche sur les traces charmeresses d'Huberti, c'est Henri Stacquet. Que d'ampleur dans sa touche, que de poésie et d'attrait dans son interprétation toujours libre, toujours primesautière. Ses paysages sortent tout entiers et bien vivants de sa palette, en pleine nature, sans retours ni repentirs, par coups de blaireau crânes et sûrs, sans hésiter jamais!

Voyez sa plaquette blanche : *l'Hiver à Schaerbeek*, n'est-ce point prestigieux? Et combien apprêtés deviennent les effets de neige de Van Seben qui s'entête à rééditer à l'huile et à l'eau le même coin blanc, Eden de petits oiseleurs, de petits dénicheurs, de petits mardaudeurs...

Henri Stacquet est un vrai maître en aquarelle ; il a le ton limpide et sain, jamais alourdi de gouache, il a l'esprit de touche, la saveur et la poésie ; il voit grand — comme Harpignies, ce lion dégouté de nos expositions, car, le croirait-on, jamais cet impeccable aquarelliste n'a vendu aux Salons bruxellois.

Hermans expose une amusante scène de *Carnaval*, finement observée et touchée en perfection ; enlevée haut la main, sans ficelles, en peintre qui connaît son art. Nous aimons moins son *Printemps*, jeune fille en robe bleue faisant éclater derrière elle le pétard d'un parasol rose dans les fraîches verdure de mai. Cette

aquarelle devient presque « couleur » surtout dans le voisinage du *Projet de portrait* d'E. Smits. Profil délicat et charmeur, voilé discrètement par l'ombre transparente d'un vaste chapeau de paille, piqué çà et là de réveillons bleus et rouges : coquelicots et bleuets.

Smits garde partout sa distinction de race, sa manière charmante et large à la fois : son *Trompette* est fait par grandes lèches franches, dans une gamme sobre et colorée, harmonieuse toujours.

Madame Ronner refait à l'aquarelle son tableau de Gand, *les Jeunes musiciens*, une nichée de chats dans une guitare. Elle a réussi : l'aquarelle plait comme a plu le tableau à l'huile.

Cluysenaar, aquarelliste sérieux et entendu, cherche le caractère et la correction — et y arrive dans son *Avant la sentence*, moine blanc au visage sévère.

Wauters est un habile : son *Suisse d'église* est une complète gouache qui possède l'aspect franc d'une aquarelle. Bien typé ce mystique Cerbère, plein de suffisance et de morgue dans son écharpe lie de vin et les rayons de fer-blanc de ses décorations.

L'on sent dans MM. G. Vander Hecht, Ligny et Puttaert un grand désir — trop grand désir — de faire bien. Leurs aquarelles sont poussées jusqu'à l'extrême : elles ne nous font pas grâce d'une brindille aux arbres, d'une ride aux chemins... Savoir s'arrêter à temps, voilà le grand secret... Uytterschaut le possède. Voyez le charme pénétrant qui se dégage de son pittoresque *Chemin à Watermael*, l'hiver ; de son discret *Étang de Boitsfort*, de son original *Souvenir du Parc*. Uytterschaut compte parmi nos très-rares aquarellistes qui font réellement et sincèrement de l'aquarelle.

Pecquereau compte aussi parmi eux. Son faire a gagné encore cette année, admirez son délicieux envoi de *Blankenberghe*.

Si Pecquereau est en progrès, on peut dire avec raison que Gabriel est un peintre... à l'eau. Jamais nous n'avons vu de lui, pages plus banales, plus lourdes, moins lumineuses que son *Coin tranquille* et son *Moulin dans les Polders*. Gabriel ferait-il sa maladie? Qu'il en hâte les phases et nous revienne avec sa palette brillante d'autrefois.

Roelofs traite l'aquarelle avec une sûreté de main, une ampleur de touche, une solidité de tons qui ferait « tenir » ses paysages à l'eau auprès des paysages à l'huile, même les plus corsés.

Léon Becker fait rire avec sa *Liseuse*, une chienne enrhumée qui lit la *Femme de Feu*, et avec son *Affaire d'honneur*, un bourdon qui perfore de son épée un grand diable de scarabée, l'offenseur sans doute. *Avant le retour*, est une scène de chasse (acquise par Sa Majesté), qui nous montre des chasseurs de sanglier remontant une côte neigeuse, au crépuscule. Aquarelle souple et fine.

Hennebicq aurait pu faire un envoi plus important : renom oblige ! Mais que dira l'Académie de ce *Touriste* qui lui tourne aussi carrément le dos?...

D. Oyens a procédé à l'eau comme il procède à l'huile. C'était un sûr moyen de réussir ses aquarelles. Ses types — connus — sont amusants et spirituels toujours. Ce sont de vieilles connaissances qu'on revoit sans se lasser, mais...

Borio, à part sa *Vue du Vieux Bruxelles*, expose des études un peu cotonneuses.

Les *Vues de Bordighiera*, de Fernand de Beekman, sont bien tapotées. On les voudrait plus tranquilles. Telles quelles, ce sont d'intéressantes mosaïques.

De Mol manque essentiellement d'audace, c'est un peintre timide. Il a pourtant une jolie pointe, à son blaireau ; qu'il ose s'en servir !

Jules Goethals possède des qualités de naïveté et de vérité dans son *Entrée du port de Hoorn*, mais sa palette tend, ce nous semble, à la crudité.

Madou... Hélas ! ce n'est pas avec deux lignes d'éloge banal et ressassé que l'on peut s'acquitter envers lui... Ses aquarelles du Salon de 1877 comptent assurément parmi les meilleures qui soient sorties de son pinceau souple et spirituel. Il sera resté jeune et vert, d'esprit et de touche, jusqu'au bord de la tombe.

Mellery a découvert un procédé... détestable, et qui, de plus, donne la rougeole aux modèles !

J'ai gardé pour la bonne bouche, l'exposition du capitaine Hubert, au premier rang sur la brèche — naturellement ! Son envoi est complet. Ses *Lignards*, des plus spirituellement croqués, sont pleins d'observation suivie et riches en couleur locale. Son *Marchand de charbon*, est une maîtresse aquarelle où l'on voit le charbonnier à cheval, suivi de deux autres chevaux chargés de sacs, grimper avec peine, dans le vent et par la pluie, une roide et boueuse montée. C'est d'une étonnante science de dessin et de la plus sérieuse entente des raccourcis. *Au Parc de Bruxelles*, est un délicieux dessin rehaussé de teintes plates — qui n'a qu'un tort, c'est d'avoir été placé trop haut par les placeurs de la Société. Lavis frais et gracieux comme la scène qu'il représente : des fillettes en robes claires jouant dans le sable et le soleil sous les arbres du Parc que le printemps vient de repeindre à neuf.

MARC VÉRY.

ERRATA. Dans mon article de dimanche passé sur le Salon des aquarelles, il faut lire à la première colonne : « Mais pour nous ces *exhibitors*, au lieu de ces *exhibitions* ; et plus bas, en place de : « Ces imagiers *chargés* du bourgeois, » ces imagiers *choyés* du bourgeois.

COURTISANE

*Au fond d'un landau bleu, nonchalante, étalée
Dans une robe en soie aux tons extravagants,
Au galop cadencé de ses chevaux fringants,
De Longchamps elle suit la monotone allée.*

*Sa main qui tient l'ombrelle à pomme ciselée
Fait saillir les amaux sous le cheveau des gants ;
Le regard s'allanguit dans ses yeux arrogants,
Dans un rêve sa fin elle semble envolée.*

*Elle songe. — En passant les galants cavaliers
Lui jettent de la main des saluts familiers
Sans lui faire quitter sa pensive posture :*

*— Elle revoit la forge : — elle entend le rabot
Du charron qui lui fit sa première voiture,
Équipage enfantin taillé dans un sabot.*

HENRY CÉARD.

COURRIER DE PARIS

Ce bon Paris se trouve très-épaté ! *L'Assommoir* a marché grand train ; Zola est le lion du jour. Voilà maintenant la *Fille Elisa* arrivée et qui terrifie encore les braves gens qui veulent des petits romans trempés dans la guimauve et le pavot, bénévoles prud'hommes ignorant qu'aujourd'hui le roman ne peut plus être une histoire plus ou moins vraie ou déguisée, plus ou moins enveloppée de colle de poisson, comme certains remèdes pour en masquer le goût. Qu'ils sachent que le réalisme est l'étude patiente de la réalité, l'arrivée à l'ensemble par l'effet des détails, cruels au besoin, triviaux même si cela doit donner la note.

La vie littéraire en la bonne ville de France est donc curieuse pour l'instant. Il y a une très-vigoureuse poussée du réalisme : Zola a mis le feu aux poudres avec *L'Assommoir*, ce fier livre que chacun a lu. Tachez d'avoir *la Curée* et *le Ventre de Paris*, je vous promets des émotions et de l'admiration certainement pour cet homme étrange qui, après avoir fait *L'Assommoir*, commence un roman dans une gamme autre et dans un style absolument différent.

MM. J.-K. Huysmans, Henry Céard, Marius Roux, Hennique, Paul Alexis, Guy de Valmont, sont aujourd'hui toute une bande de jeunes qui veulent faire vivant et vrai à n'importe quel prix et qui veulent aussi d'une langue éclatante et colorée ; discutés, insultés même par certaines feuilles très-folâtres. Mais on leur reconnaît, on leur accorde droit d'existence et c'est beaucoup à Paris !

Ces hardis ciseleurs de style et peintres en rime vont avoir leur organe à eux : Charpentier fonde une grande revue qui, crânement, s'intitulera : *le Naturalisme*. Ils attendent ce moment pour marcher de l'avant, plus vigoureusement encore, pour clamer leurs théories et se livrer à de vastes ripailles de couleurs et de style.

En attendant, la situation se corse. Zola et Huysmans viennent d'être évincés d'un dîner littéraire dont ils faisaient partie, les écrivains-dîneurs trouvant qu'ils « rabaissaient le niveau de l'Art! »

Huysmans surtout a la nonpareille joie d'être la bête noire de ces aimables porte-style, depuis son éreintement assez coquet des saltimbanques de la plume dans son étude sur Zola. On l'accuse de tomber les pauvres!!! Il va donner une sœur à *Marthe*. Celle-ci sera, je crois, d'un joli gaboulet et fera voiler les yeux aux bourgeois chauves... Bourgeois chauves, dont voici le dernier hoquet, du Boileau qui revient :

Après Monsieur Zola :
Holà!
Mais après de Goncourt,
Ou court!

L'hypocrisie est tellement dans les mœurs ici, qu'un livre observé blesse toujours des bassesses et des hontes qui ripostent et vous lapident les auteurs avec les morceaux de leur pudeur. Et puis nous avons la politique qui vient à la rescousse : on a inventé, dans les journaux, je ne sais quoi qu'on appelle la ligne et qui empêche de dire ce qu'on pense d'un littérateur qui, socialement, ne pense pas comme le rédacteur en chef. D'autres ennemis que nous avons encore et qui, pour être moins acrimonieux, n'en sont pas moins à craindre, ce sont les *normaliens*. Ils sont en art, quelque chose comme le centre gauche en politique, les partisans d'un juste milieu doctoral et ennuyeux.

En peinture, les *impressionnistes* sont mis également au ban de la société, et n'envoient plus rien au Salon, certains qu'ils sont d'être refusés. Ils viennent d'ouvrir une exposition particulière de leurs œuvres, qui contient de pures merveilles.

Carolus-Duran envoie un portrait au Salon de mai, Vollon n'envoie rien, Laurens envoie un *Enterrement de Marceau*, George Sauvage, des *Gaulois*, Rosa Venneman, votre compatriote, une toile de trois mètres.

C'est l'instant d'aiguiser une plume à l'emporte-pièce pour piquer toutes les gimblettes à la crème, crever tous les accordéons romantiques et faire éclater toutes les vessies classiques qui vont défiler sous nos yeux, en mai, au Palais de l'Industrie....

Vos derniers racontars sur la bêtise musicale de nos Parisiens ne les font pas tels qu'ils sont. Point n'est besoin d'un tambour-major porteur d'un tuba pour faire siffler leurs clefs. Un jour de *Marche de Siegfried*, j'ai vu un épouvantable charivari occasionné par la simple apparition de quatre harpes suivies de quatre trombones. Enfin!... vous avez joliment raison d'empoigner nos gazettes musicales qui sont d'une ignorance capable d'excuser toutes les inepties. Imaginez bien que ces feuilles-là n'expriment pas ici l'opinion de deux musiciens sur cent; certains de leurs rédacteurs font des compte-rendus de théâtre comme ils feraient le compte-rendu du cours de la halle, et la plupart ne distinguent pas le son d'un alto de celui d'un violoncelle, voire même d'un hautbois!!!

NEMO.

EX-VOTO

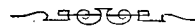
*Je ne veux plus aimer que toi, toi seule au monde,
Mignonne, pour huit jours, — longue trêve aux douleurs!
Qu'à mon rire ton rire ensoleillé réponde
Et je boirai, friand, à tes cils les beaux pleurs.*

*Car je ne crois en rien hormis en toi, ma mie!
Je ne veux d'autre ciel que le ciel de tes yeux.
Sur ta lèvres sera ma pensée endormie
Jusqu'au baiser charmant et tendre des adieux ..*

*A tes genoux je mets mon orgueil et mon culte,
Et mes plus chers espoirs, et mon âme en tumulte
Où ton amour entra comme un coup de couteau.*

*Je veux t'aimer longtemps, — huit jours, — heures sacrées!
Pour sceller ma promesse, aux pointes empourprées
De tes seins je suspends mon cœur — en ex-voto.*

THÉODORE HANNON.



LA MUSIQUE BRUYANTE

Dans mon article intitulé : *Un Curieux rapprochement*, j'ai montré que la musique de Beethoven (avant qu'il fut compris par les *magisters* et les *savants*) était considérée comme une musique dure, incohérente, BRUYANTE et *sans mélodie*. J'ai établi que si Wagner encourait actuellement les mêmes reproches, c'était pour les mêmes causes. J'ai dit que l'on confondait le bruit avec la richesse musicale; que le bruit était au contraire la *pauvreté musicale*. Enfin, j'ai fait ressortir que Wagner avait orchestré sa musique non pour nos moyens imparfaits d'exécution mais en vue des perfectionnements *inévitables* dont l'orchestre invisible est le premier jalon.

Je croyais avoir réussi dans mon argumentation.

Hélas! je me trompais! Le lendemain de l'apparition de mon article je fus assailli avec colère par une personne de beaucoup d'esprit, qui me reprocha vivement les sacrilèges musicaux que je venais de commettre. Oser dire que Wagner n'est pas bruyant! O comble d'absurdité! Je ferais mieux dans mon intérêt de me taire, afin d'éviter d'être considéré comme entièrement « fêlé » etc. etc. Je fus tellement abasourdi par l'avalanche qui me tomba sur la tête que je perdis de vue, que cette personne n'avait jamais entendu un seul opéra de Wagner, qu'elle en jugeait par ouï-dire, et que toute la nourriture musicale qu'elle se donnait annuellement consistait en cinq ou six concerts (sans compter ceux du Parc et du Jardin zoologique). Je dois dire toutefois qu'elle me donna quelques arguments très-sérieux, à savoir l'opinion du savant X, professeur au..... et celle du savant Y, accordeur de pianos, faisant partie de l'orchestre du théâtre.

Je ne savais où donner tête lorsqu'un de mes amis me confia pour me consoler une série d'articles que *Saint-Saëns* a écrits sur Bayreuth dans l'*Estafette*. J'emprunte à ces arti-

cles quelques passages. Venant d'un Français et d'un grand musicien, ils ne seront pas suspects, je l'espère.

Voici quelques-unes de ses impressions après le *Rheingold* :

On a pu voir qu'un libretto du genre de l'anneau des Nibelungen ne pouvait donner matière à des *airs*, à des *duos*, à des *morceaux*, à rien de ce qui constitue un opéra. L'auteur a dû recourir forcément, fatalement, à une déclamation continue, ce qui ne veut pas dire à un récitatif continu, car l'attention est bien vite lassée par la forme monotone du récitatif. L'auteur a dû employer une *récitation mesurée* sur une *trame symphonique* ; mais cette trame elle-même devait avoir un intérêt exceptionnel. Pour soutenir cet intérêt, l'auteur attache à chaque personnage, à chaque idée poétique, à chaque sentiment, une idée musicale caractéristique ; ces divers thèmes, combinés avec toutes les ressources de l'art, prodigieusement augmentées des ressources personnelles de l'auteur, forment toute la trame du tissu musical. Ce système amène forcément le retour des mêmes thèmes, qui reviennent à satiété ; mais il fallait éviter la satiété.

Pour cela, l'auteur n'a pas seulement étendu autant qu'il a pu le domaine de l'harmonie : il a cherché dans l'instrumentation moderne, déjà si riche, des effets nouveaux ; il a doublé le nombre des instruments employés dans l'orchestre, et leur a adjoint les instruments qui ne figurent d'ordinaire que dans la musique militaire et que nous connaissons sous le nom de saxhorns ténors, basses et contre-basses. Mais ce formidable orchestre n'a pas seulement la couleur et la variété, il a aussi la puissance ; et les voix n'auraient pu lui résister dans les conditions ordinaires.

Or, dans le genre déclamé il est indispensable que pas une parole ne soit perdue pour l'auditeur ; de là la nécessité de l'enfouir dans un profond abîme qui ne laisse arriver dans la salle qu'une musique estompée par l'éloignement.

Plus loin il ajoute :

Cette première soirée suffit à prouver que le problème est complètement résolu ; non-seulement l'orchestre ne couvre pas les voix, mais LES VOIX LE COUVRENT CONTINUUELLEMENT ; LA VOIX VEUX-JE DIRE, car à part les trois filles du Rhin qui chantent ensemble, les personnages parlent chacun à leur tour et il n'y a qu'UNE VOIX pour lutter contre l'orchestre. CHAQUE MOT ARRIVE A L'OREILLE SANS DIFFICULTÉ, ET IL N'Y A JAMAIS DE BRUIT.

La puissance et une inépuisable variété s'allient à une EXTREME DOUCEUR et cet orchestre si compliqué est comme un riche tapis sur lequel se promènent les personnages du drame. Ce qui n'empêche pas certains gens (ceux qui n'ont jamais entendu les drames lyriques de Wagner) d'écrire tous les jours que la musique de Wagner est un BRUIT ASSOURDISSANT qui déchire les oreilles ; ces mêmes personnes trouvent harmonieux et mélodieux des opéras ou l'on frappe sans relâche sur la grosse caisse et les cymbales, où les trombones et les cornets à pistons font rage, où les chanteurs, malgré des cris désespérés, ne peuvent parvenir à se faire entendre que par intervalles.

Il est certain que la moindre opérette fait plus de bruit que l'Or du Rhin.

Quand on a lu la partition, quand on a vu ce prodigieux travail d'orfèvrerie, on éprouve quelque peine à voir toutes

ces ciselures reléguées au dernier plan et sacrifiées à l'effet général. Wagner a agi comme les artistes du moyen-âge, qui sculptaient une cathédrale comme ils auraient fait d'un meuble.

Parlant du premier acte de la Walkure, voici ses expressions :

C'est dans ce beau cadre que naît, grandit, et éclate la passion de Siegmund et de Sieglinde, cet amour coupable voulu par les dieux. La première scène est pleine de réticences, de silences, de jeux muets. Quand les personnages se taisent, l'orchestre parle et quel langage ! Wagner, l'homme du bruit, le dompteur d'instruments féroces, n'a guère employé là que des instruments à cordes.

Je continuerai prochainement ces extraits si intéressants qui confirment si bien mes impressions de Bayreuth.

RÉAL.

BALLADE

En l'honneur de ma tant douce tourmente.

Joillier, choisis dans ta coupe tes pierres les plus précieuses, fais les ruisseler entre tes doigts, embrase en gerbes multicolores les flammes des diamants et des rubis, des émeraudes et des topazes ; jamais leurs folles étincelles ne pétilleront comme les yeux de ma brune madone, comme les yeux de ma tant douce tourmente.

Les yeux de ma mie versent de morbides pâmoisons de câlines stupeurs ! Ils flamboient comme des vesprées et reflètent au déduit, les tons phosphorescents de la mer houleuse, le féérique scintillement des mouvantes lucioles dans les nuits d'orage.

Les yeux de ma mie rompent les plus fermes volontés, c'est le vin capiteux qui coule à plein bord, c'est le philtre qui charrie le vertige, c'est la vapeur de chanvre qui affole, c'est l'opium qui fait vaciller l'âme et la traîne, éperdue, dans d'inquiétantes hallucinations, dans de paradisiaques béatitudes.

Et qu'importe ! ivresse, vertige, enchantement, délire, je veux les boire jusqu'à l'extase dans ces coupes alléchantes, je veux assoupir mes angoisses, je veux étouffer mes rancœurs dans les chaudes fumées de ton haleine, dans l'inaltérable splendeur de tes grands yeux, ô brune charmeresse !

Je veux boire l'oubli, l'irrémissible oubli, sur tes lèvres veloutées, sur ces fleurs turbulentes de ton sang ! Je veux entrouvrir leurs rouges corolles, et en faire jaillir dans un rehaut de lumière, tes dents, tes dents qui provoquent aux luttes libertines, tes dents qui mordent cruellement les cœurs, tes dents qui sonnent furieusement la charge des baisers !

Joillier, choisis dans ta coupe tes pierres les plus précieuses, fais les ruisseler entre tes doigts, embrase en gerbes multicolores, les flammes des grenats et des amethystes, des saphirs et des chrysoptères. Jamais leurs folles étincelles ne pétilleront comme les yeux de ma brune madone, comme les yeux de ma tant douce tourmente !

J.-K. HUYSMANS.

LE HARENG-SAUR

Ta robe, ô hareng, c'est la palette des soleils couchants, la patine du vieux cuivre, le ton d'or bruni des cuirs de Cordoue, les teintes de santal et de safran des feuillages d'automne!

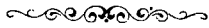
Ta tête, ô hareng, flamboie comme un casque d'or, et l'on dirait de tes yeux des clous noirs plantés dans des cercles de cuivre!

Toutes les nuances tristes et mornes, toutes les nuances rayonnantes et gaies amortissent et illuminent tour à tour ta robe d'écaillés.

A côté des bitumes, des terres de Judée et de Cassel, des ombres brûlées et des verts de Scheele, des bruns Van Dyck et des bronzes florentins, des teintes de rouille et de feuille morte resplendent de tout leur éclat les ors verdés, les ambres jaunes, les orpins, les ocres de rhû, les chromes, les oranges de mars!

O miroitant et terne enfumé, quand je contemple ta cotte de mailles, je pense aux tableaux de Rembrandt, je revois ses têtes superbes, ses chairs ensoleillées, ses scintillements de bijoux sur le velours noir, je revois ses jets de lumière dans la nuit, ses traînées de poudre d'or dans l'ombre, ses éclosions de soleil sous les noirs arceaux!

J.-K. HUYSMANS.



CHEZ GHÉMAR

Vrai! l'ancienne exhibition Ghémar était plus amusante.

Si l'on n'y voyait pas de nègre se haussant le long d'une plaque noire pour faire un effet de baguc, on admirait du moins des turcos aux prestigieux turbans, aux miraculeuses semelles!

Jan van Beers nous semble un tantinet « vidé. » Je ne sais si c'est son voyage à Paris, — pardon! à *Parijs*, qui a amené ce fâcheux résultat chez un peintre assurément bien doué et dont les prétentions anversoises rêvaient de continuer les traditions de nos grands Flamands.... Paris fait sur lui l'effet d'une cloche surchauffée; sa fleur rapidement s'y étiolera.

Parmi les dix-neuf toiles exposées rue du Persil, il n'y a guère que l'étude intitulée, on ne sait pourquoi, *la Mère Michel*, où l'on trouve « quelque chose. » Les paysages surtout sont fantastiques et enfantins; c'est là qu'on découvre combien peu M. Van Beers possède le don flamand de la couleur. Et s'il était *soi* encore? Son *Crépuscule* est un van Luppen médiocre — s'il peut exister des van Luppen médiocres! — Ses *Fantaisies du matin et du soir*, sont de malades réminiscences de Millet... Nous cherchons encore l'explication de cette grande puérilité panachée de vert-épinard et de rouge-carotte qu'il étiquette: *Faust et Méphistophélès*.

Quand, pour la première fois, nous vîmes son *Gamin aux échasses*, ce page serin descendant, hissé sur de longues béquilles, un interminable escalier, nous avons eu à quelque allégorie: « Voilà M. Jean Van Beers lui-même, et son art! » nous sommes-nous écrié!... l'habiller en jaune — ou en bleu — et peindre haut-juché sur des échasses pour étonner et charmer ce bon public

si flegme par essence, — n'est-ce pas, en effet, la recotte du peintre anversois?

Pour nous, M. Van Beers était un brossueur de l'ordre des échassiers; il élevait, en outre, un terreneuve, à qui souventes fois il rognait la queue...

Mais en sortant du Salon-Ghémar, nous craignons bien que les fameuses échasses ne soient remisées et que le chien n'ait plus même trace de vertèbre caudale.

Nous rodemandons les échasses, le brossueur anversois était plus gai là-haut!

PAUL BIZARD.



PENSÉES D'UN RAPIN

— Il en est de l'Académie comme de la mort: on s'en fiche tant qu'on en est loin.

— Femmes, jouez sans crainte la passion, la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes nous fera croire toujours que vous nous aimez.

— Il y a des idées, comme des habits, pour tous les âges; hors de là l'on est ridicule.

— Décolletage. La femme qui contemple ses appas ne tardera guère à les mettre en montre.

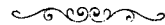
— Quand vous voulez emprunter de l'argent, endimanchez-vous. car l'on prête plus volontiers à l'habit qu'à l'homme.

— Pour la femme honnête, le mariage est ce qu'il y a de pis, pour l'autre, ce qu'il y a de mieux.

— Lorsqu'une femme vous quitte, c'est qu'elle sait bien où aller...

Et les hommes aussi.

Oui, madame.



GAZETTE ARTISTIQUE

Sur 7,923 tableaux ou dessins présentés au salon de Paris, 2,410 ont été admis.



GAZETTE MUSICALE

Un compositeur du genre gracieux, B.-T. Minter, auteur du *Miroir de la Coquette*, a mis en musique les *Dichterliebe*, traduction de *D'Aveline* (Van Hasselt).

Le rythme est agréable, et les mérites abondent dans cette œuvre, dont M. Savile Lumley a accepté la dédicace. Nous apprenons que M. Minter a l'intention de se fixer à Bruxelles et d'ouvrir un cours où il développera ses principes utiles et amusants de composition par chiffres.

— Le concert organisé dans les salons de la *Philharmonie*, par M^{lle} Irma Ressi, cantatrice (?!?!), a été une mystification et pour les spectateurs qui avaient payé leur place la bagatelle de six francs et pour les généreux artistes qui croyant soulager une infortune ont prêté leur concours à une aventurière.

L'appel adressé au public était plein des plus séduisantes promesses. Outre M^{lle} Ressi elle-même, M^{lles} Gilbert et Van Hamme, MM. Jokisch, Tinel, Jacobs et Davin, les affiches por-

taient les noms de M^{mes} De Vatelette, harpiste, professeur au Conservatoire de Paris, Uttella, cantatrice de Londres et M. Roska, chanteur, également de Londres. Mais ni M^{mes} De Vatelette et Uttella, ni même Roska ne se sont montrés le soir du concert. Seuls MM. Jokisch, Tinel, Jacobs et Davin, M^{lles} Gilbert et Van Hamme étaient à leur poste. Dois-je dire, qu'ils ont fait preuve de talent ? Non, citer leurs noms, c'est assez dire que comme toujours ils ont fait plaisir.

M^{lle} Ressi, qui jusqu'à la fin du programme avait espéré sans doute ne pas devoir paraître devant le public, a compris cependant qu'après avoir affiché son nom en lettres colossales sur tous les murs de Bruxelles, elle devait au moins à son public une apparition. Elle en a fait le couronnement de sa soirée. Je lui épargnerai le déplaisir de mes appréciations et je me contenterai de dire, qu'après quelques éclats de voix insensés, elle s'est éclipmée, laissant ébahis public et accompagnateur. On avait bien le droit de se fâcher — mais les choses se sont passées gaîment. En vain M. Dustin s'est-il fait l'avocat galant de M^{lle} Ressi, et s'est-il efforcé d'atténuer la portée de cette mystification en prétextant l'infirmité dont souffre la cantatrice (!!!) qui est sourde, paraît-il, rien n'a pu calmer l'hilarité et fort heureusement pour M^{lle} Ressi, la soirée s'est terminée par un long éclat de rire.

Il n'en est pas moins vrai que le public a été mystifié.

C'est une leçon de plus dont nous ferons tous bien de profiter.

C'est un malheur chez nous, que cette confiance sans bornes dans des étrangers qui nous arrivent on ne sait comment, ni on ne sait d'où.

Nous ferions bien, en règle générale, de réserver dorénavant nos générosités pour nos compatriotes parmi lesquels nous trouvons toujours assez d'infortunes à soulager. V. R.

— Lundi 16 courant aura lieu à 8 heures du soir, à Mons, le deuxième concert annuel de l'Académie de musique. M. Jokisch s'y fera entendre et l'orchestre sera dirigé par M. Huberti.

— Le concert Barwolff que nous avons annoncé dans notre dernier numéro, aura lieu le lundi 23 courant.

— Les Concerts populaires donnaient dimanche dernier leur matinée de clôture. Le virtuose était Louis Brassin. Les récents succès de notre pianiste au pays de Liszt, Rubinstein et Clara Schumann nous dispensent de parler de l'exécutant.

Disons qu'il n'a pas menti à sa réputation. Le grand intérêt se portait sur les morceaux eux-mêmes. M. Brassin jouait son concerto. Pour avoir une facture peu accusée et peut-être un peu petite, cette œuvre n'en est pas moins remplie d'idées fraîches, distinguées et de détails ingénieux. L'orchestre y est traité comme il convient, sobrement, et la phrase du piano est pleine d'élégance.

Dans l'ensemble, l'intérêt ne languit pas un instant. — Je n'oserais en dire autant de la *Barcarolle*..... il joue si bien du piano, M. Brassin ! Superbes les traits en octaves de la 6^e Rhapsodie.

Pour compléter le concert, l'orchestre s'était taillé, ma foi, un beau rôle : *La Kaisermarsch* de Wagner, avec ses élans vigoureux et grandioses, la *Genoveva* de Schumann, si émouvante et si passionnée, et la suite des Erynnies (redemandée). Le public a fort apprécié ce choix. Bon accueil surtout a été fait à l'œuvre de Massenet.

M. Jacobs a, cette fois encore, obtenu les honneurs du bis dans l'invocation d'Electre. Nous allions oublier la seule première exécution de la journée, un produit indigène, l'ouverture de *Charlotte Corday*, drame en 5 actes, etc., de Peter Benoit.

Les journaux anversois nous l'ont présentée comme une peinture fidèle du drame lui-même. Cela ne nous étonnerait point de la part de l'auteur de *l'Escaut*, mais alors ce doit être un drame où il y a fort peu de musique et beaucoup de fer-blanc.

L. D.



GAZETTE THÉÂTRALE

— Dimanche prochain 22 courant, à 7 1/2 heures précises dans les Salons de la Société royale de Zoologie, aura lieu au profit des pauvres, une soirée dramatique très-intéressante.

Le programme porte : *Les Femmes qui pleurent*, comédie, *Litschen et Fritschen*, opérette, *Une Femme qui mord*, comédie, la scène finale du 3^e acte de *Jacques d'Arvelde*, drame inédit, *Pour les pauvres*, de Victor Hugo, le *Marchand de programmes*, et la deuxième représentation d'*Amour et Préjugés*, la comédie de notre collaborateur Victor Reding.

Des cartes à deux francs et à un franc sont mises en vente dès à présent.

Néanmoins les personnes qui n'auraient pu s'en procurer sont prévenues qu'un bureau sera installé à l'entrée des salons le soir de cette représentation.

— Pendant les quelques jours que je viens de passer à Paris, j'ai pu me convaincre d'une chose : c'est que la médiocrité des théâtres lyriques y est passée à l'état de maladie chronique.

A l'*Opéra*, l'*escalier* et le *foyer* amènent encore chaque soir de représentation 15 à 16,000 francs dans les caisses de l'heureux M. Halanzier, mais la troupe est digne à peine d'une ville de second ordre. J'y ai entendu *Robert* avec Sylva, Daram qui n'a pas de voix, Krauss qui n'en a plus, etc. Les notes fausses ne manquaient pas, les chœurs ne se gênaient pas pour chanter sans égards pour la mesure. Le fameux ballet lui-même n'offrait rien de remarquable, pas même une jolie danseuse.

Je ne suis pas allé aux *Italiens*, dont Albani (je ne dis pas Albani), était la seule attraction.

Au *Théâtre Lyrique*, *Paul et Virginie* en sont à la 63^e représentation. Exécution médiocre. Musique légère.

Je me promettais plus de plaisir à l'*Opéra-comique*, où la première de *Cinq-Mars* était presque un événement. Hélas ! où en est donc l'auteur de *Faust* ? *Cinq-Mars* ne contient pas un seul morceau hors ligne. Quelques jolies idées cependant, et beaucoup de réminiscences. Le libretto est insignifiant et ennuyeux. A part Giraudet, qui donne une bonne physionomie au rôle du Père Joseph, il n'y a pas un seul vrai chanteur parmi les interprètes. Par contre un superbe décor au 3^e acte.

Le 17^e concert du *Conservatoire* m'a consolé de toutes mes déceptions. La symphonie en *la* de Beethoven y est interprétée d'une façon merveilleuse.

L'orchestre et les chœurs ont fort bien rendu *Le Songe d'une Nuit d'été* de Mendelssohn, surtout le scherzo et le duo avec chœur, que l'une de nos compatriotes, M^{lle} Anna Soubre, et M^{me} Boidin Puisais ont chanté avec un charme et une délicatesse qui leur ont valu les honneurs du bis.

Le *Théâtre Français* est toujours une scène unique en son genre. Malheureusement Coquelin est malade. Sarah Bernhardt ne revient de Nice qu'au mois de mai et Croizette relève à peine..... de maladie. On s'en apercevait quelque peu (fort peu) l'autre jour à la représentation du *Demi-Monde*. Néanmoins l'interprétation en était excellente.

L'Ami Fritz continue la série de ses succès. On annonce comme très-prochain le 3^e début de M^{lle} Adeline Dudley dans les Horaces.

Le Directeur du *Gymnase* a enfin trouvé un succès de bon aloi. Bébé fait salle comble tous les soirs. La moralité de la pièce a beau être douteuse, les péripéties en sont désopilantes et les acteurs excellents. On rit, on est désarmé.

Au *Vaudeville*, c'est *Dora* qui fait courir.

En somme, la saison actuelle n'est pas brillante à Paris et je cherche en vain dans les divers répertoires un opéra digne d'être monté à Bruxelles l'année prochaine, à moins que le *Roi de Lahore*, de Massenet, ne réussisse mieux que ses devanciers. Consolons-nous en : nous aurons *Lohengrin* et la *Walkure* ou les *Maîtres Chanteurs*.

En hâte.

REAL.

— *Un Gendre en rupture de ban* et le *Gendre aux Médailles*, les deux nouveaux actes représentés, respectivement ces jours derniers au théâtre du Parc et au théâtre Molière.

marquent un progrès très-sensible dans la carrière dramatique de MM. Adolphe Leclercq et Georges Du Bosch.

La pièce de M. Leclercq est plus observée que celle qu'il nous présenta l'hiver dernier : le *Thé de la Comtesse* n'était qu'un miravaudage servant de prétexte à quelques réminiscences plus ou moins heureuses. *Un Gendre en rupture de ban* est une petite comédie assez spirituelle qui constitue un lever de rideau charmant.

Le Gendre aux Médailles du confrère Du Bosch, est venu effacer complètement les souvenirs malheureux de *Denise*. Le nouvel acte pétillant de mots charmants et renferme des situations très drôles. C'est une œuvre qui sera jouée partout, nous n'en doutons pas, avec un succès très-honorable. Décidément ce genre convient mieux au tempérament de M. de Bosch que les situations pathétiques du drame.

Sir William, opéra-comique en un acte représenté à la Monnaie, a remporté aussi quelque succès... succès d'estime! *Le libretto* de M. Coveliers est assez embrouillé et fort long.

Nous comprenons qu'il n'ait pas inspiré le musicien. M. Colyns a pourtant dans sa partition quelques couplets assez réussis, mais en somme, c'est bien l'œuvre d'un professeur qui n'a pas su oublier les souvenirs de l'école, c'est aussi l'œuvre d'un homme qui a joué à l'orchestre tous les opéras possibles et qui a beaucoup retenu.

Ce que nous voyons de plus heureux dans tout cela, c'est que nos compatriotes travaillent courageusement à sortir de l'ornière où se trouve dans notre pays la littérature dramatique. Peut-être réussiront-ils un jour! Tous ces débuts sont pleins de promesses!

V. R.

CAFÉ RESTAURANT DU PATINAGE

Skating-Rink du Rond-Point de l'Avenue Louise

Entrée libre.

Patins du système Bennett à grandes roulettes.

Consommations de choix.

recommandées pour la célérité, la facilité des mouvements et la sécurité qu'ils donnent dès le principe.

Location des patins : 0.50 cent. et 1 fr. d'après la dimension des roulettes.

Tous les jours, de 2 à 5 heures, valses et quadrilles exécutées sur un piano-mécanique de facture excellente.

MAISON FELIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS

FABRIQUE
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS

Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAINE

COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE. EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs, Tissus, Gobilins de toutes dimensions, Meubles d'atelier anciens et modernes, Panneaux, chevalets d'atelier, de campagne et de luxe, Boîtes à couleurs, parasols, chaises, etc.

PLANCHES A DESSIN

Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^{ie}

Campo Frères, Neveux et Successeurs, r. Royale, 78

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld, Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^{ie} a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Evrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES

Rue de l'Industrie, 26

BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

COUVERTURES POUR CAHIERS D'ÉCOLIERS

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. Félix Callewaert père, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.



COURRIER HEBDOMADAIRE
ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26
 BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
 BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, à la rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 »
 Etranger : id. 12 50
 Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux libraires.
 A Londres, chez **SAMPSON Low and C^o**, 188, Fleet street, E.C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez **MUQUARDT**, rue de la Régence;
 Chez **ROZEZ** et à l'*Office de Publicité*, rue de la Madeleine;
 Au Bureau de la *Chronique* et chez **SARDOU**, Galeries-Saint-Hubert;
 Chez **LESCUYER**, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce, et chez **ARMES**, rue de Namur.

SOMMAIRE :

Avis. — Le Salon des Aquarelles. — La Bonne Cause. — L'Intermezzo, traduction de MM. C. Tabaraud et E. Vaughan. — L'Exposition des Impressionnistes. — Nilsson. — Courier de Londres. — Gazette musicale. — Gazette littéraire. — Gazette artistique.

AVIS

Nous avertissons nos abonnés — impatientes — que sous peu se fera l'envoi de l'Eau-forte, prime de M. A. De Witte. Nous pouvons de même annoncer que dans quelques jours sera exposé le tableau-lot de Théodore Hannon, une Marine.

LE SALON DES AQUARELLES

III

Maîtres étrangers

Peu important se trouve être cette année l'envoi des *painters of water colours* d'Outre-Manche. Un journal anglais s'est plaint de ce que ces *exhibitors* n'ont pas été prévenus à temps ; de là, paraît-il, le peu d'importance de l'envoi. Nous ne voyons guère figurer en effet, au Salon des aquarelles, que MM. Watson, Herkomer, Fahey, Richardson et Toovey, l'aquarelliste bien connu au Palais des Académies.

J'allais oublier le Hollandais Alma Tadema, qui a dument conquis aujourd'hui tous ses droits au titre d'anglais excentrique et original ! — Alma Tadema est un malin : il connaît son public londonien et c'est à lui spécialement que s'adressent ses peintures... Alors pourquoi exposer à Bruxelles, qui ne s'émeut guère de ses rébus pointillés, bizarrement encadrés ? Son *King Charles* doit avoir la queue désespérément longue pour résister ainsi à des sections aussi répétées !...

Les aquarellistes français ont l'habileté, l'élégance et la fraîcheur du coloris. Ils possèdent la recherche et la facture étourdissante des maîtres italiens, avec l'esprit et la chaleur en plus.

Jules Worms redit à l'aquarelle son minuscule panneau — *le Départ pour la revue* — du dernier salon de Paris et obtient le même succès au Palais Ducal qu'au Palais de l'Industrie.

Le talent de Jacquemart, le vaillant aqua-fortiste, est l'antipode du faire de M. Worms. Autant celui-ci polit et burine son ouvrage, autant celui-là semble « lâcher » son travail. Mais quel brio et que de vie dans ces taches vibrantes et sincères ! Voyez sa vue de *Menton*, comme la masse sonnante des citronniers vert-pomme et le fouillis des oliviers bronzés coupés de toits rouges, étincellent sous les rayons bleus du Midi ! Voyez comme ses types, *Une laveuse* et *Adelina* sont croqués de prime-saut librement et dextrement ! Lavis haut en saveur et où se sent la pointe sûre du maître aqua-fortiste

Edmond Morin demeure, dans sa *Promenade au*

matin, l'aqua-fortiste spirituel, coloré et verveux dont on admirait l'an passé l'étincelante *Avenue du Bois de Boulogne*.

Le souple blaireau de Pierre Gavarni est essentiellement parisien. Son *Mariage à l'église de la Madeleine*, à Paris, nous montre le roide escalier tendu d'un tapis rouge, émaillé des gens de la noce en pimpantes toilettes, personnages élégants, finement croqués, observés avec esprit et silhouettés avec humour. C'est un crayon preste et gracieux, lavé de teintes grises et roses, d'une harmonie tranquille.

Heurteloup, la nouvelle recrue, n'a plus à conquérir ses galons de maître aquarelliste ! On a pu juger complètement son talent à sa récente exposition — si réussie — du *Cercle artistique*. Sa *Vue de Dordrecht*, sa *Meuse à Dordrecht*, délicieux effet de brume, et son *Église de Ste-Catherine*, comptent parmi ses meilleures aquarelles et nous montrent un artiste qui n'a souci que de la nature et du ton juste. Nous ne lui ferons qu'un reproche, c'est d'avoir un faible pour la gouache — qui alourdit l'inspiration, salit le ton et lui enlève toute transparence.

Fraternellement, nous lui crions casse-cou !

Le contingent aquatique d'Outre-Rhin n'est guère brillant.

La couleur existe peu chez les peintres allemands : ce sont des chercheurs patients et voulus. Ils restent sincères et durs.

L'envoi d'Otto Knille est remarquable : *Portrait, Une Rixe, Jeune Grec*. Il faut citer encore les études d'après nature, poussées si loin, de Dücker, la fantaisie *Verrerie* de Meyerheim. Menzel, autour de qui l'on a fait grand bruit, est un maître fouillé et ciselé. C'est un véritable bénédictin — de talent — qui nous ramène droit aux enluminures des vieux missels. Son *Chevalier altéré*, le bien nommé, fait luire au soleil sa cuirasse d'acier poli. C'est d'un faire prodigieux — mais ennuyeux — habilement gouaché et papillotant !

Les Hollandais nous reviennent chaque année plus dolents et plus mélancoliques... Leur bataillon grossit, ce n'est point nous qui nous en plaindrons. Ils sont passés maîtres en peinture à l'eau : ce sont de purs artistes ! Leurs canards et leurs canaux, si peu chers à Voltaire, les inspirent et les soutiennent étrangement.

L'un des rares bijoux de l'Exposition est sans contredit la *Vue de ville (Hollande)*, de J.-H. Maris, lavée artistement en pleine eau, sans ficelles, sans artifices : la goutte colorée tombe simplement de sa brosse entendue et s'applique prestigieusement sur le papier grenu. Sa silhouette de ville, échafaudée en quelques touches frolées, est une chose exquise, avec ses gris fluides, ses rouges aériens, tenus dans une gamme sobre et savoureuse qui charme, émeut et vous retient.

Son *Laboureur*, qui détache la masse vigoureuse de son attelage sur le ciel crépusculaire, est une œuvre voulue, de style et de couleur.

Son homonyme, W. Maris, s'obstine à nous envoyer des *Canards*, heureusement qu'il les accompagne cette fois d'un *Paysage* printanier aux bleus splendides, aux verts discrets et qui possède l'émotion d'un Corot.

Mauve reste fidèle à son sentiment d'indéfinissable tristesse : il doit avoir du spleen en tube ! Quoiqu'il en soit, c'est un poète : ses élégies champêtres au charme pénétrant restent douces et « pâles comme un beau soir d'automne ».

Israëls semble avoir exagéré sa note : il nous est revenu presque diffus, cotonneux. Blommers abuse de la gouache et perd sa naïveté d'antan.

Weissenbruch et Mesdag soutiennent leur réputation avec des paysages de terre et de mer largement vus et largement lavés.

P. Stortenbeker, en grand progrès, est bien près de la fluidité des tons et de la liberté de brosse, un pas encore !

M. Bishop a envoyé une *Grand'mère et ses petits enfants*, grande aquarelle à l'huile !...

Rochussen reste le maître safran et son esprit n'a point baissé : sa *Reconnaissance militaire*, sous la *République batave*, a hérité de l'humour et de l'expression observée des aquarelles guerrières, ses sœurs aînées.

Nous voici aux Italiens, inventeurs du casse-tête chinois colorié, mais je vous en ferai grâce.

Ils font preuve de prodigieuse habileté — mais vous laissent complètement froid. Devant leur œuvre en effet, plus rien à dire, plus rien à penser : c'est le dernier mot du fini et du poussé.

Ils sont les créateurs d'un genre à part, qui n'est aucunement l'aquarelle, cette fille ailée de l'improvisation, cette fleur de spontanéité ! — Que tous ces rutilants maîtres en *i* abandonnent le blaireau pour les martres, le tube moite pour le tube à l'huile et qu'ils fixent sur panneau d'acajou leurs feux d'artifice de tons qui vous éblouissent et vous étonnent sans toutefois vous charmer.

L'habileté... Aquarelles, c'est votre suicide !

MARC VÉRY.

LA BONNE CAUSE

Dans sa causerie de lundi, Jacques, de *la Chronique*, nous parle des *Lettres belges*.

Parler de littérature en Belgique, c'est presque clamer dans le désert. Connaissez-vous plus affligeante, plus ingrate, plus piteuse position que celle du poète ou du romancier belge ? Les pessimistes vont même jusqu'à prétendre qu'elle n'existe point !

Peu s'en faut dans notre aimable pays que l'écrivain ne soit montré au doigt ; volontiers les « gens sérieux » l'enverraient aux cabanons : « Les Lettres ! Par Plutus ! Quelle est leur utilité ? *Verba et voces*. Ce n'est pas avec des feuillets de roman que l'on solde le tailleur, ce n'est point par les rimes que bout la marmite. Poètes, romanciers, brisez vos plumes et que le cours de la bourse, seul, noircisse vos carnets... vive l'épicière du coin ! »

Voilà, sans trop charger, la façon de dire de nos intelligentes majorités.

De nombreuses causes, objectives et subjectives, entravent la production et s'opposent à la réussite d'une œuvre littéraire quelconque en Belgique.

Pour Jacques l'une des principales provient de ceci : « que la presse belge ne se donne pas la peine de les critiquer ».

Hélas ! oui, Jacques a cent fois raison. La presse belge est ainsi constituée, il faut être *ami ou du parti* pour que le journaliste s'intéresse à votre œuvre.

Petit pays, petites idées : coteries partout, en littérature, en musique, en peinture.

Il existe en Belgique quelques douzaines d'écrivains, de peintres et de musiciens qui se déchirent entre eux à formidables dents : peu de charité, du fiel énormément.

C'est vilain à dire, mais l'envie et la jalousie tiennent le haut bout de la table où essaient de se repaître nos artistes de brosse et de plume, et nos musiciens.

Un livre paraît-il, le journaliste aussitôt joue le mort et la presse s'entend pour faire la conspiration du silence, invention belge essentiellement. Un artiste vend-il un tableau, les bons confrères se serrent les coudes et s'entre-regardent avec un effroi furieux : un tel a vendu... il semble qu'on leur a volé quelque chose !!

La presse malheureusement reflète ces déplorables modes. Il existe dans les bureaux de rédaction des coteries comme il en existe dans les salons, dans les ateliers ; et la question de Jacques est certainement résolue en sa faveur quand il dit : Or, du moment que la presse garde le silence, comment veut-on que le public s'intéresse à notre littérature ? L'indifférence du public serait donc le résultat direct de l'indifférence — voulue — de la presse.

Parbleu oui ! Comment-voulez-vous que notre public indolent et peu friand des choses d'intellect, se remue et cherche par lui-même, si « son journal » ne lui indique pas le matin, à l'heure du moka, quel est le roman à la mode, qui est le poète du jour ? Car ce que l'abonné-type exige surtout de « sa feuille » c'est de penser pour lui, et de lui donner des opinions et des critiques toutes faites...

Ce que demande le littérateur au journaliste n'est pas assurément six lignes d'éloge banal et de compliments clichés, mais une critique sérieuse et entendue, des avis désintéressés, un appui sûr et loyal. — Messieurs de la presse, effilez plutôt vos lanières : mieux vaut une critique violente, voire même injuste — elle sera un stimulant pour l'homme fort, pour le vrai talent. Mais plus de ce mutisme — mortel — d'indifférence, de parti-pris ou de dédain.

« Question de personnes évidemment ? » s'écrie Jacques. Et il se sert du chef de l'auteur de *Types et silhouettes*, comme d'une enclume, pour battre à chaud son idée — bien fort. Jacques se plaint de ce que le directeur de l'*Écho du Parle-*

ment ait gardé le silence au sujet du livre d'Émile Leclercq : *l'Art et les Artistes*, dont un exemplaire avait été envoyé à l'*Écho*... Et pourtant M. Hymans s'était plaint lui-même à propos de son drame, *l'Argentier de la Cour*, de l'absence d'appui de la presse...

Aussi Jacques dit-il justement : « En tout il faudrait être logique et ne pas parler de l'appui de la presse pour aider à la propagation ou au succès d'une œuvre quand soi-même on refuse d'aider à répandre les œuvres littéraires belges ».

Parfait ! mais à notre tour ne pourrions-nous, avec de non moindres raisons, adresser le même reproche à Jacques, de la *Chronique*.

Un de mes amis, Théodore Hannon, publia l'an passé une plaquette de vers, *Les vingt-quatre coups de sonnet*; tous les journaux auxquels avait été fait l'envoi obligé, parlèrent du volume, y compris l'*Écho du Parlement*. Seule, la *Chronique* — dont Delmer sait si la langue est bien pendue ! — garda le silence le plus complet.

Et cependant trois exemplaires du livre avaient été envoyés à ses critiques ordinaires. Jacques le sévère — circonstance aggravante — en reçut un griffé de la mention spéciale : « avec prière de mettre ses lunettes roses ».

Pas un mot ! — N'est-ce pas soi-même refuser un peu « d'aider à répandre les œuvres littéraires belges ? »

Encore une fois, Jacques a raison de blâmer le silence coupable de la presse au sujet des littérateurs nationaux... mais que la *Chronique* se charge de faire mentir son collaborateur quand il s'écrie en désespérante péroraison : « Les journaux belges ne parlent que de la littérature de leurs amis (en général) ; ainsi on fait des groupes de camarades et d'encenseurs, mais on ne fait rien pour le développement de la littérature ».

EDGAR MEY.

L'INTERMEZZO

poème par Henri HEINE (Suite)*.

XVIII

*Non, je ne t'en veux pas, ô toi que j'ai perdue !
Tu m'as brisé le cœur et je ne t'en veux pas !
Car de ces diamants qu'à ton front tu groupas,
Nul ne dissipe l'ombre en ton cœur répandue.*

*Je sais cela depuis longtemps. La sombre nuit
Qui règne dans ton cœur m'est apparue en songe.
O mon amour ! j'ai vu le serpent qui te ronge ;
J'ai vu combien au fond le malheur te poursuit.*

XIX

*Tes maux, comme les miens, sont des maux incurables.
Tu souffres, je le sais, et je ne t'en veux pas.
Tous deux, ô mon amour ! nous serons misérables
Jusqu'au jour de notre trépas.*

*Sur tes lèvres, je vois errer la moquerie ;
L'insolence en tes yeux brille — je le vois bien !
Je vois ton sein gonflé d'orgueil, et je m'écrie :
« Ton malheur est égal au mien. »*

(*) Voir n° 10, 12, 14, année 1877.

*Sur ta lèvre railleuse une douleur palpite ;
Tes yeux cachent des pleurs que rien ne peut tarir ;
Dans ton sein orgueilleux un feu cuisant crépète ; —
Tous les deux nous devons souffrir !*

XX

*Chantez, flûtes et violons !
Sonne, trompette martiale !
Ma bien-aimée aux cheveux blonds
Danse la danse nuptiale.*

*Bruit de tambour, vibrant éclat
De cymbales, accords étranges !...
On entend entre tout cela
Sangloter les bons petits anges !*

XXI

*Ton petit cœur si doux, si traître,
— Rien n'est plus traître ni plus doux ! —
As-tu donc oublié, dis-nous,
Que longtemps j'en fus le seul maître ?*

*Hélas ! as-tu donc oublié
Qu'en moi l'amour et la tristesse,
Hôte charmant, lugubre hôtesse,
Vivaient, l'un à l'autre lié ?*

*Tristesse, amour, double démence !
Quel fut plus grand ? Je n'en sais rien,
Ma chère âme, mais je sais bien
Que chacun d'eux était immense !*

XXII

*Aux prés verdis, aux plaines blondes,
Si les bonnes petites fleurs
Savaient combien sont mes douleurs
Profondes,
Dans leur compatissant émoi,
Elles pleureraient avec moi.*

*Et les rossignols, quand j'assiste
A leurs concerts, s'ils pouvaient voir
A quel point mon cœur sans espoir
Est triste,*

*Ils viendraient en chantant voler
Près de moi pour me consoler.*

*Lorsque tombe le crépuscule,
Si les étoiles, dans mon sein
Voyaient quel lamentable essaim
Circule,*

*Elles voudraient, quittant les cieus,
Sourire à mon front soucieux.*

*Mais nul, hélas ! ne peut connaître
L'incommensurable tourment
Qui, jour et nuit, va consumant
Mon être ;*

*Nul ne le peut connaître, hormis
Celle qui dans mon cœur l'a mis.*

XXIII

*Dis-moi, dis-moi pourquoi les roses sont si pâles,
Ma chère bien-aimée, et reflètent ainsi
Le maladif éclat des laiteuses opales ?*

*Pourquoi, dans le gazon à l'entour épaissi,
La violette douce et triste semble-t-elle
Se courber sous le poids d'un accablant souci ?*

*Pourquoi les frais jasmins ont-ils une odeur telle,
Un funèbre parfum ? Pourquoi le chant lointain
De l'alouette est-il d'une langueur mortelle ?*

*Pourquoi d'un rayon froid, sans vigueur, incertain,
Le soleil, éclairant la terre morne et grise,
Lui donne-t-il l'aspect d'un tombeau, ce matin ?*

*Pourquoi, comme l'on fait d'un fardeau qu'on méprise,
Mon cœur, mon lâche cœur, encor tout plein de toi,
Ne rejette-t-il pas le chagrin qui le brise ?*

Pourquoi m'as-tu quitté, ma chère âme ! pourquoi ?

C. TABARAUD.-E. VAUGHAN.

EXPOSITION DES IMPRESSIONNISTES.

I

Je déclare mon parti-pris. Dans les expositions, je cherche, je veux voir seulement les toiles qui m'indiquent chez les peintres leurs auteurs, quelque souci de la vie réelle, quelque préoccupation de la modernité, et je ferme obstinément les yeux devant celles-là, épisodes grecs, poncifs romains, pastiches antiques, motifs religieux dont la plèbe académique nous encombre impitoyablement. Serait-ce que je nie leur habileté, leur patte, à ces Cabanel et à ces Gérôme ? Non pas, mais ce que je ne puis souffrir, c'est qu'en me transportant dans des milieux inconnus, dans des temps éloignés dont eux-mêmes n'ont guère qu'une connaissance vague, ils se mettent hors de toute réalité, de tout contrôle. Est-ce bien ou mal ? Vrai ou faux ? Je ne sais pas. Je n'ai pas vu. A beau mentir qui vient de loin. Leurs tableaux ? je les classerais volontiers dans les natures mortes : ils ne ressuscitent pas l'antiquité, à peine la galvanisent-ils.

Au contraire, parlez-moi de ceux-là qui, dédaignant d'étaler une érudition mensongère ou douteuse, tourmentés seulement du désir de faire vrai, de montrer juste, se mettent naïvement à leur fenêtre, s'asseyent sur un banc de square, s'établissent sur un quai, au coin d'une rue, et nous rendent dans leur intensité morbide et charmante, toutes les agitations variées de la grande ville en travail. Ce sont ceux-là que je regarde, ceux-là seuls, et je constate, que le talent manque plus que les motifs, et que si la campagne ou l'histoire a cent peintres pour un paysage ou une citation, Paris n'en a pas trente, pour ses tristesses, pour ses misères, pour ses grandeurs.

Et pourtant, c'est un monde, c'est une atmosphère, c'est un milieu, monde surmené, atmosphère lourde, milieu spécial, soit ; mais cela est, cela vit, et je m'étonne, qu'au mépris de toute observation, ce qui est tous les jours sous les yeux entre si peu dans les cerveaux ; je m'irrite qu'on songe aux toges devant les habits noirs et les blouses ; aux peplums et aux cothurnes, quand il y a de si jolis retroussements de robes et de si lumineuses apparitions de bas blancs, les jours de pluie, à la traversée boueuse des boulevards.

A Paris, rien n'y manque. Un tépidarium ? Vous avez à La Villette, l'étuve gigantesque où blanchissent les têtes de veaux. Un cirque ? Croyez-vous que le

cirque d'hiver, avec son grouillement circulaire de têtes tendues vers un dompteur, soit inférieur à celui où César s'ennuie dans la pourpre en voyant saigner les gladiateurs ? Des naumachies ? Nous avons les régates. Des litières où s'aperçoivent balancées au pas régulier des esclaves les alléchantes blancheurs des hétaires ? Voici les courtisanes jumelles, que l'heure du Bois allonge provoquement sur les coussins d'un fiacre. Tibur ? Nous avons les Lilas. Caprée ? Voici St-Cloud, les Césars et les proscriptions. Osons nous souvenir, il n'y a pas longtemps encore, le trottoir de nos promenades était un champ de bataille.

Celui-là serait grand qui réaliserait en peinture ce qu'ont fait pour Paris, et Balzac et Flaubert, et Goncourt et Zola ; qui mettrait en marche sur sa toile le défilé carnavalesque des ambitions et des costumes, des hommes et des défroques : qui nous ferait surprendre l'allure des ouvrières, sac au bras, le matin, grises dans la brume, noires dans leur robe, l'attitude de la modiste au travail, de l'homme à l'absinthe, de la courtisane à l'amour, de l'employé au bureau ; qui nous emplirait les yeux de tout ce qui luit, or ou chrysocale, argent ou nickel, sous le soleil de Paris.

Et le soir, il nous montrerait, sous le gaz, les repas tristes des employés dans les sous-sols des magasins, les trainements de l'homme en quête d'une aventure, d'une femme en quête d'un diner, les grands salons flambants de toilettes et de rires ; et là haut, dans les quartiers excentriques, la joie populacière des grands bals, l'entrain de ces kermesses étonnantes de lumières et de couleurs, — tout ce monde enfin — qui a eu ses historiens, ses poètes, ses philosophes, qui a eu son Gavarni, mais qui attend encore son Rubens.

HENRY CÉARD.

NILSSON.

Faust. — La Traviata.

Nous recevons de deux correspondants le compte-rendu des représentations Nilsson.

Ces critiques — différentes — satisferont évidemment tous nos abonnés. C'est pourquoi nous n'hésitons pas à les publier toutes deux *in extenso*.

Que ne pouvons-nous satisfaire ainsi toujours tout le monde — et nous-mêmes !

I

Nous avons entendu la Nilsson dans le rôle de Marguerite de *Faust*. Nous regrettons de le dire, cette soirée nous a causé une déception profonde. La fauvette suédoise nous arrivait précédée d'une réputation énorme.

Les journaux la représentaient comme l'une des étoiles qui brillent du plus vif éclat à l'horizon du chant.

Il nous a été impossible de trouver dans son talent une seule phrase qui justifie cette dénomination prétentieuse. La Nilsson n'est pas une grande artiste dramatique. Elle n'est pas une chanteuse extraordinaire.

Sa voix, hélas ! n'est plus qu'un souvenir, et avec sa voix a disparu le prestige qui lui prêtait, auprès des auditeurs peu perspicaces, un talent de chanteuse qu'elle ne possédait pas. Nous pourrions pardonner à la Nilsson sa prononciation défectueuse, mais nous ne pouvons excuser les libertés qu'elle prend de dénaturer tous les rythmes, de modifier les textes

musicaux en y ajoutant des fioritures et d'autres agréments qui ne sont pas dans l'intention de l'auteur.

Nous ne pouvons fermer l'oreille aux intonations fausses qui lui échappent. Nous ne saurions nous émouvoir en présence du maniérisme de son jeu.

Jamais la Nilsson ne revêt la personnalité du personnage qu'elle représente. Toujours on sent en elle l'actrice et jamais son chant ne se dépouille d'une froideur glaciale comme les frimas de son pays natal. Même dans la scène de la fenêtre, elle a conservé un calme incompatible avec la situation et qui certes mettrait Marguerite à l'abri des séductions de Faust.

Elle n'a chanté d'une façon remarquable qu'un seul morceau, l'air des bijoux, dont le deuxième couplet, repris très-piano, a produit un effet charmant.

On sera porté à trouver notre jugement sévère. Nous sommes persuadé qu'il n'est que juste. D'ailleurs, n'avons-nous pas le droit de nous montrer sévères pour une cantatrice qui a la prétention de passer pour une des étoiles du chant.

Nous ne refusons pas à la Nilsson un certain talent. Nous la reconnaissons pour une bonne chanteuse. Mais de là à la placer au premier rang, il y a un abîme. Qu'il y a loin de son interprétation à celle de Miolan-Carvalho et surtout à celle de Mayer-Boulard (pour ne citer que celles-là).

Il est vraiment incroyable que le public se rende en foule au théâtre pour entendre M^{me} Nilsson, quand la charmante Galli-Marié n'a pas le pouvoir de faire salle comble à la Monnaie. Il est vrai qu'il s'était rendu au théâtre sur la foi des réclames que l'impressario de Nilsson répand à profusion dans la presse de tous les pays. Je rendrai justice au public bruxellois, il n'a guères applaudi « la grande artiste » et s'est contenté de la rappeler après chaque acte par bienveillance. Après la mort de Valentin, Devoyod rappelé, ayant galamment ramené la Nilsson, le public le rappela *seul* une seconde fois. Cela n'empêche pas un de nos confrères de la presse quotidienne de dire qu'elle a été *couverte de fleurs*. Quant à moi qui n'ai point quitté la salle, je n'ai aperçu que le seul bouquet traditionnel apporté par le garçon des stalles de gauche. Et voilà comment on écrit l'histoire.

On nous dira : mais alors comment expliquez-vous qu'elle ait pu recueillir des succès partout. La réponse me semble facile. Nilsson avait une voix d'un timbre argenté fort agréable et d'une assez grande étendue. Elle possédait un certain talent. Son physique, d'un caractère tout particulier, était fort agréable. Elle sut donner au rôle d'Ophélie dans *Hamlet* une poésie qui attira sur elle les regards.

S'emparer de ces éléments, en faire le pivot d'adroites réclames, invoquer le souvenir de Jenny Lind, dépenser de fortes sommes pour exciter l'enthousiasme de la presse, tels sont les moyens infaillibles auxquels les badauds de tous les pays se laissent prendre. C'est grâce à eux que les tournées en Amérique et en Russie sont si fructueuses.

Nous le répétons, nous regrettons de devoir parler ainsi. Nous eussions accueilli avec indulgence une modeste actrice en représentation. Notre devoir est de dépouiller de sa fausse grandeur une réputation prétentieuse et usurpée. A. B.

II

Ceux qui ont soif de bonne musique, ceux qui voient dans l'art autre chose qu'une grimace plus ou moins bien apprise et un verbiage de convention, ceux enfin qui ne croient pas que le bêlement, le croassement et autres cris d'animaux soient le dernier mot de l'art lyrique, ceux-là seuls sont dignes du régal que vient de leur offrir *Mademoiselle Nilsson* (*Mademoiselle* — c'est ainsi que disent les Anglais).

C'est dans *Faust* que nous avons revu d'abord la cantatrice si justement célèbre et dont la Suède s'enorgueillit comme d'une gloire nationale. Inutile de parler de la femme, aussi respectée que l'artiste est admirée. Il est bon de noter toutefois, comme enseignement esthétique trop peu suivi au théâtre, que la femme, en conservant sa dignité, ajoute à la

ferté du maintien de la tragédienne, à la noblesse de sa physiologie et même au charme pénétrant de sa voix.

Après sa création d'Ophélie à l'*Opéra*, Nilsson fut chargée du rôle de Marguerite, lorsque *Faust* fut importé en 1869, du *Théâtre lyrique* à l'Académie, alors impériale, de musique. La nouvelle Marguerite diffère entièrement de celle que M^{me} Miolan avait fait admirer, mais, comme les critiques bruxellois l'ont fait remarquer il y a deux ans, toutes les deux ont leur mérite distinct et il serait oiseux d'établir des comparaisons. A part M^{me} Miolan, il nous a été donné d'entendre bon nombre de Marguerites d'un certain talent et de voix plus ou moins flûtées ou rocailleuses, mais comme diction, elles étaient auprès de M^{me} Nilsson ce que le petit Jost (dans *Piccolino*) est au père Hyacinthe.

Quand Marguerite est abordée par Faust et qu'elle dit : *Non, Monsieur, je ne suis demoiselle, ni belle, et je n'ai pas besoin qu'on me donne la main*, jamais voix plus céleste, jamais note plus pure ne tomba de la harpe d'or d'un séraphin. On comprend qu'aussitôt Faust (Tournié) sente son amour monter jusqu'au si naturel aigu.

Seconde entrée de Nilsson dans l'acte du jardin. Admirable demi-teinte dans la chanson du roi de Thulé, puis, dans l'air des bijoux, cadence transcendante sur les mots : *la fille des rois qu'on salue au passage* : un trille majeur sur si naturel aigu d'une beauté éblouissante. Le chant de Marguerite à sa fenêtre a été soupiré avec une langueur délicieuse, malheureusement l'orchestre au même moment grinçait d'une façon désastreuse...

Après le marivaudage amoureux qui précède la faute de Marguerite, marivaudage ennoblé et dramatisé par Nilsson (M^{me} Miolan n'y voit qu'un prétexte à mignardises musicales) vient la scène de l'église. Là s'est révélée la tragédienne, arrivant à l'effet voulu par les grandes lignes sculpturales, par la vérité d'expression, par la majesté du regard ; et quel élan superbe quand elle invoque le ciel contre les terribles menaces du démon ! Les plus aveugles et les plus sourds à l'égard de Nilsson — car il y en a ! — ont bien voulu reconnaître que l'artiste n'avait pas mal rendu cette scène.

Mais avançons rapidement comme il convient quand on se trouve engagé dans les péripéties d'un mélodrame moderne. Valentin tombe... en soldat pour se relever immédiatement et venir saluer le public sous les traits de Devoyod. Marguerite, brisée de honte et de regret, se jette sur le corps de son frère, puis elle se relève à moitié et dans son attitude comme dans la fixité de son regard, la folie éclate aux yeux de la manière la plus saisissante. Ce jeu muet est admirablement beau.

Enfin vient l'acte de la prison. Marguerite a soulevé la salle entière dans cet acte si émouvant.

Après ce que nous venons d'écrire, on ne peut pas nous accuser de marchander l'éloge à la *diva*. Nous devons dire toutefois que le rôle de Marguerite n'est pas complètement écrit dans les cordes de Nilsson dont le soprano aigu s'est trouvé beaucoup plus à l'aise dans la *Traviata*.

Je ne suis pas au nombre de ceux qui trouvent que la *Traviata* est un chef-d'œuvre, et si M^{me} Nilsson n'y avait introduit au premier acte, dans son grand air, les plus rayonnantes, les plus flamboyantes, les plus mirifiques vocalises qu'il soit donné à une oreille humaine d'entendre, nous aurions peut-être regretté que l'illustre artiste se fût dérangée et eût fait de semblables frais de toilette pour exécuter une musique si peu solide au fond, bien qu'assez gracieuse par moments. Les gammes, les trilles, les notes répétées, piquées, les notes jetées, lancées, les portamenti de la Nilsson sont ce que l'on peut rêver de plus élégant, de plus aérien, de plus radieux, de plus féérique. Rien ne peut en donner une idée si-on ne l'a pas entendu.

Au second acte, la Nilsson a trouvé des accents déchirants dans le duo avec le père de Rodolphe et dans le finale du troisième acte (un des beaux morceaux de la partition) jamais peut-être voix plus vibrante n'a mieux servi âme de feu. Ceux

qui trouvent froide la Nilsson sont des gens blasés que le poivre de Cayenne musical a seul le don de galvaniser.

Dans le dernier acte, beaucoup de spectateurs ont trempé leur carré de batiste ou caché leurs yeux derrière leur lorgnette. Voir mourir femme si belle, ne plus entendre cette voix sublime, ne plus voir rayonner ces yeux si noblement tragiques... Heureusement que l'affiche annonce les *Huguenots*, avec Valentine-Nilsson.

L. T.

COURRIER DE LONDRES

Jeudi, 19 avril.

Chose étrange à dire, un des endroits les plus artistiques de Londres est un café-concert; hâtons-nous d'ajouter qu'il faudrait un nom plus noble pour désigner le *Canterbury hall*. Tout y est beau depuis le rideau qui a coûté 5,000 fr. jusqu'aux tentures de satin jaune qui encadrent les loges, jusqu'aux tables d'onix où les consommateurs offrent au dieu de la bonne chère des libations non adultérées.

Le directeur du *Canterbury*, M. Young, est un homme infatigable. « Lui toujours, lui partout », comme dit votre Victor Hugo en parlant de Napoléon. Mais M. Young commande à des bataillons pacifiques. Sa grande armée à lui, c'est un corps de ballet des plus séduisants et des mieux exercés; ses généraux... c'est d'abord un ténor presque comparable au fameux Sims Reeves, puis un squelette ambulante, effroi du sexe à qui nous devons les *Dominos roses*, puis une danseuse de corde comme feu M^{me} Saqui, puis, que sais-je encore? N'est-il pas dommage que la police londonienne, trop fidèle observatrice de la terrible loi de tempérance, fasse cesser avant minuit ces plaisirs faciles. On doit même évacuer le foyer de ce théâtre, décoré comme le salon d'une beauté dispendieuse!

Dans les théâtres de Londres règne sans rival le répertoire français. De fait on jurerait que nous n'avons plus d'écrivains dramatiques nationaux; ce ne sont que traducteurs, ou pis encore, plagiaires.

J'ai entendu l'autre soir M^{me} Herman Vezni dans *Cora* — encore une adaptation de la scène française. M^{me} Vezni est sans exception, la plus grande actrice que nous ayons vue depuis les jours de Siddons la divine. Cependant le théâtre ne se remplit pas, et la raison en est simple. Le public anglais, comme presque tous les publics Européens, est gâté par les *Burlesques*, et les opéras-bouffes. *Cora* est une pièce médiocre, il faut en convenir, mais l'interprétation est excellente et devrait assurer un succès, si nos amateurs de théâtres n'avaient le goût faussé.

Je vous parlais plus haut de *Dominos roses*. On joue en ce moment au *Criterion* une traduction de cette pièce amusante. Quelques journaux ont crié à l'immoralité et cela a suffi pour que les « Pink Dominoes » fassent fureur.

Les opéras ont rouvert leurs portes, mais la saison des étoiles n'est point encore commencée.

L'*Aquarium* de Westminster devient de plus en plus récréatif. Les plaisirs panachés s'y joignent aux douceurs de l'histoire naturelle et aux séductions des marchandes de gants et de bouquets, pour attirer les gens en quête d'une soirée agréable.

C'est sans contredit le meilleur lieu d'amusement pour les économistes, et l'économie est à l'ordre du jour. On y voit une jeune française lancée de la gueule fumante d'un canon. Un virtuose vient ensuite, qui imite à s'y méprendre les sons de la flûte, sans instrument aucun; vraiment *il flauto magico!* Et tutti quanti, pour rester dans une gamme italienne.

N. C. R.

GAZETTE MUSICALE

— La dernière séance de la classe des Beaux-Arts de l'Académie a été marquée par divers incidents curieux et intéressants.

La docte assemblée a d'abord rejeté à l'unanimité, moins la voix de M. Gevaert — croyons-nous — la proposition de ce dernier tendant à faire nommer le jury du prix de Rome par les concurrents eux-mêmes. Nous avons lieu de croire que nos appréciations ont été prises en considération, car lorsque cette proposition fut présentée, elle rencontra au sein de l'Académie de vives et nombreuses sympathies. La classe des Beaux-Arts, après avoir fait endosser cette veste à son honorable dignitaire, a « suivant l'usage antique et solennel » procédé à l'élection de ses représentants dans le jury en question. Elle a nommé MM. Gevaert, de Burbure et Samuel. M. Gevaert qui commence, paraît-il, à se rendre compte de la popularité dont il jouit dans le monde artistique, a décliné cet honneur et a été remplacé par M. Limnander dont le nom offre aux concurrents de plus sérieuses garanties d'impartialité.

Puis est venue la note Samuel dont *l'Artiste* s'est occupé il y a quelque temps. Nous avons dit que M. Samuel réclamait au gouvernement une somme de 6,000 francs pour frais d'exécution de la cantate inachevée de M. Devos. C'est 7,000 francs qu'il faut lire. Conformément aux prévisions, cet incident a produit une déplorable impression. L'affaire n'est, paraît-il, pas encore réglée, le gouvernement refusant toujours de payer.

Enfin le ministre de l'intérieur a prié MM. les académiciens de prendre une détermination définitive en faveur de la cantate de M. Alfred Tiltman, en vue de son exécution aux prochaines fêtes de septembre. Malgré les marques non équivoques de la bienveillance du gouvernement à l'égard du jeune compositeur, M. Gevaert a déclaré qu'il persistait dans son opposition. Nous nous demandons s'il est juste qu'une persécution systématique et toute personnelle puisse continuer à entraver de la sorte les laborieux et courageux efforts d'un artiste et briser ainsi une carrière qui donnait de si larges espérances?

Nous espérons bien que le dernier mot de cette affaire n'est pas dit encore. Le gouvernement a là un beau rôle à jouer et presque un devoir à remplir. Nous espérons bien qu'il saura comprendre l'un et l'autre.

V. R.

— L'orchestre des Concerts populaires s'est transporté dimanche à Anvers pour y faire entendre le *concert-Wagner*. L'exécution avait lieu dans la nouvelle salle de l'Harmonie. Salle splendide que nous, Bruxellois, pouvons à juste titre envier à notre métropole commerciale. Le concert a fort bien réussi et le public a applaudi vigoureusement chaque morceau.

C'était justice. L'orchestre s'est surpassé. Les sons ressortaient avec un éclat qui nous fit un instant craindre pour la clarté des ensembles. Il n'en a rien été, chaque partie se dessinait fort bien et les Anversoises ont été émerveillés de la musique et de ses interprètes. MM. Dupont, Jokisch, M^{lle} Ida Servais et M. Dumon ont été rappelés après les divers morceaux. M. Dumon qui débutait *comme chanteur* a une voix magnifique. Il eut fait plus d'effet encore s'il n'avait pas alanguiné le mouvement du superbe adieu de Wotan. Mais en somme, on a lieu d'être fort satisfait du concert. Il y avait beaucoup de monde dans l'immense salle de l'Harmonie et sans la manifestation politique en faveur du sénateur Osy, il y en eut eu encore davantage.

REAL.

Mons. — Nous n'avons décidément que des victoires à porter à l'actif de notre directeur Huberti et de son orchestre, qui ont enlevé, haut la main, au dernier concert de l'Académie de Musique, la splendide ouverture du *Tannhauser*, et la *Symphonie pastorale*, ce chef-d'œuvre de l'immortel Beethoven. Trois morceaux d'un jeune élève de Benoit, M. Blockx,

nous ont fait connaître un nouveau compositeur de l'école flamande, dont il y a certes de belles et bonnes choses à attendre. N'oublions pas non plus M. Jokisch, que notre public a accueilli très-chaudeusement et qui peut être rangé parmi nos meilleurs violonistes.

La Société de musique de chambre (Batta, Dougrie, Goebel et Cockx) a clôturé ses réunions annuelles par une très-intéressante séance, qui nous a montré la bonne voie dans laquelle marchent ces excellents artistes, que nous reverrons sans nul doute l'hiver prochain poursuivre le cours de leurs succès.

ERRATUM. — Dans notre dernier numéro nous parlions des *Amours du Poète*. C'est M. Missler, et non Minster, comme on l'a imprimé par erreur, qui est l'auteur de cette œuvre musicale nouvelle et charmante.

GAZETTE LITTÉRAIRE

Nous souhaitons la bienvenue à l'*Événement*, feuille éclose aux premiers rayons et « destinée à combler une lacune » l'absence — inexplicable — d'un organe illustré en Belgique. Nous souhaitons à notre confrère d'hier de la combler d'artistique et complète façon.

— Gustave Flaubert, le Maître, publiera sous peu en volume, trois nouvelles dont les journaux de Paris se sont disputé la primeur. La première, *Un cœur simple*, est contemporaine. La seconde, *Saint Julien l'Hospitalier*, se passe au moyen-âge. La troisième avec *Herodias*, évoque un coin de l'antiquité juive.

Editeur? Charpentier, naturellement.

Voilà de la gourmandise sur la planche du naturalisme!

GAZETTE ARTISTIQUE

— Ces jours derniers l'on a pu voir des hommes en longues blouses blanches à califourchon, familièrement, sur les lions de Bouré qui veillent aux barrières du Palais des Académies. Ces blouses, armées de brosses, frictionnaient sans façon les flancs majestueux de ces rois du désert... Qui avait envoyé ces « donateurs de savon? »

Le temps, les averses, le soleil, les gelées, commençaient enfin à harmoniser les froides blancheurs de la pierre avec les teintes corsées de la façade du Palais, et voilà de nouveau chaque lion battant neuf dans sa robe proprette...

A quand l'intelligente friction — au petit blanc — des jambards, brassards, cuissards de la Porte de Hal!

— L'on se souvient que l'an passé, Manet vit ses deux tableaux refusés au Salon de mai. Cette année une seule de ses toiles lui est retournée avec l'R fatal. Elle représente *Nana*, l'adorable Nana de *l'Assommoir*, s'enfarinant la frimousse de poudre de riz; un monsieur coupé par le cadre la regarde faire sa toilette.

L'autre tableau — accepté — est le portrait de Faure, le baryton.

Comme nous l'avions prévu, l'éblouissante *Marine* que Maître Louis Du Bois envoyait au Salon de Paris, a eu « la planchette » au guichet de l'aimable commission des Refus.

Meunier pareillement compte parmi les quatre milliers d'R à la crate rouge!

CAFÉ RESTAURANT DU PATINAGE

Skating-Rink du Rond-Point de l'Avenue Louise

Entrée libre.

Patins du système Bennett à grandes roulettes, *Consommations de choix.*
recommandées pour la célérité, la facilité des mouvements et la sécurité qu'ils donnent dès le principe.

Location des patins: 0.50 cent. et 1 fr. d'après la dimension des roulettes.

Tous les jours, de 2 à 5 heures, vals et quadrilles exécutés sur un piano-mécanique de facture excellente.
Vins d'Oporto et de Xérès, garantis de provenance directe à 50 cent. le verre. — Agence pour la vente en gros et en détail.

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS
FABRIQUE
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES
VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS
Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux
PEINTURE SUR PORCELAINE
COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs, Tissus, Gobelins de toutes dimensions, Meubles d'atelier anciens et modernes, Panneaux, chevalets d'atelier, de campagne et de luxe, Boîtes à couleurs, parasols, chaises, etc.

PLANCHES A DESSIN

Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^{ie}

Campo Frères, Neveux et Successeurs, r. Royale, 78

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld, Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^{ie} a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Evrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

BRUSSELS GAZETTE AND ANTWERP REGISTER

Journal anglais à 10 cent. le numéro
Abonnement: 1 fr. 50 pour 3 mois. — rue d'Édimbourg, n° 8
Excellent mode de publicité

PAVÉS DE QUAREGNON, de M. Van Vreckom, ingénives et inattaquables aux acides; adoptés par les administrations des Ponts et Chaussées, chemins de fer de l'État, Génie militaire, etc., etc.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE

de M. GUNTHER.

TOUT SPÉCIALEMENT RECOMMANDÉE
Rue Neuve, 23,

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine
Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris



COURRIER HEBDOMADAIRE
ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26
 BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
 BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, à la rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 »
 Etranger : id. 12 50
 Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux
 libraires.
 A Londres, chez **SAMPSON Low and Co**, 188, Fleet street, E.C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez **ROZET** et à l'*Office de Publicité*, rue de la Madeleine;
 Au Bureau de la *Chronique* et chez **SARDOU**, Galeries-
 Saint-Hubert;
 Chez **LESCUYER**, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce,
 et chez **ARMES**, rue de Namur.

SOMMAIRE :

*Exposition des Impressionnistes. — En train express. — La presse illustrée en Angleterre. — Sur
 deux mules de satin pale, poésie. — Nilsson. — Les pensées d'une jolie femme. —
 Gazette artistique. — Gazette théâtrale. — Gazette musicale. — Nécrologie.*

EXPOSITION DES IMPRESSIONNISTES.

II

Certes, il y aurait ridicule à prétendre que le Rubens est trouvé. Dans les 241 toiles, aquarelles ou dessins que l'exposition de la rue Le Peletier nous montre bien en lumière et placés à souhait pour la commodité de l'examen, ce qu'il faut louer surtout, c'est la tendance, c'est l'effort vers le rendu d'effets jusqu'ici dédaignés.

Paysages en plein soleil, vues grises de brouillard ou de pluie, horizons brochés d'arcs-en-ciel, ballerines éclairées en-dessous par le feu des rampes, figures à contre-jour, gares de chemins de fer pleines de fumée et de monde, c'est la nature contemporaine surprise dans tous ses imprévus d'aspect, dans toutes ses invraisemblances vraies de coloration; ce sont les personnages actuels dans toute leur vérité, dans toute leur variété de costumes, d'attitudes, d'allures, sous tous les angles de lumière. Les impressionnistes ! ils vont volontiers, ils vont de parti-pris à tout ce qui est difficile, ardu, méprisé, à tout ce que les écoles déclarent inacceptable : ils montrent l'art, là même où on niait qu'il pût jamais se rencontrer. Rien ne les attire davantage que les raccourcis audacieux et les postures bizarres : ligne rompue, composition brusquée, au mépris de toutes les règles de ce monotone beau classique fait de placidité et de froideur, ils nous donnent des œuvres remuantes, vivantes, nerveuses dont les faiblesses même sont respectables et qui ont de l'intérêt jusque dans leurs maladresses.

Où, l'exécution laisse souvent à désirer. Le pinceau a des tâtonnements, des incorrections, il ne représente pas toujours ce qu'il veut et comme il le veut. Mais qu'importe : ces hésitations nous paraissent de beaucoup préférables à la glaciale impeccabilité des pensionnaires de la villa Médicis. D'ailleurs, littérateurs de la jeune école, il ne nous appartient pas de nous faire l'écho des colères soulevées par les toiles incomplètes et les tentatives restées en route. Le mouvement artistique correspond au mouvement littéraire. Impressionnistes, naturalistes, sont les champions différents d'une même idée. Aussi, le jour de l'Exposition, quels ont été les premiers visiteurs ? C'étaient Zola, l'éditeur Charpentier, Huysmans, Léon Hennique, Paul Alexis, Guy de Valmont et les autres, toute l'avant-garde des écrivains d'avant-garde, venue donner aux oseurs de la palette un témoignage de sympathie, une preuve de confraternité. En effet, comme ceux-là, qui pour rendre jusqu'au bout le raffinement ou l'intensité de leurs sensations ont dû rompre avec les antiques syntaxes et

recréer la langue à leur usage, les impressionnistes se sont trouvés une manière nouvelle, curieuse comme un néologisme, — et chez certains gaie comme un paradoxe.

Tout parti a ses exagérés, toute école ses enfants terribles. Voici M. Cézanne, par exemple, qui professe un beau mépris pour l'équilibre et campe les objets dans un manque d'aplomb agaçant. Ses figures sont terribles, ses tons violents et sa perspective un peu bien fantaisiste : chose singulière, cet ultra impressionniste fait songer à Puvis de Chavannes. C'est la même sécheresse ambiante, la même ankylose. Sauf deux ou trois natures mortes, exécutées dans une gamme à peu près raisonnable, rien de remarquable, sinon les cadres qui tous sont des merveilles de travail et d'élégance anciens.

Puis c'est M. Pizarro. Celui-là est en progrès. L'an dernier son exposition entière affectait une désagréable teinte violet exaspéré. Cette année, son œil semble s'être éclairci. Il en est arrivé au bleu tendre, presque au gris-perle. Je note même quatre études des environs de Pontoise, qui nous reposent un peu du tintamarre de couleurs crues que lui et son voisin Cézanne font dans le reste de leur œuvre.

Que dire de MM. Call, Maureau, Rouart, Cordey et Tillot. Ceux-là sont les timides, et je ne crois pas qu'ils boudent longtemps encore le salon officiel.

Nous signalons au passage le *val Fleury*, le *lavoir à Billancourt* et le *côteau de Meudon* de M. Guillaumin, trois paysages bien parisiens, bien personnels, et nous arrivons à M. Degas, l'individualité la plus éclatante de l'exposition.

HENRY CÉARD.

EN TRAIN EXPRESS.

Route de Cythère.

*L'hippogriffe d'airain s'empanache de flamme,
Fend l'air d'un cri de cuivre et part tintamarrant.
Le sol s'anime aux pas du monstre, un galop dévorant
Emporte et champs et prés et bois où le cerf brame.*

*Aux berges la vapeur coud des nuages blonds...
Hop ! Centaure aux poumons d'acier ! — Ma voix s'enroue ;
Hop ! Plus vite ! As-tu peur ? — Et chaque tour de roue
Me rapproche de toi, fait les chemins moins longs...*

*Les fils du télégraphe allongent leur portée
Où, point noir, l'oisillon met des gammes sans fin
Que la brise module en sa course indomptée.*

*Le cher monstre a sifflé, son vol s'arrête. — Enfin
Dans mon cœur va tinter l'heure des chaudes fièvres,
Et je cours achever ce sonnet sur tes lèvres !*

THÉODORE HANNON.

LA PRESSE ILLUSTRÉE

EN ANGLETERRE.

Le dessin est la probité de l'art.
INGRES.

Un journal technique publié à Londres, le *Printing Times and Lithographer*, nous apporte dans son numéro du 14 mars dernier (*), l'analyse d'une conférence donnée en cette ville par M. Simpson, dessinateur spécial (*special artist*) de l'*Illustrated London News*, sur la Presse illustrée anglaise.

L'*Art*, de Paris, a publié, dans sa 43^e livraison, une traduction assez étendue de la partie de cette conférence relative à l'*historique* de la presse illustrée.

Nous nous bornerons donc, pour notre part, à mettre sous les yeux du lecteur quelques détails concernant la *composition*, l'*exécution* du journal illustré, ainsi qu'une revue succincte des « périodiques » de ce genre publiés actuellement à Londres. Les documents fournis par M. Simpson viendront en aide à nos connaissances personnelles en pareille matière.

Comment se fait un grand journal illustré ?

Prenons comme types le *Graphic* et l'*Illustrated London news*.

Sans aborder la composition de la partie littéraire — très-importante, d'ailleurs, mais moins intéressante au point de vue qui nous occupe, — disons d'abord que le journal illustré réclame le concours de trois genres principaux de dessinateurs :

1^o Les *correspondants spéciaux* (*special artists*), qui envoient à la publication les croquis, pris sur les lieux, des principaux événements du jour. Ils exercent une sorte de *reportage* au crayon, et doivent joindre à un talent artistique très-réel les qualités essentielles qui distinguent le journaliste proprement dit : l'esprit d'observation, d'éclectisme, l'habileté, le sens de l'actualité à outrance, le don d'être partout à la fois.

2^o Les *dessinateurs copistes* (*draught's men*), qui mettent au net, en quelque sorte — pour nous servir d'un terme usité au collège — le *brouillon* des correspondants croquistes, brodent sur leurs canevas, tirent, en un mot, de ces esquisses souvent très-sommaires les dessins d'actualité qu'on offre au lecteur.

3^o Les dessinateurs chargés de la partie purement artistique où le reportage n'a que faire — tels que croquis fantaisistes, revues humoristiques ou autres, événements locaux, reproduction d'œuvres d'art, planches picturales, etc., etc.

Ces derniers dessinateurs produisent leurs *originaux* soit directement sur bois, soit sur carton, — et dans ce dernier cas l'œuvre est reproduite sur bois par la photographie, pour passer ensuite aux mains du graveur.

De ces trois variétés de collaborateurs artistiques, la première est sans contredit la plus intéressante à étudier; — car, tandis que le *dessinateur fantaisiste*, comme le *copiste* ou

draught's man, produit paisiblement son travail, parfois au bureau du journal, le plus souvent dans son propre atelier, le *correspondant spécial*, lui, parcourt le monde, de ci, de là, ballotté par les événements, — se faulant partout, le crayon à la main, courant parfois de grands dangers, dans le but de tout voir, de tout connaître, et d'en instruire son idole et son juge, le public.

Suivons, par exemple, M. Simpson dans ses voyages en zigzags.

En 1854, nous le voyons s'embarquer pour la Crimée : il y esquisse toute la campagne. De là, son crayon va flâner en Circassie, puis dans l'Inde, où il passe trois fructueuses années : *nulla dies sine linea*. Son premier voyage pour l'*Illustrated London news* le mène en 1866, à Saint-Petersbourg, à l'occasion du mariage du Czarewitch : sans lui, la fête n'eût pas été complète.

En 1868, il part pour l'expédition d'Abyssinie; son crayon poursuit Théodoros avec non moins d'acharnement que les balles de ses compatriotes; vers la fin de la même année, on l'envoie *illustrer* la nouvelle route des Indes *via* Mont-Cenis. Il assiste ensuite à l'inauguration du canal de Suez, retourne en Crimée pour saluer en passant ses vieux champs de bataille et d'observation, et vient se poster, à Rome, aux portes du concile du Vatican.

La guerre franco-prussienne éclate : il est témoin des premiers événements, et passe à Paris tout le temps de la Commune — non sans courir de fréquents et sérieux dangers.

L'année suivante, le mariage de l'Empereur, fils du Ciel, l'appelle en Chine. L'occasion est tentante : il visite le Japon — toujours croquant, esquissant, crayonnant — traverse l'Océan en noircissant du papier, brûle le *Pacific Railway* américain en deux traits, et, à peine de retour à Londres, part pour la guerre des Aschantis, muni d'une nouvelle cargaison de *sketch books* et de *pencils*!

Telle est, en peu de mots, l'existence du *special artist* — compris à la manière anglaise; et ce ne sera point trop d'un nouvel Homère pour chanter semblable odyssee.

M. Simpson nous fournit aussi des détails intéressants sur sa manière de procéder. A Windsor, au mariage de la princesse Louise — par exemple — il s'était introduit dans la chapelle quelque temps avant la cérémonie. Les représentants de la presse étaient entassés pêle-mêle au jubé, mais, de commun accord, les meilleures places, à la rampe, avaient été réservées aux dessinateurs. En attendant l'arrivée des grands personnages, le *special artist* de l'*Illustrated London news* se mit à reproduire très-fidèlement le chœur, les détails principaux de l'architecture de l'édifice; puis il *croqua* les physionomies, les uniformes, au fur et à mesure de leur apparition, et dressa, selon son habitude un léger *plan* de la position des personnages aux moments importants de la cérémonie. C'est grâce à ce travail préliminaire, ajoute M. Simpson, que les correspondants artistiques sont à même de reproduire fidèlement après coup, des cérémonies dont la durée ne dépasse souvent guère deux ou trois minutes. Malgré toutes ces précautions, des erreurs notables se glissent parfois dans la reproduction et l'achèvement sur bois des croquis envoyés de la sorte, et l'orateur cite tel cas où des enfants de chœur s'étaient ainsi trouvés métamorphosés en petites filles dans le dessin définitif. Il

(*) Ces articles ont paru dans l'*Art universel* en 1875 et 1876. Mars, le porte-crayon de verve et d'humour, les a revus aujourd'hui, ciselés, enrichis. Cela pour l'*Artiste*, dont les abonnés liront avec fruit et avec intérêt cette étude d'un spécialiste, sur les tendances et l'esprit de la caricature contemporaine.

conseille donc aux artistes-correspondants, quand ils dessinent une vache, d'écrire au dessous : « ceci est une vache (*This is a cow*). »

Mais revenons à l'exécution matérielle du journal illustré.

Grâce aux progrès de l'industrie xylographique contemporaine, les bois se divisent généralement en plusieurs — six, huit, douze, dix-huit parties égales, reliées entre elles avec le plus grand soin au moyen de boulons chevillés dans des creux pratiqués au verso de la planche. Un premier graveur fait d'abord toutes les tailles qui traversent les jointures de ces diverses fractions du bloc — dont la surface est d'ailleurs parfaitement nivelée. De ce premier travail dépend l'harmonie de l'ensemble.

Le bois est alors divisé entre autant d'ouvriers graveurs qu'il comporte de fractions : ce qui fournit la grande rapidité d'exécution qu'exige de nos jours la fièvre de l'actualité.

La planche gravée, on en tire une *épreuve*, qui est revue avec soin par le *directeur artistique* (*artistical manager*) — lequel indique alors à un *graveur-retoucheur* les corrections nécessaires. De nouvelles épreuves, et parfois de nouvelles retouches, ayant amené le résultat désiré, l'œuvre du graveur est terminée, le *bon à tirer* est remis au *directeur de la pagination*.

Pour un tirage peu important, le bois ainsi préparé pourrait suffire ; mais le débit considérable de la plupart des publications illustrées anglaises entraîne une nouvelle opération : le *clichage* métallique par la galvanoplastie. La gravure est, au moyen de ce procédé, reproduite sur cuivre à un certain nombre d'exemplaires, ce qui permet de tirer le numéro sur plusieurs presses à la fois : *time is money*.

En sortant des presses, le journal illustré, comme tout autre, passe au *pliage*, et de là aux mains de l'acheteur.

(A continuer).

MARS.

SUR DEUX MULES DE SATIN PALE.

*Et j'ai dit aux petites mules :
O vous qui semblez les émules
Des pantoufles de Cendrillon,
Où conduisiez-vous les marquises,
Quand vous passiez, mules exquises,
Sous le satin d'un cotillon ?*

*Meniez-vous Flore ou Cydalise,
De leurs alcôves à l'église,
Confesser leurs mignons péchés ?
Mules mondaines et dévotes,
Avez vous dansé des gavottes
Avec les abbés débauchés ?*

*Meniez-vous les belles altières
Jouer le rôle de laitières
Dans les bosquets de Trianon ;
Et comme Marie-Antoinette,
Coiffer la rustique cornette
Et vêtir le pimpant linon ?*

*Meniez-vous avec les Valères
Les Chloris monter les galères
Que Watteau gréait pour Paphos ?
— Le rire aboutissait aux râles :
Nous les menions aux échafauds
Par le sentier des pastorales.*

HENRY CÉARD.

NILSSON.

Les Huguenots.

Le rôle de Valentine des *Huguenots*, créé en 1836, par Cornélie Falcon, est, sans aucun doute, l'un des plus difficiles du répertoire moderne. Ce rôle exige, au point de vue musical, une voix puissante, étendue, chaude et vibrante, un profond sentiment artistique, une parfaite sûreté rythmique. Le genre d'organe le plus convenable est un mezzo-soprano montant sans effort jusqu'au *si* naturel et jusqu'à l'*ut*, mais ces voix sont rares et le plus généralement ne dépassent pas le *si bémol*. On comprend dès lors combien peu de cantatrices possèdent l'instrument nécessaire, indispensable même, pour mettre en relief toutes les parties du rôle si admirable de Valentine.

La personnification de Valentine, pour être complète, est soumise à plusieurs autres conditions essentielles : la beauté physique, une déclamation lyrique de premier ordre, enfin un ensemble des plus sérieuses qualités artistiques. Rien n'est noble, rien n'est élevé comme le type de cette *grande fille brune et courageuse*, disait George Sand. Tout ami sincère de l'art ne peut que s'affliger à l'aspect d'une Valentine vulgaire. Ce genre de profanation devrait être interdit et même puni comme un attentat au bon goût. Nous ne voulons citer personne, mais nous nous rappelons avoir vu des Raouls soupirer pour certaines héroïnes d'une tournure assez peu poétique.

Pour ne pas trop allonger ces lignes, ne remontons pas plus haut que le mois de septembre 1876, et voyons les Valentines de cette saison théâtrale.

Nous en comptons quatre, ni plus ni moins. Laquelle a remporté le prix ?

Mademoiselle Jenny Hove avait bien dans toute l'étendue de sa voix cette plénitude, ce coloris qui distinguent un vrai mezzo-soprano, mais il y avait une lacune dans l'extrémité du registre supérieur. Nous devons le dire cependant, il est difficile d'entendre un instrument plus riche ; on sait ce qui manquait, d'autre part, à notre Valentine première.

La seconde, la Lucca, possède aussi un organe d'une magnifique sonorité, mais un peu court dans le haut. On ne peut dire pourtant mieux qu'elle la grande phrase de l'andante du duo :

Ah! l'ingrat, d'une offense mortelle
A blessé mon cœur tendre et fidèle.

Cette phrase écrite dans les notes du médium de la voix vibrerait, sur les lèvres de la Lucca, d'une façon merveilleuse. A part cette phrase, la Lucca laissait beaucoup à désirer sous le rapport musical ; quant au physique elle réalisait incomplètement l'idéal rêvé et le jeu, bien que très-dramatique, manquait un peu de noblesse.

Valentine-trois, M^{me} Fursch-Madier... voix solide, dominant l'orchestre, mais dépourvue de charme et surtout de tendresse, jeu médiocre, style incolore passablement.

Enfin nous arrivons au numéro quatre, qui s'appelle Christine Nilsson. Donnez à cette éminente artiste tout rôle en rapport avec ses moyens vocaux et elle en fera une création idéale, véritablement poétique, une création qui satisfera les plus délicats, tout en laissant peut-être indifférents certains admirateurs de la musique à coups de poing.

C'est le plus pur soprano que la voix de la Nilsson. « Plus blanche que la blanche hermine » (comme dit Raoul), avec des cheveux blond cendré, c'est-à-dire, tout ce qu'il y a de plus soprano virginal. C'est un beau défaut, dira-t-on, soit ! mais c'est un défaut capital lorsqu'il s'agit de chanter le rôle de Valentine.

La puissance des voix de ce genre est dans les sons élevés; elles sont faibles dans le bas. La faute de Nilsson est de penser que par les autres qualités requises, elle pourrait racheter ce vice originel.

Le duo du troisième acte des *Huguenots* est une des plus belles pages qui existe, mais c'est un vrai saut de barrières pour la chanteuse ; aussi est-il considéré comme la pierre de touche des falcons. Nous n'avons pas entendu M^{me} Krauss dans ce chant et nous ne savons si elle en atteint les hauteurs sublimes, mais certainement toujours seront rares, celles qui traverseront cette épreuve avec honneur et avec gloire.

Au quatrième et au cinquième actes, la Nilsson a retrouvé en partie ce qu'elle avait perdu au troisième. Elle s'y est montrée tragédienne consommée s'incarnant dans la noble figure qu'elle représentait et elle y a eu des élans... à la Nilsson. Comme elle suivait avec anxiété toutes les phases de la conjuration et quel beau mouvement quand de Nevers jette son épée ! Notons la phrase si bien dite :

O ciel, en ce péril extrême,
Sauvez Raoul, et n'exposez que moi-même.

Dans le duo avec Raoul, Tournié a secondé la cantatrice en musicien de premier ordre et en véritable artiste. Nilsson y a été très-dramatique ; tout en déclarant son amour elle a finement observé la nuance convenable, ce que n'avait point fait la Lucca. Elle a admirablement réussi le jeu final, la chute sur le sofa après le : *Raoul, ils te tueront !* et le dernier cri de désespoir.

Nous concluons en répétant que la Nilsson est une grande et noble nature d'artiste et que la voix est douée d'un timbre séraphique, fait plus pour charmer que pour frapper et étonner les grandes oreilles.

L. T.

LES PENSEES

d'une jolie femme.

..... *L'amour platonique est la fleur d'oranger du cœur...*

..... *Chacun a son lot ici-bas : le nôtre est le pire. Qui aime sincèrement doit souffrir, c'est inévitable.*

..... *Les sentiments vrais et profonds ne s'effacent pas : ils reposent au fond du cœur pour se réveiller plus vifs et plus ardents !*

..... *Neuf fois sur dix les femmes aiment, puis un beau matin cessent d'aimer : elles obéissent toujours à un instinct, au raisonnement jamais. Rappelez-leur, amants, ce que vous avez fait pour elles.. elles vous riront au nez — avec raison, — vos sacrifices n'étant jamais désintéressés.*

..... *Dans le mariage, l'amour est le cadre, le bébé est la vignette.*

..... *Il serait à souhaiter pour l'homme que chaque femme se fit comme elle est : — avant — pendant — après. —*

M. R. V.

GAZETTE ARTISTIQUE

Nous recommandons particulièrement aux amateurs de tableaux la vente de la collection de M^{me} de Valck, qui aura lieu demain et après-demain 30 avril et 4^{er} mai, par les soins de M. Ernest Van Hinsberghe, dans la salle Demol, 18, Grande Place, à Bruxelles.

Nous n'avons pas eu le temps de faire une visite à cette riche collection d'œuvres modernes, mais le public pourra juger de son importance en voyant les principaux noms qui figurent au catalogue. La collection de M^{me} de Valck comprend 121 toiles ; citons celles signées : Bouvier, Courbet, Carolus, Crépin, Diaz, Devos, Eug. Delacroix, De Groux, Durangel, De Haas, De Braekelcer, E. Fromentin, de Knyff, Koekkoek, Larmorinière, Madou, Robbe, Stobbaerts, Alf. Stevens, Troyon, Eug. Verboeckhoven et Verwée. Tous ces tableaux seront vendus avec garantie d'authenticité.

..... L'Exposition triennale de Gand s'ouvrira le 26 août, dans la salle du Casino.

..... Pantazis, ô surprise ! compte parmi les rares élus du Salon de Paris. Devons-nous lui adresser nos félicitations — ou nos condoléances ?

..... La 6^e Exposition annuelle des Beaux-Arts, à Spa, s'ouvrira le 15 juillet au monument du Pouhon, et restera ouverte jusqu'au 20 septembre.

..... Jean Rousseau, l'intelligent et savant professeur d'esthétique à l'Académie royale des Beaux-Arts, d'Anvers, vient de publier un album de *Types grecs et types modernes comparés pour servir à l'étude de l'antiquité avec un résumé des principes de l'art grec et une explication des planches.*

Cet album nous donne en croquis une série de chefs-d'œuvre antiques et modernes : à chaque figure antique est opposée une figure moderne *analogue*... Quel soufflet à chaque page pour l'Art moderne ! Mais, comme le dit fort bien l'auteur dans sa préface, rien n'est plus propre que ces comparaisons, à donner à l'élève la perception prompte et claire de ces grands principes de sobriété, de mesure, de choix, qu'il est souvent si longtemps à comprendre et qui ont valu à l'art grec, dans tous les siècles, l'admiration de tous les maîtres, sans distinction d'écoles ni de partis.

Nous reviendrons plus longuement à cette très-intéressante et très-originale publication.

Exposition universelle et internationale de Paris en 1878.

— Il résulte d'une communication adressée à la Commission Belge par le Commissariat général Français que les produits industriels seront regardés comme appartenant à la nationalité du lieu de fabrication ou de production, quelle que soit celle de l'Exposant, et ne pourront conséquemment être exposés que dans le compartiment réservé à cette nation.

Il n'en est pas de même pour les produits artistiques, tels que les tableaux ou les statues ; il est essentiellement convenu que l'artiste producteur doit exposer dans la section nationale à laquelle il appartient par son lieu de naissance.

GAZETTE THÉÂTRALE

Théâtre des Fantaisies-Parisiennes.

Le programme était alléchant, le samedi 24, soir du bénéfice de la toute gracieuse Jane May : Les deux derniers actes de *Jeanne, Jeannette et Jeanneton*, l'aimable trinité ! Deux intermèdes musicaux : *Bras dessus, bras dessous*, chansonnette finement détaillée par M^{lle} May et l'*Alleluia d'Amour*, couplets romantiques que Géraizer chanta d'une voix émue et vibrante, soutenue au piano par M. Léon Vrysens. Puis, « comme dessert » *Pomme d'Api*, la printanière opérette d'Offenbach.

Aussi rien ne manqua au succès de la soirée, ni la salle comble, ni les bravos, ni les rappels, ni les fleurs surtout ! — On eut dit que tout l'adorant et brillant étalage du marché de la Madeleine se fut donné rendez-vous ce soir-là aux pieds de la jeune bénéficiaire !

Pomme d'Api, la fraîche bleuette que l'Alcazar n'avait plus jouée depuis trois ans, était la surprise de la soirée. Jane May fut en tout point charmante dans le personnage séduisant de *Pomme d'Api*. Fraisant-Rabastens, — ô le bon oncle ! — eut des gestes superbes, des mots épiques qui firent se tremousser la salle entière. A M^{lle} Tostani était échu le rôle ingrat de *Gustave*, le mélancolique amoureux. Rôle doublement ingrat qui force femme jolie à perdre toute grâce féminine en s'affublant du costume masculin, et voix moelleuse à planer dans les roides altitudes du *si* naturel... Mais la vaillante artiste s'en tira à sa gloire, malgré un léger reste d'aphonie, souvenir du terrible accident dont elle faillit être victime il y a peu de jours : brûlée vive en scène !

Mais M^{lle} Tostani avait promis son gracieux concours, et accomplissait un réel tour de force : apprendre ce rôle ardu en trois jours !

Nous espérons que, pour sa campagne prochaine, la Direction du Théâtre des Fantaisies-Parisiennes saura s'attacher la très-sympathique, la très-intelligente artiste.

Ce sera mettre un atout — charmant — dans son jeu !

PUCK.



GAZETTE MUSICALE

Une tentative digne d'encouragement a été faite lundi à la Grande Harmonie, par M. Louis Bärwolf, le dernier élève du regretté Charles Hanssens. Louis Bärwolf est un travailleur infatigable, de tous les jours et de tous les instants ; rien ne l'a jamais arrêté dans ce labeur continu, il a lutté toujours et vaillamment contre les difficultés matérielles inhérentes à la vie d'artiste et contre les découragements engendrés par la jalousie ou la haine, et aujourd'hui, après avoir péniblement amassé quelques économies, ravies à ses modestes ressources, il les a consacrées à l'exécution publique de quelques-unes de ses œuvres. Cette conduite est méritoire et peut servir d'exemple !

La tentative a réussi et le public a fait à l'élève de Hanssens un accueil on ne peut plus favorable.

Quant à nous, nous avons jugé qu'il y a *quelque chose* dans le talent de Bärwolf, c'est pourquoi nous lui consacrerons mieux que « cet éloge banal, » dont il a été question ces jours derniers dans nos colonnes et dans celles d'un de nos confrères à propos des productions indigènes.

L'œuvre principale qui figurait au programme est une *symphonie triomphale (en ré)*. Ses deux premières parties, l'*allegro moderato* et le *largetto*, sont incontestablement supérieures aux deux dernières et même à toutes les autres compositions qu'il nous a été donné d'entendre. L'orchestration en est soignée et heureuse, bien qu'un peu terne. Le thème de l'*allegro* est bien travaillé et renferme des traits délicats ; il est à regretter qu'il se reproduise avec trop d'uniformité. Un second motif introduit vers la fin, eût trouvé plus avant une place avantageuse, car développé concurremment avec le thème principal, il eût apporté une variété agréable dans cette partie de la symphonie, du reste — nous tenons à le répéter — fort bien traitée.

Le thème du *largetto* — la meilleure partie de l'œuvre — est bien inspiré, bien rythmé et bien orchestré. Je n'en dirai pas autant du *scherzo* qui n'est, à dire vrai, qu'une sautillante valse — défaut de rythme !

L'*Allegro marziale* a de l'entrain ; peut-être manque-t-il un peu de distinction ; vers la fin l'on y trouve un chant charmant.

L'ensemble enfin demanderait, nous a-t-il semblé, un peu plus d'énergie dans les rythmes.

L'*Ouverture du concert (en ut)* qui date de 1870, a les mêmes qualités et les mêmes défauts. Assez d'idées, bien que quelques-unes ne soient pas suffisamment neuves. Nous aimerions aussi plus de grandeur et de majesté dans les motifs. Bonne orchestration, bien nourrie et bien sonore à laquelle un peu plus de coloris ferait un bien immense.

Que M. Bärwolf n'ait pas peur de développer ses motifs lorsqu'il se sent favorablement inspiré.

Après la *Sérénade* qui date de 1872, et l'*Élégie* consacrée par Bärwolf à la mémoire de sa mère, MM. Herrmann et Poncet qui prêtaient au compositeur un concours tout désintéressé, lui ont offert de magnifiques bouquets.

Le public a souligné cette ovation de bravos nourris et de bruyantes acclamations.

L'*Concerto* pour violon et clarinette de Hanssens écrit en 1836, pour MM. Singelée et Franck a, paraît-il, remporté un grand succès à Paris. *De gustibus...*

Nous ne l'avons pas savouré avec les mêmes délices et malgré tout le talent d'Herrmann et de Poncet, il nous a profondément ennuyé. M. Bärwolf qui professe un vrai culte pour la mémoire de son maître, aurait dû nous faire entendre une page de plus de valeur — il n'en manque pas dans l'œuvre important de Hanssens.

Le concert s'est terminé par une *Marche solennelle* de Bärwolf, jouée déjà à Dresde, il y a cinq ans avec un grand succès. Cette marche fort bien écrite, rappelle un peu Lassen.

Si nous avons mêlé quelques observations aux louanges qu'avec le public, nous accordons à Bärwolf, c'est que nous sommes convaincus qu'il s'efforcera d'éviter les écueils que nous lui aurons montrés.

C'est un ouvrier habile et courageux, consciencieux et travailleur, il parviendra et deviendra *quelqu'un* !

Un de nos compatriotes, M. *Franz Rummel*, a fait parler de lui au delà du détroit. Il a obtenu un grand succès dans un concert donné au Cristal Palace.

Le *Standard* dit : « Le jeu de M. F. Rummel est fort beau et sa manière de phraser réellement admirable. »

Le *Daily News* va plus loin encore : « Dans l'exécution de la partie de piano si compliquée et si difficile de la suite de Raff, op. 200, M. F. Rummel s'est montré pianiste d'un ordre exceptionnel par le brillant et la puissance avec lesquels il rend les passages de *bravura* qui dominent dans l'œuvre.

D'un autre côté nous lisons dans l'*Academy*, journal musical : « Un jeune pianiste, M. F. Rummel, de Bruxelles, a fait un remarquable début au Cristal Palace dans la suite de Raff. Il a exécuté ce morceau énormément difficile de main de maître. La parfaite égalité et le perlé de son jeu dans les passages les plus rapides et les plus compliqués, la clarté et la légèreté de ses *staccati* et l'exécution de passages scabreux en octaves à deux mains sont dignes de mention. Son toucher un peu dur dans les *fortissimo* était très-délicat et charmant dans les passages doux et l'absence de tout effort prouve qu'il est un pianiste d'une agilité remarquable. Nous ne pouvons juger du sentiment musical qu'il possède, la suite de Raff n'en comportant guères. La première apparition de M. F. Rummel a été un très-brillant succès. »

Musikalisches Wochenblatt, n° 14, 15, 16. *Richard Wagner's Frauengestalten, von A. G.* — n° 17. *Die Motive in Wagner's Götterdämmerung, von Hans von Wolzogen.*

Gounod a repris la partition de *Polyeucte* au Grand Opéra de Paris pour la confier au théâtre de Covent Garden à Londres.

Nous lisons dans le *Neue Berliner Zeitung* que pendant les représentations de Lucca à Cologne, une députation est arrivée de Bruxelles pour offrir à la cantatrice une place de professeur au Conservatoire, proposition qu'elle a refusée, désirant rentrer dans la vie privée. Nous serions curieux de savoir ce qu'il y a de vrai dans cette nouvelle.

Grand concours international d'orphéons, de musiques d'harmonie et de fanfares, organisé par la ville de Compiègne, près de Paris. — Le délai de rigueur pour la réception des adhésions est fixé au 4^{er} mai inclus. Les sociétés sont priées d'envoyer leur feuille le plus tôt possible, ce délai ne devant plus être modifié.

Le tirage au sort pour l'ordre d'exécution des sociétés aura lieu à l'hôtel-de-ville de Compiègne, le dimanche 6 mai, à deux heures.

La *Philharmonie* clôture ce soir la brillante série de ses fêtes par une soirée intime, musicale, littéraire et dansante.

L'éditeur Henrard, de Liège, vient de mettre en vente la partition complète de : *Aux avant-postes*, le charmant petit opéra de Joseph Michel, que nous avons entendu interpréter l'an dernier au théâtre de la Monnaie par M^{lle} Reine et M. Morlet. La lecture nous a procuré les mêmes impressions que l'audition.

C'est une œuvre simple, sans aucune prétention à la grande musique. La chanson du dragon et la valse en sont certainement les meilleures pages.

Dans son ensemble, c'est un gracieux opéra, appelé sur des scènes modestes à remporter quelque succès.

C'est samedi prochain, 5 mai, qu'aura lieu la réouverture des Concerts d'été au Waux-Hall du Parc, par l'orchestre complet du Théâtre royal de la Monnaie, composé de 85 exécutants, sous l'habile direction de MM. J. Dupont et Th. Warnots.

Vu les soins qu'apporte, chaque année, la Direction de ces Concerts à la composition de ses programmes, il n'est pas douteux que le public bruxellois, très-gourmet en matière d'art, ne fasse chaque soir bon accueil à ces belles et brillantes exécutions artistiques.

Nous recevons de la *maison Beethoven*, rue de la Régence, une romance nouvelle, composée par M^{lle} Jessica M. O'Brien sur des strophes de Lamartine. *La Pervenche*, tel est le titre de ce morceau agréablement trouvé, et qui n'est pas dépourvu de plus sérieuses qualités. Le *Brussels Gazette* nous apprend que miss O'Brien est toute jeune, presque une enfant ; chacun reconnaîtra que la *Pervenche* témoigne des plus heureuses dispositions et semble présager des succès à venir.

La Philharmonie — par l'attrait d'un programme varié — avait convié dimanche dernier ses membres à une soirée musicale intime. M. Galesloot a chanté seul l'*air du siège de Corinthe* et avec M^{lle} Heuse le duo de *Galathée*. M. Galesloot est toujours la basse profonde dont nous avons parlé si souvent, M^{lle} Heuse, premier prix du Conservatoire, vocalise et trille à merveille. M^{lle} Livain a bien chanté l'*air de Mireille* et sa partie dans le duo des *Dragons de Villars*, mais son tempérament manque essentiellement de feu. M. Peusens qui dans ce duo secondait M^{lle} Livain, s'est fait entendre aussi dans le *Santa Maria* de Faure. Savoix est un peu faible pour aborder ce genre. M. Peusens devrait s'en tenir à la romance qu'il gazouille tendrement et avec beaucoup de distinction, c'est le type du chanteur de salon.

MM. Discaille et Van Cotthem ont exécuté avec grand succès sur le piano et l'harmonium des duos de *Faust* et de *Marguerite*. M^{lle} Lucie Van Hamme a dit avec ce charme exquis et cette diction pure qu'on lui connaît une *Conscience de dix-sept ans* de Nadaud et la légende du *Myosotis* d'André Van Hasselt. M. Colin, enfin, introduisait dans ce programme la note comique avec son bonheur habituel.

On a pu lire dans les journaux, que le Roi avait agréé l'hommage de la *Fantaisie romantique*, de M. Léon Vrysens, œuvre qui se distingue surtout par l'élévation de la pensée et du sentiment.

Nous sommes heureux d'avoir l'occasion de parler de M. Léon Vrysens, un pianiste qui possède réunies deux qualités bien rares aujourd'hui : le talent et la modestie. Le talent souvent est plein de morgue, et la modestie hélas ! n'a que trop de raison d'être. Ce n'est pas le cas chez M. Vrysens, cœur sympathique et jeune, esprit aux sérieuses qualités, aux réelles aptitudes : la route s'ouvre belle et large devant lui, nous ne doutons point qu'il n'y marche à pas rapides, sûrs et victorieux.

Bourses pour l'étude du chant. — Par arrêté royal du 24 mars, la disposition de l'art. 2 de l'arrêté du 20 août 1876, instituant trois bourses de 1,200 francs pour l'étude du chant en faveur des élèves des Conservatoires royaux de musique de Bruxelles et de Liège, est rapportée et remplacée par la suivante : Les bourses sont conférées à la suite d'un con-

cours auquel sont admissibles tous les Belges n'ayant pas dépassé l'âge de 26 ans pour les hommes et de 22 ans pour les femmes. Ces bourses seront liquidées par quart. Le président du jury signalera au ministre de l'intérieur les cas exceptionnels où il y aurait lieu de prononcer la déchéance des boursiers.

— On lit dans le *Guide musical* :

« Un nouveau cours vient, nous dit-on, d'être organisé et serait sur le point de s'ouvrir prochainement au Conservatoire royal : un cours d'histoire appliquée à l'art.

Nous souhaitons que cette nouvelle se confirme, car il y a véritablement là une excellente idée, principalement au point de vue du théâtre. Ce cours comblerait d'ailleurs une lacune assez importante dans l'enseignement de notre superbe école de musique.

Ajoutons que M. Amédée Davin serait chargé de ce cours d'histoire.»

Fort bien ! la création du cours en question à notre avis également viendrait « combler une lacune », mais pourquoi M. Davin ?

Décidément l'on se moque de nous ! Il y a deux ou trois mois encore on confiait un cours de chant à M^{me} Richner, une parisienne, aujourd'hui l'on veut appeler un marseillais à donner le cours d'histoire musicale.

Nous tenons M. Davin pour un charmant homme, mais rai-

sonnablement a-t-il des titres sérieux au poste qu'on veut lui confier ?

Et M. Wicart ? qui a longtemps brillé sur notre première scène et dont on connaît l'importante école lyrique...

Et M. Jorez ? qui a formé des artistes tels que Jourdan...

Ah ! quel malheur d'être Belge !!!....



NÉCROLOGIE

Un de nos amis, M. J. Dumon, professeur au Conservatoire Royal de Musique, vient de perdre son fils Arthur, âgé de vingt ans.

Arthur Dumon, sous-officier au régiment des grenadiers, fut, il y a quelque temps, la victime d'une lâche agression nocturne ; sa santé en fut sérieusement ébranlée et ces jours derniers il fut atteint d'une méningite, cette fièvre cérébrale qui ne pardonne jamais ! Les nombreux artistes qui connaissent M. Dumon s'associeront à la douleur d'un père si cruellement éprouvé.

Les funérailles d'Arthur Dumon ont eu lieu hier au milieu d'un grand concours de monde.

Les honneurs militaires lui ont été rendus par ses frères d'armes des divers régiments en garnison à Bruxelles.

CAFÉ RESTAURANT DU PATINAGE

Skating-Rink du Rond-Point de l'Avenue Louise

Entrée libre.

Patins du système Bennett à grandes roulettes. *Consommations de choix.*
recommandées pour la célérité, la facilité des mouvements et la sécurité qu'ils donnent dès le principe.

Location des patins : 0.50 cent. et 1 fr. d'après la dimension des roulettes.

Tous les jours, de 2 à 5 heures, valse et quadrilles exécutées sur un piano-mécanique de facture excellente.
Vins d'Oporto et de Xères, garantis de provenance directe à 50 cent. le verre. — Agence pour la vente en gros et en détail.

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FISAINS ET TOUS GENRES DE CRAYONS

FABRIQUE
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS
Emballage, nettoyage et renaissance de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAINES
COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,
Meubles d'atelier anciens et modernes,
Panneaux, chevalets d'atelier, de campagne
et de luxe, Boîtes à couleurs, parasols,
chaises, etc.

PLANCHES A DESSIN

Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^{ie}

Campo Frères, Neveux et Successeurs, r. Royale, 78

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld,
Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires La Maison Berden et C^{ie} a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Evrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles. 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

BRUSSELS GAZETTE AND ANTWERP REGISTER

Journal anglais à 10 cent le numéro
Abonnement : 1 fr. 50 pour 3 mois. — rue d'Édimbourg, n° 8
Excellent mode de publicité

PAVÉS DE QUAREGNON, de M. Van Vreckom, à Quaregnon
(Belgique) ignifuges et inattaquables aux acides ; adoptés par les administrations des Ponts et Chaussées, chemins de fer de l'Etat, Génie militaire, etc., etc.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE

de M. GUNTHER,

TOUT SPÉCIALEMENT RECOMMANDÉE
Rue Neuve, 23,

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine
Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imprimerie Callewaert père, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.



COURRIER HEBDOMADAIRE

ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26
BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, à la rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 »
Etranger : id. 12 50
Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux libraires.
A Londres, chez **SAMPSON Low and C^o**, 188, Fleet street, E.C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez **ROZÉZ** et à l'*Office de Publicité*, rue de la Madeleine;
Au Bureau de la *Chronique* et chez **SARDOU**, Galeries-Saint-Hubert;
Chez **LESCUYER**, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce, et chez **ARMES**, rue de Namur.

SOMMAIRE :

Si j'étais directeur des Beaux-Arts. — L'Exposition des Impressionnistes. — La presse illustrée en Angleterre. (Suite). — Courrier de Paris. — Gazette musicale. — Gazette artistique.

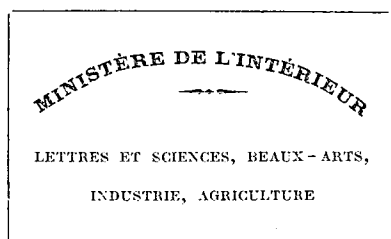
SI J'ÉTAIS DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS

Si j'étais directeur des Beaux-Arts... — je donnerais ma démission... — parce que je ne vois pas la nécessité de diriger les Beaux-Arts.

L'*Élévation en croix*, de Rubens, le *Triomphe du prince d'Orange*, de Jordaens, l'*Agneau pascal*, de Van Eyck, la *Châsse de Ste-Ursule*, de Hemling, ne connurent point de directeur des Beaux-Arts, tous les monuments gothiques qui hérissent le pays, tous les chefs-d'œuvre qui illustrent la Flandre, ont vu le jour sans directeur des Beaux-Arts; Grétry faisait de la musique, Marnix de Sainte-Aldegonde composait sa *Ruche*, sans directeur des Beaux-Arts; toutes ces œuvres merveilleuses sont écloses seules, spontanément et elles existent parce que le génie de leurs créateurs a voulu qu'elles fussent. Prenant dans notre passé ce glorieux enseignement pour base, je conclus et j'affirme, qu'à l'exemple de nos ancêtres, point n'est besoin pour nous ni de direction, ni de directeur des Beaux-Arts.

On m'objectera que les temps sont changés... que si... que là... que mais... toute la file des mots probants! Puis chacun dira : c'est vrai, un directeur des Beaux-Arts ne sert de rien — mais nommons-en un quand même!

Soit! prenez-en donc un, mais n'allez point choisir un danseur, un vétérinaire, un directeur à l'industrie... Voulez un homme qui sache au moins distinguer un tableau d'une lithochromie; ce sera un premier résultat. Seulement, si j'occupais cette inutile fonction, là ne se borneraient point mes connaissances et mon souci. D'abord, quelque maigre que serait mon budget, *je le dépenserais entièrement et le mieux possible*. Je demanderais que l'administration dont j'aurais l'honneur d'être directeur fut distincte de l'administration de l'Agriculture, afin d'éviter toute confusion entre betteraves, pommes de terre, carottes et peinture, sculpture, architecture, musique, littérature... Cette distinction ne pourrait qu'être utile à la dignité des Beaux-Arts et l'étranger ne sourirait plus devant cette planchette au bizarre assemblage qui décore le n° 1 de la rue Latérale :



Si j'étais directeur des Beaux-Arts, je m'occuperais des Beaux-Arts et je ne demanderais pas à quelque artiste de faire *mes* rapports. J'étudierais le caractère, les aptitudes des artistes que je serais appelé à diriger. Je signalerais à mon Ministre les jeunes gens qui « promettent, » les artistes qui « tiennent » et qui donnent des preuves de réel talent et d'indépendance, ceux, en un mot, qui sont une originalité, une personnalité.

Si je rencontrais des artistes comme De Groux, comme Boulanger, comme de la Charlerie, comme Louis Dubois et bien d'autres, je m'efforcerais de convaincre mon Ministre que ce sont là les natures qu'il faut encourager, les tempéraments qu'il faut développer. J'encouragerais tout ce qui est jeune, fougueux, personnel, indépendant et consciencieux : on ne sait pas ce dont la jeunesse est capable quand elle se sent moralement soutenue. Lorsqu'un homme est « arrivé » il n'est pas bien difficile de dire qu'il a du talent! Il n'a que faire d'un soutien moral; celui que la fortune a comblé dès sa naissance, qu'on le laisse : puisqu'il a tout, il n'a besoin de rien. Jamais je ne ferais fi du début brillant d'un artiste plein de dédain pour l'art officiel — et je m'attacherais surtout à annexer « *l'art officiel* » à la section « *assistance publique*. »

Un point qui attirerait spécialement mon attention serait la réorganisation de l'instruction artistique dans le pays. Je provoquerais par tous les moyens possibles la création d'une grande et sérieuse *Université artistique*. L'enseignement mutuel y serait développé de sérieuse façon : je forcerais le peintre à connaître l'architecture, l'architecte à posséder la peinture, le sculpteur saurait la part qui lui incombe en architecture, et réciproquement.

Après quelques années de semblable éducation, je serais certain d'un immense résultat : à savoir que chaque corps artistique connaîtrait parfaitement le rôle à remplir dans l'érection d'un monument. Quel ensemble, quelle unité n'y aurait-il pas dans une œuvre conçue d'après ce mode logique d'enseignement. Je soumettrais cette idée à des gens de mon choix. J'évitais soigneusement, dans mon conseil, les routiniers. Je choisirais des âmes capables de s'enthousiasmer à une grande pensée. Je combinerais, j'étudierais toutes ces questions avec soin afin d'atteindre le mieux possible l'idéal que j'aurais rêvé. Bref, je m'emploierais à multiplier autant que faire se pourrait les moyens de développer de la manière la plus vaste et la plus élevée, les aptitudes artistiques de la nation. Laissant, du reste, à chacun sa liberté, soit qu'il lui convienne de broser des enseignes ou des mains indicatrices, soit qu'il veuille entreprendre la grande décoration.

Les élèves dressés à pareille école, sauraient au moins ce qu'ils ont à faire dans n'importe quelle partie artistique qu'il leur plairait d'entreprendre.

Je tiens à déclarer en terminant que mes paroles n'attaquent nullement MM. les directeurs des Beaux-Arts du passé et ne contiennent aucune allusion à leur endroit. Je déclare en outre — sachant à quel point la routine est chez nous invétérée, — je déclare que, parlant comme je l'ai fait dans cet article et préconisant en toute franchise mon système, — on m'enverrait planter des choux si j'étais directeur des Beaux-Arts !

EXPOSITION DES IMPRESSIONNISTES.

III

M. Degas est la personnalité la plus remarquable de l'Exposition. C'est devant ses envois pourtant que j'ai entendu le plus d'anathèmes, les plus grandes éruetations de colères prud'hommesques. C'est que lui sait son métier : c'est que, bon gré mal gré, sous peine de nier l'évidence et parler à contre-vérité, les plus acharnés adversaires des impressionnistes sont obligés de reconnaître la perfection de sa forme et l'exactitude de son dessin. M. Degas, d'ailleurs, s'est donné le luxe d'une plaisanterie pleine de gaieté. A côté des trente-quatre pièces citées au catalogue, il a eu la malice spirituelle d'exposer un portrait de femme superbement et correctement peint dans la manière d'Holbein. « Tu vois, bon public, semble-t-il dire, si je ne fais pas ce que tu appelles de la grande peinture, ce n'est pas par impuissance. Si l'envie m'en prenait, mes pastiches n'auraient pas de peine à être supérieurs aux pastiches des maîtres que tu admires. Mais non : je ne veux pas sentir avec les nerfs des autres, j'ai un sens à moi, mon œil à moi, et voici ce que je vois, et ce qu'il me convient de représenter, et ce que je comprends. »

M. Degas est le peintre des lumières factices. Lui seul jusqu'à présent a su rendre ces effets singuliers qui montent des rampes de théâtre, le flambant des robes en scène, les gorges d'ombre des actrices décolletées.

Il aime cet éclat cru des éclairages au gaz : le boulevard et ses cafés, le soir, avec leurs étalages et leurs vautrements de femmes, ces bazars de l'amour parisien où grouille une population interlope qui exploite la nuit ; il aime les cafés-concerts avec leurs cordons blancs de globes en feu, les *prima donna* fortes en gueule, grasses en corps, rudes en gestes, braillant devant le public accoudé auprès d'un bock de bière frelatée. A peine, dans son œuvre d'aujourd'hui, trouve-t-on trois ou quatre pages de plein jour. Mais ce qu'il affectionne surtout, ce sont les danseuses : les femmes du corps de ballet dont il excelle à rendre le mouvement, l'élégance, les tordions. Son pinceau met du vent dans leurs jupons de gaze, de l'air autour d'elles : on sent palper leurs pieds hissés sur les pointes ; toutes elles s'agitent, bruissent, remuent, papillotent, étincellent, colorées comme des fleurs, vives comme des papillons, et j'en sais une là-bas dans un coin du

Salon, un premier sujet, qui des profondeurs du tableau s'élançait si rapide et si légère qu'un moment on doute si elle ne viendra pas s'abattre à côté de vous dans la salle, essoufflée, hors du cadre.

Après M. Degas vient M. Caillebotte, avec sa couleur spéciale, d'un gris argenté. J'avoue qu'à sa grande, grande toile où des personnages de taille naturelle se promènent dans *Une rue de Paris par la pluie*, que même à ses *Vitriers* et à ce bon morceau intitulé *Le Pont de l'Europe*, je préfère *Les Figures en plein air*, et le *Portrait de M^{me} G.* : une vieille femme qui tricote, les yeux baissés, dans une attitude charmante de grâce et de vérité. Puis voici *La Psyché* et *La jeune Femme à sa toilette* de M^{lle} Berthe Morisot, et surtout la délicieuse aquarelle cataloguée sous le n^o 627.

Une jeune femme en robe rose-gris, sur un canapé rose-thé, s'évente avec un écran japonais rose tacheté de bleu : c'est peut-être là l'œuvre la plus colorée et la plus vraiment peinte de l'exposition entière.

Je note chez M. Sisley, le meilleur paysagiste du groupe, six ou sept toiles bien venues et spécialement un *Village de Marly* par un temps de neige, et j'arrive aux huit gares St-Lazare, de M. Claude Monet.

Enfin, quelqu'un a donc consenti à s'apercevoir qu'un embarcadère peut être intéressant à peindre autant que la première académie venue. Certes, je ne crois pas que les fumées y soient toujours aussi bleues ou aussi violettes que celles représentées par M. Monet : elles ne doivent pas avoir cette éhanchure sèche, ce contour vif qui semble découpé à l'emporte-pièce : mais vraiment il y aurait mauvaise grâce à chicaner longtemps l'artiste sur les imperfections inévitables d'une tentative, dont il a eu tout seul et l'idée et l'audace. Du reste, deux au moins de ses études sont d'un effet très-intense et très-juste, et voilà qui nous suffit. Désormais nous attendrons plus patiemment le volume de la série des Rougon que Zola doit consacrer aux chemins de fer ; et les locomotives qui empliront de leur tintamarre de vapeur et de chaînes un des chapitres du prochain roman de notre ami Huysmans.

IV

Le tort ordinaire des impressionnistes — et des meilleurs d'entre eux, est de se contenter trop aisément. Ils nous donnent des études, des ébauches, mais point de vrai tableau : des notes curieuses, mais peu d'ensemble. MM. Piette et Renoir échappent en partie à ce reproche.

M. Piette, dans de grandes aquarelles, quelquefois un peu crues, quelquefois un peu grises, quelquefois un peu roides, nous montre les marchés campagnards, le grouillement des *assemblées* normandes, le tohubohu grognant des foires aux cochons, des kermesses du trafic et du lucre. M. Renoir nous plait moins avec sa série inégale de portraits, de paysages et de fleurs qu'avec son *Bal du Moulin de la Galette*.

Dans une guinguette parisienne, des couples dansent, boivent, se serrent, s'attouchent, se poussent, s'embrassent et le soleil frappant à travers le feuillage des arbres phthisiques, les damasse de la tête aux pieds d'une tremblée de lumière, cela est bien encore un peu confus : cela ne vit peut-être pas encore assez, les polkas y soulèvent de bien singulières poussières hésitant entre le violet et le vert, mais il y a des

détails, des intentions, des observations d'une finesse et d'un charme profonds. Par exemple, quelle jolie petite femme que celle qui danse, à gauche, le ventre contre le ventre de son cavalier. Assurément, ce n'est point là l'œuvre supérieure de l'Exposition, mais c'est peut-être la plus intéressante.

La promenade est terminée et je résume mes impressions. En somme, l'Exposition est curieuse avec ses tentatives, ses audaces, malheureusement elle ne renferme point d'œuvre complète, point d'œuvre définitive. Mais quel grand maître sera l'inconnu prochain qui va venir et qui réunira en lui toutes les qualités éparses chez les Impressionnistes !

HENRY CÉARD.

LA PRESSE ILLUSTRÉE

EN ANGLETERRE.

(Suite).

Examinons maintenant les principaux « périodiques » de la presse illustrée anglaise.

Le premier en date est l'*Illustrated London news*. Nous disons : en date, car cette magnifique publication partage avec le *Graphic*, de fondation plus récente, une suprématie méritée.

Le premier numéro de l'*Illustrated London news* parut le 14 mai 1842, et le journal acquit d'emblée une vogue immense. Il venait, en effet, combler dans la presse une lacune importante. Les événements que jusqu'ici la plume seule avait retracés à l'esprit du public, le crayon, dorénavant, entreprenait de les lui *fixer dans l'œil*. La lecture des récits écrits exige certains efforts d'intelligence, ou tout au moins une dose d'instruction. De plus, l'article de journal ne va pas au public : le public, au contraire, doit aller à lui ; et par ce temps de fièvre et de locomotion à outrance, ce n'est souvent point mince besogne, sans compter le temps perdu, que d'arriver à s'orienter dans ce dédale d'entrefilets, de colonnes, de titres et de sous-titres grands et petits, qu'on appelle un *newspaper* anglais !

L'*illustration*, elle, arrête son public au passage. Qu'il soit ignorant ou lettré, chercheur ou insouciant, sérieux ou frivole, elle le connaît, elle sait qu'*il est pressé* : il va lui échapper, elle lui barre impitoyablement le chemin. Notre homme s'impatiente parfois un peu, mais enfin *il s'est arrêté* ; il a vu, il a compris ; une impression — l'impression voulue, imposée, indiscutable, — a pris possession de son esprit, — et le but de l'*illustration* est atteint.

Le plus souvent le passant est charmé : c'est qu'alors l'*illustration* avait déjà fait son œuvre. Elle s'était d'abord présentée à lui comme un maître, dans le but de l'instruire. Mais ses leçons attachantes revêtent une forme artistique qui séduit, qui captive ; et du jour où l'*illustration* a fait naître dans l'esprit du lecteur, à côté du désir d'apprendre, un sentiment artistique, — le charme du crayon, — à dater de ce moment on peut dire qu'elle s'est emparée de lui, qu'elle est devenue pour lui un besoin, une nourriture.

On le voit, nul moyen d'instruire n'est plus prompt, plus efficace, et telle qu'elle est comprise et pratiquée aujourd'hui, l'*illustration* est devenue, en France et en Allemagne comme en Angleterre, une source de civilisation pour toutes les classes de la société.

L'*Illustrated London news* vient de compléter son 68^e volume, et l'on peut évaluer à 30,000, dit M. Simpson, le nombre des gravures qui composent cette intéressante collection. Elle forme l'histoire la plus complète de notre temps, et sera consultée avec curiosité et avec fruit par les générations à venir.

Nous avons dit plus haut, en retraçant les pérégrinations de son *special artist* de par le monde, les sacrifices immenses que s'impose l'*Illustrated London news* pour s'assurer l'appui sympathique du public. Notons encore, parmi les principaux collaborateurs-artistes de ce recueil, MM. J. Bearnard, dont on a beaucoup remarqué les dessins de la guerre franco-prussienne, G.-J. Staniland, Walter May, Percy Macquoid, Heywood Hardy, J. Sturgess, R.-W. Mallett, Jules Pelcoq, A. Wells, H.-E. Jozer, G. Gilbert, et quantité d'autres non moins importants, dont la modestie se cache sous l'anonymat ou d'austères initiales (C.-R., J.-M., A.-H., J.-B., etc.).

Le *Graphic*, à son tour, mérite tous nos éloges. Cette publication, tirée avec un luxe sans rival, sur très-beau papier, offre chaque semaine au lecteur et à l'amateur-artiste huit à dix pages de gravures, dénotant pour la plupart un sentiment très-vrai et une exécution excessivement habile. Parmi les collaborateurs principaux du *Graphic*, il convient de citer : MM. S.-L. Fildes, W. Small, Gordon Thomson, H. Paterson, G. Durand, K. Johnson, E. Buckman, A. Boyd Heighton, F.-W. Lawson, C. Green, E.-J. Brewtnall, Henri Woods, miss Paterson, miss Thomson, un des peintres les plus légitimement en renom de l'autre côté du détroit ; l'on a suivi avec le plus vif intérêt les croquis empreints d'humour et remarquables de naturalisme envoyés du théâtre de la guerre, en 1870-71, par M. Sydney Hall.

Il existe, on le voit, entre les deux principaux journaux illustrés anglais, une noble rivalité dont peut se féliciter l'art, et dont bénéficie évidemment le lecteur, — habitué chaque semaine, de part et d'autre, à de nouvelles et agréables *surprises*.

Le *Graphic* et l'*Illustrated London news* publient chaque année, indépendamment de nombreux « suppléments » artistiques, un numéro extraordinaire : le *Christmas number*.

Noël est pour les Anglais la *fête du cœur* par excellence : il est donc naturel que les *illustrés*, qui tiennent au delà du détroit une si grande place, s'associent à la joie générale, et revêtent pour la circonstance leurs plus pimpants atours. M. Ingram, fils du fondateur de l'*Illustrated London news*, nous apprend que la préparation de ce *numéro de Noël*, à laquelle on consacre des soins tout spéciaux, exige un travail assidu de plusieurs mois.

Les dessinateurs s'occupent déjà depuis longtemps du prochain numéro.

Peu de gens se figurent d'ailleurs par combien de mains passe le numéro d'un journal illustré avant d'être lancé dans la circulation. Qu'il leur suffise d'apprendre que le dernier *Christmas number* de l'*Illustrated London news* a glissé sous les presses six millions de fois. Une certaine année, le tirage

d'un numéro de ce genre n'a pas consommé moins de trente tonnes, soit environ trente mille kilogrammes de papier.

L' Illustrated Sporting News, du format des deux publications précédentes, s'occupe particulièrement du *sport* sous toutes ses formes : courses de chevaux, concours nautiques, boxe, chasse, pêche, natation, équitation, *yachting*, tir aux pigeons, paris, *shooting*, escrime, lutttes, gymnastique, *vélocipédisme*, *cricket matches*, etc. ; en un mot, de tous les modes de *récréations (sport)* où les exercices du corps tiennent la plus grande place. On connaît l'amour de nos voisins pour ces genres d'exercices : le *Derby day* est devenu légendaire, et les Universités d'Oxford et de Cambridge ne sont pas moins célèbres par leurs *boat-races* (régates) que par leurs études. *L' Illustrated Sporting News* est donc bien adapté aux goûts du public anglais. Il renferme des bois fort intéressants au double point de vue spécialiste et artistique.

L' Illustrated Police News, comme son titre l'indique, relate par la plume et par le crayon le chapitre des « accidents, méfaits, sinistres » journaliers. Un vol a-t-il lieu, un meurtre est-il commis : le devoir du correspondant des *Police News* est de suivre pas à pas le coupable, d'assister en quelque sorte au délit, de le retracer fidèlement — ne négligeant aucun détail de lieu, de physionomie, d'accoutrement, aucune circonstance de nuit, d'effraction, d'escalade, de bris de clôture, ni de complicité.

On le voit, le métier a son charme ; et le bon public, toujours à l'affût des faits scandaleux que réprouve sa conscience, verse l'or à pleines mains dans les caisses du journal !

Le *Penny Illustrated Paper*, d'un format moindre, offre au lecteur, moyennant la modique somme de deux sous — comme son titre l'indique — un compte-rendu très-conscientieux des événements du jour. Ce prix aidant, il doit avoir un tirage considérable, et ce n'est que justice, si l'on songe au bien moral que répandent au sein des classes populaires la diffusion à bas prix des connaissances utiles et le développement de certains goûts artistiques qui leur éveillent l'esprit et le cœur.

(A continuer).

MARS.

COURRIER DE PARIS

Un calme relatif est revenu ici. *L'Assommoir* enlève ses éditions mais marche plus doucement. Les batailles soulevées ont pris fin. Les trois contes de Flaubert ont paru, *Un cœur simple*, *Herodias*, *La légende de St-Julien l'Hospitalier*. Nous ne désadmirons pas depuis deux jours, c'est tout simplement admirable. Le style est inouï : un chef-d'œuvre en trois parties, un chef-d'œuvre !

Ça c'est du vrai air respirable...

Le jeune cénacle naturaliste est toujours en butte aux sarcasmes fleuris des Parnassiens. Il est vrai que ce qui les vexé le plus, c'est qu'ils ne rencontrent ce groupe nulle part. De parti pris, il s'est isolé, ne fréquente aucune des brasseries et autres repaires de la littérature.

Ces amoureux du vrai quand même sont, pour la plupart,

assez heureux pour ne pas être obligés de gagner leur pain dans les journaux et pour ne pas être forcés de brasser la boue de cet odieux métier tel qu'il se pratique. — Ce sont des choses qu'on ne pardonne pas !

On les appellerait volontiers les aristos de la plèbe littéraire et les communeux de la littérature, de même que ces infortunés peintres impressionnistes sont assurés de communarder la peinture. Ils sont réputés vouloir chamborder tous ces beaux sentiments, tels que pleurs d'amour, lune de miel, patriotisme, illusions sur les maîtresses, etc., etc. Ils lèvent un cadavre pompeux, comme a dit le *Gaulois* à propos du livre de Huysmans, *Marthe*... Je ne sais trop ce que veut dire cette jolie expression, mais enfin cela est !

Guères de nouvelles. *Le roi de Lahore*, à l'Opéra, cinq actes du musicien Massenet. Étant donné son tempérament, j'imagine qu'il aurait mieux traité un livret dans la façon de *Lalla-Roukh*, mélancolique et tendre, mais pour du grand, impossible. Il s'essouffle et n'arrive qu'à faire de l'aigu. Succès fort honorable, mais pas si grand qu'on le souhaitait, car on ne connaît ici personne, personne qui soit antipathique à l'auteur de *Marie-Magdeleine*, *d'Ève*, et de mélodies fort poétiques.

Au Théâtre Français, *Jean Dacier*, cinq actes en vers d'un jeune homme, Charles Lomon. C'est encore une des œuvres sans originalité qui ressemblent à tout comme situation, et comme vers, à Ponsard. Un hypo-Ponsard ! La seule utilité de cette œuvre a été de me faire relire la *Patrie en danger*, un beau drame des frères de Goncourt, qu'on aurait bien dû jouer. C'est assez singulier cette organisation littéraire qui permet de refuser les grandes œuvres et d'en accepter la déteinte ; et dire que ce sera encore ainsi pendant longtemps !

A l'Odéon, *Mauprat*.

Ah ça ! comment donc était bâtie la génération qui nous a précédé, pour avoir pris intérêt à ces fantaisies singulières et à ces folies d'imagination ? Quel monde bizarre que ce monde où romanciers et dramaturges conduisaient leurs lecteurs ! Rien ne s'y passe comme dans notre monde à nous.

Vous n'imaginez pas quelle stupéfaction ç'a été dans la salle quand on a entendu Edmée, l'héroïne, conseiller au Mauprat, dont elle veut faire son époux, d'apprendre les belles-lettres pour être digne d'elle. Et le pis, c'est qu'il obéit, le malheureux ! — A tous moments, au lieu d'agir, les personnages analysent leurs sentiments : un mot passe, ils discutent sur le mot et entament sur le sentiment une insupportable casuistique.

Le vrai grand succès a été pour le chien du taupier Marcasse, un griffon galantin qui s'en est allé faire le beau dans une baignoire d'avant-scène, où sans doute il avait flairé des odeurs de connaissance. Le public qui tenait à s'amuser, s'est éjoui de cet incident assez plat, et il a laissé la pièce cahoter ses cinq actes, patiemment.

C'est égal, voilà une reprise qui va porter un rude coup à la mémoire de George Sand.

A la sortie, j'ai vu de vieux romantiques absolument décontenancés. Ils ne pouvaient arriver à retrouver leur enthousiasme passé. Ce qu'ils y mettaient n'existant plus, il ne reste que la pièce : *id est* Rien. — Et pourtant la veille on était d'accord sur ceci que Mauprat était, comme théâtre et comme roman, l'œuvre la plus parfaite de l'auteur ?

Encore une réputation remise à sa place. A qui le tour ?

Vous savez probablement que Leconte de Lisle, l'homme des *poèmes antiques*, des *poèmes barbares*, etc., le Parnassien en chef, se présente à l'Académie. Au fait, quand pendant toute sa vie et quinze cents pages de vers, on a prêché l'an-kylose littéraire et la haine de la modernité, on a bien droit à un fauteuil chez les morts du Pont des Arts. Soit, mais Leconte de Lisle est poussé par un autre sentiment. Il sollicite d'être un des quarante avec l'espérance d'être refusé. Alors, grâce à cet insuccès, il compte voir augmenter son traitement de bibliothécaire n'importe où. Il croit volontiers que l'État aura honte de continuer à payer la maigre somme de 2,400 fr. par an à un homme qui s'est présenté à l'Académie. — Voilà ce que les amis de Leconte de Lisle racontent sérieusement comme une grande malice.

La *Légende des siècles* de Victor Hugo s'est très-peu vendue.

La presse s'est battu les flancs et a fait la grosse voix, mais on ne s'est pas laissé prendre à ses boniments et à ses enthousiasmes factices : Au demeurant, le tort le plus grave de l'œuvre en question est de ne rien dire qu'Hugo n'ait déjà dit. Donc, point de curiosité et en sus un lassant abus de procédé : les ficelles sautent aux yeux. Elles existaient jadis, mais étaient moins visibles. De l'incompréhensible partout et toujours, de l'énorme et du monstrueux, ces épithètes-là reviennent jusqu'à la satiété. Des vers ridicules comme celui-ci sur des guerriers vaincus :

Nous n'avions de battu que le fer de nos casques.

Et puis, à tout moment, d'autres d'un sublime éblouissant, mais un à un. L'œuvre entière ressemble à l'immense carcasse d'un feu d'artifice éteint, sur laquelle éclaterait de ci de là, à l'improviste dans la nuit envahissante, un pétard, une fusée, un soleil égaré.

Le public commence à se lasser de ce grossissement perpétuel des hommes et des objets : sans s'en rendre compte, positivement, il aspire à une réalité plus grande, mais d'instinct la vérité lui fait peur, et à l'heure qu'il est, il s'agit moins de convaincre un incrédule que d'entraîner un indécis.

NEMO.

GAZETTE MUSICALE

Le dernier concert de l'*Association des Artistes* offrait un intérêt tout particulier. L'un des professeurs du Conservatoire de Bruxelles, M. Aug. Dupont, déjà connu par diverses compositions, soumettait au jugement du public son premier essai dans le genre dramatique. Disons-le tout de suite, le final du 2^e acte de *Cromwell* a reçu un accueil dont l'auteur a le droit d'être fier. A plusieurs reprises, les applaudissements ont éclaté avec chaleur après les principaux passages et, à la fin du concert, des acclamations répétées saluèrent M. Aug. Dupont rap- pelé d'une voix unanime.

La musique du final du deuxième acte de *Cromwell* appar- tient au genre italo-français que Meyerbeer a inauguré, c'est-

à-dire, à la mélodie large, chantante et dramatique italienne rehaussée par une instrumentation savante et bien entendue. Par moments aussi le compositeur tire de la polyphonie des ressources dont l'étude des maîtres modernes lui a donné le secret.

Le chant est énergique et ample ; l'oreille le suit facilement et le retient sans peine. Cette musique serait rapidement popula- ire. L'orchestration est bien comprise et les voix habilement manœuvrées.

Le début : *Qui vive! Stuart!* n'a pas été rendu par les chœurs, de manière à le faire complètement valoir. Excel- lents dans les grands ensembles, ils ont dans l'introduction montré une certaine hésitation qui contrastait avec la situation. Les chœurs du théâtre, beaucoup moins parfaits en général, eussent exécuté ce début avec plus d'énergie.

Le cantabile, fort bien chanté par M. Dauphin, est une phrase entraînant, large, parfaitement en situation. Elle a produit son effet sur les auditeurs car, après le concert, on l'en- tendait fredonner de divers côtés. Le chœur la reprend dans un autre ton. Ici nous n'avons que des éloges à adresser à la *Chorale* et aux élèves des classes d'ensemble du Conserva- toire si bien dirigées par M. Léon Jouret.

Ormond entonne alors la phrase du serment, l'une des plus belles et des plus dramatiques de ce final et tous les conjurés entraînés à sa voix la répètent dans un magnifique ensemble.

Les soldats républicains se précipitent alors dans la salle et attaquent les révoltés, ceux-ci se défendent et sont vaincus. Les soldats de Cromwell célèbrent leur victoire pendant que les royalistes le maudissent. Ce double chœur est incontesta- blement le morceau capital de ce que nous avons entendu. Il est traité de main de maître. Plein d'inspiration et d'un souffle puissant, il annonce une grande connaissance des effets vocaux et orchestraux.

Nous le répétons, l'œuvre de M. Aug. Dupont a été fort bien accueillie, et les nombreux auditeurs ont tenu à prouver que le proverbe « nul n'est prophète dans son pays » peut quelquefois mentir.

Nous applaudissons de tout cœur au succès de M. Aug. Du- pont. Il faut encourager ceux de nos compatriotes qui, joi- gnant la volonté au talent, vouent à l'étude les loisirs que leur laisse l'enseignement. M. Aug. Dupont est l'un de ces hommes. Il a trouvé samedi la récompense des peines qu'il se donne. Faisons des vœux pour entendre au théâtre son œuvre complète, rehaussée par les moyens d'action que four- nit la scène. L'orchestre a très-bien rendu les accompagne- ments de la partition ainsi que la charmante ouverture du *Roi Stephen* de Beethoven et le *Retour au pays* de Mendels- sohn.

M. Tournié a chanté l'*Invocation* de Dimitri avec talent. C'est l'un des meilleurs morceaux de l'opéra de Victorien Jon- cières. L'air de *Zampa* convenait moins à sa voix. On se rap- pelle du reste encore trop des succès remportés par Jourdan dans cet air qui semblait écrit pour lui. Il faut ajouter que M. Tournié se ressent des nombreuses fatigues que lui a causé *Aïda*. M^{me} Fursch-Madier a fort bien chanté l'air des *Parias* de Membrée, dont la musique ne nous a guères charmé. La cantatrice a été admirable dans l'air du *Freyschutz*. Nous avons rarement entendu à Bruxelles chanter avec autant d'art, avec un style aussi parfait.

Nous n'en dirons pas autant du pianiste, M. Joseph Wieniawski, dont l'exécution a été fort médiocre.

Quant à la valse de *Charlotte Corday*, de Pierre Benoit, elle nous a paru fort vulgaire dans sa prétention. Nous n'avons pas retrouvé là le Peter Benoit de l'*Oorlog*. REAL.

— *Waux-Hall, au Parc*. — Tous les soirs à 8 heures, concert de symphonie par l'orchestre complet du Théâtre royal de la Monnaie (*opéra de Bruxelles*), composé de 85 exécutants, sous la direction de MM. J. Dupont et Th. Warnots. Entrée : Un franc. Enfants, 75 centimes.

— Le concert de la *Société de Musique* a eu un grand succès cette année. Toutes les places disponibles ont été rapidement enlevées, et les retardataires ont dû en grand nombre renoncer à entendre l'attrayant programme : le *Paulus* de Mendelssohn, et l'*Eve* de Massenet.

L'exécution a pleinement répondu à l'attente du public en dépit de l'influence de la lune rousse qui s'était attaquée à deux des principaux solistes. M. Tournié et M^{me} Fürsch-Madier déjà surmenés par les 47 représentations d'*Aïda*.

M^{me} Fürsch-Madier, surtout, a été superbe dans *Eve*. Sa voix nous semble avoir pris beaucoup d'ampleur. Son élocution est d'une grande clarté. Jamais elle ne se laisse aller à la maladie régnante parmi les chanteurs : l'horrible chevrottement. De plus elle possède un style qu'il nous a rarement été donné de rencontrer parmi les pensionnaires du théâtre de la Monnaie.

Ce serait à regret que nous verrions se confirmer l'annonce de sa non-réapparition sur notre scène lyrique l'année prochaine.

M. Tournié était visiblement accablé par son indisposition, néanmoins il a vaillamment fait sa partie dans les deux œuvres qui figuraient au programme. Il s'est déjà corrigé en partie de l'habitude qu'il avait de faire trembler sa voix. Nous ne doutons pas qu'après les vacances, il ne nous revienne complètement débarrassé de ce défaut.

Nous ne dirons rien de neuf en constatant une fois de plus avec quel talent admirable M. Henschel sait phraser. C'est un chanteur hors ligne et un profond musicien. Il sait à son gré déployer la puissance de sa belle voix ou lui donner toute la douceur nécessaire. A plusieurs reprises il a soulevé de chaleureux applaudissements par la simplicité et la vérité artistique de son chant. Il connaît à fond l'art de remuer les sentiments des auditeurs, sans recourir aux éclats de voix et aux trucs vulgaires de tant de chanteurs qui recherchent les succès de mauvais goût.

M^{lle} Croquet, elle aussi, a droit à nos éloges. Sa voix a beaucoup de fraîcheur et paraît s'être développée. Elle met beaucoup de correction et de simplicité dans ses soli. C'est une artiste consciencieuse et sympathique.

Nos félicitations aux chœurs. Plusieurs ensembles ont été enlevés avec une vigueur et une précision remarquables. On s'apercevait aisément que tous ces amateurs mettaient leur amour-propre à bien rendre les partitions dont ils ont entrepris l'étude par amour de l'art.

N'oublions pas M. Warnots qui se dévoue avec un zèle infatigable à développer à Bruxelles un genre de musique dont il fait sa spécialité.

L'orchestre a contribué comme d'habitude au succès de l'œuvre.

Nous ne pouvons, faute de temps, nous étendre cette semaine sur le détail des partitions. Nous nous proposons du reste d'en faire l'objet d'une étude spéciale dans le prochain numéro de l'*Artiste*. X.

— Demain, lundi 7 mai, à 8 heures, dans l'ancienne salle Marugg, quatrième séance de musique de chambre, organisée par MM. Samuel, Cornélis et Jacobs, avec le concours de M^{lle} Blanchard, cantatrice, MM. G. Lebon, baryton et P. D'Hooghe, pianiste.

— Un de nos amis nous écrit de Paris : Je viens de voir *Le Roi de Lahore*, opéra en cinq actes et six tableaux, paroles de M. L. Gallet, musique de M. Massenet, interprété par MM. Lassalle, Salomon, Menu, Boudouresque ; M^{mes} de Reszké et Fouquet.

Je déclare immédiatement que je ne partage, en aucune façon, l'enthousiasme exubérant des chroniqueurs parisiens ; ne devant pas, à leur exemple ménager et la chèvre et le chou, je donne franchement mon opinion.

M. Massenet est l'auteur de *Marie Magdeleine*, qui eut un certain succès à Paris surtout. C'est lui qui fit la musique de *Don César de Bazan* qui vécut ce que vivent les roses. — Ce n'est pas que je condamne sans rémission un compositeur mal inspiré par le sujet, peut-être ; non !

M. Massenet travaille son ouvrage. Il suit les conseils de Boileau.

Polissez-le sans cesse, et le repolissez.

Seulement, il semble oublier la suite :

« Ajoutez quelquefois et SOUVENT EFFACEZ ! »

Le Roi de Lahore, a, comme premier défaut (et que les amis de M. Massenet auraient dû lui faire remarquer) une longueur démesurée.

Cette légende d'un mysticisme-féerique (si ces deux mots peuvent s'accoupler)(1) aurait beaucoup gagné à être diminuée de moitié. Trois actes auraient amplement pu servir de cadre aux péripéties des amours de Sita et d'Alim.

A mon avis, cet opéra splendidement monté, comme décors et comme richesse de costumes, est une œuvre qui n'est pas née viable. On parlera de la mise en scène, peut-être de quelques rares morceaux perdus dans un ensemble nul, où les récitatifs forment le fond. Mais jamais *le Roi de Lahore*, n'atteindra la renommée que voudraient lui donner des amis maladroits. Les chœurs sont bons, Salomon peut être le ténor d'une musique difficile, mais il laisse le cœur froid et ne charme l'oreille que très-médiocrement.

F. D'A.

(1) Parbleu !

N. D. L. R.



GAZETTE ARTISTIQUE

— Le portrait de Carmen-Dérivis, par Constantin Meunier, est décidément accepté au Salon de Paris. C'est une lettre de refus adressée à un homonyme qui causa la fausse alerte.

— **MÉLANCOLIE.** — Monsieur Joseph Stallaert, professeur de peinture à l'Académie royale de Bruxelles, a obtenu *une voix*, dimanche à l'élection des membres de la Commission directrice du *Cercle artistique et littéraire*.

Une voix... Qui ça peut-il être ??

— Il y a de grandes culpabilités qui ont surtout d'involontaires complices.

Au *Cercle artistique*, dimanche passé, jour d'élection, — public nombreux par conséquent, — s'étalait une peinture inqualifiable. Le *Cercle* a grande politesse et belle hospitalité, mais n'est-ce point les pousser trop loin que d'accueillir œuvre aussi nulle, œuvre aussi chlorotique. Ah ! si c'eût été l'un des nôtres !... Exposer de la sorte une mauvaise peinture doublée d'une mauvaise gravure — envois d'un marchand — n'est-ce point coupable ? La bonne foi du *Cercle* fut surprise, évidemment. Espérons qu'à l'avenir cela ne se renouvellera plus — même au *bénéfice* d'un directeur de la Villa Médicis.

F. Henderick-Roos, éditeur de musique, à Mons.

LE TRÉSOR MUSICAL

JOURNAL DE MUSIQUE MODERNE

Imprimé sur beau papier, format in-4°, illustré de jolies vignettes, paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

On s'abonne à partir du 1^{er} janvier et du 1^{er} juillet.

Sixième année d'existence. — Tous les ans nous offrons une prime à nos abonnés, d'une valeur de 2 à 4 francs.

Lettre **A.** Abonnement aux 24 morceaux de piano seul, grand format in-4°.

Lettre **B.** Abonnement aux 24 morceaux par an, 12 morceaux de piano seul et 12 morceaux de chant avec accom^t de piano.

Prix : 7 francs par an.

Prix : 7 francs par an.

On peut se procurer au bureau du journal la collection complète des années précédentes au prix de 7 francs l'année.

P. S. Toutes les demandes d'abonnement doivent être adressées au bureau du journal, rue de la Chaussée, 80, à Mons, et accompagnées du montant en un mandat sur la poste.

CAFÉ RESTAURANT DU PATINAGE

Skating-Rink du Rond-Point de l'Avenue Louise

Entrée libre.

Patins du système Bennett à grandes roulettes.

Consommations de choix.

recommandées pour la célérité, la facilité des mouvements et la sécurité qu'ils donnent dès le principe.

Location des patins : 0.50 cent. et 1 fr. d'après la dimension des roulettes.

Tous les jours, de 2 à 5 heures, valse et quadrilles exécutées sur un piano-mécanique de facture excellente.

Vins d'Oporto et de Xérès, garantis de provenance directe à 50 cent. le verre. — Agence pour la vente en gros et en détail.

MAISON FÉLIX MOMMIEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FESAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS

FABRIQUE
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS

Emballage, nettoyage et tissage de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAINE

COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE. EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs, Tissus, Gobelins de toutes dimensions, Meubles d'atelier anciens et modernes, Panneaux, chevalets d'atelier, de campagne et de luxe, Boîtes à couleurs, parasols, chaises, etc.

PLANCHES A DESSIN

Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^{ie}

Campo Frères, Neveux et Successeurs, r. Royale, 78

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld, Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^{ie} a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Evrad et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

BRUSSELS GAZETTE AND ANTWERP REGISTER

Journal anglais à 10 cent. le numéro

Abonnement : 1 fr. 50 pour 3 mois. — rue d'Édimbourg, n° 8

Excellent mode de publicité

PAVÉS DE QUAREGNON, de M. Van Vreckom, à Quaregnon

(Belgique) ingéliers et inattaquables aux acides; adoptés par les administrations des Ponts et Chaussées, chemins de fer de l'Etat, Génie militaire, etc., etc.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE

de M. GUNTHER.

TOUT SPÉCIALEMENT RECOMMANDÉE

Rue Neuve, 23,

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine
Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. Félix Callewaert père, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.



COURRIER HEBDOMADAIRE
ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26
 BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS - SOUCI, 18
 BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, à la rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 »
 Etranger : id. 12 50
 Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux libraires.
 A Londres, chez SAMPSON Low and Co, 188, Fleet street, E.C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez ROZET et à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine;
 Au Bureau de la Chronique et chez SARDOU, Galeries-Saint-Hubert;
 Chez LESCUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce, et chez ARMES, rue de Namur.

SOMMAIRE :

Artistes et Journalistes. — La Nana de Manet. — Mai, sonnet. — La presse illustrée en Angleterre. (Suite). — L'Intermezzo, traduction de MM. C. Tabaraud et E. Vaughan. — Eve-Massenet. — Gazette littéraire. — Gazette musicale.

SALON DE PARIS.

Le Salon de Paris a ouvert ses portes flamboyantes. L'Artiste, journal aimable, croirait manquer à ses plus chers devoirs s'il n'y envoyait point Marc Véry, son salonnier en titre.

Nous commencerons donc bientôt notre promenade critique à travers les salons chamarrés du Palais de l'Industrie, et nos abonnés pourront, comme l'an précédent, passer en revue les nombreuses sculptures, les innombrables toiles, sans quitter leur fauteuil, à l'abri des migraines et des torticolis.

LA RÉDACTION.

ARTISTES ET JOURNALISTES.

Voici la saison des expositions artistiques — et, toute médaille a son revers, celle des comptes-rendus de salons.

Les artistes ont envoyé, ceux-ci à Paris, ceux-là au Cercle de Bruxelles, d'autres encore à Toulouse, à Compiègne, à Montpellier... que sais-je? leurs œuvres les plus soignées, les plus caressées et, pensent-ils, les plus réussies.

A leur suite arrive une foule de journalistes qui tous ont taillé leurs meilleures plumes et se préparent à verser des flots d'encre sur ces productions de leurs contemporains.

Or, les contemporains ne sont pas toujours satisfaits de voir que l'on ose toucher à leurs productions; et nous allons voir renaître l'éternelle querelle des artistes et des critiques.

Ceux-ci prétendant avoir le droit de haute et de basse justice sur toute œuvre d'art exposée aux regards du public, ceux-là soutenant que les journalistes n'ont pas qualité pour les apprécier.

Il y aurait, sur ce sujet, un bien joli article à écrire.

Mais que dis-je? il est écrit et très-spirituellement écrit.

C'est Charles Monselet qui s'est chargé de répondre aux récriminations soulevées dans le monde des artistes par la publication de son compte-rendu un tant soit peu sévère.

Voici son article qui servira de préface à tous les *Salons* qui ne peuvent manquer de figurer dans les colonnes de ce journal.

« Les peintres, dit-il, au fond, je ne les crois pas portés d'une forte sympathie pour les écrivains, c'est-à-dire, pour ceux d'entre les écrivains qui, à un moment donné, peuvent devenir leurs juges. Ils ont cela de commun avec les comédiens. En général, on n'aime pas l'homme qui, d'un trait de plume, peut exhausser ou rabaisser votre talent. Ce trait de plume, avant qu'il soit tracé, les laisse dans l'inquiétude; — après qu'il est tracé, il les irrite, ou les engage à une reconnaissance gênante.

Leur pensée, qu'ils ne prennent pas toujours la peine de dissimuler, est que nous ne nous y connaissons pas. A cela, nous éprouvons plus d'embarras que de modestie pour répondre. Nos études, qui sont quelquefois supérieures à celles de nos justiciables, nos lectures, nos voyages, et par conséquent nos éléments de comparaison, nous mettent souvent à même de nous prononcer en tout état de cause. N'importe, nous ne nous y connaissons pas, nous ne pouvons pas nous y

connaître, du moment que nous nous avisons d'avoir une opinion à nous ..

Ah! si nous nous contentions de tout approuver, de tout admirer, nous nous y connaîtrions peut-être.

Nous sommes pour les peintres une minorité troublante, tapageuse. Ils feignent de nous préférer la masse ignorante qu'ils appellent la masse naïve. Ils affirment que nos concierges nous sont supérieurs comme sentiment artistique. — La foule, le suffrage universel, voilà les mots qu'ils ont constamment à la bouche.

C'est une pose atroce.

Ils savent bien à quoi s'en tenir sur le jugement de la foule, pour peu qu'ils l'aient suivie au Salon, un jour d'entrée gratuite.

Où la foule va-t-elle tout droit? Aux trompe-l'œil, aux imitations de dentelles et de velours, aux chaudrons miroitants, aux citrouilles colossales. — Devant quoi s'extasie-t-elle? Devant les petits Savoyards qui mangent un morceau de pain noir dans la neige blanche, devant un caniche quêtant pour son maître, devant le *retour du soldat* et la *fête de la bonne maman*. — Voilà où va la foule spontanément, naturellement, voilà les œuvres auxquelles elle ferait un succès si on la laissait faire... Et nous la laissons faire quelquefois, pour donner un exemple.

Et c'est cette foule dont vous invoquez l'instinct! C'est cette foule pour laquelle vous prétendez travailler!

Poseurs! poseurs! »

Répondez, messieurs les artistes!

FR.

LA NANA DE MANET

Le tableau de Manet que le jury du salon de 1877 a refusé d'admettre, à l'unanimité des voix, vient d'être exposé aux vitrines de la maison Giroux.

Inutile d'ajouter que, matin et soir, l'on s'entasse devant cette toile et qu'elle soulève les cris indignés et les rires d'une foule abêtie par la contemplation des stores que les Cabanel, Bouguereau, Toulmouche et autres croient nécessaire de barbouiller et d'exposer sur la cimaise, au printemps de chaque année.

Le sujet du tableau, le voici : Nana, la Nana de *l'Assommoir* se poudre le visage d'une fleur de riz. Un monsieur la regarde.

Je déclare tout d'abord que je reconnais dans cette nouvelle œuvre de M. Manet de singulières défaillances, j'y retrouve également cette gaucherie d'exécution tant insultée par ces aimables peintres qui soufflent des princesses en baudruche et les suspendent au plafond satiné des boudoirs avec ces étiquettes imbéciles : « premier trouble, jours heureux, puis-je entrer? réverie, » mais j'y vois aussi ce qu'aucun des peintres non impressionnistes n'a encore su faire : la fille!

Render l'attitude irritante des hanches qui se tortillent, rendre la polissonnerie des regards noyés, faire sentir l'odeur de la chair qui bouge sous la batiste, rendre le luxe des dessous entrevus, exprimer les prostrations, les énervements, la bestialité joyeuse ou la résignation fatiguée des filles, tout cela n'a pu être réussi par ces milliers de peintres que l'école des Beaux-Arts lâche, en des jours de malheur, sur le pavé de la capitale.

Mais revenons-en au tableau de Manet. Nana est debout, se détachant sur un fond où une grue passe, effleurant les touffes cramoisies de pivoinies géantes ; elle est en corset, les épaules et les bras sont nus, la croupe renfle sous le jupon blanc, les jambes serrées dans des bas en soie grise, brochés sur le coup de pied, d'une fleur éclatante, se perdent, sans plis, dans des mules à hauts talons, d'un violet intense. Nana lève le bras et approche de son visage, sur lequel foisonne sa tignace couleur de paille, la houppie qui va le nuer et couvrir de sa poussière embaumée par l'hilang les minuscules points d'or qui mouchètent sa peau.

Comme dans certains tableaux japonais, le monsieur sort du cadre, il est enfoui dans un divan, les jambes croisées, la canne entre les doigts, dans cette attitude de l'homme qui détaille nonchalamment la femme quand lentement elle se harnache. — Il a gardé son chapeau, il est comme chez lui — pour l'instant du moins. — Nana n'a point à se gêner ; son amant ne doit plus rien ignorer d'ailleurs des joies que lui ont promises ses toilettes de bataille, le premier soir qu'il la rencontra. Si je ne craignais de blesser la pudibonderie des lecteurs, je dirais que le tableau de M. Manet sent le lit défait, qu'il sent en un mot ce qu'il a voulu représenter, la cabotine et la drôlesse.

Observation profonde : les bas que des personnes peu habituées sans doute aux déshabillés emphatiques des filles, trouvent invraisemblables et durement rendus, sont absolument vrais ; ce sont ces bas à la trame serrée, ces bas qui luisent sourdement et se fabriquent, je crois, à Londres.

L'aristocratie du vice se reconnaît aujourd'hui au linge ; la plus piètre histrienne arbore des toilettes tapageuses, mais la véritable opulence éclate plus dans la dentelle des chemisettes et dans les bas et dans les bottines mignonnement ouvrés, que dans les robes ornées de fanfreluches et les chapeaux surmontés de panaches et d'oiseaux. J'ajouterai encore que la convoitise, que le rêve, que l'idéal des filles du peuple qui, après avoir longtemps piétiné sur le fumier des rues ont pu sauter, un beau jour, sur la plume des lits, est de se tailler des vêtements et de se coucher dans cette étoffe. — La soie, c'est la marque de fabrique des courtisanes qui se louent cher.

Nana est donc arrivée, dans le tableau du peintre, au sommet envié par ses semblables et, intelligente et corrompue comme elle est, elle a compris que l'élégance des bas et des mules était, à coup sûr, l'un des adjutants les plus précieux que les filles de joie aient inventés pour culbuter les hommes.

Il serait puéril de le nier. Les bas d'azur à jarrettière citron, les bas cerise, les bas noirs brodés de ramages blancs, les bas à damier cramoisi et soufre, les bas mauve ou fleur de pêcher, diaphanes et laissant discrètement percer le rose de la peau ou épais et dessinant seulement le contour troublant du mollet, sont aussi bien que les pierres serties, que les gazes très-claires, que le fard de Chine, le blanc de perle, le bleu myosotis, aussi bien que les pâtes musquées et le kh'ol d'Orient, les poivres longs, les rouges piments, les sauces incendiaires, habiles à réveiller la torpeur des estomacs lassés.

Manet a donc eu absolument raison de nous représenter dans sa Nana, l'un des plus parfaits échantillons de ce type de filles que son ami et que notre cher maître, Émile Zola, va nous dépeindre dans l'un de ses plus prochains romans. Manet l'a fait voir telle que forcément elle sera avec son vice com-

pliqué et savant, son extravagance et son luxe des paillardises.

Ces quelques observations sur les attraits maquillés des femmes m'ont semblé nécessaires pour expliquer les détails du tableau et l'artiste volupté qui s'en dégage. Je passe maintenant à la facture de l'œuvre même.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, Manet est loin d'être un peintre irréprochable, mais sa Nana est incontestablement l'une des meilleures toiles qu'il ait jamais signées. Le bras cerclé d'or, la main qui tient la houppie de cygne, une petite main assouplie par les crèmes et armée d'ongles en amande, soigneusement limés, sont, de tous points, charmants, les jambes sont fermes, on sent sous l'enveloppe brillante qui les couvre, la chair et non l'étaupe. Le seul reproche que je fasse à M. Manet, ainsi qu'à la plupart des impressionnistes, c'est l'abus des blancs crayeux, des rouges sales, des noirs brutalement plaqués ; la tête de Nana n'est pas heureuse, l'attache du cou médiocre, mais tout le corps, depuis l'épaule jusqu'aux plantes, est absolument bien. Le Monsieur assis, le « voyant » est également parfait ; quant aux accessoires, ils sont brossés avec une largeur que les Desgoffe et autres léchoteurs devraient bien lui envier ! Le divan, la robe bleue, jetée, au hasard des plis, sur une chaise, l'azalée qui s'épanouit, rouge, dans son cachepot, tous les petits meubles du boudoir enfin, sont enlevés avec une vigueur et une bravoure vraiment remarquables !

Telle qu'elle est, avec ses qualités et avec ses défauts, cette toile vit et elle est supérieure à beaucoup des lamentables gaudrioles qui se sont abattues sur le salon de 1877 ; je me demande si vraiment il faudra, pendant longtemps encore, que pour être admis dans ce temple du bric à brac, un artiste passe par le jugement des messieurs vieillissés qui s'imaginent qu'un peintre « fait distingué » quand il se garde de rendre simplement l'être humain ou la nature, ainsi que son tempérament les lui a fait voir ?

J.-K. HUYSMANS.



M A I

A MARION.

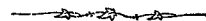
*Hurrah ! C'est le mois de Marie !
Les grands bois sont repeints à neuf.
Dans les halliers, verte mairie,
Ni célibataire, ni veuf.*

*Au creux de la branche fleurie
L'oiselle en paix couve son œuf.
Tout aime et pâme, chante ou crie :
Le bœuf, lui seul, reste — le bœuf !*

*Déjà le hanneton, ma belle,
Niche autre part qu'en la cervelle
De nos académiciens...*

*Viens chez tes sœurs, ô ma fleur blonde,
Dans la forêt tiède et profonde,
Rajeunir les baisers anciens !*

THÉODORE HANNON.



LA PRESSE ILLUSTRÉE

EN ANGLETERRE.

(Suite).

Nous passerons sous silence les nombreuses feuilles illustrées anglaises du genre du *Journal pour tous*, du *Voleur*, de la *Presse illustrée*, en France, et ne publiant guère que des romans par livraisons, ainsi que les publications scientifiques, militaires, industrielles, architecturales ou autres analogues, pour aborder les journaux satiriques et les *Magasins illustrés*.

A quelque point de vue qu'on se place, le journal satirique est incontestablement une des gloires de la presse anglaise. Éclos sous un régime de liberté presque absolue, il conquiert d'emblée une place fort honorable à côté de ses aînés des autres pays, et notamment de la France, où Charles Philipon avait créé, dès 1830 et 1832, la *Caricature* et le *Charivari*.

Au point de vue artistique, le crayon satirique anglais diffère essentiellement du crayon français; car, tandis que de ce côté du détroit le *croquis de chic*, particulièrement en honneur et secondé par la lithographie et les *procédés xylographiques* en usage, met en pleine lumière la personnalité absolue de l'artiste, chez nos voisins d'outre-Manche, au contraire, le dessinateur, mû par un besoin de vérité à outrance, s'efface en partie devant son modèle, et réclame, en outre, le concours de la gravure sur bois dans son interprétation religieuse de la nature.

Il est évidemment, comme à toute règle, de nombreuses exceptions à celles-ci. C'est ainsi que dans *Punch*, par exemple, deux caricaturistes de grand talent, MM. Linley Sambourne, fantaisiste délicieux, et John Tenniel, l'auteur du *carton* politique de la semaine, lâchent habituellement la bride à leur crayon, tandis que les dessins de MM. Du Maurier et Charles Keene, si *vus*, si profondément anglais, dénotent chez leurs auteurs une recherche de l'attache anatomique, des proportions, de la pose, du pli, qui se rapproche évidemment des procédés de la peinture.

Ce qui distingue également la presse satirique des deux pays, c'est d'abord la différence entre l'*esprit* et l'*humour*, ensuite la différence entre le mot *trouvé* et le mot *entendu*. En France, le journal donne de l'esprit au public; en Angleterre, au contraire, c'est au public que le journal emprunte son humour. En France, le caricaturiste, le peintre des mœurs *place ses mots* par la bouche d'un de ses types favoris; en Angleterre, le public, à son insu, *place des mots* par l'entremise de son peintre.

Punch, or the London Charivari — par allusion à son devancier des bords de la Seine — a été fondé en 1841, et complète en ce moment son 69^e volume. Ce recueil hebdomadaire jouit, comme chacun sait, d'une *circulation* considérable, — non-seulement dans le Royaume-Uni, mais dans toutes les parties du monde.

Citons en première ligne, parmi ses émules: *Judy*, qui a adopté le même format, et *Fun*, qui paraît excessivement goûté outre-Manche. Chacun de ces trois journaux hebdomadaires publie chaque année un *numéro-almanach* qui obtient le plus grand succès.

Vanity Fair, donne chaque semaine un portrait-charge

colorié du lion du jour. Ses sujets sont habituellement empruntés à la politique; une courte légende accompagne chaque dessin. Hâtons-nous de le constater, au point de vue du portrait-charge, aucun journal anglais ni étranger ne peut rivaliser avec les journaux de ce genre publiés à Paris, et notamment l'*Éclipse*.

Le *London-Figaro* paraît deux fois par semaine, avec des dessins de *chic* d'une désinvolture toute française; mais nous l'avons dit plus haut, l'humour britannique diffère essentiellement de l'esprit français, et des recueils comme le *Journal Amusant* et la *Vie Parisienne* n'ont à Londres aucun équivalent (*).

Nos voisins excellent par contre dans un genre bien adapté aux mœurs de leur pays, où la vie se partage entre les affaires et le *home*: le *magazine*.

La France a également ses *magazines*, et la vogue dont jouissent à bon droit le *Magasin Pittoresque* et le *Tour du Monde*, fondés par Édouard Charton, le *Musée des Familles*, le *Magasin d'Education et de Récréation*, publié par Hetzel, et le *Musée Universel*, fondé plus récemment par Georges Decaux, fait paraître étrange la difficulté qu'on éprouve à en lancer de nouveaux.

En Angleterre, ces publications se comptent par légions, et les *magasins illustrés* se rangent tous les samedis en bataillons serrés à la vitrine des vendeurs (*news agencies*). Certains d'entre eux publient dans chaque numéro une ou deux belles gravures tirées à part, — taille-douce ou bois — indépendamment des vignettes explicatives intercalées dans le texte.

Le *Magazine* est la publication des familles par excellence. Réunis autour du foyer, père, mère et enfants y puisent ces lectures saines et fortifiantes où tout est moral, instructif, intéressant, où la science même se fait amusante pour s'introduire, le sourire aux lèvres, dans les jeunes imaginations.

Le *Cornhill magazine*, fondé en 1838 par le célèbre humoriste Thackeray, exerça une influence considérable sur l'essor définitif de cette fraction si intéressante de la presse britannique. Jusqu'à son apparition, en effet, les magazines mensuels, par leurs prix exagérés (2 1/2 schellings le numéro) étaient demeurés inabordables pour la grande majorité du public lecteur. Thackeray, voulant populariser ce genre si utile de publications, imagina un recueil bien fait, rédigé par les sommités de la littérature, des arts et des sciences, et *illustré* par les maîtres du crayon — mais *ne coûtant qu'un schelling par numéro*.

Le premier numéro du *Cornhill magazine* eut un succès étourdissant: on n'en vendit pas moins de 90,000 exemplaires!

La tentative avait réussi, l'élan était donné: de nombreux compétiteurs surgirent de toutes parts, et l'accueil du public vint prouver, cette fois, qu'on ne fait pas toujours fausse route en imitant les moutons de Panurge.

Parmi les principaux magazines, citons avec le *Cornhill*: *Contemporary Review*, *Blackwood*, *Temple Bar*, *Gentleman's Magazine*, *Belgravia*, *The Argosy*, *Chamber's Journal*, *Little Folks*, *Good Words*, *Saturday Journal*, *Christian Treasury*, *Quiver*, *Day of rest*, *Nautical Magazine*, etc. Un certain

(*) Comme suite à ces indications sommaires sur la presse satirique, nous commencerons dans notre prochain numéro la publication de l'étude spéciale consacrée par MARS au *Crayon satirique anglais*.

nombre de ces recueils sont dirigés par le clergé des principales confessions de l'Angleterre et de l'Écosse, mais aucunement, pour la plupart, dans un esprit de propagande religieuse : leur but est avant tout de faire respecter la loi du dimanche, en ajoutant au repos du corps une alimentation solide de l'esprit.

Chaque magazine a sa catégorie de lecteurs : l'un s'adresse plus particulièrement aux classes dirigeantes, l'autre, par son texte comme par son prix, indique sa propension à l'instruction et à l'éducation du peuple. Le magazine illustré coûte généralement, selon ses dimensions, six pence ou un schelling.

Nous terminerons cette revue par les publications d'un ordre purement artistique, telles que l'*Art-Journal* et le *Portfolio*.

Contrairement aux journaux *illustrés* proprement dits, ces derniers, par leur prix (3 sch.) comme par leurs tendances, s'adressent au *petit nombre*, — mais ce petit nombre présente déjà en Angleterre, un chiffre fort respectable de souscripteurs.

D'un format à la fois élégant et compact, l'*Art-Journal* est aussi intéressant comme rédaction que comme exécution artistique. Chaque numéro renferme quatre ou cinq pages magistrales — gravures sur bois, en taille-douce, eaux-fortes, photogravures, lithographies, etc. De plus, un grand nombre de vignettes sur bois enrichissent le texte, dû à la plume des premiers écrivains d'art du pays, et parfois de l'étranger.

Le *Portfolio*, dirigé par M. Ph. Hamerton, écrivain et aquafortiste de talent, est de publication plus récente, et revêt par conséquent un aspect général plus conforme au goût du jour. Papier teinté fort, caractères de choix, brochage élégant, rien n'a été épargné pour faire de ce recueil un régal de délicats. Les planches à l'eau-forte et autres sont d'une exécution tout particulièrement soignée. Bref, nous pourrions dire du *Portfolio*, comme de l'*Art-Journal*, son aîné, qu'ils ont atteint dans la forme et dans le choix des sujets les dernières limites de cachet, d'*effectivité* et de *respectability* qui caractérisent le *goût anglais*.

En terminant, nous constatons avec plaisir que dans le cours de cette revue, nous avons pu décerner la plus grande part à l'éloge. Certes, l'art de l'*illustration* n'a pas dit son dernier mot — pas plus en Angleterre que dans tout autre pays ; mais nos voisins l'ont porté déjà à un degré de perfection très-élevé et peuvent être pris pour modèles au double point de vue du sentiment artistique et de l'exécution matérielle de leurs œuvres. Ajoutons toutefois que, même en Angleterre, les avis sont très-partagés en matière d'art xylographique : nous savons telles publications de la Cité qui entretiennent à Paris des graveurs français, et leur confient une partie des travaux les plus délicats.

Il y a d'ailleurs, sous ce rapport, échange de bons procédés entre les deux grands pays, et les graveurs anglais ont toujours été tenus en haute estime par les éditeurs parisiens.

Constatons encore que la presse anglaise ne s'est guère laissé envahir, jusqu'à présent, par les procédés lithographiques, les reliefs zincographiques, l'héliogravure sous toutes ses formes, — comme la presse française. Une tentative fut faite, il y a quelques années, par les éditeurs d'un journal satirique, *The Period*, mais sans aucun succès : le mode de gravure était le *procédé Gillot*, généralement employé en France depuis quelques années, et qui permet de *suivre l'actualité* avec une rapidité remarquable. On en trouve une

preuve dans le *Charivari*, le seul journal de l'Europe qui publie chaque jour des dessins fantaisistes sur pierre, au crayon ou à la plume, reproduits en relief sur zinc pour être tirés avec le texte.

Du jour où l'*illustration* proprement dite deviendra quotidienne en Angleterre, — comme ses plus ardents promoteurs en expriment tout haut le désir, — les procédés actuellement usités ne seront plus suffisants. Nous craignons même que l'art n'ait à souffrir d'une production à outrance, et que la quantité ne soit bientôt substituée à la qualité. Que la presse illustrée reste dans la bonne voie où elle se trouve aujourd'hui, et, continuant à se perfectionner, elle justifiera définitivement ses titres à la place importante qu'on lui accorde dans l'art de notre époque.

MARS.

L'INTERMEZZO

poème par Henri HEINE (Suite)*.

XXIV.

*Ils ont jase longtemps et beaucoup sur mon compte,
Fait des plaintes sans nombre et conté plus d'un conte ;
Mais rien, à leur esprit, de vrai n'est apparu.*

*Ils ont pris de grands airs et, secouant la tête,
Impuissants à forger de plus forte épithète,
Ils ont dit que j'étais le diable, — et tu l'as cru.*

*Mais de tout, cependant, ils n'ont pas su le pire,
Le plus stupide, et n'ont jamais pu te le dire : —
Avec un soin jaloux, à leur regard moqueur,*

Je le cachais au fond, tout au fond de mon cœur.

XXV

*Le tilleul aux branches parées
De gracieuses fleurs dorées
Parfumait les chants et les bois ;
Le soleil d'une flamme pure
Inondait la grande nature
Et réveillait ses mille voix.*

*Alors, sensible à ma caresse,
Tu m'embrassais avec ivresse ;
Par ton bras mollement serré,
Sur ta poitrine palpitante,
Mon cœur, plein d'une douce attente,
Batait, de bonheur enivré !*

*Les feuilles mortes et jaunies
Tombaient sur les herbes ternies ;
Lugubre, un corbeau croassait ;
La terre au deuil était en proie ;
Le soleil, qu'un nuage noie,
Maussade sur nos fronts passait.*

*Alors, étrangers l'un à l'autre,
— La sotte histoire que la nôtre ! —
Tu me faisais très-gravement,
Sans gaité ni mélancolie,
Une révérence polie,
— Et nous nous quittions froidement.*

(*) Voir nos 10, 12, 14, 16, année 1877.

XXVI

*Je t'ai beaucoup aimée, — et comme tu m'aimais
Aussi, toi ! — Cependant nous ne boudions jamais.*

*Enfants, la vie à peine éclosait en nos âmes,
A la femme, au mari, bien souvent nous jouâmes ;*

*Pourtant alors, durant ces hymens impromptus
Nous ne nous sommes ni chamaillés, ni battus.*

*Plus tard nous échangeions, riant encore ensemble,
Des baisers aussi doux qu'autrefois, que t'en semble ?*

*Nous voulûmes enfin, ainsi qu'au jeune temps,
Jouer à cache-cache aux bois et dans les champs ;*

*Nous nous sommes cachés avec tant de mystère
Que nous ne pourrions plus nous retrouver, ma chère.*

XXVII

*Tu m'as gardé longtemps un amour scrupuleux,
Pour moi tu t'es intéressée.*

*Et tu me consolais quand mon cœur douloureux
Gonflait ma poitrine oppressée.*

*Tu me désaltéras et tu calmas ma faim ;
Ranimant mon faible courage,*

*Tu me fournis argent, passe-port, linge, — enfin
Tout ce qu'il faut pour le voyage.*

Que du chaud et du froid atténuant l'effet

Le ciel d'en souffrir te dispense,

*Ma bien-aimée ! Et que du bien que tu m'as fait
Jamais il ne te récompense !*

XXVIII

Au mois de mai, s'épanouit

La terre longtemps inféconde.

Tout rit, chante, se réjouit...

Il n'est que moi de triste au monde !

L'oiseau joyeux dit son couplet,

La fleur croît, la clochette tinte ;

Mais rien de cela ne me plaît,

Du chagrin seul je sens l'atteinte.

Les humains m'abreuvent d'ennui,

Je suis las de l'amitié même !...

— C'est que « Madame » est, aujourd'hui,

Le titre de celle que j'aime.

XXIX

Et lorsque me berçant de rêves mensongers,

Extravagant poète, aux pays étrangers,

Je m'attardais ainsi loin de ma bien-aimée ;

D'une robe d'hymen blanche et d'argent lamée

Elle se revêtit, trouvant un peu trop longs

Les moments de l'absence, — et ses beaux cheveux blonds

D'un bandeau virginal recouverts — la chère âme

Du plus sot fiancé qui soit devint la femme.

Ma douce bien-aimée est si belle ! Mes yeux

Ne peuvent oublier ses traits, harmonieux

A faire tressaillir les cœurs les plus moroses.

Toute l'année on voit s'épanouir les roses

De sa petite joue appelant le baiser !

Croire que je pouvais m'éloigner — et l'oser ! —

D'une maîtresse en proie à tant de convoitises,

N'était-ce pas la plus sottise de mes sottises ?

C. TABARAUD - E. VAUGHAN.

ÈVE. — MASSENET.

Nous n'avons pas l'intention de rendre compte du dernier concert de la Société de musique — au critique musical de *l'Artiste* est revenu ce soin et ce souci, en ce qui concerne le *Paulus* de Mendelssohn. Nous ne pensons pas que la gloire du grand compositeur puisse gagner beaucoup à la résurrection de ce *Paulus*, de classique mais soporifique allure.

Le dirons-nous : l'exécution a été molle, incertaine ; non exempte pourtant de sonorités intempestives imputables à l'orchestre qui déjà sans doute se croyait au Waux-Hall. Nous ferons pourtant une exception pour le chœur final très-bien enlevé. Ajoutez à ces raisons l'indisposition de Tournié, la voix courte de M^{lle} Croquet, le larmolement continu de M. Hensschel — excellent chanteur et parfait musicien, nous voulons le croire — mais baryton-jérémie ; et vous ne vous serez pas surpris que les auditeurs aient ardemment désiré voir finir les tourments de Saint-Paul.

L'Ève était attendue avec une impatience d'autant plus grande que l'audition de cette œuvre de Massenet était nouvelle pour la majeure partie du public (*).

La première exécution d'*Ève*, mystère en trois parties, fut donnée à Paris le 18 mars 1875 aux concerts de l'Harmonie sacrée (Cirque des Champs-Élysées). Le succès fut très-grand, moins grand cependant que pour *Marie-Magdeleine* exécutée à l'Odéon le 11 avril 1873 (Vendredi-Saint), partition dans laquelle règne une inspiration réellement remarquable.

Bruxelles a fait à l'œuvre de Massenet un chaleureux accueil, très-mérité d'ailleurs, car il est rare de trouver une partition si neuve, si délicate et réunissant à un égal degré le charme sincère et l'originalité.

La donnée du poème de M. Louis Gallet est voluptueuse et s'éloigne quelque peu des traditions bibliques. Ève s'éveille à la vie, rencontre le premier homme, le séduit ; puis tous deux, après la faute, sont maudits. L'œuvre en elle-même est théâtrale et n'est pas exempte d'une certaine sensualité. Ne voulant rien cacher de l'impression que nous avons ressentie, nous dirons que Massenet a traité le poème avec quelque efféminerie et a parfois coudoyé la banalité. Mais ceci n'infirme en rien le mérite supérieur de cette œuvre pleine de fraîcheur, d'inspiration et dans laquelle l'orchestration est savamment et délicieusement traitée.

Le prologue : *La naissance de la femme* est fort poétique. Nous songions en écoutant cette page délicieuse aux vers si beaux de Victor Hugo (**).

Or, ce jour-là, c'était le plus beau qu'eût encore
Versé sur l'univers la radieuse aurora,
Le même s'éraphique et saint frémissement
Unissait l'algue à l'onde et l'être à l'élément ;
L'éther plus pur luisait dans les cieux plus sublimes ;
Les souffles abondaient plus profonds sur les cimes,
Les feuillages avaient de plus doux mouvements,
Et les rayons tombaient caressants et charmants
Sur un frais vallon vert, où, débordant d'extase,
Adorant ce grand ciel que la lumière embrase,
Heureux d'être, joyeux d'aimer, ivres de voir,
Dans l'ombre, au bout d'un lac, vertigineux miroir,
Étaient assis, les pieds effleurés par la lame,
Le premier homme auprès de la première femme.

Ce prologue est suivi d'un admirable prélude dont le motif principal a quelque parenté, nous semble-t-il, avec certain passage de *Lohengrin*. Le duo qui vient ensuite (entre Adam et Ève) :

Sous les arbres en fleurs, par les sentiers de mousse
est empreint d'une douce et pénétrante mélancolie. Nous aimons moins le chœur des voix de la nature :

Au premier sourire d'Ève

auquel nous reprocherions un peu de vulgarité, mais dans lequel nous admirons la belle phrase dite par les basses :

La grande mer ondoiyante va, riante.

(*) Ève avait été exécutée déjà une fois à Bruxelles.

(**) *Légende des siècles*, 1^{re} série. *Le Sacre de la femme*.

La deuxième partie s'ouvre par une introduction fort belle après laquelle les voix de la nuit appellent Ève. Ce chœur est de toute beauté et constitue avec l'air d'Ève :

O nuit....

la meilleure page de l'œuvre. Le finale de cette partie est puissant.

La troisième partie débute aussi par un prélude remarquable après lequel se place un duo très-passionné :

Aimons-nous ! Aimer, c'est vivre

dont le motif principal est repris dans un chœur final auquel les délicats pourraient reprocher peut-être une légère teinte de banalité.

Vient enfin la malédiction. Les voix de la nature déchaînées, maudissent Adam et Ève qui supplient le Seigneur de ne pas les séparer. Il y a dans ce finale un travail d'orchestration, un agencement des voix remarquables.

Nous dirons, en forme de conclusion, que l'Ève est une œuvre pleine de promesses superbes. L'heureux auteur du *Roi de Lahore* a montré que ces espérances n'étaient point vaines : la jeune école musicale française peut le saluer comme un maître. Il faut bien se garder de prendre trop à la lettre les appréciations et les critiques parisiennes de la première heure. Voyez ce qui s'est passé pour *Carmen* et *Piccolino*. A Paris : succès contesté pour *Carmen*, enthousiasme pour *Piccolino* ; à Bruxelles : grand succès pour *Carmen*, froideur pour *Piccolino*. Que se passe-t-il pour le *Cinq-Mars* de Gounod ? Les premières représentations furent accueillies avec indifférence, mais voici qu'un revirement se produit : les recettes montent, la salle se loue, les éditions de la partition s'envolent. Et ne perdons pas de vue jamais que le *Tannhäuser*, de Wagner, l'*Enfance du Christ* et la *Damnation de Faust*, de Berlioz, furent glacialement accueillies ou sifflées à Paris.

Massenet (Ernest-Frédéric), a aujourd'hui trente-cinq ans. Il est le vingt-et-unième enfant d'une famille qui a fourni à l'armée de l'artillerie française plusieurs bons officiers. De fort bonne heure sa vocation musicale s'affirma. Parti de Chambéry, presque contre le consentement paternel, il se fait admettre au Conservatoire de Paris et remporte à onze ans le 3^e accessit de solfège. C'était maigre. Aussi sa mère veut-elle le conserver définitivement près d'elle. L'enfant résiste et songe au moyen de retourner à Paris. Un beau matin, il sort de la maison, se sauve par la route de Lyon et vient demander un refuge contre les volontés paternelles à une de ses sœurs. Il trouve la maison hospitalière au moment même où la gendarmerie, prévenue de son escapade, arrivait pour le réintégrer au foyer paternel. Mais Massenet persiste dans sa détermination et obtient enfin de son père l'autorisation régulière de suivre les cours du Conservatoire. Après avoir fréquenté quelque temps la classe de piano, il entre dans la classe d'harmonie de M. Bazin ; mais il veut compléter cette étude en obtenant de M. Savard vingt leçons qui lui furent plus profitables que tout ce qu'il avait appris jusqu'alors. Massenet était pauvre : Savard ne l'ignorait pas et ne voulant pas garder les 200 francs, prix des leçons données, il lui fit orchestrer pour musique symphonique une messe militaire d'Adam. C'est par là qu'il débuta. Savard trouva bon le travail de Massenet et lui glissa dans la main, tout en le félicitant, les deux rouleaux d'or que l'élève lui avait remis antérieurement. Ce trait mérite une mention.

Le jeune homme — il a vingt ans alors — entre dans la classe d'Ambroise Thomas. Il remporte en 1863 le 2^e prix de fugue et enfin en 1865 le grand prix de Rome.

C'est à Rome que Massenet s'est marié.

Ce prix de Rome pouvait être pour le jeune compositeur l'annihilation : *ab omnibus disce unum* ; mais heureusement Massenet dut lutter contre les exigences de chaque jour ; et, de retour à Paris, il lui fallut gagner son pain.

Massenet donne des leçons de piano et remplit le soir aux Italiens et plus tard au Théâtre-Lyrique, l'emploi de timbalier. Puis, pendant l'été, il court se reposer à Fontainebleau.

C'est là qu'il compose les *Suites de bal* pour piano ; *Pompeia*, symphonie fantaisiste ; la *Grande Tante*, opéra-comique

(représenté en 1867) ; le *Roman d'Arlequin* ; *Don César de Bazan*, opéra-comique (joué en 1872) ; les *Scènes dramatiques*, d'après Shakespeare, qui obtinrent un médiocre succès aux Concerts Populaires ; une ouverture de *Phèdre*, généralement appréciée.

Enfin il prépare les *Suites d'orchestre* et rassemble les premières idées des partitions heureuses de *Marie-Magdeleine*, d'Ève et du *Roi de Lahore*.

La partition savante des *Erynnies* fut exécutée en 1874, mais, malgré le succès qui l'accueillit, elle ne fut pas appréciée à sa véritable valeur.

Cependant Massenet se décourageait : la gloire repoussait toutes les avances du jeune musicien.

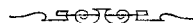
Il doutait de l'avenir et voulait s'exiler en province. L'éditeur Hartman, son ami, le releva dans son abattement moral : c'est lui qui fit exécuter la *Marie-Magdeleine*, à l'Odéon.

La confiance revint à Massenet avec le succès dans cette belle soirée. Il reprit courageusement ses travaux et ses études. Il donna Ève et travailla sans répit au *Roi de Lahore*, cet opéra dont il s'occupa pendant six ans et que le directeur de l'Opéra accepta au mois d'août dernier.

Nous parlerons maintenant du musicien, de son tempérament, de ses aptitudes, de ses tendances et nous indiquerons la place qui lui doit être réservée parmi les maîtres modernes.

(A suivre).

D.-G. NOEL.



GAZETTE LITTÉRAIRE

Nemo, le rutilant Nemo, nous mande de Paris :

« Quelque chose de bien amusant pour l'instant, ce sont les réflexions saugrenues des feuilles qui représentent l'esprit français, sur le talent des candidats au fauteuil laissé vacant par la mort de ce poète peu troublant qui a fait *Miliana* et autres grisailles ennuyeuses — mais longues.

Les uns prônent Arsène Houssaye, le coiffeur pour dames, l'inventeur de cette substance bizarre : l'*arséniat de fadasium*. D'autres vantent le grand talent du grand Sardou, le marchand de ficelles, et ils insinuent, à titre bienveillant, qu'il ressemble à Napoléon, quand il était jeune. — Mendès, tout le Parnasse crient que Leconte de Lisle, qui a cru faire neuf en écrivant *Eva* au lieu d'*Eve*, *Kain* au lieu de *Cain*, est le seul poète de génie qui existe après Hugo. Les feuilles graves soutiennent le duc d'Audiffret-Pasquier, — au moins celui-là n'a jamais rien fait, c'est quelque chose ! — J'espère qu'un magistrat de province quelconque, un brave homme qui aura fait comme tous les autres sa petite traduction d'Horace, va se mettre sur les rangs.

Ah ! à propos, un assez joli renseignement qui m'est transmis. Émile Ollivier a écrit à Leconte de Lisle, qu'étant un peu parent de feu Lamartine, il se croyait obligé de soutenir les poètes et que par conséquent il aurait sa voix. Ne trouvez-vous pas cela épique ?

Dumas fils, lui, a écrit à Sardou, qu'en sa qualité de dramaturge, il aurait la sienne.

Quant à Hugo, l'homme de bronze, on pense qu'il votera pour Leconte de Lisle.

Quelles platitudes, bon Dieu ! à propos de ce fauteuil percé sur lequel on vous assied, dans un vêtement brodé de vert ! Si tous ces bons copains qui parlent pendant des heures sous une coupole, de choses qui ne nous intéressent guères, pouvaient se douter combien le public, et surtout combien la jeune école, se fichent de toutes leurs coteries, ils en seraient bien étonnés !

Je plains la Belgique, qui n'a pas d'académie (1) et qui se prive par cela même de bonnes occasions de rire. Le gâtisme des vieillards bombardés d'honneur n'est pas affligeant, mais bien très-gai.

NEMO.

(1) Elle en a d'autres — non moins gaies ! N. D. L. R.

GAZETTE MUSICALE

Le concert David à la *Grande Harmonie* puisait son principal intérêt dans le premier début du ténor Gérard, élève de M. Charles Wicart. Cette audition n'a pas répondu à l'attente du public. Visiblement indisposé, M. Gérard n'a pu mettre à profit toutes les ressources de sa superbe voix, mais les connaisseurs ont pu apprécier quand même ses grandes qualités et juger de l'avenir qui lui est réservé. De l'avis de tous, M. Gérard sera l'un des continuateurs les plus parfaits de la méthode des Dupret et des Wicart qui a déjà produit tant de brillants élèves. On nous dit que M. Gérard est engagé à Lyon; nous ne savons s'il faut le féliciter ou le plaindre et, si nous avions un conseil à lui donner ce serait de ne pas désertier encore l'enseignement de son illustre professeur; quand on possède une voix comme la sienne, on est de ceux dont « les essais doivent être des coups de maître », et l'on doit éviter d'essayer trop tôt!

La quatrième séance de musique de chambre organisée par MM. Samuel, Cornélis et Jacobs, à l'ancienne salle Marugg, avait attiré un public nombreux — féminin presque essentiellement. Moins bonne que les précédentes, cette soirée n'a pas moins été goûtée par un auditoire auquel le nom des organisateurs nous a paru très-sympathique.

M. Samuel est un compositeur plus gracieux que savant: sa *Valse, Ländler, Ariette*, ne sont que trois phrases — très-aimables mais trop courtes. Il nous a fait entendre aussi avec le concours de M. D'Hooghe une bonne transcription pour deux pianos de l'*invitation à la Valse* de Weber.

M^{lle} Blanchard a chanté une *Mélodie* de Mendelssohn et un air des *Noces de Figaro*. Mais le héros de la soirée a été le violoncelliste Jacobs qui a joué avec grande pureté et beaucoup de sentiment une *Réverie* de Popper et le *Moment musical* (n^o 3) de Schubert.

Que dire du baryton Lebon, si ce n'est qu'il n'est pas... le meilleur.
V. R.

— Nous avons enfin à rendre compte du dernier concert de la saison donné à la *Grande-Harmonie* par M. Balthazar-Florence. Réal vous en parlera dimanche prochain.

— Le Waux-Hall du Parc exécutera cet été une polka fringante, *Emma*, de M. Zénon Etienne.

Du même, nous pouvons annoncer la prochaine apparition d'une valse nouvelle et d'un galop étourdissant: *Jenny*.

— Nous annonçons avec plaisir pour le mardi 15 mai dans la salle du *Skating-Palais* le bénéfice d'un artiste réellement consciencieux du théâtre du Parc, M. Talbot. Depuis six ans qu'il est le pensionnaire de M^{me} Micheau, il a prêté généreusement son concours à de nombreuses œuvres philanthropiques. Nous espérons que tous ceux à qui il a rendu service se souviendront et se donneront rendez-vous à la fête dramatique, musicale et dansante de mardi.

CAFÉ RESTAURANT DU PATINAGE

Skating-Rink du Rond-Point de l'Avenue Louise

Entrée libre.

Patins du système Bennett à grandes roulettes. Consommations de choix. recommandées pour la célérité, la facilité des mouvements et la sécurité qu'ils donnent dès le principe.

Location des patins: 0.50 cent. et 1 fr. d'après la dimension des roulettes.

Tous les jours, de 2 à 5 heures, valse et quadrilles exécutées sur un piano-mécanique de facture excellente. Vins d'Oporto et de Xérès, garantis de provenance directe à 50 cent. le verre. — Agence pour la vente en gros et en détail.

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE GRAVONS

FABRIQUE
DE COULEURS A L'HOILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS
Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAINE
COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MÉTIER EXTRAORDINAIRE EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs, Tissus, Gobelins de toutes dimensions, Meubles d'atelier anciens et modernes, Panneaux, chevilles d'atelier, de campagne et de luxe, Boîtes à couleurs, parasols, chaises, etc.

PLANCHES A DESSIN

Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Plumeaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^{ie}

Campo Frères, Neveux et Successeurs, r. Royale, 78

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld, Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^{ie} a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Evrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

BRUSSELS GAZETTE AND ANTWERP REGISTER

Journal anglais à 10 cent. le numéro
Abonnement: 1 fr. 50 pour 3 mois. — rue d'Édimbourg, n^o 8
Excellent mode de publicité

PAVÉS DE QUAREGNON, de M. Van Vreckom, à Quaregnon (Belgique) ingélifs et inattaquables aux acides; adoptés par les administrations des Ponts et Chaussées, chemins de fer de l'Etat, Génie militaire, etc., etc.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE

de M. GUNTHER,

TOUT SPÉCIALEMENT RECOMMANDÉE
Rue Neuve, 23,

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine
Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. Félix Callewaert père, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.



COURRIER HEBDOMADAIRE
ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26
BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS - SOUCI, 18
BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, à la rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 »
Etranger : id. 12 50
Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux libraires.
A Londres, chez **SAMPSON Low and Co**, 188, Fleet street, E.C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez **ROZET** et à l'*Office de Publicité*, rue de la Madeleine;
Au Bureau de la *Chronique* et chez **SARDOU**, Galeries-Saint-Hubert;
Chez **LESCUYER**, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce, et chez **ARMES**, rue de Namur.

SOMMAIRE :

Sixième exposition du Cercle artistique et littéraire. — Rupture, sonnet. — Jean Rousseau. — Le crayon satirique anglais. — L'Intermezzo, traduction de MM. C. Tabaraud et E. Vaughan. — Centenaire de Caxton. — En tramway, sonnet. — Massenet. — Gazette artistique. — Gazette musicale.

VI^e EXPOSITION

DU CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

*A Monsieur Marc Véry, Salonnier de l'ARTISTE,
à Paris.*

Mon cher Marc Véry,

Avant de te rendre dans la CAPITALE pour nous décrire les merveilles de la peinture et de la sculpture qui, tous les ans, s'y donnent rendez-vous de chaque coin du monde, tu m'as prié de t'envoyer quelques notes sur l'Exposition du *Cercle* de Bruxelles.

Je vais faire mon possible pour te contenter.

Ma tâche, heureusement, ne sera pas aussi compliquée que la tienne.

Tu dois, parmi des milliers d'œuvres d'art, entassées pêle-mêle, arpenter longtemps de nombreuses salles avant de te faire une idée approximative de l'ensemble du Salon de Paris.

Ici, deux heures m'ont suffi — non pas pour porter un jugement certain sur la valeur de chaque toile, buste ou statue — mais pour me rendre à peu près compte de ce que renfermait, en bloc, l'exhibition qui vient constater une fois de plus la vitalité du *Cercle artistique* de Bruxelles.

Je crois te voir, écarquillant les yeux, ouvrant ton *compas*, courir à droite, à gauche, accumulant notes sur notes.

Là, telle grande machine, audacieusement posée à la place d'honneur, te fait bondir... et je t'entends marmotter entre les dents : « Crétins, idiots! »

Plus loin tu gagnes un torticolis en t'évertuant à vouloir rendre justice à l'artiste de valeur dont la toile, indignement sacrifiée, menace de trouer le plafond.

Dans la salle à côté, est-ce un parti-pris? — Un petit chef-d'œuvre, admirable dans sa tonalité sobre où le gris-argenté domine, est brutalement écrasé par deux tableaux féroces où les notes les plus criardes essaient en vain de se faire prendre pour de la couleur, — comme si la couleur existait sans l'harmonie.

Bref, ton travail est une fatigue, — et le mien, un plaisir.

Je pourrais te parler du labyrinthe où tes pas s'égareront, si tu n'as pris soin de te munir du fil d'Ariane — mais tu n'as que faire de cette mythologie et tu sais qu'on se passe fort bien d'Ariane quand on a pour guides la Nature et la Vérité.

Me voilà bien loin de l'Exposition du *Cercle*, diras-tu.

Mais non, mon cher, j'y suis en plein.

Nature et Vérité : ce sont les deux mots qui la caractérisent à mes yeux.

Je sais bien qu'il s'est glissé parmi les œuvres de la

jeune école, quelques timides spécimens de ce qu'on appelle le *grand art*, mais ils y font si piteuse figure que ce n'est pas la peine d'en parler.

En tout cas — et c'est un grand point — le placement ne laisse guère à désirer.

Au *Cercle* on est pour ainsi dire en famille.

Si l'on y montre parfois un peu de partialité, il ne faut pas trop en murmurer.

Un père en fait preuve aussi, mais c'est uniquement pour les enfants malingres qui réclament des soins tout particuliers.

Cette partialité ne peut d'ailleurs causer aux œuvres fortes aucun tort réel.

Il n'y a que deux rangs de tableaux. Par conséquent, pas de danger qu'un chef-d'œuvre aille se perdre dans les frises.

Je dirai plus, — la rampe n'est ambitionnée que parce que l'on sait qu'elle est réservée aux toiles que l'on veut imposer à l'admiration publique.

Elle n'est pas également profitable à tout le monde.

On rend souvent, en l'y plaçant, un fort mauvais service au peintre que l'on croit protéger!

La perspective, l'optique, ont des exigences qui ne cadrent pas toujours avec les préjugés académiques.

Et, remarque bien, mon cher Marc Véry, que je ne parle en ce moment que des œuvres réellement méritantes.

La *Giuletta* de Philippet est bien mieux appréciée qu'elle ne l'eût été, campée à la rampe.

Il est, au contraire, deux ou trois tableaux dont on connaîtrait davantage la valeur si l'on n'avait cru leur faire honneur en détruisant le point de vue où le peintre a dû se placer.

Ce n'est pas pour Monsieur Stallaert ni pour Monsieur Robert — *arcades ambo* — que je dis cela.

Un mot encore :

J'ai dit qu'au *Cercle* on était en famille. La famille est complète, y compris les belles-mères. Mais les belles-mères passent et les enfants restent.

Or, nous avons là pas mal d'enfants vigoureux.

Je t'en parlerai prochainement. Laisse-moi seulement te citer, pour te faire venir l'eau à la bouche et par lettre alphabétique, pour ne pas faire de jaloux...

Agneessens, Artan, Asselberghs, Bouvier, Chabry, Cluysenaer, Coosemans, De la Hoese, De Vigne, V. Fontaine, Gabriel et... mais non, j'y renonce. La liste serait trop longue et j'ai déjà omis plusieurs noms qui méritent mieux qu'une mention.

En attendant ta première, à bientôt ma deuxième.

FREEMAN.

RUPTURE

*Personne de nous deux ne parla de poison
Ni d'amour au delà de la tombe fidèle:
Nous nous étions connus lorsque vint l'hirondelle,
Nous nous sommes quittés quand changea la saison.*

*Personne de nous deux ne crut avec raison
Qu'apprenant qu'elle était loin de moi, moi loin d'elle,
Pareils à des oiseaux d'argent, à tire d'aile,
Les astres effarés fuiraient de l'horizon.*

*Non: la rupture fut simple et très naturelle:
Nul regret, nul sanglot, pas un mot de querelle,
Pas un cri ne troubla le sommeil du matou;*

*Comme nous avions eu l'imprudence d'écrire,
Nous nous sommes rendu nos lettres, — voilà tout,
Et tous deux, nous avons continué de rire.*

HENRY CÉARD

JEAN ROUSSEAU

En signant la nomination de M. Rousseau à la direction des Beaux-Arts, M. le Ministre de l'intérieur a répondu au vœu général des artistes.

Nous félicitons, sans réserve aucune, M. le Ministre de son heureux choix, MM. les artistes d'avoir acclamé le nom de Jean Rousseau avant même sa nomination.

Le passé artistique du nouveau directeur des Beaux-Arts est irréprochable.

Au sortir de l'Université libre de Bruxelles, la peinture tenta Jean Rousseau; mais bientôt ses penchants à la littérature lui firent abandonner le pinceau pour la plume.

Son premier livre, en collaboration avec M. Louis Hymans, fut *le Diable à Bruxelles*, œuvre de début, il est vrai, mais empreinte déjà de ce caractère d'indépendance qui plus tard s'est bien justifié et sut pleinement se développer. Pendant de longues années il fut l'hôte brillant de Paris, et resta attaché au *Figaro* aussi longtemps que les allures de ce journal permirent à un homme tel que Jean Rousseau d'y avouer sa collaboration.

Il y signa de nombreux Salons, y fit de nombreuses critiques artistiques des plus remarquables et des plus remarquées. On admirait surtout dans ces articles d'une littérature robuste et colorée. la conviction, un sens élevé et le goût le plus parfait.

M. Rousseau décrivit aussi *Paris-dansant*, qui reste une œuvre purement littéraire et fantaisiste comme son autre volume, les *Coups d'épée dans l'eau*.

Son retour en Belgique date de quelques années déjà. Sa réelle vocation s'y fixe et prend son complet développement.

Sa passion pour les arts l'emporte sur tout le reste et il se livre en maître à son étude favorite. Différentes brochures artistiques sont publiées, entre autres les *Peintres flamands en Espagne*, résumé des recherches faites par M. Rousseau dans ce pays, par ordre du gouvernement.

Tout le monde suit ses *Salons de l'Echo du Parlement* et les aime pour la correction et la clarté du style, pour la justesse des observations, pour le point de vue élevé d'où sont faites ces critiques et pour l'enseignement qu'on en peut retirer.

Professeur d'esthétique à l'Académie royale d'Anvers, M. Rousseau donne son cours de la plus remarquable, de la plus intelligente façon: son récent album de *Types grecs et Types modernes* comparés, en fait foi.

Secrétaire de la Commission royale des monuments, M. Rousseau utilise au profit de l'art les nombreux voyages de recherches dont le chargea le gouvernement: bientôt doit paraître en effet son curieux ouvrage sur la *Sculpture flamande* aux premiers siècles, — une véritable révélation!

Voilà ébauchée rapidement la carrière artistique du nouveau directeur des Beaux-Arts. Elle se peut résumer ainsi: l'Art fut l'unique but et l'effort constant de M. Jean Rousseau.

Artistes, c'est pour vous la meilleure, la plus sincère garantie. Et chacun peut être convaincu de l'heureuse et féconde influence que ne tardera guère à exercer sur la chose artistique en notre pays, un directeur des Beaux-Arts tel que M. Rousseau: actif, probe, éclairé, intelligent, et dont ainsi peut se résumer la vie: *Tout pour l'Art!*

LE CRAYON SATIRIQUE ANGLAIS

LES CONTEMPORAINS

I

Castigat ridendo mores.

Passant en revue les principaux journaux à images publiés à Londres, nous avons, dans un précédent article (1), exposé des considérations générales sur la *Presse illustrée en Angleterre*. Au cours de ces observations, nous n'avons accordé à la presse satirique qu'une place relativement restreinte, comptant bien revenir, dans un article spécial, sur la faculté d'observation, la sincérité dans le rendu des types et des caractères qui distinguent l'œil et le crayon de nos voisins.

Esquissant à grands traits la différence entre les satiristes français et anglais, nous nous sommes brièvement occupé de *l'esprit*, cette qualité maîtresse des uns, de l'humour, cette faculté dominante des autres.

Sans qu'il soit besoin de le définir ici, chacun sait ou devine, plus ou moins, ce qu'on entend par l'esprit, dans l'acception essentiellement française, parisienne, souvent quelque peu boulevardière du mot. La vivacité de conception, le tour imaginaire de la pensée, l'habileté à envisager toutes choses sous des côtés multiples, et à en tirer des saillies ingénieuses, brillantes, ce sel attique, enfin, qui a fait surnommer Paris la moderne Athènes, — tout cela, cher lecteur, — et bien des choses encore, — constitue l'esprit.

Vous le savez comme nous, ce mot magique exerce sur les héritiers du nom gaulois un prestige tel, que chacun croit, ou veut avoir de l'esprit: c'est presque une maladie! On choisit cet enfant gâté, on se serre, on se met à la torture pour l'engager à prendre place à sa table, on excuse ses faiblesses, on lui pardonne tout. Quiconque obtient accès dans les coulisses de son théâtre, s'estime le plus heureux des hommes; mais souvent, tel qui croit tenir une entrée de faveur, voit son rêve s'évanouir devant l'écriveau: relâche!

Rien n'est en effet, plus capricieux, plus inconstant que l'esprit.

L'humour en est une variante, et une variante essentiellement britannique. Dickens, Sterne, Thackeray, en littérature, et toute la pléiade des satiriques du crayon, ont cultivé avec

(1) Voir les numéros 18 et 19, année 1877.

un succès sans rival cette plante indigène qu'on a tenté en vain d'acclimater sérieusement ailleurs. Les Français y ont réussi parfois ; mais la plante n'a guère poussé de rameaux, et les efforts de quelques-uns sont demeurés stériles : l'esprit gaulois est resté maître du terrain.

Qu'est-ce, à proprement parler, que l'humour ? Définition difficile, qui a dérouter, et dérouté chaque jour les plus habiles lexicographes.

Le mot est anglais comme la chose. Dans son acception vulgaire, il signifie simplement humeur ; mais en analysant l'humour au point de vue qui nous occupe, nous y remarquons les particularités suivantes : imagination vive, enjouée, bizarrerie dans l'observation et l'interprétation des choses ; originalité plaisante, tantôt finement mordante, tantôt lourde, burlesque, rarement voulue : car c'est là une des qualités de l'humour, de se montrer presque toujours spontané, naturel ; enfin et surtout, une forte dose d'ironie.

Le mot de ce mauvais plaisant recommandant à un condamné à mort sur le point de marcher au supplice, de ne pas oublier son parapluie, « parce qu'il pourrait pleuvoir en route, » est légendaire. C'est là de l'humour, — de l'esprit empreint de la plus amère ironie.

N'est-elle pas en butte aussi aux ironies du sort — ce grand maître en humour — l'excellente et volumineuse *old lady* de John Leech, jetant des cris de désespoir par la portière d'un *cab* renversé, et recevant du farouche automédon pour toute réponse : — Vous faire sortir, allons donc, la bonne plaisanterie ! Quand vous m'aurez payé pour avoir brisé mes ressorts !

Et cette ironique satire de l'enfance égoïste (*Charles Keene* feicit) :

— *Monsieur Bébé* (*Intelligent boy*) : — Papa, je suis triste que tu aies la grippe.

— *Le Père, attendri* : — Et pourquoi ça, mon garçon ?

— Parce que je pourrais l'attraper, donc !

Dans d'autres cas, l'ironie est simplement gaie, comique : un anglais blasé se vante de ses aventures de chasse : il a tué des tigres aux Indes, des lions dans le Sud de l'Afrique.

— Le fait est, dit-il à un Allemand, que je ne tiens à la chasse qu'autant qu'on y trouve des éléments de danger.

— Ah ! vous aimez le tancher, lui répond l'autre avec son accent typique ! alors, fenez tone avec moi : l'autre chour, jasant avec mon beau-frère, che lui ai diré une palle tans l'esdomac ! (*I shooded my broder-in-law in de sdomach* ! (Du Maurier, dans *Punch*).

En parlant des principaux coryphées du genre, nous citerons d'autres exemples de nature à mettre en relief les particularités de l'humour. Pour bien faire comprendre le rôle que joue la caricature ou la peinture des mœurs chez nos voisins, il est un point sur lequel nous devons tout d'abord établir un parallèle entre les deux pays, — la *puissance du ridicule*.

En France, — on l'a dit et redit, et l'expérience de chaque jour le prouve, — le ridicule tue : rien d'étonnant à ce que tout le monde le craigne. En Angleterre, — quiconque a habité ce pays peut l'affirmer, — le ridicule n'atteint guère ; quoi de surprenant alors à ce qu'il passe presque inaperçu !

Pour être plus exact, nous devrions dire la *ridiculisation* : nous serions mieux compris, en distinguant de la sorte la

cause de l'*effet* de la satire, — le ridicule inhérent à certains hommes ou à certaines choses, et la ridiculisation au moyen de laquelle on signale ce ridicule à l'attention publique.

En France, une personne, une chose est-elle ou paraît-elle ridicule, — vous voyez aussitôt son existence compromise : on la poursuit, on la traque, on la houspille à qui mieux mieux, sans trêve ni répit ; on la *tourne en ridicule*, et cette ridiculisation, les trois quarts du temps, l'achève, la détruit.

Que si par hasard *elle en réchappe*, croyez bien qu'il lui aura fallu déployer une habileté grande ou un esprit inouï, car le génie de la ridiculisation est impitoyable.

La *crainte du ridicule* exerce donc chez nous une influence considérable, et avouez-le, cette situation donne beau jeu à l'observateur satirique : d'un mot, très-souvent, d'un coup de crayon habile, il démolit un homme ou une chose, — et c'est là peut-être un côté faible de la spirituelle nation.

Chez nos voisins d'outre-Manche, rien de tout cela : le ridicule passe le plus souvent inaperçu, la ridiculisation, en général, n'atteint pas.

Ce que nous qualifierions d'ailleurs de ridicule, est souvent à peine *risible* en Angleterre : on s'en amusera peut-être au début, on s'y accoutumera ensuite, certains l'imiteront assurément ; mais rarement on s'imaginera de la tourner ouvertement en ridicule avec quelque espoir de succès.

C'est qu'aussi le caractère anglo-saxon s'accommode plus que le nôtre de l'originalité.

En France, un homme bien élevé n'acquiert des droits à la considération d'autrui qu'autant qu'il se conforme aux usages généralement admis, qu'il se lève, déjeûne, dîne, se promène, vaque à ses affaires, se couche à des heures déterminées, s'habille comme *on s'habille*, marche comme *on marche*, parle comme *on parle* ou se taise quand *on se tait* ; en d'autres termes, qu'il *fasse comme tout le monde* !

Sans vouloir prétendre qu'il n'en soit pas ainsi pour une forte partie de la société anglaise, et que la *cant* et la *fashion* n'aient pas leurs exigences comme la mode, il n'en reste pas moins acquis que, de Londres à Edimbourg et de Dublin à York, le *perfect gentleman* du *high life* n'est guère reconnu tel qu'après une série de belles et bonnes excentricités !

Nous connaissons tous cette manie de l'extraordinaire qui caractérise particulièrement les classes élevées du Royaume-Uni. Il suffirait d'ailleurs pour s'en convaincre de consulter les *Annales du Pedestrian club* (cercle de touristes pédestres), — du *Traveller's club*, dans lequel on n'est admis qu'en justifiant d'un voyage au long cours à une distance minimum déterminée, — de l'*Alpine club*, qui enregistre chaque année avec orgueil le nombre de ses membres engloutis dans les précipices alpestres, — du *Bicycle club* (vélocipédistes), et d'autres sociétés pour l'amélioration de la race humaine par le mépris de la vie et ses conséquences !

En France, — voyez le contraste, — *original* est presque synonyme de *demi-fou* !

De cette indifférence du public pour le ridicule, il résulte que la caricature anglaise, sentant diminuer sa puissance, s'est engagée peu à peu dans une voie d'indulgence, de bénignité excessive. Même en politique, et malgré des immunités que lui envie à cette heure la caricature française, elle ne frappe point ; c'est à peine si d'une main elle égratigne, et,

comme elle a horreur du sang, vite de l'autre elle pansé la blessure.

Où est le beau temps des Hogarth, des Rowlandson, des Gillray, chez nos voisins, des Philipon, des Daumier, chez nous ! La grande caricature politique est allée rejoindre les autres abus des âges de liberté et d'héroïsme ! Ici, la censure officielle lui a fermé la bouche ; là, une autre censure, — le goût du jour, intolérant, guindé, incolore, a émoussé ses armes en étouffant sa voix.

MARS.



L'INTERMEZZO

poëme par Henri HEINE (Sutle)*.

XXX

*Le myosotis dont le bleu se joue
Dans tes yeux où luit un feu surhumain,
Les roses, aux tons charmants, de ta joue,
Les lys blancs et purs éclos sur ta main ;
Tout en toi fleurit avec la jeunesse
Mais — et tous les soins seraient superflus
A tâcher qu'enfin il vive et renaisse —
Seul ton petit cœur ne fleurira plus.*

XXXI

*Le monde est si gai ! Si bleus sont les cieux !
Le vent est si doux ! — Les fleurs, sur la voie,
Preignent au soleil des tons radieux
Et les hommes sont partout dans la joie.
Moi pourtant je dois par un jour si beau,
O sépulcre noir, heurter à ta porte,
Et las, me coucher, au fond du tombeau,
Près de l'amoureuse étendue et morte.*

XXXII

*Ma douce bien-aimée, alors que tu seras
Dans le tombeau placée,
J'y descendrai me mettre auprès de toi, mes bras
Te tiendront enlacée.
Je t'embrasse, te presse ardemment sur mon sein,
Toi blanche, toi muette,
Toi froide ! — Je frissonne, et crie, et trouve enfin
La mort que je souhaite !
Minuit ! Les morts quittant leur abri sépulcral
Dansent autour du nôtre
Où nous demeurons sourds au lugubre signal
L'un dans les bras de l'autre.
Les morts, quand retentit du dernier jugement
La trompette inflexible
Se lèvent ! — Nous restons, indissolublement
Liés, couple impassible.*

XXXIII

*Sur une montagne du nord
Un sapin isolé se dresse,
Et, par la farouche caresse
D'un vent d'hiver bercé, s'endort.*

(*) Voir n° 10, 12, 14, 16, 19, année 1877.

*Sous son manteau de givre, il rêve
D'un palmier qui morne et dolent,
Là-bas sur un rocher brûlant
Pleure et se désole sans trêve.*

XXXIV

*La tête dit : si j'étais seulement
Le tabouret où se repose
Son petit pied souple et charmant,
Elle aurait beau sur moi trépigner méchamment
Que je bénirais son pied rose !*

*Et le cœur dit : si j'étais seulement
Sa pelotte de fine soie,
Elle pourrait négligemment
Jusqu'au sang me piquer impitoyablement ;
Que je souffrirais avec joie !*

*La chanson dit : Si j'étais seulement
L'heureux papier qu'elle déchire
Pour ses papillotes ! — Aimant
Mon sort, je lui dirais mystérieusement
Ce qui dans moi vit et respire !*

XXXV

*Quand ma bien-aimée était loin de moi,
Je perdais tout à fait le rire.
De gais compagnons, voyant mon émoi,
Voulaient m'égayer. Ils avaient beau dire,
Bien que leur gaieté fut de bon aloi
J'étais incapable de rire.*

*Depuis que je l'ai perdue à jamais
Mes yeux ne versent pas de larmes,
Et de quel amour, pourtant, je l'aimais !
Contre la douleur mon cœur fut sans armes,
Et ce cœur brisé saigne toujours !... Mais
Je ne puis plus verser de larmes.*

XXXVI

*Souvenir importun qui m'obsède et m'opresse,
Hôte qui me fait peine et plaisir à la fois,
Corps et âme je t'ai possédée autrefois
Et ne puis l'oublier, ô ma chère maîtresse !
Que ne l'ai-je ce corps, aux lèvres savoureux,
Si sveltes et dont jamais la grâce ne s'altère !
Pour l'âme, vous pouvez, amis, la mettre en terre
J'en ai moi-même assez, bien assez pour nous deux !
C'est ton corps, seulement ton corps que je réclame,
Et de mon âme en lui je mettrai la moitié.
Puis, nous entrelaçant, couple déifié,
Nous formerons alors un tout de corps et d'âme.*

XXXVII

*Endimanchés, des bourgeois
Parmi les prés et les bois
S'esbaudissent.
Saluant le renouveau,
Légers comme le chevreau
Ils bondissent.
Écarquillant leurs yeux ronds,
Ils scrutent des environs
Les merveilles ;
Au chant des moineaux, vibrant,
Larges et longues ouvrant
Leurs oreilles.*

*D'un rideau lourd, tristement
 Je couvre hermétiquement
 Ma fenêtre.
 Afin de voir en plein jour
 Le spectre de mon amour
 M'apparaître.
 Près de moi, comme quelqu'un
 Qu'on attend, l'amour défunt
 Prend sa place.
 A mes yeux noyés de pleurs
 Le tableau de mes douleurs
 Se retrace.*

C. TABARAUD.-E. VAUGHAN.

CENTENAIRE DE CAXTON

L'Angleterre intellectuelle se prépare à célébrer le mois prochain une fête qui marquera dans les annales typographiques — et littéraires du monde. Il s'agit du quatrième centenaire de l'introduction de l'imprimerie en Angleterre par William Caxton. On suppose, en effet, que c'est en 1477 qu'il acheva d'imprimer son premier livre dans l'abbaye de Westminster — du moins c'est là l'opinion de M. W. Blades, *Caxtonien* érudit et fervent, auteur d'ouvrages remarquables, et l'un des principaux organisateurs du centenaire.

M. Blades a autour de lui un splendide état-major. Il y a d'abord les dignitaires de l'ordre politique et diplomatique — membres *honoraires* naturellement et qui doivent être très-honorés; puis, une pléiade de noms chers aux amis des lettres et des *caractères* : Thomas Carlyle, Hepworth Dixon, Winter Jones (du British museum), A. Firmin Didot, le professeur Tyndall, Coxe (de la biblioth. Bodleienne d'Oxford), Jules Clave (de Paris), Campbell (de la Haye), etc., etc., et pour la Belgique, Ruclens, l'érudit de la bibliothèque de Bourgogne, et Van der Haeghen, le bibliophile Gantois. C'est dans notre petit pays que Caxton fit ses premières armes typographiques. Colard Mansion fut, paraît-il, son maître. En tout cas, c'est à Bruges qu'il imprima son premier ouvrage. Nous devons donc être représentés à son centenaire, et les organisateurs ont choisi à merveille notre nonciature.

Nous reviendrons sur la festivité qui se prépare — à London. Constatons que l'occasion serait admirable pour un congrès européen de typographie; le comité organise une exposition — espérons que le congrès est sous-entendu. On exhibera à South-Kensington, en mémoire de Caxton, d'abord tout ce qui est sorti de ses presses, puis des exemplaires de Colard Mansion — et autres contemporains ou prédécesseurs, depuis les incunables jusqu'à Aldus. Vient ensuite la typographie moderne, — artistique, courante ou commerciale, — la stéréotypie, l'électrotypie, les illustrations, et toutes les applications multiples des perfectionnements contemporains. Notons enfin qu'on exposera les portraits, les autographies, les diverses curiosités qui se rapportent aux illustrations de la littérature, de la typographie, de la librairie et de la fonderie de caractères.

EN TRAMWAY

*« Complet ! » cria quelqu'un par les glaces voilées:
 Nous restâmes dehors sans souci des passants.
 C'était au crépuscule, en files étoilées
 Couraient les becs-de-gaz au long des rails luisants.*

*Parfois un tram croisait, lourd, en lanterne glauque
 Et ronde, nous dardant comme l'œil vert des chats.
 Je t'enlaçai. Vers moi, douce, tu te penchas...
 L'homme aux billets nous dit : « Pour où ? » d'une voix rauque ?
 Je te gardais blottie et tiède sur mon cœur.
 Nous causions tendrement, les voix souvent éteintes
 Quand le rail et le frein criard hurlaient en chœur.
 Sur ta nuque où le gaz plaquait ses fauves teintes
 Ma lèvre s'oublia, frissonnante... Muet,
 Le conducteur, sans voir, faisait claquer son fouet !*

THÉODORE HANNON.

MASSENET

(Suite.)

Depuis longtemps déjà, Massenet est classé parmi les compositeurs de grand talent. Sa personnalité est nettement marquée dans des œuvres de genres bien différents, mais qui, toutes, attestent une puissante originalité, un style riche en grandeur et en grâce. Pourtant le compositeur reçoit des impulsions extérieures auxquelles il obéit — non pas aveuglément — lorsqu'elles viennent des maîtres vénérés qui ont, par un commerce assidu, développé ses aptitudes et mûri son talent.

On est toujours le fils de quelqu'un, dit le juge de Beaumarchais. Ceci est surtout vrai en musique.

Massenet est avant tout lui-même, mais il a vécu, musicalement parlant, dans l'intimité de quatre des plus grands musiciens de ce temps : Wagner, Berlioz, Gounod et Verdi, desquels il apprit à maîtriser les écarts d'une imagination toujours ardente, toujours fiévreuse, sans jamais laisser étouffer la sève qui débordait en lui, tout en enrichissant de dons précieux une science déjà sûre d'elle-même.

Massenet a, dans sa jeunesse, ressenti pour Wagner une admiration fervente, admiration qui fut sans bornes jusqu'au jour où le jeune compositeur français comprit et aima Berlioz. Massenet fut pris entre ces deux courants opposés; l'un, qui venait d'Allemagne apportant la révolution dans l'opéra moderne; l'autre, allant de France en Allemagne et révolutionnant la symphonie. Doué d'un esprit très-fin et clairvoyant, il sut ne pas partager les enthousiasmes de parti-pris et garda pour Wagner un culte qu'il refusa obstinément au *wagnérisme*.

C'est en quittant le Conservatoire que Massenet passa par l'église Wagnérienne, route dans laquelle s'était engagé avant lui l'auteur de *Faust*. Tout disposé à s'incliner devant les belles parties du génie musical de Wagner, il ne pouvait accepter d'emblée toutes les prétentions wagnériennes : il fit de prudentes réserves, mais il est facile de retrouver dans ses œuvres l'empreinte ineffaçable de son passage dans l'école allemande moderne.

En s'éloignant un peu de Wagner, il retrouvait dans Berlioz, mais dans une mesure plus propre à son tempérament musical, les caractères distinctifs de cet art nouveau qui, dans le drame lyrique, a donné à l'orchestre une place si grande.

N'avons-nous pas retrouvé dans certaines parties du prélude et des introductions de la première et de la deuxième partie d'*Eve* les influences indéniables du magistral et fascinant auteur de la *Damnation de Faust* ?

Mais il y a dans certaines phrases musicales une suavité de contours, une délicatesse de formes et parfois aussi une mièvrerie — vite corrigée — qui rappellent le grand charmeur de *Faust* et de *Mireille*.

Nous le disions plus haut : Massenet est l'un des adeptes les mieux doués de l'école moderne franco-allemande dont les tendances ont pour but de donner à l'orchestre une importance presque dominante. Mais Massenet ne partage pas les dédains de l'école pour ce que nous appelons la mélodie, le motif. Comme Gounod, comme Verdi (1) — voué il y a peu d'années encore, à l'insipide cabalette italienne — le jeune auteur du *Roi de Lahore* reconnaît les merveilleuses ressources de l'art nouveau, mais il cherche des motifs et accueille la mélodie. Jusqu'à présent — et puisse-t-il en être toujours ainsi — l'idée pour lui vaut mieux que la sonorité et le sentiment vaut mieux que l'idée.

Nous aurons le bonheur, sans doute, d'entendre le *Roi de Lahore*, l'année prochaine au théâtre de la Monnaie, et nous espérons n'avoir point à nous rectifier. Le succès croissant de l'œuvre à l'Opéra, nous autorise à entretenir cet espoir. La consécration de ce dernier succès assigne dès maintenant à Massenet la première place, à côté de Gounod, parmi les grands musiciens de l'école moderne française.

D.-G. NOËL.

(1) Les grandes pages inspirées d'*Aïda* ont passionné Massenet : certaines parties du *Roi de Lahore* attestent ce fait.

GAZETTE ARTISTIQUE

Wenio nous écrit d'Ostende :

Le hasard me fit trouver hier dans l'église d'Ostende.

Je voulus visiter le monument élevé à la mémoire de la feuë reine des Belges. Quelle ne fut pas ma surprise, en trouvant cette chapelle qui, à tous les points de vue, devrait être respectée, employée comme débarras aux encombrants accessoires d'église.

N'a-t-on pas le droit d'engager et de forcer M. le curé d'Ostende à plus de respect et de pudeur : ne peut-on lui faire déménager ses ustensiles multicolores et ses friperies ? Que doivent penser de notre zèle les étrangers qui visitent ce monument, en voyant le peu de soin avec lequel on fait respecter le mausolée de la mère de notre roi ?

— La vente « marche bien » à l'Exposition du *Cercle artistique et littéraire* : neuf tableaux ont déjà trouvé amateurs.

Voici la liste des œuvres vendues à des particuliers :

Lever du Soleil dans la brume, A. Bouvier ; *Vue du Canal de Willebroeck*, Crépin ; *Mignon*, Charles Hermans ; *La pêcherie à Gand*, Mascart ; *Piccolino*, Robert.

Quatre toiles ont été acquises par S. M. le Roi :

Coin du Canal à Haeren (aquarelle), Stacquet ; *La gardeuse*, X. Mellery ; *Etude*, A. Lacombé ; *Dans les dunes*, Théodore Hannon.

— La foule s'arrête, depuis quelques jours, devant l'étalage des frères Van Roy, boulevard Central, près du café Sesino. C'est là que sont exposés les objets composant la magnifique *Prime, Tombola gratuite*, offerte par la *Fédération artistique*, de notre confrère, Gustave Lagye, à ses abonnés.

Il y a là cinq tableaux, dont un *Marât*, grandeur nature, du peintre P. Neuckens et des *Vaches en pâturage*, de l'animalier Frans De Beul ; plusieurs terres-cuites, un plat de cuivre repoussé par le ciseleur Labaer, médaillé de Philadelphie, une aquarelle, des gravures, un album de photographies, etc., le tout représentant, au moins, une valeur de cinq à six mille francs.

La *Fédération artistique* a deux bureaux. L'un à Bruxelles, rue Verboeckhaven, 88 ; l'autre à Anvers, Rempart Sainte-Catherine, 23. Elle paraît toutes les semaines. Le prix de l'abonnement est de 15 francs.

— Fortunio, l'auteur de *Jane Hartley*, comédie en cinq actes représentée l'hiver dernier au Théâtre Molière, vient de faire éditer sa pièce à Paris chez Dentu. L'on se rappelle que *Jane Hartley* a remporté à Bruxelles un très-joli succès.

GAZETTE MUSICALE

— Voici le programme du festival qui sera donné à Liège le 2 juin, en présence de la famille royale.

Premier jour.

Symphonie en <i>ut</i> mineur	Beethoven
Hymne à la Patrie	Rongé
Chœur et air d'Orphée (solo : M ^{lle} Keller)	Gluck
Caïn, scène avec chœur (solo : Dauphin)	Radoux
Élie, 1 ^{re} partie. Solistes : MM ^{es} Fursch-Madier, Keller, MM. Wéry, Sylva, Dauphin.	Mendelssohn

Deuxième jour.

Ouverture de la Flûte enchantée	Mozart
Obéron (chanté par M ^e Fursch-Madier)	Weber
Concerto (Joachim)	Beethoven
Air de Stratonice	Méhul
L'Escaut	Benoît
Chœur des Émigrants (la Légia)	Gevaert
Clair de Lune et Été, duos	Soubre
2 ^e acte. Richard Cœur-de-lion	Grétry
Air de Fidelio (M ^e Fursch-Madier)	Beethoven
Grand chœur d'Élie	Mendelssohn

M. Radoux en composant ce trop court ! ? programme, a pris à tâche de faire entendre les œuvres des principaux compositeurs belges. C'est fort bien.

Nous devons remarquer toutefois la place effacée que M. Radoux a donnée à son prédécesseur M. Soubre, dont il avait reçu le conservatoire tout organisé.

M. Radoux eut fait preuve de délicatesse en faisant exécuter l'une des compositions chorales qui ont fait la popularité de M. Soubre (*Les Corsaires grecs*, par exemple), ou mieux encore son *Requiem*, sa *Symphonie* ou son *Ave Verum*. Il se borne à donner deux petits duos de salon, fort bien certainement, mais qui ne donneront pas une idée suffisante du talent de M. Soubre.

D'où provient ce manque d'égards pour la mémoire de l'ancien directeur du conservatoire. M. Radoux craindrait-il de mettre son *Caïn* en présence d'œuvres comme le *Dies Irae* ou le *Sanctus* du *Requiem* de M. Soubre ? Qui sait ! Il est vrai qu'il vaut mieux flatter les vivants qu'honorer les morts !

— Un temps peu élément a contrarié l'inauguration des *concerts du Waux-Hall* et c'est vraiment dommage. Depuis que M. Dupont dirige cette vaillante phalange artistique, on a pu constater d'année en année les progrès marqués de l'orchestre de la Monnaie. Aux qualités d'ensemble et de sonorité qui le distinguent sont venus se joindre le style remarquable et un sentiment bien entendu des nuances.

C'est ce que Camille Saint Saëns a pu constater dernièrement. Le célèbre compositeur et critique français, s'était arrêté à Bruxelles en revenant d'Anvers. M. Dupont l'ayant remarqué parmi les auditeurs, fit immédiatement exécuter au pied levé le *Rouet d'Omphale*. Le public et l'orchestre firent à l'auteur une ovation chaleureuse et bien méritée. M. Saint Saëns a été vivement surpris de la délicatesse et de l'habileté de cette exécution improvisée. Aussi a-t-il manifesté le désir d'avoir l'année prochaine des interprètes aussi intelligents pour sa *Jeunesse d'Hercule*. Ce sera une bonne aubaine pour notre théâtre de la Monnaie.

Parmi les nouveautés nous avons remarqué un arrangement excellent de M. Jehin, sur le *Vaisseau Fantôme* de Wagner. Nous engageons vivement M. Jehin à nous faire entendre d'autres fantaisies sur les opéras du grand compositeur.

REAL.

— La *Société des Fanfares* de Fontaine-l'Évêque, lauréate des concours de Namur, Neuilly, Paris et Douai, vient de partir pour Luxembourg. Sous la direction de M. Michel Krein, sous-chef de la musique particulière du roi, elle y donnera une brillante série de concerts.

— La fin de la saison a été marquée par les auditions d'œuvres de nos compositeurs belges. En dernier lieu c'était le tour de *M. Balth. Florence*, de Namur. Le concert se donnait au profit de l'œuvre de la civilisation de l'Afrique centrale.

M. Balthazar Florence présentait ses œuvres au public dans des conditions bien défavorables. Tous ses solistes étaient détestables. Néanmoins le public choisi qui s'était rendu à son appel, lui a prodigué des marques non équivoques de sa satisfaction et l'a rappelé d'une voix unanime à la fin du concert.

Le programme se composait de deux parties. La première était composée de morceaux séparés. Il avait consacré la deuxième à l'exécution des *Houilleurs*, grande scène lyrique et dramatique qui a eu beaucoup de succès, à Namur, Charleroi, Verviers et dans plusieurs autres villes.

Le *Fest Marsch* et les morceaux de musique religieuse sont très-bien orchestrés. Ils annoncent une très-bonne entente des ressources harmoniques et beaucoup d'expérience dans l'emploi des voix et des instruments.

Nous avons particulièrement remarqué le *Jehovah*, écrit avec talent dans le style fugué. Il renferme un charmant solo, véritable inspiration.

Les *Houilleurs*, dont les paroles ont été composées par M. Louis Delisse, sont une œuvre plus importante. *L'Artiste* en a publié, l'an dernier, un compte-rendu détaillé.

Après quelques mesures d'introduction, une voix récitante

débuté sur des tenues d'orchestre, et décrit les diverses péripéties si émouvantes et si dramatiques qui accompagnent souvent le travail des mines. Ce monologue, fort bien récité par M. Ad. Honincks, a fait beaucoup d'effet. L'orchestre y suit les paroles et les souligne de ses descriptions.

Après cette entrée en matière, les soli et les morceaux d'ensemble se succèdent. Nous citerons parmi les plus applaudis, le *quintette* avec chœur et l'*Hymne final*.

En somme, M. Balthazar Florence nous a montré qu'il est un musicien de talent. Il a la phrase facile et chantante, et joint à cet élément de succès des connaissances sérieuses en harmonie et en orchestration. M. Florence est aussi fabricant d'orgues. Celui que nous avons entendu à son concert a de très-belles qualités de son.

H.

— Le Gouvernement refuse toujours de payer les frais d'exécution de la cantate de M. Devos. Fort bien! Mais qui remboursera aux pauvres artistes bruxellois les frais de déplacement que leur ont occasionnés les trois ou quatre répétitions qui ont eu lieu à Gand? Il faudrait pourtant que l'on s'entende!

Nous avons reçu dans nos bureaux des plaintes très-amères à ce sujet, et il importe, nous semble-t-il, qu'il soit fait droit le plus tôt possible aux trop justes réclamations des artistes. Que le Gouvernement réduise le compte de M. Samuel à un total raisonnable et s'empresse alors de l'acquitter.

M. Samuel à qui les artistes se sont adressés fréquemment répond invariablement: intétez-moi un procès, j'en interterai un à l'Académie qui en intertera un troisième au Gouvernement!... Si l'on ne trouve pas d'autre moyen que celui-là, les artistes pourraient bien attendre toujours et, comme sœur Anne, ne voir jamais rien venir!... V. R.

CAFÉ RESTAURANT DU PATINAGE

Skating-Rink du Rond-Point de l'Avenue Louise

Entrée libre.

Patins du système Bennett à grandes roulettes. Consommations de choix.
recommandées pour la célérité, la facilité des mouvements et la sécurité qu'ils donnent dès le principe.

Location des patins: 0.50 cent. et 1 fr. d'après la dimension des roulettes.

Tous les jours, de 2 à 5 heures, valse et quadrilles exécutés sur un piano-mécanique de facture excellente.
Vins d'Oporto et de Xères, garantis de provenance directe à 50 cent. le verre. — Agence pour la vente en gros et en détail.

MAISON FELIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FILSAINS ET TOLS - LAMES DE CRAYONS

FABRIQUE
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS
Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAINES

COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE - EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,
Meubles d'atelier anciens et modernes,
Panneaux, chevalets d'atelier, de campagne
et de luxe, Boîtes à couleurs, parasols,
chaises, etc.

PLANCHES A DESSIN

Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

PIANOS FIRMES BERDEN ET C^{ie}

Campo Frères, Neveux et Successeurs, r. Royale. 78

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenweld,
Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^{ie} a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Evrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles. 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

BRUSSELS GAZETTE AND ANTWERP REGISTER

Journal anglais à 10 cent le numéro

Abonnement: 1 fr. 50 pour 3 mois. — rue d'Édimbourg, n° 8
Excellent mode de publicité

PAVÉS DE QUAREGNON, de M. Van Vreckom, à Quaregnon
(Belgique) ingélifs et inattaquables aux acides; adoptés par les administrations des Ponts et Chaussées, chemins de fer de l'Etat, Génie militaire, etc., etc.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE

de M. GUNTHER,

TOUT SPÉCIALEMENT RECOMMANDÉE

Rue Neuve, 23.

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine
Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris



COURRIER HEBDOMADAIRE

ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26
BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, à la rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 »
Etranger : id. 12 50
Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux
libraires.
A Londres, chez SAMPSON Low and C^o, 188, Fleet street, E.C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez ROZET et à l'*Office de Publicité*, rue de la Madeleine;
Au Bureau de la *Chronique* et chez SARDOU, Galeries-
Saint-Hubert;
Chez LESCUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce,
et chez ARMES, rue de Namur.

SOMMAIRE :

*Sixième exposition du Cercle artistique et littéraire. — Une Charrette, sonnet. — Le crayon satirique
anglais. — Infantillage, sonnet. — Courrier de Paris. — Ballade chlorotique. —
L'Extase. — Le festival Rhénan. — Gazette musicale.*

VI^e EXPOSITION

DU CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

A Monsieur Marc Véry, Salonnier de l'ARTISTE,
à Paris.

II

Mon cher Marc Véry,

Pas de tableaux d'histoire au *Cercle*. Cela ne t'étonnera guère et ne te causera pas le moindre regret.

M. Émile Wauters a bien exposé une *tête de vieille* et un *diacre* qui sont, à ce que dit le catalogue, des études pour un tableau d'histoire; en vérité, il n'en est pas la moindre trace.

Le *diacre* et la *tête de vieille*, pourraient aussi bien être des études pour un tableau de la vie moderne, car ce ne sont ni les vieilles, ni les diacres qui nous font défaut.

Ces deux *études* ont été certainement faites d'après nature, et si elles ne suffisent pas à donner une idée complète du talent de l'artiste éminent qui les a signées, elles montrent du moins par quelles recherches de la sincérité il essaie de galvaniser un art qui est mort et bien mort.

De l'histoire à la légende, il n'y a guère de transition.

Grands hommes ayant réellement régné, combattu, — vécu en un mot — ou grands hommes créés par l'imagination des poètes, — lesquels sont les plus vrais ?

Le Tartuffe de Molière me paraît plus vivant que le Louis XIV de l'histoire.

Mais le poète, quand il crée un caractère, ne sort pas pour cela de la réalité. Il a son type sous les yeux. Ce qu'il veut nous montrer surtout c'est l'âme humaine et celle-ci ne varie pas comme nos modes et nos coutumes.

Le peintre, d'ailleurs, n'a pas à son service un art aussi immatériel que la parole. Il ne peut rendre que ce qu'il a vu. Aussi quand il veut nous représenter réellement en chair et en os, les héros et les héroïnes des poètes célèbres, tombe-t-il dans le même écueil que le peintre d'histoire.

La *Mignon* de M. Hermans, le *Shylock* de M. Meunier sont certainement des œuvres de mérite, mais je n'y retrouve ni la *Mignon*, ni le *Shylock* de mes rêves.

Or, les peintres ne devraient jamais oublier ce point délicat — c'est que s'ils sont séduits par un caractère bien tracé, ils n'ont pas été seuls à en subir le charme.

Chaque lecteur de Goethe ou de Shakespeare, pour peu qu'il soit doué d'un peu d'imagination (et quel homme en est complètement dépourvu ?) s'est à son

tour ingénie à créer dans son cerveau la figure triste ou moqueuse, douce ou terrible, qui lui semblait convenir le mieux à chacun des personnages qui l'attiraient ou qui lui répugnaient.

Et, comme chacun de nous tient à cette espèce de création intime et personnelle, nul n'est disposé à l'abandonner pour accepter celle que son voisin prétend lui imposer.

Certes, M. Hermans a fait preuve d'un grand talent dans l'exécution de sa toile, mais personne n'y retrouvera sa *Mignon*, c'est-à-dire, celle que chacun de nous s' imagine être la seule vraie.

Qu'il enlève l'étiquette de son tableau — et je suis prêt à en faire le plus grand éloge.

J'aime cette figure étrange avec son costume un peu théâtral et sa pose un peu cherchée. J'admire cette exécution si sûre d'elle-même et ce ragout de couleur qui vous séduit du premier abord — mais — faut-il me répéter ? je ne reconnais pas plus *Mignon* que je ne retrouve *Shylock* dans le portrait que M. Meunier croit nous en avoir donné.

Je vois simplement un vieux, vêtu d'une houppelande, essayant sur sa main le fil de son couteau.

Le vieux est bien peint, la tête a du caractère, la houppelande est d'une bonne tonalité. — Je t'accorde que c'est un vrai vieillard. — N'attends pas d'autre concession de ma part.

J'aime mieux du même Meunier une figure intitulée *Printemps*.

C'est encore de l'allégorie, comme tu vois, mais c'est ce que l'on appelle une *allégorie réelle*.

Cela représente une jeune fille, tout de blanc vêtue, et jetant un regard — mélancolique — sur un joli bouquet de fleurs.

C'est très-frais de ton et d'un aspect séduisant. — La jeune fille a l'air un peu triste, mais par les printemps qui courent, je comprends assez cela.

Dans le même ordre d'idées je placerais l'*Été* de M. Émile Sacré.

C'est encore une jeune fille, en bleu cette fois, qui est censée représenter la saison que tous nos vœux appellent.

C'est une bonne étude de plein air.

Elle prouve que son auteur observe la nature et cherche à la reproduire fidèlement. — Il y a progrès dans la facture et je n'y trouverai rien à redire sans certains plis du bas de la robe qui me semblent accuser, mal à propos, les contours de la jambe.

Et maintenant, histoire, légende, allégorie, j'ai déjà, je crois, passé tout en revue — car je ne m'imagine pas que tu t'intéresses beaucoup à ce que M. Stallaert appelle : le *Dimanche des rameaux* : une italienne comme en font tous les élèves au sortir de l'Académie, avant d'avoir jamais vu d'italienne.

La *Galatea* de M. Legendre te rappellerait Virgile à peu près au même point que l'abbé Delille !!...

Je te parlerai demain des peintres qui se sont particulièrement occupés des gens, des choses, et des idées de notre temps.

Et ton Salon de Paris, que devient-il ?

FREEMAN.

III

Mon cher Mare Véry,

J'attends toujours ta première lettre sur le Salon de Paris.

Je commence à craindre que tu n'aies imité l'exemple de nos bons pèlerins se rendant à Rome. — Tu auras fait une étape aux Folies-Bergères.

Mais non ; l'art est un dieu absorbant. Il veut que l'on s'attache à lui d'une manière absolue. Je comprends d'ailleurs que ce n'est pas en deux ou trois jours que tu aurais pu examiner, comparer et juger les nombreuses productions artistiques qui se disputent les regards.

Je me résigne donc à attendre encore et, si tu le permets, je vais continuer ma petite revue de l'Exposition du *Cercle*.

Je voudrais aujourd'hui te parler de quelques peintres qui se sont particulièrement préoccupés de faire *vrai*.

Heureux peintres ! — Ils n'ont pas besoin de feuilleter de vieux bouquins pour trouver des sujets. — Tout est sujet pour eux.

Ils ne vont pas non plus décrocher dans les friperies de vieux oripeaux de théâtre pour en habiller leurs modèles.

Leurs modèles, c'est nous, nous bourgeois, ouvriers, artistes ; ou bien ce sont nos mères, nos sœurs, nos enfants ; et, vois jusqu'où va leur sans-gêne : ils se contentent du costume que nous portons.

Ils semblent avoir perdu tout sens de l'idéal.

Aussi quel manque de distinction dans les titres de leurs toiles !

Je prends M. Agnessens. — Sais-tu comment il ose intituler son tableau ?

Groupe d'enfants !!..... — C'ouïs-tu rien de plus trivial ?

Les enfants, à la vérité, sont charmants.

Leur pose, exempte de toute prétention, est saisie sur le vif. Mais, mon cher, ces enfants ressemblent à tous les enfants que nous connaissons. Ils ignorent l'art de se présenter convenablement devant le monde et conservent la liberté de leurs mouvements.

La facture est large, le modelé est bon, — je l'admets, — la tonalité seule me semble un peu lourde, mais (qualités et défauts à part) quelle ignorance des principes du grand art !

Ah ! ce n'est pas ainsi que Gallait..... — Non, je laisse en repos cette gloire d'antan — et j'en viens à M. Philippet.

M. Philippet a deux toiles : *Mon ami Toto* et *Giuletta*.

La première toile est un portrait d'enfant, un portrait chaud et coloré, peint de main de peintre, sans maigreur ni mignardise.

L'enfant est en pleine lumière, il a un petit air décidé qui plaît et qui prouve en même temps qu'il n'a rien de commun avec les héros de l'*Assommoir*.

Giuletta n'appartient certainement pas au même monde. Mais son allure un peu provocatrice montre qu'elle le coudoie fréquemment.

C'est une bonne peinture qui dit bien ce qu'elle veut dire.

M. Philippet se maintient ; c'est plus difficile qu'on ne pense.

Les frères Oyens sont dans le même cas. M. Pierre Oyens a nommé *Pensive* une étude de femme dont la tête est bien modelée. Le cou me semble malheureux comme ton, la main aussi.

L'*Intérieur d'atelier* de M. David, — est une page splendide comme coloris. Elle attire l'œil et le retient. Il y a certes quelques restrictions à faire quant au dessin ; les vêtements ont une importance trop prédominante et l'on ne sent pas assez sous les plis des étoffes la contexture du corps.

Mais comme l'ensemble est vivant et vibrant !

Le *Repos des Cochers*, du même, est une pochade bien amusante où l'on voit un monsieur qui avale un ver-luisant.

FREEMAN.

UNE CHARRETTE

A J.-K. HUYSMANS.

*C'est un chemin poudreux au fond de La Villette,
Plein d'ornières, de trous, les bas avec les hauts
Y causent aux haquets d'effroyables cahots,
Un arbre y pousse seul, — maigre comme un squelette.*

*Hommes en bourgeron et femmes en toilette,
Dans un cabaret borgne, auprès d'un four à chaux,
S'en viennent les lundis, et, buvant des vins chauds,
Ébauchent des aveux que le baiser complète.*

*Or, depuis qu'elle voit des passages d'amants,
Sachant la vanité des éternels serments,
Sans voix pour exprimer sa tristesse secrète,*

*Dans un chantier voisin, par dessus les plâtras
D'un mur moussu qui croule, une vieille charrette
Élève ses brancards au ciel, — comme des bras.*

HENRY CÉARD.

LE CRAYON SATIRIQUE ANGLAIS ⁽¹⁾

LES CONTEMPORAINS

II

Ayant fait nos réserves quant à la portée morale ou civilisatrice du crayon satirique contemporain en Angleterre, nous nous occuperons plus particulièrement, en parlant des maîtres du genre, de sa *portée humoristique* ou amusante, et surtout de sa *portée artistique*.

Deux éléments distincts concourent habituellement à l'effet d'une satire au crayon : le *dessin*, la *légende*. Le peintre satirique le plus digne de ce nom est celui qui produit à la fois, et presque simultanément, l'un et l'autre, — imprimant ainsi à son œuvre une unité de conception et d'exécution qu'obtient rarement le concours de plusieurs imaginations collaboratrices. La plupart des caricaturistes français manient de la sorte la plume et le crayon : nous ne croyons point qu'il en soit toujours ainsi chez nos voisins ; de là, à côté de qualités *artistiques* immenses, une plus grande froideur d'interprétation, moins de brio dans le rendu par le dessin des idées énoncées par la légende.

Et remarquez bien que ce défaut au point de vue de la caricature proprement dite, devient une qualité éminente, si l'on tient compte uniquement des tendances nouvelles dont l'art satirique anglais arbore réclument le drapeau.

En France, le *croquis de chic* est plus que jamais en honneur : cela tient au fait que nous avons signalé plus haut : unité de dessin et de légende. Le caricaturiste sent-il germer en lui une idée, une *légende*, aussitôt son crayon est là qui l'attend pour la saisir au vol et lui donner un corps ; et crac en deux traits le tour est fait !

Ce *coup de crayon* primesautier, libre de toute contrainte, sera tantôt maladroit, tantôt habile, — mais presque toujours franc, large, mouvementé, empreint d'une *personnalité* absorbante.

En Angleterre, l'*observation* sincère guide seule le dessinateur satirique. Aussi remarquons-nous dans ses œuvres un certain tâtonnement, une hésitation loyalement avouée, une recherche du détail, de la perspective, de la pose, du pli ; en un mot, l'amour du vrai, l'horreur de toute convention. Ce n'est point là de la caricature, c'est de l'art suivant les principes purs de l'école *préraphaëlique* ou naturaliste, — c'est du croquis *observé*, de la peinture *vue* (*black and white painting*), et nous n'étonnerons aucunement ceux qui suivent les publications anglaises, en leur apprenant que les auteurs de semblables dessins font poser des modèles, tout comme s'il s'agissait de tableautins à l'huile.

Est-ce à dire cependant que tous les croquistes de la Grande Bretagne s'effacent ainsi devant la nature, au détriment de la *fantaisie* — qui elle aussi a bien son charme ? Nullement ; nous avons parlé en général, mais nous montrerons tout à l'heure à propos de M. Linley Sambourne, par exemple, que le croquis de chic, en si grand honneur de ce côté, trouve également de l'autre côté du détroit des interprètes fort habiles.

(1) Voir le numéro 20, année 1877.

III

Au siècle dernier, au temps des Hogarth, des Gillray, des Bunbury, des Rowlandson, la satire était amère, souvent violente. Sans régenter les trônes, elle les faisait parfois chanceler ; sans réformer sensiblement les mœurs, elle en signalait les travers, sous une forme habituellement brutale, à la désapprobation ou à la vindicte publique ; et maintes fois, grâce à elle, on vit le droit triompher de l'injustice, l'oppressé trembler devant l'opprimé.

Hogarth, de son pinceau puissant, nous dépeignait les plaies de la société. Gillray battait en brèche la dynastie des Georges, et par ses patriotiques sarcasmes, alimentait la haine de son pays envers « l'ogre de Corse, » — haine implacable qui plus tard devait conduire Napoléon sur le rocher de Sainte-Hélène.

Rowlandson, moins excessif, souvent gracieux, nous montrait la femme sous de séduisants dehors, — ce que n'avait point fait Hogarth, — et suivait, avec plus de retenue, Gillray sur le terrain de la politique. Nous observons des tendances analogues chez Bunbury et Isaac Cruickshank.

Le fils de ce dernier, Georges Cruickshank, bien supérieur à son père, est le dernier représentant de la grande école de caricaturistes éclosée sous le règne de Georges III. Son crayon si personnel, empreint d'audace, de rudesse et de bonhomie, contribua surtout, avec les productions *sériocomiques* de Richard Doyle et les délicieuses études de mœurs de John Leech, au grand succès du *Punch* dès ses débuts.

Richard Doyle réussit particulièrement dans le domaine politique. Tous les hommes d'Etat de l'Angleterre — et d'ailleurs — y passèrent, mais en dépit des critiques mordantes qu'il leur infligeait, au physique non moins qu'au moral, on peut dire que jamais le dessinateur ne songea à porter atteinte à leur dignité ; et c'est là un des traits distinctifs de la *respectability* anglaise : respect de soi-même par le respect des autres.

En feuilletant la collection intéressante du *Punch*, on peut se rendre compte de l'influence énorme qu'exerça Leech sur la transformation de l'art satirique anglais.

C'est bien là le point de départ de la *manière* contemporaine. Le grotesque, le hideux, le violent, l'horrible sont relégués, pour n'en plus sortir, au vieux magasin des accessoires — comme autant de trucs démodés : nos contemporains ne respectent rien ! Tout, dans le crayon nouveau, devient aimable, souriant. Plus de ces personnalités compromettantes, plus de ces attaques violentes contre ce qui mérite d'être attaqué. Aux fous la passion ; aux naïfs, l'enthousiasme ! L'art moderne n'a que faire de ces antiques procédés : la finesse d'observation, le tact, le bon goût ont remplacé tout cela ; et franchement, à voir comme les artistes d'outre-Manche y réussissent, combien leur bienveillance, leur humour et leur observation nous charment, nous aurions mauvaise grâce à médire de la nouvelle école. Honneur donc à John Leech ! Dans ses *Pictures of Life and Characters*, il dégage son crayon de toute préoccupation sérieuse. Toujours fin, toujours caustique, il entreprend de nous distraire en dépeignant à nos yeux les mille et une scènes familières de la vie intime ou publique. Théâtre en miniature, on peut appliquer à son œuvre l'épithète de « miroir de la vie » : *speculum vite*. Il a

le tact de nous montrer nos moindres travers sans les grossir ; ce qui n'est point mince mérite, car à travers ces pages empreintes d'un bout à l'autre de la meilleure humeur, chacun peut, sans se froïsser, se reconnaître ; et comme, d'après l'auteur de *la Besace*, le « fabricant souverain, »

... fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui,

chacun y reconnaît l'image de son prochain !

Les créations de Leech sont nombreuses, — et par créations nous entendons ici, comme au théâtre, *interprétations* : car le talent de Leech doit tout au public, son grand maître. C'est pour l'avoir bien vu qu'il a reproduit fidèlement sa physiologie, ses traits les plus caractéristiques.

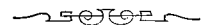
Tompkins et Nopkins, ou les simili-gentlemen de pacotille ou d'occasion, — sorte de jeunesse dorée... par le procédé Ruolz ; *John Thomas*, ou le *larbin* prétentieux et imbécile, traitant d'égal à égal avec son maître ; toute cette engeance de domestiques mâles et femelles que nous avons qualifiée nous-même : *nos ennemis intimes*, et dont le dessinateur anglais a réuni les types variés sous les titres : *servantgalism* et *flunkeïana* ; *mossôd*, ou le gros Français à lunettes, les cheveux ras, la moustache épaisse ; ces *hunters* ou chasseurs à courre maladroits ou grotesques ; — autant de créations de ce charmant esprit.

Aucun des dessinateurs anglais auxquels il a tracé la voie ne possède, comme Leech, le don de marquer le *mouvement* ; aucun, non plus, ne cultive avec autant de bonheur le cheval ! Le geste est toujours vif, en situation ; les cavaliers sont bien en selle, et, quant aux bêtes, mises au galop, elles filent comme le vent....

Le vent lui-même est interprété par Leech d'une main magistrale. Dans ses promenades au bord de la mer, il a dû à ce grand indiscret maints contours capricieux, maintes révélations piquantes. C'est qu'aussi l'artiste aimait la femme, qu'il peignait simple, modeste et gracieuse. Il aimait aussi l'enfant. Le premier, il a tracé ces profils finement aristocratiques, ces lèvres boudieuses, ces grands yeux écarquillés, ces sourcils arqués, ces blondes chevelures au vent, qui donnent tant de charme aux jeunes *misses* et aux *babies* d'Albion.

Nous résumerons le talent de Leech par ces mots ; il a mis son esprit à rendre l'esprit des autres. Telle est peut-être la plus grande qualité de l'observateur satirique.

MARS.



ENFANTILLAGE

*Le soleil allumait le ciel bleu — moins bleu, certes,
Que les rubans de ton chapeau ;*

*Dans l'air jeune montait l'encens des feuilles vertes
Bizarre, et qui porte à la peau.*

*La campagne étalait sa robe aux couleurs franches
Comme l'habit des arlequins.*

*Par dessus un mur rouge, et non loin, des croix blanches
Ouvraient leurs bras marmoréens.*

*« Viens voir la feuille... Viens ! » Mais déjà ton caprice
Nous égarait, troublés, aux pelouses des morts...*

Tous deux nous rîmes sans remords

*Des mensonges de grès dont le sol se hérissé ;
Mais longtemps, sans un mot, nous restâmes devant*

La tombe en oubli d'un enfant !

Laeken.

THÉODORE HANNON.

COURRIER DE PARIS

Tout en parlant littérature, cette fois, nous allons être contraints de parler politique. Quelque indifférence native qu'aient les *naturalistes* pour les élévations ou les chutes de cabinets, il y a de ces événements soi-disant parlementaires qui les intéressent quand même, parce que leur sécurité d'écrivains est menacée, leur liberté d'artistes mise en péril. Je suis convaincu qu'à l'heure actuelle, si *l'Assommoir* ou *la Fille Elisa* étaient mis en vente, leurs auteurs seraient immédiatement déferés aux tribunaux.

C'est qu'en France, il n'existe réellement, ni religion, ni croyance d'aucune sorte : il n'y a que des hypocrisies. Chez nous, j'ai beau regarder, je ne vois qu'un grand homme, un seul ; un individu supérieur et éternel qui mène tout, partout et toujours, qui, tombé du pouvoir, y remonte fatalement par les raisons même qui l'en avaient précipité, et qui y remontera sans cesse, parce qu'au fond il représente exactement les idées, les tendances, les vices de la nation : Tartuffe ! Pendant ses interrègnes, c'est Macette, son féminin, qui est gouvernément. Et chacun tour à tour, avec un acharnement forcené, une colère qui ne se lasse jamais, frappe sur la presse, sur le livre, et surtout sur la presse et le livre de notre école, de notre audace, de notre vérité.

« Quelle force que l'hypocrisie sociale, écrivait Gustave Flaubert, quelque temps après le procès intenté à *Madame Bovary* ! Par le temps qui court, tout portrait est une satire et l'histoire est une accusation ! »

Ici, l'écrivain est considéré comme un ennemi public. Le roman effraie comme une indiscretion ; le lecteur qui s'y reconnaît dans les personnages, y voit une confession malgré soi, et pour lui, l'auteur n'est rien autre chose qu'une espèce de voleur crochétant les consciences, comme d'autres crochètent les serrures. Il crie, non par dégoût, mais par colère. Qu'est-ce que c'est que ces médisants qui lorgnent à travers les rideaux baissés des fiacres, écoutent aux portes des cabinets particuliers, regardent dans les cuvettes et dans les consciences, et montrent sans pitié l'individu, dessus, dessous, dedans, déshabillent le corps et mettent à nu le cerveau ? Vous souvenez-vous d'un procès qui a fait dernièrement un grand bruit : le procès Godefroid ? Le président des assises, avec une curiosité cruelle, lut en pleine audience les lettres écrites à l'accusé, par sa belle-mère, qui était aussi sa maîtresse. Ce fut une indignation universelle. Est-ce qu'on devait montrer ces choses-là, même devant un tribunal ? Les femmes surtout étaient exaspérées et l'une d'elles, en ma présence, a dit ce grand mot : « Oh ! ce président-là, il est bon à mettre avec Flaubert, Goncourt, Zola et les autres. »

Ce bon public, il ne nie pas ses turpitudes, il demande seulement qu'on n'en parle pas. S'il réclame à la littérature des belles âmes et des beaux dévouements, ce n'est pas qu'intimement il les aime et qu'il veuille les imiter, c'est simplement pour faire croire qu'il les comprend, et qu'au besoin, il en serait capable.

Après l'hypocrisie littéraire, voici l'hypocrisie patriotique. Je ne veux pas vous parler du Salon parisien, votre collaborateur Marc Véry vous en dira mieux que moi les tristesses et les insuffisances : mais écoutez quelle réjouissante histoire on raconte :

M. Detaille a envoyé sous le titre : *Salut aux blessés*, une toile destinée à émonvoir les âmes tendres et les cœurs chevaleresques. Cela représente un état-major français mettant la main à ses képis, devant un défilé de prisonniers plus ou moins éclopés. Mais à quelle nationalité appartiennent ces prisonniers? Les uns parient que ce sont des Prussiens, voyez plutôt les uniformes. Les autres tiennent pour des Autrichiens et ils vous montrent les casquettes bleues à oreillettes passe-poilées de blanc. Ce sont des Bavares. Non, ce sont des Croates. Tout le monde se trouve à la fois avoir tort et raison.

D'abord c'étaient des Prussiens et ils portaient des casques. L'heure de la cimaise arrivée, on fit comprendre au peintre que cette boiterie de Prussiens mal en point, quoique poliment saluée par des Français, risquait de froisser les susceptibilités d'outre-Rhin et de détruire l'équilibre européen. L'auteur, un peu étonné de porter ainsi la paix ou la guerre dans les couleurs de sa palette, a diplomatiquement consenti à remplacer les casques par des casquettes d'un autre pays. Quand le Salon sera fermé, il grattera les casquettes et les Prussiens seront recoiffés de leurs casques originels.

Est-ce assez joli? M. de Neuville, sans doute pour échapper à ces métamorphoses niaises, a peint un épisode de la guerre de 1870, étonnant surtout en ceci qu'on n'y rencontre pas un seul ennemi. Rien que des soldats français. Voilà qui a dû ravir M. Deroulède, ce Boquillon poète.

NEMO.

BALLADE CHLOROTIQUE

Mollement drapé d'un camail de nuées grises, le crépuscule déroulait ses brumeuses tentures sur la pourpre fondante d'un soleil couchant.

Elle s'avancait lentement, souriant d'un sourire vague, balançant sa taille mince dans une robe blanche piquée de pois rouges. Ses joues se tachaient par instants de plaques purpurines et ses longs cheveux ondoyaient sur ses épaules, roulant dans leurs flots sombres des roses blanches et des mauves.

Un peuple de jeunes gens et de jeunes filles la regardaient venir, fascinés par son œil creux, par son rire maladif. Elle marchait sur eux, les étreignait de ses petits bras et collait furieusement ses lèvres contre leur bouche. Ils haletaient et frissonnaient de tout leur corps; hors d'haleine, éperdus, hurlant de douleur, ils se tordaient sous le vent de son baiser, comme des herbes sous le souffle d'un orage.

Des mères désolées embrassaient ses genoux, serraient ses mains, pleuraient de longs sanglots, et elle, impassible, pâle, l'œil fixe, plein de lueurs mouillées, les mains moites, les seins dardant leurs pointes, les repoussait doucement et continuait sa route.

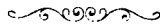
Une jeune fille se traînait à ses pieds, tenant sa poitrine à deux mains, râlant, crachant le sang.

Grâce! criait-elle, grâce! Phthisie! aie pitié de ma mère, aie pitié de ma jeunesse, mais la goule implacable la serrait dans ses bras et picorait sur ses lèvres de longs baisers.

La victime palpait faiblement encore; elle l'étreignit étroitement et choqua ses dents contre les siennes; le corps se convulsa faiblement, puis demeura froid, inerte, et les joues se couvrirent de teintes glauques, de vapeurs livides.

Alors la déesse voleta lourdement : de pâles rayons jaillirent de ses prunelles et baignèrent de glacis bleuâtres les joues blanches de la morte.

Mollement drapé d'un camail de nuées grises, le crépuscule déroulait ses brumeuses tentures sur la pourpre fondante d'un soleil couchant.



L'EXTASE

La nuit était venue, la lune émergeait de l'horizon, étalant sur le pavé bleu du ciel sa robe couleur soufre.

J'étais assis près de ma bien-aimée, oh ! bien près ! Je serrais ses mains, j'aspirais la tiède senteur de son cou, le souffle enivrant de sa bouche, je me serrais contre son épaule, j'avais envie de pleurer; l'extase me tenait palpitant, éperdu, mon âme volait à tire-d'ailes sur la mer de l'infini.

Tout à coup elle se leva, dégagea sa main, disparut dans la charmoie, et j'entendis comme un crépitement de pluie dans la feuillée.

Le rêve délicieux s'évanouit... Je retombais sur la terre, sur l'ignoble terre. O mon Dieu ! c'était donc vrai, elle, la divine aimée, elle était, comme les autres, l'esclave de vulgaires besoins !

J.-K. HUYSMANS.



LE FESTIVAL RHÉNAN

Il y a quelques années, l'Allemagne avait encore le monopole de la bonne exécution symphonique. Quiconque désirait entendre les œuvres de Beethoven et des autres maîtres rendues d'une façon quasi parfaite, s'en allait au festival rhénan.

Une transformation s'est opérée dans le vieil état de choses.

D'un côté le progrès incessant de la musique en Belgique en France et ailleurs, et d'un autre les exigences croissantes des dilettanti, quant à la perfection du rendu, ont effacé la démarcation qui existait entre les diverses nations du centre de l'Europe.

Paris, Bruxelles et maintes autres villes possèdent des orchestres comparables aux orchestres rhénans et des chefs aussi capables que les Hiller, etc. Nous ajoutons même que Bruxelles l'emporte de beaucoup sur les pays voisins en ce qui concerne les instruments à vent.

En Allemagne en particulier, et c'est chose étonnante pour un pays aussi avancé sous tous les rapports, non-seulement les instruments à vent sont de mauvaise qualité; non-seulement ils ne sont pas souvent justes et leurs accords rudes et désagréables, mais encore les instrumentistes eux-mêmes ont une mauvaise méthode dans l'émission du son. C'est ainsi qu'au festival rhénan (et il en est partout de même là-bas), les trombones et les trompettes avaient un son éclatant on ne peut plus désagréable.

A tous moments, l'ensemble si doux et si moelleux du délicieux quatuor était interrompu par les pétarades des cuivres. Il est possible que les oreilles allemandes y soient habituées, mais quant à nous qui sommes accoutumés aux souples

instruments de Mahillon, joués avec une douceur inconnue ou du moins très-rare en Allemagne et en France, nous étions désagréablement impressionnés par les bruyants éclats des cuivres germaniques. Nous devons dire que nous avons récemment éprouvé le même effet au Conservatoire de Paris.

Les clarinettes et les flûtes, dans un moindre degré, se prêtent aux mêmes observations.

Nous n'avons par contre que des éloges à adresser au quatuor dont le moëlleux, la délicatesse et la précision ne laissent rien à désirer.

La première journée du festival a été consacrée entièrement aux *Saisons* de Joseph Haydn. Comme ensemble de la musique et de l'interprétation, ce premier concert a été incontestablement le meilleur. Nous avons été surpris de retrouver encore autant de charme et de fraîcheur dans la musique du vieux « papa Haydn ». L'*Automne* surtout est rempli d'idées charmantes. L'orchestre, les solistes et les chœurs ont marché admirablement.

Le premier surtout a rendu avec une délicatesse remarquable les dentelures et les arabesques, dont est émaillée la partition et nous devons rendre hommage au vieux « papa Hiller », pour la manière remarquable dont il a dirigé l'exécution.

L'ouverture de la *Flûte enchantée* de Mozart, commençant la deuxième journée, a été rendue en perfection, c'est après cela que Verdi, montant au pupitre de chef d'orchestre, a dirigé lui-même son *Requiem*.

Nous avons éprouvé à Cologne les mêmes impressions que la première audition à Bruxelles nous avait produites. L'ensemble nous a semblé un peu théâtral et par moment un peu trivial. C'est ainsi que la reprise du *Dies irae* avant le *Lacrimosa dies illa*, et avant le *requiem æternam*, nous a paru fort peu en situation et sans aucune grandeur.

Au n° VI, un accompagnement de variations de flûte sur le *requiem æternam* ne nous a guères semblé justifié. L'ensemble de l'œuvre abonde de formules et de réminiscences.

Par contre, le *Salva me fons pietatis*, une partie de l'*Offertorium*, l'*agnus Dei* et surtout l'*Hostias*, sont de belles inspirations.

Verdi, comme chef d'orchestre, a montré un talent remarquable qui a contribué puissamment au succès de son œuvre. En somme, le public du festival l'a accueillie avec faveur. Nous nous serions néanmoins attendus à plus d'enthousiasme en présence des efforts que Hiller et ses adeptes ont fait pour élever le succès de Verdi au niveau d'une manifestation.

Nous avons entendu la IX^e symphonie de Beethoven deux fois, le matin à la répétition, le soir à l'exécution; ce chef-d'œuvre des chefs-d'œuvres a été assez bien rendu. Nous ferons cependant la distinction suivante : à la répétition plus de perfection dans les détails, mais manque de feu sacré; au concert, plus d'entrain, mais imperfections d'exécution. Malgré tout, l'ensemble en a été satisfaisant. Les considérations dans lesquelles nous sommes entrés plus haut peuvent, du reste, s'appliquer ici.

Le troisième jour était entièrement consacré aux virtuoses, car parmi ces derniers nous pouvons ranger, à certain point de vue, le papa Hiller. Sa symphonie en C dur et son arrangement de l'Hymne national (*Heil dir im Siegerkranz*) sont cer-

tainement des œuvres de pure virtuosité. Nous y trouvons une grande science; toutes les ressources d'orchestration et d'harmonie qui annoncent le savant, le magister; tous les raffinements qui cachent le manque d'idées sous des dehors clinquants, mais la distinction, l'absence de banalité, l'inspiration vraie ne nous semblent pas l'apanage de l'excellent chef d'orchestre. M. Hiller a beaucoup d'esprit, il dirige très-bien un festival, nous ne nous doutons pas qu'il serait un excellent professeur d'harmonie et d'orchestration, mais il ne nous semble plus dans son rôle quand il se mêle de composer. Après chacune des parties de sa symphonie de nombreux auditeurs quittaient la salle.

Sa symphonie ne nous semble réunir aucun des caractères d'une symphonie. C'est une suite de morceaux bruyants et sans caractère. Quant à son arrangement du *National Hymne*, il nous a paru enlever toute grandeur et toute majesté au splendide air si majestueux et si important lorsqu'il reste dans toute sa simplicité.

Parmi les autres virtuoses citons Sarasate qui a exécuté, d'une façon merveilleuse, le charmant concert de violon de Mendelssohn et une suite de Raff très-difficile mais fort ennuyeuse. Sarasate est un charmeur. Il n'a pas beaucoup de son malheureusement, mais il phrase avec une perfection inouïe et séduit par le moëlleux et le charme de son jeu.

Je n'ai encore rien dit des solistes. Henschel, Adèle Assmann, Lilli Lehman et Ernst. Nous connaissons belle voix, style excellent, absence de tout truc visant à l'effet, simplicité de bon goût et sentiment musical exquis, telles sont quelques-unes des qualités de M^{lle} Assmann et de Henschel. M^{lle} Assmann à laquelle on peut quelquefois reprocher un peu de froideur n'a rien laisser à désirer cette fois.

M. Henschel nous a fait entendre quatre mélodies du *Werner's lieder aus Welschland* de sa composition. Elles sont très-jolies, la troisième surtout et ont eu grand succès.

Lilli Lehmann a mérité les mêmes éloges que Assmann, l'on eut pu dire qu'elle a été admirable sans certaine tendance qu'elle a de baisser sa note.

Par contre, le ténor Ernst, malgré ses qualités, est insupportable par suite de son habitude de chanter de la gorge.

N'oublions pas, en terminant, l'ouverture du *Manfred* de Schumann, très-bien exécutée et bien digne de l'être. Exprimons aussi un vœu : celui de voir M. Gevaert entreprendre pour l'année prochaine, en collaboration avec M. Dupont, un festival bruxellois, dans lequel il prouve ce que Bruxelles peut faire.

RÉAL.

GAZETTE MUSICALE

Mons. — Le concert gala donné dimanche dernier au théâtre, en présence de la famille royale, a eu une très-grande importance au point de vue artistique. Notre directeur, Huberti, qui avait organisé cette fête avec ses soins ordinaires, avait en effet réuni sous son bâton une phalange chorale de 115 exécutants, dames et messieurs, et c'est là un résultat dont tous

les amis de l'art ont lieu de se réjouir. Nul doute, maintenant, que nous n'arrivions ici à de très-sérieuses exécutions des grandes œuvres pour chœurs et orchestre; la fermeté, l'énergie et le sens artistique de M. Huberti nous en sont de sûrs garants.

Outre l'ouverture de Tannhäuser et le premier allegro du concerto de violon de Mendelssohn, exécuté par M. Dougrie, nous avons entendu la belle fantaisie de Beethoven, pour piano, chœurs et orchestre et les deux premiers numéros de l'oratorio de M. Huberti: « Un dernier rayon de soleil », composition de grande valeur, dont le manque d'espace nous empêche malheureusement de parler aujourd'hui en détail.

L'exécution de ce programme a été de tous points excellente, les solistes, les chœurs et l'orchestre tenant à honneur de se distinguer. M. Blauwaert, notre excellent baryton, a très-bien dit le solo de l'oratorio; MM^{mes} Franceau, Blauwaert et Hoevenagel ainsi que MM. Franceau, Dubois et Degand ont apporté le concours de leurs jolies voix à l'interprétation de la fantaisie, dont les soli ont de l'importance.

En résumé, bonne journée dont la grande part de succès revient à M. Huberti qui dirige le mouvement musical en notre ville avec un zèle et un dévouement éclairés.

... M. Humbert vient de traiter avec Suppé, l'auteur de *Fatinitza*, l'opéra-bouffe qui a eu tant de succès l'année dernière en Allemagne.

... Nous lisons dans la *Berliner Musikzeitung*:

« M^{lle} Minnie Hauk nous a dit ses adieux dans la *Fille du Régiment*. M^{lle} M. Hauk qui nous quitte pour le théâtre de Bruxelles s'est, on ne peut le nier, acquis chez nous toutes les sympathies. Sa voix fraîche et claire, la correction musi-

cale de sa diction et la variété de son talent en faisaient l'un des soutiens essentiels du répertoire. En ce temps d'absence d'études musicales, de naturalisme inculte de l'art du chant, il serait difficile de trouver une chanteuse qui puisse rendre d'une façon aussi satisfaisante des rôles aussi divers. Citons par exemple Pamina (de la *Flûte enchantée*), Rosine (du *Barbier*) Aïda, Chérubin (des *Noces de Figaro*), *Mignon*, le *Domino noir*, *Fra Diavolo*, Zerline (de *Don Juan*). M^{lle} Hauk sera toujours la bienvenue lorsqu'elle reviendra à Berlin. »

Si nous nous en rapportons à l'appréciation ci-dessus, l'opéra-comique de Bruxelles aura fait en M^{lle} Hauk une vail-lante recrue.

X.

Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles. — Aux termes du règlement, trois concours sont ouverts, chaque année, aux élèves de *peinture* et de *sculpture* habitant Bruxelles ou sa banlieue.

A chacun de ces concours une prime de 200 francs est allouée au premier, et une prime de 100 francs au second.

Des artistes étrangers à l'Académie participent au jugement de ces concours.

Ces concours auront lieu :

Pour la *peinture* : le 1^{er}, du 28 mai au 2 juin; le 2^e, du 25 au 30 juin; le 3^e, du 23 au 28 juillet.

Pour la *sculpture* : le 1^{er}, du 28 mai au 2 juin; le 2^e, du 25 au 30 juin; le 3^e, du 25 juillet au 4 août.

Les inscriptions se feront à l'Académie, rue du Midi, de 9 à 12 heures du matin :

Pour le 1^{er} concours, le 24 mai; le 2^e, le 21 juin; le 3^e, le 19 juillet.

CAFÉ RESTAURANT DU PATINAGE

Skating-Rink du Rond-Point de l'Avenue Louise

Entrée libre.

Patins du système Bennett à grandes roulettes, Consommations de choix.
recommandées pour la célérité, la facilité des mouvements et la sécurité qu'ils donnent dès le principe.

Location des patins : 0.50 cent et 1 fr. d'après la dimension des roulettes.

Tous les jours, de 2 à 5 heures, valse et quadrilles exécutées sur un piano-mécanique de facture excellente.
Vins d'Oporto et de Xères, garantis de provenance directe à 50 cent. le verre. — Agence pour la vente en gros et en détail.

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS

FABRIQUE
DE COULEURS A L'HOILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS
Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAINE
COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE. EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Colon pour décorateurs,
Tissus, Gobelines de toutes dimensions,
Meubles d'atelier anciens et modernes,
Panneaux, chevalets d'atelier, de campagne
et de luxe, Boîtes à couleurs, parasols,
chaises, etc.

PLANCHES A DESSIN

Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^{ie}

Campo Frères, Neveux et Successeurs, r. Royale, 78

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld,
Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires La Maison Berden et C^{ie} a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Evrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

BRUSSELS GAZETTE AND ANTWERP REGISTER

Journal anglais à 10 cent. le numéro

Abonnement : 1 fr. 50 pour 3 mois. — rue d'Édimbourg, n° 8
Excellent mode de publicité

PAVÉS DE QUAREGNON, de M. Van Vreckom, à Quaregnon
(Belgique) ingélifs et inattaquables aux acides; adoptés par les administrations des Ponts et Chaussées, chemins de fer de l'Etat, Génie militaire, etc., etc.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE

de M. GUNTHER,

TOUT SPÉCIALEMENT RECOMMANDÉE

Rue Neuve, 23,

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine
Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. Félix Callewaert père, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.



COURRIER HEBDOMADAIRE

ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26
BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, à la rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 »
Etranger : id. 12 50
Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux libraires.
A Londres, chez **SAMPSON LOW and Co**, 188, Fleet street, E.C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez **ROZET** et à l'*Office de Publicité*, rue de la Madeleine;
Au Bureau de la *Chronique* et chez **SARDOU**, Galeries-Saint-Hubert;
Chez **LESCUYER**, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce, et chez **ARMES**, rue de Namur.

SOMMAIRE :

Sixième exposition du Cercle artistique et littéraire. — *L'Intermezzo*, traduction de **MM. C. Tabaraud** et **E. Vaughan**. — *Le crayon satirique anglais.* — *Rococo Japonais.* — *Ritournelle.* — *Pensées d'une jolie femme.* — *Gazette littéraire.* — *Gazette artistique.* — *Gazette musicale.*

VI^e EXPOSITION

DU CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

A Monsieur Marc Véry, Salonnier de L'ARTISTE,
à Paris.

IV (suite).

Mon cher Marc Véry,

Je reprends ma revue au point où je l'ai laissée. Je veux aujourd'hui te parler de quelques portraits dont le succès est plus ou moins contesté. — Il y en a trois surtout, tous trois dignes d'attention, qui soulèvent de nombreuses polémiques.

C'est d'abord le portrait de femme, de M. De Winne. Je le trouve très-fin de ton — trop fin, peut-être. — Les chairs, à cause de cela, ne semblent pas avoir la fermeté voulue. « On dirait une apparition, » dit Jacques de la *Chronique*, c'est vrai — mais précisément pour ce motif — il me paraît sortir de la réalité.

Ce n'en est pas moins une œuvre exquise et délicate, mais je lui souhaiterais un peu plus de vigueur.

La vigueur, par exemple, ce n'est pas ce qui manque au portrait de M. Cluysenaar, par son fils. Il est largement peint et se détache bien en clair sur un fond sombre; mais l'artiste, avec sa facture toute prime-sautière, a plutôt esquivé les difficultés qu'il ne les a vaincues.

Ce portrait est d'un aspect saisissant; il attire à lui les regards, et les retient. Malheureusement, à l'examiner de près, il accuse certaines négligences, certaines incorrections qui ne dépareraient pas le charmant chef-d'œuvre de la dernière exposition de Bruxelles.

Mais peut-on exiger d'un artiste qu'il donne à chacune de ses productions le degré de perfection relative auquel il est parvenu dans les plus réussies d'entre elles?

Je ne le pense pas. — Ni toi, non plus, j'espère. — Sans cela quel grand maître ne verrait éliminer les trois quarts de ses créations!

Non que je veuille prétendre qu'il faille se taire et admirer de confiance. On a raison de discuter et de signaler les défauts partout où l'on croit les rencontrer.

Tu ne t'en fais pas faute, et moi pas davantage. Les artistes ont d'ailleurs un excellent moyen de répondre victorieusement à nos critiques: Nous accabler de chefs-d'œuvre.

C'est ce que j'attends de la part de M. Ragot, car je ne suis pas un grand admirateur de son portrait de M. Arthur Stevens.

J'admets qu'il est bien dessiné. La pose même, quoique d'aucuns en disent, me paraît d'une simplicité

pleine de naturel. L'exécution ne laisse rien à désirer, mais le coloris est bien morne. On dirait que M. Ragot a vu son modèle à travers un brouillard, non, — un brouillard est gris, — à travers un voile, un voile roux, brun, que sais-je?

Ces trois portraits ne sont pas les seuls que l'on remarque à l'exposition du *Cercle*. Ce sont ceux qui soulèvent le plus de discussions, et tu sais que l'on ne discute généralement que les œuvres de valeur.

Ce qui ne veut pas dire que les autres ne valent rien. Il y a talent et progrès dans *Frère et sœur*, de M. Blanc-Garin. Il y a de grandes qualités aussi dans le portrait de M. Van Gelder. Le portrait d'enfant, de M. E. Charlet, nous montre chez l'artiste un sérieux progrès, sa brosse est plus libre, sa manière plus large. Mais tu n'attends pas de moi une description détaillée de chacune des toiles exposées au *Cercle*.

J'ai promis de te dire au courant de la plume ce que je pensais des quelques œuvres qui attireraient le plus particulièrement l'attention; je me tiens à ce programme restreint.

A demain.

FREEMAN.

V

Mon cher Marc Véry,

Tu te souviens encore de l'exposition de la *Chrysalide* et du joli bruit qu'elle souleva dans nos gazettes.

Les intransigeants de l'art furent traités comme les communs de la politique.

Je crois que le choix du local y était pour beaucoup. Au *Cercle* ils ne paraissent plus aussi incendiaires.

M. Pantazis seul, le terrible Pantazis, continue à effaroucher les bourgeois.

Sa *Bouderie*, qui représente deux têtes d'amoureux dépités, n'est pas faite pour lui conquérir les sympathies de la foule.

Il faut avouer que ces deux amoureux sont d'une tonalité qui rappelle mieux la couleur des pains d'épice que celle de la figure humaine; de plus, la facture est assez mince.

Son *Étude* de vieillard, au contraire, est vigoureusement peinte et largement modelée. L'exécution est excellente et l'aspect très-réel — en somme, une des bonnes choses de l'exposition.

J'en dirai autant de la *Fantaisie* de M. V. Fontaine, — encore un chrysalidien!

J'aime beaucoup cette tête de femme qui reçoit le jour par derrière et dont la figure est entièrement dans l'ombre. C'est très-sobre et très-original à la fois.

MM. Pantazis et Fontaine ont une grande qualité à mes yeux. Ils sont sincères et savent donner à cha-

cune de leurs œuvres un grand cachet de personnalité.

Ce n'est pas comme M. Robert dont le *Piccolino*, tout à fait insignifiant, pourrait être du premier venu — mal venu.

M. Smits a deux toiles et une aquarelle. Son portrait a de grandes qualités; il est très-harmonieux comme couleur et d'une exécution plus soignée que la figure intitulée *Rose*, qui semble à peine une ébauche.

Son *Schale écossais*, c'est le titre qu'il donne à son aquarelle, est vigoureusement enlevé, dans une gamme de tons très-plaisante.

(A suivre).

FREEMAN!

Paysages et marines.

Je commencerai par crier — bien fort — *casse-cou!* au robuste trio flamand égaré à Barbizon : Asselbergs, Baron, Coosemans. Je ne sais quelles influences bizarres ils subissent dans ce milieu qui n'est point le leur, mais je ne trouve guère dans l'envoi du *Cercle* une somme nouvelle de talent qui puisse excuser leur désertion. Qu'on aille à Paris peindre *la Femme*, soit! mais le paysage, est-ce bien utile? Fontainebleau, Marlotte, Barbizon n'ont-ils pas eu leurs inimitables poètes dans Rousseau, Dupré, Corot, Diaz ... qui surent chanter les rires et les pleurs de ces grands ciels, de ces grands horizons, de ces grands végétaux légendaires?

Restons flamands, peignons notre pays : nos champs, nos plaines, nos forêts. N'étiolons point notre talent dans une atmosphère qui n'est aucunement nôtre et qui nous est peut-être funeste.

En vrai sage, Bouvier reste fidèle à l'Escaut argentin. Il fait bien. Son *Lever de soleil dans la brume* est un des bouquets les plus suaves qui soient éclos de sa palette. Quelle souplesse! quelle incomparable fluidité de tons! et voyez la brume monter, monter, faisant un crêpe rose et blond au soleil levant. C'est de l'air respirable, et du vrai!

Après Bouvier, Artan — car l'on ne peut séparer ces frères mariniers, — en une page magistrale où la maîtrise de la touche le dispute à la puissance du coloris, Artan nous montre la *Mer du Nord*, hurlante et furieuse, entre-heurtant les quilles noires des sabots de pêche et les fouettant de son écume. — Œuvre forte et pleine d'émotion.

Chabry a tapoté en virtuose un *Paysage* et un *Intérieur de ferme* dans des tons d'une amusante crudité.

Le maître paysagiste garde à jamais dans leur entière robustesse son esprit de touche, ses couleurs franches et son grand sens artistique.

Combien auprès de ce terrible voisin paraît noir et terne *Le Site hollandais* de Gabriel — dont la palette reste bien souffrante. A quand le complet rétablissement?

M^{lle} Berthe Becker a concentré toute sa fougue et toute son affriolante crânerie dans ses deux paysages : *Un matin en Ardennes* et *Soleil levant après une pluie d'orage*, où l'on voit les eaux limoneuses d'un torrent qui roule des monts embrumés, bondir par dessus les pierres moussues, bruyamment.

L'*Étude* de Binder est de la plus exacte sincérité : une ligne de saules de ce vert artificiel particulier aux frondaisons des dunes, court au long d'un chemin montant, sablonneux, malaisé et de tous les côtés au soleil exposé...

A l'*Étang* de Henri Vander Hecht je préfère son *Hiver*, incontestablement. Cette rue de village, enfouie sous la neige, est d'une saisissante réalité de ton, jointe à une parfaite correction de dessin. C'est à pleins poumons qu'on respire l'air froid par cette toile originale... Brrr!

Permeke est en sérieux progrès. Je tiens pour l'une des choses les plus heureuses du salon sa ligne de maisons et son clocher d'Audenarde se reflétant dans l'eau (*Inondation des Flandres*). Son *Été rôtit* et ses blés sont d'une bien réjouissante facture.

Louis Crépin expose deux panneautins lumineux et mordants, brossés au long du *Canal de Willebroeck*.

Il conserve sa passion pour ces bords aquatiques et verdoyants — et ceux-ci le lui rendent bien!

Binjé est le chantre des coins intimes et coquets de La Hulpe, dont Henri Vander Hecht nous rend les grands aspects. Son crayon a de l'élégance et sa palette, de la distinction.

M^{lle} A. Boch a pétri un *Intérieur de bois* qui déjà donne plus que des promesses. C'est un pas d'envergure depuis certaines *Fleurs* vues naguères. M^{lle} Boch n'a qu'à persévérer et à prendre la nature en sérieuse affection : elle sera bientôt payée de retour.

L'*Hiver à Calmpthout* de Gilleman fait un peu « plaque ». C'est le danger de ces grandes pages blanches.

Je préfère de beaucoup son *Matin*, qui possède presque les délicatesses d'un Huberti.

Les Rochers à Kilkree (Irlande) de Jules Goethals étonnent par leur étrangeté. *Haarlem vu des dunes* est bien assise, très-vraie et d'une coloration robuste, pleine de sobriété.

De Maurice Hagemans, deux petites toiles délicieuses : un *Effet de neige* et un *Chemin creux après la pluie à Anseremme*. Peinture délicate, intime et savoureuse.

A. Lacomblé expose un *Marais en Campine* très-fin et très-émaillé. Son *Étude* où s'alignent les gerbes dorées de la moisson, a été acquise par le Roi.

Je ne sais rien de doux et de délicat comme le *Souvenir de la Hollande* de Heymans. C'est, de l'avis général, la perle de l'Exposition. Les *Fermes campini-*

noises (soir) sont d'une harmonie troublante. M. Heymans compte parmi nos très-rares artistes qui laissent quelque chose d'eux-mêmes dans leurs œuvres.

Ter Linden est de ceux-là, semblablement. Voyez son *Vieux jardin* : ne se prend-on point à rêver indéfiniment devant cette vicille qui descend à pas pénibles cet escalier en ruines qui mène à ses légumes aimés ? Son *Paysage en Novembre* est une étude sincère, forte et voulue.

Toussaint a envoyé comme carte de visite un tableau-tin où s'allonge un *Chemin* jaune et vert ombragé de bouleaux blancs. Peinture franche, servie par un œil sain.

T' Scharner, toujours mélancolique, expose *Les premiers rayons* et *Les dernières lueurs* : le soleil au lever, le soleil au coucher. Dans ces deux toiles brille la même vertu de peintre : une religieuse naïveté. Le très-sympathique artiste possède une palette émue et sobre, voulant charmer par l'harmonie plus qu'étonner par des surprises de couleur.

Sembach nous présente de régales pochades : il se complait à faire flamboyer des toits rouges au long du *Vieux canal en Hollande*, comme des coquelicots au bord des blés.

Son Ex. Savile Lumley, ministre d'Angleterre, n'a pas reculé « ce jour-là » devant le réalisme du sujet : *Briqueterie à Bruxelles !* Mais ses martres fashionables ont métamorphosé ce coin vulgaire de la chaussée de Charleroi en un site coquet et poli, plein de délicatesse et de savoir-vivre : ces briques grossières et rougeaudes sont aujourd'hui des briques aristocratiques et fardées, destinées sans nul doute « à la confection » de quelque féerique villa...

L'on regarde avec plaisir les deux toiles minuscules de L. Rorcourt : *Chemin creux à St-Job* et *Vue prise à Schaerbeek*.

Le *Printemps* et l'*Été* de Rosseels étincellent et flamboient. Palette riche et harmonieuse, belle de jeunesse, de joie et de lumière !

Huberti, le pur artiste, conserve entières son inaltérable sérénité et sa perpétuelle jeunesse. Voyez son *Automne*, voyez son *Effet de givre* : cet art en fleur à vingt ans.

La *Vue de Furnes-Ambacht* de De Prater a grande allure. Je lui reprocherai l'encombrant avant-plan trop raviné, trop couturé, trop détaillé : il enlève de l'intérêt au second où brillent les plus sérieuses qualités.

A. Le Mayeur montre de persévérants progrès dans ses *Bateaux à l'ancre sur l'Escaut* et les *Polders, effet de soir*.

La *Marine* de maître Louis Du Bois est des plus discutées. Elle cause émeute dans le coin ombreux où on l'a mise en quarantaine. Elle est fortement niée...

par les gens qui n'ont jamais vu la mer. Ceux qui ont observé et pensé acclament hautement cette page étonnante qui rend si bien l'impression d'air, de lumière, de grandeur.

De Gustave Spoeckaert un *Souvenir d'Auby* et un *Soir en Campine* où je trouve un soleil couchant par trop cru dans ses rouges !

Verheyden (*Moulin à vent, Automne*) — hélas ! — a trouvé un procédé et n'en démord plus. Nous voilà condamnés avec lui au papillotage à perpétuité.

De Théodore Hannon, deux indiscretions Nieuportaises : *Au chenal* et *Dans les dunes*.

Cette dernière étude acquise par le Roi... Je me suis laissé dire que sur le-champ M. Hannon s'est jeté, brosse et plume, dans le clan ventru de l'*Observatoire* (1)...

PAUL BIZARD.

(1) Blagueur ! N. D. L. R.

L'INTERMEZZO

poème par Henri HEINE (Suite)*.

XXXVIII

*Les images des temps déjà bien loin de moi
Sortant de leur tombeau, ma chère bien-aimée,
Me rappellent comment je vivais près de toi.*

*Le jour je m'en allais, vaguant, l'âme abimée,
Par la ville, aux regards des habitants surpris,
De ma morne stupeur sans cesse envenimée.*

*Quand le profond sommeil tombait sur nos pourpris
La nuit, mon ombre et moi, funèbres camarades,
Arpentions lentement nos chemins favoris.*

*Je faisais retentir les sonores arcades
Du pont. La lune au ciel, grave, me saluait.
Dardant sur moi ses feux aux tons gris et maussades.*

*Et devant ta maison où rien ne remuait,
Le cœur saignant, les yeux levés vers ta fenêtre,
Je me tenais longtemps immobile et muet.*

*Et je sais, souvenir qui d'effroi me pénètre,
Qu'un regard sur la rue était souvent jeté
Par toi, qui pouvais bien ainsi me reconnaître*

Là, comme une colonne impassible, planté.

XXXIX

*Une jeune fille est chérie
Par un jeune homme ; mais elle a
Fait choix d'un autre et celui-là
Avec une autre se marie.*

*La jeune fille, de chagrin,
— Le jeune homme s'en désespère, —
Epouse le premier compère
Qu'elle rencontre en son chemin.*

(*) Voir nos 10, 12, 14, 16, 19, 20, année 1877.

*Aventure cent fois apprise
Et toujours neuve. De celui
De qui c'est l'histoire aujourd'hui
L'âme saigne et le cœur se brise.*

XL

*Douce comme le chant des hôtes du buisson,
Quand j'entends résonner la petite chanson,
La chanson qu'autrefois chantait ma bien-aimée,
Il me semble que par la douleur comprimée
Ma poitrine se rompt. Alors, d'un pas peu sûr,
Vers les grands bois poussé par un désir obscur,
Morne comme un soldat dont on brise les armes,
Je monte, et mon chagrin là se dissout en larmes.*

XLI

*J'ai rêvé d'une enfant de roi
A la joue humide et pâlie :
Sous les verts tilleuls, elle et moi
Nous tenions embrassés avec mélancolie.*

*Je ne veux pas du sceptre d'or
De ton père; — son diadème
Ne me tente, ni son trésor;
O ma fleur de beauté je ne veux que toi-même !*

*Cela ne se peut pas, ami,
Mon corps au fond du tombeau sombre
Tout le jour repose endormi.
Mais je t'aime et je viens te visiter dans l'ombre.*

XLII

*Une calme nuit, sur le flot dormant
Nous voguions portés amoureusement
Par une légère et svelte nacelle.*

*La mystérieuse île des Esprits
Se dessinait, vague, à nos yeux surpris,
La lune épandait ses lueurs sur elle.*

*Des chants en sortaient, sons délicieux
Et tels qu'il en doit résonner aux cieux :
Leur rythme réglait les danses flottantes.*

*Les chants se faisaient de plus en plus doux
Les rondes, passant en tourbillons fous,
Devenaient de plus en plus entraînant.*

*Et tous deux bercés par le flot amer
Voguions sans espoir sur la vaste mer.*

C. TABARAUD.-E. VAUGHAN.

LE CRAYON SATIRIQUE ANGLAIS (1)

LES CONTEMPORAINS

IV

Ouvrons à tout hasard la collection des dernières années du *Punch*.

Les dessinateurs habituels sont au nombre de six ; nous les retrouvons presque au complet dans chaque numéro. Ce sont MM. Du Maurier, Charles Keene, Linley Sambourne, John

(1) Voir les numéros 20, 21, année 1877.

Tenniel, W. Ralston et miss Georgina Bowers. Chacun de ces artistes a son rôle bien défini et son originalité tranchée ; mais il paraît évident, à voir la coordination parfaite imprimée à l'ensemble du *numéro*, qu'ils subissent souvent une impulsion directrice dans le choix des sujets et même dans la rédaction des légendes accompagnant leurs dessins.

Depuis nombre d'années, le « carton » politique de chaque semaine est dû au crayon de John Tenniel, devenu très-populaire.

Avant de collaborer au *Punch*, Tenniel s'était adonné exclusivement à la grande peinture (1) : aussi bon nombre de ses productions dans le journal satirique ont-elles moins les allures vives de la *caricature* que le style froid et compassé d'une fresque allégorique. Les intentions les plus mordantes ne se dégagent pas toujours clairement de ces contours anguleux et de ces attitudes glaciales. Cela est correct, étudié, mais cela ne provoque le plus souvent ni colère ni rire ; et le lecteur anglais, en tournant la page, articule flegmatiquement, comme après la lecture d'un *leader* du *Times* ou l'audition d'un sermon du dimanche : — Il a parfois de bonnes idées ! (*He has sometimes very good ideas !*)

De toute façon, ces dessins politiques jouissent d'un grand succès. Le goût de nos voisins est, en effet, sur ce point — comme nous l'avons dit précédemment, — bien différent du nôtre. Chez eux, il faut, pour que l'artiste réussisse, que dans ses œuvres la *respectability* ne perde jamais ses droits ; toute attaque violente, toute tentative de scandale, loin de « faire mousser » le journal, nuirait à sa réputation et le conduirait à la ruine.

Tenniel l'a bien compris. C'est ainsi, par exemple, que possédant à un haut degré le talent des ressemblances, il est appelé, à tout instant, à reproduire les traits de quelque ministre, de quelque personnalité marquante : il y réussit on ne peut mieux, mais il fait plutôt du portrait que de la charge. Rarement les physionomies se trouvent présentées sous un aspect franchement ridicule ou grotesque. Aussi, quelque audacieuse que soit l'intention du dessinateur, il est rare, croyons-nous, que les personnes en cause puissent le prendre au tragique du rôle qu'il leur fait jouer. Pour nous servir d'un terme du métier, nous dirions volontiers que loin de *démolir* un homme, le crayon de Tenniel lui fait une douce réclame !

Ceci posé, nous nous sentons à l'aise pour décerner au dessinateur la juste part d'éloge qui lui revient. Sans cesse sur la brèche, l'œil et l'oreille au guet, — jamais il ne se laisse prendre au dépourvu ; et le public, bon juge en matière d'*actualité*, ne peut que lui savoir gré de cette promptitude à émettre sur les événements de chaque jour une pensée parfois un peu timide, mais toujours pleine d'à-propos et de bon sens.

Les *types* de Tenniel sont variés, cela ce conçoit : les grands de la terre y passent comme les petits. Aussi a-t-il forte affaire de braquer l'objectif sur tous ces inconnus de la veille que les hasards de la vie publique mettent en relief le lendemain.

Les fluctuations de la politique intérieure des dernières années lui ont fourni ses deux types favoris : Gladstone et Disraeli (*Dixzy*), premiers ministres, comme on sait, à tour de rôle.

Une page imitée de Jérôme nous a paru exécutée avec un rare bonheur. *Les deux augures* sont en présence, dans la coulisse parlementaire, avant l'ouverture de la session de 1873 :

Disraelius. — Je me demande toujours, frère, comment nous, chefs augures, nous pouvons nous rencontrer sans rire, le jour de l'ouverture !

Gladstonius (avec dignité). — Je n'ai jamais éprouvé, frère,

(2) Au début de sa carrière, Tenniel montra une puissance artistique considérable dans la décoration monumentale, — notamment dans la fresque de Sainte-Cécile, salle des Poètes, — au Palais de Westminster.

le besoin d'hilarité auquel vous faites allusion, et je trouve que la remarque frise la plaisanterie ! (*savours of flippancy* !)

Une autre fois, lors de l'avènement du parti *tory* au pouvoir, Disraeli, redevenu premier ministre, prend congé de Gladstone, son prédécesseur *whig* :

— Je regrette de vous perdre, lui dit-il !... *J'ai commencé par publier des livres, vous terminez par là : vous êtes peut-être le plus sage de nous deux.*

Réflexion profondément philosophique que tous les hommes d'État pris du besoin d'écrire devraient bien méditer.

Parfois Tenniel se permet, *proh pudor*, un calembour ! Le prince de Galles ayant reçu les insignes de grand maître de la franc-maçonnerie, le vén. f. *Punch* (*brother Punch*) l'accueille par ces mots :

— *Altesse Royale, maintenant que vous voilà maître-maçon, j'espère que vous allez faire de votre mieux pour améliorer notre architecture publique, et surtout les habitations des pauvres !*

Citons encore la scène où l'honorable Disraeli, prenant congé du Sultan de Zanzibar, émet l'espoir qu'après avoir vu de près les bienfaits de la liberté, il aidera l'Angleterre à anéantir l'esclavage.

Sur quoi le Sultan Seyyid Barghash d'objecter finement que « le parti *conservateur* est très-puissant à Zanzibar. »

L'allusion satirique est habilement amenée, et l'honorable Disraeli — car il est homme de sens — en aura certainement tiré la conclusion qu'il est moins malaisé d'être conséquent avec soi-même dans les rangs du progrès que dans le camp réactionnaire.

(*A continuer.*)

MARS.

ROCOCO JAPONAIS

O toi dont l'œil est noir, les tresses noires, les chairs blondes, écoute-moi, ô ma folâtre louve !

J'aime tes yeux fantasques, tes yeux qui se retroussent sur les tempes ; j'aime ta bouche rouge comme une baie de sorbier, tes joues rondes et jaunes ; j'aime tes pieds tors, ta gorge roide, tes grands ongles lancéolés, brillants comme des valves de nacre.

J'aime, ô mignarde louve, ton éternel nonchaloir, ton sourire alanguiné, ton attitude indolente, tes gestes mièvres.

J'aime, ô louve câline, les miaulements de ta voix, j'aime ses tons ululants et rauques, mais j'aime par dessus tout, j'aime à en mourir, ton nez, ton petit nez qui s'échappe des vagues de ta chevelure comme une rose jaune éclosée dans un feuillage noir.

RITOURNELLE

Défunt son homme la roua de coups, lui fit trois enfants, et mourut tout imprégné d'absinthe.

Depuis ce temps, elle patauge dans la boue, pousse la charrette, hurle à tue-tête : Il arrive ! il arrive !

Elle est ineffablement laide. C'est un monstre qui roule sur un cou de lutteur, une tête rouge grimaçante, trouée d'yeux sanglants, bossuée d'un nez dont les larges ailes, des soutes à tabac, pullulent de petites bulbes violacées.

Ils ont bon appétit, les trois enfants ; c'est pour eux qu'elle patauge dans la boue, pousse la charrette, hurle à tue-tête : Il arrive ! il arrive !

Sa voisine vient de mourir.

Défunt son homme la roua de coups, lui fit trois enfants, et mourut tout imprégné d'absinthe.

Le monstre n'a pas hésité à les recueillir.

Ils ont bon appétit, les six enfants ! A l'ouvrage ! à l'ouvrage ! Sans trêve, sans relâche, elle patauge dans la boue, pousse la charrette, hurle à tue-tête : Il arrive ! il arrive !

J.-K. HUYSMANS.

LES PENSÉES

d'une jolie femme.

— *Beaucoup veulent enclorre leur vie dans une passion. Ils la cherchent avec ardeur. La passion trouvée, ils meurent souvent sans avoir pu jouir du trésor tant rêvé.*

— *L'égoïsme de la parisienne, l'insouciance de la courtisane ignorent le coût des choses, — encore moins peuvent-elles apprécier la valeur des hommes.*

— *Le mariage effeuille une à une toutes les illusions. C'est une loterie où souvent l'on perd et jamais l'on ne gagne — à cause des mauvais numéros.*

— *Rien n'est plus sot que de vouloir ajouter aux charmes naturels. La simplicité rehausse la beauté et peut devenir coquetterie des plus raffinées.*

— *Le mari imbécile est jaloux de sa valeur : il craint surtout de laisser croire que sa femme le dirige ! — Si la femme de tête veut gouverner bien haut son mari, la femme d'esprit, au contraire, laisse dire.*

— *Tout — même la fureur — est adorable dans la femme, quand elle est sincère.*

— *La délicatesse du procédé est une séduction contre laquelle la femme reste sans armes.*

M. R. N.

GAZETTE LITTÉRAIRE

Marcelle.

Un volume de vers a paru, un volume qui ne procède ni d'Hugo, ni de Leconte de Lisle, ni de Coppée.

Ce poème est parisien, il a nom *Marcelle* et pour auteur M. Maurice Du Seigneur.

Au point de vue naturaliste, j'aurais bien des objections à faire, mais, en présence de la tentative osée par le poète, j'efface net mes théories et j'applaudis des deux mains.

Essayer, en effet, d'ouvrir un poème qui ne soit pas exclusivement un cliquetis de mots, ne pas s'altérer dans les sentiers gémissants mis à la mode par ce poète des couturières affamées d'idéal, Coppée, tortiller des sixains sans leur faire exhaler cet incommensurable ennui qui est la marque de fabrique de l'usine à poésies du passage Choiseul, ne pas enfin écraser les pieds avec ces meubles grecs rabotés et taillés au faubourg St-Antoine par les Leconte de Lisle et autres, c'est là un fait insolite et c'est l'une des plus joyeuses surprises qui nous ait été faite depuis longtemps.

Marcelle se divise en trois parties et se déroule en strophes

de six vers agencées comme celles de *Namouna*. Le premier chant nous fait assister à la rencontre, sur un pont, de l'héroïne et du poète et il se termine sur ce cri de la pudeur abandonnée : maman ! alors que dans les bois de Meudon, la fillette se laisse délayer sa bottine par le jeune homme. Le second nous décrit le sentimental ramage des deux amoureux et prend fin par la fuite de la Rosalinde dans un équipage de maître ; le dernier nous transporte aux courses, nous met en présence de Marcelle devenue fille et retrouvant, le champagne au poing, une larme quand son amant délaissé lui fait remettre un bouquet de fleurs par un bossu. Ce bouledos lui rappelle, paraît-il, un autre bobosse qui l'aima jadis alors qu'elle était sage.

Toutes ces pages fourmillent de vers pimpants et lestement troussés. L'esprit pétille, un esprit compliqué et curieux qui n'est pas sans analogie avec celui du XVIII^e siècle. Les vers se déhanchent et rient avec de jolies mines fûtées, ils ont parfois même l'allure polissonne des estampes du temps, des gouaches libertines du peintre Baudouin.

Je note au hasard cet alexandrin étonnant (Marcelle et le jeune homme montent dans une voiture) :

« Le marchepied d'un fiacre est du ciel l'échelon ! »

J'y note aussi cette strophe charmante :

La femme sait toujours mettre en relief ses charmes,
Elle est même en pleurant coquette par instinct
Car de sa joue en fleur le rose et doux satin
Pudiquement ému se lustre sous les larmes.
C'est dans cette rosée en savant libertin
Que l'amour a trempé l'acier fin de ses armes.

Ne dirait-on pas d'un joli Dunkerque amoureuxment ciselé par un maître en élégances ? Et cette babiole exquise n'est point la seule qui soit dans le livre, presque toute cette volée de vers, sautillante et babille avec cette désinvolture, s'arrêtant à courir la prétentaine, à propos d'une mouche, rejoignant la grande route par des sentiers de traverse, brodés de floraisons rares.

L'avant-dernière strophe du deuxième chant m'a semblé curieuse à un autre titre :

Marcelle m'a quitté, terre : ciel, océan !
Déchalez vos fureurs livides sur ma tête ;
Prends-moi dans ton linceul, infernale tempête !

Je trouve cela parfait, mais j'eus peut-être préféré une formule de gémissement moins romantique et, par conséquent, plus vraisemblable ; j'aurais bien aussi une minuscule observation à faire sur le songe qui ouvre le troisième acte. M. Du Seigneur se rit des sceptiques impuissants à croire que les bizarreries du sommeil vaillent la peine d'être notées. En cela, il a raison, absolument raison ; le fait qu'il signale peut, en effet, arriver, oui, mais comme peut souvent aussi se produire sur une voie de chemin de fer, un dérangement causé par l'erreur de l'individu, chargé de faire manœuvrer l'aiguille.

Ce troisième chant contient d'ailleurs des strophes excellentement trempées. — L'auteur s'y révèle comme un vaillant coloriste et son vers se déroule souvent avec une ampleur qui a fait ma joie. — Entre tous, un coucher de soleil, intercalé dans le songe dont j'ai parlé plus haut, m'a mis en fête. Faute de place, je me bornerai à citer ces trois beaux vers :

Vermeil devient le lac, de pourpre le guéret
Et du ciel pavoisé de rouges banderolles,
Triomphateur mourant, le soleil disparaît.

Je ne puis mieux terminer que sur cette citation ces lignes forcément trop écourtées. M. Du Seigneur, je l'ai dit déjà, a

tenté de se soustraire à l'influence léthargique des Parnassiens, il a bien fait ! Sa mignonne fille se fait remarquer, par son visage, par ses allures, par son costume, dans cette cohue d'héroïnes, tournées sur le même modèle et vêtues de robes taillées sur le même patron, qui garnissent l'éventaire des ferblantiers poétiques de la capitale. — C'est, à mon avis, le meilleur éloge que j'en puisse faire.

J.-K. HUYSMANS.

.... Un de nos amis nous envoie de Londres un volumineux paquet d'appréciations journalistiques sur l'*Ami Fritz* et la troupe française à Londres. Nous regrettons que le manque d'espace ne nous permette pas de reproduire *in extenso* ces critiques d'outre-Mer, assez élogieuses du reste pour la plupart, et où MM. Ereckmann-Chatrion sont félicités d'avoir suivi les « traditions morales des Bouilli et des Berquin... »

Quant à notre correspondant, il remarque fort justement que l'*Ami Fritz* est une nourriture émolliente — une Revallenta Dubarry, quoi ! — bien faite pour plaire à des palais juvéniles. Mais ce n'est point là ce qu'il faut à des esprits solides : si la société est malade, c'est de chlorose qu'elle souffre, et ce n'est point des farinacées que demande son sang appauvri.

L'interprétation de l'*Ami Fritz* au « Gaiety theatre » est au dessus de tout éloge, paraît-il.

.... *Corresp.* G. B. Kensington. Pas encore trouvé la *Leçon d'anglais*, de Chaumont.

GAZETTE ARTISTIQUE

Vandalisme. Deux toiles exposées au *Cercle artistique* ont été lâchement abimées. L'une appartient à M. Starkch, l'autre est un Portrait de Jules Ragot, au fond de l'annexe. Le nez et l'œil ont été égratignés de la plus révoltante façon. Si *bêcher* et *abimer* la peinture ne s'emploie plus au figuré, si la critique se fait le grattoir au poing, où en arrivera-t-on bientôt ?

Nous espérons que la police du *Cercle* saura empêcher le renouvellement de cet acte inqualifiable — qui, si nous avons bonne mémoire, s'est cependant produit déjà l'an passé, — et nous espérons en outre qu'elle saura punir leur lâche auteur.

.... Au *Cercle artistique* se sont vendus cette quinzaine les tableaux de MM. Meerts, E. Vande Kerkhove, Baron, Crépin, Smits, Gérard et Robbe.

.... Nous attendons d'Angleterre des notes sur la *Grosvenor Gallery* et sur diverses autres expositions.

.... Nous remettons à huitaine les premiers articles de Marc Véry sur le salon parisien, de manière à pouvoir avancer notre revue de l'Exposition du *Cercle*.

GAZETTE MUSICALE

Nous avons eu l'occasion d'assister dernièrement au concert des *Orphéonistes Valenciennes* et d'y applaudir M. Fischer, l'habile et intelligent directeur de cette société chorale, M^{lles} H. et M. Fischer, élèves de M. Wicart, M. Ed. Jacobs et M. Félix Pardon, pianiste.

Le quatuor de *l'Irato*, que l'on n'entend pour ainsi dire jamais dans un concert, est une des belles pages de Méhul, de l'époque où il s'essayait dans le genre italien. M. Fischer, M^{lles} Fischer et M. Jacobs, lequel à son talent de violoncelliste joint une voix fraîche, l'ont chanté très-agréablement. M. Fischer surtout a rendu finement les intentions musicales de l'auteur.

M^{lles} Marie et Hélène Fischer se servent habilement de leur fraîche voix et font toujours preuve d'une excellente éducation musicale. Le duo de la *Norma* que nous devons signaler et le duo des *Diamants de la Couronne* leur ont valu les plus sympathiques applaudissements. La *Serenata*, accompagnée par le violoncelle dans la coulisse, a produit beaucoup d'effet. La musique en est gracieuse; cantatrice et violoncelle ont interprété comme il convenait.

M. Edouard Jacobs a bien des qualités : un puissant coup d'archet, de beaux sons, du sentiment, et aussi, comme dans le rondo du concerto militaire, de la légèreté et de la grâce. C'est un artiste distingué. Il a su exprimer toute la poésie du *Nocturne* de Chopin, et, de la *Danse hongroise* dont le rythme est si original, il a fait ressortir toutes les nuances.

M. Félix Pardon, de passage à Valenciennes, accompagnateur dans la classe de Roger au Conservatoire de Paris, sur les pressantes instances des organisateurs de ce beau concert, a bien voulu jouer une *Valse-caprice*, de Liszt, un *Nocturne*, de Field et la Marche de Mendelssohn, qui ont été très-chaudeusement applaudis. Nous nous félicitons d'avoir pu assister à cette belle fête musicale.

F. Henderick-Roos, éditeur de musique, à Mons.

LE TRÉSOR MUSICAL

JOURNAL DE MUSIQUE MODERNE

Imprimé sur beau papier, format in-4°, illustré de jolies vignettes, paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

On s'abonne à partir du 1^{er} janvier et du 1^{er} juillet.

Sixième année d'existence. — Tous les ans nous offrons une prime à nos abonnés, d'une valeur de 2 à 4 francs.

Lettre A. Abonnement aux 24 morceaux de piano seul, grand format in-4°.

Lettre B. Abonnement aux 24 morceaux par an, 12 morceaux de piano seul et 12 morceaux de chant avec accomp^t de piano.

Prix : 7 francs par an.

Prix : 7 francs par an.

On peut se procurer au bureau du journal la collection complète des années précédentes au prix de 7 francs l'année.

P. S. Toutes les demandes d'abonnement doivent être adressées au bureau du journal, rue de la Chaussée, 80, à Mons, et accompagnées du montant en un mandat sur la poste.

CAFÉ RESTAURANT DU PATINAGE

Skating-Rink du Rond-Point de l'Avenue Louise

Entrée libre.

Patins du système Bennett à grandes roulettes.

Consommations de choix.

recommandées pour la célérité, la facilité des mouvements et la sécurité qu'ils donnent dès le principe.

Location des patins : 0.50 cent. et 1 fr. d'après la dimension des roulettes.

Tous les jours, de 2 à 5 heures, valse et quadrilles exécutées sur un piano-mécanique de facture excellente.

Vins d'Oporto et de Xérès, garantis de provenance directe à 50 cent. le verre. — Agence pour la vente en gros et en détail.

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS

FABRIQUE
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS
Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAINÉ
COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE. EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,
Meubles d'atelier anciens et modernes,
Panneaux, chevalets d'atelier, de campagne
et de luxe, Boîtes à couleurs, parasols,
chaises, etc.

PLANCHES A DESSIN

Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^{ie}

Campo Frères, Neveux et Successeurs, r. Royale, 78

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld,
Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^{ie} a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Evrad et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

BRUSSELS GAZETTE AND ANTWERP REGISTER

Journal anglais à 10 cent. le numéro

Abonnement : 1 fr. 50 pour 3 mois. — rue d'Edimbourg, n° 8
Excellent mode de publicité

PAVÉS DE QUAREGNON, de M. Van Vreckom, à Quaregnon
(Belgique) ingélifs et inattaquables aux acides; adoptés par les administrations des Ponts et Chaussées, chemins de fer de l'Etat, Génie militaire, etc., etc.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE

de M. GUNTHER,

TOUT SPÉCIALEMENT RECOMMANDÉE

Rue Neuve, 23,

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. Félix Callewaert père, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.



COURRIER HEBDOMADAIRE
 ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26
 BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
 BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, à la rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 »
 Etranger : id 12 50
 Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux
 libraires.
 A Londres, chez SAMPSON Low and C^o, 188, Fleet street, E.C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez ROZEZ et à l'*Office de Publicité*, rue de la Madeleine;
 Au Bureau de la *Chronique* et chez SARDOU, Galeries-
 Saint-Hubert;
 Chez LESCOUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce,
 et chez ARMES, rue de Namur.

SOMMAIRE :

Salon de Paris. — Sixième exposition du Cercle artistique et littéraire (suite et fin). — Le crayon satirique anglais : les Contemporains (suite). — Silence, sonnet. — Gazette théâtrale. Gazette littéraire. — Gazette artistique.

AVIS.

Un remaniement important aura lieu sous peu dans l'administration de *l'Artiste*. M. Meeus, l'habile directeur du *Moniteur industriel belge* prendra les rênes de notre gouvernement et s'occupera des *finances*, des *affaires étrangères* — à la Rédaction, et des *travaux publics*. Il nous restera l'*intérieur* du journal à soigner, la *justice* qui présidera à nos appréciations, la *guerre* que nous continuerons envers tout ce qui manque de naturalisme ou de modernité!

— Le tableau-prime de Th. Hannon, richement encadré, sera exposé, dès cette semaine, Montagne de la Cour, chez M. Van Hinsbergh.



SALON DE PARIS

I

Je veux — pour la rareté du fait — que ma première goutte d'encre serve à blanchir ces Messieurs du jury français, traités d'intraitables par les quatre mille huit cent et treize refusés de France et de Belgique. Il me semble, à moi, que le comité du refus aurait dû se montrer plus sévère et n'user d'aucune douceur, d'aucune complaisance; il aurait pu — sans injustice — refuser encore les deux tiers des tableaux reçus. Il a fait preuve d'indulgence; aussi le salon de cette année possède-t-il les allures bourgeoises d'une halle, d'une vraie halle... Halle aux huiles, où se rencontre tout ce qui concerne la denrée d'atelier: depuis l'inévitable hareng-saur dont les paillons rivalisent de feux avec les flamboiements oranges ou pourpres du traditionnel chaudron, jusqu'au classique Imperator, roide et fier dans sa toge, les yeux tors, la bouche équilibrée — académiquement! Depuis les petits sujets croustillants jusqu'aux saintes pages de missel. Je noterai en passant une bizarre reprise des sujets religieux — le marché en est débordé: partout, dans les frises, à la rampe planent, s'étalent des saints, des saintes, des vierges, des martyrs, tous et toutes ayant la tête curieusement cerclée d'auroles en or massif, rayonnantes et faisant songer aux fulgures porte-lanterne... car le mysticisme et l'ascétisme parisiens sont fort aimables: leurs martyrs ont l'air de martyrs d'opéra et leurs saintes sont, ma foi, de fort jolies parisiennes pour lesquelles on se damnerait de grand cœur. Mais cela est-il encore l'Art religieux? Le peintre sacré a-t-il foi dans l'importance sociale de ce qu'il fait? Non. Aujourd'hui ceux qui peignent des « sujets religieux » ne le font que parce qu'il y a des débouchés pour ces sortes de peintures: les curés et les églises.

Voilà le vrai, le seul motif de leur prédilection: la foi qui animait Raphaël s'en est allée — et beaucoup parmi ceux qui exposent des personnages saints ne savent pas un mot de la Bible, ignorent l'histoire sainte — et n'en ont nul souci d'ailleurs! Comment alors donner à l'œuvre ce souffle ou ce magnétisme qui entraîne et retient les foules. L'habit fait le moine, tel est l'Art religieux du XIX^e siècle.

J'ai dit Halle aux huiles en parlant de l'Exposition, je pourrais l'appeler aussi Foire aux couleurs. En parcourant les vingt-cinq salons où flamboient les toiles multicolores, l'œil est partout attiré par des bouquets féroces de colorations, tableaux hurleurs tirant à hue, à dia! Des rouges furibonds, des bleus farouches, des jaunes terribles, de formidables verts; tout l'arc-en-ciel insurgé, menaçant, terrible, commandant aux migraines, aux étourdissements. Et je proclame — j'ignore si c'est une fierté pour « mon pays » — je proclame Paris, si étincelant, si fulgurant, si rutilant, éclipsé par Antwerpen, la ville des bruns, des sauces et des bitumes. Et ce de par la *Sorcière* aveuglante, inouïe, insensée de Mijnheer Jan Van Beers; toile d'une rare impudence et nous montrant la palette du peintre anversoïse à l'apogée du charlatanisme le plus éhonté.

Par l'interminable ruban des panneaux se déhanchent les femmes nues. Elles luisent sous les arbres verts, peu blanches et peu provocantes, elles s'étirent chez elles — ou chez d'autres — sur de riches cousins, sur des tapis bariolés. Mais la morale est sauve, la mère sans danger y conduira son fils: elles sont, ces belles filles, en porcelaine et en bois peint. Elles nouent leurs quadrilles sous les plafonds tendus de cotonnades, les unes azurées, les autres safranées ou mauves, on en voit d'incarnadines — sortant d'un bain trop chaud, on en voit de glauques — sortant d'un bain trop froid.

D'innombrables portraits de bourgeois chauves ou chevelus, de grandes et de petites dames, de célébrités de brosse ou de plume ou de sabre.

D'intéressantes séries de tableaux de genre pleins d'esprit — naturellement! leurs heureux créateurs ne sont-ils pas à la source?... — scènes d'intérieur, scènes de plein air lumineux, étourdissants, finis, tous adorablement faux! — Mais quel plantureux terrain que la rampe du palais des Champs-Élysées pour la pousse des tableaux militaires.

Dans la plupart des toiles, du reste, l'on retrouve l'indispensable pantalon garance, ce coquelicot patriotique. Mais une chose m'a frappé, c'est que dans toutes ces scènes martiales empruntées à l'invasion, je n'ai déniché aucun soldat prussien — aucun, aucun. Par ci, par là, cependant, un casque à pointe, desseulé, par terre, taché de sang et de boue — ce qui fait surtout la joie du public des jours gratuits!

Les fleurs et les natures-mortes, tableaux reposants des exhibitions, brillent nombreuses au premier rang, car l'on sait que les Français y sont passés maîtres : ils y apportent un esprit de touche, un goût des fraîches colorations, une science parfaite d'arrangement qu'on ne rencontre guère ailleurs. Paris, du reste, est la ville des fleurs — je ne parlerai point des parisiennes, ces fleurs blondes ! — l'on voit des fleurs partout, depuis le lilas blanc et les roses que l'on vend sous les portes cochères, jusqu'aux liserons et aux capucines qui étoilent les hautes fenêtres de Jenny l'ouvrière...

La phalange naturaliste des paysagers de terre et de mer est bien décimée depuis la mort des chefs. Il ne reste guère aujourd'hui que des maîtres de second ordre — dont plusieurs sont de première force.

En quittant les salons de peinture, de multiples galeries vous ouvrent leurs formidables bées. Là s'allonge, s'allonge, s'allonge l'interminable cordon des fusains, aquarelles, lavis, épures, pastels, gouaches, émaux, porcelaines, faïences, eaux-fortes, de peintres et de graveurs, mais rassure-toi, lectrice aimée, je n'abuserai ni de ta patience, ni de tes pieds mignards, j'éviterai ces galeries, car une fois engagé dans ce dédale, il faut marcher, marcher toujours comme le Juif-errant, heureux si l'on découvre enfin quelque escalier dérobé qui vous dégringole dans le riant jardin de la sculpture où s'éparpille par les fleurs charmantes et par les frondaisons exotiques, le peuple tout blanc des statues.

En somme, après les cinq ou six œuvres très-fortes, ce qui m'a le plus frappé au Salon de peinture, c'est ce mot profond d'un socialiste égaré là : « Tant de toile, tant de toile perdue... et dire que le peuple n'a pas de chemises ! »

(A suivre.)

MARC VÉRY.

VI^e EXPOSITION

DU CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

A Monsieur Marc Véry, Salonnier de L'ARTISTE,
à Paris.

V (suite).

Mon cher Marc Véry,

Le *Marchand de volailles* de M. Verhaeren n'aura pas l'heur de plaire à tout le monde. Le sujet est peut-être un peu mince pour la grandeur de la toile, mais il prouve au moins que M. Verhaeren n'a pas peur de la réalité et ne se croit pas obligé d'aller chercher ses types parmi les héros d'opéra-comique.

Son marchand a bien la pose qui lui convient ; de plus, il est hardiment brossé et d'une bonne tonalité.

La Laitière d'Hoboken et la *Poissarde du faubourg* de M. Stobbaerts me paraissent ne rien devoir ajouter à la réputation du peintre. Sa facture s'alourdit au lieu de s'affermir et le parti-pris de tonalité sombre s'accentue.

Ne trouves-tu pas que beaucoup de peintres se méprennent sur les causes véritables de leurs succès ?

Tel a vu le public s'arrêter un jour devant ses moines ; — il ne fait plus que des moines.

Son voisin a réussi, malgré certaine manière de faire un peu heurtée, c'est à cette manière qu'il s'attache. — Un troisième enfin, adopte un coloris gris, noir ou roux qu'il va sans cesse exagérant, parce qu'il lui attribue à tort la vente de ses premiers tableaux.

On finit ainsi par se caser dans une spécialité, on néglige la recherche de la vérité et l'on tombe dans le parti-pris et le conventionnel.

M. F. Cogen n'a pas évité cet écueil dans ses *Pêcheurs raccommoquant leurs filets*. Sont-ce bien là de vrais pêcheurs de Scheveningue ? Je ne le pense pas. — Cela sent le travail de l'atelier et l'habitude de faire des pêcheurs.

M. Impens (*La jeune mère et Après la pose*) et M. Ravet (*Les calculs de la ménagère*), sont aussi par trop uniformément les mêmes dans toutes leurs toiles.

Un véritable artiste se transforme sans cesse par l'étude et se renouvelle. — J'aime autant que n'importe qui les ragôts de couleur et les chiffons brillants, mais je pense qu'il ne faut pas tout leur sacrifier. Le détail prend ici une importance trop dominante.

Je préfère à ces petits tableaux les *Marguilliers* de M. Meerts. — Ils ont de bien bonnes têtes... de marguilliers.

Évidemment M. Meerts ne les a pas inventées ; on n'invente pas des têtes comme cela. Il a dû se faufiler parmi le monde des cagots et croquer rapidement sur le vif ces faces lourdes et béates.

Un peu plus d'harmonie dans le coloris, un peu moins de sécheresse dans l'exécution et cela sera parfait.

Très-bon aussi et très-vrai le *Tailleur* du même.

M. Ringel n'est pas en progrès.

L'exécution s'est relâchée dans la figure intitulée : *La fatigue fait son lit partout*, elle est trop uniforme dans l'*Atelier du peintre*. M. Ringel a des qualités sérieuses et un amour de la vérité dont il faut lui tenir compte, mais lorsque l'on veut être vrai, il faut savoir conserver à chaque objet son plan, à chaque ton sa valeur. — C'est ce qu'il n'a pas suffisamment observé dans son *Atelier*.

Je voudrais encore te signaler l'*Intérieur d'église* de M. Hennebicq, mais tu connais la jolie aquarelle qui

porte ce titre. — C'est le même sujet reproduit sur la toile.

D'ailleurs, s'il fallait tout décrire je n'aurais pas fini de sitôt et cette lettre est la dernière que je t'enverrai.

Je citerai donc au courant de la plume la *Réverie* et la *Scène d'intérieur* de M. Bourson, la *Promenade* de M. Hubert, la *Gardeuse* de M. Mellery, le *Loup de mer* et le *Petit voleur* de M. Reinheimer, toutes toiles qui, à des degrés différents, dénotent chez leurs auteurs une recherche sincère de la réalité....

Puis, je te dirai quelques mots de la sculpture.

Elle est parfaitement représentée à l'exposition du *Cercle*. — Il y a surtout quelques bustes bien vivants.

M. Vander Stappen avec son *Ève*, M. P. Devigne avec son *Portrait* de M. Allard et son *Buste de jeune fille*, se montrent toujours les vrais artistes que tu connais.

M. De Groot obtient beaucoup de succès et le mérite.

M. Lambert Herman a modelé deux types d'italiennes avec une largeur et une vigueur qu'on ne lui connaissait pas. M. De Tombay semble vouloir prendre rang parmi nos statuaires de talent et M. Dillens expose un buste très-naturel qui, malheureusement, a un peu souffert de l'opération du moulage.

Bref, nos statuaires sont dans une voie excellente.

Ils ont sagement abandonné les traditions des Geefs, des Simonis et des Fraikin et se sont mis à étudier sérieusement.

Jusqu'à ce jour nos peintres seuls parvenaient à briller à côté des maîtres étrangers et la sculpture était chez nous d'une infériorité notoire. Elle sort enfin de l'ornière académique et officielle et réclame sa place au soleil. J'applaudis des deux mains, puis je serre les poignets.

FREEMAN.

LE FESTIVAL DE LIÈGE

Les fêtes de Liège sont terminées. D'autres diront avec quel enthousiasme la famille royale a été accueillie, ils détailleront la splendeur des illuminations, et détailleront le programme des réjouissances : notre sphère étant exclusivement musicale, nous nous bornerons à la partie purement musicale des fêtes.

Nous avons déjà dit un mot de la manière dont M. Radoux, directeur actuel du Conservatoire de musique de Liège, et la Commission derrière laquelle il s'abrite, ont rempli leur mission. La presse a été unanime dans ses critiques à ce sujet.

Quelle idée devait réaliser le festival? Il nous semble que le bon sens l'indique. Le cinquantième anniversaire de fondation d'un Conservatoire ne pouvait être mieux célébré que par

l'audition des œuvres de ses anciens directeurs et professeurs, et l'exécution des morceaux de virtuosité ne pouvait être confiée qu'à des Liégeois.

Quelle idée a suivi M. Radoux? A en juger par les apparences, son but principal a été : 1° de faire entendre à la famille royale, son *Cain*, en donnant aux autres compositeurs liégeois une place aussi effacée que possible ; 2° de s'assurer en flattant les directeurs des Conservatoires des autres villes, que ses œuvres figureront dans les fêtes musicales qui pourraient y être données ; 3° de renier les anciens élèves sortis du Conservatoire de Liège qui honorent à l'étranger l'enseignement musical qu'ils ont reçu et s'y distinguent par leur virtuosité.

Les deux prédécesseurs de M. Radoux : MM. Daussoigne et Soubre figuraient au programme pour de petits morceaux peu importants : M. Daussoigne-Mehul, pour un *entracte instrumental* et M. Et. Soubre, pour deux *petits duos* que l'auteur avait arrangés pour chœur et orchestre et qui, bien que charmants, ne donnent pas la mesure complète de ce que le compositeur a écrit. Exécuter des œuvres plus importantes de ses prédécesseurs c'était courir le risque de rentrer dans l'ombre. Mais, ô cruauté du sort! ce calcul, s'il a été fait, n'a guères réussi. Les chœurs de M. Soubre ont tant plu au public, que le second, l'*Été* a été redemandé par quatre salves d'applaudissements de plus en plus nourries et que M. Radoux a été obligé de le recommencer.

Nous avons inutilement cherché parmi les solistes, les virtuoses et les compositeurs les noms des Lambert Massart, Masset, Léonard, Bouhy, Everardi, Léon Massart, Vicuxtemps, Mohin, Marsick, Ysaye, Joseph Dupont, Aug. Dupont et tant d'autres Liégeois ou élèves du Conservatoire de Liège qui, s'ils sont fêtés à l'étranger, ne sont pas prophètes dans leur pays. Je conçois qu'il y ait des difficultés à faire revenir de St-Petersbourg M. Everardi, mais pourquoi ne pas appeler Marsick qui est si choyé à l'étranger, Aug. Dupont qui a fait toutes ses études à Liège et y a acquis la science nécessaire pour faire valoir ses brillantes qualités de pianiste compositeur, Ysaye, le jeune violoniste liégeois que Bruxelles se donne souvent le plaisir d'entendre, etc., etc. Mais trêve de tout ceci et passons à l'exécution elle-même.

La 5^e *symphonie de Beethoven* a été fort bien exécutée par l'orchestre et nous devons des éloges spéciaux aux cors et aux instruments à vent, qui ailleurs laissent souvent à désirer ; le quatuor, lui aussi, a vaillamment fait son devoir. Nous n'avons pas été aussi satisfaits de la manière dont M. Radoux a fait interpréter ce chef-d'œuvre. M. Radoux, au lieu de se borner à l'interprétation des Conservatoires de Paris et de Bruxelles et des orchestres allemands a ajouté, croyant faire mieux, certains *crescendi* et *decrescendi* et a ralenti outre mesure ou pressé trop vivement certains passages. L'œuvre n'a rien gagné à ces changements qui ne pouvaient être dans l'idée de l'auteur.

Une autre innovation, plus grave encore, est le remplacement du contre-basson non pas par un, mais par deux tubas dont les ronflements détruisaient l'harmonieux fondu des sons.

L'*Hymne patriotique en fa mineur* (!) de M. Rongé n'a pas eu de chance. Il a dû être joué avant l'arrivée du roi.

Venait ensuite le *Cain* de M. Radoux. L'auteur a traité ce

sujet dans le genre dramatique. Plusieurs parties ont du mérite et les *solî*, admirablement chantés par Dauphin, ont produit un certain effet. Malheureusement les chœurs des esprits, entremêlés des ha! ha! des diabolins, sont d'une trivialité déplorable. Ils ressemblent beaucoup à une parodie du chœur des esprits infernaux de *Robert le Diable*. L'orchestration de l'ensemble est bonne. Elle mérite plus d'éloges que la composition elle-même.

La première journée se terminait par la première partie de l'*Elie* de Mendelssohn. L'exécution en a été très-bonne au point de vue de l'orchestre et des chœurs. Ici encore quelques défauts de direction. Ainsi le chœur *O Baal!* a été exécuté dans un mouvement qui lui ôtait une grande partie de sa vigueur. Parmi les solistes, M^{me} Fursch-Madier, l'éminente cantatrice au style noble, à l'élocution claire, a eu la palme. M^{lle} Keller, malgré les difficultés que lui opposent la manière allemande de scander a fait preuve aussi d'un beau talent. Dauphin, admirable chanteur dramatique, est moins dans son élément quand il interprète l'oratorio. Il était, du reste, visiblement fatigué à la suite des *solî* du *Cain*. Sylva continue à détruire sa voix exceptionnelle par l'abus qu'il en fait. Pour lui, le talent du chanteur consiste à forcer la note et à chercher à faire vibrer la voix par un chevrottement fort inutile, pour ne pas dire plus. M^{lle} Wéry s'est bien tirée de son modeste rôle.

La séance du lundi, commencée à 2 heures, s'est terminée à 8 heures par une chaleur torride. Elle a débuté par une bonne exécution de l'ouverture de la *Flûte enchantée* de Mozart. La *Légia* a admirablement chanté le *Chœur des Émigrants Irlandais* de Gevaert. Venait ensuite le *Concerto de Mendelssohn* par Sivori. Ceux qui connaissent l'apparence de ce musicien comprendront pourquoi un spectateur, en le voyant paraître sur l'estrade s'écria : « Tiens, voici le domestique de Joachim qui vient annoncer que son maître est malade. » Sivori est un bon violoniste, mais c'est un violoniste de la petite école et le morceau de sa composition qu'il a exécuté appartient aussi aux œuvres de musique de la plus petite envergure.

Méhul était représenté par un air de *Stratonice* crié par M. Sylva. Grétry, par le second acte de *Richard-Cœur de lion*. Ici, M. Sylva voulant obtenir un grand succès, a entonné le duo avec un tel entrain, de tels éclats de voix que Dauphin, malgré toute son ardeur et l'ampleur de son organe, a été mis hors de combat.

M^{me} Fursch-Madier, au contraire, a rendu l'air de *Fidelio* et celui d'*Obéron* d'une voix sympathique et claire, avec un grand sentiment dramatique et un style parfait. Elle ne recherche pas les applaudissements de mauvais aloi, mais obtient des marques d'approbation plus enviables par sa sobriété et le bon goût de son chant. Elle a obtenu la palme du chant solo au festival de Liège.

Nous avons parlé du grand succès des deux chœurs de M. Et. Soubre. Combien ce succès eut été plus vif encore, si M. Radoux eut fait exécuter un des grands chœurs du maître, son *Ave Verum* ou une partie de son *Requiem*. Mais!!!...!!!

L'oratorio *De Schelde* de Benoit, n'a pas beaucoup à regretter son texte *flamand*. On le lui a prouvé en applaudissant vivement sa traduction *française*. M. Benoit est l'un de nos meilleurs compositeurs, il n'a pas besoin de la réclame du

mouvement flamand pour réussir. Il plairait mieux s'il renonçait à cette mesquinerie et à quelques autres réclames pour ne chercher d'éléments de réussite que dans un travail consciencieux et dans le développement d'un talent plus qu'ordinaire. Peter Benoit a beaucoup d'instinct dramatique, un sentiment sincère, de l'entrain et de la vie. Qu'il développe ces qualités et le plus brillant avenir lui est réservé. Le public l'a demandé à grands cris et il a dû paraître sur l'estrade.

En terminant, apportons un nouveau tribut d'éloges à l'orchestre et aux chœurs. Ils ont été admirables et cette réunion de près de mille musiciens a manœuvré avec un ensemble et une intelligence remarquables. Une chose nous a frappés, c'est la beauté des voix. Les voix des dames surtout sont d'une fraîcheur et d'une sonorité enviables.

En somme, si la seconde journée du festival a péché par sa longueur, si les solistes ont parfois laissé à désirer par excès de zèle, si une certaine mesquinerie a présidé au choix des morceaux, si certains mouvements ont été tronqués, il faut en faire remonter la responsabilité à qui de droit, mais il est juste de reconnaître que l'ensemble du festival est fort satisfaisant et fait honneur aux musiciens et aux chanteurs Liégeois.

REAL.

LE CRAYON SATIRIQUE ANGLAIS (1)

LES CONTEMPORAINS

V

Le rôle de *Linley Sambourne*, à l'état-major satirique de *Mr. Punch*, paraît au premier abord des plus modestes : *illustrer des initiales!* Et, en effet, là se borne, la majeure partie du temps, la collaboration de cet intelligent humoriste. Mais sous son crayon habile, ces entêtes d'articles deviennent souvent de véritables petits poèmes, et le talent de composition, joint à une verve de touche endiablée, en fait pour le connaisseur un régal de délicat.

Sambourne pratique surtout le *dessin au trait*; non point qu'il se sente inhabile aux oppositions de lumière et d'ombre, — car nous savons de lui tels ouvrages qui dénotent au contraire une entente parfaite de ces difficultés (2), — mais bien parce que la silhouette, mieux que toute autre forme, lui permet de lâcher la bride à sa fantaisie, et met en relief ses qualités maîtresses : l'abondance imaginative, la netteté et la concision de la main, une justesse de coup-d'œil remarquable qui fait de ses portraits, notamment, des chefs-d'œuvre d'expression et de ressemblance.

Les croquis de Sambourne n'ont point d'autres légendes que les articles dont ils sont la paraphrase ou le complément. L'actualité en est la base fondamentale. C'est ainsi que, pendant la période législative, le journal satirique publie chaque semaine, sous le titre de *Punch's Essence of Parliament*, une parodie des débats de la Chambre des Lords et de la Chambre des Communes : l'artiste, dans ses initiales d'entête, enchevêtre alors des portraits-charges, des silhouettes drôlatiques, des scènes faisant allusion au texte, des *coups de*

(1) Voir les numéros 20, 21, année 1877.

(2) Notamment un livre publié en collaboration avec J. L. Molloy : *our Autumn holidays on French rivers*, rempli de croquis d'après nature enlevés avec la plus grande maestria.

crayon, en un mot, du meilleur comique et d'une grande harmonie d'ensemble.

Les événements à sensation inspirent sans relâche sa fantaisie. Tout ce qui fait partie du *public gossip*, — comme on dit là-bas, — tout ce qui est sur le tapis, trouve son crayon frais et dispos. Chaque année nous ramène une page sur les régates d'Oxford contre Cambridge, sur le Derby d'Epsom, sur les manœuvres militaires d'automne, sur le chaud, sur le froid, sur la pluie, le beau temps, que sais-je ! Mais ne croyez pas à de la monotonie, car chaque fois le sujet de conversation à la mode est présenté sous une forme neuve, inédite.

L'artiste excelle encore à reproduire ou à parodier les modes excentriques de son pays et d'ailleurs. Ses blondes ladies, aux tresses abondantes, ont un charme exquis. Jamais de vulgarité dans les physionomies. Les profils sont aristocratiques comme les mains et les chaussures. Les attitudes nonchalantes, le *Grecian bend* (litt. : courbure grecque) (1) et l'*Alexandra limb* (2), ces contractions *fashionables* dans la pose et dans la marche des *fair girls of the period*, sont rendues avec beaucoup d'esprit et de gaieté.

Nous pourrions citer à l'infini les jolies pages de Sambourne. Ses allusions sont parfois très-caustiques : c'est ainsi qu'à propos de la brochure de Gladstone sur les *décrets du Vatican*, il nous représente Gladstone en serpent cherchant à mordre la lime (le pape) : l'apologue, dans la bouche du libéral *Punch*, dénote à la fois autant d'indépendance que de perspicacité.

Les pages du 20 mars 1875, représentant la foire aux vanités du jour, du 22 mai et 26 juin, renfermant une quantité de portraits-charges d'artistes, tous au plus frappants, méritent encore une mention toute spéciale. L'artiste s'y est surpassé.

L'on observera que ces productions sont généralement ce qu'on appelle en France des *croquis de chic*, enlevés haut la main au gré de la fantaisie ; ce qui ne diminue en rien, notwithstanding le voisinage de ses collaborateurs plus rigoureusement naturalistes, la valeur d'un artiste dans son genre sans rival.

VI

Leech mourut en 1864. Succéder au brillant et fécond humoriste entraînait une lourde tâche ; il y avait quelque témérité à l'accepter : *Georges Du Maurier* entra au *Punch*.

Né à Paris, en 1834, d'une mère anglaise et d'un père descendant d'émigrés français réfugiés à Londres, Du Maurier sut de bonne heure allier dans ses œuvres la sincérité de rendu qui caractérise ses compatriotes d'adoption, à une recherche instinctive de la grâce qui est comme le cachet de son origine.

Le procédé de l'artiste est des plus simples : se poster au milieu de la comédie mondaine, pénétrer au cœur de la vie de famille, en surprendre tous les secrets ; regarder là où tant d'autres ne voient même point ; observer, en un mot, et mettre au service de cette faculté maîtresse un crayon habile, mais discipliné, incapable de ruse ni d'écart, traducteur fidèle des impressions de l'œil. Vous le voyez, ce n'est guère malaisé en apparence, et, pour mener à bien une pareille tâche, il suffit d'être, comme on dit à l'atelier, *très-fort* !

Du Maurier s'inspire donc exclusivement des choses de la vie ; mais il se plaît à n'en rechercher que le côté aimable, les effets charmants. Les bas-fonds de la société ne le tentent point ; son crayon a des manchettes : la boue du ruisseau lui fait horreur. Aussi jamais il ne nous révolte. Bien plus, en feuilletant son œuvre, nous nous sentons pris d'indulgence

(1) *Cassure* caractéristique du corps, la partie supérieure portée en avant, la partie inférieure en arrière.

(2) La princesse Alexandra passant pour boiter légèrement, les ladies, par un esprit d'imitation courtoise singulièrement placé, ont mis ce *mouvement de membre* à la mode !

pour l'humanité et pour nous-mêmes, et nous ne saurions avoir regret de ces travers bénins ou de ces adorables ridicules présentés à nos yeux de si charmante façon.

En fait de politique, Du Maurier ne touche qu'à celle des femmes du monde, des *gentlemen* dans la *society*, des bambins frais et roses, roués avant l'âge comme il convient dans ce siècle agité où les heures sont trop courtes.

Ses *ladies*, jeunes, sont toujours jolies, gracieusement languissantes ; vieilles, elles ont cet air de distinction, ce reste de coquetterie qu'approuve un charmant esprit : « quand la femme ne peut plus songer à plaire, elle doit songer à ne pas déplaire. »

Ses « petits jeunes gens » ne sont point, comme nos gommeux, bêtement cyniques et prétentieux ; un reste de candeur enfantine illumine leur visage imberbe, et s'ils prétent à rire, c'est moins par sottise ou vice que par gaucherie ou manque d'aplomb.

Ses vieux *swells* (4) ou lions ne se dépouillent en aucune circonstance de leur grave *dignity*. Ils ont réellement grand air, dans leur tenue irréprochable. Nul n'excelle comme eux à présenter un alezan brûlé au Longchamps de *Rotten Row*, à courre le cerf, à boire sec et fort au dîner annuel de Greenwich. Mais les fronts sont bas, si hautes sont les statures, et l'on devine en voyant ces poseurs titrés, au masque impassible, que *cela sonne creux* !

Rien de gentil comme les petites scènes enfantines où l'artiste nous montre tantôt *Master George*, le fils du *squire*, causant sérieux avec ses petits camarades, comme il sied à un « jeune homme » de dix ou douze ans ; tantôt Ethel, la petite espiègle, harcelant « tante Mary » ou sa prude *governess* de ses questions embarrassantes ; toujours dans un langage de la meilleure compagnie.

Les « soirées » et les « private balls » de Du Maurier sont des tableautins délicieux. Cela est pris sur le vif : attitudes, physionomies, atmosphère où tout respire la banalité et la convention. Cette grosse maman qui se console de la plus atroce des corvées, celle de rôtir sous un lustre, en jetant des regards de satisfaction du côté de sa fille très-entourée ; ce petit fat persuadé que toutes les femmes sont folles de lui ; cette lady sur le retour qui « consent à faire tapisserie pour ne pas priver les jeunes filles de danseurs ; » autant de scènes de la plus parfaite réalité.

Une chose frappe particulièrement dans ces esquisses de la vie mondaine : Du Maurier s'est fait le chantre de l'habit noir ! Il le possède au bout des doigts, il le tourne, le retourne, nous le présente sous toutes ses faces, sans en omettre une couture. Cet affreux emblème du goût moderne en matière de costume, nous poursuit impitoyablement depuis l'entrée jusqu'au fond du salon. Aucune demi-teinte n'en dissimule aux arrière-plans la monotonie. Mais nous nous consolons sans peine en remarquant que ces noires hirondelles (*swallow-tails*) font d'autant mieux ressortir la blancheur des légers papillons. L'opposition est charmante, les fraîches épaules des blondes *ladies* n'ont rien à y perdre, et les robes de mousseline vaporeuse ne peuvent qu'y gagner.

Cette réflexion, d'ailleurs, nous l'avons tous faite au bal.

Que l'artiste nous permette ici un doigt de critique. Ses toilettes féminines sont très-sincères, détaillées parfois jusqu'à la minutie ; mais elles ont presque toutes le défaut d'être terminées ou ombrées en *cheveux*. Ces hachures en spirales nuisent à l'effet de l'ensemble, et paraissent accuser dans la touche un manque de fermeté qu'on ne peut, en aucune autre circonstance, reprocher à l'habile dessinateur.

Nous ferons également une remarque à propos des arrière-plans, notamment dans les scènes avec fond de paysage. La perspective linéaire y est parfaitement entendue, mais la perspective aérienne laisse à désirer : les tons ont à tous les plans la même valeur, système que l'on pourrait admettre, jusqu'à un certain point, dans la représentation des scènes du Midi, où l'atmosphère a parfois la limpidité du cristal, mais que

(4) Littéralement : gonflés.

nous ne saurions expliquer quand il s'agit des ciels brumeux du Nord.

Depuis quelque temps, d'ailleurs, nous remarquons sous ce rapport une amélioration sensible. En dehors de ce point, Du Maurier atteint, dans le jeu des lumières et des ombres, une grande précision d'effets. Ses petits tableaux sont habilement groupés, bien meublés jusque dans les moindres recoins. Les accessoires n'y sont aucunement sacrifiés au sujet principal; des intérieurs confortables: meubles et bibelots, rien n'y est oublié, et tout concourt avec un art exquis à l'harmonie de l'ensemble.

Chacun sait que la plupart des *mots*, dans une langue étrangère, perdent à la traduction; souvent même celle-ci est complètement impossible. Nous tâcherons néanmoins de donner une idée de quelques légendes, choisies entre les plus fines accompagnant les dessins de Du Maurier.

La scène se passe dans un casino de bain de mer. D'un côté, un prince indien très-entouré; de l'autre, un *Pater familias* escorté de sa moitié et d'une nombreuse progéniture féminine.

La mère. — Mon ami (*Papa dear*), priez donc M. Lyon Hunter de vous présenter au prince; vous pourriez lui demander de venir nous voir, *vous savez!*

Le père. — Et pourquoi ça!

La mère. — Dame, mon ami, vous connaissez les coutumes de son pays: il songerait peut-être à plusieurs de nos filles à la fois:

Cette mère, on le voit, a une raison originale pour priser la polygamie!

Les « différences d'appréciation » suggèrent encore à l'artiste un *mot d'enfant* délicieux:

— Figure-toi, petite mère, dit une fillette en rentrant de la promenade, que l'oncle Jack nous a menés à une galerie de tableaux dans Bond-street, et que nous y avons vu une peinture représentant les premiers chrétiens jetés aux lions et aux tigres qui les dévoraient!

— Oui, petite mère, ajoute vivement la sœur, et parmi eux un pauvre tigre qui n'avait point de chrétien (*there was one poor tiger that hadn't got a christian!*)

Ailleurs, c'est un jeune boy disant à sa sœur, fillette de treize ans:

— J'ai demandé à Babby Lavender s'il te trouvait jolie, et il m'a dit que oui.

— Quand il reviendra, répond avidement la petite fille d'Eve, demande le lui de nouveau, et *j'écouterai*.

Le dimanche est pour tout le monde, dans la Grande Bretagne, un jour de repos absolu; mais l'exagération s'est mise de la partie, et de même qu'il est défendu aux grandes personnes de lire les journaux, d'écrire, de faire de la musique, de jouer aux cartes ou de prendre aucune distraction dite « bruyante », de même une sévère application de ces principes interdit aux enfants de se livrer aux jeux fort innocents de leur âge. Du Maurier nous représente un gamin turbulent jouant à la balle à coups de pied avec un coussin du sofa, *parce que le dimanche, il est défendu de jouer à la balle véritable!* Pour quiconque connaît l'Angleterre et surtout l'Ecosse, la satire est presque hardie.

On ne sait pas jusqu'où la potichomanie peut pousser une femme atteinte de cette infirmité, quand par hasard vient à se briser son chine favori.

— A quoi bon vivre encore, s'écrie une mère potichomane au désespoir!

— Et moi, objecte une de ses fillettes, ne suis-je pas là?

— Toi, enfant, tu n'es pas *unique*? Vous êtes six, un service complet!!

Plus loin, c'est une bonne femme de ménage reprochant à son époux, à déjeuner, « d'étendre du beurre avec cette délicate confiture! »

— C'est de la prodigalité, Charles.

— Au contraire, mon amour, c'est de l'économie: le même morceau de pain sert pour les deux!

Et tout le monde d'applaudir, car il semble que tout le monde répondrait comme cela.

Très-drôle et très-juste aussi, ce vieux philologue poseur (*Philological Poser*), bécotant entre deux tasses de thé la « Bronouney-ation » d'un « chendleman » italien, alors que lui-même, habitant Londres depuis tantôt vingt-six ans, a conservé *tans doute sa bûreté son agzent chermanique!*

Ce mot d'une petite précieuse rappelle la manière de Ratisbonne:

— Où as-tu mal, ma chérie? demande la mère.

— Oh! fait la fillette, juste à l'endroit où se termine la cire d'une poupée; et cela me descend tout du long jusqu'aux jambes!

La mère comprend qu'il s'agit d'une indigestion.

Nous n'en finirions pas de détailler les perles de l'écrin de Du Maurier. La réputation de l'artiste est solidement établie de l'autre côté du détroit, où il brille au premier rang de la nouvelle école, dont les principes peuvent se résumer par ces mots: *faire vrai, être de son temps.*

(*A continuer*).

MARS.

SILENCE!

Tout, — Nous avions tout dit. — Moi, combien je l'adore, Et combien au milieu des troubles incessants

Que j'avais sous mes pas vus toujours renaissants, Elle avait mis de calme et de paix et d'aurore.

Elle, de sa voix douce et que j'entends encore, M'avait dit: « Oublions, maux passés et récents,

« Je jouis du bonheur qu'en ce jour je ressens, « Et, quant à l'avenir, près de toi je l'ignore. »

Oh! dans ce moment-là nous étions bien heureux! Sur mes lèvres les vers se présentaient nombreux.

Mais je la contemplais sans dire une parole...

Car les vers les plus beaux, les plus riches, les plus sublimes, n'ont jamais su remplacer le rôle

D'un cœur ému, jugeant tous les mots superflus.

A. H.

GAZETTE THÉÂTRALE

Courrier de Paris.

Le Théâtre-Français célébrait mercredi le 271^e anniversaire de la naissance de Corneille. L'affiche rayonnait de ce grand nom! *Horace, le menteur* et une poésie de circonstance: *la Vieillesse de Corneille*, superbement déclamée par Sarah Bernhardt, dont l'heureux rétablissement marche à grands pas, composaient le spectacle.

Sur les délicates épaules de M^{lle} Dudlay reposait tout le poids de la représentation. Honneur grave et périlleux! Ce devait être aussi le troisième début de la toute jeune et tant sympathique tragédienne: il s'agissait pour elle de s'ancre définitivement à « la maison de Molière. »

Aujourd'hui elle peut se dire de la maison — irrévocablement.

La charmante artiste a rempli ce rôle véhément de *Camille* — dont le Conservatoire de Bruxelles eut la primauté — avec une flamme, une aisance, une vérité prodigieuses.

L'heureuse enfant a tout pour plaire, tout pour réussir: la jeunesse, le feu, la grâce, elle a en plus la foi et l'amour de son art.

Sa voix, où chantent de câlines inflexions, où vibrent de mâles intonations, est à la fois douce et forte. Son geste est

ample, plein de grâce et de noblesse. Ses poses sont belles toujours d'élégance et de simplicité. Et le public, sous le charme de son regard, de son geste, de sa voix, pleurait avec Camille aimante et suppliante, partageant ses appréhensions, ses joies et ses douleurs... Mais quel courant magnétique se déchaîna soudain sur la salle et quelle émotion inconnue s'empara des esprits et des cœurs lorsque Camille, affolée, vomit ses foudroyantes imprécations contre Rome et contre le meurtrier de son amant! Quel cri de stupeur enfin, quand on l'entendit râler sous le glaive d'Horace!...

Cette soirée fut la consécration de ce talent si jeune et si personnel, et M^{lle} Dudlay, nous n'en doutons aucunement, deviendra l'enfant gâtée de ce public si grave du Théâtre-Français.



GAZETTE LITTÉRAIRE

Le Crime de la rue de la Loi. — Volume in-octavo, édité par Ghio, Palais-Royal, Paris, — est une page de la vie bruxelloise dans les classes moyennes.

Fortement empreint de réalisme, il est aussi une image très-réussie de la raideur et du sans-gêne habituels des bas fonctionnaires de la police, dans leurs rapports avec les étrangers.

Honoré Bijou, sous-inspecteur à la recherche d'un criminel introuvable, est croqué de main de maître et le professeur d'anglais Winter, principal personnage du récit est un sujet que l'auteur a su rendre très-intéressant sans sortir des limites de la vraisemblance.

A ceux qui reprocheront à cet ouvrage de ne pouvoir être donné en lecture à gentes et honnêtes damoiselles, nous répondrons qu'il n'a pas été écrit à leur intention.

« Honni soit qui mal y pense. »

Le Crime de la rue de la Loi est en vente chez Sardou et chez tous les libraires de la ville.

N. N.

GAZETTE ARTISTIQUE

Rosignole. La ville de Gheel... pardon! la ville d'Anvers vient d'acquérir, pour le Musée moderne, au prix de nobles sacrifices, une œuvre de M. Van Lerius.

L'heureux, généreux et désintéressé vendeur du tableau a bien voulu le céder à la ville d'Anvers au prix de l'acquisition : soit **19.000 francs.**

Dix-neuf mille francs!... Cette conduite ne rappelle-t-elle point les plus beaux jours de Laurent de Médicis?

En séance du 6 juin, le comité exécutif pour la célébration du centenaire de William Caxton a décidé que la séance solennelle d'ouverture aurait lieu le samedi 30 juin, sous la présidence de M. Gladstone, que les belles-lettres et les travaux d'érudition délassent des luttes politiques.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons le résultat du concours préparatoire pour le prix de Rome.

Sont admis à l'épreuve définitive : MM. De Pauw et Tinel de Bruxelles; Dethier, Soubre et Dupuis de Liège et Simar d'Anvers.

CAFÉ RESTAURANT DU PATINAGE

Skating-Rink du Rond-Point de l'Avenue Louise

Entrée libre.

Patins du système Bennett à grandes roulettes. *Consommations de choix.* recommandées pour la célérité, la facilité des mouvements et la sécurité qu'ils donnent dès le principe.

Location des patins : **0.50 cent. et 1 fr. d'après la dimension des roulettes.**

Tous les jours, de 2 à 5 heures, valse et quadrilles exécutées sur un piano-mécanique de facture excellente. Vins d'Oporto et de Xérés, garantis de provenance directe à **50 cent.** le verre. — Agence pour la vente en gros et en détail.

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS

FABRIQUE
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS

Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAINE

COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE-EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à pindre, Coton pour décorateurs, Tissus, Gobelins de toutes dimensions, Meubles d'atelier anciens et modernes, Panneaux, chevalets d'atelier, de campagne et de luxe, Boîtes à couleurs, parasols, chaises, etc.

PLANCHES A DESSIN

Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^{ie}

Campo Frères, Neveux et Successeurs, r. Royale, 78

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld, Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires La Maison Berden et C^{ie} a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Evrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

BRUSSELS GAZETTE AND ANTWERP REGISTER

Journal anglais à 10 cent le numéro

Abonnement : 1 fr. 50 pour 3 mois. — rue d'Édimbourg, n° 8
Excellent mode de publicité

PAVÉS DE QUAREGNON, de M. Van Vreckom, à Quaregnon (Belgique) ingélifs et inattaquables aux acides; adoptés par les administrations des Ponts et Chaussées, chemins de fer de l'État, Génie militaire, etc., etc.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE

de M. GUNTHER,

TOUT SPÉCIALEMENT RECOMMANDÉE
Rue Neuve, 23,

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte. Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. Félix Callewaert père, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.



COURRIER HEBDOMADAIRE
ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26
 BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
 BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, à la rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 »
 Etranger : id 12 50
 Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux libraires.
 A Londres, chez SAMPSON LOW and C^o, 188, Fleet street, E.C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez ROZEZ et à l'*Office de Publicité*, rue de la Madeleine;
 Au Bureau de la *Chronique* et chez SARDOU, Galeries-Saint-Hubert;
 Chez LESCUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce, et chez ARMES, rue de Namur.

SOMMAIRE :

Salon de Paris : les Portraits. — Le crayon satirique anglais : les Contemporains (suite). — Gazette musicale. — Gazette littéraire. — Gazette artistique.

SALON DE PARIS

II

Les Portraits.

Nous commencerons par saluer les portraits dans notre promenade au travers des vingt-cinq salons du Palais de l'Industrie. Notre promenade se fera sans flâneries car la route est longue. Puis, je ne sais pourquoi, MM. les artistes français — et les belges — ont exposé bien mollement...

A plus d'un, parmi les forts, nous pourrions dire ce qu'écrivait Théodore Rousseau à l'un de ses amis : « Prenez garde, j'aperçois maintenant la pointe de votre barque sur des cascades, et les cascades ne mènent qu'aux abîmes. De Papety en Cabanel, et de Cabanel en Baudry, on ne tarde guère à être étourdi par les gargouillades.

« Vous avez pu constater que le public n'a été retenu de génération en génération, que par ceux qui, solitaires et patients dans le travail, n'étaient animés que du désir de bien faire, et non par ceux-là qui prétendaient le mettre de leur côté, en se vouant à ses caprices et en flattant ses goûts éphémères. Ouvrez donc les yeux sur ce qui se passe maintenant. Chacun n'est plus occupé qu'à coller une affiche qui déborde sur celle de son voisin, pour occuper les regards; ne fût-ce qu'un instant. » Et l'Exposition des Champs-Élysées papillote d'affiches étourdissantes. Parmi les portraits qui font pâmer la foule et tarir l'energie du critique influent, il faut compter le *Thiers* de Bonnat et l'*Alexandre Dumas* de Meissonnier.

Le portrait de l'ex-président de la République brille par la simplicité de la pose et par la sobriété du ton. La facture en est précise mais à distance l'impression reste grande. M. Thiers est debout, le poing sur la hanche, l'air grave, la redingote boutonnée jusqu'au menton. Les mains courtes et rosées sont bien celles du modèle et non les mains d'un autre, comme il arrive souvent dans ces sortes de peintures.

Le portrait d'Alexandre Dumas, pris dans son cabinet de travail, est détaillé avec une minutie photographique. C'est dire qu'il est très-ressemblant — sa table aussi est très-ressemblante, ses livres et ses bibelots pareillement. M. Clairin est resté le peintre tourmenté, bruyant et chercheur des élégances, élégances de lignes et de couleur. Dans son *Portrait de M^{lle} L. de S. M.*... il a sacrifié en grande partie son personnage au fond armorié et aux étincelants accessoires. Quoiqu'il en soit, elle est campée avec grande cranerie la fillette blonde, cambrant son fin jarret, roidissant sa robe

violette soutachée de blanc et vous regardant bien en face, les bras appuyés au dossier d'un mignon fauteuil bleu-turquoise.

Le *Portrait du Général Chareton, sénateur*, par M. Louis Deschamps, compte parmi les très-rare bons portraits officiels! La pose est sans affectation, à part certaine main reposant sur certain rapport...

M. Elic Delaunay expose deux portraits : celui de *M^{me} S.* et celui de *M. L.* Le premier, qui nous montre une dame brune en robe bistre à grands nœuds rouges sur fond d'outre-mer exagéré, est dur et tapageur; mais le second, pétri dans des pâtes sobres, a de l'harmonie et de la solidité. Chaplin en reste aux élégances des lignes et aux tons adorablement faux des Boucher, ce qui donne quelque chose d'aérien à son *Portrait de M^{me} X^{...}*. Celui du *duc d'Audiffret-Pasquier* n'a pas les mêmes délicatesses, il est creux et pour un peu manquerait d'esprit. Décidément, M. Chaplin est le peintre des demoiselles à idéaliser.

Carolus-Duran — Carolus-Velasquez, comme il s'appelle lui-même! — a exagéré sa manière cette année.

Son *Portrait de M^{me} de L.* nous montre encore l'étourdissant coloriste que l'on sait, mais sa palette est dure, presque crue. Cette immense femme brune, étendue nonchalamment sur son divan à fleurs, en longue robe de satin blanc, laissant pointer les mules à talons d'or, appuyée sur de flamboyants coussins pourpres, manque peut-être de cette grâce essentielle qui distingue surtout la parisienne de race... Je préfère à ce portrait de robe celui de l'enfant blond, vêtu de brun, se détachant en lumière sur un fond de velours bleu. La pose est naturelle et la coloration heureusement soutenue sans pétards.

L'une des toiles les plus exquises du Salon et sans contredit la mieux dans le mouvement moderne, est le *Portrait de M^{me} D.*, par M. Ernest Duez.

Debout, en robe mauve, contre la balustrade blanche d'une estacade, la svelte jeune femme détache son élégante silhouette sur le ciel et sur l'eau. Le visage ressort fin et souple, sur le fond laiteux de l'ombrelle qu'elle tient de ses doigts gantés. A ses pieds le pliant et le livre qu'elle vient d'abandonner.

La pâte en est savoureuse; page claire, interprétée dans ces gris colorés, si reposants à l'œil, et si réels au bord de la mer.

Détail : M. Duez n'est point médaillé.

M. Émile Augier, de l'Académie française, peint par M. Louis-Edouard Dubufe, nous semble bien poseur dans son ample froc brun. La pâte est mince et incolore, le faire petit.

Nous lui préférons son *Portrait de M. Harpignies*, malgré les tons de brique cuite du visage. Le paysagiste nous est représenté croquant un site au milieu d'un orage.

M. L. Leclair, par M. Desboutin, reste malgré la tonalité générale étouffée, un portrait violent et plein de vie.

M. Benjamin Constant a envoyé deux portraits en pied et grandeur nature : *M^{me} B. C.*, et *M^{me} J. H.*... Tous deux sont prétentieux et maniérés avec une évidente recherche de style et d'effet original. Mais les fonds viennent en avant et les meubles ont autant d'importance que les personnages. C'est brillant, mais papillotant : les chairs seules sont éteintes et manquent de ce rayonnement du sang qui fait vivre un portrait.

Baudry ne nous semble guères en progrès. Il conserve cependant toute son habileté de metteur en scène. Son *Portrait du général C... de M...* fait l'effet, par ses teintes plates et crues, d'une immense aquarelle décorative. Le cheval l'emporte en intérêt sur le personnage qui disparaît auprès de cette énorme masse brune. Le fond, où caracole le régiment bleu et rouge du général C... de M..., est petit et enfantin.

Je lui préfère son *Portrait de M^{lle} H.*, fillette en bleu, adossée à un coin de cheminée, chapeau de paille en tête et vous regardant mi-souriante. C'est d'un aspect jeune et gai.

L'auteur de la *Respha*, Georges Beker, a peint *M^{lle} F. B.*..., en costume empire, tout blanc, à taille courte, à longue traine bouffant sur le tapis rosé et fleuri. Les mains élégantes sont prises dans la ceinture flottante d'un jaune citrin très-agréable et sonnante sur un fond bleu mouvant. C'est d'un brillant et amusant ragoût de colorations.

Le double portrait que M. Bastien-Lepage intitule : « *Mes parents* » est une des œuvres les plus complètes du Salon. Son originalité a le talent d'horripiler le bon public. Les habits et le fond sacrifiés avec science laissent tout l'intérêt aux visages traités avec un soin gothique. Ils sont modelés sûrement, amoureuxment, dans une gamme sobre, solide et voulue.

M^{lle} Louise Abbema, élève de Carolus-Duran, me semble vouloir dépasser son maître. J'en prends à témoin son vibrant *portrait de M^{me} D.*... peint largement dans des notes sobres, harmonieuses et d'une tournure tant personnelle.

M. Jean Béraud, le chantre des coins parisiens, a peint *M. A. P.* d'une façon précise et crâne à la fois, pleine d'esprit : son type est essentiellement parisien.

Le *portrait de M^{lle} Marthe G.*... a valu à M. Wencker une médaille de deuxième classe. La fillette debout, habillée de gris, se détache en clartés sur un fond très-sombre. La tête est fine, souple et mutine. La silhouette est délicatement indiquée et la tache générale brille par son entière vérité...

M. Emile Renard a mis au Salon un excellent *portrait de M.*..., truellé dans des pâtes solides et colo-

rées. Le modèle est à califourchon sur une chaise, cigarette aux doigts. Œuvre pleine de naturel et de sobriété ; le peintre a rendu son modèle tel qu'il l'a vu — naïvement.

Le *portrait de M. S.-J. S.*..., par M. de Winter est une page sincère et franche. La tête est modelée avec bonheur dans des pâtes un peu chlorotiques peut-être, mais pleines de lumière et de mouvement.

L'on remarque des qualités de largeur et de coloris chaud dans le *portrait de « notre ami B. »* par M. Russe. Il semble en proie à de bizarres réflexions, l'ami B., une main en poche et l'autre tenant un verre vide...

Ribot nous semble s'éclairer un tantinet. Sa *Brettonne de Plougastel* et son *Vieux pêcheur de Trouville* ont toujours ces grands airs enfumés de Goya et de Ribeira que l'on connaît au maître, — mais il vaut mieux imiter ces morts illustres que bien des illustres vivants d'aujourd'hui !

M. Raffaëlli fait défiler sous nos yeux *la famille de Jean-le-Boiteux, paysans de Plougasnou (Finistère)*. C'est une collection de types, les uns assis, les autres debout, pris sur le vif sans flatteries de palette, sans caresses de brosse, une étude très-consciencieuse et bien méritante.

Armand Gonzién, peint par M. Piatkowski, est un portrait grassement modelé dans des tons sobres et délicatement colorés...

Le *Faure* de Manet est un peu froid. Peut-être cela tient-il à l'ordonnance du tableau : pourpoint noir, foutré noir, manteau noir et haut-de-chausses de même sombre couleur — le tout sur fond gris. Le baryton chante, l'épée nue à la main.

On admire de très-belles mains et une tête expressive, savamment modelée en une gamme un peu juteuse peut-être, dans le *Portrait de M.*..., par M. Guillaume Leibl.

M. Munkacsy expose un portrait d'une belle pâte, colorée et sobre, celui de *M. G. G.*

Un des portraits les plus vivants et les mieux présentés est assurément celui de *M. Rubé*, par M. Paul Mathey. Le peintre-décorateur est à l'œuvre, debout, sa longue brosse à la main, les pantalons retroussés, les pots de couleurs à ses pieds, il va broser une toile clouée au sol. C'est plein de vie et de mouvement, et peint grassement.

Le *Portrait de M. A. B.*, par M. François Miralles, est conçu dans une donnée riche, pleine de rayons et de vie !

M. Gervex, l'un des héros du Salon, a envoyé le *Portrait de « mon ami Brispot »*, largement touché et pétri dans la gamme grise et colorée pleine de charmes, que l'on admire chez le jeune maître.

La *Glaneuse*, de Jules Breton, acquise par l'État, est une robuste campagnarde s'en retournant le soir,

la tête, chargée d'épis. Sa robuste silhouette se détache sur le ciel rougeâtre. La belle fille des champs a grande allure et sa tête puissante est d'un haut style.

Combien elle contraste étrangement avec le *Portrait de M^{me} ****, par M. Pinchart!

Autant la fille de Jules Breton est forte, crâne, saine, autant celle de Pinchart est mièvre, mutine et adorablement morbide. Elle est parisienne d'essence, parisienne depuis son crêpe blond « à la chien ». jusqu'à ses bas cramoisis, qui incendient les mules grises microscopiques. Toute jeune et déjà fleur qui fane... bizarrement elle vous regarde... La gorge s'entrevoit par le corsage ouvert en cœur renversé, plein de promesses... Cet étrange portrait est peint dans des notes gaies, il est « gris et rose » — comme le grand lit de Renée, l'héroïne de la *Curée*! ô Zola!

Chose étonnante au Salon de cette année, c'est que la plupart des portraits féminins « à sensation » ont ces airs de filles qui nous feraient croire que la dépravation de l'huile est aussi grande que celle de l'encre et que nous allons retrouver aux Salons, types intéressants, *Renée, Nana, Marthe, la fille Élisa*...

Autant de pris sur le portrait officiel : — et ce n'est pas moi qui m'en plaindrai!

MARC VÉRY.



LE CRAYON SATIRIQUE ANGLAIS (1)

LES CONTEMPORAINS

VII

Le dessin de *Charles Keene* est peut-être plus lâché comme contours, mais l'effet général en est toujours puissant et pittoresque. L'artiste se préoccupe moins de la pureté et de l'élégance de la ligne, que du mouvement, des lois du clair-obscur et de la perspective.

Le crayon dans ses mains fait office de blaireau, et l'on peut dire que ses esquisses de la vie réelle sont largement brossées.

Son champ d'observation est vaste; car, tandis que Du Maurier ne sort guère des intérieurs coossus et des cercles de la vie élégante, celui-ci s'en va butinant à droite et à gauche, dans les carrefours populeux comme sur les « Terraces » aristocratiques du West-End, du camp d'Aseao aux meetings de Hyde-Park, depuis l'office où les valets *débinent* leur opulent

seigneur, jusqu'au bar du *Gin Palace* autour duquel s'assemblent les parias de la grande cité.

La connaissance parfaite des physiologies faubouriennes et campagnardes, une fréquente application dans le dialogue des patois anglais, écossais et irlandais, impriment aux œuvres de cet humoriste un cachet local plein de saveur, et une agréable dose de bonhomie. Ses fermiers, ses *keepers* ou gardes-chasse, ses *parsons* ou curés de campagne, ont bien la *physionomie de l'emploi*; ils respirent l'air des champs, leur langage est simple et rustique comme leur tenue et leurs manières. Ses *cabbies*, ses cochers et ses conducteurs d'omnibus, les policemen, les gamins, les garçons de magasin, toute cette population affairée des rues qui fait ressembler Londres à une vaste fourmilière où chacun s'occupe de soi, et où l'étranger se sent plus isolé que dans la solitude même; les soldats exercés et les recrues maladroitement, la fureur du sergent instructeur, la terreur du conscrit pris en faute : autant de sujets que Charles Keene met en lumière avec habileté.

Les étudiants à la barrette étrange; les jeunes inspectrices des écoles villageoises dans leurs tournées des dimanches; les *shop-keepers* ou boutiquiers; les domestiques « qui ont toujours eu des maîtres » et les maîtres « qui n'ont pas toujours eu des domestiques, » tout cela fournit au dessinateur des scènes du meilleur comique. Ses légendes font rire, et c'est là un sérieux mérite à signaler.

Voici d'ailleurs quelques pages ouvertes à tout hasard :

— Qu'entendez-vous, demande à un jeune garçon du village l'institutrice du dimanche, par « souffrir pour l'amour de la justice? »

Et le boy de répondre malignement :

— Répéter des hymnes dans la matinée, madame, et l'école du dimanche dans l'après-midi, et la classe de Bible dans la soirée!

Avouez aussi que c'est beaucoup exiger de ces jeunes enfants!

Deux gentlemen ont été mis à la porte du Club dans un état d'ébriété inquiétant pour l'honneur de la maison :

— Viens, dit l'un d'une voix avinée, viens prendre un verre chez moi!

— Ta, ta! murmure l'autre, j'en ai pris plus qu'il ne faut!

— Allons donc! encore un, te dis-je! Ne vois-tu pas que tu te laisses gagner la main par ton jugement? (*D'ye no see ye're lettin' yer judgment get the better o'ye?*)

Les conclusions du dialogue suivant, entre ivrognes de bas étage, sont plus profondes :

— Ne vas-tu pas envoyer ton gamin à l'école, Bill?

— Plus souvent! Il y a été un jour, et en rentrant il m'a dit que c'était mal de s'enivrer! Crois-tu que je veuille voir outrager les sentiments filiaux et briser la douce et sainte union de notre intérieur par ces enseignements? Viens prendre une pinte!

Naturellement, cela doit être dit dans ce jargon populaire que possède à fond le peintre.

Bien amusant, le conscrit qui sort des rangs de mauvaise humeur, parce que « voilà plusieurs fois que l'adjudant l'appelle « *file creuse* » : Je veux être pendu, s'écrie-t-il, si je le supporte plus longtemps!

Fort drôle aussi, le gros maire de campagne, au bord d'un lac en Écosse, furieux de ce qu'un jeune gars se disant catho-

(1) Voir les numéros 20, 21, 22, 23, année 1877.

lique romain ose pêcher, un dimanche ! dans des eaux pro-tes-tan-tes !!

Les légendes de Charles Keene perdent décidément trop à la traduction pour que nous en sacrifions de gaité de cœur un plus grand nombre. Nous renvoyons le lecteur aux petits tableaux de l'artiste : ils y apprendront à connaître les scènes familières du Royaume-Uni comme s'ils avaient respiré les brouillards de Londres, pataugé dans la boue noire de suie de la *black country*, ou foulé les pelouses épaisses des parcs anglais, les plus beaux du monde.

VIII

W. Ralston est Écossais : aussi presque toutes ses observations roulent-elles sur les *Highlands* pittoresques et sa pittoresque population. Il possède à fond les patois indigènes, et pour nous qui connaissons le pays, c'est un vrai charme de nous retrouver, en écoutant parler ses gardes-chasse et ses pêcheurs, au milieu des rudes et honnêtes habitants de la montagne, qui ont conservé avec un soin religieux les traditions d'*auld lang syne* (1).

Le dessin de Ralston est correct et harmonieux : la ligne y est respectée comme le clair-obscur. Les physiologies campagnardes sont d'un *local* achevé.

L'artiste n'est pas moins heureux dans les tableaux mondains, qu'il aborde plus rarement. Nous citerons de lui la petite scène que voici :

Une lady, vieille, laide et osseuse, s'est assise avec coquetterie sous le *mistletoe* (2). Un capitaine des gardes, — tenue correcte, pose superbe, — se prend à songer, non sans effroi, aux paroles de Nelson à Trafalgar : « L'Angleterre compte que chacun fera aujourd'hui son devoir. »

(*England expects that every man
This day will do his duty*).

Exécutez-vous, capitaine : l'Angleterre vous regarde !

IX

C'est *miss Georgina Bowers* qui, dans la succession de Leech, a pris à sa charge la *question chevaline*.

Il y a du centaure dans tout Anglais de bonne race. M. Punch manquerait à tous ses devoirs, s'il n'accordait les honneurs dûs à son rang à la moitié de son abonné, le cheval ! Le cheval a donc droit à une bonne place chez M. Punch ; c'est à *miss Bowers* qu'on a confié le soin du noble quadrupède, et certes il pourrait être plus maltraité.

Le dessin de *miss Bowers* est plus mou que celui des autres dessinateurs satiriques dont nous nous occupons : on y reconnaît la main légère d'une femme, et ce que l'on perd en fermeté, on lui retrouve en grâce.

(1) Le bon vieux temps (écossais).

(2) Branchage de gui qu'il est de mode, dans la Grande-Bretagne, de suspendre au-dessus des portes, des glaces, des tableaux, aux lustres de salon, etc., de Noël à Pâques. Or, à l'époque de Noël, toute *personne du sexe* qui arrive à se trouver sous le *mistletoe*, s'expose à se voir embrasser par le premier gentleman auquel il en prend fantaisie.

La chasse à courre doit lui être familière, car elle traite avec amour ces sujets de haut sport. Il n'est pas rare qu'on y rencontre, dans une pose équestre défectueuse ou même ridicule, « Mossô, » le gros Français fantaisiste, créé par Leech, et passé grand seigneur pour la circonstance. Inutile d'insister sur le parti que tire l'artiste de la gaucherie *inévitabile* du noble invité : on s'en gaudit jusqu'aux larmes dans les clubs du Pall-Mall et dans les hôtels de Grosvenor Square.

Les *sporting men* précoces sur leurs *ponies* capricieux, les *misses* intrépides déployant leurs grâces de parfaites amazones, et semblant dire à ces messieurs : nous franchissons des haies, donc nous serons bonnes épouses et bonnes mères ! les *clergymen* propriétaires faisant à cheval le tour de leurs parcs et de leurs bosquets, tel est le menu habituel de *miss Bowers*.

Nous lui trouvons parfois une certaine négligence de la ligne et des proportions, notamment, — voilez-vous la face, Anglaises pudibondes, — dans les jambes de ses cavaliers, généralement trop petites. Mais ces défauts de détail sont rachetés par une grande harmonie dans la composition de l'ensemble, et *miss Bowers* jouit sous ce rapport d'une réputation à laquelle nous sommes heureux de souscrire.

En parcourant la collection du *Punch*, nous notons encore, parmi les collaborateurs actuels, *Walters*, qui dessine bien le cheval, *J. M. Smith*, qui fait parfois de petits croquis d'en-tête néo-pompéiens, *H. G. Robley* avec une page de soldats alignés gentiment exécutée, et *R. B. Wallace*, qui donne assez régulièrement des majuscules illustrées ayant rapport au texte. Nul doute que dans l'avenir ces artistes trouvent à mettre en plein jour des talents aujourd'hui en quelque sorte privés d'air, faute de place.

MARS.

GAZETTE MUSICALE

Une charmante soirée musicale, organisée par quelques artistes et amateurs, au profit d'un de leurs camarades, vient d'avoir lieu dans la salle de l'Union, chaussée d'Ixelles.

Le programme était très-heureusement composé.

Citons d'abord M^{lle} H... Douée d'une voix très-agréable, qu'elle conduit avec infiniment de facilité, elle a charmé l'auditoire par la façon dont elle a chanté le *Boléro de la Chanteuse voilée* (Massé), et le duo de *Galathée*, avec M. G..., une ancienne connaissance, qui nous surprend chaque fois qu'il nous est donné de l'entendre. Ses progrès sont vraiment extraordinaires et nous ne doutons pas que dans un temps peu éloigné, il compte parmi nos meilleurs artistes.

Nous ne nous étonnons pas de pouvoir parler, dans cette circonstance, de M. Neury. Cet artiste bien connu, est partout où il y a une bonne œuvre à accomplir.

Il a joué avec un sentiment exquis la fantaisie de *Faust*, (Allard) et avec un réel brio la *Cavatine* de Raff et la *Mazurka de concert* de Wieniawski.

M. A. Sury, de l'orchestre du théâtre de la Monnaie, s'est ensuite fait entendre dans une fantaisie pour contre-basse, de Servais. C'était prodigieux de voir avec quelle désinvolture cet artiste se jouait des plus grandes difficultés. Sa contre-basse, — cet instrument de dimension colossale, — était devenue entre ses mains, à peu près un violoncelle. Aussi M. Sury a-t-il obtenu un véritable succès.

Son frère, M. G. Sury, a joué deux morceaux pour flûte : la *Fantaisie mélancolique*, de Reichert, et celle de Niobé de Pacini.

C'est un vrai artiste que ses auditeurs ont applaudi à juste titre.

M. Nicol — qui ne le connaît pas? — est un agréable chanteur comique. Il a dit ses chansonnettes avec beaucoup d'élégance, et il a su souligner ses bons mots avec intelligence; il a chaque fois provoqué l'hilarité générale.

Le *Cercle Bizet* (symphonie), nous a permis d'apprécier le parfait ensemble avec lequel il a exécuté la valse *Souvenir* et la marche militaire les *Grenadiers belges*, toutes deux de M. Brassiné.

Ce Cercle est certainement appelé à un brillant avenir sous la direction d'un chef tel que M. Brassiné.

Enfin, disons pour terminer que M. Merché Donat, artiste-peintre, a fait avec une affabilité charmante les honneurs de la salle.

N. N.

Un temps plus élément a ramené au Waux-Hall et au Jardin Zoologique la foule qui leur faisait défaut par les après soirées du mois de mai.

Nous avons dit antérieurement l'accueil fait à Saint-Saëns, au Waux-Hall. Massenet lui aussi a eu son ovation. On ne l'a ni embrassé, ni porté en triomphe, on n'a pas davantage dételé les chevaux de sa voiture, comme certains journaux parisiens, habiles, on le sait, à inventer des calembredaines, ont eu l'absurdité de le dire, mais l'orchestre et le public après l'exécution de deux de ses œuvres l'ont vivement applaudi. Massenet est un homme charmant, fort simple, fort sympathique, exempt de cette *blague* si désagréable chez quelques habitants de la grande ville et sa modestie ne fait que rehausser son mérite réel. C'est ainsi qu'on aime à trouver les hommes de talent. Lors de sa seconde visite au Waux-Hall, l'orchestre a admirablement interprété la savante transcription de M. J. Dupont sur *Lohengrin*, et le public a été charmé de réentendre cette splendide musique.

Nous avons entendu cette semaine deux œuvres de Jokish l'excellent et si consciencieux violon de l'orchestre de la Monnaie. Les airs de ballet, bien inspirés et orchestrés avec

une science annonçant un travailleur sérieux bien au courant des progrès de l'art musical, n'ont pas été rendus de manière à en faire ressortir clairement l'idée; certains musiciens, en présence des difficultés d'une lecture à vue, ont fait leurs entrées avec hésitation, ce qui a nui considérablement à l'ensemble. La *Sérénade* est une inspiration charmante survenue en rêve à l'auteur à la suite d'une lecture des œuvres de Hoffmann. Elle a eu grand succès.

On a applaudi également avec enthousiasme au concert de dimanche une exécution hors ligne de la *rhapsodie* de Liszt et de la *danse macabre* de Saint-Saëns.

Les concerts militaires du mardi au Jardin Zoologique attirent, et à juste titre, la foule. Les guides, les grenadiers et les carabiniers rivalisent de talent. Ce ne sont plus des orchestres militaires tapageurs, ce sont des musiques savantes, aux sons doux et moëlleux, interprétant les œuvres des maîtres avec une expression et une science rares dans les corps similaires. Nous avons constaté avec plaisir leurs progrès. Qu'il y a loin par exemple des carabiniers de Panne à la phalange artistique si bien dirigée par Labory.

L'orchestre ordinaire du Jardin Zoologique marche d'une façon très-satisfaisante sous la direction de Sennewald. Son répertoire très-varié est parfaitement en rapport avec les goûts des habitués de cette charmante promenade. On parle de plusieurs améliorations importantes que l'on doit apporter prochainement à l'emplacement du kiosque. Il s'agirait de construire un chalet avec véranda et abris du côté ouest du rond-point. Les promeneurs seraient par là protégés contre les froids désagréables du vent, les jours d'inclémence du temps.

X.

Chambrée choisie, mercredi soir au local du *Cercle Bizet*, malgré la chaleur, ennemie des muses sérieuses.

C'était la sixième séance musicale donnée par les solistes, membres du *Cercle*; le programme était bien composé, l'exécution très-réussie. Nous ne nous étendrons pas sur les morceaux connus : un *trio* de Ch. de Bériot, une *fantaisie* du même sur *Guillaume Tell*, etc., etc. Mais c'est un devoir pour l'*Artiste* de constater le succès mérité qu'ont obtenues les œuvres de membres du *Cercle*. De Léon Dubois, une *Danse de paysans* fort heureusement rythmée et qui, par là même, semblait un peu *offenbachique* à une partie du public. Une mélodie charmante du même auteur : *La prière pour tous* de Hugo a charmé l'auditoire à fort juste titre; quelques difficiles trouvaient que c'était *Faure*... Nous n'en applaudissons pas moins le jeune et intelligent compositeur.

Quant à Eugène Brassiné, c'est non pas un chef de parti, mais un chef arrivé. Il est en progrès marqué; de jolies, ses compositions deviennent charmantes. Son *Invocation* sur des paroles de Lamartine est une page largement conçue. A bien-

tôt le *grand coup* — nous l'espérons pour ce musicien de l'avenir !

— Dimanche a eu lieu à Liège le concours des sociétés de chant. Le système d'exclusion à l'égard des Liégeois, inauguré au festival, a continué à être mis en pratique. C'est ainsi que M. François Riga ne figure nullement au programme. Alors que la *Chorale* de Bruxelles compte chanter prochainement à Anvers un très-beau chœur de Riga, le nom du sympathique compositeur restera sans écho dans la cité liégeoise.

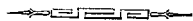
— Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs le retour à Bruxelles de l'excellent violoniste Vivien que nous avons suivi pas à pas et de succès en succès dans sa tournée aux États-Unis. Vivien, dont la réputation presque étropéenne était surtout établie en Belgique, en France et en Angleterre, a vu son talent consacré dans toutes les villes d'Amérique où il s'est fait entendre. A un si grand artiste, il ne manquait plus qu'un instrument digne de lui et Vivien vient de faire en France l'acquisition du Stradivarius ayant appartenu à l'illustre Briard.

— M. Bauwens, directeur de la Société chorale l'*Orphéon* de Bruxelles, qui a remporté à Liège le prix de la division d'excellence, vient d'être nommé chevalier de l'Ordre de Léopold.

— Un grand festival pour fanfares, harmonies et chœurs aura lieu au Jardin Zoologique les dimanches 22 et 29 juillet et le dimanche 5 août prochain.

La Commission organisatrice fait appel à toutes les sociétés du pays et de l'étranger.

Nous reparlerons de cette fête dès que nous aurons eu connaissance du règlement que la Commission est en train d'élaborer.



GAZETTE LITTÉRAIRE

Vient de paraître chez Charpentier, éditeur, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain, Paris : *Airs variés*, par Adolphe Jullien; Histoire, critique, biographies musicales et dramatiques. Prix : fr. 3 50.

Nous rendrons compte de cet ouvrage dans un de nos prochains numéros.

— Notre ancien collaborateur, le poète allemand Ludwig

Wihl est revenu à Bruxelles, après huit mois passés à Paris

Les Bruxellois revoient avec plaisir cette tête caractéristique, échappée à quelque cadre de Rembrandt.

Le chantre des *Hirondelles*, à l'encontre des oiseaux qu'il a chantés, a attendu que le printemps fut passé pour revenir parmi nous.

On lui prête l'intention d'ouvrir un cours de langue allemande; ce serait une bonne fortune pour les amateurs de science et d'originalité.

— Le Congrès organisé par la *Section de littérature française du Cercle artistique, littéraire et scientifique d'Anvers*, à l'occasion du 25^e anniversaire de sa fondation, se tiendra à Anvers, le vendredi 17 et le samedi 18 août prochain.

La séance d'ouverture aura lieu le 17, à 4 heures de relevée. Les séances des sections commenceront immédiatement après et reprendront le lendemain 18, à 10 heures du matin. La séance plénière de clôture aura lieu le même jour à 2 heures de relevée.

Les questions suivantes seront soumises aux délibérations de l'assemblée :

1^o Quels sont les meilleurs moyens à employer pour favoriser la littérature nationale ? (Société des gens de lettres belges... Encouragement littéraire... etc.)

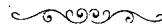
2^o N'y-a-t'il pas lieu de favoriser le développement des conférences par une association fédérative de toutes les sociétés littéraires du pays ?

3^o Serait-il utile de publier un recueil périodique des travaux de ces sociétés littéraires ?

4^o Le mode actuel d'encouragement donné à la littérature dramatique nationale est-il efficace ?

5^o N'est-il pas urgent de dénoncer les conventions littéraires internationales, principalement en ce qui concerne les intérêts des auteurs dramatiques, et dans ce cas, sur quelles bases faut-il établir une nouvelle convention ?

6^o Quelles modifications faudrait-il apporter à notre législation sur la propriété intellectuelle et spécialement sur la propriété littéraire ?



GAZETTE ARTISTIQUE

Exposition des Beaux-Arts à Madrid en 1878. — Un arrêté du roi d'Espagne, en date du 26 janvier 1877, dispose qu'une exposition des Beaux-Arts aura lieu, de trois en trois ans, à Madrid, dans le local et au jour qui seront déterminés par le gouvernement.

La prochaine exposition s'ouvrira dans le courant du mois d'avril 1878.

Les artistes espagnols et étrangers indistinctement, sont admis à y prendre part et auront également droit aux récompenses qui seront conférées.

L'exposition comprend quatre sections, savoir :

1^o *Peinture* : Toutes les œuvres de peinture exécutées par les procédés connus : vitraux peints; dessins; lithographies; gravures en taille-douce; gravures à l'eau-forte;

2^o *Sculpture* : Oeuvres sculptées en général; gravure en creux;

3^o *Architecture* : Projets d'édifices de toute catégorie; reproduction en études de restauration de monuments anciens; modèles d'architecture;

4^o Toutes les œuvres qui, sans être comprises dans une des sections précédentes, sont reconnues par le jury comme étant dignes de figurer à l'exposition, en raison de leur mérite artistique.

M. Adolphe Rouvez, propriétaire à Mons, vient de faire don, au dépôt provincial des archives de l'État, d'un précieux manuscrit : c'est un armorial du xvi^e siècle, contenant le blason de Charles-Quint, les armoiries du duché et des baronies de Brabant et celles de 277 familles principales des Pays-Bas, avec la description de chaque écu. L'armorial, précédé d'un traité de l'art héraldique dans lequel sont intercalés de nombreux dessins et, entre autres, celui des armes attribuées à Jésus de Nazareth, roi des Juifs, M. le ministre de l'intérieur a chargé M. le gouverneur du Hainaut de remercier M. Rouvez au nom du gouvernement.

CAFÉ RESTAURANT DU PATINAGE

Skating-Rink du Rond-Point de l'Avenue Louise

Entrée libre.

Patins du système Bennett à grandes roulettes. *Consommations de choix.*
recommandées pour la célérité, la facilité des mouvements et la sécurité qu'ils donnent dès le principe.

Location des patins : 0.50 cent et 1 fr. d'après la dimension des roulettes.

Tous les jours, de 2 à 5 heures, valse et quadrilles exécutées sur un piano-mécanique de facture excellente.
Vins d'Oporto et de Xérès, garantis de provenance directe à 50 cent. le verre. — Agence pour la vente en gros et en détail.

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE LISAIKS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS
FABRIQUE
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES
VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS
Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux
PEINTURE SUR PORCELAINE
COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à p-indre, Coton pour décorateurs,
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,
Meubles d'atelier anciens et modernes,
Panneaux, chevalets d'atelier, de campagne
et de luxe, Boîtes à couleurs, parasols,
chaises, etc.

PLANCHES A DESSIN

Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^{ie}

Campo Frères, Neveux et Successeurs, r. Royale, 78

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld,
Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^{ie} a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Evrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

BRUSSELS GAZETTE AND ANTWERP REGISTER

Journal anglais à 10 cent le numéro

Abonnement : 1 fr. 50 pour 3 mois. — rue d'Édimbourg, n^o 8
Excellent mode de publicité

PAVÉS DE QUAREGNON, de M. Van Vreckom, à Quaregnon
(Belgique) ingénus et inattaquables aux acides; adoptés par les administrations des Ponts et Chaussées, chemins de fer de l'État, Génie militaire, etc., etc.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE

de M. GUNTHER,

TOUT SPÉCIALEMENT RECOMMANDÉE

Rue Neuve, 23,

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyés, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine
Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. Félix Callewaert père, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.



COURRIER HEBDOMADAIRE

ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

46, BOULEVARD CENTRAL, 46
BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 "
Étranger : id 12 50
Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux libraires.
A Londres, chez SAMPSON LOW and Co, 188, Fleet street, E. C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez ROZEZ, DECO et à l'Office de Publicité, r. de la Madeleine;
Au Bureau de la *Chronique* et chez SARDOU, Galeries-Saint-Hubert;
Chez LESCUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce, et chez ARMES, rue de Namur.

SOMMAIRE :

Salon de Paris : Religion Histoire. — Lady Godiva et Gustave Lagye. L'intermezzo, poème par Henri Heine. (Suite.) — Bizarrie. — Camaieu Rouge. — Gazette Musicale. — Nécrologie. — Gazette artistique.

PRIME A NOS ABONNÉS.

Toutes les personnes ayant ou prenant un abonnement d'un an à l'Artiste, participeront au tirage au sort

D'UN TABLEAU RICHEMENT ENCADRÉ

marine de Théodore HANNON.

Ce tableau-prime est exposé chez M. Van Hinsberg, Montagne de la Cour, 54.

La date du tirage sera ultérieurement indiquée.

SALON DE PARIS.

III

Religion. — Histoire.

Fantin-La-Tour. — Jean-Paul Laurent. — Henry Gervex. — Henner. — Roll. — Dupain. — Toudouze. — A. Cabanel. — G. Becker. — James-Bertrand. — Cazin. — G.-R. Boulanger. — Bouguereau. — Glaize. — Morot. — Weerts. — A. Roucolle. — Louise Abbema.

Nous commencerons par réparer un oubli : celui des portraits de M. Fantin-La-Tour. Après M. Bastien-Lepage, ce Corot du portrait, avant Bonal dont le *Thiers*, à jamais célèbre, possède au fond un vague relent académique, il faut placer le talent de M. Fantin comme le plus original et le plus personnel du Salon parisien.

Ses portraits sont connus à Bruxelles, à Gand, à Anvers. Partout ils ont été admirés et la critique fut unanime à en reconnaître les qualités franches et naïves. Son *Portrait de M^{me} F...* compte parmi ses meilleurs. *Lecture* nous fait voir deux jeunes femmes, l'une lisant, l'autre écoutant. Composition simple, naturelle et poses sans pose. Les personnages sont à leur plan, baignés d'air, et modelés largement dans ces notes claires et grises qu'affectionne particulièrement ce maître délicat.

Nous voici arrivé aux « grandes pages ». Nous ne parlerons ni des immenses pancartes, ni des images incommensurables qui grimpent à l'assaut des frises et donnent des torticolis à leurs bénévoles admirateurs. Le talent jamais ne se mesura au mètre et, d'instinct, nous repassons les grandes affiches : la plupart du temps « ce n'est pas propre et ça tient de la place ».

Écrémons donc du bec de notre plume cette gigantesque terrine.

L'État-major autrichien devant le corps de Marceau, par Jean-Paul Laurent, obtient tous les suffrages et la médaille d'honneur.

Marceau mort, vêtu de son uniforme vert, son grand sabre au flanc, est étendu sur un lit de parade dans une chambre nue. Kray assis à côté, la tête dans ses mains, pleure. Par la porte du fond entre l'état-major prussien. La composition est pleine de grandeur dans sa simplicité. Toutes les têtes douloureuses sont pleines d'expression, peintes crânement et du coup. L'aspect de la toile est brillant sans être couleur, d'une touche vigoureuse et voulue, la scène, très-vivante, empoigne et retient.

L'on peut classer la toile de H. Gervex après celle de M. Laurent : *La Communion à l'église de la Trinité*. Au fond le maître-autel fait étinceler ses ors et ses pierreries, des fillettes en blanc agenouillées « reçoivent le bon Dieu », d'autres reviennent les yeux baissés, les mains jointes. A gauche, les parents appuyés sur la balustrade du chœur contemplent, émus. L'atmosphère grisée d'encens, la lumière indécise des grandes nefs sont parfaitement rendues; la gamme est blanche et colorée, la manière large, personnelle, n'a nul souci d'école; l'État — intelligent parfois — a du reste acquis cette œuvre curieuse.

Jean-Jacques Henner a révolutionné la presse avec la tête sur plat d'argent qu'il intitule *Saint-Jean-Baptiste*. C'est une merveilleuse étude de décapité, flamboyante de lumière sur fond opaque et noir, ressouvenir des académies. — *Le Soir* est un paysage à la Corot, au premier plan duquel s'allonge une nymphe rousse, nue et superbe dans ses chairs perlées et lumineuses. L'Albane est le père de ces belles filles, voluptés des bois païens à jamais évanouies !

L'Inondation dans la banlieue de Toulouse, en juin 1875, tableau de M. Roll, vaut à son heureux auteur la 1^{re} médaille et se trouve acquis par l'État. Ce tableau est tout un drame qui se devine : l'eau a envahi les maisons jusqu'aux toits; des malheureux sortent par les cheminées et par les lucarnes; des mères portant leurs enfants, des vieillards, des cadavres verts et bleus. Puis la barque de sauvetage montée par des colosses mi-nus, aux étonnantes musculatures... Par-dessus tout, un effroyable ciel d'orage qui crève à l'horizon. Éclairage bizarre et sinistre. Les personnages sont solidement charpentés et toute la scène est truquée à plein poing dans des pâtes vibrantes et corsées.

Autre médaille de 1^{re} classe, M. Dupain, qui nous représente *Le bon Samaritain* : « Après avoir soigné le mourant, il le mit sur son cheval et le conduisit dans une hôtellerie; il donna ses deniers à l'hôte et lui dit : « Aie soin de lui... » (*Nouveau Testament. St Luc. c. X,*

v. 32, 33.) La page biblique est interprétée largement dans des notes brillantes à la Regnault. *Commandé par l'État*, nous dit une pancarte fichée au bas du cadre. Jusques à quand l'État commandera-t-il des sujets aussi ressassés que celui-là ? Pourquoi ne pas choisir plutôt quelque ouvrier tombé d'un échafaudage et secouru par quelque habit noir ?

Voici venir une toile géante, médaillée de 2^e classe, qui n'est point la moins réjouissante de la collection : *La Femme de Loth*, envoyée de *Roma* par M. Toudouze. Au fond Sodome en feu salit le ciel de sa fumée maudite. Le premier plan est jonché de quartiers de roches et de cadavres bronzés se contournant dans les positions les plus disloquées. Au milieu d'eux M^{me} Loth, debout, blanche et roidie, changée en sel sous le coup de l'épée magique d'un ange à l'air méchant, et qui s'enlève de terre au moyen de deux énormes ailes de geai. Au fond de la toile Loth, désespéré, disparaît appuyé sur ses deux filles dont l'une porte sur sa tête les amphores aux futures galantes et paternelles buveries...

Ce grand carré est peint sèchement dans une gamme veule et académique.

De M. Alexandre Cabanel, *hors concours*, (heureusement !) *Lucrèce et Sextus-Tarquin*. On voit la scène. Lucrèce file de la laine, Sextus voudrait filer le parfait amour. Debout derrière elle, un poing sur la hanche et l'autre sur le dossier du siège de la sage brodeuse rousse, il lui souffle à l'oreille de comburantes paroles... dédaignées... Il est bien vulgaire ce Tarquin dans son habit bariolé de clown sûr de lui. Il n'est étonnant aucunement que Lucrèce ait envoyé son enjôleur aux calendes : c'est ce qui diminue la grandeur de la résistance.

G. Becker a fait une étude de menuisier et d'apprenti-menuisier. Il en a idéalisé les types, les a coiffés d'une auréole en or fin et les a étiquetés : *St Joseph*. La gamme générale est claire et fine, mais trop propre et quelque peu couleur. Nous lui préférons comme « sentiment mystique » *l'Éducation de la Vierge*, de James-Bertrand, plus sobre et plus intime. La jeune vierge est à genoux près de sa mère qui lève les yeux au ciel — idéalement. Les lignes sont simples et la composition a du style. Le visage de la vierge est candide et sympathique. Saint Joseph, au fond, lit son journal.

Dans un Salon voisin, nous retrouvons au milieu d'un délicieux paysage de dunes, gris et blond, nos trois personnages saints. M. Cazin leur fait opérer *la Fuite en Égypte*. Cette fois, la mère et la fille sont à âne et Saint Joseph, à pied, surveillance de loin. Tous trois ont l'auréole en tête, ce qui doit les gêner pour voyager *incognito*.

L'État a acquis la pancarte ingriste de M. Gustave-Rodolphe Boulanger : *St Sébastien et l'em-*

pereur Maximilien Hercule. Le grand escalier du palais. Au bas des licteurs, faisceaux sur l'épaule, précédés de Maximilien en longue toge rouge. Ils se renversent les uns sur les autres comme des capucins de carte... C'est que du milieu des marches de marbre a surgi saint Sébastien drapé de blanc, les bras en croix et le torse constellé d'étoiles de sang : « Maximilien ! — cria-t-il d'une voix sombre, en découvrant ses blessures (c'est le catalogue qui parle) — je suis sorti de la tombe pour t'annoncer que le jour de la vengeance divine est proche. » Sa poitrine émaillée de piqûres rouges, son air effaré ont l'air plutôt de dire : « Hélas ! que les lits sont habités chez vous ! »

La *Virgo consolatrix*, de Cabanel — pardon ! de Bouguereau — est un émail grand feu, léché, pourléché. — M. Bouguereau a les cheveux de Méduse au manche de ses brosses ; il pétrifie tout ce qu'il peint. Sa vierge consolatrice ne console de rien du tout. Elle est acquise par l'État — ce qui nous console moins encore.

Un achat officiel non moins bizarre est celui de l'interminable coupon de M. Glaize : *Fugitifs*. Peu latitants : la haute muraille d'Athènes au clair de lune, des groupes suspendus entre le sol et les étoiles, se balancent dans le vide au bout de cordes. Page froide, mince et rêvée selon la formule de l'Institut.

La *Médée*, de M. Morot, une étude de prix de Rome, est également acquise par l'État et vaut à son auteur une médaille de 2^e classe.

L'État — fort généreux à ce Salon — est également acquéreur de la « *Légende de St-François d'Assise* » de M. Weerts, immense composition où rayonnent les bienfaits d'une éducation académique. Dans sa voisine de panneau *Sylla*, (André Roucolle *pinxit*) nous retrouvons les mêmes *qualités* anti-modernes, toute la mascarade d'antan et toute la pompe des « ateliers — bien ».

Mais allons nous consoler de ces pages figées et connues dans la serre si vivante et si pleine de lumière et d'air de M^{lle} Abbema ! Son *Déjeuner dans la serre* horripile les bourgeois qui semblent n'avoir jamais vu un spectacle qu'ils ont tous les jours sous les yeux. Cette page de la vie moderne, pleine de fougue et d'audaces, riche en pétards et en turbulences, nous amuse énormément. Nous crions « bravo ». C'est de l'art franc et sain. La touche est libre et fière, d'une belle allure avec des écarts voulus. La couleur est hardie dans ses crudités cherchées : ces verts, ces rouges, ces blancs, ces jaunes qui se heurtent sont harmonieux, — comme l'art japonais, — par leurs appositions crânes. Encore une fois bravo !

Mais que M^{lle} Abbema le sache bien, sa barque est sur un sommet dangereux, un rien peut la faire chavirer.

Ce tableau est l'une des meilleures tentatives du Sa-

lon. Voilà où nous devons tendre aujourd'hui : là, vibrent nos nerfs, là, bat notre cœur !

(A suivre.)

MARC VÉRY.

LADY GODIVA ET GUSTAVE LAGYE.

La Fédération artistique — qui pour un rien nous mettrait dans le coin, les bras en croix, — a trouvé moyen de distiller deux colonnes de miel aigri à propos d'un article de notre n° 23, qui servait d'écrin à notre admiration pour Antwerpen qui paie 49,000 frs. un mauvais tableau...

Ce jour-là notre consœur enfourcha Rossinante. Oyez :

« Il est regrettable de voir l'*Artiste* emboiter le pas des journaux catholiques...

» L'*Artiste* a chargé avec moi la grotesque commission, proscrivant des salons anversois les études de nu...

» Je ne préjuge pas de l'avenir par la température d'ultramontanisme impudent et autoritaire qui nous sévit dans nos parages (?).

» Or, la *Lady Godiva*, de Van Lerijs, rentre dans la catégorie des toiles mises à l'index par nos inquisiteurs en redingote. De là une des raisons de la levée de boucliers, où l'*Artiste*, insciemment, j'aime à le croire, vient de prendre position... etc., etc., etc. »

L'*Artiste*, Dame *Fédération*, n'a pris position dans aucune levée de boucliers... L'Art, dit-on, n'a point de patrie ; pour nous il n'a point de religion : il est athée. Les égrillardes filles de Jordaens valent les saintes et les vierges de Memling. En face de l'Art nous faisons fi de ces mesquines, de ces égoïstes, de ces écœurantes questions du *clérical* et du *libéral* ; et vous ne devez voir dans notre article que ce que vous ne voulez pas y voir : « S'il ne s'agissait, dans l'espèce, que d'un coup de patte inspiré par le dédain d'une peinture qu'il est permis de ne pas affectionner, je comprendrais le ton cavalier de l'*Artiste*, journal de combat, au service de tendances spéciales (1). »

Mais il ne s'agit pas d'autre chose, ô grande consœur !

Nous n'avons pu froidement voir aligner dix-neuf billets de mille en échange d'un méchant coupon de toile que vous-même, pour votre part, avez critiqué dans l'*Opinion*, dès sa première exposition à Anvers. Monsieur Van Lerijs n'est qu'une gloire de clocher que la *Fédération artistique*, organe des intérêts anversois, a charge de défendre aujourd'hui.

Qu'on laisse les morts en paix, — surtout quand ils

ont si peu vécu. Que les cités achètent des toiles à leurs enfants debout : elles les payeront moins cher « qu'après décès » et ce sera utilement encourager les créateurs, dont la mort ne profite qu'aux seuls marchands.

La Fédération termine en disant que la place de M. Joseph Van Lerijs reste libre au Musée national de Bruxelles et qu'il espère l'y voir représenter bientôt par une œuvre aussi considérable et aussi *bon marché* que celle acquise par M. Jean Nauts pour sa ville natale. »

Pour notre part nous espérons — aussi fermement — que la *Coupe de l'amitié* de M. Joseph Coomans restera à jamais sans pendant...

Un Joseph, c'est trop ; — jugez donc : deux Joseph !

PAUL BIZARD.

L'INTERMEZZO,

poème par Henri HEINE (suite*).

XLIII (**)

*Des grands chagrins que j'ai dans l'âme
Je fais de petites chansons,
Pleines d'amour, pleines de flamme.
Plus légères que des pinsons,
Elles agitent leur plumage,
Et prennent leur vol vers le cœur
De l'amante à la douce image,
Au sourire doux et moqueur.*

*Elles en découvrent la route,
L'atteignent... puis, tout en émoi,
Elles reviennent en déroute,
Tristes et se plaignant à moi.
Chacune d'elles se lamente,
Mais pas une, sachant combien
Est faux le cœur de mon amante,
N'ose dire ce qu'il contient.*

XLIV

*Des contes lus dans le vieux tome
Je vois sortir un blanc fantôme.
Il fait signe. Je suis ses pas.
J'entends un chant qui me pénètre,
A mes regards il vient de naître
Un pays qu'on ne connaît pas.*

*Les fleurs que doucement éclaire
— Auréole crépusculaire —*

(1) Et surtout point rétrogrades ! (N. D. L. R.)

(*) Voir n° 10, 12, 14, 16, 19, 20, 22, année 1877.

(**) Cette pièce devrait porter le n° XXXV.

*La lumière d'or des beaux soirs,
Languissantes, avec délices
Se regardent, et leurs calices
S'ouvrent comme des encensoirs.*

*Là, sous les accords de la brise
Les arbres, qu'un rayon irrise,
Chantent dans les airs, comme un chœur ;
Et les ruisseaux, fuyant leurs sources,
Ont, dans leurs vagabondes courses
Des murmures qui vont au cœur.*

*Là, résonnent des mélodies
Qui, dans les âmes engourdis,
Jettent le réveil des amours.
Et nul ne connaît ces romances
Qui des plus brillantes démenées
Emplissent le cœur pour toujours.*

*Fuyant un deuil que rien n'abrège
Ah ! dans ce pays quand pourrai-je
Aller un jour pour vivre seul ;
Etre heureux et me sentir libre,
Et reposer mon cœur qui vibre
Dans l'oubli comme un linceul.*

*Oh ! ce pays des douces choses,
Des amours, des chants et des roses,
En rêve, je le vois souvent.
Mais vienne un rayon de l'aurore,
Comme un nuage il s'évapore
Et passe, chassé par le vent.*

XLV

*Je t'aimais et je t'aime encore,
Et le monde s'écroulerait
Que la flamme qui me dévore
De ses débris s'élancerait !*

XLVI

*Promeneur triste et solitaire
Par un brillant matin, je fus
Au jardin. Les fleurs du parterre
Disaient tout bas des mots confus.*

*Leurs mystérieuses paroles
S'envolaient, parfumant les cieux,
Doucement tremblaient leurs corolles ;
Moi, je marchais silencieux.*

*Et me voyant toujours morose :
— « Pâle amoureux plein de douceur,
Il ne faut pas, — me dit la rose —,
Te fâcher contre notre sœur. »*

XLVII

*Dans sa fièvre et sombre beauté,
Mon amour, ardent et mystique,
Luit comme un conte fantastique
Conté par une nuit d'été.*

*Deux amants erraient, taciturnes,
Dans un parc enchanté. Sur eux
La lune versait — vaporeux, —
Les plus doux rayons de ses urnes.*

*Pour eux, le rossignol chanta.
De chaste grâce revêtue,
Aussi calme qu'une statue
La jeune fille s'arrêta.*

*L'amoureux se mit devant elle
A genoux, sur le gazon vert ;
Survint le géant du désert ;*

*Prise d'une frayeur mortelle,
La belle s'enfuit !... Le combat
Ne fut pas de longue durée,
Bientôt sur la terre altérée
De sang, le chevalier tomba.*

*Et, vers son antre solitaire,
Le géant, d'un pas alourdi,
S'en retourna. — Le conte est dit.
On n'a plus qu'à me mettre en terre.*

C. TABARAUD. — E. VAUGHAN.

BIZARRERIE.

A. J.-K. HUYSMANS.

*Paris, ville où la chair en fleur s'épanouit,
Paris va regorgeant de gorges provoquantes
Et, comme un espalier très-hautain de son fruit,
Bombe superbement ses grands seins de bacchantes.*

*Le corset ploie et craque au chargement de chair
Et, le busc en arrêt, tend ses pointes jumelles.
Sans honte, de deux monts ardents tu te pommèles,
Corsage que Jordaens aurait prisé bien cher.*

*Autour de moi, jaseur, fait moutonner sa houle
Cet océan nouveau qui m'affole et me soûle,
Et dont le flot tout blanc vient tenter mon assaut...*

*A moi, la fille pâle et grêle, fleur des fièvres !
Car je veux promener mes ongles et mes lèvres
Sur des corps aux maigreurs de vierge et de puceau.*

Paris.

THÉODORE HANNON.

SAMAIEU ROUGE.

*La chambre était tendue de satin rose, broché de ramages cra-
moisis, les rideaux tombaient amplement des fenêtres, cassant sur
un tapis à fleurs de pourpre leurs grands plis de velours gre-
nat. Aux murs étaient appendus des sanguines de Boucher et
des plats ronds en cuivre fleurdonnés et niellés par un artiste de
la Renaissance.*

Le divan, les fauteuils, les chaises étaient couverts d'étoffe pareille aux tentures, avec crépines incarnates, et sur la cheminée que surmontait une glace, sans tain, décorant un ciel d'automne tout empourpré par un soleil couchant et des forêts aux feuillages lie de vin, s'épanouissait, dans une vaste jardinière, un énorme bouquet d'azalées carminées, de sauges, de digitales et d'amarantes.

La toute-puissante déesse était enfouie dans les coussins du divan, frottant ses tresses rousses, sur le satin cerise, déployant ses jupes roses, faisant tourner au bout de son pied sa mignonne mule de maroquin.

Elle soupira mignardement, se leva, étira ses bras, fit craquer ses jointures, saisit une bouteille à large ventre et se versa dans un petit verre effilé de patte et tourné en vrille, un filet de porto mordoré.

À ce moment, le soleil inonda le boudoir de ses lueurs rouges, piqua de scintillantes bluettes les spirales du verre, fit étinceler comme des topazes brillées l'ambrosiaque liqueur et, brisant ses rayons contre le cuivre des plats, il alluma de fulgurants incendies. Ce fut un rutilant fouillis de flammes sur lequel se découpa la figure de la buveuse, semblable à ces vierges du Cimabue et de l'Angelico, dont les têtes sont ceintes de nimbes d'or.

Cette fanfare de rouge m'étourdissait ; cette gamme d'une intensité furieuse, d'une violence inouïe m'aveuglait ; je fermai les yeux et quand je les rouvris, la teinte éblouissante s'était évanouie, le soleil s'était couché !

Depuis ce temps, le boudoir rouge et la buveuse ont disparu ; le magique flamboiement s'est éteint pour moi.

L'été, cependant, alors que la nostalgie du rouge m'opprime plus lourdement, je lève la tête vers le soleil, et là, sous ses cuisantes pigères, impassible, les yeux obstinément fermés, j'entrevois, sur le voile de mes paupières, une vapeur rouge ; je rappelle mes souvenirs et je revois, pour une minute, pour une seconde, l'inquiétante fascination, l'inoubliable enchantement.

J.-K. HUYSMANS.

GAZETTE MUSICALE.

Nos concitoyens M. Alexandre Cornélis, professeur de violon au Conservatoire royal, et M^{me} Cornélis-Servais, sont depuis le mois de mai à Londres, où ils obtiennent un grand succès à *Queen's Theater*. Grâce à leur talent et à la richesse de leur répertoire, M. et M^{me} Cornélis se font applaudir chaque soir dans les concerts dirigés par le maestro Rivière.

La pureté de la voix de M^{me} Cornélis-Servais, l'ampleur de son style et la correction de sa méthode ont été fort appréciées dans la musique de Gluck, de Wagner et de Gounod. Des engagements brillants attendent M. et M^{me} Cornélis pour la *season* de 1878 et même pour la fin de cette année.

Les fêtes musicales s'annoncent nombreuses et intéressantes.

Au Jardin Zoologique, notamment, se font de grands préparatifs. M. Bruynen, son intelligent et habile directeur, ne néglige rien dans l'organisation des solennités artistiques auxquelles il convie le public. On se rappelle le succès du dernier concours musical qui avait fait accourir dans le parc de la Zoologie les sociétés les plus fortes du pays ; ceux qui ont pris part à ce combat pacifique et ceux qui en ont été les témoins, se souviennent encore de la force des concurrents et de l'ardeur de la lutte. Cette année, c'est un festival monstre qui fera accourir la foule dans ce superbe jardin d'agrément

que notre administration communale vient de mettre décidément à l'abri de la hache des bûcherons et des convoitises intéressées des Haussmann bruxellois. Et il ne s'agit pas, comme le dit très-bien notre confrère Charles Bosselet, de l'*Écho Musical*, d'un festival de fête foraine avec son cortège poussiéreux et son accompagnement de bruits discordants. Il s'agit d'un **Festival artistique** organisé au double point de vue de l'agrément des sociétés et de leurs progrès. Les avantages qu'on leur offre sont d'abord un local convenable, l'un des plus beaux parcs du monde entier, ensuite un auditoire composé de connaisseurs réellement intéressés au côté artistique de la fête. Un festival organisé dans ces conditions est à la fois utile et attrayant. Aussi verrons-nous à cette occasion se renouveler l'empressement que mirent les sociétés du pays et de l'étranger à adhérer au dernier concours.

Voici maintenant les conditions arrêtées par le comité chargé de l'organisation artistique de la fête :

Les sociétés d'harmonie, de fanfares et de chœurs, de la Belgique et de l'étranger, sont invitées à prendre part au **Grand Festival** qui sera donné au Jardin royal de zoologie, d'horticulture et d'agrément, de Bruxelles, dans l'ordre suivant :

Le dimanche 22 juillet 1877, pour les sociétés de fanfares ;

Le dimanche 29 juillet 1877, pour les sociétés d'harmonie ;

Le dimanche 5 août 1877, pour les sociétés de chœurs.

Le jardin et les locaux de l'établissement zoologique seront gratuitement accessibles aux membres exécutants ainsi qu'aux président et membres de la commission administrative de chacune des sociétés, pendant toute la durée du jour fixé pour le festival auquel elles prendront part, et pendant la soirée du même jour.

Les personnes qui accompagneront les sociétés, jouiront d'une réduction de 50 p. c. sur le prix d'entrée au Jardin zoologique. A cet effet, des cartes spéciales seront transmises, contre remboursement, à raison de 50 centimes par carte, aux sociétés qui en feront parvenir la demande à la direction du Jardin, au plus tard, cinq jours avant la date fixée pour leur participation au festival.

Une médaille commémorative sera décernée à chaque société participante, immédiatement après l'exécution de ses morceaux.

Les primes suivantes seront réparties par la voie du sort, à la clôture de chacune des trois journées du festival :

1 ^{re} prime.	400 francs.
2 ^e "	200 "
3 ^e "	100 "

Une médaille en vermeil et une prime de 100 francs seront décernées, à la fin de chaque journée, à la société qui viendra du point le plus éloigné.

Il sera également décerné une médaille en vermeil et une prime de 100 francs, à la fin de chaque journée, à la société qui comptera le plus grand nombre d'exécutants.

Pour avoir le droit de participer aux primes, les sociétés devront se composer d'au moins vingt exécutants et avoir au moins six mois d'existence.

Les adhésions seront transmises à M. L. Bruynen, directeur général du Jardin zoologique de Bruxelles ; elles seront reçues, jusqu'au 14 juillet, pour les sociétés de fanfares, jusqu'au 21 juillet, pour les sociétés d'harmonie, et jusqu'au 28 juillet, pour les sociétés chorales.

S. M. le Roi vient d'envoyer à M. Bruynen, directeur du Jardin zoologique, une somme de mille francs destinés à couvrir une partie des frais occasionnés par l'organisation du grand festival dont nous venons de publier le règlement.

Samedi prochain, 30 juin, à 8 heures du soir, grande fête de

charité au *Skating-rink* de la Société royale de zoologie, rue Wiertz à Bruxelles. Un concert extraordinaire aura lieu à cette occasion, donné par la musique des guides, le *Cercle Bizet* (symphonie dirigée par M. Eugène Brassine) et l'*Orphéon*, dirigé par M. Bauwens.

Prix d'entrée : Carte de famille, 10 francs ; carte personnelle, 5 francs. La fête ayant lieu à bureau fermé, les personnes qui désireraient y assister sont priées de s'adresser au comité organisateur.

M. J. Anspach, bourgmestre, a accepté le patronage de la fête, qui sera probablement honorée de la présence de la famille royale.

NÉCROLOGIE.

Un peintre spadois, paysagiste et animalier, Georges Henrard, vient de mourir, âgé de 63 ans.

Georges Henrard aimait beaucoup son art et en parlait avec une véritable passion. Il laisse un assez-grand nombre de tableaux très minutieusement finis, de l'école de Omeganck, mais plus vrais dans leur aspect. Ses animaux étaient joliment dessinés.

(Chronique.)

GAZETTE ARTISTIQUE.

Le comité nommé en vue d'élever à Genève un monument au général Dufour, invite les artistes de la Suisse et de l'étranger à prendre part au concours ouvert dans ce but.

La statue sera équestre ou pédestre.

Deux prix seront consacrés aux lauréats, l'un de deux mille francs pour les maquettes de statues équestres, l'autre de mille cinq cents francs pour les maquettes de statues pédestres.

Pour les conditions du concours, s'adresser à M. le colonel L. Aubert, au musée Rath, à Genève.

Aujourd'hui, 24 courant, à deux heures de relevée, l'Exposition d'œuvres d'art, au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles, sera ouverte pour une nouvelle période de 15 jours au moins.

La loterie créée par le *Cercle artistique* a été tirée la semaine dernière.

Voici quel en a été le résultat :

Le buste de Van der Stappen (n° 242) a eu 152 voix : il est échu à M. Philippon.

Le tableau de Jules Montigny (n° 157) a eu 102 voix : il est échu à M. Edmond Schouten.

Le tableau de Pion (n° 182) a eu 204 voix : il est échu à M. Albert Martin.

Le tableau de Duyck (n° 90) a eu 193 voix : il est échu à M. Oscar Pichon.

Le tableau de Huberti (n° 243) a eu 170 voix : il est échu à M. Michel Orban.

Le tableau de De Biseau (n° 62) a eu 148 voix : il est échu à M. de Vlerchouwer.

Le tableau de Herbo (n° 116) a eu 137 voix : il est échu à M. Detranoy.

La réouverture de l'Exposition du Cercle artistique vient d'avoir lieu ; nous aurons occasion de reparler de cette seconde incarnation au point de vue pictural. En effet, diverses œuvres de mérite sont nouvellement exhibées et parmi elles une marine de Bouvies, un effet de neige de Asselberghs, un beau *Taureau* de Robbe, un portrait réussi de Charlet, etc., etc. Bornons-nous aujourd'hui à constater que la commission a fait l'essai du placement sur un rang. Certainement le public pourra apprécier plus aisément le mérite des œuvres exposées, mais au point de vue décoratif, nous devons constater que l'aspect des salles a considérablement perdu, et que les murs paraissent presque nus. L'Exposition est fort réduite : la grande salle seule et l'annexe restent occupées par les toiles.

On prétend que le mot *chic* doit son origine à Horace Vernet. Ce peintre avait un élève *très fort* qui répondait à ce nom, et lorsqu'un autre rapin ne satisfaisait pas le maître, il avait l'habitude de dire : Voyez Chic.

AVIS AUX SCULPTEURS

Il est ouvert un concours pour l'érection à Genève d'une statue au

GÉNÉRAL G.-H. DUFOUR

MM. les Artistes qui désireraient concourir sont priés de s'adresser, pour recevoir le programme du concours et les documents y relatifs, à M. le Colonel AUBERT, président du Comité pour le monument Dufour, 24, Corratierie, à Genève. (H4912X)

La Primes-Tombola gratuite, organisée par la *Fédération Artistique*, au bénéfice de ses seuls abonnés a été tirée ces jours derniers dans les bureaux anversoïses de cette publication. Voici le résultat de ce tirage :

L'Ami du peuple, tableau par P. NEUCKENS, — gagné par M. A. ANDRÉ (Anvers.)
Vaches au pâturage, tableau par FRANS DE BEUL, — gagné par M. E. DE BLOCK, (Bruxelles.)

Nature morte, tableau par EUG. DWELSHAGERS, — gagné par M. BALTHAZAR FLORENCE (Namur.)

Fleurs, tableau par C. CAPEINICK, — gagné par M. E. DE SCHAMPHELEER, (Bruxelles.)

Juif à Tanger, tableau par J.-B. HUYSMANS, — gagné par G. RAYNAUD, (Anvers.)

Intérieur, aquarelle par J. OPPENOORTH, — gagné par M. G. SCHOUBES, (Bruxelles.)

Tête de Fantaisie, terre-cuite par J. LAMBEAUX, — gagné par M. G. MEURISSE, (Anvers.)

L'Été, statuette terre-cuite par P. COMEIN, — gagné par M. HUEY (Bruxelles.)
Plat de cuivre repoussé au marteau, par J. LABAER, — gagné par M. P. VOITURON (Gand.)

Le cabinet d'Érasme, gravure par J. DEMANEZ, — gagné par M. G. STAPPAERTS (Anvers.)

Album du Salon d'Anvers de 1876, par JOS. MAES, — gagné par M. VERELLEN BEERNAERT (Anvers.)

Bon pour un portrait photographique, au charbon, inaltérable ; dimension 30 sur 40 centimètres, et pour 12 cartes-album par J. DUPONT, — gagné par M. DEHONDT, (Gand.)

MONITEUR INDUSTRIEL BELGE

JOURNAL COMMERCIAL, INDUSTRIEL ET FINANCIER

Sommaire du n° 18 — 1^{re} année

ARTICLES DIVERS.			
Brise Glace	275 pages.	Tannerie belge à l'Exposition de Philadelphie (la)	265 pages.
Concours de la Société industrielle du Nord	275 »	Travaux du Saint-Gothard (avancement des)	275 »
Congrès des bibliothécaires anglais	269 »	Revue commerciale	275 »
Lumière électrique (la)	266-267 »	Revue financière	279 »
Lumière électrique dans les usines (la)	274-275 »	Adjudications	276-277 »
Procédé de retaille des limes (nouveau)	275 »	Résultats d'adjudications	277-278 »
Société de Géographie de Londres	275 »		
Société des Ingénieurs civils	267-269 »		
		ARTICLES A GRAVURES.	
		Machine système Wolff avec cordes de transmission	271-274 pages.
		Etude sur les engrenages	269-271 »

PRIX DE L'ABONNEMENT { Belgique un an, 25 francs.
France et Allemagne — 30 —

EL PLATA INDUSTRIAL Y AGRICOLA

Journal des intérêts matériels de l'Amérique du Sud
BUENOS - AYRES

PRIX DE L'ABONNEMENT : Europe 60 francs.

JULES MEEUS, Administrateur-Gérant

46, BOULEVARD CENTRAL, BRUXELLES

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS
FABRIQUE

DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS

Emballage, nettoyage et vernissage de tab caux

PEINTURE SUR PORCELAINE

COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE, EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,
Meubles d'atelier anciens et modernes,
Panneaux, Chevalets d'atelier, de campagne
et de luxe, Boîtes à couleurs, Parasols,
Chaises, etc.

PLANCHES A DESSINS

Tés, Équerres, Courbes, Broses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

CAFÉ RESTAURANT DU PATINAGE

Skating-Ring du Rond-Point de l'Avenue Louise

Entrée libre.

Patins du système Bennett à grandes roulettes.

Consommations de Choix.

recommandés pour la célérité, la facilité des mouvements et la sécurité qu'ils donnent dès le principe.

Location des patins : 0.50 cent. et 1 fr. d'après la dimension des roulettes.

Tous les jours, de 2 à 5 heures, valse et quadrilles exécutées sur un piano-mécanique de facture excellente.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^{ie}

Campo Frères, Neveux & Successeurs, r. Royale, 73

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld,
Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^{ie} a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Evrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES Rue de l'Industrie, 26 BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imp. pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

COUVERTURES POUR CAHIERS D'ÉCOLIERS

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Broses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine
Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. du Moniteur Industriel Belge.



COURRIER HEBDOMADAIRE
ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

46, BOULEVARD CENTRAL, 46
BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an	fr. 10 "
Étranger : id	12 50

Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux libraires.
A Londres, chez SAMPSON LOW and Co, 188, Fleet street, E. C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez ROZEZ, DECQ et à l'Office de Publicité, r. de la Madeleine;
Au Bureau de la *Chronique* et chez SARDOU, Galeries-Saint-Hubert;
Chez LESCUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce, et chez ARMES, rue de Namur.

SOMMAIRE :

Salon de Paris : Peintres de genre. — L'Intermezzo, traduction de MM. C. Tabaraud et E. Vaughan. — L'Asommé. — Idéal. — Lâcheté. — Gazette Musicale.

PRIME A NOS ABONNÉS.

Toutes les personnes ayant ou prenant un abonnement d'un an à *L'Artiste*, participeront au tirage au sort

D'UN TABLEAU RICHEMENT ENCADRÉ

marine de Théodore HANNON.

Ce tableau-prime est exposé chez M. Van Hinsberg, Montagne de la Cour, 54.

La date du tirage sera ultérieurement indiquée.

SALON DE PARIS.

PEINTRES DE GENRE.

Peinture de genre... le genre... mots cocasses qui ne veulent rien dire, et qui désignent dans le monde des arts tout tableau que l'on ne peut classer, ni dans l'Histoire, ni dans le Paysage, ni dans la Fleur, ni dans la Bête... surtout dans cette dernière catégorie, car le « peintre de genre » est obligé d'avoir de l'esprit à revendre (en voilà une vente qui marcherait aujourd'hui : de l'esprit ! tout le monde veut en avoir... et personne n'en vend). Le genre, dis-je, doit avoir de l'esprit, le plus souvent « son astre en naissant » l'a fait spirituel, un peu partout, et principalement à Paris : le Français, né malin, créa le tableau de genre... (Il y a un pied de trop, ce qui va vexer la grande ombre de Boileau, — tant mieux !)

M. Vibert brille en tête de la très-spirituelle cohorte qui émaille la Bourse aux Huiles des Champs-Élysées, — depuis la cymaise, ce rêve d'or, jusqu'aux frises, cette bête noire, — de panneautins et de tableautins espagnols, italiens, turcs, empire, Louis XIV, Badin-guet, Henry III... que sais-je ! Mais, Vibert, cette année, a tant d'esprit qu'on ne le peut plus comprendre :

C'est une énigme ou bien un logogriphe,
Un papyrus, un ancien parchemin...

Parchemin trop neuf, aux couleurs brillantes, que le blaireau est venu lécher et surlécher. Mais que M. Vibert s'en défie : c'est par les chromos qu'on commence et par Épinal qu'on finit ! Je le dirais à bien d'autres de la très-spirituelle pléiade — mais je le dis à M. Vibert parce qu'il les résume tous — et qu'il est leur

maître... Je n'aime guère, et comprends peu — sa *Sérénade*. Ce monsieur habillé en toréador et qui, en plein jour, gratte de la guitare au milieu d'un tas de pots cassés, sous l'œil de son domestique portant le riflard et la boîte à violon, est assez incompréhensible... je préfère *Le nouveau commis*. Un vieux pharmacien scrute d'un œil défiant son nouveau commis, jeune encore, et que sa femme contemple en dessous d'un œil moins farouche...

Le dîner de noce de M. Denneulin est bien amusant. La table est dressée sous les pommiers, dans le verger; au fond : la ferme et la servante qui cuisine. Autour de la table dûment chargée de plats résistants, se trouve réunie la plus affriolante collection de types rustiques qui se puisse imaginer : rien n'y manque, ni le maître d'école — qui lit le discours au dessert — ni la grande sœur rêveuse, ni la bonne maman un pleur à l'œil, ni le racleur de violon, ni monsieur le curé — placé aux côtés de la mariée rougissante... et tous ces types sont supérieurement croqués, vivants et agissants, gais sans charge et peints dans une gamme claire et aérienne qui fait plaisir à voir. M. Denneulin a bien mérité de la peinture de genre !

M. Chelmowski, nous transporte en Pologne et nous y montre *un Cabaret à la campagne*. Elle est bien sinistre sa campagne : un ciel gris, une terre à qui la neige a cousu un linceul, une route noire et boueuse s'allonge à l'horizon, une croix non loin ouvre ses bras lugubres. Seul, le cabaret flamboie, hurle et rit au milieu de ces silences désolés. Des femmes ivres s'échappent en jupes rouges, des paysans aux gaités d'alcool les poursuivent par la neige... C'est peint dans une gamme sombre et forte, du coup, et largement.

Allons aux sujets moins tristes. Nous voici devant la toile de M. Louis Collin, empreinte d'une certaine grâce juvénile et modelée dans une pâte vibrante : *Daphnis et Chloé*. Chloé, nue sous les arbres verts, s'essaie à jouer de la flûte près — oh ! bien près — de son cher Daphnis... Heureux temps et qu'ils sont loin, hélas !... Aujourd'hui, nous n'avons plus ni flûte de Pan, ni peaux de bêtes... et nous avons le garde-champêtre !

La Promenade du Jeudi, au Havre, de M. Delancey, nous montre une folâtre ribambelle de fillettes se promenant au long de la mer, sous la conduite de deux bonnes sœurs. Note claire, sentiment doux. L'une des sœurs égrène son chapelet, rêveuse, l'autre feuillette son bréviaire, distraite. Leurs grands chapeaux tachent de blanc le ciel gris, et battent de l'aile comme de gais albatros...

On trouve une intention amusante, de l'entrain et de la vie dans les *Deux minutes d'arrêt* de M. de Dmitrieff : un train est arrêté et aussitôt accourent de tous côtés vers les voyageurs des vendeurs de gâteaux,

des marthandes de fruits, se bousculant, criant et se renversant... L'intention s'y trouve, mais l'exécution pêche par son côté lisse et glacé.

Un des bons tableaux de genre, bien moderne celui-là, est la *Fin d'Octobre*, de M. Duez. Une jeune femme assise sur une estacade vient d'abandonner son livre et rêve au retour en contemplant l'océan et le ciel qui déjà se font gris, les enfants jouent à deux pas d'elle et une vieille dame en noir brode non loin, c'est doux et enveloppé. Il se dégage de là une impression charmante.

M. Caprevielle, lui aussi, tourne le dos à la convention : il nous fait entrer sans façon chez *Lou pélo porc (l'échaudeur de porcs) (Basses-Pyrénées)* et nous le montre olliciant : un porc pend tête en bas et ventre ouvert, l'acheteur est là, l'échaudeur vante sa marchandise « preuves en mains. » Grande sincérité dans le rendu des détails qui ne nuisent en rien à l'ensemble sobre et robuste.

M. Ballavoine expose deux panneaux décoratifs : *Plaisir d'été* et *La Bouderie*. Panneaux charmants, fins, lumineux et qui valent à eux seuls plusieurs douzaines de tableaux « hors concours. »

La Rentrée et le *Banc des nouveaux venus* sont deux minuscules panneaux de M. Degrave; ce sont des scènes d'école gardienne, pleines d'esprit et d'originalité, peintes dans une gamme vibrante et colorée.

La Saint-Fiacre (Berr) de M. Armand Beauvais, brille surtout par ses qualités d'air et de lumière, les mêmes qualités distinguent la grande toile de M. Berton : *Une procession à Saint-Bonnet (Puy-de-Dôme)* qui possède en plus la mise en scène originale.

Autre défilé mystique de M. Vanutelli : *Une procession, à Venise*. Elle traverse un pont de bateaux par un coup de vent, les chasubles flottent, les étendards se penchent, les rubans sifflent... Entre l'eau bleue et le ciel bleu c'est un fouillis éblouissant d'où montent des cantiques sacrés...

M. Volpe a brossé dans une gamme discrète *le Carnaval des enfants, à Naples*. La scène est amusante et originale.

La Pêche de M. Butin est un panneau décoratif, le catalogue nous le dit. C'est plus qu'un décor; c'est un bon tableau, sobre et bien juste d'effet, d'un arrangement original. Une pêcheuse, assise à la proue d'une barque échouée, vient de pêcher un rouget que dégraffe du hameçon un moutard accroupi dans une barque. Son tableau, *le Départ*, possède les mêmes qualités, poussées à un plus haut point, de sobriété, de robustesse et de sincérité.

Alma-Tadema s'est surpassé dans son étonnante toile du Salon de Paris : *Une audience chez Agrippa*.

Au Cabaret de M. Bail, a des qualités de ton et de vie, mais paraît bien enfumé. C'est un reproche que

l'on ne fera certes point à M. Saunier : sa *Partie de campagne* est pleine d'air et de lumière, la même gaieté aérienne court par la toile élégante de M. Kaemmerer : *Une partie de croquet*. De jeunes élégantes modernes et de modernes élégants poussent les billes multicolores par les vertes pelouses d'un jardinnet ensoleillé et fleuri. Les silhouettes sont bien parisiennes, mais l'ensemble est papillotant.

Le Retour du baptême de M. Salmson est très-sincère d'observation. La mer blonde piquée de folâtres baigneuses, O. de Thoren *pinxit*, est d'un affriolant ragoût. M. Jourdain nous montre dans son *Bouqival*, une consciencieuse étude de plein air.

M. Jules Goupil, le même, dont la *Merveilleuse* lit un certain bruit à Bruxelles, expose cette année, *La Visite de condoléance*. Il reste fidèle à l'empire. Incroyables et merveilleux sont les pantins aimables, dont il tire les ficelles dans son atelier. Je ne lui ferai qu'un reproche, c'est d'abuser du blaireau, cet avachisseur.

L'un des meilleurs tableaux de genre du Salon est assurément *le Baptême bressan*, qui vaut à son auteur, M. Aimé Perret, une médaille de 3^{me} classe. C'est d'une lumière intense et colorée, pleine de joie et de rutillements. M. Perret est en grands progrès depuis l'an passé. Le genre ainsi compris devient de l'histoire.

Le Marché de Maubeuge de Gibert pétille d'esprit; de plus, il est pétri agréablement dans des pâtes grasses et onctueuses.

M. Gonzalès a peint à la façon de Fortuny les *Cadeaux de nocces*, toile très-riche, pleine de brio et d'éclat, tout en conservant son harmonie.

Parmi l'intéressante phalange des artistes qui cherchent à rendre la vie, la fièvre et le mouvement des rues de Paris, M. De Nittis conserve ce premier rang qu'il a si vaillamment conquis à la pointe de ses brosse alertes et tant modernes. Il a planté cette année son chevalet — ou plutôt il a arrêté sa voiture, car M. De Nittis peint ses vivantes scènes par les glaces d'un fiacre — à l'angle du *Pont Royal* et il a croqué le quai avec ses vieux bouquins alignés et leurs fureteurs, les femmes élégantes, les voitures, la Seine émaillée de ses bateaux-omnibus aux flancs rouges, et de ses Hirondelles blanches crachant la suie, le Louvre allongeant ses façades en point d'Alençon. C'est parfait d'entrain et de vie, de verve et de vérité... M. Béraud — qui a obtenu une mention honorable — arrive bon second et serre de près son glorieux confrère et rival. Mais sa touche est plus lourde et n'a pas le brio et l'esprit inné de M. De Nittis, *italien*. Sa toile, *le Dimanche à Saint-Philippe-du-Roule*, nous le montre en très-sérieux progrès et bien près d'arriver.

M. Gœneutte, un tout jeune homme, vient ensuite avec deux excellentes toiles pleines d'observation sin-

cère et de couleur locale : l'Appel des balayeurs et le Boulevard Rochechouart.

M. Firmin Girard continue à braquer son objectif au coin des rues et à pétrifier tout ce que lèchent ses martres. Cette fois c'est *Un montreur d'ours, à Aurillac*, qui fait bomber les dos et sortir les loupes... C'est ahurissant et triste !

« Allons enfants de la patrie !.. » Voici venir les tableaux militaires avec leurs sonneries de clairons, leurs charges de tambours, leurs fusillades, leurs bleus et leurs garances !. Je ne sais si la peinture guerrière est une victoire et si c'est un moyen de développer le patriotisme en concurrence avec la chanson guerrière dont se gargarisent tous les cafés-concerts de la capitale et des faubourgs, tous les bastringues verdoyants qui détonnent le long de la Seine, depuis Suresnes jusqu'à Charenton... mais je sais qu'il n'y a pas assez de mains, de bouches et d'yeux pour applaudir aux artistes de l'huile et du *si naturel* qui font rimer ensemble patrie et victoire...

Peinture de guerre : peinture de peu !

A part MM. Berne-Bellecour et de Neuville, les maîtres de genre, et MM. Detaille, Du Pray, Couturier qui suivent de près, la plupart d'entre ces peintres aux brosses martiales font de la chromolithographie, patriotique peut-être, mais où l'art certes n'a rien à voir. Ils ont chez eux tous les beaux sentiments guerriers en tubes et en beurrent de panneaux bien propres qui font la joie et l'émerveillement des gobe-mouches des dimanches et des jours fériés...

Je veux terminer cet article, trop long déjà, en alignant quelques-uns de ces peintres *des guêtres blanches et du képi garance*. Les voici au hasard de mes notes : MM. Charpentier (*une Batterie; — pièces d'acier*); Raoul Arrus (« *Vingt minutes d'arrêt!* » ; — *effet de neige*) ; Louis-Emile Benassit, élève de Picot, s. v. p., (*Un rendez-vous d'amateurs*); Etienne Beaumetz (*Infanterie de soutien*) ; Eugène Médard (*Attaque d'un village; — décembre 1870*) ; Alexandre Protais (*Passage de rivière. Août 1870*) ; George Maigret (*Engagement d'avant-poste, 1^{er} décembre 1870*) ; Albert Le Dru (*En grand'garde ; — une partie de bouchon*) ; Lucien Mouillard (*Le colonel Péan déchire le drapeau de son régiment et le partage entre ses officiers et ses soldats pour ne pas le livrer à l'ennemi ; — 28 octobre 1870, capitulation de Metz*) ; Pierre Sergent — un nom prédestiné ! — (*Episode du combat de Formerie (Oise), le 30 octobre 1870*). J'en passe.... Une aimable litanie, comme vous voyez !

MARC VÉRY.

(A suivre.)

L'INTERMEZZO,

poème par Henri HEINE (suite *).

XLVIII.

*Ils m'ont tourmenté nuit et jour,
Fait pâlir et blêmir de peine,
Les uns avec leur sombre haine,
Les autres avec leur amour.*

*Sur mon pain, versant à main pleine
Le poison, ils m'ont, sans retour,
Tuté, les uns par leur amour,
Les autres par leur sombre haine.*

*Mais qui le plus a déprimé,
Navré ma pauvre âme asservie ?
Celle qui ne m'a, de sa vie,
Jamais haï, jamais aimé.*

XLIX.

*O toi ! dont le regard partout règne en vainqueur,
L'été brille sur ta joue,
L'âpre hiver est dans ton cœur.*

*Un jour, le temps ainsi de notre orgueil se joue,
L'été sera dans ton cœur,
Et l'âpre hiver sur ta joue.*

L.

*Lorsqu'après une union douce
Et longue, deux amants se séparent enfin,
Je ne sais quel regret les pousse,
Mais on les voit pleurer et soupirer sans fin.*

*L'oubli semblant vivre en nos âmes,
Sans larmes, sans soupirs, sans apparents regrets
Nous, hélas ! nous nous séparâmes :
Les larmes, les soupirs, ne sont venus qu'après.*

LI.

*Dans un salon, autour d'une table de thé,
Ils parlaient de l'amour, de ce qui le fait naître.
Les hommes péroraient d'un air de gravité,
Les femmes, parlant moins, semblaient mieux s'y connaître.*

*Le maigre conseiller, sec comme un échalas,
Dit froidement : « L'amour doit être platonique ».
La conseillère fit, en soupirant : « Hélas ! »
Dissimulant à peine une moue ironique.*

*« L'amour, trop sensuel, à notre santé
Nuire, » dit le chanoine, ouvrant sa large bouche.
« Pourquoi donc ? » murmura, non sans rougir un peu,
La demoiselle jeune et qu'un rien effarouche.*

(*) Voir n° 10, 12, 14, 16, 19, 20, 22, 23, année 1877.

« L'amour, ce sentiment, à s'allumer, si prompt,
Est une passion, » dit, dolente et jolie
La comtesse, en offrant à Monsieur le baron
Une tasse de t.é par elle-même emplie.

Une place était libre encore, et tour à tour
Chacun parlait. Avec ta grâce accoutumée,
Tu nous aurais si bien dit ton mot sur l'amour
Que ne l'occupais-tu ma chère bien-aimée ?

LII.

Mes chants les plus doux sont empoisonnés. Comment
Pourrait-il en être autrement ?
De mes brûlants sanglots toujours inassouvie
Tu versas le poison sur la fleur de ma vie !

Mes chants les plus doux sont empoisonnés. Comment
Pourrait-il en être autrement ?
Je porte dans le cœur une hideuse armée
Des serpents venimeux... et toi, ma bien-aimée !

LIII.

Il m'est revenu l'ancien rêve !
C'était par une nuit de mai. Nous étions seuls
Assis tous deux sous les tilleuls,
Et nous nous promettons fidélité sans trêve.

Nos rires, en leur gai chemin,
Se mêlaient de baisers sur ta bouche et la mienne.
Alors, tu m'as serré la main
Pour que de ton serment trompeur je me souviene.

O bien-aimée aux blanches dents !
Bien-aimée aux yeux bleus ! Le serment, je t'assure,
Comblant mes vœux les plus ardents,
Suffisait ; tu pouvais m'éviter la morsure !

C. TABARAUD. — E. VAGGHAN.



L'ASSOMMÉ.

L'Assommoir de notre maître et ami Emile Zola est décidément le livre à la mode. Je n'en veux d'autre preuve que les imitations et les copies dont nous encombre les journaux de la basse littérature. On annonce comme prochaine la publication des *Assommoirs du grand monde*. Mais voici du plus curieux. C'est une réponse, qui a pour titre *L'Assommé* et pour auteur M. Secondigné.

M. Secondigné doit une certaine notoriété à la condamnation qui l'a frappé, il y a quelque cinq ans, pour avoir rédigé, sous la Commune, je ne sais quel journal désagréable au gouvernement de Versailles. Mon tempérament anarchique me faisant l'ennemi de tout pouvoir, je n'ai de sympathie ni pour les Versaillais, ni pour les communards, et mon opinion politique se réduisant au mot sceptique de Gavarni : « L'his-

toire ancienne, mes agneaux, c'est mangeux et mangés, blagueux et blagués, c'est la nouvelle, » je suis très à l'aise pour parler de M. Secondigné; l'esprit de parti est absolument étranger au jugement que je vais porter sur son œuvre. Si elle témoignait du moindre talent, j'applaudirais bien volontiers; malheureusement, la riposte manque de style et affiche des prétentions. La préface est pleine de grands mots : « bonne action, réparation sociale. » M. Zola y est vertement tancé pour avoir dit franchement ce qu'il avait vu. M. Secondigné n'admet pas qu'on écrive de semblables vérités. Il défend le peuple, comme une divinité. Le peuple pour lui est une entité, un être à part, supérieur, seul capable de tous les dévouements, seul exempt de tous les vices. Zola observe; lui, invente. Il nie sans prouver, c'est ce qu'il appelle une discussion.

La trame du roman est des plus vulgaires : on y trouve la jeune fille séduite et abandonnée; l'enfant perdu et retrouvé. Que sais-je encore ! Cela se passe dans un monde extraordinaire; partout l'on sent le parti pris de ne rien regarder, le dédain de la réalité. Un passage stupéfiant entre tous, c'est la description d'un souper devant lequel l'empereur Napoléon III se pâme d'admiration. Le menu est d'un grotesque achevé; c'est l'idéal gastronomique d'un monsieur qui n'a jamais mangé que de la charcuterie, et dont les gourmandises ne sont jamais sorties du bouillon Duval. Evidemment, M. Secondigné a parlé là de choses qu'il ignore en tous points. Mais qu'importe, l'auteur serait bien étonné qu'on prit son œuvre au sérieux. Jamais, j'en suis convaincu, il n'a eu l'idée de faire métier d'artiste. Ce qu'il voulait, c'était exploiter à son profit le retentissant succès de *l'Assommoir*, et les critiques doivent bien le faire rire, aujourd'hui qu'il a réussi, et que la badauderie a déjà acheté quatre éditions de son papier.

Mais supposons un instant que M. Secondigné ait bien lu *l'Assommoir*, qu'il l'ait lu, non en homme de passion, mais en littérateur et en critique, peut-être aurait-il vu que ce volume n'est ni conçu, ni exécuté d'une façon autre que les précédents volumes du *Rougon-Macquart*; peut-être aurait-il reconnu qu'il est absolument dans la logique du tempérament et du système de M. Zola.

Ses idées, M. Zola ne les a jamais cachées. Au début de sa carrière littéraire, dans des articles de critique réunis plus tard en volume sous le titre de *Mes Haines*, à chaque page il se défend de conclure. Il affirme n'être et ne vouloir être, pour tout et pour tous, qu'un spectateur, rien qu'un spectateur. Sa seule ambition est de promener le plus loin possible son impitoyable curiosité : il se dit avide de tout connaître, de tout examiner dans les plus menus détails, sans autre

souci que de satisfaire sa passion d'artiste; même, son regret serait d'empêcher quoi que ce soit, de peur de se supprimer dans la suite un sujet d'observation, l'occasion d'un coup d'œil, de plume, ou de scalpel. Il n'est pas indifférent aux maladies, mais il est indifférent à leur guérison. Il prend un plaisir raffiné à suivre leur développement dans les complications les plus cachées; plus un mal est profond, plus il l'aime, et socialement parlant, « les coquins lui semblent préférables aux hommes nuls, » parce qu'ils dégagent plus de passion et fournissent plus de spectacle. Notez que je parle ici du littérateur seulement. Comme les Goncourt l'ont justement remarqué, le cœur de l'homme et le cœur de l'écrivain sont tellement opposés, que le romancier, dont les amis et les confrères éprouvent à tout moment la bienveillance et le dévouement, devient, la plume à la main, l'analyste le plus aigu et le misanthrope le plus amer. Littérairement, il me semble s'être incarné dans le docteur Pascal Rougon, ce travailleur acharné, ce savant dont la silhouette sceptique promène au milieu de la série des romans son indifférence et sa raillerie philosophique. Penché sur un cadavre de héros, il ausculte le cœur secoué par les derniers battements de l'agonie, et dit sans émotion : « Hystérie ou enthousiasme, folie honteuse ou folie sublime, toujours ces diables de nerfs. » Il est de l'avis de Scopenhauer : pour lui, l'humanité est une immense maladie, dont chaque individu est une manifestation pathologique. C'est bien le même homme qui prendra pour épigraphe de *Thérèse Raquin* un mot écouté par Taine aux portes des doctrines d'Helvétius et de Stendhal : « Le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre. » Il a appliqué à la littérature la méthode scientifique que Taine avait appliquée à la critique. La préface du *Rougon-Macquart* le déclare : il considère le roman comme un problème mathématique « dans lequel il s'agit de résoudre la double question des tempéraments et des milieux. A ses yeux, l'homme vivant, l'homme avec ses passions, n'est rien qu'un organisme en proie aux caprices des circonstances. On voit dès lors quelle calme conséquence découle de ce système : le roman est indifférent; il n'est ni orthodoxe, ni athée, ni républicain, ni royaliste. Il prend les gens tels quels, sans s'effrayer s'ils sont mauvais, et sans souhaiter qu'ils deviennent meilleurs. Il se dispense de tout plaidoyer, de tout réquisitoire, et conserve vis-à-vis de tout le monde une impassibilité cruelle qui fait sa justice.

Qu'on lise à ce point de vue les œuvres de M. Zola, cette longue et admirable galerie, où toutes les opinions, tous les partis sont impitoyablement écorchés vifs, et montrent à nu leurs travers et leurs vices. Un roman n'est pas un pamphlet; un pamphlet attaque, un roman constate, et, à mon avis, M. Zola n'aurait

pas dû répondre aux articles qui l'accusaient de calomnier le peuple. Son œuvre tout entière est là pour témoigner de son impartialité. Il n'a pas été plus implacable pour l'ouvrier qu'il ne l'a été pour les autres classes sociales : si ses personnages sont vicieux et antipathiques, cela tient uniquement à sa façon de concevoir l'humanité, en littérature, et je dis en toute franchise qu'il ne pouvait les créer autres, sous peine de manquer à la logique de toute sa vie d'artiste. Souvenons-nous de sa définition de l'œuvre d'art : « Un coin de la nature vu à travers un tempérament. » Or, il est bien entendu que l'auteur n'a pas eu la prétention de nous représenter l'ouvrier en général. Son livre s'appelle *l'Assommoir*, c'est-à-dire l'ouvrier qui boit, se soûle et tombe dans toutes les dégradations. La démocratie, puisque démocratie il y a, peut, à bon droit, s'attrister de la mise au jour d'une de ses plaies la plus rebelle, mais il me semble que, loyalement, elle doit reconnaître qu'étant donné les habitudes d'esprit de M. Zola, c'était ce coin de vérité et d'écoeurement qu'il était forcé de choisir et d'étudier.

HENRY CÉARD.

IDÉAL.

Idéal, idéal, rang des vaches de l'Âme.
J. BARBEY D'AUREVILLE.

*Malgré ses volets verts, ce n'est pas la maison
Dont Jean-Jacques Rousseau fut locataire en rêve,
Le cottage idéal bâti sur une grève
Et caché dans les fleurs comme un nid de pinson.*

*Non, cela sent l'hospice et sainte la prison.
Les sinistres volets restent fermés sans trêve,
Et le gros numéro de cuisine qui vous crève
Les yeux... met sur la porte un lubrique blason.*

*Le passant en ce lieu n'entre pas — il s'y glisse.
C'est là qu'on vend l'amour permis par la police,
Le sourire taxé, le baiser contrôlé.*

*J'ai, malgré mes dégoûts, poussé la porte infâme,
Donnant, donnant, d'accord — et je m'en suis allé.
Content de voir que là, tu ne mens pas, ô femme !*

HENRY CÉARD.

LACHETÉ.

*La neige tombe à gros flocons, le vent souffle, le froid sévit. Je
rentre chez moi en toute hâte, je prépare mon feu, ma lampe. J'at-
tends ma maîtresse. Nous dînerons ensemble chez moi, j'ai commandé
le dîner, acheté une bouteille de vieux pomard, une belle tarte aux
confitures (elle est si gourmande!). Il est six heures, j'attends. La*

neige tombe à gros flocons, le vent souffle, le froid sévit ; j'attise le feu, je ferme les rideaux, je prends un livre, mon vieux Villon. Quelles ineffables délices ! dîner chez soi, à deux au coin du feu. Six heures et demie sonnent à la pendule ; j'écoute si son pas n'effleure pas l'escalier. Rien — aucun bruit. — J'allume ma pipe, je m'enfonce dans mon fauteuil, je pense à elle. — Sept heures moins cinq minutes. Ah ! enfin, c'est elle. — Je jette ma pipe, je cours à la porte, le pas continue à monter. Je me rassieds, le cœur serré ; je compte les minutes, je vais à la fenêtre ; toujours la neige tombe à gros flocons, toujours le vent souffle, toujours le froid sévit. J'essaye de lire ; je ne sais ce que je lis, je ne pense qu'à elle, je l'excuse : elle aura été retenue à son magasin, elle sera restée chez sa mère. Il fait si froid ! peut-être attend-elle une voiture, pauvre mignonne ; comme je vais embrasser son petit nez froid, m'asseoir à croquetons à ses petits pieds ! Sept heures et demie sonnent, je ne tiens plus en place, j'ai comme un pressentiment qu'elle ne viendra pas. Allons ! tâchons de manger. J'essaie d'avaler quelques bouchées, ma gorge se resserre. Ah ! je comprends maintenant ! Mille petits riens se dressent devant moi ; le doute, l'implacable doute me torture. Il fait froid, eh ! qu'importe le froid, le vent, la neige, quand on aime ! Oui, mais elle ne m'aime pas. Oh ! mais je serai ferme, je la tancerai vertement ; il faut en finir d'ailleurs ! depuis trop longtemps elle se rit de moi ; que diantre, je n'ai plus dix-huit ans ! ce n'est pas ma première maîtresse ; après elle une autre ! Elle se fâchera ? le beau malheur ! les femmes ne sont pas devenues rares à Paris ! Oui, c'est facile à dire, mais une autre ne sera pas ma petite Sylvie, une autre ne sera pas ce petit monstre, dont je suis si follement assoti !

Je marche à grands pas, furieusement, et tandis que j'enrage la pendule tintinnabule joyeusement et semble rire de mes angoisses. Il est dix heures, couchons-nous. Je m'étends dans mon lit, j'hésite à éteindre ma lampe ; bah, tant pis ! j'éteins. De furibondes colères m'étreignent à la gorge, j'étouffe. — Ah ! oui, c'est bien fini entre nous ! c'est bien fini ! — Ah ! mon Dieu, on monte : c'est elle, c'est son pas ; je me précipite en bas du lit, j'allume, j'ouvre. — C'est toi ! d'où viens-tu ? pourquoi arrives-tu si tard ? — Ma mère m'a retenue. — Ta mère ?.. et tu m'as dit il y a trois jours que tu n'allais plus chez elle. Tiens, vois-tu, je suis très-mécontent ; si tu ne veux pas venir plus exactement eh bien...

— Eh bien, quoi ?

— Eh bien nous nous fâcherons.

— Soit, fâchons-nous tout de suite ; aussi bien, je suis lasse d'être toujours grondée. Si tu n'es pas content, je m'en vais...

Triple lâche, triple imbécile, je l'ai retenue !

J.-K. HUYSMANS.

GAZETTE MUSICALE.

Le *Waux-Hall* fait d'excellentes recettes par le temps chaud dont nous jouissons depuis quelques semaines. Les programmes des dimanches et jeudis attirent surtout une foule empressée. Nous devons le dire cependant, la soirée du jeudi 21 nous a donné une nouvelle preuve du mauvais esprit de quelques musiciens. Ce soir-là M. Dupont était absent, appelé à Compiègne pour faire partie d'un jury. Aussi l'exécution a-t-elle été déplorable. La faute en revient-elle au chef ? nous n'hésitons pas à répondre négativement. Tout l'orchestre doit-il supporter la responsabilité de cet état de choses ? Pas davantage. Beaucoup jouent toujours consciencieusement, même lorsqu'ils ne sont pas sous l'œil du maître. Mais il y a dans l'orchestre quelques grincheux (ce sont les plus rampants en temps ordinaire), quelques mauvais plaisants qui font leur possible pour mettre le désordre dans les exécutions, soit en ne jouant pas du

tout, soit en jouant faux, soit en faisant de fausses entrées ou négligeant les reprises. Nous avons remarqué la même mauvaise volonté lors de certains concerts d'hiver où l'orchestre n'avait pas son chef habituel. Cette conduite d'écoliers est indigne de musiciens qui se respectent et nous nous promettons de signaler les auteurs de ces gamineries lorsqu'ils s'en permettront encore.

Revenu de Compiègne, M. Dupont a dirigé le concert dimanche ; c'est assez dire que tout a marché admirablement et que le public a été charmé.

Nous avons entendu à ce concert la *Grande Polonaise*, d'Aug. Dupont, dont l'orchestration est fort belle et les motifs très-entraînants. Ce morceau vient de paraître pour piano, à 4 mains.

La *Danse Macabre*, de Saint-Saëns, redemandée, a eu son succès,

Le *Cercle musical* de Gosselies, dirigé par M. Labory, vient de remporter à Compiègne un succès peut-être sans précédent dans les annales des concours.

Il a remporté le même jour tous les premiers prix dont voici l'énumération :

Lecture à vue. — Prix unique à l'unanimité du jury.

Une médaille d'or.

Exécution-Excellence. — Prix unique à l'unanimité du jury.

Une magnifique couronne en vermeil, plus une indemnité de 200 francs.

Solo-Excellence. — Prix unique à l'unanimité du jury.

Une médaille en vermeil.

Soli-Excellence. — Prix unique à l'unanimité du jury.

Une médaille en vermeil.

Concours international.

Exécution. — Prix unique à la majorité de 22 voix sur 24 jurés.

Une médaille d'or d'un très grand module, plus une indemnité de 1000 francs.

Soli. — Prix unique à l'unanimité du jury.

Une médaille d'or.

Solo. — Prix ex æquo avec la Fanfare municipale d'Armentières.

Une médaille d'or.

Nous sommes heureux de constater les succès de la Société de Gosselies. Ces succès ne nous étonnent pas. L'éminent chef des carabiniers nous a habitués à des exécutions remarquables de toutes les sociétés qu'il dirige. Citer les harmonies de Sainte-Marie d'Oignies, de Mariemont, c'est tout dire. Nous apprenons que la Société de Gosselies jouera prochainement à Laeken devant le Roi et la famille royale. Elle se fera aussi prochainement entendre au Jardin Zoologique. Le public y trouvera l'occasion de faire une ovation à ces ouvriers qui consacrent leurs loisirs à la culture des arts et à M. Labory, le chef habile et courageux auquel la musique d'ensemble est redevable de tant de progrès.

X.

AVIS AUX SCULPTEURS

Il est ouvert un concours pour l'érection à Genève d'une statue au

GÉNÉRAL G.-H. DUFOUR

MM. les Artistes qui désireraient concourir sont priés de s'adresser, pour recevoir le programme du concours et les documents y relatifs, à M. le Colonel AUBERT, président du Comité pour le monument Dufour, 24, Corratierie, à Genève. (H4912X)

MONITEUR INDUSTRIEL BELGE

JOURNAL COMMERCIAL, INDUSTRIEL ET FINANCIER

Sommaire du n° 18 — IV^e année

ARTICLES DIVERS.

Brise Glace	275 pages.
Concours de la Société industrielle du Nord	275 »
Congrès des bibliothécaires anglais	269 »
Lumière électrique (la)	266-267 »
Lumière électrique dans les usines (la)	274 275 »
Procédé de retaillage des limes (nouveau)	275 »
Société de Géographie de Londres	275 »
Société des Ingénieurs civils	267-269 »

Tannerie belge à l'Exposition de Philadelphie (la)	265 pages.
Travaux du Saint-Gothard (avancement des)	275 »
Revue commerciale	275 »
Revue financière	279 »
Adjudications	276-277 »
Résultats d'adjudications	277-278 »

ARTICLES A GRAVURES.

Machine système Wolf avec cordes de transmission	271-274 pages.
Etude sur les engrenages	269 271 »

PRIX DE L'ABONNEMENT } Belgique un an, 25 francs.
 } France et Allemagne — 30 —

EL PLATA INDUSTRIAL Y AGRICOLA

Journal des intérêts matériels de l'Amérique du Sud

BUENOS-AYRES

PRIX DE L'ABONNEMENT : Europe 60 francs.

JULES MEEUS, Administrateur-Gérant

46, BOULEVARD CENTRAL, BRUXELLES

MAISON FELIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
 FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS
 FABRIQUE

DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS
 Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux
 PEINTURE SUR PORCELAINE
 COULEURS POUR AQUARELLE
 et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE, EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,
 Tissus, Gobelins de toutes dimensions,
 Meubles d'atelier anciens et modernes,
 l'anneaux, Chevalets d'atelier, de campagne
 et de luxe, Boîtes à couleurs, Parasols,
 Chaises, etc.

PLANCHES A DESSINS

Tés, Équerres, Courbes, Broses
 Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

CAFÉ RESTAURANT DU PATINAGE

Skating-Ring du Rond-Point de l'Avenue Louise

Entrée libre.

Patins du système Bennett à grandes roulettes.

Consommations de Choix.

recommandés pour la célérité, la facilité des mouvements et la sécurité qu'ils donnent dès le principe.

Location des patins : 0.50 cent. et 1 fr. d'après la dimension des roulettes.

Tous les jours, de 2 à 5 heures, valse et quadrilles exécutées sur un piano-mécanique de facture excellente.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^{ie}

Campo Frère, Neveux & Successeurs, r. Royale, 78

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld,
 Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^{ie} a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Evrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES

Rue de l'Industrie, 26

BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

COUVERTURES POUR CAHIERS D'ÉCOLIERS

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
 en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
 fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Pannaux, Châssis,
 Chevalets de Campagne et d'Atelier.
 Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
 et à compas. — Pastels, Crayons,
 Broses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. du Moniteur Industriel Belge.



COURRIER HEBDOMADAIRE

ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

46, BOULEVARD CENTRAL, 46
BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : Théodore HANNON.

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 "
Étranger : id 12 50
Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux libraires.
A Londres, chez SAMPSON LOW and Co, 188, Fleet street, E. C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez ROZEZ, DECQ et à l'Office de Publicité, r. de la Madeleine;
Au Bureau de la Chronique et chez SARDOU, Galeries-Saint-Hubert;
Chez LESCUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce, et chez ARMES, rue de Namur.

SOMMAIRE :

Salon de Paris : Paysages de terre et de mer. — Opopanax. — La bonne cause. — L'Intermezzo, traduction de MM. C. Tabarand et E. Vaughan. — Variation sur un air connu. — Gazette musicale. — Gazette artistique.

PRIME A NOS ABONNÉS.

Toutes les personnes ayant ou prenant un abonnement d'un an à *l'Artiste*, participeront au tirage au sort

D'UN TABLEAU RICHEMENT ENCADRÉ

marine de Théodore HANNON.

Ce tableau-prime est exposé chez M. Van Hinsberg, Montagne de la Cour, 54.

La date du tirage sera ultérieurement indiquée.

SALON DE PARIS.

IV.

PAYSAGES DE TERRE ET DE MER.

Edmond Yon.—Guillemet.—Barillot.—Delpy.—Jules Ferry.—De Champeaux.—Dameron.—Daubigny.—Cousin.—Coquard.—Chabry.—Arsène Dubois.—Champion.—Paul Collin.—Cagniard.—A. Bouché.—Emile Breton.—Vuillefroid.—Véron. Saunier.—Thépaut.—Rapin.—Roussin.—La Haye.—Lepic.—Pelouse.—Pachot.—De Mesgrigny.—Péaire.—Lapostolet.—Lépine.—Harpignies.—Ferdinand Jacomin.—Fondin.—Damoye.

La tâche générale des paysagistes français, au Salon, est saine, aérienne, fine, lumineuse. Les jus, la nicotine, les bitumes, — avec lesquels l'école anversoise croit rendre aujourd'hui les robustes terrains et les brouillards des Flandres, — n'empoisonnent point la palette parisienne, palette joyeuse et délicate par excellence!

Quelle nature coquette aussi que celle des environs de Paris! Les bouleaux sont d'un satin plus blanc, les sureaux rayonnent plus parfumés, les saules font la roue moins pleureurs et les peupliers balancent bien haut un panache plus svelte et plus argentin, pittoresquement découpé. La verdure rutille moins crue. Tout est blond, tout est gris par ce gai torrent de lumière que le soleil verse en prodigue sur ces campagnes fortunées où la Seine traîne gaillardement sa robe scintillante brodée d'ajoncs et de nénuphars...

Aussi, combien le « paysage historique » est-il oublié! Combien est loin le « paysage de style. » Neiges d'antan! De Claude Lorrain les naturalistes d'aujourd'hui n'ont conservé que la lumière...

L'on vit et l'on respire à l'aise par leurs paysages. Sous leurs arbres verts et feuillus l'on va se reposer agréablement et oublier les toiles voisines, insultes académiques à l'histoire profane ou sacrée.

Ce sont les bottes de sept lieues dont s'est servi M. Edmond Yon pour parcourir, palette au poing, les sites parisiens : ses progrès sont merveilleux. Le voilà parmi les premiers. Son *Bas-de-Villiers, le soir*, est une des toiles les plus sincères et les mieux vues du Salon.

Le soleil empourpre encore le ciel de lueurs discrètes. Par le chemin ocreux qui mène au village, dont on voit là-bas les toits assombrés, un chasseur monte seul. Le sentiment des ténèbres qui tombent, du grand silence crépusculaire interrompu seulement par quelque aboiement de chien ou par un beuglement de vache regagnant l'étable, est parfaitement rendu. Tout le tableau est conçu dans une gamme grise, colorée, aux justes rapports, aux harmonieuses oppositions. La seconde toile : *le Morin, à Villiers*, est d'une silhouette finement saisie, la pâte est belle et distinguée, étendue par une brosse nerveuse et spirituelle.

Les *Falaises de Dieppe* et les *Environs d'Artemare* (Ain), par M. Guillemet, comptent parmi les meilleurs paysages de l'Exposition : solides et très-émaillés, ils restent clairs, vibrant dans leur note chaude et corsée.

L'Etat a fait l'acquisition de la toile que M. Barillot intitule : *Le vieux Jacques et ses bêtes*. Au fond, la mer en ruban vert. Au premier plan une vache brune piquée de blanc, grassement peinte, « le vieux Jacques, » suit côte-à-côte avec son baudet.

Son second envoi : *La ferme Louëdin, près Honfleur*, possède les mêmes qualités de vie et de robustesse de faire.

Le paysage de M. Delpy est un éblouissement. *Juillet*, nous dit le catalogue. La moisson est faite, la terre jonchée de gerbes d'or rutille sous le soleil qui brûle... Étonnant effet de lumière et de plein air, mais pourquoi ce ciel aux échappées vertes comme des plaines de betteraves?

Allons nous rafraîchir par l'effet de neige (mention honorable) de M. Jules Ferry : *Bêtes de compagnie poussées par la traque*. Une bande de sangliers s'enfuit dans la neige sous le feu des chasseurs tapis à la lisière d'un bois. Au fond la raie brillante du soleil couchant.

M. de Champeaux possède des qualités de puissance dans le ton et de solidité dans la pâte : *Bords de l'Aïroux à la Roche-Morvon et Marée basse près Honfleur*.

Le Souvenir de Cernay-la-Ville; — *effet d'hiver*, par M. Dameron, est un grand paysage décoratif qui manque de vibration.

Daubigny père et fils ont donné. M. Daubigny père a rarement été aussi heureux et aussi personnel que dans son *Lever de lune*. C'est une des surprises du

Salon. Ce n'est point le classique clair de lune noir et bleu. Non. La lumière pâle et douce des soirs est rendue d'exquise façon. Les rayons glauques glacent de tons légers un champ d'épis verts qui bruissent dans l'ombre sereine. L'étoile du berger se lève. Et le berger est au pied d'un arbre, au premier plan : C'est son heure. La bergère est à ses côtés...

La vue de Dieppe est une étude mordante. Faite en trois touches justes d'effet, de ton et de plan. La silhouette assombrie de la ville se découpe en dents de scie sur l'horizon mordoré par les feux du couchant.

M. Daubigny fils expose une grande toile un peu sourde : *L'embarquement des filets pour la pêche aux harengs, à Berck*. L'État s'en est rendu acquéreur.

Ce n'est point au paysage de M. Cousin : *A l'Àoût*, que l'on reprochera de manquer de vibration ! Il est brûlant de soleil !

M. Paul Coquand nous promène par les sites grandioses de la forêt de Fontainebleau. *La Solitude des gorges d'Apremoy* et *Le plateau de Belle-Croix* sont bien dessinés, possèdent belle allure et empoignent — pas autant cependant que *la Gorge du Riou-Magou, à Tramesaïque (Hautes-Pyrénées)*, de Léonce Chabry, qui conserve sa toute puissance.

M. Arsène Dubois a peint, au clair de lune, *Un plateau en Champagne*, paysage lunaire très-original et ne manquant pas d'une certaine poésie.

M. Champion possède la ligne ample et le style, mais il semble voir la nature à travers un kaléidoscope, témoins ses deux paysages multicolores : *Le Sancy* et *Site en Limousin*.

M. Paul Collin, l'une des célébrités médicales de Paris, nous montre aujourd'hui que ses scalpels se terminent en brosses à peindre ! Nous félicitons vivement le très-aimable docteur du noble emploi qu'il fait de ses rares loisirs et l'artiste de son tableau plein de vigueur et d'accent : *La Roche-Pointue à Octeville (Manche)*.

Les Battes-Montmartre, du côté de Clignancourt, est un tableautin séduisant de M. Cagniard. Le soleil se lève plein de gaieté, Paris, au fond, s'éveille dans la brume violette de l'aube. Les hautes cheminées fument et salissent le ciel frais et clair. A l'avant-plan, un chiffonnier s'en revient, la hotte pleine à l'épaule.

Une étude non moins vibrante est celle de M. A. Bouché : *La Campagne au printemps*. Elle s'allonge ensoleillée et verte avec ses champs bariolés. Au premier plan un faucheur aiguise sa faux. C'est d'un aspect très-vrai avec une pointe de dureté.

De M. Émile Breton, une grande symphonie en vert majeur : *Une matinée d'été*. Paysage riche en sève et en santé, aux verts intenses et mordants.

Le Souvenir du Morvan, de M. Vuillefroid, est une robuste page d'animalier qui sait son art. Dans un

paysage vigoureux paissent des bœufs roussâtres d'une étonnante puissance de facture et de lumière.

Le Parc de Montlévéque, de M. Véron, possède des qualités de lumière blonde et d'arrangement. *La Seine, à Asnières*, de M. Saunier, est vue par un soir bleuâtre d'une harmonie mélancolique et douce. C'est frôlé avec esprit. *Moulins, à Villiers-sur-Morin*, par M. Thépaut, déroule sa délicate silhouette, étale ses verts discrets, gris et fins. Le site est bien choisi. Voici venir M. Rapin, médaillé de seconde classe, *Décembre, dans les bois de Cernay*. Le soleil va s'endormir : ses dernières lueurs flânent à l'horizon. Il y a là des fouillis de branches très-dextrement disséquées par un habile anatomiste.

De M. Roussin, un très-lumineux paysage de printemps. Les cerisiers en fleurs secouent leur neige sur des champs en pente, aux bandes alternant vertes et brunes.

M. Lahaye expose un *Souvenir d'Auvergne : Au bord de l'Allier, à Beaurecueil*, dans la gamme aérienne et argentine de Corot. *La Tempête*, de M. Lepic, a obtenu une médaille de 3^e classe. La marée monte, les barques sont à sec et les matelots attendent. C'est conçu dans une gamme grise, quelque peu incolore. M. Pelouse nous mène au *Lavoir de Daour-Gazin, près de Concarneau (Finistère)*. Il a choisi le soir. La lune monte de derrière la masse assombrie des collines. Quelques femmes tapent du battoir dans le grand silence. Toile sobre et grande. — Un effet de brume fort juste, de jolis verts et une élégante silhouette d'arbres, voilà par où brille son second tableau : *Les Prairies de Lesdominé, près de Pont-Avey (Finistère) le matin*.

Le Retour, de M. Pachot, rayonne bien haut dans les frises. C'est le soir. Le ciel est tout lumière, le sol tout ténèbres. Une vieille dont on ne voit que le dos regagne sa chaumière, en compagnie d'un maigre mouton. Le site est mélancolique et triste : la nuit est là.

La Grand'route de Paris, dans la forêt de Fontainebleau, étale de robustes verdure et ne manque pas de style. M. Franc de Mesgrigny devrait oublier son maître, M. Worms, devant les paysages : il est fin, délicat, mais presque sec dans *Les Bords de la Marne*. Sa lumière est blonde et ses silhouettes délicieuses. *Les Bateaux-lavoirs*, sur la Seine, possèdent les mêmes qualités — mais manquent d'air.

Les Bords de la Marne, de M. Péraire, sont, au contraire, pleins d'air respirable. C'est un très-beau tableau, gai, lumineux, heureux de ligne et de couleur.

Rouen, par M. Lapostollet, étale ses colorations blondes, son grand ciel clair, et ses qualités d'élégance et de voulu. C'est par une journée bien chaude que M. Lépine a peint *les Bords de la Seine, à Saint-Denis* : le soleil, tamisé par les nuages, rôtit.

M. Harpignies est sec et nerveux, d'un grand style et d'une netteté admirable. On admire de lui au Salon un *Effet de matin* et *Le petit Village de Chasteloy* (Allier). M. Ferdinand Jacomin nous dévoile un coin étrange de rochers, assis dans des colorations sobres : *Un Ravin à Névez* (Finistère).

Le Quai de Pathuis, à Pontoise, par M. Fondin, est une pochade amusante aux gris corsés. *Les Prairies de Mortefontaine*, par M. Damoye, s'étalent vertes et luxuriantes, baignées d'air et de lumière, émaillées de vaches multicolores.

(A suivre.)

MARC VÉRY.

OPOPANAX.

I

*Opopanax ! nom très-bizarre
Et parfum plus bizarre encor !
Opopanax, le son du cor
Est pâle auprès de ta fanfare.*

*Le bouquet des roses, fadeur !
Et fadeur l'haleine marine
Quand tu viens griser ma narine,
Berceuse étrange, ô forte odeur !*

*Dans tes syllabes turbulentes
Fume on ne sait quel encens,
Sa caresse évoque en nos sens
La vision des nuits galantes :*

*Torses nus et cols en sueurs,
Cheveux déchaînés et qu'embraume
Ton abracadabrant arôme,
Chairs de neige aux chaudes lueurs,*

*Bras près desquels le lis est jaune
Et sans nerf l'anneau des serpents,
S'enlacent en accords pimpants :
Pleurs de vierge, rictus de femme !*

*L'ambre, le patchouli, le musc
Ont près de ton haleine rouge
Un terne relent dont la gouge
Fait l'embaumement de son busc...*

II

*Tu viens du pays des potiches
Où d'étourdissants papillons
Constellent les cieux vermillons,
Ciels adorablement postiches !*

*Tu parfumes ces merveilleux
Eden de faïence et de laque
Où le bec des cigognes claque
Sur des dômes verts, jaunes, bleus.*

*A ton sang impur, à ta larme,
La myrrhe chaste dit : Raca !
Opopanax pastinaca,
Végétal au nom qui vacarme.*

*Par les blondes plaines de riz
Ton souffle court, ton âme rôde,
Musquant les lacs mauves que brode
La pourpre des pyrus fleuris.*

*La Chinoise aux lueurs des bronzes
En allume ses ongles d'or
Et sa gorge-citrine où dort
Le désir insensé des bonzes.*

*La Japonaise aux yeux plissés
Se sert de tes lèbres salivés
Pour pimenter ses chairs olives,
Pour ensorceler ses baisers...*

III

*O Marion, toi Japonaise
Par tes imperceptibles pieds,
Ces parfums sont les familiers
De ton corps en fleur que je baise,*

*Corps à l'Art païen dérobé,
Marbre en vie, écume de l'onde,
Pulpe de fruit, piment, fleur blonde,
Chair de femme et chair de bébé !*

*Depuis le crespelé havane
De ta nuque, rais de soleil,
Jusqu'aux neiges de ton orteil
Ce baume vainqueur se pavane :*

*Roulant au versant de tes seins,
Il court le long de tes bras, flâne
Par tes lèvres chaudes et plane
Sur tes grands baisers assassins !*

*Il hante ce long peignoir rose,
Ce peignoir d'un tissu vivant
Qu'allument mes baisers souvent
Et que parfois mon pleur arrose.*

*Il niche ses esprits taquins
Dans tes falbalas, ô Maîtresse,
Depuis le velours de ta tresse
Jusqu'aux nœuds de tes brodequins !*

*Il nage autour de ta peau nue
Et semble l'encens de ta chair,
Plein de trouble et qui charge l'air
D'une somnolence inconnue.*

Et j'ignore, en ces nuits de verve
Lorsque me vient meurtrir ta dent,
Si c'est ce poison impudent
Ou ta salive qui m'énervé...

Qu'importe ! si pour me griser,
Quand ton beau corps jonche ta couche,
Tu me verses à folle bouche
L'opopanax de ton baiser !

THÉODORE HANNON.

LA BONNE CAUSE.

Jacques, de la *Chronique*, vient de rompre une lance nouvelle en faveur des Lettres belges si déshéritées dans notre fortuné pays.

Cette fois, c'est aux portes du *Cercle artistique et littéraire* que Jacques s'en est allé frapper : Trouverait-il porte de bois ? Nous espérons fermement que non, en souhaitant que la direction du *Cercle* — intelligente — l'ouvre toute grande à nos héroïques martyrs de la plume...

Quoi qu'il en soit, voici les idées sérieuses et pratiques livrées par Jacques aux méditations du président du *Cercle* et de son Conseil administratif :

1^o Pour le roman :

« Le *Cercle* a 1,300 membres. L'éditeur qui serait certain de faire les frais d'un livre avant d'avoir offert ce livre au public, ne refuserait évidemment pas de le publier. Les éditeurs sont indifférents, mais pas à ce point-là.

Donc, si la commission du *Cercle* présentait à un éditeur le manuscrit d'un roman en lui disant :

— Je paie la composition, l'impression et le papier pour 1,300 exemplaires de cet ouvrage ; soit : un millier de francs. Cela fait une première édition épuisée. Vous conservez la composition et vous vous entendez avec l'auteur pour la publication d'une édition destinée au public, sous les auspices du *Cercle*.

Il est évident que ce serait une affaire faite.

2^o Pour le théâtre :

« N'y aurait-il pas moyen de s'entendre avec le directeur d'une de nos scènes de genre, pour la représentation d'une ou deux pièces indigènes tous les ans ?

Lorsque le *Cercle* donne des concerts, il paie les vir-

tuoses ; mais il fait payer les dames des membres du *Cercle* qui veulent assister à ces concerts.

La balance des dépenses et recettes constitue pour la société un déficit sans importance.

Il s'agirait d'une entente avec la direction d'un théâtre. Toute pièce jouée, qui aurait eu du succès, pourrait rester au répertoire : le directeur s'entendrait avec l'auteur, après les deux représentations données pour les membres du *Cercle*.

Voilà l'idée pratique, pour le roman et pour l'œuvre théâtrale.

« Qui lira les manuscrits, drame, comédie ou roman ?

Un comité nommé par l'assemblée générale.

Pourquoi non ? N'est-ce pas le mode suivi pour les arts plastiques et pour la musique ? Les hommes de goût et de savoir ne manquent pas au *Cercle*. Il faudrait seulement choisir avec tact, et ne pas prendre le premier venu parce qu'il a de bonnes intentions. »

Il est de l'honneur — il est du devoir — du *Cercle artistique*, qui se dit également *littéraire*, de tenter au moins un essai et de ne point laisser tomber où tombent en Belgique les idées sages et pratiques, ce projet plein de raison est parfaitement exécutable.

Littérateurs à vos plumes et vous, direction du *Cercle artistique et littéraire*, à vos méditations.

Et qu'elles ne restent point indéfiniment platoniques !

EDGAR MEY.

L'INTERMEZZO,

poème par Henri HEINE (suite *).

LIV

Au sommet du mont aride
Je montai d'un pas égal
Et je fus sentimental.
Si j'étais oiseau rapide !

Dis-je mille et mille fois,
En adoucissant ma voix.
Si j'étais une hirondelle,
Dans l'air je m'élancerais

Et, vers toi, je volerais.
J'arriverais d'un coup d'aile
Et je bâtirais mon nid
Au bord de ton toit béni.

(*) Voir n^{os} 10, 12, 14, 16, 19, 20, 22, 25, 26, année 1877.

*Si j'étais, ô ma petite!
Rossignol harmonieux,
Quand le sommeil clôt tes yeux,
Des verts tilleuls que j'habite,*

*Je l'enverrais mes chansons
Pleines d'amoureux frissons.
Si j'étais, ma bien-aimée,
Un serin, d'un air vainqueur*

*Je volerais vers ton cœur,
Car tu fus toujours charmée,
Je le sais, par les refrains
Insipides des serins!*

G. TABARAUD. — E. VAUGHAN.

VARIATION SUR UN AIR CONNU

Il pleut, il pleut, bergère; presse tes blancs moutons: l'orage hurle, la pluie raye le ciel de fils gris, les éclairs strient de jets blancs les nuages qui se heurtent et s'écroutent; rentre tes blancs moutons. Les pauvres bêtes bêlent désespérément et lèvent au ciel leurs têtes hagardes; elles courent, élaboussent d'eau leur robe grise, se précipitent les unes sur les autres, s'enchevêtrent les pattes, tombent, se relèvent, bondissent comme une houle, tandis que le grand chien noir, ébouriffé, trempé jusqu'aux os, les frôle en baissant la tête et en grognant.

O ma petite bergère, que tu es changée! Toi si mignarde, si frétil-lante, tu ne sautes plus dans l'herbe avec tes bas de soie brodés et tes mignonnes mules de satin rose, tu ne pincas plus de tes jolis doigts ta robe qui bouillonne et crépite à chacun de tes sauts; tu clapotes lourdement dans l'eau avec des souliers gauchis et des pieds énormes. Tu face béante, cuivrée par le soleil, bouffie par la graisse, se détache, déplorablement rouge, des ailes d'un chapeau amolli et boueux; tes cheveux incultes ne fleurissent plus les excitantes senteurs de la maréchale, et tes yeux si bizarrement lutins dans leur cercle de pastel ne décèlent plus que le grossier hêbtement d'une fille de ferme.

O Estelle! si Némorin, qui devait aller chez ton père lui demander ta main, te voyait si fantastiquement enlaidi, crois-tu qu'il s'écrierait: En corset, qu'elle est belle! O ma mère! voyez-la. Hélas! lui aussi est bien changé. Au lieu d'un galant cavalier au pourpoint céladon agrémenté de bouffettes roses, aux chausses lilas ou jaune tendre, je vois un gros vacher, vêtu d'une souquenille érodée, délavée et racornie par la pluie et le soleil.

Où donc est ta houlette enrubannée de faveurs bleues? ô Némorin! où donc ta panetière? ta chemisette godronnée? O Estelle! où donc surtout ta taille fringante, ton regard enjôleur, plein de menteuses mi-ignotises!

Las! tout cet exquis et pimpant attirail a disparu depuis longtemps! Ces ondoiements de jupes, ces bruissements de linge, ces cliquetis de pierres fines, ces sifflements de la soie dans des forêts de théâtre, sous des feuillages bleutés, a disparu pour jamais!

Et pourtant tu voudras peut-être les revêtir, ces falbalas que je regrette, maritorne joufflue! Tu feras comme tes sœurs, comme tes aînées, tu iras à Paris, et ta robuste armature y fléchira sous le poids des grandes saouleries et des combats lubriques! Et qui sait, si un soir de mi-carême, laisse de traîner en vain, sur l'asphalte des trottoirs, tes charmes frelatés et malsains, tu ne décrocheras pas dans l'arrière-boutique du fripier la défroque des bergères de Watteau, que tu iras promener dans un bal, à la recherche d'une pâture incertaine! Ah! mieux eût valu pour toi garder tes hail-lons de paysanne, mieux eût valu rester dans ton village, car tu

regretteras plus d'une fois le temps où tu gardais les moutons; plus d'une fois tu te sentiras obsédée par d'invincibles malaises, alors que ce refrain retentira dans ton âme, pleine de rancunes et de détresses.

Il pleut, il pleut, bergère; presse tes blancs moutons; l'orage hurle, la pluie raye le ciel de fils gris, les éclairs strient de jets blancs les nuages qui se heurtent et s'écroutent; rentre tes blancs moutons.

J.-K. HUYSMANS.

GAZETTE MUSICALE.

La fête de bienfaisance donnée samedi dernier par la musique du 1^{er} régiment des Guides et le Cercle Bizet au Skating-Rink de la Société Royale de Zoologie a eu un grand succès, et nous dirons même que rarement nous avons assisté à fête aussi réussie.

Un incident regrettable est venu troubler cette partie musicale. M. Staps, chef de la musique des Guides, pris d'une susceptibilité mal placée ou tout au moins exagérée, n'a pas prétendu jouer au local du Skating-Rink, parce que l'installation réservée à l'orchestre ne lui convenait pas et qu'il n'était pas de la dignité de ses artistes de faire de la musique pour des patineurs. On a eu beau supplier M. Staps, les uns au nom de l'amitié, les autres au nom des malheureux, lui promettant d'arrêter pendant le concert des Guides tout exercice de patinage, rien n'a pu le faire détourner d'un parti évidemment pris, et il a préféré compromettre le succès d'une fête de charité qu'imposer silence à un sentiment d'amour-propre par trop exagéré. Cet amour-propre est, à notre avis, tout à fait déplacé sous la bannière de la charité! (1). Mais ce qui est plus regrettable encore, c'est qu'il se soit trouvé un confrère dans la presse — un seul et c'est trop! — pour prendre la défense de M. Staps et abîmer à sa place la commission organisatrice. Nous n'avons pas mission de rectifier les inexactitudes que renferme l'article du confrère, mais nous tenons cependant à sauver de cette affaire le Cercle Bizet, dans les rangs duquel la conduite des Guides a eu de si tristes effets que, malgré tout le dévouement d'un grand nombre de ses membres, il s'est trouvé, par suite du départ précipité de certains autres, instigués par des musiciens des Guides, dans l'impossibilité d'achever l'exécution de son programme. Entre autres méchancetés à l'adresse du Cercle Bizet, le confrère l'appelle une institution symphonique *recrutée un peu partout*. Tous les artistes savent que les corps de musique sont généralement "recrutés un peu partout"; le tout est de savoir recruter avec intelligence, de fondre ces éléments épars et d'en faire un tout artistique.

Or, le Cercle Bizet, après une année d'existence, est parvenu à des résultats extraordinaires. Il compte dans son sein 47 amateurs, beaucoup sont de grands artistes retirés de la vie active et qui consacrent à Futerpe les loisirs de leur retraite, d'autres sont attachés à nos principaux théâtres, d'autres certainement font partie de la musique des Grenadiers, d'autres enfin — et ils sont nombreux — sont lauréats du Conservatoire. Il en est de même de tous les orchestres, la musique des Guides, elle-même, n'échappe pas à cette loi. Comme le Cercle Bizet, elle est "recrutée un peu partout" et elle n'est pas moins bonne pour cela.

En somme, cette fête de la Zoologie a mis au jour quelques petites vilénies dont nous ne voulons pas rechercher l'inspiration, mais qui prouvent surabondamment que la musique n'adoucit pas toujours les mœurs. *Et nunc majora canamus*. Revenons à l'exé-

(1) Pardon, V. R., nous ne sommes pas de votre avis, et comprenons parfaitement que M. Staps n'ait point voulu ajouter à son orchestre « complet » ce nouvel et désagréable instrument: le patin-à-rouettes. (N. D. L. R.)

cution du programme dans laquelle Guides et Cercle Bizet ont rivalisé de talent et cueilli ensemble ample moisson de bravos.

Parmi les morceaux exécutés par l'harmonie des Guides, nous citerons spécialement la *Fantaisie des Huguenots*, dans laquelle plusieurs solistes fort méritants nous ont fait apprécier les qualités les plus estimables. Nous rendrons hommage également à l'exécution de la *Rhapsodie Hongroise* de Listz, transcrite par Dunkler et parsemée de grandes difficultés. L'une des œuvres les plus intéressantes aussi était certainement le *Carnaval de Venise* transcrit par Ambroise Thomas. Cet arrangement ne ressemble en rien à ces insupportables « *dérangements* » que chacun de nous a eu à subir quelquefois et dignes tout au plus de faire danser des singes et d'accompagner des saltimbanques sur les places publiques et dans les plus infimes carrefours. Cette œuvre — c'en est une — est de tout point artistique. De la distinction dans la facture, dans les harmonies, dans les sonorités; partout. — Les Guides ont fort bien rendu cette charmante production.

Notre compatriote M. Poncelet s'est fait entendre dans un solo de Brepant, pour saxophone. L'on peut dire hautement que c'est un virtuose d'un mérite incontestable. Pureté admirable dans le son, mécanisme peu commun, style parfois uniforme à cause d'une certaine monotonie dans l'instrument, mais sans affectation et toujours dirigé par un sentiment rythmique irréprochable. Nous sommes heureux de pouvoir féliciter M. Poncelet de la façon la plus complète et la plus sincère.

Quant au Cercle Bizet, il prouve de plus en plus qu'aux Cercles bien nés, la valeur n'attend pas le nombre des années: Il a abordé sans crainte l'ouverture de *Guillaume Tell*.

Certes, ce n'est point la perfection... Qui peut se vanter de la posséder? Mais, en tout cas, il est permis de dire que l'interprétation de cette œuvre, difficile à bien des points de vue, a été enlevée avec un ensemble de qualités des plus satisfaisantes. Quelques défaillances de ci, de là, soit! mais, en revanche, de fort beaux côtés.

Une fantaisie sur le *Pré aux Clercs*, dans laquelle d'excellents solistes, MM. Raedemaekers et Van Elslande de Mazière ont obtenu des bravos très-flatteurs, une marche d'allure franche et et bien rythmée de M. Brassiné, une gentilette polka-mazurka de M. Raedemaekers, et une bonne ouverture de concert de M. Roosenboom ont tour à tour été chaleureusement applaudies par le public choisi qui se pressait dans les ravissantes allées du jardin de la société de Zoologie.

Nous nous sommes trop sérieusement occupés de la question du prix de Rome pour ne pas citer à l'appui des raisons que nous avons invoquées l'opinion d'un de nos grands confrères parisiens à propos de la formation du jury:

« Le jury, dit-il, est presque tout entier, ou, pour ne pas exagérer, pour une bonne moitié composé de professeurs. Ce serait ne pas connaître la nature humaine si l'on voulait prétendre qu'un professeur donnera de préférence sa voix à l'élève d'un autre plutôt qu'au sien, quelle que soit l'impartialité dont il doit faire preuve.

« Qu'arrive-t-il la plupart du temps? Que par déférence pour un illustre collègue, les autres membres du jury finissent, de guerre lasse, par accorder leurs voix à l'élève de ce professeur qui, depuis quelque temps, n'a pas vu couronner un jeune musicien sorti de son cours. De même, à charge de revanche, il la donnera, lui, à son tour, aux élèves de ses collègues.

« On dira que c'est là une supposition gratuite, en tous cas blessante pour les membres du jury, qui sont pour la plupart des membres de l'Institut. Ce n'est pas nous qui la faisons, cette supposition, nous vous prions de le croire; ce sont les parents des élèves, c'est le public. Pourquoi donc la laisser faire? Ce serait très-facile

de couper court à toute insinuation malveillante ou mal fondée: qu'on n'admette pas comme membres du jury les professeurs des concurrents. La vertu a des limites, et l'impartialité risque fort de lutter contre l'amour-propre et d'avoir le dessous dans la lutte. »

Ce langage de l'*Evénement* fut toujours le nôtre.

Les directeurs de la Monnaie réservent au public une surprise agréable, pour l'époque de la réouverture prochaine. Toutes les places supérieures seront augmentées d'un franc, ce qui portera à la bagatelle de huit francs le prix d'une stalle d'orchestre prise au bureau de location.

Nous eussions compris qu'en présence des réclamations incessantes du public et de l'état maladif des affaires on eût au contraire diminué le prix des places: mais lui faire subir une augmentation est chose aussi absurde que préjudiciable aux intérêts de la Monnaie. Comment! il ne suffit plus que la caisse des contribuables soit grevée d'un subside de 230,000 francs, on accorde des subsides extraordinaires de 50,000 francs pour monter un opéra nouveau, et après tout cela on se permet encore d'augmenter le prix des places.

Le Cercle Bizet donnera le mercredi 18 courant un grand concert au Jardin Zoologique. Le programme, composé des plus brillants morceaux du répertoire, renferme l'ouverture du *Pré-aux-Clercs* (redemandé) qui a valu à la fête du Skating-Rink un si grand succès aux solistes Rademaekers et Van Elslande de Mazière. M. Bernheim, élève de M. Dumont, se fera entendre dans un morceau de flûte avec accompagnement d'orchestre. En outre seront exécutées plusieurs œuvres belges et notamment une *Prélude*, d'Alfred Tilman.

On sait que le principal but du Cercle Bizet est de faire entendre les œuvres des jeunes compositeurs, œuvre méritoire, si jamais il en fût.

Un *Te Deum* sera chanté à Sainte-Gudule le 21 juillet prochain.

Si la nouvelle qu'on nous donne au moment de mettre sous presse est exacte, l'œuvre serait de notre compatriote Alfred Tilman. Elle serait écrite dans des données tout à fait nouvelles pour solos, chœurs, orchestre, orgue et harpe. Le principal soliste serait M. Charles Robert, 1^{er} ténor des théâtres royaux de Hollande.

Si la nouvelle est vraie — et nous le saurons bientôt — nous ne pouvons que féliciter M. Tilman d'avoir renoncé au concours de Rome, qui ne présente pas pour un véritable artiste des garanties suffisantes et sérieuses, et de profiter du moment où le jugement de ce concours sera rendu pour produire *en public* une œuvre forte, marquée du cachet de ses vastes connaissances théoriques et de sa brillante imagination.

V. R.

GAZETTE ARTISTIQUE.

M. Jean Rousseau, homme de lettres, professeur à l'Académie d'Anvers, secrétaire de la commission royale des monuments, directeur des Beaux-Arts vient d'être nommé officier de l'Ordre de Léopold.

Enfin! voilà une croix bien méritée, bien portée, et qui peut remettre à flot le prestige d'un Ordre.

MONITEUR INDUSTRIEL BELGE

JOURNAL COMMERCIAL, INDUSTRIEL ET FINANCIER

Sommaire du n° 18 — IV^e année

ARTICLES DIVERS.		ARTICLES A GRAVURES.	
Brise Glace	275 pages.	Tannerie belge à l'Exposition de Philadelphie (la)	263 pages.
Concours de la Société industrielle du Nord	275 »	Travaux du Saint-Gothard (avancement des)	275 »
Congrès des bibliothécaires anglais	269 »	Revue commerciale	275 »
Lumière électrique (la)	266-267 »	Revue financière	279 »
Lumière électrique dans les usines (la)	274-275 »	Adjudications	276-277 »
Procédé de retaillage des limes (nouveau)	275 »	Résultats d'adjudications	277-278 »
Société de Géographie de Londres	275 »		
Société des Ingénieurs civils	267-269 »		

PRIX DE L'ABONNEMENT } Belgique un an, 25 francs.
 } France et Allemagne — 30 —

EL PLATA INDUSTRIAL Y AGRICOLA

Journal des intérêts matériels de l'Amérique du Sud
BUENOS-AYRES

PRIX DE L'ABONNEMENT : Europe 60 francs.

JULES MEEUS, Administrateur-Gérant

46, BOULEVARD CENTRAL, BRUXELLES

MAISON FÉLIX MONEVEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
 FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS
 FABRIQUE
 DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES
 VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS
 Emballage, nettoyage et vernissage de tab eaux
 PEINTURE SUR PORCELAINE
 COULEURS POUR AQUARELLE
 et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR L'EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE, EXPOSITION D'AMSTERDAM
 FABRIQUE SPÉCIALE
 de Toiles à peindre, Coton pour decorateurs,
 Tissus, Gobelins de toutes dimensions,
 Meubles d'atelier anciens et modernes,
 Panneaux, Chevalets d'atelier, de campagne
 et de luxe, Boîtes à couleurs, Parasols,
 Chaises, etc.
 BLANCHES A DESSINS
 Tés, Équerres, Courbes, Brosses
 Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

CAFÉ RESTAURANT DU PATINAGE

Skating-Ring du Rond-Point de l'Avenue Louise

Entrée libre.

Patins du système Bennett à grandes roulettes. Consommations de Choix.
 recommandés pour la célérité, la facilité des mouvements et la sécurité qu'ils donnent dès le principe.

Location des patins : 0.50 cent. et 1 fr. d'après la dimension des roulettes.

Tous les jours, de 2 à 5 heures, valse et quadrilles exécutées sur un piano-mécanique de facture excellente.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^{ie}

Campo Frères, Neveux & Successeurs, r. Royale, 73

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenbold,
 Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^{ie} a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Evrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES Rue de l'Industrie, 26 BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

COUVERTURES POUR CAHIERS D'ÉCOLIERS

MAISON ADÈLE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
 en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
 fixes en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
 Chevalets de Campagne et d'Atelier.
 Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
 et à compas. — Pastels, Crayons,
 Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. du Moniteur Industriel Belge.



COURRIER HEBDOMADAIRE
ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

46, BOULEVARD CENTRAL, 46
BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an	fr. 10 "
Étranger : id	12 50

Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux libraires.
A Londres, chez **SAMPSON Low and Co**, 188, Fleet street, E. C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez **ROZEZ, DECQ** et à l'*Office de Publicité*, r. de la Madeleine;
Au Bureau de la *Chronique* et chez **SARDOU**, Galeries-Saint-Hubert;
Chez **LESCUYER**, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce, et chez **ARMES**, rue de Namur.

SOMMAIRE :

Salon de Paris : Fleurs et bibelots. — Les Caresses. — Une Messe de minuit. — A Maître François Villon. — Gazette musicale. — Gazette littéraire. — Gazette artistique.

PRIME A NOS ABONNÉS.

Toutes les personnes ayant ou prenant un abonnement d'un an à **L'Artiste**, participeront au tirage au sort

D'UN TABLEAU RICHEMENT ENCADRÉ

marine de Théodore HANNON.

Ce tableau-prime est exposé chez M. Van Hinsberg, Montagne de la Cour, 34.

La date du tirage sera ultérieurement indiquée.

SALON DE PARIS.

V

FLEURS ET BIBELOTS

Jeannin. — Quost. — Olive. — E. Petit. — M^{me} Alma-Tadema. — Ph. Rousseau. — Bergeret. — Delanoy. — E. Claude. — Castex-Dégrange. — M^{lle} V. Dubourg. — Carot. — Attendu. — M^{lle} Ayrton. — F. Villain. — Ribot. — M^{lle} Ribot. — D. Rozier. — Roussy. — Penet. — Parisy.

Art charmant celui qui nous rend, à l'huile, la grâce et l'éclat des fleurs! Magie exquise que de pouvoir — d'un coup de pinceau — fixer sur la toile le fard éphémère des chatoyants bouquets de serre aux floraisons bizarres, la fraîcheur d'un jour des gerbes des champs aux robustes corolles. Les fleurs, les fruits, ô ravissants modèles! chantant les sourires de mai, les ardeurs de juillet; emplissant l'atelier de joie et de senteurs printanières, rajeunissant ses murailles moroses.

Paris, c'est la ville des fleurs; partout elles rayonnent, sourient, parfument, pétaradent: depuis les hautes corniches où s'aiment les moineaux francs, en plein ciel bleu, jusqu'aux cintres ombreux des portes cochères où, le nez sur ses giroflées, jacasse l'inévitable portière.

Et l'artiste parisien excelle dans ce genre aimable de peinture. Son bon goût inné sait arranger, ordonner un bouquet, lui trouver la ligne et la légèreté. Son œil délicat sait en grouper les taches: leur faire hurler une fanfare, moduler un chant discret ou filer une gamme harmonieuse. Fraîches et reposantes oasis au

milieu des déserts arides de l'histoire et de la convention, étincellent au Salon les toiles bénies qui célèbrent les serres troublantes, les champs et les rutilants vergers.

Un des plus importants envois des peintres fleuristes est celui de M. Jeannin: *Dans les fleurs*. L'artiste a brossé dans des coulées vibrantes et colorées un étalage complet, véritable autel de Flore, y compris le prêtre, pardon! le vendeur, un mignard jouvencau étendu voluptueusement au milieu des gerbes fleurantes des jacinthes, des lis et des tulipes, des verveines et des azalées.

La *Corbeille de fleurs* de M. Quost fait une tache mordante et très-colorée. Les *Fleurs*, peintes en plein air, dans le gazon, étalent joyeusement leurs blondes vibrations.

On remarque des qualités de distinction et d'arrangement dans les *Fruits et Bibelots* de M. Olive.

M. Eugène Petit a enlevé largement dans des notes fausses et décoratives la *Table du jardinier*: une avalanche de roses. Je lui préfère son *Printemps*, figuré par une branche fleurie de cerisier fichée dans un pot et rayonnant dans l'herbe. C'est lumineux et fin.

M^{me} Laura-Thérèse Alma-Tadema a sonné une jaune fanfare au nom fantasque: *Daffodocondillies*...

Ce sont tout simplement des narcisses sauvages, faisant éclater leurs bouquets jaunes sur un fond de cuir fauve. C'est une toile originale et souple, d'une pâte très-onctueuse et tenue dans une gamme dorée, réjouissante.

Philippe Rousseau a faibli dans sa nature morte ultra-romantique: « *O ma tendre musette*, » mais son *Déjeuner* nous le montre toujours aussi jeune, aussi grand, aussi coloriste. Ce *Déjeuner* se compose d'un jambon dont la couenne s'ébouriffe d'une branche de laurier, auprès un numéro du *Figaro*. Une seule chose me chiffonne en ce tableau parfait, c'est qu'il m'apprend que M. Rousseau est abonné au *Figaro*...

Les Crevettes de M. Bergeret sont un des succès du Salon, et ont valu au très-jeune artiste une médaille de seconde classe. L'arrangement en est superbe, la touche nerveuse et spirituelle, la pâte chaude et corsée. Toute la toile est très-émaillée. J'aime moins son second envoi: *Les apprêts du dessert*, qui me semble « couleur ». Je fais cependant exception pour le coin charmant où miroite le carafon de cognac.

Sous ce titre cherché: *Orgueil et impudence*, M. Delanoy expose une grande machine décorative où l'on voit un paon vert et bleu faisant la roue auprès d'un immense bouquet de fleurs. Par terre, un panier de cerises, un chapeau, des pots de fuschia... Je préfère de beaucoup à cette pancarte dure et sans air sa spirituelle pochade: *Giroflées et Pensées*.

Dans la gamme sobre, harmonique et colorée de

Vollon, M. Eugène Claude a peint *les Asperges*. C'est l'un des meilleurs tableaux du présent Salon.

L'Eventaire de la bouquetière, par M. Castex-Dégrange, possède l'arrangement et captive malgré la crudité de la tache.

M^{lle} Victoria Dubourg a envoyé des *Fleurs et Fruits* : un panier renversé d'où s'échappent des grappes de raisins verts, des pieds d'alouettes trempant dans un verre bleu. Page vibrante, aux fleurs bien touchées, mais dont le fond pêche par sa lourdeur et son absence d'atmosphère.

Les Primevères de M. Carot étoient un cache-pot en cuivre repoussé; peinture d'une coloration sobre et montée.

J'en dirai autant des *Huitres* de M. Attendu.

Un coin de mon atelier, par M^{lle} Ayrton, nous montre un amusant fouillis d'étoffes clinquantes et de bibelots tapageurs. C'est une note mordante à la Regnault.

La nature morte de M. François Villain nous montre un *Poulet* plumé, crête en tête, et tête en bas, à côté de la cuivrierie où tantôt il cuirait doucement... C'est modelé sincèrement et naïvement.

M. Théodule Ribot tient de son père une gamme sombre et colorée. Son *Livre de Grandville* nous fait voir des notes crues jetées sur un fond noir.

M^{lle} Ribot, élève de son père semblablement, possède les mêmes qualités et les mêmes défauts dans son tableau : *Petits pots*.

La grande toile que M. Dominique Rozier baptise *Gibier* nous exhibe des faisans, des canards nombreux et « des cordons d'allouettes pressées ». Cette toile est d'une très-belle ordonnance.

M. Roussy a mis toute sa science et tout son feu à modeler un *Pot de raisiné*. Il arrondit sa panse de grès jaune auprès d'un pain bis et d'un pourpre verre de vin solidement calé.

C'est *Après déjeuner* que M. Penet a brossé sa nature morte. Il a peint les reliefs de son repas : un pâté de viande, un carafon de vin et des fruits savoureux.

Les *Huitres* de M. Parisy font venir l'eau à la bouche; c'est le meilleur compliment que l'on puisse faire, je pense, aux chantages appétissants des victuailles et des beuveries.

MARC VÉRY.

LES CARESSES

par Jean Richepin.

Le nouveau recueil de M. Jean Richepin (1) n'ajoutera rien à la légitime réputation que lui a faite la *Chanson des Gueux*.

Ce n'est pas que nous ayons pour cette œuvre un peu tapageuse un admiration bien désordonnée. Elle nous a plu non par le scandale qu'elle a excité, mais par les qualités intimes qu'elle recèle, toute police correctionnelle à part. Sans doute, cela manque souvent de tenue, cela affecte en maint endroit un débraillé provoquant; on s'y soule trop, et moins avec le vin du cru qu'avec le restant du verre de Saint-Amand et d'Olivier Basselin. Il y a là bien des ivresses à froid, bien des débauches de convention, et la sincérité manque en plus d'un endroit; mais nous passons condamnation sur ces peccadilles, sur cet esprit souvent un peu gros, parce que, à côté, il y a des pièces tout entières d'une conception neuve, d'une exécution originale et d'un faire vraiment artistique. La *Chanson des Gueux* nous a plu par ses tentatives de rendre en vers les détails de la vie quotidienne pour la façon délicate et intense à la fois dont elle célèbre les joies économiques de ceux-là qui n'ont rien; les mélancolies des banlieues parisiennes, les gâttés morbides des terrains vagues, les tristesses presque humaines des bêtes; elle nous a plu parce qu'elle applique à l'expression des sentiments modernes la délicieuse forme de la ballade, parce qu'elle nous apporte un peu de cette naïveté morte avec La Fontaine, et dont, jusqu'à présent, le poète Auguste de Chatillon avait été l'unique héritier.

Mais en même temps nous y rencontrons à regret des postiches antiques et des chansons d'argot : du néo-grec et du néo-voyou; et nous ne comprenons pas par quelle suite d'idées, M. Richepin promenait son livre de la Grèce du XVIII^e siècle aux cafés-concerts de nos promenades et imitait André Chénier pour devenir ensuite le rival de Jules Choux. Ce manque d'unité inexplicable nous avait fait craindre que M. Richepin fût simplement un esprit souple, un littérateur délié, un de ses habiles de la plume qui cherchent le succès par tous les moyens, et se préoccupent plus de frapper fort que de frapper juste, et qui tâtent le public bien décidés à le chatouiller à l'endroit qui le fera rire.

Les Morts bizarres sont venues qui nous ont donné raison. Là nous constatons que M. Richepin ne maniait pas la prose avec la même élégante désinvolture qu'il maniait le vers, et nous remarquons aussi le parti pris évident, la tendance affichée d'étonner le lecteur. L'originalité même avait disparu. La meilleure des nouvelles : *la Boîte à métaphysique* était un pâle décalque d'Edgard Poë; les autres, exagérées et sans style, ne dépassaient pas la moyenne ordinaire des *scies* de rapin et des *charges* d'atelier. M. Richepin qui, lui-même, je crois, s'est intitulé le fondateur de la secte des *vivants*, exposait là une série de figures de cire, d'une anatomie et d'une psychologie absolument bouleversantes. Les personnages les plus sensés étaient d'horribles fous furieux, et une admiration ironique nous venait pour ce *vivant* qui ne voyait la vie que dans la fièvre chaude, et l'humanité qu'à l'hospice de Charenton. L'impression ne fut pas bonne. Les amis de l'extraordinaire continuèrent à lire Hoffmann, Poë, Nathaniel Hawthorne; ils rouvrirent même les contes fantastiques d'Eckmann-Chatrion et laissèrent les *Morts bizarres* avec la conviction que M. Richepin s'était moqué d'eux.

Les Caresses ont reçu un meilleur accueil. Le livre en est à la troisième édition. Les vers de la première page nous

(1) Decaux, éditeur, 7, rue du Croissant, Paris.

énoncent bruyamment quelle idée l'auteur se fait de l'amour :

*Ce ne sera pas l'amour de roman
Faux, prétentieux, avec une glose
De si, de pourquoi, de mais, de comment,
C'est l'amour tout simple, et pas autre chose.*

C'est l'amour de chair !

Voilà qui est bien, et nous acceptons cette façon de voir. Malheureusement, au lieu des grands ruts et des grandes batailles d'homme à femme, il nous représente d'ordinaire une passion pleine de fleurs, d'oiseaux, de campagne et dont la seule curiosité est de manquer de clairs de lune. Des strophes, comme il convient, détaillent avec complaisance toutes les perfections visibles ou cachées de la maîtresse.

Malgré un grand luxe de violences, on sent que M. Richepin est un sceptique, un habile enfileur de mots qui nous fait de l'amour charnel, comme il nous fait un *cadeau de sonnets*, romantiques, genre Watteau ou genre moyen-âge, à notre choix. Ce qu'il nous montre, c'est le travail compliqué de son esprit, ce n'est pas le jeu puissant de ses muscles; aussi est-ce rarement, une fois ou deux au plus, qu'il atteint le vrai degré d'intensité, comme dans *Un peu de repos*, et le sonnet suivant intitulé *A corps perdu*.

*Hurrah ! que notre nuit toujours recommencée
Soit comme une bataille aux aveuglants éclairs,
Qui fasse évanouir le jour dans mes yeux clairs !
Et tant mieux si ma mort en doit être avancée.*

*Redouble de caresse et de rage insensée
Jusqu'à vider mes os, jusqu'à rompre mes nerfs !
Dans des spasmes pareils au rut fauve des cerfs
Fais saigner largement mon corps et ma pensée.*

*Tu peux m'ouvrir le ventre et me casser les reins,
Frappe ! Je ne crains pas la mort. Ce que je crains
C'est que ta soif d'aimer ne soit pas assouvie ;*

*Et je veux t'enivrer sans fin, jusqu'au moment
Où, les yeux effarés, tu briseras ma vie
Comme un ouvrier soûlé brise son instrument.*

Le reste du temps, il gongorise ; il est idyllique à la façon de Scudéry, mais avec moins d'aisance et de sincérité, et la fatigue vient vite en lisant ces pages où grouille un singulier et agaçant mélange d'éréthismes et de fadeurs.

Volontiers on ne continuerait pas. Heureusement, par-ci par-là, l'auteur de la *Chanson des Gueux* réapparaît, un peu amoindri, mais qu'importe. Si M. Richepin est impuissant à rendre la fureur des amours charnelles, il excelle à peindre les coquetteries, les complications, les navrements des passions parisiennes. S'il n'a pas l'ampleur de style indispensable au modelé des nudités superbes, il a le coup de crayon spirituel et léger, suffisant pour croquer la femme alerte, décolletée et pimpante, qui se fait une grâce de l'incorrec-

tion de ses formes, et dont nos désirs d'artiste suivent plus la toilette que le sexe. Tenez, regardez :

*Et sous son en-tout-cas la voilà qui trotte
Par la pluie. On ne voit d'elle que sa bottine
Et sa croupe qui fait un pouf au waterproof.*

Il écrit des pièces trop rares comme : *Une fantaisie*, *Un lendemain de fête*, *Beauté moderne*, et celle-là surtout qui a pour titre *Paris* et dont j'extrais cette dernière citation :

*Et j'ai connu tous les écœurements infâmes
Qui fatiguent les corps et qui froissent les âmes ;
Les rendez-vous donnés au coin des carrefours ;
Les nuits tristes parmi des gens guais ; et les jours
Où l'on voit son bonheur foulé par la cohue.
Comme un oiseau blessé qui crève dans la rue ;
Et les désirs meurtris d'un contre-temps mortel
Qui cherchent pour refuge une chambre d'hôtel ;
Et les soupirs noyés dans les clameurs banales
Des affaires, des vains plaisirs, des bacchantes ;
Et les aveux furtifs que l'on est obligé
Parce qu'on se sent vu, de faire en abrégé ;
Et les quarts de baiser, les moitiés de caresse
Qu'on arrache en cachette, en voleur, qu'on s'empresse
De ravir n'importe où, sitôt qu'on est à deux.
J'ai connu les rideaux du sacre hasardeux !*

Là, M. Richepin donne une note neuve. Il dit ce que nul encore n'avait osé dire en vers. Il exprime les ennuis matériels et les courbatures morales de l'amour tel que Paris nous le fournit ; il nous le représente sincèrement avec ses tristesses et ses misères, et c'est la plus originale originalité de ce livre où il cherche tant à paraître original. Ce sont ces passages seuls que nous pouvons louer sans restriction, et malgré l'indéniable habileté de main, l'incontestable talent déployés dans le reste du volume, ce sont les seuls aussi que nous relirons quand il nous arrivera d'ouvrir à nouveau *les Caresses*.

HENRY CÉARD.

UNE MESSE DE MINUIT (1).

Le myosotis, tout triste,
Y perdrait son allemand.
V. Huco.
(Chansons des rues et des bois.)

I

*Au fond du bois, tout éperdu,
Par les routes entrecroisées,
En proie aux plus sombres pensées,
J'errais, j'errais tout seul, — perdu !*

(1) Samuel Cramer (rien du héros de Baudelaire) nous envoie cette fleur du plus pur romantisme. Ce végétal, rarissime aujourd'hui, nous le mettons à notre boutique, à titre de curiosité littéraire et antinaturaliste. Nous espérons que cette rose — sans épines — adoucira chez les dames le goût persistant des poivres rouges servis dernièrement ici par MM. Céard et Hannon. N. D. L. R.

*Le soleil couchant semblait rire
De mes vagues effarements ;
Dans le plus noir des firmaments
Ses traits s'émoussaient en délire.*

*Les arbres faisaient des pirouettes
Comme les grands bras des moulins,
Et, dans de rougeâtres lointains,
Passaient d'étranges silhouettes.*

*La feuille sèche sous mes pieds
Se crispait, — et de leurs repaires
S'enfuyaient des nœuds de vipères
Et des crapauds estropiés...*

*Du ciel où s'éteint toute flamme
La nuit, descendant à pas sourds,
Étend ses voiles froids et lourds
Sur la forêt et sur mon âme.*

*Dans d'inextricables fourrés
Faisant marches et contre-marches,
Sous ses mystérieuses arches,
De plus en plus je m'égarais !*

II

*Le bois autour de moi s'étendait morne et sombre
Me faisant de ses bras une ceinture d'ombre
Et d'épouvantements !
Les ormes convulsés hochaient leur tête grise,
Au grand chêne voisin oscillaient dans la brise
De blafards ossements.*

*Les hêtres en courroux s'agitaient dans l'espace,
Le peuplier semblait gronder une menace
Montrant le ciel du poing !
Les pins se hérissaient et le cyprès lui-même,
Ce vieux gardien des morts, murmurait un blasphème
Qui s'éteignait au loin...*

*Les hiboux lourdement fouettaient l'air de leur aile,
L'âpre chauve-souris mêlait sa note grêle
Aux cris des noirs corbeaux
Et trouvait un écho dans mon cœur qui s'effraie.
Sur ma tête grinçaient la chouette et l'orfraie,
Ces hôtes des tombeaux.*

*Je voulais fuir : — la peur me rivaît à ma place.
Soudain l'ombre s'ouvrit : Phœbé montra sa face
Rouge comme du sang.
Et des reflets pourprés, en tremblotant, valsèrent
Sur ces troncs maudits — puis dans l'herbe se glissèrent
A l'elfe malfaisant.*

*Je détournai les yeux. Et tout-à-coup la lune,
Comme si les démons qui hantaient la nuit brune
Ne lui causaient qu'horreur,
Voilà son front sanglant d'un nuage d'ébène.
Aux cieus l'obscurité demeura seule reine,
Tout redevint terreur !*

III

*La fauve charmille
Qui de noir s'habille*

*Soudainement brille
D'un pâle reflet.
Verte, bleue, orange,
Une flamme étrange
Eclôt de la fange,
C'est un feu follet.*

*Humble, puis superbe,
La blafarde gerbe
Vole effleurant l'herbe
Comme un papillon :
Dans le mort silence
Il flotte, s'élançe,
Erre et se balance
Sur le noir sillon.*

*Au loin, comme une âme,
L'autan pleure et brame...
La langue de flamme
A bondi vers moi.
Elle danse, vole,
Se cabre et vient, folle,
Mettre une auréole
A mon vague émoi.*

*Au loin le vent râle...
Sur ma tête pâle
Le follet s'étale
Et brille un instant ;
Soudain il me quitte,
Puis s'en revient vite,
M'enlace et m'invite
D'un air insistant.*

*Ainsi qu'en un rêve
Qu'il point ne s'achève,
Le lutin sans trêve
A lui m'appelait.
Voyant son instance,
Je suis à distance
Et sans résistance
Le mouvant reflet.*

IV

*C'était un chemin creux et sombre,
Au tuf gerçé par les hivers,
Et dont la pente pleine d'ombre
Semblait vous rouler aux enfers.*

*— Je courais en proie au vertige ! —
L'âpre ciguë, à mes côtés,
Hidousement dardait sa tige
Aux nœuds glauques, ensanglantés.*

*La ronce et la cruelle ortie
S'efforçaient de lier mes pas...
Non loin la chouette blottie
Râlait un hymne de trépas...*

*Et comme une svelte phalène,
Sans nulle peur, le feu follet
En dansant à perdre l'haleine
De fleur en fleur gaiement volait.*

*Les arbres grognaient sur ma tête,
Et leurs troncs rêches, contournés,
Semblaient courir à quelque fête
De sabbat rouge — ou de damnés.*

*L'on aurait dit de noirs fantômes
Élevant aux cieux leurs longs bras,
Où les autans grondaient des psaumes
A vous réveiller du trépas.*

*Elles fuyaient, ces mornes souches,
Dans l'étrange nuit en grinçant ;
Les unes ont des airs farouches,
Les autres s'en vont grimaçant.*

*Et je hâtai mon pas timide
Au fond de ce col hasardeux,
Évitant la caresse avide
De ces arbres, spectres hideux.*

*Et, comme une svelte phalène,
Sans nulle peur le feu follet
En valsant à perdre l'haleine,
D'arbre en arbre galement volait.*

V

*Je courais, — sachant à peine le suivre ! —
J'allais faisant fuir les maigres grillons
Qui chantaient, criards, au fond des sillons,
J'allais m'écorchant aux durs aiguillons,
Me heurtant aux rocs comme une brute ivre.*

*Ce bas-fond franchi, vint un carrefour
A quintuple bras, qui, dans la nuit brune,
Pour ma peur, semblait s'étendre comme une
Grande araignée à cinq pattes... Sans lune,
Il y faisait noir comme dans un four...
(A suivre.) SAMUEL CRAMER.*

A MAITRE FRANÇOIS VILLON

*Je me figure, ô vieux maître, ton visage exsangue, coiffé d'un
galeux bicoquet ; je me figure ton ventre vague, tes longs bras
osseux, tes jambes héronnières enroulées de bas d'un rose louche,
étoilés de déchirures, papelonnés d'écailles de boue.*

*Je crois te voir, ô Villon, l'hiver, lorsque le glas fourre d'hermine,
les toits des maisons, errer dans les rues de Paris, famélique, hagard,
grelottant, en arrêt devant les marchands de beuverie, caressant de
convoiteux regards la panse monacale des bouteilles.*

*Je crois te voir, exténué de fatigue, las de misère, te tapir dans
un des repaires de la cour des Miracles pour échapper aux archers
du guet, et là, seul dans un coin, ouvrir, loin de tous, le merveil-
leux écrin de ton génie.*

*Quel magique ruissellement de pierres ! Quel étrange fourmillement
de feux ! Quelles étonnantes cassures d'étoffes rudes et rousses !
Quelles folles striures de couleurs vives et mornes ! Et quand ton
œuvre était finie, quand ta ballade était tissée et se déroulait, irisée
de tons éclatants, sortie de diamants et de trivials cailloux, qui en
faisaient mieux ressortir encore la limpidité sereine, tu te sentais
grand, incomparable, l'égal d'un dieu, et puis tu retombais à néant,
la faim te tordait les entrailles et tu devenais le vulgaire tire-laine,
l'ignominieux amant de la grosse Margot !*

*Tu déroussais le passant, on te jettait dans un cul de basse-fosse,
et là, bas entermé, plié en deux, crevant la faim, tu criais grâce,
pitié ! tu appelais à l'aide tes compaigns de Galles, les francs-gaultiers,
les ribleurs, les coquillarts, les marmonneux, les cagnardiers !
Le laissez-les là, le pauvre Villon ! Allons, madones d'amour qu'il a
chantées, hahay ! Margot, Rose, Jehanne la Saulcissière, hahay !
Guillemette, Marion, la Peautarde, hahay ! la petite Macé, hahay !
toute la folle quenaille des ribaudes, des truandes, des grivoises, des
raillardes, des villotières ! Excitez les hommes, réveillez les biberons,
entraînez-les au secours de leur chef, le poète Villon.*

*Las ! les fossés sont profonds, les tours sont hautes, les piques des
haquebutiers sont aiguës, le vin coule, la cervoise pétille, le feu
flambe, les filles sont gorgées de hideuses saouleries : ô pauvre Vil-
lon, personne ne bouge !*

*Claque des dents, meurtris tes mains, guermente-toi, pleure
d'angoisseux gémissements, tes amis ne t'écoutent pas ; ils sont à la
taverne, sous les tresteaux, ivres d'hypocras, crevés de mangeailles,
inertes, débrouillés, fétides, couchés les uns sur les autres, Frémin
l'Étourdi sur le bon Jehan Cotard qui se rigole encore et remue les
badigoinces, Michault Culdoue sur ce gros lippu de Beaulde. Tes
maîtresses se moquent bien de toi ! elles sont dans les bouges de la
cité qui s'ébattent avec les escoliers et les soudards. Le cerveau at-
teint du mal de pipe, le nez granifié de horions, elles frottent leur
rouge museau sur les joues des buveurs, et se rincent galamment
la fule ! O ! tu es seul et bien seul ! Meurs don larron, crève donc
dans ta fosse, souteneur de gouge ; tu n'en seras pas moins immor-
tel, poète grandiosément fangeux, ciseleur inimitable du vers, joail-
lier nonpareil de la ballade !*

J.-K. HUYSMANS.

GAZETTE MUSICALE.

Le concours de Rome est terminé depuis plusieurs jours et l'on attend, avant la fin de cette semaine, la proclamation du résultat.

M. Joseph Dupont, l'un des membres du jury, ayant donné sa démission, a été remplacé par M. Meyne, compositeur.

Il y avait foule jeudi soir au Waux-Hall.

Indépendamment d'une soirée fort agréable, le programme avait nombre d'attraits. Disons d'abord quelques mots des œuvres indigènes qui y figuraient. La *Marche internationale* de T. Radoux, connue à Bruxelles, mais inconnue au Waux-Hall, nous a paru décousue et lourdement orchestrée. Quant à l'*Ouverture*, de G. Meyne, elle est admirablement développée : le fouillis de l'orchestre est rempli de petits détails amusants, la sonorité pleine, les effets imprévus ; malheureusement le thème principal nous semble manquer de grandeur. La *Suite d'orchestre*, de Saint-Saëns, a les qualités et les défauts du maître : beaucoup de science, de charme et de délicatesse ; peu d'émotion. Le nom de Wagner figurait au programme avec l'*Ouverture de Rienzi*, péché de jeunesse, où l'empreinte du génie n'apparaît que dans le chant sublime des archets au début de l'ouverture. Pour compléter le programme, un artiste charmant entre tous : Ed. Jacobs. Le public a couvert d'applaudissements les trois morceaux qu'il a exécutés. Pour notre part, nous avouons n'avoir jamais entendu dire le *Larghetto de Mozart* avec une émotion plus simple et plus vraie. En résumé donc, charmante soirée.

L. D.

Le *Te Deum* solennel qui sera exécuté à Sainte-Gudule, samedi prochain, a pour auteur Alfred Tilman. Nous avons assisté à des répétitions partielles, et nous croyons que l'œuvre de notre

compatriote fera sensation dans le monde artistique. Le compositeur qui s'est écarté hardiment des sentiers battus, s'est permis, dans certaines parties, des audaces magistrales. Le *Sanc-tus*, notamment, est d'une inspiration sublime et grandiose. L'exécution elle-même sera particulièrement soignée. Un solo de ténor, chanté par M. Robert, produira le plus imposant effet. Il est juste de dire que l'auteur a choisi pour interprète un artiste de grande valeur, imbu des grandes traditions de l'école Wicart, qui a remporté sur les théâtres royaux de Hollande les plus grands succès. L'orchestre et les chœurs seront recrutés parmi les artistes d'élite de la capitale, et nous avons entendu dire même que la *Société chorale* se proposait de prêter au jeune et vaillant compositeur le concours de ses éléments si précieux et de sa grande réputation artistique.

Une Société — l'Union Ixelloise — qui date de quelques mois à peine, vient d'obtenir à Malines un succès qui lui promet un bel avenir. Elle a remporté le 1er prix de chant, en 3^{me} division.

Quand on songe aux difficultés que présentent les deux chœurs que cette section chorale a chantés — *La Bienfaisance* de Gevaert et *Sur le Rhin* de Kucken — on peut se faire une idée de l'habileté de son directeur, M. Van Cotthem.

Aussi une réception brillante lui a-t-elle été faite à sa rentrée à Ixelles.

GAZETTE LITTÉRAIRE.

Louis Navez vient de faire paraître à l'Office de Publicité une nouvelle brochure : *Le 16 Mai, ses causes et ses conséquences*, tel est le titre d'une vingtaine de pages qui empruntent aux événements politiques actuels un intérêt assez grand.

Le manque, ou du moins l'extrême rareté d'hommes aimant assez la liberté pour ne pas souffrir la manipulation de la volonté populaire par les agents du gouvernement, telle est, d'après Louis Navez, la cause originaire du coup d'autorité du 16 mai, de même que le rétablissement plus ou moins rapproché de l'empire, d'après lui, le seul gouvernement possible en France, en sera la conséquence. On peut ne pas être tout à fait de l'avis de M. Navez, mais cela n'empêche pas sa brochure d'être écrite avec un réel bon sens, dans un style correct et facile. V. R.

Le Théâtre-concert, à Levallois-Perret, vient de jouer *Pierrot spadassin*, comédie en un acte, en vers, de MM. Henry Céard et Ch. Grandmougin.

Voici ce qu'en dit la *Vie littéraire* :

" Cette pièce est traitée fort gaîment ; les vers sont spirituels, faciles, d'une facture distinguée, pourtant semée de traits mordants et heureux. La langue est excellente, et nous sommes certain que ce charmant petit acte, plein de fines qualités littéraires, ferait grand plaisir sur une scène parisienne, à l'Odéon, par exemple. Nous souhaitons aux sympathiques auteurs d'arriver à la publicité qu'ils méritent, et, en attendant, nous les félicitons cordialement. "

Nous joignons nos félicitations et nos vœux à ceux de la *Vie littéraire*.

GAZETTE ARTISTIQUE.

Nous remettons à huitaine la véhémence page de Henry Céard, le nerveux et original porte-plume, sur les envois de Rome expo-

sés en ce moment à Paris. Nous n'avons de place aujourd'hui que pour les dix lignes de l'ami *Nemo* :

" Je sors des envois de Rome, — une cueillette de concombres ! Un nommé Ferrier nous représente une Sainte traitée dans un " bon lieu " et sauvée par des Anges. L'un de ces oiseaux plumés est tout simplement copié dans l'œuvre de Delacroix, à St-Sulpice, l'autre est un grand diable, un beau gas, trapu et rablé, un garçon boulanger, les bras nus : il ne lui manque qu'un peu de farine sur le nez et une casquette ou un bourgeron écrasé sur la nuque. Sur le devant du tableau, tous les soldats et passants qui voulaient décanoniser la sainte dégringolent et font des gestes. Malgré tout, ce tableau, qui est fait dans une gamme de couleurs à la Regnault, contient quelques bons morceaux ; il est dans tous les cas supérieur aux affligeants envois qui tapissent la salle.

Il y a une toile qui représente Jézabel mangée par les chiens. Ah ! ça, c'est à se retenir les hanches ! imaginez une énorme gothon, ventrue et joyeuse, qui se tortille comme si des légions de fourmis lui chatouillaient les plantes, puis des petits toutous, bien sages, qui marchent sur des roulettes et la mordillent gentiment, pas jusqu'au sang, car il n'y en a pas même une pauvre petite goutte dans tout le tableau...

O Dieu bon ! Dieu juste ! qui nous délivrera de tous ces légumes d'importation directe ? "

Nous commencerons sous peu à donner de l'air à une série de notes et d'analyses intitulées *Coups d'œil et clin d'œil*. Cela se promènera un peu partout dans les choses, dans les hommes — et aussi dans les femmes.

Pendant que Turcs et Russes se baignent mutuellement dans leur sang, les *Frères-Ennemis* de l'Art belge, le Cercle du Waux-Hall et le Cercle de l'Observatoire, ont assis une base de réconciliation en désignant pour être adjoints au jury de placement et d'admission à Gand, MM. Hennebicq et Van Camp.

Le Casino, local de l'Exposition d'août, sera le théâtre de cette entente aussi joyeuse qu'inattendue.

" Je suis charmé de cette réconciliation, s'est écrié le président, elle m'assure que les membres du jury de placement ne se prendront plus aux cheveux. "

Et tous les peintres chauves — de l'Observatoire, naturellement — de se lever comme un seul genou et d'affirmer que ce n'est point *ainsi* qu'ils ont perdu leurs cheveux...

Tous chauves... qui donc les appelle " les Perruques ? " O injustice !

La Société des Amis-des-Arts, de Besançon, ouvrira sa 7^e exposition le 1^{er} septembre 1877 et la fermera le 20 octobre.

Elle comprendra des œuvres envoyées par les artistes nés ou domiciliés en Franche-Comté.

Pourront également exposer tous ceux à qui une circulaire aura été adressée nominativement.

Les artistes étrangers à la Franche-Comté qui enverraient sans y avoir été invités, auront droit à la même franchise, mais seulement dans le cas où leurs œuvres seraient admises par le jury qui en fera l'examen.

L'exposition est ouverte, non-seulement aux ouvrages de peinture, de sculpture, de gravure et de dessin, mais encore aux œuvres d'art appliquées à l'horlogerie, — peinture sur émail, ciselure, dessin et émail.

Les envois devront être adressés à l'exposition du 1^{er} au 15 août, terme de rigueur.

MONITEUR INDUSTRIEL BELGE

JOURNAL COMMERCIAL, INDUSTRIEL ET FINANCIER

Sommaire du n° 20 — IV^e année

ARTICLES DIVERS.		ARTICLES A GRAVURES.	
Carte géologique détaillée de la Belgique (la)	297-299 Pages.	Traction mécanique des tramways aux États-Unis (la)	305 Pages
Remin de fer du Simplon	303 »	Tunnel du Saint-Gothard	302-303 »
Ironique de droit industriel	297 »	Id. (avancement des travaux)	303 »
Usage de l'étain par les liqueurs titrées de perchlorure de fer ou de perchlorure de cuivre	303 »	Revue commerciale	307-308 »
Essai des tubes en caoutchouc	306-307 »	Adjudications	308-309 »
Exposition internationale au Cap	303 »	Résultats d'adjudications	309-310 »
Protection au Mexique (la)	303 »		
Renouvellement des traités de commerce	299-304 »		

PRIX DE L'ABONNEMENT

Belgique un an, 25 francs.
France et Allemagne — 30 —

EL PLATA INDUSTRIAL Y AGRICOLA

Journal des intérêts matériels de l'Amérique du Sud
BUENOS - AYRES

PRIX DE L'ABONNEMENT : Europe 60 francs.

JULES MEEUS, Administrateur-Gérant

46, BOULEVARD CENTRAL, BRUXELLES

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS
FABRIQUE
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES
VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS
Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux
PEINTURE SUR PORCELAINE
COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ
25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE, EXPOSITION D'AMSTERDAM
FABRIQUE SPÉCIALE
de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,
Mebles d'atelier anciens et modernes,
l'anneaux, Chevalets d'atelier, de campagne
et de luxe, Boîtes à couleurs, Parasols,
Chaises, etc.
PLANCHES A DESSINS
Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

CAFÉ RESTAURANT DU PATINAGE

Skating-Ring du Rond-Point de l'Avenue Louise

Entrée libre.

Patins du système Bennett à grandes roulettes. *Consommations de Choix.*
recommandés pour la célérité, la facilité des mouvements et la sécurité qu'ils donnent dès le principe.

Location des patins : 0.50 cent. et 1 fr. d'après la dimension des roulettes.

Tous les jours, de 2 à 5 heures, valse et quadrilles exécutées sur un piano-mécanique de facture excellente.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^{ie}

Campo Frères, Neveux & Successeurs, r. Royale, 73
Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld, Bruxelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^{ie} a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Évrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres. Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES Rue de l'Industrie, 26 BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

COUVERTURES POUR CAHIERS D'ÉCOLIERS

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine
Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. du Moniteur Industriel Belge.



COURRIER HEBDOMADAIRE
ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

46, BOULEVARD CENTRAL, 46
BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 "
Étranger : id 12 50
Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux libraires.
A Londres, chez **SAMPSON Low and Co**, 188, Fleet street, E. C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez **ROZEZ, DECQ** et à l'*Office de Publicité*, r. de la Madeleine;
Au Bureau de la *Chronique* et chez **SARDOU**, Galeries-Saint-Hubert;
Chez **LESCUYER**, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce, et chez **ARMES**, rue de Namur.

SOMMAIRE :

Salon de Paris : Maîtres belges. — Coups d'œil et clin d'yeux. — Exposition des envois de Rome. — Image d'Epinal. — Une Messe de minuit. — Gazette musicale. — Gazette artistique.

PRIME A NOS ABONNÉS.

Toutes les personnes ayant ou prenant un abonnement d'un an à l'Artiste, participeront au tirage au sort

D'UN TABLEAU RICHEMENT ENCADRÉ

marine de Théodore HANNON.

Ce tableau-prime est exposé chez M. Van Hinsberg, Montagne de la Cour, 54.

La date du tirage sera ultérieurement indiquée.

SALON DE PARIS.

VI

MAITRES BELGES

De Winne. — Wouters. — Portaëls. — Clays. — Félix Cogen. — Artan. — De Schampheler. — M^{lle} Beernaert. — Coosemans. — Asselbergs. — César De Cock. — De Prater. — M^{lle} Rosa Venneman. — Alfred Verwée. — Montigny. — Parmentier. — Denduyts. — Papeleu. — Leemans. — Robert Mols. — Pantazis. — Gustave De Jonghe. — Brunin. — De Groot. — De Tombay. — De Vigne. — Dilleus. — Geefs. — Goemans. — Lambert Herman.

Fermons la porte et tirons les rideaux, à nous la vérité sans feuille ! Point de fadeurs et point des compliments : le chauvinisme en art est une qualité négative, a dit avec raison un critique fort prisé. Je laisserai donc se détendre toute corde chauvine qui tenterait de vibrer intempestivement en moi et chanterai mes compatriotes sans fard, sans bandeau, sans parti-pris. Aussi bien ma plume au rostre aigu préfère-t-elle aux baisers les morsures : la caresse énerve, la piqure émoustille et réveille.

Et Rubens sait si nous avons besoin d'être émoustillés, réveillés ! L'Art flamand, en ce présent Salon, ne fait point glorieuse figure. Je ne sais sous quelle néfaste influence, ont été brossées ou sculptées les œuvres belges exposées à Paris, mais, en général, elles ne possèdent guère ce rayonnement, cette exubérance, cette fièvre qui font chanter les tons, vivre les toiles, respirer les marbres.

Peut-être sommes-nous plus « maîtres » que MM. les Français dans l'application matérielle de la pâte sur le

panneau, mais combien souvent la pensée, le souffle et la sensation font défaut en nos œuvres ! Combien elles manquent parfois de ce charme qui naît du bon goût et de la distinction !

A Paris, toutes les idées sont en vogue ; des tentatives curieuses, des recherches intéressantes ont lieu sur tous les points, dans toutes les voies ; partout des audaces, des originalités instructives, de la verve et du diable au corps.

Chez nous, au contraire, calcul, routine, indifférence — généralement,

Dans nos Expositions annuelles ou triennales, paysages, prairies, fleurs, fruits, gens et bêtes défilent à la queue-leu-leu sans nulle surprise, sans nul écart, sans nulle saveur intense : un détestable juste-milieu, ni très-mal, ni très-bien. Art honnête et sans fard, à qui volontiers, et de tout mes poumons, je crierai : Morbleu ! ayez des vices !

Nous allons passer en revue les déceptions belges au Salon parisien.

En tête l'on doit placer, hélas ! le *Portrait de S. M. Léopold II, roi des Belges*, par M. Liévin de Winne. Cette toile fait une tache sombre, peu agréable, et cependant la face est d'un savant modelé, le personnage, superbement campé, a du style et de la majesté. D'où provient la fâcheuse impression ? Voici. Ce portrait n'est plus celui qu'avait rêvé d'abord — et réalisé, — ce parfait artiste. Le Roi était représenté en pleine bruyère, détachant son ample silhouette sur un ciel d'orage plein de caractère. C'était grand et neuf. Mais S. M. fut trouvée bien triste, bien desseulée dans la lande grise. Le peintre se vit forcé d'égayer son paysage... le fond de parc vert-prasin, la balustrade traditionnelle : le tour était joué — et le tableau perdu.

Moralité : Laisser toujours à l'artiste la libre exécution de sa pensée et ne jamais contrarier son inspiration.

N'était la signature, l'on passerait — sans la regarder — devant la haute toile historique de M. Wouters : *Marie de Bourgogne jure de respecter les privilèges de la commune (1477)*. La gamme du tableau semble veule et manque de vibration. Cette « page de notre histoire » est destinée au grand escalier de l'hôtel-de-ville de Bruxelles, espérons qu'elle y fera plus triomphante mine que dans les frises parisiennes.

Pour la punition de ses péchés, M. Portaëls a peint M. Deroulède, pour la punition de ses péchés, M. Deroulède se trouve peint par M. Portaëls. Nous ne savons lequel des deux est le plus puni, ni celui qui a le mieux mérité sa punition...

M. Clays, un contemporain de M. Portaëls, assied sur la rampe deux marines figées : le *Zuiderzée par un temps calme, un canal en Zélande*. La recette du peintre est aujourd'hui connue : elle l'a mené au papillo-

tage à perpétuité. Les tons sont ternes et faux, empestés de bruns-juteux désagréables et sans atmosphère.

Combien vivent davantage les marines d'Artan, un des rares heureux dont les tableaux « tiennent » à Paris. L'on respire par ses plages et l'on se promène à l'aise dans le vent et dans la fanfare troublante des flots. Son *Effet de matin, vues du Nord*, rayonne en ses colorations d'un bleu-turquoise, c'est une tache exquise de poète. Son *Clair de lune à Blankenberghe*, est très-juste, très-vrai. L'atmosphère nocturne, les scintillements métalliques de la lune, la profondeur vague des lointains, la poésie de l'heure, tout est rendu avec une émotion réelle, avec un profond sentiment d'artiste.

Je ne ferai certes point le même éloge au clair de lune de M. Félix Cogen : *Pêcheurs de crevettes, plage de la Panne*. Il rabâche le sujet qui l'an dernier lui valut une médaille : premier tort... Mais je ne m'amuserai point à les énumérer. Son tableau est noir, sec, sans air, et je lui en veux à jamais d'avoir ainsi vitrifié cette mer du Nord si douce, si poétique sous la lune, avec ses sourires argentins et ses ineffables clapotis. — M. Cogen est un prosateur.

Un habitué des rampes bruxelloises, anversoises et gantoises, M. de Schampheler, est logé à Paris dans les plus hautes frises... On ne peut que deviner ses deux tableaux : *Dordrecht et la Meuse, Chemin de Loosdrecht à Hilverseim (Pays-Bas)*.

C'est aussi le cas de M^{lle} Beernaert... Près des cotonnades du plafond l'on découvre son double envoi : *Gjæsvaer-cap Nord*, et *Le Fjord de Wjecztingo (Norwége)*. — C'est peu galant à vous, MM. les Parisiens ! — Mais, au fait, je n'ai pas vu les tableaux de près et peut-être est-ce par galanterie...

M. Coosemans, lui, ne se plaindra point : il a eu les honneurs de la rampe, ainsi que M. Asselbergs.

M. Coosemans expose une haute toile très-décorative qu'il intitule : *Soleil levant*. Le site est quelque peu romantique : lentement de la brume argentine qui poudre à blanc tout le paysage s'élève le disque empourpré qui se reflète dans l'eau calme et striée où trempent les branchages. Il y a dans ce tableau une puissante recherche d'effet et du caractère, on y sent une tenace volonté dans la ligne et dans le dessin. — Son *Ruisseau sous bois serpente en murmurant sous le fouillis d'arbres où rit le soleil, où gambadent les chevreuils*. — Écueil de ces sortes de sites : c'est un peu sec, un peu sans air.

J'ai nommé M. Asselbergs. Il reste fidèle aux sites fameux de la forêt de Fontainebleau : *Un automne à Belle-Croix* et *Un jour de Mars, à la Mare-aux-Fées* constituent son envoi au Salon. A part certaine lourdeur plombée, je tiens sa *Mare-aux-Fées* pour l'un des meilleurs paysages du Salon. Son tableau a de la gran-

deur et de la poésie. La facture en est pleine de robuste ; le dessin délicat et savant.

César de Cock expose deux toiles pleines de fraîcheur, où dorment les joies du renouveau : *Petit bois, à Ville-d'Avray*, et *les Bords de l'Epte*. L'Epte coule sous les saules qui reflètent dans l'eau moirée de gris chatoyants leurs plumeaux argentins. Peinture intime et gracieuse, un peu mince cependant. De Xavier de Cock, rien ! Le jury français a jugé bon de refuser son envoi. Mystère !

M. De Prater a délaissé ses bœufs pour les chiens : *Chiens en arrêt* et *Valets de chiens au rendez-vous de chasse*. Etudes lumineuses et serrées. J'ai parlé du second lors de l'Exposition d'Anvers, où il jetait un rayonnement au milieu des carrés de goudron et de bitume que l'on sait. A Paris, il conserve sa lumière et sa franchise.

Non moins franche, non moins lumineuse éclate la grande page que M^{lle} Rosa Vermeman intitule : *Une prairie en Flandre*. Elle étale hardiment ses grands verts pleins de santé où brillent de robustes vaches, brunes et blanches. Cette toile très-décorative, brossée avec une amusante furia, obtient le plus légitime succès.

La *Côte de Zélande*, d'Alfred Verwée, est placée un peu haut. Quoi qu'il en soit, elle conserve ses qualités d'entière, de vigueur et de coloris.

M. Montigny a envoyé une *Matinée d'hiver dans la forêt de Soignies*. L'impression froide d'un jour d'hiver est parfaitement rendue. Les chevaux de l'avant-plan sont d'un dessin précis et entendu. C'est l'une des bonnes pages naturalistes de l'envoi belge.

De M. Parmentier, un *Pâturage en Flandre*, plein d'air et de lumière. M. Parmentier est en progrès ; — ne pourrait-il commencer à oublier un peu son maître, Alfred Verwée ?

M. Denduyts, pareillement, est en grands progrès : sa manière se transforme, sa palette, si sombre, s'épure et s'éclaire. Ses deux paysages, un *Jour de pluie en Flandre* et les *Environs d'Afsné*, comptent parmi les bons. L'exécution pêche encore par la sécheresse, et le ton par la crudité, mais il y a là les plus sérieuses promesses et ces efforts nous font bien augurer du peintre gantois.

M. Papeleu, un autre Gantois, élève de J. Dupré, dit le catalogue, conserve ses harmonies violâtres un peu froides. Sa *Marée basse, en septembre 1876, sur les côtes du Calvados*, lasse par sa monotomie.

M. Lœmans expose un effet de lune très-juste et très-fluide.

M. Robert Mols a bien saisi les colorations grises des hauts bâtiments parisiens dans sa toile si animée : le *Quai du Louvre, — vu de la galerie d'Apollon*. Le maître anversoise peut rivaliser avec l'in-

téressante phalange qui chante à l'huile les coins parisiens : MM. De Nittis, Béraud, Goeneutte...

M. Pantazis a voulu faire contempler à l'aimable public parisien sa tête puissante et fine, il a accroché, entre deux tableaux de fleurs, son *Portrait* déjà admiré à l'une des dernières expositions du *Cercle artistique*. Ce portrait savant et consciencieux conserve à Paris ses qualités de coloris, de facture et de vie.

Gustave De Jonghe reste le maître charmant et souple que l'on sait, le chanteur exquis des élégances parisiennes, des étoffes chatoyantes, des bibelots rares, des fleurs et des rubans, de ces mille riens aimables qui flânent par les boudoirs musqués. Ses deux toiles fraîches et distinguées eurent les honneurs de la rampe. *Coquetterie* nous fait voir une jeune fille blonde et rose, nonchamment jetée sur un fauteuil et contemplant dans une glace son visage rieur et mutin. — *L'Amour et Psyché* nous montre une jeune femme qui vient d'interrompre son roman pour contempler, rêveuse, le bronze qui surmonte la cheminée et qui représente l'Amour enlacé tendrement à Psyché. Ce tableau, frôlé dans des notes claires et tendres, est doux comme une caresse.

Les sculpteurs belges ne sont pas nombreux au présent Salon. Est-ce par crainte ou par timidité que nos ébaucheurs s'abstiennent? MM. Brunin, De Groot, De Tombay, Devigne, Dillens, Geefs, Goemans et Lambert Herman sont les seuls pétrisseurs de glaise et tailleurs de marbre qui aient osé se mesurer avec les maîtres français.

M. Brunin envoie un bon buste en marbre, *La Milanaise*, et la gracieuse statue qu'il exposa au dernier Salon bruxellois : *Les pigeons de saint Marc*. M. De Groot, *La Source*; marbre où brillent de sérieuses qualités. Deux excellents bustes de M. De Vigne : *Portrait de M. F. de la H...* et *Portrait de M^{me} de la H...* Julian Dillens épouvante les jolies Parisiennes avec son bronze de l'ordre batracien qu'il intitula d'abord *une Femme*, à notre dernier Salon triennal, et qui est devenu *une Énigme*, à Paris.

Le *Petit improvisateur napolitain*, statue en plâtre, par M. De Tombay, est gracieux et pittoresque, c'est de l'aimable sculpture de Salon.

M. Georges Geefs a campé au milieu du jardin des sculptures un *Léonidas aux Thermopyles*. Le bras en avant, il exhorte ses soldats. Œuvre académique; c'est, du reste, le seul plâtre belge médaillé cette année à Paris.

De M. Goemans un portrait d'enfant; buste, plâtre, — de bonne volonté.

M. Lambert Herman clôt la liste des sculpteurs belges. Sa *Nuit* est une statue originale. Elle est représentée par une femme nue — non couchée comme le veulent les dessus de pendule, — mais de-

bout. Elle regarde une lampe éteinte qu'elle tient au-dessus de la tête; elle appuie son corps allangui à une colonne fleurie de pavot, emblème du sommeil, et surmontée d'un hibou, ce triste amant des nuits. M. Lambert Herman possède les plus belles qualités de sculpteur : son faire est ample et large, point de côté mesquin, il sait développer la ligne et pondérer les formes. Le voilà qui arrive bon premier — maîtres sculpteurs, à vos ciseaux!

J'ai dit.

MARC VÉRY.

COUPS D'ŒIL ET CLINS D'YEUX

LES LIVRES.

Depuis longtemps nous avons omis de présenter aux lecteurs de *l'Artiste* un aperçu — au jour le jour — de la littérature belge contemporaine. Tout en combattant dans mainte escarmouche pour ce que nous appelons à juste titre *la bonne cause*, nous eussions pu signaler au courant de la plume les nouveautés que publient nos éditeurs nationaux. Et notez que la matière ne manquait pas, à preuve les neuf ou dix volumes que la maison Muquardt seule a fait paraître depuis quelque temps. MM. Merzbach et Falk, les intelligents éditeurs qui réunit la firme Muquardt, méritent bien des lettres belges; à défaut du chef-d'œuvre, cette « fleur d'aloès » dont nous avons parlé ici même, ils offrent au public lecteur un bouquet varié et d'une senteur agréable pour l'intellect.

Nous reviendrons plus longuement dans notre prochain numéro sur l'étude que M. Alvin vient de publier sur *André Van Hasselt, sa vie et ses travaux*; c'est là une œuvre qu'on aurait tort de traiter légèrement et qui soulève maintes questions intéressantes. Nous aurons également occasion de revenir sur les traités de M. J. Delbœuf, entre autres sur la *Psychologie considérée comme science naturelle*. « Notre esprit demande qu'on ne le sépare pas par un abîme du monde matériel où il habite », dit le savant auteur. Nous-mêmes demandons qu'on ne s'obtienne pas à séparer l'idée de l'art de ses manifestations extérieures; et nous prétendons que c'est le monde où nous vivons qui doit inspirer et féconder toute œuvre artistique. Hors du naturalisme et de la modernité, il ne peut y avoir d'art vrai.

Et maintenant passons brièvement en revue les volumes que nous avons sous les yeux.

Les *Maximes et pensées recueillies par un Diplomate* témoignent d'un esprit fin et cultivé. C'est un intéressant cahier de notes, et l'éclectisme de l'auteur dans le choix de ses sources est absolument sans restrictions; il va de Voltaire à M^{me} Swetchine, de Hubner à Casimir Perier, glanant partout des axiomes et des aperçus. Feu Van de Weyer est souvent cité, et j'ai retenu une de ses pensées que je dédie aux jeunes artistes : « Il est plus facile de réussir que de se faire pardonner ses succès. » Voilà certes une parole encou-

rageante; l'auteur — anonyme — n'est d'ailleurs pas misanthrope, et quand il se met en scène c'est souvent pour parler de bonté : « Dans le cours de la vie, dit-il, on est souvent enclume parce qu'on est trop bon pour être marteau. » En somme, le recueil est recommandable; c'est un livre de famille où chacun trouvera chaussure à son pied.

Nous n'avons pas ici à faire l'éloge d'*Emile Greyson*; encore un romancier charmant qui, pour l'honneur des lettres belges, se tient trop sous le boisseau. La seconde édition de *En Hollande* vient de paraître et nous avons relu avec plaisir les descriptions charmantes et vraies que renferme la *Maison Ouwewater et Huysman*, la plus importante nouvelle du recueil. Le style de l'auteur est calme comme les braves Néerlandais qu'il décrit si bien, et cependant il a son originalité et sa saveur propre. *En Hollande* est d'une lecture agréable; c'est une addition importante à la *Bibliothèque élégante*.

L'*Annuaire* du conservatoire de Bruxelles (1^{re} année) comblait une lacune, et la presse a été unanime à en faire l'éloge. Il contient maints renseignements intéressants, des éphémérides musicales, la mention des prix, le programme des concerts et concours, etc., etc. Une histoire abrégée du conservatoire est signée du double X bien connu à l'*Indépendance*. Nous aimerions voir figurer dans l'ouvrage une liste raisonnée des musicologues et compositeurs belges.

Nous avons apprécié l'an dernier (1) l'*Histoire des Beaux-Arts* du docteur Lübke. C'est un manuel que l'on pourrait qualifier d'indispensable.

Tout aussi intéressante peut-être, mais d'une utilité beaucoup plus relative, est la *Carte Archéologique de la Belgique* pendant les périodes antéhistorique, romaine et franque. M. Camille Van Dessel est l'auteur de ce travail; nous devons décliner notre compétence et notre habileté à en discuter le mérite.

Nous venons de mentionner la période antéhistorique, ce qui nous amène naturellement à la 5^{me} édition de l'*Homme fossile en Europe*, par le regretté M. Le Hon. Inutile de refaire l'éloge de cet excellent ouvrage, ce qui serait d'ailleurs hors de propos dans un journal artistique. S'il est vrai que nous devons connaître l'homme moderne, rien ne nous oblige à connaître l'homme antédiluvien. Notons toutefois que l'*Homme fossile* est suivi d'un excellent résumé du Darwinisme; or, l'étude du transformisme est intéressante pour tout le monde, surtout pour les fervents des arts plastiques. S'il est vrai que nous tirons notre origine de l'espèce simiaque, à combien d'imitateurs serviles pourrions-nous redire le mot de Dumas : « Notre famille commence où la vôtre finit. »

Pour terminer cette nomenclature peut-être trop aride, il nous reste à citer un ouvrage d'actualité dont l'auteur a gardé l'anonyme : *La question d'Orient comme conséquence inévitable du partage de la Pologne*. Vous voyez que les productions de la maison Muquardt sont vraiment variées ! Et cependant l'on dira encore que les Belges n'écrivent pas....

(1) *Artiste*, 1^{re} année, n° 31.

EXPOSITION DES ENVOIS DE ROME.

Racine (Jean), qui n'a jamais passé pour un naturaliste bien fougueux, a cependant osé écrire ces vers :

*Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chairs meurtris et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.*

C'est un morceau qu'admirent les plus guindées des rhétoriques. Les plus classiques des professeurs chicanent bien un peu sur l'emploi du mot *mélange*, qui, paraît-il, n'est pas un mot noble, mais ils pardonnent cette peccadille en faveur du mot *fange*, pseudonyme sous lequel la boue est acceptée dans les Académies. Tel est l'enseignement rétrograde de l'École des Beaux-Arts qu'il proscribit même ce réalisme bénin.

M. Comerre en est la preuve. Il est prix de Rome. C'est un esprit qui me paraît admirablement discipliné. Les règlements exigeant l'envoi d'un tableau, il a envoyé un tableau; les règlements n'exigeant pas qu'on ait seulement du bon sens, il n'a pas montré du bon sens.

Sa *Jézabel dévorée* (?) par les chiens est honnêtement peinte et c'est tout, médiocrité admirable ! tout le monde pourrait signer ce tableau. Cela n'a aucun cachet, aucune marque particulière. M. Bastien-Lepage, qui fut avec M. Comerre le rival du même concours, possède une touche personnelle, une exécution originale; mais à celui-là on s'est bien gardé de donner autre chose que le second grand prix. Le scandale fut grand le jour de la proclamation des lauréats. On siffla le jury d'examen, on siffla le ministre; les sifflets n'y firent rien et M. Comerre garda la première place.

Si sa façon de peindre échappe à la critique, ce qui est vraiment réjouissant, c'est la façon dont il entend son sujet. En vain vous chercheriez dans son tableau quoi que ce soit de l'*horrible mélange* indiqué même par Racine. *D'os et de chairs meurtris*, point, de *fange*, point, de *sang*, pas davantage. La *Jézabel* n'est qu'une grande étude de nu. Elle est au grand complet, elle n'a pas un coup de dent, pas un coup de griffe, pas une ecchymose. C'est une femme forte, bien en chair, dans un excellent état de santé. Nous la connaissons d'ailleurs : ou je me trompe étrangement, ou c'est elle qui, l'an passé a posé pour la *Médée* de M. Morot. Aujourd'hui elle gît par terre, entourée d'une meute de carton absolument inoffensive. Vraiment ces toutous ont plus envie de la lécher que de la mordre. *Jézabel* d'ailleurs ne s'effraie pas outre mesure des aboiements du soufflet habilement dissimulés sous leurs pattes; le geste avec lequel elle repousse le plus audacieux de ces dévorants platoniques, celui qui lui met la patte sur la gorge, n'est ni un geste d'horreur, ni même un geste de dégoût; c'est un geste d'ennui. Elle a l'air de lui dire : « Laisse-moi donc, finis, tu es agaçant à la fin. »

Nous passons rapidement sur les deux envois de

M. Morot ; une copie de la *Création de l'homme* de Michel-Ange, et une ébauche du *Bon Samaritain* dont il n'y a rien à dire, et nous arrivons à M. Ferrier.

Après le Tintoret, après le Dominiquin, M. Ferrier a représenté le *Martyre de Ste-Agnès*.

Dans un temple aux voûtes hautes et aux larges colonnades, au milieu d'une foule de soldats, de prêtres et de curieux, la petite sainte de 13 ans se dresse nue, les mains jointes, les regards au ciel. Au-dessus d'elle, un ange flagelle à tour de bras les obscènes et les lascifs qui tentent de s'approcher d'elle pour la violer. Au premier plan Simphronius, qui, au dire des historiens, « était allé plus loin que les autres » gît culbuté, soudainement devenu aveugle.

J'ai entendu beaucoup louer M. Ferrier de ce qu'au lieu de laisser la scène dans le lupanar dont Prudence parle en son hymne XIV, il l'a transportée dans le temple de Vénus. Je ne vois pas bien quel bénéfice le peintre a retiré de cet acroc à la vérité. Il m'a l'air d'avoir eu peur de son sujet, et désireux de faire convenable il a outrageusement faussé l'histoire. Au demeurant cette toile n'est point d'une exécution méprisante. Les réminiscences de Delacroix y sont visibles. L'imitation de l'*Héliodore* qui décore une des chapelles de St-Sulpice est flagrante. Les portiques du fond, l'ange fouetteur sont presque copiés : je retrouve un même arrangement de nature morte. L'ensemble de la coloration a le même aspect violâtre. Seulement les tons de Delacroix sont sourdement lumineux, avec des chaleurs de soleil caché sous des nuées d'orage, tandis que ceux de M. Ferrier, sont terreux, lourds, avec des salissements de sang extravasé. La figure de la sainte est une bonne étude de nu, et séparément les accessoires, personnages ou objets, sont franchement traités. Mais l'effet est disséminé, et le *Martyre de Ste-Agnès* est plutôt une série de bons morceaux, qu'une œuvre compacte et solide.

Dans la sculpture, pas une œuvre originale. Des copies consciencieuses de marbres célèbres que le gouvernement achète pour les placer dans les squares, et c'est tout. Ah pardon, j'ai oublié volontairement dans la peinture un *Saint-François d'Assise* ressuscitant un enfant. C'est par générosité pour l'auteur, M. Besnard.

HENRY CÉARD.

IMAGE D'ÉPINAL.

C'était une petite ville, près de Bruxelles, en Brabant. Les maisons délimitées par un trait d'encre pâle ne se détachaient que faiblement sur un ciel de papier gris. Il y avait des pignons, une église surmontée d'une croix, des toits en dents de scie, en poivrières, en cornets de papier, en éteignoirs, un donjon percé de meurtrières.

Il y avait aussi une grande tourelle, couleur de chair, avec un bonnet tout rouge. Cette tourelle s'arrondissait au coin d'une auberge et d'un balcon jaune sur lequel se penchait une dame, avec une collerette tuyautée et une robe du même rouge que le toit de la tourelle.

La petite ville semblait bien étonnée, car il y avait au moins six personnes sur la place qui interpellaient un vieillard. Deux beaux messieurs, vêtus de costumes Louis XII, un gros à figure poupinie

et rebondie, un vrai visage de joyeux compère, de bon raillard, de franc gaule-bon-temps, sans barbe, habillé d'un justaucorps du v. r. millon le plus cru, d'un grand col qui trempait ses pointes blanches dans le rouge de l'habit, tenait en main un chapeau de feutre gris, taché du bleu qui avait servi à peindre sa culotte et désignait de l'autre au vieillard un pot de bière qui moussait sur une table, barbouillée de vert et ornée de quatre pieds jaunes. Les jambes de la dite table devaient être lumineuses, car elles épandaient tout autour d'elles de larges plaques de la même couleur.

Le vieillard refusait les offres du gros jofflu et ses doigts qu'il étendait vers lui comme pour repousser des présents d'Artaxercès, touchaient l'habit et en gardaient des reflets rouges. L'autre monsieur était plus maigre et il avait au-dessus de la bouche deux petites moustaches. N'était cette différence, ils se ressemblaient fort. Tous deux avaient le visage rosâtre et, lèvres, yeux, oreilles, cheveux, tout se confondait dans la même teinte, parfois même la couleur avait sauté des figures et coulait sur les vêtements et sur les maisons. Le monsieur aux moustaches souriait d'un air aimable et tenait à la main un grand chapeau dont le jaune déteignait sur ses doigts.

Tous deux disaient au vieillard qui semblait bien vieux et bien fatigué et qui était sordidement revêtu d'un vieux bonnet rouge, d'un tablier de cuir, d'une robe verte, ramagée de pièces brunes et rousses, émaillée de reprises et de coutures, barbelée du bas comme une queue d'écrevisse, d'un grand manteau bleu sur lequel tombait à flots une longue barbe si blanche, si blanche, qu'on eût dit de flocons de vapeur qui lui sortaient de la bouche et du nez et déroulaient leurs ondes jusques à terre : « Bonjour, maître, accordez-nous la satisfaction d'être un moment en notre compagnie. »

Et lui qui semblait bien vieux et bien fatigué, leur répondit : « Messieurs, j'ai bien du malheur, je marche incessamment. »

Et ils reprenaient en chœur : « entres dans cette auberge, asseyez-vous, venez boire un pot de bière fraîche, nous vous régalerons de notre mieux. »

Et lui qui semblait bien vieux et bien fatigué, leur répétait : « En vérité, Messieurs, je suis confus de vos bontés, mais je ne puis m'asseoir, je dois rester debout. »

Alors les beaux messieurs s'étonnèrent fort et le gros lui dit : « De savoir votre âge nous serions curieux ? et le maigre ajouta : « N'êtes vous point ce vieillard de qui l'on a tant parlé, celui qui l'Écriture nomme Isaac Juif-Errant ? »

Et le vieillard dont la barbe était si blanche, si blanche, qu'on eût dit de flocons de vapeur qui lui sortaient de la bouche et du nez leur répondit : « Isaac Laquedem est mon nom et j'ai 1800 ans, oui c'est moi, mes enfants, qui suis le Juif-Errant. » Et il leur raconta ses longs voyages à travers les Espagnes et les pays Égyptiques, ses courses incessantes par monts et par vaux, par terre et par mer, et il s'écria quand il eut fini sa lamentable histoire : « Le temps me presse, adieu messieurs, grâce à vos politesses, je vous remercie. » Et il s'en fut, appuyé sur sa longue canne, tandis qu'un petit ange, vêtu d'une robe rouge et d'ailes, une épée dans une main, une traînée de gomme-cutte s'échappant de l'autre qu'il tenait ouverte, lui faisait signe de marcher, de toujours marcher !

Cet ange planait au dessus d'une petite ville près de Bruxelles, en Brabant. Il planait au dessus de maisons délimitées par un trait d'encre pâle et qui ne se détachaient que bien faiblement sur un ciel de papier gris. Il planait au-dessus de pignons et d'une église surmontée d'une croix, au-dessus de clochers, de toits en dents de scie, en poivrières, en cornets renversés, en éteignoirs, au dessus d'un donjon percé de meurtrières.

(Imagerie d'Épinal. — Ch. Perrot, imp. lith.)

Pour couleur conforme,
J.-K. HUYSMANS.

UNE MESSE DE MINUIT (1).

Par où diriger ma course égarée
Et lequel choisir de ces cinq parcours ?
Quelle étoile peut me porter secours ?
« O beau feu follet, à vous j'ai recours :
» Venez rassurer mon âme effarée ! »

— Mais le feu follet s'est évanoui ! —
Dans l'affreuse nuit pas une étincelle...
Un démon caché me suit, me harcèle...
Je me sens faiblir : tout mon corps chancelle
Et tombe d'un bloc sur le sol durci.

VI

Joie, ivresse, merveille !
Une cloche soudain
A frappé mon oreille
De son soupir lointain.

Jamais plus douce extase
Ne sut m'enchanter mieux
Que sa mystique phrase
D'airain volant aux cieux !

La candide espérance
Dans mon cœur renaissait
Et l'amère souffrance
Au loin disparaissait.

Vers mon sauveur sonore
Je dirigeai mes pas...
Cette voix que j'implore
M'apprend-elle un trépas ?

Une fête ?... Qu'importe !
Chant de joie ou de deuil
Aux sons qu'elle m'apporte
Mon cœur fait bon accueil

Et vers ce nouveau phare
Vole confiant... Mais,
Phénomène bizarre !
Les concerts acclamés

De cette étrange cloche,
A mesure que mon
Allègre pas s'approche,
S'en vont changeant de ton ?

D'abord douce et suave
Sa voix me séduisait
A présent fausse et grave
Elle m'assourdissait.

Aigre, rude, fêlée
La ferraille grinçait
Donnant pleine volée
A son rauque fausset.

(1) Voir le numéro 28, pag. 222.

Ainsi, noir trouble-fête
Des échos éperdus,
Certe on l'aurait cru faite
De crampons de pendus.

(A suivre.)

SAMUEL CREMER.

GAZETTE MUSICALE.

Nous avons signalé dernièrement à nos lecteurs une mélodie d'une toute jeune fille, M^{lle} O'Brien. Trois morceaux nous arrivent aujourd'hui, composés par les trois Miss O'Brien... « Que c'est comme un bouquet de fleurs ! » La composition des trois sœurs n'est pas sans mérite ; elles semblent affectionner le genre mélancolique, et cela fait paraître un peu monotones les trois romances que vient d'éditer la *maison Beethoven*. L'une des jeunes artistes a choisi comme thème la *Pleureuse* de de Musset :

Adieu, je crois qu'en cette terre
Je ne te reverrai jamais.

La seconde, moins heureuse, a mis en musique une *guitare* de M^{me} Desbordes-Valmore ; il s'agit d'un nègre veillant le cadavre de son maître, et lui soufflant des vers capables de faire ressusciter d'horreur le « pauvre blanc, » si la phrase musicale n'était là pour le calmer et l'assoupir.

Un peu plus de naturalisme dans le choix de nos poètes, mesdemoiselles ; demandez à Alfred Herman, l'auteur des *Blondes miss*, de vous rimer des couplets de circonstance... Il acceptera peut-être et l'art reprendra ses droits.

GAZETTE ARTISTIQUE.

On nous écrit de Londres qu'à la *New Belgian Gallery*, dans Bond street, le beau tableau de notre compatriote Charles Hermans : *A l'Aube*, est exposé avec succès. Les critiques sont d'accord pour reconnaître les qualités de la peinture, et louer la largeur de l'exécution de cette toile qui, après avoir été exposée à Paris, Vienne, Berlin et Hambourg, termine par Londres son tour d'Europe. La pudeur britannique trouve le sujet quelque peu *impropre*, c'est l'expression consacrée. On préfère le sujet de la *Jacquerie*, de M. de la Fosse, où des paysans français du XIV^e siècle sont représentés envahissant un castel, et se costumant avec les vêtements aristocratiques des seigneurs prisonniers. Une toile de M. Carl Blach, *le Pauvre musicien*, captive aussi l'enthousiasme de MM. les insulaires. Notre correspondant énumère ensuite des études de têtes par Bonifazi, le *Sommelier du monastère*, de Gruytzer, une toile de genre... *vétérinaire*, de Bosch, un *paysage* de Lanckou, un *Coucher de soleil*, de Druyts, une *Vérité indignée* de Echter, le *Conte du canonnier* de Gusso (une toile dont nous avons déjà parlé), puis des toiles de Meerts et de Clays.

On voit que l'exhibition de Bond street n'a guère de belge que le nom, la toile de Hermans, et quelques « seigneurs sans importance. »

MONITEUR INDUSTRIEL BELGE

JOURNAL COMMERCIAL, INDUSTRIEL ET FINANCIER

Sommaire du n° 21 — IV^e année

ARTICLES DIVERS.			
Exposition internationale au Cap.	314 Pages.	Travaux du Saint-Gothard (avancement des)	324 Pages.
Industrie et le commerce des glaces, des verres à vitres et des cristaux en Belgique et aux États-Unis (1 ^o).	323-324 »	Revue commerciale	324-326 »
Société des ingénieurs civils de Paris	314-318 »	Adjudications	326-327 »
» des solliciteurs de patentes en Allemagne	320 »	Résultats d'adjudications	327 »
Tentures ininflammables	323 »	ARTICLES A GRAVURES.	
		Appareil imprimeur de Phelps (1 ^o)	321-323 »
		Machines Compound (des)	318-320 »

PRIX DE L'ABONNEMENT { Belgique. un an, 25 francs.
France et Allemagne — 30 —

EL PLATA INDUSTRIAL Y AGRICOLA

Journal des intérêts matériels de l'Amérique du Sud
BUENOS-AYRES

PRIX DE L'ABONNEMENT: Europe 60 francs.

JULES MEEUS, Administrateur-Gérant

46, BOULEVARD CENTRAL, BRUXELLES

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS
FABRIQUE

DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS
Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux
PEINTURE SUR PORCELAINE

COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE, EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,
Meubles d'atelier anciens et modernes,
Panneaux, Chevalets d'atelier, de campagne
et de luxe, Boîtes à couleurs, Parasols,
Chaises, etc.

PLANCHES A DESSINS
Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

CAFÉ RESTAURANT DU PATINAGE

Skating-Ring du Rond-Point de l'Avenue Louise

Entrée libre.

Patins du système Bennett à grandes roulettes. *Consommations de Choix.*
recommandés pour la célérité, la facilité des mouvements et la sécurité qu'ils donnent dès le principe.
Location des patins : 0.50 cent. et 1 fr. d'après la dimension des roulettes.

Tous les jours, de 2 à 5 heures, valse et quadrilles exécutées sur un piano-mécanique de facture excellente.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^o

Campo Frères, Neveux & Successeurs, r. Royale, 78

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld,
Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^o a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Eyrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES Rue de l'Industrie, 26 BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

COUVERTURES POUR CAHIERS D'ÉCOLIERS

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
[en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine
Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. du Moniteur Industriel Belge.



COURRIER HEBDOMADAIRE

ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

46, BOULEVARD CENTRAL, 46
BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : Théodore HANNON.

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 "
Étranger : id 12 50
Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux libraires.
A Londres, chez SAMPSON LOW and C^o, 188, Fleet street, E. C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez ROEZ, DECQ et à l'Office de Publicité, r. de la Madeleine;
Au Bureau de la *Chronique* et chez SARDOU, Galeries-Saint-Hubert;
Chez LESCUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce, et chez ARMES, rue de Namur.

SOMMAIRE :

Types grecs et types modernes. — Variétés. — Les tendresses viriles. — Une Messe de minuit. — Le Te Deum d'Alfred Tilman. — Gazette artistique. — Gazette musicale.

PRIME A NOS ABONNÉS.

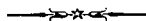
Toutes les personnes ayant ou prenant un abonnement d'un an à **L'Artiste**, participeront au tirage au sort

D'UN TABLEAU RICHEMENT ENCADRÉ

marine de Théodore HANNON.

Ce tableau-prime est exposé chez M. Van Hinsberg, Montagne de la Cour, 54.

La date du tirage sera ultérieurement indiquée.



TYPES GRECS ET TYPES MODERNES⁽¹⁾

M. Jean Rousseau est professeur d'esthétique et d'histoire de l'art à l'Académie royale des Beaux-Arts d'Anvers.

Comme la plupart des professeurs d'aujourd'hui M. Rousseau ne s'occupe pas de montrer ce qu'il sait, mais il s'efforce d'apprendre aux autres ce qu'ils ne savent pas. Son cours est l'un des rarissimes cours académiques dont l'élève peut retirer quelque fruit nutritif et sain. Car, planant bien haut par-dessus les mesquines questions d'école et de parti, c'est en artiste que l'éminent professeur donne ses conférences à ses très-nombreux élèves.

Aujourd'hui chacun est à même d'apprécier la manière grande, simple et lumineuse dont le cours d'esthétique est donné à Anvers. M. Rousseau vient de publier son cours écrit et dessiné.

Ses nombreux voyages artistiques à travers les principales villes de l'Europe lui ont permis de visiter bien des musées, de contempler bien des chefs-d'œuvre antiques et modernes. Ces musées, il les a décrits, ces chefs-d'œuvre, il les a notés — à la plume et au crayon, — et c'est la fleur de ces croquis, de ces notes, que M. Rousseau nous offre aujourd'hui en un très-original album qui vient démontrer la façon ingénieuse et lucide dont le professeur donne ses cours à l'Académie anversoise.

M. Rousseau se base logiquement sur la comparaison. L'album fait défiler sous nos yeux avec texte explicatif,

⁽¹⁾ Comparés pour servir à l'étude de l'antique avec un résumé des principes de l'Art grec et une explication des planches, par Jean Rousseau. Bruxelles, Van Gogh, 58, Montagne de la Cour.

une série de croquis pris sur place d'après les chefs-d'œuvre antiques et modernes comparés. L'œil est frappé, la pensée éclôt instantanée et le jugement se forme sans fatigue, sans difficulté. Rien de plus prompt, rien de plus frappant pour démontrer la grandeur, le calme, la simplicité des œuvres païennes auprès desquelles la plupart de nos belles œuvres de l'art chrétien paraissent mièvres, affectées, tourmentées; c'est une série de soufflets que M. Rousseau fait appliquer sur les joues de Michel-Ange, Raphaël, André del Sarte, Léonard de Vinci, Sansovino, etc., par Phidias, Appelles, Praxitèle, Xeuxis...

Je ne sais si tous retentissent pareillement et s'ils sont tous bien appliqués; mais, vrai, c'est à décourager à jamais nos modernes tailleurs de carrare.

Nous ne pouvons mieux terminer ce rapide aperçu qu'en reproduisant le résumé de l'art grec où sont décrits de maîtresse plume sa marche, ses tendances, ses principes, et qui sert de préface au très-pratique album de M. Jean Rousseau.

RÉSUMÉ

DES PRINCIPES DE L'ART GREC.

L'Art grec a dû son admirable développement à diverses causes, — les unes locales et exceptionnelles, — les autres générales et propres à amener des résultats analogues partout où elles se reproduiront.

Une des plus importantes à noter, dans cette seconde catégorie, c'est que la Grèce n'a pas connu l'art sans but et sans utilité. L'art grec a une fonction publique à la fois civile et religieuse, il s'attache à reproduire les images des dieux et des héros de la patrie; il décore les places publiques, les temples, les monuments à l'usage de tous. Il est donc fait pour intéresser tous les citoyens, et non-seulement pour satisfaire les fantaisies et les caprices de quelques particuliers. De là deux grands éléments de progrès: il traite des sujets plus élevés et revêt naturellement une forme plus noble; il reçoit des encouragements plus puissants. Quand son rôle civil et religieux cesse avec l'indépendance de la Grèce, quand il ne vit plus que de l'aumône de quelques Mécènes, sa décadence commence.

Autre influence, celle-ci purement locale et de circonstance: l'habitude des guerres corps à corps amène l'admiration universelle, la culture permanente de la force physique; les idées religieuses, qui attribuent aux dieux des perfections matérielles et humaines, produisent le culte populaire de l'élégance et de la grâce, regardées comme des dons divins. Le beau, but principal de l'art, est donc ici, chez un peuple entier, l'objet d'une adoration passionnée qui va singulièrement stimuler et favoriser les efforts des artistes.

Les mœurs politiques et les idées religieuses des Grecs ont eu en même temps ce résultat capital qu'elles ont fait, dès les premiers jours, étudier l'art sous ses deux grandes faces et dans ses deux grands moyens d'expression: le réalisme et l'idéalisme. L'habitude des jeux athlétiques a produit le savant réalisme des écoles doriques, elle a permis aux artistes d'étudier constamment et journalièrement tous les ressorts, tous les secrets, tous les aspects du corps humain. D'autre part, ces fables poétiques du paganisme, en personnifiant toutes les forces, toutes les beautés, tous les phénomènes du monde moral et du monde physique en une foule de dieux et de demi-dieux différents, ces fables ont ouvert une immense carrière à la fantaisie des artistes et les ont forcés de créer des types sans

nombre. L'imagination a été aussi exercée chez les Ioniens que l'observation chez les Doriens. Ces deux grandes facultés, dont la réunion fait seule l'artiste complet et qui se sont fondues dans le génie de Phidias, ont été ensuite, dans toute l'école grecque, l'objet d'une égale culture. Là est peut-être la cause principale de sa supériorité sur les autres écoles où l'une quelconque des deux facultés règne trop souvent aux dépens de l'autre.

Ce qui distingue au plus haut degré cet art si bien équilibré tout d'abord, c'est la logique, la simplicité, la sobriété, le sentiment exact de la mesure et des proportions.

Subordonnant toujours la partie au tout, le détail à l'ensemble, l'accessoire au principal, l'art grec met l'étude de la forme au-dessus de celle de la couleur, qui n'en est que le vêtement et la parure, et dont il a d'ailleurs un sentiment exquis. Le dessin occupe toujours l'artiste grec. L'ombre, dans un tableau, n'a pas pour but d'obtenir l'effet, mais de préciser le modelé. Les raccourcis sont évités de peur d'estropier la forme. Dans les compositions, les figures sont espacées de façon à pouvoir être vues dans tout leur développement. La peinture suit les mêmes règles que la sculpture à laquelle elle a servi si longtemps de complément, et le tableau est traité comme le bas-relief.

Le même raisonnement qui subordonne l'accessoire au principal, porte l'artiste grec à n'étudier, dans la nature, que l'homme qui en est l'expression la plus parfaite et la plus élevée. Il n'accorde que peu d'importance au monde extérieur, aux paysages, aux animaux, etc. En vertu de ce même principe, tout en n'étudiant que l'homme dans la nature, l'art grec ne considère l'homme que par ses grands côtés. Il néglige les petits détails physiques qui distinguent les individus entre eux, et ne reproduit que les types généraux, la majesté (Jupiter), la force (Hercule), la beauté (Vénus), l'athlète (Discobole). Dans le portrait même qui n'apparaît que très-tard avec Lysippe, l'art grec ne voit d'abord que l'expression d'un caractère et d'une fonction, et non la reproduction d'une physionomie individuelle. Au lieu de particulariser, comme l'art moderne, il s'attache à généraliser, et par cela même il grandit.

En même temps qu'il généralise, il abrège. Quelques attributs très-sommaires, tels que la massue d'Hercule, la chouette et le gorgonéon de Minerve, suffisent à dire le rôle et même à rappeler l'histoire de la figure représentée. Le vêtement est réduit à sa plus simple expression; il ne surcharge ni ne cache jamais le corps dont il doit au contraire indiquer la forme et le mouvement; il se résume dans ce qui est nécessaire pour définir le caractère du personnage; un casque dans l'Achille tiendra lieu de toute une armure. De même, dans les compositions étendues, quelques figures représentent des armées entières; de grands espaces de lieux et de temps sont réservés dans le même cadre; une colonne figure un temple; un arbre, une forêt; une galère, une flotte. — Différence capitale encore avec l'art moderne qui cherche à tout rendre, tandis que l'art antique cherche à tout résumer.

Rien d'inutile, rien de trop. Telle est la devise de l'art grec. Aussi a-t-il eu, plus que tout autre, le sentiment parfait de la mesure à laquelle il convient de s'arrêter en toutes choses. Son réalisme admet le choix, témoin les recherches de Lysippe sur les belles proportions et la façon dont il les grandit; ce réalisme ne tombe pas dans la charge ni dans la vulgarité. La laideur d'Esopé est transfigurée par l'intelligence qui rayonne sur cette face disgraciée et par l'harmonie même qui règne dans l'ensemble de ses membres rachitiques. Le pathétique de l'art grec et les efforts qu'il fait vers le sentiment et le drame ne vont pas non plus jusqu'aux contorsions et jusqu'aux grimaces; le Laocoon et les Niobides restent beaux dans la souffrance même. — L'architecture grecque est aussi sobre dans ses moyens que la peinture et la sculpture.

Deux poteaux surmontés d'une traverse, tel est le motif de toutes les colonnades, de tous les temples grecs, motif que le sentiment

exquis des proportions suffit à rendre toujours admirable, et dont les gigantesques conceptions de l'architecture romaine et l'imagination admirable des artistes du moyen-âge n'éclipseront pas la beauté simple en créant plus tard le plein-cintre et l'ogive.

En résumé: une *fonction civile et religieuse* qui donnait une grande importance aux arts et les maintenait dans les régions élevées, — un *réalisme plein de goût*, un *idéalisme plein de vie*, — *l'homme, comme but principal d'imitation*, — *le dessin comme moyen capital d'expression*, — un *système constant de généralisation, de simplification, de sobriété et de mesure dans l'exécution*, — ces quelques mots résument les principes généraux de l'art grec et les secrets de sa supériorité reconnue. Il se distingue des autres arts en ce qu'il trouve les suprêmes raffinements de la grâce et de l'élégance, le dernier mot de la grandeur et de la beauté dans le comble du naturel et de la simplicité.

JEAN ROUSSEAU.

VARIÉTÉS.

Nous détachons de ce prodigieux Musée moderne, le *Ventre de Paris*, l'une des plus éblouissantes merveilles colorées d'Emile Zola, quatre natures-mortes, comme Rembrandt et Jordaens seuls en auraient pu rêver, un étourdissant quatuor de panneaux pour Titans! Que les détracteurs du maître nous disent à quelle époque furent atteintes cette intensité de couleurs, cette verve de palette?

A l'huile bien rarement, à l'encre assurément jamais!

Nous donnons aujourd'hui une de ces deux natures-mortes vivantes qu'on pourrait appeler *Légumes et Poissons*.

I.

Mais Claude était monté debout sur le banc, d'enthousiasme. Il força son compagnon à admirer le jour se levant sur les légumes. C'était une mer. Elle s'étendait de la pointe Saint-Eustache à la rue des Halles, entre les deux groupes de pavillons. Et aux deux bouts, dans les deux carrefours, le flot grandissait encore, les légumes submergeaient les pavés. Le jour se levait lentement, d'un gris très-doux, lavant toutes choses d'une teinte claire d'aquarelle. Ces tas montonnants comme des flots pressés, ce fleuve de verdure qui semblait couler dans l'encaissement de la chaussée, pareil à la débâcle des pluies d'automne, prenaient des ombres délicates et perlées, des violets attendris, des roses teintées de lait, des verts noyés dans les jaunes, toutes les pâleurs qui font du ciel une soie changeante au lever du soleil, et, à mesure que l'incendie du matin montait en jets de flammes au fond de la rue Rambuteau, les légumes s'éveillaient davantage, sortaient du grand bleuissement traînant à terre.

Les salades, les laitues, les scaroles, les chicorées, ouvertes et grasses encore de terreau, montraient leurs cœurs éclatants; les paquets d'épinards, les paquets d'oseille, les bouquets d'artichauts, les entassements de haricots et de pois, les empilements de romaines liées d'un brin de paille, chantaient toute la gamme du vert, de la laque verte des cosses au gros vert des feuilles, gamme soutenue qui allait en se mourant, jusqu'aux panachures des pieds de céleris et des bottes de poireaux.

Mais les notes aiguës, ce qui chantait plus haut, c'étaient toujours les taches vives des carottes, les taches pures des navets, semées en quantité prodigieuse le long du marché, l'éclairant du bariolage de leurs deux couleurs. Au carrefour de la rue des Halles, les choux faisaient des montagnes; les énormes choux blancs, serrés et durs comme des boulets de métal pâle, les choux frisés, dont les grandes feuilles ressemblaient à des vasques de bronzes; les choux rouges,

que l'aube changeait en des floraisons superbes, lie de vin, avec des meurtrissures de carmin et de pourpre sombre. A l'autre bout, au carrefour de la pointe Saint-Eustache, l'ouverture de la rue Rambuteau était barrée par une barricade de potirons orangés, sur deux rangs, s'étalant, élargissant leurs ventres et le vernis mordoré d'un panier d'oignons, le rouge saignant d'un tas de tomates, l'effacement jaunâtre d'un lot de concombres, le violet sombre d'une grappe d'aubergines ça et là s'allumaient, pendant que de gros radis noirs, rangés en nappes de deuil, laissaient encore quelques trous de ténèbres au milieu des joies vibrantes du réveil.

LES TENDRESSES VIRILES

par AUGUSTE CREISSELS.

C'est avec raison que dans le sonnet qui sert d'ouverture à sa suite de cent vingt sonnets, M. Creissels se met sous le fier patronage d'Agrippa d'Aubigné. Non pas que l'auteur des *Tragiques* ait volontiers employé cette forme un peu écourtée où son génie eût été terriblement à l'étroit; la ressemblance, ici, n'est point dans la façon d'exprimer, elle est dans la façon de sentir. On sait quels magnifiques arcs-en-ciel de douceur d'Aubigné fait soudainement chatoyer au milieu de l'orage de ses anathèmes. M. Creissels qui est son coreligionnaire, a en même temps quelque chose de sa poésie et de son émotion, comme lui il a la tendresse, comme lui il a la virilité. Il aime et il lutte. Pour aimer et pour lutter simplement. Sans espoir de bénéfice, sans rêve de lecteurs. Des amis ont désiré avoir en volume ces sonnets qui, un à un, les avaient charmés à l'audition, et il les a publiés, sans illusion, se refusant lui-même aux compromettantes promiscuités du succès banal et disant avec un orgueil légitime :

*J'écris pour mes pareils, pour la minorité
Qui, respectant son art, a placé la beauté
Dans les grands sentiments et les fières paroles.*

On le voit, M. Creissels n'est pas des "poètes larmoyants, " de ceux " qui ne savent chanter que Ninette ou Ninon. " Leurs geigneries lui répugnent et il leur dit en face :

Vos plaintes ont fini par vous rendre ennuyeux.

Il ne veut pas davantage des ankyloses prétentieuses et soi-disant savantes du Parnasse contemporain; pour lui

L'œuvre doit avant tout représenter un homme.

Il ne s'égare pas dans les lointains obscurs des civilisations indoues : il parle de ce qu'il voit, de ce qu'il rencontre, de ce qu'il coudoie. Il est d'aujourd'hui, et nous le félicitons d'avoir montré que dans une journée de la vie présente, il y a assez pour provoquer et justifier tous les enthousiasmes, toutes les amours, toutes les colères. " Certaines gens sont douloureux partout. " disait Nicole dans un accès de nervosité bien curieux au dix-septième siècle. A l'honneur du talent de M. Creissels, nous dirons qu'il est pitoyable partout, et nous prétendons que ce mot soit pris dans l'acception la plus haute et la plus louangeuse.

Lisez : il sort de la cité en enjambant les pavés des barricades, " car les populaces viles, ont fait du nom de liberté un appel aux guerres civiles, " il fuit les *Journalistes dévots*, les *Talleyrands*, les *Charlatans*, les exploités à couronne, à tréteaux ou à autel, et dans son village de *Peyreleau*, s'amuse volontiers à la *Noce de Toinon*. Il danse au son du crin-crin raclé par le *Ménétrier* philosophe comme ses confrères de Henri Heine, écoute la *Chanson du Cordier*, et l'écho qui répète la fin des vers lui prouve que la *Rime* est dans la nature. Il s'intéresse à tout et à tous, hommes et bêtes,

choses et êtres; à Jeannette amoureuse d'un brutal, et peut-être plus encore au pauvre âne que voici, résigné sous les jurons et le fouet.

*S'il est grave et bourru, son triste sort l'explique;
Quel que soit le pays, le jour et la saison,
Au soleil, à la pluie; au vent, mélancolique
Par les plus durs sentiers chemine le grison.*

*Cependant, en dehors de son rôle biblique,
N'a-t-il pas un moderne et glorieux blason?
La Fontaine lui fit porter mainte relique,
Grécourt, en belle humeur, lui fit porter Suzon.*

*S'il ne s'insurge pas contre la destinée,
C'est qu'il aura logé dans sa tête bornée,
Qu'on gagne rarement à changer de milieu,*

*Que les coups vont toujours à la bête de somme,
" Le maître est dans son droit, s'est-il dit, puisqu'en somme
" Ce bourreau, sur la terre, est l'image de Dieu. "*

Là, est dans son maximum d'intensité la manière de M. Creissels. Il a la pitié spirituelle et l'ironie sympathique. Voyez encore le sonnet à *une jeune mariée*, triste sous son oranger et ses dentelles, et à qui il dit :

Je comprends, pauvre femme, on vous aura vendue.

Et celui qu'il intitule *Vagabondage* :

*Vu que vous n'avez rien, ni terre, ni maison,
Qu'aucun de vos parents enfin ne vous assiste,
Le code vous condamne à six mois de prison.*

Il fait ainsi le réquisitoire du réquisitoire, et prononce tacitement la condamnation de la condamnation.

Si les cent-vingt sonnets du recueil ne sont pas tous absolument beaux, tous, au moins, contiennent de ces vers qui s'imposent à la mémoire et à la citation. Au contraire de bien d'autres, aussitôt lu, ce volume ne sera pas jeté aux *in pace* des quais. On peut appliquer à l'auteur un de ses fiers alexandrins :

Sur les noms oubliés, le sien flotte et surnage.

Et dans les bibliothèques délicates, les *Épreuves* de Sully-Prudhomme et les *Sonnets humoristiques* de Soulayr, se serreront volontiers un peu pour faire aux *Tendresses viriles* une place amicale.

HENRY CÉARD.

UNE MESSE DE MINUIT (1).

VII

*Inquiet, je voulais retourner en arrière.
Mais il était trop tard! . . . Une vaste clairière
S'étendait à mes yeux surpris. — L'étrangeté
Du spectacle, ô terreur! me tint cloué sur place!
Au long de ma vertèbre un frisson a monté,
Dans mes veines le sang se glace!*

*Comme un grand voile qui se déchire, les cieux
S'entrouvrirent alors, mornes et soucieux;
La blanche lune ôta son masque de nuages
Et vint verser à flots ses longs rayons blafards
Sur ce qui m'entourait, — livrant à mes regards
Le plus suspect des paysages.*

*C'était une clairière aux gazons maigres et roux
Où de fauves regards luisaient au fond des trous,
Et découpé partout d'empreintes bien étranges:
C'étaient, me semble-t-il, gravés dans ce terrain,
Des torses rabougris et de longues phalanges...
Des pas de squelettes enfin!...*

(1) Voir les numéros 28 et 29.

*Et la cloche toujours, rauque, sourde, rouillée,
Déroulait vers les cieux sa clameur affolée. —
Levant les yeux je vis, comme en sa cage à jour
Le cœur, s'il bat encore aux côtes du squelette,
Je vis se démener la farouche clochette
Dans la carcasse d'une tour.*

*Pendant que mon oreille avec horreur l'écoute,
Des yeux je suis la corde-hart de pendu, sans doute !
Qui, si brutalement, en fait mugir l'airain...
Mais, prodige à confondre et la raison et l'âme !
Je la vis s'arrêter dans la noueuse main
D'un grand squelette à mine infâme.*

(A suivre.)

SAMUEL CREMER.

LE TE DEUM

d'Alfred TILMAN.

L'art musical enregistre en une semaine deux événements importants.

Pendant que sous les voûtes archaïques de Sainte-Gudule, en présence de plusieurs milliers de personnes, résonnaient les sonorités du *Te Deum* de Tilman, dans l'ombre et le mystère, le jury du concours de Rome ruminait son jugement.

Alfred Tilman qui, victime des considérations les plus injustes, ne remporta l'an dernier que le second prix, pouvait encore prendre part au concours de cette année. Mais dégoûté des jugements partiaux et sans contrôle, il a préféré dédaigner la palme officielle et produire une œuvre libre, devant le public — le grand, le vrai, le seul juge ! Se rappelant que les plus grands artistes ont été les fils de leurs œuvres, il a rompu dès ce moment avec l'École et l'Académie.... Ce n'est pas nous qui nous en plaindrons !

L'accueil fait à son *Te Deum* vaut mieux qu'une médaille. Nous savons maintenant qu'Alfred Tilman sait écrire la musique d'église, et le caractère dramatique de son œuvre nous prouve qu'il réussira aussi au théâtre — où nous espérons le rencontrer bientôt.

Jusqu'ici le Seigneur avait toujours été loué de semblable façon dans tous les *Te Deum* qui se sont succédé depuis que Saint Augustin, Saint Ambroise, Saint Hilaire de Poitiers ou Saint Nicaise ont pris l'initiative de célébrer par des chants d'allégresse des événements heureux ou leurs anniversaires.

Cette année, il s'est trouvé un homme — un des nôtres — pour oser rompre avec cette tradition à laquelle trop de gens, soit par peur, soit par insuffisance obéissent encore. Le fait est que pour briser le joug académique et s'abandonner à ses propres forces, il faut plus que la connaissance des procédés classiques ; il faut de l'imagination et du cœur, il faut être artiste, en un mot. C'est parce que Alfred Tilman a voulu être lui dans son œuvre que nous tenons à nous occuper d'elle avec plus de développement que ne comporterait pareil sujet traité dans les formes ordinaires.

Tilman qui entendait sans cesse résonner à ses oreilles le bruit des trompettes de Verdi et de Wagner, a fini par admirer leurs orbes et chaudes sonorités, il s'est dit qu'elles seules pouvaient rendre avec leur véritable couleur les chants d'allégresse et les cris de victoires du *Te Deum laudamus*, *te Dominum confitemur*, et hardiment, sans peur, il les a fait résonner sous les voûtes archaïques de notre vieille collégiale, les mêlant au bruit sourd de la grosse caisse, du tambour et des timbales. On comprend que cette forte sonorité ait dû révolutionner quelque peu ceux qui n'avaient jamais vu la musique sacrée se permettre pareilles audaces. Qu'il y

ait peut-être un abus de trompettes et de timbales, je le veux bien, mais dans la jeunesse, qui n'a les défauts de ses qualités ? La fougue, l'impétuosité, l'exagération même sont de certain âge, tout cela ne se calme que trop tôt !

La musique religieuse ne doit pas être dramatique — a-t-on dit ; pourquoi ? L'église n'est-elle pas un vaste théâtre où les manifestations du culte sont entourées parfois de mises en scène somptueuses. Un de nos confrères a fait le tableau du *Te Deum* dernier, avec son « cortège royal, ses brillants uniformes, les riches toilettes des princesses, les habits brodés et chamarrés, les robes rouges des magistrats, les chasubles et les dalmatiques étincelantes d'or et d'argent du clergé, les appels de clairons, le bruit des fusils sur les dalles.... » Quelle est la mise en scène théâtrale — voire d'*Aïda* ou du *Roi de Lahore* — qui puisse lutter avec celle-là ?

Et dans ces conditions, a-t-on le droit d'étouffer l'inspiration dramatique du musicien ?

Certes cela ne fait pas l'affaire des amateurs du plain-chant, mais combien parmi eux veulent écrire des *Te Deum* et ne réussissent qu'à faire des *De profundis*.

Laissons donc l'artiste suivre son tempérament, s'inspirer de ce qu'il voit et de ce qu'il ressent, et ne consacrons pas un principe qui nous ferait arracher des partitions musicales de Verdi, leurs pages les plus sublimes et les plus dramatiques.

Cela dit, esquissons à grands traits l'œuvre de notre compatriote.

L'orgue prélude par son grand jeu.... les voix et l'orchestre prêtent à ses accents un concours solennel. Un soprano trace le sujet qui sera redit plus tard par le ténor solo.... le grand chœur reprend la phrase et s'élève graduellement jusqu'au *Sanctus* en déployant une ampleur et une sonorité grandes. Ce début, l'une des meilleures pages de l'œuvre et des moins contestées, est un morceau admirablement clooré.

Le *Sanctus*, dont peu de compositeurs jusqu'ici sont parvenus à rendre le texte vrai, débute mystérieusement ; le chant qui s'élève devient peu à peu majestueux et puissant.... Les trompettes dans le lointain célèbrent la gloire universelle du Dieu des armées ; les trombones, tubas, bombardons, tous les instruments à percussion répètent au centre de l'orchestre, l'idée exprimée par les trompettes lointaines ;... le concert de louanges éclate de plus en plus solennel dans le *Te Gloriosus* et jusqu'au *Venerandum* où se produit un effet d'orchestre pittoresque et bien original.... Pendant que les basses descendent jusqu'aux notes les plus graves, le son de trois flûtes s'élève et vient se mêler harmonieusement à celui des violoncelles, des clarinettes et des bassons.... Le *Tu rex gloria* est d'un caractère noble et mélodique.... Peu à peu la phrase grandit en un vaste *crescendo* jusqu'au *Judex crederis* dont l'effet est imposant....

Ici reparaît le trait caractéristique du *Sanctus* redit par les violons à l'unisson et tous les instruments graves en bois.... Le *Te ergo quæsumus* est chanté par le soliste.... l'orchestre se tait et le ténor élève la voix sans aucun accompagnement. Cet effet tout nouveau est très-dramatique et cependant d'un sentiment vraiment archaïque ; les harpes et le chœur redisent successivement les grandes phrases du ténor.... Le *Miserere* est aussi très-pathétique.... Enfin, la phrase initiale du *Te Deum* reparaît au final qui résume dans une conception synthétique, toute la pensée poétique et philosophique du compositeur.... Les sons s'accablent dans une explosion superbe qui, à elle seule, est une des pages les plus grandioses que nous ayons entendues.

En résumé, les qualités principales de l'œuvre de Tilman sont sa facture nouvelle, la science orchestrale et l'intéressant maniement des voix qu'il y déploie, les combinaisons et agrégations harmoniques dont il se joue en maître.

L'interprétation — à part certains détails — a été bonne. M. Fischer qui dirigeait les masses chorales et orchestrales, a bien saisi la pensée du compositeur.

M. Robert, le ténor solo, a brillé il y a deux ans sur les théâtres royaux de Hollande. Doué d'une voix très-puissante et très-chaude, il a interprété le *Te ergo quæsumus* avec ce grand style de l'école Wicart dont il continue les traditions. Nous lui conseillerons toutefois de modérer plus les éclats de sa puissante voix.

N'oublions pas enfin la Société Chorale de Bruxelles qui prêtait au jeune compositeur un concours vraiment artistique.

V. R.

GAZETTE ARTISTIQUE.

Nemo nous écrit de Paris :

« Un sublime entrefilet vient de paraître dans les journaux. *L'Académie va rétablir le prix pour le paysage composé!*

Alors on va tirer de Ste-Pernie tous les cacochymes qui ont tenu un pinceau et qui chauffent leurs pauvres mains au soleil de ce refuge pour vieillards. — Le paysage composé! ô joie! nous reverrons les rochers pour aquarium, les grands arbres retroussés d'une façon décente par le vent, les orphées, les naïades, les silènes qui dansent ou jouent de la flûte au-dessous d'un temple en ruine.

Cela nous manquait; — ça et les prix de vertu, voilà les plus belles institutions du XIX^e siècle! un prix de Rome pour la littérature, comme il en a été question d'ailleurs, et ce sera complet.

Académiciens, solennels vieillards, bouffons sublimes, la jeune école vous contemple avec stupeur et avec joie! »

Je m'empresse de réparer le double oubli de mon dernier Salon de Paris. Parmi les envois belges, j'ai omis les toiles de MM. Charlet et Van Beers.

M. Charlet avait exposé son beau portrait de Ludwig Wihl, qui conservait au Salon parisien ses qualités de puissance et de style. La tête triomphante du vieux barde semblait sourire au nombreux public qui venait saluer en lui un ami lointain, une sympathie sérieuse et ancienne.

Quant à Mynheer Van Beers, son cas est connu, et personne aujourd'hui ne le prend au sérieux; ma foi, je ne sais si lui-même... Il a tiré tant de coups de pistolet qu'à « Parys » on l'appelle le peintre à six coups...

De la poudre au vent!

M. V.

Vive Namur!

Namur va avoir son musée moderne de peinture, une idée que ses concœurs de province devraient suivre semblablement. Elle a commencé ses achats par la toile de M. Van Camp, *Promenade à deux*, tableau admiré au *Cercle Artistique* et à Anvers où il sonnait sa claire fanfare parmi les têtes-mortes et les momies de ce mémorable Salon.

A Namur nos encouragements et nos félicitations.

Vive Namur!

C'est avec une joie non feinte que nous enregistrons la nomination de M. Jean Rousseau comme membre de la commission belge de l'Exposition universelle de Paris, en remplacement de M. Van Soust de Borckenfeldt, décédé.

Le temps, cet autre Courbet, déboulonne miette à miette notre colonne du Congrès. Les journaux grands, moyens et petits ont

d'interminables émois : la peinturlurera-t-on, ne la peinturlurera-t-on pas? la galvanoplastiquera-t-on, ne la galvanoplastiquera-t-on pas?

La brise était au cuivre, elle tourne à l'huile. On nous assure que pour les fêtes de septembre la colonne s'élèvera brillante et forte sous un patriotique *badigeonnage* — rouge, jaune, noir!

Nous offrirons prochainement à l'intelligente friandise de nos abonnés quelques nouvelles inédites des *Idylles fausses* de Henri Céard. De même M. J.-K. Huysmans nous envoie du nanan. Nos lecteurs ont pu apprécier leur style personnel, leur originale couleur, et nos lectrices la très-intense acuité de leurs sensations. Nous sommes certains que les *Idylles* et *Sac au dos*, épisodes d'une campagne dans la mobile, leur plairont à d'autres points de vue — inattendus.

GAZETTE MUSICALE.

L'ouverture des concours publics du Conservatoire de Musique de Bruxelles a eu lieu lundi 23 par l'audition des classes d'ensemble vocal et instrumental, dirigées par MM. Warnots et Colyns.

L'ouverture d'*Adrien*, de Méhul, a été fort bien exécutée. Les chœurs ont bien rendu le chœur du *Rossignol*, de Haendel, et surtout le motet à 4 voix, de José de Nebra. Nous avons entendu avec plaisir l'andante du 4^e concerto de Haendel. Venait ensuite une *Canzonetta* de Mendelssohn. Ici, certains traits n'ont pas eu toute la netteté désirable; mais, lorsque l'on considère les difficultés que présente ce morceau pour un orchestre, d'élite, il n'y a pas lieu d'être surpris que l'exécution, bonne en elle-même, n'ait pas réalisé l'idéal de la perfection.

Les chœurs se sont fort bien tirés d'affaire dans les fragments d'*Echo et Narcisse*, de Gluck. Le solo, confié à M^{me} Cornélis (Ida Servais), a été dit avec style. L'un des succès de ce petit concert a été pour l'étude en *si mineur*, de de Bériot, pour violon solo et piano. Les cinq jeunes artistes qui jouaient ce solo à l'unisson, l'ont interprété de manière à satisfaire les plus difficiles.

La séance s'est terminée, trop tôt au gré des auditeurs, par le final de la symphonie en *sol* de Haydn.

Cette audition a démontré les progrès accomplis par les classes d'ensemble du Conservatoire. Si, par moment, nous avons pu remarquer un peu de mollesse dans l'exécution, mollesse dont la température peut revendiquer une bonne part, en somme, nous devons reconnaître que les résultats sont fort satisfaisants.

L'après-midi, concours des instruments de cuivre. Ce concours n'a été remarquable que pour les cors. Il est vrai que dans cette atmosphère de serre chaude, les jeunes concurrents devaient se sentir mal à l'aise.

Voici les résultats :

Trombone (professeur M. Paquet), 1^{er} prix à l'unanimité, Deneubourg; par 3 voix, Delaet.

Cornet à piston, 2^e prix, Van Perck (élève de M. Van Hoesen); id., Restiaux (élève de M. Duhem); accessit, Gauty (élève de M. Duhem).

Bugle (professeur M. Van Hoesen), 2^e prix, Restiaux.

Trompette (professeur M. Duhem), pas de nomination.

Nous ferons remarquer ici que la trompette à 6 pistons dont jouait l'unique élève admis au concours, est un instrument peu recommandable; l'adjonction des trois pistons supplémentaires augmente les difficultés d'exécution sans procurer un avantage bien marquant; de plus, cet instrument a un son bâtard qui ressemble

quelque peu à celui du cor, voire même à celui du bugle, et n'a nullement le son clair, caractéristique de la trompette. Nous engageons les instrumentistes à revenir à l'ancienne trompette à trois pistons.

Saxophone (professeur M. Beeckman), 2^e prix, M. Van Orshoven, qui a joué très-correctement un air fort difficile de Hasse. Que ce jeune homme perfectionne son style et son sentiment musical et il aura un beau 1^{er} prix l'année prochaine.

Cor (professeur M. Merck). Les exercices de cette classe ont été fort brillants. Outre le morceau imposé, chaque concurrent a joué un air avec variations ; puis quatre d'entre eux ont fort bien rendu un *Quatuor* de Becker. Nous ne pouvons approuver l'exécution d'airs avec variations sur un instrument qui ne comporte pas ces traits. Ces morceaux peuvent être excellents comme étude, mais on ne devrait jamais les jouer en public. Dans les concours surtout, ils font mauvais effet et peuvent faire perdre à un élève une distinction méritée. Du reste, nous croyons savoir que M. Gevaert partage notre manière de voir et qu'il ne permettra plus les morceaux avec variations lors des concours de cor.

M. Gentsch a obtenu un beau 1^{er} prix qu'il mérite, dit-on, d'autant plus qu'il étudie assidûment l'harmonie et les diverses branches de l'art musical.

M. Rombeaux, un tout jeune homme, a charmé le public par la sûreté de son embouchure, la beauté du son et le talent avec lequel il rend les échos ; il a eu un 2^e prix, haut la main, après une première année d'études.

M. Berckman a obtenu un accessit.

Prix de Rome. Résultat du concours :

1^{er} prix, à l'unanimité : M. Tinel, de Bruxelles.

2^e prix : partagé entre M. Simart, d'Anvers, par 6 voix contre une, et M. De Pauw, de Bruxelles, par 4 voix contre 3.

Mentions honorables : MM. Soubre, Dethier et Dupuis.

Au dire de ceux qui ont entendu la cantate de M. Tinel, ce travail est une œuvre remarquable. M^{me} Marie Wauters a chanté les solis de la cantate flamande de M. Tinel et le texte français de M. De Pauw, de manière à enchanter les auditeurs.

Hautbois (professeur M. Pletinckx).

1^{er} prix : MM. André et Van Dam. 2^e prix : M. Nys.

Clarinette (professeur M. Poncelet),

1^{er} prix : M. Schreurs (avec grande distinction) et M. Delveaux. 2^e prix : M. Belinfante.

Flûte (professeur M. Dumont).

1^{er} prix : M. Van Eslande (avec grande distinction) et M. Schmit. 2^e prix : M. Ruttens. Accessit : M. Fontaine.

Basson (professeur M. Neumans).

1^{er} prix : M. Huysmans. 2^e : M. Agniez. Accessit : M. Leroux.

Contrebasse (professeur M. Bernier).

1^{er} prix : M. Gentsch (qui a obtenu cette année le 1^{er} prix de cor). 2^e prix : MM. Fressom et Moeremans.

Alto (professeur M. Firket).

1^{er} prix : MM. Agniez et Dabsalmon. 2^e prix : M. Lapon.

Violoncelle (professeur M. Servais).

1^{er} prix : M. Bouserez (avec grande distinction). 2^e prix : MM. Vanderschaeghe, Liégeois et Absalon.

La première journée du grand festival international organisé dans le magnifique parc de la Société Royale de Zoologie a de tous points réussi. Soixante-seize sociétés, inscrites dans la division des Fanfares, ont, sur trois kiosques à la fois, et de midi à 11 h. du soir, charmé un public de quinze à vingt mille personnes. Nous ne disons pas que toutes ces phalanges d'instrumentistes ont donné des exécutions également artistiques, mais dans le nombre l'on pouvait compter plusieurs sociétés de réelle valeur.

La prime de 400 frs. a été remportée par une modeste société de Velthem, celle de 200 frs. par les fanfares de Samson et celle de 100 frs. par les fanfares du Train d'Archennes.

La médaille et la prime d'éloignement ont été remises à une société française d'un arrondissement du Pas-de-Calais et la médaille destinée à la société la plus nombreuse, à la Lyre Ixelloise (78 exécutants).

Dimanche 29 juillet et le dimanche suivant, auront lieu dans les mêmes conditions les festivals pour sociétés d'harmonie et pour phalanges chorales. Sans aucun doute, un non-moindre succès viendra couronner ces deux autres journées.

Les inscriptions pour la dernière journée peuvent se prendre encore chez M. Bruynen, directeur du Jardin zoologique.

Grande abondance de concerts extraordinaires, cette semaine, à l'occasion de la kermesse de Bruxelles. Malheureusement le temps, éternel gâte-fête, s'est mis de la partie et les laborieux préparatifs de nos excellents orchestres ont échoué plus d'une fois.

N'ayant pu assister à tous ces concerts nous rendrons particulièrement compte du concert de jeudi au Waux-Hall et du concert Brassinne au Jardin zoologique.

Le concert du Waux-Hall commençait par la sempiternelle marche internationale de Radoux. Des marches internationales défiliez-vous, Seigneur !

La *Fest ouverture* de Volkmann est plus intéressante. L'orchestre a très bien exécuté les variations de *Coppélia* de Léo Deslèves, l'*Invitation à la Valse* de Weber, et le *Welfenlied* de Litolf. Venait ensuite le duo concertant de Hanssens, joué par MM. Hermann et Poncelet. Comme musique nous n'en dirons rien ; les morceaux concertants obtiennent beaucoup de succès auprès d'une partie du public ; ils offrent en outre aux artistes l'occasion de se produire en public. A ces titres, nous comprenons l'introduction dans le programme de Waux-Hall de ces morceaux de virtuosité. M. Poncelet s'est distingué comme d'habitude. La clarinette et le saxophone lui sont également familiers. Il en connaît toutes les ressources et en vrai artiste il en tire tout le parti possible. M. Hermann a bien rendu sa partie, si l'on en excepte quelques intonations douteuses.

Il nous reste à signaler une brillante exécution de la *Rhapsodie* n^o 2 et les nombreux applaudissements qui ont salué chaque morceau.

Le concert Brassinne nous a donné l'occasion de constater une fois de plus avec quelle louable persévérance le Cercle Bizet poursuit le double but qu'il s'est tracé en dehors de la culture habituelle de l'art. Nous avons en effet entendu plusieurs œuvres de musiciens belges, entre autres l'ouverture de concert de L. Dubois (pour laquelle M. Brassinne avait cédé le bâton de chef d'orchestre à l'auteur, jeune élève du Conservatoire), un fragment symphonique de Ebinger et une ouverture de Roosenboom.

Plusieurs jeunes solistes figuraient, en outre, comme exécutants sur le programme. Nous avons déjà parlé du talent de M. Raedemackers, le violoniste solo et l'un des meilleurs artistes du Cercle. M. Van Elsland lui a parfaitement donné la réplique sur la flûte dans la fantaisie du *Pré aux clercs*. Nous avons aussi entendu avec plaisir un morceau de de Meersma par un autre flûtiste, M. Bernheim, 1^{er} prix du conservatoire, élève de Dumon, et qui marche sur les traces de son professeur.

M. Nauvelaerts, également lauréat du Conservatoire, s'est fait vivement applaudir dans son morceau pour violoncelle.

Signalons en passant une charmante polka mazurka (Souvenir de l'exposition) par Brassinne, le directeur du Cercle, et félicitons ce jeune musicien de tout ce qu'il fait pour encourager l'art et les jeunes artistes.

MONITEUR INDUSTRIEL BELGE

JOURNAL COMMERCIAL, INDUSTRIEL ET FINANCIER

Sommaire du n° 21 — IV^e année

ARTICLES DIVERS.			
Exposition internationale au Cap.	314 Pages.	Travaux du Saint-Gothard (avancement des)	324 Pages.
Industrie et le commerce des glaces, des verres à vitres et des cristaux en Belgique et aux États-Unis (1).	323-324 »	Revue commerciale	324-326 »
Société des ingénieurs civils de Paris	314-318 »	Adjudications	326-327 »
» des solliciteurs de patentes en Allemagne	320 »	Résultats d'adjudications	327 »
Tentures ininflammables	323 »	ARTICLES A GRAVURES.	
		Appareil imprimeur de Phelps (1)	321-323 »
		Machines Compound (les)	318-320 »

PRIX DE L'ABONNEMENT { Belgique. un an, 25 francs.
 France et Allemagne — 30 —

EL PLATA INDUSTRIAL Y AGRICOLA

Journal des intérêts matériels de l'Amérique du Sud

BUENOS-AYRES

PRIX DE L'ABONNEMENT : Europe 60 francs.

JULES MEEUS, Administrateur-Gérant

46, BOULEVARD CENTRAL, BRUXELLES

MAISON FELIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
 FIXATION DE FEUSINS ET TOUS GENRES DE CRAYONS
 FABRIQUE

DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS
 Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux
 PEINTURE SUR PORCELAINE

COULEURS POUR AQUARELLE
 et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE, EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPECIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,
 Tissus, Gobelins de toutes dimensions,
 Meubles d'atelier anciens et modernes,
 Panneaux, Chevalets d'atelier, de campagne
 et de luxe, Boîtes à couleurs, Parasols,
 Chaises, etc.

PLANCHES A DESSINS
 Tés. Équerres, Courbes, Brosses
 Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

CAFÉ RESTAURANT DU PATINAGE

Skating-Ring du Rond-Point de l'Avenue Louise

Entrée libre.

Patins du système Bennett à grandes roulettes. Consommations de Choix.
 recommandés pour la célérité, la facilité des mouvements et la sécurité qu'ils donnent dès le principe.
 Location des patins : 0.50 cent. et 1 fr. d'après la dimension des roulettes.

Tous les jours, de 2 à 5 heures, valse et quadrilles exécutées sur un piano-mécanique de facture excellente.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^e

Campo Frères, Neveux & Successeurs, r. Royale, 78
 Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld,
 Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^e a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Évrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.
 Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

FELIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES Rue de l'Industrie, 26 BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

COUVERTURES POUR CAHIERS D'ÉCOLIERS

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
 en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
 fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
 Chevalets de Campagne et d'Atelier.
 Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
 et à compas. — Pastels, Crayons,
 Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine
 Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. du Moniteur Industriel Belge.



COURRIER HEBDOMADAIRE
ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

46, BOULEVARD CENTRAL, 46
BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an	fr. 10 "
Étranger : id	12 50

Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux libraires.
A Londres, chez **SAMPSON LOW and Co**, 188, Fleet street, E. C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez **ROZEZ, DECQ** et à l'*Office de Publicité*, r. de la Madeleine;
Au Bureau de la *Chronique* et chez **SARDOU**, Galeries-Saint-Hubert;
Chez **LESCUYER**, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce, et chez **ARMES**, rue de Namur.

SOMMAIRE :

Causette. — Bibliographie. — Une Messe de minuit (suite et fin). — Correspondance. — Gazette artistique. — Gazette musicale.

PRIME A NOS ABONNÉS.

Toutes les personnes ayant ou prenant un abonnement d'un an à l'Artiste, participeront au tirage au sort

D'UN TABLEAU RICHEMENT ENCADRÉ

marine de Théodore HANNON.

Ce tableau-prime est exposé chez M. Van Hinsberg, Montagne de la Cour, 54.

La date du tirage sera ultérieurement indiquée.

GAUSETTE.

1^{er} août.

L'août brûlant sort de son chou.

La pluie sonore tombe à grand seaux, et le baptême est consommé.

Les rues de Bruxelles sont sillonnées de chars minuscules hérissés de caisses, chrysalides de sapin où somnole maint tableau, — départ pour Gand. Caissez carrées, oblongues ou rectangulaires, aux flancs rugueux desquelles sont tracés en noir ou en rouge les traditionnels : *Haut*, — *Bas*, — *OEuvre d'art* — (mensonge délicat, souvent !) *Fragile* (parbleu) !...

Le peintre en face de la toile blanche s'est placé en point d'interrogation.

Le sculpteur a frappé le bloc de marbre : il est aujourd'hui « dieu, table ou cuvette. »

Le paysagier en chambre a mis au carreau quelque besogneuse pochade faite jadis d'après nature, croit-il ; il l'a quadruplée et surchargée à la loupe. Le peintre naturaliste que n'effraient ni les coups de soleil ni les engelures, s'est assis, palette au poing, sous les grands arbres dégarnis ou verdoyants, au fond des bois retentissants...

Et ces chefs-d'œuvre — oléagineux ou marmoréens, — qui dorment pour un jour dans l'ombre et le foin des colis, s'éveilleront demain à la lumière discrète du *Casino* gantois. D'aucuns bâilleront dans les frises, d'autres, plus fortunés, s'étaleront à la cymaise.

Et c'est dans une bien anxieuse impatience que MM. les peintres attendent l'heure bénie de l'ouverture.

Nous aussi.

Faudra-t-il cette année, comme en 1874, s'écrier : « *Le Salon regorge de croûtes !* » — « *Les jurys ont fait preuve de parti-pris et de mauvaise volonté.* »

Le premier point attend une affirmation, car le méchant peintre d'il y a trois ans est encore méchant peintre aujourd'hui et a conservé cette incurable monomanie : afficher — sans y être forcé — afficher dans une salle à plafond de verre quelque pan de toile piteusement beurré de tons désagréables et voulant faire le beau entre quatre baguettes allumées d'or.

Quant au second point — du moins en ce qui concerne l'envoi bruxellois, — la nomination de MM. Hennebicq et Van Camp comme membres placeurs est bien faite pour nous rassurer. Nous sommes certains de ne plus voir au plafond les toiles de MM. Huberti, T'Scharner, Asselbergs ; nous sommes assurés de la disparition de ces recoins assassins comme celui où l'on avait dissimulé ce nu fameux que Léopold Speeckaert intitula *Juin*, les *Environs de Bruxelles*, de Baron, la *Chercheuse d'escarbilles*, de Sacré, l'*Escaut* et les *Dénicheurs*, de Camille Van Camp.

Donc les envois sont faits.

Au fécond brouhaha succède le silence dans les ateliers qui se vident. L'araignée va y tisser en maîtresse : déjà elle suspend ses toiles, ses toiles à elle, brillantes et merveilleuses, au cœur des cadrés innocupés !

Banville l'a dit :

L'artiste affolé de rayons

S'en va regarder les Troyons

Que le bon Dieu fait sans crayons...

Les grands monts de Meuse rougissent des propos libidineux des bons peintres qui, dans les champs, tiennent toujours du satyre. La mer du Nord bondit et se fait belle : des chevalets pointent çà et là dans les dunes ou égratignent les plages satinées. La Campine élargit ses espaces empourprés, les Ardennes resserrent leurs gorges : partout rutille la boîte à peindre, partout champignonnent les gigantesques parasols.

Dans les airs en fête se fait l'assomption des fortes odeurs de tudes écrasés de vernis étalés, de palettes mamelonnées de pâtes multicolores.

Bruxelles-artiste, au complet — progressistes du *Cercle artistique*, conservateurs de l'*Observatoire*, — unis à la face des frondaïses qui se bronzent, emplissent la pinte des Danaïdes et fument des pipes — d'après nature !

MARC VÉRY.

BIBLIOGRAPHIE

LES LIVRES

André Van Hasselt, sa vie et ses travaux, par LOUIS ALVIN.
1 vol. in 8°. Bruxelles, Muquardt, 1877.

Cette œuvre méritante a passé presque inaperçue de la presse belge. Et cependant M. Alvin n'est pas seulement un homme qui rend à l'amitié un hommage posthume,—comme l'a dit Jacques de la *Chronique*; c'est surtout un lettré qui a voulu faire connaître à ses compatriotes le poète qu'ils ont perdu. J'ai dit le poète, et je maintiendrai le mot en dépit des sarcasmes; André Van Hasselt avait en effet le *feu sacré*, et les écrivains les plus autorisés de la génération de 1830, Hugo à leur tête, n'ont pas hésité à saluer en lui un frère. C'était, du reste, l'opinion de tous les critiques étrangers aux mesquines discussions de partis et d'écoles; et nous devons noter ici une erreur trop commune aux aristarques pontifiants. Ils prétendent juger à la toise du génie contemporain les poètes qui écrivirent il y a quarante ans, et avancent volontiers que leurs œuvres les meilleures manquent de naturel ou de modernité. Eh non! Messieurs, être moderne c'est être de son époque, et Van Hasselt était certes moderne en ce sens précisément parce qu'il était romantique comme de Vigny, comme Musset, comme Gautier, et qu'il avait le tort de voir un peu partout — mais de la meilleure foi du monde, — des gnomes et des péris. Autres temps, autres vers, et l'on est malvenu à venir dénigrer un de nos rares poètes, parcequ'il a chanté les *Quatre incarnations du Christ*, au lieu de célébrer les transformations d'une Danaé contemporaine.

Quoi qu'il en soit, nous aurons occasion de revenir sur les écrits poétiques de Van Hasselt, à l'occasion de la nouvelle édition de son œuvre. Nous nous bornerons aujourd'hui à constater le mérite du livre de M. Alvin; « la *Vie* et les *Travaux* » de son héros sont relatés d'une façon intéressante sans doute, mais peu encourageante pour les aspirants-littérateurs. On répétera malgré soi le mot misanthropique de « l'Art universel »: « Pour réussir en Belgique, il faut peu de talent, beaucoup d'audace, et l'on doit appartenir à une coterie. » Hélas! Van Hasselt avait beaucoup de talent, — son audace était matée par les exigences du fonctionnarisme, et il eut le tort—ou le bon esprit—de ne point s'occuper suffisamment et à un point de vue exclusif des minuscules discussions de notre politique intérieure.

M. Alvin a consacré un chapitre spécial aux *Etudes rythmiques*. C'est vraiment justice, car Van Hasselt a bien mérité des lettres par la publication de ce travail consciencieux. Nous ne nous étendrons pas sur sa théorie, mais nous conseillerons à quiconque s'occupe de versifier d'y chercher un enseignement.

Félicitons, en terminant, M. Alvin de nous avoir donné un livre utile et d'une lecture agréable. Tout en faisant nos réserves au point de vue de la modernité, nous recommandons aux lecteurs de *l'Artiste* cet in-octavo à couverture beurre-frais.

La Maison Plantin à Anvers, par LÉON DEGEORGE.
Bruxelles. Félix Callewaert, père, 1877.

La maison Callewaert, dont nous avons eu si souvent occasion de faire l'éloge, et qui marche vraiment à la tête de la typographie artistique belge, vient d'imprimer un ouvrage tout d'actualité et qui fait également honneur au talent du typographe et à la science de l'écrivain. Or, typographe et écrivain sont une seule et même personne, dans le cas présent, car M. Degeorge est le chef-correcteur de l'imprimerie Callewaert, et nul mieux que lui ne pouvait parler en connaissance de cause du Musée Plantin.

Il nous fait faire une promenade savante à travers les salles remplies de merveilles qui seront ouvertes au public à l'occasion des fêtes du Centenaire de Rubens. Chemin faisant, il nous raconte la vie de Christophe Plantin et tout ce qu'ont dit de ce Roi des Typographes les écrivains les plus autorisés.

Le livre de M. Degeorge deviendrait le *vade-mecum* de tous les visiteurs du Musée, si par une coquetterie de bibliophile, l'auteur n'avait fait tirer de son impression de luxe que 150 exemplaires numérotés.

Un bon portrait de Plantin, une vue de la cour intérieure du Musée, et un fac-simile de la griffe célèbre de l'officine plantinienne, complètent le caractère luxueux de l'ouvrage. Espérons que M. Degeorge ne s'arrêtera pas en si bon chemin, et continuera à nous décrire dans d'autres ouvrages les merveilles d'un art qu'il connaît si bien.

GERALD EEN.

UNE MESSE DE MINUIT (1).

VIII

*Là, devant moi, solitaire,
Morne et funèbre, gisait
La cendre d'un monastère.*

*Seule la chapelle osait
Résister au temps vorace:
Grêle et chaux elle dressait*

*Sur tour branlante où coasse
Ce bourdon venu d'enfer.
Son vieux porche et sa terrasse*

*Où perce la croix de fer
Sous l'if, à roide ramure
Amputé par chaque hiver.*

*Des pans de grès où murmure
L'orfraie et pleure le vent,
Des granits, antique armure*

*De cet infernal couvent,
Gisaient rongés par le lierre
A ces lieux seul survivant*

(1) Voir les numéros 28, 29 et 50.

*Et sa tache irrégulière
S'étalait sur ces débris
D'âge plus que séculaire.*

*La chapelle aux rayons gris,
Où le buis vivace rive
Ses filaments rabougris,*

*Tournait sa face massive
Vers mon visage tremblant
Et de son œil en ogive
Me dardait avidement !*

IX

*Et le bras noueux du sombre squelette,
Implacable, froid comme le remord,
Agitait toujours la cloche aigrette
Qui résonne en moi comme un glas de mort.*

*Mais le spectre enfin a laissé le câble
Et croisant rêveur ses longs bras de roc
Sur son noir treillis de côtes en croc,
Au mur appuya son grotesque râble.*

*Il hochait sa tête aux reflets blafards
Qui faisaient craquer ses vertèbres frêles,
Et tenait rivé ses yeux sans regards
Sur le vieux cadran, ail de ces tourelles.*

X

*Soudain minuit sonna... Lugubrement tintés,
De la tour douze coups vers la lune s'enfuirent
Par les échos surpris au loin répercutés.
Des arbres effarés les branchages bruirent
Longuement. La chouette et la chauve-souris
Quittèrent en hurlant leurs ténébreux abris :
Goule, vampire, orfraise, hibou, succube grêle
Dirigèrent leur vol, fantastiques et lourds,
Vers la tour frémissante en agitant une aile
Joyeuse... A leurs longs cris répondirent de sourds
Chuchotements partis de terre... Sous les arbres
Aux cours du noir couvent s'agitèrent les marbres !*

XI

*Un bizarre éclair,
Aux senteurs de soufre,
Tout à coup s'engouffre
Dans le bois mi-clair,
En fantasque gerbe
Il jaillit sur l'herbe,
Puis en crépitant
Bientôt s'éparpille
Dans l'âpre charmille ;
Sa lueur y brille
Et meurt à l'instant.*

*Et la lune, effarée, à travers sa lucarne
Contemplant ces horreurs où Belzébuth s'incarne...*

*D'étranges frissons
Corps à corps me prirent
Quand soudain surgirent
De tous les buissons,
Des taillis farouches,
De toutes ces souches
Et des noirs fourrés,
Des files muettes
De sombres squelettes
Aux mines discrètes,
Aux airs affairés...*

*Et la lune, effarée, à travers sa lucarne
Contemplant ces horreurs où Belzébuth s'incarne...*

*Des noirs revenants
La troupe en silence
Au moultier s'élança...
Spectres étonnants !
Triste et pleutre horde !
Les uns ont la corde
Qui leur flotte au cou,
Du pied l'autre mène
Un boulet, ou traîne
Aux poings l'âpre chatne,
Cet autre un verrou.*

*Et la lune, effarée, à travers sa lucarne
Contemplant ces horreurs où Belzébuth s'incarne...*

*L'homicide fer
Planté dans les côtes,
Les plus tristes hôtes
Du farouche enfer
Rampent auprès d'autres
Pleurant patenôtres,
Blêmes suicidés
Livrant aux ténèbres
Leurs folles vertèbres,
Leurs crânes funèbres
Par le plomb vidés !*

*Et la lune, effarée, à travers sa lucarne
Contemplant ces horreurs où Belzébuth s'incarne...*

*Vagues, déroutés,
La main sur leur tête
A choir toujours prête,
Six décapités
Rayaient hors d'haleine
L'inférieure plaine,
Horribles à voir !
Ils suivent la file
Du spectre fossile
Qui, comme un reptile,
Rampe au gazon noir...*

*Et la lune, effarée, à travers sa lucarne
Contemplant ces horreurs où Belzébuth s'incarne...*

XII

*L'effroyable sabbat de la terre sur gi
Se glisse au monastère, et la cloche a rugi
De joie en sa chauve tourelle...
Vers l'église se rend le chœur des parias :
Les fémurs font leur angle avec les tibias
Aux marches du portique frêle.*

*Sans réveiller l'écho du tranquille moutier,
Chacun puise l'eau sainte absente au bénitier
Formé d'un creux débris de crâne.
Puis ils vont prendre place, humbles et titubants,
Les bras croisés, devant des fantômes de bancs,
Des spectres de chaises — où plane*

*Maint vorace corbeau qui, joyeux de revoir
Ses vieux amphitryons, se choisit pour perchoir
Des morts prieurs la clavicle !...
Aux pieds du maître-autel parut le spectre-abbé.
Sur son reste d'étole, horreur ! c'est un gibet
Que la croix manchotte simule...*

*Et la lune à travers les grands vitraux pâlis
Se glissant mollement, plus blanche que les lis
Par un tiède soir de l'automne,
Sur ces sombres fervents lance son trait d'argent,
A tout lindelement fixe un reflet changeant
Et met la vie en l'œil atone.*

*Nulle voix, aucun cri ne trouble de ces lieux
La sépulcrale horreur, le morne sérieux ;
Et de ces voûtes insalubres
Tombe un silence froid comme un crêpe de deuil...
Seuls, parfois des os secs engourdis au cercueil
Lancent des grincements lugubres.*

*— Une cloche a vibré. — L'office commença...
Un sourd frémissement sur la foule passa,
Chaque spectre courbe la tête.
Et la bise, aux tuyaux de l'orgue s'engouffrant,
Remplit la vaste nef d'un hymne délirant...
Grave, un bossu faisait la quête...*

*Haletant, et tapi dans l'angle d'un tombeau,
Je contemplais d'un œil éperdu ce tableau.
Mais je fus saisi d'un fou-rire
En voyant ce quêteur si grave et si bossu !...
Quand soudain retentit sur mon dolman moussu
Un son que je ne puis redire.*

*C'était le vieux sonneur qui vers moi s'avavançait
A grands pas — et son poing osseux m'e menaçait.
— Je poussai un grand cri ! — Sur-le-champ, ô surprise !
Tout disparut pour moi : spectres, nuit, lune, église...*

*Et je me réveillais dans l'air tiède et vermeil,
Sur les confins du bois que dorait le soleil,
L'oiseau gazouillait sa romance.
Mais à mes pieds luisait dans le gazon épais
Un crâne devenu la cellule de paix
D'un vieux rat faisant pénitence !*

SAMUEL CRAMER.

CORRESPONDANCE.

Bruxelles, 2 août.

Monsieur le Rédacteur en chef,

J'ai lu le compte-rendu V. R. du *Te Deum* de M. Tilman, paru dimanche dernier dans *l'Artiste*.

Ne partageant pas les idées contenues dans cet article, et plusieurs personnes — qui me savent votre correspondant musical — m'en attribuant à tort la paternité, vous me ferez plaisir en insérant la présente dans votre prochain numéro.

Je vous présente, mon cher Rédacteur en chef, l'expression de mes sentiments cordiaux.

REAL.

GAZETTE ARTISTIQUE.

Nos lecteurs ont pu s'étonner que nous ne leur eussions pas parlé dernièrement des fêtes du troisième centenaire de Rubens. Voici la raison de notre silence : bien que nous eussions été les premiers à discuter, il y a bientôt 18 mois, la célébration du centenaire, les organisateurs des fêtes n'ont pas jugé à propos de nous adresser les intéressants communiqués dont ils accablent nos confrères de la presse belge.

Si c'est un oubli, nous espérons qu'il sera réparé, car nous répons à voir dans le procédé de la commission directrice une rancune mal placée au sujet de nos remarques sur la *commission des nus* ou de notre article sur *Lady Godiva*.

GAZETTE MUSICALE.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE.

Nous avons, dans notre dernier numéro, donné la liste des distinctions obtenues dans les concours des bois, etc. Nous devons signaler l'aplomb et la sûreté avec lesquels un tout jeune garçon, M. Van Dam, a joué et qui lui ont valu le 1^{er} prix de hautbois. La classe de M. Pletinckx est très-bonne. Nous eussions néanmoins désiré un peu plus de chaleur et d'expression dans le jeu de ces jeunes artistes.

C'est un enfant aussi qui a eu la palme dans le cours de clarinette de M. Poncelet. Le petit Schreurs a été vivement acclamé par le public lors de la proclamation de son 1^{er} prix avec grande distinction.

La classe de M. Dumont est toujours excellente. M. Van Elslande s'est vu décerner le 1^{er} prix avec distinction, et c'était justice. C'est déjà un flûtiste distingué, M. Schmit a eu le prix.

Un instrument ingrat, c'est le basson. M. Neumans a obtenu, comme les années précédentes, un très-beau succès. Tous ses élèves ont été nommés.

Nous avons déjà parlé de M. Gentsch, 1^{er} prix de contrebasse et de cor.

Les élèves de M. Firket ont fait honneur à l'enseignement

du professeur. Sur trois concurrents il y a eu 2 premiers prix et un second.

Encore une pépinière d'artistes distingués, la classe de M. Servais d'où sortent les Jacobs et tant d'autres violoncellistes remarquables. M. Bouserez a bien mérité la grande distinction qui accompagnait son 1^{er} prix, les trois autres concurrents ont eu le 2^{me} prix.

Vendredi 27 nous étions conviés à l'audition des *classes élémentaires de piano*. Cette séance a été fort intéressante. M. Friedrichs, élève de M. Keffer, a mis du sentiment dans l'exécution du prélude de Bargiel. M^{lles} d'Orellana et Schöller, élèves de M. Wouters, ont rendu avec beaucoup d'ensemble le 1^{er} allégo de la sonate en *ré mineur* de Mozart. Grand succès pour le jeu original et déjà remarquable de M. Albeniez, élève de M. Rummel.

Succès plus grand encore pour un enfant de 11 ans, la petite Merck, élève de M^{lle} Moriamé, dans une fantaisie de Mozart rendue d'une façon charmante.

Enfin, MM. Eygelshoven et Craninckx, élèves de M. Rummel, ont fort bien exécuté l'allégo et le final de la sonate en *ré mineur* de Mozart.

Le même jour, concours de la *classe de M. Brassin*, deux concurrents, deux seconds prix, MM. Van Ruysevelt et de Greef, ce dernier avec distinction. M. Degreef a un très-joli jeu et promet beaucoup. Il devrait néanmoins mettre un peu moins d'énergie dans son jeu.

Musique de chambre, professeur M. Steveniers.

1^{er} prix avec distinction, M^{lle} Briard.

1^{er} " M^{lle} Enderlé.

2^{me} " à l'unanimité, M^{lle} E. Gérard.

2^{me} " M^{lle} M. Gerard et M^{lle} de Guffroy.

Accessit, M^{lle} Ravoet.

Samedi, *concours de piano*, classe de M. Dupont. Sur les 5 concurrentes, trois seulement se sont présentées devant le jury. Il est à regretter que M^{lle} Rhader, très-bonne élève, paraît-il, n'ait pu concourir par suite d'une blessure au poignet. M^{lle} Vanderhaeghen a obtenu un magnifique 1^{er} prix avec grande distinction.

M^{lle} Kesteloot 2^e prix avec distinction.

M^{lle} Laenen 2^e prix.

Ces deux jeunes demoiselles de 14 à 15 ans ont joué avec beaucoup de charme et d'élégance.

Quant à M^{lle} Vanderhaeghen, c'est une nature d'artiste pleine de promesses brillantes pour l'avenir qui n'excluent pas un acquit remarquable pour le présent. Cette jeune personne a joué de mémoire la fantaisie chromatique de Bach avec une perfection rare. Comme elle est excellente musicienne, on peut dès à présent prévoir qu'elle obtiendra l'an prochain un beau prix d'excellence.

Examen pour l'obtention du diplôme de capacité.

On avait imposé à M^{lle} Moriamé le superbe *concerto en la mineur de Schumann*. La charmante pianiste a enlevé ce morceau si difficile avec un brio et une correction irréprochables. Son jeu s'est accentué depuis l'année dernière, et elle a rendu avec beaucoup d'intelligence l'idée musicale. Elle a ensuite lu à vue des fragments des partitions d'orchestre d'*Iphigénie en Aulide* de Gluck et de *Prométhée* de Beethoven.

L'épreuve suivante consistait dans l'harmonisation de basses chiffrées, dont elle s'est tirée heureusement. Enfin, l'aspirante au diplôme de capacité doit consacrer une grande partie de son temps à l'étude du répertoire que nous ont légué les maîtres des diverses époques. Le jury a désigné à M^{lle} Moriamé quelques morceaux choisis dans ce répertoire, la *Gaillardie* de Frescobaldi, des études de Duranti et une œuvre de Scarlatti. Tous ces morceaux, elle les a joués de mémoire sans aucune hésitation et avec beaucoup de talent. Elle a surtout ravi l'auditoire dans son morceau de Scarlatti. Le jury a été unanime à lui décerner le diplôme de capacité

avec grande distinction, et le public a vivement acclamé la jeune pianiste.

Les succès de la classe de M. Aug. Dupont sont une juste récompense du dévouement avec lequel le maître consacre son temps à ses élèves et de la sollicitude avec laquelle il suit leurs travaux.

Audition de la classe élémentaire de violon.

Moniteur, M. Van Stynvoort.

Le public a été charmé d'entendre exécuter avec beaucoup d'ensemble et d'expression plusieurs morceaux par ces jeunes élèves, dont plusieurs n'ont que 8 à 11 ans. L'un d'eux a exécuté seul un morceau de Léonard.

Classe de violon de M. Colyns.

2^{me} prix, M. Ronsen.

Accessit, M. Lermينياux.

Mardi 31 juillet, a eu lieu le *concours de chant*. Une foule considérable y assistait. Il y avait 9 concurrentes (dont 6 de la classe de M. Warnots et 3 du cours de M. Cornélis), et trois concurrents, élèves de M. Warnots. Par 5 voix contre 2, il a été décidé qu'il n'y avait pas lieu de décerner un 1^{er} prix dans la classe des demoiselles. Un 2^e prix avec distinction a été accordé, à l'unanimité, à M^{lle} de Guffroy qui a chanté avec intelligence l'air d'*Armide*, de Gluck. Elle a été vivement applaudie dans l'air de la *Reine de Saba* qu'elle a chanté avec beaucoup de style.

M^{lle} Scorey a obtenu un accessit, à l'unanimité. Sa voix est agréable. Elle chante juste et correctement, elle a rendu avec assurance l'ariette de *Richard Cœur de lion*, de Grétry, et un air de *Guillaume Tell*.

M^{lle} Thenon a mis plus de naïveté piquante dans l'air de Grétry, elle a gentiment chanté l'air du page des *Huguenots*. Quand cette gracieuse jeune fille aura un peu plus d'acquit, elle réussira dans les rôles légers. Le 2^e accessit lui a été accordé par 6 voix contre une.

Le 2^e accessit, à l'unanimité, est échu en partage à deux charmantes élèves, M^{lle} Van Hamme et M^{lle} Botman. La première possède une jolie petite voix, elle cherche plutôt à bien dire qu'elle ne vise à faire de l'effet; et elle a raison. M^{lle} Botman aborde le genre sérieux. Elle a chanté l'air de *Don Carlos* d'une façon très-satisfaisante.

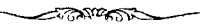
Le public a été quelque peu surpris du verdict du jury dans le concours des hommes. Par 5 voix contre 2, celui-ci a décidé qu'il n'y avait pas lieu d'accorder un 1^{er} prix. Ce verdict prouve que le conservatoire tient à maintenir à un niveau élevé son école de chant. Il ne juge du reste pas les chanteurs au même point de vue que le public. Celui-ci pardonne facilement les incorrections dans la pose de la voix, voire même dans le style, pourvu qu'il rencontre de l'entrain et de l'élan dramatique, vrai ou faux. Le jury, lui, tient spécialement compte de la correction, de l'émission du son, de la pose de la voix, de la pureté du style, etc., etc.; rien d'étonnant dès lors que le public, non initié aux règles de la technique, ne comprenne pas toujours les jugements des maîtres. Ceux-ci, d'après nous, ont raison d'être sévères sur les principes, car au théâtre, les chanteurs n'ont que trop la tentation de chanter sans goût ni correction pour captiver la faveur du public. Il faut donc exiger que le conservatoire, au moins, garde intact le dépôt des saines traditions de l'école du chant.

M. Bonhivers a eu le 2^e prix avec distinction. Il avait chanté, d'une fort belle voix et d'une façon remarquable, l'air d'*Œdipe* et le grand air de baryton du 2^e acte de l'*Africaine*. Aussi le public l'a-t-il acclamé avec enthousiasme.

M. Verhees a obtenu un 2^e prix. Sa voix s'est beaucoup fortifiée et embellie depuis l'année dernière. Il a fait également beaucoup de progrès et rendu l'air de *Dardanus* de Sacchini, et l'air de *Joséph*, de Méhul, d'une façon très-satisfaisante.

Les principaux marchands de musique ont mis en vente *la Chanson des blés*, dédiée à M^{lle} Tostany et créée par la charmante Dugazon. La musique de M. Zénon Étienne a fait une gracieuse romance des paroles de M. Hannon.

M. Étienne ne s'endort point sur son clavier : à peine a-t-il dédié une valse à M. Joseph Dupont : *Les Délices du Waux-Hall*, qu'il compose une *Réverie pour violon* et dédie une *Marche des Étudiants* à M. Léon Lepage, président de la Société générale des Étudiants de Bruxelles. — Bravo !



VARIÉTÉS.

Nous suspendons aujourd'hui aux panneaux de l'Artiste deux des merveilleux tableaux de ce maître peintre, Emile Zola ; le troisième au prochain numéro. Cette jordanesque trinité de natures-mortes, décors du *Ventre de Paris*, se peut intituler : *Poissons*, — *Fruits*, — *Fromages*. — A chacune d'elles on peut appliquer ces vers de Gautier :

Il ne manque vraiment au tableau que le cadre
Avec le clou pour l'accrocher.

II

Pêle-mêle, au hasard du coup de filet, les algues profondes, où dort la vie mystérieuse des grands eaux, avaient tout livré : les cabillauds, les aigrefins, les carrelets, les plies, les limandes, bêtes communes, d'un gris sale, aux taches blanchâtres ; les congres, ces grosses couleuvres d'un bleu de vase, aux minces yeux noirs, si gluantes qu'elles semblent ramper, vivantes encore ; les raies élargies, à ventre pâle bordé de rouge tendre, dont les dos superbes, allongeant les nœuds saillants de l'échine, se marbrent jusqu'aux baleines tendues de nageoires, de plaques cinabre coupées par des zébrures de bronze florentin, d'une bigarrure assombrie de crapaud et de fleur malsaine ; les chiens de mer, horribles, avec leurs têtes rondes, leurs bouches largement fendues d'idoles chinoises, leurs courtes ailes de chauves-souris, monstres qui doivent garder de leurs abois les trésors des grottes marines. Puis venaient les beaux poissons isolés, un sur chaque plateau d'osier : les saumons, d'argent guilloché, dont chaque écaille semble un coup de burin dans le poli du métal ; les mulets, d'écailles plus fortes, de ciselures plus grossières ; les grands turbots, les grandes barbues, d'un grain serré et blanc comme du lait caillé ; les thons, lisses et vernis, pareils à des sacs de cuir noirâtre ; les bars arrondis, ouvrant une bouche énorme, faisant songer à quelque âme trop grosse, rendue à pleine gorge, dans la stupéfaction de l'agonie.

Et de toutes parts, les soles, par paires grises ou blondes, pullulaient, les équilibres minces, raidies, ressemblaient à des rognures d'étain ; les harengs, légèrement tordus, montraient tous, sur leurs robes lamées, la meurtrissure de leurs ouïes saignantes ; les doradés grasses se teintaient d'une pointe de carmin, tandis que les maquereaux, dorés, le dos strié de brunissures verdâtres, faisaient luire la nacre changeante de leurs flancs, et que les grondins roses, à ventres blancs, les têtes rangées au centre des mannes, les queues rayonnantes, épanouissaient d'étranges floraisons, panachées de blanc de perle et de vermillon vif. Il y avait encore des rougets de roche, à la chair exquise, du rouge enluminé des cyprins, des caisses de merlans aux reflets d'opale, des paniers d'éperlans, de petits paniers propres, jolies comme des paniers de fraises, qui laissaient échapper une odeur puissante de violette. Cependant les

crevettes roses, les crevettes grises dans les bourriches, mettaient au milieu de la douceur effacée de leurs tas les imperceptibles boutons de jais de leurs milliers d'yeux ; les langoustes épineuses. les homards tigrés de noir vivants encore, se traînant sur leurs pattes cassées, craquaient.

III

Autour d'elles, les fromages puaien. Sur les deux étagères de la boutique, au fond, s'alignaient des mottes de beurre énormes ; les beurres de Bretagne, dans des paniers, débordaient ; les beurres de Normandie, enveloppés de toile, ressemblaient à des ébauches, de ventres sur lesquelles un sculpteur aurait jeté des linges mouillés ; d'autres mottes entamées, taillées par les larges couteaux en rochers à pic, pleines de vallons et de cassures, étaient comme des cimes éboulées, dorées par la pâleur d'un soir d'automne. Sous la table d'étalage de marbre rouge veiné de gris, des paniers d'œufs mettaient une blancheur de craie ; et dans des caisses sur des clayons de paille, des boudons posés bout à bout des Gournay, rangés à plat comme des médailles, faisaient des nappes plus sombres, tachées de tons verdâtres. Mais, c'était surtout sur la table que les fromages s'empilaient. Là, à côté des pains de beurre à la livre dans des feuilles de poirée, s'élargissait un cantal géant, comme fendu à coups de hache ; puis venaient un chester, couleur d'or, un gruyère pareil à une roue tombée de quelque char barbare ; des hollandes, ronds comme des têtes coupées, barbouillées de sang séché avec cette dureté de crâne vide qui les fait nommer têtes-de-mort. Un parmesan, au milieu de cette lourdeur de pâte cuite, ajoutait sa pointe d'odeur aromatique. Trois bries, sur des planches rondes, avaient des mélancolies de lunes éteintes ; deux, très-secs, étaient dans leur plein ; le troisième, dans son deuxième quartier, coulait, se vidait d'une crème blanche étalée en lac, ravageant les minces planchettes à l'aide desquelles on avait vainement essayé de le contenir. Des ports-salut semblables à des disques antiques, montraient, en exergue, le nom imprimé des fabricants. Un romantour, vêtu de son papier d'argent, donnait le rêve d'une barre de nougat d'un fromage sucré, égaré parmi ces fermentations âcres. Les roqueforts, eux aussi, sous des cloches de cristal, prenaient des mines princières, des faces marbrées et grasses, veinées de bleu et de jaune, comme attaqués d'une maladie honteuse de gens riches qui ont trop mangé de truffes, tandis que, dans un plat, à côté des fromages de chèvres, gros comme un poing d'enfant, durs et grisâtres, rappelaient les cailloux que les boucs, menant leur troupeau, font rouler aux coudes des sentiers pierreux. Alors commençaient les puanteurs, les mort-d'or, jaune clair, puant une odeur douceâtre ; les troyes, très-épais, meurtris sur les bords, d'âpreté déjà plus forte, ajoutant une fétidité de cave humide ; les camemberts, d'un fumet de gibier trop faisandé ; les neufchâtels, les limbourgs, les marolles, les ponts-l'évêque, carrés mettant chacun leur note aiguë et particulière dans cette phrase rude jusqu'à la nausée ; les livarots teintés de rouge, terribles à la gorge comme une vapeur de soufre, puis enfin, par-dessus tous les autres, les olutets, enveloppés de feuilles de noyer, ainsi que ces charognes que les paysans couvrent de branches, au bord d'un champ, fumantes au soleil. La chaude après-midi avait amolli les fromages ; les moisissures des croûtes fondaient, se vernissaient avec des tons riches de cuivre rouge et de vert-de-gris, semblables à des blessures mal fermées ; sous les feuilles de chêne un souffle soulevait la peau des olivets qui battait comme une poitrine, d'une haleine lente et grosse d'homme endormi ; un flot de vie avait troué un livarot, accouchant par cette entaille d'un peuple de vers. Et derrière les balances dans sa boîte mince, un geromé anisé répandait une infection telle, que des mouches étaient tombées autour de la boîte sur le marbre rouge veiné de gris.

ÉMILE ZOLA.

MONITEUR INDUSTRIEL BELGE

JOURNAL COMMERCIAL, INDUSTRIEL ET FINANCIER

Sommaire du n° 22 — IV^e année

ARTICLES DIVERS.				
Chronique de droit industriel	329	Pages.	Tannerie à l'Exposition de 1878 (la)	329-330
Industrie minière à la Nouvelle-Calédonie.	335	»	Travaux du Saint-Gothard (avancement des)	339
Nouveau bassin houiller découvert dans le Limbourg	337-339	»	Revue commerciale	339-340
hollandais			Revue financière	343
Procédé pour éviter la production de la naphthaline dans			Adjudications	340
les usines à gaz	335	»	Résultats d'adjudications	342-346
Protection des marques de fabrique en Angleterre	335	»		
Recherches de débouchés nouveaux pour l'industrie belge	330-332	»	ARTICLES A GRAVURES.	
Société des ingénieurs civils de Paris	333-335	»	Appareil imprimeur de Phelps (l')	332-333
			Grue portative	336
			Nouvel ourdissoir pour chaînes de coton d'Asworth.	336-337

PRIX DE L'ABONNEMENT { Belgique un an, 25 francs.
France et Allemagne — 30 —

EL PLATA INDUSTRIAL Y AGRICOLA

Journal des intérêts matériels de l'Amérique du Sud

BUENOS-AYRES

PRIX DE L'ABONNEMENT : Europe 60 francs.

JULES MEEUS, Administrateur-Gérant

46, BOULEVARD CENTRAL, BRUXELLES

MAISON FÉLIX MORNEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSAINS ET TOUS GENRES DE CRAYONS
FABRIQUE
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES
VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS
Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux
PEINTURE SUR PORCELAINE
COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE, EXPOSITION D'AMSTERDAM
FABRIQUE SPÉCIALE
de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,
Meubles d'atelier anciens et modernes,
Panneaux, Chevalets d'atelier, de campagne
et de luxe, Boîtes à couleurs, Parasols,
Chaises, etc.
PLANCHES A DESSINS
Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Pinceaux, Crayons, Bultes à compas, etc.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^e
Campo Frères, Neveux & Successeurs, r. Royale, 78
Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenwold,
Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^e a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Évrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES Rue de l'Industrie, 26 BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

COUVERTURES POUR CAHIERS D'ÉCOLIERS

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. du Moniteur Industriel Belge.



COURRIER HEBDOMADAIRE

ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

46, BOULEVARD CENTRAL, 46
BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 "
Étranger : id 12 50
Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux libraires.
A Londres, chez SAMPSON LOW and Co, 188, Fleet street, E. C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez ROZEZ, DECQ et à l'Office de Publicité, r. de la Madeleine;
Au Bureau de la *Chronique* et chez SARDOU, Galeries-Saint-Hubert;
Chez LESCUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce, et chez ARMES, rue de Namur.

SOMMAIRE :

En 1818. — Coups d'œil et clins d'yeux. — Le coin du feu. — Ballade de la chandelle des six. — L'Intermezzo traduction de MM. Tabaraud et G. Vaughan. — Variétés. — Gazette musicale.

PRIME A NOS ABONNÉS.

Toutes les personnes ayant ou prenant un abonnement d'un an à **L'Artiste**, participeront au tirage au sort

D'UN TABLEAU RICHEMENT ENCADRÉ

marine de Théodore HANNON:

Ce tableau-prime est exposé chez M. Van Hinsberg, Montagne de la Cour, 54.

La date du tirage sera ultérieurement indiquée.

EN 1818.

Au Messie du « Paysage composé ! »

Donc, Réalistes, mes frères, c'est entendu. L'Académie va galvaniser le cadavre : le *Prix de Paysage-composé* va renaître de ses préhistoriques détritissés.

L'an de naturalisme 1877 verra s'épanouir le cœur des Nymphes sous la lune, hurler aux bois la ronde des Satyres, pleurnicher les Naïades et rigoler les Faunes au sein rachitique des campagnes, sous les frondaisons cheuennes du paysager officiel à double fond.

Évohé ! Flore et Pomone, Cybèle, Cérès, Latone, évohé ! il est temps de chasser des forêts et des champs les rustiques laiderons de Millet!...

A ces solennels mais grotesques vieillards nous dédions cette mirifique trouvaille : le catalogue du Salon bruxellois de 1818 avec « l'Explication des ouvrages de peinture, sculpture, architecture, dessin et gravure exécutés par des artistes vivants et exposés au Salon de 1818 sous l'agrément de S. E. le Gouverneur du Brabant méridional et de M. le Bourguemestre de Bruxelles, et greffé de l'inévitable alexandrin de Demoustier, le mythologique amant d'Emilie :

Les arts sont un besoin de l'esprit et du cœur.

Prix : 24 centièmes ou 5 1/2 sols de Brabant, au profit des Beaux-Arts.

A cette heureuse époque les Beaux-Arts étaient sobres : les cobalts, les laques, le cadmium, dans l'ombre des modestes vessies, n'habitaient point encore l'étain resplendissant.

Je ne sais si c'est naïveté ou leçon préméditée, mais — soufflet lithographique — le portrait de P. P. Rubens allume la première page de l'étonnante brochure.

Vous le voyez d'ici le glorieux flamand : son feutre à plume en tête, laissant échapper un long flot de cheveux ondoyant sur la chemisette large et brodée, l'œil vif, la lèvres railleuse — ahuri de se voir patronner la fantasque liste des salonniers-composés de 1818.

Le programme du concours de 1818 ouvre la marche : PEINTURE. HISTOIRE : *La bataille de Ransbeeck, près des Trois-Fontaines.* Après une notice historique échevelée le jury ajoute :

L'époque de ce fait intéressant laisse beaucoup de latitude au peintre ; un combat n'était alors qu'une mêlée, où les guerriers se joignaient corps-à-corps, combattaient à pied, à cheval, et chargés d'armes offensives et défensives de toute espèce. — L'âge du jeune duc déterminé par les historiens contemporains, ne l'est cependant pas d'une manière très-précise. — Outre Godefroid dans son berceau, trois figures au moins sont nécessaires au premier plan ; ces figures seront d'une aune (un mètre) ou plus de proportion ; les costumes et armures du temps sont exigés ; le champ de bataille sera éclairé par un soleil couchant...

Si l'on en excepte le soleil couchant, tout ce bavardage est bien vague et s'enténébre encore par la note du bas de la page :

Des historiens ont douté de la réalité de cette bataille... mais Les voyages pittoresques parlent d'un tableau qui la retrace et qui a existé à l'hôtel-de-ville de Bruxelles.

CONVERSATION. — *Un officier rentre au sein de sa famille et lui présente un compagnon qui lui a sauvé la vie dans la dernière bataille.*

Scène moderne, en plein jour, qui offrira au moins cinq figures, dont celles du premier plan seront de 25 pouces de proportion, nouvelle mesure. Ce tableau sera de 54 pouces de haut sur 43 de large.

Voilà, Alfred Stevens me pardonne ! de la modernité à l'aune ! Mais voici venu le Paysage-composé si cher aux faiseurs d'antan :

PAYSAGE. — *Un paysage héroïque avec bergers et bergères devant un tombeau sur lequel est écrit : ET EGO IN ARCADIA.*

Les autres fabriques au choix de l'artiste. Le tableau aura 81 pouces de largeur sur 65 de hauteur, 2 1/2 pieds de roi de large sur 2 pieds en hauteur.

SCULPTURE. — *Anacréon inspiré par l'Amour chante les charmes de la vie.*

Ici je me sens renaître — mais les « conditions » me refroidissent :

Figure en pierre d'une aune et 30 pouces de proportion (4 pieds de roi)...

DESSIN. — *Alexandre-le-Grand prenant la potion de son médecin Philippe.*

La grandeur des figures et du tableau ainsi que le choix du monument sont abandonnés au génie des concurrents.

Génie des concurrents — il y avait donc des concurrents de génie en 1818 ? Misère de l'huile, que les temps sont changés !

Mais nous voici au « couronnement de l'édifice... » ce pan de vieux style est de circonstance, il s'agit de l'ARCHITECTURE : *Plan d'un hôtel des invalides, pour mille hommes...*

Vrai, s'il a été construit, c'est là que nos modernes souteneurs du Paysage-composé devraient aller ruminer leur folâtre projet — et s'en réjouir, car ce serait un eentrée de faveur, la note en effet ajoute :

Ce vaste édifice comprendra tout ce qui est nécessaire à l'entretien des braves qui ont versé leur sang pour la patrie et qui ont blanchi sous les armes.

Pure faveur, que vous disais-je ? Car, en fait de sang, le paysagier-composé n'a jamais versé que du rouge anglais, et la céruse seule a pu la blanchir.

Nous voici à la page 31 et à l'EXPLICATION DES OBJETS D'ART DE L'EXPOSITION. C'est *Madame la comtesse d'Agrain, peintre amateur, à Bruxelles, élève de Van Spaendonck*, qui brille en tête de l'étourdissant bataillon. Madame la comtesse expose : *La Cause de la ruine de Troie ; bouquet allégorique.*

Les trois roses consacrées aux déesses rivales sont entourées d'attributs distincts qui indiquent la divinité dont chacune est l'emblème ; ces attributs sont des fleurs, des oiseaux et des insectes auxquels la poésie prête des sentiments différents ; le bas-relief, le vase et la pomme d'orange éclaircissent le sujet quant aux autres détails.

Un rébus à l'huile comme on voit !

De M. E. J. Bonnevie, architecte, élève de l'Académie de France, Place de la Monnaie, N° 662.

Projet d'un arc de triomphe consacré à la paix générale. Il suppose le monument à établir hors la porte de Laeken.

Voilà un projet que devrait exécuter quelque Bonnevie d'aujourd'hui — autre part qu'à la porte de Laeken.

Du même : un *Projet d'une fontaine au bassin Verd du Parc, à Bruxelles.*

L'auteur la consacre aux sciences, aux lettres et aux arts. — Encore un projet non réalisé... Le Déluge, de Kessel, n'a pas eu plus de bonheur « au bassin Verd. »

M. C. Coene, peintre, à Bruxelles, place de la Fontaine, aimait les sujets gais : *Voilà comme tout se passe ! — L'Ermite ramenant une jeune fille à la vertu.* — Espérons pour la vertu que ce n'est pas un ermite du bon La Fontaine...

Du Corron, peintre à Ath, expose un paysage-composé : *Un Clair de lune, avec une baigneuse, — vue prise à Fumay... Et la baigneuse ??*

M^{lle} Adèle Evrard, à Ath. *Un Vase de cristal avec diverses sortes de fleurs sur une table de marbre recouverte d'un tapis.*

Ce tableau est le début de l'auteur.

Cette simple note respire un virginal parfum de naïveté qui a fait ma joie... Hélas ! on ne débute plus aujourd'hui.

Chapeaux bas ! Voici François, premier professeur à l'Académie de Bruxelles, Petit-Sablon. Le cas de ce croqueur d'oranges est digne et curieux ; et d'un :

La Vierge et l'enfant Jésus sous un oranger.

L'enfant approche sa main de l'orange qui tient à l'arbuste. L'anneau nuptial est au doigt de la mère.

Et de deux :

L'Orange, allégorie à la naissance de S. A. R. le prince héréditaire.

Une orange placée sur un plat de vermeil et ornée de feuilles et de fleurs, laisse apercevoir, en s'ouvrant, un petit enfant qui semble en sortir. Le manteau royal, où sont brodées les armoiries du prince et de la princesse, ne laissent aucun doute sur l'allusion. La pendule, qui marque l'heure, le jour et l'année de cette heureuse naissance, la lune dans son croissant, la brillante étoile de l'auguste enfant et d'autres accessoires encore contribuent à rendre l'allégorie complète.

Voilà le modèle du genre — mais toute réflexion déflorerait cette fleur d'orange du « premier professeur ».

Hess, peintre à Bruxelles, élève de David, rue de l'Escalier, n° 529.

Tableau de famille.

Dans le fond de l'appartement se trouve le portrait de Monge.

Madame Van Hoegaerde, née de Vroom, élève de Noël, à Bruxelles.

Une belle Matinée d'automne, paysage d'après nature.

Une naturaliste de l'époque comme on voit.

Madame Jouenne, née Boessey, à Bruxelles, a de plus nobles prétentions, elle expose : *Une Urne couverte d'un crêpe et entourée d'une guirlande de fleurs. L'urne porte cette inscription : « Aux braves morts pour leur patrie ! »*

Dédié aux civilisateurs de l'Afrique centrale.

S.-H. Koekkoek. *Le Naufrage sur les côtes de l'Amérique.*

On y voit que la noble et active sensibilité toujours prête à voler au secours des malheureux, n'est point une vertu étrangère aux sauvages.

F. Leclercq, sculpteur à Bruxelles. *Deux Amours se battant pour un cœur ; groupe en marbre blanc. La réciprocité se voit parfois, mais pas en marbre blanc.*

N. Le Moussu, peintre, à Bruxelles, a de la bonhomie :

Portrait d'Émile, âgé de 5 ans ; il est assis sous un gros chêne.

Madame veuve Louyet, à Bruxelles.

Portrait de S. M. la Reine.

Elle est soutenue par la tendresse et la bonté ; les grâces l'ornent de fleurs ; la Belgique à ses pieds lui présente ses enfants pendant que la poésie et la peinture immortalisent ses vertus.

Ce dessin est à la plume.

Il méritait le burin, la pointe et le ciseau.

F. du Monceau, officier supérieur, à Bruxelles.

Tableau de fleurs et de fruits.

Les premières dans un vase de porcelaine, les autres dans un vase de cristal ; le tout orné de quelques objets de toilette.

Parent, professeur d'architecture à l'Académie, à Valenciennes :

Une couronne de fleurs posée sur une colonne tronquée, le tout ciselé sur un morceau de bois.

H. Turkem, peintre, à Eindhoven.

Esquisse d'un tableau représentant le retour de Sa Majesté dans les Pays-Bas.

Le prince, conduit par la sagesse, revoit le sol sacré de la patrie, il tend une main bienfaisante à la nation abattue auprès du lion endormi, et lui présente la paix, le commerce et l'industrie, qui doivent ranimer ses forces et rétablir le temple de sa gloire.

Cette esquisse vaut le grand-cordon — au moins !

D. Donny, peintre, à Bruxelles, est moins plat :

Clio gravant sur une table l'érection de l'Académie de Bruges.

M^{lle} P. de Gystelle à Bruxelles.

Cadre renfermant au crayon de couleur les quatre portraits suivants :

A. *Hélène, deuxième femme de Rubens.*

B. *Catherine, première femme du même.*

C. *Albert, son fils.*

D. *Le portrait de Rubens même.*

Espérons les voir à Anvers prochainement au Salon du Centenaire.

Comme bouquet à ce nonpareil feu d'artifice, j'ai gardé celui de M. L. Desprets, peintre, à Bruxelles, rue Verte, n° 1034.

Le Jardinier fleuriste.

Il se montre à une fenêtre gothique et fait hommage aux amateurs des beaux-arts et de la botanique d'un grand bouquet de fleurs qu'il tient à la main ; sur la tablette d'appui est une corbeille de fleurs.

La figure est peinte par Coene.

Heureux Coene d'avoir collaboré à semblable galanterie !

Et voilà, réalistes mes frères, vers quelles plaisantes peintures, vers quelles abracadabrantes conceptions, voudraient ramener l'art moderne ces bons académiciens.

Vite, fermons à jamais la grotesque plaquette d'où s'échappe un parfum niais et ranci, et conseillons aux antiques perclus de l'art d'employer pour eux-mêmes le galvanisme dont ils veulent aujourd'hui faire usage pour le paysage composé.

Laissons les morts dormir en paix : l'Art de 1877 ne peut être l'Art de 1848.

MARC VÉRY.

COUPS D'ŒIL ET CLINS D'YEUX

La dernière fumée et le dernier bruit du train évanouis, je suis descendu vers Gif.

Singulier pays, singulière entrée. Une allée de grands arbres qui s'embrassent par dessus les murs, de la verdure partout, et à droite, dans un coin, une humble rivière : l'Yvette et le silence; un silence énorme, un calme sans fin. On croirait volontiers qu'en cet endroit tout repose et qu'il y a un apaisement général de l'être; chair, cœur, pensée, de tout ce qui fait et aussi de tout ce qui défait l'homme. La vie y semble bercée doucement, le mouvement apaisé et sans secousses. Le cimetière que je côtoie est sans tristesse; ses ifs et ses saules pleureurs ne mettent qu'un peu plus de verdure dans la verdure environnante; il n'ajoute qu'un peu plus de tranquillité à la perpétuelle tranquillité qui plane.

La nuit tombait, une nuit sereine. Je me suis promené au hasard dans la solitude des rues. Presque personne sur les portes. Au bureau des postes, deux jeunes filles en deuil accoudées sur l'appui de la fenêtre entre deux pots de résédas humides encore de l'arrosage d'une carafe, me suivent longuement du regard. Peut-être serai-je un événement dans leur vie! — Filles d'officier retraité, elles ont eu — par protection, — l'humble emploi qui leur permettra de manger à peu près tous les jours du pain pas trop sec, et leur existence s'écoulera monotone, devant les casiers réguliers, les colonnes à remplir de chiffres, les paquets à ficeler.

Elles sont entrées là comme on entre en religion. Seulement ce cloître rapporte huit cents francs par an, c'est moins aléatoire que le ciel. Une seule chose les occupe : l'arrivée et le départ de la voiture aux dépêches. Un retard ou une avance fait leur conversation

de toute la journée, fournit à toute l'imagination de leur esprit. « Hé hé, Claude se dérange ! » Elles disent cela avec des coups d'œil et des inflexions de voix qui veulent être significatifs. Au fond un regret leur vient, Elles ont peur d'en avoir trop dit, même en riant, sur ce garçon. Oh ! un brave garçon qui plaisante avec elles en déchargeant les sacs de dépêches « les sacs à malices, » suivant son expression, et à qui l'ainée, un jour de grande audace, a pris la rose qu'il tenait à la bouche, négligemment, et mâchonnant le bout de la queue.

Elles n'auront jamais ni amant, ni mari. Elles n'osent pas, et les galants n'osent pas. Elles regardent le clerc de notaire comme un monsieur, le clerc de notaire les regarde comme des demoiselles; ils se saluent le dimanche en sortant de l'église, le soir sur la promenade, mais n'échangent que les paroles indispensables, quand il vient charger une lettre ou acheter des timbres-poste. Et leurs désirs, leurs amours, leurs tendresses, leurs titillations de maternité et leurs rêves de maîtresse, certains jours, s'envolent désespérément à la suite d'un inconnu qui passe indifférent, sans soupçonner rien des douleurs qu'il éveille. Au retour, elles l'apercevront, dans le lointain, et plus sages, sachant la vanité de leurs illusions, craignant que leurs regards ne laissent à l'étranger mauvaise opinion d'elles, elles fermeront leur fenêtre. Mais bon gré, mal gré, soulevant un coin du rideau minutieusement damassé de reprises, elles le suivront de l'œil et du cœur jusques à l'endroit où la route fait un coude, jusqu'au moment où la sonnette de la porte annoncera un visiteur, et où un marmot à peine à la hauteur de la tablette du guichet leur criera : « Pour l'Algérie, combien que c'est, hein, dites, madame ? »

Dans une tournée, une fois, à l'une d'elles, l'inspecteur, un grand bel homme, désagréable et décoré, fera la cour. Elle refusera ses avances, par crainte des reproches de sa sœur, une puritaine qui tapisse au curé des coussins bleus écartelés de croix jaunes, un peu aussi par coquetterie ou par dignité vague. Evincé, l'inspecteur se console en répandant le bruit que c'est une pimbeche, se donne des airs de justice en lui accordant de jolis yeux, et se venge en les notant mal.

Jamais elles n'auront d'avancement, ni elle, — ni sa sœur.

HENRY CÉARD.

LE COIN DU FEU.

CHANSON.

I

*C'est un temps triste et pluvieux ;
Assis près de ma cheminée,
Comme l'on dit, je me fais vieux,
Car je ne puis de la journée*

*Sortir un peu,
Quitter mon feu :
Près de sa flamme
J'ai froid dans l'âme.*

*Mais en regardant au dehors,
Je vois, sous la neige et la bise,
Des malheureux qui n'ont au corps
Pas même un lambeau de chemise.*

*En y réfléchissant un peu
Vive l'argent et le bon feu!*

II

*C'est un temps triste et pluvieux,
Le feu m'endort et je sommeille,
J'ai là certain petit vin vieux
Qui me ravigote à merveille ;
Auprès du feu
Buvons un peu
Ce vin de flamme
Réchauffe l'âme.*

*Jamais, à travers mon rideau,
Je ne vis tempête pareille,
Jamais il ne tomba tant d'eau,
Alors, débouchons ma bouteille.*

*Je dis tout en buvant un peu :
Vive le vin et le bon feu !*

III

*C'est un temps triste et pluvieux :
Malgré le vin je suis morose ;
Mais j'entends le frou frou soyeux
De la robe de mam'sell' Rose.*

*D'un autre feu
Brûlons un peu ;
Sa douce flamme
Réjouit l'âme.*

*Quoi ! le temps n'a pu l'empêcher
De venir ? Es-tu bien mouillée ?
Retire tout, viens te sécher
Au lit, belle déshabillée !*

*Je vais te réchauffer un peu,
Vive l'amour et le bon feu !*

MAURICE DU SEIGNEUR .

BALLADE EN PROSE

DE LA CHANDELLE DES SIX.

Alors que tu étais invaincue et que tu trônais, majestueuse, sur ton phare de cuivre, tu nimbais de ta buée jaune la tête blanche du père, tu poudrais de cendre d'or les cheveux de ses filles qui écoutaient, yeux mi-clos et bouche grande ouverte, le récit des contes de la Mère l'Oie, ô chandelle des six, grésillante chandelle !

Souvent aussi l'azur de leurs prunelles s'est voilé de la brume des larmes au récit des douleurs qu'enfantait le terrible archerot Amour, souvent, toi aussi, tu as pleuré tes longues larmes de suif pâle sur l'infortune des bachelettes qui aimaient, ô chandelle des six, grésillante chandelle !

Alors que tu crépites sur le martinet qui t'enserre, alors que tu champignonnes avec ta mèche dont le nez est noir à son extrémité et rouge à sa racine, je revois mon enfance, les longues soirées d'hiver, où, fatiguée de mes pleurs et de mes cris, ma mère me renvoyait,

dans la cuisine, auprès de la bonne qui épelait, à haute voix, le gros livre des songes, ô chandelle des six, grésillante chandelle !

Oh ! si tu es déchue et si ton règne est fini, tu as été adulée comme jamais reine ne le fut, ô chandelle fumeuse ! Rembrandt, Gérard Dow, Schalken, t'ont célébrée dans d'immortelles pages ; ils t'ont fait éclairer la neige rosée des chairs, l'hermine carminée de ces belles des Flandres qui t'abritaient de la main contre le soufflé des brises, ô chandelle des six, grésillante chandelle !

ENVOI

Princes se, que d'autres chantent les lueurs phosphoriques des lunes, les flammes rouges des lampes, les feux jaunes des gaz, c'est toi seule que j'aime, toi seule que je veux exalter, éclairage idéal des tableaux des grands maîtres, ô chandelle des six, grésillante chandelle !

J.-K. HUYSMANS.

L'INTERMEZZO,

poème par Henri HEINE (suite *).

LV.

*Lentement roule ma voiture
A travers les bois et les prés,
A travers la jeune nature
Riante, sous les cieux pourprés.*

*Moi, je réfléchis et, sans trêve,
Ma très-chère, je pense à toi...
Alors, comme au milieu d'un rêve
Trois fantômes viennent à moi.*

*Le pâle groupe me salue
En raillant, mais comme à regret,
Puis doucement il évolue,
Sautille, rit et disparaît.*

LVI.

J'ai pleuré pendant mon rêve !

*Je rêvais que la mort avait pâli ton front,
Je m'éveillai, pleurant, plein d'un chagrin profond,
Mon pauvre cœur saignait comme frappé d'un glaive.*

J'ai pleuré pendant mon rêve !

*Je rêvais qu'à jamais tu t'éloignais de moi,
Je m'éveillai, le cœur rempli d'un triste émoi,
Et mon amère plainte en un sanglot s'achève.*

J'ai pleuré pendant mon rêve !

(*) Voir nos 10, 12, 14, 16, 19, 20, 22, 25, 26, 27, année 1877.

*Je rêvais, ô bonheur! que tu m'aimais toujours,
Je m'éveillai. Depuis, sur nos mortes amours,
Le torrent de mes pleurs, coule, coule sans trêve.*

LVII.

*Toutes les nuits me souriant
Ta douce image me visite,
A tes pieds, je me précipite,
Pleurant, sanglotant, suppliant.*

*Triste et sourde à mes vœux timides,
Secouant ton front gracieux,
Tu me regardes. De tes yeux
Tombent des pleurs, perles humides.*

*De cyprès, m'offrant un rameau,
Tu me dis un mot à l'oreille.....
Plus de cyprès quand je m'éveille,
Et je veux oublier le mot!*

LVIII.

*La pluie et le vent de l'automne
Hurlent dans la nuit monotone,
L'éclair court au ciel, et le fend...
La sombre forêt crie et pleure...
Où peut se trouver à cette heure
Ma pauvre, ma timide enfant?*

*Malgré le vent, malgré la pluie,
A sa fenêtre, elle s'appuie,
Sa joue a de mates pâleurs ;
Elle plonge dans les ténèbres
De la nuit aux rumeurs funèbres
Ses deux yeux où perlent des pleurs.*

C. TABARAUD. — E. VAUGHAN.

VARIÉTÉS.

IV

FRUITS.

La Sarriette était adorable au milieu de ses fruits avec son débraillé de belle fille. Ses cheveux frisstants lui tombaient sur le front, comme des pampres. Ses bras nus, son cou nu, tout ce qu'elle montrait de nu et de rose, avait une fraîcheur de pêche et de cerise. Elle s'était pendu par gaminerie des guignes aux oreilles, des guignes noires qui sautaient sur ses joues, quand elle se penchait toute sonore de rires. Ce qui l'amusait si fort, c'était qu'elle mangeait des groseilles, et qu'elle les mangeait à s'en barbouiller la bouche, jusqu'au menton et jusqu'au nez, elle avait la bouche rouge, une bouche maquillée, fraîche du jus des groseilles, comme peinte et parfumée de quelque fard du sérail. Une odeur de prune montait de ses jupes. Son fichu mal noué sentait la fraise.

Et, dans l'étroite boutique, autour d'elle, les fruits s'entassaient. Derrière le long des étagères, il y avait des files de melons, des cantaloups couturés de verrues, des maraîchers aux guipures grises, des culs de singe avec leurs bosses nues. A l'étalage, les beaux fruits, délicatement parés dans des paniers, avaient des rondeurs de joues qui se cachent, des faces de belles enfants entrevues à demi sous un rideau de feuilles; les pêches, surtout les montreuil rougissantes, de peau fine et claire comme des filles du Nord et les pêches du Midi, jaunes et brûlées, ayant le hâle des filles de Provence.

Les abricots prenaient sur la mousse des tons d'ambre, ces chaleurs de coucher de soleil qui chauffent la nuque des brunes, à l'endroit où frisent de petits cheveux. Les cerises rangées une à une, ressemblaient à des lèvres trop étroites de chinoise qui souriaient; les montmorency à des lèvres trapues de femme grasse; les anglaises, plus allongées et plus graves; les guignes chair commune, noire, meurtrie de baisers; les bigarreaux, tachés de blanc et de rose, au rire à la fois joyeux et fâché. Les pommes, les poires s'empilaient avec des régularités d'architecture, faisant des pyramides montrant des rougeurs de seins naissants, des épaules et des hanches dorées, toute une nudité discrète, au milieu des brins de fougère; elles étaient de peaux différentes, les pommes d'api au berceau, les rambourgs avachies, les calvilles en robe blanche, les canadas sanguines, les chataigniers couperosées, les reinettes blondes piquées de roussour; puis les variétés des poires: la blanquette, l'angleterre, les beurrés, les messire-Jean, les duchesses, trapues, allongées avec des cous de cygne ou des épaules apoplectiques, les ventres jaunes et verts, relevés d'une pointe de carmin. A côté, les prunes transparentes montraient des douceurs chlorotiques de vierge; les reine-claude, les prunes de monsieur, étaient pâlies d'une fleur d'innocence; les mirabelles s'égrenaient comme les perles d'or d'un rosaire, oublié dans une boîte avec des bâtons de vanille. Et les fraises, elles aussi, exhalaient un parfum frais, un parfum de jeunesse, les petites surtout, celles qu'on cueille dans les bois, plus encore que les grosses fraises de jardin qui sentent la fadeur des arrosoirs. Les framboises ajoutaient un bouquet à cette odeur pure. Les groseilles, les cassis, les noisettes riaient avec des mines délurées pendant que des corbeilles de raisins, des grappes lourdes, chargées d'ivresse, se pâmaient au bord de l'osier, en laissant retomber leurs grains roussis par les voluptés trop chaudes du soleil.

ÉMILE ZOLA.

GAZETTE MUSICALE.

Concerts du Wauxhall. — L'attrayant programme du 26 juillet avait été remis au 2 août, vu l'inclémence du temps. Mais on avait compté sans les averses et bien que la pluie eût cessé le soir, le public était peu nombreux; aussi M. Hermann fit-il inscrire sur le programme que, vu l'humidité, les soli de violon ne seraient pas joués. La fantaisie sur *Faust* pour violon ayant été remplacée par un autre morceau du même opéra, les auditeurs n'ont pas eu l'air de se plaindre. Ils n'y ont guère attaché d'importance d'ailleurs. Par contre, M. Merck, dont le talent est moins soumis aux variations du baromètre, a exécuté avec son talent habituel *l'Intermezzo*, barcarolle pour cor solo de Aug. Dupont. Malgré les difficultés que

présente ce morceau, M. Merck a joué avec cette certitude que si peu de cornistes parviennent à acquérir et qui lui a fait une si grande réputation. Aussi les auditeurs ont-ils acclamé avec enthousiasme ce modeste et sympathique artiste. La nouvelle œuvre de M. Aug. Dupont a également obtenu beaucoup de succès. L'idée en est heureuse et bien travaillée; l'orchestration brillante et riche, spécialement dans un très-beau tutti.

On a également remis au programme une *Marche-Caprice* de O. Jokisch. Cette œuvre de notre consciencieux violon solo a valu à l'auteur des marques de faveur du public. On y retrouve cette originalité piquante des autres compositions de l'auteur, une orchestration savante et bien entendue.

Les airs de ballet de *Cinq-Mars* ont beaucoup des qualités habituelles de Gounod, mais nous ne leur trouvons pas ce charme, cette saveur que nous admirions dans les ballets de *Faust* et de *la Reine du Saba*. L'inspiration n'a pas cette fois autant que d'habitude enflammé le célèbre musicien.

L'ouverture en *mi* de Stadtfeld, le charmant musicien belge trop peu connu, est un de ces morceaux délicatement ciselés que l'on entend toujours avec un plaisir nouveau. L'ouverture en *la* de Fétis et le *Rouet d'Omphale* de Saint-Saëns complétaient agréablement le programme.

Conservatoire. — Le concours public de la classe d'orgue ne formait qu'un accessoire des épreuves plus sérieuses auxquelles étaient soumis les concurrents. Qu'importe en effet le jeu plus ou moins brillant de l'instrumentiste dans un morceau étudié ou même appris de mémoire si cet instrumentiste n'est pas à même d'improviser un prélude ou un accompagnement. C'est là que se révèlent les vraies connaissances, le vrai talent pratique de l'organiste. Le jury a donc, dans une séance privée, soumis les concurrents aux épreuves suivantes : 1^o Accompagnement d'un choral avec basse chiffrée; 2^o accompagnement d'un choral, la mélodie seule étant donnée; 3^o modulations; 4^o prélude dans la tonalité grégorienne; 5^o accompagnement d'une antienne et de sa psalmodie; 6^o improvisation sur un thème donné.

Cette épreuve préparatoire a donné des résultats brillants.

L'épreuve publique a été très-satisfaisante aussi.

Voici les résultats du concours :

1^{er} prix, à l'unanimité, à M. Danneels; 2^e id., à M. Dubois; accessit, id., à M. Flon, avec mention honorable pour l'harmonisation d'un choral, et à M. Van Gyseghem, avec mention pour l'improvisation sur un motif donné.

CONCOURS D'HARMONIE. (Hommes.) — 1^{er} prix, non décerné, 2^e, MM. Flon et De Greef, Moeremans (rappel du 2^e prix remporté en 1876).

(Demoiselles). 1^{er} prix, non décerné, 2^e prix, M^{lle} Vanderhaeghen (rappel du 2^e prix remporté en 1875), accessit, M^{lle} Wittmann.

Contrepoint. Prix et accessit non décernés.

Callisthénie. 1^{er} prix non décerné, 2^e prix, M^{lles} Mahieux, C. Césarion, Thonon et Verheyden, accessit, M^{lles} Hennebert, Boucquéau, Gasparoly et Salembier.

CONCOURS DE DÉCLAMATION. — Public nombreux, répertoire assez peu choisi, et succès mérité pour le lutteur et les lutteuses! M^{lle} Augusta Gilbert, après avoir brillé au second rang l'an dernier, ne s'est pas cependant éclipsée au premier; elle a remporté — haut la main, c'est un geste de circonstance — le prix de tragédie. C'est une artiste véritable, à la voix chaude et vibrante, à l'œil ému; pourquoi gaspiller son talent à rendre les vers guindés et malvenus de la *Marie Stuart* de Lebrun? M^{lle} Van Hamme a le premier prix de comédie, et le public a ratifié le verdict. *Feu au Couvent*, de Barrière, était la comédie de concours, et la charmante ingénue a bien interprété les scènes choisies.

Parmi les concurrentes citons encore M^{lle} De Guffroy; moins rompue aux ficelles du métier que ses consœurs, elle a le mérite immense de sentir et de vivre ses rôles. Un peu plus d'*habileté*, Mademoiselle, et vous triompherez assurément; c'est l'avis de gens sérieux et entendus.

Quant à M. Vermandel, on le proclame le héros du concours, et, de fait, il a mieux que des dispositions. Mais nous reverrons cet artiste l'an prochain, et nous pourrions reparler en meilleure connaissance de cause de ses nombreuses qualités.

On nous assure que M^{lles} Gilbert et Van Hamme font fi de leurs succès déclamatoires, et songent l'une à l'opéra, l'autre à l'opéra-comique. Elles sont trop bien douées pour ne pas réussir à *grand orchestre*.

LA VIE LITTÉRAIRE. SOMMAIRE DU 9 AOUT 1877.

Souvenirs d'Histoire contemporaine, par X. — Les Critiques contemporains : Hippolyte Babou, par VALÉRY VERNIER. — Nuit Tombante (poésie), par ANDRÉ LEMOYNE. — Lettre du Finistère, par TH. CARADEC. — Pourquoi? (poésie), par ALFRED DES ESSARTS. — Bibliographie, par EMILE SAINT-HILAIRE. — Nouveautés littéraires, par FABRICE W. — Echos et Nouvelles, par CHARLES REVERT. — Feuilleton : Une Attaque de Nuit (suite), par HENRY CÉARD.

BUREAU : 34 rue Richer. Paris. Un an, 6 francs. Six mois, 4 francs.

MONITEUR INDUSTRIEL BELGE

JOURNAL COMMERCIAL, INDUSTRIEL ET FINANCIER

Sommaire du n° 23 — IV^e année

ARTICLES DIVERS.			
Association des ingénieurs sortis de l'école de Liège	346	Id. (état des travaux)	354
Chemins de fer français	355	Tunnel sous-marin entre l'Espagne et l'Afrique	355
Chronique de droit industriel	345-346	Revue commerciale	355-357
Commerce en Algérie (1 ^e)	354-355	Revue financière	359
Fédération des Sociétés scientifiques de Belgique	346	Adjudications	357-358
Machines Compound (les)	354	Résultats d'adjudications	358
Nouveau bassin houiller découvert dans le Limbourg hollandais	346-347	ARTICLES A GRAVURES.	
Société des ingénieurs civils de Paris	349-351	Appareil imprimeur de Phelps (1 ^o)	347-349
Travaux du Saint-Gothard (avancement des)	354	Machine à air à haute pression	353-354
		Machine à calculer perfectionnée	352
		Pompe foulante rotative	352-353

PRIX DE L'ABONNEMENT { Belgique un an, 25 francs.
France et Allemagne 30 —

EL PLATA INDUSTRIAL Y AGRICOLA

Journal des intérêts matériels de l'Amérique du Sud

BUENOS-AIRES

PRIX DE L'ABONNEMENT : Europe 60 francs.

JULES MEEUS, Administrateur-Gérant

46, BOULEVARD CENTRAL, BRUXELLES

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS
FABRIQUE

DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS
Emballage, nettoyage et vernissage de tab eaux
PEINTURE SUR PORCELAINE

COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE, EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,
Meubles d'atelier anciens et modernes,
Panneaux, Chevalets d'atelier, de campagne
et de luxe, Boîtes à couleurs, Parasols,
Chaises, etc.

PLANCHES A DESSINS
Tous. Équerres, Courbes, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^{ie}

Campo Frère, Neveux & Successeurs, r. Royale, 78

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld,
Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^{ie} a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Evrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES Rue de l'Industrie, 26 BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

COUVERTURES POUR CAHIERS D'ÉCOLIERS

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES, 28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. du Moniteur Industriel Belge.



COURRIER HEBDOMADAIRE
ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

46, BOULEVARD CENTRAL, 46
BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an	fr. 10 "
Étranger : id	12 50

Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux libraires.
A Londres, chez SAMPSON LOW and Co, 188, Fleet street, E. C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez ROZEZ, DECQ et à l'Office de Publicité, r. de la Madeleine;
Au Bureau de la *Chronique* et chez SARDOU, Galeries-Saint-Hubert;
Chez LESCUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce, et chez ARMES, rue de Namur.

SOMMAIRE :

Jury d'admission. — A critique, critique et demi. — Messidor. — P.-P. Rubens gravé par J.-B. Meunier. — Coups d'œil et clin d'yeux. — Chevaux de bois. — Sac au dos. — Bavardages.

M. Victor Reding qui, depuis la fondation de notre journal, était l'un de ses collaborateurs les plus actifs, cesse dès aujourd'hui de faire partie de la Rédaction de L'ARTISTE.

La Rédaction.

JURY D'ADMISSION.

Je n'accepte pas pour mon compte, et à plus forte raison pour le compte des artistes, une juridiction ainsi composée : je n'admets pas que quelques personnes choisies dans une des classes de l'Institut puissent être appelées à décider éternellement du sort et de l'avenir des jeunes talents qui aspirent à se produire devant le public. Plus j'y pense, et moins je comprends que des hommes prennent légèrement une telle responsabilité.

Il est de droit commun dans notre pays que l'on soit jugé par ses pairs ; et les membres du jury ne sont pas les pairs des artistes, de ces plébiens, encore obscurs, qui ne sont ni arrivés, ni décorés ; humbles piocheurs qui défrichent le sol et dont l'avenir peut être brisé, sinon par un refus systématique, du moins par une simple distraction de la part des juges. On ne connaît pas toujours toute l'étendue de l'ostracisme exercé par le jury, on cite souvent des œuvres importantes qui ont été repoussées sans qu'il soit possible de s'expliquer pourquoi elles l'ont été. De méchantes langues prétendent que le jury ne les a même pas vues. Cela n'est pas, sans doute, mais bien souvent on paraît s'être borné à consulter les notices : un tel ? quel est son maître ? Non ! Oui !

En admettant même que les juges remplissent consciencieusement leur mandat, comment est-il possible que quelques hommes, toujours les mêmes, puissent apprécier, en un temps si court, dix mille toiles qui défilent sous leurs yeux ? Quel est le tempérament capable de résister à un pareil exercice ?

C'est la constitution du jury qui est vicieuse, plus encore que les hommes ne sont imparfaits ou prévenus. Il est bien évident qu'à moins de laisser arriver devant le public des horreurs comme celles qui provoquèrent, en 1848, un si vaste éclat de rire, — et cet éclat de rire ne fut pas sans utilité, — il est bien évident, dis-je, qu'il faut faire un choix parmi les œuvres qui aspirent à l'honneur du salon ; mais le jury chargé de ce choix, ne doit écarter de ces œuvres que les œuvres immorales ou les barbouillages informes. Donc, il faut un tribunal.

Comment agit-on lorsqu'on veut constituer le jury chargé de prononcer sur les questions qui touchent à l'honneur, à la fortune, à la liberté, à la vie des citoyens ? On dresse d'abord une liste générale des principaux patentés, avocats, banquiers, médecins, rentiers, employés, etc., et l'on tire au sort les noms des personnes qui doivent former le jury pendant chaque session de cour d'assises. Indépendamment de ce premier tirage au sort, il y en a un second qui désigne les jurés chargés de siéger spécialement dans chaque affaire.

Le pays trouve dans cette institution libérale d'assez sérieuses garanties pour qu'on puisse les appliquer à l'art. La liste générale du jury d'admission serait composée de tous les artistes ayant précédemment exposé et reçu une distinction quelconque. A l'époque fixée pour l'admission des tableaux, un tirage au sort désignerait la veille, le jury du lendemain ; les jurés désignés par le sort seraient avertis immédiatement et viendraient occuper le lendemain leur siège, qu'ils céderaient le surlendemain à d'autres, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'examen fût fini. De cette façon, on échapperait aux influences d'école et de parti pris ; on épargnerait aux jurés la fatigue écrasante qui résulte d'une session trop prolongée, et les artistes n'auraient pas à se plaindre. Sans doute, quelques œuvres médiocres passeraient ; où serait le mal ? On dit lorsqu'on parle de la justice, qu'il est préférable de voir cent coupables absous, plutôt qu'un innocent condamné. De même, la chance de voir des œuvres sans talent figurer à l'exposition serait préférable à celle de l'exclusion d'une seule œuvre de mérite.

Je vais plus loin. Je parlais tout à l'heure de l'éclat de rire homérique qui accueillit certaines toiles admises à la libre exposition de 1848. J'ajoutais que cet éclat de rire ne fut pas sans utilité. En effet, combien de malheureux, persuadés qu'ils étaient méconnus parce qu'ils avaient été repoussés des expositions précédentes, doivent à ce jugement solennel du public la perte de leurs illusions, et abandonnèrent définitivement une carrière pour laquelle ils n'étaient certainement pas nés.

A ce point de vue, il serait peut-être bon d'avoir tous les cinq ou six ans, une exposition libre où tous seraient appelés. On n'exclurait que les œuvres portant atteinte à la morale publique. Indépendamment du bon effet que produiraient ces sortes de saturnales artistiques en guérissant de la manie de peindre ou de sculpter des gens qui, évidemment, se sont trompés de vocation, on en obtiendrait un résultat plus décisif encore : c'est que le public, en voyant les toiles, les marbres, les plâtres, les dessins sur lesquels aurait porté l'ostracisme des jurés, jugerait à son tour en dernier ressort, et au besoin rendrait justice aux talents qui auraient pu être systématiquement repoussés.

Je ne sais ce que vaut au juste cette idée; mais je suis sûr qu'en prenant pour point de départ l'institution du jury en matière criminelle, on arriverait à doter l'art d'une institution qui couperait court à toutes ces petites intrigues, à ces exclusions de sectes, à ces plaintes qui se renouvellent chaque année; on donnerait aux artistes la garantie qu'ils réclament. Cela ne plairait pas, je le sais bien, à quelques hauts et puissants seigneurs qui ont pris l'habitude de décider en maîtres du sort des artistes et de l'art contemporains. Mais il faudra se résoudre un jour ou l'autre à leur faire ce chagrin!

L. JOURDAN.

À CRITIQUE, CRITIQUE ET DEMI.

L'Exposition de peinture ouverte par Louis Du Bois, à Liège, dans la salle d'Émulation, vient de se fermer. La presse locale a officié: des fleurs ont été effeuillées, voici le bouquet. *La Meuse* en a fleuri son corsage:

« *M. Louis Du Bois expose, en ce moment, dans la salle d'Émulation, quelques-unes de ses œuvres. Cet artiste est favorablement connu à Liège par de précédentes expositions. Il appartient à la jeune école réaliste belge et y a conquis une place assez en vue...* »

Ah! ça, Liège que nous croyions en tête des villes de Belgique, marcherait-elle en queue pour les arts? Qu'elle sache qu'il y a beau temps que l'École réaliste n'est plus jeune et, qu'à défaut de crânes dénudés, elle compte maints cheveux gris.... Qu'elle sache aussi que maître Louis Du Bois, — car Bruxelles dit maître Du Bois comme Paris dit maître Courbet, — n'y a pas seulement conquis une place assez en vue, mais en est l'un des chefs reconnus, des plus vaillants et des plus fameux.

« *Selon les préceptes de son école, M. Du Bois peint ses toiles un peu à la GROSSE MORBLEU;...* »

Bizarre école, singuliers préceptes! et définition neuve du Naturalisme: *peindre un peu à la GROSSE MORBLEU.*

Un peu, dites-vous, subtil H. K. Quels sont donc les degrés différents de la *grosse-morbleu*??

« *Les tons sont vifs et heurtés, sans demi-teintes, sans harmonie cherchée...* »

Autant de mots, autant de blasphèmes lancés à la palette de Louis Du Bois, car s'il existe une peinture colorée et harmonieuse, c'est bien celle de ce pur flamand.

« *Aussi, de près sont-elles assez vilaine figure.* »

Apprenez, ô critique myope, ce mot d'un de nos vieux maîtres à l'un de vos confrères de l'époque: « On ne regarde pas la peinture avec le nez. »

Vous continuez par cette restriction-calinotade:

« *Mais, vues à quelque distance, les aspérités se fondent, l'harmonie se fait et l'effet se produit...* »

« *Personnellement, on sait que nous n'admirons pas ce genre de peinture...* »

Comment? un tableau où « l'harmonie se fait, où l'effet se produit » ne vous plaît pas? Salonnier, on doit vous trouver exigeant. Les œuvres — sans aspérités — de MM. tel et tel — de l'Académie — sans doute vous auront gâté.

« *Les défauts de M. Du Bois, sous ce rapport, ne sont que ceux d'une école un peu téméraire et un peu irréfléchie à notre avis.* »

Par bonheur, à votre seul avis! Le naturalisme n'est ni téméraire, ni irréfléchi — et ne peut l'être, ne procédant que d'après des données certaines et réfléchies: la nature.

« *Mais lorsque le talent des artistes de ce groupe se sera mûri par l'expérience et l'étude plus approfondie des anciens, maîtres et de la nature, où tout est harmonieux, même les cataclysmes les plus épouvantables.....* »

Renvoyer Du Bois à l'étude des anciens maîtres et de la nature, c'est dépasser les bornes honnêtes de la plaisanterie!

Sachez, M. H. K., que Louis Du Bois connaît « ses anciens » comme pas un. Si vous aviez seulement regardé sa peinture en face, vous l'auriez senti. — Vous n'êtes pas sans ignorer qu'il a fait de merveilleuses copies d'après les maîtres anciens: celle de la *Fécondité*, de Jordaëns, celle des *Portraits des Régents* et celle des *Portraits des Régentes de l'hôpital des Vieillards*, de Frans Hals, copies devant lesquelles le Conseil de Harlem s'écria naïvement, que si les originaux avaient été remplacés dans leurs cadres par les copies, il n'y aurait vu que du feu! Celle de la *Ronde de nuit*, de Rembrandt, et que le Gouvernement devrait bien sauver des greniers du Musée moderne où elle moisit... Celle des *Syndics* et bien d'autres encore...

Sachez en plus, ô vous qui renvoyez Louis Du Bois à la nature, que la nature est le seul maître et le seul guide qu'il connut jamais. Glorieusement chassé de l'inféconde Académie, c'est aux prés et dans les forêts qu'il alla puiser ses principes sains, ses solides enseignements.

Sans m'arrêter à vous demander où vous avez assisté aux « cataclysmes les plus épouvantables », j'arrive à votre épique péroraison:

« *Nous avons la conviction que, sans le savoir, ils apporteront des tempéraments à leurs systèmes. Alors de cette pléiade nombreuse et vivace, il restera quelques hommes d'un vrai mérite, et M. Louis du Bois pourrait bien être du nombre.* »

Sans le savoir, est un joyau d'ingénuité. Mais sachez à jamais que Louis Du Bois apporte à son système, en le sachant, le plus réel, le plus crâne et le mieux trempé des tempéraments. Et non-seulement, il brille depuis longtemps parmi les « quelques hommes d'un vrai mérite », mais il est l'un des plus fiers, des plus libres et des plus dignes continuateurs de notre glorieuse école flamande.

C'est ce que vous semblez ignorer.

Allez, pour cette fois, allez, H. K. — et ne péchez plus: vous vous feriez mettre dans le coin — avec le bonnet d'âne!

MARC VÉRY.

MESSIDOR.

*Dans vos cheveux ondes tout l'or des blés éclate,
Vos yeux sont les bleuets de la fuyve toison.
Votre bouche arrondit sa corolle écarlate :
Tel le coquelicot qui flambe en la moisson.*

*Votre cou fait pâlir l'ambre des renoucles
Et votre gorge a pris sa neige aux liserons.
Les fleurs auprès de vous paraissent ridicules ;
Votre cour est la leur : phalènes, mouchérons...*

*Les senteurs de juillet parfument votre haleine,
La musique du vent qui courbe les blés murs
Et des zéphyrus discrets susurrant par la plaine,
Vibrent dans votre voix en rythmes clairs et purs.*

*Votre rire aux rayons du ciel bleu s'illumine,
Et votre amour, pour moi, c'est le grand soleil d'or
Qui dans ma froide nuit m'éclaire et me calcine
O vous, ma blonde gloire, astre de Messidor !*

THÉODORE HANNON.

P. P. RUBENS

gravé par J.-B. MEUNIER.

Au Cercle artistique, et aux vitrines des marchands d'estampes, se trouve exposée la gravure de J.-B. Meunier, d'après le portrait que Rubens peignit pour la villa romaine de Saint-Luc et qui figure aujourd'hui aux Offices de Florence.

Ce portrait semble un réveil du burin. Car ce noble art de la gravure gisait dans une profonde léthargie, indifférent et discrédité. Plus d'amateurs s'inscrivant à l'avance pour enlever les premières épreuves, — les incestimables avant-lettre — de quelque reproduction de tableau célèbre.

La libre eau-forte des peintres détrônait la gravure guindée. Les graveurs passaient leur temps à chercher noise aux aquafortistes appelant leur travail des *gribouillages*. « Gribouillages, écrit Baudelaire, est le terme dont se servait un peu légèrement le brave Diderot pour caractériser les eaux-fortes de Rembrandt; légèreté digne d'un moraliste qui veut dissenter d'une chose tout autre que la morale. »

Cependant J.-B. Meunier gravait sa planche. Elle rayonne aujourd'hui de toute la splendeur d'une œuvre voulue et complète.

La tête se dégage belle et fière, en clartés, sur un fond d'aériennes ténèbres; la chemisette habilement guillochée relie le masque lumineux au large manteau sombre audacieusement labouré de griffes profondes. Chaude et colorée,

la gravure semble rendre avec fidélité l'aspect du portrait fameux.

En s'approchant davantage on voit la face rayée, zébrée, quadrillée par le labeur géométrique, par les tailles mathématiques, par les pointillés, les hachures, les losanges selon la formule; — c'est le défaut inhérent au procédé; — mais il faut savoir gré à l'artiste d'en avoir évité la lourdeur, la sécheresse, et la monotonie presque inévitables. Intelligent, il a appelé à son aide le travail mystérieux de l'acide qui est venu donner à son burin le moelleux, l'imprévu, et ce charme de liberté qui distingue l'eau-forte des peintres de la gravure — des graveurs.

EDGAR MEY.

COUPS D'ŒIL ET CLINS D'YEUX

Regardé par des gens aux fenêtres, au milieu des signes de croix des ménagères qui, panier aux bras, s'en vont aux provisions, le corbillard monte la grande rue de Belleville. Quelquefois, sur le signe d'un croque-mort, une voiture qui descend à fond de train s'arrête, et se range pour nous laisser passer. On suit la bière, deux à deux, trois par trois, au hasard des amitiés et des rencontres. Les cinquante premiers mètres, on marche le chapeau à la main, puis le soleil tombant par une coupée de rue ou entre-deux de maisons, fait recoiffer, l'un, l'autre, trois, quatre, dix, et bientôt il ne reste plus que les proches, très-proches parents, père, fils et neveu, qui sont derrière le corps, tête nue. De temps en temps, l'un d'eux se retourne, des yeux fait l'appel des assistants, compte mentalement les absents, puis se penche à l'oreille de son voisin. Un dialogue rapide, à voix basse : puis l'autre se retourne et regarde à son tour.

La foule s'allonge comme un serpent noir auquel il manquerait un anneau. Derrière, le groupe des femmes, un peu lassé par l'escarpement du chemin, s'attarde, laisse un large intervalle entre lui et les hommes. Les conversations s'engagent : « C'est une belle grâce que le bon Dieu lui a faite. Oh ! du reste, on s'y attendait, elle ne pouvait pas durer longtemps comme ça. — C'est l'affaire de son mari qui lui a tourné les sangs; autrement, elle était d'une rude santé, elle nous aurait bien enterrés tous. — Au moins elle est morte contente, maintenant son fils est casé. » Pour chasser l'odeur de la chambre mortuaire qu'elles ont encore dans le nez, des femmes se prêtent un flacon qui passe de main en main et de narine en narine. Certaines qui ont oublié leur ombrelle se mettent leur mouchoir en tampon sur la figure, pour se préserver du soleil qui darde et assurent que le soir elles seront enrhumées du cerveau. Puis ce sont les cancans, les oraisons funèbres, les diatribes contre ceux qui restent, un haineux remuement de langues, un ricochet d'accusations et de vilénies où passent par instants les phrases indifférentes d'individus causant du prix des vins, du temps qu'il fait, de leur « dame souffrante », de l'heure trop matinale ou de la route trop longue. Parfois, un sanglot éclate, tantôt en tête, tantôt en queue : un éploré ou une éplorée se laisse tomber sur la poitrine d'un voisin qui les remet debout, les console, leur dit « qu'il faut savoir prendre le dessus », et le cortège continue son défilé, inattentif et affamé.

« C'est bête de ne pas dire l'heure exactement, si on avait su on aurait mangé quelque chose. » Des gens qui sont venus de loin n'ont rien dans le ventre depuis les neuf heures du matin. Les

uns n'ont pris que leur café, d'autres qu'une tasse de bouillon. On fait des compliments à ceux qui ont pris la précaution de déjeuner, ceux-là sont des habiles, ils ne se sont pas « embarqués sans biscuit ». Une grosse mère se désole et répète sans cesse « qu'elle connaît quelqu'un qui ne cracherait pas sur quelque chose de chaud ».

Au Lac St-Fargeau, une noce fait haie pour voir passer le convoi. Dans l'allée, au loin, on aperçoit la fuite précipitée d'une robe blanche. La mariée a eu peur que « ça lui porte malheur » et elle s'en est allée quand les chevaux du corbillard ont apparu. Maintenant, la barrière est dépassée. Le cortège, salué par un employé d'octroi qui s'arrête de sonder la voiture de paille sur laquelle il est grimpé, s'engage dans la grande rue des Lilas. A gauche, sous un bleuissement immense, Pantin, Aubervilliers, St-Denis, dressent les clochers de leurs églises : des usines fument, des chemins de fer sifflent et passent dans un blanc tourbillon de vapeur ; à droite, des cahutes s'effondrent, des balançoires vides pendent : tirs, chevaux de bois, fourneaux à galettes, jeux de macarons, tous les instruments du plaisir endimanché du peuple de Paris, sont là sans mouvement, avec la tristesse et l'abandon désordonné des lendemains de fêtes. Par terre, dans la contre-allée, des marchandes coiffées de madras cornus débitent du raisin et des fruits. En arrière, par-dessus la croulante palissade d'un terrain vague, un maigre cheval blanc regarde d'un air stupide ; auprès de lui, une chèvre bête, lamentable.

Les maisons commencent : voici le débitant de tabac, les mas-troquets, les restaurants, la gendarmerie et son drapeau de zinc tricolore : le vrai village. Brusquement le cocher tourne à gauche dans une bifurcation de route, et l'équipage disparaît cahotant au milieu d'une ruelle étroite où il passe tout juste ; les moyeux des roues touchent presque les murs de chaque côté. Au bout, c'est la campagne, un large horizon, l'espace devant soi, à perte de vue. Cinq minutes de rang, on chemine à travers des jardins, des fleurs, une gaieté de nature ; sur le seuil de bicoques misérables des enfants accourent, curieux et mal peignés ; au bord des champs, les travailleurs s'arrêtent, le pied sur leur bêche à demi-enfoncée dans le sol, et tirent au corbillard un grand coup de leur coiffure cabossée. Enfin, le cimetière, un mur blanc couronné d'un chapiteau de briques écarlates, dans l'encadrement roux de deux noyers, apparaît. En face, l'établissement d'un marbrier. Deux ou trois personnes se détachent, et pendant qu'on descend le cercueil vont acheter des couronnes. Le soleil darde d'aplomb, on se range, au pied du mur, mendiant un centimètre d'ombre. La dignité est revenue : les chapeaux sont retirés à nouveau, et, à la suite des croque-morts, les reins pliés sous le poids de la bière, on entre à la débandade. Le trou est tout près, on s'entasse, on se serre ; un ami aperçu dans un changement de place est embrassé à chaudes larmes par le fils de la morte. En un tour de main, le cercueil est au fond de la fosse. Point de prière, c'est un enterrement civil. Les premiers gravats commencent à tomber, et le sapin sonne avec un bruit lugubre et sourd de grosse caisse détendue. Voilà pour les pieds. La terre maintenant coule silencieuse et lourde ; lentement les fossoyeurs font leur ouvrage, en gens pas pressés. Tranquillement, de temps en temps, ils s'arrêtent, du revers de leur main ou de leur manche essuient leur front en sueur, puis crachant dans leurs paumes reprennent et leur pioche et leur travail.

Au loin, derrière les versants herbeux du fort de Romainville, Paris se déploie indécis et charmant. Octobre finissant emplit l'air de souffles encore tièdes d'un reste lointain de printemps, des sonneries de clairons éclatent. Dans la foule, des messieurs changent de main leurs chapeaux élevés en l'air pour se garantir des coups de soleil. Le fils de la morte s'affaisse dans les bras des voisins. Son père, digne, les mains empétrées d'un énorme bouquet, lui fait signe d'être plus calme. Le fils continue à crier : « Adieu maman !

Adieu maman ! » Sa femme traverse les groupes pour tendre les bras à une nouvelle chute et pour s'entendre dire : « Ma chère amie, je n'ai plus que toi. » La bière sonne à nouveau sous une avalanche de cailloux, puis le tapage s'éteint, la fosse se comble. Un fossoyeur debout jusqu'à mi-jambe dans ce qui reste du trou, nettoie gravement avec un bout de bois sa pelle empâtée par la terre humide. En arrière, des femmes qui ne voient rien demandent ce qu'on attend, d'autres racontent que le terrain a été acheté par le mari, — que la jeune femme est habillée de neuf des pieds à la tête, que ça coûte cher. — Où diable ont-ils trouvé tout cet argent-là ? Le beau-père, complaisamment à une tante que l'émotion a empêchée de s'avancer jusque sur la tombe, montre le tombeau de Paul de Kock. « Connaissez-vous Paul de Kock ? — Pas personnellement, mais je connais ses écrits. — Eh bien ! tenez, il est là. » En même temps, il lui fait remarquer combien le cimetière est proprement entretenu.

C'est fini. Le mari s'est enfin débarrassé de son encombrant bouquet, le fils est encore tombé dans trois ou quatre paires de bras qui l'ont rejeté sanglotant dans ceux de la tante, qui oublie alors Paul de Kock pour s'écrier : « Mon pauvre neveu ! — Allons, dit l'oncle, tu ferais mieux de lui donner du courage. » Les mains gantées des assistants serrent au passage les mains gantées de la famille en grand deuil. On se salue, on s'éloigne. Quel moyen de locomotion serait le plus commode ? On parle d'omnibus, on discute les correspondances à prendre. Des messieurs roulent des cigarettes, s'arrêtent, frottent des allumettes le long de la jambe en drap noir de leur pantalon et les font prendre dans leurs mains arrondies en forme de lanterne. On regarde sa montre, on souffle, on respire, on se met à l'aise, on se dégage, et tandis que les hommes s'asseyent devant un café, appelant les garçons et réclamant des bocks, les femmes par groupes babillards reprennent le chemin de Paris.

HENRY CÉARD.

CHEVAUX DE BOIS

*Tournez, tournez, bons chevaux de bois,
Tournez cent tours, tournez mille tours,
Tournez souvent et tournez toujours,
Tournez, tournez, au son des hautbois.*

*Le gros soldat, la plus grosse bonne
Sont sur vos dos comme dans leur chambre,
Car, en ce jour, au bois de la Cambre,
Les maîtres sont tous deux en personne.*

*Tournez, tournez, chevaux de leur cœur,
Tandis qu'autour de votre tournoi,
Clignotte l'œil du filou sournois,
Tournez au son du piston vainqueur.*

*C'est ravissant comme ça vous saoulez
D'aller ainsi dans ce cirque bête !
Bien dans le ventre et mal dans la tête,
Du mal en masse et du bien en foule.*

*Tournez, tournez, sans qu'il soit besoin
D'user jamais de nuls éperons,
Pour commander à vos galops ronds,
Tournez, tournez, sans espoir de joindre !*

*Et dépêchez, chevaux de leur âme,
Dès que la nuit qui tombe
Va réunir pigeon et colombe
Loin de la foire et loin de madame.*

*Tournez, tournez, le ciel en velours
D'astres en or se vêt lentement,
Voici partir l'amante et l'amant,
Tournez au son joyeux des tambours!*

P. VERLAINE.

Champ de foire de St-Gilles.

SAC AU DOS

La chaussée de la rue de Lourcine houlait, les bibines étaient pleines; pressés les uns contre les autres, des ouvriers en sarrau, des ouvrières en haillons, des soldats sanglés et guêtrés scandaient avec le cliquetis des verres la *Marseillaise* qu'ils s'époumonnaient à chanter faux. Coiffés de képis d'une profondeur incroyable, ornés de visières d'aveugles et de cocardes en fer blanc, affublés d'une jaquette d'un bleu noir, d'un pantalon bleu de lin, traversé d'une bande rouge, les mobiles de la Seine hurlaient à la lune avant que d'aller faire la conquête de la Prusse. C'était un hurvari assourdissant; les verres tintaient, les brocs vides faisaient sonner le zinc de leurs flancs, les cruches pleines clapotaient, les bidons s'entrechoquaient avec un tumulte de ferblanc qu'on secoue, les cris éclataient de toutes parts, coupés çà et là par le grincement des fenêtres que le vent battait. Soudain, un roulement de tambour couvrit toutes ces clameurs. La mobile sortait en masse de la caserne; alors ce fut une noce, une godaille, un grouillement indescriptible. Ceux des soldats qui buvaient dans la boutique s'élançaient dehors, suivis de leurs parents et de leurs amis, qui se disputaient l'honneur de porter leur sac; les rangs étaient rompus, c'était un pêle-mêle de militaires et de bourgeois; les mères pleuraient, les pères s'efforçaient d'être calmes, les enfants qui ne comprenaient pas que leur grand frère allait se faire tuer pour la plus grande gloire d'un Empereur, sautaient de joie dans tout ce tintamarre, et braillaient, de toute leur voix aiguë, des chansons patriotiques!

On traversa tout Paris, à la débandade, à la lueur des éclairs qui flagellaient de blancs zigzags les nuages en tumulte. La chaleur était écrasante, le sac était lourd, on buvait à chaque coin de rue. On arriva enfin à la gare d'Aubervilliers. Il y eut un moment de silence, coupé çà et là par le bruit d'un sanglot, puis quand on nous eut bien empilés comme des bestiaux, dans des wagons à marchandises, le tohu-bohu reprit de plus belle: « Bonsoir, Jules! A bientôt. Sois raisonnable. Tu as tout ce qu'il te faut! » On se serra la main une dernière fois, le train siffla, nous avions quitté la gare.

Nous étions bien une pelletée de cinquante hommes dans la boîte qui nous roulait. La plupart étaient ivres et beuglaient, d'autres pleuraient, d'autres enfin, accroupis dans un coin, regardaient silencieux et mornes le plancher qui trépidait dans la poussière. Tout à coup le train fait halte. Je descends. Nuit complète, il est minuit vingt-cinq minutes. De tous côtés s'étendent des champs, et au loin, éclairés par les rayons blancs des éclairs, une maisonnette, un arbre, dessinent leur silhouette sur le ciel gonflé

d'orage. L'on n'entend que le grondement de la machine qui éracte des gerbes d'étincelles, et, dans la nuit, le rail placé devant elle brille comme un mince filet d'eau. Cet arrêt dura bien deux heures. Les disques flamboyaient, rouges, le mécanicien attendait qu'ils tournassent. Ils redevinrent blancs; nous remontâmes dans les wagons, mais un homme qui arrivait en courant dit quelques mots au chauffeur qui recula de suite jusqu'à une voie de garage, où nous reprîmes notre immobilité. Nous ne savions ni les uns ni les autres où nous étions. Je redescends de voiture, et, assis sur un talus, j'écorche avec les dents un morceau de pain de munition, et je bois un coup de vin. J'étais en train de passer ma gourde à un camarade qui se mourait de soif, quand un renâchement farouche gronda au loin; deux fanaux semblables à d'énormes yeux coururent sur le rail que nous avions quitté, la terre trembla, un épouvantable vacarme de ferrailles en branle retentit, et un immense train d'artillerie passa à toute vapeur, charriant des chevaux, des hommes, des canons dont le col de bronze luisait dans le scintillement des lumières. Le disque se referma, et, cinq minutes après, nous reprîmes notre marche lente, interrompue par des haltes de plus en plus longues. Le jour se leva enfin, et, penché à la portière du wagon, fatigué par toutes les secousses de la nuit, je regarde la campagne qui nous environne: une enfilade de plaines crayeuses, et fermant l'horizon une bande d'un vert pâle, comme celui des turquoises lavées d'eau. Un pays plat, triste, grêle, la Champagne pouilleuse! — Peu à peu, le soleil se leva; nous roulions toujours; nous finîmes bien par arriver enfin! Partis le soir à huit heures, nous étions rendus le lendemain à trois heures de l'après-midi à Châlons. Le débarquement s'opéra avec le même ordre que le départ. Rien n'était prêt à notre arrivée: ni cantine, ni paille, ni manteaux pour nous couvrir, ni armes pour nous armer, rien, absolument rien. Trois jours durant, nous vécûmes au hasard de Mourmelon, exploités à outrance par les habitants, couchant dans les tentes, n'importe comment, sans paille et sans couverture. Tout cela n'était pas fait pour nous engager à prendre goût au métier. Six ou sept jours après que j'avais été jeté dans ce camp, l'eau que j'avais bue me rendit tellement malade que je dus entrer d'urgence à l'hôpital. Je boucle mon sac, et, sous la garde bénévole d'un caporal, me voilà parti, clopin, clopant, traînant la jambe et suant sous mon harnais. L'hôpital regorgeait de monde, on me renvoie. Je vais alors à l'une des ambulances les plus voisines; un lit restait vide; je suis admis. Je dépose enfin mon sac, et en attendant que le médecin m'interdise de bouger, je vais me promener dans le petit jardin qui relie le corps des bâtiments. Soudain surgit d'une cahute un homme à la barbe de chien et aux yeux glauques, qui plante ses mains dans les poches d'une longue robe couleur de cachou, et me crie du plus loin qu'il m'aperçoit: « Eh! l'homme, qu'est-ce que vous f.... là? » Je m'approche, je lui explique le motif qui m'amène. Il secoue ses bras et hurle: « Rentrez! vous n'aurez le droit de vous promener dans le jardin que lorsqu'on vous aura donné un costume. » Je rentre dans la salle; un infirmier arrive et m'apporte une robe, une culotte, des savates, un bonnet. Je me déshabille, et je me regarde dans ma petite glace: quelle figure et quel accoutrement, bon Dieu! Teint carnavalesquement pâle, cheveux en brosse, barbe en pointe, grande robe gris de souris, culotte d'un roux pisseux qui flotte avec une joyeuse ampleur sur mes maigres tibias, savates immenses et sans talons, bonnet de coton gigantesque. Je ne puis m'empêcher de rire. Je tourne la tête de côté, je vois mon voisin de lit qui crayonne mon portrait sur un calepin. Nous devenons de suite amis, nous connaissons l'un et l'autre tel et tel peintre, nous entamons des discussions d'esthétique, nous oublions nos infortunes. Le soir arrive, on me sert un plat de bouilli, perlé de noir par quelques lentilles, on me verse à plein verre un coco généreux. Je ne puis parvenir à me griser, je dors.

Le lendemain matin, je suis réveillé vers six heures par un grand

fracas de porte et par des éclats de voix. Je me mets sur mon séant, je me frotte les yeux, et j'aperçois le monsieur de la veille, toujours vêtu de sa houppelande couleur de cachou, qui s'avance, majestueux, suivi d'un cortège d'infirmiers. C'était le major.

A peine entré, il roule de droite à gauche et de gauche à droite ses yeux d'un vert morue, enfonce ses mains dans ses poches, et braille :

— Numéro 1, montre ta jambe, ta sale jambe. Eh! elle va mal, cette jambe, cette plaie coule comme une fontaine; lotion d'eau blanche, charpie, demi-ration, bonne tisane de réglisse.

— Numéro 2, montre ta gorge, ta sale gorge. Elle va de plus en plus mal cette gorge; on lui coupera demain les amygdales.

— Mais, docteur...

— Eh! je ne te demande rien, à toi; si tu dis un mot, je te flanque à la diète.

— Mais enfin...

— Vous mettrez cet homme à la diète. Ecrivez: diète, gargarisme, bonne tisane de réglisse.

Il passa ainsi la revue des malades, prescrivant à tous, lépreux et blessés, fiévres et dysentériques, sa bonne tisane de réglisse.

Il arriva devant moi, me dévisagea, m'arracha les couvertures, me bourra le ventre de coups de poing, m'ordonna de l'eau albuminée, l'inévitable tisane, et sortit, reniflant et traînant des pieds.

La vie était difficile avec les gens qui nous entouraient. Nous étions vingt et un dans la chambrée. A ma gauche couchait mon ami le peintre; à ma droite, un grand diable de clairon, grêlé comme un dé à coudre, sec comme un échalas, jaune comme un verre de bile. Son bec effilé, ses petits yeux, enfantins et vieillots, son crâne presque chauve, sa barbe rare et plantée en broussailles, rappelaient assez bien la tête d'un oiseau qui se déplume. Il avait d'ailleurs les instincts de certains d'entre eux: la paillardise des moineaux, l'ivrognerie des grives. Il cumulait deux professions: celle de rapetasseur de savates le jour, celle de rapetasseur de filles la nuit. C'était, malgré tout, un être cocasse et jovial, un joyeux drille qui gambadait sur la tête, sur les mains, qui vous racontait le plus naïvement du monde la façon dont il se ventrouillait dans la fange, le soir, ou qui entamait d'une voix grêle des chansons sentimentales :

*Je n'ai gardé dans mon malheur — heur
Que l'amitié d'une hirondelle (bis).*

Je conquis l'amitié de ce drôle en lui donnant vingt sous pour se procurer une bouteille de vin, et bien nous en prit de n'être pas mal avec lui, car le reste de la chambrée, composé en grande partie d'abominables gredins, était fort disposé à nous chercher noise.

Un soir entre autres, le 15 août, le peintre n'étant pas de bonne humeur, menaça de souffleter deux hommes qui lui avaient pris une serviette. Ce fut un charivari formidable dans le dortoir. Nous étions deux contre dix-neuf, nous avions la chance de recevoir une vigoureuse râclée, quand le clairon intervint, prit à part les plus intraitables, leur dit qu'ils avaient tort, que nous n'étions ni des méchants garçons ni des poseurs, que toutes les fois qu'il avait eu faim et qu'il n'avait pas eu un sou pour faire acheter du pain en dehors de l'hôpital, nous lui en avions donné; bref, la serviette fut rendue, tout le monde se serra la main, et pour fêter la réconciliation, il fut entendu que trois d'entre eux tâcheraient de se faufiler hors de l'ambulance et rapporteraient de la viande et du vin.

(A suivre.)

J.-K. HUYSMANS.

BAVARDAGES

Le programme de la distribution des prix aux élèves de l'École normale et primaire supérieure des demoiselles, à Bruxelles et à Ixelles, annonçait un chœur de M. Alfred Tilman.

Nous nous sommes rendu au théâtre de la Monnaie pour entendre cette œuvre nouvelle du jeune compositeur.

Malheureusement, on l'a remplacé par une romance de Félicien David, sur des paroles de M. Wicart.

—
INDISCRÉTION. — La Société d'Émulation, de Liège, a décidé ces jours-ci en comité secret — de là notre mot: indiscretion — que son Exposition de peinture n'aurait pas lieu l'an prochain, à cause de la célébration de son centenaire — en 1880.

La Société a décidé, toujours en très-secrète assemblée, que l'on ferait couvrir de verre la cour du Palais et que c'est là que se ferait l'exposition.

Ce ne sera pas la première fois qu'Apollon et Thémis partageront le même acajou...

—
La gent sublime des poètes sera prochainement révolutionnée par l'apparition d'un volume de vers de Charles Montégut et qui porte le titre affriolant de: *Les belles Chairs*.

On peut, dès ce jour, au prix de 3 francs, souscrire en nos bureaux à ce friand recueil dont l'édition promet d'être rapidement épuisée.

—
Aujourd'hui, nous commençons la publication de *Sac au dos*, la très-alerte nouvelle de J.-K. Huysmans. C'est la narration sincère et piquante de sa campagne de mobile en l'an de sang 1870. Mais que nos lectrices se rassurent, il n'est question dans cet humoristique récit ni de morts, ni de blessés — bien au contraire: ce récit guerrier est une idylle, pimpante et gaie!

—
La justice vient, paraît-il, de faire une descente chez plusieurs marchands de tableaux de la capitale. Des pans de toile signés de noms très en vue ont été saisis. Nous ne pouvons qu'applaudir à cette juste mesure, car il est temps d'éloigner des yeux du public les peintures malsaines et gibbeuses dont nos principaux vendeurs de chromolithographies à la main salissent depuis quelque temps leurs devantures. Devons-nous ces criminels étalages à la présence dans nos rues d'Allemands nombreux et d'Anglais plus nombreux encore?...

Pour Holbein et pour Constable, nous espérons que non!

MONITEUR INDUSTRIEL BELGE

JOURNAL COMMERCIAL, INDUSTRIEL ET FINANCIER

Sommaire du n° 23 — IV^e année

ARTICLES DIVERS.		Pages.	Id. (état des travaux)	Pages.
Association des ingénieurs sortis de l'école de Liège		346	Tunnel sous-marin entre l'Espagne et l'Afrique	354
Chemins de fer français		355	Revue commerciale	355-357
Chronique de droit industriel	345-346		Revue financière	359
Commerce en Algérie (le)	354-355		Adjudications	357-358
Fédération des Sociétés scientifiques de Belgique		346	Résultats d'adjudications	358
Machines Compound (les)		354		
Nouveau bassin houiller découvert dans le Limbourg		346-347	ARTICLES A GRAVURES.	
hollandais		349-351	Appareil imprimeur de Phelps (l')	347-349
Société des ingénieurs civils de Paris		354	Machine à air à haute pression	353-354
Travaux du Saint-Gothard (avancement des)		354	Machine à calculer perfectionnée	352
			Pompe foulante rotative	352-353

PRIX DE L'ABONNEMENT { Belgique un an, 25 francs.
France et Allemagne — 30 —

EL PLATA INDUSTRIAL Y AGRICOLA

Journal des intérêts matériels de l'Amérique du Sud

BUENOS - AYRES

PRIX DE L'ABONNEMENT : Europe 60 francs.

JULES MEEUS, Administrateur-Gérant

46, BOULEVARD CENTRAL, BRUXELLES

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSAINS ET TOIS GENRES DE CRAYONS
FABRIQUE

DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS

Emballage, nettoyage et vernissage de tab eaux

PEINTURE SUR PORCELAINE

COULEURS POUR AQUARELLE

et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE. EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,
Meubles d'atelier anciens et modernes,
Panneaux, Chevalets d'atelier, de campagne
et de luxe, Boîtes à couleurs, Parasols,
Chaises, etc.

PLANCHES A DESSINS
Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^{ie}

Campo Frères, Neveux & Successeurs, r. Royale, 73

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld,
Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^{ie} a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Evrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 73, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES Rue de l'Industrie, 26 BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

COUVERTURES POUR CAHIERS D'ÉCOLIERS

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine
Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. du Moniteur Industriel Belge.



COURRIER HEBDOMADAIRE
ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

46, BOULEVARD CENTRAL, 46
 BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
 BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 "
 Étranger : id 12 50
 Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux
 libraires.
 A Londres, chez SAMPSON LOW and C^o, 188, Fleet street, E. C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez ROZEZ, DECQ et à l'*Office de Publicité*, r. de la Madeleine;
 Au Bureau de la *Chronique* et chez SARDOU, Galeries-
 Saint-Hubert;
 Chez LESCUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce,
 et chez ARMES, rue de Namur.

SOMMAIRE :

*Lettre d'un paysagiste. — La pêche miraculeuse de P. P. Rubens. — Les jurys. — Sac au dos. —
 Gazette musicale : La Monnaie. — Le concours d'Anvers.*

PRIME A NOS ABONNÉS.

Toutes les personnes ayant ou prenant un abonnement d'un an à **L'Artiste**, participeront au tirage au sort

D'UN TABLEAU RICHEMENT ENCADRÉ

marine de Théodore HANNON.

Ce tableau-prime est exposé chez M. Van Hinsberg, Montagne de la Cour, 54.

La date du tirage sera ultérieurement indiquée.

LETTRE D'UN PAYSAGISTE.

Nieuport-Bains, mardi.

Au mouvement, à l'action, au bruit, à la vie fébrile ont succédé pour moi, cher ami, le calme, la solitude, le silence, la méditation...

Hier, j'étais dans Anvers, aujourd'hui Nieuport me chantonne sa berceuse.

J'ai laissé la ville de Rubens en joie et en fête, tout entière à la célébration bruyante de son monstre de génie, de son dieu !

Ni clameurs, ni vacarmes : ici tout se tait. Le vent seul halette par les flexibles gramens des sables qui vibrent comme des cordes de harpe et accompagnent la voix rauque de la mer. Talatta, talatta !...

Cette sauvage symphonie me charme et me trouble davantage, — dois-je en rougir ? — que la cantate gigantesque dont Peter Benoît émerveilla les échos de la *Place Verte*, et le grelot de la chèvre qui broute dans les dunes, me fait plus doucement rêver que la sonnerie des cloches de *Notre-Dame*.

Talatta ! talatta !

Anvers rayonne dans ses oriflammes. Au long des rues affolées se dressent, ébranchés et badigeonnés de rouge, d'ocre ou de vert, les hauts sapins épanouis de festons, d'étendards et d'écussons.

Aux fenêtres brillantes se pavant les drapeaux tricolores, flottent les bannières rouges et blanches, volitent, jaunes et bleues, des banderoles. Des arcs-de-triomphe scindent les rues tintamarrantes, des colonnes ornées, des fûts, des pyramides fleuries, s'élèvent aux carrefours endimanchés ; des guirlandes de verres de couleur zigzaguent dans les airs, des lampions courent en files rouges au rebord des fenêtres pavoisées, et toujours et partout flamboie le portrait du héros de la

fête, partout rutilent ses étincelantes initiales, ses armes glorieuses. Et par-dessus tous ces rayons, tous ces sourires, le sourire immense du ciel bleu d'où le soleil allume les bronzes et les moires, incendie les pourpres et les oranges, inonde les rues et les places de rayons joyeux, et jette son or par toutes les portes, par toutes les fenêtres.

Des phalanges chorales, gosiers robustes, des fanfares et des harmonies, cortèges retentissants, se croisent et heurtent dans l'air assourdi leurs notes violentes. Les cuivres scintillent, les courroies claquent, les grosses caisses vont tonitruant et les drapeaux de velours brodé font triomphalement tintinnabuler leurs médailles de vermeil.

Les brasseries regorgent ; la foule, sonore et bariolée, verre au poing, rire aux lèvres, fait pétarader sa gaieté. Les ordres des sergents, les jurons pittoresques des cochers se mêlent aux éclats joyeux qu'ils dominent.

Et tous ces chants, tous ces cris, tous ces rires forment comme un hosannah sans fin qui se concentre *Place Verte* et monte vers le Rubens de bronze qui domine les fleurs polychromes et les banderoles multicolores.

Notre-Dame ouvre au large ses portes gothiques, et le peuple, ce jour-là en face de la *Descente de croix*, reconnaît deux dieux dans la vieille basilique.

LA PÊCHE MIRACULEUSE

Par P.-P. RUBENS.

La Pêche miraculeuse est un beau tableau, mais non pas le plus beau, comme on dit à Malines, au quartier *Notre-Dame*. Le curé de Saint-Jean serait de mon avis, et en bonne conscience il aurait raison. Ce tableau vient d'être restauré ; pour le moment, il est posé par terre, dans une salle d'école, appuyé contre un mur blanc, sous un toit vitré qui l'inonde de lumière, sans cadre, dans sa crudité, dans sa violence, dans sa propreté du premier jour. Examiné en soi, l'œil dessus, et vraiment à son désavantage, c'est un tableau, je ne dirai pas grossier, car la main-d'œuvre en relève un peu le style, mais *matériel*, si le mot exprimait ce que j'entends, de construction ingénieuse, mais un peu étroite, de caractère vulgaire. Il lui manque ce je ne sais quoi qui réussit infailliblement à Rubens quand il touche au commun, une note, une grâce, une tendresse, quelque chose comme un beau sourire, faisant excuser des traits épais. Le Christ relégué à droite, en coulisse, comme un accessoire dans le tableau de pêche, est insignifiant de geste autant que de physionomie, et son manteau rouge, qui n'est pas d'un beau rouge, s'enlève avec aigreur sur un ciel bleu que je soupçonne d'être fort altéré. Le saint Pierre, un peu négligé,

mais d'une belle valeur vineuse, serait, si l'on pensait à l'Évangile devant cette toile peinte pour les poissonniers, et tout entière exécutée d'après des poissonniers, le seul personnage évangélique de la scène. Du moins il dit bien et juste ce qu'un vieillard de sa classe et de sa rusticité pouvait dire au Christ en d'aussi étranges circonstances. Il tient serré contre sa poitrine rougeaude et ravinée son bonnet de matelot, un bonnet bleu, et ce n'est pas Rubens qui se tromperait sur la vérité d'un pareil geste. Quant aux deux torsos nus, l'un courbé sur le spectateur, l'autre tourné vers le fond, et vus l'un et l'autre par les épaules, ils sont célèbres parmi les meilleurs morceaux d'académie que Rubens ait peints, pour la façon libre et sûre dont le peintre les a brossés, sans doute en quelques heures, au premier coup, en pleine pâte, claire, égale, abondante, pas trop fluide, pas épaisse, ni trop modelée, ni trop ronflante. C'est du Jordaens sans reproche, sans rougeurs excessives, sans reflets; ou plutôt c'est, pour la manière de voir la chair et non pas la viande, la meilleure leçon que son grand ami pût lui donner. Le pêcheur à tête scandinave, avec sa barbe au vent, ses cheveux d'or, ses yeux clairs dans son visage enflammé, ses grandes bottes de mer, sa vareuse rouge, est foudroyant. Et comme il est d'usage dans tous les tableaux de Rubens, où le rouge excessif est employé comme calmant, c'est ce personnage embrasé qui tempère le reste, agit sur la rétine et la dispose à voir du vert dans toutes les couleurs avoisinantes. Notez encore parmi les figures accessoires un grand garçon, un mousse, debout sur la seconde barque, pesant sur un aviron, habillé n'importe comment, avec un pantalon gris, un gilet violâtre trop court, déboutonné, ouvert sur son ventre nu.

Ils sont gras, rouges, hâlés, tannés et tuméfiés par les âcres brises depuis les bouts des doigts jusqu'aux épaules, depuis le front jusqu'à la nuque. Tous les sels irritants de la mer ont exaspéré ce que l'air saisit, avivé le sang, injecté la peau, gonflé les veines, couperosé la chair blanche, et les ont, en un mot, barbouillés de cinabre. C'est brutal, exact, rencontré sur place; cela a été vu sur les quais de l'Escaut par un homme qui voit gros, qui voit juste, la couleur aussi bien que la forme, qui respecte la vérité quand elle est expressive, ne craint pas de dire crûment les choses crues, sait son métier comme un ange et n'a peur de rien.

Ce qu'il y a de vraiment extraordinaire dans ce tableau, grâce aux circonstances qui me permettent de le voir de près et d'en saisir le travail aussi nettement que si Rubens l'exécutait devant moi, c'est qu'il a l'air de livrer tous ses secrets, et qu'en définitive il étonne à peu près autant que s'il n'en livrait aucun.

L'embarras n'est pas de savoir comment Rubens faisait, mais de savoir comment on peut si bien faire en faisant ainsi. Les moyens sont simples, la méthode est élémentaire. C'est un beau panneau, lisse, propre et blanc, sur lequel agit une main magnifiquement agile, adroite, sensible et posée. L'emportement qu'on lui suppose est une façon de sentir plutôt qu'un désordre dans la façon de peindre. La brosse est aussi calme que l'âme est chaude et l'esprit prompt à s'élançer. Il y a dans une organisation pareille un rapport si exact et des relations si rapides entre la vision, la sensibilité et la main, une telle et si parfaite obéissance

de l'une aux autres, que les secousses habituelles du cerveau qui dirige feraient croire à des soubresauts de l'instrument. Rien n'est plus trompeur que cette fièvre apparente, contenue par de profonds calculs et servie par un mécanisme exercé à toutes les épreuves. Il en est de même des sensations de l'œil et, par conséquent, du choix qu'il fait des couleurs. Ces couleurs sont également très-sommaires et ne paraissent si compliquées qu'à cause du parti que le peintre en tire et du rôle qu'il leur fait jouer. Rien n'est plus réduit quant au nombre des teintes premières, n'est plus prévu que la façon dont il les oppose; rien n'est plus simple aussi que l'habitude en vertu de laquelle il les nuance, et rien de plus inattendu que le résultat qui se produit.

Aucun des tons de Rubens n'est très-rare en soi. Si vous prenez un rouge, le sien, il vous est aisé d'en dicter la formule: c'est du vermillon et de l'ocre, fort peu rompu, à l'état de premier mélange. Si vous examinez ses noirs, ils sont pris dans les pots du noir d'ivoire et servent avec du blanc à toutes les combinaisons imaginables de ses gris sourds et de ses gris tendres. Ses bleus sont des accidents; ses jaunes, une des couleurs qu'il rend et maie le moins bien, en tant que teinture, et, sauf les ors, qu'il excelle à rendre en leur richesse chaude et sourde, ont, comme ses rouges, un double rôle à jouer: premièrement, de faire éclater la lumière ailleurs que sur les blancs; deuxièmement, d'exercer aux environs l'action indirecte d'une couleur qui fait changer les autres, et par exemple, de faire tourner au violet, de fleurir en quelque sorte un triste gris fort insignifiant et tout à fait neutre envisagé sur la palette. Tout cela, dirait-on, n'est pas bien extraordinaire.

Des dessous bruns avec deux ou trois couleurs actives pour faire croire à la richesse d'une vaste toile, des décompositions grisonnantes, obtenues par des mélanges blafards, tous les intermédiaires du gris entre le grand noir et le grand blanc; par conséquent, peu de matières colorantes et le plus grand éclat de couleurs, un grand faste obtenu à peu de frais, de la lumière sans excès de clarté, une sonorité extrême avec un petit nombre d'instruments, un clavier dont il néglige à peu près les trois quarts, mais qu'il parcourt en sautant beaucoup de notes et qu'il touche quand il le faut à deux extrémités: — telle est, en langage mêlé de musique et de peinture, l'habitude de ce grand praticien. Qui voit un tableau de lui les aime tous et qui l'a vu peindre un jour l'a vu peindre presque à tous les moments de sa vie.

Toujours c'est la même méthode, le même sang-froid, les mêmes calculs. Une préméditation calme et savante préside à des effets toujours subits. On ne sait pas trop d'où vient l'audace, à quel moment il s'emporte, s'abandonne. Est-ce quand il exécute un morceau de violence, un geste outré, un objet qui remue, un œil qui luit, une bouche qui crie, des cheveux qui s'emmêlent, une barbe qui se hérissent, une main qui saisit, une écume qui fouette, un désordre dans les habits, du vent dans les choses légères, ou l'incertitude de l'eau fangeuse qui clapote à travers les mailles d'un filet? Est-ce quand il enduit plusieurs mètres de toile d'une teinture ardente, quand il fait ruisseler du rouge à flots, ou que tout ce qui environne ce rouge en est éclaboussé par des reflets? Est-ce, au contraire, quand il passe d'une couleur

forte à une couleur faible, et circule à travers les tons neutres, comme si cette matière rebelle et gluante était le plus maniable des éléments? Est-ce quand il crie très-fort? Est-ce quand il file un son si ténu qu'on a de la peine à le saisir? Cette peinture, qui donne la fièvre à ceux qui la voient, brûlait-elle à ce point celui des mains de qui elle sortait fluide, aisée, naturelle, saine et toujours vierge, à quelque moment que vous la surpreniez? Où est l'effort, en un mot, dans cet art, qu'on dirait tendu, tandis qu'il est l'intime expression d'un esprit qui ne l'était jamais?

(A suivre.)

EUGÈNE FROMENTIN.
(Les Maîtres d'autrefois.)

CORRESPONDANCE.

LES JURYS.

Mon cher Rédacteur en chef,

Je viens de lire l'intéressant article de M. L. Jourdan sur le jury d'admission. Bien que la peinture n'entre pas dans mes attributions ordinaires, je viens vous soumettre quelques réflexions à ce sujet, ne fût-ce que pour amener, par la discussion, une élucidation plus complète de cette grave question.

A mon avis, le jury en matière *criminelle* est une très-mauvaise institution. Je crois qu'un jury d'admission aux expositions, composé par voie de tirage au sort parmi les médaillés, ne serait guère meilleur. Voici quelques-uns des motifs qui militent en faveur de ma thèse : D'abord les médaillés des expositions précédentes offrent-ils des garanties suffisantes? Je ne le crois pas. Je pourrais en citer plusieurs dont les œuvres informes ne sont admises aux expositions que par tolérance. Bien des *élèves* de nos académies en montreraient à ces médaillés. Admettre des incapacités aussi notoires au nombre des membres du jury, serait s'exposer à un résultat moins satisfaisant encore que dans le système actuel.

D'un autre côté, il est un fait acquis, c'est que la majorité des médaillés appartient à une seule école de peinture. L'école académique, représentée actuellement par le Cercle de l'Observatoire, a toujours eu le talent de se mettre bien avec le gouvernement, d'obtenir ses commandes, de se faire attribuer la majorité dans les commissions et les jurys, à l'exclusion presque complète et perpétuelle des naturalistes. Les médaillés ont donc été en grande majorité choisis parmi les adeptes de l'Observatoire. Tirer les jurys au sort parmi eux, c'est donc perpétuer à tout jamais le règne d'une école aux dépens de l'autre, c'est tuer l'agent le plus fécond du progrès : la concurrence.

Ces derniers mots indiquent déjà sur quel principe je me baserai pour établir les jurys : la féconde concurrence. La difficulté consiste dans l'application. Voici le système qui me semblerait le plus simple : Au lieu d'un jury, il y en aurait dorénavant deux : le jury académique et le jury natu-

raliste. Tous les artistes qui enverraient leurs œuvres à l'exposition, et dont les envois auraient été admis à une exposition antérieure, joindraient à leur demande d'admission un bulletin par lequel ils déclareraient choisir soit le jury académique, soit le jury naturaliste.

Ils se réuniraient à une époque déterminée pour élire, les uns, les membres du jury académique, les autres, ceux du jury naturaliste; et les locaux de l'exposition seraient partagés en deux parties proportionnelles au nombre d'adhérents de chaque école.

Chacun de ces deux jurys fonctionnerait séparément, admettrait ou rejetterait les objets d'art qui lui seraient adressés. C'est ici que la concurrence produirait ses bons effets, car si l'un des deux jurys, en d'autres termes, si une école, dans le but de se procurer des adhérents, admettait de mauvais envois, elle devrait les placer dans la partie des locaux qui lui serait réservée et conséquemment se nuirait en montrant au public la supériorité de l'autre école. Chaque jury aurait donc intérêt à n'admettre que des œuvres dignes de figurer à l'exposition et à les placer de manière à faire valoir l'ensemble et chacune en particulier. Actuellement, c'est le contraire qui existe, le jury place bien ses partisans et cherche souvent à nuire par un voisinage dangereux aux envois de ses opposants.

Un autre avantage de la réforme que je préconise serait, si je puis m'exprimer ainsi, la *constitutionnalité* des achats et des récompenses. Dans les acquisitions qu'il fait pour le musée, aussi bien que pour la distribution des médailles et de décorations, le gouvernement se base généralement sur l'avis du jury. Celui-ci favorise naturellement l'école à laquelle la majorité de ses membres appartient. Il en résulte que les décisions gouvernementales sont souvent empreintes d'un esprit exclusif.

Dans mon système, les deux jurys seraient consultés et les faveurs réparties proportionnellement au nombre respectif des adhérents des deux écoles, partant d'une façon plus rationnelle, plus impartiale et plus *constitutionnelle*. Les accapareurs y perdraient, mais la généralité des artistes y trouverait un grand avantage.

Je vous soumetts ces quelques idées esquissées à la hâte, dans le but de provoquer un échange d'observations qui ne peut que faire progresser la question et amener une solution favorable.

Agréez, mon cher Rédacteur, mes salutations amicales.

RÉAL.

SAC AU DOS

(Voir l'Artiste, n° du 19 août.)

La lumière avait disparu à la fenêtre du major, le pharmacien éteignit enfin la sienne, nous rampons en dehors du fourré, examinons les alentours, faisons signe aux trois hommes qui se glissent le long des murs, ne rencontrent pas de sentinelles sur leur route, se font la courte-échelle, et sautent dans la campagne. Une heure

après, ils étaient de retour, chargés de victuailles; ils nous les passent, rentrent avec nous dans le dortoir; nous supprimons les deux veilleuses, allumons des bouts de bougie par terre, et autour de mon lit, en chemise, nous formons le cercle. Nous avions absorbé trois ou quatre litres et dépecé la bonne moitié d'un gigotin, quand un énorme bruit de pas se fait entendre; je souffle les bouts de bougie à coups de savate, chacun se sauve sous les lits. La porte s'ouvre, le major paraît, pousse un formidable juron, trébuche dans l'obscurité, sort et revient avec un falot et l'inévitable cortège des infirmiers. Je profite du moment de répit pour faire disparaître les reliefs du repas, le major traverse rapidement le dortoir et s'arrête devant Pardon qui fait semblant de se réveiller, et grommelle des injures contre le médecin qu'il prétend n'avoir pas reconnu. Celui-ci n'écoute pas ses excuses et lui inflige la diète pour toute la journée du lendemain. Nous nous tordons de rire dans nos draps, des fanfares éclatent à l'autre bout du dortoir, nous sommes tous mis à la diète, et le major s'en va, de plus en plus furieux, maudissant les mobiles de la Seine, mâchonnant dans sa barbe les épithètes peu flatteuses de canailles et de coquins.

Une fois parti, nous nous esclaffons à qui mieux mieux; des roulements, des fusées de rire grondent et pétillent; le clairon fait la roue dans le dortoir, un de ses amis lui fait vis-à-vis; un troisième saute sur sa couche comme sur un tremplin, et bondit et rebondit, les bras flottants, la chemise envolée; son voisin entame un cancan triomphal; la scène devient épique. Le major rentre, fait empoigner les danseurs, et nous annonce qu'il va rédiger un rapport et l'envoyer à qui de droit.

Le calme est enfin rétabli; le lendemain, nous faisons acheter des mangeailles par les infirmiers. Les jours se passent sans autres incidents. Nous commençons à mourir d'ennui dans cet hôpital, quand, à cinq heures, un jour, le médecin, — ce sinistre imbécile qui refusa de se lever, une nuit, pour assister un malheureux mobile qui se mourait de la fièvre typhoïde, sous le prétexte qu'il n'y pouvait rien, — se précipite dans la salle, nous ordonne de boucler nos sacs, et nous apprend que les Prussiens marchent sur Châlons.

Une morne stupeur règne dans la chambrée. Jusque-là, nous ne nous doutions pas des événements qui se passaient; nous avions appris la trop célèbre victoire de Sarrebruck, nous ne nous attendions pas aux terribles revers qui nous accablaient. Le médecin fait la visite de tous les hommes, renvoie dans leurs corps les moins malades, et ordonne aux autres de se tenir prêts à partir d'un moment à l'autre.

Pardon et moi, nous étions au nombre de ces derniers. La journée se passe, la nuit se passe; nous nous étendons tout habillés sur les lits. Enfin, vers neuf heures, le lendemain matin, apparaît une longue file de cacolets conduits par des soldats du train. Nous grimpons à deux sur l'appareil; Pardon et moi nous étions hissés sur le même animal; seulement comme il était plus lourd, le système bascula: je montai en l'air tandis qu'il descendait en bas, jusque sous la panse de la bête, qui, tirée par devant, poussée par derrière, gigotta et rua furieusement. Nous courions dans un tourbillon de poussière, aveuglés, ahuris, secoués, cahotés, nous cramponnant à la barre du cacolet, fermant les yeux, criant, riant, geignant. Nous arrivâmes à Châlons, plus morts que vifs. L'on nous empila dans les wagons, et nous quittâmes la ville pour aller où?... Personne ne le savait.

Il faisait nuit; nous volions sur les rails. Les malades étaient sortis des wagons et couraient sur les marchepieds tout le long du train. La machine siffle, ralentit son vol et s'arrête devant une gare. Nous mourions de faim. L'intendance n'avait oublié qu'une chose: nous donner un pain pour la route. Quelle était cette gare? Je ne l'ai jamais su. Toujours est-il qu'un buffet était ouvert; j'y cours, mais d'autres m'avaient devancé. On se battait alors que j'y arrivai. Les uns s'emparaient de bouteilles, les autres de viandes, ceux-ci de pain, ceux-là de cigares. Affolé, furieux, le tavernier

défendait sa boutique à coups de broc. Le premier rang des mobiles, poussé par les nouveaux arrivants, se rua sur le comptoir, qui chavira et s'abattit, entraînant dans sa chute le patron et les garçons du restaurant. Vaincue par le nombre, cette valetaille prend la fuite. Nous sommes maîtres de la place. Pendant ce temps, le train siffle et part. Aucun de nous ne se dérange, et, tandis qu'assis sur la chaussée, j'explique à Pardon la texture du sonnet, le train revient sur ses pas pour nous chercher. Nous remontons dans nos compartiments, et nous passons la revue du butin que nous avons conquis. A vrai dire, les mets étaient peu variés: de la charcuterie, et rien que de la charcuterie! Nous avions six rouelles de cervelas à l'ail, une langue écarlate, deux saucissons enroulés de ficelles comme une momie de bandellettes, une superbe tranche de mortadelle, une tranche au liseré d'argent, aux chairs d'un rouge sombre marbrées de blanc, quatre litres de vin rouge, une demi-bouteille de cognac et des bouts de bougies. Nous fichâmes les fumignons dans le col de nos gourdes qui se balancèrent, retenues aux parois du wagon par des ficelles. C'était, par instants, quand le train sautait sur les aiguilles des embranchements, une pluie de gouttes chaudes qui se figeaient presque aussitôt en de larges plaques blanches, mais nos habits en avaient vu bien d'autres! Nous commençâmes immédiatement le festin qu'interrompaient les allées et venues de ceux des mobiles qui, courant sur les marchepieds, tout le long du train, venaient frapper au carreau et nous demandaient à boire. Nous chantions à tue-tête, nous bidonnions, nous trinquions; jamais malades ne firent autant de bruit et ne gambadèrent ainsi sur un train en marche! On eût dit d'une cour des Miracles roulante; les estropiés sautaient à pieds joints, ceux dont les intestins brûlaient les arrosaient de lampées de cognac, les borgnes ouvraient les yeux, les fiévreux cabriolaient, les gorges malades beuglaient et pintaient, c'était inouï.

Cette turbulence finit cependant par se calmer. Je profite de ce moment de répit pour passer le nez à la fenêtre. Il n'y avait pas une étoile, pas même un bout de lune, le ciel et la terre ne semblaient faire qu'un, et dans cette intensité d'un noir d'encre clignotaient comme deux yeux de couleurs différentes des lanternes attachées à la tôle des disques, l'une verte pour signaler la bifurcation que nous devions prendre, l'autre jaune pour nous indiquer la voie de garage. Le mécanicien jetait les trois coups de sifflet réglementaires, la machine fumait et vomissait sans relâche ses crachements d'étincelles. Je referme le carreau et je regarde mes compagnons. Les uns ronflaient; les autres, gênés par le roulis du coffre, ronchonnaient et juraient, se retournant sans cesse, cherchant une place pour étendre leurs jambes, pour caler leur tête qui cahotait à chaque secousse. A force de les regarder, je finis par m'assoupir, quand l'arrêt complet du train me réveilla. Nous étions dans une gare, et le bureau du chef flamboyait comme un feu de forge dans la sombreur de la nuit. J'avais une jambe engourdie, je frissonnais de froid, je descends pour me réchauffer un peu. Je me promène de long en large sur la chaussée, je vais regarder la machine que l'on dételle et que l'on remplace par une autre, et passant devant le bureau, j'écoute la sonnerie et le tic-tac du télégraphe. L'employé, me tournant le dos, était un peu penché sur la droite, de sorte que, du point où j'étais placé, je ne voyais que le derrière de sa tête et le bout de son nez qui luisait, rose et perlé de sueur, tandis que le reste de la figure disparaissait dans l'ombre que projetait l'abat-jour d'un bec de gaz.

On m'invite à remonter en voiture, et je retrouve mes camarades tels que je les ai laissés. Cette fois, je m'endors pour tout de bon. Depuis combien de temps mon sommeil durait-il? Je ne le sais, quand un grand cri me réveilla: Paris! Paris! Je me précipite à la portière. Au loin, sur une bande d'or pâle, se détachaient en noir des tuyaux de fabriques et d'usines. Nous étions à Saint-Denis. La nouvelle court de wagon en wagon. Tout le monde est sur pied. La machine accélère le pas. La gare du Nord se dessine au loin,

nous y arrivons. Nous descendons, nous nous ruons sur les portes, une partie d'entre nous parvient à s'échapper, l'autre est arrêtée par un cordon de troupes. On nous fait remonter de force dans un train qui chauffe, nous voilà repartis Dieu sait pour où !

(A suivre.)

J.-K. HUYSMANS.

GAZETTE MUSICALE.

LA MONNAIE

Nous lisons dans *l'Etoile belge*, à propos de la réouverture prochaine de la Monnaie :

" Les conditions de l'abonnement ont subi quelques modifications.

" Toute personne peut devenir titulaire d'une des loges réservées à cet effet, en avoir la propriété exclusive (les jours d'abonnement courant), y envoyer qui elle veut. Pour cet abonnement spécial, on s'entendra de gré à gré avec la direction.

" Moyennant une majoration d'un tiers sur le prix de l'abonnement, le titulaire d'une loge de quatre ou six places pourra partager son abonnement avec quatre ou six autres personnes déterminées.

" L'abonnement aux fauteuils d'orchestre est de 60 francs par mois, soit 480 francs pour la saison; aux fauteuils de balcon, 50 francs par mois, soit 400 francs. L'abonnement au mois subira une augmentation d'un quart à toute place.

" Les mois d'abonnement se composent de dix-huit représentations.

" Il est scrupuleusement entendu que les abonnés de loges et places fixes ne pourront occuper que les places par eux retenues et désignées au contrat d'abonnement. L'abonnement dit *aveugle* est supprimé. "

Il n'est donc malheureusement pas question de la suppression de l'abonnement. D'accord avec l'administration communale, les directeurs ont maintenu cette pernicieuse institution... Ce serait dès lors peine perdue de nous étendre sur ses inconvénients, et de répéter que MM. les abonnés, tout en payant moitié moins que les spectateurs ordinaires, s'arrogent le droit de faire la loi au théâtre.

Nous ne dirons point aujourd'hui à MM. les directeurs ce qu'ils gagneraient à se débarrasser de cette coterie, et nous faisant l'écho des plaintes du public, nous nous bornerons à indiquer certains inconvénients auxquels il est encore temps de remédier pour la campagne prochaine.

Une première réforme à établir serait la fermeture des portes pendant les actes. A Berlin, dès que le chef d'orchestre donne le signal d'attaque, l'accès de la salle est interdit. Chacun le sait, et chacun arrive à temps; quant aux retardataires — qui ne sont généralement pas des amateurs, mais des désœuvrés — ils restent dans les couloirs ou au foyer en attendant l'acte suivant.

Ici, au contraire, il est de bon genre d'arriver après les autres, de partir avant la fin, d'être bruyant, d'obliger le monde à se lever pour faire place, et d'empêcher ainsi ceux qui sont venus pour la musique d'entendre l'orchestre et les chanteurs. N'avons-nous pas nous-même entendu, l'an dernier, un abonné, laissant retomber sa banquette, s'écrier à haute voix en s'adressant à un voisin : " Ah ! que j'ai bien diné ! " Cela se voyait de reste. A Berlin, pareille chose serait impossible, et à Bruxelles même on a inauguré le système que nous préconisons aux Concerts-Populaires, aux concerts des Artistes-Musiciens, du Conservatoire, du Cercle-Artistique.

Les abonnés, cependant, non contents d'arriver au milieu des actes, causent à haute voix pendant la plus grande partie de la soirée. Nous nous trouvâmes un jour au balcon entre deux groupes de causeurs qui s'interpellaient, et entretenaient en outre une conversation suivie avec les occupants des loges auxquelles nous tournions le dos. Un *chut* ne les fit pas taire; ils prirent même un malin (?) plaisir à élever encore la voix, à tel point que ne voulant pas nous exposer à une affaire en dérangeant ces messieurs *chez eux*, nous quittâmes le théâtre. Pourquoi donc ne pas forcer les abonnés à respecter la liberté des autres ?

Nous recommandons aussi à MM. Stoumon et Calabrési une autre mesure en usage à Berlin. Pour éviter au public l'ennui de *faire queue*, la direction du théâtre s'est entendue avec l'administration des postes pour l'émission de cartes-correspondance d'une forme spéciale. Désire-t-on retenir des places d'avance, il suffit de jeter dans la boîte du théâtre une de ces cartes ainsi conçues : *M. X..., rue..., n°..., désire... stalles d'orchestre pour la représentation des Huguenots du jeudi... janvier courant.* Dès la réception de cette carte, le contrôleur y appose un timbre portant le mot *accordé*, et après avoir indiqué le numéro des stalles ou de la loge, la remet à la poste. S'il n'y a plus de places, la carte n'est pas renvoyée. Ces cartes ne s'appliquent qu'aux représentations annoncées plusieurs jours à l'avance. Au jour de la représentation, les personnes munies de ces cartes vont retirer leurs billets avant dix heures; les billets non réclamés alors retournent au bureau de la location ordinaire, lequel ne s'ouvre qu'à dix heures. Lors de notre séjour à Berlin, nous nous sommes fort bien trouvé de ce système.

Nous fondons grand espoir sur la prochaine campagne théâtrale. La direction a fait de grands sacrifices pour adjoindre à la troupe une artiste que Berlin nous cède à regret. *Minnie Hauk* est une femme charmante, douée d'une fort belle voix, pleine de feu et d'intelligence.

Le reste du personnel n'est pas sensiblement modifié; au surplus, en voici le tableau :

Chefs de service : MM. Dupont, premier chef d'orchestre; Warnots, chef d'orchestre; Lapissida, régisseur général; Masson, régisseur; Hansen, maître de ballet; Haek, machiniste en chef; Jean, préposé à la location. — Contrôleur en chef.

Grand-opéra, traduction, opéra-comique. — Ténors : MM. Tournié, Bertin, Lefèvre, Lemerrier, Guérin, Masson.

Barytons : MM. Devoyod, Guillen.

Basses : Queyrel, Choppin, Chappuis, Mechelaere.

Chanteuses : M^{mes} Minnie Hauk, Fursch-Madier, Alice Bernardi, Hamakers, Faberth, Blum, Lurie, Ismaël, Lucy, Louise Maes, Léonie.

Artistes de la danse. — Danseurs : MM. Poigny, Hansen, Duchamp, Wagner, Deridder.

Danseuses : M^{mes} Thérésina Ricci, Rosina Viale, Emilia Mauri, Lucia Zuliani.

Dans quelques jours nous pourrons juger; bornons-nous pour le moment à souhaiter bonne chance à MM. Calabrési et Stoumon.

RÉAL.

P. S. — Bonne nouvelle : MM. Stoumon et Calabrési, désireux de procurer au public bruxellois l'occasion d'entendre du nouveau, sont en négociation avec l'excellente troupe de l'Opéra de Vienne. Celle-ci donnerait à Bruxelles en avril prochain un certain nombre de représentations extraordinaires, et nous pourrions entendre les *Maîtres Chanteurs* et la *Walküre*, deux des meilleurs opéras de Wagner. L'incomparable Materna prêterait son concours à ces représentations.

LE CONCOURS DE CHANT

A ANVERS.

N'ayant pu assister au concours d'Anvers, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de reproduire le remarquable article du *Précurseur*, article qui, au dire de nombreux auditeurs très-compétents, résume la question d'une façon très-exacte. Voici ce que dit le journal anversoïse :

Le concours de chant d'ensemble a été repris hier après-midi dans la grande salle de la Société royale d'Harmonie pour la division d'excellence et la division d'honneur.

Dans la première ont concouru :

1^o La *Cecilia*, de la Haye, 1^{er} prix de la section néerlandaise ;

2^o La *Liederkrantz*, de Cologne, 1^{er} prix de la section allemande ;

3^o L'*Orphéon Roubaisien*, 1^{er} prix de la section française ;

4^o *Les Bardes du Hainaut*, de Quaregnon, 1^{er} prix de la 1^{re} division belge ;

5^o *Les Artisans de Jupille*, 1^{er} prix de la 2^e division belge.

Le prix a été décerné par 8 voix aux *Artisans de Jupille* qui ont parfaitement interprété le joli chœur *Ode à Rubens*, de notre concitoyen Jos. Callaerts.

Sept voix ont été données à la *Cecilia* de la Haye et quatre aux *Bardes du Hainaut* de Quaregnon. Le succès des *Artisans de Jupille* est dû principalement à la grande justesse de leur exécution et à la fraîcheur des voix. Pour rester vrai, ajoutons que le chœur dont ils avaient fait choix n'offrait pas de bien grandes difficultés.

La *Cecilia* de La Haye s'est distinguée par une excellente sonorité et un bon ensemble. La manière distinguée dont elle a chanté le *Super flumina Babylonis* de Ferd. Hiller, lui aurait certainement valu la palme si elle n'avait pas compromis la justesse en baissant d'une façon assez sensible.

Quant aux *Bardes du Hainaut* de Quaregnon, quoique les plus nombreux (109 exécutants), ils ont échoué à cause même de la violence de leur émission, pas toujours irréprochable sous le rapport de la justesse.

Du reste, intentions excellentes, mais pas tout à fait réalisées.

Les exécutions de ces trois sociétés ont été fort belles et cela explique la faible majorité à laquelle le prix a été remporté.

Passons maintenant au grand événement du jour, au concours d'honneur auquel ont pris part la *Société Chorale* de Bruxelles, dirigée par M. Fischer, et les *Méломans* de Gand, sous la direction de M. Nevejans.

Cette lutte de géants entre deux des meilleures Sociétés du pays, et ce n'est pas peu dire, car la Belgique est la plus riche des nations en excellentes phalanges chorales, a soulevé le plus vif intérêt, surtout à cause de l'importance

extraordinaire du chœur imposé, *Anvers*, composition de Peter Benoît, et des difficultés inouïes dont l'auteur a semé son œuvre.

Nous reparlerons de la symphonie chorale à triple chœur écrite par Benoît, et tous les éloges que nous en avons faits sont restés cependant bien au-dessous du succès éclatant qu'elle a obtenu. L'audition de cette œuvre grandiose a produit une vive sensation et a provoqué l'enthousiasme général.

Nous pouvons affirmer hardiment que jamais composition aussi grande de facture et aussi noble de caractère n'avait été créée pour un concours de chant et que les sociétés qui l'ont traduite aussi magistralement que l'ont fait la *Chorale* et les *Méломans* se sont placées au tout premier rang.

Nous n'avons ici ni le temps ni l'espace nécessaires pour aborder aujourd'hui l'étude technique de cette conception grandiose. Nous devons nous borner à rendre compte de l'effet immense produit par les brillantes exécutions des Sociétés rivales.

L'embarras du jury a dû être bien grand et si la chose eût été possible, le premier prix eût certainement été partagé.

La *Chorale* de Bruxelles l'emportait par le fini de l'exécution, la distinction de son phrasé et la délicatesse extrême de ses nuances, tandis que les *Méломans* étaient supérieurs en énergie et c'est cette énergie dans l'interprétation du chœur imposé qui leur a mérité la première distinction.

Les deux sociétés sont la perfection même, celle-ci ne peut être poussée plus loin.

En entendant chanter par la *Chorale* le beau chœur de F. Riga, *Les Esprits de la nuit*, nous avons été tenus sous le charme d'une expression saisissante jointe à une sonorité merveilleuse et à une rare distinction de style. Les voix fondaient dans un velouté charmant. Les *Méломans*, eux, ont enthousiasmé par l'extrême chaleur qu'ils ont mise à chanter les *Emigrants irlandais*, de Gevaert.

A l'un la grâce et la pureté, à l'autre la puissance et la fougue.

Aussi, n'est-ce que par 11 voix sur 19 votants que les *Méломans* l'ont emporté. La *Chorale* a obtenu 7 voix.

Un membre du jury qui ne peut être que Peter Benoît, si nous avons donné leur juste valeur aux quelques mots que le président a cru prononcer avant de faire connaître la décision des juges, a émis le regret de ne pouvoir partager la première récompense et considérant les concurrents dignes l'un de l'autre, il les a réunis dans une accolade fraternelle.

Le second prix a été ensuite donné par acclamation et à l'unanimité à la *Société Chorale* de Bruxelles.

Pour être justes, disons franchement que les Gantois ont eu les atouts de leur côté en chantant le chœur imposé dans la langue flamande où il avait été conçu et en se faisant entendre les derniers. L'œuvre a été encore mieux comprise et mieux appréciée à une seconde audition. L'oreille de l'auditoire en a mieux recueilli toutes les beautés.

En résumé, le concours d'honneur a été le plus brillant auquel il nous ait jamais été donné d'assister.

Honneur et merci au *Cercle Grisard* qui a si noblement fait les choses et qui nous a procuré l'occasion d'entendre cette vraie solennité musicale.

MONITEUR INDUSTRIEL BELGE

JOURNAL COMMERCIAL, INDUSTRIEL ET FINANCIER

Sommaire du n° 24 — IV^e année

ARTICLES DIVERS.		Pages.		Pages.
Association des ingénieurs de Liège	364-365		Protection des marques de fabrique en Angleterre.	372
Congrès des bibliothécaires anglais.	370		Recherches de débouchés nouveaux	361
Création de Chambres de commerce françaises à l'étran- ger (De la)	361-363		Société d'encouragement pour l'industrie nationale	370
Epreuves des ponts métalliques en France	370-374		Société des ingénieurs civils de Paris	365-367
Exposition permanente des marques de fabrique à Paris	374		Tannerie américaine (la)	363-364
Fédération des Sociétés scientifiques de Belgique	361		Travaux du Saint-Gothard (avancement des)	371
Grisou (le)	367		Revue commerciale	372-373
Lignes télégraphiques souterraines en Allemagne (les)	367		Revue financière	375
Musée commercial et industriel à Paris	371		Adjudications	373-374
Nouveau métal (un)	367		Résultats d'adjudications	374-375
Profondeur de l'Atlantique.	371-372			
			ARTICLES A GRAVURES.	
			Machine à simple effet Wigzell et Halsey.	370
			Marteaux à vapeur	368-369

PRIX DE L'ABONNEMENT { Belgique. un an, 25 francs.
France et Allemagne — 30 —

EL PLATA INDUSTRIAL Y AGRICOLA

Journal des intérêts matériels de l'Amérique du Sud
BUENOS - AYRES

PRIX DE L'ABONNEMENT : Europe 60 francs.

JULES MEEUS, Administrateur-Gérant

46, BOULEVARD CENTRAL, BRUXELLES

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS
FABRIQUE

DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS

Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAINE

COULEURS POUR AQUARELLE

et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE, EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,
Meubles d'atelier anciens et modernes,
Panneaux, Chevalets d'atelier, de campagne
et de luxe, Boîtes à couleurs, Parasols,
Chaises, etc.

PLANCHES A DESSINS

Tés, Équerres, Courbes, Broses,
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^e

Campo Frères, Neveux & Successeurs, r. Royale, 78

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld,
Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^e a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Evrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES Rue de l'Industrie, 26 BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

COUVERTURES POUR CAHIERS D'ÉCOLIERS

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine
Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. du Moniteur Industriel Belge.



COURRIER HEBDOMADAIRE
ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

46, BOULEVARD CENTRAL, 46
BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 "
Étranger : id 12 50
Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux libraires.
A Londres, chez SAMPSON LOW and Co, 188, Fleet street, E. C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez ROZEZ, DECQ et à l'Office de Publicité, r. de la Madeleine;
Au Bureau de la Chronique et chez SARDOU, Galeries-Saint-Hubert;
Chez LESCUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce, et chez ARMES, rue de Namur.

SOMMAIRE :

*Salon de Gand .— Coups d'œil et clins d'yeux. — Les livres. — Lettre d'un paysagiste. —
Idée de poète. — Gazette musicale. — Bavardages.*

SALON DE GAND.

I.

La trentième Exposition triennale de Gand s'est ouverte dimanche dernier au Casino. Les feuilles à faits divers vous ont narré la chose par le menu, depuis le traditionnel : « Messieurs, l'Exposition est ouverte ! » jusqu'aux nombreux speechs du banquet, ce mot de la fin de toutes les solennités flamandes.

L'exhibition gantoise de cette année est infiniment plus intéressante qu'il y a trois ans, les « croûtons » sont en bien moins grand nombre : le jury des refus a fait près de six cents victimes, et aurait pu en faire davantage !

Le placement est raisonnable en général et a été fait sans parti-pris. Les artistes bruxellois doivent à MM. Hennebicq et Van Camp de chaleureux remerciements. Ce dernier, notamment, a donné l'exemple rare de la modestie et du dévouement en plaçant son propre tableau dans un coin, et cependant il compte parmi les plus jolies choses du Salon... ce qui nous porte à regretter son trop parfait désintéressement.

J'ai dit l'Exposition exceptionnellement intéressante.

L'envoi parisien est nombreux et digne. En tête de la spirituelle pléiade brillent MM. Edouard Richter et ses *Orientales*, P. Laurens et son fameux *Marceau, la Serre*, de Mlle Abbema, *Thomas Diafoirus* de Muller, Fantin, Robert-Fleury, Richet, Hector Leroux, Lefèvre, Ravel, Bance.

L'école de Dusseldorf a donné avec une égale ardeur; [des paysages, des figures, des animaux dessinés d'un pinceau sec, très-colorés, sans grand souci de la perspective aérienne, se découvrent un peu partout, signés : Oeder, Kessler, Jungheim, Plathner, Pohle, Schulz, Schoënleber, Lorek, Lommers, Von Raven, Von Der Beek, Von Bernuth, Von Eckenbrecher et d'autres encore bien plus tintamarrants !

Un entrefilet spécial pour M. le professeur à l'Académie de Berlin, Charles Gussow, le puissant coloriste que l'on sait, dont l'envoi au présent Salon est étonnant.

Les Hollandais ne sont pas nombreux, mais ils sont parfaitement représentés.

L'école d'Anvers obscurcit çà et là les panneaux gantois. Heureusement que Termonde, Rosseels en tête, vient y jeter les rayonnements de sa claire palette. Le contingent liégeois est important et complet : peintures de Philippet, sculptures de Lambert Herman, eaux-fortes de Dewitte brillent au premier rang.

Presque tout le Bruxelles artiste est présent à la

rampe — ou dans les frises ; le *Cercle artistique*, toujours aussi vivant, aussi chevelu ; l'Observatoire, toujours aussi mort, aussi chauve... Les toiles de MM. Artan, Bouvier, Heymans, Coosemans, Asselbergs, Verwée, Meunier, Tscherner, Baron, Smits, Ragot, TerLinden et celles du capitaine Hubert, toujours sur la brèche, comptent parmi les plus remarquables et les plus remarquées.

De Mons ont répondu les peintres à l'huile, à l'eau, à l'acide : MM. Hennebicq et Bourlard pour la peinture, Cambier pour l'aquarelle, Danse et Lenain pour l'eau-forte — j'allais oublier M. Brunin pour la sculpture.

Ce qui fait plaisir dans cette Exposition, c'est que l'on n'y cueille point de migraine et que l'on s'y trouve à l'aise sur-le-champ : nombre de vieilles connaissances s'y rencontrent, la plupart des tableaux, en effet, ont déjà été vus « quelque part », soit à Bruxelles, soit à Anvers, soit à Paris. La fièvre n'a pas été aussi féconde cette année dans les ateliers. On rencontre un grand nombre d'excellentes natures-mortes ; à leur tête brille la superbe page de fleurs, fruits et légumes de Ragot. Les tableaux de genre séduisent toujours le public, qui raffole des jeux de mots à l'huile, des calembours au blaireau.

Si les sculpteurs sont rares, les bonnes sculptures le sont davantage. Citons la réduction en marbre du très-fameux groupe de *Monsieur Sarah Bernardt*, le Pêcheur batracien de Genito, le portait de Vieuxtemps de Godebski, les pochades de Lambeaux, la *Nuit* de Lambert Herman, déjà nommé, et enfin et surtout les trois bustes de tout premier ordre de Paul de Vigne.

MM. Staquet, Uytterschaut, Hoeterickx, De Beeckman, Delbeke composent l'élite exposante des maîtres de l'aquarelle.

Les portraits sont rares. Par contre les paysages de terre et de mer sont plus nombreux que jamais. Le paysage sera décidément la conquête de l'art moderne et aura complètement détrôné ces pancartes démodées qu'on étiquette « Peinture d'histoire ». Elle compte pourtant quelques fervents encore. Par-ci, par-là, quelque artisan en retard lui broie du rouge ou du brun, imperturbablement, — sans se douter que l'art a marché depuis qu'il est sorti de son académie. Et le Casino gantois sert d'arène à ce grotesque tournoi de l'art antédiluvien contre le naturalisme, contre la modernité. *Antwerpen, Gent, Mechelen, Parijs*, (je copie ces noms barbares au coin des tableaux) ont envoyé à la rescousse des guerriers en toc, des évêques en tôle, des seigneurs en zinc, tout le bataillon galvanoplastique des peintres d'histoire. — Mais les fantastiques bonshommes en pain d'épice et en carton-pierre s'en sont allés en miettes à l'éclat de rire de Jérico qui

salua leur apparition dans les frises des panneaux gantois !

(A suivre.)

MARC VÉRY.

COUPS D'ŒIL ET CLINS D'YEUX.

Ils se quittèrent un dimanche de septembre, par la pluie. Toute la matinée ils avaient erré dans le bois de Boulogne, d'Auteuil à la Porte-Maillot, le long du lac, seuls ou presque seuls. De rares promeneurs ; de ci, de là, assis par terre, dans l'herbe ensoleillée des clairières, les déjeuners champêtres de quelques familles idylliques et matinales. Un prêtre, une voiture vide, deux femmes en deuil.

Ils causaient comme des camarades qui, chacun de son côté, vont s'en aller pour un long, très-long voyage. De temps en temps ils entraient dans un fourré maigre, et là s'embrassaient, plusieurs fois de suite, avidement.

Ils n'avaient ni tristesses ni regrets, mais plutôt un peu d'embarras et de malaise. Tous les deux sentaient que leur liaison ne pouvait plus durer. Peut-être même éprouvaient-ils un soulagement secret en songeant qu'ils n'auraient plus d'anxiétés ; une joie intime et égoïste en réfléchissant qu'ils allaient être libres, délivrés l'un de l'autre, de leur présence à heure fixe, de leurs rendez-vous, des cadeaux, des prévenances, des délicatesses, de tous les encombrants et indispensables accessoires de l'amour. Qui sait aussi s'ils croyaient absolument à ce mot : « Adieu », qu'ils s'étaient décidés à prononcer. Maintenant qu'ils s'étaient revus, qu'ils étaient là, l'un en face de l'autre, ils hésitaient, trouvaient qu'une lettre aurait mieux valu, était plus commode. Ils rompaient de leur plein gré, rien ne les y forçait. Ils auraient pu continuer et jugeaient qu'ils avaient été assez loin ; oui, ils en avaient assez, la lassitude leur était venue, mais ce mot « Adieu », ce mot nécessaire, leur pesait à la langue. Chacun s'étudiait à l'éviter. Ils le remuaient dans leur bouche sans oser le laisser sortir. Ils auraient été heureux de l'entendre, mais chacun par vanité se défendait de le dire le premier. Et pendant qu'en eux l'orgueil luttait ainsi contre la volonté, ils marchaient serrés l'un contre l'autre, avec l'attitude des amoureux sincères, la gêne gracieuse d'une passion au début. Lui, de temps en temps, par habitude ancienne ou pour faire quelque chose, pressait contre sa poitrine le bras qu'elle lui donnait, jouait avec sa main, la caressait à travers la peau du gant. En même temps d'un air négligent, il coupait l'air avec sa canne qui sifflait, abattait les têtes jaunes des pissenlits en fleur, faisait des moulinets. Elle, se répandait en paroles, commençait des histoires qu'elle ne finissait pas, lui donnait de grands détails sur des personnes indifférentes, soupirait, trouvait le bois très-beau, racontait une pêche à la ligne où elle n'avait pris que des « savetiers » et se désolait de n'avoir point de pain à jeter aux canards dont les escadres coinçonnaient sur le lac, auprès d'eux. Une femme en bonnet blanc passa. Elle ne vendait que des *plaisirs*. Ils en achetèrent une poignée qu'ils se

disputèrent. Ils tentaient de se les arracher, se les brisaient dans les mains, se jetaient les miettes à la figure, s'en débarrassaient. Quand il n'en resta plus, ils voulurent recommencer le jeu, hétérent la marchande dont la cliquette au loin retentissait. Mais, cette fois, ils voulurent les gagner, et longtemps, penchés sur la boîte en fer-blanc, ils s'amuserent à voir tourner sur les chiffres du cadran l'aiguille rouge et bleue. Puis l'ennui les prit. Ils demandèrent le nombre de coups qu'ils devaient, onze. Ils ne crurent pas pouvoir se dispenser de parfaire la douzaine et payèrent sans emporter les *plaisirs* qui leur revenaient. En route, mutuellement ils se répétaient que la bonne femme avait eu l'air très-étonné.

Il espérait qu'elle aurait faim, lui offrit à déjeuner, comptant ainsi passer plus aisément le temps, rompre la monotonie augmentante de la promenade. Elle refusa. « Tu n'as pas même pas soif ? » Non, elle n'avait besoin de rien. Elle était contente d'être auprès de lui, cela lui suffisait. Comme elle était un peu fatiguée, elle pria seulement qu'on s'assît sur un banc. Alors, il se tint debout devant elle, et pendant qu'elle fouillait la terre du bout de son ombrelle, lui, la main appuyée sur son genou, la canne tendue, tournant brusquement sur le talon, s'exerçait à tracer sur le sable de grands ronds, réguliers.

— Viens ici, dit-elle, auprès de moi.

Qu'est-ce que tu me veux ? — C'était une farce qu'elle avait imaginé de lui faire. Elle lui souffla dans l'oreille violemment, et rit aux éclats de sa grimace douloureuse, pendant cinq minutes. Puis sans transition, promenant autour d'elle un grand regard enthousiaste, elle assura qu'elle aimerait bien vivre comme ça, dans une campagne, être tranquille. L'idée de séparation s'était totalement effacée de son esprit, et avec un grand sérieux, elle lui parlait d'une habitation dans un sentier qu'ils avaient suivi, à Meudon, une après-dînée de pluie, sa robe rose haut retroussée et son parapluie fortement secoué par le vent au-dessus de sa tête. Elle s'installait au fond d'un jardinet où donnait accès une porte de treillage coquettement encapuchonnée de roses grimpantes, et tous deux, elle brochant, lui travaillant, menaient là une existence de mariés d'opéra-comique. Soudain le sentiment de la réalité lui revenant, les larmes aux yeux, elle disait : « Comme c'est sot, hein ! nous allons nous quitter et nous faisons des projets. »

L'heure des courses approchait, des voitures nombreuses sous un ciel voilé, montaient vers Longchamps. Dans une contre-allée solitaire ils marchaient, sans rien voir de la foule. Plein de morceaux de journaux, de couvertures de papier à cigarettes, de tessons, de bouteilles vides, le sentier se tordait sous des feuillages pauvres. Quelquefois l'enlacement de deux arbustes les arrêtait, et c'était encore un prétexte à baisers.

Le ciel se couvrait : des gouttes de pluie commençaient à tomber : la soirée était pleine de menaces d'ouragan : un vent violent soufflait qui lui cinglait le visage avec les brides lâches de son chapeau. Ils se levèrent d'un fourré désolé où ils s'étaient assis, à deux pas de Madrid, et où ils étaient demeurés silencieux, écrasés par l'ennui de cette interminable journée qui, à tout propos, les forçait à recommencer leurs adieux. Ils se croyaient obligés à des nouveautés d'express-

sion dont la recherche les épuisait. Ils avaient, un à un, une à une, usé tous les synonymes, toutes les périphrases, s'étaient souri douloureusement avec des « au revoir » pendant qu'ils jetaient au ciel des coups d'œil jugés d'un grand effet. Au moment où il retourna cinquante pas en arrière pour chercher ses gants qu'il retrouva heureusement au milieu d'une touffe d'herbe jaunâtre, elle éclata en sanglots. Subitement, elle venait de songer qu'elle ne le verrait plus, que c'était fini ! Un grand trou semblait s'être creusé au-devant d'elle ; elle éprouvait dans la région du cœur comme un décrochement, sentait quelque chose de lourd qui pendait, se trouvait horriblement malheureuse, avait l'idée d'un abandon dans un pays sans limites, et pleurerait abondamment des larmes chaudes qui commençaient à lui rougir les yeux. La pluie redoublait, il fallait gagner les chemins fréquentés. La coquetterie, la peur d'être vue des passants la contraignirent à se consoler. Elle essuya ses yeux, lui sourit, quand imitant le zélayement du langage des nourrices il lui dit de « faire la risette », prit son bras, marcha très-vite. Deux cents mètres plus loin, ils étaient à Fabri, chez Gillet, l'entrepreneur de noces.

Longtemps, elle devant un verre de sirop, lui devant un verre d'absinthe gommée, écoutant tomber sur la toiture vitrée du café les colères de la pluie, regardant entrer effarés et dégouttants d'eau les promeneurs surpris dans le bois de Boulogne, ils restèrent là. Elle eut vite épuisé l'intérêt des journaux illustrés que le garçon avait mis devant elle, et quand à deux ou trois reprises, elle eut retourné sans les regarder ni les lire les pages du *Charivari* et du *Journal Amusant*, quand il eut jeté son cigare qui se fumait mal, ils prirent le parti de causer. Ils parlèrent d'eux, en aspirant au passage d'une voiture vide. Il en était arrivé à lui réciter la préface de son roman, quand le garçon en vedette sur la portière, d'un signe, fit arrêter un fiacre, un maraudeur, qui exploitait le mauvais temps. Alors, il s'en allèrent, dérangeant dans leur empressement une partie de carambolage que des jeunes gens avait entamée pour laisser passer la tempête. En voiture, des baisers silencieux. De temps en temps pour parler, il lui montrait des rues où demeuraient des personnes de sa connaissance qu'il lui nommait. Elle ne les connaissait pas et baissant la glace de son côté demandait : « Est-ce qu'il pleut encore ? » Il affirmait que oui, on voyait encore des parapluies, et pour la mieux renseigner, étendant sa main au dehors de la voiture, lui assurait qu'on ne sentait que quelques gouttes à peine.

On arrivait, déjà ils apercevaient la chapelle expiatoire de Louis XVI. La voiture roulait dans ces rues sans boutiques avoisinant St-Augustin, dans ce quartier plein d'un ennui solennel, furieusement ils s'embrassaient en se répétant : « Adieu, adieu, adieu. » Les mains se sont serrées à faire craquer les gants, les bouches se sont touchées une dernière fois dans la portière ouverte, la voilà descendue. Et tandis que le cocher tournait, un instant encore il l'aperçut au lointain. Elle filait vite en remettant dans sa poche, avec un geste coquet, le mouchoir blanc qui venait d'essuyer le flot de larmes qu'après de lui elle était parvenue à retenir.

HENRI CÉARD.

LES LIVRES.

Rubens et l'École d'Anvers, par Alfred Michiels. — 4^e édit. 1877, Paris : H. Loones, éditeur — Bruxelles : Librairie Rosez.

Déjà les arches triomphales de la cité flamande ont perdu leurs fraîches couleurs, l'ouragan a semé un peu partout les drapeaux qui témoignaient de l'enthousiasme artistique des bourgeois de là-bas, les académiciens étrangers sont retournés dormir sur leurs classiques lauriers, et les habitués de nos cafés ont revu la barbe neigeuse de notre vieil ami Ludwig Wihl... Les fêtes du centenaire sont terminées, ou peu s'en faut ; après les ivresses de la foule, chacun rentre au logis, heureux d'y retrouver un peu de calme, mais charmé d'avoir refait connaissance avec le peintre illustre des nudités christiano-païennes. Le moment est venu de lire sa vie, et de chercher dans des pages savantes le fin mot de son talent superbe ; voilà pourquoi nous recommandons à nos lecteurs le livre d'Alfred Michiels.

De fait notre compatriote est arrivé bon premier dans la course des historiographes de Pierre-Paul, non-seulement parce que son livre est bon, mais parce qu'il est complet. Cette réimpression a tout l'attrait d'une nouveauté, et nous avons trouvé des choses excellentes dans les pages du joli volume. Et d'abord les origines de l'école anversoise, — de cette école qui aboutit à Rubens et à Jordaens, et non pas à Jan Van Beers, — y sont tracées à grands traits. Nous voyons alors défiler devant nous les prédécesseurs du maître, de Quentin Metzys à Jean Floris ; puis ses initiateurs, et Adam Van Noort à l'influence discutée. Enfin, nous arrivons au cœur du sujet, à cette vie de Rubens, belle comme une légende, instructive surtout pour qui l'étudie avec fruit. Le tout est parsemé de pages critiques, intéressantes et savantes toujours, maintes fois aussi justes et recommandables.

Nous ne nous arrêterons pas du reste à discuter les détails. Pour nous, Rubens est au-dessus de la polémique, et le livre d'Alfred Michiels est digne d'intéresser le chercheur et d'éclairer l'ignorant. Michiels a dès longtemps pris sa place parmi les critiques autorisés. Nous ne ferons pas de rapprochement entre lui et d'autres maîtres, Fromentin par exemple, au style éblouissant, Gustave Planche, souvent si profond, Descamps et tant d'autres.

Nous nous bornerons à répéter que le livre que nous avons sous les yeux est vraiment complet ; on y trouve en même temps que le peintre, — le diplomate et l'homme d'intérieur, l'inférieur glorieux de l'obscur duc d'Aerschot, le mari d'Isabelle Brandt, et l'ami du bourgmestre Roeko.

GERALD EEN.

Nous examinerons, samedi prochain, le poème de notre compatriote Jules Wilmar, et sa tant longue préface.

LETTRE D'UN PAYSAGISTE.

Tu auras été surpris de lire, dimanche passé, une lettre de moi aussi écourtée, cher ami...

Mais si le paysagiste propose, le metteur en pages dispose. La fin de ma lettre avait été oubliée sur le marbre de l'imprimerie, oubli qui donnait triste figure à mon épistole, de même que les deux coquilles *halette* et *volitent* qui l'émailaient, m'exposent aux longues rancunes de l'Académie.

Nous avons laissé les Anversoï — et autres — face à face avec la *Descente de croix* et reconnaissant deux Dieux dans la vieille basilique.

Des exhibitions de peintures et de gravures, de riches et nombreuses collections, sont livrées à la noble curiosité des visiteurs. C'est d'abord l'inestimable musée Plantin, où se trouvent les premiers portraits de Rubens, sublimes balbutiements; puis c'est la très-intéressante Exposition de tableaux et d'objets d'art anciens, rue de Vénus; c'est la montre des tableaux que Verlat a rapportés de Palestine, c'est enfin, exhibition capitale, unique, l'innombrable série de gravures et de photographies d'après les immortelles productions de Rubens. C'est là seulement qu'on peut se faire une idée de l'œuvre merveilleux du maître.

Et je m'en suis allé songeur et retrouvant, autour de moi, par les rues en joie, par les places enguirlandées, les types splendides de Rubens, les filles blondes aux chairs roses, fleurs des bords de l'Escaut, toujours aussi fraîches, aussi épanouies, fruits de l'espalier flamand toujours aussi dorés, aussi appétissants..... Mais où est le cœur, mais où sont les lèvres du maître — et surtout dans quelles mains ont passé ses pinceaux ?

Et aujourd'hui que je ne suis plus dans ce bruyant tourbillon de rires et de cris, de festons et de lumières, je me souviens et je médite. Je songe à cette grande époque disparue, je songe à la géniale pléiade d'artistes en tous genres qui illustrèrent ces Flandres si riches et si prospères et que domina de toute sa nerveuse robustesse, de toute sa rayonnante santé, cette déité flamande *Petro-Paulo Rubens* !

Tu m'as demandé, cher ami, si la plage de Nieuport était faite pour les peintres. Ma réponse sera des plus affirmatives. Que faut-il à l'artiste? Le recueillement et la solitude. Or, Nieuport-Bains est des plus recueillis et des plus solitaires. Sa plage est vierge, de rares talons bourgeois l'égratignent et la souffletent. Cependant les villas et les hôtels sont habités; à l'heure du bain on assiste à un léger va-et-vient, un mouvement éphémère se produit et déjà chacun rentre chez soi, se calfeutre et contemple la mer de derrière les vitres. — On dirait qu'ils en ont peur, et je crois bien qu'il faudrait les enfermer comme des renards pour les faire sortir de leurs observatoires.

La plage est immense, satinée et lustrée, avec des mares et des grandes taches souillées de coquillages, coupée de larges bandes creuses que la mer, au reflux, abandonne pleines d'eau. — Elles luisent au loin comme de grands

miroirs aux formes bizarres et voient grouiller la pittoresque populace des marins en herbe. Les dunes moutonnent à perte de vue, plantureuses ou pelées, plates ou gibbeuses, çà et là, sur les pentes, bleuies de ce beau chardon que respectent les ânes, ou rougies, aux creux, de luzerne parfumée que broutent les lapins, à l'aube.

Peu de ces grands navires réguliers, aussi ennuyeux à peindre que les maisons neuves, mais nombre de barques de pêche, éraillées, pittoresques, aux voiles rouges ou bistres, sabots intéressants, cirés de ce beau noir de goudron, où le ciel se reflète et qui sèment des notes d'aile de corbeau dans les blondeurs et dans les chatoiements des plages étincelantes.

Hâte-toi, la mer bâille, le vent murmure, hâte-toi. Prends des toiles nombreuses, ta plus large palette, ton plus souple couteau, charge ta boîte des amples blancs, des ocres éclatantes et des cobalts sonores qui te donnent la mer, les sables et le ciel — en tubes !

MARC VERY.

IDÉE DE POÈTE.

Si l'on vous avait dit avant votre naissance :
« Vous pouvez, rejetant la triste humanité,
Rester dans le néant pendant l'éternité
Et des terrestres maux n'avoir point connaissance ;

*La vertu pour le monde est signe d'impuissance,
Le talent est pour lui fausse divinité,
Son vrai Dieu, c'est l'argent, il a l'impunité,
Et le vice enrichi, voilà ce qu'il encense. »*

*Si l'on vous avait dit : « Vous aurez le plaisir,
Les honneurs, la fortune, à vous donc de choisir !
— J'aurais dit : Ces biens-là, je ne veux les connaître.*

*— Vous aurez la science. — A quoi bon de savoir !
— Le soleil est si beau ! — Je ne veux pas le voir.
— Elle pourra l'aimer. — J'aurais dit : Je veux naître !*

MAURICE DU SEIGNEUR.

GAZETTE MUSICALE.

SOCIÉTÉ CHORALE DE BRUXELLES (1).

Nous avons assisté à la répétition des chœurs du concours d'Anvers: *Les Esprits de la nuit*, de François Riga, et *Anvers*, de Pierre Benoît. Ces deux œuvres sont destinées à marquer parmi les compositions pour voix d'hommes publiées depuis nombre d'années.

(1) Cet article qui aurait dû paraître la semaine dernière nous était arrivé en retard.

Le nouveau chœur de Fr. Riga se distingue par une facture large et une parfaite adaptation de la musique au sujet. Il est écrit avec une grande connaissance des masses vocales. L'auteur arrive à de puissants effets et obtient beaucoup de grandeur par les moyens les plus simples.

Il débute doucement sur ces paroles : « Le soir vient, le jour s'enfuit, partout règne le silence, » se résolvant en un bel accord. « C'est la nuit. » Le chœur dépeint d'une façon heureuse « les esprits des morts sortant de leurs tombeaux pour parcourir les lieux qu'ils ont aimés. » On les entend s'agiter et s'entremêler avec un bruissement imitatif admirablement rendu par les traits entre-croisés des voix.

L'auteur n'a pas été moins bien inspiré dans son tableau si frais et si calme de la voluptueuse beauté de la nuit « la lune brille » etc. « et le souffle du soir répand dans l'espace de mystérieuses senteurs. » Il nous prépare aux tendres et mélancoliques souvenirs évoqués dans ces âmes errantes par la vue de ce charmant spectacle « c'est ici qu'autrefois, nos mères bien-aimées » « là, nous avons goûté les suprêmes tendresses. »

Soudain, l'image de la mort vient de nouveau troubler ces chants harmonieux. Mais cette mort elle-même n'est qu'un acheminement vers une réunion finale dans une vie meilleure. Un beau choral, « Mères, filles, ne pleurez plus », amène graduellement et d'une façon empoignante l'hymne final empreint de beaucoup de grandeur et dont l'effet sur le public est certain.

La Chorale a enlevé ce chœur d'une façon admirable, aussi les assistants ont-ils manifesté leur plaisir par des salves d'applaudissements répétées. M. Riga, et c'était justice, a aussi été acclamé avec enthousiasme. Son chœur des *Esprits de la nuit* peut prendre place à côté des œuvres de Soubre, de Gevaert, etc., qui jouissent d'une réputation universelle et méritée. Nous ne doutons pas que d'ici à peu de temps, il ne fasse partie du répertoire de toutes les sociétés chorales et ne soit pour elles un élément de succès. Félicitons aussi M. L. Solvay, dont les paroles sont très-poétiques et très-réussies, et ne pouvaient manquer d'inspirer son collaborateur musical.

L'*Anvers*, de P. Benoît, forme contraste avec l'œuvre de Riga, en ce sens que le compositeur anversoïse a hérissé son travail de toutes les difficultés qu'il était possible d'accumuler dans un chant d'ensemble. L'*Anvers* n'est pas un chœur ordinaire, c'est la réunion de trois masses chorales, manœuvrant chacune séparément, s'unissant, s'enchevêtrant, se répondant de la façon la plus curieuse, la plus savante et la plus pittoresque. Les successions harmoniques les plus inattendues, les mouvements et les rythmes les plus compliqués, s'y accumulent. C'est un tour de force musical. Il fallait une audace extrême pour aborder l'étude de cet ouvrage, parfaitement calculé pour mettre à l'épreuve le talent d'une société. La Chorale s'est tirée à son honneur de ce travail. Cependant les Mélomanes de Gand l'ont emporté sur nos compatriotes. Il est probable que ceux-ci n'auront su garder, lors de l'exécution définitive, le calme et la présence d'esprit nécessaires pour donner à leur exécution le fini et le fondu qui ont donné la victoire aux Gantois. Quoi qu'il en soit, c'est une revanche à prendre et la Chorale a tout ce qu'il faut pour vaincre.

Disons, en terminant, que malgré les complications de l'*Anvers* de Benoît, ce chœur est fort remarquable et renferme de grandes beautés. X.

Au Waux-Hall, le jeudi 23 août, l'orchestre a interprété, sous la direction de M. Dupont, l'ouverture des *Noces de Figaro*, l'ouverture de *Gustave Wava*, de Ch. Leblicq, des fragments de *Carmen*, et divers autres morceaux. M. O. Joblish, violon solo du Théâtre de la Monnaie, a très-bien exécuté deux fantaisies de Léonard. Le jeu de M. Joblish est fin, délicat et plein d'expression. On y sent le musicien qui ne se borne pas à la virtuosité pure, mais qui cherche à donner aux morceaux qu'il interprète le sens musical qu'ils comportent.

Quand on entend le langage que M. Geoffroy employait dans le *Journal des Débats*, en parlant de l'*Armide* de Gluck, en 1825, on est heureux d'appartenir à notre époque où semblable chose ne saurait arriver (!!!). Voici ce que dit M. Geoffroy : « Puisque nous parlons de choses ennuyeuses nous dirons quelques mots d'*Armide*. Ils seront ici à leur place. Cet opéra dont les amateurs avaient été privés depuis longtemps a reparu avant hier à l'Académie de Musique et a produit son effet habituel, c'est-à-dire qu'il a intéressé pendant 20 minutes et ennuyé pendant 2 1/2 heures, etc., etc. »

(*Musikalisches Wochenblatt.*)

L'opéra *Méphistophélès*, de Arrigo Boito, obtient en ce moment beaucoup de succès en Italie et fait le tour des principales scènes de la péninsule. Le roi d'Italie l'a nommé chevalier de son ordre.

Nous commencerons prochainement une étude sur les *instruments à vent*. Ceci soit dit sérieusement et sans vouloir froisser personne.

L'ouverture de l'*Alcazar* a eu lieu jeudi. On a repris, à cette occasion, la *Timbale d'argent* qui a retrouvé son succès d'autrefois, grâce à une excellente interprétation.

M^{lle} Marguerite d'Aulnay, dont la beauté et les formes élégantes sont relevées par de ravissantes toilettes, possède en outre une jolie voix. Il y a beaucoup d'analogie entre elle et M^{lle} Théo, mais elle a plus de moyens vocaux.—Les couplets de la *Timbale* qu'elle chante au 1^{er} acte ont été bissés. Il en a été de même d'une chanson intercalée par elle au second. « En voulez-vous ? Non ! » et bien tant pis pour vous » et qu'elle a rendue avec toute la mutinerie que savait mettre sa devancière dans ses divers rôles.

M^{lle} Denis, qui remplissait le rôle de Muller, a une charmante voix et sait s'en servir, aussi a-t-elle partagé le succès de la gentille Molda (M^{lle} d'Aulnay). Est-il nécessaire de dire que M. Gourdon a été désopilant. Cet enfant gâté du public bruxellois n'a guère eu à se plaindre de l'accueil qui lui a été fait dans le rôle de Raab.

M^{me} Gourdon, M^{lles} Diane Petit, Lassalle et Esther, MM. Fraissant et Castelain complétaient l'ensemble de manière à assurer un grand nombre de représentations à la *Timbale*.

M. Humbert a eu la main heureuse dans le choix de ses pensionnaires. Il prépare d'attrayantes reprises en attendant la 1^{re} de *Fatinitza*, l'opéra bouffe de Suppé. Une brillante carrière est réservée à cette pièce pleine d'actualité, relevée par une musique originale et piquante et une mise en scène brillante.

Les Russes ont découvert une nouvelle Patti !

M^{lle} Kutusoff, tel est son nom, ou comme l'appellent les feuilles de St-Petersbourg « la Patti de notre conservatoire » a récemment à Paris subi un brillant examen en présence des notabilités du monde musical de cette ville. A la suite de cette audition

M. Escudier a fait avec M^{lle} Kutusoff un contrat de cinq années pour donner des concerts hors de France. Elle recevra un appointement de 25,000 francs et la moitié du produit de ces concerts. L'impresario supportera les frais d'accompagnateurs, de voyages et de costumes. (*Neue Berliner Musikzeitung.*)

Le *Musikalisches Wochenblatt* continue son intéressante étude sur les motifs dans le *Goetter daemmerung* par Hans von Wolzogen.

BAVARDAGES.

M. Henri Roland vient de publier une brochure intéressante, intitulée : « *le Salon de Spa 1877, précédé de considérations générales sur l'art.* » Nous en parlerons dans un prochain numéro. Méditez-en aujourd'hui ce passage de circonstance :

« Notre siècle qui tient à honneur de résoudre de grandes questions sociales, se préoccupe vivement du sort de l'ouvrier. On ne parle même pas de la destinée de l'artiste. Les privations et la misère sont pourtant bien plus dures pour celui-ci, qui est doué d'un goût élevé, qui aime naturellement le beau et qui dépérit lentement sur un ignoble grabat, aux prises avec toutes les offres d'une torture grandie par la compréhension du luxe et du confort, sans qu'on s'inquiète seulement de son sort. »

Nemo nous écrit de Paris :

« Ah ! un malheur. Feuillet (Octave) vient de publier un nouveau roman, *Les amours de Philippe*.

Il ne m'est pas encore tombé sous le nez, mais je me le suis fait conter — avec les gestes — par un mien ami qui l'admire.

Il y a là-dedans un lac naturel et deux ou trois passions de femmes vraiment insensées. Des amours comme on n'en voit que là. Quant au lac, m'est avis qu'il serait temps d'en finir et de les combler tous en y jetant les *Lakistes*, *Lamar-tine* en tête. Larmes, chutes d'eau, cataractes, tout cela, voyez-vous, c'est de la littérature qu'il faudrait drainer. »

Nemo, *Nemo*, vous ne vous corrigerez jamais !

L'espace nous manque pour publier cette semaine la suite de l'étude de *Fromentin*.

Une bourse spéciale de 1,200 francs ayant été instituée par le Conseil provincial du Brabant, en vue d'encourager l'étude du chant au Conservatoire royal de musique de Bruxelles, il est donné avis aux intéressés que cette bourse sera conférée à la suite d'un concours auquel sont admissibles tous les Belges ayant leur domicile réel dans la province de Brabant et n'ayant pas dépassé l'âge de 26 ans pour les hommes et de 22 ans pour les femmes.

Les inscriptions seront reçues au secrétariat du Conservatoire jusqu'au 1^{er} octobre prochain. Le concours aura lieu le 6 du même mois, à 2 heures.

Les demandes doivent être accompagnées de l'extrait de

naissance de l'aspirant et d'un certificat émanant du directeur d'une école de musique ou d'un professeur de chant, et constatant que le postulant possède les connaissances musicales et les dispositions requises pour se présenter au concours.

Les bourses sont conférées pour un an et liquidées par quart. Elles peuvent être renouvelées d'année en année pendant trois ans, sur l'avis du président du jury chargé de la collation.

Le Gouvernement vient de désigner à l'édilité namuroise, comme noyau d'un musée communal, les toiles ci-après :

Le *Doge Foscarini*, de Hennebicq, — *Paysage*, de M^{lle} Beer-naert — *Waulsort...*, de Baron? Non, de Roffiaen... — *la Manche*, d'Artan, et la *Faunesse*, de Van Camp. *L'Artiste* n'est pas tout à fait mécontent !

Le Comité de perfectionnement du dessin (hum!) demande qu'on supprime le modèle estampé, et qu'on fonde les premières études sur l'enseignement de la *géométrie*. Il voudrait aussi qu'on étudiat les applications *pratiques* de l'enseignement académique, (sans doute la *Coupe*, de Coomans), et aussi des *notions* d'esthétique, d'histoire et de littérature.

La librairie Mucquardt nous prie d'annoncer la publication d'un ouvrage des plus intéressants : la *Bible de Rubens*, recueil de 40 planches — sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament, avec texte explicatif de Fétis. Nous extrayons du prospectus les lignes suivantes :

« Les compositions tirées de l'*Écriture-Sainte* forment une des parties les plus considérables et les plus intéressantes de l'œuvre de Rubens... Il n'y poursuit pas la recherche de l'idéal, mais le sentiment de grandeur qui se manifeste dans ses types, *bien que* participant de la nature réelle, n'en a pas moins sa poésie. » (Parbleu !)

» Les planches dont se compose cet ouvrage ont été imprimées d'après les épreuves originales des estampes gravées sous les yeux de Rubens... L'héliotypie est le procédé qui nous a paru le plus parfait pour donner aux planches toute la valeur des originaux, et pour les rendre inaltérables.

» L'ouvrage que nous publions sera, pour ce qui regarde sa condition matérielle, supérieur à toutes les autres publications à gravures. »

L'Artiste souhaite aux intelligents éditeurs tout le succès qu'ils méritent.

LA VIE LITTÉRAIRE

SOMMAIRE DU 30 AOUT 1877.

LES DÉPUTÉS RÉPUBLICAINS : GEORGES PÉRIN, par *Hector l'Estraz*. — L'EMPIRE JUGÉ PAR UN SÉNATEUR DE L'EMPIRE, par *Sainte-Beuve*. — L'ART DE LIRE par *Charles Revert*. — SOUVENIRS DE LA GORGE AUX-LOUPS (poésie), par *Charles Grandmougin*. — LES POÈTES MORTS JEUNES : SCIPION DONCIEUX, par *Alta-Troll*. — TOUCHONS-NOUS A LA FIN DU MONDE? ou L'AN 2000 par *Alb. de Badts de Gynac*. — NOUVEAUTÉS LITTÉRAIRES, par *Fabrice W...* — THÉÂTRES, par *Ch. G...* et *Hector l'Estraz*. — ÉCHOS ET NOUVELLES, par *Charles Revert*. — FEUILLETON : LA PARTIE DE BILLARD, par *Alphonse Daudet*.

LIBRAIRIE EUROPÉENNE MUQUARDT

45, Rue de la Régence, 45.

LA BIBLE DE PIERRE-PAUL RUBENS

SUJETS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT
GRAVÉS AU BURIN PAR LES ANCIENS MAÎTRES, ET REPRODUITS PAR L'HÉLIOTYPIC
TEXTE EXPLICATIF DE M. FÉTIS

Un magnifique volume in-folio contenant 40 planches avec texte, titres et tables.

On souscrit par livraisons à 5 francs la livraison.

ON PEUT AUSSI RECEVOIR L'OUVRAGE COMPLET NON RELIÉ AU PRIX DE 100 francs,
OU RICHEMENT RELIÉ POUR 110 francs.

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS
FABRIQUE

DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS
Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux
PEINTURE SUR PORCELAINE
COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE, EXPOSITION D'AMSTERDAM
FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,
Meubles d'atelier anciens et modernes,
Panneaux, Chevalets d'atelier, de campagne
et de luxe, Boîtes à couleurs, Parasols,
Chaises, etc.

PLANCHES A DESSINS
Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Plateaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^o

Campo Frères, Neveux & Successeurs, r. Royale, 78

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld,
Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^o a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Eyrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES Rue de l'Industrie, 26 BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

COUVERTURES POUR CAHIERS D'ÉCOLIERS

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine
Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. du Moniteur Industriel Belge.



COURRIER HEBDOMADAIRE

ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

46, BOULEVARD CENTRAL, 46
BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 "
Étranger : id 12 50
Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux
libraires.
A Londres, chez SAMPSON LOW and Co, 188, Fleet street, E. C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez ROZEZ, DECQ et à l'Office de Publicité, r. de la Madeleine;
Au Bureau de la *Chronique* et chez SARDOU, Galeries-
Saint-Hubert;
Chez LESCUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce,
et chez ARMES, rue de Namur.

SOMMAIRE :

*Salon de Gand : Portraits. — La Pêche miraculeuse (suite). — Correspondance. —
Sac au dos. — Gazette musicale. — Bavardages.*

Une bonne nouvelle pour le public ami des Arts :

Nous nous sommes entendu avec le journal *l'Actualité* pour la reprise de sa clientèle.

l'Actualité appartenait à notre ami, M. Camille Lemonnier, le conteur infatigable, le critique charmant... Sous sa direction, il a lutté, et vaillamment, pour la cause de l'Art indépendant, vrai, moderne.

Des dissensions d'administration obligent *l'Actualité* à disparaître ; ou plutôt non, il ne disparaît pas, il renaît dans *l'Artiste*. Camille Lemonnier passe à notre rédaction avec toutes ses forces vives, avec cette haute et forte collaboration qu'il avait su grouper autour de lui, — « à l'ombre de sa plume », comme dit Swift.

Ce seront les grands jours d'Auvergne de notre journal, et plus que jamais nous allons tenir la campagne, armés de ce drapeau auquel le directeur de *l'Actualité* et nous-mêmes nous nous sommes constamment dévoués.

l'Artiste, pour faire honneur à cette survenue d'hôtes éminents, va élargir moralement son cadre, en attendant le moment de mettre une rallonge à son format, comme on fait à une table à laquelle s'asseyent de nombreux convives. Sans nous faire collets-montés, ce qui ne conviendrait pas à notre jeunesse, nous tâcherons de rallier tous les suffrages que *l'Actualité* avait conquis (style de boniment!).

Au surplus, nous rappellerons ce que la *Vie littéraire* de Paris disait dimanche dernier dans un article des plus aimables pour nous sur les journaux artistiques belges. « *l'Artiste* et *l'Actualité*, dit notre excellent confrère, ont les mêmes aspirations et à peu près les mêmes inspirations. *l'Artiste* était plus osé, *l'Actualité* plus sage peut-être aux yeux des mondains.... » Désormais, nos collaborateurs unis à ceux de notre confrère, Camille Lemonnier, ne feront qu'un.

l'Actualité a fait paraître cinquante-deux numéros, c'est-à-dire qu'il a rempli ses engagements envers les abonnés de la première heure, et ils sont nombreux. Restent un certain nombre d'abonnés de la dernière heure, et c'est à ceux-ci que nous allons nous adresser.

l'Artiste s'engage à servir jusqu'à concurrence de 52 numéros tous ceux des anciens abonnés de *l'Art universel* que la disparition de *l'Actualité* laissera en peine d'une lecture quotidienne. Si, comme nous l'espérons, ils renouvellent leur abonnement pour 1878, ils participeront au tirage du tableau-prime de Théodore Hannon.

Qui nous aime nous suive !

LA RÉDACTION.

SALON DE GAND.

PORTRAITS.

M^{lles} Abbéma et Capésius — Becker, Charlet, Cluysenaar, Cogen, Craebels, De Winter, Gautier-Latour, Feyen-Perrin Lambrichs, Lefebvre, Le Gendre, Meunier, Nissens, les frères Oyens, Reinheimer, Tytgardt, Van den Leden, Van Gelder, Verhaeren, Verhaert, Verwée, Wilson, Smits, Stallaert.

M^{lle} Louise Abbéma ouvre délibérément le catalogue. Nous commençons donc par ses tableaux, ce guide-âne à l'Exposition gantoise. M^{lle} Abbéma a envoyé le *Portrait de M^{me} D...*, déjà vu au Salon de Paris. Le changement de milieu, nuisible pour d'aucuns, lui a été favorable : un peu perdu dans un angle et au second rang au Palais des Champs-Élysées, il brille à la rampe au Casino de Gand. C'est un portrait sain et franc, frappé en trois touches pleines d'entente et de crânerie ; on croirait ce portrait peint avec la cravache de Carolus-Duran, — le maître de M^{lle} Abbéma — tant il a crânerie d'accent et liberté d'allure. Ce que je dis là, je le pense surtout devant cette grande page moderne que M^{lle} Abbéma intitule *le Déjeuner dans la serre*, page amusante et haute en couleurs comme un écran japonais, et où l'harmonie est atteinte par l'opposition franche des tons. Ici l'audacieuse artiste me semble se rapprocher davantage de Manet que de Carolus-Duran. Ce tableau vivant et clair devant lequel se dilatent démesurément les pupilles bourgeoises est une digne protestation contre les pancartes ankylosées et enfumées que décore ce titre pompeux et vain : *Peinture d'Histoire*.

Que dis-je ? cette page de M^{lle} Abbéma est de l'histoire, histoire vraie et moderne. C'est là que nos neveux iront voir comment l'on s'habillait et comment l'on déjeunait en 1877, à Paris la grand'ville.

La Liseuse, de Léon Becker, est un portrait de chienne en bonnet et lisant... *Les Femmes de feu*. Voilà de la littérature mise à sa place. Deux bons points à M. Becker, l'un pour son portrait, l'autre pour son « exécution » (dans les deux sens!).

M^{lle} Emma Capésius est un tempérament, j'en prends à témoin la *Tête d'enfant* qu'elle expose à Gand. Sa brosse est hardie et balafre la toile avec bonheur et *con maestria*.

Le portrait du très-sympathique sculpteur P. De Vigne prouve un sérieux progrès chez M. Emile Charlet. La pose est simple, la gamme chaude et colorée sans noirs.

M. Alfred Cluysenaar brille en tête de la peu nombreuse phalange des portraitistes du Salon gantois. Le *Portrait de M. Cluysenaar, architecte*, a été admiré

au *Cercle artistique* pour ses qualités de fraîcheur, de ressemblance et de vie. Le *Portrait de M. Cluydts, président du tribunal de commerce de Bruxelles*, possède les mêmes qualités — et le même défaut ; j'entends parler du fond bitumineux et sans air sur lequel détacher une tête en clair devient un jeu d'enfant. Les anciens le faisaient ? Soit ! mais l'air circulait entre la figure et le fond, assurément toujours. Quoi qu'il en soit, ces portraits comptent parmi les meilleurs de l'artiste et de la présente Exposition.

Je ferai le même reproche au tableau de portraits que M. Félix Cogen intitule *le Tueur de sangliers*. Le fond est enfumé et semble un bain de suie dans lequel plonge la joyeuse réunion de chasseurs. Est-ce l'influence du splendide *Intérieur d'atelier* aux rayonnantes ténèbres, que M. Munkacsy exposa l'an passé à Anvers, qui est cause de cette débauche de noir de pêche chez M. Cogen ? Peut-être !

De M. P. Crabeels, un portrait de *Bourgeoise*, délicieuse figure en plein air, grise et fine, devant laquelle devrait s'arrêter M. Félix Cogen.

M. Pharaon De Winter expose un excellent portrait aux tendances franchement modernes. Il a pris son modèle dans son jardin, sur une chaise vulgaire, dans une pose naturelle, il n'a point été chercher le fond arrangé d'atelier, la chaise de velours ou de cuir à clous d'acier et n'a point disloqué son personnage pour lui trouver quelque pose digne, quelque geste noble. Aussi ce portrait est-il vivant, pensant et original. Les ressemblances — physique et morale — doivent y être inévitablement.

Le portrait de M^{me} E..., par Gautier-Latour, est une des peintures des plus séduisantes du Salon. Sobre et calme, modelée naïvement, peinte avec religion et amour, cette tête se dégage du fond gris aérien, vivante et souple, possédant le fion de la réalité. Art très-personnel, procédant de soi-même, ne rappelant nul maître — ni ancien, ni moderne.

La grande toile de Feyen-Perrin est un peu vide, sa *Parisienne à Cancale*, malgré les vers d'Armand Sylvestre, est bien décolorée. Ce n'est pas encore elle qui fera oublier cette autre *Parisienne dans la rosée*, exposée avec tant de succès à Bruxelles par le même Feyen-Perrin.

Edmond Lambrichs a concentré ses qualités de sobriété, de science et d'honnêteté dans son portrait de M. Ch. R... qui compte parmi les plus complets de l'Exposition gantoise.

Yvonne, souvenir de Bretagne, par M. Jules Lefebvre (de Paris) est le triomphe du « chic » et du blaireau ; la jeune bretonne est « jolie comme un cœur » rose et luisante comme un sucre d'orge.

Le portrait de M. J.-B. D..., par M. Léon Le Gendre, possède de la puissance dans les colorations et du

charme dans le style. Son *Joueur de flûte*, que le dernier Salon bruxellois avait vu s'étirant au soleil sur une roche, est un des bons nus de Gand. Mais pourquoi ne point suivre les contours dans toutes leurs sinuosités, si adorables chez les enfants, et pourquoi avoir cerclé ces formes d'un fil de fer au brun ? Ce sont des détails — mais ils empêchent *la chose complète*.

Nous voici devant le portrait de M^{lle} Derivis, dans le rôle de *Carmen*. Constant Meunier *pinxit*. Portrait refusé à Paris. Je me demande pourquoi ? car bien des tableaux « pires » s'étaient à la rampe du Palais de l'Industrie... O mystères des jurys d'admission ! L'œuvre de Meunier est personnelle. *Carmen*, dans sa robe jaune étoilée de bleu et de rouge, est originale et vraie. Le coin de table verte avec la bouteille vêtue d'osier, et le racleur de mandoline du fond sont peints et bien à leur plan. La robe est un friand morceau de coloration.

Nos félicitations à Constant Meunier.

Le portrait du colonel de M..., par M. Nissens, est une œuvre consciencieuse. La palette n'est ni riche ni robuste, mais l'exécution naïve et voulue rachète ces qualités absentes.

A votre santé ! est une spirituelle et turbulente pochade de son frère Pierre, par David Oyens. A quand la réciprocque ?

Elle existe depuis longtemps, direz-vous. Depuis toujours ! répondrais-je.... il en est même qui la trouvent monotone.

Le portrait de M^{me} V. S..., par Pierre Oyens, participe de la gamme chaude, colorée, de la facture grasse, particulières et communes aux deux frères.

J. Reinheimer a envoyé à Gand deux bons portraits, celui de M^{me} S... et celui de M. S..., étudiés et réfléchis, ce dernier déjà vu à la tant fameuse Exposition de la *Chrysalide*.

La Gitanelle, de M. Tytgardt, un Gantois, rentre dans la catégorie des figures métalliques et polychromes, dont Portielje, à Anvers, est le représentant.

Parodies de Regnault, bouquet criard de coloration, outrées pétaradant sur leurs fonds sombres comme des gerbes de feux d'artifice dans la nuit. Art vulgaire, prétentieux et faux.

M. N. Vanden Leden, un autre Gantois, expose dans le même cadre les *Portraits de deux jeunes filles jumelles*, peinture sobre et sympathique, un peu mince pourtant ; je préfère le *Portrait du compositeur Vanden Eeden*, plus corsé et plus voulu. Vous êtes jeune, M. Van den Leden, défiez-vous de vos facilités, serrez de près le modèle, suivez la nature — et surtout ne faites plus de toiles banales comme votre *Temps orangeux*, ne cherchez pas les succès faciles ; « il y a deux manières de devenir célèbre, écrit Baudelaire : par agrégation de succès annuels, et par coup de tonnerre. » Ne désirez

que la première, laissez la seconde aux charlatans.

Le *Portrait de M^{lle} Lili*, par M. Van Gelder, a déjà mérité nos éloges à l'Exposition du *Cercle artistique*. Nous les lui réchauffons ici.

De M. Alfred Verhaeren une *Tête d'étude* modelée à pleine pâte dans une tonalité grise et colorée, habile couteau à palette.

Une *Vieille femme*, de Piet Verhaert, fait songer aux anciens par sa gamme enfumée et robuste. La chair est bien coriace et semble lignifiée. Là est l'écueil quand on veut faire *solide*.

Le *Printemps*, de Louis Verwée, est représenté par une jeune femme nonchalemment accoudée à la fenêtre d'où l'on voit les papillons se lutiner dans les fleurs et les moineaux se becqueter dans les arbres verts. Palette fraîche, gaie et rayonnante comme le printemps qu'elle chante.

Les types populaires de Wilson : *Jeune bohémien*, *Jeune femme*, *Tête de vieillard*, sont dextrement enlevés sur nature, par grandes coulées robustes et crânes, dans des pâtes sourdes et colorées, avec un sentiment mélancolique.

Au coin d'une porte, se dissimule modestement la *Tête d'étude*, d'Eugène Smits, le pur artiste. Certes, elle ne plaira guère d'emblée au bourgeois qui se pâme d'aise devant les poupinettes en bois peint des frères Verhas; mais que de charme intime et de profond attrait elle possède pour le rêveur, pour l'artiste. Sobre de ton, spirituelle de facture, cette tête de sphinx blond vient à vous sans bruit, ses yeux poursuivent, fascinent et l'on ne peut les oublier! — Pour ma part, je l'avouerai sans rougir, je suis hanté par les femmes de Smits...

Je ne ferai point pareil avec aux « Vierges » de M. Stallaert Joseph (tous les grands peintres s'appellent Joseph.) Sa *Jeune fille d'Albano* qui passe roide et les yeux baissés, — effet de coquilles de noix — des rameaux verts dans des mains décolorées, est digne du « peintre de la Didon », mais ce profil ovin a une estimable supériorité sur cette historique détrempé : *elle prend moins de plache*.

(A suivre.)

MARC VÉRY.

LA PÊCHE MIRACULEUSE.

(Suite.)

Voulez-vous que nous revenions à la *Pêche miraculeuse* encore un moment? Elle est là sous ma main, c'est une occasion qu'on n'a pas souvent et que je n'aurai plus; je la saisis.

L'exécution est de premier coup, tout entière ou peu s'en faut; cela se voit à la légèreté de certains frottis, dans le Saint Pierre en particulier, à la transparence des grandes teintes plates et sombres, comme les bateaux, la mer, et tout ce qui participe au même élément brun, bitumineux ou

verdâtre; cela se voit également à la facture non moins prestée, quoique plus appliquée, des morceaux qui exigent une pâte épaisse et un travail plus nourri. L'éclat du ton, sa fraîcheur et son rayonnement sont dus à cela. Le panneau à base blanche, à surface lisse, donne aux colorations franchement posées dessus cette vibration propre à toute teinture appliquée sur une surface claire, résistante et polie. Plus épaisse la matière serait boueuse; plus rugueuse, elle absorberait autant de rayons lumineux qu'elle en renverrait, et il faudrait doubler d'effort pour obtenir le même résultat de lumière; plus mince, plus timide ou moins généreusement coulée dans ses contours, elle aurait ce caractère émaillé qui, s'il est admirable en certains cas, ne conviendrait ni au style de Rubens, ni à son esprit, ni au romanesque parti pris de ses belles œuvres. Ici comme ailleurs, la mesure est parfaite. Les deux torsos, aussi rendus que peut l'être un morceau de nu de ce volume dans les conditions d'un tableau moral, n'ont pas subi non plus un grand nombre de coups de brosse superposés. Peut-être bien, dans ces journées si régulièrement coupées de travaux et de repos, sont-ils chacun le produit d'une après-midi de gai travail, — après lequel le praticien, content de lui, et il y avait de quoi, posa sa palette, se fit seller un cheval et n'y pensa plus.

A plus forte raison dans tout ce qui est secondaire, appuis, parties sacrifiées, larges espaces où l'air circule, accessoires, bateaux, vagues, filets, poissons, la main court et n'insiste pas. Une vaste coulée du même brun, qui brunit en haut, verdit en bas, se chauffe là où exista un reflet, se dore où la mer se creuse, descend depuis le bord des navires jusqu'au cadre. C'est à travers cette abondante et liquide matière que le peintre a trouvé la vie propre à chaque objet, qu'il a *trouvé sa vie*, comme on dit en terme d'atelier. Quelques étincelles, quelques reflets posés d'une brosse fine, et voilà la mer.

De même pour le filet avec ses mailles, et ses planches et ses lièges, de même pour les poissons qui remuent dans l'eau vaseuse, et qui sont d'autant mieux mouillés qu'ils ruissellent des propres couleurs de la mer. De même aussi pour les pieds du Christ et pour les bottes du matelot rutilant. Vous dire que c'est là le dernier mot de l'art de peindre quand il est sévère, et qu'il s'agit, avec un grand style dans l'esprit, dans l'œil et dans la main, d'exprimer des choses idéales ou épiques, soutenir qu'on doit agir ainsi en toute circonstance, autant vaudrait appliquer la langue imagée, pittoresque et rapide de nos écrivains modernes aux idées de Pascal. Dans tous les cas, c'est la langue de Rubens, son style, et par conséquent ce qui convient à ses propres idées.

L'étonnement, quand on y réfléchit, vient de ce que le peintre a si peu médité, de ce qu'ayant conçu n'importe quoi et ne s'en étant pas rebuté, ce n'importe quoi fait un tableau, de ce qu'avec si peu de recherches il ne soit jamais banal, enfin de ce qu'avec des moyens si simples il arrive à produire un pareil effet. Si la science de la palette est extraordinaire, la sensibilité de ses agents ne l'est pas moins, et une qualité qu'on ne lui supposerait guère vient au secours de toutes les autres: la mesure, et je dirai la sobriété dans la manière purement extérieure de se servir de la brosse.

Il y a bien des choses qu'on oublie de notre temps, ou qu'on a l'air de méconnaître, ou qu'on tenterait vainement d'abolir. Je ne sais pas où notre école moderne a pris le goût de la matière épaisse, et cet amour des pâtes lourdes qui constitue aux yeux de certaines gens le principal mérite de certaines œuvres. Je n'en ai vu d'exemples faisant autorité nulle part, excepté dans les praticiens de visible décadence, et chez Rembrandt, qui apparemment n'a pu s'en passer toujours, mais qui lui-même a su s'en passer quelquefois. En Flandre, c'est une méthode heureusement inconnue, et quant à Rubens, le maître accrédité de la fougue, les plus violents de ses tableaux souvent sont les moins chargés. Je ne dis pas qu'il amincisse systématiquement ses lumières, comme on l'a fait jusqu'au milieu du seizième siècle, et qu'il épaisse à l'inverse tout ce qui est teinté forte. Cette méthode, exquise en sa destination première, a subi tous les changements apportés depuis par le besoin des idées et les idées plus multiples de la peinture moderne. Cependant s'il est loin de la pure méthode archaïque, il est encore plus loin des pratiques en faveur depuis Géricault, pour prendre un exemple récent chez un mort illustre. La brosse glisse et ne s'engloutit pas ; jamais elle ne traîne après elle ce gluant mortier qui s'accumule au point saillant des objets, il fait croire à beaucoup de relief, parce que la toile elle-même en devient plus saillante. Il ne charge pas, il peint ; il ne bâtit pas, il écrit ; il caresse, effleure, appuie. Il passe d'un enduit immense au trait le plus délié, le plus fluide, et toujours avec ce degré de consistance ou de légèreté, cette ampleur ou cette finesse qui conviennent au morceau qu'il traite, de telle sorte que la prodigalité et l'économie des pâtes sont affaire de convenance locale, que le poids ou l'extraordinaire légèreté de sa brosse sont aussi des moyens d'exprimer plus fortement ce qui demande ou non qu'on insiste.

Aujourd'hui que diverses écoles se partagent notre école française, et qu'à vrai dire il n'y a que des talents plus ou moins aventureux sans doctrines fixes, le prix d'une peinture bien ou mal exécutée est fort peu remarqué. Une foule de questions subtiles font oublier les éléments d'expression les plus nécessaires. A bien regarder certains tableaux contemporains, dont le mérite, au moins comme tentative, est souvent plus réel qu'on ne le croit, on s'aperçoit que la main n'est plus comptée pour rien parmi les agents dont l'esprit se sert. D'après de récentes méthodes, exécuter c'est remplir une forme d'un ton, quelque soit l'outil qui dirige ce travail. Le mécanisme de l'opération semble indifférent, pourvu que l'opération réussisse, et que l'on suppose à tort que la pensée peut être tout aussi bien servie par un instrument que par un autre. C'est précisément à ce contre-sens que tous les peintres habiles, c'est-à-dire sensibles, dans ce pays des Flandres et de la Hollande ont répondu d'avance par leur métier, le plus expressif de tous. Et c'est contre la même erreur que Rubens proteste avec une autorité qui cependant aurait quelque chance de plus d'être écoutée. Enlevez des tableaux de Rubens, enlevez à celui que j'étudie l'esprit, la variété, la propriété de chaque touche, vous lui ôtez un mot qui porte, un accent nécessaire, un trait physiologique, vous lui enlevez peut-être le seul élément qui spiritualise tant de matière, et transfigure de si fréquentes lai-

deurs, parce que vous supprimez toute sensibilité, et que, remontant des effets à la cause première, vous tuez la vie, vous en faites un tableau sans âme. Je dirai presque qu'une touche en moins fait disparaître un trait de l'artiste.

La rigueur de ce principe est telle que dans un certain ordre de productions il n'y a pas d'œuvre bien sentie qui ne soit naturellement bien peinte, et que toute œuvre où la main se manifeste avec bonheur ou avec éclat est par cela même une œuvre qui tient au cerveau et en dérive. Rubens avait là-dessus des avis que je vous recommande, si vous étiez jamais tenté de faire fi d'un coup de brosse donné à propos. Il n'y a pas dans cette grande machine d'apparence si brutale et de pratique si libre, un seul détail petit ou grand qui ne soit inspiré par le sentiment et instantanément rendu par une touche heureuse. Si la main ne courait pas aussi vite, elle serait en retard sur la pensée ; si l'improvisation était moins soudaine, la vie communiquée serait moindre ; si le travail était plus hésitant ou moins saisissable, l'œuvre deviendrait impersonnelle dans la mesure de la pesanteur acquise et de l'esprit perdu. Considérez de plus que cette dextérité sans pareille, cette habileté insouciant à se jouer de matières ingrates, d'instruments rebelles, ce beau mouvement d'un outil bien tenu, cette élégante façon de le promener sur des surfaces libres, ce jet qui s'en échappe, ces étincelles qui semblent en jaillir, toute cette magie des grands exécutants, qui chez d'autres tournent soit à la manière, soit à l'affectation, soit au pur esprit de médiocre aloi, — chez lui, ce n'est, je vous le répète à satiété, que l'exquise sensibilité d'un œil admirablement sain, d'une main merveilleusement soumise, enfin et surtout d'une âme vraiment ouverte à toute chose, heureuse, confiante et grande. Je vous mets au défi de trouver dans le répertoire immense de ses œuvres une œuvre parfaite ; je vous mets également au défi de ne pas sentir jusque dans les manies, les défauts, j'allais dire jusque dans les fatuités de ce noble esprit, la marque d'une incontestable grandeur. Et cette marque extérieure, le cachet mis en dernier lieu sur sa pensée, c'est l'empreinte elle-même de sa main.

(EUGÈNE FROMENTIN.)
(Les Mâtres d'autrefois.)

CORRESPONDANCE.

Bruxelles, 4 septembre.

Monsieur Marc Véry,

Il est un coin du Salon gantois que, sans doute, vous négligerez dans votre compte-rendu. L'Art, en effet, n'a rien à y voir : c'est celui où s'épanche « la navrante mélancolie » de la tribu Van de Kerkhove, de Bruges.

Curieux de ma nature et désirant m'instruire, je voudrais bien savoir comment Madame et Mademoiselle Van de Kerkhove sont (ainsi que l'affirme le catalogue,) l'une « élève de son fils Fritz, » l'autre « élève de son frère Fritz. »

On avait bien parlé de « la Vengeance de Fritz, » vengeance d'outre-tombe qui consistait à faire passer aux mains vengresses d'une sœur sa palette, ses tampons et ses caisses à cigares... Mais, jamais, jamais, jamais il ne fut question, nulle part, de leçons de peinture données par « l'enfant

génial » à sa famille. Bien au contraire, elle ne prêtait aucune attention aux panneautins et les traitait de gribouillages.

Voilà ce qu'en ont écrit les champions les plus attitrés du phénomène brugeois. Faut-il voir du spiritisme dans tout ça? Et les leçons se donnent-elles au moyen d'ardoises... comme chez le docteur Slade?..

Enigme dont votre perplexe A. M. attend de vous une prompt solution.

R. Perplexe A. M., le spiritisme est loin d'être mon fort, et je ne suis pas OEdipe.

Mais peut-être vos perplexités — auxquelles je joins les miennes — toucheront-elles le *Journal des Beaux-Arts* ou la *Fédération artistique*, champions les plus attitrés de Frédéric-le-petit.

MARC VÉRY.

SAC AU DOS.

(Voir l'Artiste, nos du 19 et 26 août.)

Nous roulons derechef toute la journée. Je suis las de regarder ces ribambelles de maisons et d'arbres qui filent devant mes yeux, et se confondent en des tourbillons de vert et de brun. Toutes ces cahutes et ces taillis qui semblent se tenir et danser une longue farandole, m'étourdisent et m'aveuglent. Vers quatre heures du soir, la machine ralentit son essor, et s'arrête dans un débarcadère, où nous attendait un général obèse, autour duquel s'ébattait une volée de jeunes merles, coiffés de képis roses, culottés de rouge et chaussés de bottes à éperons jaunes. L'homme chamarré d'or nous passe en revue, nous divise en deux escouades; l'une part pour le séminaire, l'autre est dirigée sur l'hôpital. Nous sommes, paraît-il, à Arras. Pardon et moi, nous faisons partie de la première escouade. On nous hisse sur des charrettes bourrées de paille, et nous arrivons devant un grand bâtiment qui farde et semble vouloir s'abattre dans la rue. Nous montons au deuxième étage, dans une pièce qui contient une trentaine de lits; chacun déboucle son sac, se peigne, s'assied. Un médecin arrive.

— Qu'avez-vous? dit-il au premier. — Un anthrax. — Ah! Et vous? — Une dysenterie. — Ah! Et vous? — Une inflammation des bronches. — Mais alors vous n'avez pas été blessés pendant la guerre? — Pas le moins du monde. — Eh bien! vous pouvez reprendre vos sacs. L'archevêque ne donne les lits des séminaristes qu'aux blessés.

Je remets dans mon sac les bibelots que j'en avais tirés, et nous repartons, bredi-breda, pour l'hospice de la ville. Il n'y avait plus de place. En vain les sœurs s'ingénient à serrer les lits de fer les uns contre les autres, les salles sont pleines. Fatigué de toutes ces lenteurs, j'empoigne un matelas, Pardon en prend un autre, et nous allons nous étendre dans le jardin, sur une grande pelouse de gazon.

Le lendemain matin, je cause avec le directeur, un homme intelligent et affable (ce n'était pas un militaire). Je lui demande la permission de sortir dans la ville. Il hésite, je lui affirme que personne ne le saura. Il y consent, je le remercie, puis je songe à Pardon. Je ne puis le laisser se morfondre seul entre ces quatre murs! — Mon Dieu! monsieur, dis-je au directeur, vous avez été si bon pour moi que vraiment si j'osais... — Osez, reprit-il en souriant. — Eh bien! c'est que j'ai un camarade ici, si vous lui accordiez la permission de sortir avec moi, vous le rendriez bien heureux!

L'excellent homme dit oui, je cours chercher Pardon qui exulte, la porte s'ouvre, nous sommes libres! Nous allons enfin déjeuner!

manger de la vraie viande! boire du vrai vin! Ah! nous n'hésitons pas, nous allons au plus bel hôtel de la ville. On nous sert un succulent repas. Il y a des fleurs sur la table, des fleurs! comprenez-vous? des fleurs! de magnifiques bouquets de roses et de fuchsias qui s'épanouissaient dans des cornets de verre, à chaque bout de la table. Le garçon nous apporte une entrecôte qui saigne dans un lac de beurre, le soleil se met de la fête, fait étinceler les couverts et les lames des couteaux, blute sa poudre d'or au travers des carafes, et lutinant le pomard qui se balance doucement dans les verres, pique d'une étoile sanglante la nappe damassée. O sainte joie des bâfres! j'ai la bouche pleine, Pardon étouffe et caresse du regard le ventre poussiéreux de la bouteille, l'odeur des rôtis se mêle aux parfums des fleurs, la pourpre des vins lutte d'éclat avec la rougeur des roses, le garçon qui nous sert a l'air d'un idiot, nous avons l'air de goinfres, ça nous est bien égal. Nous nous empiffrons rôtis sur rôtis, nous nous ingurgitons bordeaux sur bourgogne, chartreuse sur cognac. Au diable les vinasses et les trois-six que nous buvons depuis notre départ de Paris; au diable ces ratas sans nom, ces gargotilles inconnues dont nous nous sommes si maigrement gavés depuis près d'un mois! Nous sommes méconnaissables; nos mines de faméliques rougeoient comme des trognes, nous braillons, le nez en l'air, nous allons à la dérive! Nous parcourons ainsi toute la ville.

(A suivre.)

J.-K. HUYSMANS.

GAZETTE MUSICALE.

Le mauvais temps a contrarié jusqu'au bout les *concerts du Waux-Hall*, et c'est dommage, car d'attrayants programmes étaient offerts au public pendant cette dernière semaine.

En fait de nouveautés, nous avons entendu un très-joli scherzo de M. Jehin, délicatement orchestré et d'un contour gracieux.

Le public a vivement applaudi, le dernier soir, les soli de clarinette et de violoncelle, de MM. Poncelet et Jacobs. Félicitons, à cette occasion, notre jeune compatriote de sa nomination comme violoncelle solo au théâtre de la Monnaie.

Au Jardin zoologique, nous avons entendu le corps de musique du 6^e de ligne, dirigé par M. Painparé. Cet orchestre est excellent; c'est probablement la meilleure harmonie de régiment en dehors des régiments d'élite. Son succès a été grand et mérité. Notre charmant jardin offre, en outre, un agrément nouveau au public. Les lundi, mardi, jeudi, samedi, ont lieu, de 9 heures à midi, les répétitions de cette phalange artistique. Le dernier concert du 6^e aura lieu le 11 courant.

Le *Théâtre de la Monnaie* a rouvert ses portes dimanche; conformément aux traditions, les *Huguenots* tenaient l'affiche. A 7 heures, M. Dupont arrive. Il est accueilli par des applaudissements chaleureux et ce n'est que justice. C'est lui qui a relevé notre scène lyrique au niveau de celles des grandes capitales; c'est à lui que nous devons ces ensembles si soignés qui, jusqu'ici, étaient presque inconnus à Bruxelles.

MM. Devoyod et Tournié sont fort bien accueillis à leur entrée. C'était sur la nouvelle basse, M. Queyrel, que se concentrait l'intérêt de la soirée. Après le *pif-paf*, la question était jugée en faveur du débutant. La voix de M. Queyrel n'est pas d'un timbre fort puissant, mais elle est bien équilibrée et possède de l'étendue.

M^{lle} Blum obtient un vrai succès dans la chanson du page. Elle a fait des progrès depuis l'année dernière.

Une salve d'applaudissements accueille M^{lle} Hamakers à son

entrée; des bravos chaleureux se font entendre lors de l'apparition de M^{me} Fursch-Madier. La vaillante cantatrice a su se faire apprécier l'année dernière, et le public la revoit avec plaisir.

Après le duo du 3^e acte, elle obtient, avec M. Queyrel, les honneurs d'un rappel, et après le duo du 4^e acte, elle et M. Tournié sont rappelés deux fois.

La basse chantante, M. Choppin, a été fort goûté dans le rôle de Saint-Bris. Il a très-bien rendu la scène du 4^e acte.

Le public se retire très-satisfait. C'est un succès sur toute la ligne.

Les grincheux, cette minorité remuante qui ne manque jamais d'assister aux débuts, les grincheux ont encore fait des leurs à la représentation de *Faust*.

M^{lle} Minnie Hauk débutait sur notre scène dans des conditions très-défavorables. Précédée par une réputation que ses succès à Berlin rendaient pleine de périls, paralysée par l'émotion et par nous ne savons quoi, qui toujours annonce la présence hostile des sévères *connaisseurs*; ayant, en outre, à lutter contre les difficultés de prononciation d'une langue d'elle peu connue, M^{lle} Minnie Hauk ne pouvait s'abandonner à son inspiration comme elle le faisait devant son public ordinaire. Après avoir fort bien chanté la chanson du roi de Thulé et l'air des bijoux, le public lui témoigna sa satisfaction par une double salve d'applaudissements. En ce moment, une malencontreuse idée de maladroits amis, l'envoi de deux bouquets, vint donner aux grincheux l'occasion attendue avec tant d'impatience, et aussitôt quelques chuts se firent entendre. Pendant toute la soirée, les applaudissements furent entremêlés des chuts discordants de ces quelques mécontents.

Certes, M^{lle} M. Hauk n'est pas une étoile de 1^{re} grandeur. Elle a l'exagération de la manière allemande; elle manque un peu de chaleur, mais elle possède une jolie voix et, en somme, c'est une artiste de talent que Bruxelles aurait de la peine à remplacer. Elle s'est très-bien tirée de l'air final: " Anges purs, anges radieux, " qu'elle a chanté d'une voix très-pure et très-pleine.

Nous attendrons de nouvelles épreuves pour la juger dans des conditions normales.

M. Choppin a fort bien réussi dans le rôle de Méphistophélès et MM. Tournié et Devoyod ont retrouvé leurs succès habituels.

Le *Philtre*, cette œuvre de 1830, si admirablement chantée par Nourrit, Levasseur, Dabadie et M^{me} Dorus, le *Philtre* vient de faire sa réapparition sur la scène de la Monnaie. Tout le monde sait ce qu'est la musique d'Auber, fine, spirituelle, gracieuse et d'une mélodie facile, elle plaira toujours à ceux qui se rendent au théâtre pour y trouver un délassement agréable. M^{lle} Hamakers a retrouvé dans le rôle de Thérésine les succès qu'elle y avait obtenus à Paris. Elle a été rappelée après l'air de la coquette.

M. Choppin est un excellent Fontanarose.

M. Bertin, accueilli à son entrée en scène par de chaleureux applaudissements, et M. Guillien, le nouveau baryton, ont participé, ainsi que M^{lle} Blum, à un rappel général à la fin du 1^{er} acte.

Les *Amoureux de Catherine*, lever de rideau dont le libretto et la musique sans grande prétention ne dévoilent aucun mérite transcendant, servaient de début à une nouvelle chanteuse, M^{lle} Faberth, et au second ténor, M. Lefèvre. Le public n'a montré pour la pièce et ses interprètes ni très-grande bienveillance, ni hostilité marquée. Nous attendrons l'apparition des deux débutants dans des rôles plus importants pour nous prononcer à leur égard.

Un orchestre célèbre parmi les Yankees, l'*Orchestre Gilmore*, compte faire une tournée en Europe en 1878.

Le *Journal de musique*, de Paris, donne un extrait de la cantate

de Benoît, en y ajoutant un article très-flatteur pour notre compatriote.

Les opéras de Vienne, Stuttgart et Berlin, ont fait leur réouverture par *Lohengrin*.

Le *Berliner Musikzeitung* annonce que Wieniawski cesse d'être professeur du conservatoire de Bruxelles. On a offert sa place au célèbre Aug. Wilhelmy, mais il n'est pas probable qu'il acceptera, vu qu'il a refusé récemment les mêmes fonctions à Vienne.

D'après les dernières nouvelles de *Bayreuth*, la tétralogie des *Nibelungen* sera exécutée en 1878, par la troupe de Munich avec un orchestre renforcé.

La direction du théâtre de Bologne ayant l'intention de monter le *Vaisseau fantôme*, de Wagner, vient d'envoyer à Munich plusieurs personnalités chargées d'en étudier la mise en scène.

Le *Rheinische Sängersfest* sera tenu cette année à Cologne et le festival musical de l'année prochaine aura lieu à Dusseldorf, sous la direction de Rubinstein.

La *Walkure* a été donnée à Vienne, le 4 septembre, et le *Rheingold* le sera le 1^{er} janvier.

A Magdebourg, on monte les *Maîtres chanteurs* et *Aïda*.

BAVARDAGES

L'État alloue au Comité de l'Exposition triennale gantoise 20,000 francs de subside destinés à l'achat d'œuvres d'art au Salon de 1877.

La ville de Gand consacre une somme égale au même but. Ce qui fait 40,000 francs, devant servir à l'acquisition de peintures et de sculptures pour le musée de Gand.

Le Comité administratif s'est rassemblé pour désigner les œuvres fortunées... Quatre voix contre une (celle de M. Canneel, directeur de l'Académie de Gand), décidèrent qu'aucune œuvre belge exposée au présent Salon n'étant digne du musée gantois, il fallait ajouter les 20,000 francs de la ville aux 20,000 francs de l'État et les offrir dare-dare à M. Truquet, le propriétaire du *Marceau* de J.-P. Laurens, dont les membres du Comité administratif, sauf M. Canneel, sont, paraît-il, *toqués*.

Ces messieurs pourront se vanter d'avoir fait pousser une fière dent à la gent artistique belge. N'est-ce pas, en effet, un brevet d'incapacité que le quatuor administratif lui décerne? N'est-ce pas 40,000 francs qu'ils lui distraient avec une désinvolture d'autant plus cruelle et plus répréhensible qu'elle se produit à cette époque de crise et de besoins dont les artistes sont les premiers à supporter les désastreuses conséquences. Mais il est invraisemblable que tout l'argent destiné à encourager des artistes nationaux ne servirait qu'à la seule acquisition d'une page académique d'un étranger.

Pour notre part, nous espérons que M. Truquet ne se laissera point tenter par l'or gantois, et, qu'en tout cas, le gouvernement belge ouvrira l'œil sur ces négociations dangereuses et outrageantes pour notre Art national.

PAUL BIZARD.

LIBRAIRIE EUROPÉENNE MUQUARDT

45, Rue de la Régence, 45.

LA BIBLE DE PIERRE-PAUL RUBENS

SUJETS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT
 GRAVÉS AU BURIN PAR LES ANCIENS MAÎTRES, ET REPRODUITS PAR L'HÉLIOTYPIC
 TEXTE EXPLICATIF DE M. FÉTIS

Un magnifique volume in-folio contenant 40 planches avec texte, titres et tables.

On souscrit par livraisons à 5 francs la livraison.

ON PEUT AUSSI RECEVOIR L'OUVRAGE COMPLET NON RELIÉ AU PRIX DE 100 francs,
 OU RICHEMENT RELIÉ POUR 110 francs.

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
 FIXATION DE FUSAINS ET TOUS GENRES DE CRAYONS
 FABRIQUE

DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS
 Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAINE
 COULEURS POUR AQUARELLE
 et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE, EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,
 Tissus, Gobelins de toutes dimensions,
 Meubles d'atelier anciens et modernes,
 Panneaux, Chevalets d'atelier, de campagne
 et de luxe, Boîtes à couleurs, Parasols,
 Chaises, etc.

PLANCHES A DESSINS
 Tés, Équerres, Courbes, Brosses
 Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^{ie}
 Campo Frères, Neveux & Successeurs, r. Royale, 78
 Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld,
 Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^{ie} a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Evrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES Rue de l'Industrie, 26 BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

COUVERTURES POUR CAHIERS D'ÉCOLIERS

MAISON ADÈLE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
 en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
 fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
 Chevalets de Campagne et d'Atelier.
 Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
 et à compas. — Pastels, Crayons,
 Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. du Moniteur Industriel Belge.



COURRIER HEBDOMADAIRE
ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

46, BOULEVARD CENTRAL, 46
BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an	fr. 10 "
Étranger : id	12 50

Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux libraires.
A Londres, chez **SAMPSON Low and Co**, 188, Fleet street, E. C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez **ROZEZ, DECQ** et à l'*Office de Publicité*, r. de la Madeleine;
Au Bureau de la *Chronique* et chez **SARDOU**, Galeries-Saint-Hubert;
Chez **L'ESCUYER**, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce, et chez **ARMES**, rue de Namur.

SOMMAIRE :

Salon de Gand : Tableaux de genre. — Une visite au musée Plantin. — Esthétique. — L'Intermezzo, traduction de MM. Tabaraud et G. Vaughan. — Nouvelles de la guerre. — Bibliographie. — Gazette musicale. — Bavardages.

SALON DE GAND.

III.

TABLEAUX DE GENRE.

Serrure, Verhas, Blum, Carrier-Belleuse, Charlet, De Braeke'eer, G. De Jonghe, Delvin, V. Fontaine, Gilbert, Hubert, Gussow, Joors, Lieberman, Meerts, Philippet, Pion, Raemackers, Schaeffels, Ter Linden, Van Camp, Van Beers, Col, Cap.

Un des plus séduisants parterres de l'Art, des plus féconds et des mieux fleuris, le *Genre*, tel qu'il est carnavalesquement compris aujourd'hui par nos faiseurs attirés, tournera bientôt à l'imagerie d'Epinal ou de Berlin, selon la bonne étoile du genriste. Que dire, en effet, du choix des sujets ? Il est banal, niais et ressassé. La facture ? Petite, prétentieuse et léchée. La coloration ? Luisante, jolie et crue. L'idée ? Nulle : quelque puérité, une bourde, un méchant calembour. Voilà le fait pour la majorité triomphante et encombrante des tableaux de genre appendus en nos différentes Expositions annuelles ou triennales.

Cette constatation est d'autant plus regrettable que c'est surtout devant ces tableaux que se repaissent les enfantines curiosités du dimanche et que bombent les dos bourgeois. C'est par le *Genre* que l'on devrait commencer l'éducation de ce grand enfant terrible, le Public. Puisque le *Genre* l'intéresse, l'émeut, le retient, c'est lui qui devrait transformer le goût du public, l'épurer, c'est lui qui devrait l'instruire, en l'intéressant aux choses d'Art.

Or, que voyons-nous ?

Des genristes *malins* qui passent leur vie à spéculer sur son mauvais goût ; à flatter ses manies, ses vices même ; à chercher le chemin de sa bourse par le rire idiot. Ils lustrent sous cape des peintures hilares, ils poncent sournoisement des tableautins bêtes assez pour être compris de ceux à qui ils s'adressent, compliqués d'autres fois comme un rébus ou quelque hiéroglyphe.

Quant à moi, je préfère la naïveté des peintres des premiers âges, mettant des banderoles écrites aux lèvres de leurs personnages. Et quelles sont les tendances du genriste moderne ? Peu modernes, assurément. Ne refait-il pas encore et toujours les sujets et costumes des maîtres du Moyen-âge et de la Renaissance ? comme s'il pouvait prendre à ces maîtres ce qui faisait leur force et leur flamme, cette modernité, que dénigrent et bafouent si délibérément certains critiques, tout au moins en art de l'ordre des écrevisses ! Combien il est plus facile d'imiter, de copier, de parodier ces maîtres, que de s'appliquer leur exemple, que de suivre leur méthode générale.

Rares sont les artistes qui osent mettre en scène notre époque et qui traversent, pinceaux aux doigts, palette au poing, *le grand désert d'hommes*, jetant sur toile nos joies à nous, nos besoins contemporains et nos désespérances modernes.

Que de soucis en moins, que d'écueils évités, que de facilités plus grandes possède le peintre pour rapporter des choses que nous n'avons point ouïes, des faits que nous n'avons point vus, des usages tombés, des modes oubliées : là, plus de contrôle, point de garantie, nulles comparaisons.

Rien n'est plus facile aujourd'hui que de beurrer quelque page gothique, romaine, moyen-âge, renaissance : c'est une recette. Les ingrédients à employer moisissent aux musées, conservés à grandes pincées de camphre et d'insecticide-Vicat, aux bibliothèques, où le faiseur peut aller lire — souvent de travers — et consulter les documents irréveillés sous leur poudre.

Mais en quoi ces fantômes d'ombres évanouies, ces grotesques d'un nouveau jeu de patience, peuvent-ils nous intéresser ? En quoi ce carnaval peut-il tendre nos nerfs, faire battre notre cœur ou palpiter notre cerveau ?

Là gisent l'impuissance et la stérilité. La fécondité, la vraie force et la vie rayonnent dans la modernité. Les seuls forts, les seuls *artistes* peuvent lutter corps à corps avec les multiples manifestations de la moderne humanité : l'éternel féminin et le non moins éternel masculin !

Qu'on cesse donc de mépriser l'habit noir, il est nôtre, il nous est propre, c'est la conquête immortelle de la mode moderne. En est-il un plus apte à couvrir nos corps étriqués ? à célébrer le deuil des belles vertus envolées, l'intelligence, l'orgueil, la bravoure ?... Le despotique habit noir fait partout sa tache sinistre : aux fêtes du cœur comme à celles de l'esprit, aux joyeux banquets des noces, aux tristes repas des funérailles ; spectre noir, il flotte en tous lieux : à l'église, autour des robes blanches des communiantes ou des épousées ; au cimetière, autour des cercueils jaunes à clous d'acier ; au restaurant, il étrangle l'ossature vulgaire du garçon de café, comme aux bals d'ambassade il caresse de nobles tibias de ses basques en queue d'aronde. Il possède ses tristesses et ses joies ; il a ses splendeurs, il a ses misères, il tient surtout sa poésie tout autant et plus que les pourpoints et les dalmatiques écussonnées. Mais par impuissance, incuriosité ou paresse, la majorité de nos genristes se parquent dans quelque inviolable recoin, ranci, hors de contrôle : car si le peintre est peu instruit, le public en général l'est moins encore. Comment pourrait-il juger des anachronismes, des fautes de couleur locale, de style, de caractère, qui fourmillent dans ces

sortes de peintures, pour le parachèvement desquelles le peintre lui-même a dû pâlir sur de vieux bouquins, éternuer longuement devant des nippes historiques...

Les uns cultivent les soubrettes de Molière, les autres, les mignons d'Henri III, d'autres échafaudent des talons rouges et des perruques poudrées, d'autres queues exsangues des maîtres gothiques aiguissent les poulaines et effilent les hennins.

Friperie! friperie! science de bric-à-brac! Art de porte-manteau veuf d'imagination et de sentiment, créant le moine par l'habit, faisant avaler le poisson par la sauce.

Teniers, Terburg, Steen peignaient naïvement leur époque sans souci des costumes flambants, sans cure de mise en scène somptueuse. Ils peignaient ce qu'ils sentaient; ils rendaient les scènes journalières qui les émouvaient, dont ils étaient acteurs, et où leurs nerfs, leurs cœurs vibraient. Et voilà pourquoi jamais ils ne peignirent à froid, et voilà pourquoi leurs tableaux seront toujours vivants, émus, tout imprégnés qu'ils sont de cette vivifiante odeur de modernité sans laquelle nulle œuvre d'art ne peut vivre.

La modernité, genristes, c'est l'étincelle de Prométhée, c'est le baiser de Pygmalion!

De quel œil regarder, après ces considérations, l'épisode à l'huile que « le verdoyant pinceau » de M. Serrure (j'ai lu ça, je ne sais où?), a tiré des *Chroniques de l'œil de Bœuf*? Cette peinture est fraîche, coquette, précise, mais précieuse aussi et maniérée; les personnages en sont amoureusement caressés à martres menus et jolis; mais cela est sans nerf, sans tempérament; cela sent la poudre de riz et non la chair; cela a le sourire contraint: il manque à cette page, si correcte et si propre, l'accent des frères de Goncourt, la griffe mâle d'une personnalité. Le public s'arrête devant ce « marivaudage, » comme il s'arrêterait devant une représentation donnée par des poupées bien machinées, bien pomponnées; il s'écrie: « c'est gentil », sans émotion, sans conviction. Supposez que M. Serrure eût modernisé la scène: un monsieur se présentant, en robe de chambre, dans quelque bal « du grand monde ». La scène n'aurait-elle pas porté davantage et son succès n'aurait-il pas été plus vif et bien moins contesté? Mais il est plus facile de peindre un habit rouge à chamarrures et des culottes de satin, que notre habit noir trop court et nos pantalons noirs trop longs, comme le jeune Louvois et le vieux marquis de Souvré sont d'une réussite plus certaine que MM. tel ou tel de nos connaissances.

Aux frères Verhas je n'adresserai point le même reproche. Je leur en adresserai d'autres. — Leurs pincesaux sont bien modernes. Ils recherchent les élégances du monde riche. Ils lissent à coups menus, distingués et patients, les enfants, cette chair moitié

fleur et moitié fruit, trempée de larmes, allumée de sourires. .

Le *Maître peintre* nous semble la toile la plus importante que M. Jean Verhas ait jusqu'ici produite. L'on n'y compte pas moins de cinq enfants groupés autour du plus jeune frère barbouillant un papier avec des couleurs à l'eau, — non vénéneuses!

Le public, celui surtout des mères de famille, s'extasiera devant ces enfants plus propres et mieux astiqués que nature, mais les artistes méditeront, oh! longuement, devant ce tableau combien une peinture peut demeurer frigide quand elle n'est pas l'expression d'un tempérament particulier. Nous reprocherons à cette œuvre son fini égal et méticuleux. Les enfants et les accessoires sont peints avec la même brosse trempée dans le même pot, ce qui fait que le tableau papillote et fatigue: toutes choses ayant même importance et attirant l'œil avec une semblable véhémence et un non moindre entêtement. Le héros seul devait empoigner l'attention, mais ses petits admirateurs l'attirent autant que lui; il n'est pas jusqu'aux dominos et aux bois d'architecture qui n'attirent l'œil et ne nous disent: « Regardez donc comme nous sommes propres! » Et de fait ils sont à croquer; tout, du reste, dans cette toile ultra-léchée est en sucre, en nougat, en caramel. Ce qui lui manque essentiellement, c'est la vie, cette vie folle et turbulente qui anime les bambins de Cluysenaar et ceux d'Agneessens. L'habileté, M. Verhas, tue chez vous l'émotion, et votre désir de plaire aux dames est, pour ce que touchent vos pinceaux, plus amer que la tête de Méduse!

M. Blum, de Paris, nous envoie *Une répétition dans un cirque*, scène originale, peinte dans une gamme sobre et harmonieuse, très-sincère. Ce monde d'écolières en jupe de gaze, de clowns en maillots éclatants, de chevaux pittoresquement harnachés de banderoles, de paillons et de verroteries, est une mine féconde: ne l'a-t-il pas été pour Glatigny, le bohémien-poète?

M. Joors, semblablement, s'est laissé séduire par deux jambes nerveuses et féminines serties étroitement dans un maillot couleur chair. C'est le meilleur morceau de sa *Leçon de voltige*, où l'on voit une jeune et charmante ballerine étendue sur le « tapis d'Aubusson », la tête appuyée sur un coude et faisant « voltiger » un caniche au sifflement de sa cravache.

Le sculpteur Carrier-Belleuse étale à la rampe son *Plat de baptême*: une mère radieuse portant dans ses bras un plat en cuivre sur lequel repose un jeune enfant à côté d'un sac de dragées. L'arrangement est décoratif, la silhouette a grande allure, la tonalité générale est grise, éteinte, mais d'une grande harmonie.

M. Emile Charlet expose un tableau à effet: *Bamboula — sujet oriental* — ajoute le catalogue. Or,

M. Charlet n'a jamais vu l'Orient. Ce qui prouve que l'Académie donne des recettes pour peindre des sujets orientaux. Nous pensions M. Charlet guéri du *phylloxera* académique... Nous regrettons de nous être trompé; nous espérons pourtant que *Bamboula* en est la phase dernière.

Gustave De Jonghe nous montre les plus jolies déités de son Olympe : l'une sort du bain, l'autre contemple, rêveuse, une statue de bronze qui fait voir l'Amour à Psyché enlacé... M. De Jonghe est l'un des maîtres brillants du genre et ses succès à Paris ne sont plus à compter. Son talent sympathique et coquet ne compte à Gand que des admirateurs. En pourrait-il être autrement avec autant de charmes et de grâces ?

La grande toile de M. Jean Delvin qui nous représente des Montagnards transportant le cadavre d'un de leurs compagnons tué dans le combat, ne manque ni de couleur, ni de style, mais évoque un peu trop directement le souvenir de Cermark.

Henri De Braekeleer, depuis longtemps, n'avait plus eu le pinceau aussi heureux. Il a repris sa coloration, son caractère et sa naïveté du tableau du musée bruxellois : l'*Atlas*. Son *Fumeur* et l'*Intérieur de l'ancienne maison des pilotes à Anvers* sont peints avec une conscience et une volonté vraiment flamandes, dans cette tonalité acajou brûlé chère au maître anversoise. Ces toiles sont un des succès du présent Salon.

Les toiles de M. Victor Fontaine, librement enlevées, à brosses larges et franches, manquent généralement de vibration dans la couleur et, dans l'arrangement, de cette distinction qui fait de Charles Hermans l'un de nos genreistes les plus séduisants. *Pensive* est une dame en toilette de ville, chapeau sur la tête, assise et vue en profil. Elle pense. A quoi? *Chi lo sa?* Je préfère son autre tableau : l'*Histoire du petit Chaperon rouge*, plus important et mieux conçu.

M. Gilbert a le pinceau souple et délicat, très-habile à croquer d'un trait spirituel des scènes de ménage et des coins de marché. Son œil voit juste et « joli ». Ses trois tableautins : *Un marché en province*, *Lisette aime les roses* et l'*Anse du panier*, comptent parmi les meilleurs et les plus spirituels du genre à Gand.

Le capitaine Hubert nous montre un *Laboureur* traçant ses sillons. Dans le brouillard argenté du matin, deux robustes chevaux, comme M. Hubert seul en sait dessiner, tirent la charrue. Le soleil va bientôt percer et l'air est plein d'agrestes senteurs.

Son *Fourgon dans la neige* est d'un sentiment tout opposé, mais les qualités de dessin et de goût restent les mêmes. Nos félicitations au vaillant artiste!

M. Charles Gussow, professeur à l'Académie de Berlin, possède un œil étonnant : sa facture est ronde, lourde peut-être, son dessin n'est pas des plus spirituels, mais son coloris est d'une intensité unique! Ses

rouges, ses jaunes, ses bleus sont d'une concentration surprenante et font pâlir tout ce qui environne son *Réserviste* et son *Ami des fleurs*. En cherchant ainsi le ton outré, M. Gussow oublie de le noyer dans l'atmosphère ambiante, ce qui donne de la sécheresse à ses toiles, du reste extraordinaires.

L'*Ouvroir dans la maison des orphelines bourgeoises à Amsterdam*, Max Liebermann *pinxit*, est non moins extraordinaire comme réalisme. Les types sont vulgaires, soit! mais quelle sincérité dans le rendu et quel saisissant effet de lumière!

Franz Meerts obtient un légitime succès avec sa toile humoristique : *Résultat d'un scrutin*. Les « catholiques » l'ont emporté à ce fameux scrutin, quelques curés de derrière les fagots vont déguster le bourgogne de la victoire. L'amphitryon, un loqueteux sacristain, apporte la bouteille poussiéreuse avec un geste qui en dit plus que bien des exclamations et une vénération plus grande que s'il portait le saint-ciboire sous un dais de velours... Les types sont ce que sont les types de Meerts, vrais, amusants, vivants. Ce tableau est l'un des meilleurs que nous ayons vus de cet infatigable travailleur.

L'*Assassiné*, de Léon Philippet, toile magistrale si bien sacrifiée au dernier Salon d'Anvers, mieux placée à Gand, fait stationner la foule et repose agréablement des pancartes soi-disant historiques qui planent dans les frises gantoises, — grotesquement.

De M. Louis Pion, une aimable *Mignon*, et de J. Raeymackers, un *Berger* d'une fort belle tournure. Son *Pèlerinage en Campine* a été analysé à l'Exposition du *Cercle artistique*. Il obtient à Gand le même succès qu'à Bruxelles.

Deux prétentieuses chromolithographies enfumées de M. Henri Schaevels : *Vaisseau de ligne au mouillage* et *le Vaisseau le Téméraire, commandé par, etc., etc.* (Lire la suite au catalogue.)

Ter Linden expose le *Vieux jardin*, déjà admiré à Bruxelles, il l'accompagne d'un panneau grand comme la main, mais d'un caractère étrange et peint dans une gamme rousse pleine d'originalité : *Un émoi*. Un chien et un chat sont aux prises, une vieille quitte son rouet et se lance vers ces frères ennemis. C'est l'un des bijoux du Salon gantois.

Autre perle : Camille Van Camp a peint *Sur l'herbe*, une jeune femme jouant avec un mignon chien noir. Fait sur nature, en plein gazon, dans l'air ensoleillé, ce tableau possède des qualités de fraîcheur, de vie et de sincérité; la note est mordante et personnelle.

La verve insolente de M. Van Beers (Jan) se tarirait-elle? Il nous sert « du réchauffé » — mais coiffe toujours le casque de Mangin. Son *Van Artevelde* avait donc été embaumé, qu'il n'a pas encore été enterré depuis l'Exposition d'Anvers? Il épate les bons bour-

geois de la ville des mokes. . Quant à son sanhédrin de pains à cacheter outrageusement multicolores qu'il intitule *Un auto-da-fé*, — dont la crudité des tons, outre-cuidante et vulgaire, évoque les foulards de village, — le jury de placement l'a fort intelligemment mis dans le coin. Les tons se calment un peu et hurlent moins. C'est égal, avec quel mauvais goût, s'il faut en croire la palette à six coups de Mynheer Van Beers, on s'habillait « à cette époque. »

Son *Jacob Van Maerlant* est une épave de carnaval échouée sur un sable plus fluide que la vague : un monsieur en surcot et en poulaines git, un bouquet de bluets à la main, sur une dune à flore bizarre. Sans doute, il a déserté le cabinet particulier et la particulière au tintant quart-d'heure de Rabelais, car il contemple, navré, le spectre de la carte à payer, qui se dresse devant lui, imprimée en noir sur le cadre élargi.

Un menu en flamand, je vous prie !

Je m'arrêterai ici, vous faisant grâce, ami lecteur, de l'école des Col et du camp des Cap...

(A suivre.)

MARC VÉRY.

UNE VISITE AU MUSÉE PLANTIN.

On a fait coïncider l'inauguration de la noble demeure des Moretus et des Plantin avec les fêtes du centenaire, et l'on a eu raison, car le souvenir de Rubens y est parlant. Le maître flamand a beaucoup travaillé pour cette grande librairie ; il en était en quelque sorte le dessinateur en titre ; il y a de nombreuses quittances écrites de sa main, avec sa belle signature un peu couchée. Une description du musée trouve donc naturellement ici sa place, au lendemain du grand anniversaire.

Suivons premièrement la file des salles à la gauche de la porte d'entrée ; c'est la partie moderne de la maison. Nous nous souvenons d'y avoir vu, il n'y a pas bien longtemps, lors d'une visite en 1875, des meubles empire, des rideaux à lambrequins, un intérieur d'habitation bourgeoise un peu délaissée ; et la lumière passait à travers des croisées s'ouvrant au moyen d'espagnolettes. M. Max Roose, le directeur du musée, a rendu aux salles leurs fenêtres à meneaux, avec leurs complications de serrureries, l'alignement des chaises en chêne sculpté contre les murs, les belles pénombres enfumées des travées, toute une disposition savante et régulière de cheminées monumentales, de tentures gaufrées d'or, de meubles dans le style du temps.

Le long des murs se succèdent des portraits, des chasses, des motifs de peinture variés. Un assez grand nombre de Rubens, notamment, et quelques-uns de la plus grande manière. Ce sont pour la plupart des portraits de la famille Moretus et Plantin, messieurs et dames, et les uns — chose intéressante — sont des copies, mais des copies libres,

avec la griffe endiablée, d'après Pourbus ; les autres, des portraits d'après le modèle vivant. On sent entre tous les morceaux de cette précieuse galerie un air de famille qui s'explique par les liens de la parenté et par la conformité de la peinture ; et l'on se prend à admirer l'idée ingénieuse et charmante qui a fait remettre aux mains d'un même artiste, comme si c'eût été un médecin ou un confesseur, le soin de perpétuer pour les neveux l'âme et le sang du groupe des grands-oncles et des grand'tantes.

D'autres portraits de Rubens sont des copies d'après des portraits qui se trouvent à Rome et à Florence. Hâtons-nous de le déclarer, toutes ces peintures ne sont pas également supérieures ; quelques-unes, brossées à la diable dans des tons rouges d'une uniformité un peu plate, n'ont qu'un mérite relatif d'œuvres de jeunesse. Deux camaïeux, d'un dessin rond, gras, exécutés par Rubens, représentent l'un un *titre de livre*, l'autre une *Marque d'imprimerie*, preuve que le maître ne dédaignait pas les petites besognes. Puis défilent les Pourbus avec leur sincérité admirable, chairs d'un rose tendre, étonnamment frais, mains à la Holbein, ajustements noirs comme les faisait Mierevelt, un cavalier très-crâne de Govert Flinck, des Goltzius, des Corneille de Vos, un merveilleux Balthazar Moretus, de Van Dyck, tête fine, le nez recourbé et pincé, des yeux à paupière lourde et une peau tannée de paperassier, où le sang pose des afflux vermillonnés, une couperose délicate exquisement rendue.

Des vitrines occupent le milieu des salles. On y voit étalées, grandes ouvertes, des bibles, ces belles bibles plantiniennes aux encres rouges et noires si vivaces, si finement estampées sur le papier, des manuscrits, des livres de compte, des documents relatifs aux affaires de la maison, et une suite de dessins de Van Noort, d'Erasmus Quellyn, de Martin de Vos, de Rubens, frontispices, titres d'ouvrages, compositions sacrées.

Gagnons la cour, vaste carré oblong bordé par les bâtiments demeurés intacts de la librairie et de l'imprimerie. Ici rien n'est changé. Ce sont toujours les mêmes façades, avec leur infinité de fenêtres, les unes abritées par des volets de chêne à fermetures de fer, les autres épanouies dans leurs meneaux de plomb avec de vagues chatoiements de carreaux vert-bouteille. Une vigne noueuse, énorme, pousse par là-dessus ses sarments, mêlant aux rinceaux de la pierre ses rinceaux de branches, de vrilles, de verdure chaude, et cela fait sur le vieux mur corrodé, effrité, râpeux, un grand festonnement qui va de haut en bas, dentelle l'entour des portes et des fenêtres, monte jusqu'aux gouttières, avec des ocellations de soleil et d'ombre. A travers les mailles de ce souple réseau, une devise se lit : « *Labore et constantia*, » c'est celle des Plantin ; elle est sculptée partout, avec cette plénitude d'orgueil qui sied aux blasons loyaux.

Une porte pratiquée dans l'aile des bâtiments de droite donne accès à une pièce éclairée de côté par un jour doux.

Le long des murs badigeonnés d'un jaune sale douteux, des armoires laissent voir des tampons, des brosses, des encres séchées ; près de la fenêtre, un haut pupitre, usé par le frottement, barbouillé d'encre, écorniflé, supporte des fragments d'épreuves, des feuilles portant en marge les annotations du correcteur, des bouts de placards et d'édits,

des règles, des écritaires, des mouchettes à chandelles. C'est sur ce pupitre, sans doute, que les correcteurs lisaient en première.

Nous sommes dans l'imprimerie. Lieu de grands souvenirs. C'est d'ici que partaient les belles éditions, les vélin magnifiques, cette joie des bibliophiles d'aujourd'hui, cette lecture des hommes d'alors. Tandis qu'on regarde, l'air s'emplit d'une rumeur de ruche en travail; les compositeurs, les correcteurs, les liseurs se croisent, emplissent l'atelier d'un trainement de vieilles semelles, font leur besogne accoutumée; et de la presse sortent triomphantes, étalant fièrement la devise: « *Labore et constantiâ,* » des pages aux caractères alternés rouges et noirs.

Une vaste salle suit l'imprimerie: elle est partagée d'un côté par une suite de casiers garnis de caractères. A l'extrémité se voit la glorieuse presse des Plantin. Il y a une émotion étrange à considérer ces vieilles boiseries taillées, griffées par les clous et les couteaux, ayant encore l'empreinte chaude des mains, salissure grasse. Il semble vraiment que les ouvriers de la maison, qu'on se représente petits et vieux, on ne sait pourquoi, avec des figures en pointe, des barbes en dents de scie, des fronts mélancoliques et des yeux gris pointant sous les besicles, viennent de quitter l'atelier jusqu'à demain.

Or, demain, c'est aujourd'hui — un espace de près de trois siècles.

Des ateliers on passe dans une succession de cabinets, de petits placards, de réduits encombrés, ayant chacun sa curiosité. Nous citerons le cabinet de Juste-Lipse, étroit et bas, aux murs tapissés d'un cuir de Cordoue estampé sur fond d'or de fleurs couleur chair et rose-thé, une merveille, la table sous le jour vert des fenêtres, en face de la table une haute cheminée noire, et çà et là un pullulement de livres sur les rayons. Puis vient une chambre qu'on pourrait appeler la chambre des contrats, autre petite pièce très-curieuse, qu'encombre des documents de la plus haute valeur; c'est là que se conservaient les contrats passés avec les auteurs et en partie aussi, croyons-nous, les comptes de la maison.

Voici un escalier; prenons-le. Il nous conduira aux chambres de l'étage, et l'enchantement continue, l'intérêt grandit, on marche de trouvailles en trouvailles. Ici les cuivres, les bois, les premiers tirages d'eaux-fortes rares, des vitrines où l'on voit des Peter Boel (six planches d'oiseaux), des Wierix, entre autres une *Madeleine* d'après Titien, des Ferdinand Bol, les planches pour l'Office de la Sainte-Vierge Marie, gravées par C. de Maldery, d'autres vitrines où s'entassaient des sceaux, des médailles, des monnaies, des bois d'encadrements, tout un casier consacré aux planches des représentations de rhétoriciens, puis la fonderie, la chambre des matrices, etc.

Figurez-vous cette enfilade de pièces aux murs couverts de bibliothèques et de tableaux, à demi ensevelie dans des demi-teintes roussâtres piquées de lucurs vermeilles, comme les pénombres harengsaurées des maîtres rembranesques; des escaliers montant, descendant, s'arrêtant devant des cabinets aux travées brunes, remplis d'une poussière d'in-folio; une infinité de meubles, d'objets rares, de pièces curieuses, de reliques historiques, la fameuse bible

de Pfister de Bamberg notamment; des collections uniques de dessins de Rubens, Schut, Van Orley, Quellyn; près de 200 manuscrits du dixième au quinzième siècle; vous aurez à peu près la vision qui frappe le visiteur à son entrée dans cette officine célèbre, autrefois fourmillante d'activité, aujourd'hui immobilisée dans une splendeur morte de palais.

CAMILLE LEMONNIER.

ESTHÉTIQUE.

Aujourd'hui c'est de Spa que nous vient la critique...

Une brochure à couverture rose très-tendre est venue me trouver dans les dunes: *Le Salon de Spa, 1877, précédé de considérations générales sur l'Art.* Auteur: HENRI BOLAND.

La critique vit toujours, et l'on s'occupe donc encore d'esthétique quelque part? Hélas! moi-même endormi aux bercées marines, aux mélodies des brises dans la dune, j'ai dû me réveiller et accomplir, crayon aux dents, mon pèlerinage au Salon de Gand...

J'ai parcouru la brochure rose sous le ciel bleu. Cette lecture m'a procuré une heure de joie intime et de bonheur sincère. M. Boland croit encore, il a toutes ses illusions sur les artistes, ces grands enfants gâtés, il possède intacte cette fleur de naïveté qui se fait aussi rare aujourd'hui que la conviction en art ou l'impartialité.

Naïveté, dis-je. La phrase qui ouvre son Salon en est une preuve première: « Nous devons demander pardon au public de lui donner ce livre... » Le critique n'a nul pardon à demander au public: il doit lui imposer ses idées, tristes ou gaies, graves ou légères, douces ou amères; crier fort et longtemps est le seul moyen de se faire entendre: le public a l'oreille dure.

J'ai parlé des illusions de M. Boland, en voici une gerbe:

« Nous voulons jeter un cri d'alarme, dire à la Société: vous vous fourvoyez;

Aux artistes: vous vous laissez entraîner dans le gouffre;

Montrer à l'une la voie droite;

Remémorer aux autres les saines traditions — aujourd'hui abandonnées — de l'Art;

Détruire ce veau d'or auquel on a voué un culte insensé: la Matière;

Remettre sur son trône ce grand dépossédé: Dieu;

Détruire le Faux, le Laid, le Réel actuel;

Prôner le Vrai, le Beau, l'Idéal, réalité de l'avenir.

« Tâche ardue. »

Très-ardue en effet. Hercule n'y suffirait point!

« Le matérialisme est la négation de l'Art. »

Ceci, M. Boland, peut être une pierre lancée dans les choux du Réalisme. Mais qu'est-ce que l'Art?

D'après vous « l'Art est la plus grande est la plus sublime manifestation de l'Âme humaine. »

Mais qu'est-ce que l'Âme?

D'après vous « l'Âme est la parcelle de Dieu dans l'homme. »

Mais qu'est-ce que Dieu?

D'après vous c'est « la Pensée suprême infinie. »

Or, tout cela est peu tangible et je conçois que le matérialisme démantibule votre Art comme capucin de carte.

« De là, pour le songeur, la vision de catastrophes prochaines. »

Non, mon cher M. Boland, ne craignez nulle catastrophe, les idéalistes s'en iront un à un, normalement, sans tapage, et seront remplacés par les matérialistes qui vous effarouchent tant. L'Art ne s'en portera pas plus mal : Rubens et Jordaens étaient-ils des idéalistes ?

« Plaire aux artistes serait chose aisée (dites-vous plus loin) : Aristarque n'aurait qu'à décerner des palmes, prodiguer des éloges, hautement déclarer que chaque exposant est un Pierre-Paul Rubens ou un Antoine Wiertz... »

Halte-là ! Salonnier, voilà deux noms qui hurlent véhémentement. Car s'il y a dans l'Art une négation de Rubens, c'est bien Wiertz, son parodiste qui a cru saisir la technique, les tons et les sujets du maître et qui n'en est qu'un reflet dérisoire, un Rubens de hameau...

Et vous dites plus loin encore :

Pourquoi Van Ostade et Teniers trouvent-ils plus d'imitateurs que Wiertz ?

Parce que la peinture philosophique est incomprise encore...

Parce que le mysticisme s'en va...

Bon voyage, alors ! car du casse-tête chinois à l'huile plus n'en faut et l'on préfère généralement les Intérieurs de Van Ostade et les Buveurs de Teniers aux rébus mystiques ou philosophiques de Wiertz.

Enfin, plus loin encore :

En dehors de ces castes il y eut quelques hommes de génie, qui, repoussant toute chaîne et tout esclavage, firent de la peinture idéale : les Wiertz.

Seriez-vous pas de Dinant ? — Assurément, vous n'êtes point d'Ornans, car vous concluez :

Le mysticisme a amené le réalisme outré : le Casseur de pierres, signé Courbet

Voilà pourquoi il faut également se garder des extrêmes. Ce n'est rien de ne pas être vrai, mais il faut toujours être vraisemblable.

Être simple est bon ; être banal est ridicule.

Courbet est banal.

Courbet — banal, voilà deux mots qui hurlent autant que Rubens — Wiertz.

Je vous certifie qu'il n'y a chez moi nul parti-pris de blâme, mon cher critique, mais je ne puis m'empêcher de trouver déplorable votre façon de comprendre la peinture de fleurs et celle des accessoires :

« J'aime à respirer le parfum des fleurs, à admirer leurs formes coquettes, leurs étincelantes couleurs ; peintes, je les aime beaucoup moins. Hélas ! les pauvrettes, qu'elles sont fanées et piteuses, sur la toile ! Quel que soit le talent de l'artiste, il manque à ces malheureuses quelque chose : ce quelque chose, c'est la vie.

Et l'émotion de l'artiste, et sa poésie, et sa verve, et sa vic à lui, et son cœur qu'il a fait passer dans son œuvre ? Cela ne vaut-il point la durée éphémère d'une botte de pissenlits ou de giroflées mélancoliques ?

« J'aime une pinte de bière, quand j'ai soif ; je ne repousse pas un bon plat quand la faim me talonne ; des fruits au dessert ne me sont jamais désagréables ; mais tout cela sur toile, si donc !

De la couleur huileuse en guise de sauce, grand merci !

C'est de l'art de restaurant et de boutique. »

Pur enfantillage. Pour moi, je me passerais bien d'une pinte de bière, d'un bon plat ou de fruits au dessert, si l'on

m'offrait en place quelque nature morte signée Velasquez Kalf, ou Louis Du Bois.

Une poignée de vérités amères cueillies çà et là :

La presse n'est pas à la hauteur de sa mission sacrée. Les cabinets de rédaction sont trop souvent des maisons de commerce, les écrivains des boutiquiers et l'éloge une marchandise.

On se méprend presque toujours sur la véritable signification de l'Art.

Il y a beaucoup de gens qui s'occupent des travaux généralement réputés artistiques et qui ne sont pas pour cela des artistes.

On ne devient pas, on naît artiste.

Aujourd'hui il n'y a plus d'Art : il n'y a que du métier. L'industrialisme s'empare de tout, l'exploitation commerciale envahit le domaine de la pensée. On avait les photographies retouchées au pinceau, les chromo-lithographies ; on a maintenant les oléographies. Et dire que la nécessité oblige certains artistes à concourir à cet écrasement de l'Art en travaillant pour les industriels !

Une devinette ayant de fermer le volume :

« L'Art doit favoriser le mouvement ascensionnel de l'être vers Dieu, par l'assouplissement de la matière aux exigences de l'Âme. »

Les œuvres de Joubert — en veau — à qui trouvera la solution.

Comme mot de la fin, cette définition neuve des bons peintres :

L'artiste est un voyant, un à-demi détaché de la Matière.

Somme toute, la lecture de cette brochure est instructive et intéressante, M. Boland y a envisagé bien des questions d'Art à un point de vue nouveau.

En fermant le bec à ma plume je demanderai pardon au Salonnier spadois du sans-gêne de mes réflexions en feuilletant son aimable livret.

Je cours m'en laver les mains — dans la mer.

MARC VÉRY.

L'INTERMEZZO

poème par Henri HEINE (suite *)

LIX.

*Secoués par le vent d'automne
Les arbres, d'un bruit monotone,
Attristent le mont et le val.
La nuit est froide et pleine d'ombre,
Enveloppé d'un manteau sombre
Je vais, par la nuit, à cheval.*

*Et tandis qu'ainsi je chevauche,
Un rêve en mon cerveau s'ébauche ;
Mes pensées courent devant moi.
Ma chère âme ! jusqu'à ta porte
Leur aile, bientôt, me transporte,
Le cœur tout palpitant d'émoi.*

(*) Voir nos 10, 12, 44, 16, 19, 20, 22, 25, 26, 27, 32, année 1877.

*Les valets éclairaient ma route,
Les chiens aboient, ils ont sans doute
Reconnu mon pas familier.
Mes éperons et ma rapière
Tintent fidèlement sur la pierre,
Je gravis le large escalier!*

*Dans une amoureuse retraite
A la fois brillante et discrète,
Chambre, où l'atmosphère, à dessein,
Se répand tiède et parfumée,
Attend ma chère bien-aimée,
Et je la serre sur mon sein.*

*Le vent dans les feuilles murmure,
Le vieux chêne, dans sa ramure,
Chuchote, rompant du hallier
La farouche mélancolie :
Avec ton rêve et ta folie
Que veux-tu, pauvre cavalier?*

LX.

*Une étoile, fendant l'espace,
Fuit son étincelant séjour.
A mes yeux, rapide, elle passe,
Et c'est l'étoile de l'amour.*

*Des pommiers au front blanc, il tombe
Des feuilles que les vents mutins
Vont offrir, mouvante hécatombe,
Aux dieux des rivages lointains.*

*Sur l'étang bleu chante le cygne.
Il côtoie et quitte le bord,
Chante plus bas, puis se résigne,
Et, plongeant, va chercher la mort.*

*Tout, de calme et d'ombre, se voile.
Les feuilles, les fleurs ont passé,
Tristement disparaît l'étoile
Et le chant du cygne a cessé.*

LXI.

*Pendant que je dormais d'un sommeil léthargique,
Un rêve m'a porté dans un château magique.
Une foule bizarre, aux riches vêtements,
S'y pressait à travers les hauts appartements,
Comme un flot de la mer que la marée emporte.
Tous se tordaient les mains, blêmes, cherchant la porte,
Féant des cris d'angoisse. — Et, moi-même, j'allais
Comme entraîné le long des murs de ce palais.*

*Mais au bruit qui frappait l'air avec violence
Succéda tout à coup un sinistre silence ;
Et plus glacé qu'un mort aux plis de son linceul,
Sans y comprendre rien je me retrouvai seul.
Effrayé, je voulus fuir, courant dans les salles
Qui semblaient s'embrouiller larges et colossales.*

*Peine inutile! Efforts vagues et superflus!
Mes pieds étaient de plomb, mon cœur ne battait plus.
Je me désespérais! — Restée inaperçue
Jusqu'alors, j'aperçus une dernière issue : —
Et j'allais la franchir, loin du funèbre lieu
J'allais!... qui m'en défend le passage, ô mon Dieu!*

*C'était ma bien-aimée : elle était à la porte,
Son front charmant courbé par le souci qu'il porte,
Et sa lèvre flétrie au souffle du malheur.
Je tressaillis. Alors belle dans sa pâleur,
Gravement, elle fit un signe à mon approche,
Signe d'avis, peut-être, ou même de reproche?...
Je ne sus. — Et pourtant, tombant sur moi, ses yeux
Brillaient d'un feu si doux et si mystérieux
Que d'amour et d'angoisse, indicible mélange,
Sévère et cependant d'amour ensoleillé,
Elle me regardait ainsi..... Je m'éveillai.*

LXII.

*Dans la forêt, morne poète,
Par une nuit froide et muette,
Las et courbé sous mon tourment
Je marchais lamentablement.*

*De leur sommeil, rompant les chaînes,
J'ai voulu réveiller les chênes ;
Ils ont hoché leur front puissant
Avec un air compatissant.*

LXIII.

*Ceux que le suicide a guéri de l'amour,
Sont enterrés au carrefour.
Une fleur d'un bleu sombre au carrefour est née :
La fleur de l'âme damnée.*

*Une nuit, soupirant et pleurant tour à tour,
Je vins au triste carrefour.
Lente, se balançant, vers la terre inclinée,
La fleur de l'âme damnée.*

LXIV.

*Je suis, hélas! comme un reclus
Vers lequel nul rayon n'arrive,
Depuis que la lumière vive
De tes yeux ne m'éblouit plus.*

*Autrefois, si douce et si belle,
Clarté de l'étoile d'amour,
Tu t'es éteinte sans retour!...
Engloutis-moi, nuit éternelle!*

LXV.

*Le corps, par la nuit alourdi,
Les yeux clos, du plomb sur la bouche,
Tête lasse et cœur engourdi
Je gisais dans ma froide couche.*

*Après avoir un temps dormi,
Combien long ? je ne sais, dans l'ombre
Je m'éveillai. D'un doigt ami
On frappait à mon tombeau sombre.*

*— Lève-toi, mon pâle amoureux,
Viens, Henri, sur la terre immense
Les morts ressuscitent, pour eux
La joie éternelle commence.*

*— Ma chère âme, je ne le puis.
Le jour pour mes yeux est sans charmes.
Ils brillaient jadis ; mais depuis
Ils se sont éteints dans les larmes.*

*— Henri, par mes baisers, je vais
Enlever la nuit qui les couvre ;
Viens ! ne fuis pas — fuir est mauvais —
Cet Eden enchanté qui s'ouvre.*

*— Je ne le puis, ô mon amour !
La blessure, qu'une parole
De toi m'a faite au cœur un jour,
Saigne encore et je m'en désole.*

*— Je pose la main sur ton cœur ;
De ton sang, la source est tarie,
Tu ne ressens plus ta douleur,
Henri, ta blessure est guérie.*

*— Je ne puis me lever, mon front
Saigne aussi. — Lassé de la vie
J'y mis une balle de plomb
Le jour où tu me fus ravie.*

*De mes cheveux aux reflets d'or
Je pansé ta plaie et j'arrête
Ce flot de sang qui coule encore
Viens, Henri, j'ai guéri ta tête ! ...*

*La voix priait si doucement
Que je voulus, âme charmée,
Me lever précipitamment
Pour aller vers la bien-aimée.*

*Mes blessures s'ouvrant, alors
Comme un flot de liqueur vermeille,
Soudain, le sang couvrit mon corps...
Et voilà que je me réveille ! ...*

C. TABARAUD. — E. VAUGHAN.

NOUVELLES DE LA QUERRE.

S'il est bossu, certain de nos confrères en Art ne doit assurément pas sa gibbosité à la bosse de la confraternité.

Dans son numéro de dimanche trois bottes — éculées — nous sont portées en tapinois : la première par M. le directeur lui-même, la seconde par une épave à nous échouée là sur un banc de guimauve, la troisième par un C., « son collaborateur et ami ».

Un trio de casseurs de sucre.

Mais *l'Artiste* a la tête dure, et ces pierres sont moins dangereuses que les pavés d'ours dont ces maladroits amis assomment hebdomadairement leurs abonnés.

Faisant fi des allusions sourdes — et aveugles — de ces deux derniers, nous ne répondrons qu'à M. le directeur. Mais comme nous regardons en face quand nous attaquons, nous nommerons, nous, tout au long la *Fédération artistique, journal hebdomadaire, organe des intérêts artistiques, littéraires, scientifiques et industriels*.

M. Lagye analyse les impressions diverses des journaux au Salon de Gand. Voici celui qu'il nous jette sournoisement, et que nous nous empressons de relever :

.... *D'autres, le nez chaussé de certaines besicles, ne voient le progrès que taillé sur un certain modèle. Ils ont leur groupe de prédilection, leurs grands hommes in partibus, dont ils sont les seuls à prôner les beautés incomprises. Ne leur parlez point des gloires du passé. L'histoire de l'Art n'a pour eux qu'une phase. Celle des bons petits camarades de blague et d'atelier. Sortez-les de cinq ou six noms, et ils n'y sont plus.*

M. Lagye qui taille le progrès (?) commence par nous chausser le nasal... Nous avons donc un pied de nez ? Soit ! Nous n'adressons à ses « gloires du passé. »

Oui, *Fédération, l'Artiste* a ses groupes de prédilection, comme vous avez les vôtres ; oui, nous avons nos grands hommes que nous prônerons et que nous défendrons partout, et s'ils ont pour vous des beautés incomprises, c'est que l'exclamation que vous poussez plus loin pourrait bien être moins ironique que vous ne le pensez : « *Après cela je ne suis peut-être point à la hauteur des idées nouvelles, me contentant d'applaudir tout bonnement aux œuvres fortes et senties sans m'enquérir de leur étiquette et de leur marque d'origine.* »

Ainsi vous fîtes pour les salissures de Nicotin Van Luppen, votre « camarade de blague et d'atelier » avant l'indiscret déjeuner des sangliers domestiques....

Nous prions instamment M. Lagye de nous donner pour dimanche « *les cinq ou six noms d'où l'on doit nous sortir,* » afin de lui montrer si « nous n'y sommes plus. »

Mais vous le verrez, lui, ne pas y être.

PAUL BIZARD.

BIBLIOGRAPHIE.

A paru le premier fascicule du *compte-rendu officiel des fêtes organisées par la ville d'Anvers, en l'honneur du 300^e anniversaire de P. P. Rubens*, publié sous les auspices de l'administration communale par M. Gustave Lagye, directeur de la *Fédération artistique*.

Nous attendrons la complète publication de l'ouvrage pour

en parler longuement. Bornons-nous aujourd'hui à donner la substance de ses 96 premières pages : Programme des fêtes ; — Recherches sur le lieu de naissance de Rubens ; — Esquisse biographique du maître ; — Maison Plantin ; — La cantate de Peter Benoit ; — les arcs de triomphe, et le cortège historique.

Nous souhaitons longue haleine à notre très-actif confrère de la *Fédération artistique*.

Reçu de Mons : *Quelques mots sur l'instruction et l'éducation, à propos du congrès des instituteurs, par Jules Declève.*

Ces quelques mots, monsieur, vous les imprimez pour des aveugles : le bandeau de l'amour paternel est plus épais encore que celui de *l'autre amour*. Et vous n'avez pas seulement à « effeuiller les douces illusions » et à « ébranler cette vieille expérience, résultat de trente ans passés dans un magasin de bonnets de coton, » mais vous avez à dénouer ce bandeau, et pour cela il faudrait détruire ce sentiment paternel, impérissable au cœur d'un père, prince ou bonnetier.

Pourquoi toujours faire retomber sur le père les fautes que les enfants commettent ? Aujourd'hui que le fils s'affranchit si tôt du « joug paternel » ne va-t-il pas chercher des exemples au dehors de sa famille — et surtout ceux que sa faible nature humaine met le moins de peine à suivre ?...

Croyez-nous, monsieur, vos quelques mots sont lancés dans le désert — puis l'on se défie d'un conseil donné aux pères de famille par un célibataire : c'est un ignorantin parlant batailles, c'est un dragon défendant la vertu.

Ce qui ne nous empêche point de nous rallier à votre conclusion, idéale utopie de M. Louis Hyman :

« Ici, chaque père de famille est l'instituteur de ses enfants. »
EDGAR MEY.

Un mariage au pays wallon, par Jules Wilmart. Bruxelles. F. Callewaert père. 1877.

En dépit des agaceries de l'auteur qui, dans une énorme préface, avait tombé les critiques belges et quelque peu abîmé notre littérature nationale, « l'idylle en vers » de notre compatriote a passé presque inaperçue. Mais le petit volume de Wilmart était destiné à un cercle d'amis ; le vrai public n'a que faire de ce poème écrit en vers faciles et qui n'a aucune originalité. Quant à la préface, elle semble l'œuvre d'un excellent élève de rhétorique, tout pétri d'érudition classique et qui cherche à placer un peu partout *l'eau de Castalie* et les *talents d'Egine* dont parle son Bouilhet. Et qu'on ne crie pas au parti pris. Nous savons à M. Jules Wilmart des capacités plus qu'ordinaires ; nous voulons l'avertir de les mieux employer désormais : voilà tout.

Du reste, l'auteur doit nous comprendre et nous approuver. Il déclare en effet dans sa lettre-préface « qu'il est poète » à ses heures, et malheureusement jamais quand il écrit ». D'accord donc, cher monsieur, et c'est tout ce que nous voulons dire.

Le *Mariage au pays wallon* est l'histoire d'un meunier et de son fils — rien de la fable fameuse. Le meunier est ambitieux et voit de mauvais œil Prosper courtiser la fille d'un pêcheur. Il finit cependant par consentir au mariage, peut-être pour échapper aux tirades d'un sien ami, instituteur de son métier, et imbu d'axiomes traduits du latin par-dessus le marché.

Voilà l'argument. Il y avait là matière à mainte description chaude et réaliste, à des dialogues imagés et teintés de couleur locale, puisque la scène se passe en *Wallonie*. Mais rien. M. Wilmart a fait de tout cela une composition correcte, versifiant dans un style familier, quoique peu naturel, évitant la rime riche et la texture harmonique des poètes modernes. Prenons un exemple :

Le meunier mécontent repart d'un ton sévère :
Peut-être vos discours sont du goût de sa mère,
Mais, pour votre gouverne, ils sont de mauvais goût,
Et si c'est votre avis, je n'en suis pas du tout.
Prosper est un garçon de peu d'intelligence,
Mettant, je le veux bien, assez de diligence
A la grosse besogne, et passable ouvrier ;
Mais qu'est-ce que cela pour un maître meunier ?

Autre morceau. C'est le maître d'école qui parle :

... O trois fois et quatre fois heureux
Ceux qui dans leurs beaux jours se montrent généreux.
Et voyant sans orgueil prospérer leurs affaires
Se font de leurs voisins des amis et des frères.

Le vers est facile, comme vous le voyez, et si M. Wilmart ne tenait pas tant à l'alexandrin, il pourrait nous donner des *Contes* renouvelés de ceux de la Fontaine — je ne parle pas au sujet — son style a pour ainsi dire le physique de l'emploi, ou du moins il n'en est pas éloigné. Nous rendons sur ce point justice à notre compatriote. Il a fait fausse route, mais le bon sentier n'est pas loin. Pourquoi aussi s'adresse-t-il à M. Emmanuel Hiel dans sa lettre-préface ? Est-ce pour lui dire où il veut aboutir et lui demander le chemin ? Mais M. Hiel ne doit pas aimer les Wallons, et peut-être prend-il un méchant plaisir à les fourvoyer !

Tel qu'il est cependant, le volume de M. Wilmart n'est pas inférieur à beaucoup de produits français. Il prouve une fois de plus qu'il y a des littérateurs en Belgique. Si nous avons été dur, l'auteur se rappellera le mot que M. Lagye aime à citer : *Qui bene amat bene castigat*. Puisse l'Artiste inspirer à M. Wilmart, comme jadis la *Revue d'Edimbourg* à Byron, une satire immortelle !

Nous ne nous en plaindrons pas.

GERALD EEN.

GAZETTE MUSICALE.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE. — Dans notre avant-dernier numéro, nous signalions quelques-uns des ennuis causés au public amateur de musique par certains abonnés amateurs de conversations ; une représentation de cette semaine nous a donné une fois de plus raison. Un malheureux spectateur égaré au milieu d'un clan d'abonnés, hommes d'âge pour la plupart, ne parvenait pas, au milieu des conversations de ces messieurs, à entendre les chanteurs. Après quelques manifestations de son mécontentement, il fait entendre un *chut*. Les conversations redoublent, comme pour montrer à ce non-abonné qu'en payant 8 francs à la porte il n'a pas

le droit d'entendre ni de troubler dans leurs ébats bruyants les abonnés qui ne paient que 3 francs. Nouveau *chut*. Eclats de rire. Enfin, désespéré, le dilettante est obligé de sortir et de demander une nouvelle place.

Ceci nous rappelle un fait qui s'est passé l'année dernière. Un abonné (toujours ces messieurs) protégeait une jeune fille du corps de ballet. Un jour il vint trouver la direction, lui reprocha vivement de ne pas payer suffisamment la danseuse, réclamant comme un *droit d'abonné* une augmentation d'appointement pour sa protégée. Refus de la direction. Menaces de l'abonné. Nouveau refus. Et voilà comment il se fit qu'au moindre prétexte, bon ou mauvais, des coups de sifflet ou des *chuts* se firent entendre à l'adresse des malheureux chanteurs qui n'en pouvaient mais.

Nous avons entendu M. Lefèvre dans un nouveau rôle, celui de Daniel dans le *Chalet*. Le jeune ténor y a montré les mêmes qualités et les mêmes défauts que dans les *Amoureux de Catherine*. Jolie voix, passablement conduite, manque de calme et d'assurance qui lui faisait presser les mouvements. Le public l'a accueilli avec assez de bienveillance. M^{lle} Lurie a rempli convenablement le rôle de Betty. Elle a l'habitude des planches, suffisamment de voix et de talent pour remplir les rôles de dugazon qui lui sont confiés.

M. Chopin serait un excellent sergent Max s'il respectait davantage le texte musical.

Le second début de M. Queyrel, dans *Robert-le-Diable*, a paru satisfaisant au public, qui ne lui a pas trop ménagé ses applaudissements. A part quelques intonations douteuses que l'on peut mettre sur le compte de l'émotion, notre nouvelle basse profonde a convenablement tenu sa place, et quand on se rappelle Montfort, on ne doit pas se montrer trop exigeant. M. Tournié a fort bien chanté. Applaudissements et rappels ne lui ont pas manqué. M^{lle} Hamakers a pu s'apercevoir aussi qu'elle est l'enfant gâtée du public. M^{me} Fursch-Madier est une excellente cantatrice. Elle ne cherche pas ses effets dans l'emploi de trucs plus ou moins avouables, mais conquiert son auditoire par la simplicité et la pureté de son style. Froidement accueillie à ses débuts l'année dernière, elle a fini par conquérir la faveur générale. M. Bertin a remplacé M. Lefèvre dans le rôle de Raimbaud, nous ne savons pourquoi, mais nous n'en ferons pas un grief à la direction. M^{lle} Ricci (Hélène), 1^{re} danseuse, n'a que tout juste ce qu'il faut pour tenir son emploi. Espérons une prochaine reprise de *Coppelia*.

Nous apprenons de source certaine que MM. Stoumon et Calabrézi vont hâter la reprise de *Lohengrin* et qu'ils ont l'intention de monter pour le mois de décembre ou de janvier la *Walkure*. On n'attend plus que la traduction de cet opéra à laquelle un jeune littérateur bruxellois met la dernière main. La mise en scène sera splendide.

L'Alcazar nous a donné une bonne reprise des *Brigands*, l'une des meilleures opérettes d'Offenbach.

M^{lle} M. D'Aulnay est charmante dans le rôle de Fragoletto. M^{lle} Denis a mis toutes les ressources de sa jolie voix au service de celui de Fiorella. Toutes deux ont été bissées à plusieurs reprises. Gourdon est un fort amusant Falsacappa. Fraisant et les autres interprètes remplissent très-convenablement leurs rôles. Mentionnons en particulier Lauret qui

donne une physionomie si originale à Barbaveno, et le caissier (Petit) qui est désopilant. M^{lle} Betty a chanté d'une très-jolie voix le seul morceau important qui lui soit confié. — Les *Brigands* feront une longue carrière en attendant les *Cloches de Corneville*.

— Le *Berliner Musikzeitung* commence dans son n^o 36 une série d'articles sur l'*Histoire de la Symphonie*, de W. Lackowitz.

— Le Casino-Cadet de Paris va devenir un théâtre d'opérettes.

— Le *Néron*, de Rubinstein, sera donné cet hiver aux Italiens, à Paris. Tamberlick jouera le rôle de Néron. L'auteur dirigera lui-même la 1^{re} représentation.

— Massenet va se rendre en Italie. Son *Roi de Lahore* sera donné cet hiver à Rome, Naples et Turin, sous sa direction.

— L'Opéra-Comique de Paris prépare l'exécution de : *Les Surprises de l'Amour*, musique de F. Poise, paroles de C. Monsielet. Cet opéra-comique ne comprend que quatre rôles et ne contient pas de chœurs. Le sujet est tiré de Marivaux et n'a aucun rapport avec *Les Surprises de l'Amour* de Rameau.

— Léo Délibes est à Vienne pour y diriger la 1^{re} exécution de son ballet *Sylvia*.

— Le théâtre de la Monnaie donnera pendant la saison un opéra-comique le *Mystère*, paroles de Cadol, musique de L. Vercken.

— M. Escudier'a, paraît-il, fait des propositions à P. Benoît pour l'exécution à Paris de sa cantate, de la valse de *Charlotte Corday* et d'autres œuvres du musicien flamand.

— M. Monjauze, un ténor qui a eu du succès à Bruxelles dans le *Cheval de Bronze* et dans *Quentin Durward*, est mort en France.

BAVARDAGES.

La *Chronique des Arts*, de Paris, trouve avec raison que les journaux d'Art doivent prendre leur part du deuil où la mort de M. Thiers a plongé la France entière. Le patriote illustre, l'homme d'Etat, le grand historien, a été l'un des rares écrivains qui ont deviné et encouragé Delacroix, dès l'apparition de la *Barque du Dante*, en 1822.

Pendant un trop court espace de temps, de 1821 à 1826, M. Thiers a accumulé de nombreuses études littéraires et artistiques, dans le *Constitutionnel*, les *Tablettes universelles*, la *Revue européenne*, le *Mercur de XIX^e siècle*, le *Globe*, et quelques autres recueils périodiques. M. Thiers était, en outre, un collectionneur aussi passionné qu'entendu, et il laisse un des plus intéressants cabinets artistiques de Paris.

Nemo nous envoie de Paris la description d'un côté très-caractéristique des funérailles de M. Thiers :

« Un ciel bas, humide encore d'une pluie mal cessée, un jour de cave, de cave qui suinte, et là dessous le piltinement, le coudoisement, le moutonnement d'une foule à perte de vue pendant trois kilomètres.

A toutes les maisons des têtes passent aux fenêtres, groupés comme les fleurs d'un bouquet : des balcons surchargés, pleins à inquiéter, noirs de monde, comme si un gigantesque jeton d'abeilles s'y était accroché ! Et de tous les côtés, à toutes les attentés des boutiques, à tous les arbres, le long de tous les réverbères, les grimpeurs, les cramponnements, les équilibres les plus singuliers, les plus cocasses, les plus instables. Ici, des gens assis sur le court rebord en pierre de taille des croisées, mettent au-dessus du trottoir trop étroit pour la foule, une longue ligne de jambes pendantes ; là, des femmes montées sur les épaules des hommes interrogent l'horizon avec une jumelle rapidement braquée, puis retombent sans presque pouvoir retrouver de place. — Et là-dessus, un silence formidable. — A dix pas, dans les rues voisines, on ne soupçonnerait pas qu'un million d'hommes est là qui s'entasse, se case, défile. »

Les tableaux se vendent au Salon de Gand ; voici la liste des achats, tant de la commission que des particuliers :

Artan, *Blankenberghe, effet de lune* ; Bergeret, *Asperges et crevettes* ; Ceterström, *Paysanne de Dalecarlie* ; Claude, *Chrysanthèmes* ; Col, *le Dégustateur* ; De Baerdemaeker, *Prunière* ; M^{lle} Desvignes, *Espoir* ; De Los Rios, *Au retour de la chasse* ; Den Duyts, *Un ruisseau* ; Guillemin, *les Fleurs au pays de Navarre* ; Gabriel, *Après-midi en Hollande* ; Gérard Théodore, *Joyeux propos* ; Lenssen, *Fruits* ; Lebrun, *Campagnards romains* ; D. Oyens, *la Causette* ; Platner, *le Petit ami* ;

Moreau, *Dans le Parc* ; Rodeck, *Forêt* ; Scheitzer, *Soirée d'hiver* ; Tytgadt, *Dernières nouvelles* ; Van den Bos, *Roses*.

Notre ami, le poète Wihl, était parfois d'humeur maussade, lors de son séjour à Anvers, où il prit part au congrès. Il voyait avec peine la prépondérance de l'élément français dans cette réunion.

Un jour il est accosté par je ne sais quel Prudhomme qui lui demande s'il est M. Blanc ? — Non, répond Ludwig Wihl, je suis M. Noir, — faisant sans doute allusion à l'état de son esprit. Et comme son interlocuteur continuait à l'examiner : « Je suis M. Noir, celui qu'a tué Pierre Bonaparte. » L'Anversois s'enfuit effaré ; grâce à l'aspect « cabalistique » du vieux barde, il croyait, de la meilleure foi du monde, avoir affaire à quelque démoniaque incarnation de la victime d'Auteuil. C'est du moins ce qu'il conta à ses amis.

Voici ce que le *Moniteur des Arts*, de Paris, répond au mot de Paul Bizard, sur l'achat gantois du *Marceau* :

« Le possesseur du *Marceau* acceptera parfaitement et sans aucun scrupule les 10,000 francs de bénéfice sur son acquisition. »

Voilà le gouvernement averti — nous espérons qu'il en vaudra deux !

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS
FABRIQUE

DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS
Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux
PEINTURE SUR PORCELAINE
COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE, EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs, Tissus, Gobelins de toutes dimensions, Meubles d'atelier anciens et modernes, Panneaux, Chevalets d'atelier, de campagne et de luxe, Boîtes à couleurs, Parasols, Chaises, etc.

PLANCHES A DESSINS
Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^o
Campo Frères, Neveux & Successeurs, r. Royale, 78
Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld,
Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^o a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Evrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES Rue de l'Industrie, 26 BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

COUVERTURES POUR CAHIERS D'ÉCOLIERS

MAISON ADÈLE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. du *Moniteur Industriel Belge*.



COURRIER HEBDOMADAIRE
ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

46, BOULEVARD CENTRAL, 46
 BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
 BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 "
 Étranger : id 12 50
 Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux libraires.
 A Londres, chez SAMPSON LOW and Co, 188, Fleet street, E. C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez ROZEZ, DECO et à l'Office de Publicité, r. de la Madeleine;
 Au Bureau de la Chronique et chez SARDOU, Galeries-Saint-Hubert;
 Chez LESCUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce,
 et chez ARMES, rue de Namur.

SOMMAIRE :

*Salon de Gand : Paysagistes de terre et de mer. — Les Csardas. — Mémoires de Philarète Chasles.
 — En Campine : l'Arbuste. — Gazette musicale. — Bavardages. — L'Intermezzo : Errata.*

SALON DE GAND.

IV.

PAYSAGISTES DE TERRE ET DE MER.

Artan, Bouvier, Bance, Mesdag, Mols, Stroobant, M^{me} Mesdag, T' Scharner, Heymans, M^{me} Rosa Venneman, A. Verwée, Coosemans, Asselbergs, Huberti, Baron, Vander Hecht, Gabriel, Visconti, Goethaels, Ragot, Rosseels, Courtens, Bogaert, A. Marcette, Pautazis, Permeke, Den Duyts, Munthe, Binder, Vogels, Gillemans, Binjé, Rorcourt, Crépin, Mellery, Le Mayeur, Leemans, Papeleu, Hagemans, Peraire, Rodeck, Lamorinière, Van Luppen.

Aujourd'hui, — caractéristique de l'Art moderne, — ce sont les paysages qui dominent dans toutes nos Expositions de peinture. Après la révolution romantique, les peintres (j'entends parler des artistes), voulant régénérer l'Art, s'adonnèrent au culte exclusif de la nature, ne voulurent d'autre Académie (où en trouver de plus sûre, de plus noble, de moins intéressée?) n'écoutèrent que sa voix, ne suivirent que ses seuls enseignements. Telle est l'unique source d'où jaillissent la beauté, la richesse, la santé de l'école du paysage moderne, de beaucoup la plus nombreuse et la plus forte.

Plusieurs classifications se peuvent établir entre les nombreux groupes de peintres qui mordent à ce gâteau naturaliste — les uns à dents robustes, les autres avec un ratelier.

Selon leur méthode, on peut les ranger en classes différentes. Les uns cherchent la ligne, les autres, la couleur; il en est qui voient gris et d'autres qui voient brun; d'aucuns cherchent la tache exacte, la silhouette sincère; d'autres corrigent la nature et l'endimanchent, d'autres la traduisent avec leur émotion, d'autres avec leur imagination.

Mais tous ces groupes peuvent se diviser en deux camps distincts : les réalistes et les poncifs. — *Réalisme*, mot vague, mais effrayant pour les susceptibilités bourgeoises; *Poncif*, mot doux et bénin... Voyez d'ici le vénérable moutonnement des crânes dénudés, des palettes jolies et tremblotantes, des martres effilés et coquets?... Il existe encore en province quelques sectaires du *paysage composé*, un peintre à part, personnage de comédie, oublié, éteint, et dont l'Institut veut, paraît-il, réchauffer la cendre; mais l'office des morts a été célébré depuis longtemps pour ces arrangeurs de patrons d'arbres comme il faut, de ciels à caractère, d'étangs mélancoliques...

Une des plus belles pages naturalistes est assurément l'*Effet de lune*, de Louis Artan. Cette marine exposée à Paris eut les honneurs de la rampe, nous en avons parlé déjà; nous ajoutons aujourd'hui que c'est un tableau digne d'un musée, où il remplacerait avantageusement les mers frisées des Barnaba et C^e.

L'envoi de M. Bouvier est pareillement remarquable. Sa *Vue prise près de Dordrecht*, son *Matin sur l'Escaut*, sa *Plage de la Panne*, au lever du soleil, nous montrent

toujours sa palette aussi ambrée, aussi délicate, aussi poétique.

M. Bance, un nom nouveau chez nous, a envoyé de Paris une *Marée basse*. Au milieu des varechs et des algues qui tachent le sable clair, les Bretonnes en haut bonnet blanc cueillent des moules. La tache est sombre et colorée, d'un bel accent.

Mesdag, le mariniste hollandais, est toujours aussi ample, aussi vivant, aussi intense dans son *Crépuscule* et dans son *Soir d'été*. M^{me} Mesdag possède des qualités identiques dans son *Champ de blé (Drenthe)*, vu par la pluie, sous un ciel ardoise, très-juste.

Robert Mols reste fidèle aux silhouettes des villes se découpant sur des ciels mouvementés et se mirant dans des fleuves ou des canaux chargés de flottilles pittoresques: *Vue de la rade de Bordeaux*, *Vue de l'Amstel*, à *Amsterdam*. Cette dernière est tenue dans cette gamme grise particulière aux brouillards de la Venise du Nord, le dessin en est lâché, mais dit ce qu'il doit dire, et je placè ce lâché — voulu — bien au-dessus de la minutieuse et prosaïque précision des Stroobant, dont les vues de ville semblent lavées sous quelque récipient pneumatique.

Une des œuvres les plus complètes du Salon gantois est, sans contredit, le *Soleil couchant dans la bruyère*, de A.-J. Heymans.

Les sables au loin se dorment, par le ciel plein de calme grandeur s'envolent des nuages lilas et roses qui se mirent dans les flaques d'eau qui ocellent la bruyère. L'effet a été vu par un œil de poète et de coloriste délicat, et rendu par le plus souple et le plus ému des couteaux à palette. Sa vue *Sur l'Escaut*, blonde et narquée, et *Après la pluie*, site trempé qui miroite et reflète les moires salies du ciel, complètent l'un des plus sérieux envois d'artiste à la présente Exposition.

M^{me} Rosa Venneman a envoyé de Paris deux *Paysages avec animaux*, traités avec la crânerie et la fougue amusante qu'on lui sait; ils font parfaite figure et reposent des vaches en bois peint et des bœufs de Nuremberg appendus çà et là aux panneaux gantois.

La *Côte de Zélande*, d'Alfred Verwée, a été admirée à Paris. Nous avons dit déjà tout le bien que nous en pensons, nous réitérons ici nos louanges.

Nous ferons de même pour le *Souvenir du parc de Tervueren; soleil levant*, de Coosemans, admiré semblablement à Paris. L'un des plus saisissants *Effets de neige* du Salon, est celui qu'il intitule *Une après-dîner de janvier à Marlotte*. Le soleil rouge descend dans les brumes froides de l'horizon et empourpre la plaine mamelonnée. L'effet est très-juste d'observation et de rendu. Cette toile rayonne et éclaire tout le panneau sombre auquel elle se trouve accrochée.

Le nom sympathique de M. Coosemans évoque celui non moins sympathique de son compagnon de tour de

France, M. Asselbergs. Son exposition est réussie : *Intérieur de forêt au Bas-Bréau*; *Un jour de mars à la mare aux Fées*; *Un automne à Belle-Croix*; importante trinité de sites pris à l'antique forêt de Fontainebleau, sont des œuvres de style où l'on ne sait qui l'on doit le plus admirer, du dessinateur ou du coloriste; car M. Asselbergs joint à un dessin ample et précis une coloration robuste des plus saines.

Théodore Baron possède ces mêmes indispensables qualités sans la réunion desquelles l'artiste complet n'existe point. La *Mare, fin d'hiver*, est la toile que nous avons admirée à la dernière Exposition du *Cercle artistique*. *En Campine* est un pan de dune, pétri dans une pâte onctueuse et colorée, ses *Peupliers en automne* sont pleins d'air et de vie, leurs feuilles dorées tremblent au vent.

De Henri Vander Hecht, trois jetons de présence, mais trois bijoux : *Etudes de graminées*, tableau de cheval et plein de charme et d'intimité : un avant-plan de trèfles piqués de coquelicots saignants, une ligne de blé, au second plan, quelques toits rouges, puis rien. Le *Village de la Hulpe, au matin*, est une chose exquise et très-nature, baignée d'air matinal, argentée aux premiers rayons et tout imprégnée de senteurs agrestes. *A la fenaison* complète délicieusement cet envoi d'un réel artiste, loyal, amoureux sans pose de son art et de la nature.

Gabriel est décoloré encore; sa maladie suit son cours, mais elle semble à sa dernière épisode.

M. Visconti commence la sienne. Son *Intérieur de forêt*, une orgie de bitumes, forêt invraisemblable, aux arbres en clinquant fantastiquement découpé, doit faire bondir l'ombre de Diaz dans son cercueil, clos à jamais. Quant au *Souvenir des Ardennes, après l'orage*, œuvre d'une palette cabalistique, c'est plutôt quelque site de l'enfer du Dante.

M. Visconti aura ramassé la brosse qui, jadis, traça trois mots fameux sur les murs du soupeur Balthazar...

Combien je préfère à ces coups de pistolet le simple *Effet de lune à la Panne*, de Jules Goethals ! L'astre d'argent se lève sur les dunes assombries. L'atmosphère claire et froide des nuits lunaires est rendue parfaitement, sans noirs opaques et sans ficelles. Les *Dunes, à Haarlem*, du même, ont de la précision dans la touche et de la conscience dans le ton !

Ah ! un début. Celui de M. Gaston Ragot, fils de Jules Ragot, qui a envoyé au Salon gantois la plus importante nature-morte.

Gaston Ragot expose un site des environs de Bruxelles : *Vue prise à Malaise*. Un chemin sablonneux s'enfonce au milieu des verdure. Ce tableau nous promet en M. Ragot, fils, un coloriste souple et délicat, possédant un œil sain et qui voit juste. Espoir et courage !

La palette, de Jacques Rosseels est toujours aussi fraîche, aussi printanière, aussi lumineuse : *En Flandre* et *Mois d'août* témoignent de la constante verdure de l'intelligent directeur de l'Académie de Termonde. Autour de lui se groupent MM. Courtens et Bogaert, un nouveau venu, tous deux vaillants broyeurs de tons clairs, mais gare à la décoloration par l'abus du blanc dans les pâtes qui rend l'aspect de leurs toiles crayeux et poudré. De même je crierai casse-cou à M. A. Marcette devant son *Quai de la Batte à Liège*. Son *Eglise de Sainte-Croix* a plus d'accent et dénote un tempérament fin et ému.

Pantazis est grand chercheur de lumière, pareillement. *La plage de Nieuport* est très-nature, grise et fine, lustrée au couteau par un matin que le soleil s'était levé dans la brume et que la mer, à marée basse, se cachait dans son voile de brouillard. — Son *Chenal*, qui a fait sensation à la fameuse Exposition de la *Chrysalide*, est l'une des bornes marines du Salon gantois.

A M. Permeke nous avons dit, au *Cercle artistique*, tout le bien que nous pensions de son *Inondation dans les Flandres*. *L'Escaut à marée haute* possède les mêmes qualités de clarté et de franchise. Nous ne lui reprocherons que ses ciels ternes et sans air.

M. Den Duyts a marché à pas de géant depuis l'époque — pas si éloignée — où il faisait des « petits Fritz » en grand. Sa palette s'est éclairée et colorée; aujourd'hui elle n'est pas encore de la plus rigoureuse sincérité, mais elle est dans la meilleure des voies : *Entrée de bois, un Ruisseau, en Flandre, temps pluvieux*, comptent parmi les bons paysages de l'Exposition.

M. Munthe nous procure le plaisir très-rare d'inscrire un peintre de l'École de Dusseldorf au nombre des coloristes. Il reste fidèle à ses *Paysages d'hiver*, effets de neige qu'ensanglante le soleil couchant, et qui lui ont fait chez nous sa réputation.

On rôtit dans la *Moisson* d'Huberti, page vibrante et ensoleillée, l'une des plus attachantes du présent Salon, heureusement que l'on peut aller se rafraîchir devant son *Effet de givre* déjà admiré à Bruxelles.

Les premiers rayons dans les brumes du matin, de M. Tscherner, ont eu leur juste tribut de louanges à l'Exposition du *Cercle artistique*. Nous ne pouvons que confirmer ici le succès de talent sincère, modeste et riche en sympathies.

MM. Binder, Vogels, Gillemann, Binjé, Rorcourt, ont envoyé des études intéressantes par leur sincérité.

L. Crépin conserve toujours son aimable intimité dans son *Étang d'Auderghem* et *Trois-Fontaines*.

Il faut citer encore des vues architecturales très-personnelles de X. Mellery : la *Cour du palais Pisani, à Venise*, et la *chapelle de St-Isidore, église St-Marc, à*

Venise; des vues de l'Escaut, d'Adrien Le Mayeur; un Effet de lune, très-fluide, de Leemans; le Dock de Gand pendant l'hiver, de Papeleu, un Gantois, et surtout les deux tableautins de Maurice Hagemans, *Juin* et *Un coin de la Lesse*.

Sur le même panneau, séparés par le *Plat de baptême*, de Carrier-Bellense, se remarquent deux des paysages les plus « courus » du Salon gantois. Ce sont les *Bords de la Marne*, de M. Péraire, un Parisien peu connu en Belgique, et *Forêt, le soir*, du Hambourgeois Carl Rodeck. Il y a dans la *Forêt*, de M. Rodeck, un effet de soleil couchant qui tient du trompe-l'œil et devant lequel se pâment toutes les admirations bourgeoises qui visitent l'Exposition. Cette toile panachée de cadmium et de mauvais goût reçoit le plus sonore des soufflets par le voisinage écrasant de la toile parisienne de M. Péraire. Autant la *Forêt* du peintre de Hambourg est criarde, couleur, et sans air, autant les *Bords de la Marne* sont-ils reposants, doux à l'œil et baignés d'air pur et de vive lumière. — L'air et la lumière... là est l'avenir de l'école du paysage moderne! Il en est qui perdent leur temps et leurs bitumes à vouloir prouver le contraire, MM. Lamorinière et Van Luppen...

Mais cela suffit, n'est-ce pas ?

(A suivre.)

MARC VÉRY.

LES CSÁRDÁS

Plusieurs personnes nous ayant demandé des explications sur les Csárdás et des titres de morceaux de pianos qui les reproduisent, nous nous faisons un plaisir de leur donner les renseignements qui suivent. Nous nous proposons de faire plus tard une étude plus complète de la musique hongroise et renvoyons en attendant nos lecteurs au charmant ouvrage de Liszt intitulé : *Des Bohêmes et de leur musique en Hongrie*.

Les Csárdás sont des danses nationales hongroises. Elles se composent de deux parties un andante ou maestoso nommée *Lassú* et une mesure très-rapide nommée *Frischka* qui va s'accéléralant subitement ou graduellement sur des rythmes pleins de furie et d'entraînement.

Ce qui différencie cette musique hongroise (d'origine bohémienne) c'est l'absence absolue de tout système de modulation, les transitions brusques d'un ton à un autre sans modulations intermédiaires.

Les caractères de la musique hongroise sont : 1° ses intervalles inusités dans notre musique; l'emploi dans la gamme mineure de la septième augmentée de la sixte diminuée et surtout de la quarte augmentée qui produisent des chatolements harmoniques bizarres d'un grand éclat; — 2° ses rythmes essentiellement bohêmes, infiniment riches et libres d'allures qu'on ne retrouve nulle part aussi variés et aussi franchement colorés; c'est là ce qui séduit surtout dans leur musique; — 3° sa floriture luxuriante, éminemment orientale; cette exubérance d'arabesques dont le vir-

tuose improvisateur orne toujours le thème dont il ne se sépare jamais.

L'art bohémien est inséparable de l'improvisation. La mélodie est réduite au rôle de fil conducteur. C'est une chanson ou une danse nationale.

Les Bohêmes ont jeté dans le moule appelé Hongroise ou Csárdás les trois éléments : la mélodie, le rythme et l'ornementation.

Des deux parties, la première, le *Lassú*, n'est plus dansé, il a graduellement augmenté d'importance pour le musicien par l'accumulation de plusieurs motifs. Généralement dans le mode mineur, il est un chant de la grande épopée bohémienne dans la forme de l'ode. Il fait rêver le Bohémien aux malheurs de la patrie par ses accents d'une indéfinissable tristesse.

Le *Frischka* amène, en passant subitement au ton majeur, et aux mouvements les plus brusques, les plus irréguliers et les plus saccadés, l'explosion de la joie, de la gaité et de l'ivresse les plus délirantes. Jamais il n'est en trois temps.

La base de l'orchestre et, en même temps, les instruments improvisateurs sont le premier violon et la zymbala, rarement la clarinette et la flûte. Les autres instruments ne servent qu'à doubler l'harmonie, marquer le rythme et former l'accompagnement.

En Hongrie, ces orchestres nomades concourent à toutes les fêtes, donnent des sérénades, jouent dans les hôtels pendant les repas et durant les soirées.

Ce sont ces Csárdás qui ont inspiré à Liszt ses admirables rhapsodies hongroises. Bien d'autres auteurs s'en sont inspirés sans en bien comprendre le caractère.

Il nous reste à répondre à la demande de quelques abonnés, en ajoutant que l'un des éditeurs de musique, qui a publié les meilleures réductions de Csárdás pour piano (entre autres, bien que sous d'autres noms, celles jouées à Bruxelles), est la maison Taborszki et Parsch, de Buda-Pesth, dont le correspondant à Bruxelles est, croyons-nous, M. Nachtsheim, chaussée d'Ixelles et rue de la Régence. Parmi les Csárdás les plus remarquables, nous citerons :

Respublika-Csárdás de.	Tisza Aladar.
Scorpio-Csárdás.	»
Kossuth-Csárdás.	»
Sombre forêt Csárdás.	»
Besenyó Csárdás.	»
Belutta azutataho Csárdás.	»
Klarinetos ar en notam.	»
Voros bortiszik.	»
Hogyha en levelet.	»
Volt nekem egy.	»
Hullamso Balaton.	»
Kerekes Andras.	»
Tarna vize lassan.	»
Ablakodig sétaltan.	»
Tudode te barna.	»
Hazai emlek.	Fährbach Jer.
Marche turque par.	F. F.
Marche des Softas.	M. T.
Csokra sokot.	Kende Pal.
Csárdás des philosophes.	Ratz.
» technique.	»
» juristes.	»

Ces morceaux ne sont pas fort difficiles.

Les quatre Ungarische suitea à quatre mains de Henri

Gobbi, par contre, sont seulement accessibles aux pianistes habiles, mais elles sont fort belles.

M. Fabrbach junior a, en outre, composé grand nombre de morceaux de danse faciles.

Si nos lecteurs désiraient d'autres renseignements, nous sommes à leur disposition. RÉAL.

MÉMOIRES DE PHILARÈTE CHASLES

(1^{er} volume.)

Ce qui, du premier coup, ressort d'une lecture de Philarète Chasles, c'est son impuissance à traiter une question. Les titres des chapitres n'indiquent rien ou presque rien de ce qu'on y trouve. Le sujet exposé, un instant effleuré, disparaît insensiblement, et fait place à quantité de considérations souvent profondes, parfois ingénieuses, mais toujours étrangères. Un pareil procédé d'écriture amènerait un ennui invincible ; heureusement l'auteur ne manque pas d'esprit, de cet esprit cousin germain des concetti de Beaumarchais : il amuse, mais n'éclaire pas ; des feux d'artifice ne donnant qu'une courte lumière — inutile.

Décousu et ironique, vagabond et acéré, Chasles l'est surtout dans ses *Mémoires*. Aux premières pages, il s'y trace un grand programme. Il promet d'étudier le milieu dans lequel il a vécu, et de nous dire quelles modifications ce milieu a fait subir à son tempérament impressionnable et passionné. On espère le déshabillé moral du personnage : une anatomie intime de l'individu. L'illusion cesse bientôt. Avec une rapidité volontaire, il passe sous silence ses faiblesses et ses inconséquences. Il a beau affirmer qu'un récit vague ou incomplet engage à se défier de l'auteur, de parti pris, il se fait incomplet et vague. « L'égoïsme des mémoires, dit-il, serait insupportable s'il n'avait que lui-même pour fin et pour but. » Or, sa justification, sa rancune et sa vengeance, Chasles n'a pas l'air d'écrire ses mémoires dans une autre intention. S'il se vante de ne vouloir dénigrer personne, c'est surtout et avant tout lui-même.

Ses contemporains ne le prennent pas au sérieux ; Chasles à son tour affecte de les dédaigner. C'est moins un sceptique qu'un aigri. Trop nerveux pour jouer ce rôle de méprisant superbe qui allait si bien à Mérimée ; trop pusillanime sans doute pour rendre à l'instant tous les coups dont on le frappait ; trop ambitieux peut-être pour sacrifier ses espérances de fortune à la satisfaction de représailles immédiates ; en secret, il amassa contre tous ces indifférents à ses écrits ou à sa personne un formidable arsenal d'indiscrétions. Il sait, ou du moins il affecte de savoir mille et un détails scandaleux. Il les a surpris dans l'intimité des gens célèbres, on les lui a laissés voir parce qu'on le croyait sans conséquence et qu'on le jugeait sans autorité ; et maintenant, abrité derrière sa pierre tombale, il fusille les imprudents avec des commérages compromettants ; il les crible d'insinuations malveillantes. Dans le premier volume, Balzac est carrément accusé de sodomie : il paraît que les tomes futurs nous en réservent bien d'autres. Du reste,

celui-ci déjà désigne beaucoup de noms propres par leurs initiales seulement. Pour peu que l'on soit au courant de l'histoire littéraire des trente dernières années, on les rétablit sans difficulté. Néanmoins, cela produit un mauvais effet, cela donne au livre un air cancan, et cela était nécessaire ; autrement l'éditeur n'aurait guère pu échapper au papier timbré, aux tribunaux, aux procès en diffamation.

Et pourtant, malgré ce qu'il reconnaît lui-même « d'insupportable » aux mémoires où la personnalité de l'écrivain est sans cesse en scène, il sait se faire lire ce haineux qui se venge. C'est qu'il a un style, une façon de dire simple et vive, un reste de la phrase précise des contes et des romans du dix-huitième siècle. Ses récits sont jolis, sans longueurs, ses personnages vivent ; il les accuse d'un mot et les accuse d'un trait. Voyez les fines silhouettes de Vardier et d'Amar, deux conventionnels devenus bourgeois et qu'on croirait croqués au coin de leur feu par un portraitiste en belle humeur. Et Chateaubriand, et M. de Jouy, et Béranger, et Scribe. Ces deux derniers sont un peu poussés à la caricature, mais l'exagération demeure délicate ; elle amuse cette bonhomie affectée et railleuse avec laquelle il les berne. Il a la drôlerie implacable et la sympathie féroce. Au demeurant, lorsqu'ils ferment le livre, les rieurs ne sont pas bien sûrs de n'être pas de son côté.

HENRI CÉARD.

EN CAMPINE.

L'ARBUSTE.

*Dans une plaine, où l'orge ondule à fleur de terre
Jusqu'aux extrémités du grisâtre horizon,
Un arbuste s'élève, arbuste solitaire ;
Pas un clocher en vue et pas une maison.*

*Rien que cet arbrisseau, fils de nos latitudes.
Le poète, attardé, qui traverse le champ,
S'arrête, interprétant ses tristes attitudes
Devant la nuit qui tombe et le soleil couchant.*

*Dans l'ombre qui se meut, submergeant ses ramures,
De l'un à l'autre bout du champ silencieux,
Il démêle un soupir en ses vagues murmures ;*

*Il contemple cet arbre isolé sous les cieux,
Il semble que son âme avec lui se confonde
Et qu'ils ne font plus qu'un dans la plaine profonde.*

E. BAUGNIES.

GAZETTE MUSICALE.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE. — Le second début de M^{lle} Minnie Hauk dans *Mignon* nous a donné l'occasion de constater chez notre prima-donna les mêmes qualités et les mêmes défauts que nous avons reconnus chez elle lors de l'exécution de *Faust*. Peut-être même s'y sont-ils accentués davantage.

Comme cantatrice, M^{lle} Hauk a droit à beaucoup d'éloges

et à quelques critiques. Comme comédienne, elle donne lieu à beaucoup de critiques et à quelques éloges.

M^{lle} Hank a une jolie voix de mezzo-soprano, douce et sympathique. Ce n'est pas une étoile, mais elle est bonne musicienne, chante juste, vocalise avec correction et donne généralement aux morceaux leur véritable interprétation. Par contre, elle recourt quelquefois aux émissions de sons de gorge, son élocution a quelque chose de pâteux dû à ce qu'elle ne prononce pas assez des lèvres, son habitude de l'accentuation allemande l'embarrasse quelquefois pour les respirations, et l'excès de perfection et d'intentions qu'elle veut mettre dans son phrasé, refroidit et alourdit certains passages.

Ces défauts, dus généralement à son peu d'expérience du français, disparaîtront à mesure qu'elle se familiarisera davantage avec la prononciation et l'accentuation de notre langage. Quelques conseils de la direction la mettront aisément au courant des traditions de notre scène.

Au point de vue de la comédienne, M^{lle} Hank montre de l'intelligence, mais son exagération et ses minauderies ne sont nullement en rapport avec les goûts tranquilles et la sobriété traditionnelle de l'école française, en faveur chez nous. Elle aura beaucoup à modifier et à modérer, mais encore une fois, en suivant les avis de son entourage, elle acquerra cette simplicité de bon goût qui doit lui conquérir les sympathies.

Il paraîtrait que devant l'hostilité systématique de quelques personnes M^{lle} Hank a résilié. Il nous semble qu'avant de se prononcer définitivement, on devrait donner à la débutante l'occasion de nous faire entendre quelques autres rôles de son répertoire si varié. Du reste, la direction prépare la reprise du *Barbier de Séville* et de *Roméo et Juliette*. Il paraîtrait en outre qu'elle chante fort bien le rôle d'*Elsa de Lohengrin*.

Dans le rôle de Mignon, elle avait à lutter contre le souvenir de Galli Marié, qui brille par des qualités tout opposées, par une diction incomparable et un talent remarquable de comédienne. Les comparaisons de ce genre sont toujours dangereuses et injustes. M^{lle} Minnie Hank a interprété Mignon en bonne cantatrice et en bonne vocaliste; aussi, a-t-elle eu du succès, surtout dans la styrienne.

M^{lle} Hamakers, à laquelle était dévolu le rôle de Philine, était visiblement indisposée. Depuis le commencement de la saison, du reste, elle a été continuellement souffrante. Les légères défaillances de voix et de mémoire qu'elle a eues jeudi ne justifient nullement l'inconvenante manifestation dont elle a été l'objet. Quand une actrice remplit constamment ses rôles comme M^{lle} Hamakers, elle a droit à la bienveillance du public et nous devons protester énergiquement contre le chut que quelques mal-appris se sont permis à son égard.

M. Choppin (Lothario) était également privé de ses moyens; nul doute que lors de la prochaine exécution de *Mignon*, il ne s'y montre tel que nous l'avons entendu dans ses autres rôles: bon chanteur et bon comédien.

De MM. Bertin, Chappuis et Guérin, il n'y a rien de nouveau à dire. On les retrouve tels qu'ils se sont montrés l'année dernière, fort bien à leur place.

M. Lefèvre a rempli le rôle de Laërte de manière à confir-

mèr la bonne impression qu'il avait produite antérieurement. La reprise du *Trouvère* a été bonne et a mis le public en belle humeur. Les rappels ont succédé aux rappels.

La direction s'occupe de remplacer M^{lle} Faberth, qui a résilié.

Nous apprenons que M. Dauphin, l'excellente basse d'opéra-comique, n'a pas réussi lors de son début dans *Mignon*, à l'Opéra-Comique de Paris. Si cet échec pouvait le ramener à Bruxelles, nous ne nous en plaindrions pas, car nous avons rarement possédé un chanteur plus sobre, plus intelligent, en un mot, plus véritablement artiste. M. Dauphin a-t-il été momentanément privé de ses moyens par la peur? ou le public parisien n'a-t-il pas su l'apprécier? c'est ce dont nous ne saurions juger. Puisse-t-il revenir au théâtre de la Monnaie! Ce serait une bonne aubaine dont nous remercierions la direction.

Le THÉÂTRE DU PARC a fait sa réouverture avec le *Marquis de Villemer*, de George Sand. L'on revoit avec plaisir cette comédie touchante, écrite avec tant d'élégance et de grâce.

L'interprétation est très-satisfaisante. M^{lle} Subra (Caroline de Saint-Geneix) joue avec beaucoup de dignité, de sensibilité et de charme. M^{lle} Laugier comprend bien son rôle (Diane de Saintrilles) et le rend avec gentillesse. M^{me} Mas-sue est une élégante et coquette M^{me} d'Arglade. M. Esquier donne au marquis de Villemer une physionomie misanthropique fort bien en situation et rend avec talent la scène de jalousie du troisième acte. M. Nerssart devrait mettre un peu plus de variété dans son jeu. Il est, du reste, amusant et naturel dans le rôle du duc d'Aleria.

M^{me} Monrose et M. Lebrun complètent très-convenablement cet ensemble.

Le *Marquis de Villemer* est donc une reprise digne d'attirer la foule.

Voici les chiffres des subventions annuelles des principaux théâtres européens: L'Opéra de Paris, 800,000 fr.; le théâtre royal de Berlin, 700,000 fr.; Stuttgart, 625,000 fr.; le théâtre royal de Dresde, 400,000 fr.; le théâtre impérial de Vienne, 300,000 fr.; le théâtre royal de Copenhague, 250,000 fr.; Carlsruhe et Weimar, 250,000 fr.; le théâtre de Munich, 195,000 fr.; le théâtre royal de Stockholm, 150,000 fr.; le San-Carlo de Naples, 300,000 fr.; la Scala de Milan, 175,000 fr.; le théâtre royal de Turin, 60,000 fr.; la Pergola de Florence, 40,000 fr. (l'orchestre est payé par la ville); le Carlo Felice de Gênes, 10,000 fr.; l'Apollo de Rome, 290,000 fr.; le Bellini de Palerme, 120,000; la Fenice de Venise recevait autrefois 180,000 fr. Mais cette largesse est maintenant abolie.

L'OPÉRA DE PARIS prépare une reprise de *l'Africaine*, avec Krauss et Villaret.

Le THÉÂTRE LYRIQUE a donné cette semaine: 1^o *La Clef d'Or*, comédie d'Octave Feuillet, accompagnée de musique par Eug. Gautier. Succès d'estime. Bouhy, Marimon et Achard en ont été les interprètes.

2^o *Graziella*, sujet ennuyeux de Jules Barbier, musique de Choudens.

3^o *L'Aumônier du régiment*, livret amusant, musique pi-

quante de Salomon. Ce lever de rideau a été fort bien accueilli.

4^e Reprise de *Giralda*.

En outre, on y prépare les reprises de *Si j'étais roi*, le *Barbier*, le *Mariage extravagant*, etc., etc.

A la RENAISSANCE on étudie *Fledermaus*, de Strauss, qui portera le nom de « *la Tsigane* », avec un texte nouveau de Delacour et Wilder.

M. Mapleson, l'imprésario de HER-MAJESTY'S-THEATRE, à Londres, refuse de renouveler les contrats de Nilsson, Faure, Rokitawski, Tamberlik, Trebelli et d'autres chanteurs remarquables, vu les appointements exorbitants qu'ils réclament.

C'est d'un bon exemple.

Il paraîtrait que les chanteurs songent à exploiter eux-mêmes en société le Théâtre Italien de Londres.

BAVARDAGES.

L'imprimeur de la Société des Aquafortistes, F. Nys, le charmant garçon, le travailleur intelligent et dévoué, bien connu de tous les artistes, vient de quitter Bruxelles. Il retourne à Paris. Il est on ne peut plus regrettable qu'un Belge qui pouvait tant faire pour l'eau-forte, soit obligé d'aller chercher à l'étranger le pain et le travail qu'il ne pouvait trouver dans son pays. Nous faisons des vœux ardents pour que des temps meilleurs arrivent pour l'eau-forte nationale, temps meilleurs qui permettront à Nys de nous revenir. En attendant, MM. les eaux-fortiers belges vont être obligés d'envoyer leurs cuivres à Paris pour en obtenir des épreuves. Perspective compliquée !.. Nous souhaitons « là-bas » à notre sympathique imprimeur le travail et le succès qu'il a vainement cherchés à Bruxelles.

Les perplexités de Marc Véry et de notre correspondant A. M. au sujet des leçons posthumes du « Petit-Fritz » ont touché la *Fédération Artistique*. Ayant cherché son mot d'ordre à Bruges, (ce que nous prouvent la confrontation de la lettre du père de Fritz écrite à notre Rédacteur en chef et la réponse de la *Fédération*), la feuille anversoise nous répond, à ce qu'elle appelle « un petit coup de patte à son adresse, » que c'est pour « rendre hommage à la mémoire du mort » et pour « perpétuer sa manière » que ces dames s'intitulent « élèves de Fritz ».

Etrange explication que read plus étrange encore la phrase qui suit : « Il y a actuellement bon nombre d'élèves d'Ingres et de Delacroix qui n'ont jamais connu ni Delacroix ni Ingres. »

Non, mon cher M. Lagye, cela prouve tout bonnement que la confection des « Petit-Fritz » est un simple truc que pourraient apprendre aussi bien la tante, la cousine, la nièce, que la mère et la fille.

« Nous terminons en souhaitant à l'Artiste que le diéon, prétendant que les enfants qui ont trop d'esprit ne vivent pas, ait menti pour cette fois et nous lui présentons nos souhaits de bonne confraternité. »

Nous regrettons de ne pouvoir réciproquer à la *Fédération* ce vœu qui part du meilleur des naturels ; quant à ses

souhaits de bonne confraternité, les *Nouvelles de la guerre* de notre dernier numéro ont montré ce qu'ils peuvent valoir.

PAUL BIZARD.

Nemo nous écrit de Paris : « Je n'ai point vu *Pierre Gendron*. La tentative me paraît curieuse. Cette levée de rideau sur des personnages en blouse est, ma foi, fort audacieuse. J'irai voir la pièce et vous limerai un boai d'article sur cette transposition de l'*Assommoir*. Il est bien clair que sans le retentissant succès de notre amical maître, on n'aurait guère osé au-delà des *ouvriers* de Manuel le Panadin. Ceux-là portent des vareuses, et sont graveurs, — toujours. Avez-vous remarqué que dans tout le théâtre romantique, l'ouvrier est généralement ou graveur, ou ciseleur : un demi-artiste enfin, tous frères de lait de l'étonnant *Gilber de Marie Tudor*.

» C'est égal, pour qu'un *Gymnase*, théâtre digne, où s'ébauchent d'ordinaire les mariages bourgeois qu'on achève à l'*Opéra-Comique*, pour qu'au Gymnase la blouse ait fait son apparition, il faut que les idées littéraires soient profondément bouleversées. Pour qu'on accepte une pièce semblable il faut qu'il y ait dans le public, je ne dirais pas un besoin de réalité, mais un besoin de nouveau, et le moment n'est pas loin où l'on pourra sans trop de peur risquer le vrai drame réaliste, mais Zola seul peut tenter cette parti. C'est ce que je nous souhaite. »

L'*Éveil*, en un très-intéressant feuilleton, a publié l'historique de la colonne du Congrès, par Joë Dierix de Tenhamme. Nous ne pouvons résister à l'envie d'y glaner quelque peu. Glanons :

« M. Joseph Poelaert fut chargé de la construction de ce monument, à la suite d'un concours ouvert le 15 octobre 1849, auquel n'ont été admis que les artistes faisant partie de l'*Académie*.

» Après un enfantement laborieux de dix années, elle fut inaugurée le 26 septembre 1859.

» Aussitôt le voile tombé, les critiques se levèrent en foule, amères et acerbes.

» Dans ce monument élevé à la Liberté, le génie de la Liberté ne se trouve symbolisé nulle part !

» Un des reproches les plus sérieux qui ait été fait à ce monument, c'est son *manque d'unité*.... La partie de la statuaire proprement dite est faible... Voilà cependant une œuvre uniquement élaborée par des académiciens entre eux. Tous les jeunes artistes ont été systématiquement exclus des travaux. On pourrait la baptiser « la colonne des vieux. » Est-ce une raison pour qu'elle soit si caduque ? Il faut bien avouer qu'à cette époque les patriarches de la sculpture (1) s'entendaient admirablement à se passer la casse et le séné. Voici, d'après un relevé officiel du temps, comment ces académiciens s'encourageaient mutuellement : « M. Guillaume Geefs a obtenu jusqu'ici (1852) pour plus d'un million de francs de commandes du gouvernement, y compris la Vénus de la place des Martyrs ; M. Simonis pour plus de six cent mille francs ; M. Fraikin pour une centaine de mille francs... »

(1) A notre époque cette cordiale entente existe toujours, et aux patriarches de la sculpture il faut ajouter les patriarches de la peinture.
N. D. L. R.

» Deux moyens sont mis en avant pour le sauvetage de la colonne. Le premier consisterait à la revêtir d'un peinturlurage à l'huile. Le second : le galvanoplastiquage, aussi déplorable que le premier, et même davantage. Reste un dernier moyen : Mouler le fût de la colonne en fer ou en bronze en le boulonnant, par exemple, dans le genre de la colonne Vendôme.

» L'État ne possède-t-il pas dans ses arsenaux de vieux canons, du bronze et du fer, dont il pourrait couler plusieurs colonnes, sans ruiner le gouvernement. Mais nous ne l'ignorons pas, la Belgique est le pays par excellence du provisoire, des demi-mesures, et de la fausse économie du badigeonnage.

» C'est dire que nous craignons fort de voir la colonne continuer à s'émietter, même sous les nombreuses couches de peinture ou de galvano dont on voudra l'enduire économiquement. »

L'INTERMEZZO

ERRATA.

N° 37 page 297, au lieu de :

Mes pensées courent devant moi,

lire :

Mes penses courent devant moi.

Page 298. — 2^e colonne, au lieu de :

*— Et pourtant, tombant sur moi, ses yeux
Brillaient d'un feu si doux et si mystérieux
Que d'amour et d'angoisse, indicible mélange,
S'évère et cependant.....*

lire :

*— Et pourtant, tombant sur moi, ses yeux
Brillaient d'un feu si doux et si mystérieux
Que d'amour et d'angoisse, indicible mélange,
Mon cœur battait. Pendant que, de cet air étrange,
S'évère et cependant.....*

Page 298. — 2^e colonne, au lieu de :

*De leur sommeil, rompant les chaînes,
J'ai voulu réveiller les chènes;*

lire :

*De leur sommeil, rompant les chaînes,
J'ai voulu secouer les chènes;*

Page 299. — 1^{re} colonne, au lieu de :

*De mes cheveux aux reflets d'or
Je pense ta plaie et j'arrête
Ce flot de sang qui coule encore,
Viens, Henri, j'ai guéri ta tête... ..*

lire :

*— De mes cheveux aux reflets d'or
Je pense ta plaie et j'arrête
Ce flot de sang qui coule encor,
Viens donc! je t'ai guéri la tête!...*

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS
FABRIQUE

DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS

Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAINE

COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE, EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,
Meubles d'atelier anciens et modernes,
L'anneaux, Chevalets d'atelier, de campagne
et de luxe, Boîtes à couleurs, Parasols,
Chaises, etc.

PLANCHES A DESSINS

Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^o
Campo Frères, Neveux & Successeurs, r. Royale, 73
Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyensveld,
Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^o a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Eyrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, ÉDITEUR

BRUXELLES Rue de l'Industrie, 26 BRUXELLES

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, CHROMOLITHOGRAPHIE

Imprimés pour Chemins de Fer et Administrations.

IMPRESSIONS DE LUXE

COUVERTURES POUR CAHIERS D'ÉCOLIERS

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. du *Moniteur Industriel Belge.*



COURRIER HEBDOMADAIRE
ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

46, BOULEVARD CENTRAL, 46
BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an	fr. 10 "
Étranger : id	12 50

Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux libraires.
A Londres, chez SAMPSON LOW and Co, 188, Fleet street, E. C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez ROZEZ, DECQ et à l'Office de Publicité, r. de la Madeleine;
Au Bureau de la *Chronique* et chez SARDOU, Galeries-Saint-Hubert;

Chez LESCUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce,
et chez ARMES, rue de Namur.

SOMMAIRE :

Rubens et Jordaens, Camille Lemonnier. — *Notes intimes*, M. du Seigneur. — *Les livres*, C. de Burnot.
— *Anarchie*, Emile Zola. — *Sac au dos*, J.-K. Huysmans. — *Gazette musicale*. — *Bavardages*. — *Les journaux*.

RUBENS ET JORDAENS.

Le Buste de Rubens, par JULES PÉCHER.

Le Monument de Jordaens, par JOSEPH LAMBEAUX.

Lundi 20 août, troisième jour des fêtes, on inaugurerait au Musée des Anciens, à Anvers, le buste de Rubens. Il est placé à l'entrée du Musée, sur un socle enguirlandé de feuillages, largement décoratif, avec des mélanges pittoresques d'or jaune et de cuivre rouge; et l'on dirait la grande figure d'un héros ou d'un dieu sur le seuil du temple. Toute la gloire de l'école flamande aboutit à un pareil homme, et, après l'avoir contemplé à l'entrée, c'est encore lui qu'on a dans la pensée à la sortie, sorte d'énorme splendeur où se confondent les splendeurs moins hautes. Ainsi se justifie ce buste colossal, emplissant à lui seul l'ampleur du vestibule, et ses grandes proportions en dehors du Musée s'expliquent par le rang qu'occupe au dedans le peintre qu'il glorifie.

Il y aurait peut-être à redire à la ressemblance; la tête ne se rapporte exactement à aucun des portraits connus de Rubens; et ce n'est ni le Rubens à mi-corps, coiffé de son chapeau, que Pontius a gravé en 1630, ni celui de Panneels de la même date, ni le portrait de la Galerie de Florence, récemment gravé par M. J.-B. Meunier, ni le portrait gras, épanoui d'embonpoint et de génie, du musée du Belvédère à Vienne, ni le portrait éreinté, lassé de travail et de vie, du Rubens à demi penché à une fenêtre, qui ont pu aider le sculpteur. Rubens, d'après Van Dyck, avait un bel air de seigneur courtois, avec des onctuosités de prêtre, un sourire équivoque d'homme doucereux et fin, et l'image que nous en a laissée Paul Pontius ne prête pas aux fermetés de la sculpture. Encore moins le Rubens de Florence, si beau dans les ombres chaudes des fonds, où les chairs font une tache moite, chaude, mais annonçant déjà le portrait de soixante ans (musée du Belvédère), légèrement boursofflé.

Pourtant le buste de M. Jules Pécher est vraisemblable, il a l'air d'être ressemblant; il a l'apparence de quelqu'un de connu, d'universellement célèbre et que l'on a vu quelque part, partout, d'un beau spectre de gloire, si vous voulez. Cela prouve un sérieux effort de pensée, un commerce prolongé avec les chefs-d'œuvre du maître, et mieux encore, la recherche de ce qui n'est pas banal et à la portée de tout le monde. Il semble que M. Pécher ait voulu nous donner le Rubens de ses méditations, tel qu'il le conçoit au fond de lui, et certainement il a exprimé très-bien certains côtés en dehors, de mouvement saillant et exaspéré, qui sont dans le génie du grand Flamand. Voilà pourquoi son œuvre met, par comparaison, une pointe de ridicule au Rubens bellâtre et posant pour la cuisse de la place Verte; et l'on a pareillement un sourire, quand au-dessus du buste même, on voit se déployer la silhouette taillée sur un patron de keepsake, du Rubens imaginé par M. de Keyser, l'auteur de l'apothéose de l'école flamande peinte dans les escaliers du Musée.

Le tempérament emporté du peintre rutilant, du fabrica-

teur de colosses, est presque généralement écarté, dans les portraits qu'on a faits de lui, au profit d'une distinction d'homme de salon étriqué dans des formes grêles. Au contraire, M. Jules Pécher nous a rendu la vision de l'homme sain, vigoureux, au nez carré, signe de puissance, au front labouré, plein des stigmates de la création. Et, se fût-il trompé sur d'autres points, il a réalisé un Rubens plausible, directement inspiré par la contemplation de ses œuvres.

Une image, un souvenir précis laissé de lui-même par Rubens, se rattache néanmoins à la conception du sculpteur; c'est le Saint-Georges flambant d'acier du tableau de Saint-Jacques, à Anvers; debout, un peu lancé en avant, avec un grand mouvement d'adoration, il dévore de ses yeux bruns enflammés les chairs roses des femmes étalées devant lui, trio merveilleux de fraîcheur, de clarté, baigné dans des douceurs d'aurore, avec des lumières tendres et blondes qui sont comme la moiteur même de leurs beaux corps demi-nus.

Or, le Saint-Georges n'est autre que Rubens au milieu de sa famille, plein d'amour, tout chaud de tendresse, et remplissant ses yeux du mirage des choses existantes et des choses disparues, sorte de vision de l'âge mûr où il a confondu Isabelle Brandt, Hélène Fourment, M^{lle} Lunden aussi peut-être, toutes ses passions, toute sa vie d'homme amoureux.

Eh bien! le buste de M. Pécher a quelque chose du Saint-Georges; c'est le même profil un peu dur, les mêmes grands plans du front et des joues, le même nez en biseau, et jusque dans le sentiment, c'est presque la même violence; mais le personnage du tableau a plutôt l'apparence d'un soldat, d'un guerrier à tous crins, la chair boucanée, les sourcils houleux, et la tête du sculpteur appartient plutôt à un homme de travail et de pensée.

Dans l'œuvre de M. Jules Pécher, enfin, l'ensemble est surtout combiné au point de vue d'une idée de vie large, de cérébralité puissante, et le front est manifestement une superbe anatomie, d'une forme voulue, à plans formels, bossuée, coupée d'angles, ayant l'ampleur accidentée des crânes épiques; par malheur ces combinaisons de lignes produisent de profil une silhouette féline, et de face, la figure nous a paru un peu plate, d'une animalité mal définie mais réelle. Enfin, nous eussions voulu plus de simplicité dans l'exécution générale. M. Jules Pécher, c'est facile à voir, s'est préoccupé d'adapter sa sculpture au genre de gloire qu'il avait à célébrer; ayant pour objectif un peintre, le peintre par excellence, il a visé à l'effet coloré, pittoresque, fourmillant, au chiffonné de la colerette, aux cassures du manteau, à l'ampleur étoffée et remplie des bustes du xviii^e siècle; mais la profusion est trop grande; et nous eussions souhaité, pour notre part, des agencements de draperies plus calmes. Cela se fût mieux accordé avec la tête, déjà si travaillée au point de vue de l'expression, si mouvementée dans ses lignes, si fouillée dans le détail de la barbe crespelée et des cheveux ondoyants. Enfin, une plus grande sévérité d'exécution eût fait paraître le buste plus grand, et achevé de lui donner ce caractère d'apothéose que doit avoir une pareille œuvre dans un pareil endroit.

M. Jules Pécher n'en a pas moins fait une sculpture forte, un travail sain et personnel. C'est de quoi il faut le louer.

On connaissait de lui de bons bustes, ayant de l'accent et de la vie; mais il n'en est pas, croyons-nous, qui aient l'importance de son Rubens. Il est aussi l'auteur de ce monument Loos érigé à Anvers, au milieu du parc, vaste composition avec grandes figures nues, d'un style outré, dans la manière redondante de Jordaens, mais ayant à un haut degré la vie des marbres.

Jordaens est un frère cadet de Rubens; il est de la même famille par le côté énorme des créations, par une certaine vulgarité épique de style, par la bonhomie alliée à la grandeur; mais il n'a pas sucé le même lait. Sa nourrice est bien la Flandre, avec sa grosse bombance, sa grivoiserie pesante, ses allures maritimes et rustiques. Tandis que Rubens endosse l'habit de cour, fait parade de son or et s'entoure d'une domesticité pompeuse, Jordaens demeure le bon bourgeois en famille, mène un train ordinaire et fait en grand un art d'observation et de philosophie un peu terre à terre, sans coups d'ailes. Il est moins grandiosément, mais plus nationalement populaire; il chante le refrain de la rue, il met en action des dictons de bonne femme, et une pointe de moralité perce à travers sa badinerie tout d'une pièce.

Quel dédain magnifique des belles formes, des élégances du style, de la correction académique rapportée d'Italie par les Flamands de serre-chaude! Il aime la chair détendue, s'épanouissant à l'aise dans sa graisse, avec ses potelés, ses bourrelets, ses lymphes, et il n'a peur ni des plis flasques de la peau, ni des empotements de la gorge, ni des cascades des mentons, ni des débridements du ventre, ni de tout ce dépoitraillage qui indique une vie à part, d'un flux constant, dans des pays humides coupés de marais et de canaux, sous la buée éternelle d'un ciel chargé d'averses.

Jordaens est un original, ne l'oublions pas, même à côté de Rubens, dont il n'a pas le génie, mais dont il n'a pas non plus les manies vagabondes; il n'est pas pris du désir de voir l'Italie, l'Espagne, les pays d'art exotique; il est fortement flamand, et la terre natale le grise de ses senteurs puissantes, de sa grosse vitalité.

Rubens est un puriste à côté de lui; sa fabrication ne recule devant aucune dépense de muscles; il étale des charpentes comme le maître même n'aurait osé en faire; ses torsos ont l'inégalité et le hérissément de sacs de noix; et il brasse dans sa cuve une vie plantureuse, molle, moite, enflée, dirait-on, par les sueurs.

Pourtant le même homme fit un jour une merveille de grâce flamande, c'est quand il peignit son *Automne* du Musée de Bruxelles. Les belles filles nues qui, à l'avant-plan, montrent leurs gorges et leurs dos, d'un rose fouetté par le grand air, peuvent rivaliser avec la pulpe des fruits mûrs, avec la clarté des plus étonnants bouquets; et Rubens a rarement une forme aussi correcte, sous des magies de coloris plus saines. C'est une sorte de hosannah vainqueur, un chant de gloire dans la manière mythologique, avec des nymphes et des faunes pour comparses; et la chair, les entassements de fruits et de légumes amoncelés à droite et à gauche, marquent les énergies d'une création dans son paroxysme.

Détail à noter: Rubens est du parti de la cour, il est tiède sur le chapitre des inquisiteurs, de Philippe II, du grand parti des opprimés; Jordaens, au contraire, affirme

une foi indépendante; il se fait calviniste, il fait un large pas du côté de l'art libre-penseur, dégagé des influences païennes et mystiques, qui est l'art hollandais.

C'est à ce vrai Flamand, à cette gloire intacte, trop noyée malheureusement dans le rayonnement de Rubens, que la ville d'Anvers vient d'ériger un monument commémoratif, dans le cimetière de Putte (territoire hollandais), où repose la dépouille mortelle du grand peintre. Je n'ai pu faire moi-même le pèlerinage, et ne puis par conséquent parler du buste de M. Joseph Lambeaux; mais cette haute réparation, alliée au Centenaire, avait droit d'être consignée ici. Jordaens fut à la fois un esprit et un caractère; à côté de Rubens formé à l'école de l'Italie, à côté de Van Dyck déformé à l'école des grâces anglaises, se pose ce puissant bonhomme, qui sut tirer de son fonds une création jeune, abondante, variée et qui peignit avec une palette dont rien n'égale la richesse et la solidité.

CAMILLE LEMONNIER.

NOTES INTIMES.

*Quand je rentre chez moi, la nuit, pensif et sombre
Je marche inattentif au chemin que je suis,
Rêvassant en moi-même à des projets sans nombre,
Je m'arrête à ma porte, et ne sais où je suis.*

*D'autres fois, je fredonne un vieil air de romance,
Où l'on parle d'amour, d'oiseaux et d'arbres verts;
Quand ma chanson finit, une autre recommence,
J'invente la musique, et compose les vers.*

*Oui, mais le plus souvent, je répète une phrase
Commencant par un nom que je ne dis pas.
Finissant par: Je t'aime!... Et mon cerveau s'embrase,
Et pour mieux m'écouter, je ralentis le pas.*

MAURICE DU SEIGNEUR.

LES LIVRES.

O B L O M O F F (1)

par IVAN GOUTCHAROFF, traduction de Charles DEULIN.

M. Charles Deulin ne tire pas de son sac, cette fois, le livre qui porte son nom; celui-ci n'y est que pour la traduction, mais à l'avance l'estampille nous garantit une primeur friande. Nous ferons seulement observer à l'ingénieux conteur, au brillant metteur en œuvre des légendes flamandes, à l'inimitable conteur des *Contes du roi Cambrinus*, que sa fabrique

(1) Librairie académique Didier et C^o, Paris.

chôme depuis pas mal de temps et nous le rappelons à l'ordre, c'est-à-dire à l'œuvre. Nous avons soif de ses grasses histoires, qu'on se lit, le soir, en Brabant, la panse déboutonnée, avec un vague souvenir d'avoir là quelque chose de pareillement truculent chez le maître par excellence du rire large, des prurits de langue, des contes non mâtinés, chez Rabelais, et M. Charles Deulin ferait œuvre sage de repasser par Condé, patrie des franchises lippées et des belles histoires croustillantes — comme la crouste des *flammiches*.

M. Deulin prend son auteur en Russie: il s'appelle Ivan Goutcharoff, et nous savons par le préface qu'il suivit Tourguénéff, Piskmsky, Dostoïevsky, dans leur campagne naturaliste contre le romantisme de Lermontoff et de Pouchkine.

Nous savons aussi qu'il naquit en 1812, à Simbirsk, qu'il n'aborda la littérature que vers 1846, c'est-à-dire à trente-quatre ans, et qu'il n'a écrit jusqu'ici que trois ouvrages.

Dans son premier roman, intitulé *une Histoire ordinaire*, il met en scène un rêveur qui regrette sa jeunesse oisive, vit dans les nuages et lentement arrive à l'âge mûr, à jamais perdu pour l'action, miné par des langueurs mortelles. Or, cette création résumait la torpeur intellectuelle et morale où le règne de Nicolas avait plongé la Russie. « Tandis que le peuple chantait sa tristesse dans des chants mélancoliques, la pensée des écrivains était étouffée sous le bâillon du silence, on rampait sous le joug du despotisme. »

Le livre fit événement: chacun le reconnut dans le maniaque fiévreux qu'il mettait en scène, dans ses rêves d'action auxquels succédaient des stupeurs. Puis, pendant douze ans, l'écrivain garda le silence.

Oblomoff fut sa rentrée dans la vie littéraire et c'est justement le livre qu'a traduit M. Deulin. Or, *Oblomoff* est le nom d'un personnage autour duquel s'enroule tout le récit. Si *Adonief*, le héros d'*une Histoire ordinaire*, était un moribond qui lutte contre l'agonie, *Oblomoff* est un mort qu'on galvanise. De part et d'autre, c'est le rêve sur place, le désir de marcher, d'agir, de prendre part à la bataille, de laisser quelque chose de soi après soi, mais tout cela à l'état de chimère, dans les profondeurs troubles de la pensée; et le sommeil arrive au bout, l'irréremédiable sommeil du cerveau et du corps qui rêve au néant, ce tas de vagues songeries. Sans caractère, sans énergie, sans initiative, *Oblomoff* nous représente le produit extrême d'un despotisme qui a fait son temps.

Par ces côtés, Goutcharoff est un écrivain national, un écrivain type, et il a sa place marquée dans le panthéon des vrais hommes de lettres. Ce qu'il peint, c'est le milieu dans lequel il vit, c'est l'attraction irrésistible des influences sociales, c'est le mal dont il a souffert peut-être lui-même, car il est difficile d'expliquer autrement l'apathie d'un écrivain qui pendant douze ans cesse d'écrire. *Oblomoff* est une société entière, et sans le vouloir, Goutcharoff fait en l'écrivant un pamphlet d'une haute portée morale.

Ne vous attendez pas à des péripéties émouvantes; toute l'action se passe dans cet homme, cet *Oblomoff* qui rêve debout et dort en rêvant. Voilà le théâtre et voilà l'acteur. Quant au comparse — il y en a un — c'est le domestique serf *Zakhare*. Celui-ci rayonne dans l'orbe de son maître, il est l'ombre de cette lumière, il est le manteau de Nessus de cet infortuné qui le hait, le chasse et le rappelle en déses-

péré. Car *Zakhare* est un besoin impérieux pour *Oblomoff*, pour le cerveau creux, incapable de faire œuvre de ses mains et se résignant à penser, à agir par l'intermédiaire de son domestique. Or, *Zakhare* adore son maître et le calomnie, lui prêche l'économie et s'enivre à ses dépens, se ferait tuer pour lui et n'avancerait pas le pied pour l'aider à sortir de son lit. Jetez à travers cette donnée le personnage épisodique de *Stoltz*, vif et remuant celui-là, une belle jeune fille, *Olga*, qui tente de guérir *Oblomoff*, des paroles de tendresse échangées, un mariage promis entre *Oblomoff* et *Olga*, mariage qui se termine entre *Olga* et *Stoltz*; vous aurez cette petite histoire intime d'un cœur qui moisit, d'une maladie incurable, d'une société qui s'atrophie. Elle sembla si vraie, lorsqu'elle parut, qu'elle donna naissance à un mot — l'*Oblomovisme* — et ce mot servit à désigner l'espèce de plaie morale particulière au héros de Goutcharoff.

L'écrivain russe a une manière très-personnelle, un parti pris de pousser à outrance son type, une étonnante conscience dans la mise en œuvre du détail. Il semble craindre toujours de ne pas mettre assez en lumière les irrésolutions de son caractère, et il pousse jusqu'à la photographie le scrupule de tout dire, de tout exprimer. Chose bien curieuse, toute la première partie du livre se passe en conversations; *Oblomoff* appelle *Zakhare* et *Zakhare* arrive après s'être longtemps fait désirer; puis, *Oblomoff* geint, larmoie, échauffe des projets, veut se coucher, se réveille, veut manger, repousse les aliments, ballotté entre mille choses dont aucune ne se fait; et *Zakhare*, de son côté, raille, gourmande, fait des mots, ne se décide ni à rester ni à s'en aller. Or, tout l'homme est dans cet entretien et rien ne le rendrait plus vivant, ne le ferait mieux sortir de son cadre. C'est que l'auteur a l'intuition des moindres sensations de cette conscience endormie, et il la suit pas à pas, à travers les complications d'une admirable étude psychologique. Là est son originalité de conteur.

Un mot de la traduction. M. Charles Deulin nous dit qu'il a suivi le texte avec la fidélité la plus rigoureuse. C'est un point dont il nous est malaisé de juger; mais son récit est simple, très-lucide, d'une langue souple qui se prête aux finesses les plus délicates de l'observation.

C. DE BURNOT.

ANARCHIE.

M. Camille Renard, dans les « quelques mots de préface » de son Salon de Gand, débute ainsi: « Lorsque, dans un parti politique, dans une secte philosophique ou dans une école d'art, les discussions de détails l'emportent sur les luttes de principes, lorsque l'interprétation de la lettre s'est peu à peu substituée à l'interprétation de l'esprit, lorsque, enfin, l'étude de l'accessoire a fait perdre de vue la recherche du but capital, on peut affirmer avec conviction qu'il y a *anarchie* et que cette anarchie est le prélude d'une décadence certaine du parti, de la secte ou de l'école.

» Depuis longtemps déjà, la division règne parmi les artistes. »

Dites : depuis toujours ! Et permettez-nous, Monsieur, d'ajouter qu'en *déplorant* aujourd'hui cette *anarchie*, vous retardez. Il y a plus de dix ans déjà, Emile Zola s'est écrié : « Nous sommes en pleine anarchie, et, pour moi, cette anarchie est un spectacle curieux et intéressant. Certes, je regrette le grand homme absent, le dictateur, mais je me plais au spectacle de tous ces rois se faisant la guerre, de cette sorte de république où chaque citoyen est maître chez lui. Il y a là une somme énorme d'activité dépensée, une vie fiévreuse et emportée. On n'admire pas assez cet enfantement continu et obstiné de notre époque ; chaque jour est signalé par un nouvel effort, par une nouvelle création. La tâche est faite et reprise avec acharnement. Les artistes s'enferment chacun dans leur coin et semblent travailler à part au chef-d'œuvre qui va décider de la prochaine école ; il n'y a pas d'école, chacun peut et veut devenir le maître. Ne pleurez donc pas sur notre âge, sur les destinées de l'Art ; nous assistons à un labeur profondément humain, à la lutte des diverses facultés, aux couches laborieuses d'un temps qui doit porter en lui un grand et bel avenir. Notre art, l'anarchie, la lutte des talents, est sans doute l'expression fidèle de notre société ; nous sommes malades d'industrie et de science, malades de progrès ; nous vivons dans la fièvre pour préparer une vie de paix à nos fils ; nous cherchons, nous faisons chaque jour de nouveaux essais ; nous créons pièce à pièce un monde nouveau. »

» Notre art doit nous ressembler : lutter pour se renouveler, vivre au milieu du désordre de toute reconstruction pour se reposer un jour dans une beauté et dans une paix profondes. Attendez le grand homme de demain, qui dira le mot que nous cherchons en vain ; mais, en attendant, ne dédaignez pas trop les travailleurs de ce jour qui suent sang et eau et qui nous donnent la vue magnifique d'une société en travail d'enfantement. »

EMILE ZOLA.

SAC AU DOS (1).

Le soir arrive, il faut pourtant rentrer ! La sœur qui surveillait la salle des vieux nous dit avec sa petite voix flûtée et sa bouche en fleur : « Messieurs les militaires, vous avez eu bien froid la nuit dernière, mais vous allez avoir un bon lit. » Et elle nous emmène dans une grande salle où fignoient au plafond trois veilleuses mal allumées. J'ai un lit blanc, je m'enfonce avec délices dans les draps qui sentent encore la bonne odeur de la lessive. L'on n'entend plus que le souffle ou le ronflement des dormeurs. J'ai bien chaud, mes yeux se ferment, je ne sais plus où je suis, quand un gloussement prolongé me réveille. J'ouvre un œil et j'aperçois, au pied de mon lit, un individu qui me contemple. Je me dresse sur mon séant. J'ai devant moi un squelette mal tendu de bribes de peau, au sommet duquel flotte, sur un cou de héron, une tête hideuse, aux chairs flasques et comme blettes, à la bouche outatée de bourrelets rouges d'où s'échappe ce gloussement continu.

Je lui demande ce qu'il me veut. Pas de réponse. Je lui crie : « Allez-vous-en, laissez-moi dormir ! » Il me montre le poing. Ah ! ça, mais j'ai affaire à un fou furieux ! Tandis que je roule une serviette au bout de laquelle je fais un nœud bien serré, il avance d'un pas, je saute sur le parquet, je pare le coup de poing qu'il m'envoie, et lui assène en riposte, sur l'œil gauche, un coup de serviette à toute volée. Il en voit trente-six chandelles, se rue sur moi, je me recule et lui décoche un vigoureux coup de pied dans l'estomac. Il roule par terre, entraîne dans sa chute une chaise qui rebondit, le dortoir est réveillé. Pardon ; accourt en chemise pour me prêter main-forte, la sœur arrive, les infirmiers s'élancent sur le fou qu'ils parviennent à grand-peine à faire recoucher.

L'aspect du dortoir était éminemment cocassé. Aux lueurs d'une rose vague qu'épandaient autour d'elles les veilleuses mourantes avait succédé le flamboiement de trois lanternes. Le plafond noir avec ses ronds de lumières qui dansaient au-dessus des mèches en combustion éclatait maintenant avec ses teintes de plâtre fraîchement récrépi. Les malades, une réunion de Guignols hors d'âge, avaient empoigné le morceau de bois qui pendait au bout d'une ficelle au-dessus de leur lit, s'y cramponnaient d'une main, et faisaient de l'autre des gestes terrifiés. A la vue de ces têtes funambulesques, de ces bouches ébréchées, de ces yeux ouverts comme des bondes de tonneaux, de ces chefs vermoulus qui oscillent sous d'interminables casquamèches, ma colère tombe, je me tords de rire, Pardon suffoque, les infirmiers sont ébahis, il n'y a que la sœur qui garde son sérieux et parvient, à force de prières et de menaces, à rétablir l'ordre dans la chambrée.

La nuit s'achève tant bien que mal ; le matin, à six heures, un roulement de tambour nous réunit, le directeur fait l'appel des hommes. Nous partons pour Rouen. Arrivés dans cette ville, un officier dit au malheureux qui nous conduisait que l'hospice était plein et ne pouvait nous loger. En attendant, nous avons une heure d'arrêt. Je jette mon sac dans un coin de la gare, et nous voilà partis, Pardon et moi, errant à l'aventure, nous extasiant devant l'église de Saint-Ouen, nous ébahissant devant les vieilles maisons. Nous admirons tant et tant, que l'heure s'était écoulée depuis longtemps avant même que nous eussions songé à retrouver la gare. « Il y a beau temps que vos camarades sont partis, nous dit un employé du chemin de fer ; ils sont à Evreux ! »

Diable ! le premier train ne part plus qu'à neuf heures. — Allons dîner ! — Quand nous arrivâmes à Evreux, il faisait nuit complète. Nous ne pouvions nous présenter à pareille heure dans un hospice, nous aurions l'air de malfaiteurs ; la nuit est superbe, toutes les chandelles du bon Dieu sont allumées là-haut, nous traversons la ville, et nous nous trouvons en rase campagne. C'était le temps de la fenaison, les gerbes étaient en tas. Nous avisons une petite meule dans un champ, nous y creusons deux niches confortables, et je ne sais si c'est l'odeur troublante de notre couche, le parfum pénétrant des bois qui nous entourent ou ces mille broderies d'or qui scintillent là-haut qui nous émeuvent, mais nous éprouvons le besoin de parler de nos amours passées. Le thème était inépuisable ! Peu à peu, cependant, les paroles deviennent plus rares, les enthousiasmes s'affaiblissent, nous nous endormons. « Sacrebleu ! crie mon voisin qui s'étire, quelle heure peut-il bien être ? » Je me réveille à mon tour, le soleil ne va pas tarder à se lever, car le grand manteau bleu se galonne à l'horizon de franges de soie rose. Quelle misère ! il va falloir aller frapper à la porte de l'hospice, dormir dans des salles tout imprégnées de cette odeur fade sur laquelle revient, comme une ritournelle obstinée, l'âcre senteur de la poudre d'iodoforme !

Nous reprenons tout tristes le chemin de l'hôpital. On nous ouvre, mais, hélas ! un seul de nous est admis : Pardon ; et moi l'on m'envoie au lycée. La vie n'était plus possible ! Etre seul ! Je me déssole, j'erre comme une âme en peine dans les cours et sous les voûtes basses de ce collège qui est, entre parenthèses, un ancien

(1) Voir nos 33, 34, 36, année 1877.

cloître. Mon seul plaisir consiste à déchiffrer des vers inscrits par les moines sur les murailles. O piètre consolation! misérable *adjuvant!* Jugez par ces trois strophes que j'ai textuellement copiées du désordre poétique qui agitait les bons pères :

*O croix qui veut l'austère, ô chair qui veut le doux,
O monde, ô évangile, immortels adversaires!
Les plus grands ennemis sont plus d'accord que vous,
Et les pôles du ciel ne sont pas plus contraires!*

*On monte dans le ciel par un chemin de fleurs,
Mais que leur amertume a de douceurs divines!
On descend aux enfers par un chemin de fleurs,
Mais, hélas! que ces fleurs nous préparent d'épines!*

*La fleur qui, dans un jour, sèche et s'épanouit,
Les boules d'air et d'eau qu'un petit souffle casse,
Une ombre qui paraît et qui s'évanouit,
Nous représentent bien comme le monde passe!*

Je méditais une évasion, quand un jour l'interne de service descend dans la cour. Je lui montre ma carte d'étudiant en droit, il connaît Paris, le quartier Latin. Je lui explique ma situation. « Il faut absolument, lui dis-je, ou que Pardon vienne au lycée, ou que j'aie le rejoindre à l'hôpital. » Il réfléchit, et le soir, arrivant près de mon lit, me glisse ces mots dans l'oreille : « Dites, demain matin, que vous souffrez davantage. » Le lendemain, en effet, vers sept heures, le médecin fait son entrée; un bien singulier médecin! un petit tonneau pédantesquement vêtu de noir, roupieux et sale. C'était, au demeurant, un brave et excellent homme. Il n'avait que deux défauts : celui de faire l'absinthe en parlant et celui de vouloir se débarrasser de ses malades, coûte que coûte. Tous les matins, la scène suivante se passait : « Ah! ah! le gail-lard, criait-il, quelle mine il a! bon teint, pas de fièvre; levez-vous et allez prendre une bonne tasse de café; mais pas de bêtises, vous savez, ne courez pas après les jupes; je vais vous signer votre *excusat*, vous retournerez demain à votre régiment. » Malades ou pas malades, il en renvoyait trois par jour. Ce matin-là, il s'arrête devant moi et dit : « Ah! saperlotte, mon garçon, vous avez meilleure mine! » Je me récrie, jamais je n'ai tant souffert! Il me tâte le ventre : « Mais ça va mieux, murmure-t-il, le ventre est moins dur. » — Je proteste. — Il semble étonné, l'interne lui dit alors tout bas : « Il faudrait peut-être lui donner un lavement, et nous n'avons ici ni seringue ni clysopompe; si nous l'envoyions à l'hôpital? — Tiens, mais c'est une idée, » dit le brave homme, enchanté de se dépêtrer de moi, et, séance tenante, il signe mon billet d'admission. O mes confrères en dysenterie, ne jetez plus de regards craintifs sur la pompe mignonne qui fume à votre chevet! Qu'elle soit à jamais bénie, cette pompe bienfaisante qui m'a fait retrouver mon peintre! C'est elle qui, avec sa robe d'un vert glauque, son piston qui chantait et son serpentement de tuyaux gonflés, m'a fait connaître les charmes de l'amitié, ces charmes qui... que..., etc., etc. (voir pour la suite CICERO, *De Amicitia*).

Toujours est-il que j'étais radieux. Je boucle mon sac, et, sous la garde d'un servent du lycée, je fais mon entrée à l'hôpital. Je retrouve Pardon! Par une chance incroyable, le corridor où il couche, faute de places dans les salles, contient un lit vide près du sien! Nous sommes enfin réunis! En sus de nos deux lits, quatre grabats longent à la queue-leu-leu les murs enduits de jaune. Ils ont pour habitants un soldat de la ligne, deux artilleurs et un hussard. Le reste de l'hôpital se compose de quelques vieillards gâteux ou toqués, de quelques jeunes hommes, rachitiques ou bancroches, et d'un grand nombre de soldats, épaves de l'armée de Mac-Mahon, qui, après avoir roulé d'ambulances en ambulances, étaient venus échouer sur cette berge. Pardon et moi, nous sommes les seuls qui portons l'uniforme de la mobile de la Seine; nos voisins de lit

étaient d'assez gentils garçons, plus insignifiants, à vrai dire, les uns que les autres; il y en avait des gros et des courts, des efflanqués et des minces; c'étaient, pour la plupart, des fils de paysans ou de fermiers rappelés sous les drapeaux lors de la déclaration de guerre. Tandis que j'enlève ma veste, arrive une sœur, si frêle, si jolie, si mignotte, que je ne puis me lasser de la regarder; les beaux grands yeux! les longs cils blonds! les jolies dents! et bonne! Elle me demande pourquoi j'ai quitté le lycée; je lui explique en des phrases nébuleuses comment l'absence d'une pompe foulante m'a fait renvoyer du collège. Elle sourit doucement et me dit : « Oh! monsieur le soldat, vous auriez pu nommer la chose par son nom, nous sommes habituées à tout! » — La brave fille! Je crois bien qu'elle devait être habituée à tout, car les soldats ne se gênaient guère pour se livrer à d'indiscrètes propretés devant elle. Jamais, d'ailleurs, je ne la vis rougir; elle passait entre eux, calme et muette, semblant ne pas entendre les immondes récits qui se débitaient dans les chambrées autour d'elle.

Dieu! m'a-t-elle gâté! l'excellente sœur! Je la vois encore, le matin, alors que le soleil s'amusa à casser sur les dalles l'ombre noire des barreaux des fenêtres, s'avancer tout doucement, au fond du corridor, les grandes ailes de son bonnet battant sur son visage. Elle arrivait près de mon lit avec une assiette qui fumait et sur le bord de laquelle luisait son petit ongle bien taillé. — « La soupe est un peu claire, ce matin, disait-elle avec son joli sourire, je vous apporte du chocolat; mangez vite pendant qu'il est chaud! » — O sœur Angèle! j'ai bien souvent pensé à vous, et si jamais je retourne à Evreux, vous serez la première personne que j'irai voir! O l'exquise fille et la jolie causeuse! On ne pouvait vivre près d'elle sans l'aimer, et pourtant sa vue me rendait un peu triste; on sentait si bien sous ce masque grave une folle gaieté qui pétillait! Parfois même, ses yeux s'éclairaient, son sourire alanguiné devenait adorablement mutin; puis, comme si elle se fût reproché cet instant d'oubli, elle devenait sérieuse, s'en allait à pas lents, les yeux baissés, et moi je la suivais du regard jusqu'à ce qu'elle eût disparu!

Malgré tous les soins qu'elle me prodiguait, je m'ennuyais à mourir dans cet hôpital. Mon ami et moi, nous en étions arrivés à ce degré d'abrutissement qui vous jette sur un lit s'essayant à tuer, dans une somnolence de bête, les longues heures des interminables journées. Les seules distractions qui nous fussent offertes consistaient en un déjeuner et un dîner, et encore, les premiers temps, nous ne pouvions avaler notre pitance du matin. C'était l'heure de la visite, et le docteur choisissait ce moment pour faire ses opérations. Le second jour après mon arrivée, il fendit une cuisse du haut en bas; j'entendis un cri déchirant, je me sentis pâlir, je fermai les yeux, pas assez cependant pour que je ne visse une rosée sanglante s'éparpiller, en larges gouttes, sur son tablier blanc. Ce matin-là, je ne pus manger. Peu à peu, cependant, je finis par m'aguerrir; je me contentais de détourner la tête et de préseiver ma soupe de la pluie rouge qui tombait. — En attendant, la situation devenait intolérable. Nous avions essayé, mais en vain, de nous procurer des livres et des journaux; nous en étions réduits à passer des matinées entières à dormir et à fumer, nous tirant toutes les vingt minutes, échangeant quelques mots, puis nous renfonçant la tête dans le traversin. Cette déplorable vie durait depuis plusieurs semaines, quand un matin, Pardon qui, contrairement à son habitude, avait rôdé, toute la journée de la veille, dans la cour, me dit : « Viens-tu respirer un peu l'air des champs? » Je dressai l'oreille, comme bien vous pensez. — « Il y a un préau réservé aux fous, poursuivit-il; ce préau est vide; en grimpant sur le toit des cabanons, et c'est facile, grâce aux grilles qui garnissent les fenêtres, nous atteignons la crête du mur, nous sautons et tombons dans la campagne. A deux pas de ce mur, s'ouvre une des portes d'Evreux. Qu'en dis-tu?

(A suivre.)

J.-K. HUYSMANS.

GAZETTE MUSICALE.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE. — Suite de succès pour la troupe de grand-opéra. M^{me} Fursch-Madier mérite une mention spéciale à cause de la pureté de son style, de la correction et de la simplicité de son chant; notre prima-donna ne recourt jamais à ces éclats de voix, à ces soutènements exagérés de notes, à ces variations de rythme de si mauvais goût qui plaisent souvent aux chanteuses et à une partie du public. Elle doit ses succès à la vérité dramatique et à la pureté de son chant; elle remplit les rôles de Rachel dans *la Juive*, d'Alice dans *Robert*, d'une façon remarquable. — M. Tournié a fort bien chanté Eléazar et Robert. Les autres interprètes sont également dignes d'éloges, sauf peut-être M. Quéryrel, la première basse, qui, doué de qualités sérieuses, pêche parfois par la justesse des intonations. — Nous avons espéré que ce défaut disparaîtrait avec l'émotion inséparable des débuts; mais il semble passer à l'état chronique. Item de M. Choppin, qui est mal à l'aise dans *Mignon*; ce Lothario ne peut chanter à demi-voix sans baisser de ton considérablement.

THÉÂTRE DES GALERIES. — Le public a salué de moult éclats de rire la première de la *Poudre d'escampette*, de MM. Hennequin, Bocage et Blum, pièce impossible à décrire du reste, succession amusante de quiproquos désopilants... M. Noël Martin est bien dans le rôle de Montengraine, petit commerçant mis à la tête d'un conseil d'administration. Garnier personnifie d'une façon réussie l'actionnaire grincheux. Mention honorable à M. Noblet, M^{mes} Wilhelm et France. Mise en scène réussie.

CANTATE DE M. TINEL. — L'audition officielle de l'œuvre gratifiée du prix de Rome nous a convaincus que notre jeune lauréat a un vrai tempérament musical. M. Tinel possède non-seulement la science acquise par l'étude, mais aussi les qualités natives, pour ainsi dire. Sans doute la *Cloche de Roland* n'est pas une œuvre parfaite; elle trahit parfois l'inexpérience de la jeunesse et les préoccupations que fait naître l'étude des auteurs; l'orchestration n'est pas irréprochable, et certaines réminiscences se font jour; mais on ne peut juger le jeune artiste qui prend son essor à la toise du musicien rompu à tous les travaux de son art.

La cantate de Tinel révèle des dispositions plus qu'ordinaires, et la manière dont elle est orchestrée et conduite démontre les progrès réalisés par l'enseignement depuis une dizaine d'années.

L'introduction s'annonce par un motif large, bien en situation, et qui indique le sujet. L'accent est solennel et majestueux. La seconde partie, peut-être un peu longue, est habilement travaillée. L'idée en est poétique et distinguée; elle nous semble un charmant tableau des douceurs de la paix. Mais nous n'examinons pas par le menu chacun des morceaux, nous bornant à citer les plus remarquables: un beau récit se terminant par le chœur des spectres, motif principal de la cantate, — l'air du tisserand, le duo du tisserand et de sa femme. La vision du combat est aussi une belle page, ainsi que le chœur des femmes et des enfants. Le succès le plus marqué a cependant été pour la marche triomphale. Notons que le chœur final, explosion de

patriotisme, termine d'une façon heureuse ce travail remarquable pour un aussi jeune homme.

Ce qui nous frappe surtout dans la cantate de M. Tinel, c'est l'absence de vulgarité. On sent que l'étude des bons auteurs a complété les tendances naturellement relevées du compositeur. Les formules sont absentes; les mélodies ne sont pas coulées dans ces moules uniformes dont les amateurs de succès de mauvais goût font un emploi constant. Nous souhaitons à M. Tinel de travailler consciencieusement et de ne pas rechercher les applaudissements. Son succès est assuré.

L'interprétation a été aussi bonne qu'on pouvait l'espérer, vu le peu de répétitions et le temps limité dont les interprètes ont pu disposer. MM. Blauwaert et Van Caeteren, et M^{lle} Gilbert (*loco* M^{me} Wouters indisposée) ont fort bien chanté les soli.

REQUIEM DE M. TILMAN. — Cette œuvre consciencieuse et bien travaillée avait été composée pour le 25^e anniversaire de la mort de la reine; nous l'avons entendue de nouveau et avec plaisir à S^{te}-Gudule, le 24 septembre. L'auteur se joue de toutes les difficultés de la fugue. Le *Kyrie* à huit voix réelles est écrit avec art, mais le *Pie Jesu* est à notre avis la meilleure inspiration du *Requiem*. Les soli de MM. Mechelaere et Tyckaert produisent bon effet. L'ensemble a de l'unité et est écrit dans le sentiment religieux qui convient à un office des morts.

Strakosch vient de traiter avec MM. Stoumon et Calabresi pour des représentations que M^{me} Adelina Patti donnera en janvier ou février au théâtre de la Monnaie. Le célèbre impresario a fait des propositions à M^{lle} Minnie Hauk pour un engagement à Drury Lane, mais ses offres ont été refusées.

La Société de musique met à l'étude la *Vie d'une Rose*, de Schumann, une de ces œuvres charmantes que l'on ne saurait trop entendre. Nous félicitons la commission et M. Warnot de cet heureux choix.

Le prochain festival rhénan aura lieu à la Pentecôte 1878, à Dusseldorf. Rubinstein en aura la direction et fera exécuter une de ses grandes productions lyriques et sa symphonie dramatique.

M. Thiers était amateur de musique et, qui plus est, connaisseur. Lorsqu'en 1834 Boieldieu revint d'un voyage de santé en Italie, M. Thiers l'interrogea sur ses ressources et tâcha de lui obtenir une place à la Bibliothèque. N'ayant pu réussir, il le fit nommer professeur de composition au Conservatoire.

Les délégués des comités Wagnériens allemands se sont réunis à Bayreuth pour y établir les bases de l'école de musique projetée par le maestro. Cette école sera fondée à Bayreuth, d'après les idées émises par Wagner dans ses œuvres relativement à la réorganisation du Conservatoire de Munich. Les comités Wagner sont chargés de recueillir des souscriptions dans ce but. 7,500 francs ont été souscrits séance tenante par les délégués. Wagner leur a joué la nouvelle partition de *Parcival*. Nous donnerons dans notre prochain numéro le résumé des statuts de la nouvelle école de musique.

BAVARDAGES.

La *Gazette des Beaux-Arts* de septembre contient trois eaux fortes, deux gravées par M. Jules Jacquemart : *un Paysage* de Rembrandt et *Fruits et Poissons* de Jean Fyt, tableau de la galerie San-Donato ; la troisième par M. J. Worms, d'après son tableau du Salon : *la Fleur préférée*. Les articles sont de MM. Charles Blanc (galerie San-Donato), Ch. Ephrussi, Gerspach, A. Darcel, H. Havard, Trahaud, Lionel Robinson et Paliard ; dessins dans le texte, d'après A. Dürer, objets d'art, architecture, etc., etc.

LES JOURNAUX.

SOMMAIRE du numéro d'Août 1877 du MAGASIN PITTORESQUE.

Quai des Grands-Augustin, 29, à Paris.

TEXTES. — La Justice. — La Bibliothèque de feu Martineau, nouvelle (suite et fin). — Haydn et le marchand de

musique. — Ancienne maison arabe, au Caire. — Des Associations de prévoyance de l'Angleterre. — La Rafale. — Musée du Louvre : la Porte de Crémone. — Les Laboratoires de zoologie maritime : Vimercux. — L'At-Méidan, grande place de Trébizonde. — Un moyen comique employé en Kabylie contre les singes voleurs. — Population du Brésil. — Résumé des pertes matérielles des guerres de 1853 à 1866. — Sculpture en bois. — Saint Sébastien. — Des Femmes instruites ; une Surprise, anecdote. — Iconoclastes ou briseurs d'images. — Prix de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale. — Académies de peinture en France au dix-huitième siècle. — Quelques principes d'architecture. — La Vallée de Saint-Nicolas, dans le haut Valais. — Cerfs indigènes et étrangers. — Paresse et passion, anecdote. — La Vie sincère, souvenirs (suite). — Moyen de prendre l'empreinte des plantes. — Le Bûcheron et le santal. — Horloge de style espagnol. — Les Cris de Paris (seizième siècle). — Les Caravanes en Afrique. — Utilité du châtiment. — La Truffe et ses organes reproducteurs.

GRAVURES. — La Justice, fresque par Raphaël, au Vatican. — Façade d'une maison au Caire. — La Falaise, peinture par Van Marke. — La Porte Strange, au Musée du Louvre. — L'At-Méidan, à Trébizonde. — Panneau sculpté appartenant à M. Poule. — Saint Sébastien, sculpture par Gautherin. — Les Iconoclastes, à Anvers, en 1566, d'après une estampe du seizième siècle. — Le Village de Saint-Nicolas (Suisse). — Jardin zoologique d'acclimatation : les Cerfs. — Horloge de style espagnol, par M. Zuloaga. — Organes reproducteurs de la truffe (3 fig.).

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS
FABRIQUE
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES
VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS
Emballage, nettoyage et vernissage de tab eaux
PEINTURE SUR PORCELAINE
COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE. EXPOSITION D'AMSTERDAM
FABRIQUE SPÉCIALE
de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,
Meubles d'atelier anciens et modernes,
Panneaux, Chevalets d'atelier, de campagne
et de luxe. Boîtes à couleurs, Parasols,
Chaises, etc.
PLANCHES A DESSINS
Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^o

Campo Frères, Neveux & Successeurs, r. Royale, 73

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld,
Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^o a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Evrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

L'UNION LITTÉRAIRE

Des Poètes et des Prosateurs.

Journal bi-mensuel de la décentralisation.

Un an, 6 fr. — 3 mois, 3 fr. 50

Rédacteur en chef, Jean-Bernard — Secrétaire de la rédaction, D. Jacques.

COLLABORATEURS : TOUTS LES ABONNÉS.

Un numéro est envoyé gratuitement sur demande.

TOULOUSE, 4, RUE SAINT-GÉRAUD.

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. du *Moniteur Industriel Belge*.



COURRIER HEBDOMADAIRE
ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

46, BOULEVARD CENTRAL, 46
BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an	fr. 10 "
Étranger : id	12 50

Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux libraires.
A Londres, chez SAMPSON LOW and Co, 188, Fleet street, E. C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez ROZEZ, DECQ et à l'Office de Publicité, r. de la Madeleine;
Au Bureau de la *Chronique* et chez SARDOU, Galeries-Saint-Hubert;
Chez LESCUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce, et chez ARMES, rue de Namur.

SOMMAIRE :

Supplique au Roi, C. L. — *Notre idée*, la Rédaction. — *Aux Fédérés de la Fédération artistique*, Théodore Hannon. — *Le prix de Rome littéraire*, Emile Zola. — *Une bien bonne Nouvelle*, Paul Bizard. — *Charles Deulin*, P. B. — *Au musée*, Marc Wéry. — *Les travailleurs*, E. C. — *Gazette musicale*. — *Sac au dos*, J.-K. Huysmans. — *Publications à l'eau-forte*.

SUPPLIQUE AU ROI.

SIRE.

Il nous revient que V. M. a fait choix de quelques toiles au Salon de Gand. C'est un encouragement pour nous, jeunes et vieux, qui trimons en ce dur temps de protêts et de termes non payés.

On l'a dit avant nous, dans un style qui n'irait pas avec l'esprit de ce journal : la prospérité des Arts est l'apanage de la majesté royale. Hélas ! Sire ! Votre Majesté doit bien être en peine de cet apanage, puisque les Arts sont en Belgique dans un état qui est tout le contraire de la prospérité. La faillite règne en permanence au seuil de nos pauvres artistes ; le papier timbré est à peu près le seul qu'ils reçoivent, et un hôte attendu, mais nullement réjouissant, est pour beaucoup d'entre eux l'avant-coureur de la ruine. C'est de l'huissier, Sire, que nous parlons.

Jamais situation aussi troublée n'avait mis tant de désarroi chez nous autres, peintres et sculpteurs. Ce n'est plus assez de peiner jour et nuit sur l'ébauche, de s'éreinter le tempérament à courir après la chimère, de se crever les yeux à voir juste, à faire juste, à penser juste ; voilà qu'il faut encore s'occuper du pain des petits, de la robe de la femme, des souliers avec lesquels on ira battre les trottoirs toute la sainte journée, parfois à la poursuite d'un amateur, d'un mécène, ou simplement de quelqu'un qui vous avance cent sous. Mais emprunter coûte cher, Sire, et l'on doit au bout de la quinzaine les intérêts, au bout du mois les intérêts des intérêts, et ainsi tant que va la patience du créancier.

On sait bien que si V. M. pouvait d'un mot changer cette situation, V. M. dirait le mot ; mais le boulanger ne se contente pas de raisons pareilles ; le boucher dit *nixco* si l'on n'apporte pas d'argent, et les marchands de couleurs eux-mêmes commencent à nous refuser le crédit, si nous n'avons à leur offrir que des paroles.

Sire ! on ne vend plus ; les tableaux s'accumulent dans les coins de l'atelier ; il y en a des tas qui ne demandent qu'à partir et qui moisissent près du garde-manger vide, en attendant que l'huissier les saisisse. Ce n'est pas que celui-ci soit amateur de peinture ; mais quelquefois, grâce à lui, les tableaux servent à payer les arriérés de la boutique où vont nos femmes. On nous vend en place publique : ce sera bientôt la seule vente à laquelle nous pourrions prétendre.

Et voilà les courts jours, les longues soirées, les jours froids, humides, l'hiver ! Ah ! Sire, l'hiver ! C'est-à-dire des vêtements chauds pour les enfants qui vont à l'école,

des frais d'huile et de charbon pour l'atelier et la cuisine, les rêveries noires, les mélancolies. Qui donc nous donnera de quoi vivre comme vit le dernier des manœuvriers, un peu chaudement, dans nos pauvres demeures ? Peut-être arriverait-on à nouer les deux bouts en faisant des panneaux à vingt francs et en supprimant le trimestre d'écolage des petits ; mais jour de Dieu ! il faudra faire comme tant d'autres, s'oublier en buvant un peu, en traînant la nuit dans les cabarets.

Sire ! on dit que vous êtes bon, et la Reine aussi, que vous avez de grands appartements vides au palais, qu'il y a place pour des tableaux, des statues. Nous abandonnez-vous ? Informez-vous auprès de ceux qui nous connaissent, auprès des commissaires d'exposition, auprès de votre directeur des Beaux-Arts ; ils vous diront qu'il y a haut comme ça de papier timbré de saisies-arrêts, d'oppositions sur ceux de nos tableaux qui sont à Gand.

On parle d'acheter de grands tableaux : ce ne sera pas l'affaire des petits. Ceux-ci passeront entre les mailles, comme toujours. Sire ! nous vous exposons respectueusement que nous sommes trois cents, six cents, qui voudrions vendre, qui avons un grand appétit et de grandes dents. Et derrière nous il y a les enfants, les femmes, qui nous poussent, qui nous disent de vous écrire, de nous adresser à vous.

Alors, il nous est venu une idée.

L'Etat donne 20,000 francs, la ville de Gand aussi, Sire, intercédez pour nous auprès de votre Gouvernement ; il ne vous refusera pas ; on ne refuse qu'aux pauvres, aux humbles, aux peintres. Que V. M., de son côté, daigne faire quelque chose ; et puis avec tout ce qu'on aura réuni, qu'on achète le plus qu'on pourra, deux cents francs par ci, trois cents francs par là, dans les petits prix. Ah ! qu'il y aura d'heureux, ce jour-là ! Un mois de paix dans le ménage ; il n'en faut pas davantage pour empêcher un honnête homme de tourner à mal. Sire ! c'est l'année de la faim : qu'il vous plaise de ne pas nous oublier dans vos achats.

.....

 Pour copie conforme,
 C. L.

NOTRE IDÉE.

Au moment où l'on s'occupe du sort des artistes et du marasme dans lequel végète l'Art en Belgique, il nous semble qu'il est du devoir de la presse artistique de chercher des solutions à la situation lamentable que nous font ces jours d'épreuves.

Nous tenons de bonne source que la Commission de l'Exposition de Gand a tenté une démarche en haut lieu pour faire augmenter les crédits qui sont affectés aux achats d'œuvres d'art de ladite Exposition.

Peut-être même le Roi, de son côté, augmentera-t-il le nombre des acquisitions qu'il se propose de faire.

Nous croyons, quant à nous, répondre à un vœu général en demandant que ces différentes sommes soient consacrées à l'achat du plus grand nombre de tableaux possible et, à ce sujet, nous émettons l'idée suivante :

Que la Commission fixe une moyenne de prix à offrir aux artistes, de manière à ne dépasser en aucun cas un maximum que l'on pourrait porter, par exemple, à cinq cents francs.

Nul doute que les artistes, dans la situation précaire qui est celle des Arts aujourd'hui, n'accueillent en masse, avec reconnaissance, une combinaison qui permettrait de partager le gâteau entre un grand nombre.

Supposons que grâce aux démarches des membres de la Commission, grâce à la bienveillance royale et à la sollicitude de l'Etat et de la ville de Gand, on arrive à réaliser un chiffre de quatre-vingt mille francs, c'est-à-dire le double de l'allocation actuelle, nous avons dès lors, avec une moyenne de trois cents francs, une acquisition assurée de plus de deux cent cinquante des œuvres d'art figurant au Salon de Gand.

LA RÉDACTION.

AUX FÉDÉRÉS

DE LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE.

M. Hannon mérite une leçon et je me suis chargé de la lui administrer.

GUSTAVE LAGYE.

M. Lagye s'ennuie tout seul dans son journal, c'est pourquoi il nous consacre six colonnes; cela s'appelle s'ennuyer en société.

Nous concevons que la Fédération recherche la polémique; mais il ne nous plaît pas qu'elle batte sa grosse caisse sur notre dos, — et nous répondons.

Il est bien entendu que cette réponse sera la dernière, certaines compagnies étant particulièrement fâcheuses. Nous nous bornerons donc, une fois pour toutes, à procéder à l'égard de notre confrère comme on procède à l'égard des petits chiens mal appris.

Passé encore si les QUARANTE-HUIT OU CINQUANTE INJURES du dernier numéro de la *Fédération* — on ne

compte pas avec elle — nous étions personnellement adressées; nous avons pour ceux qui nous les envoient un assez joli dédain, mais M. Lagye et ses deux copains visent nos amis, nos frères d'armes, notre drapeau — et la chose en devient plus grave.

Avec une grâce d'éléphant en goguette, l'aimable enfileur de phrases qui dirige en chef la feuille anversoise, s'amuse à désarticuler notre nom de façon à lui faire dire des choses qui s'appliquent très exactement au confrère lui-même.

Comme ce procédé, du reste très-malin, a été employé également en sous œuvre par deux des troisièmes dessous de la rédaction, et que, semblablement, ils attaquent grossièrement nos sympathies et nos frères de combat, nous leur répondrons en leur demandant pardon des choses un peu vives que nous allons être obligé de leur dire.

A vous d'abord, M. Reding!

Ce porte-plume qui se glorifie d'être notre « épave » s'est mis en frais de baudruche et a surenflé une de ces périodes dont lui seul possède le secret. En voici la fin :

« L'Artiste nous vomit deux ou trois grossières injures...

Erreur ! Depuis quand les mots *épave* et *guimauve* sont-ils des injures? Quant à vomir, fi donc ! Cela ne pourrait nous arriver qu'après avoir lu votre indigeste prose, « qui nous valent l'honneur à nous, pauvre larron, d'être cloué entre un des critiques les plus honorés de la presse belge (sic) et un des artistes les plus justement estimés de notre pays (sic). »

Pauvre larron cloué entre un... et un!.. Vous l'avouez donc vous-même : *Trois larrons*, alors ! votre parfaite entente est claire, après cet aveu plein d'ingénuité.

Et vous, aussi, vous terminez triomphalement par ce calembour volé à Lachambeaudie :

J'entends toujours parler d'Hannon...
Porterait-il le bât ? Est-ce une bête ? Ah ! non.

Vous vous faites appeler *Reding*, croyons-nous. Mon Dieu, monsieur, si nous voulions faire de l'esprit à votre exemple nous n'aurions qu'à placer en tête votre *g final*. Cela donnerait un bien curieux résultat !

Tout en cassant du sucre il nous arrive de retourner parfois LE PILON, nous dit maître Lagye...

A vous, maître Redingue, revient naturellement le soin de tenir haut et ferme le pilon de la rédaction dont parle votre nouveau directeur.

Il ne peut se trouver en doigts plus entendus (*).

(*) Le *Monteur* du 8 août dernier mentionne en effet le « récipiendaire » Victor Reding comme s'étant fait inscrire pour l'examen de pharmacien. Il ne s'est pas présenté.

Quant au C..., dont l'initiale n'est un mystère pour personne, assure M. Lagye (c'est, paraît-il, le maître à chanter *que vous savez*, nous l'ignorions), son cas est particulièrement malpropre.

Lui aussi, il réédite le calembour renouvelé des Carthaginois. Il ignore sans doute que depuis son entrée à la *Fédération* on ne dit plus un « trois-quarts » pour désigner un sot, mais un *Huit-quarts*.

Ce bilieux croit, en nous salissant, se venger de ce que nous n'avons voulu ni de sa prose ni de sa personne, alors que l'une et l'autre n'avaient qu'un désir : entrer à l'*Artiste* !

Nous laisserons le personnage le nez dans sa prosette aussi nauséabonde que courageusement anonyme pour arriver à M. Lagye, son maître. Oui, monsieur le maître à chanter, votre maître : vous faites chanter les autres, mais lui vous fait chanter.

Revenons donc à M. Lagye.

Il traite de gaminade (?) notre riposte à une sortie très-malveillante de la *Fédération*.

Gaminade ! soit. Nous avons l'habitude de mesurer nos arguments à la taille de ceux à qui nous avons affaire. Du reste, il est des dos tellement endurcis aux coups de trique qu'un croc-en-jambe vaut mieux. A gamin, gamin et demi.

Selon sa coutume, M. Lagye larmoie devant la galerie, nous rappelant ce qu'il appelle sa bienveillance à notre égard ». La bienveillance en art est un compromis souvent, une lâcheté parfois : jamais, monsieur, nous ne l'avons mendiée ; pourquoi nous en avoir fait l'aumône et si souvent nous la jeter à la face ?

Vous dites que notre rappel à la confraternité vous a fait rire de bien bon cœur. C'est d'un cœur non moins bon que nous avons ri en lisant votre affirmation : « Nous respectons toutes les opinions, nous réclamons pour nous-même une liberté égale, certain de ne pas nous laisser entraîner aux excès de plume et de langage particuliers aux rustres qui n'ont que de gros mots à opposer aux arguments mûris (blets) et sincèrement exprimés. »

Ceci est déjà un gros mot — et vous en avez ainsi à vous seul TRENTE-QUATRE autres en *crescendo* à notre adresse.

Le *rustre* n'est donc pas nous, assurément.

Plus loin M. Lagye, avec la délicatesse qu'on lui sait, nous démasque. Le réciproque ne nous tente guère, car il serait peu agréable de fouiller dans les publications aussi nombreuses que multicolores auxquelles cet écrivain a collaboré depuis que pour la première fois il a apposé — ou n'a pas apposé — sa signature au bas d'un feuillet imprimé...

L'homme à tout faire de la *Fédération anti-artistique* crie au secours à Regnard, à Littré, à Rabelais, à Pas-

cal — pour nous appeler *peintre en bâtiment* et *littérateur in partibus infidelium*. Hélas ! critique, où est le temps, où vous imprimiez : « *Théodore Hannon — un jeune qui, suivant l'expression d'Alfred de Musset, possède un joli bout de plume au manche de son pinceau,* » — où vous parliez de son « *talent si fin et si délicat,* » de son « *brio* » en peinture ; et, en littérature, de *l'élégance de sa phrase, de l'éclat de sa peinture, de son idée vivace* ; et à propos de ses *Vingt-quatre coups de sonnet, cette suite de petites perles enchâssées dans un joli écriin* ; puis encore : « *M. Hannon est peintre avant tout, et si l'on ne connaissait ses toiles on s'en apercevrait rien qu'en lisant ses poésies.* »

Que les temps sont changés ! Aujourd'hui ce même M. Hannon, pour ce même critique, n'est plus qu'un *demi-peintre* et qu'un *quart d'écrivain*.

M. Lagye nous demande de qui nous sommes l'organe.

Nous le déclarons fièrement : nous sommes l'organe de tous ceux que sa feuille répudie. Nous sommes pour l'aigle contre le ver de terre, pour ce qui est jeune contre ce qui est caduc, pour l'effort de la création contre les servitudes de l'imitation, pour les vertébrés contre les invertébrés, — M. Lagye.

Nous sommes pour le mot net, pour l'expression juste, pour l'Art ressenti, éprouvé, vécu, pour ceux qui se racontent et racontent leur temps, pour les refusés d'aujourd'hui qui seront les acceptés de demain ; nous sommes pour Rousseau, Millet, Corot, contre les commissions qui les expulsent, contre la *Fédération* qui les eût expulsés, elle aussi, — M. Lagye.

Nous ne sommes pas pour les pleutres, les cuistres, les émasculés, tant pis si c'est le parti de notre confrère ! mais en retour nous sommes pour ceux qui ont bec et ongles, qui aiment et haïssent, qui ont une âme et la disent, qui ont des colères et les appliquent en de larges soufflets, — M. Lagye.

Ah ! monsieur l'entendu, il vous a plu un jour d'entrer dans notre domaine, vous, ignorant des choses d'Art, sorti d'on ne sait quel bas fond du journalisme, trop brèche-dents pour être venimeux, et du jour au lendemain vous vous êtes érigé en connaisseur et, perché sur vos ergots de critique, vous avez fait la leçon aux Stevens, aux Du Bois, aux Artan, aux Boulenger, aux Smits, aux Coosemans, aux Baron, et vous avez tenté de leur barrer le passage en criant : On ne passe pas ! Nous vous avons plaint, monsieur, quelque méchant que vous nous croyiez, car rien n'égalait le dédain des vrais artistes devant cette attitude de pédant, ces airs rogues de roquet à sa niche.

Mais qui êtes-vous ? qu'êtes-vous ? Vous qui osez parler d'écrire, qu'avez-vous écrit ? Vous qui osez parler de peindre, quels principes de peinture avez-vous ?

Quelles sont vos opinions en art, en littérature, en politique? Elles tournent avec l'aile des moulins à vent que vous nous accusez de combattre — « sur notre *jeune* Rossinante » — bien préférable, en tous cas, à vos *dadass* fourbus? Tenez, monsieur, voulez-vous que nous vous le disions? Vous êtes le critique de la tranche de pain; vous êtes mêlé à cette cohue borgne des meurt-de-faim pour qui l'art, les lettres, la politique sont un apaisement aux besoins de l'estomac...

Vous avez raté tous les trains, celui des affaires, celui de la politique, celui de la littérature, et vous allez rater celui de l'Art — le dernier auquel vous vous soiez accroché. — Allons, du courage! ou bientôt il ne vous restera plus qu'à monter sur quelque place publique une échoppe de photographie où vous ferez poser le public après avoir fait poser si longtemps vos lecteurs.

THÉODORE HANNON.

LE PRIX DE ROME LITTÉRAIRE.

En vérité, nous ne nous affranchissons jamais de notre vie de bambins au collège. L'art et les lettres continuent à être pour nous une série de compositions en thème latin et en version grecque; et il faut qu'un maître quelconque distribue des places, soit toujours là pour coller dans le dos des élèves des numéros d'ordre. Si, à la fin de l'année, la distribution des prix, avec des couronnes de laurier en papier peint, venait à manquer, ce serait une consternation générale.

Les gamins de huit ans ont des croix de fer-blanc sur la poitrine. Plus tard, on les inscrit au tableau d'honneur, on les comble de bons points. Plus tard, à leur entrée dans la vie, on les promène de concours en concours, et les diplômes tombent sur eux drus comme les feuilles en automne. Ce n'est point fini, les médailles, les titres, les croix de tous les métaux continuent de pleuvoir. On est timbré, scellé, apostillé. On porte sur chaque membre le visa de l'administration, déclarant en bonne forme que vous avez du génie. On devient un colis dûment enregistré pour la gloire. Quel enfantillage, et comme il est plus sain d'être seul et libre, avec sa poitrine nue au grand soleil!

Ainsi, voilà les écrivains qui n'étaient point trop protégés. Ils n'avaient pas de concours, seule l'Académie se permettait de distribuer à des dames et à des hommes tranquilles quelques prix timides. Ils ne sentaient point la tutelle de l'Etat, comme les peintres et les sculpteurs par exemple, qui dépendent absolument de l'administration. De là, une jalousie énorme. Nous voulons des chaînes, nous aussi! Notre liberté nous gêne, nous ne savons pas en faire des chefs-d'œuvre, et nous tendons les mains pour qu'on nous garrotte. Les artistes sont trop gourmands de garder toutes les entraves pour eux. Nous entamerons des polémiques, nous ferons des conférences s'il le faut, mais nous exigeons quand même notre coin de cachot.

Songez donc! les peintres et les sculpteurs ont une école où des professeurs leur enseignent le beau patenté. Ils passent leur jeunesse au milieu des concours. Ensuite, un jury les admet ou ne les admet pas à la publicité. Chaque année, ils composent, et les premiers ont des médailles. Quand les médailles sont épuisées, il y a des récompenses exceptionnelles. Voilà une carrière enviable, au moins! Les élèves forts y goûtent toutes les jouissances possibles. Parlez-moi de cette façon de comprendre une existence d'artiste, et comprenez combien la vie d'un écrivain est grise à côté! Le pauvre homme n'a pas la moindre médaille pour s'égayer. Son ménage en reste tout chagrin. Le jour où la jalousie le pousse à réclamer des menottes, il est bien excusable.

Pour le moment, on ne demande pas encore des médailles, on serait satisfait, si l'Etat voulait simplement fonder un prix de Rome littéraire. Ce prix consisterait, comme le prix de Rome de peinture, en une certaine rente qu'on servirait pendant quatre années au lauréat. Naturellement, il serait décerné à la suite d'un concours, et le lauréat serait tenu de fournir chaque année un travail quelconque, pour prouver qu'il ne mange pas l'argent de l'administration avec des duchesses. Voilà le projet en gros. Resterait à fixer le genre de la composition. Serait-ce un roman, une étude, historique, un poème? On a parlé, je crois, d'une comédie ou d'un drame en vers. Cela restreint singulièrement le prix de Rome littéraire, qui devient en réalité un prix de Rome dramatique. Je soupçonne les inventeurs du projet d'avoir des tragédies de jeunesse dans leurs tiroirs. Mais, vraiment, ils n'ont pas dû voir tout le côté comique de l'invention.

Quand le prix de Rome a été créé, il s'agissait avant tout de fournir à de jeunes artistes l'occasion de faire un séjour dans la ville que l'on regardait alors comme le tabernacle de l'art. Le voyage coûtait fort cher; d'autre part, on voulait assurer aux lauréats un local, des relations, une direction artistique; enfin, l'école avait un drapeau et entendait former des soldats pour le défendre. Toutes ces raisons expliquent la fondation.

Mais, dans les lettres, à quoi rimerait un pareil prix? Il ne peut venir à la pensée de personne d'envoyer les lauréats littéraires dans une ville quelconque; ils devront rester à Paris, dans ce Paris qui attire toutes les intelligences. Je comprendrais à la rigueur les grandes villes de province fondant des prix de Paris. D'un autre côté, les écrivains n'ont aucuns frais matériels. Avec une main de papier, trois sous d'encre et un sou de plumes, on écrit un chef-d'œuvre. Enfin, il n'y a plus une littérature d'Etat, dont on veuille défendre le drapeau. Les deux cas sont donc complètement différents, et je ne saisis pas quels rapports on a pu voir entre eux.

La seule raison qu'on ait donnée, c'est que le prix de Rome littéraire remédierait à de grands désespoirs et à de grands découragements. Et l'on a parlé d'Hégésippe Moreau, de tous les poètes de la légende qui sont morts à l'hôpital, de misère et de génie rentré. Alors, il faut s'entendre. S'il s'agit de servir une rente à un jeune écrivain pauvre, il faudra poser en principe que seuls les jeunes écrivains pauvres auront le droit de concourir. Le maire et le commissaire

du quartier délivreront un certificat d'indigence, qu'il faudra déposer au secrétariat avec les autres pièces. En effet, les lauréats qui auraient seulement douze cents francs de rente, une petite pension de leur famille, commettraient une très-vilaine action en venant, à mérite égal, disputer le prix au meurt-de-faim. La pauvreté du candidat devrait peser plus que son mérite dans la balance du jury.

Si l'on écarte cette raison sentimentale, on ne saurait citer aucun autre argument sérieux en faveur de la fondation. Mais ce n'est point tout, lors même qu'on aurait pour le prix de Rome littéraire les mêmes arguments qui ont décidé la création du prix de Rome de peinture, il serait prudent, avant de se lancer dans une seconde tentative, de se demander si la première a donné de bons résultats.

Aujourd'hui, on peut nettement établir le rôle de notre école de Rome dans l'art de ce siècle. Ce rôle a été complètement nul. Certes, un grand artiste qui irait à Rome en reviendrait sans doute avec son génie. Seulement, Rome est si peu nécessaire à nos peintres que les plus grands d'entre eux, Eugène Delacroix, Courbet, Théodore Rousseau, Millet, Corot et toute notre grande école de paysagistes, n'y ont point passé. De cette pépinière qui devait être fertile en maîtres, il n'est guère sorti que des médiocrités. Le large mouvement de l'art au XIX^e siècle s'est fait en dehors et à côté de la serre chaude administrative.

Cela est si vrai, l'école de Rome est aujourd'hui tellement inutile et dévoyée, que les élèves y vivent dans l'anarchie absolue des doctrines. Chaque année, à l'exposition des envois, on peut constater le tohu-bohu des personnalités. L'école de Rome n'a même plus son entêtement esthétique. Autant envoyer les lauréats à Pontoise, ils seront plus près de la vie moderne. D'ailleurs, leur séjour en Italie est une chose agréable. Il fêlé peut-être un peu leur jugement, mais un peintre médiocre de plus ou de moins, cela ne tire pas à conséquence. Quant au génie qui s'égarerait là, il s'en tirerait toujours. Mon avis est donc que notre école de Rome n'est ni nuisible ni utile.

Ainsi, l'expérience est faite, à quoi bon la recommencer en littérature ? Il est entendu que l'art et les lettres ne gagnent rien à être patronnés et pensionnés. Cela ne sert qu'à entretenir la médiocrité. Un écrivain médiocre est déjà gênant par lui-même ; s'il était patenté, il deviendrait dangereux. Nous sommes déjà trop mangés par les faiseurs de phrases, pour qu'on ouvre une école de rhétorique. Le jour où l'on fonderait le prix de Rome littéraire, je sais bien ce qui se passerait : il n'irait pas à la pauvreté, il n'irait pas au talent original, il irait aux esprits moyens et souples, qui savent cueillir toutes les fleurs du chemin. A quoi bon encourager ces messieurs, qui n'ont déjà que trop de courage ?

J'ai une théorie un peu barbare en ces matières, c'est que la force est tout, dans la bataille des lettres. Malheur aux faibles ! Ceux qui tombent ont tort de tomber, et c'est tant pis si on les écrase. Ils n'avaient qu'à savoir se tenir debout. Chaque fois qu'un débutant échoue, qu'un vainqueur de la veille est vaincu, je conclus qu'il portait en lui le germe de sa défaite. La victoire est aux reins solides, et cela est juste. Le talent doit être fort ; s'il n'est pas fort, il n'est

plus le talent, et il mérite que la vérité se fasse sur son compte. Quand on arrive dans l'art, il faut se dire ces choses virilement, pour savoir se conduire en homme dans la chute ou dans le succès.

Je trouve, par exemple, qu'on abuse étrangement d'Hégésippe Moreau, de Chatterton et des autres. Hégésippe Moreau était un médiocre poète. Sa grande habileté a été de mourir comme il est mort. S'il avait vécu, personne peut-être ne saurait son nom. On peut plaindre les pauvres diables que l'ambition littéraire tue dans les mansardes ; mais il est naïf de regretter leur talent. C'est un crime que d'entretenir l'orgueil des médiocres, L'écrivain qui apporte un monde, accouche toujours de ce monde.

ÉMILE ZOLA.

UNE BIEN BONNE NOUVELLE.

Nous nous en tenons encore les côtes !

Nous vous le donnons en cent, en mille... Devinez donc la bonne nouvelle.

La voici :

M. Gustave Lagye, directeur de la *Fédération artistique*, SOLLICITE LA CHAIRE D'ESTHÉTIQUE A L'ACADÉMIE D'ANVERS.

M. Lagye ayant parlé tout haut d'esthétique et donné, par tranches hebdomadaires, la somme de ses connaissances en fait d'Art, nous n'avons aucun doute sur le résultat de sa démarche invraisemblable.

Nous nous en tenons encore les côtes !

PAUL BIZARD.

CHARLES DEULIN.

L'aimable conteur, dont nous parlions encore dans notre dernier numéro, vient de mourir, des suites d'un anévrisme, dans cette joyeuse petite ville de Condé sur l'Escaut qui lui a inspiré les meilleurs de ses contes. C'était une loyale et sympathique nature, un ami dévoué, un bon et charmant homme dans toute l'acception du mot. Il avait eu des commencements pénibles, et le succès ne lui était venu que sur le tard, lorsque, malade déjà, souffrant de la maladie qui devait l'emporter, il lui était devenu à peu près impossible d'aller se retremper dans cette bonne province flamande qui était sa santé et son esprit.

Il nous souvient de l'avoir vu chez un des nôtres, Camille Lemonnier, pour lequel il avait une grande amitié, au lendemain d'un séjour qu'il avait fait à Condé : il paraissait en-

flammé d'un beau feu de vie et il nous parlait de ses rêves, de ses idées, de ce qu'il allait faire. Puis, toujours gaîment, il ajouta, en mettant la main sur son cœur :

« J'en ai encore pour une année, je vais tâcher, d'ici là, de réaliser toutes ces petites idées. »

Pauvre Deulin ! Comme il avait raison ! L'année s'est écoulée, et il meurt à la date juste qu'il s'était fixée lui-même.

Charles Deulin était un Flamand par l'esprit, la curiosité et l'amour des choses du peuple, la simplicité du récit, le choix des termes ; ses contes ont la saveur franche et saine du terroir, un accent wallon qu'aucun écrivain n'a eu au même degré que lui. La *Chronique*, que nous remercions pour son excellent souvenir au conteur, et qui sera peut-être la seule avec l'*Artiste* à semer quelques fleurs sur cette tombe, a eu raison de dire que « aux drôleries un peu vulgaires de l'esprit wallon, il avait su allier un sentiment très-délicat, » et ce sentiment lui fait une place à part parmi les romanciers. *Chardonnerette*; *Histoires de petite ville*; les *Contes du Roi Cambrinus* surtout, et les *Contes d'un buveur de bière* montrent la finesse de son esprit, sa délicatesse de touche, son étonnante faculté de mettre sur pied et de faire vivre les personnages de la comédie.

Si la Belgique n'était pas la plus indifférente des nations pour tout ce qui est originalité littéraire, les livres de Charles Deulin seraient dans toutes les mains. Combien de gens, au contraire, ne l'ont jamais lu et ignorent même jusqu'à son nom ? Charles Deulin était presque un compatriote, pourtant, et nous le revendiquons pour notre littérature au même titre que ces deux autres conteurs, bien Flamands, eux aussi, mais Flamands des Flandres, Camille Lemonnier et Charles De Coster.

P. B.

Nous pensons être agréable à nos lecteurs en publiant du charmant conteur, mort trop tôt, une lettre à son confrère et ami, Camille Lemonnier :

Paris, 16 octobre 1876.

Mon cher confrère,

Me voici de retour et avant-hier soir, en arrivant, j'ai trouvé les trois numéros de l'*Actualité*. Votre lettre n'avait été envoyée à Condé.

On a plaisir à se relire dans votre journal, on s'y trouve plus élégant, et puis, pas de coquilles, chose précieuse pour un cœur de père. Il est, du reste, de mieux en mieux fait, votre journal. Il n'a pas le goût de terroir que les Parisiens trouvent à tout ce qui s'écrit en français ailleurs qu'à Paris, ce qui ne l'empêche pas d'avoir son cachet spirituel. Suivant le vieux précepte, toujours jeune, il mêle l'utile à l'agréable : il est fait pour réussir auprès des gens de chez vous, gens d'imagination mais de bon sens, qui aiment fort *Don Quichotte* sans dédaigner *Sancho Pança*, — dont Cervantès, qui avait fait les guerres de Flandre, avait peut-être pris les types chez eux. C'est vraiment là le Figaro flamand ; je parle de l'ancien, celui qui ne sacrifiait qu'à l'art et à la littérature.

J'ai lu aussi vos charmants volumes et je ne veux pas tarder à vous témoigner le grand plaisir qu'ils m'ont fait. Je ne vous apprendrai rien en vous disant que nous traitons le même genre avec des procédés tout à fait différents. Je cherche surtout l'action, et je la

cherche autant que possible dans le réservoir commun des traditions populaires. Sujets et détails, forme et fonds, vous, vous inventez tout et vous semblez mettre une sorte de coquetterie à choisir des sujets aussi simples que possible. Avec rien vous ciselez de véritables petits bijoux. On a dit avec raison qu'il y a du Dickens et de l'Auërbach dans votre manière, — plus de Dickens que d'Auërbach, et l'humour du grand auteur anglais se relève chez vous d'une bonne saveur flamande. C'est ce qui fait votre originalité — bien supérieure à celle de De Coster, qui manque de sobriété, et de Conscience, dont la forme, en français du moins, m'a toujours paru un peu banale et surannée.

Votre Sedan m'a rappelé la magnifique description de la bataille de Waterloo que Stendhal a mise en tête de sa *Chartreuse de Parme*. Là plus que partout, vous êtes sur votre terrain, car vous avez, comme Théophile Gautier, une petite chambre noire dans l'œil. Vous avez résolu le difficile problème de faire lire deux cent cinquante pages de description par un Français, à qui cette horrible histoire produit l'effet d'un cauchemar.

Il y a aujourd'hui huit jours, j'ai rencontré Taine à la bibliothèque de la rue Richelieu. Il m'a dit :

« Je connais à Bruxelles quelqu'un qui fait des contes flamands et qui a beaucoup de talent... »

« Je le connais aussi : il s'appelle Camille Lemonnier. C'est un de mes amis et je ne manquerai pas à la première occasion de lui répéter ce que vous m'avez dit de son livre. »

« Oh ! il sait ce que j'en pense, je le lui ai écrit. »

« Il n'en sera pas moins content de voir combien vos éloges étaient sincères. »

« Voyez-vous, a conclu Taine, on n'écrit vraiment qu'un livre, celui qu'on a appris dans sa jeunesse et qu'on compose dans l'âge mûr. »

Ce livre, mon cher ami, vous l'avez fait et bien. Conscience l'a-t-il fait aussi ? That is the question, et le nombre des volumes, s'il ajoute à la notoriété, n'augmente pas le mérite.

Il va sans dire que la ponte de cet œuf d'or ne doit pas empêcher d'en pondre d'autres...

Au revoir, mon cher ami, j'ai dix lettres à expédier et vingt visites à faire !

Les journées de Paris sont trop courtes surtout quand les soirées sont prises par le théâtre.

Vostrissimus
CHARLES DEULIN.

AU MUSÉE.

Nous engageons le public à aller voir au musée la nouvelle emplette du gouvernement : *La Prise d'Antioche*, de Louis Gallait

Elle se trouve placée en face de sa « grande sœur », l'*Abdication de Charles-Quint*.

La Prise d'Antioche est assurément la meilleure des toiles de Louis Gallait que possède notre musée. Elle se distingue surtout par une fougue de brosse et une crânerie d'exécution, par un grand entrain et surtout par une émotion que l'on ne rencontre que trop rarement chez un artiste au faire pointillé.

Voici l'histoire de ce tableau d'histoire dont un double existe à la galerie de Versailles.

Alors que commençait la réputation de Gallait, Paris lui commanda la *Prise d'Antioche*. La somme allouée « s'élevait » de quinze à dix-huit cents francs. Godecharle, le frère du sculpteur, ayant vu la toile à l'atelier du peintre en offrit un prix supérieur.

Gallait céda, revint à Bruxelles, et brossa sur-le-champ une seconde édition de sa *Prise d'Antioche*. Il va sans dire que la copie est loin de valoir l'original.

Étant donné le poids d'or auquel M. Gallait estime aujourd'hui sa peinture, nous ajouterons que le gouvernement en payant ce tableau quinze cents francs, a fait « une bonne affaire. »

Comprenant enfin qu'il est plus que temps d'infuser au musée de Bruxelles une sève jeune, un sang nouveau, le gouvernement s'est rendu acquéreur du *Bois de Stolen, dans la Campine*, que notre compatriote Alfred de Knyff exposait avec tant de succès au dernier salon de Paris.

L'on parle d'autres achats encore, non moins importants et d'un choix non moins heureux.

MARC VÉRY.

LES TRAVAILLEURS.

L'architecte Félix Pauwels est mort mardi dernier, à l'âge de 56 ans.

Deux médecins ont dit que c'était le travail qui l'avait tué.

On ne connaissait pas assez ce rude travailleur, qui avait trop le cœur à la besogne pour courir après la popularité.

Lorsque la Compagnie du matériel entreprit la construction des fortifications d'Anvers, c'est à lui qu'elle confia l'exécution de cette formidable tâche, et s'il succomba, il dut à son dévouement de ne perdre que la santé dans une lutte où un autre eût peut-être perdu l'honneur.

Il savait surtout comprendre les données techniques des programmes les plus complexes, les plus exigeants ; que des ingénieurs, des militaires, des spécialistes lui fournissent les conditions à remplir par des installations de leurs métiers, il savait, grâce à son sens admirable de la distribution et de la disposition, les concilier avec les nécessités de l'économie et de l'exécution, et les lois de l'art, et donner naissance à une œuvre où tout ce qu'il mettait de personnel ne contrevenait en rien aux exigences de la destination : témoin la nouvelle gare d'Anvers (Bassins), les casernes de la Plaine des Manœuvres et les projets des futures casernes d'artillerie, de l'avenue d'Auderghem, à propos desquelles le roi lui envoyait ses félicitations trois jours avant sa mort ; témoin encore l'architecture du barrage de la Gileppe, les portes d'Anvers et tant d'autres souvenirs qu'il nous laisse.

Aussi, quand il appliquait ses facultés à la construction de maisons particulières, il montrait une entente admirable des besoins et des agréments de la vie moderne sous tous ses aspects, et bien qu'il ait laissé quelques jolies façades, il fallait pénétrer dans ses constructions pour en comprendre tout le mérite ; il jugeait qu'une maison, comme une honnête femme dont on exige d'autres qualités que le luxe qu'elle

s'accroche sur le dos, doit valoir autrement que par la décoration de sa façade : quel admirable observateur était donc cet homme qui savait donner tant de charmes au foyer domestique et faire aimer le chez soi aux plus vagabonds.

Félix Pauwels était administrateur de la Compagnie des bronzes, ceci me rappelle que je dois l'examiner à un autre point de vue, et mettre en relief, surtout dans ce journal, l'admirable dévouement qu'il montrait pour les artistes : ils sont nombreux les jeunes auxquels il a donné le coup d'épaule qui sauve. C'est à lui que revient l'initiative de ces concours ouverts par la Compagnie des bronzes pour mettre en relief les talents naissants, vivifier toutes les espérances. Et ce qu'il convient d'admirer surtout, c'est l'affabilité qu'il mettait dans ses relations avec les artistes, le respect qu'il avait pour leurs idées, leurs conceptions, lui qu'on ne voyait jamais user, qu'avec une modération rare, de son droit d'architecte, de son droit de contrôle pour bouleverser les esquisses, les projets qui lui étaient soumis.

Félix Pauwels a fini par succomber dans cette grande lutte contre le travail : mais sa volonté n'a pas cédé en faiblissant peu à peu comme les forces des lutteurs faibles ; et vivante, toute puissante, il a fallu pour la terrasser, le croc-en-jambe lâche de l'apoplexie, cette ennemie intime des grands laborieux.

E. C.

GAZETTE MUSICALE.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE. — La grande bataille s'est livrée jeudi 27 au théâtre de la Monnaie. Disons-le de suite, M^{lle} M. Hauk a remporté la victoire. La cantatrice américaine possède cette science, devenue rare, de vocaliser avec aisance, charme et pureté. Malheureusement, car nul n'est à l'abri des reproches, elle partage avec la plupart des vocalistes le terrible défaut de ne pas savoir respecter le texte musical et de surcharger celui-ci de fioritures qui ne sont pas dans l'intention de l'auteur et qui, en certains passages, dénaturent les mélodies. Cette réserve faite, M^{lle} Hauk a droit à nos éloges pour sa correction, sa justesse et sa virtuosité. La leçon de chant lui a donné l'occasion de montrer ce qu'elle sait faire lorsqu'elle n'a pas à lutter contre les difficultés de prononciation d'une langue étrangère.

Les *Échos*, de Eckert, qu'elle a dits en allemand, lui ont valu un vrai et unanime triomphe qui s'est encore accentué lorsqu'elle a chanté en italien la *Mandolinata*, de Paladilhe. Elle a rendu cette musique si fade, (passée au genre *scie*), de manière à lui donner une saveur réelle, un caractère nouveau. Et le public, enthousiasmé, a redemandé le morceau.

Nous apprenons que M^{lle} M. Hauk, appelée ailleurs par un brillant engagement, ne chantera plus sur notre scène que quelque temps. Elle créera le rôle de Virginie dans l'opéra de Massé et nous quittera lorsque la direction aura pourvu à son remplacement.

M. Guillen s'est assez bien tiré du rôle de Figaro. Sa voix est d'un beau timbre ; il sait chanter, mais il manque et

abuse quelquefois de la vigueur de ses poumons dans un rôle qui exige le contraire.

M. Choppin a voulu trop bien chanter l'air de la Calomnie. Il a oublié que le mieux est ennemi du bien. Du reste, il est remplacé par Dauphin dont nous saluons la rentrée au bercail. Merci aux Parisiens de nous l'avoir rendu. Merci à la direction d'avoir saisi l'occasion de nous le restituer.

M. Bertin serait un gentil Almaviva s'il mettait plus de pureté dans ses vocalises et s'il chantait moins de la gorge.

L'orchestre, trop nombreux pour l'opéra comique, devrait être réduit afin de ne pas écraser les voix. L'on pourrait pour les représentations d'opéra comique donner congé aux moins bons d'entre les artistes. Ils ne s'en plaindraient pas.

La reprise d'*Aïda* ramène la foule à la Monnaie. L'opéra de Verdi est monté avec grand soin. Nous recommanderons néanmoins aux chœurs, notamment au 2^e acte, de chanter avec plus de justesse.

M. Dauphin, accueilli à son entrée par les applaudissements du public, a pu s'apercevoir que Bruxelles ne lui tient pas rancune de son départ momentané.

L'Alcazar tient une corne d'abondance. Les *Cloches de Corneville* paraissent destinées à déverser une pluie d'or dans les coffres de l'heureux M. Humbert. Le libretto de MM. Clairville et Gabet est une compilation de scènes tirées de *Martha*, de *la Dame Blanche*, de *Laca*, etc., etc. La musique, sans être bien nouvelle, est d'une allure facile et légère. Elle est de celles qui se retiennent facilement, et c'est ce que l'on recherche dans ce genre de pièces. L'ensemble se rapproche du genre opéra-comique léger, en gardant des attaches au genre bouffe. Un grand nombre de motifs ont été redemandés deux et même trois fois. Nous citerons en particulier la ronde des Servantes, la chanson des On-dit, le rondeau Valse. *J'ai fait trois fois le tour du monde*, la chanson du Cidre, etc., etc. Le public a beaucoup applaudi M. Géraizier à son entrée, et dans ses divers morceaux, M^{lle} d'Aulnay a été acclamée à plusieurs reprises. Sa jolie voix et sa manière piquante de souligner certains mots en font l'enfant chérie de la jeunesse. M^{lle} Denis met plus d'art dans son chant et possède une jolie voix, déjà appréciée dans les *Brigands*. M. Grivel, un jeune ténor très-froidement accueilli d'abord, a su se faire bisser au 3^e acte. Grand succès chorégraphique pour M. Lauret, très-convenable du reste dans le rôle du bailli. Mais l'événement de la soirée a été la scène de la Folie, jouée par Gourdon, de manière à produire une grande impression. L'enthousiasme qu'il a fait naître a été indescriptible. Cette scène à elle seule eût suffi pour assurer le succès de la pièce. Après le 2^e acte et à la fin du 3^e, l'auteur, M. Planquette, a été acclamé.

SAC AU DOS (1).

— Je dis... je dis que je suis tout disposé à sortir, mais comment ferons-nous pour rentrer ?

— Je n'en sais rien; partons d'abord, nous aviserons ensuite. Lève-toi, on va servir la soupe, nous sautons sur le mur après.

Je me lève. L'hôpital manquait d'eau, de sorte que j'en étais réduit à me débarbouiller avec de l'eau de seltz que la sœur m'avait fait avoir. Je prends mon siphon, je vise Pardon qui crie feu, je presse la détente, la décharge lui arrive en pleine figure; je me pose à mon tour devant lui, je reçois le jet dans la barbe, je me frotte le nez avec la mousse, je m'essuie. Nous sommes prêts, nous descendons. Le préau est désert; nous escaladons le mur. Pardon prend son élan et saute. Je suis assis à califourchon sur la crête, je jette un regard rapide autour de moi; en bas, un fossé et de l'herbe; à droite, une des portes de la ville; au loin, une forêt qui moutonne et enlève ses déchirures d'or rouge sur une bande de bleu pâle. Je suis debout; j'entends du bruit dans la cour, je saute; nous rasons les murailles, nous sommes dans Evreux!

Si nous mangions? — Adopté. — Chemin faisant, à la recherche d'un gîte, nous apercevons deux petites femmes qui combinent des airs de scélérates avec des minois de jeunes vierges; nous les suivons, nous leur offrons à déjeuner. Elles refusent... naturellement; nous insistons... elles disent non, plus doucement; nous insistons encore, elles disent oui. — Nous allons chez elles, avec un pâté, des bouteilles, des œufs, un poulet froid. — Elles habitent une mesure d'assez misérable aspect; on y grimpe par un escalier en limaçon, baveux et noir, mais la chambre n'est pas mal, claire, propre, tendue de papier moucheté de fleurs lilas et feuillé de vert d'eau. Nous dressons la table; nous regardons d'un œil goulu ces amours de petites femmes qui tournent tout autour; le couvert est long à mettre, car nous les arrêtons au passage pour les embrasser; elles sont, au reste, singulièrement affriolantes avec leurs yeux raiguisés, leur bouche tentante, leur taille souple, et avec cela bêtes à faire plaisir, coquines à faire plus plaisir encore! — Je découpe le poulet, les bouchons sautent, les bouteilles versent leur rouge salive dans les verres, le café fume dans les tasses, nous le dorons avec du cognac; ma tristesse s'envole, le punch s'allume, les flammes bleues du kirsch voltigent dans le saladier qui crépite; les femmes sont dépoitraillées, leurs affutiaux, leurs rubans sont au pillage. Soudain quatre coups sonnent lentement au cadran de l'église. Il est quatre heures. Et l'hôpital, Seigneur Dieu! nous l'avions oublié! Je deviens pâle, Pardon me regarde avec effroi; nous nous arrachons des bras de nos belles, nous sortons au plus vite. — « Comment rentrer? dit le peintre. — Hélas! nous n'avons pas le choix; nous arriverons juste pour l'heure de la soupe. — A la grâce de Dieu, passons par la grande porte! » — Nous arrivons, nous sonnons; la sœur concierge vient nous ouvrir et reste ébahie. Nous la saluons, et je dis assez haut pour être entendu d'elle: « Sais-tu, dis donc, qu'ils ne sont pas aimables à l'intendance, le gros surtout nous a reçus plus ou moins poliment. » La sœur qui écoute semble revenir de sa surprise. Nous courons au grand galop vers la chambrée; il était temps; j'entendais la voix de sœur Angèle qui distribuait les rations. Je me couche au plus vite sur mon lit, elle me regarde, trouve à mes yeux un éclat inaccoutumé, et me dit avec intérêt: « Souffrez-vous davantage? » Je la rassure et je lui réponds: « O chère sœur, cette prison me tue! » Quand je lui disais de semblables choses, elle ne répondait pas, mais ses lèvres se serraient, ses yeux pre-

(1) Voir n^{os} 33, 34, 36, année 1877.

naient une indéfinissable expression de mélancolie et de pitié. Un jour même que j'essayais d'oublier dans l'assoupissement les implacables heures, elle m'avait dit : « Oh ! vous me répétez sans cesse que cette vie vous est odieuse, allons, avouez-le, vous regrettez votre Paris et ses joies ; » et sa bouche se contracta en un hautain sourire. Puis elle se fit plus douce, et ajouta avec sa petite moue charmante : « Vous n'êtes vraiment pas sérieux, monsieur le militaire ! »

Le lendemain matin nous convenons, le peintre et moi, qu'aus sitôt la soupe avalée, nous escaladerons de nouveau les murailles. A l'heure dite, nous rôdons autour du préau, la porte est fermée ! Bast, tant pis ! dit Pardon, en avant ! et il se dirige vers la grande porte de l'hôpital. Je le suis. La sœur tourière nous demande où nous allons. A l'intendance ! la porte s'ouvre, nous sommes dehors. Arrivés sur la grande place de la ville, en face de l'église, j'avise, tandis que nous contemplons les sculptures du porche, un gros monsieur, une face de lune rouge, bossuée d'un nez en flûte d'alam bic et de deux petits yeux d'un vert de câtre, qui nous regardait avec étonnement. Impatientés par ce regard qui ne nous quitte pas, nous le dévisageons, à notre tour, effrontément et riant et nous gaussant de lui ; nous poursuivons notre route. Pardon mourait de soif (il mourait souvent de cette maladie !) ; nous entrons dans un café et tout en dégustant ma demi-tasse que j'égaie avec quelques gouttes d'un tord-boyau qui, sous le rapport de la force, ne laissait rien à désirer, je jette les yeux sur le journal du pays et j'y trouve un nom qui me fait rêver. Je ne connaissais pas, à vrai dire, la personne qui le portait, mais ce nom rappelait en moi des souvenirs effacés depuis longtemps. Je me souvenais, en effet, que l'un de mes amis avait un parent haut placé dans la ville d'Evreux. Il faut absolument que je le voie, dis-je au peintre ; je demande son adresse au cafetier, il l'ignore ; je sors et je vais chez tous les boulangers et chez tous les pharmaciens que je rencontre. Tout le monde mange du pain et boit des potions, il est impossible que l'un de ces industriels ne connaisse pas l'adresse de M. de Chévil lage ! Je la trouve, en effet ; j'époussete ma vareuse, j'achète une cravate noire, des gants, je donne rendez-vous à Pardon dans un autre café, et je vais sonner doucement à la grille d'un hôtel qui dresse ses façades de briques et ses toitures d'ardoises dans le fouillis d'un parc. Un domestique m'introduit. M. de Chévil lage est absent, mais madame est là. J'attends, pendant quelques secondes, dans un salon, la portière se soulève et une vicille dame paraît. Elle a l'air si affable que je suis rassuré. Je lui explique en quelques mots qui je suis.

— Monsieur, me dit-elle, avec un bon sourire, j'ai beaucoup entendu parler de votre famille, je crois même avoir vu madame votre mère lors de mon dernier voyage ; vous êtes ici le bienvenu.

Nous causons longuement. M^{me} de Chévil lage me prie d'accepter de l'argent si j'en manque ; je refuse naturellement, et je lui dis : — Mon Dieu ! madame, s'il vous était possible de me faire retourner à Paris, vous me rendriez un bien grand service ; les communications vont être prochainement interceptées, si j'en crois les journaux ; on parle d'un nouveau coup d'État ou du renversement de l'empire, j'ai grand besoin de retrouver ma mère et surtout de ne pas me laisser faire prisonnier ici, si les Prussiens y viennent.

Sur ces entrefaites rentre M. de Chévil lage. Il est mis, en deux mots, au courant de la situation.

— Si vous voulez prendre votre képi et venir avec moi chez le médecin de l'hospice, me dit-il, nous n'avons pas de temps à perdre.

— Chez le médecin ! bon Dieu ! et comment lui expliquer ma sortie de l'hôpital ? Je n'ose souffler mot ; je suis mon protecteur, me demandant comment tout cela va finir. Nous arrivons, le docteur me regarde d'un air stupéfait. Je ne lui laisse pas le temps d'ouvrir la bouche et je lui débite avec une prodigieuse volubilité

un chapelet de jéréminades sur ma triste position ; M. de Chévil lage prend à son tour la parole et lui demande, en ma faveur, un congé de convalescence de deux mois. — Monsieur est, en effet, assez malade, dit le médecin, pour avoir droit à deux mois de repos ; si mes collègues et si le général partagent ma manière de voir, votre protégé pourra, sous peu de jours, retourner à Paris. — C'est bien, réplique M. de Chévil lage, je vous remercie, monsieur le docteur, je parlerai, ce soir même, au général. Nous sommes dans la rue, je pousse un soupir de soulagement, je serre la main de l'excellent homme qui veut bien s'intéresser à moi, je cours à la recherche de Pardon. Nous n'avons que bien juste le temps de rentrer, nous arrivons à la grille de l'hôpital ; je sonne, je salue la sœur. Elle m'arrête. — Ne m'avez-vous pas dit, ce matin, que vous alliez à l'intendance ? — Mais certainement, ma sœur. — Eh bien ! le général sort d'ici. Allez voir le directeur et la sœur Angèle, ils vous attendent ; vous leur expliquerez, sans doute, le but de vos visites à l'intendance. Nous remontons, tout penauds, l'escalier du dortoir. Sœur Angèle est là qui m'attend et me dit : — Jamais je n'aurais cru pareille chose, vous avez couru par toute la ville, hier et aujourd'hui, et Dieu sait la vie que vous avez menée ! — Oh ! par exemple, m'écriai-je. Elle me regarda si fixement que je ne soufflai plus mot. Toujours est-il, poursuivit-elle, que le général vous a rencontrés aujourd'hui même sur la Grand'Place. J'ai nié que vous fussiez sortis et je vous ai cherchés par tout l'hôpital. Le général avait raison, vous n'étiez pas ici. Il m'a demandé vos noms ; j'ai donné celui d'un d'entre vous, j'ai refusé de livrer l'autre et j'ai eu tort, bien certainement, car vous ne le méritez pas ! — Oh ! combien je vous remercie, ma sœur... Mais sœur Angèle ne m'écoutait pas, elle était indignée de ma conduite ! Je ne pouvais cependant lui dire : « Chère et bonne sœur, je vous aime et je vous vénère, mais je suis jeune, les petites femmes fringantes m'ont toujours tourné la tête ; c'est plus fort que moi, jamais je n'ai pu résister aux sourires polis des filles ; je n'ai qu'une envie, alors que je les vois, ces damnés sourires : c'est de baiser à pleine bouche les lèvres qui les envoient ! »

En attendant, sœur Angèle parlait, parlait sans s'arrêter ; je n'avais qu'un parti à prendre : me taire et recevoir l'averse sans même essayer de me mettre à l'abri. Pendant ce temps, Pardon était invité à comparaître devant le directeur ; et comme, je ne sais trop pourquoi, il était au plus mal avec le médecin et avec les religieuses, il lui fut annoncé qu'il partirait le lendemain matin pour rejoindre son corps.

« Ces drôlesses chez lesquelles nous avons déjeuné hier nous ont vendus ! m'affirmait-il, furieux, c'est le directeur lui-même qui me l'a dit ! » Tandis que nous maudissions ces coquines, le bruit court que la république est proclamée. L'hôpital saute de joie ; je donne 20 sous à un vieillard qui pouvait sortir et qui nous rapporte un numéro du *Gaulois*. La nouvelle est vraie, Pardon exulte : Enfoncé, Badingue ! ce n'est pas trop tôt. Le lendemain matin nous nous embrassons et il part. — A bientôt me crie-t-il, en fermant la grille, et rendez-vous à Paris !

Oh ! les journées qui suivirent ce jour-là ! Quelles souffrances ! quels ennuis ! Impossible de sortir de l'hôpital, une sentinelle se promenait en mon honneur, de long en large, devant la porte. J'eus cependant le courage de ne pas m'essayer à dormir, je me promenai de long en large dans le préau ; je rôdais ainsi douze heures durant, me rongant les poings d'impatience, n'ayant qu'une idée, qu'un but : fuir au plus vite cette lamentable geôle. En attendant, les jours se passaient, les Chévil lages semblaient m'avoir oublié, et j'attribuais leur silence à mes escapades qu'ils avaient sans doute apprises. Bientôt, à toutes ces angoisses, vinrent s'ajouter de lancinantes douleurs ; mal soignées et exaspérées par les prétentaines que j'avais courues, mes entrailles flambaient. Je souffris tellement que j'en vins à craindre de ne plus pouvoir supporter le

voyage. Je dissimulais mes souffrances, craignant que le médecin ne me forçât à demeurer plus longtemps encore à l'hôpital. Je gardai le lit quelques jours, puis comme je sentais mes forces diminuer, je voulus me lever quand même et je descendis dans la cour. Sœur Angèle ne me parlait plus et le soir, alors qu'elle faisait sa ronde dans les corridors et les chambrées, se détournait pour ne pas voir le point de feu des pipes qui luisait dans l'ombre, elle passait devant moi, indifférente et froide, ne me jetant plus, comme autrefois, une bonne parole, un doux regard.

Une matinée, cependant, que je me traînais dans la cour et m'affaisais sur tous les bancs, elle me vit si changé et si pâle, qu'elle ne put se défendre d'un mouvement de compassion. Le soir, après qu'elle eut terminé sa visite des dortoirs, je m'étais accoudé sur mon traversin, et les yeux grands ouverts, je regardais les traînées bleuâtres que la lune jetait par les fenêtres du couloir, quand la porte du fond s'ouvrit de nouveau et j'aperçus, tantôt baignée de vapeurs phosphoriques et comme poudrée de limaille d'argent, tantôt sombre et comme vêtue d'un crêpe noir, selon qu'elle passait devant les croisées ou devant les murs, sœur Angèle, qui venait à moi. Elle souriait doucement et ses yeux avaient une expression de bonté telle que j'y lus le pardon de mes gaudrioles et de mes frâdaines. — Demain matin, me dit-elle, vous passerez la visite des médecins. J'ai vu M^{me} de Chéville aujourd'hui, il est probable que vous partirez dans deux ou trois jours pour Paris. Je fais un saut dans mon lit, ma figure s'éclaire, je voudrais pouvoir sauter et chanter, jamais je ne fus plus heureux. Le matin se lève, je m'habille, et, clopin-clopant, je me dirige vers la salle où siège une imposante réunion d'officiers et de médecins.

Un à un, les soldats étalaient des torsos creusés de trous ou bouquetés de poils. Le général se grattait un ongle, le colonel de la gendarmerie s'éventait avec un papier, les médecins causaient en palpant les hommes. Mon tour arrive enfin, l'on m'examine des pieds à la tête, l'on me pèse sur le ventre qui est gonflé et dur comme un ballon, et, à l'unanimité des voix, le conseil m'accorde un congé de convalescence de soixante jours. Je vais enfin revoir ma mère ! retrouver mes bibelots, mes livres ! je ne sens plus ce fer rouge qui me brûle les entrailles, je saute comme un cabri. Je vais trouver sœur Angèle, je la prie de m'obtenir une permission de sortie pour aller remercier les Chéville, qui ont été si bons pour moi. Elle va trouver le directeur et me la rapporte ; je cours chez ces braves gens, je vais chercher ma feuille de route à l'intendance, je rentre à l'hospice, je n'ai plus que quelques minutes à moi, je me mets en quête de sœur Angèle que je trouve dans le jardin, et je lui dis, tout ému : « O chère sœur, je pars ; comment pourrais-je jamais m'acquitter envers vous ! » Je lui prends la main qu'elle veut retirer et je la porte à mes lèvres. Elle devient rouge. Adieu ! murmure-t-elle, et, me menaçant du doigt, elle ajoute gaiement : Soyez sage, et surtout ne faites pas de mauvaises rencontres en route. — Oh ! ne craignez rien, bonne sœur Angèle ! je vous le promets. L'heure sonne, la porte s'ouvre, je me précipite vers la gare, je saute dans un wagon, le train siffle et s'ébranle ; j'ai quitté Evreux.

La voiture est à moitié pleine, mais j'occupe heureusement l'une des encoignures. Je dépose mon sac sous la banquette et n'ayant rien de mieux à faire, je contemple mes compagnons de voyage. Ce sont, pour la plupart, des paysans et des paysannes, des têtes de courges, des barbes de feuilles d'artichauts, des peaux de tomates. Tout cela sent le lait suri et le ferment des sueurs ; tout cela se mouche, crache, étérne, souffle, bruit, braille, fume, chique, jabbotte et grogne, un wagon de 3^e classe enfin !

Peu à peu, cependant, la voiture se vide aux stations, je n'ai plus à côté de moi que deux voyageurs, un monsieur pléthorique, qui bougonne sans cesse, et une grande femme maigre qui dorlote sur ses genoux un affreux marmot plein de gourme.

(A suivre.)

J.-K. HUYSMANS.

PUBLICATIONS A L'EAU-FORTE

L'ILLUSTRATION NOUVELLE.

de janvier à août. — CADAR, éditeur, Paris 1877.

Heureux aquafortistes français ! Ils ont un éditeur, un recueil, un public, pignon sur rue ; et, bravement, tous les mois, on décrit de la politique, des mandements, des mcs sages ; ils ont la joie de se retirer dans de belles épreuves soigneusement tirées.

Il fut un temps où pareille joie était réservée aux aquafortistes belges. Rops animait de sa vaillance un groupe saturé d'acide, et l'on était dix, vingt, trente, peut-être, à buissonner à travers les coups de pointe.

Ce temps n'est plus. Rops est à Paris — et les autres se sont mis à faire un métier moins malheureux. De l'*Album* et du *Cahier des aquafortistes belges*, plus n'est question. C'est ainsi que s'en vont à l'eau, dans notre aimable patrie, les meilleures choses et les meilleures volontés (*).

Cadar nous reste — pour nos loisirs de dimanche ; et qui dit Cadar, dit l'eau-forte endiablée, obstinément résistante à toutes les bourrasques, jeune, mordante, armée d'ongles et de dents.

Huit livraisons ont paru, cette année, chacune de quatre planches, et sarpejeu ! les aquafortistes français y taillent de la belle besogne. L'encre barbouille grassement des coins de ville, des bouts de marché, des morceaux de nature, griffonnés d'une pointe hardie, jetés comme à l'improvisiste sur le cuivre, et tout frais de la senteur du plein air. C'est Trimolet, croquant la *Rue basse des Ursins* ; Lemaire, ébauchant, dans une vision forte, la *Forêt de Fontainebleau, le soir* ; Barillot, somant dans les herbages de *Honfleur* la tache veloutée des bœufs ; Appian, laissant folâtrer sa pointe le long du *Chemin de l'étang de Frignon* ; Porcher, écaillant de petits remous la *Seine à Villequier* ; Van Marcke, pailletant de lucers et de rosées les hautes graminées d'un *Herbage normand*.

La figure humaine écarte tout à coup le rideau tremblant des verdure et l'on voit apparaître, dans la clarté du matin, la Galathée mondaine de Chaplin. C'est une *Rose de mai* faite femme, et dans l'éclair de ses yeux sourit le printemps en fleur. Gaujean nous mène au *Skating club*, rempli d'un grand bruissement de jupons, mais, par exemple, sa petite femme nous semble bien mal en équilibre sur ses patins. René Fath improvise une scène idyllique sous le couvert des bois. Cassanova lustre d'acide corsé la prunelle noire de ses *Andalouses*. Le farouche Montbard sabre à grands coups un *Cavalier serbe*. L'onctueux Lalauze, au contraire, criblé d'épinglures neuves une scène de Molière. Enfin, MM. Desbrosses, Cuisinier, Trouilleux, Ballin, Dujarric, de Fourey, Vion, Buhot et Feyen-Perrin, chacun à son rang, font le coup de feu, en vrais artistes français.

(* Pardon, ami, le gouvernement est plus que jamais décidé à ressusciter ces deux publications. N. D. L. R.

Les deux dernières livraisons, juillet et août, — car nous venons de résumer seulement les livraisons de janvier à juin, — nous arrivent avec des noms amis. M. Yon est de ce joli clan de Parisiens, amateurs de fritures et de parties de canots, qui s'en vont le long des eaux bleues, énamourés d'air, de verdure et de brises; son eau-forte, la *Marne à Noisiel*, a l'accent presto, chatoyant de sa peinture. Un petit griffonis pâle découpe les arbres sur le ciel et, doucement, la lumière tombe, s'étale, enveloppe les choses, soulignée par des ombres chaudes et moirées. M. Beltrami effrite les vieilles murailles râpées du *Cloître de Saint-Trophyme, à Arles*; sa planche est très-pittoresquement guillochée de petits travaux, délicats comme des mailles de dentelles dans une belle tranche de clarté à reflets de satin. Soyeuse aussi est la morsure de M. Aman, dans les personnages du *Secret*, un morceau délicat, sorti lumineux du bain, avec des douceurs d'acide que nous retrouverons sur la robe marbrée des vaches de M. Barillot, dans sa *Ferme Loudéon*. Il nous souvient de matinées brumeuses, lamées d'argent par le soleil, en tous points pareilles à celle que cet artiste a choisie pour éclairer son paysage. Puis M. Maxime Lalanne fait fuir vers un horizon bas, un *Canal* aux eaux polies comme l'acier, et des deux côtés se balancent, dans le vent, des arbres richement feuillés, d'une silhouette ronde et massive. M. Saffrey, à son tour, déroule

dans un joli paysage lestement troussé, le ruban éclatant de la Seine; l'on est en juin, et des bouts de nuages tirebouchonnent dans le ciel. Enfin, M. Nicolle peint à l'eau-forte, — l'expression est méritée, — un coin de *Saint-Étienne-des-Tonnelliers, à Rouen*; superbe motif ogival épanoui dans des effets veloutés de morsure, dont le pinceau aurait peine à égaler la douceur mordante et profonde.

J'allais oublier la *Lune de miel*, de M. Montbars. Mais pourquoi l'artiste a-t-il imaginé, à si grands frais, un symbolisme risqué, alors qu'il n'avait qu'à dessiner le premier couple venu, rongé d'une dent colère le dernier quartier de leur gâteau, — celui où il n'y a plus que du gruau?

Sommaire de la *Gazette des Beaux-Arts* d'octobre :

Notes sur l'orfèvrerie anglaise par Paul Mantz; les Dessins d'Albert Dürer, par Ch. Ephrusi; le Buste de Béatrix d'Este au Louvre, par L. Courajod; Post-scriptum au Salon de peinture, par Duranty; Journal de Bernin, annoté par L. Lalanne; l'Académie des Beaux-Arts à Vienne, par le Dr Berggruen; l'état actuel du musée de Cluny, par Marius Vachon. Nombreuses illustrations et deux gravures hors texte: une eau-forte de G. Greux, d'après van Goyen, *L'Hiver en Hollande*, et un portrait du graveur *Schmutzer*, par L. Jacoby.

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS
FABRIQUE

DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS
Emballage, nettoyage et vernissage de tab. eau
PEINTURE SUR PORCELAINES
COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE. EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,
Meubles d'atelier anciens et modernes,
Panneaux, Chevalets d'atelier, de campagne
et de luxe, Boîtes à couleurs, Parasols,
Chaises, etc.

PLANCHES A DESSINS
Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^{ie}

Campo Frères, Neveux & Successeurs, r. Royale, 78

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenweld,
Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^{ie} a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Evrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

L'UNION LITTÉRAIRE

Des Poètes et des Prosateurs.

Journal bi-mensuel de la décentralisation.

Un an, 6 fr. — 3 mois, 3 fr. 50

Rédacteur en chef, Jean-Bernard — Secrétaire de la rédaction, D. Jacques.

COLLABORATEURS : TOUTS LES ABONNÉS.

Un numéro est envoyé gratuitement sur demande.

TOULOUSE, 1, RUE SAINT-GERAUD.

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. du *Moniteur Industriel Belge*.



COURRIER HEBDOMADAIRE

ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

46, BOULEVARD CENTRAL, 46
BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 "
Étranger : id 12 50
Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux libraires.
A Londres, chez SAMPSON LOW and Co, 188, Fleet street, E. C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez ROZEZ, DECQ et à l'Office de Publicité, r. de la Madeleine;
Au Bureau de la *Chronique* et chez SARDOU, Galeries-Saint-Hubert;
Chez LESCUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce, et chez ARMES, rue de Namur.

SOMMAIRE :

Salon de Gand : Peintres d'histoire, Camille Lemonnier. — Portraits littéraires : Flaubert, Emile Zola. — Correspondance, H. Céard. — Pictura academica, Marc Véry. — Gazette musicale et théâtrale. — Exposition universelle de Paris en 1878.

SALON DE GAND.

V.

PEINTRES D'HISTOIRE.

Van den Bussche, — Van Biesbroeck, — Stallaert, — Sombre, — Serrure, — Robert, — Lybaert, — Lebrun, — Geets, — De Vriendt, — Delpérée, — De Jans, — Jan Van Beers.

Nous sommes en plein pays flamand. Bruges n'est pas loin, Anvers non plus, et il est impossible de ne pas songer aux deux grandes écoles, celle de Van Eyck et celle de Rubens, en abordant l'Exposition. Les peintres flamands ont devant eux cette double tradition, la première à peu près pure, avec très-peu d'éléments germaniques; la seconde, plus grandiose, mêlée d'alliage latin. Leys est, avec Lies, le dernier des peintres de la tradition des Van Eyck; cinq ou six imitateurs l'ont bien suivi dans cette voie, mais obscurément, sans génie personnel, et il ferme sur lui-même l'ère des résurrections. Rubens, au contraire, a eu une large part d'influence sur les contemporains; Wappers, de Biefve, Wiertz, Slingeneyer, de Keyzer se sont nourris des miettes de sa table, et M. Marinus, le bon et vénérable directeur de l'Académie de Namur, continue à faire du paysage d'après ses patrons.

Il y a dans le fait de cette docilité une confusion déplorable. Ce n'est pas de la manière d'exécuter qu'il faut tirer des enseignements, mais de la manière de penser et de concevoir le tableau. Peindre comme peignaient Rubens et Van Eyck est tout simplement surprendre un procédé: affaire de pillage. Il est autrement malaisé d'avoir la forte vision des choses. Des professeurs ont enseigné en Belgique qu'il fallait faire grand, couvrir de larges espaces, échafauder des tartines, si l'on voulait appliquer la recette de Rubens. Ces professeurs n'ont pas vu qu'en dehors du Rubens monumental, il y a le Rubens penseur, observateur, obéissant naturellement à la plus franche des esthétiques; ils ont pris l'apparence pour le génie, la quantité pour la qualité; ils ont négligé de descendre dans les profondeurs de cet art puissant. Rubens est l'incarnation de son époque; c'est pour cela qu'il est grand. Il a transcrit la vie telle qu'on la vivait de son temps; c'est pourquoi son art est éternel. Rubens est un génie, c'est-à-dire un être merveilleusement apte à ressentir les choses et merveilleusement outillé pour les exprimer; il contient l'héroïsme latent à travers les provinces flamandes du xvii^e siècle; il y a au-dessus de sa peinture rouge une réverbération des bûchers allumés par Philippe II; une éclaboussure de sang se mêle à sa palette, inconsciemment. On voyait pourpre, au lende-

main de d'Albe, en Flandres, et Rubens est, d'un bout à l'autre, l'homme providentiel auquel aboutit cette époque funèbre. Aucun historien n'a raconté avec des accents plus terrifiants l'Inquisition peuplant les cachots, dépeuplant les villes, remplissant une nation entière d'horreur; aucun n'a eu, en même temps, une plus suprême indifférence pour les victimes et les bourreaux; et cette étonnante duplicité fait bien voir combien Rubens était le fils de cette terre flamande qui, d'Albe à peine rentré dans la coulisse, se prenait à s'amuser, à mener la grosse vie, à faire aux souverains des Joyeuses entrées, prétextes à bamboches et à bombances. Ce sont ces assimilations que n'ont pas vues les peintres de la soi-disant tradition de Rubens; et ceux de la tradition de Van Eyck, Leys en tête, n'ont pas vu davantage les corrélations étroites qui existaient entre l'artiste brugeois et son siècle. Donnez-moi un tableau d'un de ces hommes de génie, j'y lirai à livre ouvert les aspirations, les forces, les grandeurs, les fièvres, la vie matérielle et immatérielle des contemporains. C'est la leçon des maîtres de laisser après eux l'histoire de leur temps, et ni Leys, ni Wiertz, ni aucun des peintres de l'une ou l'autre tradition n'ont fait autre chose que du pastiche, de l'art pour l'art, des recherches de formes et de couleurs auxquelles l'humanité n'a point de part.

Qu'on ne s'étonne pas de voir exprimer de pareilles idées; elles sont dans l'essence même de l'art flamand, et il est bon de rappeler, à propos d'une exposition flamande, que Jordaens, Van Dyck, Rubens, Memling, Metzys, Van der Weyden, les Van Eyck étaient des peintres de bon sens, directement inspirés par les choses, nullement soucieux du côté littéraire de la peinture, mais traduisant d'une manière historique la vie du temps. Voilà le grand enseignement que ne comprennent plus les Flamands.

Paysagistes, marinistes, brosseurs de marée, rétamers de casseroles, peintres-maraîchers sont fortement représentés à l'Exposition gantoise. La terre flamande est demeurée, on le sait, le paradis des grosses et saines sensations. Entourés d'eau, ayant au-dessus d'eux un ciel qui les oblige à se préoccuper beaucoup du dehors, grands mangeurs, par-dessus le marché, les hommes ici ont un commerce constant avec la nature, et ils l'aiment pour les plaisirs qu'elle leur procure. Rien d'étonnant que la peinture reflète cette prédisposition; aussi, quand ils ont du talent, leurs peintres sont-ils de première force sur le chapitre des morceaux gras, gourmands, pénétrés des saveurs de la terre. Mais pas une œuvre d'histoire au milieu de ces étalages des quatre saisons, j'entends pas une œuvre émanée du cerveau, ayant la chaude empreinte d'humanité, l'accent pris sur le vif, l'émotion communicative qui font vivre. Ce n'est pas cela qu'on trouverait,

en effet, dans l'*Habit de M. Louvois*, du peintre Serure, un tableau où l'artiste s'est proposé de mettre en scène une notice qui a près de quarante lignes, ni dans le *Duc d'Albe aux Pays-Bas*, de M. Van den Busche, ni dans l'*Oreste poursuivi par les Euménides*, de M. Jules Van Biesbroeck, ni dans l'*OEdipe et Antigone*, de M. Stallaert, ni dans le *Polyxène immolé*, du même artiste, ni dans le *Mal Saint-Martin*, de M. Soubre, ni dans le *Charles-Quint devant la mort* (sic), de M. Robert, ni dans l'*Éducation de Louis de Nevers*, de M. Lybaert, ni dans la *Reddition de la citadelle de Gand*, de M. Lebrun, ni dans la *Vengeance de Jeanne de Castille*, de M. Geets, ni dans l'*Excommunication de Bouchard d'Avesnes*, de M. de Vriendt, ni dans les *Députés gantois venant faire amende honorable à Bruxelles* (1469), de M. Delpérée, ni dans la *Mort de Galswinthe*, de M. de Jans, ni dans les trois tableaux, de M. Jan Van Beers; et prenez note que ces *ni* accumulés vous donneront à peu près exactement le contingent des tableaux à prétentions historiques, exposés par les peintres belges.

Certainement, la plupart de ces messieurs ont du talent, sont très-appliqués, font un métier honnête, mais aucun d'eux n'a l'air de s'apercevoir qu'un tableau ne se fait pas avec des à peu près, des remplissages, des morceaux rapportés, de bonnes études académiques et de la mémoire; il y faut une habitude de l'homme, une philosophie de l'art, une santé de l'esprit qu'ils n'ont pas. L'*Habit de M. Louvois* est une drôlerie incompréhensible sans le livret; le *Charles-Quint* est simplement une bonne composition; la *Vengeance de Jeanne de Castille* a une disposition théâtrale; etc., etc. Il eût été plus simple de ne pas chercher midi à quatorze heures, et de peindre un sujet de la rue, une réunion de bourgeois sur la place publique, une prise d'armes, un cortège de kermesse, un rendez-vous d'élections, que tout le monde eût compris et qui auraient obligé l'artiste à faire vrai; mais un morceau d'histoire, taillé sur les patrons connus, est bien plus aisé à broser qu'un coin de notre vie moderne. Celle-ci n'a jamais tenté que les vrais grands peintres, Velasquez, Rubens, Frans Hals, Rembrandt; même en peignant le passé, ils peignaient le présent.

(A suivre.)

CAMILLE LEMONNIER.

PORTRAITS LITTÉRAIRES

Gustave Flaubert.

Gustave Flaubert est entré dans la littérature, comme autrefois on entrait dans un ordre, pour y vivre et y mourir. Il s'est cloîtré, mettant dix ans à écrire un ouvrage, le vivant pendant dix ans à toutes les heures, respirant, man-

geant et buvant par cet ouvrage. Je ne connais pas un homme qui mérite mieux le titre d'écrivain, car il a donné son existence entière à son art.

Il faut le chercher uniquement dans ses œuvres. L'homme, qui vit en bon bourgeois, ne fournirait aucune note, aucune explication intéressante. Les grands travailleurs ont fait, de nos jours, leur existence la plus plate et la plus simple possible, afin de régler leurs journées et de les donner à leur besogne. Le travail continu est la première condition des œuvres de longue haleine, fortement menées jusqu'au bout.

Gustave Flaubert a donc le travail d'un bénédictin. Il ne procède que sur des notes précises dont il a pu lui-même vérifier l'exactitude. S'il s'agit d'une recherche dans des ouvrages spéciaux, il se condamnera à fréquenter pendant des semaines les bibliothèques, jusqu'à ce qu'il ait trouvé le renseignement désiré. S'il s'agit d'une description, il se rendra sur les lieux, il y vivra. Même, lorsqu'il choisit, pour placer une scène, un horizon imaginaire, il se met en quête de cet horizon, et il n'est satisfait que lorsqu'il a découvert un coin de pays lui donnant à peu près l'impression rêvée. Et, à chaque détail, c'est ainsi un souci continu du réel.

Il consulte les gravures, les journaux du temps, les livres, les hommes et les choses. Chacune de ses pages, pour les événements historiques, les questions techniques, les costumes et les décors, lui coûte des journées de travail. Un livre lui fait remuer un monde. Dans *Madame Bovary*, il a mis les observations de sa jeunesse, le coin de Normandie et les hommes qu'il a vus pendant ses trente premières années. Quand il a écrit l'*Éducation sentimentale*, il a fouillé vingt ans de notre histoire politique et morale, il a résumé les matériaux énormes fournis par toute une génération d'hommes. Enfin, pour *Salammbo* et pour la *Tentation de Saint-Antoine*, la besogne a été plus considérable encore: il a voyagé en Afrique et en Orient, il a employé des années à étudier l'antiquité, à secouer la poussière de plusieurs siècles.

Cette conscience est un des traits caractéristiques du talent de Gustave Flaubert. Il semble ne vouloir rien devoir à son imagination. Il ne travaille que sur l'objet qui pose devant lui. Quand il écrit, il ne sacrifie pas un mot à la hâte du moment. Et cette probité littéraire vient de son désir ardent de perfection, qui est en somme toute sa personnalité. Il refuse une seule erreur, si légère qu'elle soit. Il a le besoin de se dire que son œuvre est juste, complète, définitive.

On comprend les lenteurs fatales d'une pareille méthode. Cela explique comment, en étant un grand travailleur, Gustave Flaubert n'a produit que quatre œuvres, qui ont paru à de longs intervalles. Par exemple, il a travaillé à la *Tentation de Saint-Antoine* pendant près de vingt ans, l'abandonnant, la reprenant, n'arrivant pas à se satisfaire, poussant la conscience jusqu'à refaire quatre et cinq fois des morceaux entiers.

Quant à son travail de style, il est également laborieux. Son rêve est que la page sorte de ses mains, ainsi qu'une page de marbre, gravée à jamais, d'une pureté absolue, se tenant debout d'elle-même devant les siècles. C'est là le

tourment, le besoin qui lui fait discuter longuement chaque virgule, qui durant des mois l'occupe d'un terme impropre, jusqu'à ce qu'il ait la joie victorieuse de le remplacer par le mot juste.

Aussi a-t-il un des styles les plus châtiés que je connaisse ; non qu'il affecte le moins du monde l'allure classique, figée dans une correction grammaticale étroite ; mais parce qu'il soigne, je l'ai dit, jusqu'aux virgules. Il poursuit les mots répétés à trente et quarante lignes de distance. Il se donne un mal infini pour éviter les consonnances fâcheuses, les redoublements de syllabes offrant quelque dureté ! Sur-tout, il proscriit les rimes, les retours de fin de phrase apportant le même son. Selon lui, une belle page de prose est plus difficile à écrire qu'une page de beaux vers, parce que la prose a, par elle-même, une mollesse de contours, une fluidité qui la rend très-mal aisée à être coulée dans un moule solide. Il la veut dure comme du bronze, éclatante comme de l'or. J'insiste sur ces détails, car le plus grand nombre ignore ce que c'est que de bien écrire et ne se montre pas assez respectueux pour les livres réellement écrits.

À la vérité, lui seul peut s'aventurer dans cette lutte avec une langue qui menace toujours de couler entre les doigts. Je connais de jeunes écrivains qui, poussant cette recherche de la prose marmoréenne jusqu'à la monomanie, en sont arrivés à avoir peur de la langue. Les mots les terrifient, ils ne savent plus lesquels employer ; et ils reculent devant toutes les expressions usuelles, ils se font des poétiques étranges qui excluent ceci et cela, ils sont d'une sévérité outrée sur certaines tournures, sans s'apercevoir qu'ils tombent, d'autre part, dans les négligences les plus enfantines. Cette tension continue de l'esprit, cette surveillance sévère sur tous les écarts de la plume, finit chez les esprits étroits par stériliser la production et arrêter l'essor de la personnalité.

Gustave Flaubert, qui, en cela, est un modèle bien dangereux à suivre, a gagné à cette méthode sa haute attitude d'écrivain impeccable. Son parti pris de perfection fait sa grandeur. Certainement, son rêve a dû être de n'écrire qu'un livre dans sa vie. Il l'aurait sans cesse refait, sans cesse amélioré ; il ne se serait décidé à le livrer au public qu'à son heure dernière, lorsque, la plume tombant de ses doigts, il n'aurait plus eu la force de le refaire.

La qualité maîtresse du romancier, avec un pareil travail, est naturellement la sobriété. Tous ses efforts aboutissent à faire court et à faire complet. Dans un paysage, il se contentera d'indiquer la ligne et la couleur principales ; mais il voudra que cette ligne dessine, que cette couleur peigne le paysage entier. De même pour ses personnages ; il les plante debout d'un mot, d'un geste. Plus il est allé, et plus il a tendu à algébriser sa formule littéraire. En outre, comme il n'intervient jamais personnellement et se défend de laisser percer son émotion, il veille à ce que son style marche d'un pas rythmique, sans une secousse, aussi clair partout qu'une glace, réfléchissant avec netteté sa pensée. Et, avec la clarté, il veut encore et la couleur, et le mouvement, et la vie. Il a le souffle, ce vent puissant qui va du premier mot d'une œuvre au dernier, en faisant entendre, sous chaque ligne, le ronflement superbe du grand style. Nous touchons, ici, à son individualité elle-même.

Gustave Flaubert est né en pleine période romantique. Il avait quinze ans au moment des grands succès de Victor Hugo. Toute sa jeunesse a été enthousiasmée par l'éclat de la pléiade de 1830. Et il a gardé au front comme une flamme lyrique de l'âge de poésie qu'il a traversé. Plus tard, à l'âge où l'on regarde en soi et autour de soi, il a compris quelle était son originalité propre, et il est devenu un grand romancier, un peintre implacable de la bêtise et de la vilénie humaines. Mais la qualité est restée en lui. Le poète lyrique n'est pas mort ; il est demeuré au contraire tout-puissant, vivant côte à côte avec le romancier, réclamant parfois ses droits, assez sage cependant pour savoir d'autres fois se taire. C'est de cette double nature, de ce besoin d'ardente poésie et de froide observation, qu'a jailli le talent original de Gustave Flaubert. Je le caractériserai en le définissant « un poète qui a le sang-froid de voir juste ».

Il faudrait descendre plus avant dans le mécanisme de ce tempérament. Gustave Flaubert n'a qu'une haine, la haine de la sottise, mais c'est une haine solide. Il n'écrit ses romans que pour la satisfaire. Chacun de ses livres conclut à l'avortement humain. Les imbéciles sont pour lui des ennemis personnels qu'il cherche à confondre. Quand il braque sa loupe sur un personnage, il ne néglige pas une verrue, il étudie les plus petites plaies, s'arrête aux infirmités entrevues. Pendant des années, il se condamne à voir ainsi le laid de tout près, à vivre avec lui, pour le seul plaisir de le peindre et de le bafouer, de l'étaler en moquerie aux yeux de tous.

Et, malgré sa vengeance satisfaite, malgré la joie qu'il goûte à clouer le laid et la bête dans ses œuvres, c'est là parfois une abominable corvée, bien lourde à ses épaules, car le poète lyrique qui est en lui, l'autre lui-même, pleure de dégoût et de tristesse, à être ainsi traîné, les ailes coupées, dans la boue de la vie, au milieu du troupeau des bourgeois-stupides et ahuris.

Quand le romancier écrit *Madame Bovary* et *l'Education sentimentale*, le poète lyrique se désole de la petitesse des personnages, de la difficulté qu'il y a à faire grand avec ces bonshommes ridicules ; et il se contente, bien à regret, de glisser un mot de flamme, çà et là, une phrase qui s'envole largement. Puis, par réaction, le romancier consent à passer au second plan. Alors, ce sont des échappées splendides vers les pays de la lumière et de la poésie. L'auteur écrit *Salammô* et la *Tentation de Saint-Antoine* ; il est en pleine antiquité, en pleine archéologie d'art, loin du monde moderne, de nos vêtements étriqués, de notre ciel gris et de nos chemins de fer, qu'il abomine. Ses mains remuent des étoffes de pourpre et des colliers d'or. Il n'a plus peur de faire trop grand, il ne surveille plus sa phrase, il ne craint plus qu'elle mette dans la bouche d'un pharmacien de village les images colorées d'un prince oriental.

Pourtant, à côté du poète lyrique, le romancier reste debout ; et c'est lui qui tient la bride, qui exige la vérité, même derrière l'éblouissement.

On comprend, dès lors, l'originalité du style de Gustave Flaubert, si sobre et si éclatant. Il est fait d'images justes et d'images superbes. C'est de la vérité habillée par un poète. Avec lui, on marche toujours sur un terrain solide, on se sent sur la terre ; mais on marche largement, balancé

par un rythme d'une beauté parfaite. Quand il descend à la familiarité la plus vulgaire, pour les nécessités de l'exactitude, il garde une noblesse qui met de la perfection dans les négligences voulues. Et d'ailleurs, rien n'est laid dans cette continuelle peinture de la laideur humaine. On peut aller jusqu'au ruisseau, le tableau aura toujours la beauté de la facture. Il suffit qu'un grand artiste ait voulu cela.

Ces notes sont forcément incomplètes. J'ai désiré dire simplement que Gustave Flaubert est une des personnalités les plus hautes de notre littérature contemporaine. Toute la jeune génération littéraire le regarde comme un père. Et voyez l'étrange chose, Gustave Flaubert vit seul, à peine entouré de quelques amis fidèles; tandis que tel écrivain qu'il est inutile de nommer tient cour plénière, a un cabinet de consultations pour les débutants, occupe tant de place dans les bruits du jour, qu'il a fini par se faire accepter à l'étranger comme le représentant le plus éminent de l'esprit français.

Il y a là une injustice qui m'énrage. Le génie français, à cette heure, la langue française dans sa pureté et dans son éclat, est chez l'écrivain solitaire dont les journaux n'impriment pas le nom une fois par mois. C'est devant celui-là que les trompettes de l'enthousiasme public devraient sonner sans relâche, parce que celui-là est réellement l'honneur et la gloire de la France.

ÉMILE ZOLA.

CORRESPONDANCE.

I

Paris, 6 octobre.

A Monsieur Victor Reding.

Monsieur,

Votre entrefilet inséré dans le dernier numéro de la *Fédération artistique* témoigne d'une urbanité inconnue à M. Lagye, et vous signez, ce qui indique une bravoure étrangère à M. C., celui-là qui n'aventure qu'une lettre de son nom. C'est donc à vous que je réponds. Au lieu d'injures, vous fournissez des raisons, et vous donnez à votre hostilité des motifs très-sérieux, en apparence. A vous entendre, notre crime à nous serait non pas notre littérature, mais notre nationalité.

« Je continuerai, dites-vous, à combattre énergiquement l'intervention d'un élément étranger dans nos écoles nationales. »

L'attaque est franche, mais la phrase n'est pas claire. Prétendez-vous interdire aux étrangers la Belgique littéraire, simplement parce qu'ils sont étrangers, ou bien parce que, à votre sens, leurs doctrines sont destructives de ce que vous appelez les « écoles nationales ! » Autrement dit, acceptez-vous le *naturalisme*, en principe, et l'interdisez-vous par esprit de clocher et de patriotisme étroit? Ou bien le proscrivez-vous comme attentatoire à l'art, irrespectueux envers vos maîtres.

La première hypothèse est inadmissible. Quand la Bel-

gique est en tête du mouvement musical contemporain, quand tous ses concerts, tous ses théâtres jouent ce que la niaiserie et l'ignorance ont renoncé à appeler la *musique de l'avenir*, il serait d'un illogisme curieux qu'elle se refusât à la littérature, et qu'acceptant un novateur pour en repousser un autre, elle accueillît Wagner et fermât ses portes à Zola. Qu'est-ce que « l'école nationale » peut avoir à gagner aux représentations du *Tannhauser*, du *Lohengrin*, et des *Niebelungen*? Qu'est-ce qu'elle attend de Schumann et de la *Vie d'une rose*? Rien, n'est-ce pas? Pourtant personne ne proteste. Personne ne protestait, il y a six mois, contre l'audition d'*Ève*, de Massenet, un Français cependant, parce que tout le monde comprend que les idées n'ont pas de patrie, que l'Art n'a pas de frontière, et M. Peter Benoît, musicien de l'école nationale, le sait bien, puisque c'est à la France qu'il a demandé le sujet de son œuvre la plus admirée : *Charlotte Corday*. Vos théâtres jouent tous des pièces d'auteurs français : Augier, Dumas, Sardou; dernièrement c'étaient les Erckmann-Chatrian, dont le succès commencé à Paris, se continuait à Bruxelles. Jadis, c'était à Bruxelles aussi qu'était donnée la première représentation des *Misérables*; et le mois dernier, vous ne siffliez ni l'auteur, ni l'acteur, ni la pièce, quand M. Coquelin, un Français, jouait devant vous *Jean Dacier*, d'un Français aussi : M. Lomon. Cependant le romantisme, pour lequel vous avez de si tendres accueils, le romantisme avec ses imaginations, ses poussées continuelles hors de la réalité, de la nature et, par suite, hors de la raison, me paraît, pour vos « écoles nationales », d'une influence autrement dangereuse que le naturalisme. Partout, il substitue l'invention à la réalité et, sauf parti pris ou ignorance, il me semble impossible de nier que les naturalistes, ces observateurs, ces constateurs, si vous voulez bien accepter ce mot, sont les successeurs exacts des Flamands. Comme eux osaient tout peindre, ils osent tout écrire; comme eux, ils ne conçoivent pas le beau sans la vérité, sans la vie.

Ce n'est pas par hasard ou fantaisie que dans l'*Assommoir*, la noce de Coupeau fait halte devant la *Kermesse* de Rubens. En arrêtant ses personnages auprès de cette toile où la vie éclate avec tous ses contrastes, toutes ses brutalités, toute sa largeur indifférente, notre maître avait son intention; et, pour ceux qui savent comprendre, il est clair que de cette façon il réclamait pour lui ces mêmes libertés, ces mêmes franchises, que vous-même, monsieur, n'oseriez blâmer chez le plus grand représentant de vos « écoles nationales ».

Ainsi, les faits sont là. Que vous le vouliez ou non, vous ne pouvez repousser le naturalisme. Que si vous vous élevez maintenant contre cette nervosité qui tremble dans les œuvres nouvelles, songez qu'elle est la caractéristique du temps et du milieu actuels. Songez qu'elle a fait le talent des deux peintres, sans contredit, les plus remarquables de vos « écoles nationales » contemporaines, Alfred Stevens et Félicien Rops. Ceux-là aussi sont nos maîtres, et vous voyez quel mot imprudent vous avez prononcé en dénonçant « l'intervention d'une influence étrangère », puisqu'au fond vous nous accusez de ce crime singulier d'être trop de notre époque, et surtout trop de votre pays.

Agréé, monsieur, mes salutations empressées,

HENRY CÉARD.

PICTURA ACADEMICA.

Les Elèves et anciens Elèves de l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles, au nombre d'une vingtaine, ont ouvert une Exposition. L'art académique (*Pictura academica*) étant une de ces choses qui se « démolissent » d'elles-mêmes, nous n'entreprendrons point de faire la critique des cent huit productions académiques de la rue des Paroissiens.

On dit généralement que les Jésuites n'ont pas de pires ennemis que leurs élèves, de même on peut dire aujourd'hui que l'Académie n'a pas de « tombeurs » plus sûrs que ses nourrissons.

Nous laisserons donc de côté les élèves, dans tous les cas bien plus à plaindre qu'à blâmer, et nous nous adresserons à ceux qui leur donnent les leçons, dont les navrants résultats se peuvent constater une fois encore en cette Exposition.

A ces professeurs d'art patenté, à ces confectionneurs de peintres, nous dirons de méditer, oh ! longuement, le discours qu'en 1865, H. Taine, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, adressait à ses élèves, discours si lumineusement mis en relief par Zola. Nous nous faisons un devoir et un bonheur de faire connaître à ces messieurs de l'Académie les paroles de Taine et les commentaires du grand naturaliste :

« Taine a dit cette année aux Elèves de l'Ecole des Beaux-Arts : *« En fait de préceptes, on n'en a encore trouvé que deux ; le premier qui conseille de naître avec du génie : c'est l'affaire de vos parents, ce n'est pas la mienne : le second qui conseille de travailler beaucoup, afin de bien posséder votre art : c'est votre affaire, ce n'est pas non plus la mienne. »* Etrange professeur, qui vient, contre toutes les habitudes, déclarer à ses élèves qu'il ne leur donnera pas le moyen pratique et mis à la portée de tous de fabriquer de belles œuvres ! Et il ajoute : *« Mon seul devoir est de vous exposer des faits et de vous montrer comment ces faits se sont produits. »* Je ne connais pas de paroles plus hardies et plus révolutionnaires en matière d'enseignement. Ainsi, l'élève est désormais livré à ses instincts, à sa nature ; il est seulement mis à même par la science, par l'histoire comparée du passé, de mieux lire en lui-même, de reconnaître et d'obéir sciemment à ses inspirations. Je voudrais citer toute cette page où M. H. Taine parle superbement de la méthode moderne : *« Ainsi comprise, la science ne proscrit ni ne pardonne ; elle constate et elle explique... Elle a des sympathies pour toutes les formes de l'art et pour toutes les écoles, même pour celles qui semblent les plus opposées ; elle les accepte comme autant de manifestations de l'esprit humain ; elle juge que plus elles sont nombreuses et contraires, plus elle montre l'esprit humain par des faces nouvelles et nombreuses. »* L'art entendu de la sorte est le produit des hommes et des temps, il fait partie de l'histoire ; les œuvres ne sont plus que des événements, résultat de diverses influences, comme les guerres et les paix. Le beau n'est fait ni de ceci ni de cela : il est dans la vie, dans la libre personnalité ; une œuvre belle est une œuvre vivante, virginale, qu'un homme a su tirer de sa chair et de son cœur ; une œuvre belle est encore une œuvre à laquelle tout un peuple a

travaillé, qui résume les goûts et les mœurs d'une époque entière. Le grand homme n'a besoin que de s'exercer ; il porte son chef-d'œuvre en lui. De telles idées ont une franchise brutale, lorsqu'elles sont exprimées par un professeur devant ses élèves. Le professeur semble dire : « Ecoutez, je ne me sens pas le pouvoir de faire de vous de grands peintres, si vous n'avez pas le tempérament nécessaire ; je ne puis que vous conter l'histoire du passé. Vous verrez comment et pourquoi les maîtres ont grandi ; si vous avez à grandir, vous grandirez vous-mêmes, sans que je m'en mêle. Ma mission se borne à venir causer avec vous de ceux que nous admirons tous, à vous dire ce que le génie a accompli pour nous encourager à poursuivre la tâche de l'humanité. »

Je le dis tout bas, en fait d'art, je crois que tel est le seul enseignement raisonnable. On apprend une langue, on apprend le dessin, mais on ne saurait apprendre à faire un bon poème, un bon tableau. Poème et tableau doivent sortir d'un jet des cœurs du peintre et du poète, marqués de l'empreinte ineffaçable d'une individualité. L'histoire littéraire et artistique est là pour nous dire quelles œuvres le passé nous a léguées. Elles sont toutes les filles uniques d'un esprit ; elles sont sœurs, si l'on veut, mais sœurs de visages différents, ayant chacune une origine particulière, et tirant précisément leur beauté suprême de leurs traits inimitables. Chaque grand artiste qui naît vient ajouter son mot à la phrase divine qu'écrit l'humanité ; il n'imité ni ne répète, il crée, tirant tout de lui et de son temps, augmentant d'une page le grand poème ; il exprime, dans un langage personnel, une des nouvelles phases des peuples et de l'individu. L'artiste doit donc marcher devant lui, ne consulter que son cœur et que son temps ; il n'a pas mission de prendre au passé, çà et là dans les âges, des traits épars de beauté, et d'en créer un type idéal, impersonnel et placé en dehors de l'humanité ; il a mission de vivre, d'agrandir l'art, d'ajouter des chefs-d'œuvre nouveaux aux chefs-d'œuvre anciens, de faire œuvre de créateur, de nous donner un des côtés ignorés du beau. L'histoire du passé ne sera plus pour lui qu'un encouragement, qu'un enseignement de sa véritable mission. Il emploiera le métier acquis à l'expression de son individualité, saura qu'il a existé un art païen, un art chrétien, pour se dire que le beau, comme toutes les choses de ce monde, n'est pas immuable, mais qu'il marche, se transformant à chaque nouvelle étape de la grande famille humaine.

Cette page ne vaut-elle pas tout un cours académique ? Aux professeurs, nous dirons une dernière fois : « Méditez-la ! » Aux élèves : « Mettez-la en pratique ! » Ne contient-elle pas, en effet, toute l'esthétique moderne ? Ne donne-t-elle pas la clef d'or qui doit ouvrir les grandes portes du beau, du beau original, vrai et vivant ?

MARC VÉRY.

 GAZETTE MUSICALE ET THÉÂTRALE.

THÉÂTRES. — La vogue d'*Aïda* au théâtre de la Monnaie ne paraît pas encore sur le point de s'épuiser. Les recettes se suivent et se ressemblent. Les actionnaires se réjouissent.

En fait de nouveautés nous n'avons à signaler cette semaine que le début de M^{lle} Redouté dans la *Dame blanche*. Cette première épreuve a été favorable à notre jeune compatriote. En attendant son apparition dans des rôles plus importants, constatons que la débutante a une jolie voix, paraît bonne musicienne et joue avec intelligence.

L'administration du théâtre St-Hubert n'épargne rien pour procurer au public les plaisirs les plus variés et satisfaire tous les goûts. Tragédies, drames, comédies, vaudevilles se succèdent. Après Coquelin, Agar, après Agar, Blanche Pierson. Les *Révoltés*, la *Lune sans miel*, la *Grâce de Dieu* font place à la *Poudre d'escampette* et au *Tunnel*; *Amphitryon*, *Iphigénie*, les *Femmes savantes*, *Britannicus*, les *Horaces* céderont l'affiche à *Dora*, et déjà *Rocambo*, la *Belle Gabrielle* viennent préparer la voie à d'autres surprises. Rien d'étonnant dès lors que la foule accoure à l'appel des directeurs et les dédommage de leurs sacrifices. *Amphitryon*, la charmante comédie de Molière, présentait un intérêt d'autant plus grand que peu de Bruxellois ont eu l'occasion de l'entendre. Les piquantes situations de la pièce, le comique de bon aloi dont elle est farcie, l'admirable langage dans lequel elle est exprimée ont vivement intéressé et provoqué d'incessants éclats de rire. *Iphigénie* succédait à ce friand morceau. M^{lle} Agar a été admirable dans le rôle de Clytemnestre. Noblesse du geste, beauté de la diction, sobriété de bon goût et par-dessus tout, sentiment vrai et réellement dramatique, la tragédienne réunit tout. Elle émeut et terrifie successivement, et le public en se retirant se promet de revenir l'entendre.

Pendant que les autres théâtres s'ingénient à affriander la foule, M^{me} Micheau ne perd pas son temps. L'excellente troupe du théâtre du Parc a joué d'une façon fort amusante *Pierre*, de MM. Cormon et de Beauplan. Le sujet, destiné à développer des thèses sociales, pêche quelque peu contre la vraisemblance. Mais, en revanche, il s'y rencontre des scènes vraiment charmantes. Nous citerons en particulier l'explication entre Hardouin et sa fille Gabrielle au 2^e acte, que M^{lle} Laugier a rendue d'une façon ravissante. Notre gentille ingénue est décidément une bonne acquisition pour la scène du Parc. M^{me} Raucourt, elle aussi, contribue au succès de la pièce en jouant le rôle de Thérèse avec sentiment et vérité. Le caractère modeste et bienfaisant de Mignot est fort intelligemment interprété par M. Lebrun, et MM. Pop, Nerissant, etc., complètent un ensemble très-satisfaisant.

Mon Isménie, vivement enlevé, a beaucoup amusé l'auditoire. A bientôt *Pierre Gendron* et *les Demoiselles de Montfermeil*.

Si le théâtre Molière ne donne pas de nouveautés, il s'applique en revanche à bien rendre les bonnes comédies dont le temps a confirmé le succès. Le *Gendre de M. Poirier* a ouvert la campagne, le *Lion amoureux* lui succède. M^{me} Jaillot est une marquise de Maupas fort bien à sa place. Sa belle prestance, non moins que la dignité de son maintien et l'intérêt qu'elle a su éveiller annoncent les qualités nécessaires pour remplir son emploi à la satisfaction générale. M. Preval est son digne partenaire. C'est bien là le républicain rigide chez lequel l'amour cherche en vain à étouffer le sentiment du devoir. MM. Mathieu, Delorme, Chatillon, etc., contribuent également à rendre la comédie de Ponsard de

manière à satisfaire les habitués de la bonbonnière d'Ixelles.

Le spectacle se termine par *Penicaut le somnambule*, au milieu des éclats de rire.

Les *Cloches de Corneville* font toujours salle comble à l'Alcazar. M. Humbert vient de traiter avec Judic pour quinze représentations.

M^{lle} Minnie Hauk nous quitte la semaine prochaine, M^{lle} Fouquet, de l'Opéra de Paris, la remplace. C'est elle qui créera le rôle de *Virginie* dans les premiers jours de novembre.

Les *Concerts populaires de musique classique* auront lieu, cette année, au théâtre de l'Alhambra, rue du Cirque, sous la direction de M. Joseph Dupont.

Le premier de ces concerts est fixé au 11 novembre prochain.

En présence des nombreuses demandes d'abonnements nouveaux que l'administration a déjà reçues, elle croit de voir prier messieurs les abonnés de l'année dernière de vouloir faire connaître, au siège de l'administration, 30, rue Charles VI, à Saint-Josse-ten-Noode, le plus tôt possible, et avant le dimanche 21 courant, quelles places ils se réservent.

Les bureaux sont ouverts tous les jours non fériés, de une à cinq heures de relevée.

Pour satisfaire à la demande qui lui en a été faite, l'administration des *Concerts populaires* a décidé d'accorder également des abonnements pour les répétitions générales, à raison de quinze francs par place numérotée pour la série de six répétitions.

M. Strakosch, lors de son passage à Bruxelles, ne s'est pas borné à engager M^{lle} Minnie pour trois ans au prix de 300,000 fr., il a fait un contrat de cinq ans avec M^{lle} Estelle Delamar, élève de M. Georges Cabel, au Conservatoire du roi de Hollande (à Bruxelles). M. Strakosch paie 200,000 francs à M^{lle} Delamar pour ces cinq années, dont la première sera consacrée à achever son éducation musicale, sous la direction de M. Cabel.

Voici un résumé des statuts de l'*Institut Musical de Bayreuth*, fondé par Wagner, dans le but de compléter l'éducation musicale des élèves sortant des conservatoires ordinaires et d'en faire des chanteurs, instrumentistes et chefs d'orchestre capables d'interpréter, comme il le faut, les œuvres du maître et des autres musiciens du vrai style allemand.

Les études commenceront le 1^{er} janvier 1878 et seront de neuf mois annuellement pendant 6 ans. Les cours seront gratuits.

Voici leur subdivision :

1878. Pour les chanteurs : Études des bons auteurs dramatiques et spécialement des maîtres allemands, au point de vue esthétique. Pour les aspirants chefs d'orchestre : Études analogues au piano. Ensuite étude des œuvres instrumentales et en particulier de celles de Beethoven au point de vue de l'interprétation et des mouvements.

Pendant le second trimestre, exercices de quatuor. Des

exécutions orchestrales auront lieu pendant le 3^e trimestre (1^{er} juillet au 30 septembre), avec le concours des chanteurs. Chacun de ces exercices sera accompagné de leçons d'esthétique sur le style allemand.

1879. Etudes analogues spécialement appliquées aux œuvres de Wagner.

1880. Id. avec exécution pendant le 3^e trimestre du *Vaisseau fantôme*, de *Tannhauser* et de *Lohengrin*.

1881. Id. id. en outre *Tristan Isalde* et les *Maîtres chanteurs*.

1882. Exécution de l'*Anneau des Nibelungen*.

1883. Toutes les œuvres de Wagner et la première exécution de *Parsival*.

On annonce de Berlin la prochaine publication de fragments musicaux, composés à diverses époques par Wagner pour le *Faust* de Goethe et dont l'ouverture est connue. Quelques écrits inédits du célèbre musicien paraîtront en même temps.

La nombreuse bibliothèque musicale de Julius Rietz, qui vient de mourir à Dresde, a été vendue aux diverses collections royales de cette ville.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS EN 1878.

La Commission belge s'occupe activement de la répartition des emplacements qui lui ont été demandés par ses nationaux pour la prochaine Exposition universelle.

A la suite de nombreuses démarches faites à Paris, en vue d'obtenir des extensions de locaux tant pour la partie industrielle que pour les beaux-arts, elle a pu obtenir satisfaction dans une certaine mesure; toutefois, il sera difficile de loger tous les nombreux produits qui sont annoncés de Belgique.

C'est ainsi que pour les beaux-arts, la Commission vient d'informer par circulaire tous les artistes belges qu'en général il ne pourra être accepté plus de deux ou trois tableaux d'un même artiste, en tenant compte de leurs dimensions et selon les décisions du jury qui sera institué pour l'admission des œuvres.

Pour la partie industrielle on espère arriver à satisfaire à toutes les demandes faites dans des conditions raisonnables d'emplacement.

Sous peu de jours les industriels recevront des avis indiquant les espaces accordés à chacun d'eux, mais, comme pour les beaux-arts, la Commission se propose d'instituer des jurys d'admission afin d'examiner les objets avant leur envoi à Paris et de n'autoriser l'expédition que des ouvrages recommandables et dignes du pays.

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS
FABRIQUE

DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS
Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux
PEINTURE SUR PORCELAINES
COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE. EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,
Meubles d'atelier anciens et modernes,
Panneaux, Chevalets d'atelier, de campagne
et de luxe, Boîtes à couleurs, Parasols,
Chaises, etc.

PLANCHES A DESSINS
Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^{ie}

Campo Frères, Neveux & Successeurs, r. Royale, 78

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld,
Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^{ie} a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Evrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

L'UNION LITTÉRAIRE

Des Poètes et des Prosateurs.

Journal bi-mensuel de la décentralisation.

Un an, 6 fr. — 3 mois, 3 fr. 50

TOULOUSE, 1, RUE SAINT-GÉRAUD.

ATELIER

à louer pour ARTISTE PEINTRE

32, rue du Commerce.

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. du Moniteur Industriel Belge.



COURRIER HEBDOMADAIRE

ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

46, BOULEVARD CENTRAL, 46
BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 "
Étranger : id 12 50
Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux libraires.
A Londres, chez SAMPSON Low and Co, 188, Fleet street, E. C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez ROZEZ, DECOQ et à l'Office de Publicité, r. de la Madeleine;
Au Bureau de la *Chronique* et chez SARDOU, Galeries-Saint-Hubert;
Chez LESCUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce, et chez ARMES, rue de Namur.

SOMMAIRE :

Le Christ du Cercle artistique et littéraire. — Pierre Gendron, Emile Zola. — *L'Intermezzo* (suite et fin), C. Tabaraud et E. Vaughan.
— *Exposition universelle de Paris en 1878*, P. B. — *Routines, préjugés et erreurs des musiciens, relativement aux instruments à vent*, Réal. — *Sac au dos*, (fin), J.-K. Huysmans. — *Gazette musicale et théâtrale*.

LE CHRIST DU CERCLE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE.

Le public bruxellois a pu voir au Cercle, pendant quelques jours, un grand diable de Christ, cloué sur sa croix, à la manière des Jansénistes, les bras en l'air, et le public a beaucoup admiré, paraît-il, cet échantillon de peinture mystique, mystagogique et mystagourique.

Le public, nous disait à ce sujet un homme de beaucoup d'esprit, est surtout composé de juges; et les œuvres d'art ont besoin de juges. Or, les juges n'ont pas manqué au Christ de M. Oldoni, et leur avis n'a pas été tout à fait celui du public. Ils ont trouvé que l'homme-Dieu du peintre de Rome sentait terriblement la pommade et qu'il avait la tête d'un garçon coiffeur. Ce corps glabre et lisse, cette chair blaircautée de bellâtre, ces fausses élégances de membres en baudruche évoquent dans la pensée le Christ amolli de Renan, le personnage romanesque des dévotions jésuitiques. Possible que cette image fade convienne au demi-jour voluptueux d'un oratoire, mais certainement elle ne pourrait s'accommoder de la vraie lumière.

Le peintre a imaginé un effet artificiel, d'une puérilité bien faite pour la sentimentalité des femmes dévotes. De près le Christ paraît fermer les yeux; de loin, il les ouvre démesurément. Il a suffi à l'artiste de renforcer l'ombre portée des sourcils. L'art n'a rien à faire avec ces fantaisies. Les Christ de Rubens, de Van Dyck, de Crayer, les homme-Dieu de Rembrandt et de Delacroix sont des carnations puissantes, emplies d'une force surhumaine, et ne prennent pas des airs de frontispice de romance.

M. Oldoni a une facture molle, douceâtre, sans nerf, dont il semble avoir pris le secret à l'école du peintre de Keyzer. L'ossature manque à son torse demi-gras, mondain, malsain, torse d'homme châtré, de castrat, d'amoureux de ballades et de canzone. Les mains sont communes, noyées dans des gris noirs sans transparence, aussi impersonnelles que la tête.

Franchement, ce n'était pas la peine d'étaler ce grand luxe de réclame.

L'Illustration Européenne en contient une bien bonne. Une petite affiche rose annonce qu'elle va donner en prime une gravure de grande dimension faite d'après le tableau de Gallait et intitulée : *le Repos de la Bohémienne*. Et l'affiche ajoute : *chacun sait que L. Gallait est un des plus grands peintres du siècle.*

Vrai, nous ne nous en doutions pas. Ah! ça, mais, que deviennent alors Delacroix, Descamps, Millet, Alfred Stevens? Il est certain que si M. Gallait est un grand peintre, ces derniers sont des petits peintres; s'il sait son métier, ceux-ci ne le connaissent pas; s'il est un esprit, ceux-ci sont des cancre; s'il a jamais été capable de peindre une âme, une époque, un fait historique, Delacroix et les autres n'ont jamais fait que des mannequins. Brave *Illustration!* Pourquoi n'offre-t-elle pas en même temps une pendule en zinc,

un porte-cigares à musique, un harmonica de salon? Il y a entre l'art du grand maître de Schaerbeeck et ces petits objets d'industrie à la mode des assimilations naturelles. Son talent est à répétition comme eux, et il manie les *piano* et les *forte* de la ritournelle avec un brio mécanique incomparable. Allez voir au musée des *Lu-itou* et tâchez, si c'est possible, de penser sans rire à la petite affiche rose de *L'Illustration!*

On sait que le Musée moderne est en possession de la fameuse *Prise d'Antioche*, du peintre surnommé. C'est bien rose, bien cinquième acte, bien art de comparses, à côté du féroce et truculent plafond de Delacroix, son terrible voisin. Soyons justes. Il y a au milieu de la toile une belle paire de chevaux superbement campés, d'une facture vibrante, large, épique.

PIERRE GENDRON.

Mes confrères en critique dramatique, pour la plupart, ont bien voulu parler de mon dernier roman, à propos de *Pierre Gendron*. Sans accuser les auteurs de plagiat, quelques-uns ont admis certaines ressemblances entre cette comédie et *l'Assommoir*. Loin de moi la pensée de me montrer plus sévère qu'eux! Je tiens MM. Lafontaine et Richard pour de galants hommes qui se seraient adressés à moi, s'ils avaient eu la moindre velléité de tirer une pièce de mon livre. D'ailleurs, ils ont fait dire dans la presse que *Pierre Gendron* était écrit avant *l'Assommoir*, et cela doit suffire. Certes, je ne réclame pas une enquête. Je m'estime simplement heureux que les directeurs ne se soient pas montrés plus empressés de jouer la pièce; car, dans ce cas, ce serait moi qui aurais pu être traité de plagiaire.

Seulement la rencontre entre les deux œuvres est vraiment prodigieuse. Il y a là un cas littéraire sur lequel je me permets d'insister, uniquement pour la curiosité du fait.

Imaginez qu'un auteur dramatique veuille tirer un drame de *l'Assommoir*. La grosse difficulté qu'il rencontrera sera le nœud même du drame, le ménage à trois, le retour de l'ancien amant que le mari ramène auprès de sa femme, un jour de soulerie. Dans la vie réelle, j'ai connu des Coupeau, lentement hébétés par la boisson, glissant ainsi aux promiscuités infâmes. Mais un romancier seul peut employer aujourd'hui de tels personnages, parce qu'il a le loisir de les analyser à l'aise et de tirer d'eux les terribles leçons de la vérité. Au théâtre, ils restent encore d'un maniement presque impossible.

Tout le problème, pour un auteur dramatique, serait donc d'accommoder Coupeau et Lantier de façon à ce qu'ils puissent paraître devant le public sans trop le révolter. Il faudrait, tout en gardant la situation du ménage à trois, trouver un arrangement qui maintiendrait l'aventure dans cette convention d'honnêteté scénique, sans laquelle une pièce est fort compromise. En un mot, étant donnés Ger-vaise, Lantier et Coupeau, il s'agirait de les conserver tous

les trois et pourtant de les rendre possibles, en modifiant légèrement les données du roman.

Eh bien ! MM. Lafontaine et Richard ont trouvé une solution très-agréable. J'avais songé à ces choses, avant la représentation de leur pièce, et j'ai été réellement surpris de ne pas avoir eu l'idée d'une solution aussi habile. Certainement, ce qui m'a empêché de la trouver, c'est la pensée qu'un roman transporté au théâtre doit rester entier. Mais des auteurs qui ne seraient tenus d'aucun respect envers *l'Assommoir*, et qui préféreraient même s'en écarter un peu, n'inventeraient pas une adaptation plus adroite que *Pierre Gendron*. Et cela est d'autant plus miraculeux que cette comédie a été écrite avant le roman.

Voici l'adaptation. Faites que Coupeau ne soit pas marié avec Gervaise, et admettez que Coupeau, tout en connaissant Lantier, ignore ses anciens rapports avec la jeune femme ; dès lors Coupeau, qui est un honnête ouvrier, pourra ramener Lantier dans son ménage, et, de ce retour, naîtront tous les éléments dramatiques nécessaires. Gervaise, naturellement, tremblera devant Lantier et refusera avec horreur le marché de honte qu'il lui offre pour garder le silence. Quant au dénouement, il sera aimable ou triste, selon le théâtre où l'on portera la pièce.

Mais la rencontre la plus curieuse est peut-être que le retour de Lantier, dans le roman et dans le drame, a lieu pendant un repas de famille. Seulement, dans le roman, le repas est donné le jour de la fête de Gervaise ; tandis que, dans le drame, il a lieu le jour de la fête de Coupeau.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer les conséquences énormes que la légère modification du sujet amène au point de vue théâtral. Au lieu de cette déchéance lente du ménage, qui est le roman tout entier, on n'a plus qu'un honnête ménage d'ouvriers tyrannisé et menacé par un sacripant. Les auteurs ont même chargé Lantier en noir ; ils en ont fait un assassin que les gendarmes emmènent au dénouement, ce qui est vraiment trop gros, et noie leur œuvre dans les eaux vulgaires du mélodrame. Quant à Coupeau et à Gervaise, ils se marient et sont heureux. On prétend, il est vrai, que la pièce était en cinq actes et qu'on l'a réduite pour les besoins du Gymnase. Je serais bien curieux de connaître les deux actes que M. Montigny a fait couper.

Et voyez le prodige, les rencontres ne s'arrêtent pas là ! La fille des Coupeau, Nana, est aussi dans la pièce. Seulement cette Nana était encore bien embarrassante ; on pouvait, à la vérité, ne pas pousser les choses jusqu'au bout, en la ramenant au bercail avant qu'elle eût glissé à la faute ; mais elle n'en demeurait pas moins un danger, si l'on ne mettait pas à côté d'elle une consolation. Aussi Nana a-t-elle une sœur, une demoiselle bien élevée et sans tache, grande en dehors du milieu ouvrier, et qui, au dénouement, épousera le patron de la fabrique où travaille Coupeau. Cela compense tout.

Je ne veux pas insister davantage. Je répète une fois encore que j'accuse le hasard seul. Il m'a paru simplement intéressant de montrer comment, sans le vouloir, MM. Lafontaine et Richard ont tiré de *l'Assommoir* la pièce que des hommes de théâtre auraient pu y trouver. En outre, comme j'ai accordé de grand cœur à deux auteurs dramatiques l'autorisation de porter sur les planches le sujet de mon livre,

j'ai pensé que je devais me prononcer sur la question soulevée dans la presse à propos de *Pierre Gendron*.

Si l'on veut maintenant mon avis tout net sur cette comédie, j'ajouterai qu'elle me plaît médiocrement. Les auteurs ont dû la baser sur une situation fautive. Toute la pièce tient sur ce fait que Gervaise a refusé d'épouser Coupeau, parce qu'elle a appartenu à Lantier, et qu'elle courbe la tête sous l'éternelle honte de cette liaison. Il faut connaître bien peu le milieu où s'agitent les personnages pour prêter un tel sentiment à Gervaise. Dans la réalité, elle serait depuis longtemps la femme légitime de Coupeau. Seulement, comme je l'ai expliqué, si elle était sa femme, les auteurs retomberaient dans la situation embarrassante du roman, et ils ont dû choisir entre la convention théâtrale et la vérité.

Je ne parle pas du dénouement, je sais très-bien que c'est là un dénouement imposé par le Gymnase. Vraiment, on se marie trop à la fin, et toute cette action terrible tombe en plein dans la confiture. Voyez-vous Nana ramenée sainte et sauve, comme s'il suffisait d'un tour d'escamotage pour transformer en bonne petite fille une coureuse de trottoirs, qui appartient de naissance au pavé parisien ! Je voudrais que l'on sentît bien là à quel point de mensonge on a rabaisé le théâtre. Car soyez convaincus que MM. Lafontaine et Richard sont trop intelligents pour ne pas savoir eux-mêmes qu'ils mentent. Seulement ils ont eu peur, et avec raison ; ils se sont dit qu'ils devaient se conformer au désir du public, qui aime les dénouements aimables.

J'arrive ainsi au singulier jugement porté par plusieurs de mes confrères qui ont vu dans *Pierre Gendron* un manifeste naturaliste au théâtre. Comme toujours, c'est la forme, l'expression extérieure de la pièce qui les a trompés. Il a suffi que les personnages employassent quelques mots d'argot populaire pour qu'on criât au réalisme. On ne voit que la phrase, le fond échappe.

Certes, on ne saurait trop louer MM. Lafontaine et Richard, en mettant des ouvriers en scène, de leur avoir conservé certaines tournures de langage qui marquent la réalité du milieu. C'était déjà là une audace, et il faut les en remercier. Seulement j'aurais voulu les voir pousser plus loin l'amour du vrai, s'attaquer aux mœurs elles-mêmes, à la réalité des faits. Leur *Gendron*, c'est l'éternel bon ouvrier des mélodrames ; leur Louvard, c'est le traître qu'on a vu tant de fois. Les bonshommes n'ont pas changé ; ils restent jusqu'au cou dans la convention. Ils commencent à parler leur vraie langue, voilà tout.

Paris a besoin d'un certain nombre de plaisanteries courantes. Que les chroniqueurs, les échetiers, tout le personnel rieur et turbulent de la petite presse ait lancé une série de calembredaines sur le mouvement littéraire actuel, rien de plus acceptable ; que l'on fasse par moquerie tenir le naturalisme dans l'argot des barrières, l'ordure du langage et les images risquées, cela s'explique, et nous tous qui défendons la vérité, nous sommes les premiers à sourire de ces plaisanteries, lorsqu'elles sont spirituelles. Mais, en France, on ne saurait croire combien est dangereux ce jeu de la raillerie. Les esprits les plus épais et les plus sérieux finissent par accepter comme des jugements définitifs les aimables bons mots de la presse légère.

Ainsi, on tend à admettre que l'argot entre comme une

base fondamentale dans notre jeune littérature. On vous clôt la bouche, en disant : « Ah ! oui, ces messieurs qui remplacent la langue de Racine par celle de Dumollard ! » Et l'on est condamné. Vraiment ! nous nous moquons bien de l'argot ! Quand on fait parler un ouvrier, il est d'une honnêteté stricte, je crois, de lui conserver son langage, de même qu'on doit mettre dans la bouche d'un bourgeois ou d'une duchesse des expressions justes. Mais ce n'est là que le côté de forme du grand mouvement littéraire contemporain. Le fond, certes, importe davantage.

Par exemple, au théâtre, c'est un triomphe médiocre que de placer de loin en loin une expression populaire. J'ai remarqué que l'argot fait toujours rire à la scène, lorsqu'on le ménage habilement. Il est beaucoup plus difficile de s'attaquer aux conventions, de faire vivre sur les planches des personnages taillés en pleine réalité, de transporter dans ce monde de carton un coin de la véritable comédie humaine. Cela est même si mal commode que personne n'a encore osé, parmi les nouveaux venus, qui ne sont pourtant pas timides.

Il faut remettre l'argot à sa place. Il peut être une curiosité philologique, une nécessité qui s'impose à un romancier soucieux du vrai. Mais il reste, en somme, une exception, dont il serait ridicule d'abuser. Parce qu'il y a de l'argot dans une œuvre, il ne s'ensuit pas que cette œuvre appartient au mouvement actuel. Au contraire, il faut se méfier, car rien n'est un voile plus complaisant qu'une forme pittoresque ; on cache là-dessous toutes les erreurs imaginables.

Ce qu'il faut demander avant tout à une œuvre, que le romancier ait cru devoir prendre la plume d'Henri Monnier ou celle de Bossuet, c'est d'être une étude exacte, une analyse sincère et profonde de l'homme et de la nature. Quand les personnages sont plantés carrément sur leurs pieds et vivent d'une vie intense, ils parlent d'eux-mêmes la langue qu'ils doivent parler.

EMILE ZOLA.

L'INTERMEZZO

Foème par Henri Heine, (suite et fin).

ÉPILOGUE

*Vieilles et méchantes chansons,
Et vous, rêves lourds et funèbres,
Dont, tristement, nous nous berçons,
Allez dormir dans les ténèbres !*

*Pour soulager mon âme en deuil,
Et pleine de pensers moroses,
Que l'on m'apporte un grand cercueil ;
Car j'y veux mettre bien des choses.*

*Un grand cercueil bardé de fer,
De taille à contenir un monde !
Que la tonne de Heidelberg
Soit, moins que lui, large et profonde.*

*Cherchez, sans retards superflus,
Et m'apportez en diligence,
Une civière forte et plus
Longue que le pont de Mayence.*

*Je veux douze géants, enfin,
Pour eux, j'aurai de la besogne,
Plus forts que n'est, au bord du Rhin,
Le saint Christophe de Cologne.*

*A la mer vaste ils porteront,
Afin qu'à jamais il y dorme,
Le cercueil et l'y jeteront :
Cercueil immense, fosse énorme.*

*Pourquoi si grand, pourquoi si lourd,
Ce cercueil ? direz-vous, peut-être,
C'est qu'ensemble je veux y mettre
Mes souffrances et mon amour.*

C. TABARAUD. — E. VAUGHAN.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS EN 1878.

Nous avons publié dimanche dernier, un *communiqué*, où nos lecteurs ont pu remarquer la phrase suivante : « En général, il ne pourra être accepté par la commission plus de deux ou trois tableaux d'un même artiste... »

Voici quelques réflexions inspirées à l'un de nos collaborateurs par la prose officieuse.

Il est impossible de ne pas accompagner d'un commentaire le communiqué de la commission dont M. le prince de Carman-Chimay est président.

Qu'est-ce que c'est que cela « en général » qui va laisser nos artistes dans le doute, au sujet du nombre de leurs envois ! Et à qui s'applique le terme ?

Si nous entendons bien, « en général » est pour tout ce qui n'est pas gros-bonnet ; « en général » c'est la tribu des peintres libres ; c'est une sorte de promesse de mettre très-nettement de côté l'œuvre qui ne portera pas une certaine estampille.

Et soyez sûr que « en général » ne troublera pas un instant, la digestion des messieurs bien appliqués auxquels Camille Lemonnier fait allusion, dans son article d'aujourd'hui. « En général » ne regarde en rien les officiels, les barbouilleurs d'histoire, les peintres d'académie, les fabricants de petits fours selon la tradition.

« En général » et souligné, s'il vous plaît, est bien amusant.

Peintres de plein air, de plein ciel, de la pleine eau, peintres qui visez à être personnels, qui pointez sur le vif des choses votre curiosité outreucidante, vous êtes avertis.

(*) Voir nos nos 10, 42, 44, 16, 19, 20, 22, 25, 26, 27, 32, 37, année 1877.

En vertu de ce petit coquin de « en général » on vous dira « Raca » si vous vous présentez avec plus de deux toiles.

Deux toiles ! Et que vont faire les vrais travailleurs, ceux qui ne s'endorment pas sur leur enclume, cognent du marteau, et d'ahan forgent soir et matin ? Que vont faire les peintres qui n'aument pas à la mesure de MM. X. Y. et Z. la toile sur laquelle ils peignent ?

Deux toiles ! Mais, Messieurs de la commission, que voulez-vous que Alfred Stevens, par exemple, fasse de cette permission, lui qui, à chaque coup de sa brosse, à chaque œuvre nouvelle, révèle une face, une élégance, des côtés qu'on ne lui connaissait pas ?

Deux toiles ! alors qu'il eût fallu montrer largement la floraison artistique, étaler dans tout son épanouissement l'effort de nos travailleurs, montrer sous toutes ses faces l'école en train de se régénérer !

Le communiqué dit bien que la faute en est à quelqu'un qu'il ne nomme pas ; mais mieux eût valu refuser tout à fait au nom de la dignité de nos artistes que d'accepter des conditions aussi désavantageuses pour eux.

Il est difficile d'admettre, en effet, que les invités de la France reçoivent une hospitalité mesquine « à la large table des arts et de l'industrie, » alors qu'elle-même y compte prendre une place considérable.

Dans tous les cas, nous constatons qu'il n'y a pas de « en général » pour l'industrie. P. B.

ROUTINE, PRÉJUGÉS ET ERREURS DES MUSICIENS, relativement aux instruments à vent.

Dans nos appréciations sur les concours du Conservatoire, nous avons dit un mot de certaines erreurs, de certains préjugés qui manifestent leurs effets à tous moments et qui se propagent malheureusement par la voie de l'enseignement. Aujourd'hui, nous nous proposons d'entrer dans quelques détails à ce sujet et de tâcher de montrer quelles sont les modifications à apporter pour remédier au mal. Nous nous occuperons plus spécialement des cuivres, ceux qui prêtent au plus grand nombre de critiques.

Les instruments en bois ayant tous des sons fixes, déterminés par la facture, il s'ensuit que si celle-ci est bien soignée, l'accord est satisfaisant. D'un autre côté, l'étude du mécanisme des bois exigeant plus de temps et offrant plus de difficultés que celle des cuivres, l'élève qui étudie les premiers, travaille sérieusement et finit par acquérir une science complète. Au contraire, celui qui joue les cuivres peut acquérir en peu de temps des connaissances suffisantes pour remplir convenablement sa partie à l'orchestre, il trouve donc inutile de s'adonner davantage à l'étude et reste incapable de surmonter la moindre difficulté. Semblable à un cavalier qui, ne connaissant pas son coursier, se trouve incapable de le gouverner, il ignore la constitution de son instrument et par suite il en joue mal.

Le croirait-on ?

Un grand nombre de ceux qui jouent les cuivres ET JUS-

QU'A CERTAINS PROFESSEURS ET VIRTUOSES NE SAVENT MÊME PAS ACCORDER LEURS INSTRUMENTS.

Nous nous réservons de revenir sur ce sujet. Avant d'aborder les cuivres, nous dirons un mot de la suppression de la *clarinette basse* et de son remplacement par le saxophone baryton en *mi b.* Hâtons-nous de le dire, cette ingénieuse substitution est belge. Partout ailleurs, lorsque l'auteur a écrit pour la clarinette basse, c'est celle-ci qui joue. Ici, il en est autrement. Dernièrement encore, un auteur belge bien connu avait écrit une partie de clarinette basse exigeant l'emploi de trois instruments (en *ut*, en *si b.*, en *la*). Que fit l'artiste appelé à jouer cette partie, il prit bravement son saxophone baryton en *mi b.* et l'auteur s'en contenta. Quel est le plus coupable, l'artiste qui cherche sa facilité, ou l'auteur qui n'a pas l'énergie nécessaire pour faire exécuter ce qu'il a écrit ?

Le jeu du saxophone-baryton est plus facile que celui de la clarinette basse, mais s'ensuit-il que la substitution de l'un à l'autre soit excusable ? Nous ne le pensons pas. Que dirait-on d'un artiste qui donnerait à une vue de printemps les teintes dorées de l'automne, sous prétexte qu'elles sont plus faciles à peindre ou qu'il n'a pas sur sa palette les couleurs nécessaires ? Qu'on ne l'oublie pas, le timbre, c'est la couleur du son ; substituer un timbre à un autre, c'est dans un tableau de maître, effacer une couleur pour en substituer une autre. Le saxophone-baryton est un superbe instrument susceptible d'un brillant emploi à l'orchestre, mais jamais il ne remplacera la sympathique clarinette-basse.

Les proportions du saxophone, proportions que le principe même de sa construction rend nécessaires, rendent cette substitution impossible. Les dimensions de cet instrument sont telles, que même dans ses pianos, il écrase la voix. Si l'on en veut un exemple, qu'on aille entendre la scène de la vision du 5^e acte des *Huguenots*. L'emploi du saxophone-baryton y produit un effet désastreux ; il accapare à lui seul l'attention ; tandis que l'accompagnement par la clarinette-basse met en lumière complète les parties constitutives de l'ensemble.

Nous appellerons aussi l'attention des chefs d'orchestre sur l'abus qu'ils font quelquefois des saxophones. Nous trouvons un avantage fort grand dans l'introduction de quatre et même de huit saxophones dans un corps de fanfares important. L'emploi de ces instruments y est fort utile pour varier le timbre et pour remplir les accompagnements. Mais nous ne pouvons admettre que sur une cinquantaine d'instruments il y ait quatorze à vingt saxophones. La sonorité de la fanfare en devient *sourde et monotone*. Il vaudrait donc mieux, dans ce cas, varier les instruments à anche en remplaçant une partie des saxophones par des clarinettes, etc., ce qui offrirait une plus grande variété de timbres, mais, dans ce cas, pourquoi ne pas transformer immédiatement la fanfare en harmonie ? Que les chefs de musiques modèrent donc le nombre de leurs saxophones.

(A continuer.)

RÉAL.

SAC AU DOS (1).

Ledit marmot plein de gourme dormait, les poings fermés, quand une secousse du wagon le réveille. Il voit les joues rouges, les yeux blancs, la moustache hérissée du monsieur, et le prenant sans doute pour l'ogre des contes de fées, se met à piailler de lamentable façon. Le monsieur rugit et invite la mère à fourrer dans le bec de sa progéniture un mouchoir en guise de tampon; la pauvre femme était blême, elle remuait l'enfant, le secouait, la tête en bas, les jambes en l'air, le roulait sur ses genoux comme une crêpe dans du sucre, rien n'y faisait, le galopin s'étranglait à force de brailler; heureusement que cette nourricière descend avec son poupon à la première gare; je pousse un soupir de soulagement et je mets le nez à la fenêtre. Je vois quelques arbres écimés, quelques bouts de collines qui serpentent au loin, et un pont qui enjambe un petit étang dont la robe de lentilles vertes semble le revêtir comme d'un glacis de pistache. Tout cela n'est pas bien gai. Je me renfonce dans mon coin, quand la portière s'ouvre et livre passage à une jeune femme.

Tandis qu'elle s'assied et défripe sa robe, j'entrevois sa figure sous l'envolée du voile. Elle est charmante avec ses yeux pleins de bleu de ciel, d'éclairs, de mouillures nacrées, selon qu'elle sourit ou rêve, ses lèvres de pourpre, ses dents blanches comme des quartiers de noix fraîche, ses joues rondelettes et pastellées d'une fleur de rose, sa jambe cendrionesque, sa gorge battant l'étoffe, ses cheveux d'une blondeur d'or, de cette blondeur chaude du vieux vin de Rancio!

J'engageai la conversation; elle s'appelait Suzanne et peignait des fleurs; nous devenons les meilleurs amis du monde. Soudain elle pâlit, elle va s'évanouir; j'ouvre les vitres, je lui tends un flacon de sel que j'ai emporté à tout hasard; elle me remercie avec un sourire si languissant et si doux que je n'ai pu le retrouver encore sur d'autres bouches. Elle va mieux; cela ne sera rien, dit-elle, si je pouvais seulement dormir une heure, je serais tout à fait guérie; je la supplie de se servir de mon manteau comme d'un oreiller, et elle ressemble ainsi à ces esquisses de Lawrence, alors qu'il enlève sur un barbouillage de noir, les contours blancs et rosés d'un visage de femme. Heureusement que le monsieur pléthorique était parti et que nous étions seuls dans ce compartiment, mais la barrière de bois qui séparait en tranches égales la caisse du wagon, ne s'élevait qu'à mi-corps, et l'on voyait et surtout l'on entendait les clameurs et les gros rires des paysans et des paysannes. Je les aurai battus de bon cœur, ces imbéciles, qui troublaient son sommeil! Je me contentai de les écouter; des matrones ventruës discutaient entre elles sur les vices et qualités de la république. Dans cette explosion de mots écorchés, dans ce remous de théories inexprimables, j'entendis des aperçus insolites et, j'ose le dire, inconnus jusqu'alors, sur l'influence de ce système de gouvernement, sur la vente des pommes de terre et du beurre; j'en ai assez, je me bouche les oreilles, j'essaie de dormir, mais cette phrase qui a été dite par le chef de la dernière station: Vous n'arriverez pas à Paris, la voie est coupée à Mantes, revient dans toutes mes rêveries comme un refrain obstiné. Je rouvre les yeux, ma voisine se réveille, elle aussi; je ne veux pas l'alarmer et lui faire partager mes craintes, nous causons à voix basse, elle m'apprend qu'elle va rejoindre sa mère, à Sèvres. Mais, lui

dis-je, le train n'entrera guère dans Paris avant onze heures du soir, vous n'aurez jamais le temps de regagner l'embarcadère de la rive gauche. — Comment faire, dit-elle, si mon frère n'est pas à l'arrivée? O misère! je suis malade, mon ventre brûle, je ne puis songer à l'emmener dans mon logement de garçon, et puis je veux, avant tout, aller chez ma mère! Que faire? Je la regarde avec angoisse, je prends sa petite main; à ce moment le train change de voie, la secousse la jette en avant, nos lèvres sont proches, elles se touchent, j'appuie les miennes bien vite, elle devient rouge, Seigneur Dieu! Sa bouche remue imperceptiblement, elle me rend mon baiser! un long frisson me court sur l'échine au contact de ces fleurs ardentes; je me sens défaillir; ah! sœur Angèle, sœur Angèle! si vous pouviez la voir, vous comprendriez que j'aie si vite oublié toutes mes promesses! En attendant, le train roule sans ralentir sa marche, nous filons à toute vapeur sur Mantes; mes craintes sont vaines, la voie est libre. Suzanne ferme à demi ses yeux, sa tête tombe sur mon épaule, ses petits frisons d'or s'emmêlent dans ma barbe et me chatouillent les lèvres, je soutiens sa taille qui ploie, je la berce comme un enfant. Paris n'est pas loin, nous passons devant les docks à marchandises, devant les rotondes où grondent, dans une vapeur rouge, les machines en chauffe; le train s'arrête, on prend les billets. O chère mère, je vais donc enfin te revoir! et Suzanne? oh! je ne l'abandonnerai pas! je la conduirai tout d'abord dans mon logement de garçon. Pourvu que son frère ne l'attende pas à l'arrivée du train! Nous descendons des voitures, son frère est là. Dans cinq jours, me dit-elle, dans un baiser, et le bel oiseau s'envole! Cinq jours après j'étais dans mon lit atrocement malade, et les Prussiens occupaient Sèvres. Jamais plus depuis je ne l'ai revue.

J'ai le cœur serré, je pousse un gros soupir, ce n'est pourtant pas le moment d'être triste! Je cahote dans un fiacre, je reconnais mon quartier, j'arrive devant la maison de ma mère, je grimpe les escaliers quatre à quatre, je sonne à toute volée, la bonne ouvre. C'est monsieur! et elle saute de joie, ma mère se précipite à ma rencontre, devient pâle, devient rouge, m'embrasse, me regarde des pieds à la tête, s'éloigne un peu, me regarde encore et m'embrasse de nouveau. Pendant ce temps, la bonne a dévalisé le buffet, je dévore tout ce que je trouve, j'avale de grands verres de vin; à vrai dire, je ne sais ce que je mange et ce que je bois.

Je retourne enfin chez moi pour me coucher! Je retrouve mon logement tel que je l'ai laissé; mes bibelots, mes livres semblent me souhaiter la bienvenue. J'allume toutes les bougies pour mieux les voir, c'est un *Te Deum* de couleurs, un hosanna de flammes! Les cuivres jettent de longs rayonnements de feux rouges et jaunes, les tableaux chinois jubilent et grimacent sur leur fond de vermillon rude, les fleurs s'épanouissent saignantes sur la toile brise des rideaux, une nymphe de terre cuite tend sur la tablette de la cheminée son torse roee, puis les livres se mettent de la fête et s'étirent dans leurs robes multicolores, les assiettes se remuent avec un bruit étouffé de cymbales, les grotesques de Moustiers cabriolent et ricanent, les Rouens secouent leurs panachures et leurs cornes de pourpre, des papillons couleur de rose et d'or voletent dans l'émail bleuâtre des Japans, la vieille table craque et pète de joie, le fauteuil me tend les bras comme un père de Greuze, et, abîmé dans sa longue extase, le moine de Zurbaran émiette entre ses doigts une tête de mort, et semble prier pour mes débordements, alors que, robe troussée et ventre à l'air, une nymphe de Boucher me caresse avec des yeux d'effrontée paillard!

Est-ce ma toilette qui se réveille ou cette polissonne qui m'entoure de cette vague tiédeur, de cette vapeur mourante de maréchale? Je ne sais; mais cette odeur me rappelle de si tendres souvenirs que je regarde mon lit qui s'entr'ouvre, blanc, mais peu virginal. Je me déshabille à la hâte, je saute sur le sommier qui bondit, je m'enfouis la tête dans la plume, mes yeux se ferment; je vogue, à pleines voiles, dans le pays des rêves, il me semble voir Pardon qui allume sa vaste pipe de bois, puis sœur Angèle qui me regarde

(1) Voir nos 23, 24, 36, 40, année 1877.

avec ses grands yeux câlins et sa bouche ricuse; puis, Suzanne s'avance vers moi, je lui tends les lèvres, je me réveille en sursaut; je l'avoue à ma honte, je me traite d'imbécile et je me renfonce dans les oreillers, je dors.

(Fin.)

J.-K. HUYSMANS.

GAZETTE MUSICALE ET THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE. — Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Les mêmes connaisseurs qui chutaient M^{lle} Minnie Hauk lors de ses débuts l'applaudissent avec enthousiasme depuis qu'ils savent que Strakosch lui paie 300,000 francs pour trois ans. Nous entendions dire récemment à quelques-uns de ces messieurs : « Quel dommage qu'elle nous quitte ! » Vous l'avez voulu, messieurs les abonnés. M^{lle} Hauk a joué et chanté la *Traviata* en bonne comédienne, en vocaliste expérimentée. Plus à l'aise dans l'idiome italien que dans notre langage, elle n'avait à se préoccuper que de l'interprétation scénique et musicale de son rôle et elle s'en est tirée de manière à se faire rappeler après chacun des actes, après tous les airs importants. Notre prima-donna nous quitte à la fin du mois. L'on annonce la reprise d'*Hamlet* avec M. Devoyod, M^{mes} Bernardi et Hamakers. *Paul et Virginie* passera au commencement de novembre.

ALCAZAR. — M. Humbert interrompt les succès bien accueillis des *Cloches de Corneville* pour ne pas manquer l'occasion de faire entendre à ses habitués M^{me} Judic. La célèbre chanteuse donnera une quinzaine de représentations. Elle jouera successivement *Madame l'Archiduc*, les *Charbonniers*, la *Chanteuse par amour*, la *Timbale d'argent*, etc.

THÉÂTRE SAINT-HUBERT. — Les représentations de M^{lle} Blanche Pierson attirent la foule et ce n'est que justice. La célèbre actrice n'appartient pas à cette catégorie de comédiennes qui forcent la note, exagèrent le geste, recourent aux éclats de voix. Sa nature fine et délicate, son organe doux et flexible, sa physionomie expressive, tout semble la porter à puiser dans la simplicité des moyens, dans la vérité du jeu et des intonations, dans le raffinement des nuances, sans moyens de séduction. Elle impressionne ses auditeurs d'autant plus puissamment qu'elle s'insinue dans les âmes sans qu'on s'en aperçoive, et que par une gradation savante elle amène des effets préparés avec art sans s'écarter jamais de la vérité. M^{lle} Pierson exerce sur la partie féminine du public un autre genre de fascination. Le bon goût et l'élégance de ses toilettes mettent en émoi cet instinct de coquetterie qui forme une partie inhérente du caractère de la femme. M^{mes} Laurent et Wilhem n'ont pas voulu faire tache à côté de la brillante Parisienne. Ajoutons qu'elles méritent aussi des éloges pour l'expression artistique de leurs rôles. Les autres interprètes, et en particulier M. Noblet, se sont fort bien acquittés de leurs rôles. *Dora* a donc satisfait le public à tous égards.

THÉÂTRE DU PARC. — La nouvelle pièce intitulée : *Pierre Gendron*, est due à la collaboration de deux comédiens, MM. Lafontaine et Richard. Les auteurs, s'inspirant de l'*Assommoir*, transportent sur la scène de la comédie, où ils se trouvent quelque peu dépaysés, les mœurs et l'argot (légè-

rement atténué) de l'ouvrier parisien. Le sujet appartient au genre mélodramatique. Il est bien traité, habilement noué, renferme des scènes intéressantes et émouvantes; son but est très-moral; réaliste dans la forme, il contient des éléments invraisemblables (sans lesquels, à vrai dire, il ne pourrait se développer), des sentiments, des péripéties et un dénouement qui semblent faire fi du réalisme. L'interprétation est généralement bonne. M^{mes} Subra et Laugier, MM. Neressant, Esquier et Henri forment un ensemble digne d'éloges. Quant à M. Monrey, il s'est taillé un succès dans le rôle épisodique de l'ouvrier pochard, qu'il a étudié sur nature. M. Mesmakers, un débutant, a été bien accueilli. L'ouvrier froidement canaille, gouailleur, ne reculant devant rien, a trouvé en lui un interprète fidèle. Dans la même soirée, M. Mesmakers joue avec entrain le rôle de l'Écureuil dans le *Troupier qui suit les bonnes*. Cette amusante pièce est enlevée avec brio; le public rit aux éclats, applaudit et accourt au théâtre pour y passer une excellente soirée.

CONCERTS POPULAIRES. — Ils s'annoncent sous de bons auspices. Nous sommes à même de donner à nos lecteurs quelques renseignements sur les intentions du comité relativement aux programmes de cette année.

1^{er} concert : M^{me} Jaëll dans le nouveau concerto de Saint-Saëns et la fantaisie hongroise de Liszt — 5^e symphonie en ut mineur, de Beethoven.

Le 2^e concert, par une innovation digne de l'appui du gouvernement, serait entièrement consacré à la musique belge. M. Aug. Dupont y jouerait deux de ses œuvres. On y entendrait des compositions de Benoît, Mathieu, Tinel, etc. La *Chorale* y chanterait le beau chœur des *Esprits de la Nuit*, de Riga.

Il est question également d'un concert Rubinstein. On profiterait de l'occasion pour jouer sa symphonie dramatique; Massenet ferait les frais (musicaux) d'un autre programme. Les ballets du *Roi de Lahore* et divers fragments du même opéra exécutés par Lasalle, du Grand Opéra de Paris, donneraient un avant-goût de sa nouvelle partition.

M. Francis Planté a signé un engagement pour le 6^e concert.

Enfin, nous aurons un concert Wagner. L'on espère y donner de nouveaux fragments des *Nibelungen*, à l'exclusion de la *Walkure*, que les directeurs de la Monnaie ont l'intention de monter cette année. En revanche, on exécuterait des fragments de *Siegfried*, entre autres la scène de l'Oiseau dans la *Forêt enchantée* et le prélude de *Tristan et Isolde*. Il serait à désirer que les artistes de l'Opéra de Bruxelles soient autorisés à chanter les soli, et nous croyons qu'en cette circonstance les directeurs du théâtre lèveront l'interdiction qui existe à cet égard.

CONSERVATOIRE DE MUSIQUE. — Il ne néglige rien pour répandre les connaissances musicales. Il vient de fonder à l'usage du public payant des cours de musique, solfège, chant, déclamation accessibles à tous. Bien des personnes n'ont pas les moyens de se payer des leçons particulières, et les professeurs, en se rendant à domicile, sont obligés de réclamer un cachet élevé. En donnant des cours publics, le musicien chargé de donner les leçons recevra une rémunération bien supérieure tout en ne demandant aux élèves qu'un prix modéré.

M. Gevaert a également établi des cours gratuits pour hommes (adultes). Ces cours se donnent le soir et le dimanche.

Théorie musicale et solfège : M. Stengers, mercredi et samedi, à 8 h. 1/2 du soir.

Chant d'ensemble : M. Jouret, mardi et vendredi, à 8 h. 1/2 du soir.

Solfège appliqué, étude des parties de chœur : M. Bauwens, mardi et vendredi, à 8 h. 1/2 du soir.

Chant individuel : M. Cornélis, mercredi, à 8 h. 1/2 du soir et dimanche, à 11 h. du matin.

Déclamation française : M. Quélus, dimanche, à 10 h. du matin.

Déclamation néerlandaise : M. Hiel, mercredi et vendredi, à 8 h. 1/2 du soir.

On s'inscrit pour ces cours gratuits, comme pour les autres, au Conservatoire.

La série des quatre concerts, donnés par l'Association des Artistes-Musiciens, commencera dans le courant du mois de novembre, pour l'exercice 1877-78. Le prix d'abonnement pour la série des quatre concerts est de 20 francs pour deux places numérotées et 10 francs pour une place numérotée. Le comité a décidé, en outre, que les anciens abonnés auraient la priorité pour la répartition des places numérotées.

SOCIÉTÉ DES AMIS DES LETTRES

(Autorisée par décision du 12 Octobre 1875)

Cotisation : 25 francs par An, donnant droit à une remise de 20 p. c. sur tous ouvrages de librairie et au service gratuit de la *Gazette des Lettres* et du *Tournoi*.

GAZETTE DES LETTRES DES SCIENCES ET DES ARTS

Paraissant les 1^{er}, 10 et 20 de chaque mois.

Un An, 12 fr. — Six mois, 7 fr. — Un N^o, 35 c.

LE TOURNOI POÉTIQUE ET LITTÉRAIRE

Journal rédigé par ses Abonnés

Paraissant les 1^{er}, 10 et 20 de chaque mois (5^e Année)

Un An, 6 fr. — Un N^o, 15 c.

Abonnements à la GAZETTE et au TOURNOI

Un An, 14 fr. — Six Mois, 8 fr.

ADRESSER TOUTES LES DEMANDES A M. DE LIVERSAY,
20, RUE DE LA BANQUE, A PARIS.

MAISON FÉLIX MOMMÉN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSILS ET TOUTS GENRES DE GRAYONS
FABRIQUE

DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS

Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAINE

COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE, EXPOSITION D'AMSTERDAM
FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,
Meubles d'atelier anciens et modernes,
Panneaux, Chevalets d'atelier, de campagne
et de luxe, Boîtes à couleurs, Parasols,
Chaises, etc.

PLANCHES A DESSINS
Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^e

Campo Frères, Neveux & Successeurs, r. Royale, 78

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld,
Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^e a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Eyrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

L'UNION LITTÉRAIRE

Des Poètes et des Prosateurs.

Journal bi-mensuel de la décentralisation.

Un an, 6 fr. — 3 mois, 3 fr. 50

TOULOUSE, 1, RUE SAINT-GÉRAUD.

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. du *Moniteur Industriel Belge*.



COURRIER HEBDOMADAIRE

ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

46, BOULEVARD CENTRAL, 46
BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 "
Étranger : id 12 50
Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal et chez les principaux libraires.
A Londres, chez SAMPSON LOW and Co, 188, Fleet street, E. C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez ROZEZ, DECQ et à l'Office de Publicité, r. de la Madeleine ;
Au Bureau de la *Chronique* et chez SARDQU, Galeries-Saint-Hubert ;
Chez LESCUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce, et chez ARMES, rue de Namur.

SOMMAIRE :

Avis. — *L'Amour dans Alexandre Dumas fils*, Lucien Solvay. — *Fruits mûrs*, Edmond Cattier.
— *Théodore Barrière.* — *Gazette musicale et théâtrale.*

AVIS. — Nous sommes forcés de remettre à huitaine le sixième et dernier article de notre compte-rendu du Salon de Gand.

L'AMOUR

dans Alexandre Dumas fils.

(*Théâtre complet*. Tome I à V, avec préfaces inédites, Paris, 1877.)

Quand Alexandre Dumas fils n'écrit pas de pièces, il écrit des préfaces ; ses pièces, quelquefois, ne sont pas amusantes, ses préfaces le sont toujours : on l'y retrouve à l'aise, sans façon, les pantoufles aux pieds et les pieds devant le feu ; on cause avec lui ; il nous explique ses théories, qui font tant de scandale, et les applications de ses théories, qui font plus de scandale encore. Ordinairement la préface arrive après la pièce, dans l'édition définitive ; parfois, elle arrive avant : c'est alors une brochure, comme celle de *l'Homme-femme*, qui a précédé la *Femme de Claude* ; — ce qui n'a pas empêché Dumas de faire à celle-ci une seconde préface — après.

Dans ses pièces il attaque, dans ses préfaces il se défend. Presque toutes ses préfaces commencent par ces mots, ou par quelque chose d'approchant : — Voici une pièce qui a soulevé bien des critiques et effarouché bien des gens, » — et elles finissent, toutes aussi, par ces mots : — « Le public m'a donné tort ; l'avenir lui dira combien j'avais raison. » Autrement dit : « Cher public, vous êtes un imbécile. » A quoi le public répond, en haussant les épaules : « Ce Dumas est un fou. »

Il ne faut pas s'en étonner. Aujourd'hui, comme jadis, la plupart des écrivains qui écrivent pour le théâtre étudient les travers du siècle, les vices contemporains, les mœurs du jour, et ils en font des comédies et des drames où il entre de l'amour, mais juste ce qu'il faut pour faire passer agréablement le reste. Dumas, lui, s'est voué exclusivement à la femme, c'est-à-dire à l'amour ; il a circonscrit là son domaine et il a dit à sa muse : Tu n'iras pas plus loin. C'est ce qui a déchaîné contre lui les meutes aboyantes des admirateurs et des démolisseurs, les uns criant aussi fort que les autres. Chacun ayant la prétention de savoir ce que c'est que l'amour et ce que c'est que la femme, pour en avoir tâté soi-même, — chacun, dis-je, se fait juge, approuve ou désapprouve, applaudit ou blâme, crie *bravo* ou bien crie *haro*, selon qu'il trouve les idées de l'auteur conformes ou non aux siennes.

Or, il s'est trouvé que ces idées-là étaient si nouvelles, si étranges, si audacieuses, que tout le monde s'est récrié et continue aujourd'hui encore à se récrier. De toutes parts, une clameur immense a retenti : — Lui qui parle sans cesse de la femme, il ne la connaît pas ; lui qui parle sans cesse de l'amour, il n'a jamais aimé !

Eh quoi, ni l'amour, ni la femme?... Nous verrons plus loin combien ce reproche est injuste et nous tâcherons d'expliquer pourquoi. Mais l'erreur de ceux qui l'ont formulé

est explicable et naturelle. Toutes les apparences sont contre Dumas, et, pour qui ne regarde qu'à la surface, il est facile de se tromper. L'auteur du *Demi-Monde*, a-t-on dit, est allé chercher ses principaux modèles parmi les déclassées et les pécheresses, dans la troupe des adultères, des incestes et des courtisanes ; il a semblé ne point savoir qu'il y eût au monde des âmes pures, des épouses chastes, des mères dévouées ; il a classé les femmes comme Buffon classait les animaux, en plusieurs catégories, suivant leur tempérament et leur conformité ; il a peint l'amour comme un besoin physique irrésistible, impérieux, et il a poussé ces principes capricieux jusqu'à leurs dernières conséquences logiques, si décourageantes et si brutales qu'elles fussent.

Les exemples se sont présentés en foule. Voici Thérèse, l'héroïne d'une « nouvelle » qu'Alexandre Dumas a publiée il n'y a pas longtemps. Thérèse est une grande dame, fort honnête et du meilleur monde ; mais, par malheur, son époux et maître est momentanément absent et voyage pour cause d'affaires en pays étranger. Un certain Frédéric, — un ami de l'auteur, paraît-il, — lui est présenté ; jamais elle ne l'a vu ; pour la première fois ils se trouvent en présence, et, sitôt qu'ils sont seuls, au milieu même des froides cérémonies de la présentation, voilà que Frédéric se lève, s'approche lentement de cette dame « qu'il ne connaissait pas » un quart d'heure auparavant (je cite textuellement) ; puis, » la regardant bien en face, il lui dit avec le ton de quel- » qu'un qui voudrait réveiller une personne endormie :

» — Thérèse !

» Elle eut comme un frisson, et le rouge lui monta aux joues ; elle ouvrit la bouche pour riposter à l'insulte que contenait ce seul mot ; mais ses lèvres se rapprochaient doucement, elle garda le silence, et regardant cet homme en face, comme il la regardait, elle attendit.

» Alors il continua, toujours sur le même ton :

» — Si nous aimions deux heures et qu'on n'en parlât plus jamais ?

» Un silence de quatre secondes, durant lequel le regard de Frédéric pouvait se traduire ainsi :

» — Je sais à qui je m'adresse et dans quel moment !

» — Et quand cela ? dit-elle, toujours sans le quitter des yeux.

» — Aujourd'hui.

» — Où ?

» — Chez moi.

» — Et vous demeurez ?

» Il donna son adresse.

» — Eh bien, attendez-moi à neuf heures...

» Frédéric rentra chez lui à huit heures. Neuf heures » allaient sonner quand la comtesse (car Thérèse est com- » tesse) arriva. On eût pu constater, à la rigueur, qu'elle » était en avance. Elle partit à onze heures précises. Elle ne » revint jamais chez Frédéric, qui ne se représenta jamais » chez elle, ainsi qu'il avait été stipulé dans le contrat com- » mutatif qu'ils avaient fait ensemble. »

Et Frédéric, quelque temps après, contant cette bonne fortune, ajoutait :

« — Je suis convaincu que j'ai été la première et la seule aventure de cette femme. »

L'explication de cette étrange conduite, la voici, tout

naïvement : — Thérèse, par l'absence de son époux, devenait « une veuve momentanée qui sentait le besoin de couper » le veuvage en deux. Un mari de cet ordre-là aurait dû, « coûte que coûte, revenir, ne fût-ce que vingt-quatre » heures, à Paris... Il n'est pas venu... Je n'ai pas été son « amant — disait Frédéric ; — j'ai été son mari pendant » deux heures. »

Ainsi, voilà l'adultère — pour qui, en d'autres occasions, l'auteur de la *Femme de Claude* est si sévère — rangé dans la catégorie des péchés mignons, — que dis-je ? dans celle des petites nécessités auxquelles nous soumet la nature. L'adultère, quoi de plus simple ? Pourquoi s'en prendre à la femme qui n'en peut mais ? Tant pis pour le mari qui s'absente plus qu'il ne faudrait ; c'est sa faute : « *Un mois, passe ; deux mois, non, SURTOUT EN PLEIN ÉTÉ.* » Ce sont les paroles de Dumas.

Dumas se moque-t-il de nous ? Beaucoup de gens disent que oui. Thérèse comtesse, veuve et martyre, n'est pourtant autre chose que la conséquence de ce système qu'il a trouvé et qui prétend tout expliquer par la physiologie : Bacchante ou Vestale, telle est la femme ; sensuelle ou angélique, telle est l'épouse. Point de milieu. Tout dépend de la conformation physique du sujet : si les membres sont frêles, délicats, sans résistance, — tant mieux ; s'ils sont courts, — tant pis. Rien n'y peut faire, ni l'éducation, ni la raison, ni les qualités morales de l'esprit et du cœur. Telles sont les opinions de Dumas. A ce compte, le fameux proverbe « *Mens sana in corpore sano* » mériterait bien qu'on le traitât de menteur, attendu qu'il semble, d'après Dumas, que la beauté de l'âme soit l'apanage d'une carcasse débile, et qu'une personne bien portante soit à jamais vouée à toutes les ardeurs lubriques de la chair.

De même qu'il y a, selon cet ingénieux système, deux sortes de femmes, anges ou démons, il y a aussi deux sortes d'épouses : celles qui aiment avec leur corps et celles qui aiment avec leur âme. On le voit, c'est toujours la même division. Les « *Femmes de foyer* », que Dumas inventait ailleurs, sont elles-mêmes tantôt « *Femmes de rue* » et tantôt « *Femmes de temples*, » — dans l'un et l'autre cas fort désagréables, j'imagine, à messieurs leurs maris, dont elles font trop ou trop peu les affaires : nous avons vu Thérèse, *femme de rue*, qui aime avec son corps ; il nous est facile de concevoir une autre épouse, qui aime, cette fois, avec son âme et soit *femme de temple* ; mais celle-ci prêterait sans doute à moins d'incidents romanesques...

N'existe-t-il donc rien pour la femme, entre ces deux fatales extrémités, être une Manon ou être une sainte, brûler de l'amour des sens ou de l'amour mystique ? Pourquoi cette séparation radicale qui est contre l'essence même, complexe et multiple, de la nature humaine ? Non, une femme qui aime franchement et complètement, aime avec son âme et son corps tout ensemble ; elle n'est pas une vestale, elle n'est pas non plus une bacchante ; elle se donne sans raisonner, mais seulement à celui qui a sa confiance et qui la protège ; et si le premier venu essaie de supplanter, ne fût-ce qu'un instant, comme le Frédéric dont nous rapportons plus haut les prouesses, l'être cher qu'elle a choisi, ce ne sera pas une absence d'un mois ou deux qui lui fera jamais oublier son amour et ses devoirs.

Ah ! je sais bien que ces constances-là sont rares ; mais il faut être juste. Eriger la fidélité en règle générale, c'est être trop absolu ; la nier, la faire dépendre uniquement d'appétits animaux, — oh ! madame, — c'est être non moins absolu. Alexandre Dumas, dans la préface de la *Visite de Noces*, propose de donner de l'amour cette définition : « C'est comme ça. » A la bonne heure ! Qui pourrait jamais expliquer, cataloguer, étiqueter l'amour ? De même la fidélité, de même la constance, de même le dévouement, de même tous les sentiments qui vont et viennent dans le cœur de la femme, de même la femme elle-même... Toutes les physiologies, toutes les philosophies, toutes les sciences n'en pourront jamais dire plus : *C'est comme ça !*

Le malheur est — ou plutôt la réalité est, car il vaut mieux constater ici les choses, non les apprécier — que Dumas a vu dans ce « *c'est comme ça* » beaucoup de mal, et très-peu de bien. Toutes ses divisions, ses distinctions et ses explications physiologiques n'ont guère servi à faire de ce « *c'est comme ça* » quelque chose de beau et d'enviable, quelque chose qui satisfasse les illusions et les croyances de ceux qui veulent la vie en rose et ne voient pas qu'elle est plus noire que rose. Les vieilles gens, pelotonnés dans une existence tranquille et exempte d'orages, mariés de bonne heure, pères de famille, contents en ménage, se sont révoltés contre ces tableaux décourageants qui n'avaient avec leur vie, à eux, aucune ressemblance. Les jeunes gens, entrant dans le monde par la grande porte des vingt ans, salués par toutes sortes de chimères folles, pleins de courage, d'ardeur, d'espérance, ceux-là aussi se sont révoltés. Et tous, les braves pères de famille et les braves jeunes gens, ont détourné les yeux et ont refusé de croire à la réalité navrante que leur montrait l'écrivain dramatique... Pourquoi ? Parce que leur cœur n'était pas fait pour comprendre, non pas ces fantaisies bizarres de physiologiste en goguettes, mais ces profondes observations du monde, ces études vigoureuses et implacables du cœur féminin dans ce qu'il a de plus cruel et de plus farouche ; parce que, en un mot, les uns étaient trop heureux, les autres trop jeunes encore pour apprécier ce qu'il y avait, dans tout cela, de vivant et de vrai.

Voilà, je pense, la cause de ce concert de blâmes qui s'est élevé contre Dumas fils du jour où il a commencé son œuvre si personnelle, si sincère dans ses fautes comme dans ses perfections ; voilà pourquoi enfin on lui a refusé cette connaissance intime de l'amour et de la femme, qu'il possède pourtant, hélas ! plus que personne.

Non-seulement Dumas a aimé, mais il en a souffert. Vous rappelez-vous le récit charmant qu'il fait dans la préface de la *Question d'argent*, du *premier amour* qu'il eut à seize ans, pour la mère — une bien gentille et bien mignonne mère — d'un de ses amis de collège ? Ce n'était là qu'un enfantillage, mais cette femme n'en jouait pas moins un rôle dans sa vie : « Elle avait ouvert mon cœur, dit-il, comme on ouvre, pour un voyageur qui va venir, les fenêtres d'un logis fermé, et la *première femme que j'aimai complètement, plus tard*, n'était peut-être que la suite de celle-là. » La chose est donc certaine. Voilà pour l'amour. Voici pour la souffrance.

« Cette pièce, écrit Dumas en tête de *Diane de Lys*, est le

contre-cri d'une émotion personnelle à laquelle l'art est venu donner un développement et une conclusion logiques qui lui ont manqué heureusement sur la terre. » Puis il explique comment tant d'œuvres d'esprit ne doivent leur origine qu'à une épreuve, une sensation, une douleur par laquelle a passé le poète et qui l'ont fait vibrer comme les cordes d'une harpe. C'est l'explication de ses propres œuvres, à lui, l'explication de ses théories, de ses idées, de ses systèmes, nés d'une déception cruelle et d'un amour qui a fait écrouler tout l'édifice de ses jeunes illusions. Écoutez-le :

« La douleur et le chagrin ont tué nombre de gens à qui il ne manquait, pour les vaincre, que la faculté d'engendrer un livre ou une comédie. Qui se répand se calme. Du reste, le procédé paraît tout simple à l'examen chimique. La passion en traversant l'âme du poète y dépose les particules vivaces qui doivent servir plus tard à l'enfantement de l'œuvre, et, quand le cœur a fini, le cerveau commence. Il saisit alors le germe et le développe à la chaleur du grand foyer, et, transformée, épurée, équilibrée, il rejette sa sensation à la foule, en lui disant : « A ton tour de souffrir. » Aussitôt tous ceux qui ont aimé, qui ont pleuré, qui ont souffert du même mal, accourent et communient dans l'œuvre qui les contient. De cet homme qui fut lui, le poète a formé un homme qui est nous, en généralisant son drame personnel, en le rattachant aux causes universelles, en y associant l'humanité tout entière ; et quand il nous a bien apitoyés sur sa douleur qui fut la nôtre, il en est guéri pour jamais, parce qu'il l'a divisée à l'infini. C'est ainsi que Shakespeare et Molière ont *utilisé* leurs amours, leurs passions, leurs jalousies, leurs désespoirs et jusqu'à leurs ridicules. »

Donc Alexandre Dumas a aimé, et il a souffert ; l'amour lui a dicté la *Dame aux Camélias*, la souffrance lui a dicté *Diane de Lys*. Puis sont venues ses autres œuvres qui, pour la plupart, ont été conçues dans cet état de crise nerveuse qui a suivi ces premières sensations, qui les a émoussées peu à peu et a fini par une sorte de réaction violente, par un scepticisme railleur et froid à travers lequel il a vu désormais et invariablement la société. « Le scepticisme, a dit quelqu'un, n'est que de la sensibilité envenimée. » Ainsi en a-t-il été, ce me semble, pour Alexandre Dumas. Il écrit bien moins comme un homme qui n'aurait jamais eu d'illusions, que comme un homme qui les aurait toutes perdues ; car il y a une nuance. Si n'ayant jamais aimé ni souffert, il n'avait jamais eu d'illusions, il aurait manqué de cette faculté indispensable pour peindre la vie, qui est d'avoir vécu et d'avoir mesuré la chute profonde du rêve dans la réalité.

Dans chacune de ses créations, on sent l'amertume, la fatigue du cœur, qui exagère et assombrit les objets par habitude et, dirait-on aussi, par plaisir. Il semble que l'esprit du poète veuille se venger du bonheur perdu en refusant tout bonheur même aux êtres imaginaires qu'il produit, en niant toute félicité et toute joie, en faisant la femme cruelle, mauvaise, traître à l'amour et à la foi jurée, parce qu'un jour une femme aura été cruelle pour le poète et qu'elle l'aura trahi, laissant dans son cœur une blessure que le temps ne guérira jamais.

Je crois bien que c'est là qu'il faut chercher la significa-

tion de cette tournure particulière des idées chez Dumas fils, et que c'est bien là la réponse qu'il faut faire à ceux qui cherchent à analyser, comme l'a fait un jour Francisque Sarcey, à propos de la *Visite de Noces*, les sensations et le malaise qu'ils éprouvent à l'audition des pièces de Dumas. « Cet esprit qui fait tout passer en France, écrivait le critique, — et l'auteur dramatique le cite lui-même dans sa préface, — la pièce en est pleine ; c'est un feu pétillant de mots, les uns profonds et amers, les autres plaisants, tous hardis et neufs. *Pourquoi donc ne goûte-t-on pas à les entendre un plaisir sans mélange ? Pourquoi nous font-ils éprouver cette sensation singulière d'une lame froide qu'on vous glisserait dans le dos ? Brrr... ! on serre les épaules et l'on frissonne ! Pourquoi sort-on de là accablé, nerveux, mécontent de soi-même et des autres, trouvant que le boulevard est moins gai, les becs de gaz moins brillants et les femmes moins engageantes ? Pourquoi se sent-on tout morose et comme irrité contre le genre humain ? Pourquoi ne saurait-on démêler en soi la cause de cet étonnement chagrin et de cette mauvaise humeur ? »*

Le motif de cet « étonnement chagrin » et de cette « mauvaise humeur, » c'est — ma foi, il faut bien le dire, — c'est que l'auteur lui-même est chagrin et de mauvaise humeur ; nous venons de voir pourquoi. Il nous dira qu'il le fait exprès, que c'est pour corriger et enseigner les pécheurs en leur donnant de dures leçons qui n'ont besoin, pour être données, ni de fleurs ni de sourires. Mais il se trompe ; le voudrait-il autrement, il ne le pourrait pas, ou tout au moins il ne le ferait qu'à son corps défendant. Ah ! quelle jouissance de pouvoir dire, crûment et impitoyablement, leur fait à ceux par qui nous avons souffert, par qui notre cœur s'est brisé ! Les rendre séduisants, beaux, parfaits, charmants, oh non ! Ce serait souffrir une seconde fois, et nous n'en aurions pas le courage.

Ajoutez à cela qu'Alexandre Dumas eut, dans la vie, de durs commencements. Il nous les raconte dans la préface de la *Femme de Claude*, qu'il adresse à M. Cavillier-Fleury. Enfant naturel, soumis par cela même à cette loi qu'il n'a cessé de combattre et qui permet aux pères de se soustraire, si bon leur semble, à leurs obligations ; ayant, comme il le dit, tous les devoirs des autres hommes sans en avoir tous les droits, il fit son entrée dans l'existence, portant avec lui une somme de méfiances et de ressentiments qui durent nécessairement cuirasser son caractère pour la bataille de chaque jour qu'il allait devoir livrer. Ses premières armes de jeune homme ne furent pas celles de tout le monde ; dès ses débuts, il fut mis en présence de tout ce que Paris possédait de galant ; ce fut ce milieu-là qui fut chargé de son éducation. Il vit des comédies, des drames, des romans, s'agiter et se dérouler sous ses yeux ; il assista à des scènes tour-à-tour tragiques et écœurantes, bouffonnes et funèbres. Quel apprentissage ! Il lui en coûta gros ; mais tout s'arrangea pour le mieux : les pièces de théâtre qu'il se mit à composer servirent à la fois à payer les dettes de cet apprentissage et à profiter de tout ce que celui-ci lui avait rapporté d'expérience et de précieuses observations.

Il est résulté de tout cela que ses œuvres, inspirées presque exclusivement par un monde et par des gens qui sont souvent des exceptions dans le vrai monde parisien, et pleines de ce sentiment pénible d'amertume, de lassitude et

de froide logique, sont aussi empreintes d'un cachet vivace de personnalité et de franchise. Elles montrent un côté sombre de la nature humaine, mais elles le montrent juste. On sent que la main qui fait mouvoir ces ressorts est moins celle d'un poète que celle d'un médecin, — d'un médecin aliéniste, si vous voulez. Ce sera, aux yeux de la postérité, l'originalité d'Alexandre Dumas d'être resté, — malgré tous ses caprices, toutes ses inventions puériles que lui suggéraient la science apprise par lambeaux et la recherche de la nouveauté quand même, — d'être resté vrai, réel, homme de son siècle et de son pays, et de nous avoir peints, non tels qu'il faudrait que nous fussions, mais tels que nous sommes.

Et, à ce propos, rien n'est plus curieux que de comparer ses conceptions avec celles des grands poètes d'autrefois. Nécessairement, les mêmes sentiments qu'alors parlent dans l'âme humaine ; combien cependant ils se modifient avec le temps, les milieux et l'esprit de l'écrivain qui les dramatise ! Par exemple, *Roméo et Juliette*, l'éternelle légende de l'amour, je la retrouve tout entière dans la dernière comédie de Dumas, dans *l'Etrangère*. Après trois siècles, les amants de Vérone revivent et recommencent à aimer, plus sobres, plus raisonneurs, plus sages, en un mot, moins grands aussi dans l'attachement mutuel qui les lie et que la mort seule déliera. Le souffle de notre époque a passé dans leurs cœurs ; et pourtant c'est toujours eux, Roméo et Juliette, et ils s'aiment toujours.

Roméo s'appelle Gérard ; Juliette se nomme la duchesse de Septmonts. Un obstacle terrible les sépare : jadis, c'était la haine des deux familles ; aujourd'hui, c'est la différence de fortune... Mais voyez quelle transformation dans leur cœur ! Qu'importait autrefois à Roméo et à Juliette cet obstacle fait de tant de colères et de tant de sang répandu ? Ils bravaient tout, et la discorde, et la malédiction paternelle, et l'exil, et la mort. Maintenant, les choses ont bien changé. Roméo n'a pas songé à braver les rigueurs du sort ; il s'est résigné, et, de son côté, Juliette, ne pouvant être à Roméo, s'est laissée marier à Paris, devenu le duc de Septmonts... A un moment donné, voici Roméo-Gérard qui revient. Joie, espérance, reproches : — Eh quoi, vous êtes mariée ?... Juliette pleure et s'excuse de son inconstance en disant :

« — Je ne savais pas. »

Eh ! qu'est-ce donc qu'elle ne savait pas ? Lui fallait-il tant de science pour connaître son amour et rester fidèle à celui qu'elle aimait ? La Juliette de Vérone attendait-elle de « savoir », elle, pour suivre Roméo et dire à son père : — « Je n'épouserai pas le vibrion Paris ! »

Oh ! ces vibrions !...

Donc, Gérard et la duchesse se retrouvent. Ils vont enfin être heureux ? Non pas. Ce Roméo, bon jeune homme, qui n'a su vouloir sa Juliette « avant », ne la veut pas « après » ; ils seront vertueux et ils se contempleront en silence, pendant le reste de leur vie, comme les deux Chinois de porcelaine qui sont sur la cheminée du salon. Néanmoins ils se font des serments, à peu près aussi tendres que ceux qu'ils se faisaient quand sévissait la rage des Montaigus contre les Capulets : — « Si tu meurs, dit la duchesse, je me tuerai. » Et tous les deux sont prêts à mourir l'un pour l'autre.

Mais lorsque le danger survient, lorsque Gérard est sur le point de se battre en duel, il console son adorée et lui démontre par *A* plus *B* l'utilité incontestable qu'il y aurait pour elle à lui survivre, s'il vient à succomber... Et Juliette ne peut résister à de si bonnes raisons ; la voilà convaincue, elle ne mourra pas !

Ainsi déchoient les grands héros et les grandes passions. Les poètes et les amants doivent maintenant, bon gré mal gré, se préoccuper d'une foule de raisons graves avec lesquelles leurs ancêtres n'avaient pas à compter ; et l'amour, qui s'épanouissait, libre et radieux comme une fleur en plein soleil, se voit hélas ! contraint aujourd'hui de s'accommoder avec le code civil, le code pénal, les convenances sociales et la cherté des vivres.

— LUCIEN SOLVAY.

FRUITS MURS.

*Ils allaient ravis, l'haleine enfiévrée,
Ils s'aimaient ! Tandis qu'octobre accouru
Cousait aux bouleaux l'or de sa livrée ;
Le ciel gris était plein d'un vent bourru.*

*Les feuilles faisaient leur rumeur cuivrée.
Lui soufflait un peu, devenant ventru ;
Elle ressentait, tout énamourée,
Son rhumatisme et trouvait le temps cru.*

*Il vit bien, grâce aux rampes de la route,
Que son souffle lui faisait banqueroute :
« Quel âge as-tu donc ? » dit-il tendrement.*

*Elle eut dans le bras comme un lancement,
Et rêvant, les yeux au ciel monotone,
Distraite, elle lui dit : « Déjà l'automne ! »*

EDMOND CATTIER.

THÉODORE BARRIÈRE.

Un auteur dramatique est mort : Théodore Barrère. Il avait cinquante-deux ans. Il n'inventa rien, n'essaya point de trouver une nouvelle formule, et, laissant le théâtre tel qu'il était avec ses faussetés et ses conventions absurdes, chercha seulement à amuser. Il réussit souvent.

Son premier succès il l'eut en 1849 avec la *Vie de Bohème*, de Mürger, qu'il avait adaptée à la scène. En 1853, il en eut un autre, plus personnel. Malgré la collaboration et la signature de Lambert Thiboust, Barrère est resté comme l'auteur unique des *Filles de marbre*.

En ce temps-là, la courtisane était à la mode. Elle était partout, dans les livres, au théâtre, et le mariage de l'empereur venait de la mettre au pouvoir. On l'encensait, on la réhabilitait, on la maquillait d'idéal. Elle avait des maladies aimables, des tons sympathiques qui attendrissaient le

public; tout un monde pervers de femmes honnêtes pleurait dans les loges sur des aventures qu'il aurait voulu avoir. Duvas fils démontra que les *Dames aux Camélias* avaient de mauvais poumons, mais qu'elles avaient bon cœur. Barrière entreprit de prouver que leur cœur ne valait pas mieux que leurs poumons. Il écrivit les *Filles de marbre*, couplet par couplet, scène par scène; Marco répliqua à Marguerite Gautier, et les mêmes spectateurs dont les larmes avaient applaudi la *Dame aux Camélias* s'empressèrent à la pièce nouvelle. Elle leur donnait tort, et le leur disait, brutalement.

La morale s'en mêlait; « allons mesdemoiselles, passez à l'ombre, rangez un peu vos voitures, criait Desgenais, le porteur-vérité du drame, place aux honnêtes femmes qui vont à pied. » Le résultat fut, que pour ne plus être éclaboussées, les honnêtes femmes montèrent dans les voitures des « demoiselles » et Desgenais avec elles; mais le théâtre du Vaudeville avait fait salle comble pendant trois mois. Au fond, pour la direction, c'était l'important.

Desgenais est, du reste, la meilleure création de Théodore Barrière. Il est devenu le type courant de ce que l'argot de la rampe appelle le « raisonneur », le personnage est pris dans de Musset; mais en lui conservant son nom, Barrière a débarrassé l'individu des mélancolies nonchalantes qu'il a dans la *Confession d'un enfant du siècle*. Le Desgenais des *Filles de marbre* est un nerveux. Il a de l'activité, il écrit dans les journaux et tient moins de Werther que de Figaro. C'est un aigri qui blague toutes choses avec la verve féroce d'un impuissant et d'un presque lettré. « Pour lui, la méchanceté, c'est ce qui distingue l'homme de la brute »; et partout où il va, il promène insolemment, son dédain, son dégoût, son endiablée satire à bâtons rompus; au fond, c'est un homme-fille. Il y a en lui du sang de cette Marco qu'il malmène, de Marco « dont la gâté ne signe pas le bail des loyers qu'on lui paie », de Marco qui aux effusions de son amant répond avec un cynisme si vrai : « Te suivre jusqu'au bout du monde, n'est-ce pas ? ah ! non. Et puis tu sais, mon petit, je ne suis pas méchante; » de Marco qui le reçoit parce qu'il a « presque de l'esprit » comme elle a presque du talent, et chez laquelle « il abuse du droit de tout dire ». Comme elle, il sort du ruisseau; et les meilleures scènes de la pièce sont celles où le journaliste et la courtisane croisent leurs sarcasmes. Le dialogue est cru, violent, mais il pétillie et c'est l'éclair d'une boue pétrie de champagne. Tous deux sont Parisiens, et ni l'un ni l'autre ne se fâche des duretés qu'ils échangent. Tous deux se sont mis en marche pour exploiter la grande ville, escalader le succès et forcer la fortune: la courtisane par l'amour, le journaliste par l'opinion; ils sentent qu'ils traitent d'égal à égal, de puissance à puissance.

Dans les *Parisiens*, Desgenais reparait, plus âpre, plus mordant encore. Il porte un toast à la bassesse, à la vilénie, à tout ce qui est laid, à tout ce qui est sale, comme aux seules supériorités de ce monde. Il baptise la nullité, trouve le mot *gandin*, un mot que la France, après lui, répétera pendant trois ans, en lui donnant ce que la mode peut fournir d'éternité; mais sous ses colères, on sent qu'il a vers l'honneur plutôt une aspiration incertaine qu'une vocation décidée, c'est un incapable de vice comme un incapable de bien. Il est trop faible pour boire ouvertement toute honte,

trop irrésolu pour tenter la vertu, et c'est lui qu'il frappe dans les autres. Il se venge du courage qu'ils ont, en les criblant des épigrammes fielleuses d'un esprit qu'ils n'auront jamais.

C'est l'Hamlet du boulevard à l'heure de l'absinthe; un Hamlet qui n'est pas allé à Wittenberg, dont toute l'éducation s'est faite le dimanche, au paradis de l'Ambigu, qui a dans le style des restes de phrase de mélodrame, au cœur des sentimentalités de modiste promenée au cimetière. Les vérités il les rend grotesques, par son accent, sa pose, sa façon de les dire. Il est à la fois sincère et ridicule.

A mon sens, ce type est incomplet. Il se promène trop à l'aise dans les intrigues, et j'aimerais qu'à un moment venu, ce méprisant et cet inaccessible eût une échappée d'humanité, éprouvât malgré lui une détente du cœur. Il manque à ce personnage le cri suprême arraché par la passion; et Desgenais n'aurait de vérité absolue, qu'en reconnaissant, en proclamant lui-même qu'il est faible, qu'il est vaincu; en criant à ceux qu'il blâme, à celles qu'il conspué : « Allez mes enfants, je ne vauds pas mieux que vous. »

Sans doute, Barrière l'avait senti ce trait dernier d'humanité cruelle. Mais en fabricant dramatique, il a sacrifié la réalité aux exigences de la scène, comme souventes fois il sacrifia l'art à la mode. Feuillotez son œuvre. Elle va du Vaudeville au Palais-Royal, de l'Ambigu au Théâtre-Français; du *Feu au couvent à l'Outrage*, des *Faux Bonshommes aux Demoiselles de Montfermeil*. Elle se souvient de Molière, touche à Paul de Kock, chavire dans l'opéra-bouffe avec la *Boîte de Pandore*, réfute la *Dame aux Camélias*, raille les *Jocrisses de l'Amour* et fait une apothéose à *Musette*. Tour à tour vulgaire et émue, brutale et tendre; courageuse parfois, comme dans *Malheur aux vaincus*, dont la préface soufflette dans toutes ses phrases l'éternelle lâcheté de la censure, elle donne l'idée d'une de ces bonnes filles un peu trop nerveuses, faciles aux larmes et aux rires, mais à qui l'on passe tout à cause de leur franchise et de leur gâté.

On a dit que la postérité était femme et ne retenait les noms que de ceux-là qui la faisaient rire. Il y aura des jours où elle se souviendra de Théodore Barrière.

HENRY CÉARD.

GAZETTE MUSICALE ET THÉÂTRALE.

UNE ÉTOILE FUTURE.

Nous avons, grâce à l'amabilité d'un protecteur des jeunes artistes, pu entendre hier une cantatrice qui, si nos pressentiments ne nous trompent, est appelée à faire parler d'elle. M^{lle} Estelle de la Mar, née en Californie, d'une famille hollandaise, est une charmante jeune fille de dix-huit ans. Une physionomie vive, sympathique, intelligente, une tournure gracieuse, aux allures aisées et modestes, une voix chaude, sympathique et veloutée, d'une souplesse remarquable, d'une justesse irréprochable, et surtout cette qualité essentielle: un sentiment expressif; voilà ce dont M^{lle} de la Mar est redevable à la nature. Reçue au Conservatoire du roi de Hollande, il y a trois ans, elle a trouvé en M. Georges Cabel

un professeur habile, qui a su mettre à profit ses brillantes qualités. Sous sa direction, elle a successivement étudié le solfège, la vocalise, l'italien, le maintien, la déclamation et le style musical. M. Strakosch l'entendit dernièrement et, avec son tact d'impresario, jugea qu'il pourrait tirer parti de ce talent naissant. Il lui a signé un brillant contrat de cinq années, dont la première sera consacrée au perfectionnement de ses études sous la direction de M. Cabel.

M^{lle} de la Mar nous a successivement chanté la romance de Virginie : « Nous marchions cette nuit égarés dans les bois », un air de *Mireille*, enfin, l'air des *Mousquetaires de la reine* « Bocages épais » ; auxquels elle a donné une expression touchante. Nous avons été surpris de rencontrer tant de style, une virtuosité aussi brillante, des nuances aussi délicates chez une aussi jeune fille.

Elle a récité ensuite, avec beaucoup de finesse et de sentiment, une pièce italienne « *il Vespro* ».

Si M^{lle} de la Mar ne se laisse pas aveugler par le succès, si elle continue à travailler consciencieusement et avec courage, nous pouvons lui prédire une carrière exceptionnellement brillante.

Nous ne pouvons terminer ici sans dire un mot d'un autre jeune talent, du reste très-apprécié, déjà. M. Rummel qui assistait à cette charmante réunion a exécuté 4 superbes transcriptions des *Nibelungen* que M. Brassin, son ancien professeur, a écrites pour le piano. Quel feu, quel entrain, quelle puissance, quel style ! La chevauchée des Walkures qu'il a jouée en dernier lieu est un morceau d'une difficulté inouïe. Non pas que grand nombre de pianistes ne puissent parvenir à en rendre correctement tous les traits ; mais quant à détailler le morceau, comme l'a fait M. Rummel, en mettant en lumière les différents motifs qui s'entrecroisent ; quant à y mettre la verve et l'entrain endiablé que réclame cette fantastique chevauchée, peu de virtuoses en sont capables. Nous espérons que M. Rummel aura l'occasion de faire entendre en public, cet hiver, quelques morceaux de son brillant répertoire. Qu'on y prenne garde ! Le public bruxellois n'apprécie les artistes qu'il possède que quand Strakosch et autres impresarii lui ont fait comprendre ce qu'ils valent.

RÉAL.

Nous apprenons que le comité wagnérien de cette ville compte organiser cet hiver un brillant concert pour lequel il cherchera à s'assurer le concours du « Maître » lui-même.

THÉÂTRE SAINT-HUBERT. — M^{lle} Blanche Pierson a trouvé moyen de donner un regain de jeunesse à la *Dame aux Camélias*, en faisant de Marguerite Gauthier une création à elle. Deux interprétations bien différentes étaient possibles. La courtisane insensible et dissipatrice pouvait éprouver pour son nouvel amant une de ces passions *sensuelles* tant soit peu épurée par le désintéressement dont ses pareilles ont donné quelques exemples. Elle pouvait aussi, en présence de l'amour si noble d'Armand Duval, voir s'ouvrir devant elle des horizons dont elle ne soupçonnait pas la grandeur, se sentir régénérée, éprouver les *sentiments* passionnés d'un cœur qui *naît* à l'amour. C'est cette dernière note qu'elle a fait vibrer et nous la croyons dans le vrai. Certes, l'Armand

Duval rêvé par Alexandre Dumas ne pouvait rencontrer un équivalent à sa tendresse dans les manifestations hystériques de l'amour brutal. La passion dont Marguerite devait mourir ne pouvait être qu'une passion où l'âme avait la plus grande part. Evidemment, la *Dame aux Camélias* n'est qu'une utopie, mais une fois cette utopie admise, elle devait être rendue comme M^{lle} Pierson l'a fait. Quelle variété dans son jeu ! quel entrain dans les premières scènes, quelle vérité dans les étonnements, l'incrédulité et les incertitudes de la courtisane cédant peu à peu la place à la confiance, à la tendresse ! Comme elle est touchante et héroïque avec le père d'Armand ! Quelle vérité dramatique dans la scène du bal. Et quel réalisme, quelle perfection, quelle sensibilité dans ses luttes contre la mort qui l'envahit ! Quoi d'étonnant à voir le public ému lorsque l'actrice s'identifie si bien avec son personnage, qu'elle éprouve toutes ses émotions, ressent toutes ses douleurs et pleure elle-même de vraies larmes.

Nous regrettons que M^{lle} Pierson ait quitté Bruxelles. Espérons qu'elle reviendra. On nous l'annonce, du reste.

M. Barbe s'est surpassé, surtout dans la scène du bal.

Il n'est que juste de mentionner MM. Candeilh, Garnier et Harville ; M^{mes} Stephen, Wilhem et France.

FANTAISIES-PARIISIENNES. — Inutile de dire que les représentations de M^{me} Judic font fureur et que ceux qui ne se font pas inscrire à l'avance ont de la peine à trouver place. M. Humbert, malgré l'attrait exceptionnel des représentations, n'a pas augmenté le prix des places. Il faut l'en féliciter.

Le talent de M^{me} Judic se distingue par une finesse remarquable. Pas une note, pas un mot qui ne prenne dans sa bouche une signification particulière. Tout, dans son chant, dans son jeu, sur sa physionomie mobile, tout, jusqu'aux choses les plus insignifiantes, porte l'empreinte d'un esprit d'observation rare, de l'art le plus minutieux joint à l'aisance la plus naturelle. Sa voix douce et séduisante, sans éclat, son chant et son phrasé, aux nuances les plus délicates, sa diction spirituelle soulignant les moindres détails, les malicieuses expressions de son visage, les minauderies gracieuses de toute sa personne en font l'un des types les plus remarquables de l'opérette. Parmi les morceaux de *Madame l'Archiduc* qu'elle a interprétés de la façon la plus remarquable, citons la chanson de l'A, b, c, où elle a fait preuve d'un talent consommé.

Elle a été fort bien secondée par les pensionnaires de l'Alcazar.

THÉÂTRE MOLIERE. — *Séraphine*, de Victorien Sardou, a remplacé sur l'affiche le *Gentilhomme pauvre*, dont les représentations sont retardées par suite de la maladie de M. Châtillon. *Séraphine* est jouée d'une façon très-amusante. Citons, en premier lieu, l'excellent Lerieux, comique *sérieux* des plus amusants. Le rôle de Chapelard lui convient à merveille. Nous avons constaté les qualités de M^{me} Jaillet, dans le *Lion amoureux*. *Séraphine* ne lui a pas été moins favorable. Le théâtre Molière a fait en elle une excellente acquisition. M^{me} Marie-Georges, MM. Préval, Jason, etc., complètent cet ensemble.

L'Association des jeunes compositeurs, fondée sous le nom

de *Concert national*, annonce pour cet hiver une première série de quatre concerts, consacrés exclusivement à l'audition d'œuvres belges. Chaque morceau figurant au programme sera dirigé par l'auteur lui-même.

Divers journaux annoncent que MM. Stoumon et Calabresi sont en pourparlers avec la troupe d'opéra de Vienne pour donner à Bruxelles 15 représentations de la *Walkure*, de Wagner, avec le concours de M^{mes} Materna et Ehn, de MM. Scaria et Labatt. Nous avons déjà donné cette nouvelle le 26 août.

Le THÉÂTRE LYRIQUE de Paris vient de reprendre avec succès *Paul et Virginie*. Capoul et Bouhy, M^{mes} Heilbron et Engalli en sont les brillants interprètes. Le même théâtre prépare les reprises de *Si j'étais roi* et de la *Statue*, et les premières de *Gilles de Bretagne*, des *Contes d'Hoffmann*, de la *Courte Echelle*, du *Capitaine Fracasse* et des *Amants de Vérone*.

Au GRAND OPÉRA, début plein de promesses de M^{lle} Richard, lauréat du Conservatoire. Le ténor Sellier, autre 1^{er} prix de la même institution, prépare le rôle d'Arnold. Il est destiné à créer le *Polyeucte* de Gounod avec Lassalle et M^{me} Krauss. La *Françoise de Rimini* sera également jouée cette année.

Cinq-Mars, retravaillé par Gounod, sera prochainement repris à l'OPÉRA-COMIQUE. Les *Surprises de l'Amour* viendront ensuite.

La *Tsigane*, de Strauss, passera fin du mois à la RENAISSANCE. AUX FRANÇAIS, l'*Etrangère* de Dumas; à l'ODÉON, le *Mauprat* de George Sand. Deux premières au GYMNASSE: les *Roses remontantes*, de Toupiers-Beziers, et *Un Rival au berceau*, de Jannet.

Voici le programme du 1^{er} concert populaire Pasdeloup: *Ruy-Blas*; symphonie en ut mineur de Beethoven; *Gavotte*, de Lulli; la *Jeunesse d'Hercule*, de Saint-Saëns; *Sérénade*, de Haydn; ouverture de l'*Etoile du Nord*.

L'UNION LITTÉRAIRE

Des Poètes et des Prosateurs.

Journal bi-mensuel de la décentralisation.

Un an, 6 fr. — 3 mois, 3 fr. 30

TOULOUSE, 1, RUE SAINT-GÉRAUD.

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS
FABRIQUE

DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS
Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux
PEINTURE SUR PORCELAINE
COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE, EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,
Meubles d'atelier anciens et modernes,
Panneaux, Chevalets d'atelier, de campagne
et de luxe, Boîtes à couleurs, Parasols,
Chaises, etc.

PLANCHES A DESSINS
Tés, Équerres, Couches, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^{ie}

Campo Frères, Neveux & Successeurs, r. Royale, 78

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld,
Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^{ie} a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Evrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

ATELIER A LOUER POUR ARTISTE-PEINTRE

SCHAERBEEK

7, rue de la Constitution, 7

ATELIER

à louer pour ARTISTE PEINTRE

32, rue du Commerce.

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. du *Moniteur Industriel Belge*.



COURRIER HEBDOMADAIRE

ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

JULES MEEÛS

Administrateur-Gérant

46, BOULEVARD CENTRAL, 46
BRUXELLES

THÉODORE HANNON

Rédacteur en Chef

18, RUE SANS-SOUCI, 18
BRUXELLES

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 "
 Étranger : id " 12 50
 On s'abonne en Belgique, au bureau du journal, chez les
 principaux libraires et dans tous les bureaux de Poste.
 A Londres, chez SAMPSON LOW and Co, 188, Fleet street, E. C.

ANNONCES :

Par centimètre de hauteur sur la colonne de largeur :

1 insertion	2 fr.
3 mois	12 fr.
6 mois	22 fr.
12 mois	40 fr.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

SOMMAIRE :

A propos de la supplique au Roi, C. L. — Salon de Gand (fin), Camille Lemonnier. — Lettres d'un paysagiste, Marc V éry. — Le monument de Léopold 1^{er}, X. X. — Bibliographie musicale, Réal. — Livres et revues.

À PROPOS DE LA SUPPLIQUE AU ROI.

La *Supplique au Roi* publiée par l'Artiste a été fortement commentée.

Des artistes ont trouvé que c'était manquer à la dignité de l'Art, que de demander tout haut des subsides qu'ils mendient tous les jours tout bas.

A quoi l'auteur répond :

Ou bien c'est chose naturelle de s'adresser à de plus puissants que soi, dans les moments difficiles, et alors la *supplique* n'a rien qui puisse froisser la dignité des artistes ;

Ou bien c'est le contraire, et alors les artistes n'ont qu'à le prouver en ne se pendant pas constamment à toutes sortes de sonnettes.

Quant à lui, il a cédé à un bon mouvement, en répétant à l'oreille du Roi des choses que son oreille entend soir et matin.

Il croit avoir cédé aussi à un mouvement logique.

De graves personnages lui ont fait observer que pousser à la vente des tableaux à cent francs était nuire à la vente des tableaux à vingt mille, et finalement que c'était décourager les bons artistes que d'encourager les mauvais.

Il y a donc des artistes qu'il faut encourager et des artistes qu'on peut décourager ; il y a donc de bons et de mauvais artistes !!

L'auteur de la *supplique* ne s'en doutait pas, voyant les mauvais mis aux Expositions sur le même rang que les bons.

Mais, s'il y a de mauvais artistes, n'est-il pas juste que ceux qui les entretiennent dans l'illusion d'un talent qu'ils n'ont pas, leur procurent le pain que le talent seul leur ferait avoir ?

Les admettre à des Expositions où l'on est censé n'admettre que des artistes, c'est leur laisser croire qu'ils sont artistes eux-mêmes. En réalité, ils le sont si peu qu'ils sont incapables de vendre par eux-mêmes.

L'auteur de la *supplique au Roi* en est arrivé à conclure que c'est à ceux qui les ont induits en erreur à leur acheter les tableaux que les particuliers ne leur achètent pas.

Voilà pourquoi il a fait appel au Roi, au Gouvernement, à la direction des Beaux-Arts, à la ville de Gand, qui tous ensemble sont responsables d'avoir fait accroire à des individus bons au plus à ressembler des savates, qu'ils étaient bons à faire de l'Art.

Et il en sera ainsi jusqu'à ce qu'on substitue à l'organisation actuelle des Expositions de Beaux-Arts, orga-

nisation qui en fait des espèces de maisons de tolérance, un règlement sérieux, ayant en vue l'honneur de l'Art et l'intérêt des artistes vraiment dignes de ce nom.

C. L.

SALON DE GAND.

VI.

Un tableau de M. Bergeret, *Asperges et crevettes*, répand sur tout son voisinage l'éclair de sa note gaie, nourrie, fraîchement lumineuse : c'est un coin de table encombré, une promesse de déjeuner friand, avec un entassement de crevettes rose tendre, d'huîtres juteuses, d'asperges à pointes vertes, au milieu desquelles se dresse un superbe pâté de foie gras, entaillé, d'un brun marbré par la rondelle noire des truffes. Cette exquise gourmandise a pour pendant un morceau très-résistant de M. Jules Ragot, une grosse dépense de vie, celui-là, véritable étalage de marchand fruitier, avec des senteurs de fruit mûr, des odeurs fermentantes de légumes au soleil, des relents de halle au matin, toute une saine cuisine de peintre amoureux des belles nourritures. Pêches, poires, abricots, raisins, aubergines remplissent le champ de la toile, et à gauche un ananas touffu montre sa panse imbriquée d'écaillés vermeilles, près d'un superbe melon, couleur de bronze vert ; puis la bâfre continue sur la droite, avec les tomates, les artichauts, les choux-fleurs, compartiment des légumes ; et le tout s'achève en haut par un pétilllement de fleurs, gaîment étalées sur un fond clair, très-fin. M. Bergeret a des détails charmants, une délicatesse toute française dans l'arrangement du menu, et il possède à un haut degré l'art d'éparpiller en bluettes la lumière ; M. Ragot est presque flamand par les grands tons étalés, par la moiteur qui sort de ses fruits, par l'épanouissement un peu gros de sa sensualité ; mais tous deux ont en commun l'amour des pâtes grasses, de la belle exécution, de la note preste et claire. M. de Los Rios ferait bien d'aller à leur école ; son *Retour de la chasse* est une œuvre de talent, mais avec des éclats noirs et blancs qui rappellent Munckacsy, à la fois aigres et froids. A M. Claude, je reprocherai les épaisseurs de ton ; l'asperge est plus tendre qu'il ne la fait, avec des roses plus légers à ses bouts. Il y aurait à redire aussi au fond noir, qu'une clarté de juin eût si bien remplacé ; mais le pot de chrysanthèmes et la bassine de cuivre rouge sont très-bien. Il faut citer encore M. Bidau, un délicat, dont l'exposition actuelle me semble toutefois en dessous de son exposition d'il y a trois ans, M. Couder, qui effeuille joliment les blancs

solides de la marguerite des bois et M. Legrand, excellent dans ses *Artichauts*.

M. Bellis ouvre au catalogue la nomenclature des fleuristes belges ; ses trois petits tableaux sont d'un coloriste gras, épris des tons veloutés, des chatoiements sombres, de la note vivement jetée. M^{lle} de Vigne est plus délicate, avec une émotion, un sentiment de touche qui dénotent le peintre et le poète. M. Eyers a le grand tort de paraître indifférent à ce qu'il peint ; ses tableaux sont bien arrangés, mais manquent de sensualité. Je veux que l'eau me vienne à la bouche devant une peinture de fruits et qu'une fleur ait son parfum, sur la toile comme dans le jardin. Ce parfum, je le retrouve dans les *Roses* de M. Van den Bosch, baignées de lumière et détachées d'un joli fond gris. M. Van den Bosch, lui, cherche les accents fermes, les tons solides, l'exécution un peu trop matérielle.

Franchissons la haie ; nous voici dans les champs avec MM. Heymans, Rosseels, Baron, Coosemans, — tous noms qui se sont souvent rencontrés dans mes chroniques. M. Heymans dérouté à première vue par sa facture empâtée, ses silhouettes confuses ; mais il a une vision très-personnelle du plein air, il fait sentir la densité de l'atmosphère, il est, avec M. Baron, le chercheur d'un certain grand style qui n'est pas commun chez les paysagistes. Son *Soleil couchant*, travaillé au couteau, truellé dans la pâte, est comme pris à l'improviste, sur nature ; il y a toujours ce côté d'à peu près, cette verdure crue d'esquisse, qui ne vont pas avec la précision du tableau ; seulement, cela est très-savant chez notre homme, et personne ne marque mieux, avec plus de justesse ni plus d'entente de l'effet, le brouillement du crépuscule, l'indécision des soirs de pluie, le grandissement des solitudes. C'est un vrai flamand, épais, solide, consciencieux, ne s'en rapportant qu'au témoignage de ses yeux, très-circonspect sur le chapitre de la palette, têtue dans sa recherche ; en voilà assez pour constituer une personnalité. On en pourrait dire autant de M. Jan Stobbaerts, le peintre brutal des petits ménages anversoïses ; mais la brutalité de ce dernier va trop loin et visiblement se complaît dans une affectation de grosse peinture, d'exécution bavocheuse, de délayages de suie malpropres. Tel est le *Passe-temps du dimanche*, un morceau très-naïvement vu pourtant, d'une tournure toute populaire, indiquant un observateur de la bonne trempe. Le *Chien qui lâche sa proie* est moins féroce d'exécution.

Trois paysages de M. Baron, une *Fin d'hiver*, aigre, à lumière coupante, des terrains *En Campine*, et des *Peupliers en automne*, à feuillages dorés, d'un ton pâle et doux. Trois Asselberg, tous trois peints dans la forêt de Fontainebleau, un peu correctement, sans le mystère qu'y ont su mettre Rousseau, Millet, Diaz. Trois

Coosemans, parmi lesquels deux paysages des environs de Fontainebleau, également un peu secs, un peu trop écrits, mais d'une belle tonalité fouillée, et un troisième tableau, *Parc de Tervueren*, noyé dans des vapeurs où le soleil levant met sa grande tache rouge, morceau décoratif très-enlevé, avec des parties faibles. Deux Crépin dans la note habituelle ; puis encore des de Cock, le plus vert des peintres ; des Den Duyts, trop facilement faits, sans solidité ; des Goemans, des Hagemans, des Storm de Gravesande, des Goethals ; deux Hannon d'un accent mordant, l'un dans les verts de l'été, l'autre dans les blancs de l'hiver, avec des fines-ses de plein air, une exécution poussée ; des Huberti, tendres comme des pastels ; des Lemayeur justes de ton, mais cotonneux ; des Montigny dans la brume, veloutés, profonds, d'une impression toujours sincère ; un *Berger* de Raeymaekers, bonne silhouette, tonalité discrète, facture souple ; une bonne étude de verdures dans la lumière, de Gaston Ragot ; un *Verger* chaudement éclairé, de G. Speeckaert ; un effet de matin, de M. Tschärner ; une charmante indication dans la vapeur, de M. Van der Hecht ; une figure en plein air, de M. Van Camp, dans des tons perlés ; enfin, deux toiles de M. Ter Linden, un talent très-affirmé, celui-là, un très-remarquable peintre, qui, dans son *Vieux jardin*, rappelle Millet, et Descamps dans son *Intérieur*. Tel est le bilan des paysagistes belges.

Peu de paysagistes français. Je relève seulement les noms suivants : Emile Breton, impression fraîche ; Defaux, peinture lustrée, visant aux coquetteries de la palette ; Richet, tonalité chaude, vision de seconde main ; Péraire, Bellangé, Baudit ; M^{lle} Courtiz, dont les grès, dans les *Rochers de la Reine Blanche*, rappellent les beaux tons ardoisés de Courbet ; Veyrasat avec une note claire, vibrante.

M. Alfred Verwée est un bel animalier, d'une santé toute flamande. Sa *Côte de Zélande*, étoffée d'un couplent cheval gris-pommelé, mêle à un ciel remuant, plaqué de jaune, de rouge et de violet, des sables d'un jaune pâle où traînent des ombres bleues. C'est le contraire de l'art de M. Heymans : la lumière fait vibrer ici toutes les énergies de la palette, une furie de coloris étalé et fort. Même observation pour M^{lle} Vanneman, très-nourrie dans ses tons, mais turbulente dans l'exécution, M. Alfred Hubert, au contraire, est le sang-froid même, dans ses tableaux d'une exécution très-nette, un peu mince, couvrant juste assez des ossatures fouillées, un esprit de crayon toujours en éveil.

Puis viennent les marinistes. M. Artan, un œil extrêmement sensible, rompu aux chatoiements de l'eau, très-bel ouvrier en outre, quoique inégal ; M. Mesdag, brutal, attaquant la mer en marin, d'une sincérité rare ; M. Bouvier, chez qui l'on est sûr de rencontrer de belles études du ciel.

Je signalerai en passant quelques bons intérieurs de MM. Hennebicq, Mellery, Blanc-Garin, Van Moer ; une fort jolie vue de l'*Eglise Sainte-Croix*, par M. Alex. Marcette, dans une pâte nacrée, glacée d'ombre grise, d'une chaleur de ton soutenue ; le *Pèlerinage*, de M. Lhermitte, art sérieux, réfléchi, d'une conscience rare ; les *Satyres* de M. Priou, les envois de MM. Luminais, Delamarre, Gilbert, Lefebvre, Lépaulle, Richter, Leleux, la plupart entrevus déjà au Salon ; un *Mont-de-Piété* par M. Bokelmann, de Dusseldorf, études de types réussis, dans un ensemble froid et vert, les portraits de MM. Cluysenaer, Charlet, Claus, ceux-ci d'une fermeté, d'un accent qui promet, une figure de M. Legendre, bien charpentée, un peu sommairement modelée toutefois ; un *Intérieur* de M. Impens, où ondule un air gris, très-fin, et je m'arrêterai plus particulièrement à MM. Fantin-Latour, Lieberman, et Feyen-Perrin. Ce dernier expose une *Parisienne à Carcale* ; c'est la même fillette fluette et éveillée, à la tête de moineau franc, que le peintre a déjà tracée ; et naturellement le succès continue. Il s'explique par la mutinerie du type, par la ligne souple du sein bridé par le corset, par le complot de cette silhouette busquée, de cette robe noire, de ce ciel d'un bleu doux, rempli de rêverie. M. Feyen-Perrin a su accommoder son tempérament à l'expression d'une certaine grâce gamine de petite fille ; en d'autres termes, il a eu l'esprit de peindre très-exactement son modèle et c'est celui-ci qui a tout fait. La peinture est mince, monotone, sans accent, mais la silhouette a la décision, le nerf, la vie même, et cet art aisément satisfait respire de joie de ne point avoir de visées trop hautes. Autrement dur est le métier du peintre Fantin-Latour.

Celui-là s'escrime après les harmonies, un coloris qu'il sent, et qu'il n'a pas, n'étant pas coloriste ; il quintessencie le jour naturel laborieusement, le décompose et l'applique à ses portraits ; s'il se trompe, c'est de bonne foi, et sa peinture revêche, dure, martelée, dit son incessante poursuite, sa recherche obstinée du vrai sans alliage. Ici, dans le *Portrait de madame F.*, le fond est d'un gris ardoisé charmant, mais la chair est vineuse, à côté du ton, dépourvue de moiteur. Chez M. Liebermann, elle est jaune, avec des reflets cuir de Cordoue, des touches enflammées de soleil en plein midi, une sécheresse chaude de vieux buis. Nous sommes dans l'*Ouvroir de la maison des orphelines bourgeoises à Amsterdam*, et le soleil tamisé par des stores en coutil fait aux quinze ou vingt jeunes ouvrières cet éclairage féroce. Il y a là une observation très-juste, parfaitement servie par une exécution subtile et large.

On trouverait quelque chose du procédé de M. Liebermann dans les tableaux de M. Henri de Brackeler : même manière un peu sèche, même recherche d'une

lumière puissante et concentrée, même amour des bruns. Le *Fumeur* est un beau travail de peintre amoureux du détail, écrasant un peu sa note, solide et fort. Ces ingéniosités se retrouvent aussi chez M. Piet Verhaet, mais avec moins d'originalité. Au rebours, M. Verdyen est un délicat manieur de beauté féminine, dans des tons blonds et roses pleins de fraîcheur. Enfin, une œuvre de caractère de M. Philippet mérite une mention d'honneur ; c'est une page d'histoire contemporaine ; moins que cela, c'est un fait divers dramatique ramassé au hasard de la rue, à Rome, et traité dans de grandes proportions. Eh bien ! cet *Assassiné*, ce monde accouru, ce gendarme à tricorne, le sabre dans les jambes, ces pénitents, ces femmes jacassant à demi-voix, ce morceau d'humanité pantelant m'a ému autrement que tous les tableaux prétendus historiques de l'Exposition. La tentative est virile ; elle révèle un esprit, et certaines parties dans l'exécution sont d'un homme qui voit juste, non sans grandeur, qui expédie peut-être un peu trop vivement sa besogne, mais qui a la volonté de faire grand, de faire simple, d'ajuster à la vie de tous les jours l'ampleur de sa méditation.

(Fin.)

CAMILLE LEMONNIER.

La plume — autorisée — de Camille Lemonnier vient de signer le sixième et dernier article de notre compte-rendu de l'Exposition gantoise. Avant de fermer l'encrier, nous tenons à dire que MM. les exposants non satisfaits dont l'*Artiste* a parlé, sont invités à se défendre par nos propres armes, c'est-à-dire dans notre journal. Nous accordons, en effet, à leurs plaidoyers la loyale hospitalité de nos colonnes.

Si nous ne recevons aucune épître, c'est que la gent irritable des artistes n'aura, ô idéal ! contre nous nul grief... Et nous prendrons notre mot de la fin à Baudelaire, le critique original, moderne et pertinent :

« Enfin, il m'est permis de proférer l'irrésistible *ouf!* que lâche avec tant de bonheur tout simple mortel, non privé de sa rate et condamné à une course forcée, quand il peut se jeter dans l'oasis du repos tant espéré depuis longtemps.

Dès le commencement, je l'avouerai volontiers, les caractères béatifiques qui composent le mot FIN apparaissent à mon cerveau, revêtus de leur peau noire, comme de petits baladins éthiopiens, qui exécuteraient la plus aimable des danses de caractère. MM. les artistes, je parle des vrais artistes, de ceux-là qui pensent comme moi que ce qui n'est pas la perfection devrait se cacher, et que tout ce qui n'est pas sublime est inutile et coupable, de ceux-là qui savent qu'il y a une épouvantable profondeur dans la première idée venue, et que, parmi les manières innombrables de l'exprimer, il n'y en a tout au plus que deux ou trois

d'excellentes (je suis moins sévère que La Bruyère); ces artistes-là, dis-je, toujours mécontents et non rassasiés, comme des âmes enfermées, ne prendront pas de travers certains badinages et certaines humeurs quinquantes dont ils souffrent aussi souvent que le critique. Eux aussi, ils savent que rien n'est plus fatigant que d'expliquer ce que tout le monde devrait savoir.

Si l'ennui et le mépris peuvent être considérés comme des passions, pour eux aussi le mépris et l'ennui ont été les passions les plus difficilement rejetables, les plus fatales, les plus sous la main. Je m'impose à moi-même les dures conditions que je voudrais voir chacun s'imposer; je me dis sans cesse : *A quoi bon ?* et je me demande, en supposant que j'aie exposé quelques bonnes raisons : *A qui et à quoi peuvent-elles servir ?* Parmi les nombreuses omissions que j'ai commises, il y en a de volontaires; j'ai fait exprès de négliger une foule de talents évidents, trop reconnus pour être loués, pas assez singuliers, en bien ou en mal, pour servir de thème à la critique...

En résumé, beaucoup de pratique et d'habileté, mais très-peu de génie ! C'est ce que tout le monde dit, hélas ! je suis d'accord avec tout le monde.

CHARLES BAUDELAIRE. »

Pour copie conforme :

MARC VÉRY.

LETTRES D'UN PAYSAGISTE.

III

Dombasle, en octobre.

Je t'ai promis une lettre, cher ami, une lettre de France. Mais foin du cancan politique ! un paysagiste doit écrire avec son pinceau, et jusqu'ici, heureusement, on n'a pas mis encore « la vieille fille » en tubes !

C'est Dombasle qui, pour l'heure, héberge ma boîte à peindre. Dombasle, village calme, assied ses maisons bises au long d'une route éblouissante, ruban de cailloux laiteux scintillant au soleil. Le Sanon babillard coupe la route sous un pont aux arches impassibles, à l'ombre desquelles s'ébat une escadre d'oies grises et de canards multicolores : *couins, couins*, scandés non loin par l'aile moussue d'un moulin qui tourne lourde, grince, rechigne et lance en gerbes les gouttelles frémissantes.

La rivière se tait sous la voûte de moellons verdis et passe vite pour reprendre ses flâneries et ses chansons au cœur des prés sonores, bouquetés de frênes, ramures sombres, pommelés de saules étincelants.

Les maisons, par les rues, vont à la débandade, pittoresques, se haussant stables sur leurs assises de blocs cal-

caires, crânes sous leurs toits plats à pans coupés, aux tuiles multiformes et polychromes. Des files éclatantes d'épis de maïs accrochent aux murs froids leurs chaudes guirlandes d'or, convoitise des moineaux effrontés et des pigeons timides.

Les naturels y sont entre eux d'une exquise urbanité : ni paysans, ni villageoises, tous « messieurs et dames ! » l'on ira vous chercher pour deux sous de cirage « chez une dame » ; on vous parlera de « la dame qui vend des légumes », de « la dame qui lave », de « la dame qui traite les vaches » ; on frappe à votre porte, vous apprenez que c'est « une dame qui demande l'aumône !... »

La race est belle, allumée d'un sang vif, les filles, roses et brunes, bien plantées sur leurs robustes hanches, ont des corsages largement étoffés, des corsages qui jaseant, et des poignets solides — mais accommodants. Le torse bien en chair fait partout craquer l'étoffe, et tendu sous le bas indigo, le jarret a des élans de chèvre quand il grimpe aux côtes ensoleillées où les vignes flamboient.

Car je suis tombé ici en pleines vendanges. Les pampres morderés sont mis au joyeux pillage ! Partout aux pentes des côteaux rougis s'abattent des envolées d'alertes vendangeuses. Les larges cuveaux attendent les porteurs en court sarreau, gris ou bleu, courbés sous le poids du tendelin ébouriffé de grappes saignantes. — Les cuves crèvent, les pressoirs fument ; une buée capiteuse flâne par les airs et vous grise...

Du haut de la côte hérissée de ceps on découvre Rosières, village voisin, dont les toits rouges flamboient dans les ombres bleues de la vallée. Rosières, nom charmant, plein de tendres promesses... Rosières, village salin où l'on ne trouve que des mères de famille ! Nancy n'est pas loin, Nancy où rayonne une des plus belles œuvres de Delacroix : *la Mort de Charles le Téméraire...*

Mais ne quittons point aujourd'hui Dombasle et ses discrets ombrages :

*J'ai déniché sous le vieux saule
Le Sanon au flot argenté,
Où luit parfois la blanche épaule
D'une Hamadryade en gaité...*

C'est au long de ses rives paisibles que, de préférence, je plante mon chevalet. Là, nul intrus, de rares passants qui me jettent en salut un rapide : « Ah : c'est le village que vous retirez, ben, vous seriez mieux sur la côte. » Parfois quelque patient pêcheur, emmanché d'un roseau, debout, durant des heures, reste bouche béante devant le roulis moqueur, qui n'en peut mais !

Voici l'époque gaillarde et chère aux coloristes, où la palette s'incendie de toutes les laques, de toutes les pourpres, de tous les oranges. Le Sanon fait sa toilette d'automne, et j'assiste, à ses éblouissantes métamorphoses... Fulgurantes coquetteries ! déjà les ormeaux rougissent comme nos petites cousines, les peupliers font tintinnabuler aux brises leurs folioles d'or fin, les saules plus lents se rouillent feuille par feuille, tandis que les noyers dénudés avant l'heure lèvent vers les cieux leurs grands bras décharnés. Les roseaux stridents hérissent des lances de bronze et les gazons se mordorent sous les roussissures

des feuillages crispés. Une à une les feuilles jaunes ou rouges descendent dans l'air bleu, volètent, tourbillonnent et se posent tremblantes aux pointes des gramens, comme de mélancoliques phalènes d'arrière-saison.

Les premières bisesses les balayent à longs frous-frous, jetant sous les troncs écimés des amoncellements d'ocres, étalant à leurs pieds des fourrures de fauves.

La rivière frileuse fuit en balbutiant et tapit ses morres sous les mousses chaudes des berges, sous l'incandescent glacis des feuilles mortes qui vont à la dérive, en tournoyant.

L'écho m'apporte affaibli le tam-tam des battoirs qui bavardent et tapent dru les linges humides. Parfois quelque mésange égratigne de l'aile le clair miroir et s'enfuit en jetant sa note effarée. Au loin les vaches rauques poussent leurs beuglements monotones. Le ciel bleu-turquoise verse partout ses rayons tamisés qui sablent l'air comme d'une poussière de soleil, tandis qu'une brume légère estompe là-bas, de ses gazes violâtres, les côtes envermillonnées.

Ah ! que la palette semble légère au poing et la brosse agile aux doigts, en face de ces magies automnales, en face de ces ardents poèmes !... Mais, ô tyrannique suprématie de la prose ! au-dessus de ces fortes splendeurs, plus haut que les peupliers d'or, plus haut que les côteaux empourprés, que les toits rouges de Dombasle ourlés des épis d'ambre du maïs et tirebouchonnés de fumée bleue, dominant les paysages, — comme pour clamer le fatal égorgement de la poésie et de l'art par le commerce et l'industrie, — se dresse, triomphante, l'interminable cheminée des usines SOLVAY ET C^{ie} (*Soude (1) et produits chimiques*). Elle déploie dans l'air en fête son panache fumeux et crache superbement à la face des cieux noirs ou bleus ses grimaçants bouillons de vapeurs embistrées.

Zeuxis, Apelles et van Luppen l'en gardent !

MARC VÉRY.

LE MONUMENT DE LÉOPOLD I^{ER}.

La souscription nationale pour un monument à élever au roi Léopold I^{er} est sur le point d'aboutir.

Devinez à quoi ?

A un monument gothique !

C'est le moment de dire une vérité vieille comme le monde, mais à laquelle les gens d'aujourd'hui se montrent obstinément rebelles.

Une des premières conditions des œuvres de l'architecture, c'est qu'elles soient logiques.

Un théâtre n'ayant pas la même destination qu'une église, doit être construit sur un plan différent. Un hippodrome n'est pas une salle d'école et une station de chemin de fer n'est pas une maison de particulier.

Un monument à élever à la mémoire d'un guerrier ne saurait être le même qu'un monument à élever à la mé-

moire d'un législateur, et, accessoirement, le monument qui perpétue le nom du guerrier ou du législateur est soumis à de certaines convenances qui le feront encore différencier.

C'est ainsi que si le guerrier ou le législateur a entendu sa vie durant adorer le bœuf Apis, le dieu Osiris, Mahomet ou le dieu des Juifs, il serait absolument ridicule d'éterniser son souvenir sous la forme d'une construction en désaccord avec les principes de toute sa vie, par exemple en affectant à la construction les formes de l'architecture catholique.

Si le défunt, au lieu d'être un particulier, est un chef de nation, il est plus souverainement ridicule encore d'inventer un monument qui soit tout à la fois contre la conscience de l'homme qu'il s'agit d'honorer et de la nation que cet homme a gouvernée.

Or, Léopold I^{er} appartenait à la religion protestante, et on veut lui construire un monument qui, par ses dispositions générales, rappelle une chapelle catholique. De plus, Léopold était roi d'un pays constitutionnel, et le plan du monument est emprunté au gothique.

Ce qui revient à dire qu'on veut honorer la mémoire du premier roi des Belges par des moyens que, vivant, il eût répudié, et qui, mort, le montrent diamétralement opposé à ce qu'il a été en réalité.

On ne peut pas être plus inconséquent ni souffleter avec plus de sans-çon l'éternel bon sens qui doit présider aux œuvres d'art.

Que l'architecte ait fait preuve de talent, je le veux, bien que ce talent consiste surtout dans l'imitation. Cependant il ne semble pas qu'il ait suffisamment étudié la flèche de la tour de l'hôtel de ville de Bruxelles, dont il s'est pourtant servi ; il y aurait vu comment les vieux architectes s'entendaient à asseoir sur une surface quadrangulaire une construction octogonale, en coupant au moyen des angles du polygone les angles du carré. Nulle part il n'aurait trouvé la justification de son maigre escalier épaulé d'un lion à ses extrémités.

Mais ceci n'est qu'une affaire de science et pourrait être corrigé. Ce qui est irrémissible, c'est l'idée première, c'est le parti pris gothique du monument, c'est l'hérésie d'une construction en contradiction flagrante avec le temps qui la produit, les mœurs du peuple qui la paie, la mémoire qu'il faut honorer, l'effort des vrais artistes, qui tous tendent à substituer à la convention les œuvres rationnelles et logiques.

X. X.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

Musikalische gymnastik von Stanilas Freiherr von Lesser. Leipzig, von Veit, etc. 1877.

L'auteur a pour but de fortifier et d'assouplir les doigts, la main, l'avant-bras et les pieds par des exercices gradués. Ces exercices, qui sont variés à l'infini se font soit avec

(1) Exempte de causticité !

l'aide de quelques appareils d'une grande simplicité, soit sans aucun appareil. Les explications sont faciles à comprendre, grâce aux gravures intercalées dans le texte. Enfin, l'auteur désigne les appareils qui conviennent le mieux aux pianistes, organistes, flûtistes, violonistes, etc.

L'emploi de cette méthode, approuvée par beaucoup d'autorités musicales, ne peut manquer de donner une telle souplesse aux mains et aux pieds qu'aucune difficulté matérielle ne saurait plus arrêter le musicien. Tous les mouvements sont prévus par des combinaisons sans nombre, et comme la plupart de ces exercices peuvent se faire machinalement et tout en causant, les résultats en seront obtenus sans peine, sans perte de temps et presque sans bourse délier. Tous ceux qui veulent perfectionner leur mécanisme consulteront donc avec fruit l'intéressant ouvrage de M. de Lesser.

Nous ferons une réserve toutefois pour les exercices destinés à élargir la main. Ces exercices ont pour résultat d'ôter la fermeté aux muscles. Tous les autres sont excellents.

Nous avons rendu compte de la cantate de M. Tinel il y a quelque temps. Depuis nous avons feuilleté divers morceaux qu'il a fait paraître chez MM. Schott frères. Il y a d'abord 4 nocturnes pour chant Op. 1. Bien que ces nocturnes n'aient pas encore un caractère aussi individuel que les autres œuvres du jeune compositeur, nous y remarquons déjà cette absence de toute banalité qui annonce chez l'auteur un talent fin et distingué. Le n° 1 — « Qu'ils sont tristes ces jours d'automne » est d'une forme précise, d'un caractère triste et mélancolique bien adapté au sujet; le n° 4 « Du jour meurent les bruits », moins personnel peut-être, est néanmoins fort bien traité et d'une harmonie riche. Signalons entre autres les heureux accords du commencement de la 3^e page.

L'op. 5 se compose de quatre mélodies. La 1^{re} « l'Automne » et la 2^e « Charmante rose » peuvent être signalées comme les deux meilleures des mélodies de M. Tinel dont nous nous occupons. Elles ont une grande distinction, un caractère fin et original. Les accompagnements en sont fort bien travaillés. Ce sont deux mélodies que des compositeurs en renom pourraient signer sans crainte.

L'Angelus, op. 6, mérite les mêmes éloges. Comme les deux autres il est écrit avec sincérité et sentiment.

Les œuvres de M. Tinel seront bientôt entre les mains de tous les amateurs de chant. Nous n'avons cité que les plus remarquables, faute d'espace; toutes sont dignes d'encouragement. L'on chante beaucoup de banalités. Il est temps de faire place aux compositeurs sérieux, et M. Tinel peut prendre place à côté des meilleurs.

RÉAL.

LIVRES ET REVUES.

SOMMAIRE du numéro d'Octobre 1877 du MAGASIN PITTORESQUE.

TEXTE. — Hans Memling. — Des Devoirs du juge. — Des Néologismes; chiffre et nombre. — Casse-noisettes des

seizième et dix-septième siècles. — Sur le Travail. — Ce qu'il y a de plus estimable. — Un grand événement, nouvelle. — Sauve (département du Gard). — La Vie sincère (suite). — Sociétés coopératives de consommation; règles pour les établir. — Bijoux mérovingiens au Musée d'Arras. — Ascension aérostatique faite par Xavier de Maistre, à Chambéry, en 1784. — Ordre verbal. — Nouveaux manomètres pour mesurer les hautes pressions. — Loch à cadran. — Un Coup de Joran sur le lac de Neuchâtel. — Caisse d'épargne scolaires. — Gauchers. — Vicence et Palladio. — Une Émigration de Kalmouks au dix-septième siècle. — Dette d'honneur. — Thomas Ribaine, ou le Cabaret, anecdote. — Amra, jeune fille arabe, anecdote historique des temps anciens. — Coupe à boire de la corporation des tailleurs de Nuremberg, au seizième siècle. — Le Lion de Belfort. — Des Races humaines. — Hygiène de l'esprit. — Légendes liégeoises sur la découverte de la houille: la Pauvre veuve et les Sotays; le Forgeron et l'inconnu. — Du Patriotisme littéraire. — Une Machine à écrire. — Le Cercle Franklin, du Havre. — La Mère de Raphaël. — Barthélemy de Lesseps; sa traversée de la Sibérie.

GRAVURES. — Le Mariage de sainte Catherine, peinture par Hans Memling. — Casse-noisettes des seizième et dix-septième siècles (5 fig.). — Trois à cheval, d'après Pinelli. — Château de Sauve (Gard). — Bijoux mérovingiens (6 fig.). — Nouveau manomètre pour mesurer les hautes pressions. — Loch à cadran. — Coup de Joran sur le lac de Neuchâtel, composition et dessin de Théophile Schuler. — La Maison de Palladio, à Vicence. — La Statue de Palladio et la Basilica, à Vicence. — Coupe en forme de dé (Musée de Nuremberg). — Le Lion de Belfort, sculpture par Bartholdi. — Machine à écrire américaine. — Barthélemy de Lesseps, d'après un portrait appartenant à la famille.

MUSÉE UNIVERSEL. — La livraison du 3 novembre contient entre autres articles un chapitre intéressant de Champfleury sur les mansardes, la continuation de la nouvelle de M. Georges Maillard, *La Potiche*, des articles variés.

Signalons parmi les gravures une *Cour d'Angers*, d'après une aquarelle de Hervier; *la Marquise de Chauvelin*, d'après Greuze; de *Carrefour de Bianchon*, d'après Daliphard; un *vieux Comédien*, un des derniers dessins de Gavarni; des faïences dites de Perse, émaillées et fleuronées.

REVUE SUISSE DES BEAUX-ARTS. — Le n° 17 renferme des dissertations sur le *Costume historique*, une *Chronique des lettres et des arts*, des études historiques.

LA RÉFORME ÉCONOMIQUE, publication éditée par les soins de notre sympathique confrère du *Bien Public* de Paris, M. Guyot, en est à la 3^e livraison de son neuvième tome. Signalons parmi les matières du sommaire, d'excellents articles de MM. Prosper Guyot, Sigismond Lacroix Desmoulins, Gustave Guyot, Belegnic, Lassez et Max Wirth.

INDUSTRIAL ART, Monthly review technical and scientific education at home and abroad. Le n° 5 de cette excellente publication, édité par la maison Hardwicke and Bogue, contient différentes études intéressantes sur les arts appli-

qués à l'industrie. Signalons, parmi les nombreuses gravures de cette livraison, un *Piano* de style anglais, un *Vase* par Minton, un *Foyer* en verre, des faïences et porcelaines émaillées, un beau type de dressoir, une devise héraldique de Durer.

The Atlantic Monthly, november, contents *The Queen of Sheba*: Thomas Barley Aldrich; *Survival of the fittest*: C. P. Cranch; *The American Iron master's work*: W. Raymond; *The Sailing of king Olaf*, A. Brotherton; *Crude and curious inventions of the centennial Exhibition*: Edw. Knight; *Autumnal Poems*; *Frictions lives of chancer*; T. R. Louwsbury; etc., etc.

REVUE BRITANNIQUE. Sommaire de la livraison de septembre: I. *La Cuisine et la Cave chez les Anglais, ce qu'elles sont, ce qu'elles devraient être.* — II. *L'Afrique équatoriale, Cameron.* — III. *Chypre.* — IV. *Salve Kristiansen.* — V. *Un Satirique anglais au XVII^e siècle.* — VI. *Correspondance inédite de l'Abbé de Vauxcelles avec M. de Fontanes.* — VII. *Les Annales des régiments anglais, leurs traditions, leurs états de services.* — VIII. *Pensées diverses.* — IX. *Poésie, Correspondances d'Allemagne, d'Amérique, d'Orient, de Belgique, de Londres.*

SOCIÉTÉ DES AMIS DES LETTRES

(Autorisée par décision du 12 Octobre 1875)

Cotisation : 25 francs par An, donnant droit à une remise de 20 p. c. sur tous ouvrages de librairie et au service gratuit de la *Gazette des Lettres* et du *Tournoi*.

GAZETTE DES LETTRES

DES SCIENCES ET DES ARTS

Paraissant les 1^{er}, 10 et 20 de chaque mois.

Un An, 12 fr. — Six mois, 7 fr. — Un N^o, 35 c.

LE TOURNOI POÉTIQUE ET LITTÉRAIRE

Journal rédigé par ses Abonnés

Paraissant les 1^{er}, 10 et 20 de chaque mois (3^e Année)

Un An, 6 fr. — Un N^o, 15 c.

Abonnements à la GAZETTE et au TOURNOI

Un An, 14 fr. — Six Mois, 8 fr.

ADRESSER TOUTES LES DEMANDES A M. DE LIVERSAY,
20, RUE DE LA BANQUE, A PARIS.

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FILATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS
FABRIQUE

DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS
Emballage, nettoyage et vernissage de tab eaux
PEINTURE SUR PORCELAINE

COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE, EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,
Meubles d'atelier anciens et modernes,
Panneaux, Chevalets d'atelier, de campagne
et de luxe, Boîtes à couleurs, Parasols,
Chaises, etc.

PLANCHES A DESSIN
Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^{ie}

Campo Frères, Neveux & Successeurs, r. Royale, 78

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld,
Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^{ie} a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Evrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

L'UNION LITTÉRAIRE

Des Poètes et des Prosateurs.

Journal bi-mensuel de la décentralisation.

Un an, 6 fr. — 3 mois, 3 fr. 50

TOULOUSE, 1, RUE SAINT-GÉRAUD.

MAISON ADÈLE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. du *Moniteur Industriel Belge*.



COURRIER HEBDOMADAIRE

ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

46, BOULEVARD CENTRAL, 46
BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

ADMINISTRATEUR-GÉRANT : **Jules MEEUS.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 "
Étranger : id " 12 50
Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal, chez les principaux libraires.
A Londres, chez SAMPSON Low and Co, 188, Fleet street, E. C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez ROZEZ, DECQ et à l'Office de Publicité, r. de la Madeleine;
Au bureau de la Chronique et chez SARDOU, Galeries-Saint-Hubert;
Chez LESCUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce, et chez ARMES, rue de Namur.

SOMMAIRE :

Histoire d'un crime, Henry Céard. — *Croquis d'automne*, Camille Lemonnier. — *A Mons.* — *En vendanges*, Théodore Hannon. — *Ole Bull*, Réal. — *La bibliothèque Gilon*, les livres de M. Potvin, Joe. Dierix. — *Nécrologie.* — *Bavardages.* — *Gazette musicale et théâtrale.*

HISTOIRE D'UN CRIME

Le succès du nouveau livre de Victor Hugo est immense. Après la vente pénible de la *Légende des Siècles* (2^e série), le quasi-échec de *l'Art d'être Grand-Père*, on ne concevrait pas cette soudaine reprise de la faveur publique, si l'œuvre était purement littéraire. C'est donc dans des raisons étrangères à l'art qu'il convient de chercher l'explication de ce regain de fortune.

Éditée à une autre époque que « cette étrange année 1877, » j'imagine volontiers que *l'Histoire d'un Crime* n'aurait point si rapidement atteint l'énorme chiffre de soixante éditions. Pour amener un pareil résultat, il a fallu les circonstances actuelles, les préoccupations politiques, les craintes d'un *pronunciamento* militaire : il a fallu cette aventure inouïe du 16 mai, cette poussée brutale d'ambitions et de nullités conservatrices qui a renouvelé légalement ce que le comité central de la garde nationale avait fait par les armes au mois de mars 1871 : la Commune parlementaire. Coup d'État : ce mot est aujourd'hui dans toutes les conversations ; les uns le demandent, d'autres le redoutent, tous y croient, et le livre de Victor Hugo a été bien accueilli, parce qu'il était d'accord avec la pensée, avec l'anxiété générales. Il est venu comme un avertissement : avec la double autorité de la proscription passée et du génie éternel, il a poussé le cri d'alarme. Aujourd'hui, il nous montre l'armée obéissant passivement aux mêmes chefs qui, en décembre 1851, l'ont conduite au viol de la loi et au massacre des citoyens ; il nous dénonce les situations, les esprits, les passions, parcs dans des époques différentes ; il nous enseigne qu'il ne nous faut pas croire sans contrôle ceux-là qui nous disent d'un homme : « Il est trop bête, ou il est trop loyal ; » il inquiète les inquiétudes et dérange les tranquillités.

Malgré nous, pendant la lecture de ces pages fiévreuses, notre esprit fait un saut de vingt-six ans en arrière. Le récit d'hier nous fait penser aux choses d'aujourd'hui. Nous ne distinguons plus très-bien : le décor est le même. Est-ce au mois d'octobre ou au moins de décembre que l'on complète à l'Élysée? Maupas, Rouher, Canrobert et les autres? Ce sont des noms que nous entendons prononcer tous les jours, et nous avons l'illusion d'assister dans la coulisse à la répétition générale d'une grande reprise du coup d'État. Beaucoup d'acteurs vont rentrer dans leurs anciens rôles : à peine a-t-on changé quelques comparses, le programme peut servir à nouveau et la pièce est sue.

La préface a raison : « Ce livre est plus qu'actuel, il est urgent. » C'est une œuvre de polémique, presque un pamphlet ; il s'adresse à nos passions, à nos colères, à nos rancunes ; de là son succès.

Mais, supposons maintenant un indifférent, un sceptique absolu qui, le 14 octobre, ne s'est pas dérangé pour aller voter contre les candidats du gouvernement ; un littérateur, un analyste calme. On lui annonce un nouveau volume de

Victor Hugo, un volume d'histoire. Sa curiosité est aiguillonnée. Il lit, il étudie : quelle sera son impression ?

Il remarquera d'abord l'éclatante contradiction entre le titre et le sous-titre : *Histoire d'un Crime, déposition d'un Témoin*. Personne moins qu'un témoin n'est capable de porter un jugement d'ensemble. Eût-il vu tous les faits, ce qui est inadmissible, il les a vus à sa façon, sous un angle particulier, et ne peut fournir que des renseignements ; l'historien, plus tard, vérifiera, contrôlera, donnera à chaque chose sa place exacte et sa proportion véritable. M. Victor Hugo, dans une note, nous prévient que son livre a été écrit « par une main chaude encore du coup d'État. Le proscrit, dit-il, s'est fait historien. » Assurément, c'est une mauvaise condition. Quelle impartialité pouvez-vous attendre d'un homme qui est victime, exilé? Assurément, nous sommes de son avis. Il s'indigne et il a raison. Mais quoi? Vous avez écrit sur votre couverture : Histoire. Étiquette oblige, nous admirons vos colères, vos grands élans. Soit, mais vous n'êtes pas dispensé de nous donner des explications, des aperçus, quelque chose qui ressemble à une psychologie du crime qui vous encolère. Vous devez nous dire comment il a été rendu possible, par quelle suite de faiblesses, de fautes, une Assemblée a pu se laisser escamoter sa souveraineté aux applaudissements du pays qui regardait.

M. Victor Hugo n'en parle point. On dirait même qu'il craint de se prononcer. « L'auteur s'est fait juge d'instruction. Ses compagnons de combat et d'exil sont venus déposer devant lui. Il a ajouté son témoignage au leur. Maintenant, l'histoire jugera. »

Ainsi, l'historien en appelle à l'histoire. C'est un non-sens. Le premier titre du livre a été mal choisi.

Soit, ce n'est pas pas un historien, ce n'est plus un témoin. La citation précédente avoue ingénument que ce témoin n'a pas vu tout ce qu'il raconte. Mauvais procédé pour être exact. Malgré cette infériorité voulue, telle est la puissance artistique de Victor Hugo, qu'il arrive à nous faire voir ce qu'il n'a pas eu sous les yeux. L'envahissement de l'Assemblée, la dernière séance, le président Dupin traîné de force au fauteuil, l'entassement des représentants dans la caserne du quai d'Orsay sont des tableaux pleins de mouvement, larges, sobres et qu'on peut croire précis.

Nous trouvons dans ces pages la grande facture des *Misérables* : les portraits, celui de Morny, notamment, sont d'une concision et d'une vigueur qui tiennent à la fois et de Tacite, et de Saint-Simon. La plastique et les décors sont excellents.

Je n'en puis dire autant des personnages. Ils ont bien la tournure, le geste, l'attitude, ce je ne sais quoi qui fait qu'un individu se reconnaît parmi les autres ; mais si l'auteur a pu se figurer leur physionomie, il n'a pu inventer leur langage réel. Le génie s'est arrêté là. Tous parlent la même langue, une langue antithétique, forcée, hors nature. Ils soignent leurs effets, se préparent des répliques, équilibrent des phrases. Autant la mise en scène est sincère, autant les conversations sont d'une fausseté qui va jusqu'à l'agacement. On sent que ces mots-là n'ont pas été entendus directement. On a répété à l'auteur des à peu près qu'il a ensuite rédigés à sa façon, et tout le monde parle comme il écrit.

Les représentants ont l'air d'autant de Victor Hugo ; ils n'ont à eux tous qu'un seul style, qu'une seule manière de s'exprimer. Les femmes, à leur tour, parlent comme les représentants, qui parlent comme Victor Hugo. Une d'elles dit à propos de Bonaparte qu'elle veut assassiner : « Je serai la Charlotte Corday de ce Marat. » Dupin que l'on hisse sur son fauteuil, prononce un discours invraisemblable : « Je ne peux rien, je fais ce que je peux. Ce n'est pas la bonne volonté qui me manque. Si j'avais quatre hommes et un caporal, je les ferais tuer. » La peur ne construit pas si bien ses périodes, elle ne les balance pas de la sorte. Cela a été arrangé pour le coup d'œil, le dernier trait surtout. Mais le plus singulier, c'est la fin du chapitre : « Au moment de sortir, Dupin laissa tomber quelques mots. Nous ne les ramasserons pas : l'histoire n'a pas de hotte. » Étrange historien qui de parti pris néglige les documents, étrange témoin qui s'efforce de ne pas se souvenir.

Pourtant ce témoin a fini par voir quelque chose. Dans la cour de la mairie du X^e arrondissement, il rencontre Albert Glatigny, « gamin de Paris et enfant d'Athènes qui a été depuis un poète brave et charmant », et nous voilà contraints à admettre que Glatigny, qui avait une douzaine d'années en 1851 et habitait la Normandie, a été envoyé exprès de Bernay à Paris pour assister à un coup d'État que, la veille, personne ne soupçonnait. Cette seconde partie du livre est consacrée aux faits et gestes de Victor Hugo. Un de mes amis l'intitule : Voyage de Victor Hugo à la recherche d'une barricade. Le titre est spirituellement vrai. En attendant la trouvaille de la barricade désirée, ce sont des discours partout, à la portière des fiacres, dans les omnibus, dans la rue ; et malgré soi, on trouve assez hélin ce coup d'État et ces militaires qui écoutent si complaisamment toutes les objurgations qu'on leur adresse. Les harangues sont des harangues à la Ruy Gomez, bien orchestrées, d'une forte sonorité ; mais si elles montrent une grande science de la mécanique oratoire, elles dénoncent un manque absolu de sens politique. Sans doute il est très-beau de répondre : « Je ne regarde pas le succès, mais le devoir. » Le premier devoir d'un représentant est d'être utile, et si nous en croyons Emile de Girardin, en 1851, l'appel aux armes était une erreur poétique, sinon une maladresse. C'est pour en arriver là que Victor Hugo s'agite, écrit, lance à l'armée cette bouleversante proclamation dont les phrases redondantes et pleines d'oppositions de mots devaient être incompréhensibles pour les plus lettrés des soldats. A partir de cet endroit, le style n'étant plus proportionné aux faits, la lecture du livre cause une impression pénible. Malgré les grossissements de voix et les enflures de ton, on sent là-dedans je ne sais quoi d'étriqué et de mesquin. C'est en vain que Victor Hugo voudrait nous faire croire à la grandeur épique de la lutte. La vérité, plus forte que les procédés, s'aperçoit quand même ; et la barricade du faubourg St-Antoine apparaît comme un pauvre tas de voitures renversées que la troupe n'aurait guère attaqué, sans « le coup de fusil malheureux qui tua un soldat entre de Flotte et Shœlcher. »

Ainsi quand M. Victor Hugo n'a pas vu, il a l'air de décrire juste ; quand il a vu, il manque de sobriété et de vérité dans l'expression. Le sceptique admire un moment cette bizarre

faculté, puis comme l'*Histoire d'un crime* ne lui apprend rien de nouveau sur l'écrivain et que, l'homme politique, il le juge inférieur, il ne va pas plus loin, et attend sans impatience la publication du second tome qui est annoncée pour le mois de décembre.

HENRY CÉARD.

CROQUIS D'AUTOMNE⁽¹⁾

Mon cher Hannon,

Vous me demandez mes Croquis : les voici ; je vous les donne bien volontiers. Mais croyez-vous qu'ils puissent intéresser encore après tant de temps ? J'avais vingt ans alors, je croyais aux mythologies. Je ne pensais pas que je cesserais d'y croire un jour. Je vais me trouver bien vieux en les relisant dans l'Artiste. Il y a pourtant une chose qui me console, c'est que l'amour de la campagne n'a pas vieilli en moi. Voyez-vous, mon cher Hannon, l'âme est femme, elle change souvent de toilette, mais au fond, c'est l'âme, et les toilettes ne la changent pas.

A vous,
CAMILLE LEMONNIER.

I.

VISIONS PAÏENNES.

O les automnes tout rouges au fond des bois, dans les ravins, sur les collines, dans les plaines ! Tableaux que les vents déroulent à grands plis dans les soleils et les brouillards comme les pages éternellement variées de l'immortelle fécondité ! Tableaux vermeils et pourprés, irradiés de flammes éblouissantes, voilés de crépuscules transparents, où serpentent en lignes colorées et lumineuses, comme les fibrilles des jaspes, les contours arrondis des campagnes, les crêtes hérissées des monts, les festons tailladés des forêts, les grandes traînes moirées des eaux qui argentent les lointains ! Merveilles ! Et partout, dans l'air qui s'embrase aux feux d'un soleil plus ardent et, cofame une lyre, résonne des soupirs de la terre gonflée d'amour ; — dans les brises chargées d'aromes ; — dans les rumeurs de la nature qui fermente et travaille, âprement mordue, comme les femmes aux jours de l'enfantement, par les tiraillements d'une séve qui coule à torrents ; — dans l'aspect des campa-

(1) L'automne fulgurant est là. Ces fulgurants *Croquis* viennent donc à leur heure. Nous les offrons à nos lecteurs en rappelant que, l'un des premiers en Belgique, Camille Lemonnier s'est servi de cette langue imagée et turbulente, rendant à la fois et la couleur et le son et le parfum. Selon la phrase consacrée, ces *Croquis* ont été revus, corrigés et considérablement — élagués.

Même retravaillées, nous sommes convaincus que ces pages seront cause d'indigestions pour ceux à qui, même l'eau claire, donne des tournolements de tête.

gnes arrondies en contours opulents comme des mamelles de femme ; — dans le spectacle des forêts découpées en croupes montueuses sur l'horizon roux, et bercées par dessus le sommeil des vies qu'elles abritent comme de gigantesques pavillons gonflés par les vents ; — dans les grasses eaux dont le remous balance, parmi l'or et la pourpre, le reflet des paysages renversés ; — dans tout ce magique effort du suprême épanouissement où le grand Pan, visible en toutes choses, semble pousser jusqu'au délire l'exaltation de la fécondité universelle ; — partout la furie d'amour éclate ; la splendeur de vie s'étale ! Joies ! Magnificences ! Les nymphes, rentrées dans les grottes aux lueurs du soleil chrétien, se remettent à rôder dans les clairières pourprées, et la flûte des sylvains siffle à leur oreille les vieux airs des rendez-vous. Ah ! faunes, sylènes enflammés, je vois passer sous le rayon doré de septembre votre rouge trogne qui flamboie allumée de vin et barbouillée des raisins qu'égrappe votre bouche ! Panses ! Bedaines ! Torses ventrus hérissés de poils roux ! O seins nus des dryades ! Epaules vermeilles des naïades ! Et vous aussi, nappées, amadryades, ondées, andryades, salut, monde adorable et bouffon, aux incarnations multiples et robustes ! Le siècle qui s'égayait à vous créer et croyait trouver en vous les formes de la vie courait après vos rians fantômes comme à une illusion farouche et douce pourtant. L'illusion fuyait bien devant les bras tendus pour la saisir, mais en fuyant elle ne laissait pas aux lieux où on la cherchait l'inférial éclat de rire de la désespérance moderne !

Aujourd'hui, les bois sont dépeuplés ; les sources n'ont plus dans la transparence azurée de leurs eaux l'éclat moiré des naïades qui s'y baignaient ; l'écho ne répète plus la chanson moqueuse des faunes ou les soupirs de la nymphe amoureuse ; à Sylène tombé de son âne et balayé avec son joyeux cortège au néant, Méphistophélès succède, enfanté par les terreurs chrétiennes à l'ombre de la croix. Et quand l'automne vient, que tout s'épuise en fêtes et en magies, que les profondeurs toutes retentissantes de rumeurs triomphales chantent aux échos le joyeux épithalame, la voix catholique se mêle comme un cantique funèbre aux hymnes des bois, et le glas des morts vient jeter sur les ivresses de la nature les notes lugubres de sa désolante mélodie.

II

SOLEILS COUCHANTS.

Au tomber du jour des brumes violettes se forment dans les lointains : le ciel, infusé de lumière, semble rouler des vagues d'or liquéfié, heurtées vers le bas à des pourpres éclatants, et harmonisées vers le haut à des bleus pâlistants. Les soleils couchants dessinent des architectures fantastiques échafaudées dans tous les sens et s'escaladant l'une l'autre dans les profondeurs. Ce sont tantôt de gigantesques rochers, ébauchés dans de la braise, dont la cime hérissée de pics profile sur des fonds livides la silhouette des hydres, et qui montrent, pendus à leurs flancs, des forêts, des villes et des torrents, tout blancs de lueurs, comme si l'éclair s'était ouvert sur eux. Ce sont aussi, ténébreuses sur des

flamboiements de salpêtre, des apparitions de châteaux — avec des porches béants, pareils à des gueules de fours, ou bien encore quelque ville de l'Inde, fourmillante de minarets et de mosquées, qui, déclinée à grands traits de flamme, se mire dans des laes d'or ; ou bien, dans un cadre fulgurant de foudres emmêlées, quelque Sodome, pleine d'entassements, qui croule et roule à travers une avalanche de tours et de palais. Illusion ! Illusion ! On croit voir aussi, dans la nuée écarlate, des mêlées de guerriers aux armes éclatantes et hauts de cent coudées qui se poussent et se pressent dans des flots de sang, ou bien encore, comme si l'enfer s'entrebâillait, les tourbillons d'une danse de démons enroulés en mille nœuds comme les anneaux d'un serpent. Puis, tout à coup, ces impromptus, créés par le soleil avec des nuages, pâlistent dans les ombres envahissantes du crépuscule. Les rochers, croulant nuage par nuage, s'en vont rejoindre, dans un azur serein, les châteaux démembrés en flocons rosés. La nuit descend, déesse d'ébène à la chevelure constellée de saphirs.

CAMILLE LEMONNIER.

A MONS.

On annonce la démission de M. Huberti, qui avait été appelé il y a trois ans à réorganiser et à diriger l'Académie de musique de Mons. M. Huberti a pris cette résolution à la suite d'un conflit avec le collège, qui traite, paraît-il, de trop haut les artistes. Voici un exposé des faits :

Huberti se livre pendant des semaines à des études, avec l'orchestre de l'Académie, pour un concert qui devait être donné le dimanche 28 octobre, à l'occasion de la remise des prix aux élèves de cet établissement. Or, le samedi dans la soirée, le collège fait notifier au directeur, dans une lettre assez cavalière, qu'il a une heure pour son exécution musicale du lendemain. Huberti, sans commenter la résolution du collège, fait connaître celle-ci au public par une lettre insérée dans les journaux montois. Colère du collège — lequel mande le criminel ! Discussion très-vive — car Huberti a de la dignité ; il ne saurait se résigner au rôle de chien couchant, et finalement, offre, par l'artiste, de sa démission de directeur. Réunion des conseillers communaux, qui tous voudraient arranger l'affaire, car ils tiennent au directeur de leur Académie de musique, celle-ci étant en voie de devenir l'une des premières de la Belgique ; mais intervention de M. le bourgmestre, qui exige l'acceptation de la démission (en dépit d'une lettre très-digne dans laquelle Huberti, à la demande d'amis, déclarait retirer cette démission et les expressions malheureuses qui avaient pu lui échapper dans son entrevue avec les édiles montois). M. Dolez obtient gain de cause en menaçant le conseil de se démettre, lui bourgmestre, si M. Huberti est maintenu en fonctions.

Avec tout cela, Mons perd un excellent artiste, qui ne sera pas remplacé, et l'Académie voit son avenir menacé. Belle besogne qu'a faite là l'administration communale montoise — sur la réquisition d'un autocrate.

EN VENDANGES.

Sanguine.

A. J.-K. HEYSMANS.

*Vers le ciel qui rougeoit aux ors du soir, bien haut
Monte, monte un coteau qu'ensanglante la vigne.
L'incarnat des raisins allume d'un rehaut
Ce pastel que la main rouge d'octobre signe.*

*Les vendangeuses vont, rosées dans ces rousseurs,
En court juçon sonnante une pourpre fanfare :
Les bouches, fleurs de sang, ont d'alertes douceurs
Tandis que sous les doigts le cep saigne et s'effare.*

*Quelque coquelicot, à s'éteindre peu prompt,
Par l'automne oublié dans ces ardentes nappes,
Semble un grenat qui flambe aux chauds rubis des grappes.*

*Le vin rougit les bras ; mais plus rouge est le front,
Quant aux pampres tu viens conter, ô fils de France,
Tes feux qui font pâlir ton pantalon garance !*

THÉODORE HANNON.

Varangéville.

OLE BULL.

Il y a une quarantaine d'années, un jeune Norvégien, élève de Paganini, arrivait à Paris. Il mena dans la grande ville une vie romanesque et aventureuse. Un jour on retira des eaux fangeuses de la Seine le corps inanimé du pauvre Ole Bull. Toute vie n'était pas éteinte. On le ranima. Une bonne dame s'intéressa à lui et lui vint en aide. Il se rendit en Italie, eut des démêlés avec la police autrichienne, se fit applaudir à Rome, à Naples, etc., visita divers pays d'Europe, puis s'embarqua pour l'Amérique. Tirant parti du caractère des Yankees, il fit une fortune colossale en donnant pleine carrière aux excentricités les plus extravagantes qui lui passaient par le cerveau. A diverses reprises il se ruina et reconquit ses richesses. Ses voyages continuels et ses aventures étranges ont rendu son nom célèbre non moins que son talent.

Nous avons rencontré Ole Bull dans une réunion particulière. C'est un homme d'une belle taille et d'une forte

carrure. Une figure caractéristique encadrée de longs cheveux blancs, lui donne une certaine ressemblance avec le célèbre Liszt. Dès qu'il pose l'archet sur son violon favori, il semble complètement absorbé dans sa musique. Peu à peu il s'anime, des sons puissants sortent de son instrument et une ardeur vraiment juvénile s'empare de lui. Son jeu est caractéristique et ne ressemble pas à celui des violonistes de notre époque. Ses compositions sont aussi originales que son jeu, que son nom, que toute sa personne. M. Strakosch en l'engageant pour ses tournées artistiques sait bien ce qu'il fait.

Nous avons eu l'occasion pendant cette charmante réunion d'établir un parallèle curieux entre Ole Bull, ce vert et ardent violoniste de l'époque qui s'achève, et, Rummel, le jeune et fougueux pianiste de l'époque qui commence. Tous deux luttaient d'entrain. Tous deux mettaient le même feu dans leur jeu. C'était une lutte pacifique des plus intéressantes.

Rummel a joué plusieurs morceaux, entre autres la *Polonaise* de Chopin, qu'il a interprétée d'une façon remarquable. Il est impossible de mieux exécuter le grand *crescendo* de cette polonaise qu'il ne l'a fait. Lui aussi se fera un grand nom s'il continue à travailler avec persévérance.

RÉAL.

LA BIBLIOTHÈQUE GILON.

Les Livres de M. Potvin.

Voici une heureuse initiative. Les éditeurs sérieux sont rares en Belgique ; nos auteurs ne le savent que trop bien. Et encore, ces très-rares éditeurs n'ont-ils que très-peu l'esprit d'initiative, en dépit du haut prix qu'ils mettent à leur concours.

Il est bien vrai que le public lecteur en Belgique n'est ni très-nombreux, ni très-encourageant. A peine peut-on écouter dans le pays un tirage de cinq cents exemplaires, même pour des œuvres de mérite et très-sérieuses ; presque toujours, l'édition a beaucoup plus de chances de se débiter à l'étranger. Est-ce indifférence ? Est-ce le prix des volumes qu'élèvent encore les fortes commissions de librairie ? Nous n'entreprendrons pas de trancher la question.

Un éditeur de Verviers, M. E. GILON, a eu la hardiesse de tenter un essai nouveau en fondant une bibliothèque populaire, composée de petits volumes de cent pages de texte, au prix minime de soixante centimes l'ouvrage. Ces volumes traitent des sujets les plus variés, depuis la philosophie jusqu'au roman, et s'adressent, non pas à un public spécial, mais à *tout* le public.

L'entreprise est démocratique et mérite l'encouragement actif des hommes qui s'intéressent au progrès de l'instruction dans notre pays.

L'éditeur s'est donc adressé aux écrivains du pays, et tel

a été l'empressement général à répondre à cet appel, qu'il se trouve encombré de manuscrits et n'a que l'embarras du choix.

Nous avons lu très-attentivement les six premiers volumes édités par M. Gilon : ils sont dus à la plume féconde de M. Ch. Potvin.

Ces petits volumes forment un tout très-complet qui embrasse toute la vie et les actes de l'homme, du citoyen, depuis les premiers principes et les fondements de la certitude qui doivent diriger son existence, jusqu'au droit international qui devrait décider de la paix et de la guerre entre les nations.

Les droits et les devoirs, tant individuels que considérés au point de vue de la collectivité sociale, y sont très-clairement définis.

Toute l'œuvre respire une haute philosophie démocratique, et l'on n'a pas de peine à s'apercevoir que les idées de Pierre-Joseph Proudhon ne sont pas perdues pour tout le monde.

M. Ch. Potvin est un partisan très-déterminé — et nous l'en félicitons — de la liberté en tout et pour tous ; malheureusement, peut-être, cette liberté offre-t-elle des armes aux mains des ennemis de la liberté, lesquels disposent de moyens extra-terrestres et en font un déplorable usage auprès des âmes faibles.

Pour l'auteur, la sanction du devoir ne doit pas être recherchée ailleurs que sur la terre : c'est le mal, dit-il, parce que « la violation du bien produit le mal. »

Son chapitre sur la solidarité universelle est développé avec un incontestable talent et contient des appréciations très-remarquables.

Son style est coulant, simple et très-clair : l'auteur a eu parfaitement raison de ne pas croire que, pour s'adresser à des classes soi-disant inférieures, il fallait prendre un style inférieur.

Somme toute, c'est un excellent travail, en même temps qu'une œuvre de dévouement ; ce n'est que par de pareils livres que l'on arrivera au triomphe de la vérité. M. Ch. Potvin aura eu la gloire d'être un des premiers à nous montrer le chemin.

JOE. DIERICK.

NÉCROLOGIE.

Les deux sympathiques peintres, Alfred et Louis Vervée, viennent de perdre leur père, peintre aussi et même un des vétérans du paysage belge. Louis-Pierre Vervée a beaucoup travaillé avec Verboeckhoven, dans une manière qui rappelait Koekkoek et Klombeek. C'était un brave et digne homme, très-aimé des artistes.

BAVARDAGES.

Les fêtes anversoises ont fait aligner bien des phrases, enfler bien des périodes, badigeonner bien des adverbess en l'honneur de Rubens. Au *Journal des Beaux-Arts* revient, sans conteste, la palme : lui qui, fourchette en main, trouva la façon la plus neuve, la plus originale, la plus lumineuse de mettre en relief le côté « plantureux » du maître :

« *La table d'honneur est littéralement prise d'assaut... En ce moment le superbe vaisseau ogival de la Bourse d'Anvers devait présenter un inénarrable aspect pour les dames placées aux galeries, lesquelles contemplaient, platoniquement, ces agapes solennelles du troisième centenaire de Rubens. Ce coup d'œil mouvementé, débordant d'une vie exubérante, devait sembler bien en rapport avec la plantureuse vitalité des compositions héroïques du prince des coloristes, du plus grand peintre de la nature en action.* »

Rubens prouvé par le potage et la bûche, quoi ! — Une perle n'est-il pas vrai ? Que dis-je ! un collier...

— NEMO, l'intransigeant NEMO, nous écrit de Paris :

« Ici, je suis absolument indigné. Les journaux larvoient sur ce thème qu'il faut élever des statues aux grands hommes, coller leur nom sur des rues, ouvrir une souscription pour élever un monument à Barrière — parfait ! Ah ! ça, eh bien, et Baudelaire ? Personne ne s'en occupe. Bouillet a un buste sur une fontaine à Rouen ; Ponsard a une statue presqu'équestre dans la ville qui eut le triste honneur de lui donner le jour, et ainsi pour toutes les médiocrités. Th. Gautier et Baudelaire, les merveilleux stylistes, rien, rien ! — Est-ce que ces bourgeois ne vont pas nous ficher la paix avec leurs bonshommes en baudruche et leurs grands poètes en mou de veau ? »

— Trois tableaux « à sensation », Gabriel Max *pinxit*, sont exposés chez M. H. Van Gogh, Montagne de la Cour : *La tête du Sauveur, Marie Madeleine, Judas Iscariote.*

Le masque du Christ, suant, dégouttant, éreinté de la croix, s'enlève des blancheurs vagues du suaire de Véronique. Le front déchiré par les épines, la trame du linge éraillé, rougi, les cheveux qui pendent humides de sueur et de sang, sont traités avec une volonté gothique. Page douce et triste.

Une égale sentimentalité tendre se dégage de la Madeleine ; étude de belle enfant rousse aux mains jointes.

Le Judas Iscariote est plus dramatique. Il s'est pendu ; sa tête appuie sur une branche et se détache, fielleuse et blême, sur le ciel noir, sur le sombre fouillis des ramures. Deux corbeaux, friands de chair morte, allongent voluptueusement leur rostre vers la face convulsée du pendu. Au fond, une échappée, où se devine le Golgotha hérissé de ses croix.

Ces trois tableaux sont imprégnés de ce romantisme mystique qu'on ne rencontre plus guère aujourd'hui qu'en Allemagne.

— Un volume de vers dont le titre en fait presque une actualité, vient de paraître : LES AFRICAINES. Nous le feuilleterons ensemble prochainement.

— Reçu également un cahier d'eaux-fortes : *Six bouquets de fleurs*, par A. Le Bailly d'Inghuem. Bouquets mordus à la diable, sur cuivre brut, à la Lepic, avec piqûres voulues, salissures cherchées, hâchures inédites. Botanique bizarrement conçue, naïvement hardie, timidement rouée.

— Plusieurs artistes nous ont demandé l'adresse de Nys, l'imprimeur d'eaux-fortes, à Paris. La voici :

Rue de la Tombe-Issoire, 20, Paris.

— La *Gazette des Beaux-Arts* de novembre contient quatre gravures hors texte : *L'Enfant prodigue*, par Teniers, gravé par Jules Jacquemart ; deux *Dessins d'Albert Durer* et un portrait de *David d'Angers*, d'après Hébert. Les articles signés de MM. Charles Blanc, Louis Gonse, Ephrussi, Courajod, Champfleury, Henri Jouin et Paul Gasnault, sont illustrés de nombreuses gravures dans le texte.

— Lundi aura lieu en la salle De Mol, 6, Grand'Place, une intéressante vente de tableaux modernes, sous la direction de M. Van Hingsbergh, expert. Pour allécher les amateurs, il nous suffira de citer un délicat Stévens, deux perles de Carraciolo, des élégantes de De Jonghe, Goupil, Bakalowitz, un Dyckmans, modèle des chiens de Joseph Stevens, des animaux de Verschuur, de Verboeckhoven, De Haus, Robbe; des paysages de Schelfont, Visconti, Heymans, Kluyver, etc. J'en passe et des meilleurs. L'aquarelle y est représentée par le baron Leys, Dell'Aqua, Van Hove, Jacobs-Jacobs, etc.

GAZETTE MUSICALE ET THÉÂTRALE.

La série des concerts de la saison a été ouverte samedi par l'*Association des Artistes*. La salle de la Grande-Harmonie était trop petite pour les nombreux amateurs qui se pressaient à la porte. L'attrait principal de la soirée portait sur notre grand pianiste Brassin. Que dire de lui qui n'ait été répété cent fois. Son nom seul nous dispense de tout commentaire. Nul autre ne connaît mieux l'art si difficile de faire chanter l'instrument le moins chantant de tous; nul ne se joue des difficultés les plus grandes avec autant d'aisance et désinvolture, nul ne sait donner à l'idée musicale, à chaque détail de la mélodie, une valeur proportionnelle plus en rapport avec son importance.

L'auditoire a pu apprécier aussi son talent de compositeur. Son *Concerto*, d'une belle conception, est parfaitement conduit. Les idées sont bien développées et l'orchestration colorée est parsemée de détails intéressants. Ses riches arrangements libres sur des motifs des *Nibelungen*, n'ont rien à l'idée de Wagner. L'auteur, sans dénaturer la musique du maître, a su lui conserver la saveur et la richesse que l'absence d'orchestration aurait pu lui faire perdre. Aussi croyons-nous pouvoir classer les transcriptions de M. Brassin au nombre des meilleures qui aient été écrites sur les drames musicaux de Bayreuth, M^{lle} Minnie Hauk a été, elle aussi, l'objet des manifestations sympathiques du public. Elle a interprété le motif : *Ah! perfido*, de Beethoven, l'air de

Mozart : *Voi che sapete* et les *Echos*, de Eckert, avec un tel succès que, rappelée à plusieurs reprises, elle s'est mise au piano et a chanté un air anglais qui ne figurait pas au programme.

Hélas, que ne pouvons-nous en dire autant de M. Guillen.

Mais notre baryton ne rachète malheureusement les déficiences de son organe que par une certaine facilité de vocalisation. Il a chanté les *Rameaux*, de Faure, d'une façon très-peu satisfaisante, sans style, sans entente des respirations, et surtout en faisant preuve d'une absence complète d'oreille. Presque toutes ses entrées ont été faites à contre-temps. L'orchestre a bien interprété l'ouverture d'*Hamlet* de Stadfeld, l'ouverture en la de Fétis, le *Char de Phaéton*, de Saint-Saëns et un air de *Ballet*, de Husson. Ce dernier se jouait pour la première fois à Bruxelles. Nous en avons remarqué l'heureuse et savante orchestration. L'auteur appartient à cette brillante phalange des jeunes musiciens français dont Bizet, Massenet, Saint-Saëns, etc., sont les maîtres les plus renommés.

Le Théâtre de la Monnaie, qui met la dernière main aux études de *Paul et Virginie*, continue en attendant à profiter de la vogue d'*Aïda*, *Hamlet*, etc. Les dernières représentations de M^{lle} Minnie Hauk dans la *Traviata* et le *Barbier* ont attiré beaucoup de personnes désireuses de juger par elles-mêmes des talents de la jeune Américaine. Faure nous arrive le 15. Il jouera successivement *Faust*, la *Favorite*, *Guillaume Tell* et *Hamlet*. C'est une bonne aubaine que la direction prépare aux gourmets de la musique.

Nous savons de source certaine que la troupe de Vienne accepte de donner, du 25 mars au 10 avril, dix représentations de la *Walkure*, au théâtre de la Monnaie. Elle viendra avec tous son personnel et ses décors. M. Calabresi se rend à Vienne la semaine prochaine, pour régler les derniers détails de la combinaison.

L'Alcazar emplit ses caisses, grâce à l'attrait exceptionnel des représentations de M^{me} Judic. L'on dit que la reine de l'opérette compte s'essayer bientôt sur la scène de l'opéra-comique. Ce sera une expérience curieuse et intéressante à plus d'un titre. M^{me} Judic, après avoir trouvé dans la *Timbale* l'occasion de se créer de nouveaux triomphes, s'est produite dans la *Créole*. Nous n'avons pas grand'chose à dire de la pièce et de la musique. L'auteur paraît avoir épuisé son stock d'inspirations faciles. Par contre, M^{me} Judic n'est jamais à bout de ressources. Sa jolie voix, son visage expressif et mutin, son jeu plein de séductions, sa verve entraînée suffisent pour donner à l'œuvre la plus incolore un cachet piquant qui lui assure du succès. *La Créole* a donc réussi comme les autres opérettes chantées par elle. L'artiste parisienne a du reste été bien secondée par M. Gourdon et les autres pensionnaires de l'Alcazar.

M^{lle} Lassalle, qui se produisait pour la première fois dans un rôle d'une certaine importance, a réussi à se faire applaudir. M^{lle} Louvet, à part certaine affectation dans la prononciation, a fait preuve de talent. Le public a été mis en liesse par la scène des *Notaires*, où Petit et Castelain ont contribué pour leur part à faire « trisser » M^{me} Judic.

Le théâtre Saint-Hubert, en attendant la reprise de *Rothomago*, monté avec un grand luxe de mise en scène et destiné

selon toute probabilité à tenir l'affiche pendant toute la saison, donne la *Belle Gabrielle*. Nous rendrons compte la semaine prochaine de ce drame nouveau.

On a beaucoup ri, cette semaine, au Théâtre Molière, les *Trois Epiciers*, joués avec entrain par l'excellent Lerieux, par MM. Florval, Charlet, M^{mes} Pommeret, Deschamps, etc., initient le public aux mésaventures conjugales de trois commerçants, plus soucieux de l'honneur matrimonial de leurs confrères, que clairvoyants sur la régularité de leur intérieur propre. La comédie de Rosier : *Brutus, lâche César!* fort convenablement interprétée par M^{me} Marie Georges, MM. Preval et Delorme, complète ce spectacle fort goûté des habitués de ce coquet théâtre.

Le Parc n'a pas dû renouveler son programme cette semaine, grâce à la gaieté qui règne dans les trois actes des *Demoiselles de Montfermeil*, grâce aussi à la manière dont cette charmante comédie est jouée. *Le Tattersal brûle* contribue au succès de ces représentations. Nous avons rendu compte de ce spectacle dans notre dernier numéro.

— La première des séances de musique de chambre organisées par MM. Ed. Samuel, Al. Cornelis et E. Jacobs, aura lieu le mardi 20 novembre prochain, avec le concours de M^{me} Cornélis-Servais.

— *Lohengrin* vient d'être joué avec un grand succès sur le théâtre de Melbourne, en Australie.

SOCIÉTÉ DES AMIS DES LETTRES

(Autorisée par décision du 12 Octobre 1875)

Cotisation : 25 francs par An, donnant droit à une remise de 20 p. c. sur tous ouvrages de librairie et au service gratuit de la *Gazette des Lettres* et du *Tournoi*.

GAZETTE DES LETTRES

DES SCIENCES ET DES ARTS

Paraissant les 1^{er}, 10 et 20 de chaque mois.

Un An, 12 fr. — Six mois, 7 fr. — Un N^o, 35 c.

LE TOURNOI POÉTIQUE ET LITTÉRAIRE

Journal rédigé par ses Abonnés

Paraissant les 1^{er}, 10 et 20 de chaque mois (5^e Année)

Un An, 6 fr. — Un N^o, 15 c.

Abonnements à la GAZETTE et au TOURNOI

Un An, 14 fr. — Six Mois, 8 fr.

ADRESSER TOUTES LES DEMANDES A M. DE LIVERSAY,
20, RUE DE LA BANQUE, A PARIS.

MAISON FÉLIX MOMBEN
DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSILS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS
FABRIQUE
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES
VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS
Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux
PEINTURE SUR PORCELAINES
COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ
25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE, EXPOSITION D'AMSTERDAM
FABRIQUE SPÉCIALE
de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,
Meubles d'atelier anciens et modernes,
Panneaux, Chevalets d'atelier, de campagne
et de luxe, Boîtes à couleurs, Parasols,
Chaises, etc.
PLANCHES A DESSINS
Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^{ie}
Campo Frères, Neveux & Successeurs, r. Royale, 78
Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld,
Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^{ie} a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Evrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

ATELIER A LOUER POUR ARTISTE-PEINTRE
SCHAERBEEK
7, rue de la Constitution, 7

ATELIER
à louer pour ARTISTE PEINTRE
32, rue du Commerce.

MAISON ADÈLE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. du *Moniteur Industriel Belge*.

89
DE BELGIQUE

89

2^e ANNÉE. — N° 46.

18 NOVEMBRE 1877.



COURRIER HEBDOMADAIRE

ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

46, BOULEVARD CENTRAL, 46
BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

ADMINISTRATEUR-GÉRANT : **Jules MEEUS.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 "
Étranger : id " 12 50
Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal, chez les principaux libraires.
A Londres, chez SAMPSON LOW and Co, 138, Fleet street, E. C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez ROZEZ, DECQ et à l'Office de Publicité, r. de la Madeleine ;
Au bureau de la *Chronique* et chez SARDOU, Galeries-Saint-Hubert ;
Chez LESCUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce, et chez ARMES, rue de Namur.

SOMMAIRE :

Le naturalism: à Spa, Marc Véry. — *Vivants et survivants*, Charles Garnier. — *Morgue*, Henri Céard.
Croquis d'automne, Camille Lemonnier. — *Wihl-Ana*, Gratus. — *Routines, préjugés et erreurs des musiciens*, Réal.
Bavardages. — *Gazette musicale et théâtrale*.

LE NATURALISME A SPA.

Une obligeance discrète nous a fait parvenir le dernier n° du *Réveil*, journal de Spa et du canton. Nous y avons savouré — mais non digéré, — un bien stupéfiant réquisitoire : RÉALISME ET RÉALISTES, Henri Boland invenit.

L'exorde reconnaît, à contre-cœur il est vrai, que l'École naturaliste tient « le haut du pavé » en peinture et en littérature. Cependant, en fait de musique, « malgré les recueils payés par la bande d'iconoclastes — destructeurs du bon goût, » Wagner ne parviendrait qu'à briser « le tampon » à ce public bonasse qui s'est si bénévolement laissé entortiller par les romanciers naturalistes et les peintres d'oiseaux, de casseurs de pierres, de truffes et de pieds de cochon, cet excellent public dont les sens s'exaltent à la lecture des immondes élucubrations de la jeune école... Les Niebelungen dorment tristement dans un coin de Bayreuth, la Walkyrie ne prend pas...

Erreur voulue, Wagnerophobe ! et le théâtre de la Monnaie vous dira, cet hiver, si la Walkyrie « ne prend pas » et si n'émeuvent point les « imbroglios criards et sensuels du réformateur de Bayreuth ! »

Pour notre Spadois la grande époque de renaissance littéraire, picturale, architecturale et musicale, est sans contredit 1830.

Soit ! mais si vous aviez quitté votre fromage, vous vous seriez aperçu que les mœurs, l'esprit, les besoins et les paysages ont changé : le clair de lune romantique s'est éteint au soleil du naturalisme, qui seul aujourd'hui peut éclairer, réchauffer, féconder. Suit l'abracadabrant historique de l'École naturaliste que M. Boland, bon hugolâtre, appelle *École d'intriguants* :

Le romantisme, qui prenait pied et s'imposait au monde, présentait de graves difficultés pour les débutants dans l'art ; une condition surtout était indispensable, que ne remplissaient pas beaucoup des aspirants : l'imagination, le sentiment de l'idéal, la perception du non-existant possible, du fictif transportable dans le domaine des faits. Bien des gens avaient appris l'art d'écrire correctement, d'aligner des phrases irréprochables au point de vue de la grammaire, qui n'eussent pu combiner une trame quelconque de drame ou de roman. L'entrée du sanctuaire était interdite aux cervelles plates, à ceux qui n'avaient pas au-dedans d'eux-mêmes ce je ne sais quoi d'immatériel et de divin qui fait concevoir les grandes œuvres, qui émeut dans le romancier et soulève chez l'orateur. De là, une quantité de bohèmes tristes et délurés qui frappaient en vain aux portes du temple. Un beau jour ces zingaris se trouvèrent en si grand nombre, la plupart d'entre eux étaient si fatigués d'une attente qui menaçait de se prolonger indéfiniment, qu'ils se ligèrent et résolurent, le public ne venant pas vers eux, d'aller au-devant du public, de livrer bataille, de s'imposer au monde. L'heure était vraiment propice pour cette rébellion d'avortons. Les spéculations éhontées, la soif de jouissance et de luxe achevaient de détruire dans l'homme la dernière parcelle imaginative ; les belles figures idéales du romantisme gênaient ces cœurs avilis, ces âmes corrompues. Aussi, la Cour des Miracles réaliste fut-elle accueillie à bras ouverts.

Naturalistes, mes frères, courbez la tête : le sang-froid, la science, la raison, la justice ont parlé !

L'école nouvelle a ses grands-prêtres, continue notre 1830, elle compte des écrivains de talent, les de Goncourt, les G. Flaubert,

les Emile Zola. C'est à peine si nous osons faire à ces derniers l'injure de les compter parmi les réalistes.

Défilent ensuite de bien touchantes divagations :

Il y a de l'idéal et beaucoup chez Edmond et Jules de Goncourt, chez Gustave Flaubert ; lisez Madame Gervaisais et Salammbô ! Ces grands écrivains sont plutôt des égarés... Emile Zola est le plus réaliste de ces romantiques, qui forcent chaque jour leur talent pour se tenir à la lassesse du rôle qu'on leur fait jouer. Ils ne s'aperçoivent point que leur couronne les rapetisse et qu'il serait pour eux plus honorable et plus digne d'occuper le second rang dans la phalange romantique...

Voilà donc le Parnasse sans dieux, qu'il fait appel aux gloires du naturalisme : Le romantisme est trépassé ! Voyez-vous Flaubert et Zola chaussant les poulaines, coiffant le chaperon, endossant le surcot mi-parti, puis armés de la plume d'oie moyen-âge, transformés en dessus de pendule, raclant aux clairs de lune la romance des troubadours...

Mais voici venue la perle de ce chapelet :

En représentant le vice dans toute sa nudité, vos descriptions sont tellement alléchantes qu'elles font la réclame pour l'adultère et le lupanar.

Le moraliste continue :

Vous êtes responsables de beaucoup de crimes, vous avez sur la conscience une quantité de forfaits et vous ne devriez guère dormir tranquille.

Halte-là ! nous vous tenons, irrémédiablement ! Vos paroles sévères, vos rigides conseils assombrissent le n° 61 du *Réveil* (qui devrait bien changer de nom) ; or, le n° 60 contient une bleuette intitulée : *Le Jour des morts*, et signée Henry Boland. Pour la plus grande confusion de votre pose romantique, nous en détachons la « description » suivante, qui a le tort grand de n'être aucunement alléchante :

... Une odeur nauséabonde sort du corridor noir. Une mégère horrible, édentée, éborgnée, gardienne de ce séraïl, s'avance et brutalement demande : « Que voulez-vous ? » Et, tremblante, la vieille femme répond avec un soupir : « Ma fille ! » — Venez, ah ! vous l'êtes. Ah ! dame ! ça ne peut pas durer toujours, ça fait la vie, ça boit, ça chante, ça dort, elle ne passera pas la nuit.

Au fond du corridor obscur, s'ouvre une porte et elles pénètrent dans une salle brillamment éclairée, pleine de folie et de rires.

Des regards avinés les rencontrent et des mains éhontées les frôlent. A ces attouchements l'une tremble et rougit, l'autre, indifférente. Sur des banquettes recouvertes d'un velours aux nuances multicolores et douteuses se prélassent des accouplements immondes. Des femmes demi-nues sont cyniquement assises sur des genoux d'hommes pris de boisson, nonchalamment couchés dans des poses débraillées et repoussantes, le gilet ouvert, la cravate lâche, les yeux enveloppés de vapeurs du désir, la lèvre inférieure écartée de la supérieure, étalage de sensualisme et de passions toujours contentées, jamais assouvis. Des débris de verres jonchent le parquet ; les nuages du tabac circulent lourdement et interceptent la lumière des quinquets fumeux. Au comptoir, trône un vieillard chauve, impassible, les yeux fixés sur un registre où il additionne et inscrit les revenus de son commerce impur. De temps en temps, l'un des consommateurs se lève, accroché à l'une des femmes et l'on entend leurs pas monter l'escalier et se perdre dans un corridor...

Mais il est plus que temps de s'arrêter, mon gas ! Vous allez demander pardon à mes lecteurs et vous appliquer à vous-même les épithètes bénévoles que vous nous lancez si complaisamment : *immondes élucubrations, — productions ordurières, insensées et canailles, — réclames pour l'adultère et le lupanar...* Ce n'est que justice !

L'on comprend maintenant ce cri de M. Boland :

En somme, rien n'est plus simple que d'écrire dans le genre réaliste : les hommes lettrés, sans idées, sans imagination, ne se donneront pas la peine de creuser leur cervelle vide pour inventer un sujet présentable et neuf, ils se contenteront de regarder et de décrire ce qui tombera sous leurs yeux.

Mais, cher monsieur, se contenter de regarder et de décrire ce qui tombe sous nos yeux, est la doctrine complète du naturalisme dans ce qu'il a de plus noble, de plus concluant, de plus humain. *Triste littérature ! littérature plate, sans âme !* vous écriez-vous. Parbleu ! au point de vue puérit et mesquin où vous vous placez !... *Triste peinture !* vous exclamez-vous pareillement :

Courbet peint le Casseur de pierres, peint des tableaux où il n'y a ni avant-plan, ni arrière-plan, où il y a de la mosaïque un peu brillante, voilà tout : un autre peint de petits bonshommes en habit noir...

Que voulez-vous, mon cher critique, le peinturlurage de vos boîtes de Spa vous aura gâté ; la quotidienne contemplation des myosotis à la gouache et des pensées tricolores de vos coupe-papier vous rend trop exigeant dans votre esthétique...

« *L'art bête a pour lui le public bête,* » dites-vous en péroraison.

C'est la seule idée — et encore évoque-t-elle Calino et La Palisse ! c'est la seule idée qui se rencontre dans votre intempestive sortie contre un mouvement qui répond aujourd'hui en tous points à nos désirs, à nos espérances et à nos besoins !

Oui, l'art bête a pour lui le public bête — et le naturalisme a pour lui le public intelligent, celui que nous souhaitons — mais en vain, pensons-nous, — aux anti-naturalistes pour qui M. Boland prêche dans son désert.

MARC VÉRY.

VIVANTS ET SURVIVANTS.

J'ai été voir l'Opéra ! Or, bien que cela puisse un peu surprendre, depuis que le théâtre est ouvert, c'est la première fois que je me décide à faire cette visite ! Naturellement, depuis deux ans et demi, je n'ai pas été sans mettre les pieds dans le monument ; mais, dans le jour, c'était seulement pour affaires de service, et le soir, c'était presque en catimini, comme les auteurs qui assistent à leurs pièces au fond d'une baignoire. En réalité, je n'avais jamais vu l'Opéra, ni par dehors, ni par dedans, du jour où je l'avais livré, et tout ce que j'ai déjà écrit sur ce théâtre, à part quelques points qui m'étaient apparus au passage, était le résultat de mes souvenirs.

C'était jour de fête, les bureaux étaient déserts ; l'édifice était solitaire, et pendant une heure je me suis planté dans tous les coins, en regardant toute chose, comme si j'étais un simple touriste en voyage.

J'ai retrouvé là des motifs que j'avais un peu oubliés ; j'ai vu des effets que je ne me rappelais plus, et, en somme, j'ai constaté avec satisfaction que l'architecte du monument avait partout étudié avec conscience, et avait quelquefois fait ceu-

vre d'artiste. Ainsi, j'ai trouvé que les menuiseries des portiques étaient réellement bien comprises et que les petites plaques des prix des places, dont je parlais avec assez de sans-façon, valaient bien mieux que cela, et qu'elles étaient, ma foi, tout à fait charmantes !

Et je souriais en dodelinant de la tête, et je me faisais *in petto* de jolis compliments ! En résumé, je me disais que si j'avais vu ces motifs et ces moulures en Italie et en Grèce, je me serais immédiatement mis à les copier et à en faire des relevés. C'était là le bon côté de ma visite et ce qui fait que je ne la regrette pas. Mais, hélas ! il y avait aussi le revers de la médaille ! En voyant tout ce qui avait été produit, tout ce qui avait été imaginé, je me demandais si je pourrais en faire autant maintenant, et si j'avais encore dans la cervelle, dans les yeux et dans les mains, la vivacité, la décision et l'habileté du temps passé ! Et il me semblait que je ne pourrais jamais retrouver mon inspiration, qui me paraissait émue, ma logique, que je trouvais un peu entamée, et mon ardeur au travail, que je croyais bien éteinte !

Ces pensées, qui m'obsédaient au milieu du petit triomphe que je me décernais à moi tout seul, n'étaient pas sans m'attrister, et, en regardant le grand édifice que j'avais élevé, je pensais à l'archevêque de Grenade, et me disais que mon dernier sermon était prononcé ! Lorsque l'on est jeune, ardent, robuste, insouciant, on gravit les plus hautes montagnes sans difficultés et avec entrain, et si l'on fait quelques chutes en route, on arrive néanmoins au sommet ! Plus tard, sans doute, on ne ferait plus de faux pas, on serait plus prudent ; mais on hésite à faire ces dures ascensions et on se résigne à les regarder faire aux autres, en se contentant de leur donner des conseils, qu'ils s'empressent, au reste, de ne pas suivre ! Serais-je déjà arrivé à ce moment où j'ai assez marché moi-même et où il faut que je serve seulement de guide à plus ingambe que moi ? J'espère bien encore que non ! Et vienne une autre montagne à escalader que je tenterais encore la montée ! Mais enfin, je suis sûr de ce que j'ai pu faire et suis incertain sur ce que je ferai plus tard.

Quoi qu'il en soit, en m'interrogeant ainsi devant ce que j'avais produit pendant les années de force et de décision, j'en arrivais à me dire qu'il faudrait que certaines catégories humaines fussent, pour ainsi dire, confinées dans une période de temps, dont elles ne pourraient franchir les limites, et que, si cela retirait aux hommes, ainsi parqués, une grande partie de leur liberté, au moins les peuples tout entiers profiteraient de cette limitation, en ce que les œuvres produites pendant ces années indiquées seraient, ou du moins devraient être, les plus grandes et les plus énergiques. Ça n'a pas le sens commun, je le sais bien ! Mais ça ne fait rien ; les paradoxes du présent sont souvent les vérités de l'avenir ; aussi, pour bien affirmer ma pensée, voici ce que je me posais en axiome en sortant de ma visite, et le décret que je promulguais dans l'intérêt des œuvres de l'humanité :

Considérant :

Que les poètes, et surtout ceux qui font de la poésie amoureuse, doivent être jeunes, sans avoir encore perdu toutes les illusions de la vie ;

Que les musiciens, parmi lesquels se trouvent souvent de

petits prodiges, ce qui montre que leur art est plutôt de l'intuition que de la science, peuvent commencer dans un âge assez tendre ;

Que les peintres, bien que la partie du métier demande quelques études sérieuses, peuvent néanmoins exécuter leurs tableaux dans leur jeunesse, mais que leurs yeux se fatiguent assez vite et que leurs mains tremblent d'assez bonne heure ;

Que les sculpteurs se conservent plus longtemps, parce que leur art, mêlé de gymnastique, est fort hygiénique ;

Que les architectes ont besoin d'au moins quinze ans d'étude artistique, scientifique et pratique, et que leur profession, qui les oblige à grimper sur des échelles, est aussi hygiénique ;

Que les conseillers, députés, sénateurs, préfets, ambassadeurs et ministres, doivent être déjà un peu dégoûtés de l'humanité lorsqu'ils pratiquent leurs missions, et que, d'ailleurs, les hommes étant enclins à changer d'opinions dans le cours de leur vie, il importe que ceux-ci n'en adoptent pas trop tôt une qui pourrait les gêner par la suite ;

Qu'un président de la République doit être tout à fait revenu des illusions de ce monde, afin qu'il sache bien que le mot pouvoir ne doit pas dire servitude ;

Que les journalistes, qui remplissent des fonctions sacrées et sacerdotales, doivent avoir toutes les vertus que l'on n'acquiert que par une longue expérience de la vie.

Décrète :

Les poètes feront de la poésie de dix-huit à trente ans.

Les musiciens feront de la musique de vingt à trente-cinq ans.

Les peintres feront de la peinture de vingt-cinq à quarante ans.

Les sculpteurs feront de la sculpture de vingt-cinq à cinquante ans.

Les architectes feront de l'architecture de trente-cinq à cinquante-cinq ans.

Les conseillers, députés, sénateurs, préfets, ambassadeurs et ministres, ne peuvent être nommés avant soixante et dix ans.

Les présidents de république ne pourront être élus avant quatre-vingts ans.

Enfin, les journalistes devront être centenaires.

Il me semble que, de cette façon, les ambitions ne se mettraient pas trop tôt en route ; car il y aurait peu d'exemples qu'un jeune homme de vingt ans fût de la politique pour attraper un titre ou une place qu'il ne pourrait avoir que cinquante ans plus tard !

Et voilà où j'en étais arrivé après ma visite à l'Opéra. Est-ce que vous ne pensez pas que j'aurais eu raison de rester chez moi ?

CHARLES GARNIER.

MORQUE.

*L'accident et le suicide
Sont là côte à côte endormis,
Au-dessus leurs habits sont mis
Sur la tringle en fer qui s'oxyde.*

*Faut-il entrer ? — On s'y décide,
Et parfois dans les corps blémis,
On rencontre un de ses amis,
Qui git pourrissant et placide.*

*Poètes, nous sommes ainsi,
Nos cœurs sont des morgues aussi,
Dont nous ouvrons tout grand les portes ;*

*Et l'indifférent aperçoit
Souvent quelque chose de soi
Dans nos vers pleins de choses mortes.*

HENRY CÉARD.

GROQUIS D'AUTOMNE.

III.

ÉCHAPPÉES.

Le ciel, dans les premiers jours, est plein d'enchantements. Aubes vaporeuses ! que vos lueurs me sont chères ! À vous voir, on sent en soi je ne sais quelles impressions, flottantes comme les brumes dont vous vous entourez, et les rêveries que vos paisibles lueurs éveillent dans le cœur des hommes s'emprennent, comme les objets que votre premier rayon salue au matin, d'un délicieux mystère. Vous êtes rouges encore, mais plutôt rosées, et derrière vos pourpres faiblissantes, comme sous un masque qui va tomber, se montre déjà la pâleur des aubes qui vont suivre. Puis ce sont d'adorables matinées brumeuses. Les lointains unissent le ciel et la terre comme des lèvres amoureuses, et on les voit se fondre d'amour en de molles vapeurs. Dans ces vapeurs où les plans s'engloutissent, mille choses se devinent, confusément ébauchées, têtes d'arbres et de clochers, qui surgissent on ne sait d'où. Tout à coup, un rayon de soleil paraît. Il se forme alors une zone de lumière qui, rayant l'horizon, ondule et grandit de proche en proche. Les vapeurs s'illuminent ; on dirait, sur une gaze lactée, des reflets diamantés ; les terres s'argentent ; les paysages se dessinent. Le rayon s'étend et s'élargit ; la nuée crève et passe ; par terre, de larges bandes d'or se poussent et se pressent. On dirait que la terre soulève ses sillons comme les flots de la mer, ou bien encore on croirait voir la peau d'un tigre gigantesque se hérissier avec ses raies noires et jaunes.

Vers le midi, les paysages, éclairés d'un flot soudain de vive lumière, sortent tout à fait de leur ombre. Il semble qu'une main sortie du ciel, recueillant les brumes éparses, a roulé par-delà l'horizon la voile flottant du matin. Alors, les yeux éblouis contemplant, dans sa merveilleuse splendeur, la terre qui tout à coup a surgi et flamboie, comme un monde qui tomberait des nues, dans un amas de braises et d'étincelles. La montagne apparaît au loin, étageant dans le ciel ses forêts comme un rocher énorme entassé d'autres rochers ; sur les flancs la forêt s'enroule en volutes capricieuses, festonnées de tons pourpres, et la cime, enfâcée de pompons ardents, se dresse comme un casque avec son cimier. On dirait qu'un maillet colossal a sculpté à grands éclats les reliefs puissants des croupes, et qu'ensuite, accomplissant avec les foudres l'œuvre commencée dans le granit, l'enfer a vomî dans le creux des ravins, sur les côtes onduleuses, le long des pentes bossuées, des torrents de soufre pêle-mêle avec des éclairs, et que torrents et éclairs, roulant épars en tous sens, se sont figés en un réseau de sillons diversement colorés, — rouges, bleus, jaunes et verts. Parfois, quand le vent ébranle l'échafaudage des forêts, on croirait voir osciller l'immense entassement, comme s'il était secoué par dessous, et brouillant, leurs teintes en mille flots bigarrés, les sillons du roc se remettre à couler. La palette ne saurait inventer de couleurs assez rutilantes, ni l'imagination de fantaisies assez étincelantes pour rendre dans toute leur magnificence et leur variété l'aspect de ces forêts scintillantes de lumières et fourmilantes de couleurs. L'or, les rubis, les émeraudes, les saphirs et les topazes, fouettés en poussières ou massés en blocs, ne suffiraient pas dans l'œuvre des hommes pour refaire l'œuvre des soleils et des vents. Comment dépeindre ces ombres glacées de noirs jaspés ou teintées de blanc argentins selon qu'elles sont profondes ou légères ? Comment analyser cette multitude de nuances fondues les unes aux autres par gradations successives ou heurtées en gammes dures et crues ? Ces pourpres varient suivant le voisinage des autres couleurs et s'affaiblissent ici pour se renforcer là ; ces jaunes qui luisent comme des plaques de soleil ou s'étendent comme des ors mats ; ces roux écaillés de nacarats, ces veines, ces fibres, ces cendres qui serpentent en lignes tourmentées et folles, avec les caprices de l'arabesque, et, par la diversité de leurs nuances, font resplendir les massifs qu'elles sillonnent, comme des blocs de jaspé ou d'agate ; puis, encore, ces masses puissamment colorées, ces grandes touffes rouges, ces palmes ciselées dans l'or, ces bouquets pommelés de plaques jaunes et bleues, tout ce désordre merveilleux, cette furie de coloration insensée, ces luttes de tons qui se détruisent et se font valoir l'un l'autre, — comment définir tout cela ?

Les lignes elles-mêmes changent selon les couleurs, s'adouciennent ici par la légèreté des ombres et là s'accroissent par leur renforcement. Les branches pendent aux arbres — non plus comme de maigres thyrses feuillus, mais comme des grappes massives aux contours ventrus.

De loin, la forêt présentait l'aspect d'un rocher sculpté à grands coups ; de près, le grand devient joli et le bloc se cisèle de mille délicatesses. L'imagination rêve un kiosque enchanté où dans le marbre et le jaspé l'arabesque s'enche-

vêtre en harmonieuses fantaisies. Nervures, enroulements, volutes, acanthes, tous les caprices de l'architecture s'y déploient dans un éblouissement d'or et de pierreries.

IV.

DANS LA FORÊT.

Entrez dans la forêt : le spectacle a changé. Le chemin où vous marchez se perd dans un fond vague et brouillé ; les gazons moutonnent drus et touffus ; les mousses, glacées de leurs sombres, se pelotonnent en bourrelets épaissis ; les fanes jonchent le sol, et par places découvrent le sable qui se rouille et se gerce. Au-dessus de soi des fouillis ronds pendent massifs et échevelés, et dans les taillis, les troncs et les rameaux se détachent, par plaques luisantes, des fonds ardents. Par les temps de soleil ces coins de forêt rutilent. Les mousses scintillent, les troncs s'enflamment, les lumières, multipliées partout et pour ainsi dire répercutées comme les reflets d'une glace, montent, descendent, pétillent, fulgurent, tremblotent, jaillissent comme des fusées, s'accrochent comme des grappins de feu, rayonnent comme des girandoles, serpentent comme des éclairs, s'étalent aux surfaces, se brisent aux angles, s'enroulent en guirlandes, se tordent en spirales, disparaissent aux taillis, reparaissent au delà, folles, ardentes, colorées de mille nuances, rouges, violettes, orangées, — et font flamber la forêt comme un énorme incendie.

Jadis, des chasses aux galops furieux s'y engouffraient — sonores, éclatantes, échevelées, et, bondissant de taillis en taillis, passaient, en habits rouges, à travers les zones de soleil, comme une chevauchée infernale à travers un rêve de feu. — La bête est en avant, jarret de fer, irritée, affolée, éperdue, mais lasse, les yeux en sang, la langue pendante, râlant ; — sur ses pas, la meute aboie, hurle, halète, à droite, à gauche, en tous sens, pêle-mêle, naseaux enflammés, gueules béantes, se poussant, se houleulant, se repliant, s'élargissant et rejetant comme un tourbillon le sable et les fanes derrière elle. Les chevaux hennissent ; les fouds retentissent. C'est l'éclair dans le soleil, le flamboiement dans la lumière. Fracas et tonnerre : la forêt s'emplît de bruits étranges qui tantôt s'éteignent en rumeurs apaisées, tantôt roulent et grondent en éclats grandissants. Ça et là le cor sonne, puis meurt, puis renaît ; et toujours, ou bruyant ou étouffé, dominant toute cette tempête ou mêlé comme une basse continue à ces vacarmes, on entend le piétinement de la chasse qui s'approche et s'éloigne.

La bête va, vient, braise, plonge aux fossés, traverse les halliers, embrouille les traces, tourbillonne, moyeu d'une roue qui s'étend et se rétrécit tour à tour, et dans laquelle tourne, bondit et s'embrouille, nez au vent, comme dans un coup de filet, toute cette mêlée aux abois. Hurrah ! et la chasse vole, cassée aux angles, grimant, bondissant, dégringolant, tout à coup disparue, tout à coup reparue, comme une trombe, comme une avalanche, comme un ouragan, et gronde, roule, s'enfle, s'allonge, se tord, ondule, pleine d'éclairs, au retentissement des fanfares, pareille à un énorme serpent qui dans ses replis enroulerait la forêt tout entière. Écoutez ! Des cris de triomphe ! Les clameurs des pages et des valets ! Le cor éclate, joyeux, strident,

répété par l'écho. Victoire! Hurrah! Vaillance! la bête est prise. La meute tient sa proie : accrochés à la gorge, accroupis sur les reins, tous mordant, hurlant, écumant, les chiens sont là, grappe effrénée et sanglante qui pend à l'animal, les uns éventrés, les autres éventrant. Alors la chevauchée fait halte : la curée commence ; la meute — gloutonne — hurle, gronde, bougonne, grogne, happe les morceaux et s'entre-dévore. Puis c'est le défilé ; le cortège se fait. Par Saint-Hubert ! que de joie ! que de plaisir ! les femmes sont roses, l'œil pétillante, la lèvre rit, et l'on voit, sous le velours qui palpète la gorge qui bondit de plaisir. On sourit, on babille, on caquette, on galope de rang en rang, mille choses se chuchotent, et le compliment fleurit sur les bouches allumées. Quel délire ! On est las, les chevaux hennissent, couverts d'écume, et déjà, au château qui se voit au loin, le porche s'est ouvert, plein de bruit, aux parfums d'un festin où chacun est convié.

CAMILLE LEMONNIER.

WIHL-à-ANA

Un homme vient de mourir à Cologne, dont le nom mérite d'être rappelé à nos lecteurs, non-seulement parce que le défunt écrivit jadis des poésies élégantes et d'un sentiment élevé, — mais aussi parce qu'il appartient à une famille remarquable. Ils étaient trois frères Wihl : Ludwig, l'auteur des *Hirondelles*, dont il serait oiseux de reparler ; Lazare, peintre estimé, qui mourut en 1870 à Alger dans les bras de Jourdan, fils du rédacteur du *Siècle*, et David, dont nous annonçons la mort. Ce dernier publia jadis dans le *Jahrbuch* de 1842, auquel collaborèrent tant d'illustrations, maintes pièces charmantes et qui suffiraient à le classer honorablement parmi les bardes de la Germanie ; puis, entraîné par le caractère à la fois aventureux et pratique de sa race, il partit chercher fortune par le sentier — alors moins fréquenté qu'aujourd'hui — des inventions industrielles. Grande fut l'énergie qu'il dépensa de la sorte, à travers les deux mondes, puis fatigué de rechercher la fortune, usé par les veilles et surmené par ce labeur ingrat des chiffres et des formules, il revint à Cologne où vivait une partie de sa famille. Les dernières années furent tristes ; il fuyait les consolations de l'amitié et désappointé de sa longue et fatigante carrière, il mourut en regrettant le temps où, avec ses frères, Ludwig et Lazare, il recherchait non pas la fortune, mais les joies paisibles et fortes de la poésie militante. Les trois Wihl vivront dans le souvenir de quiconque en Allemagne s'intéresse aux lettres et aux arts ; on pourra dire d'eux : Ils furent de la grande bataille romantique, comme jadis on disait des soldats du premier Napoléon : Ils étaient de l'armée d'Italie !

Chose étrange, n'est-ce pas, que dans une seule famille il se trouve trois poètes ; car, en dépit des théories de Buchner et de Darwin, la parenté du sang n'est pas toujours celle du cerveau. Les Meyerbeer, les Mendelssohn, les Humboldt — et dans un autre ordre d'idées, les Rothschild et les Pereire furent frères par l'intelligence comme par la famille.

Mais à côté de ces noms auxquels on peut ajouter celui de Wihl, combien de grands esprits eurent une famille obscure. La parenté du génie unie à celle du sang est une exception ; l'homme éminent, le *vir* des Romains, est généralement unique dans une famille. Qui nous dira le pourquoi de cette anomalie, et quel anthropologiste se fera l'historien des rapports entre les affinités littéraires et les affinités consanguines ? Il faudrait dresser un tableau des notabilités de tous genres ; parmi elles il y aura des parentés d'idées en grand nombre, mais combien peu dans la masse seront unis par le sang !

GRATUS.

ROUTINE, PRÉJUGÉS ET ERREURS DES MUSICIENS,

relativement aux instruments à vent.

(Suite, voir n° 42 de l'Artiste.)

S'il n'y a pas beaucoup de plaintes à formuler à l'adresse des instruments de bois de nos orchestres, il n'en est malheureusement pas ainsi de nos instruments de cuivre. Chacun des genres employés soulève la critique.

Nous pensons que cette situation déplorable est due à l'enseignement et, disons-le sans détours, à l'incapacité de beaucoup de nos professeurs, ou plutôt à cette circonstance que leur talent est incomplet. En effet, il ne faut pas seulement pour enseigner un instrument de la famille des cuivres briller par une virtuosité plus ou moins grande, il faut surtout connaître théoriquement le mécanisme de sa construction pour être à même de mettre les élèves en garde contre le nombre infini de préjugés qui ont jeté de si profondes racines dans le monde des *instrumentistes* de cette catégorie. Nous voudrions qu'un professeur du Conservatoire fût un homme instruit, bien au fait de l'harmonie, et qu'il eût de son instrument une connaissance théorique suffisante. Nous recommandons dans ce but l'excellent ouvrage de M. V. Mahillon sur l'*acoustique*. Nous voudrions aussi voir établir au Conservatoire un cours d'acoustique. Nous pourrions écrire des volumes pour exposer les erreurs qui se transmettent aujourd'hui de professeur à élève. Notre cadre ne le permet pas.

Nous nous élèverons d'abord, car c'est notre plus grand grief, contre la suppression des trompettes dans nos orchestres de théâtre. Ce mal envahit même nos orchestres de symphonies, car il fait tache dans les admirables exécutions que l'illustre directeur du Conservatoire offre chaque année aux élus des concerts de notre école de musique. La brillante, la belle, l'énergique, la puissante trompette est remplacée dans nos exécutions musicales par le vulgaire cornet à pistons ; l'instrument pour lequel Handel, Bach, Gluck, etc., ont écrit des rôles admirables, est suppléé par un instrument de guinguette ! Questionnez un chef d'orchestre, il se plaindra avec vous de cet abus regrettable, mais sa volonté s'arrêtera là, elle se brisera contre le parti pris, contre l'usage établi.

Dans son traité d'instrumentation, M. Gevaert déplore, lui aussi, cette erreur. « De nos jours, ce bel instrument est à peu près abandonné, » etc., page 83. Nul n'est mieux à même de réformer cette habitude.

La trompette est, on le sait, un tuyau de forme cylindrique sur la plus grande longueur; l'épanouissement conique du pavillon ne commence guère qu'au dernier tiers environ de sa longueur. Par suite de cette longueur, on fait usage sur cet instrument de sons qui s'élèvent jusqu'au 12^e harmonique. Handel même a écrit des parties qui s'élèvent jusqu'au 16^e.

Le cornet est un instrument beaucoup plus court, de forme conique d'un bout à l'autre et, par suite de sa longueur moindre, l'harmonique 8 termine la série des sons à l'aigu.

La différence dans la forme du tube engendre celle du timbre. La *cylindricité* (si l'on nous permet ce terme) la cylindricité du tube produit l'éclat et celui-ci est, dans certaines limites, d'autant plus brillant que le tube est plus long. Le cône produit le son doux opposé à l'éclat. Pour produire de l'éclat sur un cornet à pistons, il faut écraser l'air, forcer le son; pour donner de l'éclat sur la trompette, il faut souffler naturellement. Dans le premier cas, l'instrument sort de sa nature, le son est mauvais, vulgaire; dans le second, le son prend un timbre dont il serait difficile de définir l'incomparable beauté. Au théâtre de la Monnaie, on a substitué au cornet à pistons des trompettes en *si bémol* construites en tuyau cylindrique comme les trompettes vraies, mais de largeur moindre et de façon que, lorsque la trompette jouerait la partie écrite, dans l'octave aiguë de la série des harmoniques, la trompette en *si bémol* jouerait dans son octave moyenne. Si l'on songe que l'éclat naturel des sons est d'autant plus brillant que la pression d'air est plus forte, il est évident que le partage du tuyau de la trompette en *si bémol* en huit parties aliquotes, ne peut rien avoir de comparable aux sons produits par la division en seize parties.

Après avoir interrogé les chefs d'orchestre, si nous prenons l'avis des artistes, on vous répondra : nous ne pouvons jouer la trompette, puisque dans certains opéras-comiques, il nous faut aussi jouer le cornet à pistons; et le cornet étant un instrument avec lequel nous pouvons gagner de l'argent en dehors du théâtre, nous préférons sacrifier la trompette au cornet, d'autant plus qu'il est quasi impossible de jouer également bien des deux instruments.

Ceci est une objection juste. Si le fait existe réellement, c'est aux chefs d'orchestre, à ceux-là mêmes qui devraient être le plus intéressés à l'exécution exacte des chefs-d'œuvre de l'art musical, que nous devons la situation qui conduira infailliblement à l'oubli total de la trompette, l'une des plus belles voix de l'orchestre symphonique.

Après avoir pris l'avis des directeurs et des chefs d'orchestre, il nous semble cependant que s'il se produisait, à Bruxelles, des artistes sérieux jouant de la trompette, ces messieurs n'auraient pas besoin de chercher en dehors de Bruxelles des moyens d'existence; et nous sommes persuadés, en présence de l'administration intelligente du théâtre de la Monnaie et des connaissances musicales des directeurs, que l'objection sérieuse sur laquelle est basé le refus des artistes de jouer de la trompette serait prise en

sérieuse considération, d'autant plus que le programme de l'orchestre mentionne parfaitement la différence. En effet, nous y lisons que l'orchestre compte *deux trompettes* et *deux cornets à pistons*.

*
**

Passons aux *cors*. Que voyons-nous généralement? Il ne faut pas de grandes connaissances pour s'assurer que toutes les parties du cor, dans toutes les œuvres, sont généralement transposées par les artistes pour le cor en *fa*. Naturellement ces transpositions ne sont possibles que pour le cor chromatique à pistons, et qu'est-ce que le cor chromatique à pistons? Voici: Le cor est un instrument muni de tons de rechange dont le plus élevé est le ton de *si b*. Au moyen d'allonges on baisse successivement le cor de demi-ton en demi-ton et on parvient à produire ainsi la série d'harmoniques convenables à la tonalité du morceau. Ainsi, si le morceau est en *fa* on adopte le ton de *fa* sur le cor, et on a à sa disposition les harmoniques en relation plus ou moins exacte avec la tonalité de *fa* employée. A l'aide de l'introduction de la main dans le pavillon, il se produit un abaissement qui fait que les harmoniques naturels peuvent s'exécuter, mais en sons bouchés, un demi-ton plus bas que les harmoniques au naturel. Pour produire une succession diaphonique (qui n'est possible que dans l'octave aiguë), il faut naturellement un mélange de sons ouverts et de sons bouchés dont l'effet n'est pas précisément agréable. (Les sons bouchés sont une précieuse ressource pour produire certaines sonorités étranges voulues par le compositeur dans une situation donnée; mais lorsque ces sons bouchés se produisent sans motifs dans un chant ou une gamme, ils nous font involontairement penser à un chanteur qui entremêlerait ses notes claires de sons émis avec le nez bouché. Qu'on nous pardonne la vulgarité de la figure en présence de la clarté qu'elle donne à notre pensée.)

Voilà pour le cor simple.

Le cor à pistons a changé tout cela. Le mécanisme des pistons permet d'abaisser instantanément la série des harmoniques non-seulement d'un demi-ton (2^e piston), mais d'un ton (1^{er} piston) et d'un ton et demi (3^e piston). A l'aide même de l'emploi simultané de plusieurs pistons, l'artiste a à sa disposition des abaissements de 2, 2 1/2, 3 tons. Le mélange des harmoniques de l'instrument naturel et des harmoniques obtenus par l'emploi des pistons fournit une étendue chromatique complète de près de quatre octaves d'une justesse qui n'est pas absolue, mais suffisante lorsque l'instrumentiste est bien doué du côté de l'oreille et qu'il peut suppléer par la souplesse de l'embouchure aux légères atteintes à la justesse *rigoureuse* qui résultent de l'emploi *simultané* des pistons.

Toutes les parties de cor des œuvres anciennes sont écrites pour le cor simple, c'est-à-dire que le compositeur évitait les notes qui n'existaient pas sur cet instrument. De nos jours encore, *sous prétexte* que le cor à pistons n'a pas le son du cor simple, beaucoup de jeunes compositeurs se soumettent à l'obligation d'écrire pour l'instrument primitif. Mais qu'arrive-t-il? Nous l'avons déjà dit : à l'orchestre ces parties sont immédiatement transposées par le cor en *fa* chromatique.

D'où provient cette préférence pour le ton de *fa*. Elle pro-

vient de ce que ce ton est, comme timbre, comme étendue et comme facilité, le plus beau du cor. C'est le ton moyen de l'instrument et c'est avec raison qu'il reçoit la préférence des artistes.

Mais alors, dira-t-on, pourquoi constate-t-on si souvent que les cors ne sont pas justes ? Pourquoi, en employant un cor chromatique dont, d'après ce que vous dites, la justesse doit être satisfaisante, entendons-nous si souvent, comme au cor simple, un mélange de notes bouchées et de notes ouvertes ? Pourquoi encore les cornistes ne trouvent-ils pas de bons instruments à leur goût ?

Pourquoi ? C'est tout simplement, comme nous l'avons dit plus haut, parce qu'ils ne savent pas accorder leur instrument. L'on va se récrier, et pourtant c'est la vérité pure, et nous le prouvons.

Les cors simples sont construits en *si b* avons-nous dit, et ils ont autant de tons de rechange qu'il y a de demi-tons chromatiques dans la gamme. Cela était nécessaire.

Mais le cor chromatique ayant une étendue d'intervalles chromatiques non interrompus, tous ces tons ne sont plus nécessaires. Nous venons de voir, et nous pouvons constater tous les jours, que nos artistes se servent presque exclusivement du ton de *fa*. Lors de l'introduction des pistons, les facteurs ont simplement appliqué au cor un appareil de pistons, et les abaissements que ces appareils devaient produire ont naturellement dû être calculés pour le ton le plus élevé de l'instrument et de manière à pouvoir, à l'aide d'une coulisse adaptée à chaque piston, s'allonger proportionnellement à l'abaissement du tube principal de l'instrument par le ton de rechange. Cela se conçoit aisément. L'intervalle de ton sur la contre-basse à cordes est beaucoup plus grand que sur le violon. De même, le ton d'un instrument en *la* demande un tuyau plus long que pour un instrument en *si b*. et ainsi de suite proportionnellement. Mais il arrive qu'avec le ton de *fa* sur le cor, la coulisse des pistons ajoutée pour le ton de *si b*. n'est plus assez longue pour être tirée à la longueur voulue par le ton de sorte, que toutes les intonations fournies par les pistons sont trop hautes; d'où nécessité pour l'artiste de l'introduction de la main dans le pavillon, et production inévitable de l'amalgame désagréable des sons bouchés et ouverts.

Quel est le remède à cette situation déplorable ? Il est des plus simples. Les cors chromatiques étant généralement employés en *fa*, et ce ton permettant, grâce à la transposition, de jouer toutes les parties de cor anciennes, le mal disparaîtrait absolument par l'accord primitif de *fa* des tubes additionnels appliqués aux pistons pour produire les abaissements requis et par conséquent il suffirait de construire les cors chromatiques en *fa* en non en *si bémol*.

L'allongement proportionnel des tubes additionnels avec le ton adapté aux instruments à tons de rechange (cors, cornets, trompettes,) n'est pas suffisamment enseigné dans nos écoles de musique, et pourtant sans la connaissance exacte de la théorie de l'accord, la justesse n'est pas possible. Combien de fois n'avons-nous pas remarqué des artistes jouant avec des tons différents sans toucher aux coulisses des pistons ! Voyez pourtant où cela peut conduire.

Le diapason donne le *la*, celui qui joue la trompette veut accorder son instrument, il se sert du ton de *mi bémol*; que devra

l-il faire pour se mettre d'accord ? Donner son *fa dièze* lequel s'obtient avec le 2^e piston. Le tube additionnel de ce piston n'étant pas allongé suffisamment pour le ton de *mi bémol*, le chef d'orchestre de crier : M. le trompette, vous êtes trop haut. L'artiste s'empressera de rétablir l'unisson, non pas en établissant la relation nécessaire entre les pistons et le ton principal, mais en tirant la coulisse d'accord de l'instrument. L'unisson établi, le chef satisfait, on commence et le trompette joue faux à son grand étonnement et à celui de son chef. Récemment, nous avons été témoins du fait suivant : un professeur accorde l'instrument de son élève. Cet instrument construit au diapason élevé requiert un allongement de cinq centimètres pour obtenir l'unisson avec le *la* du piano, des pistons on s'en inquiète peu, aussi renonçons-nous à décrire la cacophonie produite. Le professeur en retournant chez lui s'est probablement demandé comment il se faisait que jouant passablement juste à la leçon, son élève avait joué si faux en public !!!!!

Un chef d'orchestre, vérifiant l'accord des instruments employés pour la première fois dans son orchestre, devrait avoir à sa disposition un instrument à sons fixes, à l'aide duquel il pourrait vérifier non-seulement la justesse de l'instrument naturel, mais encore la justesse de l'abaissement que doit produire chaque piston avec le ton de rechange employé. Les instruments à cordes peuvent très-bien s'accorder sur un *la*, parce que cette note est l'une des cordes à vide de tous les instruments à cordes de l'orchestre, mais il n'en est pas de même des instruments à vent à pistons. Nous l'avons dit, les *LA* peuvent être parfaitement à l'unisson et toutes les autres notes fausses.

Quant aux instruments en bois, il faut absolument qu'ils soient accordés à un diapason unique et chacun des trous accordé chromatiquement, non d'après l'oreille, mais d'après le système du tempérament fixe en se basant sur un instrument bien accordé. On peut, en retirant l'anche ou le tuyau, compenser de légères différences de diapason, mais l'effet ne donne que sur les notes les plus rapprochées de l'embouchure pour décroître progressivement au fur et à mesure qu'on se sert des trous qui s'en éloignent.

Les trombones sont également construits comme les trompettes, avec des tuyaux de forme cylindrique terminés par un cône dont le développement n'occupe environ que le dernier tiers de la longueur totale. C'est ce qui explique la ressemblance entre le timbre de la trompette et celui du trombone, question de perce et de longueur où la matière n'a absolument rien à voir, QUOI QU'EN PENSE LA GÉNÉRALITÉ DES MUSICIENS qui vont même jusqu'à qualifier l'éclat particulier dont jouissent les instruments à forme cylindrique de timbre cuivré. La trompette en bois qui figure au musée du Conservatoire, construite expressément pour la démonstration de cette vérité et qui est à la disposition des incrédules, prouve à l'évidence que quelle que soit la nature des parois de l'instrument (or, argent, cuivre, bois, etc., etc.), pourvu qu'ils soient suffisamment rigides et lisses, le timbre est semblable pour des tuyaux de forme identique.

Les parties d'orchestre sont écrites ordinairement pour trois trombones, l'alto, le ténor, la basse. Ces parties s'exécutent le plus souvent sur trois trombones ténors, c'est une erreur, au moins pour la partie basse. La partie d'alto peut

se jouer sur le trombone ténor et par suite elle s'exécute constamment dans la partie aiguë de cet instrument, ce qui ne dépare point, au contraire; le mordant provenant de la tension de la colonne d'air ne fait qu'ajouter au timbre naturel du trombone. Mais il serait préférable d'exécuter la partie de basse sur un trombone basse en *fa* construit à la quarte juste inférieure du ténor, non pas dans le but d'augmenter l'étendue de la famille, mais pour exécuter dans une région moyenne où le timbre brille avec toute sa pureté, les notes graves que le trombone ténor n'atteint qu'avec difficulté et avec une altération très-sensible du timbre.

Une autre modification est encore à souhaiter pour les trombones, mais elle ne porte que sur la forme. Il est prouvé aujourd'hui « parmi les gens sensés » que *la forme des instruments n'a aucune influence sur le timbre*, que les tuyaux pliés sur eux-mêmes, d'une certaine façon, ont le même timbre et la même intonation; nous disons « parmi les gens sensés, » parce que malgré la preuve du contraire, l'idée de la nécessité de la forme du trombone à coulisses subsiste toujours.

On connaît le mécanisme de ce dernier trombone et la nécessité pour le libre fonctionnement de celui-ci d'avoir une longue partie droite devant l'exécutant, afin de permettre les grands allongements dont il a besoin. Mais, aujourd'hui, que ces allongements se font à l'aide de pistons, il est absolument nécessaire que l'ancienne forme disparaisse, d'abord parce qu'elle est incommode à l'orchestre, et ensuite parce que la longueur de cet instrument pèse si fortement sur la main gauche, que le mouvement de cette main en est paralysé en grande partie dans les pressions différentes qu'elle doit exercer par l'embouchure sur les lèvres.

Il existe des formes de trombones où ces deux défauts sont évités, celle surtout où le pavillon est posé dans une position verticale avec les pistons placés parallèlement au pavillon. Mais telle est la force de l'habitude qu'un trombone de cette forme n'aurait aucune chance d'être admis auprès de certains artistes. Ce ne serait plus un trombone, puisqu'il n'en aurait pas la forme. Tel est leur jugement, et il serait impossible de les en faire revenir.

Jetons maintenant un coup d'œil sur le dernier des instruments à vent qui nous reste à examiner : *la basse*.

C'est le *tuba* en *si bémol* que nous trouvons employé partout pour remplir cette partie et c'est à tort, car le *tuba* en *si bémol* devient mauvais dans son octave grave par suite de l'emploi simultané des pistons devenu indispensable dans cette région, et parce que ses proportions ne sont pas assez larges pour atteindre les notes graves avec facilité. Il suffit d'accorder une légère attention à une partie semblable exécutée à l'orchestre pour s'apercevoir que la plupart des notes graves employées manquent de largeur et n'ont aucun caractère. Les parties écrites pour cet instrument le furent originellement pour l'ophicléide, et comme le *tuba* remplace ce dernier, on s'est habitué à jouer sur celui-ci les parties écrites pour celui-là. Mais, aujourd'hui, que la facture a fait des progrès et que nous possédons des *bombardons*, nous ne comprenons pas que l'emploi du maigre *tuba* soit plus longtemps toléré. Notons que le *bombardon* *n'est pas destiné à faire plus de bruit, au contraire*. Jouant dans sa région moyenne, l'instrumentiste pourra modifier son souffle et le

ménager de façon à obtenir une douceur, une rondeur de son que le plus habile artiste jouant du *tuba* ne pourrait obtenir.

A cause de son importance nous traitons à part un dernier point :

On nous a demandé souvent si nous étions partisans du *cor simple* que l'on cherche de nouveau à substituer au *cor chromatique*. Nous répondons carrément *non*.

C'est une erreur à collectionner avec les autres, c'est peut-être l'erreur la plus répandue de croire que le timbre du *cor chromatique* diffère de celui du *cor simple*. Le *cor simple* produit d'autres harmoniques en ajoutant des tuyaux supplémentaires. Le *cor à pistons* produit d'autres harmoniques en ajoutant, à l'aide d'un mécanisme très-simple, des tuyaux qui remplissent absolument le même rôle que les tons de rechange. Dès lors, d'où pourrait provenir la différence?

Quel est l'avantage du *cor simple* sur le *cor chromatique*? Le son étant le même, il n'y en a aucun, tandis qu'au contraire, le *cor chromatique* a sur le premier l'avantage de pouvoir se passer de tous les tons de rechange dont le *cor simple* ne peut se dispenser et d'avoir une étendue complète en sons homogènes.

Rien n'excuse nos jeunes compositeurs lorsqu'ils cherchent à imiter *en cela* les anciens maîtres. Si ceux-ci avaient connu les *cors chromatiques*, il est certain qu'ils auraient écrit leurs parties autrement; et dès lors, nous ne voyons pas quelle est la raison qui pousse nos contemporains à limiter leur inspiration aux bornes assignées aux anciens par l'étendue incomplète de leurs instruments.

RÉAL.

BAVARDAGES.

L'énorme Palais de justices achève, engloutissant les années et les millions; on commence heureusement à se préoccuper de la partie ornementale. Nous avons eu l'occasion de voir dans l'atelier du sculpteur Cattier la maquette de trois Chimères colossales destinées à des avant-corps. M. Cattier a très-bien rendu l'animatité fabuleuse de ces composés d'aigle et de lion; les têtes ont particulièrement de l'expression. Il n'en est pas moins singulier qu'on demande à la sculpture contemporaine de pareils attributs, restes conventionnels d'un symbolisme inintelligible pour les hommes d'aujourd'hui; leur application à un palais où doit se donner la justice achève de rendre la chose plus singulière encore.

La justice n'a rien de chimérique; elle est positive, au contraire, et doit tendre à l'être de plus en plus. N'était-il pas naturel de mettre à la place des Chimères, commandées à M. Cattier, des attributs en rapport avec les idées que la justice éveille dans l'esprit? Mais non, on suit aveuglément la routine, on accepte des symboles sans les discuter, c'est la confusion des confusions. Il est bien entendu que le sculpteur ne peut être rendu responsable de la bévue; M. Cattier a fait preuve, au contraire, de bon sens artistique, plus d'une fois, notamment dans son groupe naturaliste des *Ouvriers*, formant le socle du monument Cockerill.

Il est à regretter que la direction des Beaux-Arts n'ait pas son mot à dire dans les grandes constructions nationales; M. Jean Rousseau, esprit judicieux, érudit subtil, vrai flamand en art, eût certainement protesté contre les malencontreuses Chimères.

— Le règlement du Salon de Paris en 1878 est le même que celui de la dernière Exposition, sauf pour la date d'ouverture qui est fixée au 15 mai.

— Les autorités du British Museum viennent de publier un *catalogue historique des cartes à jouer*, rédigé par le docteur W. H. Willshire. L'idée populaire que les cartes ne

datent que du temps de Charles VI (1390-1400), est absolument détruite, quoique l'auteur ne se prononce pas complètement en faveur de ceux qui attribuent aux cartes une origine orientale.

— On vient d'inaugurer, dans le cimetière de Parnes, le monument élevé à la mémoire de Henri Monnier.

— La nouvelle salle des antiquités américaines vient d'être ouverte au Louvre. Elle comprend une très-grande quantité d'objets provenant de nombreuses fouilles faites dans différentes parties du sol américain.

— Une exposition des beaux-arts est ouverte depuis quelque temps à Neuilly-sur-Seine. Cet essai a parfaitement réussi, et plusieurs artistes de talent y ont pris part; on n'y compte pas moins de 200 objets d'art exposés.

— Deux jolis mots tombés de bouches « haut placées : »

Un artiste jeune encore mais de sérieux talent sollicitait une chaire récemment vacante à l'Académie de peinture. La place lui fut promise. Mais sa nomination tardant, il se rendit chez le très-puissant prometteur qui lui répondit : « Quand vous êtes venu l'autre jour, vous n'aviez nul rival; aujourd'hui vous en comptez plusieurs, et parmi eux des GENS DÉCORÉS...; et, dame, vous comprenez... »

L'artiste en court encore !

Et d'un !

Un pauvre diable de peintre est condamné par le tribunal pour menace de mort « avec emblème. » Son défenseur, pour expliquer la présence d'un revolver dans la poche de son client, déclare qu'il revenait de la campagne où il était allé peindre d'après nature. A peine avait-il achevé que le juge se renversant dans son fauteuil éclata de rire follement et s'écria : « D'après nature! qui donc va peindre d'après nature à cette saison ? »

Bon juge, va ! qui croit sans doute aussi que les effets de neige se peignent dans l'atelier d'après une paire de draps-de-lit.....

Et de deux !

— C'est *Monsieur Sarah Bernhardt* qui est chargé du buste de *Félicien David*, pour le Musée de Versailles. On nous assure que Falguières la remplacera, entre temps, aux Français.

GAZETTE MUSICALE ET THÉÂTRALE.

M. LABORY, chef de musique des carabiniers, de S^{te} Marie d'Oignies, de Mariemont et de quatre ou cinq corps d'harmonie et de fanfares devenus célèbres sous sa direction, vient d'obtenir deux nouveaux succès : la 1^{re} mention sur 43 concurrents pour la cantate de Rubens et le 1^{er} second prix sur 39 partitions au concours de Lille. Il y a trois ans il avait obtenu en France une distinction analogue.

Bien que fort jeune encore et malgré le temps considérable que lui prennent les sociétés qu'il dirige, M. Labory a déjà à son actif un nombre considérable de compositions. En 1869, il fit représenter plusieurs fois, aux théâtres de Louvain et de Namur, un opéra en 2 actes qui eut du succès. En 1870, son *Te Deum* eut trois auditions à Louvain et fut choisi pour être exécuté en Angleterre à l'occasion du rétablissement du prince de Galles.

Il se perfectionna ensuite sous la direction de MM. Fétis et Gevaert.

Auteur de plus de 200 morceaux de musique militaire, il dirige une publication musicale mensuelle qui a beaucoup de vogue.

M. Labory a pris part à trois concours comme directeur. Il y a obtenu les premiers prix, à l'unanimité.

Voilà certes une carrière honorable et bien remplie, et, le croirait-on, M. Labory n'a que 34 ans. Nul doute qu'un brillant avenir ne lui soit réservé.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE. — Les adieux de M^{lle} Minnie Hauk dans la *Traviata* lui ont valu rappels et bouquets

(sans chuts cette fois). N'est-ce pas chose singulière ? Presque toutes les chanteuses qui déburent sur notre scène sont accueillies froidement *pour ne pas dire plus*, et lorsqu'elles quittent Bruxelles, elles sont souvent suivies des regrets de ceux-là mêmes qui les ont critiquées. M^{lle} Derivis était souvent l'objet des manifestations inconvenantes de certains abonnés. M^{mes} Fursch-Madier et Bernardi sont devenues, et à juste titre, les idoles de ce même public qui leur refusait d'abord ses applaudissements. M^{lle} Minnie Hauk n'est appréciée que depuis l'annonce de son départ. A quoi cela tient-il ? Ne serait-ce pas à la prétention de certains *dilettantes* (?) de passer pour des *connaisseurs* !! ? Ne s'y connaissant nullement, ils se montrent difficiles lors des débuts. Ne vaudrait-il pas mieux encourager les nouveaux venus par une attitude sympathique, quitte à manifester son mécontentement lorsqu'après un temps raisonnable, l'acteur a fait preuve d'incapacité ?

La reprise d'*Hamlet* a pleinement satisfait le public. M. Devoyod s'est fort bien tiré du rôle d'Hamlet auquel il a imprimé un cachet personnel. Il a été rappelé après chaque acte. M^{lle} Hamakers (Ophélie) a parfaitement réussi comme virtuose, mais ni le physique, ni les aptitudes de notre prima-donna ne se prêtent au côté diaphane, sensible et poétique du rôle. Ces quatre interprètes sont fort convenables, surtout M^{lle} Bernardi. M. Queyrel a eu un grand succès !! de costume au 2^e acte.

ALCAZAR. — L'enthousiasme excité par M^{me} Judic dans l'*archiduc* s'est encore accentué dans la *Chanteuse par amour* et les *Charbonniers*. La première, un monologue assez insignifiant en lui-même, devient charmant dans la bouche de la spirituelle et piquante Judic. Les *Charbonniers*, à part quelques longueurs, sont une amusante petite scène prise sur le vif et jouée d'une manière ravissante par M^{me} Judic et M. Descamps. Rien de plus comique que ces discussions amenées par un soufflet et se terminant par un mariage.

L'animosité de la concurrence est la cause du soufflet. Charbonnier et charbonnière, la figure barbouillée de noir, viennent exposer leurs plaintes au commissaire. Revenus plus tard, lavés et endimanchés cette fois, ils ne se reconnaissent pas et se font les avances les plus tendres. Un bon mariage concilie tout.

M^{me} Judic et M. Dechamps ont saisi admirablement toutes les nuances du caractère auvergnat et lui communiquent ce cachet comique et plein de finesse auquel il est impossible de résister. Leur succès a été tel qu'on pouvait s'y attendre. Parfaitement secondés par Lauret, ils ont excité des rires non interrompus, et le public les en a payés par des applaudissements et des rappels.

M. Humbert, obligé d'interrompre les succès des *Cloches de Corneville*, a eu la bonne idée de donner le dimanche des *représentations diurnes* de cette opérette. Cette tentative a parfaitement réussi. La foule a répondu avec empressement à son appel et il encaisse de fructueuses recettes. — M. Humbert compte jouer cette année *Fanchon la vieilleuse*, musique de M. Marneffe, de Liège, livret d'Emile Bauvin.

THÉÂTRE DU PARC. — M^{me} Micheau, elle aussi, tient son succès. Les *Demoiselles de Montfermeil*, du regretté Barrière, procurent une de ces bonnes soirées qui font tant de bien en se reposant des affaires sérieuses, en désopilant la rate et forçant le public à se tordre de rire. Les trois actes vont en gradation. Heureusement qu'il n'y en a pas un quatrième. Ou n'y pourrait résister. L'analyse de la pièce serait trop longue pour le cadre de ce compte rendu. Citons en passant la scène où Cécile consulte le notaire Tremolin et lui raconte en balbutiant l'accident qui lui est arrivé au bal (une chute malheureuse par une éclaircie de la lune). Le notaire comprend mal ses explications, s' imagine qu'elle a commis une faute dont les conséquences l'inquiètent. Il en résulte des quiproquos désopilants. La pièce renferme encore plusieurs autres scènes aussi réussies. L'interprétation est fort bonne. M^{mes} Massue, Laugier et Besnier comprennent

fort bien le caractère piquant de leurs rôles. M. Lebrun, toujours simple, ne forçant jamais la note, n'en est pas moins comique et amusant. M. Mesmaker lui tient tête dans le genre grime.

Enfin le jeune Henri est un gommeux bien trempé. Qu'il se garde des exagérations et il sera parfait.

Les toilettes *chic* de M^{me} Massue ont fait impression sur le beau sexe.

Le THÉÂTRE MOLIERE a donné cette semaine: la *Papillonne*, de Victorien Sardou, la *Pluie et le beau temps*, de Léon Gozlan, l'*Ul Dièze*, de Eug. Grangé et Moineaux, trois pièces des plus gaies, très-convenablement jouées par M^{mes} Jaillet, Marie, Georges, Prével, etc. et par MM. Jazon, Charlet, Mathieu, Florval, etc. L'on annonce pour la semaine prochaine un fort joli spectacle qui ne peut manquer d'attirer beaucoup de monde.

L'*Étourneau*, de Bayard et Laya, *Midi à quatorze heures*, de Ch. Barrière, *Chez une petite dame*, de Monnier et Martin.

Le premier CONCERT POPULAIRE a eu lieu dimanche. Nous avons constaté avec beaucoup de plaisir le succès obtenu par l'admirable *Symphonie en ut mineur*, de Beethoven. A part un certain manque de précision dans le grand trait des violoncelles, l'exécution avait justifié pleinement le rappel dont M. Dupont a été l'objet. L'ouverture des *Maîtres Chanteurs*, de Wagner, a été parfaitement rendue aussi, et le public, qui comprend de mieux en mieux cette œuvre grandiose, lui rend la justice qui lui est due. La 1^{re} *Suite d'orchestre*, de Massenet, ne nous a pas semblé aussi heureuse que les autres compositions du maître, exécutées à Bruxelles. Elle renferme des passages très-remarquables, des détails d'orchestration charmants et même des idées originales, mais le grand souffle de l'inspiration y semble faire quelque peu défaut. M^{me} Jaëll-Trautman a exécuté deux morceaux de piano, le concerto avec orchestre, de Saint-Saëns, et les variations de *Don Juan*, pour piano solo.

Le moderato du concerto renferme deux motifs: le premier très-beau et très-développé, l'autre, d'une forme rapsodique un peu terne. Le retour du premier motif en un tutti fort brillant n'est pas amené de la manière habituelle, mais il faut laisser la liberté aux auteurs. L'andante est assez vague, mais plein de poésie. Le motif du finale manque un peu de distinction. En somme, beaux détails d'orchestration, mais invention moins digne d'éloges que les œuvres symphoniques du maître. Quant à M^{me} Jaëll, elle possède une virtuosité prodigieuse, mais, comme tant de virtuoses, elle néglige le grand style musical pour transformer le piano en un instrument de gymnastique. Le morceau sur *Don Juan* a été un vrai massacre de cette belle musique, pas de style, pas de rythme, un fouilli inextricable de notes, de gammes et de traits merveilleusement exécutés, mais de *musique*, absence complète.

La première de *Paul et Virginie* a eu beaucoup de succès. Pouvait-il en être autrement? La direction, qui fait grandement les choses, s'est surpassée. La mise en scène est charmante, certains décors sont des œuvres d'art. Le naufrage du *Saint-Géran* laisse loin derrière lui le vaisseau de l'*Africaine* et suffirait à lui seul pour attirer la foule. La danse piquante de la Bamboula, pittoresquement encadrée par le splendide décor du 2^e tableau, compte parmi les choses les mieux réussies. *Paul et Virginie* tiendra longtemps l'affiche.

C'était une entreprise hardie que celle de transformer en libretto le sentimental récit de Bernardin de Saint-Pierre. Il eût fallu un talent tout exceptionnel pour éviter les douces fadeurs, la simplicité maniérée qui forment les écueils d'un semblable sujet. MM. Barbier et Carré ont fait leur possible. Mais, hélas! nous ne pouvons dire qu'ils y ont réussi. La musique de V. Massé cadre bien avec les paroles. C'est une suite de jolies petites mélodies revêtues d'une orchestration assez primitive. L'auteur aurait pu relever par de jolis détails d'accompagnement, par des combinaisons ingénieuses de timbres, ce qu'il y a de monotone et d'inco-

lore dans sa musique, ce qu'il y a d'insipide dans le sujet. Il aurait donné ainsi à son opéra la couleur locale qu'il comportait. Toute la jeune école française en eût agi de la sorte. M. Massé s'est privé de ce puissant auxiliaire.

Le public semblait plongé dans une douce langueur, que seuls, la « Bamboula » et la chanson du « tigre » ont secouée. Il a surtout marqué de ses applaudissements la romance de Virginie: « Nous marchions cette nuit », les deux airs de Domingue « N'envoyez pas le jeune maître » et « l'oiseau s'envole », le grand duo de Paul et Virginie, la chanson de Meala, « la lettre et la vision. »

M^{me} Bernardi et M. Dauphin ont eu la palme au point de vue de l'interprétation. M. Bertin convient fort bien pour le rôle de Paul. M. Devoyod donne de la physionomie au personnage peu important de M. de Sainte-Croix. Reste M^{me} Fouquet (Virginie). Nous ne saurions porter un jugement définitif sur cette cantatrice. Il faut lui laisser le temps de calmer ses émotions. Constatons toutefois qu'elle semble posséder des qualités solides et qu'elle a su se faire applaudir à diverses reprises.

Le THÉÂTRE DES GALERIES a eu la main heureuse en montant la *Belle Gabrielle*. Le drame d'Aug. Maquet est une de ces pièces populaires dont toute les reprises sont saluées par une recrudescence de la faveur populaire. La direction n'a rien négligé pour se mettre au niveau des splendeurs de la mise en scène moderne. Les décors sont tous fort beaux mais il faut mettre hors de pair le tableau de l'orangerie de Fontainebleau. Les costumes sont très-riches. La belle Gabrielle, entre autres, porte plusieurs costumes brodés d'un modèle charmant. L'entrée de Henri IV dans Paris, précédé d'un nombreux cortège et accompagné de quatre cavaliers armés de pied en cap est une de ces scènes qui ne manquent jamais leur effet. L'interprétation d'ensemble est très-satisfaisante. Citons particulièrement M. Candèilh qui a beaucoup amusé le public et joué avec beaucoup de talent, MM. Barbe, Harville Paggi, Billaut, Garniers, M^{mes} Pazza, Laurent et Wilhem. La *Belle Gabrielle* fera de fructueuses recettes.

— Voici le programme de la première séance de musique de chambre organisée par MM. Samuel, Cornélis et Jacobs, avec le concours de M^{me} Cornélis-Servais, et qui sera donnée mardi prochain, à 8 heures du soir, en l'ancienne salle Murrugg.

1. *Trio* (op. 99), pour piano, violon et violoncelle, — Schubert.
2. *La Viollette, Mignon*, mélodies. — E. Mathieu.
3. *Adagio. Intermezzo*, extrait de la sonate (op. 7). — Ed. Samuel.
4. Impromptus pour violon et piano. — Aug. Dupont.
5. *L'Amour d'une femme*, cycle de mélodies. — Schumann.
6. *Noveletten*, trio pour piano, violon et violoncelle. — N.-W. Gade.

COULISSES PARISIENNES.

L'Opéra a repris la semaine dernière *le Roi de Lahore*. Soirée triomphale pour les auteurs, les interprètes et la direction.

L'œuvre de Massenet est grande, forte, saine.

Elle est et restera au répertoire.

M^{lle} De Reszké, MM. Lassalle et Vergnet ont été acclamés par différentes reprises.

Acclamés aussi le décor et le ballet du 3^e acte. C'est une merveille de mise en scène.

Le premier début de M^{lle} Richard a eu lieu dans la *Favorite*. Cette jeune artiste (elle n'a même pas vingt ans) a parfaitement réussi. Son succès a été aussi spontané que complet.

Honneur aux maîtres qui produisent de pareils sujets; j'ai nommé: *Roger* et *Obin*, tous deux de l'Opéra de Paris.

M^{lle} Richard continuera ses débuts dans la *Reine de Chypre*.

Vers la fin du mois, apparition du fort ténor Sellier, sortant également de notre Académie de musique, où il a remporté un premier prix de chant de la façon la plus brillante. Il débutera dans le rôle d'*Arnold*, qui semble avoir été écrit pour lui.

Talazac, qui a partagé le prix de chant avec Sellier, chantera la *Statue de Reyer* au *Lyrique*.

A propos du *Lyrique*, comment se fait-il que son directeur, M. Vizentini, ne songe pas à utiliser M^{lle} Ramelli pour l'une ou l'autre création *imporiante*.

M^{lle} Ramelli fait partie de sa troupe, et il ne lui donne que des rôles insignifiants.

Tel est parfois médiocre au second rang, qui brillerait au premier. Certes, M^{lle} Ramelli est l'un des sopranos les plus complets et les plus brillants de Paris. Sa voix, d'une étendue extraordinaire, est à la fois forte et douce, vibrante et moelleuse, et vocalise vertigineusement. Sa diction, son style, son émission, tout en elle révèle la belle nature secondée par le grand art.

Ainsi on dit que Cantin a réengagé tous ses artistes jusqu'en 1900, à condition qu'ils ne chanteront plus que les *Cloches de Corneville!*...

Voilà un *plan-que-tu* devrais suivre, me dit l'autre jour Vachot, l'heureux auteur du *Pari de Chalamel*, qui sert de lever de rideau aux *Cloches*.

J'accepte avec gratitude le mot et le souhait de l'ami Vachot, souhait que je lui rends du reste, pour son *Chalamel* qui fera le tour de Belgique, comme il fait celui de France.

Aux *Variétés*, la *Cigale* ou *Céline Chaumont*.

Grand, immense succès. Mais aussi, quelle adorable artiste!... Et comme elle est secondée par Dupuis, Léonce, Lassouche, Pradeau, Baron, Aline Duval et la gracieuse Berthe Legrand.

Vrai, on ferait quelques centaines de lieues pour applaudir, admirer, rêver cette *petite Cigale!*

La *Tzigane* fournit des recettes plantureuses à M. Köning. Zulma-Bouffar, Ismaël et Berthelier font trépigner la salle de la *Renaissance*.

Une intéressante débutante au minois agaçant que M^{lle} Léa d'Asco.

Elle sera doublée par une débutante, non moins jolie, M^{lle} A. Ambre, sœur de la comtesse d'Ambroise.

Aux *Bouffes*: *La Petite Muette*, avec Peschard, Théo, Luce, Daubray et Jolly.

La partition de *Serpette* renferme des pages heureuses, que M^{me} Peschard, principalement, fait applaudir.

Encore une artiste d'avenir, qu'on me semble négliger, la jeune et spirituelle M^{lle} Luce.

L'*O péra-Comique* a fait une reprise magistrale de *l'Éclair*.

Enfin une victoire, mais que de défaites!

Bébé continue à faire joujou au *Gymnase*.

L'Ami Fritz et *Dora* ne quittent pas l'affiche du *Français* et du *Vaudeville*.

L'Odéon, les *Italiens*, les *Concerts Padeloup* et *Colonne*, etc., etc., à huitaine.

Un incident qui a jeté le trouble et la consternation dans les ménages artistes!

Un ténor, ayant été fort goûté sur l'une de nos scènes lyriques et actuellement professeur de chant, avait une affection particulière pour l'une de ses élèves au même titre.

Bref, l'intervention malheureuse d'une sage-femme...

La comparution des coupables devant la justice humaine.

Un incident qui a jeté le trouble et la consternation dans les ménages artistes!...

Les temps changent, mais... les ténors ne changent pas.

FÉLIX PARDON.

M^{lle} Marcus, qui s'était fait applaudir dans le *Voyage dans la Lune*, vient de partir pour Saint-Petersbourg, pour jouer *Jeanne, Jeannette et Jeanneton*.

M^{lle} Arnaud, MM. Trémoulet et Plain, obtiennent de grands succès au théâtre Prasin, à Nantes, où ils doivent créer incessamment *Paul et Virginie*.

M^{lle} Julie Bressolles est à Florence. Voici la dépêche de son directeur:

Débuts colossal de Bressolles dans Sonnambule. Vingt rappels. Engagée pour quinze représentations. E. P.

MAISON FÉLIX MONMAYEIN
DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSIERS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS
FABRIQUE
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES
VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS
Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux
PEINTURE SUR PORCELAINE
COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ
25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour, le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE. EXPOSITION D'AMSTERDAM
FABRIQUE SPÉCIALE
de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,
Meubles d'atelier anciens et modernes,
Panneaux, Chevalets d'atelier, de campagne
et de luxe, Boîtes à couleurs, Parasols,
Chaises, etc.
PLANCHES A DESSINS
Tés, Équerres, Couches, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. du Moniteur Industriel Belge.



COURRIER HEBDOMADAIRE

ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

46, BOULEVARD CENTRAL, 46
BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

ADMINISTRATEUR-GÉRANT : **Jules MEEUS.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 "
Étranger : id " 12 50
Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal, chez les principaux libraires.
A Londres, chez SAMPSON LOW and Co, 188, Fleet street, E. C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez ROZEZ, DECQ et à l'Office de Publicité, r. de la Madeleine;
Au bureau de la *Chronique* et chez SARDOU, Galeries-Saint-Hubert;
Chez LESCUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce, et chez ARMES, rue de Namur.

SOMMAIRE :

Causerie littéraire, C. Deulin de la Mouzelle. — *La lettre de la fin*, Henry Céard. —
Après une représentation de Rossi, Manfred. — *Croquis d'Automne*, Camille Lemonnier. —
Bibliographie. — *Gazette musicale et théâtrale*.

CAUSERIE LITTÉRAIRE.

Après ses excellentes éditions de Molière et de La Fontaine, M. Louis Moland entreprend à la librairie Garnier la publication des œuvres complètes de Voltaire avec notices, préfaces, variantes, table analytique, les notes de tous les commentateurs et des notes nouvelles, etc., etc. Cette édition ne le cède en rien aux précédentes pour la valeur du travail littéraire aussi bien que pour l'exécution typographique. Elle commence par le théâtre, dont quatre volumes ont déjà paru, contenant une quarantaine de pièces.

Le théâtre de Voltaire, il serait inutile de le dissimuler, a beaucoup perdu de son éclat. L'auteur d'une édition de ses chefs-d'œuvre dramatiques qui a paru chez Salmon en 1825, constate qu'à cette époque, sur vingt-huit tragédies que ce trop universel génie a composées, dix étaient encore au répertoire. Le temps, qui ne respecte pas les œuvres qu'on construit sans lui, en a depuis un demi-siècle singulièrement diminué le nombre. Aussi loin que remontent nos souvenirs, nous nous rappelons seulement avoir assisté à la reprise de trois pièces de Voltaire.

Il y a une quinzaine d'années, la Comédie-Française a représenté *Mérope* en été, sans grand fracas et, si nous avons bonne mémoire, c'est dans cette pièce qu'a débuté Worms. Vers la même époque, en 1862, l'Odéon a donné le *Comte de Boursofle*, une comédie en trois actes qu'on trouvera dans le tome deuxième sous le titre de *l'Echange*, et il le croyait si bien oublié qu'il l'annonça comme une pièce inédite. Enfin, plus récemment, au mois d'août 1874, le Théâtre-Français a repris *Zaïre* avec M. Mounet-Sully et M^{lle} Sarah Bernhardt. C'est le seul emprunt qu'ait fait au théâtre de Voltaire un directeur qui a pris à cœur, on le sait, de remettre la tragédie en honneur.

A quoi tient cet abandon si complet d'un écrivain dramatique que de son temps on ne craignait pas de placer sur la même ligne que Racine et Corneille? A bien des causes dont nous avons indiqué plus haut la première. Piron a dit qu'il jetait en bronze, tandis que Voltaire travaillait en marqueterie. Le bronze de Piron ressemblait à celui des cymbales : il contenait beaucoup d'étain, mais le mot sur Voltaire était absolument juste.

Songez que cette *Zaïre*, que Condorcet trouvait supérieure à *Athalie*, a été composée, de l'aveu de l'auteur lui-même, en vingt-deux jours. Je sais bien qu'il ne s'agit que de ce qu'il appelait la grosse besogne, mais cette prodigieuse facilité ne s'accorde pas avec la réflexion qu'exige un ouvrage aussi considérable qu'une tragédie en cinq actes.

Voltaire avait au plus haut degré la faculté de sentir et d'exprimer vivement ce qu'il sentait, il s'abandonnait tout entier à l'impression du moment, et c'est cette irritabilité si délicate qui lui fournissait ce pathétique, cet entraînement irrésistible, cette éloquence qui ne laissait pas aux spectateurs le temps de se reconnaître. Cette verve endiablée, où il entrait de l'escamotage et du trompe-l'œil, est jugée aujourd'hui à sa juste valeur et personne ne s'aviserait de la mettre en balance avec la haute imagination et la simplicité

de Corneille, ou la perfection de style et les gradations de sentiment qu'on admire dans Racine.

Voltaire, en outre, a été un novateur et il a éprouvé le sort de tous ceux qui ouvrent des voies nouvelles : ce qui de son temps paraissait téméraire semble de nos jours timide et arriéré. Il nous a fait connaître Shakespeare : or, Othello nuit énormément à Orosmane et le fantôme de *Macbeth* à l'Ombre de *Sémiramis*. Enfin, il a eu le tort de ne pas savoir se borner à plaire et à émouvoir, il a voulu faire de ses tragédies des machines de guerre et il y a cousu des sentences qui détruisent parfois la vérité des caractères, effacent la couleur locale et refroidissent les situations les plus vives. Grimm, déjà de son temps, lui reprochait ses déclamations philosophiques. « Il faut sentir, disait-il avec raison, que le mérite essentiel de tout tableau consiste dans l'unité de couleur : *color unus*. »

Si l'on ne doit pas chercher dans le théâtre de Voltaire des modèles à suivre, on peut l'étudier comme la principale manifestation d'un esprit très-varié et très-puissant, et c'est à quoi la nouvelle édition se prête à merveille. On y surprend sur le vif la manière de travailler du grand écrivain, la facilité avec laquelle il brochait ses pièces et les reprenait ensuite en sous-œuvre. Vous y trouvez vingt pages de variantes pour *Marianne*, vingt-quatre pour *Zulime*, deux tragédies dont le titre est à peine connu. *Adéaïde Duguesclin* devient successivement le *Duc de Foix*, *Alamire*, puis le *Duc d'Alençon*, en tout quatre versions différentes, plus vingt-six pages de variantes.

Et quel soin, quelle ardeur pour la réussite de chaque pièce! A une représentation d'*Artémise*, voyant que le public malmène son œuvre, Voltaire, qui n'avait alors que vingt-six ans, bondit de sa loge sur le théâtre et se met à haranguer le parterre. Il parle avec tant d'adresse, d'éloquence et de pathétique, que les murmures se convertissent en bravos.

Tout le sert, même ses gamineries, gamineries où il entre peut-être plus de rouerie qu'on ne pense. Ne s'avise-t-il pas de paraître dans *Œdipe* portant la queue du grand-prêtre! La maréchale de Villars demande quel est ce jeune homme qui veut faire tomber la pièce. On lui répond que c'est l'auteur. Émerveillée de tant d'audace, elle se le fait présenter et l'accueille si bien qu'il tomba amoureux d'elle.

Il pousse la passion jusqu'à la mauvaise foi. Il écrit à son ami Thiériot que Crébillon monte une cabale pour faire tomber *Brutus* et il sait fort bien que l'auteur de *Radamiste* est incapable d'un pareil procédé. Il donne *l'Enfant prodigue* sans l'annoncer et cherche à le mettre sur le compte de Gresset. A propos de *Mérope*, il comble d'éloges le marquis de Maffei et l'attaque grossièrement sous le pseudonyme de la Lindelle, etc., etc.

M. Moland ne dissimule pas ces petits côtés de Voltaire, et un des grands mérites de son commentaire, c'est son impartialité.

C. DEULIN DE LA MOUZELLE.

LA LETTRE DE LA FIN.

L'Artiste, — de par le respect qu'il a de soi-même et de ses lecteurs, — ne pouvait décemment se commettre encore avec la *Fédération artistique* qui, chaque semaine, lui sert un plat d'amabilités, empruntées à ces dames du Marché du Vendredi, à Anvers. — Certaines compagnies étant particulièrement fâcheuses, l'Artiste se taisait.

Henry Céard, dont nos lecteurs ont pu apprécier le calme réfléchi, le tact et l'urbanité, nous envoie une lettre qui résume, juge et clôt victorieusement les débats. Ces messieurs de la *Fédération* tentèrent d'opposer les rédacteurs de l'Artiste les uns aux autres, espérant qu'à l'exemple de « qui vous savez, » tous viendraient échouer sur ce banc artistique, littéraire, scientifique et industriel.

Mais — naturellement — ils en ont été pour leurs frais d'encens et de courbettes !

« Puisque M. Hannon, (écrivait M. V. R. à Henry Céard), puisque M. Hannon, après m'avoir publiquement insulté (1), a poussé l'oubli des convenances jusqu'à ne pas insérer ma légitime riposte dans son journal, je vous convie à défendre avec moi dans les colonnes de la *Fédération artistique*, cette grande question de la fraternisation intellectuelle des races, des arts et des littératures, qui porte dans ses flancs l'avenir. »

« Je m'associe (ajoutait en fausset M. Lagye) de grand cœur à l'invitation de mon excellent collaborateur... »

Or, voici comment Hippocrate-Céard refuse les présents d'Artaxercès-Lagye.

Lequel n'ira point s'en vanter !

A Monsieur le Rédacteur en chef de l'Artiste.

Mon cher Hannon,

Dans la dernière polémique entre la *Fédération artistique* et l'Artiste, j'ai cru devoir prendre la plume. Il me semblait qu'éloigné des influences locales, dégagé des intérêts personnels, j'étais mieux placé que tout autre pour exposer nos théories sans passion et les défendre sans violence. Au fond, pour moi, la lutte n'était pas entre M. Lagye et M. Hannon. J'ai tenté d'élever la question. Aussi plaçant la discussion sur le terrain des principes, j'ai adressé ma réponse à M. V. R., qui, pour la suite du débat, me paraissait fournir des garanties de calme, qu'à tort ou à raison, je craignais de ne pas trouver chez nos autres contradicteurs, ses confrères.

Alors, relevant une phrase où il déclarait qu'il « continuerait à combattre énergiquement l'intervention d'un élément étranger dans les écoles nationales », je lui ai demandé s'il entendait par là repousser ou notre littérature, ou notre

nationalité, et j'ai essayé de démontrer quel illogisme il y aurait à repousser une école qui, plus que tout autre, s'inspire des procédés d'observations particuliers à l'art flamand.

Aujourd'hui, je reçois la *Fédération artistique*. M. R. répond à ma réponse. Il me concède que « la phrase discutée n'était pas fort claire », et me prie de croire que l'entrefilet relevé dans son article, « n'a pas et ne pouvait avoir la portée générale » que je lui ai attribuée. Il se dit un « convaincu de notre cause », et pensant comme moi que « les idées n'ont pas de patrie et l'art pas de frontière », il me convie « à défendre avec lui, dans les colonnes de la *Fédération artistique*, cette grande question de la fraternisation intellectuelle des races, des arts et des littératures, qui porte dans ses flancs l'avenir ».

Bien plus. Dans le même numéro, M. Lagye « s'associe de grand cœur à l'invitation de son excellent collaborateur » et veut bien me dire que mes opinions « ne rencontreront chez lui que la plus franche sympathie ».

Vous voyez, le succès est complet. Nous croyions que la *Fédération artistique* contestait à l'Artiste et ses idées et ceux qui les expriment ; au contraire, les idées on les admet, les hommes, on offre de les accueillir.

Mais dans leur complaisance, dans leur largeur d'hospitalité, ces messieurs ont négligé ceci : C'est que j'ai un journal, que vous, mon cher Hannon, et les courageux fondateurs qui vous ont choisi pour Rédacteur en chef, ouvrent cordialement à mes articles : l'ARTISTE. L'ARTISTE qui, au-dessus du frontispice de Rops, porte la devise : *Naturalisme, modernité* : L'ARTISTE, où Camille Lemonnier est venu continuer la lutte interrompue par l'éclipse de l'Actualité ; l'ARTISTE, hors duquel je ne puis écrire, en Belgique, sans un peu d'ingratitude, sans un semblant de désertion.

C'était l'ARTISTE que M. Lagye appelait un jour : « *Journal de combat au service de tendances spéciales.* » Serait-ce donc, qu'aujourd'hui, la *Fédération artistique* se met, elle aussi, « au service des tendances spéciales ? » La politesse que ses rédacteurs montrent à mon égard, les entraîne un peu loin, ce me semble. J'ai lu, attentivement, les numéros qui m'ont été envoyés, et j'ai remarqué que nombre d'articles contredisaient leur affirmation et démentaient leur bonne volonté.

Par exemple, je ne comprends pas le sens de ce « *gentiment observé* » que je trouve dans le numéro du 28 octobre ; je ne comprends pas davantage cet autre membre de phrase du même numéro : « *s'il sait garder dans son réalisme une sage mesure.* » Qu'est-ce qu'observer gentiment ? On regarde, on analyse, l'analyse exclut le parti-pris. Or, il n'y a dans une observation bien faite, ni gentillesse, ni laideur, il y a la vérité, la réalité. Alors qu'est-ce que « *garder dans le réalisme une sage mesure* ». Ne pas dire tout ce qu'on voit, ou ne pas le dire tout à fait comme on l'a vu ? Mais le propre de la vérité est justement de ne pas avoir de mesure : elle est ou elle n'est pas. Autrement dans la société il n'y a qu'hypocrisie, dans l'art il n'y a que convention.

Ce n'est pas tout. Dans le numéro du 30 septembre, il est question de « *manier des idées aussi bien que des panneaux* », et dans le numéro du 28 octobre, à la fin du compte-rendu du « *combat romain de taureaux dans l'arène* », je trouve cette autre phrase : « *La vue de ce tableau nous plaît assez, parce qu'elle n'est pas faite pour nous donner le désir de voir sortir de leurs cendres ces cruels plaisirs d'un autre âge que, pour l'hon-*

(1) Non pas ! car en lisant tout haut, au *Moniteur* du 8 août 1877, l'inscription du sieur Victor Reding à l'examen de pharmacien, nous ne pensions guère faire injure à ce récipiendaire, non plus qu'en ajoutant : *il ne s'est pas présenté*, — ce fait le montrant rêvant le noble rêve de son collègue Homais, de *Madame Bovary* : tailler en bec de plume son pilon professionnel.
T. H.

neur de l'Europe, nous voudrions voir supprimer en Espagne.»

Ainsi la *Fédération artistique* en est encore à la théorie de l'art humanitaire et de l'artiste moralisateur (1). Quoi qu'on en ait dit dans une préface célèbre, au temps du romantisme, l'artiste n'a pas « charge d'âmes ». Son rôle n'est pas de corriger son époque, mais de la constater. Du reste, voulait-il la corriger, ce qui serait au moins une outre-cuidante prétention, il n'aurait pas les moyens de réaliser son projet. D'abord il lui faudrait démontrer que, psychologiquement, il vaut mieux que ses contemporains, ensuite les procédés à sa disposition seraient inefficaces. Dans l'ordre physique, on peut assainir un marais, du jour au lendemain, exhausser une chaussée, mais ces mesures de salubrité n'ont pas de réciproque dans l'ordre intellectuel. Il faudrait en outre supposer qu'un tableau et qu'un livre ont plus d'influence que la loi. Or, la loi est modeste, elle a renoncé à modifier, elle se contente de punir. Elle est vengeresse. Sa seule sanction est la peur, et quand elle n'arrive pas à empêcher les crimes, je doute qu'avec son poème ou son panneau, l'artiste obtienne un résultat meilleur et plus rapide.

L'art contemporain est essentiellement désintéressé : il est essentiellement athée, essentiellement anarchique, essentiellement immoral. Athée, parce qu'il représente son époque, et qu'aujourd'hui la science a montré que le ciel était vide et qu'il n'y avait pas de dieux ; anarchique, parce que les républiques lui demanderaient une utilité qu'il ne peut pas leur donner, et que les monarchies exigeraient des soumissions qu'il leur refuse ; immoral, parce qu'il ne prend parti pour rien, qu'à ses yeux vice ou vertu, crime ou haut fait, tout a la même valeur. Il n'a pas d'idéal, et ne cherche le beau que dans l'observation scrupuleuse, la grandeur que dans l'exactitude à tout prix. Je ne parle pas de l'exécution. Sans l'exécution il n'y a pas d'artiste, autrement on admettrait cette absurdité : un chef-d'œuvre mal fait.

Que dire maintenant des affirmations contenues dans le numéro du 4 novembre, où il est question de « la neige froide de la réalité ? » Que dire aussi de cette admiration pour une romance de Rupez, parce qu'elle a été comprise par un public « où dominait l'élément ouvrier ! » « Qu'on ne méprise pas du jugement du peuple en fait de musique, dit le même article, il peut se montrer incompetent devant les combinaisons d'un art détourné de sa destination première au profit d'un dilettantisme exigé en science exacte. » Autrement dit, n'est-ce pas, le public est incompetent. Cela est vrai, non-seulement pour la musique, mais aussi pour tous les autres arts.

Et pourtant, c'est ce public déclaré incompetent et non dilettante que la *Fédération artistique* conseille de prendre pour juge dans ces lignes (numéro du 14 octobre) :

(1) Parbleu ! et il en est de même pour son bon ami le *Journal des Beaux Arts*, qui s'écrit, dans son dernier numéro, en parlant du *réalisme étique*, qu'il oppose au *romantisme robuste* : « Qu'est-ce donc que les poètes qui abjurent toute dignité en abjurant toute mission ? Qu'est-ce donc que ces dieux tombés, « qui ne se souviennent plus même des dieux ? » Les poètes ont charge d'âmes : ils ont une mission sociale, une mission humaine. Debout entre Dieu qui frappe et l'humanité qui souffre, hommes douloureux et divins, ils avertissent et ils pleurent... Déjà, sur de jeunes lèvres, on surprend les balbutiements de la « Grande Voix. »

Et quelles sont ces jeunes lèvres, mon cher Céard ? Ce sont les lèvres de MM. de Bornier, Parodi, Lucien Laté, (qui écrit comme *Wierix peint*, affirme le *Journal*) Porto Riche et ... Deroulède !!! T. H.

L'artiste étudiera les productions que le public achète ; il constatera que l'œuvre qui flatte son goût est différemment élaboré que celui qu'il produit, il supportera les chances qu'il aurait de vendre, s'IL MODIFIAIT SA MANIÈRE OU SES CONVICTIONS.

Plus loin, même numéro, je rencontre encore cet aphorisme inouï (1) :

RIEN DE POSITIF DANS L'ART, SI CE N'EST LA VENTE !

Eh bien, non, je ne crois pas qu'un artiste doive se plier au goût du public ; et quand la *Fédération artistique* donne ce navrant conseil, je trouve qu'elle justifie trop la dernière épithète de son sous-titre et qu'elle est un organe trop industriel.

Non, je ne crois pas qu'il faille « modifier ses convictions ». Qu'importe la conviction si elle est sincère. Non, je ne crois pas que l'art n'ait d'autre but que la « vente », et si je n'étais déjà en désaccord avec la *Fédération artistique* sur tous les autres points ; cette phrase seule suffirait à m'éloigner d'elle. J'aime mieux nos « tendances spéciales ».

Voilà qui est dit, mon cher ami. Je compte sur votre obligeance pour l'insertion de cette lettre dans votre journal. Vos collaborateurs, vos lecteurs aussi, qu'auraient su tromper les complaisantes avances de la *Fédération*, sauraient de la sorte qu'aucun dissentiment n'existe entre nous, qu'aucune scission ne s'est produite et que je resterai à l'*Artiste* aussi longtemps que l'*Artiste* voudra bien accepter

Son tout dévoué

HENRY CÉARD.

APRÈS UNE REPRÉSENTATION DE ROSSI.

SONNET

A HENRY CÉARD.

Quand je vis Othello, sous les traits de Rossi,
Tour à tour amoureux, jaloux, tendre et féroce,
Tout mon être s'emplit d'une douleur atroce
Et d'un affreux remords je me sentis saisi.

Si l'on m'avait trompé, me dis-je alors, et si
Quelque Iago perfide, à l'âme louche et fausse,
M'avait fait trébucher tout vivant dans la fosse
Où j'attends que la mort me fasse enfin merci ?

(1) Inouï, soit ! mais bien naturel chez M. Lagye : « Le jour où il exposera à Paris, (écrit il dans son numéro de dimanche dernier), M*** sera coté. Si, au lieu de commenter laborieusement le mouvement artistique contemporain, j'y prenais une part intéressée, pas une toile ne sortirait de son atelier pour aller autre part que chez moi. J'exposerais en son lieu et place, je lui ferais ses prix et tous les deux nous nous en trouverions bien. Ce garçon-là a un tempérament à faire la fortune d'un marchand de tableaux... »

Patience ! l'occasion va s'en présenter belle : aussitôt blackboulé dans nos prétentions « inouïes » à la chaire d'esthétique de l'Académie d'Anvers, vous pouvez prendre vitrine sur rue et débiter à l'aise oléos et chromos. C'est préférable, même l'échoppe de photographie que nous vous proposons l'autre jour. T. H.

*Et déjà, malgré tant de preuves éclatantes,
Qui rendirent pour moi ses trahisons patentes,
Le doute en mes pensers reprenait le dessus.*

*Mais bientôt se dressait l'horrible certitude,
Et mon cœur, succombant sous ses rêves déçus,
Reprenait du trépas la rigide attitude.*

MANFRED.

GROQUIS D'AUTOMNE

V

MES CAMPAGNARDS

Sortons des bois, gagnons la campagne. La voilà qui s'étale dans sa force et sa pompe; les terres miroitent; on dirait, dans la mer immobile des sillons, que chaque vague est pétrie de couleurs différentes, et c'est comme une vaste marqueterie où le brun, le bleu, le vert se nuancent et se fondent. Des lueurs d'or ruissellent partout; dans les lointains luit une sorte de bordure argentine. Là dessus, des ombres vigoureuses qui rehaussent tout cet éclat, et délinéent puissamment les plans. — Ici les sarrazins, liés en gerbe par le milieu, se hérissent, blonds à la tête et violets au pied, avec l'aspect de chevelures indiennes. Là les blés jaunissants et dorés, comme d'épaisses toisons, se dressent en meules opulentes. Plus loin la charrue mord les terres, et l'on voit le soc, rejetant les mottes comme de l'écume, sortir fumant, avec des lueurs, de la raie creusée. Les sillons se dentèlent de crêtes bitumeuses qui se dressent en tumulte, et parmi des reflets de moire, mille paillettes scintillent. — A l'horizon les arbres arrondissent des bouquets pourprés; les haies serpentent échevelées et ventruës; les broussailles se tortillent rouges et fourmillantes. Les rivières, grasses et fumantes, roulent dans leur flot alourdi des tapis d'herbes et de feuilles, et les paysages y dessinent, avec des tremblements de moires, des fuites enchantées. On croirait voir, au fond de l'eau, le mirage de quelque grotte féérique dont les perspectives se développeraient à travers l'éclat des flambeaux et le flamboiement des pierreries.

Dans ces cadres éblouissants se meuvent des groupes de travailleurs courbés dans des postures grandes et simples, et dont le charme vient des choses environnantes. Les hommes, arc-boutés sur le sol qu'ils fécondent de leurs sucurs, et dans les sillons duquel ils laissent chaque jour un peu de leur vie en attendant qu'ils lui confient, inertes et glacés, ces mêmes bras qui le travaillent, les hommes bêchent, labourent, brisent les mottes qui s'amoncellent, enfoncés dans la terre jusqu'au jarret; les femmes, accroupies, le tablier noué derrière le dos, ramassent les épis sans tige que l'œil du maître a oublié dans les plis du sillon, les unes sèches et halées, déjà marquées de l'indélébile dégradation que la terre lègue à ses parias, les autres, natures vivaces et puissantes, épanouies dans le fort sang qui bronze leurs joues

et gonfle leurs mamelles, comme des pommiers en plein air des champs. O paysans! Nature! Si quelqu'un, dans de fortes figures, inspirées non par le rêve abstrait des ateliers, mais par la contemplation des réalités, en dehors des prestigieuses menteuses de l'imagination, si quelqu'un fit voir l'étroite connexion de l'homme et du sol; — comment, né de la terre, nourri de la terre, mourant de la terre, vivant par elle et tué par elle, l'homme, insensiblement conduit par son instinct propre et l'inévitable influence de la vie végétative qui l'entoure, à la condition même de cette vie, finit bientôt, parmi les sillons qui rajeunissent tous les ans, dans cette fécondité qui se renouvelle sans cesse, au sein de ces champs et de ces eaux, par porter les champs et les eaux en lui, existence corrélative à la terre, rajeunie avec les sillons, renouvelée avec les saisons, qui verdit, fructifie et mûrit comme le cadre même où elle se développe; si quelqu'un enfin, d'un mâle pinceau, fit couler dans la veine campagnarde ce plantureux sang, mordu du soleil comme la sève des vignes, qui n'est lui-même que la transfiltration des sèves de la terre dans une organisation humaine, c'est à Millet que je songe; je revois ses laboureurs penchés sur les sillons obscurs, je les revois graves, sérieux, presque semblables à des pontifes, tant ils ont en leur rude réalité de majesté sercine et puissante; je revois surtout son *Semeur* dont la grande main, ouverte sur les champs et profilée sur le ciel, semble l'apparition dans la nue d'une main tendue pour la bénédiction.

Réalités belles comme les rêves! Certes, l'homme qui comprend les champs, leur sauvagerie solitaire, leur sublime rudesse, leur grandeur toujours un peu farouche, celui-là doit rire quand un paysagiste de salon ramène au joli les proportions abruptes des campagnards et travestit, en un paysan d'opéra-comique, le fils de la terre, musclé comme un tronc et bâti comme un roc. Pour moi, rien n'est beau comme ces grandes et belles filles qu'on voit, au soir, rentrer aux fermes, avec des gerbes sur la tête, le poing aux hanches, les reins cambrés, et marcher d'un pas large et mesuré avec la sérénité superbe d'âmes vierges, au seuil desquelles expirent les orages grondants des villes. Et celles qui s'en vont au puits, la cruche sur la tête, pour y puiser l'eau des bestiaux, et qui passent, droites, immobiles, avec des allures sculpturales, ne sont-ce pas les sœurs de Rebecca et de Dorothee? Que de fois j'ai suivi des yeux, tant que je pouvais les voir, par les soleils couchants qui les grandissaient encore, ces vaillantes et fortes créatures dont le contraste plein de force et de vie retrempait les admirations de mon cœur et me consolait des poupées étiques que la fièvre et la prostitution font languir dans les lits des villes! Pendant qu'on les voit ainsi traverser la campagne, les étables sont pleines de rumeurs, le crépuscule tombe, les toits fument et le grand mugissement des bœufs s'élève dans les ombres grandissantes comme les dernières voix du jour qui s'assoupit.

VI

PAYSAGES AVEC ANIMAUX

Voici qu'aux teintes rosées des landes ont succédé les verdure des prairies entrecoupées d'eaux qui miroitent; les troupeaux y paissent, éparpillés en tous sens, dans une

splendeur de formes et de couleurs. Quelle ampleur dans ces ventres ! Quelle énormité dans ces cols ! La robe des taureaux miroite superbement, et l'on dirait, sur des satins, des mouchetures de flammes, ou, dans un tapis de cendre, des pétilllements d'étincelles. Les vaches, rengorgées dans d'épais fanons, balancent dans leur marche de vastes mamelles rosées par les bouts ; les moutons, épanouis dans leurs laines, secouent sur leurs reins une hermine partagée à grandes ondes. Tout ce monde-là prospère, et florissant, broute, broie, rumine, vagabonde et sommeille, et c'est pour ces grands fainéants qui beuglent la grande époque des festins opulents et des siestes bienheureuses.

VII

LISIÈRE DE BOIS

Puis l'automne marche. Il ya pourtant encore des jours de soleil ; on les aime et on les recueille, ceux-là, comme des sourires sur des lèvres en deuil. Ce n'est plus le flot de lumière éclatante, tout crépitant d'étincelle, qui brûle et flamboie, — mais une lumière tiédie, fondue en vaporeux nuages, où la terre flotte comme en un crépuscule argenté.

Les bois retrouvent alors en partie leur ancienne splendeur, mais harmonisée avec la sévérité des jours, ils étaient des pourpres assombries. Du milieu des fouillis, les troncs surgissent, glacés de mousses luisantes et délinées sur des fonds fuyants, comme les colonnes restées debout d'un temple écroulé. Le soleil, rayé par les arbres, découpe sur le sol des râteaux dentelés de pointes d'or. Par ci par là, quelques verts ont subsisté ; ailleurs, les écarlates rehaussent les roux. La féerie des lumières n'est pas tout à fait morte ; dans les fourrés, on voit scintiller encore des paillettes, mais de jour en jour cela disparaît, envahi par l'ombre. Les couchers de soleil sont rapides et tremblotants : quelques pourpres éparpillées dans le brouillard ; de longues ombres violettes vacillant par terre ; une bande de lumière à l'horizon, qui décroît et se fond ; un globe rouge qui devient blanc et tout à coup disparaît : voilà la fin des jours. Puis la vesprée commence, froide, brumeuse, frissonnante.

VIII

COTEAUX

Là-bas, par delà les vergers, sous le réseau des vignes entrelacées de grappes comme sous une tapisserie retenue par des torsades d'or, se dressent les coteaux. C'est là que le soleil donne son grand banquet de vie, et que ses rayons, plus brûlants que le salpêtre, infusent, avec la flamme qui donne la vie, la lumière qui donne la couleur. C'est son coin le plus volontiers choyé ; il se complait à y voir enfler le raisin ; il se mire dans sa pulpe luisante ; sa dernière caresse est pour le coteau, et son dernier adieu qu'il prolonge avec amour y fait frissonner la grappe en son pavillon de feuilles, comme le baiser de l'hôte qui s'en va, empourpre, derrière le rideau, le front de la vierge. La sève y circule à gros bouillons de vie, comme un torrent, et serpente à travers les mille rameaux, pareille au sang dans les veines de l'homme, rouge comme lui et comme lui ardente. Mais que le vent passe sur le coteau, alors on

y voit onduler au long des rampes de grandes plaques de soleil festonnées d'ombres mouvantes et pareilles à des écailles d'or.

Qui de vous a vu la feuille de la vigne sans admirer ses contours découpés en fer de lance et ses tons d'acier bruni cendré de stries rouges ? Mais j'aime surtout à voir se rire en dessous la grappe, soit qu'elle enferme en un tissu d'argent une graine d'or ou qu'elle encadre en une pulpe écarlate une étincelle de feu. Autour de la grappe, des tourbillons bourdonnants d'abeilles se déploient comme des éventails à travers des flots de lumière. Rumeurs ! Epanouissement ! Flot bouillant de vie ! A ces révélations d'une fécondité prodigieuse, l'esprit s'allume, et, remontant le cours des temps, évoque au fond des mythologies la troupe vacillante des faunes et des satyres. Evohé ! je vois entre les vignes grimacer la face rouge de Sylène, et dans l'ombre, couronnées de pampres, les bacchantes tordre leurs reins nus. Evohé ! la danse aux mille pieds va, vient, vole, sans cesse nouée et dénouée, vision de chevelures blondes épanouies sur des seins roses. Leurs rires éveillent au loin les échos et sollicitent les faunes qui, lascifs et boitant, s'en viennent mêler à ces jeunes corps éclatants leurs cuisses crottées et velues.

Bientôt la vendange aura couronné le coteau de ses pompes triomphales ; le raisin, pressé sous des pieds cadencés, dégorgera ses entrailles vermeilles, et le jus, envahissant la cuve comme une marée de pourpre, écumera sur le bord en franges violettes. Je songe alors à ton tableau de l'automne, ô Jordaens, peintre rutilant et plantureux, et je l'encadre dans les rouges perspectives du coteau. Je laisse tes satyres folâtrer par les vignes, et ta bacchante, désormais sans scrupule, détacher tout de bon de ses flancs rosés les voiles qui les entourent. Le vision païenne l'avait sans doute échauffé le cerveau, ô maître flamand, quand tu brossas dans ta pâte flamboyante, sous une avalanche de melons et de raisins, ce florissant automne symbolisé par un groupe opulent !

En bas dans la plaine, sont les vergers, rouges comme des masses de corail, avec des parfums crus de pomme. Les pommiers, les poiriers, bouffis et courbés, s'y épaulent, groupes hagards, à la façon des gens ivres. Ivresse sacrée ! On dirait, à la veille de la maternité, l'étourdissement qui saisit la femme alourdie de son enfant. Ah ! les poires et les pommes ! merveilleuse moisson que nous allions grapiller quand nous étions de petits hommes qui allaient en classe ! Est-il rien de plus tentant, de plus appétissant, de plus éblouissant que ces bouquets vermeils accrochés à l'arbre comme des pendeloques, et flamboyant sous la feuillée comme les joues d'une fille au travers de ses cheveux ? Que de fois je vous ai guignés de l'œil et vous ai rêvées, poires aux veines purpurines serpentant sur fonds ambrés, pommes martelées de teintes incarnadines sur couches vert pâle, dans le lit moussu de quelque opulente corbeille portée à bras tendu par une flamande de Rubens !

CAMILLE LEMONNIER.

BIBLIOGRAPHIE.

Le Nouvel Opéra de Paris. 4^e fasc. DUCHEN ET C^e,
éditeurs, Paris.

Le quatrième fascicule du livre de Charles Garnier, le *Nouvel Opéra de Paris*, vient de paraître à la librairie Ducher, de Paris. L'auteur y traite trois sujets importants : le *Grand Escalier*, le *Rideau d'avant-scène*, les *Murs de la scène*. Il faut voir avec quelle verve cette fine nature d'écrivain détaille, définit, explore, nous remet sous les yeux le prodigieux monument, et comme il nous fait entrer dans les coulisses de son cerveau, jouant à la fois des comédies et des drames qui valent bien ceux de la scène. Nous assistons à l'éclosion de ses moindres idées, depuis l'incubation jusqu'à la réalisation définitive, en passant par les mille transformations auxquelles les soumet le cerveau tracassier, despotique du maître architecte qui les met en œuvre. Telle chose qui se voit, s'étale avec la satisfaction épanouie des choses aisément trouvées, lui a coûté des peines infinies et il n'est pas jusqu'aux minuties de forme et de couleur qui n'aient été l'objet de méditations acharnées. Alors il s'anime, il voudrait nous faire passer par ses transes, il a des explications attendries, et ce sont des émotions d'autant plus amusantes qu'elles se portent sur des objets relativement peu importants. Puis le cadre s'élargit, il nous introduit dans les magnificences de ses contemplations, déploie tout son orchestre, et cela est tantôt la symphonie des ors, quand il décrit ses loges, tantôt la symphonie des pourpres, quand il peint son rideau. Il a des phrases flambantes d'écrivain inventant des mots, des tournures cavalières de littérateur, portant sa plume au cran de civadière, et par moment des explosions de sincérité bonhomme ne craignant pas de se mettre une cocarde au chapeau. Son lion est bien le lion d'un homme au cerveau nourri, aux idées amples, d'une puissance assez grande pour oser dire ce qu'il pense comme il le pense, franc toujours, avec une pointe de malice qui ne gâte rien.

—
REVUE DE BELGIQUE. — Sommaire : Goblet d'Alviella. *Souvenirs d'une excursion au pays des Dolomites*. — Hermann Pergameni, *Une pédagogie nouvelle à l'école modèle de Bruxelles*. — M. Reynold, *Le témoin mystérieux*, (roman). — X. Olin, *Les élections françaises*. — Félix Frenay, *Poésie, Songerie d'hiver*. — Eug. Van Bemmcl, *Chronique littéraire, Essais et notices*.

—
MUSÉE UNIVERSEL. — La livraison du 17 novembre publie les dessins suivants : *La première prière*, fac-simile d'un dessin de Lalauze, d'après les tableaux de M^{me} Alix Enault ; *Le mariage protestant*, d'après Brion ; *La noce en Alsace*, le *Sen-tier*, les *Saltimbanques au moyen âge*, d'après le même peintre.

GAZETTE MUSICALE ET THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE. — Lorsque la direction annonça les représentations de M. Faure, le public se demanda, non sans une certaine inquiétude, si la voix du grand artiste parisien serait encore à la hauteur de son talent. L'âge et les fatigues de la carrière théâtrale n'auraient-ils pas trop affaibli la puissance de ce splendide organe ? Nous l'avouerons, nous avons été surpris de retrouver M. Faure à peu de chose près ce qu'il était il y a deux ans. Et s'il fallait une démonstration en faveur de l'excellence de sa méthode, c'est là que nous la retrouverions. Nous croyons inutile de nous appesantir sur ses brillantes qualités de chanteur et de comédien. Tout le monde sait que nul ne possède autant que lui l'art de donner à chaque phrase, au moindre mot, une signification, une portée, une expression admirables. Il phrase son chant comme peu de chanteurs le savent faire, et joue en comédien accompli. Rien, chez lui, n'est laissé au hasard. Ses moindres gestes ont leur raison d'être et sa physionomie mobile est un reflet constant de toutes les péripéties de l'action. Ses défauts (car où trouver la perfection complète ?) ses défauts sont ceux mêmes de ses qualités. Son jeu se ressent parfois légèrement de cette étude consciencieuse et l'on aperçoit sous son laisser-aller apparent les traces des intentions calculées. Le désir de produire certains effets l'entraîne aussi par moments à sacrifier un peu le rythme musical. Mais ces imperfections ne l'empêchent pas d'être l'un des chanteurs les plus accomplis de notre époque.

Nous ne connaissons personne qui puisse lui être comparé dans le rôle d'Alphonse de *la Favorite*. Il y est réellement hors de pair. Jamais Donizetti n'a rêvé pareille interprétation. M. Faure donne à ce personnage royal un cachet tout original. Il peut revendiquer à côté de l'auteur sa part dans cette création. L'air « Pour tant d'amour » lui a valu un *bis* enthousiaste suivi de deux rappels chaleureux. Mais aussi quelle admirable expression ! L'ironie s'y joint aux regrets, l'amour y mêle ses accents aux sourdes menaces d'une colère dissimulée. Nous ne pouvons entrer ici dans les détails. Il nous faudrait citer chaque air, chaque récitatif, chaque phrase, si nous voulions signaler les beautés de son interprétation. Nous avons trouvé un peu à redire au personnage de Méphistophélès. Il nous semble que M. Faure exagère ses mouvements dans la scène des épées ainsi que son rire satanique à la fin de la sérénade. Nous n'aimons pas non plus la note qu'il a lancée dans le trio du défi. Mais à part ces quelques critiques de détail, c'est un Méphisto fort remarquable. Il est incomparable dans la scène du jardin. Son dialogue avec Marthe est un chef-d'œuvre de finesse et d'ironie. La représentation de *Faust* a donné à M^{me} Fursch-Madier l'occasion de se produire dans ce rôle de Marguerite, le point de mire de toutes les chanteuses. Notre vaillante prima-donna a parfaitement réussi. Le rôle de Marguerite peut s'interpréter de diverses façons. Faire de la blonde allemande une créature ardente, passionnée, n'était pas réaliser l'idée de Goethe. M^{me} Fursch l'a compris. Elle a

personnifié la jeune fille simple et naïve, mais sentimentale et rêveuse, qui conte tendrement aux étoiles les troubles de son âme. Pas d'éclats de voix exagérés, pas de violations des rythmes, aucune contorsion du corps ou du visage. C'est par la vérité et la simplicité, par la pureté du style qu'elle produit son effet. Peut-être pourrait-elle avoir des accents plus émus dans la belle scène du 2^me acte, entre autres dans l'air « Cher ange », mais en somme elle a été excellente et le public l'a rappelée à diverses reprises pendant le cours de la soirée. Espérons que nous conserverons longtemps, à Bruxelles, cette artiste remarquable. MM. Devoyod et Tournié ont retrouvé leurs succès habituels et à part quelques négligences des chœurs, l'ensemble a été excellent.

— La première séance de *Musique de chambre* a été fort intéressante. MM. Samuel, Cornélis et Jacobs ont joué avec beaucoup d'ensemble et avec le talent individuel qu'on leur connaît le beau *Trio*, de Schubert, les *Noveletten* de N. Gade, l'*Adagio*, de Bargiel, l'*Intermezzo*, de Samuel, œuvre très-consciencieuse, et les *Impromptus* pour piano et violon de Aug. Dupont. Cette dernière composition est très-heureuse, l'Invocation et la Tarentelle surtout. Il règne dans l'ensemble une inspiration pleine d'entrain et de chaleur; M. Cornélis l'a très-bien interprétée.

M^{me} Cornélis-Servais a chanté avec son charme et son succès habituels la *Violette* et le *Mignon*, deux mélodies très-distinguées de Mathieu, et l'admirable cycle de mélodies de Schumann « l'Amour d'une femme », ce chef-d'œuvre d'entre tous les lied.

Le public a vivement applaudi aussi les deux morceaux pour violoncelle et piano, que M. Jacobs, notre délicieux violoncelliste, a rendu avec la beauté de son et l'expression qu'on lui connaît. Nos éloges à M. Samuel, un pianiste très-correct.

— Le *Te Deum* de M. Riga a été chanté à Sainte-Gudule à l'occasion de la fête du roi. C'est une œuvre très-remarquable où la science se marie à l'inspiration. Ce *Te Deum* est conçu dans un vrai sentiment religieux. Nous ne le décrivons pas ici en détail, car c'est la troisième fois qu'on le joue et tout le monde le connaît. Si nous en parlons, c'est pour constater qu'on le réentend toujours avec plaisir et

qu'il est digne de figurer dans les occasions solennelles.

— On annonce pour le 1^{er} décembre à LA MONNAIE une représentation des *Horaces* avec le concours de M^{lle} Dudley et d'autres artistes de la Comédie-Française; puis les représentations de M. Salvini, tragédien italien que l'on dit supérieur à Rossi. Vers le 15 décembre, *Georges Dandin*, musique de M. Mathieu, arrangement de M. Coveliers. Enfin, mi-janvier, *Cinq-Mars*, de Gounod, en attendant d'autres reprises.

ATELIER A LOUER POUR ARTISTE-PEINTRE

SCHAERBEEK

7, rue de la Constitution, 7

ATELIER

à louer pour ARTISTE PEINTRE

32, rue du Commerce.

PIANOS FIRME BERDEN ET C^o

Campo Frères, Neveux & Successeurs, r. Royale, 78

Usine à vapeur et Salle de concert, 36, rue Keyenveld, Ixelles.

Encore un nom que l'on cite sans commentaires. La Maison Berden et C^o a remporté les plus hautes distinctions à toutes les grandes expositions. Elle est pour notre pays ce que les firmes Evrard et Pleyel sont pour la France. De plus, ses produits soutiennent la comparaison avec ceux des facteurs les plus célèbres.

Magasins à Bruxelles, 78, rue Royale et succursales de vente dans les principales villes de la province.

L'UNION LITTÉRAIRE

Des Poètes et des Prosateurs.

Journal bi-mensuel de la décentralisation.

Un an, 6 fr. — 3 mois, 3 fr. 50

TOULOUSE, 1, RUE SAINT-GÉRAUD.

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS

FABRIQUE
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS
Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux

PEINTURE SUR PORCELAINE

COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE, EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs, Tissus, Gobelins de toutes dimensions, Meubles d'atelier anciens et modernes, Panneaux, Chevalets d'atelier, de campagne et de luxe, Boîtes à couleurs, Parasols, Chaises, etc.

PLANCHES A DESSINS
Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

MAISON ADÈLE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. du *Moniteur Industriel Belge*.



COURRIER HEBDOMADAIRE
ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :

46, BOULEVARD CENTRAL, 46
BRUXELLES

Rédaction :

18, RUE SANS-SOUCI, 18
BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**

ADMINISTRATEUR-GÉRANT : **Jules MEEUS.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 "
Étranger : id " 12 50
Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal, chez les principaux libraires.
A Londres, chez SAMPSON Low and Co, 188, Fleet street, E. C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez ROZEZ, DECQ et à l'Office de Publicité, r. de la Madeleine;
Au bureau de la *Chronique* et chez SARDOU, Galeries-Saint-Hubert;
Chez LESCUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce,
et chez ARMES, rue de Namur.

SOMMAIRE :

Causerie littéraire, Emile Zola. — *Paysages de montagnes*, E. V.
— *Poste d'Automne*, Camille Lemonnier. — *Bavardages*. — *Sonnets de décembre*,
Théodore Hannon. — *Gazette musicale et théâtrale*.

CAUSERIE LITTÉRAIRE.

C'était vers 1836, j'avais seize ans, je grandissais dans un coin de la Provence. Je précise l'époque, parce qu'elle est celle de toute une passion littéraire parmi la jeunesse. Nous étions trois amis, trois galopins, qui usions encore nos culottes sur les bancs d'un collège. Les jours de congé, chaque jour que nous pouvions voler à l'étude, nous nous échappions en des courses folles à travers la campagne ; nous avions un besoin de grand air, de grand soleil, de sentiers perdus au fond des ravins. Oh ! les interminables promenades sur les collines des environs, les longs repos dans les trous verts, près du petit torrent, les retours du soir dans la poussière épaisse des routes qui craquait sous nos pieds comme de la neige fraîchement tombée !

L'hiver, nous adorions le froid, la terre durcie par la gelée qui sonnait gaiement, et nous allions manger des omelettes dans les villages, avec la joie du ciel si pur et si vif. L'été, tous nos rendez-vous étaient au bord de la rivière, car nous étions pris alors de la passion de l'eau, et nous restions des après-midi entières à barbotter, vivant là, ne sortant que pour nous allonger nus sur le sable, un sable fin chauffé par le soleil. Puis, à l'automne, notre passion changeait, nous devenions chasseurs, des chasseurs bien inoffensifs. Il faut dire que le pays manque complètement de gibier ; ni grosses ni petites bêtes, pas plus de perdrix que de lièvres. Il y a dix chasseurs pour un lapin. On tue quelques grives et quelques petits oiseaux, des becfigues, des ortolans, des pinsons. Mais que nous importait ? Si, de temps à autre, nous lâchions un coup de fusil, c'était pour le plaisir de faire du bruit. La partie de chasse s'achevait toujours à l'ombre d'un arbre, tous trois couchés sur le dos et le nez en l'air, causant librement de nos tendresses.

Et nos tendresses, en ce temps-là, étaient avant tout les poètes. Nous ne flâions pas seuls. Nous avions des livres dans nos poches ou dans nos carniers. Pendant une année, Victor Hugo régna sur nous, en monarque absolu. Il nous avait conquis par ses fortes allures de géant, il nous ravissait par sa rhétorique puissante et nous plongeait dans un respectueux étonnement, muets devant les tours de force qu'il exécutait à chaque strophe. Nous savions des pièces entières par cœur, et quand nous rentrions, le soir, au crépuscule, nous réglions notre marche sur la cadence de ces beaux vers, sonores comme des souffles de trompettes.

Puis, un matin, un de nous apporta un volume de Musset. Nous étions très-ignorants, dans notre coin de province, et nos professeurs se gardaient de nous parler des poètes contemporains. La lecture de Musset fut pour nous l'éveil de notre propre cœur. Nous restâmes frissonnants et amoureux. Je ne fais point ici de critique littéraire, je raconte simplement les sensations de trois enfants, lâchés en pleine nature. Notre culte pour Victor Hugo reçut un coup terrible, et peu à peu nous nous sentîmes pris de froideur ; ses vers s'envolèrent de nos mémoires ; il ne nous arriva plus de trouver un volume des *Orientales* ou des *Feuilles d'Automne*

entre nos poudrières et nos boîtes à capsules. Alfred de Musset trônait seul dans nos carniers.

Quels bons souvenirs ! Je ne puis fermer les yeux sans revoir les journées de cette heureuse époque. C'était par une belle matinée de septembre, une matinée d'un gris doux, un ciel bleu comme voilé de gaze ; et nous déjeunions dans un fossé avec de grands saules dont les branches fines pleuraient sur nos têtes. C'était un jour de pluie, nous étions partis quand même, malgré la menace du ciel, et nous avions fini par nous loger dans le creux d'une roche, parce que la pluie tombait à torrents. C'était un jour de vent, un de ces vents terribles qui cassent les arbres ; alors, nous étions entrés dans un cabaret de village, nous installant au fond d'une petite salle, nous faisant une joie de passer l'après-midi là. Et, partout, le grand charme était d'avoir Musset avec nous ; dans le fossé, dans le creux de roche, dans la petite salle du cabaret de village, il nous accompagnait et suffisait à notre contentement. Parfois, quand un oiseau curieux venait se poser à une bonne distance, nous pensions devoir lui envoyer un coup de fusil ; mais nous étions heureusement des tireurs détestables, et l'oiseau, presque toujours, secouait les plumes et s'envolait.

Aujourd'hui, lorsque je tâche d'analyser mes sensations de cette époque, je crois que Musset nous séduisit d'abord par sa crânerie de gamin de génie. Les *Contes d'Espagne* et *d'Italie* nous transportèrent dans un romantisme railleur, qui nous reposait, à notre insu, du romantisme vaincu de Victor Hugo. Nous adorions le décor du moyen-âge, les philtres et les coups d'épée ; mais nous les adorions surtout dans ce débraillé, avec cette finesse de moquerie, ce scepticisme qui perçait entre les lignes. La ballade à la lune nous enthousiasmait, parce qu'elle était pour nous le défi qu'un poète de race portait aussi bien aux romantiques qu'aux classiques, le libre éclat de rire d'un esprit indépendant, dans lequel notre génération reconnaissait un frère.

Puis, lorsque Musset nous eut gagnés par ses côtés tapageurs, la profonde humanité qu'il dégage acheva de nous conquérir. Il ne resta pas seulement le gamin de génie, notre frère à nous tous qui avions seize ans ; il nous apparut si profondément humain que nous entendîmes battre nos cœurs sur la cadence de ses vers. Alors il devint notre dieu ; il ne fut plus un amusement, il fut une religion. Par-dessus ses rires et ses farces d'écolier, ses larmes nous passionnèrent, et il ne devint réellement notre poète que lorsque nous pleurâmes en le lisant.

Pour bien comprendre la royauté de Musset sur la jeunesse de mon temps, il faut connaître cette jeunesse. Nous arrivions au lendemain des grands triomphes du romantisme. Nous étions nés à la vie littéraire après le coup d'Etat de décembre, et nous ne connaissions que par les récits de nos aînés les batailles de 1830. Toute cette chaleur romantique s'était déjà bien refroidie. Victor Hugo en exil nous apparaissait dans un lointain d'apothéose. Malgré notre dévotion, nous n'étions pas de ses sujets, de ses fidèles, ne l'ayant jamais approché et n'acceptant l'admiration de ses contemporains pour lui qu'à la condition de contrôler un jour cette admiration. En nous, s'agitait confusément la réaction du lendemain, le nouveau mouvement lit-

léraire qui devait se produire infailliblement. Nous nous passionnions peu à peu pour l'analyse exacte.

De là, j'en suis certain aujourd'hui, le lent travail qui nous a presque tous détachés de Victor Hugo. Nous n'aurions su dire pourquoi ses vers ne nous entraient pas aussi profondément dans le cœur que ceux de Musset. Mais nous éprouvions déjà l'impression de plus en plus glaciale de cet amas gigantesque de rhétorique. L'abus de la rhétorique, c'est là ce qui a tué Victor Hugo en nous. Et nous avons aimé Musset parce que le rhétoricien est à peine sensible chez lui. Certes, Victor Hugo demeure l'ouvrier le plus merveilleux du siècle. Seulement, de son côté, Musset gardera l'immortalité de ses sanglots. Je ne distribue pas de places, j'étudie simplement les mouvements d'âme produits par deux poètes dans ma génération.

L'école littéraire qui met la perfection de la forme avant tout est, selon moi, dans un chemin bien dangereux. Le raisonnement de ces écrivains impeccables est celui-ci : sans la forme, sans la perfection, rien d'éternel; les seules œuvres qui durent sont les œuvres belles et pures. Et ils citent l'histoire, ils rêvent d'immobiliser leurs ouvrages dans des attitudes de statues grecques, ils veulent ne pas laisser d'eux une seule page qui ne soit de bronze ou de marbre. Certes, parmi nos grands écrivains contemporains, nous en comptons qui ont merveilleusement appliqué ces théories. Mais ce sont les élèves que je redoute, parce que la perfection entêtée de la forme finit par raidir et stériliser les œuvres.

D'ailleurs, il n'est point vrai que la beauté seule soit immortelle, la vie est plus immortelle encore. Une langue disparaît, une esthétique se transforme, un idéal se déplace; tandis que le cri humain, la vérité de la joie ou de la douleur sont éternels. Nous ne sentons plus la perfection technique des vers d'Homère et de Virgile; ce qui les fait vivre dans les âges, c'est le souffle vivant dont ils sont animés, c'est l'humanité qu'ils ont en eux. Avant l'arrangeur de mots, il faut mettre le créateur. Il y a une duperie dans l'orgueil qui conduit certains impuissants à croire qu'ils vivront éternellement, s'ils parviennent à disposer dans un ordre harmonique les mots du dictionnaire. Je ne vois là qu'un effort d'entêtement et de patience. Non, ils ne vivront pas, s'ils n'apportent pas avec eux un coin de la vérité humaine, une tristesse ou une gaieté qui leur soit personnelle.

Voici, par exemple, Alfred de Musset et Victor Hugo. Le premier a librement galopé à travers la grammaire et la prosodie; le second a été l'un des plus puissants constructeurs de phrases qu'on puisse voir. Eh bien! soyez certains que la poussière mangera le plus grand nombre des vers de celui-ci, tandis que les vers de l'autre resteront presque tous intacts, parce qu'ils ont été plus vécus que rimés. Les échafaudages gigantesques sur lesquels se hissent les rhétoriciens finissent toujours par tomber en poudre.

Sans doute, à seize ans, nous ne faisons pas ces raisonnements. Nous subissons, sans la discuter, la séduction de Musset. Ses mauvaises rimes, qu'on lui reproche tant, son dédain de la pose poétique, l'horizon tout individuel dans lequel il s'enferme, ne nous choquaient pas, peut-être même étaient des causes nouvelles à notre tendresse. Il nous par-

lait des femmes avec une amertume et une passion qui nous enflammaient. Nous sentions bien qu'il les adorait sous son masque de dor Juan méprisant et railleur, qu'il les adorait jusqu'à mourir de leur amour. Il était sceptique et ardent comme nous, plein de faiblesse et de fierté, confessant ses fautes avec le même élan qu'il avait mis à les commettre.

On a dit qu'il résumait le siècle, on a voulu surtout le voir dans Rolla, blasé à vingt ans, venant se tuer chez une fille qu'il aime d'amour à son dernier soupir; l'image est belle, elle montre l'éternel amour renaissant de lui-même, elle prouve que même les générations qui ont vécu trop vite ont tort de désespérer, car la joie d'aimer est immortelle; mais j'estime que Musset est plus humain encore que contemporain. Rolla, chez lui, est le poète drapé, la figure arrangée. Fatalement, il était le fils des premiers romantiques, il avait dû rêver de René et de Manfred, à dix-huit ans, en se regardant dans les glaces. De là, l'enfant du siècle que l'on met en avant, cet enfant boudeur, ange et démon, brisant le verre dans lequel il a bu, plein d'un doute et d'une passion immenses. Mais, heureusement qu'il ne s'est pas entêté jusqu'au bout dans ce personnage. Il était d'un génie trop libre pour ne pas vivre tout haut.

Quand il écrivit les *Nuits*, il avait jeté sa détroque romantique, il n'était plus d'un siècle, il était de tous les siècles. Sa voix monte comme le cri de douleur et d'amour de l'humanité elle-même. Là, il est en dehors de la mode, en dehors des écoles littéraires. C'est ainsi que j'explique aujourd'hui l'écho qu'il éveillait en nous. Nous n'étions plus des écoliers ravis de la perfection des phrases et de la curiosité des rythmes et des couleurs, mais des hommes qui, brusquement, entendaient leur humanité prendre une voix.

J'avoue, d'ailleurs, que je ne puis, pour mon compte, parler de Musset avec l'impartialité fâcheuse et critique. Je l'ai dit, il a été toute ma jeunesse. Quand je suis un seul de ses vers, c'est ma jeunesse qui s'éveille et qui parle.

ÉMILE ZOLA.

PAYSAGES DE MONTAGNES

Boileau écrivait un jour à Brossette qu'il n'appartenait qu'au vrai talent de faire quelque chose avec rien du tout.

Cette remarque est d'une vérité profonde.

Un paysan de Millet, appuyé contre un arbre et regardant des moutons, résume toute l'existence du pâtre qui passe ses journées de la ferme aux champs et des champs à la ferme et qui compte les heures si longues à l'ombre que font les chênes sur les prairies aux herbes rousses.

Corot n'enferme jamais dans un cadre de larges horizons; il choisit un coin et lui donne cette grandeur que l'art sait donner aux plus petites choses.

Ainsi procèdent les grands artistes.

Chercher ses motifs dans des pays comme la Suisse, n'est point une preuve d'audace, mais une garantie de médiocrité.

Parce que des nuages glissent sur les flancs de la Jungfrau, qui détache sur le ciel sa silhouette énorme, et que le Staubbach roule du haut de la montagne ses eaux turbulentes dont la chute ondoie dans le vent, comme la queue immense de ce cheval dont parle saint Jean dans l'Apocalypse, direz-vous que la vallée de Lauterbrunnen offre à l'artiste, en quête du beau, toutes les conditions du beau ?

Il n'y a pas de beauté dans un développement désordonné de la force. Jouffroy l'a déjà dit et il importe de le répéter encore. Il y a du sublime, si vous voulez, mais « le beau peut être ou n'être pas sous le sublime ». En Suisse, il n'y est pas.

Le beau exige l'unité, c'est-à-dire l'harmonie, la symétrie, l'ordre.

Voici ce qu'écrivait, en 1761, le spirituel abbé Voisenon à Favart :

« Ce pays-ci ressemble à l'enfer comme si on y était, » excepté pourtant que l'on y meurt de froid ; mais c'est » une horreur à la glace, comme était la tragédie de Renée. » On y est écrasé par des montagnes qui se confondent » avec le ciel ; on y voit de la neige sur la cime ; plus bas » sont des fumées qui ressemblent aux fours à plâtre de » Belleville. De tous côtés se trouvent des pans de rochers » énormes qui ne tiennent à rien ; les uns sont de marbre » et les autres d'ardoises ; presque tous sont fendus par des » lames d'eau qui s'échappent avec force et viennent tomber » dans le torrent continuel qui est à côté du chemin.... » C'est au point que j'ai toujours envie de couvrir ma tête » d'un parapluie avant de tâcher de m'endormir. »

Et dans une autre lettre :

« Les chemins par lesquels on y arrive sont incroyables ; » c'est une chaîne de rochers, de torrents, de précipices » plus effrayants les uns que les autres : on n'y voit que des » sapins, des ifs, de la verveine et tout ce qui caractérise la » demeure d'un magicien maléfisant. »

Je termine sur ce trait, il est décisif. Voisenon ne voit dans ces paysages de montagnes que des décors d'opéra !

A part Rousseau, tout le dix-huitième siècle était de l'avis de l'abbé.

Super montem assumam, dit Jérémie, *fletum ac lamentum*. Que le prophète pleurnicheur s'élève sur les montagnes pour pleurer et gémir, c'est son affaire. Mais s'il avait eu les moindres dispositions à la gaieté, « cette santé de l'esprit », comme dit je ne sais quel moraliste, il se fût retiré dans un petit coin bien ensoleillé, où les haies en fleurs sont remplies de chants d'oiseaux.

« J'ai visité la vallée de Chamouny, écrivait Chateaubriand, mais je ne sais si le poète y trouverait le *speciosa deserti*, comme le minéralogiste. » Je cueille ces lignes dans un chapitre intitulé : « *Voyage au Mont-Blanc* », avec l'épigraphe

Rien n'est beau comme le vrai, le vrai seul est aimable.

L'auteur de *René* y traite la Suisse avec une sévérité qu'il

convient d'applaudir. J'engage vivement les peintres de montagnes à lire cet excellent travail et à le méditer.

Un soir, sur une des montagnes du Rhin, j'entendis des souliers ferrés grinçant sur les cailloux du sentier. Deux paysans apparurent sur le plateau. Après le travail, ils quittaient la vallée et venaient sur les hauteurs chercher un horizon, c'est-à-dire de l'air et de l'espace. A l'intérieur des montagnes, ils ne trouvaient ni l'un ni l'autre.

« Il faut une toile pour peindre : dans la nature, le ciel » est la toile des paysages ; s'il manque au fond du tableau, » tout est confus et sans effet. Or, les monts, quand on en » est trop voisin, obstruent la plus grande partie du ciel. » Il n'y a pas assez d'air autour de leurs cimes ; ils se font » ombre l'un à l'autre et se prêtent mutuellement les ténè- » bres qui résident dans quelque enfoncement de leurs ro- » chers. Pour savoir si les paysages des montagnes avaient » une supériorité si marquée, il suffirait de consulter les » peintres : ils ont toujours jeté les monts dans les lointains, » en ouvrant à l'œil un paysage sur les bois et sur les » plaines. »

Je cite Chateaubriand.

On affirme la sublimité des paysages de montagnes, parce que les objets sont énormes. Mais l'œil ne perçoit pas cette grandeur. Le champ de l'optique étant trop réservé, puisque nous touchons à l'objet même, nous ne nous rendons pas compte des hauteurs et par conséquent nous nous trompons sur les distances.

« Il en est des monuments de la nature comme de ceux de l'art : pour jouir de leur beauté, il faut être au véritable point de perspective : autrement, les formes, les couleurs, les proportions, tout disparaît. »

Faites donc de la peinture dans ces conditions !

« Souvent un lac immense dans les Alpes a l'air d'un petit étang ; vous croyez arriver en quelques pas au haut d'une pente que vous êtes trois heures à gravir ; une journée entière vous suffit à peine pour sortir de cette gorge, à l'extrémité de laquelle il vous semblait que vous touchiez de la main. Ainsi cette grandeur des montagnes, dont on fait tant de bruit, n'est réelle que par la fatigue qu'elle vous donne. Quant au paysage, il n'est guère plus grand à l'œil qu'un paysage ordinaire. »

Que devient alors la sublimité ?

Et qui plus est, les chalets, les clochers d'église, les pins si hauts qu'ils pourraient servir de mâts à des vaisseaux, les cascades qui dégringolent des sommets, tout se rapetisse : les montagnes font l'office d'une échelle où l'œil rapporte tous les objets de la vallée : villages, clochers, forêts de pins, sont écrasés dans cette comparaison.

« Les pins les plus altièrs, par exemple, se distinguent à peine dans l'escarpement des vallons, où ils paraissent collés comme des flocons de suie. La trace des eaux pluviales est marquée dans ces bois grêles et noirs par de petites rayures jaunes et parallèles, et les torrents les plus larges, les cataractes les plus élevées, ressemblent à de maigres filets d'eau ou à des vapeurs bleuâtres. »

Choisir ses motifs en Suisse, c'est affirmer sa médiocrité, disais-je plus haut.

En effet : pour saisir le sublime, comme pour saisir l'agréable, il suffit d'avoir deux yeux et de voir. La raison n'entre pour rien dans le plaisir que nous fait le sublime. C'est une impression immédiate dont nous sommes affectés à la vue d'un objet dont la force nous surpasse.

Le beau est une conception de la pensée. N'éprouve pas qui veut le plaisir que le beau donne. « Le goût qui saisit le beau est susceptible d'éducation, de perfectionnement, de dépravation et de justesse, etc.; c'est une affaire d'intelligence, » dit Jouffroy. Il n'en est pas ainsi du sublime; le goût qui le saisit n'est susceptible ni de perfectionnement, ni de dépravation; « tous les hommes, continue Jouffroy, voient ce qui est visible à peu près également; tous ne comprennent pas ce qui est intelligible. »

J'ai suffisamment prouvé que le beau est étranger aux paysages suisses : ni harmonie, ni symétrie, ni ordre. Que vont y faire certains artistes dont je ne veux pas citer les noms pour ne point les désobliger? Incapables de dégager le beau d'un « coin », comme disait Corot, ils se sont imaginé que l'objet qu'ils allaient peindre, choisi avec adresse, remplacerait la création qui leur manque, et ils ont cru que la grandeur du motif suppléerait à l'insuffisance de leur esprit. Leur inintelligence artistique devait fatalement les verser dans cette erreur.

Ils sont allés en Suisse et ils n'en sont pas encore revenus. Non pas que je m'en plaigne, je constate tout simplement.

Dans leurs œuvres, ni pensée, ni sentiment, ni impression. Comment auraient-ils connu tout cela dans ces paysages alpestres dont « les lourdes masses ne sont point en harmonie avec les facultés de l'homme et la faiblesse de ses organes ».

Le sublime est visible, le beau est intelligible, disais-je. Ces gens-là peignent des machines qu'il suffit de voir; les vrais artistes peignent des œuvres qu'il s'agit de comprendre. Étonnez-vous après cela des succès que fait le public bête, le public tout court enfin, au blaireutage de ces messieurs et du temps qu'il faut à des Rousseau et à des Corot pour s'imposer à la foule. E. V.

POSTE D'AUTOMNE

MARIAGE D'AUTOMNE

Ma bonne amie, que nous sommes heureux ! Tu ne saurais t'imaginer le charme que nous trouvons à l'automne, et comme notre bonheur, abrité au fond d'un vieux château, nous enchante dans le sombre cadre où nous vivons. Il pleut beaucoup, et, tandis que cela te fait pester, moi j'aime la pluie; le matin, je mets le nez à l'air pour voir s'il pleut, et, s'il ne pleut pas, je souhaite qu'il pleuve dans le jour. Le vent, que je détestais auparavant parce qu'il avait une voix rude, me fait chanter d'aise, et je lui trouve des harmonies d'or. C'est peut-être y mettre beaucoup de complaisance, car, à vrai dire, ces grands diables de vents sifflent, hurlent, mugissent et se lamentent ici comme je ne l'ai entendu nulle part. Ils s'accrochent aux

volets, se brisent aux toits, s'engouffrent aux corridors, poussent les portes, ouvrent les fenêtres, sans façon, comme s'ils étaient de la maison. Eh bien ! je ne leur en veux pas, moi, et je les voudrais plus cavaliers encore. Ah ! ma chère, si tu savais ! Nous sommes là, Charles et moi, près du feu, ma tête sur son épaule et ses mains dans les miennes. C'est incroyable comme nous sommes devenus bêtes. Nous ne disons plus rien. Nous nous regardons, et c'est tout. Cela dure les jours et les nuits. Quand le vent nous secoue dans notre nid, moi, qui ne suis pas une poltronne, j'ai des peurs affreuses auxquelles il croit, et alors il me baise au front, il me dit « peureuse » avec un sourire, il me blottit dans sa poitrine, et moi je pense tout bas : « Vent, fais rage; je t'aime, vent ! » Et ce sont des bonheurs à n'en pas finir. Ah ! si l'automne pouvait durer toujours pour nous deux, au fond de ce château, dans cette sorte de crépuscule plein de vents et de tempêtes ! On est soi-même comme des soleils; on réchauffe la nuit; on allume l'ombre. Parfois, par les bourrasques, nous sortons, lui tenant un parapluie qui se retourne et moi mes jupons qui se retroussent. Nous sommes tout à fait rustiques. J'oublie mon chapeau et lui patauge dans des sabots. Rouges tous deux comme des pivoines, riant à toute bouche, furieux et enchantés, hérissés et échevelés, en pièces et en morceaux, figure-toi ces grotesques sous un parapluie pourpre à cuivres éclatants. Plus le temps rage, mieux c'est; nous avons l'air d'esprits infernaux; on se signe sur notre passage; les enfants crient : « C'est le monsieur et la dame; » les chiens nous aboient aux talons : c'est une scène de l'Ambigu. Puis, quand nous avons bien lutté, que je me suis bien pendue à son bras, que nous avons ri tout notre soul, que nous avons épuisé tous les plaisirs fantastiques, que nous avons crié, hurlé, marché, couru, sauté et fait les cent coups, nous rentrons abimés, harassés, écarlates, crottés jusqu'aux genoux, trempés jusqu'aux os, comme deux polissons qui ont fait l'école buissonnière ou comme des canards qui ont barboté dans la boue. Quel plaisir ensuite, quand on s'est bien frotté, lavé, peigné, parfumé, mis de frais, de se retrouver, roses et éclatants, comme des fleurs après la pluie (ah ! mon Dieu ! je fais des comparaisons) auprès d'un feu qui flambe gaillardement, devant une table où l'on se passe les morceaux de la bouche à la bouche. Nous ne sommes pas toujours sages; je me fâche à mes heures, je boude, je le graigne, je l'égratigne, je le mangerais. C'est à propos de rien et à propos de tout; par exemple, il chasse, et je ne le veux pas. Comprends-tu cela ? Être heureux comme nous et aller tuer de petites bêtes qui le sont peut-être aussi. Je lui fais mille gronderies; mais, au bout de tout cela, il faut bien lui pardonner, et tu penses que je ne demande pas mieux, car enfin, si l'on se fâche, c'est pour se réconcilier après. Nous sommes toujours ensemble; l'un est à l'autre comme son ombre. Il va à droite, j'y vais aussi; je vais à gauche, il y vient tout de même. C'est de l'Arcadie; il ne manque que les moutons.

AUTOMNE DU MARIAGE

Mon amie, je ne me reconnais pas : je ne sais si quelque chose est changé en moi ou si les objets qui m'entourent ne sont plus les mêmes; il me semble que tout est renversé. L'automne que j'aimais m'exaspère aujourd'hui, et je suis plus tentée de le voir finir que de le voir recommencer. L'an passé, j'étais folle; je t'écrivais mille sottises qui n'étaient pas vraies ou qui ne le sont plus à présent. Comme je te rabâchais les joies que je trouvais au vent, aux averse, et aux grands froids ! Comme je t'ennuyais avec mes histoires du coin du feu qui étaient mes grands bonheurs, si bêtes en somme, et pourtant si charmantes ! Déchire ces pages écrites dans la fièvre, et fais-moi grâce des rêves que je te disais pour les grosses réalités que j'ai à te dire. Charles n'est plus au château : il chasse tout le

jour, et c'est à peine si nous sommes ensemble le soir, lui à tisonner le feu et moi à feuilleter des livres que je n'achève jamais. Ah ! comme mieux valaient les romans que nous épelions à deux dans nos yeux avec nos cœurs ! Maintenant nous sommes comme deux ours. Je m'ennuie à mourir ; c'est la nuit. On gèle au dehors ; on grelotte au dedans ; nulle distraction ; personne à qui causer ; pas une figure qui plaise. Quand on met le nez à la vitre, on voit le notaire qui passe sur son bidet ou un charretier qui fouette son cheval. J'en suis à ce point que, le jour, j'aspire au soir, et, le soir, je regrette le jour. Ce qu'il y a de sot, c'est que, lassés de la campagne, nous ne pouvons encore la quitter. Que dirait le monde ? On nous croirait chassés par nos paysans ; ou bien, réduits à cette condition bourgeoise, il paraîtrait clair que mon mari finance à mal. Nous sommes rivés ici par l'obligation où l'on est, quand on est seigneur d'une bicoque quelconque, d'y passer tout son été et presque son automne. Voici — de cet automne — un mois écoulé ; encore un mois ! J'ai des cheveux blancs à y songer. Je compte sur mes doigts les jours qui sont passés et ceux qui restent à passer ; c'est ma seule pensée, et j'y suis du matin au soir. Tiens ! laisse-moi te dire tout cela ; c'est du dépit et de la rage ; mais je l'aime : il faut bien m'aimer aussi un peu pour ce que je souffre ; du reste, quand tu auras lu ces balivernes, tu l'en feras des papillotes ou tu les mettras au feu. — Ah ! mon amie, je suis plus vieille que si j'avais cent ans ; je suis toute ridée, toute chenue, toute vermoulue, et il ne me manque qu'une tabatière pour être aussi momifiée que la baronne S. Je n'ose plus me regarder dans une glace : je me sais trop par cœur ; il va falloir me plâtrer et me maquiller comme ces vieux masques peinturlurés à la façon des devantures de droguistes. Je suis pâle, et mes yeux sont bistrés. Je me fuis, je me hais, je me soufflète, et ma colère souvent retombe sur les autres. Je suis devenue méchante. Figure-toi que le soir il se réunit parfois ici un groupe de braves gens, qui sont les notables des environs : c'est patriarcal. Le plus jeune, qui est le notaire, a cinquante ans ; le plus vieux, qui est le curé, je n'ai jamais eu le courage de compter. Le curé, qui sait un peu de latin, me fait la cour avec des bribes d'Ovide. Sais-tu bien comment je le récompense de sa cour ? Je me hérissé comme une ortie, et je m'acharne à égratigner le pauvre homme de façon à le mettre tout en déconfiture. Mais aussi, pourquoi porte-t-il la perruque ? Il y a de plus un gentilâtre, qui est un marchand de bœufs, et un gros fermier cramoisi, qui est un marquis. Quand ils arrivent, c'est une odeur de grand chemin qui entre avec eux et ils ont des chiens, grands comme des chevaux, qui viennent s'endormir sur mes genoux. Charles m'en veut de ma froideur à leur égard ; mais enfin, si cela lui plaît, cela doit-il me plaire à moi ? Il est entendu que nous n'avons plus les mêmes goûts ; pourquoi nous taquiner dès lors ? — Écoute : voici le grand mot. Il y a en effet quelque chose de changé en nous, et c'est l'amour.

CAMILLE LÉMONNIER.

BAVARDAGES.

Les Beaux-Arts, en France, sont à la veille de perdre leur ministre, M. Brunet. Cet excellent magistrat a su épargner à ses administrés les trop vifs regrets qu'ils pourraient ressentir aujourd'hui, en évitant constamment de se faire connaître à eux. — Son testament politique, inséré à l'*Officiel* ces jours-ci, est la fondation d'un Musée ethnographique.

— On organise en ce moment, au Louvre, une nouvelle salle qui portera le nom de Rude. Déjà plusieurs marbres du maître y sont placés, notamment *Jeanne d'Arc*, le *Pêcheur napolitain*, une tête de *Christ* ; on y voit aussi un

admirable bronze représentant *Mercur*. — Quelques œuvres d'autres artistes orneront aussi cette salle.

— La ville de Nancy, qui a déjà érigé une statue au célèbre graveur Callot, se prépare à en élever une autre à la mémoire de son non moins célèbre peintre Claude Gellée dit le Lorrain. — Une souscription est ouverte à cet effet.

— Le Congrès littéraire d'Anvers, dans sa séance du 18 août dernier, a décidé en principe la création d'une Société de littérateurs belges, et nommé, pour préparer les statuts de cette association, un comité composé de MM. Van Bemmel, Potvin, Emile Leclercq, Frédéric, Dognée, Sleenckx, Boëns, Stoumon et Eekoud.

Le comité provisoire se réunit aujourd'hui, à 2 heures de l'après-midi, dans la grande salle du Cercle artistique et littéraire, afin de constituer la Société ; discuter et adopter le règlement.

— Dans son numéro de dimanche dernier, la *Fédération artistique* tient à nous prouver, par la plume autorisée de son directeur, qu'elle ne voit guère plus loin en prosodie qu'en esthétique, j'en prends à témoin ces lignes pharminieuses : *... une nature-morte, — qui porte pour titre l'alexandrin : « Pourquoi tuer ces beaux oiseaux ? » auquel on pourrait opposer comme rime et comme réponse : « Pour des salmis et pour des rôts. »*

La *Fédération*, qui compte si bien cependant, ne saurait-elle plus compter jusqu'à douze ? — Vrai ! si c'est en rimes de cette richesse et en alexandrins octosyllabiques (!!) que M. Lagye a aligné sa traduction d'*Othello* dont il se vante plus loin et qu'il publiera *« si jamais il existe un libraire belge, ou si un éditeur parisien en veut bien »*, nous souhaitons ne voir jamais naître de libraire belge, ni d'éditeur parisien vouloir du manuscrit... Au reste ce souhait est parfaitement inutile, en tous points !

ERRATUM. — A propos de M. Lagye, des *coquilles* se sont glissées dans la note à lui adressée par T. H., dans notre dernier n°, note qui doit être ainsi rectifiée :

« Patience ! l'occasion va s'en présenter belle : aussitôt black-boulé dans vos prétentions inouïes à la chaire d'esthétique de l'Académie d'Anvers, vous pourrez prendre vitrine sur rue et débiter à l'aise oléos et chromos. C'est même préférable à l'échoppe de photographie que nous vous proposons l'autre jour. »

SONNETS DE DÉCEMBRE

I

QUARTIERS D'HIVER

A MA MIE.

*Décembre morne est là ! les forêts se sont tuées.
La feuille tourbillonne en l'air au gré du vent
Qui sonne la fanfare hivernale et souvent
Emporte dans son vol les branches dévêtues.*

*Du ciel terne et sans voix, couvercle décevant,
Les neiges vont tomber lentes, sourdes, têtues,
Donnant à la nature où plus rien n'est vivant,
L'aspect marmoréen et roide des statues...*

*A tes clartés, ô toi mon soleil automnal,
Mon cœur va s'engourdir, s'engourdir machinal,
A tes pâles clartés, car je hais toute flamme !*

*Oui, je veux, les yeux clos aux brusques avenirs,
Laisser s'amonceler la neige sur mon âme
Pour me plonger frileux dans mes chauds souvenirs.*

II

LIEUX VOILÉS

A LUDWIG WIDL.

*Le soleil a pris deuil : il pleut, et sous le fouet
De la bise qui siffle, échevelés se cabrent
Les nuages errants par le grand ciel muet.
La pluie âpre descend ; ses longues lames sabrent*

*La vitre où bat mon front anxieux... De sa main
Froide, Octobre a cueilli les fleurettes dernières
Et frisé les rameaux en pointes de carmin.
La rouille au fond des bois va se mettre aux ornidres,*

*Sous le pied craquera la feuille sèche. Alors,
L'oiseau chanteur ayant déserté nos cieux morts,
Le spleen tendra sa toile en nos cerveaux moroses.*

*Mais que me fait la pluie et l'aigillon fouetteur ?
Le souvenir, pour moi, fait reflurir les roses
Et dans mon cœur vibrant nicher l'oiseau chanteur !*

THÉODORE HANNON.

GAZETTE MUSICALE ET THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE. — Nous avons fait ressortir le talent hors ligne avec lequel Faure a personifié le roi Alphonse de la *Favorite*. S'il fallait une nouvelle preuve de la supériorité de ce chanteur-comédien, nous la trouverions dans son interprétation de *Hamlet*. L'opéra d'Ambroise Thomas peut être rangé au nombre des œuvres les plus nulles du répertoire lyrique. Sans Faure et Nilsson, il n'aurait vu le jour que pour rentrer dans l'oubli. Mais le célèbre baryton est un enchanteur. De rien il sait faire quelque chose. Quand il est en scène, on ferme l'oreille aux vulgarités du compositeur, pour se laisser absorber par la diction et le talent dramatique de l'acteur, par le style éminentement artistique du chanteur.

La méthode de Faure est excellente. Pas d'éclats de voix, pas de vibrations énervantes. Il attaque le son nettement, mais sans âpreté ; il lui donne, tour à tour, un moelleux plein de tendresse, des accents pleins d'une sanglante ironie ou d'une rage concentrée. Il gradue habilement les nuances et prépare ses effets avec un art si consommé, qu'à peine on aperçoit des traces d'étude. Il pénètre ses personnages et les rend avec un naturel, un goût et une intelligence exceptionnels.

Nous ne saurions désigner les passages qu'il a le mieux rendus, car il faudrait citer chaque morceau, chaque phrase, chaque mot. Aussi l'auditoire tout entier était-il suspendu à ses lèvres, et les applaudissements, les rappels les plus chaleureux et les plus unanimes se succédaient.

Guillaume-Tell a été pour Faure une nouvelle série de triomphes. Nous devons signaler le bel ensemble avec lequel cet opéra s'exécute à Bruxelles. Tournié a su se faire rappeler à plusieurs reprises. La voix de M^{lle} Hamakers semblait plus fraîche que jamais. M^{me} Bernadi a été excellente comme d'habitude.

Au **THÉÂTRE DU PARC**, on a repris le *Duc Job*, cette délicieuse comédie de Laya, qui avait eu tant de succès lors de son appa-

rition. Nous l'avons réentendue avec un nouveau plaisir, et le public semblait satisfait non moins de la pièce que de ses interprètes. M^{lle} Laugier dit fort bien le rôle charmant d'Emma ; Lebrun, marquis de Ricux, se montre excellent acteur comme dans tous ses rôles. Esquier a de très-belles qualités ; par moments, cependant, il lui faudrait un peu plus de rondeur et de laisser-aller. Nerssant et Millaud sont très-convenables.

Nous sommes quelque peu en retard pour parler du *Paravent chinois*, que nous n'avions pas encore eu l'occasion d'entendre. La pièce de M. Dubosch est bien agencée, amusante et parsemée de mots spirituels ; c'est un gentil lever de rideau.

Le **CERCLE ARTISTIQUE** devient trop petit tant le monde afflue à ses concerts. M^{lle} De la Mar (Faustina) chantait vendredi soir pour la première fois en public, aussi l'émotion l'étreignait-elle à tel point que la respiration lui a manqué au début, et que sa jolie voix n'a pu se déployer comme d'habitude. Elle n'en a pas moins chanté avec beaucoup de goût et de sentiment, et avec une diction charmante, le morceau de *Paul et Virginie*. Dans la *Somnambule* et les *Vêpres siciliennes*, elle a fait preuve d'une très-grande souplesse dans les vocalises.

La voix de M^{lle} Faustina, sans être très-forte, est d'un timbre ravissant. La jeune débutante réunit un très-grand nombre de qualités qui se développeront par l'expérience. M. J. Servais s'est montré, comme antérieurement, l'un des « maîtres » du violoncelle. Impossible de mieux chanter, et d'un son plus moelleux en même temps que plein. C'est aussi un musicien de sentiment, dont le style est magistral. Nous regrettons de ne pas lui entendre jouer autre chose que ces variations très-difficiles, mais très-peu musicales, qu'il devrait laisser à des artistes de moins de valeur. M^{lle} Ruytinx a exécuté, avec beaucoup de sûreté et de délicatesse, la sonate en *sol* de Schumann, une polonaise de Chopin et un brillant morceau de salon de son professeur M. Aug. Dupont.

Citons aussi M. Massagé, un accompagnateur comme il y en a peu.

— Par une excellente innovation, le 2^e concert populaire était composé exclusivement de musique belge. Il a parfaitement réussi. Le premier morceau inscrit au programme était une ouverture de concert de Lassen, œuvre de mérite, déjà exécutée plusieurs fois à Bruxelles, et avantageusement connue dans le monde musical.

Le *Lac*, d'Emile Mathieu, œuvre symphonique du genre descriptif, est très-remarquable. L'orchestration est distinguée, fine et délicate, le motif gracieux et bien développé. Nous entendrons prochainement une des œuvres de Mathieu au théâtre de la Monnaie, et si nous en augurons par son *Lac*, elle aura beaucoup de succès.

M. Colyns a exécuté le 3^e concerto de Vieuxtemps ; morceau de pure virtuosité. Il a été vivement applaudi. Nous avons à reprocher à M. Colyns un vibrato perpétuel que nous ne pouvons admettre plus que nous n'approuvons le chevrottement des chanteurs. Le son n'a pas chez lui beaucoup d'ampleur, mais il est agréable à entendre. L'exécutant a de la chaleur et de la correction. C'est un excellent violoniste de l'ancienne école.

La valse de *Charlotte Corday*, de Benott, nous fait un peu l'effet des tableaux de Carolus Duran. C'est fort habilement orchestré, avec des combinaisons ingénieuses de timbres, mais l'auteur a composé des œuvres plus sérieuses au point de vue artistique.

M^{lle} Zélie Moriamé a joué, avec un aplomb étonnant chez une jeune fille de dix-huit ans, un concerto de son professeur M. Dupont. Son jeu correct, perlé et délicat annonce beaucoup d'intelligence et de sentiment musical. On peut lui prédire un bel avenir. Nous devons adresser des éloges à M. Aug. Dupont pour son œuvre. La plupart des compositeurs virtuoses, sous prétexte de musique, se bornent à ac-

cumuler des difficultés destinées à faire valoir le talent de l'exécutant. M. Dupont, au contraire, a compris que ce dernier ne doit avoir pour but que de mettre en lumière l'idée musicale. L'on peut ne pas être partisan de son genre quelque peu italien, mais il faut rendre hommage à sa sincérité et reconnaître qu'il y a de la chaleur et de l'inspiration dans son concerto, surtout dans sa ballade.

L'idée est bien développée et l'orchestration décèle un musicien de valeur.

La marche de M. Tinel, bien écrite et d'une instrumentation sobre, est d'un dessin gracieux. L'auteur (lauréat du dernier concours du Conservatoire) est un jeune compositeur, aux inspirations fines et distinguées, qui fera parler de lui.

La scène dans la forêt, de Huberti, peut être considérée comme l'une des meilleures choses exécutées dimanche. Elle est pleine de vie, de coloris et de lumière. Elle brille par son orchestration non moins que par l'idée. M. Huberti fera honneur à son pays. L'école de Mons a fait en lui une perte sensible, car c'est lui qui l'a élevée à son niveau actuel. Espérons que bientôt il trouvera un champ nouveau où il pourra utiliser son talent.

La *Lutte au XVI^e siècle*, de Vanden Eeden, renferme des passages fort remarquables que déparent, malheureusement, des excentricités et des recherches peu dignes d'encouragement. Reconnaissons, toutefois, le remarquable sentiment dramatique qui se manifeste dans certains passages, la vigueur et la richesse de son orchestration.

Nous avons déjà rendu compte du chœur de Riga : *Les Esprits de la nuit*. Nous nous contenterons donc d'ajouter que l'auteur connaît admirablement l'agencement des voix, et que son œuvre a produit beaucoup d'effet. Le final surtout est grandiose et remue profondément. La « Chorale » l'a exécuté d'une manière digne de sa grande réputation.

L'orchestre n'avait pu avoir qu'un nombre de répétitions insuffisant pour un pareil programme; c'est ce qui explique certaines défectuosités, notamment dans la scène de Huberti.

Au prochain concert, nous entendrons la symphonie fantastique de Berlioz.

M. Humbert vient d'engager, en représentations, M^{me} Peschard, 1^{re} chanteuse des Bouffes-Parisiens. M^{lle} Jeanne Garnier, l'étoile de la Renaissance, de Paris, lui succédera.

M^{lle} Minnie Hauk donnera encore douze représentations à la Monnaie. Elle y jouera *Carmen*.

Le THÉÂTRE MOLIERE s'est créé un succès cette semaine en rendant d'une façon très convenable la *Voleuse d'enfants*, un drame de Eug. Grangé et L. Thiboust, où les scènes les plus comiques succèdent aux péripéties les plus terribles. M. Lerieux a joué avec un comique des plus amusants le rôle du policeman Jacobsen. M^{lle} Estelle Jaillet est décidément une précieuse acquisition pour ce joli théâtre. MM. Mathieu, Chatillon, Florval, Préval, M^{lle} Marie Georges ont eu leur bonne part d'applaudissements.

On annonce pour la semaine prochaine la reprise d'*Héloïse Paroquet*, d'A. Durantin, et du *Gendre aux médailles*.

M. Calabresi est revenu de Vienne enchanté de la *Wai-kure*. Malheureusement, le coût énorme des décors du 3^e acte compromettrait le succès financier des dix représentations de la troupe de Vienne. Ce sera donc pour l'année prochaine.

Nous aurons cette année la reprise de *Lohengrin* en dépit de l'opposition de quelques abonnés « éteignoirs ».

On répète le *George Dandin*, de Mathieu, avec un ballet de Balthazar Florence. La *Reine de Saba* sera reprise ensuite; après quoi, la première de *Cinq-Mars*, de Gounod.

Faure jouera *Hamlet* les 3 et 5 décembre.

Etude de M^e Omer Gillard, huissier, 20, rue d'Or, à Bruxelles.

PAR AUTORITÉ DE JUSTICE

Vente d'un gage se composant de

109 TABLEAUX MODERNES

L'huissier OMER GILLARD, à ce commis par ordonnance de M. le président du tribunal de Dinant, procédera le MERCREDI 5 DÉCEMBRE 1877, à 1 heure précise de relevée, *Galerie Saint-Luc* rue des Finances, 42, à Bruxelles, à la vente publique de 109 tableaux, de :

Aubry, Carabain, Corot, Couturier, Dansaert, De Braekeleer, Durand Brager, Hagelstein, Markelbach, Musin, Noël, Ommeganck, Quinaux, Robbe, Roffiaen, Ronner, Salmson, Scaron, Van Camp, Van Hove, Van Lorkhorst, Eugène Verbeeckhoven, Webb, Woutermaertens, etc.

Les catalogues se délivrent en l'étude de M^e Gillard.

Exposition les 3 et 4 décembre, de 12 à 6 heures.

Au comptant avec augmentation de 10 p. c. pour frais.

MAISON FÉLIX MOMMEN
DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS
FABRIQUE
DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES
VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS
Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux
PEINTURE SUR PORCELAINE
COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ
25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE, EXPOSITION D'AMSTERDAM
FABRIQUE SPÉCIALE
de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,
Meubles d'atelier anciens et modernes,
Panneaux, Chevalets d'atelier, de campagne
et de luxe, Boîtes à couleurs, Parasols,
Chaises, etc.
PLANCHES A DESSINS
Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES
Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28
Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

BRUXELLES
Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. du Moniteur Industriel Belge.



COURRIER HEBDOMADAIRE
ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

JULES MEEÛS

Administrateur-Gérant
BRUXELLES

THÉODORE HANNON

Rédacteur en Chef
BRUXELLES

ABONNEMENTS :

Belgique : un an	fr.	10	"
Étranger : id	"	12	50

ANNONCES :

Par centimètre de hauteur sur la colonne de largeur :

Par insertion	2 fr.	Par semestre	22 fr.
Par trimestre	12 fr.	Par année	40 fr.

Paiement comptant.

On s'abonne en Belgique au bureau du journal, chez les principaux libraires et dans tous les bureaux de Poste.

A PARIS, à M. FÉLIX PARDON, 7, Avenue Frochot.

La vente au numéro de l'Artiste se fait à Paris :

Boulevard Montmartre, kiosques 49 et 50.

Id. des Italiens, " 35 et 38.

Chez M. WINTER, Passage Jouffroy, 50 et 52, à Paris.

A LONDRES, chez SAMPSON LOW, 188, Fleet street, E. C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

SOMMAIRE :

Causerie littéraire, Emile Zola. — *Nos ateliers*, Huberti, Marc Véry. — *Similitudes*, J.-K. Huysmans.
 — *Wagner en France*, Réal. — *Les Livres*, Gérald Een. — *Conférences*, Joe Dierix. — *Bavardages*. —
Gazette musicale et théâtrale. — *Coulisses parisiennes*.

CAUSERIE LITTÉRAIRE.

Il est bien difficile de juger aujourd'hui l'auteur dramatique chez Victor Hugo. Toutes sortes d'obstacles s'opposent à ce qu'on dise franchement sa pensée, parce que la franchise serait presque de la brutalité. Le maître est encore debout, et dans un tel rayonnement de gloire, après une longue et si éclatante vie de roi littéraire, que la vérité en face de ce vieillard auguste semblerait un outrage. Certes, le recul est suffisant pour étudier l'évolution romantique au théâtre ; nous sommes déjà la postérité, et nous pouvons nous prononcer ; mais je crois que le respect nous gênera, tant que Victor Hugo sera là pour nous entendre.

J'ai vu reprendre, à la Comédie-Française, *Hernani*, que je ne connaissais encore que par le livre. Ma stupeur a été grande. Ce drame, où le poète a tout sacrifié à l'effet, où il a entassé les invraisemblances pour développer uniquement la splendeur du spectacle et le relief puissant de l'antithèse, ce drame est justement d'un effet dramatique très-médiocre. M. Perrin a eu beau monter la pièce merveilleusement, soigner la figuration du quatrième acte et même faire écrire une fanfare nouvelle par un musicien de talent, le cœur n'est pas pris, la tête reste libre, l'effet produit est simplement une désillusion, car l'on avait rêvé tout cela plus large et plus foudroyant.

Je ne veux pas entrer dans la discussion critique d'*Hernani*. Cela nous mènerait trop loin. Je parle, bien entendu, de la charpente dramatique de l'œuvre, car les vers sont depuis longtemps hors de toute discussion. Je crois, d'ailleurs, que l'on est à peu près d'accord sur l'étrangeté de ce bandit platonique, qui se conduit, en toute occasion comme un enfant de dix ans. Le vieux Gomez est aussi une création bien singulière, un Bartholo phraseur, dans lequel apparaît à la fin un bourreau ; et quelle naïveté encore, quelle piteuse mine il fait au dénouement, lorsque Dona Sol avale sa part de poison, comme si « ce vieillard stupide » n'avait pas dû prévoir qu'il allait tuer la jeune fille en exigeant la mort d'*Hernani* !

Je ne veux pas entrer dans la discussion, et pourtant, je ne puis m'empêcher de faire ici tout haut quelques-unes des réflexions que j'ai faites tout bas l'autre soir. *Hernani* contient la formule romantique par excellence. Il s'agit d'arriver à la plus grande somme possible d'effet, quels que soient les moyens employés. De là l'invention du fameux cor. Quand le cor sonnera, *Hernani* devra mourir, et attendez-vous à ce qu'il sonne lorsque le bandit sera redevenu un grand seigneur, au comble de la félicité et de la puissance. Le poète obtient ainsi ce cinquième acte si étonnant, ce duo d'amour que vient interrompre un souffle de mort.

Oserai-je le dire ? l'impression n'est pas aussi grande que le poète l'a espéré. Elle est surtout pénible. Nous sommes ici trop dans la fiction. La scène se passe trop haut, dans ces régions du prétendu honneur castillan où toute humanité disparaît. La fidélité au serment peut être un bon ressort dramatique, mais obliger un brave garçon à mourir le soir de ses nocés, parce qu'il a promis de se tuer au pre-

mier appel, cette histoire-là n'est qu'un cauchemar abominable, qui n'a pas l'excuse du vrai, et qui révolte les gens les plus loyaux. Il n'est pas dans la salle un honnête homme qui ne jetterait de bien bon cœur le vieux Gomez par-dessus la terrasse. J'ai constaté autour de moi une révolte générale. Les lois de l'honneur ainsi comprises sont monstrueuses. Je ne vois ni la leçon ni la vérité tragique.

Ah ! comme cela ferait du bien, d'entendre un cri humain dans toute cette poésie voulue ! Comme on se reposerait de l'idéal, s'il y avait dans quelque coin un bout d'analyse ! Étudiez les personnages du poète, il les laisse tels qu'ils les a pris, sans la moindre étude sur leur cœur ni leur intelligence. *Hernani* et *Dona Sol* traversent la pièce dans la même attitude farouche et tendre. Ce sont des types à la mode de 1830, avec une pointe de fatalité et de mystère ; dans ce singulier mouvement littéraire, plus le personnage restait inconnu, et plus il devenait intéressant. Don Carlos seul est étudié, et pour moi, la vraie grandeur du drame est en lui.

Une autre chose m'a frappé, c'est l'ennui qui se dégage de la pièce. Le drame romantique est devenu certainement aussi ennuyeux que la tragédie. Nous ne nous intéressons pas du tout à ces gens-là. Le dialogue est plein de noms espagnols que le public entend difficilement, et toute la partie historique, dont l'auteur abuse, nous laisse glacés, l'attention fatiguée, les yeux ailleurs, attendant que le drame reprenne pour suivre de nouveau l'action. Pas un instant, l'émotion ne saisit le spectateur à la gorge. L'illusion ne se produit pas, il n'y a place que pour une profonde admiration littéraire. Par exemple, on a souvent plaisanté le récit de Thémamène ; mais est-ce que l'immense monologue de Charles-Quint devant le tombeau de Charlemagne n'est pas un récit de Thémamène grandi hors de toute mesure ? La fatigue est la même pour la salle, quintuplée par la longueur du morceau.

J'aurai l'air de soutenir un paradoxe, en disant que la salle était froide, malgré les applaudissements. C'est pourtant l'exacte vérité. Bien des fois, aux endroits réglés à l'avance, la claque est partie seule au milieu d'un silence glacé ; on entendait son bruit strident, si particulier, qui commence et qui finit brusquement, pareil à une décharge de mousqueterie. D'autres fois, la salle entière s'allumait ; seulement, c'était toujours sur un couplet, sur quelques-uns de ces vers merveilleux qui resteront comme les plus beaux de notre poésie française. On applaudit toujours le poète, jamais l'auteur dramatique.

On m'a reproché d'être un fils ingrat du romantisme. Non, certes, je n'ai pas d'ingratitude. Je sais que nos aînés ont combattu un bon combat, et je suis pénétré d'admiration et de reconnaissance pour Victor Hugo. Seulement où je me fâche, où je m'insurge complètement, c'est lorsque des sectaires veulent arrêter la littérature française au romantisme. Si vous avez conquis la liberté, laissez-nous en profiter. Le romantisme n'a été qu'une émeute, il faut maintenant que nous régularisions la conquête, en produisant des œuvres vraies. Le mouvement commencé par vous se continue en nous, quoi d'étonnant ? C'est la loi humaine. Nous prenons votre esprit, mais nous ne voulons pas de votre rhétorique.

J'ai dit quelle place Victor Hugo a tenu dans ma jeunesse.

Je ne l'ai pas renié; je crois seulement qu'il est temps de le mettre dans le musée de nos grands écrivains, à côté de Corneille et de Molière.

Ses drames seront repris de temps à autre comme les formules glorieuses de l'art d'une époque. On se souviendra que *Hernani* a été écrit à vingt-sept ans et qu'il a apporté avec lui toute une évolution littéraire. On admirera éternellement l'éclat de cette poésie. Mais il doit être bien entendu que *Hernani* n'est pas la borne dernière de notre littérature dramatique, que cette littérature continue à évoluer, qu'une formule plus logique et plus profondément humanitaire peut succéder à la formule romantique.

Les reprises comme celle à laquelle nous venons d'assister, ne signifient rien. *Hernani* est classique, et on ne peut que l'applaudir. Il faudrait que Victor Hugo fît jouer un des deux drames qu'il a en portefeuille, dit-on, pour qu'on jugeât de l'impression exacte sur la foule d'une œuvre nouvelle, conçue d'après la même formule. Pour moi, je résumerai mon opinion en disant que les drames du poète sont du bien mauvais théâtre drapé dans de la bien belle poésie.

EMILE ZOLA.

NOS ATELIERS

HUBERTI

Il en est dans l'art comme dans la vie : on y coudoie l'honnête et le déshonnête. Et tel qui possède l'honnêteté de son art n'a point celle de sa vie, tandis que ce que l'on est convenu d'appeler un honnête homme ne peut point se montrer dans son art.

Huberti possède ces deux honnêtetés au plus haut point développées : honnête est sa vie, honnête est son art. Ces idées me venaient tandis que le charmant et modeste artiste faisait défiler sous mes yeux la nombreuse série des études qui illuminent et aèrent son atelier.

Depuis longtemps la critique a nommé Huberti le *Corot belge*. Certes, ces paysagistes exquis ont de multiples analogies, et la comparaison me semble flatteuse pour tous deux. Huberti, flamand, tient sans partage les dons de santé que le maître français remplace par des qualités essentiellement françaises : « Je me suis laissé *encotonner*, disait Corot, par le ciel cotonneux de Paris. Pour bien entrer dans mes paysages, disait-il encore, il faut avoir au moins la patience de laisser le brouillard se lever; on n'y pénètre que peu à peu, et quand on y est l'on doit s'y plaire. »

Chez Huberti le brouillard est levé.

CONSCIENCE était la devise de Corot : CONSCIENCE est la devise d'Huberti !

Peu d'artistes ont, pour la nature, son culte, sa ferveur. Ce grave respect l'inlimide parfois, alors il hésite, il n'ose... mais ne redoutez nulle défaillance. Ce pinceau jeune éternellement les connaît peu; la main qui le tient est l'intelligente esclave d'un cerveau qui pense, d'un cœur qui sent.

Car ce qui frappe surtout dans l'œuvre de Huberti, c'est l'attrait pénétrant qui s'en dégage, c'est sa poésie naturelle qui vous séduit et vous retient. Le moindre coin, le site le plus

humble, sous son crayon prend du style, du caractère, sous sa brosse prend de l'intérêt et de l'aimant. — Ciels gais du Midi, ciels mélancoliques des crépuscules, ciels légers du matin, pleurent ou chantent par ses toiles baignées d'air pur et de claire lumière. Les paysages sont autant des poèmes que des tableaux : l'œil est ravi, le cœur tendrement troublé. Ah ! c'est que le peintre a su incruster dans ses pâtes les sensations jouies, communiquer à son panneau la verve émue et la pensée douce qui l'inspirait. Huberti est un enchanteur !

Et quelle simplicité de moyens (car pour arriver au vrai beau il suffit d'être simple, sincère, ému,) que de sobriété ! Quelle absence idéale de recherche ! Sur la toile vierge, sous ces dessous bruns conventionnels, la pâte vibrante est appliquée juste en ton, juste en place, sans retours, sans repentirs, par la brosse alerte et consciencieuse. Huberti est un enchanteur, disais-je, sous ses doigts tout s'habille de grâce, de poésie, de distinction; ses toiles, même les plus petites, ont ce *coin de grandeur* dont parle Eugène Delacroix.

Aussi ai-je éprouvé en face de l'œuvre d'Huberti cette indicible émotion que rarement (oh ! bien rarement !) j'ai éprouvée en face des toiles de ses confrères : souhaiter assooir son chevalet devant ses paysages et peindre là, comme en pleine nature !

Et pourtant ses sites ne sont point compliqués : un bout de chemin, un coin de prairie, une lisière de bois, un massif, une flaque d'eau, un ciel bleu — un rien... mais c'est que Huberti, en face de la nature, rend naïvement, simplement, religieusement une impression très-vive et très-personnelle; c'est que Huberti, en face de la nature, est avant tout ému, ému de cette émotion qui vous poigne à la gorge et au cœur, vous cloue sur place, les yeux pleins de larmes, troublé, frissonnant, plein de crainte, d'amour et de respect...

Ici les sceptiques riront, les arrangeurs de paysages, les endimancheurs, les menteurs, les « malhonnêtes » de l'art enfin hausseront les épaules. — Plaignons ceux-là qui n'ont jamais ressenti ces sensations étranges, ces frissons aux inexplicables jouissances; que jamais « le démon » n'a hantés en face d'une site, dont les artères n'ont point battu à se rompre, dont le cœur voluptueusement gonflé, n'a point cru éclater à la contemplation d'une silhouette, d'une ligne, d'un simple rapport de tons, comme à la chaude étreinte des lèvres aimées !

Plaignons-les, plaignons-les, maître sympathique et vénéré, car ils ne peuvent vous comprendre, car ils n'ont point ce qui fait votre force et votre grâce, car ils sont indignes de ce beau nom d'artistes et gardent pour braiement d'union la devise du navrant directeur de la *Fédération artistique* :

RIEN DE POSITIF DANS L'ART SI CE N'EST LA VENTE.

MARC VÉRY.

SIMILITUDES

A Théodore Hannon.

Et se trémoussant sur ses jambes cagneuses, sur ses jambes emmaillottées de tricots mi-partie rouges, mi-partie

jaunes, le Nain évasa en un large rire sa bouche cruellement ravie et, soulevant les tentures, me montra du doigt les étranges beautés qui se pressaient derrière le rideau et s'avançaient vers moi, les unes à la suite des autres.

Ce furent d'abord des tiédeurs vagues, des vapeurs mourantes d'héliotrope et d'iris, de verveine et de réséda qui me pénétrèrent avec ce charme si bizarrement plaintif des ciels nébuleux d'automne, des blancheurs phosphoriques des lunes dans leur plein et des femmes semblables à celles que Hamon a peintes dans son *Triste Rivage* des figures indécises, aux contours flottants, aux cheveux d'un blond de cendre, au teint rosé-bleuâtre des hortensias, aux jupes irisées de lucurs qui s'effacent, s'avancèrent, tout embau-mées, et se fondirent dans ces teintes dolentes des vieilles soies, dans ces relents apaisés et comme assoupis des vieilles poudres enfermées, durant de longues années, loin du jour, dans les tiroirs de commodes à ventre.

Puis la vision s'évola et une odeur fine de bergamote et de frangipane, de moos-rose et de chypre, de maréchale et de foin qui traînait çà et là, mettant comme une de ces touches sensuelles de Fragonard, un papillotage de rose dans ce concert de fadeurs exquis, jaillit, pimpante, énamourée, cheveux poudrés de neige, yeux caressants et lutins, grands falbalas couleur d'azur et fleur de pêcher, puis s'effaça peu à peu et s'évanouit complètement.

A la maréchale, au foin, à l'héliotrope, à l'iris, à toute cette palette de nuances lascives ou calmées, succédèrent des tons plus vifs, des couleurs enhardies, des odeurs fortes: le santal, le havane, le magnolia, les parfums des créoles et des noires. Après les fluides légers, les glacis vaporeux, les senteurs caressantes et ensommeillées, après les roses faibles, les bleus mourants, les surjets de couleurs, les réveillons des tropiques, crièrent bêtement les rabâcheries vulgaires: lourdeur des ocres, pesanteur des gros verts, épaisseur des bruns, tristesse des gris, bleuissement noir des ardoises; et de lourds effluves de seringat, de jacinthe, de Portugal rirent de toute leur face bêtement radieuse, de toute leur face de beautés banales, aux cheveux noirs et pommadés, aux joues laquées de rouge et rechampies de talc, aux jupes tombant sans grâce, le long de corps veules et gras.

Puis vinrent des apparitions spectrales, des enfantements de cauchemars, des hantises d'hallucination, se détachant sur des fonds tempétueux, sur des fonds de vert-de-gris sulfuré, nageant dans des brumes de pistache, dans des bleus de phosphore, des beautés effolées et mornes, trempant leurs appâts étranges dans la sourde tristesse des violets, dans l'amertume brûlante des orangés, des femmes d'Edgard Poë et de Baudelaire, des poses tourmentées, des lèvres cruellement saignantes, des yeux battus par d'ardentes nostalgies, agrandis par des joies surhumaines; des Gorgones, des Titanides, des femmes extra-terrestres, laissant couler de leurs jupes fastueuses des parfums innommés, des souffles d'anguissement et de fureur qui serrent les tempes, déroutent et culbutent la raison mieux que la vapeur des chanvres, des figures du grand maître moderne, d'Eugène Delacroix.

Ces évocations d'un autre monde, ces embrasements sauvages, ces tonalités crépusculaires, ces émanations su-

rexcitées disparurent à leur tour et un hallali de couleurs éclata, prestigieux, inouï. Un ruissellement d'étincelles de pourpre, une fanfare de senteurs décuplées et portées à leur densité suprême, une marche triomphale, un éblouissement d'apothéose parurent dans le cadre de la porte et des déesses étalant sur leurs jupes somptueuses toute la fougue, toute la magnificence, toute l'exaltation des rouges, depuis le sang carminé des laques jusqu'aux flambes du capucine, jusqu'aux splendeurs glorieuses des saturnes et des cinabres, tout le faste, tout le rutillement, tout l'éclat des jaunes, depuis les chromes pâlis jusqu'aux gommescuites, aux jaunes de mars, aux ocres d'or, aux cadmium, s'avancèrent, chairs purpurines et débordées, crinières rousses et sablées de poudre d'or, lèvres voraces, yeux en braises, soufflant des haleines furieuses de patchouli et d'ambre, de musc et d'opopanax, des haleines terrifiantes, des lourdeurs de serres chaudes, des allégo, des cris, des auto-da-fé, des fournaises de rouge et de jaune, des incendies de couleurs et de parfums.

Et le Nain ricanait, bubulant, roulant ses yeux jaunes et ronds, sifflant entre ses dents mal distribuées: « As-tu compris les similitudes, les vraies similitudes des parfums et des couleurs? Tiens, regarde, maintenant. » Et les draperies s'envolèrent à son geste.

Les couleurs primordiales, le jaune, le rouge, le bleu, les parfums pères des odeurs composées, le musc tonkin, la tubéreuse, l'ambre, parurent et s'unirent devant moi en un long baiser. A mesure que les lèvres se touchaient, les tons faiblissaient, les senteurs se mouraient; comme le phénix qui renaît de ses cendres, ils allaient revivre sous une autre forme, sous la forme des teintes dérivées, des parfums originaires. Au rouge et au jaune succéda l'orangé, au jaune et au bleu, le vert, au rose et au bleu, le violet, les non-couleurs même, le noir, le blanc, parurent à leur tour et de leurs bras enlacés tomba lourdement la couleur grise, une grosse pitaude qu'un baiser rapide du bleu dégrossit et affina en une Cydalise rêveuse: la teinte de gris-perle.

Et de même que les tons se fondaient et renaissaient différents, les essences se mêlèrent, perdant leur origine propre, se transformant suivant la vivacité ou la langueur des caresses en des descendances multiples ou rares: maréchale, à base de musc, d'ambre, de tubéreuse, de cassie, de jasmin et d'orange, frangipane extraite de la bergamote et de la vanille, du safran et des baumes de musc et d'ambre, jockey-club issu de l'accouplement de la tubéreuse et de l'orange, de la mousseline et de l'iris, de la lavande et du miel.

Et d'autres... d'autres... nuances du lilas et du soufre, du saumon et du brun pâle, des cinabres et des cobalts verts, d'autres... d'autres... le bouquet, la mousseline, le nard, éclataient et fumaient à l'infini, claires, foncées, subtiles, lourdes.

Je me réveillai — plus rien. — Seule, au pied de mon lit, Icarée, ma chatte, avait relevé son cuissot de droite et léchait avec sa langue de rose sa robe de poil roux.

J.-K. HUYSMANS.

WAGNER EN FRANCE.

Tout le monde connaît les manifestations hostiles auxquelles ont donné lieu à Paris les exécutions partielles des œuvres de Wagner. Il est vrai que, comme toujours, une minorité turbulente faisait la loi à la majorité du public. Il y a en France un grand nombre d'admirateurs de la musique du célèbre maître de Bayreuth, plus qu'on ne se l'imagine ; il y a un nombre plus considérable encore de curieux désireux d'entendre et de juger par eux-mêmes ce nouveau système dont on parle tant. Mais il existe quelques acharnés contradicteurs et ceux-là tiennent en échec le public entier. Détestant l'homme, exécrant l'allemand, ils ne veulent pas du musicien et préfèrent se priver du plaisir d'entendre ses œuvres (ils craignent précisément qu'elles ne viennent à plaire) que de faire taire leurs animosités. Heureusement, il est à Paris même des hommes d'un talent remarquable qui se sont élevés à diverses reprises contre les inconséquences des meneurs. M. Victorien Joncières est l'un de ces hommes sans préjugés, sans parti pris, et c'est avec plaisir que nous citons les sages réflexions qu'il a le courage de faire dans son feuilleton du 26 novembre dans *la Liberté* :

« Après les scènes tumultueuses auxquelles a donné lieu, » l'an passé, l'exécution des fragments des *Nibelungen*, de » Richard Wagner, au concert populaire, M. Pásdeloup a » renoncé à faire figurer sur ses programmes les œuvres du » grand maître allemand. On assure même qu'un ordre su- » perjeur aurait enjoint à M. Pásdeloup de ne plus jouer de » musique de Wagner.

» Pour notre part, nous regrettons sincèrement qu'il ne » soit pas possible d'entendre à Paris les productions du » plus grand compositeur qui ait paru depuis Beethoven. Il » est véritablement fâcheux qu'on fasse intervenir le patrio- » tisme dans une question purement artistique. A ce » compte-là, on ne devrait pas jouer Meyerbeer, qui était » prussien dans l'âme et qui tenait tellement à sa nationa- » lité qu'il faisait suivre son nom, sur les affiches de théâtre » en Italie, du mot « Prussiano ». De même Weber, qui exé- » crait les Français, devrait également être exclu de nos » théâtres et de nos concerts. Mais, dira-t-on, Meyerbeer et » Weber sont morts !

» Pourquoi laisse-t-on représenter alors sans mot dire » sur les théâtres de Paris les ouvrages de M. de Flotow, » un Allemand bien vivant, qui remplit même à la cour » d'Allemagne des fonctions officielles ? Bien plus, le premier » ouvrage nouveau qui a été donné, après la guerre de 1871, » à l'Opéra-Comique était de M. de Flotow. *L'Ombre* n'a pas » cependant soulevé de protestations, pas plus que l'inutile » reprise de *Martha* dernièrement au théâtre Lyrique. C'est » donc uniquement parce que Wagner est un musicien alle- » mand de génie qu'on veut le proscrire des théâtres et des » concerts, puisqu'on y souffre et même on y applaudit les » musiciens médiocres de la même nationalité. »

Nous pourrions ajouter bien des choses à ces considéra- tions si judicieuses. Nous pourrions mentionner l'accueil chaleureux que Saint-Saëns reçoit partout en Allemagne en ce moment. Nous pourrions surtout signaler l'influence considérable que M. Wagner a eue sur les jeunes musiciens fran- çais, mais nous n'avons pour but aujourd'hui que de montrer à l'honneur des hommes les mieux doués de ce pays voisin qu'eux du moins laissent de côté les jalousies de métier pour encourager le progrès chez leurs concitoyens.

Espérons que la voix autorisée de Victorien Joncières sera entendue quelque jour.

REAL.

LES LIVRES.

LA MAISON PLANTIN, par LÉON DEGEORGE, 2^e édition, 4 vol. in-8°. Bruxelles : Gay et Doucé, éditeurs, 1878.

Non omnis moriar, aurait pu dire Plantin mourant, car il laissait après lui non-seulement les innombrables et précieux produits de ses presses, mais encore un ensemble de saines et fortes traditions. Ces traditions, inappréciables pour l'imprimerie artistique, nous les retrouvons vivantes pour ainsi dire dans la Maison Plantin, — et aussi dans le livre de M. Léon Degeorge qui s'est fait l'historien et l'interprète consciencieux des merveilles que renferme cette demeure célèbre.

M. Degeorge décrit minutieusement ce musée ouvert tout récemment au public artistique, et dont Camille Lemonnier a parlé ici même avec autorité. Son livre est un guide du visiteur, en même temps qu'un véritable chef-d'œuvre typographique, digne de plaire au plus fastidieux des bibliophiles.

A ce double titre il méritait le succès. Nous ne nous attendions pas cependant — au mois d'août dernier — à pouvoir annoncer sitôt la publication d'une seconde édition. Cette édition nouvelle, imprimée sur fort papier de Hollande par l'excellente maison Callewaert père, est plus parfaite encore sous le rapport matériel que sa devancière. Quant au texte il est enrichi d'une liste chronologique des ouvrages imprimés par Plantin. C'est là une addition heureuse et qu'apprécieront les amateurs.

Pour le surplus nous ne pouvons que répéter les éloges donnés à M. Degeorge. Il a bien mérité des lettres et de l'art de l'imprimerie, — *ars parens*. Inutile de lui souhaiter le succès ; la seconde édition de la *Maison Plantin* sera bientôt épuisée comme la première, et les délicats se feront fête de les posséder toutes les deux.

MOLIÈRE, étude au point de vue médical par le docteur A. M. BROWN, traduite par GEORGE SENNOX, in-8°. Bruxelles, H. Manceaux, 1877.

M. le docteur Brown vient de publier l'œuvre intéressante dont les lecteurs de *l'Artiste* ont eu l'an dernier un avant-goût. Molière, sujet rabattu, diront les difficiles. Point, car le savant auteur s'est placé à un point de vue nouveau. C'est avec le scalpel qu'il dissèque, pour ainsi dire, la nature du grand comédien et fouille les recoins de ce gigantesque cerveau. Il le montre philosopant avec Gassendi avant de philosopher avec M. Jourdain, et causant avec Mauvilain, le médecin du Grand Roi, avant de s'attaquer à Diafoirus ; c'est une genèse. Puis il commente et explique les antipathies médicales de son sujet, et met en rapport ses sarcasmes avec la biographie réelle de celui qui ne fut pas seulement en scène le *Malade imaginaire*.

Tout cela est fort intéressant, un brin philosophique et formera une intéressante addition aux études mollièresques. Nous ne nous appesantirons pas du reste sur les mérites de l'ouvrage ; M. Brown ayant été notre collaborateur, l'éloge pourrait paraître déplacé. Du reste, nous croyons volontiers que les lecteurs de *l'Artiste* aimeront tous à lire, réunie dans ce petit volume de 96 pages, l'étude dont ils ont apprécié la première partie.

La traduction, élégante et fidèle, est de M. George Sennox, — à qui nous nous permettrons une légère observation. Un de nos collaborateurs avait traduit les sept premiers chapitres de l'œuvre, et M. Sennox, tout en retouchant peut-être son travail en certains endroits, a pensé avec Lamennais qu'un livre ne pouvait être bien traduit qu'une fois. N'aurait-il pas pu mentionner, en note par exemple, qu'un rédacteur de *l'Artiste*, M. C..... avait quelques droits à la traduction de la première partie. Ce sera pour la prochaine édition, n'est-ce pas M. Lennox ? Votre part est assez belle pour que vous abandonniez à qui de droit les miettes du gâteau.

GERALD EEN.

CONFÉRENCES.

Mardi dernier, dans la grande salle de l'école modèle, M. Ch. Potvin a donné une conférence ayant pour titre : M. CAMILLE LEMONNIER et ses œuvres.

Bien que le panégyrique ou la critique d'un auteur vivant offre toujours certains côtés scabreux pour l'orateur, M. Potvin s'est tiré très-habilement de ces difficultés. Il a montré Camille Lemonnier possédant toutes les qualités qui distinguent un véritable écrivain, et luttant contre les obstacles qui trop souvent entravent la sincère vocation littéraire d'un jeune auteur.

Son style, a-t-il dit, est chaud et vivement coloré ; si parfois la forme emporte le fond, c'est la résultante du choix que l'auteur fait de ses sujets, se laissant aller au côté saillant de son tempérament qui le porte à donner, dans la description des objets les plus insignifiants, le plus brillant coloris. Son amour du beau et de la forme devait développer en lui, avant toute chose, la nature de l'artiste : aussi, a-t-il été poussé, tout d'abord, à l'étude particulière de l'art, dans toutes ses manifestations. La première publication de son « Salon de Paris » a révélé en lui un véritable sentiment artistique.

Parfaitement maître de sa langue, il possède cette faculté particulière de pouvoir changer de style de propos délibéré.

Si quelquefois cette facilité extraordinaire dans l'art d'écrire lui donne une propension au néologisme, ou l'entraîne à une exubérance de langage, c'est toujours d'une façon voulue ; d'ailleurs, cette tendance, si facile à maîtriser, n'est jamais le défaut des faibles.

M. Potvin, comme preuve de ses appréciations, a donné lecture de plusieurs pages des œuvres de l'auteur, entre autres de ces délicates descriptions, si finement ciselées, que l'on rencontre dans ses jolis récits « de Bloccmentje » et de « la fête de S^{te}-Catherine » ; puis il a terminé par des passages d'un style nerveux de son livre « Sedan », qui a obtenu un si légitime succès jusqu'en Pologne et en Russie.

JOE DIERICK.

BAVARDAGES.

La vente du cabinet d'Alfred Sensier est annoncée pour le lundi 10, mardi 11 et mercredi 12 décembre. On sait quelle ferveur cet ami zélé des traditions naturalistes a montrée jusqu'au dernier jour pour les grands maîtres de l'école contemporaine. Nul n'a détaillé, avec plus de passions les splendeurs de l'art de Rousseau et Millet occupait ses méditations quand la mort est venue le frapper. Naturellement, ce grand amour d'art a eu pour conséquence la formation d'un cabinet très-précieux, où Millet, Rousseau, Delacroix, Diaz, sont représentés par des pages rares. Le catalogue compte un Corot, six études de Delacroix, quatorze tableaux achevés de Diaz, quatre Dupré, trente tableaux de Millet, vingt-six tableaux et études de Rousseau, un tableau de Troyon, deux études du même maître.

Les dessins, aquarelles et pastels sont surtout nombreux. Il y a là une centaine de morceaux de Millet, une soixantaine de morceaux de Rousseau qui vont passionner singulièrement les enchères. On verra dans ces pièces rares le génie des maîtres en quelque sorte à nu, dans la spontanéité de l'expression et la chaleur de l'improvisation.

Puis vient une remarquable réunion de dessins d'anciens, des Rembrandt, un Dürer, un Léonard de Vinci, des Van de Velde, des Toniers, des Jordaens, trois Poussin, des Claude Lorrain, cinq Prudhon, un dessin de Titien, deux croquis de Watteau.

— Dimanche dernier, l'Union littéraire belge s'est fondée au Cercle artistique, et, cette fois, littéraire. Une cinquantaine de représentants de la littérature nationale, fleurs et fruits, émaillaient le grand salon. Quarante adhésions écrites étaient arrivées de province. Les articles du règlement, sous la présidence sympathique de M. Van Bemmel, furent discutés par le menu, mais restèrent tels que les avait élaborés le comité provisoire, règlement bon enfant, s'il en fut, et destiné à contenter tout le monde.

Tous les mois une réunion de l'Union aura lieu à Bruxelles, et dans la séance prochaine, les adhérents auront à nommer quatre membres nouveaux à adjoindre aux neuf membres du comité provisoire qui deviendra comité définitif.

Nos vœux accompagnent l'Union littéraire, nos sympathies lui sont acquises et nous désirons pour elle la réalisation du vœu du docteur Boëns : « La voir encore sur pied dans cent ans ! »

— La ville de Spa vient d'acheter pour son musée, avec le concours du gouvernement, la toile vibrante de Franz Weerts un *Marché à Florence*, toile fort goûtée, on s'en souvient, au dernier salon triennal de Bruxelles.

— INDUSTRIAL ART, n° 6. Cette livraison renferme les articles suivants : At Gillow's, The Royal academy and the decay of a noble art, Sculpture, Technical education for Printers, New photographic appliances, Moorish architecture. Cette même livraison contient un certain nombre de dessins industriels.

— La *Gazette des Beaux-Arts* de décembre contient trois belles gravures hors texte : Le portrait d'*Alexandre Dumas, fils*, gravé par M. Mongin, d'après le tableau de Meissonnier : un *Paysage de Salomon Ruysdael*, eau-forte de M. G. Greux, et une très-remarquable héliogravure de M. Rousselon, d'après un dessin d'A. Dürer ; *Samson terrassant les Philistins*. Les articles, accompagnés d'illustrations, sont de MM. Paul Mantz (musée d'Augsbourg), G. Demay (le costume sacerdotal), Ch. Ephrussi (les dessins d'Albert Dürer), Louis Gonse (musée vicar), etc., etc.

— *Errata*. — Lire dans notre dernier numéro, aux *Sonnets de décembre*, II : CIEUX VOILÉS. AUX *Paysages de Montagne*, page 394 : « rien n'est beau que le vrai. » Enfin, même page, col. 2, « le change d'optique étant trop reserré. »

GAZETTE MUSICALE ET THÉÂTRALE.

FLORENT DEMONCEAU. — Sous ce nom, se cache à Verviers un musicien de beaucoup de talent, qui serait aujourd'hui une célébrité, si la chance l'avait servi et si quelque heureuse circonstance eût permis à son talent de se faire jour sur une grande scène.

Florent Demonceau a obtenu au Conservatoire royal de Liège l'excellence sous la direction de Daussoigne-Méhul ; il est diplômé du Conservatoire national de France, où il suivit avec succès les cours de Bazin et de Marmontel. Son diplôme est revêtu d'une signature illustre, celle d'Auber.

Depuis que le pianiste est rentré à Verviers, sa ville natale, il a publié plusieurs morceaux qui révèlent d'excellentes études et un profond sentiment de l'art, joints à quelque chose d'original et d'étrange, qui fait de Demonceau une personnalité : *Giovanni*, valse ; *Le Chemin de fer*, étude imitative ; *Souvenirs de Paris*, mazurka. Liège, Muraille, éditeur.

Les deux derniers morceaux sont hérissés de difficultés et ne s'adressent qu'au public artiste.

A propos de ces compositions, l'éminent directeur du

Conservatoire de Bruxelles, M. Fétis, écrivait ces lignes charmantes et précieuses au jeune auteur :

Bruxelles, 21 mars 1868.

Monsieur,

Je vous donne de tout cœur mon approbation pour vos œuvres. Comme je vous l'ai dit, ce sont de jolies compositions, qui permettent d'espérer qu'avec du travail, vous arriverez à prendre un rang honorable dans l'art musical.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

(Signé) FÉTIS.

Pourquoi Demonceau n'a-t-il plus rien publié, me demanderez-vous? Ah! dame, parce que dans les petites villes, c'est déjà bien malaisé de faire sa trouée, et que les éditeurs sont l'oiseau bleu pour les musiciens comme pour les poètes.

Mais, patience. L'artiste verviétois nous donnera prochainement ses œuvres inédites: *Le Carillon*, morceau de salon; *O Salutaris*, pour orgue et ténor; *Ave Maria*, pour ténor, avec accompagnement de quatuor; *Terpsichore*, valse élégante, et deux fantaisies faciles, l'une sur *l'Éclair*, l'autre sur le *Domino noir*.

Voilà ce qui prouvera que Demonceau n'a pas un instant cessé de cultiver l'art. D'ailleurs, peut-on douter d'un concitoyen de Vieuxtemps qui s'est fait une belle réputation dans son pays et qui n'a pas atteint le sixième lustre?

Demonceau s'est toujours inspiré du proverbe transalpin: *Chi va piano va sano, e chi va sano va lontano*. Un peu de nerf maintenant, et il fournira une brillante carrière. Nous attendons notre ami à l'œuvre.

HENRI BOLAND.

— La série des représentations de Faure est terminée au théâtre de la Monnaie, et le public bruxellois a rendu son juste tribut d'hommages et d'admiration au grand artiste parisien. La direction n'aura pas à se plaindre de l'empressement de la foule à se rendre au théâtre en dépit de l'augmentation du prix des places et des effets désastreux de la crise financière et commerciale. M^{lle} Minnie Hauck, de retour de sa tournée en Hollande, jouera prochainement sur notre scène *Don Pasquale* et *Carmen*.

Samedi a eu lieu devant une salle extraordinairement garnie la représentation des *Horaces* et des *Curiaces* avec le concours de M^{lle} Dudley, cette brillante élève qui de notre Conservatoire a passé directement au Théâtre-Français.

Notre jeune compatriote a justifié la bonne opinion que notre public s'était formée de son talent et elle a recueilli, à diverses reprises, des marques bruyantes de la satisfaction générale. Au 4^e acte surtout, elle a mis dans les imprécations un entrain, une vigueur remarquables, et a été rappelée à deux reprises. Malheureusement, M^{lle} Fayolle seule parmi son entourage était digne de lui donner la réplique.

L'Alcazar obtient plus de succès que jamais avec les *Cloches de Corneville*. M. Humbert n'en a pas moins interrompu le cours des représentations de cette opérette pour donner au public l'occasion d'entendre M^{me} Peschard et M^{lle} Garnier.

M. Humbert vient également de traiter avec Strauss pour l'exécution, à Bruxelles, de la *Tzigane* avec le concours de M^{lle} Zulma Bouffar.

Au Parc, *Froufrou* a été revu avec plaisir. M^{me} Micheau n'a pas voulu faire moins que ses concurrents. Elle a donc traité avec Sarah Bernhardt, la meilleure pensionnaire du Théâtre-Français.

La *Belle Gabrielle* tient toujours l'affiche au Saint-Hubert, en attendant le retour de Coquelin et Delaunay.

Au théâtre Molière, on s'est décidé à retarder *Héloïse Paranquet* en présence de la vogue obtenue par la *Voleuse d'enfants*.

Cette semaine, la première de *Paillasse*, drame d'Ennery et Mac Fournier.

— La ville de Liège verra bientôt ses concerts populaires. C'est M. Hutoy qui en a pris l'initiative. Depuis longtemps

ce musicien s'est acquis toutes les sympathies du public liégeois par sa modestie et son talent. Il est le fondateur d'un cercle d'amateurs qui existe depuis bientôt dix ans. Chaque hiver, il y organise des concerts charmants qui ont beaucoup contribué à répandre, à Liège, le goût de la bonne musique. Comme chef de chœurs, M. Hutoy possède un talent incontestable que nous avons été à même d'apprécier lors de l'exécution, à la Société de l'Émulation, de *l'Ève*, de Massenet, dont les Liégeois ont eu la primeur en Belgique. C'est aussi lui qui dirigeait les chœurs des dames lors du festival liégeois. Ces chœurs ont marché admirablement dans *Élie* et ont obtenu, avec les duos de Soubre, l'un des seuls succès sincères de cette solennité musicale. Avec un tel chef la nouvelle institution ne peut manquer de réussir parfaitement. Elle comblera une lacune véritable à Liège, car malheureusement, il faut le constater, le directeur du Conservatoire ne remplit pas suffisamment la mission de progrès qui lui est confiée.

— La tournée que M. Maurice Strakosch a faite en Hollande s'est brillamment terminée. Voici comment l'*Algemeen Handelsblad* d'Amsterdam rend compte du concert que les trois artistes ont donné à Amsterdam :

« Le concert a été pour M^{lle} Minnie, pour le violoniste Ole Bull et le pianiste Franz Rummel un succès ininterrompu. Les trois artistes ont dû chacun ajouter un morceau à leur programme.

» M^{lle} Hauck est maintenant dans la plénitude de son talent. Son organe est pur et puissant, bien rempli dans le registre élevé et dans le médium. Il est d'une très-grande étendue, et la facilité de vocalisation de même que l'accent sont de tous points excellents. Son exécution se plaît aux nuances délicates et elle est pleine de liberté, légère et très-sûre.

» M. Ole Bull n'a pas eu moins de succès qu'elle. C'est avec une puissance et un feu tout juvénile qu'il a exécuté le grand concerto en *si* mineur de Paganini et une polonaise guerrière de sa composition. Malgré son âge, M. Ole Bull manie avec une grande autorité le violon dont toutes les ressources lui sont bien connues depuis bientôt un demi-siècle.

» Quant à M. Franz Rummel, c'est lui qui a été le vrai artiste selon notre sentiment. M^{lle} Hauck et M. Ole Bull sont tous deux des virtuoses qui recherchent l'effet extérieur. M. Franz Rummel est un artiste pensant, qui aime son art par-dessus tout, et qui sait s'oublier lui-même pour faire honneur aux œuvres des grands compositeurs qu'il interprète. Les *Études symphoniques*, très-difficiles et très-travaillées de R. Schumann, ont été exécutées par lui avec une pureté remarquable; M. Rummel s'est fait également admirer dans une *Berceuse* de Chopin, les *Variations* de Hændel, la *Polonaise*, de Liszt et l'*Invitation à la valse*, de Weber. Le toucher sûr et puissant, la légèreté extraordinaire des traits, l'exécution brillante, large et fougueuse du pianiste, s'allient chez M. Franz Rummel à une compréhension délicate de l'œuvre. C'est lui qui nous a fait goûter les moments les plus beaux, les plus douces jouissances de la soirée. Les applaudissements réitérés et enthousiastes qui sont partis de tous les coins de la salle ont dû être pour lui autant de preuves de la profonde impression qu'il avait produite. »

Constatons en outre les brillants succès que M^{me} Artot, Padilla, MM. Brassin et Wienawski obtiennent dans la tournée qu'ils font actuellement dans l'Allemagne du Nord. M. Brassin, en particulier, a été l'objet des ovations les plus chaleureuses. Le *Berliner Musik Zeitung* le place, avec raison, avec Clara Schumann, Rubinstein et de Bülow, au nombre des plus grands pianistes de notre époque.

— Dimanche dernier, M^{lle} Zélie Moriamé s'est fait entendre dans un grand concert de charité qu'elle donnait à Jemmapes. Elle a été vivement acclamée surtout dans la *Toccata*, de Dupont, et dans la marche du *Songe d'une Nuit d'Été*, de Mendelsshon, avec surcharges et fioritures de Liszt. Cette

jeune artiste est douée d'une audace et d'une cranerie de jeu réellement étonnantes. Mécanisme souple, exécution franche et intelligente, avec un charme intime de sentiment musical, telles sont les qualités qu'elle nous a montrées.

M^{lle} S. Cornélis a déroulé agréablement de périlleuses vocalises. Elle nous promet une chanteuse d'un bel avenir.

Il y avait aussi de la fête : M^{me} Cornélis-Servais, dont la voix suave et pénétrante dit avec une simplicité pure et mélancolique; M. Cornélis, le chanteur toujours jeune; M. Al. Cornélis, le violoniste habile et sympathique, et M. Jacobs, qui sait donner à son instrument une expression si délicate avec un son si moelleux et si pur.

M. Al. Cornélis, accompagnateur improvisé, mérite dans sa haute tâche, des éloges sans réserves.

De brillants engagements appellent M^{lle} Moriamé à Amsterdam. Nos bons souhaits l'y suivront.

BOULIÈSES PARISIENNES.

Il n'est question que de la prochaine fermeture du Lyrique, ou s'il restait ouvert, M. Vinentini serait, dit-on, mis en demeure par les propriétaires de reprendre *Orphée aux enfers*.

Ce serait une grande faute, car le Lyrique est la scène qui rend le plus de services à l'art.

Espérons que le gouvernement appréciera les services rendus et qu'il accordera au Lyrique l'appui qu'il est en droit de réclamer.

— L'Odéon continue avec succès les représentations de *Blakson père et fille*, et de M^{me} Dugazon.

— Au Palais-Royal, un charmant acte d'Ernest Blum, *l'Invité*, sert de lever de rideau aux *Demoiselles de Montfermeil*.

— A la Renaissance, la *Tzigane*, succès... de décors, de pièce point. Les costumes sont brillants.

— Aux *Folies dramatiques* on monte une grande pièce : *Madame Favart*, de MM. Daru et Chivot.

Le maître Offenbach a trouvé là, dit-on, un nouveau succès... Attendons !

On répète également à ce théâtre le *Baromètre*, comédie mêlée de chant, de l'heureux auteur du *Pari de Chalmel*, M. Vachot, notre ancien directeur de l'Opéra. Je vous apprendrai que je fais avec lui un opéra-com. collaboration avec Marc Constantin, l'auteur renommé. nombre considérable d'œuvres charmantes. Notre pièce a pour titre *Olga* et sera donnée cet hiver à Patis.

— Au Vaudeville, le *Club*, succès d'esprit, de mots, du sympathique auteur Gondinet.

— Aux Variétés, toujours salle comble avec Céline Chautmont, la ravissante petite cigale.

— Le Gymnase attend un succès pour faire un pendant à *Bébé...* et ses aînés.

— Aux Bouffes, une immense bouffonnerie : *l'Etoile*, de Van Loo et Hennequin.

— Trois pièces nouvelles de Marc Constantin sont entrées en répétition cette semaine :

Le Corsaire, comédie à l'*Athénée*;

Soliman 17, opérette-bouffe, aux *Bouffes du Nord*;

Il signor Scarlati, opérette-bouffe, au théâtre Cadet.

— M. Lemmens, le savant organiste professeur, est attendu prochainement à Paris, où il se propose d'ouvrir un cours d'orgue et de faire connaître plusieurs œuvres nouvelles, notamment l'accompagnement du plain-chant d'après un nouveau système.

— M^{lle} Albani, fuyant les brouillards de la Tamise, vient de traverser Paris se rendant en Italie.

— On nous écrit de Stuttgart que les dernières répétitions de *Marie Stuart*, de Niedemeyer, marchent à souhait et font bien augurer du succès de ce grand ouvrage, dont la première représentation doit avoir lieu incessamment.

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES COMMISSION

VANDEKERKHOVE FRÈRES

Place de Brouckère, 36

(Près le temple des Augustins, Bruxelles)

EXPOSITION PERMANENTE

DE TABLEAUX

de Fritz, Madame et Mademoiselle Vandekerkhove.

L'ÉMULATION

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ CENTRALE D'ARCHITECTURE DE BELGIQUE

PUBLICATION MENSUELLE

TEXTE ET PLANCHES

Donne compte-rendu de tous les ouvrages d'architecture, de construction et d'archéologie qui lui sont communiqués.

Direction-Administration : Boulevard du Hainaut, 74, Bruxelles.

Direction-Rédaction : Rue des Quatre-Bras, 5, Bruxelles.

ANNONCES ET RÉCLAMES

Abonnement : Belgique, 25 fr. — Etranger, 28 fr. (Port en sus).

L'ANNÉE PARUE :

Belgique, 30 fr. — Etranger, 33 fr. (Port en sus).

MAISON FELIX MONTMÉN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FIXATION DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS
FABRIQUE

DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS
Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux
PEINTURE SUR PORCELAINES

COULEURS POUR AQUARELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE, EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décorateurs,
Tissus, Gobelins de toutes dimensions,
Meubles d'atelier anciens et modernes,
l'anneaux, Chevalets d'atelier, de campagne
et de luxe, Boîtes à couleurs, Parasols,
Chaises, etc.

PLANCHES A DESSINS

Tés, Équerres, Courbes, Brosses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. au Moniteur Industriel Belge.



COUPRIER HEBDOMADAIRE
ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administrateur :
 46, BOULEVARD, CENTRAL, 46
 BRUXELLES

Rédacteur :
 18, RUE SANS-SOUCI, 18
 BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**
 ADMINISTRATEUR-GÉRANT : **Jules MEEUS.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique : un an fr. 10 "
 Étranger : id " 12 50
 Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :

A Bruxelles, au bureau du journal, chez les principaux libraires.
 A LONDRES, chez SAMPSON LOW, and C^o, 188, Fleet street, E.C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :

Chez ROZEZ, DECQ et à l'Office de Publicité, r. de la Madeleine;
 Au bureau de la *Chronique* et chez SARDOU, Galeries-
 Saint-Hubert;
 Chez LESCUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce,
 et chez ARMES, rue de Namur.

SOMMAIRE :

Le Denier de la littérature. — *Le naturalisme en littérature*, E. Lepelletier. — *Soir d'hiver*,
 Théodore Hannon. — *Les Livres*, Edgar Mey. — *Coquelin et Delaunay au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles*, E. V.
 — *Bavardages.* — *Gazette musicale et théâtrale.*

LE DENIER DE LA LITTÉRATURE.

A propos de la Société l'Union littéraire.

Des hommes de lettres viennent de former, à Bruxelles, le noyau d'une Société littéraire sous ce titre : *L'Union littéraire*.

Les statuts sont larges, avec des facilités pour toutes les modifications nécessaires. Ils sont courts aussi, se résumant à peu près en ceci :

La Société est fondée pour permettre aux hommes de lettres de se voir et de se connaître.

C'est quelque chose; ce n'est pas assez.

Se réunir tous les 1^{er} ou tous les 30 du mois, se serrer la main, se dire qu'on est enchanté de faire sa connaissance mutuellement, puis se séparer, est le rudiment d'une association, mais ce n'est pas un *hüt* indispensable.

Cela peut se faire au café, dans la première tabagie venue, entre un broc et une pipe, et n'implique pas la nécessité d'un règlement, d'un ordre suivi de séances, ni d'une organisation de Société.

Je déclare aimer très-fort, pour ma part, la confraternité entre gens du même métier. Il y a une solidarité puissante dans le fait d'être unis par un labeur commun; et il est bon que les esprits s'habituent à se fréquenter comme les personnes. Mais, franchement, voir pour se voir est l'embryon; il faut penser à présent à motiver ces rendez-vous mensuels par une tâche sérieuse.

La Société des gens de lettres de Paris, dont on ne s'est pas suffisamment occupé, eût fourni des indications. Elle est basée sur l'intérêt de ses membres, et tous ceux qui en font partie ont, dans la bataille des lettres, des garanties que n'ont pas ceux qui s'en détachent volontairement.

Tout d'abord, la Société propage leurs œuvres, en fait l'objet d'une publicité répétée, s'entremet entre les publicateurs et les auteurs pour le règlement des droits, et, finalement, toujours dans cet ordre d'idées, emploie sa force collective à assurer la position de l'homme de lettres au point de vue commercial.

Cela est considérable.

Il est juste que le travailleur, quel que soit son métier, qu'il casse les pierres sur les routes ou qu'il se casse la tête dans son cabinet, vive de la chose qu'il fait.

Une plume est un outil dans la main de l'écrivain, et cet outil doit lui rapporter le pain et le vin, tout comme la navette aux mains du tisserand, la pelle aux mains du terrassier, le rabot aux mains du menuisier.

On ne peut pas exiger qu'un écrivain, avant d'entrer dans ce qu'on appelle la carrière et ce qu'il faudrait appeler l'impasse des lettres, justifie de 10,000 francs de rente. On naît écrivain comme on naît artiste, au hasard de la fortune, et souvent, c'est une remarque à faire, le plus pauvre fait la littérature la plus riche.

Or, à lire les statuts de *l'Union littéraire*, on s'imaginerait avoir affaire à des hommes de lettres cossus, absolument au-dessus des besoins de la vie. C'est une situation enviable, mais que je ne crois pas fondée. Il est à parier, au contraire, qu'un bon quart de ces écrivains désintéressés mange régulièrement tous les cinq ans, à publier des livres, l'argent qui leur permettait de vivre un peu largement.

Eh bien! je trouve qu'on a eu tort de ne pas s'avouer ces choses dès le commencement. Un auteur de mes intimes, qui est à l'heure présente un peu lu et publié en France, qui, par-dessus le marché, a toujours été fortement recommandé dans son pays parce qu'il y a des critiques dans la presse, a positivement dépensé le plus clair de son patrimoine à publier deux ou trois volumes et un ou deux journaux. Il n'eût pas manqué de le dire, s'il avait eu l'honneur d'assister aux débats de la Société.

Les gens de lettres, en Belgique, sont comme les tambours-majors d'un corps de tambours qui n'existe pas; ils marchent de même à la tête d'un public qui ne les suit pas, par la raison qu'il n'existe pas plus que le corps des tambours; et, de cette manière, ils ont beau publier, très-peu de gens les lisent.

Ce qu'il y a d'effrayant, c'est que les vrais écrivains se dégoûtent les premiers devant cette duperie. Quatre lecteurs suffisent aux autres; il y aura toujours de mauvais auteurs riches qui encombreront la littérature de productions exécrables.

Il fallait donc, en premier lieu, chercher l'intérêt des sociétaires, cet intérêt devant totalement devenir l'intérêt de toute la littérature.

Or, l'intérêt des sociétaires est dans ceci :

Ayant fait une œuvre littéraire, en trouver le placement dans un journal ou chez un éditeur. Si l'auteur est assez riche pour faire lui-même les frais de la publication, assurer à celle-ci la publicité, et dans la mesure des choses possibles, au public. Enfin, épuiser tous les moyens pour éviter que les gens de lettres ne terminent pas leur carrière à la troisième branche d'un des arbres du bois, à l'hôpital ou dans une position régulière de troisième commis d'un ministère.

C'était là une base.

L'intérêt de son œuvre eût attiré l'homme de lettres irrésistiblement. En effet, un écrivain n'a rien de plus cher au monde que ses livres; c'est sa famille à lui, ce sont les enfants de son cerveau, et il les aime d'une tendresse incomparable. Tout ce qui n'est pas sa litté-

rature, la sienne, ne l'intéresse pas. Il ne fait partie d'un cercle qu'à la condition que ce cercle s'occupe de lui. Il a l'égoïsme entêté de ceux qui inventent, soit des locomotives, soit des phrases; et, malheureusement, l'*Union littéraire* ne les a pas pris par ce côté.

J'ai la plus grande estime pour trois ou quatre des fondateurs de cette jeune Société, mais je ne puis m'empêcher de reconnaître qu'ils ont poussé un peu loin la candeur.

S'imaginer que des hommes de lettres se réuniraient indéfiniment pour le plaisir de se connaître, me paraît une illusion charmante. Ils sont venus cent, m'assurent-ils; ils reviendront dix; et, un beau jour, ils ne reviendront plus du tout.

Il est bien entendu que je parle dans l'hypothèse d'une non-extension de programme. La confraternité des cent sociétaires ne résisterait pas à l'ennui de se connaître indéfiniment. Et j'avoue leur donner raison à l'avance; plus on se connaît, généralement, plus on regrette de s'être connus. Il n'y a pas beaucoup de talents en Belgique qui tiendraient devant une connaissance un peu longue.

Ce n'est pas tout.

Les fondateurs ont oublié la chose principale. C'est que la fraternité parmi les gens de lettres est aussi impossible que la fraternité parmi les artistes. Je comprends la fraternité chez les tailleurs, les maçons, les ébénistes, les charpentiers; je ne la comprends pas chez les artistes et les écrivains.

La vie des lettres n'en est pas une; c'est une bataille. Le plus fort a toujours raison, et il a seul raison. Il s'élève, celui-là, ayant jusqu'aux reins des décombres d'hommes de lettres tombés pendant la lutte. Ne lui demandez pas de leur tendre la main, de les ramasser, il ne le fera pas. J'ajoute: il aurait tort de le faire; la littérature n'étant pas une denrée qui se place comme la cassonnade, bonne ou mauvaise, et les gens de lettres éventés n'ayant pas plus de raison d'être que des avocats sans langue, des ministres sans portefeuilles et d'hommes d'État sans l'État.

En art et en littérature, le médiocre est intolérable.

Or, je regarde autour de moi; pour cent médiocrités, il y a un talent ou deux, et les médiocrités en ont une frayeur sacrée. Sentant bien que l'ampleur de ces deux cerveaux sert d'échelle pour mesurer leur petitesse. Et vous voulez qu'entre cette avant-garde et le corps d'armée il existe de la fraternité? Quelle fraternité?

Encore une fois, les lettres sont une bataille où les faibles sont ligüés contre les forts et que les forts gagnent seuls, en dépit de la coalition des faibles.

Il faut se dire certaines choses, crûment, pour n'en être pas la dupe, et les beaux seulement ne résistent pas à la laideur des réalités.

Donc, c'est la question d'intérêt qui doit prédominer,

et celle-là est pressante, urgente, remplie de solutions.

Il y a d'abord le livre et l'éditeur.

Il eût fallu rechercher les noms de quelques marchands de littérature qui consentent dans ce pays à publier des ouvrages. Besogne facile, car les éditeurs sont rares. Puis il eût fallu s'assurer leur concours, par des moyens que je n'ai pas à indiquer, mais qui se seraient trouvés, en conciliant avec l'intérêt de l'auteur leur intérêt d'éditeurs.

Un livre, après tout, n'est pas beaucoup plus facile à écouter qu'un journal; mais il faut savoir s'y prendre, et, à mon avis, il n'y a pas de public en Belgique parce qu'il n'y a pas de livres, et, en fin de compte, il n'y a pas de livres parce qu'il n'y a pas d'éditeurs. L'art serait de persuader à des groupes de lecteurs qu'il est aussi intéressant de lire un livre que de lire un journal; il faudrait les voir chez eux, gagner leur confiance, employer largement le système du courtage, enfin publier à bon marché en laissant à l'acheteur la faculté de payer en plusieurs échéances. Je me souviens d'avoir vu chez presque tous mes amis les quinze ou vingt volumes du *Tour du Monde*. Le prix de l'ouvrage était élevé pourtant, mais personne ne résistait à la ténacité des placiers, ni aux combinaisons par lesquelles ils rendaient douce la saignée. Eh bien! je voudrais qu'il fût fait de même à l'égard des livres des auteurs belges.

Si enfin l'éditeur ne s'était pas trouvé, l'*Union littéraire* aurait pris sur elle d'en former un, avec de pleins pouvoirs, soit sous la surveillance d'un comité de librairie, soit sous sa sauvegarde personnelle.

A Paris M. Dentu est l'éditeur de la Société des gens de lettres. Il édite ce qui lui plaît, naturellement, mais cependant il est lié même envers ceux qu'il n'édite pas. Je crois faire chose utile en reproduisant quelques-uns des articles du traité passé entre lui et la Société mandataire.

Entre le comité, etc., etc.,

Il a été convenu ce qui suit :

ART. 1^{er}. — Le comité autorise M. Dentu à prendre le titre de *libraire de la Société des gens de lettres*. Cette qualification, sauf pour des livres et brochures exclusivement consacrés à des questions politiques, devra être apposée sur tous les ouvrages que M. Dentu éditera, tant pour le compte des membres de la Société des gens de lettres que pour le compte de tout écrivain étranger à la Société.

ART. 2. — M. Dentu s'oblige à recevoir en dépôt, pour en effectuer le placement et la vente, tous ceux des ouvrages des membres de la Société des gens de lettres qui, édités aux frais et par les soins des auteurs, lui seront confiés à cet effet.

ART. 4. — M. Dentu s'engage, en outre, à aider de ses conseils tout membre de la Société des gens de lettres qui, désirant faire éditer un ouvrage à ses frais, viendrait le consulter sur les prix de fabrication et les usages du commerce

en pareille matière, sans toutefois que cette obligation puisse exposer la responsabilité de M. Dentu.

ART. 5. — M. Dentu n'aura droit à aucune espèce de prélèvement, à titre de commission ou de courtage, sur le prix net des exemplaires vendus par ses soins, tant que le prix n'aura pas atteint le montant des frais de fabrication, dûment justifié par l'auteur.

Mais aussitôt que la vente d'un nombre d'exemplaires suffisant pour couvrir les frais de fabrication aura permis à l'auteur de rentrer dans ses déboursés, M. Dentu aura droit de percevoir et de prélever, sur le prix fort de chaque exemplaire vendu, un droit de 40 p. c. qu'il retiendra chaque fois qu'il règlera avec l'auteur.

Le prix de chaque ouvrage sera amiablement fixé entre l'auteur et M. Dentu.

ART. 6. — M. Dentu aura un compte particulier ouvert à chaque auteur déposant, et devra lui communiquer et lui régler ce compte à toute réquisition. Ce compte comprendra l'indication des exemplaires vendus et celle des exemplaires envoyés en dépôt aux correspondants de M. Dentu, tant dans les départements que dans les pays étrangers.

ART. 7. — M. Dentu s'engage à employer, dans le but d'arriver à la vente des ouvrages qui lui sont déposés, tous les moyens qu'il emploierait pour faciliter et assurer la vente des ouvrages qui lui appartiennent personnellement. Il comprendra ces ouvrages sur ses catalogues et en confiera le placement à ses courtiers ou voyageurs, à tous sans aucun frais pour l'auteur. Dans le cas où les auteurs voudraient faire apposer des affiches ou faire insérer des annonces ou des réclames dans les journaux pour annoncer la mise en vente de leurs ouvrages, les frais en seraient supportés par eux seuls. Les affiches devront être communiquées à M. Dentu avant leur apposition.

ART. 8. — M. Dentu sera responsable de toutes les faillites de ses correspondants.

Je déclare ce traité très-bien fait dans l'esprit et la forme, et je le crois de nature à suggérer aux membres de l'*Union littéraire* des idées dignes de méditation.

On me dira qu'un éditeur belge n'a pas les mêmes raisons que l'éditeur parisien pour rechercher le monopole du titre obtenu par ce dernier.

En effet, inscrire sur des livres la rubrique : Editeur de l'*Union littéraire*, pourrait paraître peu désirable, et le métier d'éditeur risquerait de chômer à peu près dix mois sur douze. Mais c'est justement là qu'il faudrait trouver des compensations, et je ne doute pas que les cent sociétaires y mettant un peu de bonne volonté, cette compensation ne se trouvât aisément.

Il y aurait aussi une tentative à faire du côté des journaux. La plupart des journaux du pays ont un traité avec la Société des gens de lettres de Paris. Ce traité leur permet de publier, moyennant un droit fixe de reproduction, toutes les œuvres déclarées reproductibles des sociétaires. Je suis convaincu que les directeurs de journaux ne refuseraient pas de publier des œuvres nationales, si ces œuvres leur étaient fournies à des con-

ditions équivalentes à celles de leur traité. Il n'est pas rare que dix journaux publient en même temps des feuilletons de Gaboriau, de Ponson du Terrail ou de Montépin. Or, les droits de ces dix journaux font une somme qui paierait dans une certaine mesure le travail de l'écrivain.

Il n'y aurait peut-être qu'une difficulté, la même qui se présente lorsqu'il s'agit du théâtre, c'est qu'il y a bien des journaux, mais les auteurs pourraient être insuffisants à les alimenter.

Je voudrais, enfin, que la Société des gens de lettres belges s'occupât des écrivains, non pas uniquement au point de vue de leurs intérêts directs, mais encore au point de vue de leurs femmes et de leurs enfants. Cette chose considérable devrait sortir des réunions de l'*Union littéraire* : la révision de la législation de 1817 sur les droits des auteurs.

Alors que les autres pays ont étendu à toute la durée de la vie de la femme et des enfants les droits d'auteur, les restreignant seulement vis-à-vis des collatéraux, la Belgique continue à limiter à vingt ans la propriété littéraire.

Il conviendrait que des hommes de lettres, unis sous une devise confraternelle, obtinssent le redressement d'un abus qui risque de s'éterniser.

Et puisque le mot de confraternité se rencontre encore une fois ici, je regrette qu'une des préoccupations premières de l'*Union* n'ait pas été d'organiser une caisse de secours et de pensions au profit des écrivains dans la détresse et de ceux qui ont vieilli au service des lettres.

Il faut voir avec quelle délicatesse et dans quelle large proportion la Société des gens de lettres de Paris vient en aide aux infortunes de ses sociétaires. Des bourses d'études sont même accordées aux fils d'hommes de lettres, leur permettant de marcher dans la tradition paternelle.

C'est là de la fraternité digne, la seule que l'on doive exiger d'une société d'écrivains et d'artistes, parce que sur le terrain de la charité du moins, il n'y a plus que des cœurs, une même et réelle sympathie pour ce qui souffre fort ou faiblement.

Cet article, déjà bien long, peut se résumer en ceci :
Nécessité d'aider l'homme de lettres à publier ;

Et pour cela, nécessité de lui trouver un éditeur ou de lui faire une avance de fonds à l'effet de faire lui-même les frais de la publication ;

Nécessité d'organiser dans la presse une critique littéraire ;

Chercher à nouer des rapports avec les directeurs de journaux et obtenir la publication des œuvres des sociétaires dans le feuilleton de ces journaux moyennant des droits à convenir ;

Révision de la loi du 25 janvier 1817 ;

Et, enfin, constitution d'une caisse de pensions et secours.

Sociétaires de l'Union, il y a déjà le Denier des Ecoles, faites le Denier de la Littérature !

LE NATURALISME EN LITTÉRATURE.

Le naturalisme en littérature est l'étude de l'homme dans la société, analysé individuellement, comme animal physique, et comme être pensant, avec ses vices, ses passions, ses qualités, ses attaches consanguines, ses affections héréditaires, ses préjugés d'éducation, — et toujours relativement au milieu dans lequel il s'agit. Au lieu de bonshommes de convention se mouvant au gré d'une fantaisie, l'écrivain naturaliste étudie et décrit l'homme tel qu'il le voit, tel qu'il est, avec la précision, le soin, la patience et l'attention d'un Cuvier ou d'un Geoffroy Saint-Hilaire, disséquant au microscope un animal peu connu. C'est à l'œuvre du savant, en effet, que seule peut se comparer la besogne du romancier moderne qui a rompu avec les frivoles imaginations et les contes bleus dont les femmes même ne veulent plus pour être distraites, comme on le prétendait.

Ce labeur, cette sévérité de moyens, cette scrupuleuse attention, ce souci du détail, cette patiente investigation de tous les instants font de l'œuvre du romancier une œuvre scientifique de haute valeur et digne d'être considérée à l'égal des travaux les plus sérieux et les plus ardu. Mais c'est toujours une œuvre d'art ; la forme avec ses mille difficultés de langue, de couleur, de limpidité et de netteté vient parer, comme un vêtement magnifique, le squelette scientifique de l'ouvrage, témoignant chez l'artiste d'une difficulté de plus vaincue, et contribue ainsi à donner à la pensée de l'auteur traduisant ce qu'il voit, ce qu'il sent, ce qu'il sait, le temps et la durée qui consacrent son œuvre et lui permettent de porter tout son fruit.

Cette formule du naturalisme n'est pas nouvelle. Elle a été donnée, — en théorie en 1842, — et en pratique dans quarante chefs-d'œuvre durant vingt-cinq ans par Balzac qui, dans l'avant-propos d'une des éditions de la *Comédie humaine*, disait :

« En dressant l'inventaire des vices et des vertus, en rassemblant les principaux faits des passions, en peignant les caractères, en choisissant les événements principaux de la société, en composant des types par la réunion des traits de plusieurs caractères homogènes, peut-être pouvais-je arriver à écrire l'histoire oubliée par tant d'historiens, celle des mœurs. »

Et Balzac a, en effet, été l'historien des mœurs de la Restauration et de la monarchie de Juillet. Il a fouillé, analysé, scruté, disséqué son époque. Il a été, comme il l'a dit lui-même avec la mâle confiance du génie, parlant de soi-même, le conteur des drames de la vie intime, l'archéologue du mobilier social, le nomenclateur des professions, l'enregistreur du bien et du mal. Il a donné une idée, — exacte et colorée, — des différentes contrées de notre pays. Il a sa

géographie comme il a sa généalogie et ses familles, son armorial, son blason, ses bourgeois, ses charges transmises de père en fils, ses juges, ses policiers, ses élégants viveurs, ses duchesses, ses prostituées, ses scélérats, ses poètes, ses journalistes, ses politiques, ses avocats et ses paysans. Tout un monde, enfin, aujourd'hui à peu près rentré dans le silence de la tombe, et qui vit et qui vivra. — Certes, direz-vous, et cela grâce à la magie du style, aux charpentes du drame, aux caprices du récit, aux intrigues compliquées et tenant le lecteur en suspens ?... Nullement.

Si l'œuvre de Balzac, qui, encore d'après lui-même, faisait concurrence à l'état civil, a mis une société qui ne mourra pas à la place d'une société qui devait fatalement mourir et qui est morte, — c'est uniquement par la méthode scientifique suivie par le maître, c'est par ce procédé que nous signalions tout à l'heure qui consiste à montrer l'homme tel qu'il est dans le milieu tel qu'on le voit, que la comédie humaine survit à ces mille productions aussi éphémères que fantaisistes qui, du temps du grand écrivain, balancèrent sa réputation et nuisirent sans doute à son crédit chez les libraires.

On ne recommence pas les contours d'imagination. On les plagie, voilà tout. Walter Scott est ainsi pillé et refait tous les jours par de petits Dumas subalternes. Le propre, au contraire, de l'œuvre naturaliste est d'être soumise à un perpétuel recommencement.

L'humanité marche et se modifie. Le romancier qui naît dans chaque étape doit reprendre l'histoire de l'étape qui l'a précédé. C'est ainsi que l'œuvre de Balzac se trouve aujourd'hui continuée. Le puissant romancier naturaliste de la Restauration et de Louis-Philippe est mort, vivent les jeunes et virils romanciers du second empire : Zola, Dau-det, Malot !

E. LEPELLETIER.

SOIR D'HIVER

*O soirs intimes de décembre !
L'un de ces soirs, soir rouge et noir,
Sur ton beau corps aux pâleurs d'ambre,
Tu mis ta fourrure, en feignant.*

*La fourrure massive et lourde,
La fourrure aux subtils relents
Estompa de sa ligne sourde,
Ta ligne aux accents turbulents.*

*Pour ta chair blanche et délicate,
La sauvage pelisse avait
Des caresses douces de chatte,
Et des étreintes de duvet.*

*Que de trésors je voyais luire
Dans l'ombre chaude, ardent fason :
Marbre, bronze, nacre, or de buire,
En conquête sous la toison !*

*Lasse enfin de l'épre parure,
A tes pieds, en monstre dompté,
Tu fis se coucher la fourrure.
Invincible en ta nudité...*

*Comme un chant guerrier l'odeur fauve
Jeta son cliquetis dans l'air
Mêlant ses clameurs, en l'alcôve,
Aux fiers hosannah de ta chair!*

THÉODORE HANNON.

LES LIVRES.

**P.-G. Thérèse: LES AFRICAINES.
Camille de Frêne: L'AMOUR SCEPTIQUE.**

Sous ce modeste pseudonyme de *Thérèse*, M. Pierre Desains, qui en 1875 publia des sonnets sur le Salon de Paris, dans la *Revue d'Arsène Houssaye*, fait paraître aujourd'hui son premier livre de vers: *les Africaines*.

Cette plaquette, publiée à Paris chez Ernest Leroux et chez Rozez, à Bruxelles, est un début.

Le titre du volume est alléchant, et, de plus, à la mode en ce pays, en cette époque où le joujou à la mode est la civilisation de l'Afrique:

*Vénus noire étendue à travers l'équateur,
Sur le voile entr'ouvert de la mer aux eaux vertes,
Tu jettes aux passants un regard tentateur,
Oubliant dans l'amour tant de douleurs souffertes.*

*Mais un cercle de fer entoure encor tes flancs,
Tu portes une robe hérissée, un cilice,
Les flots qui l'ont touchée ont reflué sanglants,
Tes rivages ne sont qu'une cruelle lice,
Où le marchand poursuit l'homme comme un bétail;
Beau temple dont on voit ravaager le portail,
Maison dont les voleurs ensanglantent l'entrée,
Grand: Afrique, le sang dont tes seins nus sont pleins
S'échappe chaque jour, pauvre mère éventrée
Et roulant l'orle blanc de tes yeux tu te plains!*

La poétique de M. Desains n'est pas compliquée, elle est simple, sobre, familière. Son vers ne s'habille point de pourpre, il folâtre librement au soleil africain, et je lui reprocherai même un sans-gêne trop grand parfois; j'en prends à témoins les alexandrins de treize et quatorze syllabes qui çà et là détonnent dans les poèmes. La rime n'est pas toujours d'une richesse extrême, et cependant M. Desains a la consonne d'appui à la rime qui rend le vers plus musical et amène des effets heureux, des idées originales parfois.

Un dernier grief — qui n'en est pas un! — Je reprocherai au chantre des *Africaines* de n'avoir point fait éditer ses vers sur beau papier teinté griffé d'elzéviens coquets, fleuri de fleurons, et rehaussé de culs-de-lampe, car la poésie — littérature de luxe — appelle les éditions de luxe. Aujourd'hui un livre se fait beaucoup mieux lire imprimé

sur hollandaise, en caractères choisis, que sur papier vulgaire moucheté de têtes de clous.

M. Camille de Frêne l'a pleinement compris en confiant l'impression de son roman *L'Amour sceptique* aux presses habiles et délicates de la maison Callewaert, père.

L'Amour sceptique, roman de mœurs et d'observation, est l'œuvre première d'un tout jeune homme; « il y paraît, je le confesse; » l'auteur connaît peu ce monde qu'il veut décrire, l'expérience lui manque: il n'a point souffert encore.

Le style en est facile, la phrase élégante et correcte. Parfois un néologisme hardi vient lui donner une saveur particulière. Quoi qu'il en soit, je féliciterai M. de Frêne de son audace et l'engagerai à continuer ses observations, ses recherches, ses dissections psychologiques. L'expérience viendra — hélas! toujours trop tôt! — et ses romans futurs posséderont ce qui manque à son roman d'hier: une larme sincère, un cri du cœur réel.

Edgar MEY.

COQUELIN ET DELAUNAY

Au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles.

Soirée de prince, cette fois, au Cercle. L'ancien théâtre avait délégué Corneille et Molière; les modernes étaient représentés par Alfred de Musset et Coppée.

Il y a deux cents ans, Molière jouait la *Misanthrope*, en perruque bouclée, les épaules chargées de petites-oides multicolores, avec des glands roses frangeant l'habit de velours brodé d'argent et d'or; le roi Louis XIV, tous les princes du sang et les bâtards, les ducs et pairs, et les marquis papillonnant autour des belles poudrées, raides dans leur taille serrée et minaudant sous la flamme rouge des bougies qui illuminaient les lambris, tout ce monde charmant de Versailles enfin écoutait le poète et l'applaudissait quand le roi battait des mains.

Aujourd'hui, Delaunay, en habit noir et cravate blanche, gilet en cœur et gibus à la main, récite les mêmes vers devant un public en redingote; Philinte est en habit noir, Oronte est en habit noir, et cela ne blesse point notre goût; nous n'y trouvons aucune singularité, à peine songeons-nous à cet apparent anachronisme de costume. C'est que Molière n'a pas vieilli. Il en est ainsi de toutes les œuvres du génie, qui, se dégageant des beautés de la mode, atteint les caractères dans ce qu'ils ont de général et d'universel.

Il n'en est point ainsi du *Menteur* de Corneille; l'hôtel de Rambouillet exerce encore son influence sur le style de cette comédie; il y a des préciosités, des finesses langoureuses, des pointes espagnoles, mille riens qui sont d'un temps et que vieillissent les années. C'est Oronte disant son sonnet à Molière, car Alceste c'est Molière lui-même, comme Oronte personnifie le groupe des poètes précieux et des beaux esprits de ruelles. C'est ce que Delaunay et Coquelin ont parfaitement compris lorsqu'ils ont endossé le costume Louis XIII pour

jouer Dorante et Cliton ; l'habit noir eût été insupportable.

Le talent de Coquelin est d'une souplesse extrême, mais je ne sais point de personnage où il soit plus complet que dans les Scapins, et je doute fort que les Prévillo et les Dazincourt du siècle dernier aient atteint, dans ces rôles, un tel degré de perfection.

L'esprit qui pétillait sous un masque niais, l'entrain, la gaieté, l'allure, la voix qui se prête à toutes les inflexions de cette hypocrisie qui fait la fortune des valets de comédie ! Parfois Scapin dégrafe sa défroque ; ou oublie le malin drôle dont la voix s'arrondit et trouve des accents dramatiques d'une émotion poignante. C'est ainsi que Coquelin nous récita le *Naufrage* de Coppée, pièce bien faite, sobre d'effet et d'autant plus émouvante ; point de sensiblerie, une narration simple, voilà tout. Après le *Naufrage*, vint la *Garonne*, une chanson de Nadaud, dite à merveille, et une lettre de Briquet, qui est à la littérature ce que Randon est à Meissonnier. C'est très-drôle, et le public du Cercle riait à se tordre.

Quant à Delaunay, il y a longtemps que nous ne l'avions applaudi à Bruxelles ; et ce fut une fête pour le Cercle que d'entendre ce grand artiste et de l'applaudir. Le premier soir, il récitait avec Coquelin, l'*Idylle* d'Alfred de Musset.

« *A quoi passer la nuit quand on soupe en carême ?* »

Delaunay dit Albert, désespéré et content de souffrir et dont la mélancolie chante ces vers douloureux et d'une si plaintive harmonie dont se berçaient nos vingt ans et que nous n'entendons jamais sans que tous les chers souvenirs de jeunesse ne se réveillent en nous ; Delaunay appuyé contre la table, immobile, le regard fixe et s'éteignant parfois pour se rallumer aussitôt, la voix douce et triste qui s'animait dans des éclairs d'enthousiasme, était bien la vivante incarnation de ces esprits troublés, qu'aimait de Musset et il me semblait par instant entendre de Musset lui-même, tant l'artiste s'était identifié avec le poète.

Tous les grands poètes ont eu leurs interprètes. Corneille ne connut point Talma, Racine eut Baron, Voltaire eut Lekain, Victor Hugo eut Frédérick Lemaître, de Musset ne vit point Delaunay.

Mais par cela même que Delaunay se pénètre ainsi de la poésie de de Musset, Molière ne se laisse point approcher par lui de trop près. L'art d'Alfred de Musset est un peu, n'en déplaise à ses fervents, un art de pose ; c'est un malade volontaire qui souffre réellement, mais dont les douleurs n'ont rien de simple et de vrai, dans l'acception la plus haute du mot.

« *Et ce n'est pas ainsi que parle la nature.* »

On entend moins la simplicité admirable de l'auteur du *Misanthrope*, lorsque l'on s'est fait aux étrangetés et aux bizarreries de l'auteur du *Saule*. Delaunay me fait voir trop souvent Rolla derrière Alceste. *Facit indignatio versum*, soit ! mais l'indignation de Molière n'a point de ces heurts dans la voix, de ces psalmodiements qui fatiguent, de ces saccadés dont le débit des œuvres modernes s'accommode si bien. L'art de Molière est plus grave que cela.

Ecoutez, après le premier acte du *Misanthrope*, *Soirée perdue*, encore de de Musset, que Delaunay dit si bien. Sous des apparences de désordre, comme ce récit a d'unité, comme toutes les parties tiennent bien les unes aux autres ! quelle suite et quelle variété dans le caractère de cette narration où il y a de la gaieté, du scepticisme, de l'enthousiasme, de la tendresse et de l'amour. Delaunay y est parfait, et l'on ne saurait mieux dire ces vers charmants pleins d'humour et de cœur, que le poète écrivit un soir d'humeur facile.

E. V.

BAVARDAGES.

Le docteur Wihf, dont nous avons souvent parlé comme poète, et qui a longtemps professé à Paris et à Grenoble comme membre de l'Université de France, s'est décidé à ouvrir à Bruxelles un cours de langue et de littérature allemandes. Le cours se donnera les lundis et vendredis, à 8 heures du soir, au local du *Cercle Bizet*, 52, chaussée d'Ixelles, où l'on peut s'inscrire dès à présent. La rétribution mensuelle est fixée à 5 francs pour les personnes qui ne font pas partie du *Cercle*. Inutile de prédire le succès au vaillant docteur !

— EXPOSITION. — La société des Amis des Arts de BORDEAUX ouvrira sa vingt-sixième Exposition annuelle le 1^{er} mars 1878. Les ouvrages de peinture, sculpture, etc., que leurs auteurs désirent exposer devront être remis, du 1^{er} au 10 février 1878, au siège de la société, rue Vital-Carles, 25. L'ouverture de l'Exposition artistique de PAU est fixée au 15 janvier 1878, se clôture au 15 mars suivant.

L'Exposition de NICE s'ouvrira dans le Palais des Beaux-Arts, avenue de la Gare, le 15 janvier, et durera jusqu'au 24 février.

— M. Ernest Van Hingbergh, expert et marchand de tableaux, a transporté sa nombreuse collection de la Montagne de la Cour à la rue de Namur. Les amateurs pourront y compléter leur galerie de façon fort avantageuse. Nous y avons remarqué une toile d'un de nos jeunes peintres, M. Cornet, toile exposée avec succès à Spa et à Anvers ; elle représente la *Mort de Dea*, dans l'*Homme qui rit*. La pauvre mère est étendue morte au milieu du désert de neige. Son enfant mi-nu se cramponne à sa gorge en sanglotant. Le site a du caractère et l'épisode bien interprété. Que M. Cornet travaille à se débarrasser de ses derniers souvenirs d'académie et il y arrivera en ne se basant que sur la nature. — Qu'il oublie ses premiers maîtres : nous lui prédisons un succès assuré.

— La foule était grande à la vente de la célèbre collection de tableaux modernes de M. Alfred Sensier que nous avons annoncée dans notre dernier numéro.

Les prix se sont assez maintenus, malgré la crise actuelle. C'est Millet qui se trouvait le mieux représenté à cette vacation.

Le *Départ pour les champs*, de ce maître, tableau d'une mâle exécution, a été vendu 9,000 fr. — Les *Vignerons*, œuvre pleine d'air et de lumière, même prix ; d'autres toiles, 8,500, 7,900, 5,850, 5,000, etc.

Le *Monticule de Jean de Paris*, tableau très-harm nieux de Théodore Rousseau, a été poussé jusqu'à 8,050 fr.

Un *Soleil couchant* de ce maître, d'un puissant effet, jusqu'à 4,120 fr.

Une *Mare sous bois*, œuvre très-fine de Jules Dupré, a été adjugée à 5,300 fr.

Un *Coucher de soleil dans la Forêt*, de Diaz, panneau remarquable par sa finesse, à 4,500 fr.

Un *Paysage de Hollande*, de Troyon, a été vendu 4,000 francs.

Enfin un très-petit tableau de Delacroix, *Lélia* (22 centimètres sur 16), 3.150.

La vacation produit au total 434,902 fr.

—ERRATA.— Lire dans notre numéro 49, page 401, col. 2, *Sans ces dessous bruns*, au lieu de *sous ces dessous bruns*. Page 403 : *Georges Lemux* au lieu de *Semux*, et page 404 : *Franz Meerts* au lieu de *Franz Weerts*.

GAZETTE MUSICALE ET THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE. — M^{lle} Minnie Hauk a obtenu beaucoup de succès dans *Don Pasquale*, M. Dauphin l'a fort bien secondée et a eu sa part d'applaudissements et de rappels.

Le *Georges Dandin*, de Molière, sera représenté prochainement ainsi qu'un ballet de Balthasar Florence.

On compte reprendre sous peu *Carmen*, avec M^{lle} Hauk, la *Reine de Saba* et *Lohengrin*, en attendant *Cinq-Mars* de Gounod.

M^{me} Peschard a commencé la série de ses représentations à l'ALCAZAR, par les *Trois Margot*, œuvre peu remarquable, où elle a déployé des qualités vocales et artistiques dignes d'une chanteuse d'opéra-comique. Elle jouera à partir de lundi, le rôle du Müller dans la *Timbale d'argent*, et du 20 au 27 la *Petite mariée*.

Le THÉÂTRE MOLIERE annonce *Hélène Parquet*, de Durantin, et le *Genre aux Médailles*, de Du Bosch, pour samedi 15 et les jours suivants.

Le CONSERVATOIRE donnera son 4^{er} concert fin du mois. Le musée instrumental de notre premier établissement musical est ouvert tous les jeudis de 2 à 4 heures. M. Vivier

vient de faire don à cette collection de plusieurs instruments africains; M. Mahillon a fait également pour compte du gouvernement l'acquisition, à Paris, d'un certain nombre de pièces rares provenant de la vente du facteur Sax.

Le second volume du remarquable ouvrage de M. Gevaert : *Histoire et théorie de la musique de l'antiquité* paraîtra au commencement de l'année 1878, enrichi des observations sur les anciens instruments, faites pendant le récent voyage de l'auteur en Italie.

—Le 3^e concert populaire a prouvé une fois de plus ce que peut le brillant orchestre de cette institution sous l'excellente direction de M. Joseph Dupont. La *Symphonie fantastique*, cette œuvre si difficile et si compliquée de Berlioz, a été parfaitement exécutée après une seule semaine d'études. Le public a, de son côté, témoigné des progrès de son intelligence musicale en appréciant, dès la première audition, la grandeur et la beauté de cette composition remarquable et en manifestant son enthousiasme par des applaudissements nourris et plusieurs rappels enthousiastes. Consacrant des articles spéciaux à l'appréciation de la Symphonie, nous nous bornons à dire ici qu'elle a obtenu un grand et légitime succès. Nous nous faisons l'écho d'un grand nombre de personnes en exprimant le vœu de la réentendre dans un prochain concert. La *Rhapsodie Hongroise* de Liszt (adagio con duolo), le *Rouet d'Omphale*, de Saint-Saëns, et l'ouverture d'*Athalie*, de Mendelssohn, ont également été rendus magistralement et vivement appréciés par l'auditoire.

Le pianiste, M. Isidore Seiss, de Cologne, n'est pas (heureusement) un artiste exclusivement virtuose. Il manque parfois de pureté dans les traits, et son style n'est pas le grand style des Brassin et des Rubinstein, mais son jeu est fort agréable, il possède une belle sonorité, et comme chez lui l'instrumentiste est doublé d'un musicien qui comprend et qui sent, il produit des sensations analogues sur le public. Il n'a pas eu à se plaindre de l'accueil qui lui a été fait. Le concerto en ré mineur de Rubinstein qu'il a joué en premier lieu ne nous semble pas le meilleur du grand pianiste. Nous lui voudrions un peu plus de saveur.

Le *Ländler* de Raff et l'*Allegro capriccioso* d'Is. Seiss ont été très-vivement enlevés par l'auteur et lui ont valu un rappel unanime.

—Le comité du grand festival de 1878, à Bruges, a définitivement décidé l'exécution du grand oratorio de Benoît, *Lucifer*. Il a également été question, pour un autre jour du festival, d'une œuvre de Bussehop, du *Super flumina Babylonis* de Gevaert, de la cantate de *Wind*, de Van Geluwe, de la symphonie en mi b. de Waelput.

<p>MAISON FÉLIX MOUQUEN</p> <p>DERNIER PERFECTIONNEMENT FIXATION DE FUSILS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS FABRIQUE</p> <p>DE COULEURS À L'HUILE EN TUBES</p> <p>VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux PEINTURE SUR PORCELAINE COULEURS POUR AQUARELLE et papiers de tous pays</p>	<p>BREVETÉ</p> <p>25, RUE DE LA CHARITÉ, 25</p> <p>ARTICLES POUR EAU-FORTE</p> <p>Menuiseries pour le Dessin et la Peinture</p>	<p>BENTON EXTRAORDINAIRE. EXPOSITION D'AMSTERDAM</p> <p>FABRIQUE SPÉCIALE</p> <p>de Toiles à peindre, Coton pour decorateurs, Tissus, Gobelins de toutes dimensions, Meubles d'atelier anciens et modernes, Banquets, Chevalets d'atelier, de campagne et de luxe, Boîtes à couleurs, parasols, Chaises, etc.</p> <p>PLANCHES À DESSINS Tous genres, Couloirs, Brosses Placards, Crayons, Boîtes à compas, etc.</p>
---	---	--

MAISON ADELE DESVARTE

<p>BRUXELLES</p> <p>Fabrique de Vernis, Couleurs en poudre et Couleurs broyées, Couleurs fines en tube, à l'huile et à l'eau.</p>	<p>28, RUE DE LA VIOLETTE, 28</p> <p>Toiles, Panneaux, Châssis, Chevalets de Campagne et d'Atelier. Parasols, Cannes, etc.</p>	<p>BRUXELLES</p> <p>Mannequins, Boîtes à couleurs et à compas. — Pastels, Crayons, Brosses et Pinceaux.</p>
---	--	---

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris



COURRIER HEBDOMADAIRE
ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :
 46, BOULEVARD, CENTRAL, 46
 BRUXELLES

Rédaction :
 18, RUE SANS-SOUCI, 18
 BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**
 ADMINISTRATEUR-GÉRANT : **Jules MEEUS.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :
 Belgique : un an fr. 10 "
 Étranger : id " 12 50
 Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :
 A Bruxelles, au bureau du journal, chez les principaux libraires.
 A Londres, chez SAMPSON LOW, and C^o, 188, Fleet street, E. C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :
 Chez ROZEZ, DECQ et à l'Office de Publicité, r. de la Madeleine;
 Au bureau de la Chronique et chez SARDOU, Galeries-Saint-Hubert;
 Chez LESCUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce,
 et chez ARMES, rue de Namur.

SOMMAIRE :

Jean Portaels, Camille Lemonnier. — Emile de Girardin, Henry Céard — Noël de pauvre,
Théodore Hannon. — La Symphonie fantastique de Berlioz, Réal. — Noël, J.-K. Huysmans.
Publications à l'eau-forte. — Gazette musicale et théâtrale.

JEAN PORTAELS.

M. Jean Portaels vient d'être nommé directeur de l'Académie des Beaux-Arts, à Bruxelles. C'est le moment de consacrer quelques lignes à cet homme de goût qui occupe un rang distingué dans l'école belge.

M. Portaels a eu successivement pour maîtres celui qu'on appelait le père Navez et Delaroche. C'est dire qu'il appartient à une école déjà lointaine ; il l'a continuée à sa manière, avec plus de grâce et de fantaisie, mais gardant de l'un la recherche d'une correction un peu banale, de l'autre, le côté précieux du sentiment. Navez surtout a été une de ses grandes admirations ; il a toujours aimé à le mettre en lumière, se tenant lui-même à l'ombre du vieux peintre, et il y a quelques années, il organisait une exposition de ses œuvres, où Navez, un peu oublié, se recommandait auprès de ceux qui savent discerner les intentions à travers une méprise honorable. Un lien étroit rattachait M. Portaels à M. Navez : celui-ci avait une fille unique, qui devint la femme de M. Portaels ; mais elle lui fut ravie au bout de quelques années de mariage seulement, et la douleur mit alors comme un accroissement de parenté entre les deux hommes.

M. Portaels fut un brillant élève. En 1842, il remportait le prix de Rome ; c'est de la Ville éternelle qu'il envoya *Rebecca et Ruth* et la *Sécheresse en Judée* qui se trouve au Musée moderne de Bruxelles. Mais il avait eu l'esprit de ne pas s'endormir dans l'imitation des anciens et, attiré irrésistiblement par la Bible, il avait voulu voir les lieux qui en sont le théâtre. Il avait donc quitté le silence de la grande nécropole pour la vie bruyante des caravanes ; seul, obligé d'escompter son avenir pour faire face aux dépenses du voyage, il visita l'Orient, les cheiks, le désert, et cette vision demeura l'éblouissement de sa vie.

Notons, en passant, que Portaels fut, en quelque sorte, en Belgique, l'inventeur du genre oriental ; les autres n'ont fait que suivre après lui un chemin où Marilhat, Decamps, Gérôme, les premiers, avaient mis les pieds. Naturellement, la moisson recueillie fut ample. Jean Portaels a toujours eu une dextérité de main extraordinaire, et cela lui permit de rapporter des albums dont chaque page est un fouillis de figures, d'objets, de détails notés au galop du cheval et du crayon. Les premiers tableaux de cette veine nouvelle furent le *Portrait en pied de Méhémet-Ali*, dont le roi de Wurtemberg possède une copie ; la *Sulamite*, qui fait partie du cabinet de M. Reintjens, de Bruxelles ; le *Simoun*, une mer de sable en fureur où roulent les caravanes ; enfin, une figure de femme que le peintre intitula *Souvenir du Caire*, et qui fut le commencement de toutes celles que M. Portaels a peintes depuis.

En 1845, M. Portaels fut nommé directeur de l'Académie de Gand, il y resta trois ans, imprimant aux cours une direction rationnelle, puis revint à Bruxelles où il commença, vers 1851, les peintures murales de la Chapelle des Frères de la Doctrine chrétienne. Il m'a été donné de voir ces peintures, aujourd'hui disparues par suite de la démolition

de la Chapelle ; elles étaient l'œuvre d'un habile homme, plus épris de la correction des lignes que de la grandeur des attitudes ; anéanties, elles n'ont rien à l'ensemble des travaux de l'artiste, si ce n'est les deux années qu'il leur consacra.

À la mort de M. Navez, la direction de l'Académie de Bruxelles fut offerte à M. Portaels ; mais il refusa, se contentant du titre de premier professeur sous la direction de M. Simonis, l'auteur de *Godefroid de Bouillon* et des *Lions* de la colonne du Congrès. Puis des voyages qu'il fit à Paris lui donnèrent l'idée d'organiser un atelier sur le modèle des ateliers de Gérôme et de Cabanel. Il quitta l'Académie et fonda rue de l'abricot, dans une dépendance de l'hôtel qu'il occupait rue Royale, une sorte d'école libre, qui devint bientôt le rendez-vous de tous les jeunes peintres. Ce fut peut-être l'époque la plus brillante de sa vie ; ce fut, en tout cas, celle dont il parle le plus volontiers ; et il est touchant de voir un travailleur qui, comme lui, a largement labouré son sillon, préférer à ses autres œuvres l'œuvre collective de son atelier.

Ce qui est certain, c'est qu'à partir de ce moment un sang nouveau semble infusé dans l'art belge. Des peintres indépendants se révèlent, amoureux de l'originalité, épris de la couleur, extasiés devant la nature, et les uns peignent le paysage, les autres les accessoires, d'autres la figure humaine, avec des accents tout à fait naturalistes. La porte de l'atelier était demeurée entre-bâillée au vent révolutionnaire qui soufflait de Paris. Rousseau, Troyon, Millet étaient dans l'air ; ils mettaient comme une promesse de gloire dans les esprits, et les yeux s'ouvraient aux choses, avec des éblouissements.

De l'atelier Portaels sortirent successivement les peintres Impens, Verdyen, Agneessens, Vande Kerekhoove, Van Hammée, Oyens (David et Pierre), Ch. Hermans, Hennebicq, Ravet, Van der Hecht, Emile Wauters, les sculpteurs Van der Stappen, Harzé, Brackeveld, Bienvenu, et j'en oublie. Ce fut comme la graine, lancée dans le vent de la moisson, qui, depuis, a poussé dans le champ de l'art. Presque tous les artistes que je viens de citer se sont fait un nom et quelques-uns ont une personnalité. Wauters a exposé à Paris sa *Folie de Hugues Van der Goes*, Hennebicq y a montré sa *Messaline* et ses *Travailleurs*, les frères Oyens ont choisi un genre amusant aux antipodes de la pédanterie académique, Verdyen vend en Angleterre, Van der Stappen cherche à rendre dans le marbre la sensation chaude de la vie, enfin, Agneessens a des élégances fortes qui le font reconnaître.

M. Portaels avait un enseignement. Il consistait à dire à ses élèves : « Regardez la nature », n'allant pas bien loin au delà et étant, de l'avis de Taine, qu'il y a deux choses dont l'artiste a besoin et qui ne se donnent pas, le talent d'abord, qui est l'affaire des parents, et l'étude, qui est l'affaire des élèves. Cela suffit pour opérer le schisme dans la vieille école routinière qu'un moyen âge en fer-blanc remplissait encore de colichemardes et de panaches. Depuis, une partie des éléments de l'atelier s'est constituée en corps de bataille, au *Cercle artistique et littéraire*, et ce camp, augmenté de ceux qui, antérieurement ou postérieurement, ont pressenti la destinée moderne de l'art, tient en échec

les efforts que fait, au *Cercle de l'Observatoire*, la doctrine, également constituée en corps.

M. Jean Portaels occupe en Belgique une place de peintre cosmopolite. Il est de ceux qui ne naissent pas tout à fait à l'endroit où est leur berceau. Troublé par la vision des contrées lointaines, il visita, après l'Orient, la Hongrie, la Bohême, la Suède, l'Ecosse, et, il y a trois ans à peine, il faisait le voyage du Maroc. Il a satisfait ainsi une curiosité de son esprit, mais l'art ne se fait pas en courant le monde, dans la poussière des chemins. Il a besoin de recueillement, de solitude, d'une patrie, d'un amour, et c'est pour n'avoir pas su vivre de la vie intérieure, au milieu des réalités de la patrie flamande, que le peintre qui m'occupe est demeuré un improvisateur brillant, sans parvenir à être un artiste original. Il est parmi ceux que j'appellerai les musiciens de la peinture; il a la poésie romanesque, délicate, un peu mièvre des cerveaux épris de sensations, d'harmonies, de délicatesses fugitives, impossibles à concilier avec la matérialité de la peinture. C'est surtout un rêveur, moins étincelant que Fromentin, parisien jusque dans ses Orient, mais tenant à lui par une certaine douceur dans la vision, toutefois. Portaels a peint le roman de la Bible; il a fait du drame hautain une légende aimable, à la portée des dames; et, malheureusement, cette distinction factice se rencontre dans la plupart de ses autres œuvres. Je me plais, en revanche, à lui reconnaître un talent incontestable dans le croquis et l'esquisse. Des préparations que j'ai eu l'occasion de voir sur son chevalet avaient presque de la puissance, en raison de la justesse de l'impression, et ses pages d'album sont des motifs d'illustration, dont les meilleures revues envieraient le jet libre et franc.

L'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles fait une excellente acquisition dans la personne de ce directeur intelligent. Je souhaite, pour ma part, qu'il la dirige avec la même liberté d'allures qu'il dirigeait son atelier. Les droits de la nature sont imprescriptibles, elle doit prédominer sur la pédagogie. Finalement, j'espère que l'arrivée de M. Portaels mettra à la raison les réactionnaires qui, dans la première école du pays, procèdent encore à la construction anatomique d'un torse par le moyen des cercles.

CAMILLE LEMONNIER.

EMILE DE GIRARDIN.

L'actualité aujourd'hui est toute dans la politique. L'ami que l'on rencontre, les salons où l'on cause ne discutent plus la valeur d'un écrivain, l'écriture d'une belle page, la beauté d'une grande œuvre, ils vous demandent : Quel ministère? Pour quand le vote du budget? Croyez-vous à la continuité de la résistance? On ne s'inquiète guère des livres nouvellement parus, mais avidement on s'occupe du journal qu'on vient de mettre en vente. L'intérêt n'est plus dans les librairies, il déborde des kiosques. La question courante est celle : Avez-vous lu la *France*? Que dit Emile de Girardin?

Il y a six mois, pour la plupart d'entré nous, Girardin

était un inconnu, nous n'existions pas lors de ses grandes campagnes de *la Presse*. Sous l'Empire, ce n'étaient guère ses brochures que nous lisions, en cachette, à l'étude, le couvercle de notre pupitre à demi-soulevé, et c'est à peine si dans la solitude de nos lycées arrivaient jusqu'à nous le bruit de la querelle avec Alexandre Dumas fils, à propos du *Supplice d'une femme*, l'écho des sifflets qui, au théâtre du Vaudeville, accueillait la première représentation *des Deux Sœurs*.

Les livres critiques que nous lisions ensuite nous le montraient comme un audacieux novateur dramatique, et souventes fois nos aînés, haussant les épaules devant nos admirations pour certains journalistes en renom, disaient dédaigneusement : Bah! qu'est-ce que cela? Si vous aviez vu Girardin!

Intimement nous croyions à un peu de légende, et nous doutions de cet enthousiasme qui ne fournissait pas de preuves.

Les preuves sont venues. Avec l'insurrection parlementaire du 16 mai 1877, Emile de Girardin nous est révélé. Il émeut, s'agite, prend le vent, flaire l'opinion, se fait spontanément l'interprète de la France encolérée, et il monte rapidement, le tirage de ce journal où, tous les soirs, le sentiment général et l'indignation publique sont traduits avec une verve endiablée, un implacable bon sens.

Je n'ai point ici à traiter la question politique. Ce que je veux étudier, c'est le procédé de l'artiste, sa manière, ce je ne sais quoi de personnel qui fait deviner entre tous, dès le premier paragraphe, l'article au bas duquel il a mis sa signature.

Qui dit politique dit pratique. Emile de Girardin est naturellement amené à ne point protester contre le fait accompli. Quoiqu'il arrive, il ne perd pas son temps en récriminations. La question pour lui se résume en ceci : Etant donnée une situation, quelles en seront les conséquences logiques?

La logique, c'est toute son arme. A prémisses fausses, conclusion fatalement fausse. Son habileté est de raisonner avec et comme ses adversaires. Seulement, il pousse avec vigueur la démonstration jusqu'aux extrêmes, et tranquillement, avec une marche mathématique, sans jamais rien céder à l'hypothèse, il accule ses contradicteurs dans l'absurdité suprême de leurs systèmes.

Il ne fait pas d'esprit, ne joue pas sur les mots, évite l'ironie personnelle; sa raillerie, il la tire implacablement d'un document retrouvé, d'une citation imprévue, d'un dossier secret dont soudain il donne la communication. Il excelle à faire surprendre les gens en flagrant délit de mensonge, d'hypocrisie et d'imposture. Jamais il n'avance rien sans preuves : ses accusations sont toujours établies; chaque phrase grave s'équilibre d'un texte, d'une citation, d'un fait indiscutables.

Son article, à proprement parler, n'est souvent qu'un tableau synoptique des contradictions de ceux-là qu'il combat. Quelquefois il l'établit sur deux colonnes, oppose les théories d'hier à celle d'aujourd'hui, les met en regard, pour aider le lecteur et faciliter la comparaison. D'autres jours, il procède par demandes et réponses, imagine un questionnaire, s'ingénie à trouver des formes variées pour que la

pensée se dégage avec netteté. Et c'est ainsi qu'il va rédigeant maintes fois tout seul la première page de son journal, ripostant à droite, à gauche, sans pessimisme, sans optimisme, réduisant tout à sa juste valeur, détruisant les illusions des utopies, réfutant les sophismes de la mauvaise foi, négligeant la phrase, forçant la lecture, et arrivant à l'éloquence sans avoir de style.

Mais est-ce qu'il a le temps ? La nouvelle arrive. Il faut l'exploiter, l'expliquer, lui donner ses justes proportions, en envisager sur-le-champ ses exactes conséquences. Il faut être vif comme la pensée, rapide comme l'événement, avoir sans cesse la riposte prête, l'argument préparé, le dilemme imprévu. Alors qu'importent les *qui*, les *que*, tous les embarras de la phrase, les enchevêtrements des périodes, les choppements de la plume. Il fallait répondre elaiement, et il a répondu clairement : coup pour coup.

Il écrit comme on parle, du ton qu'ont les professeurs faisant une démonstration devant les coups de craie jetés sur un tableau noir. Il tâche toujours d'enfermer l'adversaire dans un dilemme, et expose ses syllogismes avec une nudité voulue.

Point de recherche d'expression. Ce n'est pas lui qui s'inquiète du nombre et de la couleur des mots. Tout cet art de mise en place chez un littérateur raffiné, il le dédaigne, par nécessité. L'important pour lui n'est pas d'écrire une belle page, c'est de lancer à temps une idée juste. Il ne travaille pas pour l'éternité. Demain la situation aura changé, et qui donc relira l'article d'hier ? Pour l'instant, il faut improviser, être vif, être clair. Alors il remplace l'art par l'artifice typographique.

Italiques, égyptiennes, petites capitales, grandes capitales, cicéro, ses articles accumulent dans leurs colonnes tous les caractères des casses d'imprimerie. Grâce à cette ingéniosité, l'idée saute aux yeux, elle n'est plus seulement une abstraction, elle prend un corps, une réalité, elle devient sensible. De la sorte, le raisonnement se retient par sa forme extérieure, il acquiert une physionomie, il s'impose à l'esprit.

Avec ses procédés d'attirer l'attention, Emile de Girardin me fait penser à ces professeurs d'aveugles qui font lire leurs élèves avec des doigts promenés sur des caractères en saillie. Lui, met la logique en relief, bon gré mal gré, et la fait toucher aux cécités les plus opiniâtres, aux partis les plus passionnés.

HENRY CÉARD.

NOËL DE PAUVRE.

*Noël ! Noël !... La nuit repose. Des cieux lourds
Lentement, sourdement, tombe, tombe la neige,
O linceul ! Et la bise en grand tumulte assiége
Les toits emmitoufflés dans leur morne velours.*

*Le ciel est noir. — Au bas la rue est claire et gaie.
Noël ! Noël ! chacun s'envole aux réveillons...
« Regarde, sœur, — disait un pauvre en haillons, —
« Le bel arbre aux jouets brillants ! » — Elle bégaie :*

*« Près de leur mère, vois ces enfants, beaux, heureux...
« Ni faim, ni larmes : C'est Noël toujours pour eux. »
« Comme il fait froid, ô sœur, et triste dans nos bouges ! »*

*Mais soudain un carrosse, en son élan mortel,
A renversé l'enfant, — et, comme des fleurs rouges,
Sur la neige éclata son sang. — Noël ! Noël !*

THÉODORE HANNON.

LA SYMPHONIE FANTASTIQUE DE BERLIOZ

Il y a 40 ans environ, un musicien qui avait le tort d'être en avance sur son époque, arrivait à Bruxelles précédé d'une réputation d'excentricité musicale que la routine et les préjugés des uns, le sentiment d'infériorité et la jalousie des autres avaient contribué à répandre dans les esprits. Berlioz, après avoir lutté en France pour la popularisation de ses idées, de ses réformes, entreprenait courageusement un voyage à l'étranger afin de se faire connaître et de mettre le monde musical à même de l'apprécier et de le juger. Bruxelles était sur sa route, il y organisa un concert. Le public ignorant et les autorités musicales du temps furent d'accord pour le ridiculiser. Quelques personnes plus intelligentes soutinrent seules sa cause. L'année suivante il annonça un second concert, mais celui-ci ne put avoir lieu. Une cantatrice qui devait chanter quelques romances de Loïsa Puget (!!!), était tombée malade, et donner un concert sans ce puissant moyen d'attraction, il n'y fallait pas songer. Personne n'y eût assisté.

De nos jours, nous avons encore un grand nombre de bons bourgeois qui, après une journée de labeurs pénibles, vont à « l'Harmonie » pour entendre chanter une belle romance, ou pour voir faire des « tours de force » sur un piano, et qui se pâment d'aise à l'audition d'une « mandolinata » ou autre. Mais heureusement pour l'honneur musical de notre pays, si la génération de 1830 a conservé ce goûts surannés, si les gaudins de notre époque aiment à s'égayer aux fredons de l'opérette, il y a par contre toute une catégorie et une nombreuse catégorie de dilettantes auxquels le plaisir purement sensuel de l'oreille ne suffit pas et qui cherchent dans la musique les satisfactions plus nobles de l'esprit et du cœur. Ne nous étonnons pas dès lors si la *Symphonie fantastique* de Berlioz a obtenu un franc et légitime succès dès sa première exécution aux concerts populaires, et affirmons sans crainte que les auditions subséquentes de cette œuvre colossale confirmeront et accentueront la réussite dont nous avons été les témoins aujourd'hui.

Avant d'entreprendre l'étude de la *Symphonie fantastique*, esquissons en quelques mots la vie et les traits caractéristiques du talent de Berlioz.

Fils de médecin et destiné à la médecine, ce jeune homme avait senti en lui un penchant irrésistible pour la musique. Se brouillant avec son père, il entra au conservatoire de Paris et fut obligé, pour pouvoir vivre, de se faire choriste au théâtre du Gymnase dramatique.

Son caractère indépendant se révolta bientôt contre les vues bornées et les principes routiniers que Reicha, son professeur de composition, cherchait à lui inculquer, et il secoua le joug des principes classiques pour se ranger du côté des romantiques, alors en lutte ardente contre l'ancienne école.

Abandonné à lui-même et cherchant sa voie, il s'efforça de démêler ses idées et de poser les bases de la réforme qu'il avait en vue. En voici quelques-unes :

Abandon de certaines règles classiques fondées sur une observation insuffisante des œuvres des maîtres ou sur leur côté defectueux. Adoption des principes de la liberté dans la musique établis sur les besoins de l'esprit, du cœur et du sens de l'ouïe.

Tout est bon ou tout est mauvais, suivant l'usage qu'on en fait et la raison qui en amène l'usage.

Absurdité des vocalises, trilles et ornements dans l'expression des sentiments sérieux, nobles et profonds.

Subordination de la virtuosité à la musique et non de la musique à la virtuosité.

Prédominance de l'idée sur la sonorité, du sentiment et de la passion sur l'idée.

Recherche, dans le drame lyrique, du rapport intime entre la musique, les paroles et le caractère des personnages ; dans le chant, de l'accent et des inflexions les plus naturels au langage parlé.

On le voit, ce sont là les principes de tous les grands musiciens Glück, Beethoven, Wagner, etc. Cependant il différait de ce dernier sur plusieurs points. Tout en voulant la liberté dans l'art, il n'en voulait pas autant que le maître de Bayreuth.

Ainsi il réprouvait les modulations et les dissonances non préparées. Il admettait les duos, trios et chœurs dans les compositions dramatiques en dépit de leur anti-naturalisme. Il refusait de recourir au système de la déclamation lyrique dans le drame musical.

En d'autres termes, tout en différant fort peu de Wagner quant aux principes généraux, il accordait à l'impression sensuelle de l'art musical une plus large part, et faisait ainsi à la facilité d'interprétation ainsi qu'à l'impression sur le public certaines concessions qu'il jugeait utiles ou nécessaires.

Quoi qu'il en soit, après quelques essais incompris des musiciens, le jeune artiste vit bientôt s'éclaircir dans son esprit les principes de la réforme qu'il rêvait et qu'on pourrait appeler la *musique programmatique*, c'est-à-dire l'expression, la peinture par les moyens vocaux et instrumentaux d'un sujet tracé d'après un programme indiqué.

Né avec une imagination poétique remarquable, il rêvait un sujet que sa fantaisie originale et exaltée revêtait des incidents les plus singuliers et les plus pittoresques. Se laissant alors entraîner par la fougue de ses inspirations musicales, il traduisait ses pensées par les moyens mélodiques les plus conformes à la nature de ses impressions, à la douceur, l'amertume ou la furie de ses sentiments. Il les colorait par ces splendides combinaisons de timbres et de sonorités, cette superbe orchestration dont il avait l'instinct, et qui sont un des côtés les plus caractéristiques de son talent.

Tout s'y rencontrait donc : invention, dessin et coloris.

C'est sous l'empire de ces idées qu'ont été écrites les ouvertures de *Waverley* et des *Français juges*, ainsi que la *Symphonie fantastique*, œuvre admirable, qu'il a composée à l'âge de 24 ans et qui le place bien au-dessus des professeurs du Conservatoire et des compositeurs qui allaient être appelés à le juger dans les divers concours pour le prix de Rome. (Car Berlioz aspirant à cette distinction et à ses précieux avantages pécuniaires, s'était décidé, dans le but de se créer un protecteur, à suivre le cours de Lesueur pour le style libre.) Comme on pouvait le prévoir, l'esprit révolutionnaire du jeune musicien, les œuvres admirables mais *entachées* (!) de progrès qu'il avait produites, son dégoût profond pour la musique italienne, alors en grand honneur, lui avaient aliéné les esprits de presque tous ses professeurs et en particulier de Chérubini, son directeur, qui lui montrait une véritable antipathie. De tous temps le génie a été méconnu par ceux que la routine et le parti pris enchaînent à un système établi. A plusieurs reprises Berlioz s'était vu préférer des jeunes gens d'un mérite infiniment inférieur au sien. Enfin, en 1830, au moment où la révolution établissait le triomphe de la liberté politique en France, le jeune réformateur musical était couronné à contre-cœur par les partisans de l'ancien régime musical.

Il ne passa que le temps strictement réglementaire en Italie, dans ce pays de décadence musicale, où il ne pouvait rien apprendre, et consacra son temps à écrire l'ouverture du *Roi Lear*, et une symphonie avec discours, chants et chœurs : le *Retour à la vie*, suite de *l'Episode de la vie d'un artiste* (symphonie fantastique).

A son retour à Paris, il s'occupa ardemment de critique musicale et se servit des armes de la presse pour lutter contre les adversaires que ce musicien de l'avenir devait nécessairement rencontrer chez les musiciens et du passé et du présent. Ecrivain distingué, dialecticien habile et logique, puisqu'il se basait sur la vérité et le bon sens, il se fit bientôt une position prépondérante dans la presse et eut le talent de se faire bien venir de ses confrères en journalisme. Aussi sa symphonie *Harold en Italie*, sa *Messe des morts*, la symphonie dramatique de *Roméo et Juliette*, la *Symphonie funèbre et triomphale*, et l'ouverture du *Carnaval romain* eurent-elles l'appui presque unanime de la presse. Par contre, *Benvenuto Cellini*, drame lyrique en deux actes, se joua à l'Opéra devant des banquettes vides. Un seul théâtre, l'Opéra de Weimar, cette ville musicale par excellence, l'exécuta avec succès.

Vers 1842, Berlioz entreprit ce voyage en Allemagne dont nous avons parlé et qui l'amena à Bruxelles. Il parcourut successivement l'Autriche et la Russie et résida quelque temps à Londres.

Depuis, il écrivit la *Damnation de Faust*, *l'Enfance du Christ*, un *Te Deum* et diverses œuvres moins importantes.

Ses meilleures publications critiques et littéraires sont le *Voyage musical en Italie et en Allemagne*. *Les Soirées de l'Orchestre* et son excellent *Traité d'Instrumentation et d'orchestration*.

Berlioz est mort le 8 mars 1869 des suites d'une cruelle

maladie que l'insuccès de ses *Troyens* contribua à empirer.

Passons maintenant à l'étude de sa *Symphonie fantastique*.

(A continuer.)

RÉAL.

NOËL.

Demain, lundi 24 décembre, jour de la Noël, les grandes hécatombes porcines seront consommées, les gouffres à vins seront taris ; les souliers des enfants vont regorger de bonbons, de joujoux, de verges, de tous les objets d'agrément et de désagrément, et usurpant la place des noirs Savoyards, un petit Jésus blanc descendra par la cheminée et distribuera à pleines mains ses caresses et ses fouets.

Et tandis que les fidèles se rendent à l'église, les réveillons se préparent. Il en est où la table plie sous le faix des victuailles et des buveries. Taïaut, taïaut ! En chasse des fines bouteilles et des succulentes venaisons. Qu'on vide les carafes à vins, qu'on morde à belles dents dans les chairs parfumées de truffes, qu'on arrose les gargamelles assoiffées avec le sang des hauts crus, qu'on fasse sonner le doux carillon des mâchoires. Taïaut, taïaut ! Que le casque d'or des champagnes roses saute et jette au plafond ses folies et ses mousses ! Taïaut ! les baisers ! taïaut, les serremments de pieds et les serments de bouches (pardon !) et en avant tout l'arsenal des mangeailles, en avant les épices, les piments, les petits fromages persillés de vert, en avant tous les éperons à boire !

Mais d'autres sont plus simples et n'en sont pas moins gais. Les assiettes assorties, les jambonneaux, toutes les formes variées « de l'ange aux jupes de soie » s'étalent sur la toile cirée des tables. Là, poulardes aux chairs blondissantes et marbrées de bleu noir, turbots neigeux, vins d'or du Liban, vins rouges de Bourgogne, brillent par leur absence, mais les petits reinglats, les paillets, les piquettes roussâtres du Midi abondent, le café, le pousse-café, le gloria, la consolation, la rincette pleuvent. Que de bienheureux souvenirs ils évoquent ces modestes soupers ! Rappelez-vous, vous, hommes attelés au timon du mariage, les hommes graves et cravatés de blanc, rappelez-vous la bonne soirée, les gaspillages des cheveux, les appâts qui se sauvent du nid de dentelles, les rires qui pétillent comme des escopettes, les échevélements de paroles, la joie qui déborde avec le sang des pampres, et dites-moi si jamais jour fut plus digne d'inspirer la verve de Saint-Amant et le grand rire de Rabelais.

Je suis sorti hier soir, et j'ai noctambulé au hasard des rues. Oh ! les belles vitrines ! les succulents éventaires ! Ce ne sont que terrines aux yeux noirs, rosaires de saucisses, mortadelles aux liserés d'argent. Quel tableau mirobolant ! quel spectacle mirifique ! Oh ! les bouches humides ! Oh ! les yeux qui s'allument ! les corps s'entassent et se serrent devant les vitres : Viens donc, Paul ; tiens, regarde la belle couleur de ce jambon ! Eh ! Madeleine, vois donc la belle hure sertie de pistaches ; et les yeux lantiponnent, flambent comme des ifs, se mouillent de douces larmes. O divinité des ripailles et des folles ripopées, quel sanctuaire affriolant tu nous montres, quel supplice de Tantale tu infliges à

des innocents ! Hérode, de sanglante mémoire, les massacrait tout simplement, mais ne les tentait pas ainsi.

Et puis, avez-vous remarqué quels regards ont les femmes devant ces merveilles des pâtisseries et des volailles ? Leurs yeux, si beaux au déduit, scintillent plus embrasés encore ! Nous, nous avons simplement l'air de goinfres : Ah ! le beau soir pour les gens riches, la misérable nuit pour les pauvres hères. Mais le matin, tous, riches ou pauvres, sont égaux. Qu'ils aient titubé, flagolé, trimballé de droite à gauche et de gauche à droite, qu'ils aient rossigné de la voix ou bedonné du ventre, qu'ils aient vogué à la dérive, faisant non pas eau... mais vin de toute part, ou qu'ils n'aient avalé qu'un méchant verre de bière et qu'ils aient muguété Morphée toute la nuit, le résultat est le même. Les faméliques sont certainement plus heureux, car ils n'ont ni la tête brisée, ni les jambes lourdes.

N'ont-ils pas évité d'ailleurs le lever du jour, cette lueur blafarde qui fait blémir les joues et blanchir les lèvres. Au lit, les attardés, les bougies se meurent et font éclater leur collerette de verre ; aussi bien il est temps de s'aller reposer ; les femmes ont des allures spectrales, les hommes ont sur le front le fard vert des fatigues, — les lanciers de la Seine sont en bas qui balaient les ruisseaux, et la vieille, tapie dans le coin d'une porte, fait mijoter sur un gueux le café de l'équipe. Au lit, au lit, Basile, vous sentez la fièvre !

J. K. HUYSMANS.

PUBLICATION A L'EAU-FORTE.

L'illustration nouvelle, livraisons de septembre et octobre. — Cadart, éditeur, Paris

C'est une promesse de saines et calmes sensations que chaque livraison de *l'Illustration* nous apporte avec elle, et cela à la bonne odeur des encres fraîchement remuées. La pression de l'eau-forte a animé d'un beau feu un groupe considérable d'artistes contemporains ; et l'honneur de Cadart est d'avoir su les grouper dans sa maison, autour du fier drapeau du naturalisme. De mois en mois, cette tradition déjà ancienne s'allonge et prend une force nouvelle, en même temps que quatre planches s'ajoutent à l'ensemble du recueil. Les incertitudes de la politique n'ont pas empêché, cette fois plus que les autres, les livraisons de paraître en leur temps ; et nous avons devant les yeux, comme toujours, des noms et des talents.

M. Maurice Leloir est l'un de ceux-là. Il a une pointe souple et nette qui précise les détails. *Au cabaret* représente un trompette de hussards assis devant une bouteille, une main sur la cuisse, dans une attitude pleine de franchise. Une lumière chaude baigne la tête, les mains et les jambes, pose une tranche claire le long de la silhouette, et celle-ci s'enlève sur un fond blanc légèrement griffonné. La tête a une expression observée ; les mains sont larges, à lourdes phalanges, vraies mains de soldat, et le tout serait parfait s'il ne manquait à ce joli dessin d'être moins joli. Je voudrais plus d'accent dans la morsure, un caractère plus décidé dans la poitrine et les épaules, enfin un peu plus de style dans le sabre, les bélières, le pantalon et les bottes. Meissonnier dessinant un hussard mêlé dans sa veste des plis inoubliables.

M. Taié est un très-vaillant homme ; je lui reprochais autrefois d'être sec et guindé : c'était là une inexpérience d'apprentissage, et elle disparaît dans chaque planche nouvelle. Les *Martrais* ont une chaleur brumeuse d'été très finement rendue ; un grand mur blanc se mêle aux verdure sans détoner, et il y a çà et là des travaux de pointe sèche

qui ramènent des accords. L'avant-place de droite toutefois est vague, d'un relief cartonneux, qui n'exprime pas la rondeur modelée des feuillages.

Le *Prisonnier marocain* est une œuvre fière, d'un beau parti pris de couleur. Le torse de l'homme, repris patiemment à la pointe, est largement campé dans une pose aisée, avec des élégances fortes. J'aime beaucoup les bras et les pieds, une lumière, un peu bien vive pour un jour de soupirail, découpe en blanc le prisonnier sur le noir intense, sonore, du mur de fond. L'ensemble rappelle certaines belles études rembranesques de Reguault. Auteur : Benjamin Constant, une main habile, à laquelle je conseillerais de se défier de son habileté ; mais le talent est réel, avec de belles énergies de coloriste.

En retour, je trouve tout à fait insuffisant le croquis de M. Carolus Duran, un monsieur assis, vu de dos. Cela ne dit rien, n'a ni l'impression d'une lumière de campagne, ni d'un jour de ville, et, en outre, le monsieur est mal dessiné, manque absolu de physionomie dans les mains. M. Carolus Duran, qui a une habileté rare, fait pourtant à la pointe de fort jolies choses.

Il y a certainement d'excellentes intentions dans le *Vieux Pêcheur* de Jules Héreau ; mais l'entre-hachement des tailles met de la froideur dans l'impression. Puis, j'aurais voulu plus de fermeté dans le dessin des mains. C'est une belle chose que le portrait de deux mains.

Le *Beffroi à Provins*, de M. Toussaint, est une planche froide, correcte, excellemment dessinée, si le dessin consiste à poser bien ses aplombs. Mais, pour moi, le dessin est bien plus dans l'intention que dans la ligne brutale ; et j'attache une estime médiocre à des épures architecturales. Je suis d'autant plus étonné de cette absence de chaleur dans la planche de M. Toussaint que généralement l'artiste sait très-bien envelopper d'air ses travaux.

Même reproche à M. Ballin. Sa *Tamise* s'est ampé durement sur le ciel londonien. Il y a infiniment de science sans doute à délinéer les enchevêtrements des voilures, mais la science infinie, la grande science consiste à jeter la lumière autour des choses. M. Ballin n'est pas ému au spectacle de l'eau.

Je termine par une planche d'artiste, libre, franche, d'un joli accent peintre, dans la manière veloutée de Rops.

C'est le *Cabestan* de M. Ulysse Butin, un spécialiste des populations de la mer, qui n'a plus qu'à dégager fortement le type pour avoir son rang parmi les peintres humains. J'ai vu de lui des pages d'un sentiment si vrai, que c'était un peu une élégance apprise par cœur plutôt que cherchée sur nature. Je ne sais rien de plus gravement beau que la rudesse des hommes des côtes ; il faut éviter comme la peste de l'affiner par des amincissements de ligne, qui ne sont que de la mièvrerie, et, au contraire, il faut se souvenir de cette parole de Mérimée disant que l'art consistait à exagérer à propos.

M. Butin a été troublé visiblement en dessinant les femmes de son *Cabestan*. Le pli du jupon sur la jambe tendue de la femme du premier plan est archaïque, sans naturel, et ce n'est certainement pas le vent qui l'a fait. L'anatomie générale n'est pas plus juste ; je mets au défi M. Butin de pousser le cabestan en se donnant aussi peu de mal. Malgré cela, la planche a de l'aspect, un accent réel de plein air, et une bonne volonté de faire juste, de laquelle il faut tenir compte à l'auteur.

BAVARDAGES.

L'Exposition-tombola fondée à Schaerbeek par un comité philanthrope pour venir en aide aux pauvres secourus par le bureau de bienfaisance et l'administration des hospices civils de la commune, obtient un légitime succès.

Les billets, au prix minime de dix centimes, s'enlèvent, s'enlèvent : chacun veut, à l'approche de l'hiver et en présence des difficultés qu'engendre la stagnation générale des affaires, venir en aide aux malheureux.

— C'est à tort que les journaux ont annoncé la nomination de M. Florent Willemms comme devant occuper à l'Académie le siège devenu vacant par la mort de Madou ; Alfred Stevens — que nos vœux accompagnent — n'est donc point encore *blackboulé*... Il s'agit d'élire notre meilleur peintre de genre... quel nom, en cette occurrence, opposer à celui d'Alfred Stevens ? — Aucun.

— Voici les conclusions d'un jugement parisien qui a tranché une très-délicate question de droit artistique : *Le peintre peut-il disposer de l'esquisse d'un portrait ?* « Les esquisses, les dessins, les ébauches, et, en général, tous les travaux par lesquels un peintre prélude à l'exécution d'un portrait constituent pour l'artiste la plus intime et la plus personnelle des propriétés, mais il ne saurait, sans porter atteinte à l'inviolabilité du foyer domestique, exposer ou mettre en vente ces esquisses ou ces ébauches, à moins d'une autorisation expresse donnée par l'intéressé. »

— C'est définitivement M. Henri Heymans, dont les artistes et les bibliophiles ont pu apprécier l'obligeance éclairée, le tact et l'érudition, qui est appelé à remplacer M. Jean Rousseau, comme professeur d'esthétique à l'Académie d'Anvers. De nombreux postulants avaient sollicité cette chaire, mais M. Henri Heymans étant premier candidat de la ville, de la commune et de la province, le gouvernement n'a eu qu'à ratifier ce choix unanime.

— On travaille activement dans l'atelier de M. Antonin Mescié à la statue colossale de la Renommée, qui doit surmonter le palais du Trocadéro. Cette statue, qui sera en cuivre repoussé, aura six mètres de hauteur environ.

— *Les élèves et anciens élèves de l'Académie* ont ouvert leur deuxième exposition annuelle, en l'ancienne salle Marugg. Elle fermera au 20 janvier 1878 et est accessible les dimanches, les 1^{er} et 2^e jours de Noël et de l'an, de 10 h. du matin à 9 h. du soir, les jeudis de 2 h. à 9 h. du soir et tous les autres de 6 à 9 h. du soir.

— ERRATA. — Dans l'article : *Le Denier de la littérature* au bas duquel on a omis le nom de l'auteur : CAMILLE LEMONNIER, prière de lire (pag. 409, col. 1) *les beaux sentiments ne résistent pas à la laideur des réélités*, en place de : *les beaux seulement*... Dans l'article *Les livres*, il faut lire : *et cependant, M. Desains, la consonne d'appui à la rime rend...* au lieu de : *et cependant M. Desains a la consonne d'appui à la rime qui rend...*

GAZETTE MUSICALE ET THÉÂTRALE.

Le deuxième CONCERT DE L'ASSOCIATION n'a pas moins bien réussi que les précédents. Ces concerts ont une physionomie toute particulière, en égard aux personnes qui les fréquentent d'habitude. De temps immémorial le public de la Grande-Harmonie a été amateur de virtuosité et de soli de chant. L'orchestre y obtient ses plus grands succès dans les morceaux de musique facile. Les chanteurs du théâtre, surtout quand ils ont du talent comme M. Tournié et M^{me} Fursch-Madier, y rencontrent un auditoire brillant et sympathique. Mais les transports les plus enthousiastes sont réservés pour les virtuoses instrumentistes de réputation. M. Jaëil, qui figurait au programme de samedi, avait fait un choix de morceaux bien appropriés aux circonstances. Il les a exécutés avec cette finesse, ce perlé remarquable et cette netteté pleine de moelleux qui le caractérisent. Les amateurs, dont la salle était bondée, l'ont acclamé à diverses reprises.

Tout autres étaient le public et le programme du concert donné par le même artiste au CERCLE ARTISTIQUE. Après le

troisième grand trio de Rubinstein, exécuté brillamment par MM. Jaëll, Jokish et Jacobs, le célèbre pianiste parisien a rendu avec son talent habituel un grand nombre de morceaux de Schumann, Bach, etc., une série de valses à quatre mains de M^{me} Marie Jaëll, dans lesquelles M. Rummei l'a admirablement secondée ainsi que dans la *Danse macabre* de Saint-Saëns. Ce dernier morceau et les trois transcriptions des opéras de Wagner, par Jaëll, ont tout particulièrement fait sortir de sa réserve ordinaire l'auditoire calme et connaisseur de notre société artistique. Les rappels les plus chaleureux ont été prodigués aux virtuoses non moins qu'à l'auteur de ces belles transcriptions.

La PHILHARMONIE avait, elle aussi, sa séance de musique de chambre. Le trio en ré de Beethoven et le troisième grand trio de Raff, par MM. d'Hooghe, Hermann et Jacobs, les variations de Mendelssohn pour piano et violoncelle, et les *Impromptus* d'Aug. Dupont, pour piano et violon, tel était le beau programme de cette soirée. Que dire de notre ravissant violoncelliste Jacobs qui n'a été dit mille fois. M. Hermann et M. d'Hooghe ont droit aussi à nos éloges. Nous recommandons toutefois à ce dernier de modérer quelque peu sa sonorité dans les ensembles. Les *Impromptus* d'Aug. Dupont ont reçu à la Philharmonie, comme dernièrement à la salle Marugg, un accueil très-sympathique.

La SOCIÉTÉ DE MUSIQUE a donné pour ses membres une répétition générale de la *Vie d'une rose*, l'œuvre si ravissante et si pleine de sentiment de Schumann. Nos félicitations aux chœurs et à leur chef, M. Warnots, pour leur bonne exécution. Les solistes amateurs se sont aussi distingués. Nous regrettons de ne pouvoir déchirer le voile sous lequel ils cachent de véritables talents. La Société de musique est l'une des meilleures et des plus intéressantes de la capitale.

La première représentation de Salvini au THÉÂTRE DE LA MONNAIE dans *Othello* a eu un immense succès. Ce célèbre tragédien possède un organe superbe et dont la souplesse se prête à l'expression des sentiments les plus fins et les plus variés. Son physique et sa physionomie sont aussi beaucoup plus heureux que ceux de Rossi, son rival. Si Salvini produit moins constamment des effets, il les prépare mieux et les produit plus sûrement. Il a plus de naturel, moins d'écarts de voix, et quand il recourt aux accès de passion, ceux-ci sont plus véritablement tragiques. Il a été incontestablement supérieur dans la scène de la jalousie. La gradation des sentiments a été marquée avec un art et une vérité vraiment étonnants. Lorsque dans un accès de fureur il jette Jago à ses pieds, toute la salle frémit. La mort du traître Jago a également été jouée par lui d'une façon inimitable. Le succès de Salvini ne peut manquer de s'accroître

d'avantage à chaque représentation. L'ensemble de la troupe est du reste beaucoup moins mauvais que d'habitude en pareil cas.

Le Club a parfaitement réussi au PARC, et il tiendra probablement l'affiche pendant longtemps. Le sujet de la comédie de Gondinet et Cohen n'est pas très-complicé ou plutôt il n'y a pas de vrai sujet. C'est une suite de scènes ou de tableaux très-piquants des mœurs et de la vie des cercles de Paris, émaillés de mots spirituels et de détails intéressants et admirablement observés. Le tout est si habilement agencé que l'on oublie l'absence d'une action réelle pour se laisser charmer par la vivacité de ces études mouvementées et l'esprit qui pétille partout. Les deux rôles principaux sont joués par M^{lle} Dunoyer, du Gymnase, et M. Richard, du Vaudeville de Paris. Nos acteurs habituels, M^{mes} Subra, Massue, Laugier, MM. Esquier, Nerosant, Lebrun, Mesmaeker, Henri Monroy, etc., forment un ensemble très-satisfaisant. Les toilettes de M^{mes} Massue et Subra ont fait sensation.

Par ce temps d'abondance de nouveautés, le temps nous a manqué pour assister aux représentations des autres théâtres.

AUX GALERIES on étudie les *Conquêtes d'Annibal* et la *Cause célèbre*.

M^{me} Peschard continue à l'ALCAZAR la série de ses succès.

— *Le Musikalisches Wochenblatt*, de Leipzig, n° 51, donne un compte-rendu de la première de *Samson et Dalila*, de Saint-Saëns, au théâtre de Weimar.

— Nous apprenons que notre éminent poète flamand, Emmanuel HIEL, met en ce moment la dernière main à une grande scène lyrique intitulée : *De Zeeslug*, dont l'habile maître du théâtre de la Renaissance, M. Roosenboom, est chargé de la musique.

Cette scène, d'une facture large, est composée pour chœurs d'hommes avec soli.

Elle est destinée à l'une des principales sociétés chorales de Bruxelles.

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES COMMISSION

VANDEKERKHOVE FRÈRES

Place de Brouckère, 36

(Près le temple des Augustins, Bruxelles)

EXPOSITION PERMANENTE
DE TABLEAUX

de Fritz, Madame et Mademoiselle Vandekerkhove.

MAISON FÉLIX MOMMEN

DERNIER PERFECTIONNEMENT
FABRIQUE DE FUSAINS ET TOUTS GENRES DE CRAYONS

FABRIQUE
DE COULEURS À L'HUILE EN TUBES

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS

Emballage, nettoyage et vernissage de tab. eaux

PEINTURE SUR PORCELAINE

COULEURS POUR AQUABELLE
et papiers de tous pays

BREVETÉ

25, RUE DE LA CHARITÉ, 25

ARTICLES POUR EAU-FORTE

Menuiseries pour le Dessin et la Peinture

MENTION EXTRAORDINAIRE, EXPOSITION D'AMSTERDAM

FABRIQUE SPÉCIALE

de Toiles à peindre, Coton pour décoration
Tissus, Gobelins de toutes dimensions
Meubles d'atelier anciens et modernes
Panneaux, Chevalets d'atelier, de campagne
et de luxe, Boîtes à couleurs, Parasols,
Chaises, etc.

PLANCHES À DESSINS

Tés, Équerres, Courbes, Broses
Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

MAISON ADÈLE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
Chevalets de Campagne et d'Atelier.
Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
et à compas. — Pastels, Crayons,
Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. du *Moniteur Industriel Belge*.



COURRIER HEBDOMADAIRE
ARTISTIQUE — LITTÉRAIRE — MUSICAL

Administration :
 46, BOULEVARD, CENTRAL, 46
 BRUXELLES

Rédaction :
 18, RUE SANS-SOUCI, 18
 BRUXELLES

RÉDACTEUR EN CHEF : **Théodore HANNON.**
 ADMINISTRATEUR-GÉRANT : **Jules MEEUS.**

Toutes les communications devront être adressées, par écrit, au comité de rédaction.

ABONNEMENTS :
 Belgique : un an fr. 10 "
 Étranger : id " 12 50
 Annonces et réclames, à forfait.

On s'abonne :
 A Bruxelles, au bureau du journal, chez les principaux libraires.
 A Londres, chez SAMPSON LOW, and C^o, 188, Fleet street, E. C.

UN NUMÉRO : 20 CENTIMES

EN VENTE :
 Chez ROZEZ, DECQ et à l'Office de Publicité, r. de la Madeleine;
 Au bureau de la Chronique et chez SARDOU, Galeries-Saint-Hubert;
 Chez LESCUYER, rue de l'Écuyer, et Galerie du Commerce,
 et chez ARMES, rue de Namur.

SOMMAIRE :

Avis. — *Le siècle de la catachrèse*, Edmond Cattier. — *En Campine*, Edouard Baugnies.
 — *La Symphonie fantastique de Berlioz* (suite), Réal. — *Publications à l'eau-forte*, L... — *A propos d'Alfred Stevens*.
Bavardages. — *Gazette musicale et théâtrale.*

AVIS

Le dimanche 13 janvier 1878, à 1 heure de relevée, chez M. VAN HINGSBERGH, rue de Namur, à Bruxelles, le sort adjugera notre **TABLEAU-PRIME**, la *Marine* de Théodore Hannon.

Participeront au tirage tous nos abonnés de 1877 et ceux de 1878 qui auront payé leur abonnement.

LA RÉDACTION.

LE SIÈCLE DE LA CATACHRÈSE

« Catachrèse, s. f. *Trope par lequel un mot détourné de son sens propre est accepté dans le langage commun pour signifier une autre chose qui a quelque analogie avec l'objet qu'il exprimait d'abord.* »

(Dictionnaire de Littré.)

Nous aimons beaucoup aujourd'hui à endosser ainsi à des mots la fonction, le sens et l'esprit d'autres mots. Nous les forçons à se grimer comme des comédiens dans des rôles à travestissement : l'un, petit-maître et sentant le musc, se déhanche et va s'encanailler dans les bas-fonds et les impasses du vocabulaire; l'autre cache sa plèbe sous du rouge et de la poudre et s'installe au milieu de la Compagnie la plus académique et la plus précieuse; tel, gai comme un pinson, se retrouve tout mouillé de larmes, et tel autre, brameux et lugubre, s'en va gouailler en plein soleil et en pleine joie. Le dictionnaire devient menteur comme une épitaphe; si l'on me demandait une définition de la Catachrèse, je dirais que c'est le carnaval des mots.

J'ouvre au hasard un livre de deux bons auteurs contemporains, chefs de file du bataillon des lettres, et je trouve immédiatement dans une description de Paris, vu du belvédère du Jardin des plantes : *le rouillé de la pierre*, une *nuît d'ardoise*, un arbre vert *se colorant d'une chaleur olive*, des oiseaux qui *marchent en sautillant*, une vapeur *trouée du clair* d'une bâtisse neuve, l'observatoire *noyé dans un éblouissement*; plus loin, dans une rêverie à travers la forêt de Fontainebleau, des *fusées de branches*, des *couronnes de colère* sur la tête de géants, des *réseaux de racines*, une *cascade de morceaux de montagne*, des *carapaces* essayant de se *chevaucher*, des *brumes de verdure*, une *clarté molle*, un *couchant de soleil en fusion* et des *feux de pierreries*. Et devant ce bouleversement de la physiologie des mots, je me rappelle les distractions de ce tambour de la garde nationale qui mangeait la soupe avec ses baguettes, et qui battait le rappel avec un couvert en ruolz.

La langue s'est-elle appauvrie? ou bien avons-nous découvert des idées si drôlement conformées qu'il faille les

affubler, pour les faire admettre, de ces falbalas d'expressions, de ce clinquant d'épithètes? ou plutôt...

N'existe-t-il pas aujourd'hui un goût invincible de l'étrange, du criard, du dissonnant, du cocasse et du faux, un certain mauvais goût original, enfin, engendré par cet appétit des plaisirs factices et des choses épicées qui tourmente les civilisations avancées et les tempéraments usés, et qui marche avec un dégoût des choses simples et la nausée des aliments sains? Et ne retrouvons-nous pas les mêmes aspirations dans tout ce que nous édifions, dans tout ce qui nous sert, nous plaît, nous enivre, et nous tue, et le milieu où nous nous agitions n'est-il pas comme un carnaval universel des choses et des hommes?

Regardez la jolie petite créature que voici : sa chevelure est un buisson, sa coiffure un oiseau ou une corbeille, sa poitrine une proue, sa taille une tige, ses hanches un ballon, ses pieds on ne sait quoi, son linge est en papier, sa tournure en fil de fer. Elle ne marche pas, elle sautille, elle se dandine, elle ondoie; elle ne parle pas, elle ne rit pas, elle ne chante pas, elle cause, elle minaude, elle gazouille. Cette créature extraordinaire, qui de loin ressemble à un joujou et de près ne ressemble à rien, c'est la femme en 1877. Il y a deux mille ans, elle possédait les formes de Vénus et la robe de Junon : elle en a fait ce que vous voyez.

Suivons-la dans son nid ou dans son repaire, comme il vous plaira : voici du bronze, de l'argent, du marbre, de la pierre, des bois précieux, des tapisseries, du plâtre. Approchez, touchez, frappez : ce bronze est en zinc, ce marbre est en bois, ce bois est en ciment, cet argent en maillechort, ce granit est en toile peinte, ces gobelins sont en papier, ce plâtre n'est même pas en plâtre : il est en carton !

Allez écouter la musique à la mode : les violons sonnent comme des trompettes, les cuivres grincent comme de vieilles girouettes, les flûtes mugissent comme des robinets ouverts, les basses tintent comme des casseroles : et c'est le grand art, le prodige de la science instrumentale que ces traits rappelant les protestations d'un ventre affamé, ces accords comme des bris de glaces, ces mélodies qui font grincer les dents.

En fait de tableaux, je vous présente des paysages comme des feux d'artifice, des figures comme des ombres chinoises, de la verdure comme de la rouille, de la chair comme du pain d'épice, des ciels comme des torchons sales. Les statues se glorifient d'avoir des jambes en guise de bras, et des troncs d'arbres en guise de jambes, de porter les pectoraux sur le dos, et les omoplates sous le menton; un bon coup de pouce où la nature fait saillir un muscle, une boulette où elle accuse un creux, voilà ! Cela s'appelle de la fougue, du tempérament.

Je tiens à montrer un dernier tableau de cette fastasgorie : au fond de ce grand bâtiment, après bien des ves-

tibules, bien des portes rembourrées, s'ouvre une vaste salle, éblouissante et chaude, étourdissante de bruits, éclatante de couleurs, saturée de parfums enivrants et de buées étouffantes. L'architecture est celle d'un palais mauresque, un morceau d'Alhambra volé à Grenade, ou un coin de harem entrevu à Péra. A travers les colonnades qui l'encaignent, les murailles étalent des perspectives radieuses d'Orient, des rivages de Méditerranée, des visions de Nil, masquées par une rangée de corbeilles de fleurs alternant avec des palmiers et des orangers qui viennent merveilleusement dans cette atmosphère exotique. Les gens qui sont là sucent des glaces ou hument des sorbets à la rose, les femmes sont décolletées et jouent de l'éventail comme des Madrilènes, les hommes ont des costumes printaniers. Que fait-on donc là-dedans ? Quelle illusion veut-on s'y donner ? L'illusion du Midi, du soleil, du printemps perpétuel ?

Vous n'avez donc pas vu l'enseigne où le gaz fait flamboyer, grandes de trois pieds, les onze lettres de ces mots : *Skating ring*, car c'est le patin qui règne ici, mais le patin à roulettes, le patin sans bise contre laquelle on se réchauffe à lutter, sans pourpre aux joues, sans givre aux arbres, sans onglée aux doigts, sans retour en cache-nez, à la nuit tombante ; le patin, par quarante degrés au-dessus de zéro, avec un bain de vapeur au lieu de la mise en scène douloureuse et superbe de l'hiver.

O toi, dont tout cela est l'œuvre, grande coquine de Catachrèse, mère des idiots grands hommes, des crétins chefs d'État, des goujats millionnaires, des drôlesses mères de famille, tu crois peut-être que je vais te dénoncer à la vindicte humaine... Eh bien, veux-tu que je te dise : au fond, je t'adore comme les autres, et tu le mérites bien, car je te connais !

Tu nous trompes, mais pour nous cacher nos misères ; tu te moques de nous, mais pour nous faire rire ; tu nous engourdis, mais pour nous empêcher de souffrir ; et de temps en temps tu nous insultes, pour nous fouetter le sang.

Et pour l'arracher enfin le masque, je le dénonce à tous, tu n'es que l'agaçante, la ricuse et verte Fantaisie, déguisée en bourgeoise pour ne plus faire peur à personne, pour te mettre au niveau de toutes les intelligences, et pour te laisser cajoler par monsieur Prudhomme comme ar Fantasio.

Et ce que tu fais est bien fait !

Comment ! Il n'y a plus de Vénus de Milo à cette heure ; c'est fini, on n'en tire plus, le cliché est cassé : eh bien, qu'on essaie donc de draper nos petites tortillons d'aujourd'hui dans le peplum ou la tunique ionienne ! Et pourtant, avec leurs chiffons, elles sont étourdissantes, elles grisent, comme le champagne, à cause de la mousse, et entre cette grande et superbe Vénus de Milo, et cette élémentaire et mignonne M^{me} Z... qui ne pourrait pas faire quatre pas toute seule sur ses talons de trois pieds — de ses pieds à elle, bien entendu, — je serais bien embarrassé de choisir !

Par conséquent, je déclare que le siècle qui m'a vu

naître est bien le siècle le plus intelligent que je connaisse ; et s'il a eu des prédécesseurs qui se sont prévalués de Périclès, d'Auguste, de Louis XIV, de Voltaire, il peut bien leur rire au nez du haut de son piédestal en papier mâché, sur lequel s'étale en lettres dorées son titre surprenant :

« *Siècle de la Catachrèse.* »

EDMOND CATTIET.

EN CAMPINE.

Les Peupliers.

*Laissant le bétail à leurs pieds
Pâtre ou dormir dans les herbages,
Au ciel montent les peupliers,
Avec des frissons de feuillages.*

*Penchés, du milieu du pré vert,
Ils suivent, si loin qu'il recule,
Le soleil qui descend, couvert
Par les ombres du crépuscule.*

*Soudain, l'œil mourant du soleil
Se rouvre, plus grand et vermeil,
Dans un jet de clartés plus vives,*

*Pour les voir, et lancer encor
L'adieu d'un dernier rayon d'or
Sur leurs cimes contemplatives.*

EDOUARD BAUGNIES.

LA SYMPHONIE FANTASTIQUE DE BERLIOZ

(Fin.)

Dans notre dernier article nous avons esquissé rapidement les idées de Berlioz sur la musique en général. Dans notre numéro de ce jour, nous nous proposons d'étudier sa *Symphonie fantastique*.

L'Episode de la vie d'un artiste, puisque tel en est le sujet et le titre, est une œuvre de jeunesse. Si nous employons ce terme, ce n'est nullement dans l'intention de plaider des circonstances atténuantes en faveur de l'auteur. Au contraire, notre but est de faire ressortir le talent pour ainsi dire inné dont il a fait preuve et d'établir les rapports qui existent entre son caractère et sa musique, et de montrer combien il a tiré parti des qualités qui distinguent l'âge de la fougue pour créer une œuvre hors ligne.

Musicien par instinct, doué d'une imagination poétique remarquable, il put, grâce à son esprit indépendant et à sa clairvoyance primo-sautière, éviter les écueils qui naissent sous ses pas. Renonçant aux chemins tracés il se lança dans la voie que la nature de ses idées lui présentait comme

la meilleure, et traduit ardemment les rêves de son imagination sous la forme qui lui semblait la plus conforme à ses aspirations.

Nous avons dit dernièrement, que l'un des premiers il avait rêvé la musique *programmatique*. En cela nous avons adopté le terme employé pour désigner, non sans une certaine ironie, un genre nouveau qui rompait avec certaines idées reçues. Sans nous laisser arrêter par le nom, examinons la valeur de la chose.

La musique programmatique a été attaquée par de grands musiciens sous prétexte que les détails du sujet une fois connus, il est difficile d'apprécier si la musique est bien en rapport avec l'idée. Lorsque le but est indiqué, l'oreille, disent-ils, n'est plus indépendante et impartiale. Cette objection n'est pas sérieuse, car pour écouter l'œuvre sans idée préconçue, il suffit de lire le sommaire poétique de l'auteur qu'après avoir écouté sa traduction musicale. Le programme existe. Libre à vous de ne pas vous en servir si vous êtes assez expert pour vous en passer, mais ne privez pas le public inexpérimenté de ce fil conducteur qui doit le diriger et contribuer à son éducation. Pour nous, nous regrettons vivement que Beethoven n'ait pas laissé l'esquisse poétique de ses symphonies, car on les eût vite comprises.

Nous concevons parfaitement l'absence de programme dans la musique italienne, cette musique purement sensuelle qui ne repose sur aucune idée et qui se contente de rassembler des notes et des phrases sur un rythme plus ou moins animé, de manière à flatter plus ou moins agréablement le sens de l'ouïe. L'idée n'existant pas, il n'y a pas lieu de la formuler. Mais dans la musique rationnelle il nous paraît nécessaire de mettre la pensée en face de sa traduction. Dans le drame lyrique les deux éléments sont étroitement unis. La symphonie n'ayant pas les mêmes avantages doit, au contraire, trouver dans le sommaire programmatique un équivalent.

Laissons donc aux esprits supérieurs le plaisir de se livrer à leurs études spéculatives, mais félicitons nous avec le commun des mortels d'avoir sous la main un élément d'appréciation qui serve de guide et de critérium dans l'étude des œuvres des maîtres. Ajoutons, pour que l'on ne se méprenne pas sur notre idée, que nous n'entendons nullement approuver ceux qui, érigeant en système l'idée programmatique, veulent désigner des objets matériels par le secours des sons. Nous comprenons par contre parfaitement que les sensations et les sentiments trouvent leur expression musicale, et nous admettons sans hésitation que l'on puisse, comme le fait Wagner, caractériser des personnages par des motifs rappelant leurs sentiments dominants, ou dépeignant leurs particularités morales individuelles, etc.

Le sujet ou programme de la *Symphonie fantastique* est, croyons-nous, empruntée à un épisode de la vie de Berlioz lui-même. Ce qui nous rend cette supposition vraisemblable, c'est l'accent de la vérité qui règne dans cette singulière peinture. Il faut, nous semble-t-il, avoir éprouvé tous les effets cérébraux de l'empoisonnement par l'opium, avoir subi toutes les surexcitations qu'un tel état physique exerce sur une imagination ardente et une sensibilité malade pour pouvoir décrire, avec autant de passion et de vie, les phases étranges de ces visions horribles. Il faut tout le

talent d'un poète véritable pour leur donner cette expression si fantastique et si colorée.

Abordons le côté musical de l'œuvre.

Nous avons d'abord à l'étudier sous le rapport de la forme en général et du développement des parties.

L'on est généralement trop porté, dans le domaine de la musique, aussi bien que dans les autres arts, à systématiser toute chose d'une façon exclusive. Un homme de génie crée-t-il une œuvre remarquable par l'invention comme par l'expression, aussitôt les pédagogues se mettent à l'œuvre, analysent les lois qui ont présidé à la formation du plan, au développement des idées, au groupement des détails du chef-d'œuvre qu'ils ont sous les yeux ; ils formulent ces lois et en composent un code dont nul ne pourra désormais s'écarter sans encourir la réprobation du docte corps. S'étant donné la mission d'indiquer la route et de fixer les limites, ils regardent d'un mauvais œil tout audacieux qui, ayant des vues plus larges, ose secouer le joug des règles admises. Ils ne se disent pas que, lorsque se basant sur une production géniale, ils établissent les bases de leur système, ils ont eux-mêmes renversé les lois reconnues avant eux et qu'ils n'ont pas reçu mission d'arrêter l'essor futur de l'esprit humain. Liszt exprimait un jour cette pensée d'une façon très-heureuse : « Devant ces œuvres, dit-il, l'esprit de nos musiciens reste ébahi. Ce serait beau si c'était bien, oubliant qu'en certaines occurrences le beau n'est beau qu'à la condition de se dégager de certaines entraves fictives qui, n'ayant pas existé toujours et partout, ne sauraient, sans outrecuidance, prétendre se perpétuer toujours et partout. » Ces réflexions si sages de l'illustre compositeur sont basées sur la raison. Le monde marche, le progrès s'avance d'un pas ferme, et moissonne sur son passage les mesquineries de l'esprit de système. Il ne laisse debout que les monuments élevés par les esprits supérieurs sur les bases solides de la vérité d'expression, de la pureté du style et de la grandeur des formes.

Quel temps considérable n'a-t-il pas fallu à Beethoven pour être compris ! Ils existent encore en grand nombre ceux qui trouvaient jadis BEETHOVEN *bizarre, incohérent, diffus, hérissé de modulations dures, d'harmonies sauvages, dépourvu de mélodie, d'une expression outrée, trop bruyant et d'une difficulté horrible*, et pour leur punition ils sont obligés de dire et d'enseigner que rien n'est plus beau que Beethoven, et de le proposer comme le type le plus élevé de la beauté symphonique. De nos jours encore, quelques-uns soutiennent que la IX^e *Symphonie* est une œuvre de décadence sénile (!!!) du grand homme. Il va sans dire qu'ils ne comprennent rien au drame lyrique de Wagner et qu'ils ne donnent un semblant d'approbation à Berlioz qu'à mesure que le progrès du sens musical ne leur permettent plus de contester sa valeur.

De ce que nous venons de dire, il ne faudrait pas inférer que nous professons un profond mépris pour l'étude analytique des productions musicales les plus remarquables, que nous considérons l'établissement des règles et la « systématisation » (bien entendu *non exclusive*) du travail de composition musicale comme nuisible ou inutile. Ce serait se méprendre gravement sur la portée de nos pensées. Nous croyons, au

contraire, l'étude approfondie des principes et des chefs-d'œuvre de l'art musical fort nécessaire, si pas indispensable à tous. Nous croyons aussi que tout musicien qui ne possède pas en lui le génie créateur et l'envergure suffisante pour voler de ses propres ailes, fera bien de profiter de l'expérience de ses devanciers s'il ne veut s'exposer à une chute fatale. Mais l'homme supérieur ne peut se borner à suivre l'ornière tracée. Il doit donner l'essor à ses pensées, à son génie, leur laisser prendre leur vol sans entraves afin de ne pas paralyser leur élan naturel. Et si les résultats couronnent son audace, il aura, lui aussi, apporté sa pierre à la construction de l'édifice musical et sera proposé comme modèle aux générations futures. Toutes les audaces sont excusées par le succès et, comme Berlioz le disait lui-même : « Tout est bon ou tout est mauvais, suivant l'usage qu'on en fait et la raison qui en amène l'usage. »

Voyons maintenant jusqu'à quel point Berlioz a innové.

La symphonie est de nos jours la forme la plus haute de musique instrumentale. Successivement élargie depuis les premiers symphonistes jusqu'à Beethoven, elle avait atteint son plus grand développement à tous égards dans la IX^e, cette œuvre gigantesque dont Serow fut un des premiers à reconnaître la beauté transcendante. A peu près à l'époque où elle fut publiée, et même antérieurement à sa publication si nous ne nous trompons, Berlioz conçut le plan de sa symphonie et l'exécuta. Au lieu des quatre parties constitutives des autres symphonies, Berlioz fut amené par le cadre et la nature de son sujet à en écrire cinq. La première se compose d'un adagio suivi d'un allegro. La seconde donne une forme nouvelle au scherzo dont il tient lieu. La troisième est l'adagio proprement dit. Quant aux deux autres, elles dépeignent deux phases distinctes de son rêve, qu'il ne pouvait sans inconvé- nient réunir dans le cadre habituel de l'allegro final, et auxquelles l'amplitude de l'idée assignait des développements séparés.

Quant à nous, nous nous sommes inutilement creusé la tête pour découvrir un inconvenient à cette disposition. Chacune de ces parties nous semble parfaitement à sa place. Aucune d'elle ne nuit à l'autre, et il nous semble même qu'elles se renforcent et se complètent mutuellement. Voilà pour la structure générale. Ajoutons encore que les tonalités des parties forment un ensemble homogène.

Passons à la construction des parties séparées. Ici encore Berlioz ne s'est pas écarté d'une façon radicale des antécédents admis. L'ordre des thèmes n'y est évidemment pas le même que dans les symphonies ordinaires, mais cet ordre en lui-même est rationnel et n'a rien qui puisse sembler illogique. On y trouve (surtout à la première et à la troisième partie) une certaine symétrie non moins que l'unité. Il est vrai qu'une première audition de l'œuvre ne permet pas de suivre avec certitude les grandes lignes, mais une étude attentive en décèle bientôt la construction logique.

Dans le bal et les deux dernières parties, le développement ordinaire n'a pas été fondé sur la nature du sujet. Il a donc eu raison de prendre la forme qui convenait le mieux à celui-ci.

L'on fait à Berlioz un reproche au sujet de la structure de ses phrases. On rencontre chez cet auteur des assemblages fréquents de mesures et de rythmes inégaux. Certes l'o-

reille est tellement habituée à la régularité des mesures, à la symétrie des phrases, qu'il faut un certain temps pour se faire à ces inégalités. Il en est de même, du reste, de toutes les habitudes de l'oreille. Quelle peine ne cause pas un changement à ceux qui se sont imprimé dans l'ouïe la construction de la mélodie à l'italienne sur quelques rythmes de danses invariables ! Ou la demande exige une réponse de la même longueur, ou aucun membre de phrase ne peut différer de celui qui le précède, ou tout est uniquement uniforme et calculé mathématiquement que l'on devine la fin dès que l'on connaît le commencement. Mais, nous l'avons déjà dit, ce que l'on comprend dans une musique qui n'est qu'une succession de bruits sans corrélation avec la nature des choses, ne peut s'appliquer dans le cas où l'on veut donner une expression musicale et naturelle à des pensées, des images, des sentiments qui se succèdent dans l'esprit. A plus forte raison lorsque ces pensées, ces images, ces sentiments subissent le contre-coup des soubresauts physiques que nous avons décrits et atteignent une véhémence, une violence inconnues dans un état physique naturel. A plus forte raison n'y a-t-il rien d'étonnant que l'auteur se serve de ces inégalités pour mieux exprimer l'état anormal dans lequel il se trouvait. Supprimez-les et l'œuvre perd immédiatement de sa vigueur et de son originalité. Supprimez-les et l'impression que produit l'œuvre s'en trouve affaiblie considérablement. Encore une fois, nous nous garderons bien de conseiller de faire emploi inutilement de cette ressource, de s'en servir systématiquement. Mais ici elle est tellement à sa place, tellement dans la nature des choses, que Berlioz doit à notre avis avoir écrit inconsciemment. Il est de l'essence du génie de recourir à des formes poétiques inusitées dans le moment où le sujet le réclame et d'échapper ainsi à une monotonie que l'uniformité de la mesure et du rythme engendre nécessairement.

Si nous examinons la *Symphonie fantastique* au point de vue harmonique, nous pourrions faire les mêmes remarques que nous avons émises au sujet des rythmes et de la mesure. Quand Beethoven écrivit ses immortelles symphonies, on trouva ses harmonies dures et trop peu préparées. Berlioz va plus loin que Beethoven. Certaines de ses harmonies sont très-hardies, mais toujours elles sont en situation et bien en rapport avec le sujet. Du reste, l'apparente apreté de la plupart d'entre elles n'exclut pas l'enchaînement naturel des accords ; elle est plutôt le résultat de la manière concise dont se fait cet enchaînement.

Si ces harmonies ne sont pas toujours conformes aux règles, et nous l'admettons, elles n'en produisent pas moins un excellent effet, l'effet que l'auteur veut produire. Nous ne dirons donc pas avec les adhérents stricts des règles de l'école : Ce serait beau si c'était régulier, mais nous trouvons que c'est beau parce que cela est nécessaire à l'effet, parce que nous y sentons la vie, la jeunesse, la vérité. S'il y manque le raffinement de la science compassée, il s'y trouve le sentiment intime, et la passion qui remue le cœur et agite les sens, c'est le vrai produit de l'inspiration. En veut-on la preuve ? on la trouve dans la symphonie elle-même. Qu'on prenne la troisième partie, cette délicieuse peinture des champs. Ici tout est simple et conforme aux

traditions. Cette partie pourrait certes être signée par Beethoven lui-même. Mais voudrait-on que le sabbat fût traité de la même manière. Certes, ce serait plus académique, mais ce serait infiniment moins beau. A côté de ces harmonies *non admises* ne trouve-t-on pas d'ailleurs un nombre considérable de places où le plus difficile ne trouverait rien à redire, et qui prouvent à l'évidence que chez Berlioz ce n'est ni l'ignorance ni l'incapacité qui causent ces infractions aux règles, mais la volonté de produire un effet déterminé au moyen de ces irrégularités. Avec le feu de la jeunesse il se laisse aller à son inspiration, et négligeant les détails accessoires, il s'occupe avant tout des grandes lignes et de l'ensemble. Mais quand cela doit rehausser l'ensemble, il traite ces détails avec un art et une concision tout à fait supérieurs.

Nous nous étions proposé de continuer notre étude en montrant que les mélodies de Berlioz, pour n'être pas dans la forme adoptée par les amateurs de musique facile et vulgaire, n'en sont pas moins très-naturelles et riches.

Nous aurions voulu suivre le développement et les transformations de l'idée principale « la mélodie de la femme aimée » et des autres thèmes. Mais nous nous apercevons que notre étude a pris des proportions trop considérables déjà; force nous est donc de nous arrêter et de réserver pour plus tard ce travail. Appelons seulement en passant l'attention sur le beau contre-point de la quatrième partie, sur l'in croyable travail du *Dies Irae* et du *Sabbat* et sur la double fugue de la dernière partie. Nous ne parlerons pas non plus de la richesse de l'orchestration qui n'est, du reste, pas contestable. Il faudrait écrire des volumes si l'on voulait tout analyser et tout décrire, et notre cadre ne nous le permet pas. Nous aurons atteint notre but si nous avons quelque peu contribué à démontrer combien cette œuvre est remarquable et belle, combien son auteur est digne d'être placé au premier rang des musiciens français.

RÉAL.

PUBLICATIONS A L'EAU-FORTE.

EN HOLLANDE,

Eaux-fortes par CH. STORM DE GRAVESANDE.

Il y a un an environ paraissait le commencement de cette série d'eaux-fortes hollandaises. *L'Artiste* leur donne aujourd'hui une continuation, ce qui prouve une persévérance devenue rare depuis que Rops d'abord, puis Nys, l'imprimeur patenté de la Société des aqua-fortistes, ont quitté le pays. Il est vrai que M. Storm de Gravesande se fait imprimer à Paris et qu'il a pour éditeur la maison Goupil.

Cette seconde série se compose de six planches. Elle n'annonce pas chez l'auteur des progrès bien réels, mais elle se maintient dans cette note tranquille et sobre d'effet, qui, pour les amateurs d'impressions sincères, n'est pas sans charme. M. de Gravesande s'est cantonné dans un petit coin de la nature, comme dans une île, et il gravite tout autour, avec une connaissance réelle des paysages qu'il reproduit.

On n'aura pas, à le suivre, les surprises de la découverte, il se contente d'exprimer l'aspect humble des campagnes coupées d'eau, avec une constance toute hollandaise, et il n'échappe à la monotonie que par la variété des impressions.

Le *Village d'Abcoude*, qui est la première planche du recueil, me semble un peu diffus comme lumière. Elle tombe des hauteurs du ciel, à l'heure de midi, sur un ensemble d'arbres et de maisons au milieu desquels s'avance une pointe d'eau. Je m'explique difficilement que certains arbres soient éclairés et que les autres ne le soient pas. Puis, cette flaque d'eau me paraît bien petite pour le bateau qui glisse le long des berges, armé d'une voile dont l'extrémité atteint la crête des maisons. L'eau, enfin, est trop sommairement traitée; ce n'est pas de l'eau, c'est du papier plus ou moins griffé tout simplement et franchement, cela n'est pas suffisant. Mais la planche se sauve par un accent velouté qui témoigne d'une connaissance sérieuse du métier.

Je préfère à tous les points de vue la planche suivante, le *lac d'Abcoude*, une masse d'eau bornée par un fin petit horizon d'arbres du milieu desquels se détache la silhouette d'un moulin à vent. A l'avant-plan, des roseaux font un échèvement; et un ciel gris, d'un mouvement souple, qui rappelle certains ciels de Van de Velde gravés par W. Unger, met sur le paysage sa mélancolie. L'eau a de la profondeur, une belle tache claire sur laquelle les choses font des reflets.

Le *Rietydshaven à Dordrecht* qui vient après, est faible. Je supplie M. de Gravesande de se mettre en garde contre le procédé; les eaux sont trop aisément obtenues à l'aide de quelques traits de pointe, et il a un idéal d'arbres en carton-pâte qui ne sont nullement conformes à la nature. Il pratique l'eau forte avec autorité; c'est pourquoi je suis sévère à son égard. Telle de ses planches qui serait estimable pour un moins expérimenté, ne mérite que des critiques venant de lui. C'est le cas pour ce *Rietyd* froid, dur, sans plans, dont l'eau n'est pas de l'eau, dont les arbres ne sont pas des arbres, et dont les bateaux finalement n'ont que des rapports éloignés avec les types de la marine marchande.

L'*Embouchure du Vecht* n'ajoutera pas davantage à la réputation de l'artiste. Qu'est-ce que cette petite jetée qui s'allonge à gauche, sans solidité, sans plans? Le ciel est du procédé tout pur; enfin, le vent souffle pour rire dans les voilures des bateaux. Il n'y a que les roseaux du premier plan qui jouent un rôle dans cette page blafarde, à laquelle n'a pas touché la main d'un coloriste.

M. de Gravesande, heureusement, va prendre une revanche dans le *Vecht près de Weesp*. Je retrouve là les meilleures qualités: finesse, distinction, plein air, impression juste. Un bateau chargé de foin arrive sur le spectateur et, un peu en arrière, un autre bateau le suit. Il fait une chaleur moite de mi-août, et une huée semble fondre à l'eau le foin des bateaux. C'est très-frais, très-lumineux, très-aéré, avec une impression de crépuscule gris bien rendue. L'eau n'a plus ces rayures monotones que je reproche à l'artiste dans ses autres planches; elle a des douceurs gris-perlées, des agitations de petites rides où se brouille le reflet des bateaux.

La sixième et dernière planche est le *Village d'Overschie*,

une quinzaine de toits surplombés par une tour d'église. Le motif est amusant, mais M. de Gravesande en aurait tiré un parti meilleur s'il avait mieux réussi ses arbres et son petit fond de maisons. Telle qu'elle est, la planche est un peu plate; on comprend difficilement les taches blanches que font çà et là les toits et les terrains : la nature n'a pas de ces blancs crus.

Pour me résumer, j'attendais mieux du talent de M. de Gravesande. Non pas que ce qu'il a fait soit mauvais; mais il n'a pas su se garder d'une certaine banalité. Le *sursum corda* lui a fait défaut. Or, on ne fait bien que ce qu'on fait avec passion, et il fait froid dans son dernier cahier. L'étendue de cet article prouvera, du reste, à l'artiste que nous le tenons en sincère estime, bien que nous déplorions quelquefois ses méprises. L...

À PROPOS D'ALFRED STEVENS

La *Revue de Belgique* vient de publier un travail de Camille Lemonnier sur la personnalité et les œuvres d'Alfred Stevens. C'est de bon augure, car la *Revue* s'était montrée jusqu'à présent assez timide dans l'affirmation des idées qui caractérisent en art la fin du XIX^e siècle. Nous en détachons cet extrait significatif :

« Alfred Stevens fait de l'histoire comme seulement il est permis d'en faire, en exprimant le monde qu'il a sous les yeux. On est avant tout peintre de ses contemporains; on n'est peintre d'histoire que pour l'avenir; mais c'est à la condition de raconter fidèlement les hommes et les choses de son entourage. Que nous importent les œuvres des peintres qui se sont désintéressés de leur temps, qui n'ont pas trouvé dans l'amitié des leurs une émotion à exprimer, qui ont passé dans la vie comme des fantômes? Que nous disent David interprétant le *Serment des Horaces*, Ingres peignant l'*Angélique*, les Abel de Pujol, les Delaroche, les Flandrin, Wiertz faisant son *Patrocle*, Gallait faisant l'*Abdication*? Heureux encore parmi ceux-là les attendris qui ont laissé après eux un portrait, la figure de quelque chose qu'ils ont aimé, une sensation intense et chaude! C'est le seul côté d'humanité par lequel nous communiquons avec eux, et il en sera de même pour tous ceux qui n'auront pas su lire dans le livre de la vie et n'auront laissé de leur passage en ce monde que des rhapsodies savantasses empruntées au passé.

» Le talent seul ne sauve pas, en effet; il ne constitue que le côté moindre de l'originalité chez l'artiste. Il faut, pour la compléter et la rendre souveraine, cette faculté maîtresse qui est l'âme. Le plus beau monde est simplement une curiosité si une pensée personnelle ne le remplit pas; et je demande au peintre, au sculpteur, d'oser être des hommes, de me dire leur vie, de me montrer ce qu'ils ont de commun avec l'universalité des êtres. Rien n'est plus contraire à l'art éternel que la virtuosité, c'est-à-dire l'adresse à la place de l'émotion,

la fantaisie à la place de l'invention, et le talent sans la douleur de la personnalité fait l'effet d'une mécanique bien outillée dont on n'a qu'à tourner la manivelle. Or, la personnalité n'est pas autre chose que la vie même, pressée entre les doigts, avec les larmes amères ou douces pour conséquence. »

Nous pouvons annoncer, dès maintenant, que la *Gazette des Beaux-Arts* de Paris publiera très-prochainement, de notre collaborateur et ami Camille Lemonnier, une étude détaillée sur l'œuvre et les tendances d'Alfred Stevens.

Cette étude sera accompagnée de dix dessins du maître et de deux eaux-fortes : l'une de Rops, l'autre de Monziès.

L'*Artiste* aura sa part de régal; nous publierons, dans les premiers mois de notre troisième année, un travail complet sur le peintre qui a formulé si nettement l'idéal moderne.

BAVARDAGES.

Une découverte archéologique du plus vif intérêt vient d'être faite en Italie. Il s'agit d'une nouvelle Pompéi qui a été retrouvée inopinément près de Manfredonia, au pied du mont Gargano, dans la Pouille.

On a d'abord rencontré un temple de Diane, puis un portique d'une longueur d'environ 20 mètres, avec des colonnes sans chapiteaux, et enfin une nécropole de 15,000 mètres carrés.

La ville découverte est l'antique Sipontum, dont parlent Strabon, Polybe et Tite-Live, et qui fut engloutie à la suite d'un tremblement de terre.

— La statue en bronze du docteur Livingstone, le célèbre explorateur du centre de l'Afrique, vient d'être coulée d'après le modèle du sculpteur Mossmann. Ce monument commémoratif sera élevé prochainement sur une des places publiques de Glasgow.

— Le docteur Paul Collin, de Paris, le sympathique ami des artistes dont nous avons parlé déjà lors du Salon de Paris, vient de se rendre en Suisse, à la Tour de Peilz, mandé par Courbet. Au reste, voici ce qu'en écrivait M. Collin à l'un de ses amis de Bruxelles, en date du 23 décembre :

« Je pars ce soir pour la Suisse, afin d'opérer immédiatement ce pauvre Courbet, qui m'attend avec la plus grande impatience; il ne peut plus respirer, et il faut que je lui fasse une ponction le plus tôt possible. Il m'a écrit pour me prier de partir, et je m'empresse de me rendre à son désir. Il me faudra peut-être rester une dizaine de jours près du pauvre malade, et je ferai l'impossible pour lui sauver la vie... »

GAZETTE MUSICALE ET THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE. — Le grand événement de la semaine a été la première de *Gorge Dandin*. Tout le monde sait déjà que la pièce de MM. Coveliers et Mathieu a été reti-

rée après l'insuccès qu'elle a subi bien injustement. Tout le monde sait que certains abonnés ont joué leur rôle habituel dans la vilénie dont les auteurs ont été victimes. L'un d'entre eux (son nom est connu « avantagement ») disait à haute voix : « Ah, M. Coveliers s'est permis d'attaquer les abonnés dans l'Étoile ! » Et voilà pourquoi ce Monsieur sifflait *George Dandin*. D'autres étaient au large des journaux pendant le second acte et ne se gênaient pas pour causer, rire, se lever, etc. En un mot, il est un certain nombre de ces Messieurs qui se distinguent tellement par leur bon ton, que l'on hésiterait à avouer que l'on est abonné. Tant mieux, cela amènera, nous l'espérons, la suppression de l'abonnement, qui tue le théâtre de la Monnaie. On se rappellera que lorsque le Roi augmenta le subside qu'il accorde au théâtre, ce fut pour permettre la suppression de l'abonnement. Et le conseil communal, à moins qu'il ne se laisse arrêter par des considérations politiques (et nous ne le croyons pas) votera cette réforme si désirable. Il existe, du reste, un moyen transitoire et transactionnel que l'on pourrait adopter, ce serait la vente par 50 cachets de représentations ordinaires avec un rabais de 10 p. c. sur les prix habituels. On donnerait 15 p. c. de rabais pour 100 cachets et 20 p. c. pour 150 cachets. Nous reviendrons plus tard sur cette question.

L'arrangement scénique de *George Dandin* fait honneur à M. Coveliers. La musique de M. Mathieu est fine, distinguée et savante. Il y manque peut-être un peu de gaieté, mais, à part quelques longueurs, c'est une œuvre remarquable. Ce qui a contribué quelque peu à l'insuccès de cet opéra, c'est la distribution des rôles. Molière ne peut se jouer qu'au Théâtre-Français. *George Dandin*, pour être apprécié comme il le mérite, devrait avoir une interprétation de premier ordre. A part M. Dauphin, les chanteurs auxquels étaient confiés les différents rôles n'étaient à la hauteur de la situation ni comme voix, ni comme jeu. C'est une tentative à renouveler plus tard. Avec quelques coupures et quelques changements intelligents, M. Mathieu rendrait sa partition plus accessible au public et elle obtiendrait alors le succès qu'elle mérite. C'est, du reste, un de ces opéras qui gagnent à être réentendus.

Nous avons vu chez MM. Schott frères la réduction pour

piano. C'est un travail typographique digne de cette célèbre et ancienne maison.

La représentation de Salvini dans *Hamlet* a été vraiment admirable. Dans la scène du « spectre » il s'est montré bien supérieur à son émule Rossi. Il en est de même du monologue et même de la scène avec la reine. Ce qui distingue Salvini, c'est qu'il est moins théâtral que Rossi. Par contre, il met moins de fougue et d'entrain dans son jeu. Sous son apparente simplicité il cache tous les calculs d'un art raffiné qui ne laisse peut-être pas toujours une part assez large à l'inspiration du moment. Les effets sont préparés de longue main et son interprétation habile est marquée au coin d'une distinction qui manque parfois à son rival. Ce que l'on peut affirmer avec certitude, c'est que tous deux sont des tragédiens de tout premier ordre, et que s'ils possèdent des qualités différentes, elles se contre-balancent au point de rendre une préférence difficile.

Le Petite Muette a fort bien réussi à l'Alcazar. Il y a quantité de jolis motifs dans cette opérette, et M^{me} Peschard chante son rôle avec une voix et un talent comme on en rencontre rarement sur la scène de la musique bouffe. L'interprétation générale est très-satisfaisante et M. Humbert a fait beaucoup de frais pour la mise en scène. Les costumes sont très-soignés, celui du ministre entre autres est une vraie trouvaille. Il est regrettable que le prochain départ de M^{me} Peschard doive nécessairement interrompre le cours de ces jolies représentations. Nous devons en passant adresser nos félicitations au chef d'orchestre, M. Lagye, qui a su, en huit jours à peine, donner une exécution très-satisfaisante de la *Petite Muette* avec des chanteurs et des choristes dont la plupart ne sont nullement musiciens.

Le Club attire toujours la foule au théâtre du Parc.

— Le 1^{er} concert du Conservatoire a été très-intéressant. L'orchestre a joué très-finement la symphonie héroïque et les airs de ballet de Gluck. Il a ciselé sous l'habile direction de M. Gevaert tous les détails de cette musique admirable.

Le chœur du *Rossignol*, de Haendel et le chœur nuptial de la *Vie d'une Rose*, de Schumann, ont été parfaitement exécutés. Enfin M^{lle} Minnie Hauk et M^{me} Cornélis ont eu beaucoup de succès dans divers morceaux de Mozart et de Haydn.

MAISON FELIX MONBIEEN		BREVETÉ
DERNIER PERFECTIONNEMENT FABRIQUE DE COULEURS A L'HUILE EN TUBES VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS Emballage, nettoyage et vernissage de tableaux PEINTURE SUR PORCELAINE COULEURS POUR AQUARELLE et papiers de tous pays	25, RUE DE LA CHARITÉ, 25 ARTICLES POUR EAU-FORTE Menuiseries pour le Dessin et la Peinture	MENTION EXTRAORDINAIRE, EXPOSITION D'AMSTERDAM FABRIQUE SPECIALE de Toiles à peindre, Coton pour décorat ours Tissus, Gobelins de toutes dimensions Meubles d'atelier anciens et modernes Panneaux, Chevalets d'atelier, de campagne et de luxe, Boîtes à couleurs, Parasols, Chaises, etc. PLANCHES A DESSINS Tés, Équerres, Courbes, Broses Pinceaux, Crayons, Boîtes à compas, etc.

MAISON ADELE DESWARTE

BRUXELLES

28, RUE DE LA VIOLETTE, 28

BRUXELLES

Fabrique de Vernis, Couleurs
 en poudre et Couleurs broyées, Couleurs
 fines en tube, à l'huile et à l'eau.

Toiles, Panneaux, Châssis,
 Chevalets de Campagne et d'Atelier.
 Parasols, Cannes, etc.

Mannequins, Boîtes à couleurs
 et à compas. — Pastels, Crayons,
 [Brosses et Pinceaux.

Tous les articles pour Architecture, Gravure à l'eau-forte, Peinture sur Porcelaine

Toiles spéciales de toute largeur et en imitation de Tapisseries anciennes de la maison BINANT de Paris

Imp. du *Moniteur Industriel Belge*.

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les A&B ont pris le soin de conclure un accord avec leurs auteurs ou ayant droits afin de permettre leur numérisation, le cas échéant, leur mise à disposition en ligne et leur utilisation dans les conditions régies par les règles d'utilisation précisées dans le présent texte. Ces conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication du document numérisé sont précisées sur la dernière page du document protégé.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre de l'œuvre, le titre de la revue ou de l'ouvrage dont l'œuvre est extraite, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur des Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, titre de la revue ou de l'ouvrage dont l'œuvre est extraite, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.